ŒUVRES COMPLÈTES

DE

S. JEAN CHRYSOSTOME

TRADUCTION NOUVELLE

PAR M. L'ABBÉ J. BAREILLE

chanoine honoraire de Toulouse et de Lyon

AUTEUR DE L'HISTOIRE DE SAINT THOMAS, D'EMILIA PAULA, ETC.

TOME TROISIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

RUE DELAMBRE, 9

1867

PRÉFACE

En préparant cette nouvelle édition des œuvres de saint Jean Chrysostome, nous avons pensé devoir placer dans les premiers volumes ses discours séparés et ses traités les moins étendus, et dans les suivants ses grands commentaires sur l'Ancien et le Nouveau Testament. Les œuvres diverses forment cinq catégories : La première comprend les ouvrages qui ne pouvaient, à raison de la variété des sujets, être réunis sous un même titre, et nous n'avons observé là d'autre ordre que celui des temps, autant encore que cela nous a été possible; la deuxième se compose des éloges ou panégyriques en l'honneur de Jésus-Christ et des saints; la troisième est une série d'homélies sur des textes détachés de l'Ecriture sainte; la quatrième renferme tous les opuscules qui ont rapport aux troubles de Constantinople et aux deux exils du grand archevêque; la cinquième présente la collection de toutes les lettres que nous avons de lui. Les deux premières catégories forment les deux volumes qui précèdent, et les trois dernières formeront le volume suivant.

Nous devons émettre sur celles-ci quelques considérations préliminaires.

I.

DES HOMÉLIES SUR DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SAINTE.

Nous commençons par les homélies dont le texte est puisé dans le Nouveau Testament, et dont les quatre premières développent autant de sentences tirées de l'Evangile. Les huit suivantes, qui forment évidemment une même série et qui sont liées par le temps même où le grand orateur les a prononcées, avaient été séparées et dispersées d'une manière déplorable dans les éditions de Savilius et de Fronton, sans qu'on puisse néanmoins en faire un reproche à ces savants collecteurs. Ils n'ont au contraire rien négligé, non-seulement pour réunir de toutes les parties du monde chrétien les œuvres complètes de Chrysostome, mais encore pour les ranger chacune à sa place; mais, après avoir livré plusieurs de ces œuvres à l'impression, ils en recevaient d'autres de tout côté, qu'ils inséraient sans pouvoir observer aucun ordre dans les volumes en cours d'exécution. Or, il suffit de les lire avec quelque suite, pour voir aussitôt le préjudice qui devait résulter d'une dislocation aussi violente; car il arrive souvent qu'un discours n'est que le complément d'un autre, et que le second est à peu près incompréhensible quand le premier n'a pas été élu.

De ces huit homélies, quatre ont pour objet le titre même du livre des *Actes*. C'est même cinq homélies que Jean avait prononcées de suite sur ce premier point, comme il le déclare lui-même; mais la deuxième, sur cette question : Quel est l'auteur de ce livre? est perdue. Je pensais l'avoir retrouvée, je l'avais même dit dans la préface générale; mais un examen plus attentif m'a convaincu que le discours sur lequel j'avais jeté les yeux était indigne

de Chrysostome et ne méritait pas de figurer dans ses œuvres, qu'en un mot il n'était pas de lui.

Les quatre homélies qui ont pour titre : *Des changements de noms*, se rattachent naturellement à celles que nous venons de désigner ; car on y voit le développement du même sujet. Les autres expliquent divers textes de saint Paul, et toutes réunies s'élèvent au nombre de trente-quatre. Quant aux trois homélies sur le mariage, dont la première, qui est la dix-huitième dans le nombre total, sur ces paroles : « A cause des fornications... » la deuxième, sur l'acte de répudiation, et la troisième : « Eloge de Maxime ; quelles femmes on doit choisir, » elles étaient séparées dans l'édition de Savilius, malgré l'évidente connexité des idées et de la matière ; nous leur avons redonné leur valeur en les remettant à leur place, et le lecteur pourra mieux en saisir le sens par le fait même de cette coordination.

II.

DES OPUSCULES SUR LES TROUBLES DE CONSTANTINOPLE ET LES DEUX EXILS DE CHRYSOSTOME.

C'est ici la quatrième catégorie des œuvres détachées; nous groupons ensemble tout ce qui regarde les agitations survenues dans la ville de Constantinople et le double exil de son illustre archevêque. Ici l'ordre qui nous a paru le plus convenable est celui du temps ou des événements. Il avait été jusqu'à présent complétement méconnu; il n'en existait même aucun dans les éditions précédentes, et l'on peut signaler de plus quelques omissions dans celle de Savilius. Tous les écrits dont nous parlons ont rapport à l'histoire entre les années 399 et 406; ils suivent exactement la marche des faits et se rattachent tous aux persécutions que Jean eut à souffrir et au double exil dont il fut frappé ; car l'asile que l'eunuque Eutrope vint demander à son Eglise fut le point de départ des accusations portées contre le saint pontife par ses ennemis. Mais, pour guider plus sûrement le lecteur dans la série des ouvrages, nous croyons devoir lui présenter en peu de mots l'histoire des événements.

Eutrope était l'un des hommes les plus puissants de la cour de Constantinople, c'était le ministre préféré de l'empereur Arcadius. Au commencement il écoutait avec docilité les conseils de Chrysostome, qu'il avait lui-même fait nommer archevêque de la ville impériale; mais, comme il était dévoré d'ambition et de cupidité, il avait fréquemment à subir les remontrances du saint, qui ne cessait de lui représenter la fragilité des richesses et non-seulement la fragilité, mais encore les dangers imminents et les perfides écueils qu'on y rencontre. Or, comme la franchise, envers les grands surtout, produit la haine, Eutrope devint l'ennemi juré de celui qui lui donnait de si salutaires conseils; il ourdit chaque jour contre lui de nouvelles machinations, et surtout il employa tout son pouvoir pour faire ravir aux églises le droit d'asile et d'immunité.

Mais il arriva, par une coïncidence providentielle, que cet ambitieux, après avoir obtenu le consulat et s'être attiré la réprobation universelle, fut renversé par une émeute que poussait et dirigeait une sorte de tribun militaire nommé Tribigilde. Il se vit alors forcé d'implorer ce droit d'asile qu'il voulait anéantir, et l'Eglise fut son unique refuge. Il eût même été poursuivi jusque là si Chrysostome n'eût courageusement arrêté les envahisseurs. C'est le lendemain que le grand orateur prononça sa première homélie sur Eutrope, en présence d'Eutrope lui-même, l'an 399. Peu de jours après, il prononça la seconde, quand le fugitif, dans une folle tentative pour quitter l'église, venait de tomber aux mains de ses ennemis. Telle fut l'occasion que saisirent pour accuser le saint ceux qui méditaient sa perte. Ils travestirent les faits, en le représentant comme un lâche insulteur et comme un traître.

Le perfide Gaïnas, à l'instigation duquel Tribigilde avait amené la chute et la mort d'Eutrope, enhardi par le succès, demanda les têtes de Saturnin et d'Aurélien, qui figuraient parmi les principaux personnages de l'empire. Mais, Chrysostome ayant fortement pris leur défense, tout ce que Gaïnas put obtenir, ce fut leur expulsion de Constantinople. Tel est le sujet du discours qui a pour titre : « Lorsque Saturnin et Aurélien furent envoyés en exil et que Gaïnas sortit de la ville. » Il n'est pas entièrement démontré toutefois que ce dernier eût déjà quitté la capitale quand l'illustre orateur prononça cette homélie. C'est un point à discuter dans la vie de saint Jean Chrysostome. Quoi qu'il en soit, l'opinion commune place l'homélie dont il est ici question dans les premiers jours de l'an 400.

Cette même année vit commencer la déplorable affaire d'Antonin, évêque d'Ephèse, accusé de divers crimes et surtout de simonie. Chrysostome avait formé le dessein de passer en Asie; mais il en fut empêché par les manœuvres d'Antonin et l'opposition de plusieurs grands, qui lui firent craindre quelque violence de la part de Gaïnas, maître alors de la province autour de Constantinople. Il retarda donc son départ jusqu'au commencement de l'année suivante, époque où l'évêque d'Ephèse était déjà mort. Pendant son séjour en Asie, qui dura plus de trois mois, comme il le dit lui-même, Chrysostome destitua les simoniaques et pourvut à leur remplacement. De là, quoique tout eût été fait selon les règles de la discipline ecclésiastique, surgirent de nouvelles accusations; car il n'est rien qu'on ne puisse dénaturer par le mensonge. Après son retour d'Asie, à l'issue des fêtes de Pâques de l'an 401, le saint archevêque adressa à son peuple un discours dont nous n'avons que la traduction latine.

Sévérien, évêque de Gabala en Syrie, homme astucieux et qui ne manquait pas d'éloquence, se trouvait depuis quelque temps dans la capitale de l'empire, et, par de feintes démonstrations de dévouement, il avait gagné l'amitié de Chrysostome; mais, après que celui-ci fut parti pour l'Asie, le faux ami, déposant le masque, ne négligea rien pour s'attacher le peuple et le détourner de son légitime pasteur. Plus tard, et quand ce dernier était déjà revenu de son voyage, des propos ouvertement impies, tenus par Sévérien, soulevèrent l'indignation publique et le firent chasser de la ville. Il y fut cependant admis de nouveau par les soins de l'impératrice Eudoxie et d'Arcadius lui-même, et Chrysostome consentit à ce rappel, mais non sans répugnance. Pour calmer les esprits irrités, il adressa même au peuple une courte exhortation, dont le texte grec a péri et que nous n'avons retrouvée qu'en latin. Le jour suivant, Sévérien prit lui-même la parole, exaltant la paix qui venait de se rétablir avec des expressions plus brillantes que sincères. Cette allocution ne nous est également parvenue qu'en latin.

Ce furent là comme les préludes des événements qui survinrent avant l'exil de Chrysostome. Ses constants efforts pour rétablir la discipline ecclésiastique, singulièrement altérée chez les prêtres et les diacres, lui suscitèrent d'implacables inimitiés; et comme il attaquait avec non moins de zèle les vices des grands, conformément aux devoirs de son ministère, il fut encore en butte aux ressentiments d'Eudoxie. Il eut enfin le malheur d'accueillir avec bonté des moines d'Egypte appelés les *Grands frères*, chassés par Théophile, patriarche d'Alexandrie, prélat courtisan, dont la haine datait déjà de loin. Sous l'influence de toutes ces colères combinées, on tint à Chalcédoine un synode, indigne de ce nom, qui déposa Chrysostome, l'an 403. Après cette déposition, avant de partir pour l'exil, il prononça un discours qui nous a été conservé par Georges d'Alexandrie, mais qui porte vers la fin des traces évidentes d'altération, auquel on peut en joindre un autre, également altéré par l'ignorance ou la témérité des copistes, et retrouvé dans les manuscrits du Vatican.

Le généreux archevêque fut emmené sans opposer aucune résistance, malgré les réclamations et les efforts du peuple contre ses persécuteurs. Mais les regrets et l'indignation augmen-

taient de jour en jour après son départ, et la multitude demandait à grands cris, jusque sous les portiques du palais impérial, le retour de son pasteur. Un tremblement de terre survint, et l'impératrice, effrayée par ce double orage, rappela l'illustre exilé. A peine rentré dans sa ville, il prononça une courte allocution, qu'il fit suivre le lendemain d'un plus long discours. Celui sur la Chananéenne appartient évidemment à la même époque; aussi le donnons-nous à la suite, après en avoir démontré l'authenticité contre certaines attaques dont il a été l'objet.

A la fin de cette quatrième catégorie, nous ont paru devoir trouver place, deux livres remarquablement beaux; l'un ayant pour titre : « Que nul ne peut nous nuire, si ce n'est nous-mêmes; » et l'autre, qui se divise en vingt-quatre chapitres : « A ceux qui se scandalisent des malheurs. » Quoiqu'ils aient été composés dans l'exil, après un bien grand nombre de lettres, vers l'an 406, selon l'opinion commune, nous n'avons pas cru pouvoir les insérer parmi ces mêmes lettres.

III.

CINQUIÈME ET DERNIÈRE CATÉGORIE, LES LETTRES.

Dans les œuvres de Chrysostome, rien n'est plus précieux que ces lettres, rien de plus propre à éclairer l'histoire de ses deux exils; l'histoire que vous regarderez comme l'une des plus importantes d'un siècle si fécond en événements religieux, soit que vous considériez le courage et la magnanimité du grand homme au milieu de malheurs inouïs, soit que vous teniez compte des intérêts ou des passions qui se partagèrent l'Eglise et l'empire : d'un côté, les nombreux et puissants ennemis de Chrysostome; de l'autre, ses intrépides défenseurs, et le pontife de Rome, Innocent à leur tête. Aussi la correction de ces lettres est-elle de notre part l'objet d'une attention toute spéciale. Comme nous avons reconnu l'impossibilité, malgré tous nos labeurs et tout notre zèle, de les classer suivant l'ordre des temps, nous nous sommes attachés à la marche suivie par Fronton-le-Duc. Il est aisé de voir, sans doute, que plusieurs ne sont pas à leur rang par rapport à la date; mais une rectification de détail eût pu causer un plus grand désordre dans l'ensemble : le mieux était de s'abstenir.

Fronton a mis en avant et hors ligne les deux lettres au pape Innocent, plus celle que Jean écrivit de l'exil aux évêques et aux prêtres qu'on avait jetés dans les fers; encore en cela nous suivons son exemple. Mais, après les deux lettres du saint confesseur, nous donnons les deux réponses d'Innocent recueillies et conservées par Sozomène, et nous ne comprenons pas comment, vu la connexité qu'elles ont avec les événements, on a pu les omettre dans les éditions précédentes. Nous y joignons la lettre sacrée d'Honorius, — c'est ainsi qu'étaient qualifiées toutes les lettres impériales,—relative aux troubles survenus dans Constantinople lors de l'exil du glorieux archevêque. Suivent immédiatement deux cent quarante-deux lettres, les dix-sept premières adressées à Olympias, et les autres à diverses personnes dont on verra le nom par ordre alphabétique dans l'avant-propos, où nous donnons même le nombre des lettres adressées à chacune. Les cinq qui précèdent la dernière ne sont pas de l'auteur; elles furent écrites par un saint prêtre nommé Constantin, l'ami dévoué de Chrysostome. C'est ce que nous démontrons là par des preuves intrinsèques et extrinsèques, par le style et les monuments.

La dernière est cette fameuse lettre au moine Césaire, objet de tant de controverses, comme on peut le voir dans un avant-propos spécial. Là nous démontrons aussi qu'elle est apocryphe, mais de manière, nous l'espérons, à ne laisser aucun doute sur cette thèse. Tout lecteur, en effet, qui ne sera pas étranger aux œuvres vraiment authentiques de Chrysostome, n'aura qu'à comparer à ses œuvres les fragments, assez nombreux aujourd'hui, du texte grec de

cette lettre, et force lui sera d'avouer que nulle part ailleurs on ne relèverait une telle diversité de style. Cette vérité ressort d'une manière non moins éclatante des manuscrits que nous avons consultés, aussi bien que des travaux auxquels se sont livrés les savants qui nous ont précédé dans cette recherche.

La lettre à Césaire est suivie d'un très-beau discours en l'honneur de Diodore de Tharse; puis d'une homélie sur la fête de Pâques, que Fronton avait rejetée parmi les apocryphes et dont nous avons établi l'authenticité sur des arguments inébranlables. Cette catégorie se termine par un sermon sur l'Ascension, dont nous avons déjà suffisamment parlé.

IV.

DES NOTES.

On s'est plaint quelquefois du petit nombre et de la brièveté des notes placées au bas des pages dans notre édition. Mais déjà, dans la préface générale, en tête du premier volume, nous avons dit pourquoi nous serions à cet égard de la plus grande sobriété. Les notes ont pour objet ou d'éclaircir la pensée d'un auteur, ou de ramener à la simple vérité les tours embarrassés de sa phrase, ou de fixer les sens des mots insolites qu'il emploie. Or, notre auteur est comme un fleuve pur et limpide; il ne le cède à aucun ancien par la clarté de sa diction ; ses expressions ont d'autant plus de grâce et d'élégance qu'elles sont plus usitées : il est donc rare d'y trouver un point obscur et qui demande une explication. Si vous cherchez dans les notes quelle fut l'occasion, l'époque, la fin spéciale de ses discours et de ses homélies, vous avez tout cela, aussi clairement exposé qu'il nous a été possible, dans les avant-propos assez nombreux introduits dans cette édition. Quant aux observations purement théologiques, ou bien aux rapports qu'on peut établir entre les différents ouvrages, dans le but de grouper sous des titres généraux les passages qui traitent du même sujet, le dernier volume vous donnera pleine satisfaction à cet égard. Il eût été tout au moins inutile de surcharger chaque volume de telles indications nécessairement répétées.

Quand on publie les ouvrages d'un écrivain quelconque, rien n'est facile comme de multiplier les notes sur un texte qu'on a longtemps étudié; de telle sorte qu'elles occupent quelquefois plus d'espace que le texte lui-même. C'est là, dans notre opinion, un fâcheux et déplorable entraînement. Il a d'abord pour résultat d'augmenter, au détriment du public, et de la publication par là même, la grosseur ou le nombre des volumes; puis, la distribution des matières en souffre presque toujours et l'on remarque la plus choquante disproportion entre les diverses parties d'un ouvrage qui, dégagé de telles superfétations, offre un aspect plus satisfaisant et plus régulier. Au fond, c'est donc la pensée de l'auteur qu'on déforme, sous prétexte de l'éclairer. Ces surcharges vont enfin jusqu'à rebuter le lecteur : il ne se bornera pas toujours à rejeter les notes, qui fatiguent son esprit en détournant sans cesse son attention; il finira par rejeter le livre. Autant ce travail, quand il est habile et discret, est de nature à plaire, parce qu'il sert, autant il irrite, parce qu'il embarrasse, quand il est prolixe et disproportionné.

Je ne veux donc pas dire par là que les notes ne puissent être utiles ou même nécessaires, et je n'ai pas craint d'en insérer d'assez fréquentes, d'assez longues même parfois, quand la circonstance m'a paru l'exiger. Mais, tout en donnant satisfaction à des exigences légitimes, j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour me renfermer dans de justes limites. N'oublions pas d'ailleurs que, dans un auteur qui traite le plus souvent des sujets de morale et qui les traite avec la merveilleuse lucidité de saint Jean Chrysostome, les commentaires sont ordinairement superflus.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

S. JEAN CHRYSOSTOME

HOMÉLIE SUR LA PARABOLE

DU

DÉBITEUR DE DIX MILLE TALENTS

AVANT-PROPOS

Dès le commencement de l'homélie suivante, le saint docteur prononce ces paroles, dont la portée est significative : « Durant tout le carême, nous n'avons fait résonner qu'une seule corde de la lyre divine, car nous vous avons constamment entretenus de la loi sur les jurements ; et, par la grâce de Dieu, il est arrivé que vos bouches se sont si bien formées à cette mélodie de la loi divine que, renonçant à toute habitude mauvaise, au lieu d'en appeler à Dieu comme auparavant, elles ne font plus entendre que ces mots : Oui, non, croyez-moi ; et cela dans toutes les conversations... » *Homil.* seq., I. Rapprochez de ces paroles les épilogues des homélies sur les statues, et vous verrez non-seulement que saint Chrysostome, dans ces homélies, exhorte sans cesse ses auditeurs à fuir les jurements, mais de plus, qu'il remercie Dieu, vers la fin du carême, de ce que ses efforts pour exterminer ce vice n'ont point été vains et sans résultat. Ces exhortations sur la fuite des jurements se rapportent au carême de l'an 387. Il suit de là que l'homélie suivante, sur la parabole du débiteur de dix mille talents, aura été prononcée après le carême de cette même année. Après avoir fait justice des jurements, en médecin zélé, il entreprend la cure d'un autre mal, à savoir la haine du prochain et du souvenir des injures reçues.

Il prononça cette homélie au sortir d'une maladie, par où nous apprenons qu'il interrompit quelque temps, pour ce motif, le cours de ses prédications. Mais à quelle époque de l'année l'a-t-il prononcée? Dans l'homélie adressée aux habitants de la campagne, que j'ai cru quelque temps, avec Tillemont, avoir été prononcée le dimanche de la Passion, et que je

rapporte maintenant avec un autre critique au dimanche avant l'Ascension, l'orateur s'exprime en ces termes : « Vous vous êtes assis, dans les jours qui viennent de s'écouler, au banquet des saints martyrs ; vous avez été enivrés de joies spirituelles; vous avez ressenti les ineffables tressaillements de la vertu ; vous avez vu le flanc des victimes ouvert, leurs entrailles déchirées, lè sang couler de toute part, et l'appareil d'une infinité dc tortures. Vous avez vu la nature de l'homme s'élever au-dessus d'elle-même, des couronnes tressées avec du sang ; et, formant un chœur magnifique, vous avez parcouru la ville entière, à la suite du guide sublime qui vous montrait la voie. Mais nous, la maladie nous a contraint, malgré nos vifs désirs, de ne pas sortir de notre demeure. Cependant si nous n'avons pas pris part à la solennité que vous avez célébrée, nous avons pris part à votre joie ; si nous n'avons pas eu la consolation de vous adresser la parole, nous avons goûté quelque chose de votre bonheur. Telle est la force de la charité... » *Homélies au peuple d'Ant.* Homél. XIX, t. II, p. 162. Si je ne me trompe, dans ce discours, saint Chrysostome rappelle sa maladie. Ainsi la parabole adressée aux habitants de la campagne et la parabole sur le débiteur de dix mille talents ont été l'une et l'autre prononcées après sa convalescence. Laquelle des deux l'a été la première, le saint docteur semble le déclarer au commencement de celle dont nous nous occupons : « Ce que j'éprouverais en revenant au milieu de vous après un long voyage, je l'éprouve aujourd'hui. » Ces paroles et celles qui suivent indiquent suffisamment qu'il entretient ses auditeurs pour la première fois depuis son retour à la santé. Il est donc hors de doute que l'homélie suivante est antérieure à l'homélie du dimanche avant l'Ascension, de l'an 387. L'a-t-elle précédée d'un seul ou de plusieurs jours, c'est ce que nous ne savons pas.

HOMÉLIE

Sur la parabole du débiteur de dix mille talents qui réclame cent deniers à son semblable.— Que le souvenir des injures reçues est le plus détestable des péchés.

1. Ce que j'éprouverais en revenant au milieu de vous après un long voyage, je l'éprouve aujourd'hui. Quand on aime, si l'on ne peut jouir de l'entretien de ceux que l'on aime, il ne sert de rien de n'en pas être éloigné. C'est pourquoi, bien que présent parmi vous, nous souffrions comme si nous eussions été absent, parce qu'il nous était interdit, durant ces jours qui viennent de s'écouler, de vous adresser la parole. Pardonnez-nous; ce n'est pas l'indifférence, c'est la maladie qui nous réduisait au silence. Et maintenant vous vous réjouissez parce que nous voici délivré de tout mal; de mon côté, il m'est bien doux aussi de jouir de nouveau de votre charité. Tandis que le mal me privait de toute force, il y avait quelque chose de plus pénible pour moi que le mal lui-même; c'était d'être privé d'assister à cette réunion qui m'est si chère. Maintenant que la santé m'est rendue, une chose m'est également plus douce que la santé, c'est de pouvoir jouir à mon aise de votre amour avec tous ses charmes. Le malade dont le corps est dévoré par la fièvre ressent de moindres ardeurs que nos cœurs séparés de ceux qu'ils aiment; et de même que celui-là soupire après le vase, la coupe, la source qui lui procurera un frais breuvage, de même ceux-ci soupirent après le moment où ils verront les objets de leur amour. Ils le savent bien ceux qui n'ignorent pas ce que c'est que d'aimer. Eh bien, puisque la maladie s'est éloignée de nous, enivrons-nous de la présence les uns des autres, si toutefois il est possible d'aller en ceci jusqu'à la satiété; car il n'est pas dans la nature de la charité de connaître la satiété; au contraire, plus elle jouit de ceux qu'elle aime, plus ses flammes en reçoivent d'ardeur.

Aussi Paul, ce nourrisson de la charité, qui connaissait toutes ces choses, disait-il : « Ne devez rien à personne, si ce n'est l'amour dont vous êtes redevables les uns aux autres. » *Roman.*, XIII, 8. Cette dette est la seule qui subsiste toujours et que l'on n'éteint jamais. En matière de charité, c'est un beau titre, un titre glorieux que celui de débiteur insolvable. Dans l'ordre des biens temporels, nous louons ceux qui n'ont aucune dette; mais dans l'ordre de la charité, nous accordons à ceux dont la dette ne s'éteint jamais notre admiration et nos louanges; ce qui, dans un cas, indique l'absence de tout sentiment, indique dans l'autre les sentiments les plus délicats, l'impuissance, veux-je dire, d'éteindre la dette de la charité.

Ne trouvez pas mauvais que les choses dont j'ai à vous entretenir exigent d'assez longs développements. Je me propose de vous enseigner une mélodie des plus suaves, non certes que je fasse résonner sous mes doigts une lyre insensible; les récits de l'Ecriture et les commandements divins vibreront mieux que les cordes de cet instrument. De même que les maîtres de harpe forment les doigts de leurs disciples à toucher peu à peu les cordes de l'instrument, jusqu'à ce que, instruits par l'habitude à se conduire eux-mêmes, leurs doigts tirent de ces cordes et de ces nerfs muets des accents d'une douceur et d'une suavité incomparables : ainsi ferons-nous; prenant, non pas vos doigts, mais votre âme, nous la mettrons en présence des commandements de Dieu, et nous inviterons votre charité à tirer de cet instrument céleste des accents capables, par leur douceur, de charmer non point une assemblée humaine, mais les chœurs angéliques eux-mêmes. Ce n'est pas assez de parcourir les lois divines; il faut surtout les mettre en pratique. L'ignorant touchera les cordes de l'instrument que touche aussi l'artiste; seulement il déchire les oreilles de qui l'écoute; tandis que l'autre les captive et les charme. Il n'y a pas de différence dans les doigts ni dans les cordes; mais il y en a dans l'habileté. De même, à propos des saintes lettres, plusieurs interrogent la parole divine, mais tous n'en profitent pas, tous n'en retirent point de fruit; et cela, parce qu'ils n'approfondissent pas cette parole, parce qu'ils ne connaissent point l'art de

toucher de cet instrument; ce qu'est l'art en musique, la pratique par les œuvres l'est pour les lois de Dieu. Durant tout le carême, nous n'avons fait résonner qu'une seule corde de la lyre divine; car nous vous avons constamment entretenus de la loi sur les jurements; et, par la grâce de Dieu, il est arrivé que la bouche d'un grand nombre de nos auditeurs s'est si bien formée à la mélodie de la loi divine que, renonçant à toute habitude mauvaise, au lieu d'en appeler à Dieu comme auparavant, ils ne font plus entendre que ces mots : *oui, non, croyez-moi*, en toute circonstance et dans toutes les conversations; seraient-ils harcelés par les ennuis de mille affaires, ils ne consentiraient jamais à dépasser ces limites.

2. Comme il ne suffit pas, pour nous sauver, d'observer un seul commandement, nous vous mettrons aujourd'hui en présence d'un commandement nouveau. Et, bien que vous n'accomplissiez pas tous parfaitement la première de ces lois, j'espère qu'avec le temps les retardataires atteindront ceux qui les précèdent. Le zèle, je ne l'ignore pas, atteint un tel degré, que dans les maisons, à table, une noble rivalité se manifeste, au sujet de l'observation de ce précepte, entre les hommes et les femmes, les esclaves et les personnes libres. Aussi estimé-je heureux des gens qui en usent de la sorte dans leurs repas. Quoi de plus saint qu'une table de laquelle l'ivresse, la gloutonnerie et tout excès sont bannis, et où règne, à la place de ces vices, une admirable émulation touchant l'accomplissement des lois du Seigneur! une table où l'homme veille sur la femme, la femme sur l'homme, afin qu'ils ne tombent point dans le gouffre du parjure, où une terrible peine est décrétée contre le prévaricateur; une table où le maître ne rougit pas d'être repris par ses esclaves, et où les serviteurs acceptent volontiers les châtiments que leur maître à ce propos leur inflige. On ne se tromperait pas en qualifiant d'Eglise de Dieu une maison semblable. Là où l'on remarque une retenue telle que les personnes présentes, le moment venu de prendre leur nourriture, se préoccupent de la loi divine, et luttent, pour ainsi dire, à qui l'observera plus parfaitement, certainement tout esprit et tout exemple mauvais en ont été chassés; le Christ y habite, heureux de cette belle rivalité de ses serviteurs, et répandant sur eux ses plus larges bénédictions. C'est pourquoi je laisserai de côté ce commandement, car je sais que, grâces à Dieu, il gagne constamment du terrain dans notre cité, tant vous avez déployé, dès le principe, de ferveur et d'énergie; et je vous parlerai d'un commandement nouveau, du mépris que mérite la colère. Si, lorsqu'on joue de la harpe, une seule corde est insuffisante à former la mélodie, et s'il faut en parcourir toutes les cordes avec le rhythme convenable; ainsi, en matière de vertu morale, ce n'est point assez de l'observation d'une seule loi pour le salut; mais, comme je le disais tout à l'heure, il nous faut les observer toutes parfaitement pour en arriver à former cette harmonie mélodieuse dont rien n'égale la douceur et l'utilité. Votre bouche a-t-elle appris à ne pas jurer; votre langue a-t-elle appris à dire en toute occurrence : *oui, non;* qu'elle apprenne à se détourner de tout propos injurieux, et à s'appliquer d'autant plus à l'accomplissement de ce précepte qu'il présente plus de difficulté. Pour les jurements, vous n'aviez à dompter qu'une habitude; il sera besoin d'efforts plus opiniâtres pour dompter le ressentiment. C'est une passion tyrannique dont la violence entraîne souvent ceux-là mêmes qui se tiennent sur leurs gardes, et les précipite dans l'abîme de la perdition.

Veuillez donc vous résigner à m'écouter assez longtemps. Ne serait-il pas souverainement déraisonnable que, recevant tous les jours, sur les places publiques, dans vos demeures, une infinité de blessures de la part de vos amis, de vos ennemis, de vos proches, de vos voisins, de vos serviteurs, de votre femme, de votre enfant, de vos propres pensées, vous refusiez ensuite de songer une fois la semaine aux moyens de les guérir, surtout quand vous savez que ce genre de guérison ne vous coûtera ni argent ni douleur? Je n'ai point en ce moment la main armée du fer, la parole est le fer que je tiens, arme plus tranchante que n'importe quel glaive, et qui néanmoins enlève la corruption du péché, sans causer de douleur au malade opéré.

Je n'ai point en ma main du feu; mais j'ai la doctrine, plus énergique que le feu, et qui, sans cautérisation aucune, arrête les ravages du mal, et, au lieu de causer de la douleur à celui qu'elle délivre de la sorte, lui fait éprouver, au contraire, un sentiment des plus agréables. Ici ni le temps, ni la peine, ni l'argent ne sont nécessaires. Que l'on veuille, et c'est assez, et l'on accomplit parfaitement les prescriptions de la vertu. Réfléchissons à l'autorité de Dieu qui nous impose ces lois et ces commandements, et nous aurons des lumières et des raisons d'agir suffisantes. Car ce n'est pas de notre chef que nous vous adressons la parole; c'est au Législateur que nous voulons vous conduire tous, sans exception. Suivez-nous donc, et prêtez l'oreille aux lois du Seigneur. Et en quelle circonstance nous a-t-il instruits sur la colère et le ressentiment? En bien des endroits et de bien des manières, mais principalement dans cette parabole qu'il exposait à peu près en ces termes à ses disciples :

« C'est pourquoi le royaume des cieux a été comparé à un roi qui voulut entrer en compte avec ses serviteurs. Et lorsqu'il eut commencé à le faire, on lui en présenta un qui devait dix mille talents. Et comme il n'avait pas de quoi les rendre, son maître commanda qu'il fût vendu lui, sa femme et ses enfants, et tout ce qu'il avait, pour acquitter sa dette. Ce serviteur alors, se jetant à ses genoux, le priait disant : Seigneur, prenez patience avec moi et je vous rendrai tout. Le maître, ayant pitié de ce serviteur, le renvoya et lui remit toute sa dette. Le serviteur étant sorti, rencontra un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, et le saisissant il l'étouffait et disait : Rends-moi ce que tu me dois. Son compagnon, se jetant à ses pieds, le priait, disant : Prenez patience avec moi et je vous rendrai tout. Or, il ne le voulut pas; il le fit emmener et jeter en prison jusqu'à ce qu'il payât sa dette. Ses compagnons, voyant ce qui se passait, furent indignés; ils vinrent donc et racontèrent au maître ce qui s'était passé. Alors son maître appela son serviteur et lui dit : Serviteur pervers, je t'ai remis toute ta dette parce que tu m'en as prié. Ne fallait-il pas que toi aussi tu eusses pitié de ton compagnon comme j'ai eu pitié de toi? Alors il le livra aux bourreaux jusqu'à ce qu'il eût payé toute sa dette. Ainsi mon Père céleste vous traitera-t-il si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond de son cœur. » *Matth.*, XVIII, 23-35.

3. Telle est cette parabole. Disons d'abord pour quel motif le Sauveur expose cette parabole par forme de conséquence; car il ne débute pas simplement par ces mots; « Le royaume des cieux a été comparé...; » mais il commence par ceux-ci : « *C'est pourquoi* le royaume des cieux a été comparé... » Dans quel but emploie-t-il cette forme de langage? Il entretenait ses disciples du support des injures, il leur enseignait à dompter la colère et à dédaigner les injustices que l'on pourrait commettre envers eux. « Si votre frère vous offense, leur disait-il, allez et reprenez-le, étant seul avec lui. S'il vous écoute, vous aurez gagné l'âme de votre frère. » *Matth.*, XVIII, 15. Tandis que le Christ les entretenait de cette doctrine et leur exposait cette philosophie, Pierre, le coryphée du chœur apostolique, la bouche des disciples, la colonne de l'Eglise, le soutien de la foi, le fondement de la confession chrétienne, le pêcheur qui jetait ses filets sur la terre entière, Pierre qui a retiré l'humanité d'un abîme d'erreurs et qui l'a ramenée au ciel, Pierre toujours bouillant, toujours plein de confiance, de charité plutôt encore que de confiance, s'approche du Maître au milieu du silence des disciples, et lui dit : « Combien de fois devrai-je pardonner les offenses de mon frère? irai-je jusqu'à sept fois? » *Matth.*, XVIII, 21. En même temps qu'il interroge, il s'engage lui-même; avant d'être instruit, il témoigne du zèle qui l'anime. Connaissant parfaitement le cœur du Maître, sachant combien il est incliné à la miséricorde, comprenant que l'on sera d'autant plus agréable à ses yeux que l'on mettra plus d'empressement à oublier les offenses du prochain et à ne pas les rechercher avec amertume, dans le désir de plaire au divin législateur, Pierre ajoute. « Irai-je jusqu'à sept fois? » Ensuite, pour vous montrer ce qu'est l'homme et ce qu'est Dieu, pour vous faire voir que la générosité de l'un, si loin qu'elle soit portée, rapprochée de la libéralité infinie de l'autre, est

Saint Pierre mis en scène; sa primauté prédite et son zèle loué.

comparable à la dernière indigence, et qu'il n'y a pas plus de différence entre une goutte d'eau et un océan sans limites qu'entre la bonté du cœur de l'homme et la bonté ineffable du cœur de Dieu, quand Pierre a dit : « Irai-je jusqu'à sept fois, » pensant avoir fait preuve d'une souveraine générosité, le Sauveur lui répond : « Non-seulement jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante et dix fois sept fois. » Quelques personnes croient qu'il s'agit ici de soixante et dix-sept fois; elles se trompent : il s'agit d'un nombre qui n'est pas éloigné de cinq cents; car soixante et dix multiplié par sept donne quatre cent quatre-vingt-dix pour produit. Et n'estimez pas ce précepte difficile à remplir, mon bien-aimé. Lorsque vous aurez pardonné en un jour, une fois, deux fois, trois fois à votre frère coupable envers vous, fût-il de rocher, eût-il une férocité plus grande que celle des démons, il ne poussera pas l'insensibilité au point de commettre les mêmes offenses ; au contraire, une indulgence répétée le faisant rentrer en lui-même le ramènera à de meilleurs et à de plus doux sentiments. De votre côté, si vous êtes disposé à ne faire jamais attention aux injures dont vous pourrez être l'objet, il vous suffira de vous être exercé une, deux et trois fois à les pardonner, pour ne plus trouver de difficulté dans la pratique de cette philosophie; ces œuvres reitérées d'indulgence vous forment à n'être plus ému des offenses du prochain.

A cette réponse, Pierre reste ébahi : ce n'est pas seulement ce qui le concerne lui-même qui le préoccupe; c'est encore ce qui concerne les hommes qui doivent lui être un jour confiés. Pour l'empêcher de faire ce qu'il avait fait à propos d'autres préceptes, le Christ le prévient et rend toute question de sa part inutile. Et qu'avait-il fait à propos de quelques autres préceptes? le divin Maître exposait-il un précepte dont l'observation présentait quelque difficulté, Pierre, prévenant le reste des disciples, lui adressait à ce sujet quelques questions. Un riche s'étant présenté au Sauveur et l'ayant interrogé sur la vie éternelle, et, quand il eut appris les conditions de la perfection véritable, s'étant retiré attristé à cause de ses richesses, et le Christ ajoutant qu'il est plus aisé de faire passer un câble dans le trou d'une aiguille, qu'il ne l'est à un riche d'entrer dans le royaume des cieux, Pierre, bien qu'il se fût dépouillé de tout ce qu'il possédait, qu'il n'eût même pas un hameçon entre ses mains, car il avait renoncé à sa barque et à tous les instruments nécessaires pour la pêche, s'approche du Christ et lui dit : « Et qui pourra donc être sauvé? » *Marc.*, x, 26. Remarquez ici et la réserve du disciple et son ardeur. Il ne dit pas à Jésus : Mais vous ordonnez l'impossible ; ce commandement est bien lourd, cette loi offre bien des difficultés. Il ne garde pas non plus le silence; et, manifestant la sollicitude qui l'animait en toute circonstance, avec le respect dû au Maître de la part du disciple, il s'écrie : « Et qui pourra donc être sauvé? » Sans être encore pasteur, il avait l'âme d'un pasteur; sans avoir encore reçu en main la puissance, il déployait la sollicitude qui convient au magistrat, et il songeait déjà aux intérêts de la terre toute entière. S'il eût été riche et environné d'une fortune considérable, on eût pu dire qu'il songeait, non à autrui, mais à soi et à ses propres intérêts, quand il laissa échapper cette exclamation anxieuse. Or, sa pauvreté le met à l'abri de tout soupçon de ce genre et prouve qu'il est uniquement préoccupé du salut des autres, et qu'il n'obéit qu'à sa charité lorsqu'il demande avec une sorte de curiosité au divin Maître de leur indiquer la voie du salut. Aussi le Christ, pour ranimer sa confiance, lui dit : « Ce qui est impossible aux hommes est très-possible à Dieu. » *Marc.*, x, 27. Ne pensez pas, leur dit-il, que je vous abandonne à votre impuissance. Moi-même je vous seconderai dans une affaire aussi sérieuse, et vous rendrai facile et aisé ce qui est difficile.

Dans une autre occasion, comme le Christ parlait du mariage et de la femme, disant : « Quiconque répudie sa femme, hormis le cas de fornication, la rend adultère, » *Matth.*, v, 32; et qu'il ordonnait de supporter toute la malice de la femme, à l'exception du crime d'adultère; Pierre, tandis que les autres disciples se taisaient, s'avança auprès du Christ et lui dit : « Si telle est la condition de l'homme avec la

femme, il n'est pas bon d'entrer dans le mariage. » *Matth.*, XIX, 10. Voyez encore comment il observe ici le respect dû à son Maître, et à quel point il s'intéresse au salut des autres; car ici encore il ne s'inquiète point de ses intérêts personnels. Or, c'est afin qu'il n'intervienne pas de même dans le cas présent que le Sauveur répond d'avance par la parabole à l'observation que Pierre pourrait lui faire. De là ce début de l'Evangéliste : « *C'est pourquoi* le royaume des cieux a été comparé à un roi qui voulut entrer en compte avec ses serviteurs; » montrant par là que le dessein de la parabole est de vous apprendre que, remettriez-vous à votre frère ses offenses soixante-dix fois sept fois le jour, vous ne feriez rien d'extraordinaire; que vous seriez encore à une distance infinie de la générosité du Seigneur, et que vous ne donnerez jamais autant que vous aurez reçu.

4. En conséquence, prêtons à cette parabole toute notre attention. Quoiqu'elle paraisse assez claire d'elle-même, elle renferme néanmoins un trésor caché et inexprimable d'enseignements. « Le royaume des cieux a été comparé à un roi qui voulut entrer en compte avec ses serviteurs. » Ne passez pas avec indifférence devant ces paroles, et tâchez de comprendre le jugement dont il s'agit. Descendez au fond de votre conscience et examinez les actions de toute votre vie : et quand vous entendrez dire que le Seigneur veut entrer en compte avec ses serviteurs, embrassez dans cette désignation les princes, les généraux, les gouverneurs, les riches et les pauvres, les hommes libres et les hommes esclaves; « car nous devons tous comparaître un jour devant le tribunal du Christ. » II *Corinth.*, v, 10. Etes-vous riche, songez qu'il vous faudra dire si les courtisanes ou les indigents ont profité de votre fortune, si vous l'avez consacrée aux parasites et aux flatteurs ou bien aux nécessiteux, à la débauche ou à l'humanité, aux plaisirs, à l'intempérance et au libertinage, ou bien à secourir les affligés. Non-seulement il vous sera demandé compte de ce que vous aurez dépensé, mais encore de ce que vous aurez acquis; on verra si vos biens sont le fruit de labeurs légitimes ou de la rapine et de l'avarice; si vous les avez reçus en héritage de votre famille ou si, pour les acquérir, vous avez ruiné les orphelins et spolié les veuves. De même que nous exigeons de nos serviteurs des explications sur l'argent reçu aussi bien que sur l'argent employé, leur demandant de quelle source, de quelles mains, comment ils l'ont reçu, et combien ils en ont reçu; ainsi Dieu nous fera rendre compte de ce que nous aurons acquis, aussi bien que de ce que nous aurons dépensé. Comme le riche, le pauvre rendra compte de sa pauvreté : l'a-t-il supportée avec générosité et action de grâces, ne s'est-il pas emporté, ne s'est-il pas indigné, n'a-t-il pas accusé la providence divine, en voyant son prochain dans l'abondance et dans les délices, tandis qu'il était lui-même dans l'indigence? Comme le riche sera interrogé sur ses aumônes, le pauvre le sera sur sa résignation, et non-seulement sur sa résignation, mais encore sur ses aumônes; car l'aumône n'est point empêchée par la pauvreté. Témoin la veuve qui ayant donné deux petites pièces de monnaie, laissa bien loin derrière elle par cette humble offrande ceux qui avaient donné de fortes sommes d'argent. Après les riches et les pauvres, les juges et les magistrats seront soumis à un compte rigoureux. On examinera s'ils n'ont pas violé la justice, si leurs sentences n'ont pas été dictées par la faveur ou par l'inimitié, si la flatterie ne leur a pas arraché une décision contraire à l'équité, si par ressentiment ils n'ont pas maltraité des gens qui ne le méritaient pas.

Les puissants du monde et les puissants de l'Eglise auront un compte égal à rendre.

En même temps que les puissants du monde, les puissants de l'Eglise auront à rendre compte de l'exercice de leur autorité. Pour celui qui est chargé du soin de prêcher la parole divine, on recherchera soigneusement si, par négligence ou par jalousie, il n'a point enseigné tout ce qu'il devait enseigner, si par ses exemples il a montré qu'il n'avait omis aucune explication et qu'il n'avait laissé dans l'ombre aucune question de quelque importance. Celui qui a été honoré de l'épiscopat rendra un compte d'autant plus rigoureux qu'il aura été élevé plus haut : outre l'enseignement et le soin des pauvres, il devra justifier les ordinations qu'il aura faites et une infinité d'autres actions. C'est ce que Paul éta-

blit dans ce passage de son Epître à Timothée : « Ne vous hâtez pas d'imposer les mains à personne ; et ne vous rendez pas responsable des péchés d'autrui. » I *Timoth.*, v, 22. Ecrivant aux Hébreux et les entretenant de leurs supérieurs, il ajoute sur ces derniers ces paroles effrayantes : « Obéissez à vos supérieurs et soyez-leur soumis ; car ils sont chargés de veiller sur vos âmes, et ils devront en rendre compte un jour. » *Hebr.*, xiii, 17. Alors nous aurons à justifier nos paroles de même que nos actions. Et comme après avoir confié de l'argent à nos serviteurs, nous en réclamons un compte rigoureux, ainsi Dieu nous demandera compte de l'emploi fait par nous des paroles qu'il nous aura confiées. Il nous interrogera de la manière la plus sérieuse, recherchant si nous n'en avons pas fait un emploi vain et inutile : une pièce d'argent dépensée inutilement ne nous nuit pas autant que des paroles jetées inutilement, en vain et sans but raisonnable. Une pièce d'argent dépensée inutilement produira plus d'une fois sans doute des embarras pécuniaires ; mais des paroles imprudentes ruineront des maisons et entraîneront la perte de plusieurs âmes, et, tandis qu'on peut réparer une perte d'argent, les paroles une fois envolées de notre bouche, ne sauraient plus revenir. Que nous ayons à rendre compte de nos discours, ces paroles du Christ vous le prouvent : « Je vous dis en vérité que les hommes auront à rendre compte au jour du jugement de toutes les paroles oiseuses qu'ils auront prononcées sur la terre. Si vous devez être purifiés par vos paroles, vous serez condamnés également par vos paroles. » *Matth.*, xii, 36-37. Non-seulement il nous faudra rendre compte de ce que nous aurons dit, mais encore de ce que nous aurons entendu, par exemple si vous avez prêté l'oreille à une accusation calomnieuse contre votre frère. « N'accueillez pas, dit l'Ecriture, des propos sans fondement. » *Exod.*, xxiii, 1. Mais si les personnes qui accueillent des propos sans fondement sont inexcusables, celles qui accusent et calomnient le prochain, comment seraient-elles justifiées ?

Compte à rendre des paroles oiseuses dites ou écoutées.

5. Et pourquoi parlé-je de propos énoncés ou entendus, quand le jugement auquel nous serons soumis comprendra les pensées elles-mêmes ? C'est Paul qui nous l'assure en ces termes : « Ainsi donc, ne jugez pas avant le temps ; attendez que le Seigneur paraisse, lui qui fera luire la lumière dans les replis les plus ténébreux, et qui dévoilera les pensées des cœurs. » II *Corinth.*, iv, 5. Le Psalmiste a dit aussi : « La pensée de l'homme déposera en votre présence contre lui. » *Psalm.* lxxv, 11. Ainsi elle déclarera si vous vous êtes entretenu de votre frère dans le dessein de lui nuire et avec de mauvais sentiments ; si, tout en faisant son éloge de la langue et du bout des lèvres, au fond du cœur vous nourrissiez contre lui de la malveillance et de la jalousie. Le Christ fait allusion à ce même point, qu'il nous faudra rendre compte non-seulement de nos actes, mais de nos pensées elles-mêmes, lorsqu'il dit : « Quiconque regarde une femme avec convoitise, a déjà consommé l'adultère dans son cœur. » *Matth.*, v, 28. Certainement il n'est pas question ici du péché traduit en acte, il s'arrête à la pensée ; et cependant il ne saurait être exempt de tout crime celui qui considère la beauté d'une femme pour embraser son âme d'impurs désirs. Lors donc que vous entendrez dire ces mots : « Le Seigneur veut entrer en compte avec ses serviteurs, » ne pensez pas légèrement sur ces expressions et songez qu'il s'agit ici de toute condition, de tout âge, de tout sexe, de celui des hommes aussi bien que de celui des femmes. Songez à ce que sera le tribunal, et repassez dans votre esprit toutes vos prévarications. Parce que vous oublierez les fautes que vous aurez commises, Dieu ne les oubliera certes pas : il les mettra toutes devant nos yeux, à moins que nous ne les effacions auparavant par la pénitence, la confession et l'oubli de tout ressentiment envers le prochain. Et pourquoi ce compte que Dieu nous veut demander ? Ce n'est pas qu'il ignore nos actes ; pourrait-il les ignorer, lui qui connaît toute chose avant qu'elles existent ? mais il veut nous convaincre, vous son serviteur, que ce que vous lui devez vous le lui devez en toute justice ; et non-seulement pour que vous le sachiez bien, mais de plus pour que vous éteigniez vos dettes. Tel

est, en effet, le but pour lequel il ordonnait au prophète d'énumérer les péchés des Juifs. « Raconte à la maison de Jacob ses iniquités, lui disait-il, et ses prévarications à la maison d'Israël, » non pour qu'elles en soient instruites, mais pour qu'elles les expient. *Isa.*, LVIII, 1.

« Et lorsqu'il eut commencé ce compte, on lui présenta un serviteur qui lui devait dix mille talents. » *Matth.*, XVIII, 24. Tout ce qui lui avait été confié, l'avait-il donc dévoré? C'était là une dette bien lourde. Et là n'était pas seulement ce qu'il y avait pour lui de compromettant; ce qui ne l'était pas moins, c'était d'être le premier à comparaître devant son maître. S'il ne se fût présenté qu'après plusieurs de ses pareils qui se seraient trouvés irréprochables, il n'eût pas été surprenant que son maître ne se fût point indigné contre lui. L'exactitude des premiers l'aurait disposé favorablement envers les coupables. Mais que le premier à comparaître soit coupable à ce point, et qu'avec un compte ainsi chargé il ne trouve que de la bonté dans son maître, voilà ce qu'il y a d'admirable et d'étrange. Voyez les hommes en face de leurs débiteurs; ils se réjouissent comme s'ils s'étaient emparés d'une riche proie, et ils ne négligent rien pour se faire payer la dette entière. Et s'ils ne peuvent l'obtenir à cause de l'indigence des débiteurs, la colère dont alors ils s'enflamment, ils la déversent sur le pauvre corps de ces misérables qu'ils accablent de mauvais traitements, de coups, et qu'ils persécutent de toutes les manières. Dieu, au contraire, met tout en mouvement, il prend tous les moyens pour décharger ses débiteurs de leur dette. Chez nous, c'est en tourmentant ses débiteurs qu'on arrive à la fortune; c'est en nous remettant nos dettes que Dieu acquiert un trésor, car le salut de l'homme est le trésor de Dieu, selon ce mot de Paul : « Il est riche pour tous et par tous ceux qui l'invoquent. » *Rom.*, X, 12. Et pourquoi, observera-t-on, Dieu qui veut, dites-vous, pardonner et remettre nos dettes, a-t-il fait mettre ce serviteur en vente? Et voilà précisément ce qui établit mieux sa bonté. Mais n'anticipons pas, et suivons l'ordre voulu dans l'exposition de la parabole.

« Comme il n'avait pas de quoi les rendre.... » Que signifient ces mots : « Comme il n'avait pas de quoi les rendre? » C'est là un surcroît de culpabilité; ces mots : « Comme il n'avait pas de quoi les rendre, » signifient simplement qu'il était dépourvu de tout mérite, qu'il n'avait aucune bonne œuvre dont on pût lui tenir compte pour la rémission de ses péchés; car nos bonnes actions entrent très-certainement en ligne de compte pour le pardon de nos péchés, comme la foi pour l'acquisition de la justice. « L'homme qui sans faire des œuvres, dit l'apôtre, croit en celui qui justifie l'impie, sa foi lui est imputée à justice. » *Roman.*, IV, 5. Et pourquoi parlé-je de la foi et des bonnes œuvres, quand les épreuves contribuent également à nous obtenir le pardon de nos fautes? C'est ce que nous montre le Christ qui, dans la parabole de Lazare, fait dire à Abraham en réponse au mauvais riche, que Lazare a éprouvé bien des maux durant sa vie, et que pour cela il goûte les consolations du ciel. Paul nous le montre encore; car, écrivant aux Corinthiens à propos de l'impudique, il leur dit : « Livrez cet homme à Satan pour être puni en sa chair, afin que son âme soit sauvée. » I *Corinth.*, V, 5. Ailleurs, il adresse aux fidèles qui avaient quelque chose à se reprocher, ces consolantes paroles : « Aussi, y en a-t-il beaucoup parmi vous de souffrants et de malades, et beaucoup qui sont morts. Si nous nous jugions nous-mêmes, Dieu ne nous jugerait pas. Lorsque c'est Dieu qui nous juge il nous châtie, afin que nous ne soyons pas condamnés avec ce monde. » I *Cor.*, XI, 30-32. Si les épreuves, la maladie, l'infirmité, les souffrances corporelles que nous endurons contre notre gré et que nous sommes loin d'embrasser de nous-mêmes, contribuent à nous obtenir le pardon de nos péchés, à plus forte raison en sera-t-il de même de nos bonnes œuvres que nous avons pratiquées avec spontanéité et ferveur. Mais le serviteur de l'Evangile était dénué de tout bien, et il ployait sous le faix de ses crimes. Aussi est-il écrit : « Comme il n'avait pas de quoi les rendre, son maître ordonna qu'il fût mis en vente. » *Matth.*, XVIII, 25. Circonstances bien propres à nous édifier sur l'humanité du Seigneur, qui entre en compte avec son

Les bonnes œuvres obtiennent le pardon des péchés.

serviteur et qui ordonne de le mettre en vente ; deux choses qu'il fait précisément pour qu'il ne soit pas vendu. Et qu'est-ce qui le prouve ? La suite de l'histoire. S'il eût voulu le vendre réellement, qui l'en eût empêché, qui lui eût suscité des entraves ?

6. Pourquoi donc ordonna-t-il de le mettre en vente, ne voulant pas exécuter ce dessein? Afin d'augmenter sa frayeur. S'il augmentait sa frayeur par cette menace, c'était pour l'amener à recourir aux supplications, et s'il l'amenait à recourir aux supplications, c'était pour avoir lui-même sujet de lui pardonner. Il pouvait bien; avant que d'en être supplié, le renvoyer libre; mais, de crainte qu'il n'en devînt pire, il ne le renvoya pas ainsi. Il pouvait bien, avant que d'entrer en compte avec lui, octroyer à ce malheureux son pardon ; mais, de crainte que l'ignorance de l'énormité de ses fautes ne le rendît plus cruel et plus inhumain envers ses frères, ce ne fut qu'après l'avoir éclairé sur l'énormité de sa dette qu'il la lui remit toute entière. Si, malgré le compte qu'on exige de lui, malgré l'énormité mise en pleine lumière de sa dette, malgré des menaces effrayantes et la justice manifeste de la condamnation qui eût dû le frapper, ce serviteur se conduit envers un de ses pareils avec tant de férocité et de barbarie, supposé que les choses ne se fussent point passées de la sorte, à quel degré d'atrocité n'eût-il pas été entraîné? Aussi Dieu en a-t-il agi de cette manière à son égard, afin de prévenir un semblable excès d'horreur. Que si rien de tout cela ne l'a corrigé, ce n'est point au maître, c'est à sa propre insensibilité que la faute en doit être attribuée. Voyons cependant quel est le traitement employé contre sa mortelle plaie.

« Le serviteur alors se jetant à ses genoux le priait, disant: Prenez patience avec moi et je vous rendrai tout. » *Matth.*, XVIII, 26. Il n'avoue pas qu'il n'ait pas de quoi s'acquitter envers son maître. Tel est le procédé habituel des débiteurs de promettre qu'ils paieront, bien qu'ils soient sans ressources, afin de se soustraire au danger

Puissance de la prière.

présent qui les menace. Ecoutons, nous tous, qui sommes si négligents en fait de prière, quelle en est la puissance. Le serviteur ne représente pas ses crimes, sa pauvreté, ni aucun titre de ce genre; tout dépourvu et dépouillé de vertus qu'il est, il n'a qu'à supplier pour toucher son maître de compassion. C'est pourquoi, dans nos prières, ne perdons jamais confiance. Peut-on être plus impur que le malheureux dont les crimes étaient si graves et dont les mérites étaient complétement nuls ? Pourtant il ne se dit pas à lui-même : Mais c'est en vain que j'aurais confiance; avec tant de sujets de confusion, comment oserais-je me présenter? comment oserais-je recourir à des supplications ? Langage que tiennent bien des pécheurs que paralyse un respect d'origine diabolique. Vous n'avez aucun titre de confiance ! Eh bien, présentez-vous afin d'en acquérir. Est-ce un homme avec qui vous avez à vous réconcilier pour rougir et être confus à ce point? C'est Dieu qui, plus vivement que vous, désire vous voir délivré de vos fautes. Car vous ne désirez pas la sécurité de votre conscience comme lui désire votre salut; vérité qu'il nous a démontrée par les faits eux-mêmes. Vous n'avez pas de titre de confiance? Et voilà un titre de confiance que cette disposition. C'est un titre puissant de confiance que de penser n'en avoir pas; de même que c'est un titre effrayant de confusion que de se regarder soi-même comme juste en face du Seigneur. Celui qui aurait ce sentiment serait impur devant Dieu, menât-il une vie plus sainte que le reste des hommes; comme celui-là devient juste qui possède la conviction d'être le plus méprisable de tous. Nous avons pour preuve de ces vérités l'exemple du pharisien et du publicain. Loin de nous donc toute pensée de découragement et de désespoir, quelles que soient nos prévarications. Allons plutôt à Dieu, tombons à ses genoux, et prions-le comme le pria ce serviteur, suivant en ceci la bonne pensée qui l'inspirait. Ne pas céder au désespoir, ne pas perdre courage, avouer ses péchés, implorer un peu de temps et de répit, toutes ces choses sont excellentes et naissent d'un cœur contrit et d'une âme humiliée. Mais ce qui suit est bien différent de ce qui précède. Ce que le serviteur avait obtenu par ses supplications, il le dissipe entièrement et sans retour par sa brutalité envers le prochain. Venons-en

sans retard au pardon qui lui est accordé. Examinons de quelle manière son maître le renvoya libre de toute dette, et de quel point il partit pour en arriver à cette détermination.

« Son maître ayant pitié de lui, raconte l'Evangéliste, lui pardonna et lui remit sa dette. » *Matth.*, XVIII, 27. Le serviteur demande un délai, et il est déchargé entièrement par son maître ; et de la sorte il reçoit plus qu'il n'a demandé. Aussi Paul dit-il de Dieu : « Qu'il peut faire toute chose avec plus de générosité que nous n'en implorons ou que nous n'en concevons. » *Ephes.*, III, 20. Et en effet, vous ne sauriez concevoir tout ce qu'il est disposé à vous accorder. Ne rougissez donc point et ne cédez point à la confusion, ou plutôt rougissez de vos fautes, et sans désespoir aucun, sans abandonner la prière, présentez-vous au Seigneur, tout pécheur que vous êtes, pour vous réconcilier avec lui, pour lui donner lieu de faire éclater sa miséricorde par le pardon qu'il vous octroiera de vos prévarications. Si, par crainte, vous restiez en arrière, vous entraveriez, autant qu'il est en vous, sa bonté, vous arrêteriez les flots abondants de sa libéralité. Donc, point d'abattement, point de lâches hésitations pour la prière. Serions-nous tombés au plus profond de l'iniquité, il lui sera facile de nous en retirer en un instant. Nul d'entre nous n'a commis certainement autant de crimes que ce méchant serviteur ; il était précipité dans toute sorte de scélératesses, comme l'indique sa dette de dix mille talents. Nul n'est aussi dénué de mérite que lui, comme l'indique l'impuissance où il était de les payer. Or voilà que cet homme compromis de tant de façons, la vertu de la prière l'a délivré.

La prière a-t-elle donc tant de vertu, dira-t-on, qu'elle arrache aux châtiments et aux supplices un homme qui, par ses actes et de mille autres manières, a offensé le Seigneur ? — Oui, ô homme, elle a cette vertu. Elle n'est pas d'ailleurs la seule à opérer ces merveilles : elle trouve un allié et un secours puissant en la bonté de celui qui l'écoute, de Dieu même ; car c'est la bonté de Dieu qui a tout fait ici, et qui a communiqué à la prière cette efficacité. C'est à quoi font allusion ces paroles : « Son maître ayant pitié de lui, lui pardonna et lui remit sa dette. » Par où vous apprenez que, après la prière comme avant, c'est le cœur du maître qui a tout fait. « Le serviteur étant sorti, rencontra un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, et, le saisissant à la gorge, il l'étouffait et disait : Rends-moi ce que tu me dois. » *Matth.*, XVIII, 28. Quelle conduite abominable ! A ses oreilles retentit encore l'expression de la bonté de son maître, et il a oublié cette bonté !

Il est bon de ne pas oublier que l'on a péché.

7. Vous voyez combien il est avantageux de ne pas perdre de vue ses propres iniquités. S'il en eût eu la pensée présente continuellement à son esprit, le serviteur de l'Evangile n'eût pas agi avec tant d'inhumanité et de barbarie. Aussi vous dis-je et ne cesserai-je de vous répéter qu'il est utile, qu'il est indispensable de nous souvenir sans cesse de toutes nos prévarications. Aucun autre moyen n'est plus capable de maintenir l'âme en des sentiments de sagesse, de bienveillance et de douceur que le souvenir incessant de ses fautes. Voilà pourquoi Paul se rappelait toujours non-seulement ses péchés d'après le baptême, mais encore ceux qui l'avaient précédé, quoiqu'ils fussent expiés sans retour. Si ce grand apôtre ne perdait pas de vue les péchés antérieurs à son baptême, combien plus devrions-nous ne pas perdre de vue les péchés que nous avons commis postérieurement au baptême ? Non-seulement ce sentiment contribue à les expier, mais il nous anime à l'égard de nos semblables de dispositions plus bienveillantes, et nous apportons ensuite au service de Dieu d'autant plus de générosité, que nous comprenons mieux, à l'aide de ce souvenir, son ineffable bonté. C'est ce que ne fit pas ce méchant serviteur : oubliant l'énormité de ses dettes, il oublia le bienfait qu'il avait reçu. Ayant oublié ce bienfait, il n'eut pour son compagnon que de la méchanceté, et, par cette conduite ignoble, tous les avantages qu'il avait obtenus furent perdus pour lui. « Le saisissant, il l'étouffait et disait : Rends-moi ce que tu me dois. » Il ne dit pas : Rends-moi mes cent deniers. Il aurait eu honte de l'exiguïté de la dette. « Rends-moi ce que tu me dois, lui dit-il. « Celui-ci, se jetant à ses pieds, le suppliait, disant : Prenez patience avec moi, et je

Saint Paul lui-même ne l'a jamais oublié.

vous rendrai tout. » *Matth.*, XVIII, 29. Il le supplie avec les mêmes termes qu'avait employés ce méchant serviteur pour toucher son maître. Mais, aveuglé par sa cruauté, celui-ci ne se rendit pas à cette supplication, et ne pensa pas même qu'il devait son salut à une supplication semblable. Alors même qu'il lui eût remis sa dette, il ne faudrait pas voir en cela un acte de bonté, mais une dette payée, un devoir accompli. S'il la lui eût remise avant d'entrer lui-même en compte avec son souverain, avant d'avoir obtenu une sentence aussi favorable, avant d'avoir été traité avec une bonté sublime, on pourrait voir dans sa conduite de la magnanimité. Maintenant qu'il avait été honoré d'une si grande faveur, qu'il avait reçu le pardon de tant de péchés, c'était pour lui une obligation sacrée en quelque façon de traiter son compagnon avec la plus parfaite clémence. Mais il n'en fit rien, il ne pensa pas seulement à l'intervalle qui séparait la faveur obtenue par lui du Seigneur, de la faveur qu'il devait accorder à son semblable. Car, indépendamment de la quotité de la dette, et de la dignité des personnes, plusieurs autres raisons établissaient entre ces deux cas une notable différence. Là il était question de dix mille talents, ici de cent deniers. L'un avait outragé son maître, l'autre n'avait pour créancier qu'un de ses égaux. De plus le premier, en retour du bienfait dont il avait été l'objet, devait agir généreusement envers le second, vu que son maître, quoiqu'il n'âperçût en lui aucun mérite, ni grand, ni petit, lui avait entièrement pardonné.

Aucune de ces pensées ne frappe l'esprit du méchant serviteur : aveuglé de fureur, il prend son débiteur à la gorge et le jette en prison. Ses compagnons, voyant ce qui se passait, furent saisis d'indignation, rapporte l'Ecriture. Ils le condamnent avant leur maître, circonstance qui fait bien ressortir la douceur de ce dernier. Quand le maître a tout appris, il mande son serviteur et le fait comparaître de nouveau à sa barre. Cependant il ne le condamne pas tout d'un coup; il commence par établir la nature de la cause. Et que lui dit-il? « Serviteur pervers, je t'ai remis ta dette entière. » *Matth.*, VIII, 32. Quelle bonté dans un tel maître! On lui doit dix mille talents, et il ne prononce pas contre son débiteur une seule parole capable de lui faire de la peine, et il ne l'a pas traité de scélérat. Il se contente d'ordonner qu'on le mette en vente, et cela pour aboutir à lui remettre sa dette. Mais quand il apprend la dureté avec laquelle ce malheureux avait traité un de ses compagnons, alors il s'emporte, alors il s'indigne, pour vous apprendre qu'il pardonne plus aisément les offenses dont il est l'objet que les offenses qui s'adressent au prochain. Ce n'est pas ici seulement qu'il en agit de la sorte, il le fait également ailleurs. « Si, tandis que vous présentez votre offrande à l'autel, vous vous souvenez là que votre frère a quelque chose contre vous, allez d'abord vous réconcilier avec votre frère, et à votre retour, vous présenterez votre offrande. » *Matth.*, V, 23-24. Le voyez-vous, mettant partout notre cause avant la sienne, et accordant à la paix avec le prochain et à la charité à son égard la place la plus élevée? « Quiconque, dit-il encore, répudie sa femme, hormis pour cause d'adultère, la rend coupable de ce crime. » *Matth.*, V, 32. Par la bouche de Paul il nous enseigne cette autre loi : « Si un fidèle a pour épouse une infidèle, et que celle-ci consente à demeurer avec lui, qu'il ne la renvoie pas. » I *Corinth.*, VII, 12. Si elle est adultère, dit-il, renvoyez-la; si elle est seulement infidèle, ne la renvoyez pas. Si elle vous déshonore, séparez-vous-en, mais ne le faites pas si c'est moi qu'elle déshonore. De même, dans la parabole présente, il pardonne les offenses sans nombre commises contre lui. Mais les offenses commises envers un simple serviteur, offenses beaucoup moins graves et beaucoup moins nombreuses que les offenses commises envers le maître, il ne les pardonne pas, il en poursuit la vengeance : il traite le criminel de pervers, quand précédemment il ne lui avait pas adressé une seule parole pénible. C'est pour cela que l'Evangéliste ajoute : « Et le maître irrité le livra aux bourreaux. » Il ne fit rien de semblable lorsqu'il lui demandait compte des dix mille talents; preuve que la première de ses sentences lui était dictée, non par la colère, mais par la bienveillance, en vue de préparer les voies au pardon; mais ce dernier crime porte au comble son indignation. Le ressenti-

ment est donc une chose bien abominable, puisqu'il annule les effets déjà produits par la bonté de Dieu, puisque la sentence que les autres péchés n'ont pu lui arracher, la fureur envers le prochain la lui arrache.

Cependant il est écrit que les dons de Dieu sont sans repentance. Pourquoi donc après le bienfait qu'il avait accordé, après la bonté qu'il avait manifestée, Dieu rappelle-t-il cette première sentence ? A cause du ressentiment. Aussi ne se trompera-t-on pas à regarder ce péché comme le plus funeste de tous. Tous les autres ont obtenu leur pardon ; et celui-ci, loin de pouvoir l'obtenir, tire les autres péchés déjà effacés de l'oubli où ils étaient rentrés. En sorte que le ressentiment offre deux caractères également funestes : il est sans excuse aux yeux de Dieu, et en outre, il rappelle à la vie les autres péchés, quoiqu'ils aient été déjà pardonnés, et les dresse contre nous. C'est ce que nous voyons dans le trait qui nous occupe. Il n'y a point d'objet qui inspire à Dieu plus d'aversion et de haine qu'un homme opiniâtre dans sa colère et dans son ressentiment. S'il nous le montre ici, il nous l'enseigne pareillement par ce passage de la prière qu'il nous a ordonné de réciter : « Remettez-nous nos dettes comme nous les remettons à ceux qui nous doivent. » *Matth.*, vi, 12. Instruits de ces vérités, et ayant gravé cette parabole dans nos cœurs, lorsque nous penserons à ce que nous aurons souffert de la part de nos semblables, pensons en même temps aux offenses que nous avons commises envers le Seigneur, et la frayeur que nous inspireront nos propres prévarications réussira sans peine à calmer promptement la colère qu'allumeraient en nos âmes les offenses que nous aurons supportées. Si vous voulez conserver le souvenir des offenses, conservez celui de vos propres offenses; si vous conservez le souvenir de celles-ci, vous ne songerez jamais aux offenses des autres; de même que si nous oublions ces dernières, nous aurons plus aisément les premières présentes à notre pensée. Que si le méchant serviteur se fût souvenu de ses dix mille talents, il n'aurait pas conservé le souvenir de ces cent deniers. C'est pour avoir oublié ceux-là qu'il prit son compagnon à la gorge, et que, loin d'obtenir la faible somme qu'il exigeait, il fit retomber la masse des dix mille talents sur sa tête. Voilà pourquoi j'affirmerais avec assurance que ce péché est le plus funeste de tous. Ou plutôt ce n'est pas moi, c'est le Christ qui nous le déclare par cette parabole. Il fallait bien que ce péché l'emportât sur les dix mille talents, je veux dire sur tous les autres péchés, quels qu'ils fussent, pour que ceux-ci rentrassent de nouveau en ligne de compte.

Travaillons donc avec zèle à nous purifier de tout sentiment de colère, et à nous réconcilier avec les personnes défavorablement disposées à notre égard; d'autant plus, nous ne l'ignorons pas, que ni les prières, ni les aumônes, ni les jeûnes, ni la participation aux mystères, ni toute autre pratique, si nous conservions le souvenir des injures, ne saurait nous protéger au jour du jugement; de même que, une fois vainqueurs de ce péché, serions-nous couverts de fautes, nous pourrons obtenir un peu d'indulgence. Ce n'est pas là ma doctrine; elle appartient à celui-là même qui doit un jour nous juger, à Dieu. Ce qu'il dit en cette circonstance : « Ainsi fera mon Père, si chacun de vous ne pardonne pas du fond de son cœur, » *Matth.*, xviii, 35, il le répète ailleurs en ces termes : « Si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous pardonnera les vôtres. » *Matth.*, vi, 14. Par conséquent, afin de pratiquer en ce monde la mansuétude et la douceur, et d'obtenir dans l'autre pardon et indulgence, efforçons-nous par tous les moyens en notre pouvoir de renouer amitié avec nos ennemis. De la sorte, eussions-nous d'innombrables fautes à nous reprocher, nous nous réconcilierons avec notre souverain Maître, et nous aurons une part aux biens à venir. Puissions-nous tous ensemble les mériter par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel la gloire et la puissance appartiennent dans les siècles des siècles. Amen.

HOMÉLIE

SUR

LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR

AVANT-PROPOS

Il n'y a rien dans l'homélie suivante qui puisse fixer sur l'époque à laquelle elle a été prononcée. On ne peut même savoir avec certitude si elle a été prouoncée à Constantinople ou bien à Antioche. L'orateur rappelle au commencement une seule chose, à savoir que peu de jours auparavant il s'était déchaîné longuement et en des termes très-vifs, contre l'injustice et l'avarice. Mais à quel discours fait-il allusion, il n'est pas aisé de le deviner; d'autant plus que, en bien des endroits il exhale son indignation contre cette espèce de gens, véritable fléau de la chose publique.

Cependant, il n'est pas impossible de trouver dans un passage du commencement quelque peu de lumière. « Plusieurs d'entre vous, dit saint Chrysostome, à propos du texte qui forme le sujet de son discours, demanderont pourquoi le Christ s'est exprimé ainsi, et il n'est pas invraisemblable que les hérétiques présents s'empareront de ces paroles pour séduire la simplicité d'un grand nombre de nos frères. » D'où il suit que les hérétiques, soutenant l'infériorité, et conséquemment la dissimilitude du Fils à l'égard du Père, c'est-à-dire les anoméens, étaient présents aux discours de Chrysostome. Or, que cela soit arrivé bien souvent, et que l'orateur ait réfuté les hérétiques en leur présence, il nous l'atteste lui-même dans ses homélies sur l'Incompréhensible, à propos même des paroles du Christ à Pierre : « Retire-toi, Satan. » Il s'exprime dans les mêmes termes que dès le commencement de l'homélie qui nous occupe. C'est pourquoi je croirais volontiers que cette homélie a été prononcée à Antioche, et peu de temps après les homélies contre les anoméens. Pourtant je n'attache à cette opinion qu'une valeur de conjecture.

HOMÉLIE

Sur ces paroles : « Mon Père, si c'est possible, que ce calice passe loin de moi; cependant qu'il soit fait non comme je veux, mais comme vous voulez. » — Contre les Marcionites et les Manichéens. — Qu'il ne faut pas rechercher les dangers, mais préférer à toute volonté celle de Dieu.

1. Nous avons dernièrement tranché dans le vif à propos des personnes qui se distinguent par leurs injustices et leur cupidité, nous proposant en cela, non de les blesser, mais de les guérir; non de leur témoigner de la haine, mais de signaler l'aversion que nous inspire l'iniquité. Quand le médecin opère un abcès, il ne le fait pas pour nuire au corps du patient, mais pour en guérir la plaie et en arrêter le mal. Pour aujourd'hui, accordons un peu de répit à nos malades, laissons-les respirer au sortir des souffrances qu'ils ont endurées, de crainte que des coups trop répétés ne leur rendent le traitement insupportable. Ainsi font les médecins; après les opérations, ils couvrent la plaie d'appareils et de remèdes, et ils laissent aux patients quelques jours de calme, afin d'adoucir de la sorte leurs souffrances. Imitons-les en ce moment, et donnons à nos frères le répit nécessaire pour qu'ils retirent de nos paroles les fruits convenables; occupons-nous donc de quelque point de dogme et faisons des paroles que vous avez entendues le sujet de notre discours.

Sans doute, plusieurs d'entre vous demanderont pourquoi le Christ s'est exprimé ainsi, et il n'est pas invraisemblable que les hérétiques présents s'empareront de ses paroles pour séduire la simplicité d'un grand nombre de nos frères. Afin donc et de repousser leurs attaques, et de mettre un terme à l'anxiété et au trouble des personnes peu instruites, appliquons-nous sérieusement à comprendre le texte dont on a fait lecture, et pénétrons-en les secrets enseignements. Peu importe la lecture d'un texte, si l'on n'en a pas l'intelligence. L'eunuque de Candace lisait, et néanmoins, jusqu'au moment où l'on vint lui expliquer ce qu'il lisait, il n'avait pas retiré de sa lecture de grands avantages. Qu'il n'en soit pas de même pour vous; suivez ce que je vais vous dire, appliquez votre esprit, prêtez-moi une attention sérieuse, que votre regard soit fixe et pénétrant, votre pensée tendue, votre âme affranchie des sollicitudes du siècle, afin que, au lieu de semer nos paroles au milieu des épines, des pierres, ou le long de la route, nous les répandions sur un sol gras et fertile, et que nous recueillions ainsi une abondante moisson. En nous écoutant de cette manière, outre que vous rendrez notre tâche plus facile, vous obtiendrez de votre côté plus aisément l'explication que vous désirez. Quel est donc le passage dont on a donné lecture? « Mon Père, si c'est possible que ce calice passe loin de moi. » *Matth.*, XXVI, 39. Que veulent dire ces paroles? car ce n'est qu'après en avoir éclairé le sens, que nous pourrons résoudre la difficulté proposée. Que veut donc dire le Christ? Mon père, si c'est possible, que la croix s'éloigne de moi. Que dites-vous là? Ignore-t-il donc si cela est possible ou impossible? Comment oser le prétendre? Cependant ce langage suppose l'ignorance; la présence de la conjonction *si* indique un état de doute. Mais, comme je le disais, il ne faut pas s'arrêter aux mots, il faut aller aux pensées, connaître le but, le motif de celui qui parle, les circonstances dans lesquelles il parle, et se servir de la solution de ces questions pour chercher le sens caché sous les paroles. Comment donc la Sagesse ineffable, le Fils qui connaît le Père aussi bien que le Père le connaît, aurait-il ignoré ce point? La connaissance de la passion n'est certes pas supérieure à la connaissance de la nature divine que lui seul possède parfaitement. « De même que mon Père me connaît, disait-il, ainsi je connais mon Père. » *Joan.*, X, 15.

Et pourquoi parlé-je du Fils unique de Dieu? Les prophètes eux-mêmes ne semblent pas avoir été sur ce point dans l'ignorance; ils semblent au contraire l'avoir connu clairement et avoir prédit dans les termes les plus compréhensibles que cela devait arriver et arriverait infailliblement. Ecoutez-les annoncer la croix chacun à sa manière. Le patriarche Jacob, le premier, dit à propos du Sauveur : « Tu as grandi, ô mon fils,

Inviolable pureté de la sainte Vierge Marie.

au sortir du germe. » *Genes.*, XLIX, 9. Il désigne sous ce nom de germe la Vierge, et il déclare de la sorte l'inviolable pureté de Marie. Puis, indiquant la croix, il s'écrie : « Tu t'es couché et tu as dormi comme le lion, comme le petit du lion. Qui te réveillera? » Sa mort, il l'appelle du nom de sommeil, et il prédit avec sa mort sa résurrection par ces paroles : « Qui te réveillera? » Personne assurément, sinon lui-même. C'est pourquoi le Christ disait : « J'ai le pouvoir de livrer mon âme, et j'ai le pouvoir de la reprendre. » *Joan.*, x, 18. Et encore : « Détruisez ce temple, et dans trois jours je le relèverai. » *Ibid.*, II, 19. Mais quel est le sens de ces mots-ci : « Tu t'es couché et tu as dormi comme le lion? » De même que le lion, soit qu'il dorme, soit qu'il ne dorme pas, est toujours redoutable; de même le Christ, sur la croix comme avant la croix, au sein même de la mort, conserve toujours la même puissance. Quoique sur la croix, il accomplit d'effrayants prodiges, il détourne le soleil de sa course, il fend les rochers, fait trembler la terre, déchire le voile du temple, remplit de frayeur l'épouse de Pilate, et fait sentir à Judas sa perversité; car c'est alors que ce misérable s'écrie : « J'ai péché en livrant le sang innocent. » *Matth.*, XXVII, 4. La femme de Pilate mandait aussi à son époux : « Il n'y a rien de commun entre ce juste et toi; j'ai beaucoup souffert cette nuit dans un songe à cause de lui. » *Ibid.*, 19. Alors les ténèbres couvrirent la face de la terre, la nuit vint au milieu du jour; alors la mort toucha au terme de son règne, et son pouvoir tyrannique fut dissipé; alors les corps de plusieurs saints qui étaient morts, furent rappelés à la vie. C'est pour annoncer toutes ces merveilles et pour montrer combien le Sauveur serait redoutable, même attaché à la croix, que le patriarche disait plusieurs siècles à l'avance : « Tu t'es couché et tu as dormi du sommeil du lion. » Il ne dit pas : Tu dormiras, mais « Tu as dormi; » parce que cela devait sûrement arriver.

Miracles du Christ à sa mort.

Habitude des prophètes de prédire des choses comme passées.

C'est l'habitude des prophètes de parler en bien des cas de l'avenir comme ils parleraient du passé. De même qu'il est impossible qu'un fait passé ne soit pas accompli, de même il était impossible que tel événement prédit par eux, quoique à venir, ne s'accomplît pas. Aussi représentent-ils l'avenir comme le passé, nous instruisant par là de la certitude absolue et inimitable de leurs prédictions. C'est ainsi que David disait également, en prophétisant la croix : « Ils ont percé mes pieds et mes mains. » Il ne dit pas : *Ils perceront;* mais : *Ils ont percé.* « Ils ont compté tous mes os. » *Psalm.* XXI, 17-18. Outre ces circonstances, il prédit encore ce que devaient faire les soldats : « Ils se sont partagé mes vêtements, et ils ont jeté le sort sur ma tunique. » *Ibid.*, 19. De plus, il prédit qu'ils lui donneront du fiel pour nourriture, et qu'ils l'abreuveront avec du vinaigre : « Ils m'ont donné pour nourriture du fiel; et ils ont désaltéré avec du vinaigre les ardeurs de ma soif. » *Psalm.* LXVIII, 22. Un autre prophète parle du coup de lance dont ils le devaient frapper : « Ils jetteront les yeux sur celui qu'ils auront percé. » *Zachar.*, XII, 10. Isaïe annonçait la croix d'une autre manière : « Tel qu'une brebis, disait-il, on l'a conduit à une mort sanglante; et semblable à l'agneau muet devant celui qui le tond, il n'a pas ouvert sa bouche; c'est au milieu des humiliations que sa sentence a été prononcée. » *Isa.*, LIII, 7-8.

2. Or, remarquez, je vous prie, que chacun de ces prophètes parle de ces événements comme de choses accomplies, et en caractérise, par l'emploi du temps passé, la certitude absolue. David, par exemple, nous fait le tableau du procès du Sauveur en ces termes : « Pourquoi les nations ont-elles frémi, et les peuples ont-ils médité de vains complots? Les rois de la terre se sont levés, et les grands se sont concertés ensemble contre le Seigneur et contre son Christ.» *Psalm.* II, 1-2. Indépendamment du procès, de la croix et des faits qui survinrent tandis que le divin Maître était sur la croix, le Psalmiste désigne l'apôtre qui le trahit par ces circonstances, qu'il partageait sa nourriture et sa table. « Celui qui mangeait mon propre pain a ourdi une trahison infâme contre moi. » *Psalm.* XL, 10. Il prédit encore l'exclamation que le Sauveur devait émettre sur la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ! » *Psalm.* XXI, 2. Il prédit son ensevelissement :

« Ils m'ont placé dans une fosse profonde, dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort; » *Psalm.* LXXXVII, 6; sa résurrection : « Vous ne délaisserez pas mon âme dans l'enfer, et vous ne permettrez pas que votre saint connaisse la corruption; » *Psalm.* XV, 10; son ascension : « Dieu s'est élevé au milieu de la jubilation; le Seigneur est monté aux accents de la trompette. » *Psalm.* XLVI, 6 : le trône qui lui était réservé à la droite de Dieu : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds. » *Psalm.* CIX, 1. Isaïe en détermine la cause : « Parce que, dit-il, on l'a conduit à la mort pour les péchés du peuple; tous s'étant égarés, semblables à des brebis, c'est pour cela qu'on l'a immolé. » *Isa.,* LIII, 8 et 6-7. Il indique aussi les heureux résultats que nous en avons retirés : « Par ses meurtrissures nous avons été guéris; » et parce que « il a expié les péchés des hommes. » *Isa.,* LIII, 5 et 12.

Les prophètes auraient donc connu la croix, la cause et les conséquences admirables de la mort du Christ, son ensevelissement, sa résurrection, son ascension, la trahison et le procès dont il fut victime; ils auraient décrit toutes ces circonstances avec exactitude; et celui qui les a envoyés, qui leur a ordonné de publier ces mystères, les ignorerait lui-même? Et quel homme sensé pourrait le prétendre? Comprenez-vous maintenant qu'il ne faille pas considérer uniquement les mots? Ces expressions, au reste, ne sont pas seules sujettes à difficulté; celles qui suivent soulèvent des doutes bien plus embarrassants. Que dit le Sauveur? Mon Père, si c'est possible, que ce calice passe loin de moi! Non-seulement il s'ensuivrait qu'il n'a pas connu la croix; mais encore qu'il l'a repoussée. Si la chose est possible, semble-t-il dire, que je ne sois pas au moins crucifié; que je ne sois pas mis à mort. Cependant, le prince des apôtres, Pierre, disant à son Maître : « Pardonnez-moi, Seigneur; mais cela ne sera pas, » le Seigneur le reprend en ces termes énergiques : « Retirez-vous loin de moi, Satan; vous êtes à mes yeux un objet de scandale; vos pensées sont les pensées des hommes et non les pensées de Dieu. » *Matth.,* XVI, 22-23. Il lui parlait de la sorte après l'avoir peu auparavant appelé bienheureux. Mais l'idée de ne pas souffrir la croix lui paraissait tellement déraisonnable, qu'à cet apôtre, éclairé par une révélation du Père, qu'il a lui-même déclaré bienheureux, auquel il a confié les clefs des cieux, il donne le nom de Satan, de pierre de scandale, et il l'accuse d'avoir des pensées opposées à celles de Dieu, parce qu'il lui a dit : « Pardonnez-moi, Seigneur; mais cela ne vous arrivera pas : » vous ne serez pas crucifié. Or, après avoir traité aussi rudement le disciple, après s'être indigné contre lui au point de le qualifier de Satan, pour cette seule parole : « Vous ne serez pas crucifié; » quand il venait de lui adresser les qualifications les plus élogieuses, comment aurait-il pu ne pas vouloir souffrir le supplice de la croix? comment, faisant ensuite le portrait du bon pasteur, eût-il ajouté que le témoignage le plus grand de sa vertu, est de se laisser égorger pour ses brebis? « Je suis le bon pasteur, disait-il; le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. » Il ne s'arrête pas là, et il ajoute : « Pour le mercenaire et celui qui n'est point pasteur, à la vue du loup qui s'approche, il abandonne les brebis et il s'enfuit. » *Joan.,* X, 11-12. Si le caractère distinctif du bon pasteur est de braver la mort, et celui du mercenaire de ne pas la braver, comment le Christ, qui déclare être le bon pasteur, reculerait-il devant une mort violente? Pourquoi dirait-il : « Je donne de moi-même ma vie? » *Joan.,* X, 18. Si vous l'offrez de vous-même, comment allez-vous ensuite demander de ne pas la donner? Que devient l'admiration que Paul, à ce sujet, exprimait dans le langage que voici : « Etant Dieu par nature, il n'a pas regardé comme une usurpation de s'égaler à Dieu. Cependant il s'est anéanti lui-même, en prenant la forme d'esclave, en devenant semblable aux hommes, et en n'ayant rien de son extérieur que d'humain. Il s'est humilié lui-même, il a été obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix. » *Philipp.,* II, 6-8. Le Christ disait lui-même en quelque circonstance : « Si mon Père m'aime, c'est que je donne mon âme, sauf à la reprendre ensuite. » *Joan.,* X, 17. Mais s'il ne le veut pas,

s'il recule, s'il implore son Père, comment en serait-il aimé pour cette raison ? Une action ne devient un motif d'amour qu'à la condition d'être pleinement volontaire. Que signifieraient encore ces paroles de Paul : « Aimez-vous les uns les autres, comme le Christ nous a aimés, lui qui s'est livré pour nous. » *Ephes.*, v, 2. Le jour où il allait être crucifié approchant, le Sauveur s'écriait : « Père, l'heure est venue; glorifiez votre Fils. » *Joan.*, XVII, 1. Sa gloire c'est la croix. Comment, ici, refuse-t-il ce que là il sollicite ? Que sa gloire soit la croix, l'Evangéliste nous l'apprend par ces mots : « L'Esprit saint n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié. » *Joan.*, VII, 39. Paroles dont voici le sens : La grâce n'avait pas encore été donnée, parce que l'inimitié à laquelle les hommes étaient voués n'avait pas encore été détruite, parce que le Christ n'était pas encore monté sur la croix.

Admirables effets de la croix.

Oui, c'est la croix qui a dissipé la colère de Dieu envers les hommes, qui les a réconciliés avec lui, qui a fait de la terre un ciel, réuni les mortels aux anges, renversé la forteresse de la mort, détruit la puissance du diable, anéanti l'influence du péché, délivré la terre de l'erreur, ramené la vérité, chassé les démons, bouleversé leurs temples, miné leurs autels, arrêté leurs sacrifices, planté la vertu, jeté les fondements de l'Eglise. La croix, c'est la volonté du Père, la gloire du Fils, le tressaillement du Saint-Esprit. La croix, c'est l'orgueil de Paul : « Loin de moi la pensée de me glorifier d'autre chose que de la croix de Jésus-Christ Notre-Seigneur. » *Galat.*, VI, 14. La croix surpasse le soleil en éclat, en rayons, en splendeur; car lorsque le soleil s'obscurcit, la croix alors brille; et le soleil s'obscurcit non que son heure dernière soit sonnée, mais parce qu'il est éclipsé par les splendeurs de la croix. La croix a déchiré la cédule de notre condamnation, et elle a brisé les fers de la mort. La croix, enfin, est le monument de l'amour de Dieu. « Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a livré son propre fils unique, afin que quiconque croira en lui ne périsse pas. » *Joan.*, III, 16. « Quand nous étions les ennemis de Dieu, écrivait l'Apôtre, nous avons été réconciliés avec lui par la mort de son Fils. » *Rom.*, v, 10. La croix c'est un rempart imprenable, une arme invincible; elle est la sécurité du riche, le trésor du pauvre, le mur qui nous met à l'abri des piéges de nos ennemis, l'arme qui nous défend contre leurs attaques, le fléau des vices, le gage de la vertu, un signe aussi nouveau qu'admirable. « La génération présente demande un signe; et il ne lui sera donné d'autre signe que celui du prophète Jonas. » *Matth.*, XII, 39. « Les Juifs demandent des signes, les Grecs demandent de la sagesse. Pour nous c'est le Christ crucifié que nous prêchons. » I *Corinth.*, I, 22. La croix a ouvert le paradis; elle y a introduit le larron, et, le genre humain destiné à périr et indigne de la terre elle-même, elle l'a ramené comme de la main au céleste royaume. La croix nous aurait procuré et nous procurerait des biens pareils, et le Sauveur aurait refusé d'y être attaché ! Et qui aurait pu le prétendre ? Si le Christ n'eût pas voulu souffrir ce supplice, qui aurait pu l'y contraindre ? Pourquoi aurait-il chargé les prophètes d'annoncer son crucifiement à venir, s'il n'eût pas dû et s'il n'eût pas voulu être crucifié ? Pour quel motif désignerait-il la croix sous le nom de calice, n'ayant pas la volonté de la souffrir ? Evidemment il montre ainsi avec quelle ardeur il soupirait après elle. Un breuvage rafraîchissant n'est pas plus agréable au palais altéré que la croix ne l'était au Sauveur. D'où ces paroles : « J'ai vivement désiré de manger avec vous cette pâque. » *Luc.*, XXII, 15. Il ne parle pas de la sorte sans raison; il le fait pour le motif indiqué tout à l'heure, parce que c'était vers le soir qu'il devait monter sur la croix.

3. Comment donc, lui qui appelle la croix sa gloire, qui gourmande un disciple parce qu'il veut l'en détourner, qui caractérise le bon pasteur par le sacrifice de sa vie pour les brebis, qui affirme désirer vivement l'heure de sa passion et qui s'y présente de sa pleine volonté, comment, dis-je, demanderait-il qu'elle n'ait pas lieu ? S'il n'eût pas voulu souffrir, lui eût-il été bien difficile d'arrêter ceux qui venaient le saisir ? Comme ils se préparaient à jeter sur lui leurs mains, il leur dit : « Qui cherchez vous ? » et ils répondirent : Jésus. — C'est moi, repartit

le Sauveur; et aussitôt ils allèrent à la renverse, et ils tombèrent par terre. » *Joan.*, XVIII, 6. Ainsi donc, c'est après avoir commencé par les aveugler, et par leur montrer combien il lui était aisé de se dérober à leurs atteintes, qu'il se laisse saisir; vous enseignant par là qu'il ne cède ni à la force ni à la violence; qu'il n'est point forcé de subir contre son gré la tyrannie des assaillants, mais qu'il le fait avec une entière et parfaite liberté, et après avoir préparé ces événements longtemps à l'avance. Et, en effet, l'immolation d'Isaac n'était pour nous qu'une figure de la croix. D'où ce mot du Sauveur : « Abraham votre père a souhaité avec transport de voir mon jour; il l'a vu et il s'en est réjoui. » *Joan.*, VIII, 56. Le patriarche se serait donc réjoui à la vue d'une figure de la croix, et le Christ aurait reculé devant la croix elle-même ! Moïse, de son côté, vainquit Amalec, mais parce qu'il montra aussi la figure de la croix. Enfin, on trouvera, dans l'Ancien Testament, mille faits par lesquels la croix a été figurée. Et pourquoi ces événements figuratifs, si celui auquel la croix était destinée ne voulait pas la subir ?

Ce qui suit est d'une explication plus difficile encore. A peine le Sauveur a-t-il dit : « Que ce calice passe loin de moi, » qu'il ajoute : « Qu'il soit fait cependant non comme je veux, mais comme vous voulez. » *Matth.*, XXVI, 39. A nous arrêter aux expressions, nous découvririons dans ce texte deux volontés opposées l'une à l'autre : si le Père veut que le Fils soit crucifié, et si le Fils ne le veut pas. Pourtant nous voyons partout le Fils avoir les mêmes désirs, la même volonté que le Père. En disant : « Faites que de même que vous et moi ne sommes qu'un, ils ne soient qu'un eux aussi en nous; » *Joan.*, XVII, 11; il n'exprime autre chose que l'unité de volonté entre le Père et le Fils. Quand il ajoute : « Les paroles que je dis, ce n'est pas moi qui les dis : mon Père qui demeure en moi fait lui-même ces œuvres; » *Joan.*, XIV, 10; il exprime la même vérité. Pareillement, en disant : « Je ne suis pas venu de moi-même; — de moi-même je ne saurais faire quelque chose; » *Joan.*, VII, 28; V, 30; il ne prétend pas déclarer qu'il est privé du pouvoir de parler ou d'agir; bien loin de là, il se propose plutôt de nous donner une idée exacte du parfait accord qui existe entre son Père et lui, soit à l'endroit de ses paroles, soit à l'endroit de ses actions, et de nous enseigner qu'ils n'ont en toute sorte de desseins qu'un seul et même sentiment, comme nous l'avons plus d'une fois déjà démontré. Ces mots effectivement : « Je ne parle pas de moi-même, » *Joan.*, XIV, 10, ne supposent pas un défaut de puissance; mais ils attestent une parfaite harmonie. Pourquoi donc le Christ s'écrie-t-il ici : « Cependant qu'il soit fait non comme je veux, mais comme vous voulez ? » *Matth.*, XXVI, 39. Peut-être vous avons-nous mis dans un grand embarras; ranimez néanmoins votre attention, quoique nous vous entretenions depuis quelque temps. Je n'ignore pas la ferveur à toute épreuve qui vous enflamme : d'ailleurs nous touchons à la solution de la question proposée. Pour quelle raison le Christ s'est-il exprimé de la sorte ? Appliquez-vous bien à ce que je vais dire.

Doctrine touchant l'incarnation du Christ.

La doctrine de l'incarnation, avant que d'être admise, soulevait bien des difficultés. L'incompréhensible charité de Dieu, la grandeur de sa condescendance jetaient les hommes dans une telle stupeur qu'il fallait recourir à beaucoup de précautions pour en faire accepter la vérité. Songez à l'impression que devait produire une doctrine enseignant que Dieu, l'être ineffable, incorruptible, que l'esprit ne saurait contempler, ni les yeux apercevoir, Dieu « qui tient dans ses mains les extrémités de la terre; qui regarde la terre, et elle tremble; qui touche les monts, et ils se couvrent de fumée, » *Psalm.* XCIV, 4; CIII, 32; Dieu, que les chérubins eux-mêmes n'ont pu regarder à l'instant de son abaissement, au point qu'ils ont caché leurs visages sous leurs ailes; Dieu, qui surpasse toute intelligence, qui défie toute pensée, laissant de côté les anges, les archanges, et toutes les vertus spirituelles d'en-haut, n'a pas dédaigné de se faire homme, de prendre une chair formée de limon et d'argile, de venir dans le sein d'une vierge, d'y être porté neuf mois, d'être nourri de lait, et de s'assujettir à toutes les lois de la condition humaine. Ce prodige, qui devait sûrement s'accomplir, étant si fort ex-

traordinaire, que bien des gens refusent d'y croire même après qu'il a été accompli, le Seigneur envoya d'abord des prophètes avec mission de l'annoncer. C'est ce mystère que le patriarche prédisait dans ces paroles : « Tu as grandi, ô mon fils, au sortir du germe : Tu t'es couché et tu as dormi du sommeil du lion. » *Genes.*, XLIX, 9. « Voilà qu'une vierge concevra, disait Isaïe, et qu'elle enfantera un fils; et on lui donnera pour nom Emmanuel. » *Isa.*, VII, 14. « Nous l'avons vu tout enfant, dit-il ailleurs, tel qu'un arbuste planté dans une terre altérée. » *Isa.*, LIII, 2. Sous le nom de terre altérée, il désigne le sein virginal qui l'a conçu sans l'intervention d'aucun homme et qui l'a enfanté en dehors des lois ordinaires du mariage. « Un enfant nous est né, ajoute-t-il encore; un fils nous a été donné. — Il sortira une tige de la maison de Jessé, et une fleur s'élèvera de cette racine. » *Isa.*, IX, 6; XI, 1. Et Baruch, dans Jérémie : « Voici votre Dieu, s'écriait-il; et il n'y en a point d'autre si ce n'est lui. Il a trouvé toutes les voies de la sagesse, et il les a données à Jacob, son enfant et à son bien-aimé Israël. Après cela, il est apparu sur la terre, et il a conversé avec les hommes. » *Baruch.*, III, 36-38. David aussi a prédit de cette manière son avénement en la chair : « Il descendra comme la pluie sur l'herbe fraîchement coupée, et comme la rosée qui tombe goutte à goutte sur la terre, » *Psalm.* LXXI, 6; parce qu'il devait descendre sans appareil et sans bruit dans le sein d'une vierge.

Ce passage est emprunté au VIe concile œcuménique.

4. Mais ce n'est pas assez de ces prédictions. Pour que vous ne voyiez pas en ceci quelque chose de fantastique, le Seigneur, une fois présent sur la terre, ne se contente pas d'appeler à l'appui de cette vérité le témoignage des yeux; de plus, il reste longtemps parmi vous, et il traverse toutes les vicissitudes humaines. Il ne paraît pas simplement sous la figure d'un homme fait et pleinement développé, il s'enferme dans le sein d'une vierge; il subit les phases diverses de la conception, de la naissance, de l'allaitement, de la croissance, démontrant par le temps nécessaire à ces phases successives et par la diversité des âges auxquels il s'assujettit, la vérité de son incarnation. Il ne s'arrête pas même à cette preuve : il permet encore que la chair dont il est revêtu, supporte toutes les infirmités de la nature, qu'elle soit sensible à la faim, à la soif, au besoin de sommeil et à la fatigue; enfin, parvenu à la croix, il la laisse dans les conditions d'une chair ordinaire. C'est pour cela que des gouttes de sueur découlaient le long de son corps, qu'on vit un ange le soutenir, qu'il fut envahi par le chagrin et la tristesse. Avant de prononcer les paroles que nous expliquerons, il avait dit : « Mon âme est troublée et triste jusqu'à la mort. » *Matth.*, XXVI, 38. Si, après toutes ces circonstances, le diable, de sa bouche perverse, avec Marcion de Pont, Valentin, les manichéens perses et une foule d'autres hérétiques pour instruments, a essayé de détruire la doctrine de l'incarnation et a pu répandre ce bruit satanique, que Dieu ne s'est pas incarné, qu'il n'a pas pris un corps, que tout cela n'était que fantôme en apparence, que décors et masque de théâtre, tandis que les souffrances du Sauveur, sa mort, son ensevelissement, ses privations protestaient contre de pareilles erreurs; est-ce que, supposé que ces faits n'eussent pas existé, l'esprit mauvais n'aurait pas obtenu en faveur de ces croyances impies un développement plus rapide? Conséquemment, de même qu'il a souffert de la faim et de la fatigue, de même qu'il a dormi, qu'il a mangé, qu'il a bu, de même ici le Sauveur hésite devant la mort, montrant par là le côté humain de son être et la faiblesse qui porte la nature à n'envisager qu'avec effroi la fin violente de la vie. S'il n'eût rien dit de semblable, on aurait pu se demander : Mais, à être homme, il aurait dû ressentir ce que les hommes ressentent. — Et que devait-il ressentir? — Puisqu'il allait être crucifié, il aurait dû être saisi de frayeur et d'angoisses, et ne pas envisager froidement l'approche de sa dernière heure; car la nature a gravé dans nos cœurs l'amour de la vie présente. Aussi, afin de montrer la réalité de la chair qu'il avait prise, et la vérité de l'incarnation, fait-il voir de la façon la plus sensible et la plus nue les souffrances qu'il éprouve.

Telle est la première raison de ces paroles du Sauveur : on peut en indiquer une seconde non moins puissante. Et quelle est-elle? Par son

avénement, le Christ se proposait de former les hommes à la pratique de toutes les vertus. Or quiconque se propose un dessein pareil ne doit pas se contenter des paroles, il faut qu'il y ajoute les œuvres; l'enseignement par les œuvres étant de tous l'enseignement le plus efficace. Le pilote qui fait asseoir à ses côtés un élève, en lui indiquant comment il faut manier le gouvernail, joint à ses paroles l'action, et il ne se contente ni de l'action sans la parole, ni de la parole sans l'action. De même, l'architecte qui veut montrer à un de ses disciples comment il faut s'y prendre pour construire un mur, joindra à la leçon de la parole celle de l'exemple. Ainsi en sera-t-il du tisserand, du fabricant de tapisseries, de l'orfèvre, de l'ouvrier sur airain, et de tout autre artisan : ils enseigneront et par la parole et par les œuvres. Voilà pourquoi le Sauveur étant venu pour nous former à la pratique de toutes les vertus, en même temps qu'il nous dit ce qu'il faut faire, commence lui-même par le pratiquer. « Celui qui aura joint l'exemple à l'enseignement, disait-il, celui-là sera appelé grand dans le royaume des cieux. » *Matth.*, v, 19. Voyez donc : il nous fait de la douceur et de l'humilité un précepte, et ce précepte il le formule; examinez comment il nous instruit sur ce point par son exemple. Ces paroles : « Bienheureux les pauvres d'esprit; bienheureux ceux qui sont doux, » *Matth.*, v, 3; il nous montra comment il les faut mettre en pratique. Et de quelle manière nous le montra-t-il? Ayant pris un linge, il s'en ceignit et lava les pieds de ses disciples. Quelle humilité approcherait de celle-là? Alors ce n'est plus par ses paroles, c'est par ses actes qu'il nous l'enseigne. Il nous enseigne également de la même manière la douceur et la patience. Comment cela? Un serviteur du grand prêtre le frappe à la joue, et il répond : « Si j'ai mal parlé, montrez-moi en quoi je l'ai fait; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous? » *Joan.*, XVIII, 23. Il nous ordonne de prier pour nos ennemis; et il nous donne encore cette leçon en exemple; monté sur la croix, il s'écrie : « Mon père, pardonnez-leur ; car ils ne savent ce qu'ils font. » *Luc.*, XXIII, 34. Ainsi la prière dont il vous fait un devoir, il la pratique le premier, et il nous instruit de la sorte à prier, lui qui possède le pouvoir de pardonner. Il nous ordonne encore de faire du bien à ceux qui nous haïssent et de bien traiter ceux qui nous calomnient; et l'observation de cette loi, il en a donné pareillement l'exemple. Il délivre les Juifs possédés, quoique les Juifs l'appellent lui-même démoniaque; il en est persécuté, et il les comble de bienfaits; il est par eux environné de piéges, et il pourvoit à leur nourriture; il est attaché par eux à la croix, et il leur ouvre le royaume des cieux. « N'ayez ni or, ni argent, ni monnaie dans vos cointures, » *Matth.*, x, 9, disait-il à ses disciples, les formant par ces paroles à l'esprit de pauvreté. Il réduisit cet enseignement aussi bien que les autres en pratique, puisqu'il put dire : « Les renards ont leurs tanières; les oiseaux des champs ont leurs nids; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » *Matth.*, VIII, 20. Il n'avait en effet, ni table, ni maison, ni rien de ce genre; non certes qu'il ne pût en avoir, mais il voulait introduire les hommes dans cette voie.

C'est de la même manière qu'il nous a enseigné à prier. Les disciples lui dirent un jour : « Enseignez-nous à prier, » *Luc.*, XI, 1, en sorte que s'il prie, c'est pour leur enseigner à prier. Non-seulement il fallait qu'il leur enseignât à prier, mais encore qu'il leur montrât comment ils devaient le faire. En conséquence, il leur apprit la prière suivante : « Notre Père qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté se fasse sur la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Remettez-nous nos dettes, comme nous les remettons à ceux qui nous doivent, et ne nous laissez pas succomber à la tentation, aux dangers, aux embûches. » *Luc.*, XI, 2-4. La prière qu'il leur ordonnait de faire en ces termes, « ne nous laissez pas succomber à la tentation, » il leur en donna l'exemple quand il dit : « Mon Père, si c'est possible, que ce calice passe loin de moi; » instruisant de la sorte tous les saints à ne pas aller au-devant des dangers, à ne pas s'y précipiter d'eux-mêmes, à attendre les assauts de leurs ennemis, et à déployer alors un courage à

toute épreuve; mais surtout qu'ils ne s'exposent pas les premiers, et qu'ils n'aillent pas vers le péril. Et pourquoi cela? Pour nous former à l'humilité et nous préserver des péchés de la vaine gloire. C'est pour cela qu'après avoir ainsi parlé, « il se retira et pria, » raconte l'Evangéliste, et après qu'il eut prié il dit à ses disciples ? « Quoi ! vous n'avez pu veiller une heure avec moi ? veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation. » *Matth.*, XXVI, 39-41. Le voyez-vous joindre ses avertissements à la prière? « Car, poursuit-il l'esprit est prompt; mais la chair est faible. » Ce langage, il le tint pour chasser tout orgueil de leur âme, pour les délivrer de toute présomption, pour leur inspirer sur eux-mêmes des sentiments peu élevés, et pour les préparer à la modestie. Ce qu'il leur enjoint de demander, il le demande lui-même en tant qu'homme, non en tant que Dieu, la divinité étant au-dessus de toute souffrance; mais en tant qu'homme, je le répète.

Il priait donc pour nous instruire à prier, et à chercher toujours le terme de nos maux; et, dans le cas où nous ne serions pas exaucés, à nous soumettre de plein gré à la volonté divine. C'est pour cela qu'il disait : « Cependant, qu'il soit fait comme vous voulez, et non comme je veux. » *Matth.*, XXVI, 39. Ce n'est pas qu'il eût une volonté autre que la volonté de son Père; mais il rappelait aux hommes que, quels que soient leurs angoisses, leurs frayeurs, les dangers dont ils sont menacés, le déchirement qu'ils ressentent à rompre avec la vie présente, ils doivent toujours préférer la volonté de Dieu à leur propre volonté. Paul, à qui ces deux enseignements n'étaient certes pas inconnus, les mettait l'un et l'autre en pratique. Il demandait que les épreuves fussent éloignées de lui, quand il disait : « C'est pour cela que j'ai prié par trois fois le Seigneur : » et Dieu n'ayant pas exaucé sa prière, il ajoutait : « Je me soumets volontiers aux faiblesses, aux outrages, aux persécutions qui m'assaillent. » II *Corinth.*, XII, 8-10. Peut-être que ces paroles vous paraissent obscures : je vais essayer de les éclaircir. Paul était assailli de dangers, et il demandait à n'y pas être exposé. Alors il entendit le Christ lui répondre : « Ma grâce te suffit; car c'est dans la faiblesse qu'éclate ma vertu. » II *Corinth.*, XII, 9. Connaissant de ce moment la volonté de Dieu, il soumit à la volonté divine sa propre volonté.

Telles sont les deux choses que le Sauveur nous a enseignées par sa prière : à ne pas nous exposer aux périls et à prier le Seigneur de les écarter ; puis à les envisager sans crainte quand ils nous envahissent, préférant à notre volonté celle de Dieu. Eclairés sur ce point, prions le Seigneur de ne pas nous induire en tentation. Que si elle se présente, prions-le de nous donner résignation et courage, et soumettons à sa volonté toutes les nôtres. C'est ainsi qu'après avoir traversé en toute sécurité la vie présente, nous mériterons les biens à venir. Puissions-nous tous les recevoir en partage par la grâce et la charité de Notre-Seigneur avec lequel gloire, puissance, honneur soient au Père, en l'unité du Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

HOMÉLIE

SUR

LA MANIÈRE DE VIVRE SELON DIEU

AVANT-PROPOS

Nous ne trouvons rien dans l'homélie suivante qui nous permette de fixer l'époque et le lieu où elle a été prononcée. Ce que nous pouvons affirmer avec certitude, c'est qu'elle est digne à tout égard de saint Chrysostome. Outre des rapports de ressemblance très-frappants qui existent entre le passage sur le corps humain qu'on voit au deuxième alinéa et un passage du premier discours à Théodore, après sa chute, n° 13, nous soutenons contre ceux qui doutent de l'authenticité de cette homélie, sinon quant au fond, du moins quant à la forme que parmi les œuvres les plus incontestables du saint docteur, beaucoup sont inférieures à celle-ci en élégance.

HOMÉLIE

De la manière de vivre selon Dieu. — De ces paroles : « La porte est étroite. . » — Explication de la prière : Notre Père qui êtes aux cieux... »

1. La lecture de tout livre inspiré de Dieu devient pour ceux qui s'y appliquent une source de progrès dans la connaissance de la piété. Mais la lecture des saints Evangiles en particulier l'emporte de beaucoup sur les enseignements les plus élevés : les sentences qu'ils renferment sont, en effet, autant d'oracles du plus grand des monarques. Aussi de terribles châtiments menacent-ils ceux qui n'observent pas avec soin ses préceptes. Si l'homme qui viole les lois des princes de la terre ne peut échapper au supplice, à plus forte raison d'intolérables tortures seront-elles le partage de quiconque méprise les leçons du souverain des cieux. Puisque la négligence nous expose à de si graves dangers, prêtons une attention soutenue aux paroles évangéliques dont nous avons tout à l'heure entendu la lecture. Quelles sont ces paroles : « Elle est étroite, la porte ; elle est resserrée, la voie qui conduit à la vie, et un bien petit nombre la trouve. » Et encore : « Elle est large, la porte, elle est spacieuse la voie qui mène à la perdition, et ils sont nombreux ceux qui la suivent. » *Matth.*, VII, 13-14.

Toutes les fois que j'entends ces paroles et que je considère l'ardeur avec laquelle les hommes courent après la vanité, je ne puis m'empêcher d'être frappé de la vérité de ce langage. Tous marchent dans la voie large, tous convoitent

avidement les biens de ce monde sans jamais accorder une pensée aux biens à venir. Tous se précipitent incessamment vers les jouissances corporelles et laissent leur âme périr d'inanition; quoique percés chaque jour d'une infinité de coups, ils n'ont même pas conscience de leur déplorable état. Et ceux qui, dans un cas de maladie corporelle, recourent en toute hâte aux hommes de l'art, les font venir dans leur maison, leur paient une rétribution des plus élevées, montrent avec eux une inaltérable patience et se prêtent au traitement le plus laborieux pour recouvrer la santé du corps; ils négligent complétement leur âme; atteints des maux les plus graves, ils s'inquiètent peu de recouvrer une santé si précieuse, bien que néanmoins ils n'ignorent pas la condition corruptible et périssable du corps, bien qu'ils sachent que, pareil aux fleurs du printemps, comme elles il se flétrit, comme elles il dépérit, comme elles il devient la proie de la corruption; tandis que pour l'âme ils savent qu'elle est honorée de l'immortalité, qu'elle a été créée à l'image de Dieu, et qu'elle est chargée du gouvernail de ce corps auquel elle est unie. Ce que le cocher est pour le char, le pilote pour le vaisseau, l'artiste pour l'instrument, l'âme l'est pour cet instrument d'argile, d'après les lois établies par son auteur. C'est elle qui en tient les rênes, elle qui en manie le gouvernail, elle qui en fait vibrer les cordes. Les fait-elle vibrer comme il convient? il s'en exhale les accords harmonieux de la vertu. Les sons au contraire deviennent-ils trop graves ou trop aigus, l'art en souffre, l'harmonie est détruite. Or, cette âme, beaucoup de mortels la négligent; ils ne daignent pas lui accorder des soins d'un instant, et ils consacrent leur vie entière à des préoccupations corporelles. Les uns se vouant à la carrière maritime, luttent contre les vents et les flots, sans cesse suspendus entre la vie et la mort, et confient à quelques planches de bois toutes leurs espérances de salut; les autres, embrassant les fatigues de l'agriculture, attellent des bœufs à la charrue, creusent dans la terre des sillons; tantôt ils sèment, tantôt ils moissonnent; aujourd'hui ils plantent, demain ils vendangeront, et ils dépenseront tous les instants de leur existence à ces soins misérables. D'autres se livrent au commerce, et pour cela ils voyagent sans cesse sur terre et sur mer; ils laissent le sol qui les a vus naître pour un sol étranger; ils abandonnent leur patrie, leur famille, leurs amis, leurs femmes, leurs enfants, ils se résignent au sort de l'étranger pour réaliser de faibles bénéfices. Mais pourquoi parcourir toutes les professions que les hommes ont imaginées pour les besoins du corps, et qui absorbent leurs nuits et leurs jours; en sorte qu'ils sont tout entiers à servir leurs intérêts matériels, et qu'ils dédaignent complétement leur âme au milieu de la faim, de la soif, de la corruption, des souillures et des maux de tout genre qui la dévorent? Encore, au prix de ces fatigues et de ces sueurs n'affranchissent-ils pas le corps du trépas; au contraire, ils attirent sur cette substance mortelle, comme sur leur âme immortelle, des supplices sans fin.

Il faut sauver son âme avant de guérir son corps.

2. Aussi, navré de cet aveuglement extrême des hommes, et de les voir environnés d'aussi épaisses ténèbres, je désirerais trouver un lieu assez élevé pour me permettre d'embrasser du regard l'humanité entière; je désirerais que ma voix pût frapper jusqu'aux extrémités de la terre et se faire entendre clairement de tous ceux qui l'habitent; je voudrais là, debout, faire retentir cette parole de David : « Enfants des hommes, jusques à quand votre cœur sera-t-il appesanti? Pourquoi aimez-vous la vanité, et recherchez-vous le mensonge? » *Psalm.* IV, 3. Pourquoi préférez-vous aux biens du ciel les biens de la terre, les biens du temps à ceux de l'éternité, aux biens qui ne se corrompent pas, les biens qui se corrompent? Jusques à quand fermerez-vous vos yeux, boucherez-vous vos oreilles, et refuserez-vous d'ouïr cette parole divine qui vous crie tous les jours : « Demandez, et l'on vous donnera; cherchez, et vous trouverez; frappez, et il vous sera ouvert; car quiconque demande, reçoit; quiconque cherche, trouve; et l'on ouvrira à celui qui frappe. » *Matth.,* VII, 7-8. Et parce que quelques-uns, ayant des sentiments trop imparfaits, fortement inclinés aux choses du siècle, et trouvant du charme aux préoccupations matérielles, ne demandent pas comme ils le de-

vraient, en conséquence, notre commun Seigneur nous a enseigné comment il nous faut prier. « Lorsque vous prierez, nous dit-il, n'entassez pas les paroles sur les paroles, à l'exemple des païens; ils estiment que plus ils parleront, mieux ils seront exaucés. » *Matth.*, VI, 7.

Ce que le Sauveur reprend ici, ce sont les demandes futiles, que l'on exprime en des mots interminables et dépourvus de toute utilité. Or, en proscrivant tout verbiage, le Seigneur semble déclarer qu'il ne faut pas dans nos prières demander des biens qui passent et se corrompent, par exemple la beauté du corps, que le temps flétrit, que la maladie consume, que la mort enfin détruit. Telle est en effet la beauté corporelle : c'est une fleur éphémère qui brille un moment au printemps de la jeunesse, mais qui se flétrit bientôt au contact glacial des années. Que si l'on veut en examiner la substance, elle inspirera encore plus de dégoût. En effet, elle se réduit au flegme, au sang, aux humeurs et au chyle, qui résultent de la digestion des aliments. Tels sont les éléments qui circulent dans les yeux, les joues, les narines, les sourcils, les lèvres, en un mot dans tout le corps. Que cette circulation cesse, et la beauté du visage s'évanouit aussitôt. Ne demandons pas non plus les richesses qui, pareilles aux eaux des fleuves, tantôt coulent dans un sens, tantôt dans un autre, tantôt vont vers celui-ci, tantôt vers celui-là : on les voit se dérober à ceux qui les possèdent, refuser de rester auprès de ceux qui les désirent; et puis des ennemis sans nombre les menacent : la rouille, les voleurs, les sycophantes, les incendies, les naufrages, les guerres et les invasions qui en sont la conséquence, les révoltes populaires, la perversité des serviteurs, la perte des titres, les clauses qu'on y peut ajouter, qu'on peut en retrancher; ces dangers et une foule d'autres pareils environnent les courtisans de la fortune, et naissent de leur passion elle-même. Ne demandons pas non plus les dignités et la puissance; car elles aussi engendrent bien des sollicitudes douloureuses. Ce sont les soucis rongeurs, des nuits sans sommeil, les embûches de l'envie, les complots de la haine, la faconde sophistique des rhéteurs qui cachent la vérité sous le fatras des mots, et mettent les juges dans un grave péril.

Car il y a, oui, il y a des hommes qui, dans leur babil et leur bavardage, demandent ces choses et autres pareilles au Dieu de l'univers, et ne font aucun cas des biens véritables. Pourtant ce n'est point aux malades à enseigner au médecin l'emploi des remèdes, ils n'ont simplement qu'à se plier au traitement qu'il leur impose, quelque pénible qu'il puisse être. Il n'appartient pas non plus aux passagers d'indiquer au pilote s'il doit manier le gouvernail de l'une ou de l'autre manière, et comment il lui faut conduire le navire : assis sur le pont, ils se reposent sur son habileté, non-seulement quand les vents sont favorables, mais encore au fort des plus pressants dangers. Et ces hommes aux sentiments dépravés ne peuvent se résoudre à s'abandonner aux mains de Dieu seul, de Dieu qui connaît à merveille ce qui nous importe, et ils lui demandent comme utiles des choses pernicieuses, semblables au malade qui demanderait au médecin, non les choses propres à combattre le mal, mais les choses capables d'augmenter l'abondance de l'humeur qui en est le principe. En ce cas, est-ce que le médecin cédera aux supplications du malade? Le verrait-il fondre en gémissements et en larmes, est-ce qu'il ne préférera pas obéir aux lois de son art, plutôt que d'obtempérer aux pleurs du patient? et son inflexibilité, au lieu de l'appeler de la cruauté, ne la qualifierons-nous pas d'humanité véritable? S'il cédait aux réclamations du malade et se prêtait à satisfaire son esprit, il agirait envers lui en ennemi; au contraire, s'y refuser, tenir tête à son désir, c'est de sa part de la compassion et de la pitié. De même, le médecin de nos âmes se refuse à nous accorder, quand nous le lui demandons, ce qui doit tourner à notre préjudice. Les parents qui aiment leurs enfants ne vont pas leur donner, quand ils sont tout petits, des armes ou des charbons enflammés, s'ils les leur demandent, sachant très-bien qu'une pareille condescendance leur serait funeste. Il y a des hommes aussi qui sont tombés dans une telle stupidité que, non contents d'implorer du Maître de toute chose la beauté

A Dieu seul, médecin des âmes, il appartient de dispenser les grâces.



corporelle, les richesses, la puissance et autres biens de cette nature, s'emportent en imprécations contre leurs ennemis, sollicitent contre eux des supplices; et Dieu, dont ils réclament pour eux-mêmes la miséricorde et la douceur, ils le voudraient inflexible et cruel envers leurs ennemis. C'est pour mettre une barrière à ces désordres que le Seigneur défend le bavardage dans les prières; il nous apprend ce que nous devons dire en priant, et en peu de mots il nous enseigne toutes les vertus; car ces mots, outre qu'ils formulent une prière à notre usage, nous tracent le tableau d'une vie parfaite.

3. Quels sont ces mots, quel en est le sens? voilà ce que nous allons rechercher avec le plus grand soin, afin d'en observer fidèlement les prescriptions, comme nous observerions les lois divines. « Notre Père, qui êtes dans les cieux. » *Matth.*, VI, 9 et seq. Quel excès de bonté, quelle excellence, quelle dignité ineffable! Et quel langage pourrait suffire à exprimer la reconnaissance due au Seigneur qui répand sur nous de si remarquables bienfaits! Considérez, mon bien-aimé, la condition misérable de votre nature et de la mienne; examinez quels sont les êtres auxquels son origine la rattache, à savoir la terre, la poussière, le limon, l'argile, la cendre; car, ayant été tirés de la terre, c'est à la terre que vont enfin se mêler nos dernières dépouilles. Quand vous aurez fait ces réflexions, considérez avec stupeur les trésors insondables de la bonté de Dieu envers nous; quand il vous ordonne de l'appeler votre père, à vous qui êtes de la terre, lui qui est au ciel; à vous qui êtes mortel, lui qui est immortel; à vous corruptible, lui qui est incorruptible; à vous périssable, lui qui est éternel; à vous qui hier ou peu auparavant n'étiez qu'un peu d'argile, lui qui était Dieu avant tous les siècles. Evidemment ce n'est pas sans motif qu'on vous instruit à prononcer cette parole; sans doute, c'est afin que, pénétré de respect par cette invocation du Père placée sur votre langue, vous imitiez sa bonté, selon ce mot du Sauveur : « Soyez semblables à votre Père céleste, qui ordonne à son soleil d'éclairer les méchants aussi bien que les bons, et à la pluie de tomber également sur les justes et les injustes. » *Matth.*, V, 45. Par conséquent, il n'a pas le droit d'appeler son Père Dieu qui est si bon, celui dont le cœur est sauvage et inhumain; il ne conserve pas le caractère de bonté qui distingue notre Père du ciel, il s'est plutôt ravalé au niveau des bêtes féroces, et il est déchu de sa divine noblesse, comme l'a dit le prophète David : « L'homme, quand il était revêtu d'honneur, ne l'a pas compris. Il s'est abaissé jusqu'aux stupides bêtes de somme, et il est devenu leur pareil. » *Psalm.* XLVIII, 21. Lorsqu'un homme, par son humeur farouche rappelle le taureau, par sa brutalité l'âne, par son ressentiment le chameau, l'ours par sa voracité, le loup par ses rapines, le scorpion par ses morsures, le renard par ses fourberies; lorsqu'il hennit après les femmes comme un étalon indompté, comment parlerait-il le langage des enfants, et donnerait-il à Dieu le nom de Père? Comment donc qualifierons-nous cet homme? — De bête sauvage? — Mais les bêtes sauvages ne se distinguent que par l'un des vices énumérés; or, lui les réunit tous, et surpasse ainsi les brutes elles-mêmes en brutalité.

Explication de l'Oraison dominicale.

Que parlé-je de bêtes sauvages? Un tel homme est bien plus dangereux que l'une de ces bêtes. Quoique sauvages par nature, les animaux soumis aux soins de l'homme finissent souvent par s'adoucir. Mais celui-ci, qui en sa qualité d'homme parvient à changer la férocité naturelle des brutes en une douceur que la nature nous a donnée, quelle justification aura-t-il lorsqu'à la douceur que la nature lui a donnée il aura substitué une férocité contre nature, et lorsque, après avoir adouci des êtres naturellement féroces, il aura renoncé à sa douceur naturelle pour la remplacer par la férocité? lorsque, après avoir dompté le lion et l'avoir plié au commandement, il se laisse emporter par des colères plus indomptables que celles du lion lui-même? Dans le lion il y a deux obstacles à vaincre : d'abord il est privé de raison, et puis il est le plus irritable des animaux. Cependant l'homme, grâce à la sagesse dont le Seigneur l'a doué, l'homme vient à bout de cette nature rebelle. Et voilà qu'après être venu à bout de la nature des bêtes féroces, il se dépouille et des

qualités de la nature et du lien de la volonté. Il fait d'un lion un homme, et peu lui importe que d'homme qu'il était, il soit devenu lion. Il donne à cette bête des aptitudes supérieures à la nature, et il développe en soi-même des inclinations contraires à sa propre nature. Avec de tels sentiments, comment appellerait-il Dieu du nom de Père? Mais quiconque traite avec douceur et bonté son prochain, et ne se venge pas de ceux qui l'offensent, répond aux injures par des bienfaits; celui-là peut sans crainte donner le nom de Père au Seigneur. Remarquez la force des expressions : elles nous font une loi d'une affection mutuelle, et elles nous enchaînent tous des liens de la charité. Il ne nous est pas enjoint de dire: *Mon Père* qui êtes dans les cieux; mais, «notre Père qui êtes dans les cieux,» afin que nous reconnaissant tous les enfants d'un même père, nous nous traitions en frères les uns les autres. Enfin, c'est pour nous apprendre à nous détacher de la terre et des biens terrestres, à ne pas rechercher avidement les choses d'ici-bas, à prendre les ailes de la foi, à gagner les hauteurs, à franchir l'atmosphère et à chercher celui que nous traitons de Père, que le Sauveur nous met dans la bouche ces paroles: «Notre Père *qui êtes dans les cieux.*» Ce n'est pas que Dieu habite seulement dans les cieux, mais il veut que de cette terre, dans laquelle nous nous roulons, nous jetions les yeux vers le ciel, et qu'illuminés par la beauté des biens célestes, nous transportions là tous nos désirs.

4. A cette première parole le Sauveur en ajoute une seconde : «Que votre nom soit sanctifié.» Que nul cependant ne soit assez insensé pour croire Dieu susceptible d'un accroissement de sainteté, parce que l'on dira : «Que votre nom soit sanctifié,» car Dieu est saint, il l'est par essence, il l'est au-dessus de tous les saints. C'est l'hymne que les séraphins ne cessent de chanter, puisque de leur bouche sort incessamment ce cri : Saint, saint, saint est le Seigneur des armées; la terre et les cieux sont remplis de sa gloire.» *Isai.*, VI, 3. Or, de même qu'en acclamant un prince, en lui donnant les noms de monarque et d'empereur, on ne lui prête pas un titre qui ne lui appartient pas, mais on proclame les titres qu'il possède déjà; de même, nous aussi ne prêtons pas à Dieu une sainteté qu'il n'a pas, quand nous disons : «Que votre nom soit sanctifié ;» mais nous glorifions la sainteté qui lui appartient, le sens du mot *sanctifié* étant le même que celui de *glorifié*. Or ce que nous enseigne cette parole, c'est de vivre selon la vertu, afin que les hommes voyant notre conduite vertueuse glorifient notre Père céleste, ce que nous indique le Sauveur en ces termes : «Que votre lumière brille aux yeux des hommes, afin qu'ils aperçoivent vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.» *Matth.*, V, 16.

Après cela, le divin Maître nous ordonne de dire : «Que votre règne arrive.» Persécutés par les passions tyranniques du corps, assaillis par une infinité de tentations, nous avons besoin du règne de Dieu, afin que le péché n'exerce pas sa domination sur notre corps périssable, au point de nous asservir à ses convoitises criminelles, afin que nos membres ne deviennent pas entre ses mains des instruments d'iniquité, et de combattre sous l'étendard du Roi de tous les siècles. En outre, nous apprenons par là à ne pas estimer trop haut la vie de ce monde, à mépriser les choses présentes, à désirer les choses à venir comme permanentes, à rechercher ce royaume céleste et éternel, à ne pas nous attacher aux biens d'ici-bas, ni à la beauté du corps, ni à l'abondance des richesses, ni au nombre des propriétés, ni à l'éclat des pierreries, ni à la magnificence des édifices, ni aux dignités, soit civiles, soit militaires, ni à la pourpre et au diadème, ni à la variété et à la recherche des festins, ni aux raffinements du luxe, ni à aucune des choses qui charment nos sens, mais à leur dire à toutes un adieu sans retour, et à soupirer sans relâche après le céleste royaume. Après nous avoir donné cette leçon de vertu, le Sauveur nous enseigne une autre demande : «Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel.» Ayant mis en notre âme l'amour des biens futurs et le désir du royaume céleste, ayant blessé nos cœurs de leur beauté, il nous met sur les lèvres ces paroles : «Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel.» Donnez-nous, Seigneur,

de mener sur la terre la vie du ciel, et de vouloir toujours ce que vous voulez vous-même. Venez donc en aide à la faiblesse de notre volonté; car, désirant accomplir vos commandements, elle a trouvé un obstacle dans la misère du corps : tendez-nous votre main, à nous qui, désirant courir, en sommes réduits à boiter. Notre âme, il est vrai, a des ailes, mais elle est appesantie par la chair; elle serait prompte à s'élancer vers les choses célestes, mais la chair l'incline lourdement vers les choses terrestres. Avec votre secours, ce qui est tout à fait impossible, deviendra possible pour nous. « Que votre volonté donc se fasse sur la terre comme au ciel. »

5. Après avoir mentionné la terre, comme il faut à des êtres nés de la terre, vivant de la terre, et revêtus d'un corps sorti de la terre, une nourriture suffisante, le Sauveur ajoute en conséquence : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain supersubstantiel. » Il nous ordonne de demander le pain supersubstantiel, non pour flatter notre sensualité, mais pour nous servir de nourriture, pour réparer les pertes du corps et prévenir la mort que la faim amènerait inévitablement. Il ne nous faut pas des tables chargées de mets, ni des ragoûts variés, ni des raffinements des cuisiniers, ni l'art des pâtissiers, ni des vins au bouquet délicat, ni tout ce qui est propre à charmer le palais, à fatiguer l'estomac, à obscurcir l'esprit, à mettre le corps en révolte ouverte contre l'âme, à rendre le coursier rebelle à la main qui le conduit. Ce n'est pas là ce que la prière du Seigneur nous instruit à demander, mais « le pain supersubstantiel, » à savoir le pain qui se change en la substance du corps, et qui est capable de renouveler nos forces. Ce pain, nous n'avons pas à le demander pour plusieurs années, mais autant qu'il en faut pour le jour présent. « Ne soyez pas en peine du lendemain, » disait le Sauveur. *Matth.*, VI, 34. Pourquoi nous inquiéterions-nous du lendemain, puisque nous ne sommes pas sûrs de voir ce lendemain, puisque nous prendrons la fatigue et que nous n'en recueillerons pas le fruit? Placez donc votre confiance en Dieu, » qui donne à toute chair sa nourriture. » *Psalm.* CXXXV, 25. Lui qui vous a donné le corps, qui a inspiré l'âme, qui vous a fait animal raisonnable, qui avant de vous créer vous a préparé toute sorte de biens, comment après vous avoir créé vous dédaignerait-il; lui encore « qui ordonne à son soleil de luire sur les méchants et sur les bons, et à la pluie de tomber sur les justes et les injustes? » *Matth.*, V, 45. Soyez donc remplis de confiance en sa bonté, contentez-vous de lui demander la nourriture du jour présent, abandonnant le soin du lendemain, selon ce mot du bienheureux David : « Jetez sur le Seigneur toutes vos sollicitudes, car il suffira à vos besoins. » *Psalm.* LIV, 23.

Quand il nous a instruits par ses paroles de la philosophie la plus élevée, le divin Maître sachant fort bien qu'il nous est impossible, à nous autres hommes, à nous environnés d'un corps périssable, de ne pas faire quelques chutes, nous met dans la bouche cette demande : « Remettez-nous nos dettes, comme nous les remettons à nos propres débiteurs. » En nous enseignant ces paroles, le Sauveur nous accorde trois sortes de grâces : D'abord, il rappelle à ceux dont la vertu est considérable la nécessité de l'humilité, l'obligation de ne pas se fier à leurs propres mérites, mais de craindre et de trembler au souvenir des péchés d'autrefois, à l'exemple du divin Paul, qui, après une infinité d'actes héroïques, s'écriait : « Le Christ Jésus est venu en ce monde pour sauver les pécheurs, dont je suis le premier. » I *Timoth.*, I, 15. Il ne dit pas : dont *j'étais*, mais dont *je suis*, marquant de la sorte qu'il avait sans cesse devant les yeux le souvenir du passé. A ceux donc qui ont atteint le faîte de la vertu, le Sauveur a indiqué par ces paroles la sauvegarde de l'humilité. Pour ceux qui sont tombés après la grâce du saint baptême, il ne les laisse pas désespérer de leur salut; il leur enseigne à implorer du médecin des âmes la remise du pardon. De plus, il nous donne en même temps une leçon de charité. Il veut, en effet, que nous traitions avec bonté les coupables, que nous ne conservions pas de ressentiment envers ceux qui nous ont offensés, que nous méritions, en leur pardonnant, notre propre pardon, et que nous déterminions nous-mêmes la mesure de la miséricorde à laquelle nous aspirons. Car nous demandons par cette prière à recevoir en pro-

portion de ce que nous avons donné, et à bénéficier d'une générosité pareille à celle que nous aurons témoignée aux autres.

Il nous est ordonné en outre d'ajouter : « Et ne nous induisez pas en tentation, mais délivrez-nous du mal. » Bien des maux nous viennent de l'action malfaisante du démon ; bien des maux nous viennent des hommes, soit qu'ils nous fassent ouvertement la guerre, soit qu'ils nous tendent des embûches en secret. De son côté, le corps tantôt s'insurge contre l'âme et lui cause de graves dommages ; tantôt en proie à des maladies de nature diverse, il nous accable de douleurs et de peines. Or, c'est parce que des maux si nombreux et si divers fondent de tout côté sur nous que l'on nous a instruits à demander au Dieu de toute chose d'en être délivré. Vient-il à notre aide, la tempête s'apaise, le calme règne de nouveau sur les flots, l'esprit pervers se retire confus, comme il se retira un jour du corps de quelques hommes pour entrer dans le corps des pourceaux ; et encore ne le fit-il qu'après en avoir reçu la permission de son maître. Mais s'il n'a même pas de pouvoir sur des pourceaux, comment des hommes sobres et vigilants, des hommes sur lesquels Dieu veille lui-même et qui le reconnaissent pour leur roi, pourraient-ils en être vaincus ? C'est pour cela qu'à la fin de sa prière le Sauveur publie la royauté de Dieu, sa puissance et sa gloire en ces termes : « Car à vous appartiennent la royauté et la puissance et la gloire dans les siècles des siècles. Amen. » Si je vous demande ces choses, dit-il, c'est que vous êtes, je ne l'ignore pas, le souverain de l'univers, que vous possédez un empire éternel, que votre puissance n'a d'autres bornes que votre volonté, que nul ne vous ravira votre gloire. Pour toutes ces raisons, rendons grâces à un Dieu qui a daigné nous combler de tant de biens ; car à lui conviennent toute gloire, tout honneur et toute puissance, à lui Père, Fils et Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.

Amen.

HOMÉLIE

SUR

LE PARALYTIQUE INTRODUIT PAR LE TOIT

AVANT-PROPOS

Cette homélie que Savilius n'a pas publiée, Fronton le Duc l'a fait paraître le premier. L'année et l'époque à laquelle elle a été prononcée nous sont clairement indiquées, à mon avis, par Chrysostome dès le commencement de son discours. Il y dit, en effet, qu'il s'était entretenu peu auparavant du paralytique qui avait durant trente-huit ans subi cette infirmité. Or, l'homélie à laquelle il fait allusion, semble être l'homélie que nous avons mise au douzième rang parmi les homélies contre les anoméens. Dans cette homélie le saint docteur prend les anoméens à partie, et par le trait de la guérison du paralytique il démontre que le Fils possède la même puissance que son Père. Pour mettre parfaitement en lumière l'égalité du Père et du Fils, il développe ce texte de l'Evangile : « Mon Père agit sans cesse et moi j'agis de même. » De là pour nous un argument à l'appui de l'opinion que l'homélie suivante a été prononcée peu de jours seulement après celle dont nous venons de parler ; parce que dans l'homélie suivante l'orateur parle à plusieurs reprises, quoique sans y insister, de l'égalité du Père et du Fils. Cette raison nous porte fortement à croire qu'elle aura été prononcée comme l'autre et peu de jours après, à Constantinople, en la même année 398. Chrysostome y établit le parfait accord des évangélistes : il y prouve aussi que le paralytique guéri près de la piscine, était différent de celui que l'on introduisit par le toit auprès du Sauveur.

HOMÉLIE

Sur le paralytique introduit par le toit. — Qu'il est différent de celui que Jean nous montre couché auprès de la piscine. — De l'égalité du Fils et du Père.

1. Ayant eu récemment l'occasion de parler du paralytique couché sur son lit auprès de la piscine, nous avons découvert un vaste et riche trésor, non en creusant la terre, mais en recherchant quels étaient les sentiments de cet infortuné. Nous avons trouvé un trésor renfermant, non de l'or et des pierreries, mais la résignation, la sagesse, la patience, une confiance admirable en Dieu, biens plus précieux que tout l'or et toutes les richesses de l'univers. Les richesses matérielles, en effet, sont exposées aux piéges des voleurs, aux propos des sycophantes, à l'audace et à la violence des brigands, à la perversité des domestiques. Echappent-elles à tous ces dangers, elles attirent alors plus d'une fois sur celui qui les possède le plus grand des dangers; elles frappent les yeux de l'envie, et de là mille affreuses tempêtes. Mais les richesses spirituelles se dérobent à tous ces périls; elles sont trop haut placées pour avoir à craindre quelque injure de ce genre. Des voleurs, des brigands, des sycophantes, des envieux, du trépas lui-même, elles s'en rient également. Elles ne se dissipent pas à la mort de celui à qui elles appartiennent; c'est alors au contraire qu'on les possède avec le plus de sécurité; elles s'attachent à nous dans notre voyage, elles nous accompagnent dans la vie à venir: avocats puissants de celui dont elles suivent les pas, elles rendent son juge favorable à sa cause.

Telles sont les richesses que nous avons trouvées en abondance, le trésor que nous avons découvert dans l'âme du paralytique. Vous en avez été témoins, vous qui y avez travaillé avec la plus grande ardeur, sans toutefois parvenir à l'épuiser. Il en est ainsi de la nature des richesses spirituelles; elles rappellent les sources d'eaux vives, ou plutôt elles l'emportent de beaucoup sur elles par leur abondance, laquelle est d'autant plus sensible qu'un plus grand nombre de personnes y viennent puiser. Quoiqu'elles se répandent dans une âme, ces richesses ne se divisent pas et ne diminuent pas, elles sont données à chacun de vous pour ainsi dire sans partage, et elles vous restent sans qu'elles puissent être pour cela jamais consumées et faire défaut. C'est ce qui est alors arrivé; car un grand nombre d'entre vous se sont précipités sur ce trésor, et tous y ont puisé autant qu'ils l'ont voulu. Et pourquoi parlé-je de vous seuls, puisque ce trésor, depuis le temps du Sauveur jusqu'au jour présent, n'a cessé d'enrichir une foule de personnes sans avoir rien perdu de sa fécondité.

En conséquence, ne nous lassons pas d'augmenter en nous ces richesses spirituelles. En ce moment même puisons dans ce trésor de toutes nos forces; admirons la bonté du Maître, admirons la patience du serviteur. Aux prises depuis trente-huit ans avec ce mal incurable et des souffrances incessantes, ce dernier ne se livra pas à d'amères récriminations, il ne prononça aucune parole blasphématoire, il n'accusa pas son Créateur : il supporta son malheur avec une générosité et une modération qui ne se démentirent jamais. Et où en est la preuve? demandera-t-on. L'Ecriture ne nous apprend du reste rien de sa vie : l'origine de son infirmité, qui remontait à trente-huit ans, est le seul point qu'elle éclaircisse. Mais qu'il n'en ait conçu nul sentiment d'amertume, d'indignation ou de révolte, c'est là ce qu'elle ne dit en aucune façon. — Et pourtant elle s'exprime clairement à ce sujet, et on en conviendra si on la consulte sérieusement, et non à la hâte et comme par manière d'acquit. En effet, lorsque vous voyez la modération avec laquelle il répond au Christ qui s'approche de lui sans en être connu, et n'étant à ses yeux qu'un homme ordinaire, vous pouvez comprendre la philosophie qui a dirigé ses années précédentes. Le Christ lui ayant demandé : « Voulez-vous guérir? » il ne s'exprime pas, comme on pourrait le croire, en ces termes : Vous me voyez atteint de paralysie depuis un si grand nombre d'années, et vous me demandez si je veux guérir ! Vous venez donc m'outrager, m'insulter, vous rire de moi au milieu de mes

Grande modération du paralytique dans ses paroles.



maux, tourner en dérision mon infortune? Il ne dit rien, il ne pense rien de semblable; il répond avec douceur : « Assurément, Seigneur, je le veux. » Si telle est sa douceur après trente-huit années de douleurs, si telle est sa modération, alors que la fermeté de son âme, l'énergie de son esprit avait été entièrement brisée, représentez-vous ce qu'il devait être à l'origine de ses maux. Vous le savez tous, les malades ne sont pas également inquiets au commencement de leurs souffrances, et lorsqu'ils souffrent déjà depuis longtemps : c'est lorsque le mal se prolonge, qu'ils sont surtout d'humeur difficile, qu'ils deviennent tout à fait insupportables. Mais celui qui après un si grand nombre d'années montre tant de philosophie, qui répond avec autant de résignation, certainement il a précédemment supporté son malheur avec une profonde gratitude.

Que ces considérations nous engagent nous aussi à imiter la patience de ce serviteur. C'est assez de sa paralysie pour ranimer la vigueur de nos âmes, et personne ne sera assez mou, assez lâche, pour ne pas supporter patiemment tous les maux qui lui surviendront, fussent-ils au plus haut degré intolérables, si l'on réfléchit au malheur immense de ce paralytique. Non-seulement sa guérison, mais son infirmité a été pour nous de la plus grande utilité. Si sa guérison a porté l'âme de nos auditeurs à glorifier le Seigneur, sa maladie et son infirmité vous ont excités à la patience et vous ont exhortés à déployer une égale ferveur. Elle nous a même manifesté la charité de notre Dieu; car en l'affligeant d'une maladie aussi pénible, et en prolongeant aussi longtemps son infirmité, Dieu a montré à son égard une remarquable sollicitude. De même que l'orfévre, ayant rempli d'or son creuset, laisse l'or sous l'action du feu jusqu'à ce qu'il ait acquis le degré de pureté voulu; ainsi Dieu permet que nos âmes soient éprouvées par l'adversité autant de temps qu'il en faut pour qu'elles deviennent pures et resplendissantes, et qu'elles retirent de cette épreuve les fruits les plus avantageux; en sorte que c'est là un des bienfaits les plus signalés que Dieu nous puisse accorder.

Comparaison des afflictions avec un creuset rempli d'or.

2. Ne vous livrez donc pas au trouble et au découragement, lorsque les épreuves viendront à vous assaillir. Si l'orfévre sait combien de temps l'or doit rester dans la fournaise, quand il l'en doit retirer, et s'il se garde bien, en le retirant trop tard, d'en compromettre la valeur et de le laisser consumer par le feu; combien plus Dieu aura-t-il la même science, et lorsqu'il nous trouvera suffisamment purs, mettra-t-il un terme à nos épreuves, de crainte que l'excès des maux ne nous entraîne et ne nous accable. Conséquemment, point d'emportement ni de pusillanimité quand il surviendra quelque coup inattendu : remettons-nous entre les mains de celui qui possède à cet égard toute science, et laissons-le purifier notre âme tant qu'il le jugera convenable; car il le fait toujours dans l'intérêt et pour le plus grand bien de ceux qu'il éprouve. C'est pour cela que le Sage nous donne ce conseil : « Mon fils, si vous vous mettez au service de Dieu, préparez votre âme à l'épreuve; rendez votre cœur droit et ferme, et n'ayez point de hâte au jour du combat. » *Eccli.*, II, 1-2. Abandonnez-vous, nous dit-il, à lui sans réserve : il sait très-bien quand il devra vous retirer de la fournaise de l'adversité. Il nous faut donc nous incliner toujours devant les desseins de Dieu, lui rendre grâces en toute circonstance, supporter toute chose avec égalité d'âme, ses châtiments comme ses bienfaits, puisque les uns et les autres sont une manifestation de sa bonté. Ce n'est pas seulement lorsqu'il ordonne au malade des bains, de la nourriture, la fréquentation des jardins, que le médecin exerce son art, mais encore quand il emploie le fer et le feu. De même, ce n'est pas seulement quand il caresse son fils, mais aussi quand il le chasse de sa maison, qu'il le réprimande, qu'il le frappe de verges, qu'un père montre ses sentiments paternels; il ne les montre pas moins dans ce dernier cas, que lorsqu'il comble son fils d'éloges. Dieu étant le plus affectueux, le plus compatissant des médecins, puisque vous le savez, ne donnez pas carrière à une oiseuse curiosité, et ne lui demandez pas compte du traitement auquel il vous assujettit. Qu'il use envers nous d'indulgence ou de sévérité, acceptons tout également, d'autant plus que l'une et l'autre ont toujours pour but la santé de nos

âmes et notre réconciliation avec lui, qu'il connaît les besoins, les intérêts véritables de chacun de nous, les moyens propres à procurer notre salut, et qu'il nous conduit précisément dans cette voie. Suivons-le donc là où il nous appellera ; et n'examinons pas méticuleusement si la route où il nous ordonne de marcher est aisée ou si elle est difficile, si elle est ou non hérissée d'aspérités. Ainsi fit le paralytique de l'Evangile.

Ce fut donc un premier bienfait de la part du Seigneur envers lui que de laisser son âme si longtemps soumise au feu et au creuset des épreuves, afin de la purifier. Un autre bienfait qui ne le cède pas à celui-ci fut de l'assister au milieu de ces mêmes épreuves, et de le remplir de consolations. C'est Dieu, en effet, qui le fortifiait, qui le soutenait, qui lui tendait la main et qui le préservait de toute chute. Mais parce que vous entendrez parler de cette assistance du Seigneur, n'allez pas refuser au paralytique toute louange, ni au paralytique, ni à tout autre homme qui, éprouvé par l'adversité, la supporte avec une inaltérable patience. Si haut que nous affichions nos prétentions à la philosophie, eussions-nous une force d'âme, une énergie supérieure à celle du reste des hommes, privés du secours de Dieu, nous serions incapables de résister à une épreuve ordinaire. Et pourquoi parler de nous qui sommes si faibles et si faciles à renverser? Vous auriez beau être Paul, Pierre, Jacques, Jean; dépourvu de l'assistance d'en haut, vous seriez en un instant vaincu, renversé, couché dans la poussière. En confirmation de cette vérité, je vous rappellerai les paroles du Christ lui-même : « Voilà, disait-il à Pierre, que Satan a demandé à vous cribler comme du froment; mais j'ai prié pour toi, de crainte que ta foi ne subisse quelque défaillance. » *Luc.*, XXII, 31-32. Qu'est-ce à dire, *à vous cribler?* A s'emparer de vous, à vous faire tournoyer, à vous agiter, à vous remuer, à vous secouer, à vous tourmenter comme les objets que l'on passe au crible. Mais je l'ai contenu, poursuivit le Sauveur, sachant que vous ne pourriez résister à la tentation. Car ces mots, « de crainte que ta foi ne subisse quelque défaillance, » signifient qu'elle en eût certainement subi s'il ne l'eût empêché. Si Pierre, qui avait pour le Christ un si ardent amour, qui offrit mille fois de donner pour lui sa vie, Pierre qui se présenta toujours en avant du chœur des apôtres, que son Maître déclara bienheureux et qu'il appela du nom de Pierre à cause de la fermeté inébranlable de sa foi, eût néanmoins failli et fût déchu de sa confession, dans le cas où le Christ eût laissé le diable le tenter aussi violemment qu'il l'aurait voulu; quel autre homme serait capable de résister sans l'assistance divine? De là ces paroles de Paul : « Dieu est fidèle et il ne permettra pas que vous soyez tentés au delà de vos forces; mais il fera que vous retiriez de ces tentations des avantages et que vous y puissiez résister. » I *Corinth.*, X, 13. Outre qu'il ne permet pas que la tentation dépasse nos forces, nous dit-il, même dans les tentations qui y sont proportionnées, il est là pour nous soutenir, pour nous fortifier, quand nous avons fait de notre côté ce qui est en notre pouvoir, quand, par exemple, nous avons montré de l'ardeur, de la confiance en Dieu, de la reconnaissance, de la patience et de la résignation. Ce n'est pas seulement dans les périls qui dépassent nos forces, mais encore dans ceux qui ne les dépassent pas que le secours divin nous est nécessaire pour que nous y résistions. Aussi l'Apôtre dit-il ailleurs : « Si les souffrances du Christ abondent en nous, les consolations abondent également en nous par Jésus-Christ; afin que nous puissions consoler ceux qui sont dans les angoisses, en leur soumettant les mêmes motifs de consolation que Dieu nous donne. » II *Corinth.*, I, 5-4. En sorte qu'il était consolé par celui-là même qui l'avait assujetti à ces épreuves.

Voyez encore la touchante sollicitude du Sauveur : après avoir guéri le paralytique, au lieu de le laisser et de se retirer, l'ayant rencontré dans le temple, il lui dit : « Te voilà guéri, ne pèche plus à l'avenir de crainte qu'il ne t'arrive pire. » *Joan.*, V, 14. S'il n'eût obéi qu'à la haine et s'il eût voulu punir, il n'aurait point guéri ce malheureux, il ne l'aurait point prémuni contre l'avenir, en disant : « De crainte qu'il ne t'arrive pire. » Il montre qu'il veut prévenir les maux futurs. Il met un terme à la maladie, mais il n'en met pas à l'anxiété : il chasse l'infirmité, mais il ne chasse pas la crainte, afin d'assurer la durée

du bienfait dont il est l'auteur. Un médecin soigneux, après avoir guéri les maux précédents, précautionne contre les maux à venir; et c'est ce que fait le Christ en se servant du souvenir du passé pour affermir l'âme du paralytique. Comme les maux qui nous affligent ayant disparu, le souvenir de ces mêmes maux s'efface bien souvent aussitôt, le Sauveur, voulant donc que le paralytique ne perde jamais le souvenir de ses épreuves, lui adresse ces paroles : « Ne pèche plus à l'avenir, de crainte qu'il ne t'arrive pire. »

3. Cette circonstance n'est pas la seule qui nous découvre la prévoyance et la bonté du divin Maître; nous les apercevons jusque dans ce qui paraît être de sa part un reproche. Sans publier les péchés de cet infortuné, il déclare néanmoins que ce qu'il a souffert, il l'a souffert à cause de ses péchés. Mais ces péchés, quels étaient-ils, il ne l'indique pas; il ne lui dit pas : Tu as commis telle et telle faute; il n'emploie que ces simples mots : « Ne pèche plus à l'avenir; » et de la sorte, en se bornant à cette observation toute simple, il le rend plus vigilant désormais, comme il avait fait ressortir sa patience, son énergie, sa philosophie tout entière, en le mettant dans la nécessité d'exposer son infortune et de montrer la fermeté de son âme. « Tandis que j'arrive, dit le paralytique, un autre y descend avant moi. » *Joan.*, v, 7. Non il n'avait point affirmé hautement ses péchés. Si nous désirons laisser dans l'ombre nos fautes personnelles, Dieu le désire encore plus que nous. C'est pourquoi, tandis qu'il accomplit la guérison en public, il donne les observations et les conseils en particulier. Jamais il ne met nos péchés à découvert, à moins que le péché ne nous trouve tout à fait insensibles. Il dit bien : « Vous m'avez vu ayant faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; vous m'avez vu ayant soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; » *Matth.*, xxv, 42; mais ces paroles il les prononce dans le temps présent, afin que nous ne les entendions pas dans les temps à venir. Il menace, il publie ici-bas pour ne pas avoir à publier un jour : c'est ainsi qu'il menaça Ninive d'une ruine complète, afin de n'avoir pas à la détruire. S'il eût voulu livrer nos crimes à la publicité, il ne nous eût pas dit, à l'avance, qu'il les livrerait à la publicité. Or, il nous en avertit maintenant à l'avance, afin que, ramenés par la crainte de cette publicité, sinon par la crainte du châtiment, à des sentiments meilleurs, nous nous purifiions de tous nos péchés. C'est encore ce que l'on voit dans le baptême. L'homme est conduit à ce bain salutaire, sans que ses péchés soient dévoilés à qui que ce soit; et, tandis que le bienfait devient manifeste et public, pour les fautes, nul ne les connaît, hormis Dieu, et celui à qui elles sont remises. Voilà ce qui existe au sujet du paralytique : l'observation qu'on lui fait, on la lui fait sans témoin, et encore n'est-ce pas seulement une observation; c'est, de plus, une justification en quelque manière de l'épreuve qu'il avait dû supporter; c'est pour lui montrer qu'il ne l'avait pas laissé si longtemps sous l'étreinte du mal sans motif et sans raison, que le Sauveur lui remet en mémoire ses péchés et lui découvre la cause de son infirmité. « L'ayant trouvé dans le temple, il lui dit : Ne pèche plus à l'avenir, de crainte qu'il ne t'arrive pire. » *Joan.*, v, 14.

Puisque le premier paralytique nous a fourni de si grands avantages, venons-en à celui dont saint Matthieu nous raconte l'histoire. Plus on trouve d'or dans une mine, plus on creuse profondément. Du reste, plusieurs, ayant fait peu d'attention à la lecture de l'Evangile, s'imaginent, je le sais, que les quatre évangélistes parlent d'un seul et même paralytique. Il n'en est pas pourtant ainsi. Ecoutez donc et suivez-moi avec l'attention la plus sérieuse; la question présente n'est pas une question futile, c'est une question qui nous servira beaucoup contre les Grecs, les Juifs, et un grand nombre d'hérétiques, lorsque nous en aurons donné la solution véritable. On reproche de tout côté aux évangélistes des divergences et des contradictions. Il n'en est assurément rien; loin de là. Les personnes sont différentes, mais la grâce de l'Esprit qui donne l'impulsion à leurs âmes est unique. Or, où se trouve la grâce de l'Esprit, se trouvent la charité, la joie, la paix, il n'y a ni guerre, ni conflit, ni lutte, ni discorde. De quelle manière démontrerons-nous donc qu'il ne s'agit pas du même paralytique, mais de deux paralytiques bien distincts? Par beaucoup de circon-

stances, soit de lieu, soit de temps, soit de détail, soit de jour, par les genres de guérison, par la présence du médecin, par ce délaissement où se trouvait l'un des deux qu'il guérit. — Et après cela, dira-t-on, est-ce que les évangélistes n'ont pas varié maintes fois sur les circonstances? — Autre chose est de varier, autre chose est de se contredire; la première de ces choses n'engendre ni lutte, ni discorde. Or, dans la guérison qui nous occupe, il y aurait contradiction flagrante à ne pas établir que le paralytique de la piscine est distinct de celui dont parlent les trois évangélistes.

Pour vous faire bien saisir combien un fait raconté diversement diffère d'un fait raconté contradictoirement, l'un des évangélistes nous dit que la croix fut portée par le Christ, un autre qu'elle fut portée par Simon le Cyrénéen. Or, de ces deux récits il ne résulte ni lutte ni contradiction. — Mais, observera-t-on, n'est-il pas contradictoire de porter et de ne pas porter? — Non, quand on fait l'un et l'autre. Au sortir du prétoire, le Christ portait la croix. Lorsque l'on eut fait une partie du chemin, Simon la prit au Sauveur et la porta. De même, au sujet des larrons, un évangéliste dit que tous les deux blasphémaient; un autre, que l'un des larrons blâmait avec énergie son compagnon. En cela non plus rien de contradictoire. Et pourquoi? Parce que tous deux au commencement se conduisirent d'une manière indigne. Mais ensuite quand les prodiges eurent éclaté, que la terre eut tremblé, que les rochers se furent fendus, le soleil se fut obscurci, l'un des brigands changea de sentiments, et, revenant à une plus sage conduite, il reconnut l'innocence du crucifié, et confessa sa royauté. Afin que vous n'aperceviez pas en cette confession l'effet d'une sorte de nécessité et d'une violence s'exerçant sur l'âme du larron, et que vous n'éprouviez à cet endroit aucun embarras, on vous le montre conservant d'abord sur la croix sa perversité première, preuve manifeste de la sincérité et de la spontanéité de sa conversion, et de l'intervention de la grâce divine, à laquelle il fut redevable de ce retour au bien.

4. On pourrait trouver dans les Evangiles plusieurs autres faits semblables qui soulèvent au premier aspect une accusation de contradiction, et qui pourtant ne sont en aucune façon contradictoires; car, ce que rapporte un évangéliste ne s'est pas moins accompli, que ce qu'un autre rapporte, encore qu'ils ne s'accordent pas sur l'ordre précis des événements, et que celui-ci place en premier lieu ce que celui-là ne place qu'en second lieu. Dans la question qui nous occupe, pourtant rien de pareil. Le grand nombre des circonstances indiquées établit aux yeux des personnes, tant soit peu attentives, que ces paralytiques sont deux personnes bien distinctes : ce qui ne constituera pas une preuve de mince valeur pour démontrer que les évangélistes, loin de se contredire, sont en parfait accord les uns avec les autres. S'il ne s'agissait que d'un seul et même paralytique, l'opposition serait flagrante; s'il s'agit de deux, toute difficulté s'évanouit. A nous donc d'exposer les raisons pour lesquelles nous pensons qu'il s'agit de deux personnages différents. Ces raisons, quelles sont-elles? L'un des paralytiques est guéri à Jérusalem, l'autre à Capharnaüm; l'un est guéri près de la piscine, l'autre dans l'intérieur d'une habitation; voilà pour le lieu. Le premier est guéri dans une fête, voilà pour l'occasion : il était depuis trente-huit ans sujet à cette infirmité, tandis que du second l'évangéliste ne dit rien de semblable; voilà pour le temps. Le premier fut guéri le jour du sabbat, voilà pour le jour. Si l'autre eût été guéri le jour du sabbat, saint Matthieu n'eût pas gardé le silence sur ce point, et les Juifs présents n'eussent pas manqué de réclamer. Quoique le malade n'eût pas été guéri le jour du sabbat, les Juifs trouvèrent bien une raison pour s'indigner contre le Sauveur; combien plus, si la circonstance du jour leur eût donné quelque prise, se seraient-ils déchaînés en accusations contre le Christ? En outre, on porte au Christ l'un de ces paralytiques, le Christ s'approche de l'autre qui n'avait personne pour lui venir en aide. « Seigneur, lui disait-il, je n'ai point d'homme. » *Joan.*, v, 7. Celui-là, au contraire, avait des proches nombreux, puisqu'ils le firent descendre par le toit. Le Sauveur guérit le corps de l'un avant de guérir son âme; ce n'est qu'après l'avoir délivré de sa paralysie qu'il lui dit : « Te

En quoi diffèrent les deux paralytiques.

voilà guéri; ne pèche plus à l'avenir. » Pour l'autre, il ne fait pas ainsi : il commence par guérir son âme. « Aie confiance, mon fils, lui dit-il, tes péchés te sont remis. » Après quoi il le délivre de son infirmité. *Matth.*, IX, 2.

Qu'il s'agisse donc de deux individus parfaitement distincts, les circonstances nous le montrent assez clairement. Il nous reste à reprendre le récit au commencement, et à voir comment le Christ les a guéris tous deux, et pourquoi il les a guéris de différentes manières; pourquoi il a guéri l'un le jour du sabbat, et l'autre en un jour qui n'était pas le sabbat; pourquoi il vient vers l'un, tandis qu'il attend qu'on lui porte l'autre; pourquoi il commence par guérir le corps de l'un, tandis que pour l'autre il guérit d'abord son âme. Car le Sauveur ne fait rien sans motif et sans but, sage et prévoyant comme il l'est. Appliquons-nous donc, et considérons la guérison qu'il opère. Si, lorsque des médecins retranchent, brûlent ou opèrent de toute façon sur un corps mutilé ou dévoré par le mal; si, lorsqu'ils font l'amputation de quelque membre, une foule de gens entourent soit le malade, soit le médecin qui le traite, nous devrons, nous aussi, le faire d'autant plus dans le cas présent que le médecin est plus grand, que le mal est plus grave et que la guérison en est due, non à l'art de l'homme, mais à la grâce de Dieu. Dans la première hypothèse, on voit la peau coupée, les humeurs couler, l'abcès dégagé, spectacle qui devient singulièrement à charge, affligeant et pénible, non-seulement à cause des plaies qui s'étalent sous les yeux, mais à cause des souffrances que le fer et le feu imposent au patient. Certainement personne ne serait insensible au point d'assister les infortunés soumis à cette nécessité et d'entendre leurs gémissements, sans en être ému, attristé et sans éprouver en son âme une douloureuse pitié. Et cependant le désir de contempler ce spectacle nous fait supporter toutes ces choses. Ici rien de pareil ne frappe nos regards; il n'y a ni feu qu'on approche de la plaie, ni fer qu'on y plonge, ni flots de sang, ni patient auquel toutes ses souffrances arrachent des soupirs de douleur : la science du médecin le dispense de tout moyen extérieur, et elle se suffit pleinement à elle-même. Il n'a qu'à ordonner, et tous les maux s'évanouissent. Ce qu'il y a de surprenant, ce n'est pas qu'il guérisse avec tant de facilité, mais qu'il guérisse sans causer de douleur, sans imposer de souffrances aux malades. Puis donc qu'il s'agit d'un prodige plus frappant et d'une guérison plus remarquable, d'un spectacle enfin qui ne réveille dans nos cœurs aucun sentiment de tristesse, contemplons attentivement cette œuvre merveilleuse du Christ.

Les amputations, les cautérisations des médecins comparées avec la grâce de Dieu

« Et Jésus, étant monté sur une barque, traversa l'eau et vint dans sa propre ville. Et voilà qu'on lui offrit un paralytique étendu sur un lit. Et Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique : Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis. » *Matth.*, IX, 1-2. Ces gens-là avaient sans doute une foi moins vive que celle du centurion; mais elle l'était beaucoup plus que la foi du paralytique couché auprès de la piscine. Le centurion n'emmena point le médecin auprès du malade, il ne conduisit pas non plus le malade auprès du médecin; mais, s'approchant de Jésus comme de Dieu même, il lui dit : « Prononcez une seule parole, et mon serviteur sera guéri. » *Luc.*, VII, 7. Les amis du paralytique n'emmenèrent point non plus le médecin dans leur maison, et en cela ils imitèrent le centurion; mais ils portèrent le malade auprès du médecin lui-même, et en cela ils furent inférieurs au centurion, ne disant pas comme lui : « Prononcez une seule parole. » Cependant ils laissèrent bien loin derrière eux le paralytique de la piscine. « Seigneur, disait celui-ci, je n'ai point d'homme pour me porter dans la piscine, lorsque l'eau en a été agitée. » *Joan.*, V, 7. Les premiers savaient bien que le Christ n'avait besoin de rien, ni d'eau, ni de piscine, ni de toute autre chose semblable. Et pourtant le Christ ne se borna pas à guérir le serviteur du centurion, mais il guérit encore de leurs infirmités l'un et l'autre paralytique. Il ne dit pas : Quoique votre foi soit moins vive, vous serez néanmoins également guéri. S'adressant à celui dont la foi était la plus remarquable, il lui dit ces paroles flatteuses et consolantes : « Jamais en Israël je n'ai trouvé une foi pareille. » *Luc.*, VII, 9. Pour le

paralytique dont la foi était inférieure à la foi du centurion, il ne lui accorda point d'éloges, mais il ne laissa pas de lui rendre la santé, pas plus qu'à celui dont la foi ne s'était manifestée en aucune manière. De même que les médecins, pour avoir délivré plusieurs malades de la même infirmité, reçoivent des uns cent pièces d'or, des autres cinquante, des autres un nombre moins considérable, et de quelques-uns ne reçoivent rien du tout; ainsi le Christ reçut du centurion le témoignage d'une foi admirable et profonde; du premier paralytique le témoignage d'une foi moins vive, mais de la foi du second il ne reçut aucun témoignage : et néanmoins il les guérit tous également. Et pourquoi a-t-il traité avec la même bienveillance celui dont la foi ne s'était manifestée en aucune manière? Parce que ce n'était ni par négligence, ni par insensibilité d'âme, mais parce qu'il ne connaissait point le Christ, et qu'il n'avait ouï parler d'aucun des miracles, quels qu'ils fussent, du Sauveur, qu'il ne donna aucun signe de foi. Voilà pourquoi il trouva indulgence aux yeux du Sauveur; ce à quoi l'Evangéliste fait allusion dans ces paroles: « Il ne savait pas qui Jésus était. » *Joan.*, v, 13. Mais il lui suffit de le voir pour le reconnaître, lorsqu'il le rencontra une seconde fois.

5. Quelques personnes prétendent que l'un des paralytiques ne dut sa guérison qu'à la foi de ceux qui l'apportèrent; mais cela n'est pas vrai : Jésus voyait leur foi, est-il dit, non-seulement la foi de ceux qui l'apportaient, mais aussi de celui qui lui était présenté. — Quoi donc! dira-t-on; est-ce que la foi de l'un ne peut point procurer la guérison de l'autre? — Pour moi, je ne le pense pas, à moins qu'il ne s'agisse d'une personne que son jeune âge ou que l'excès du mal mette dans l'impuissance de croire. — Comment donc, poursuivra-t-on, dans l'histoire de la Chananéenne voyons-nous la mère croire et la fille être guérie? Comment encore, malgré l'incrédulité du centurion, son serviteur se leva-t-il et fut-il délivré de tout mal? — Parce que ces malades étaient dans l'impuissance d'avoir la foi. Ecoutez ce que dit la Chananéenne : « Ma fille est horriblement tourmentée par le démon; tantôt il la précipite dans l'eau, tantôt dans le feu. » *Matth.*, xv, 22. Or, avec de semblables vertiges, comment cette fille possédée du démon, incapable de se diriger elle-même et privée de santé, aurait-elle pu avoir la foi? Ce que nous disons de la Chananéenne est également vrai du serviteur du centurion. Couché dans la maison de son maître, il ne connaissait point le Christ et ne savait point qui il était. Comment aurait-il cru en celui qu'il ne connaissait pas et avec lequel il n'avait eu aucune sorte de rapport? Mais on ne saurait en dire autant du paralytique, car lui eut la foi. Qu'est-ce qui le prouve? Le moyen qu'il emploie pour se présenter au Sauveur. N'écoutez pas avec indifférence cette circonstance, qu'on le fit descendre à travers le toit. Songez au contraire à ce que doit éprouver le malade qui se résout à cette mesure. Il y a, vous le savez certainement, des malades tellement capricieux, tellement difficiles, qu'ils se refusent souvent aux soins qu'on leur prodigue sur leur couche, et qu'ils aiment mieux endurer les tourments de la maladie que de supporter les incommodités d'une assistance salutaire. Celui-ci, au contraire, se résout à sortir de sa maison, à traverser la place publique, porté sur les bras de ses amis, et sous les regards d'une foule nombreuse. On remarque aussi chez certains malades qu'ils aiment mieux mourir que de découvrir les maux auxquels ils sont en proie. Tel n'était point le paralytique. Voyant la salle remplie, les issues interceptées, l'entrée du port fermée, il lui suffit d'être introduit à travers le toit, tant le désir est industrieux, tant la charité possède de ressources. En effet, « celui qui cherche trouve; et il sera ouvert à celui qui frappe. » *Luc.*, xi, 10. Il ne dit pas à ses proches : Qu'est ceci? Pourquoi vous troubler? Pourquoi vous empresser? Attendons que la maison soit évacuée, que la foule se dissipe. Les personnes ici rassemblées ne tarderont pas à se retirer, et nous pourrons aborder le Sauveur en particulier et lui faire part de nos maux. A quoi bon étaler mon infortune aux yeux des spectateurs, et subir la confusion d'être descendu à travers le toit? Il ne dit rien de pareil, soit en lui-même, soit aux gens qui le portaient. Il regarda même comme un honneur d'être

Preuve de la foi du paralytique.

guéri en présence d'un si grand nombre de témoins.

Cette circonstance n'est pas la seule qui nous révèle sa foi ; nous pouvons en juger encore par les paroles du Sauveur lui-même. Lorsqu'il eut été descendu et présenté au Christ, Jésus lui dit : « Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis. » Ces paroles ne réveillèrent dans le cœur du malade aucun sentiment d'indignation ni de rancune ; il ne dit point à son médecin : Eh quoi ! je viens ici pour être guéri d'un mal, et c'est d'un mal différent qu'on me guérit ; prétexte, futilité, que tout cela ; défaite à l'abri de laquelle se cache l'impuissance. Vous me guérissez du péché ; mais parce qu'on ne le voit pas. — Il ne dit rien et ne pensa rien de semblable ; il attendit, laissant au médecin le soin de choisir le mode de guérison qu'il préférerait. Aussi, en n'allant pas vers lui, en attendant qu'il se présentât lui-même, le Christ se proposait de donner sa foi en spectacle. Est-ce qu'il n'aurait pas pu lui faciliter l'accès de la maison? Il ne le fit pas pour manifester à tous l'ardeur de sa foi et de son zèle. De même qu'il alla trouver le paralytique qui souffrait depuis trente-huit ans, parce que celui-ci n'avait personne pour l'assister ; de même, parce que le second avait des proches nombreux, il attendit qu'il se présentât, afin de mettre par cette démarche sa foi en évidence; nous enseignant le délaissement du premier par la guérison qu'il alla lui offrir, et en même temps, découvrant à tous les hommes et en particulier à ceux qui étaient présents, et la confiance de l'un, et la résignation de l'autre. Envieux et accoutumés, comme ils l'étaient, à jalouser le prochain à cause du bien qui lui arrive, les Juifs trouvaient une occasion de blâmer les miracles du Sauveur, tantôt dans le temps où il les accomplissait, disant qu'il guérissait le jour du sabbat ; tantôt dans les mœurs de ceux qu'il guérissait, disant : « Si cet homme était un prophète, il saurait quelle est la femme qui le touche. » *Luc.*, VII, 39. Ils ignoraient que l'office principal du médecin est de vivre au milieu des infirmes, d'être sans cesse auprès des malades, et non de les fuir, et non de s'en éloigner. C'est pour cela que le Sauveur, les reprenant vivement à cet endroit, disait : « Ce n'est point aux personnes qui se portent bien que le médecin est nécessaire, mais aux personnes qui sont malades. » *Matth.*, IX, 12. Afin qu'ils n'aient point à alléguer les mêmes prétextes, le Christ commence par montrer que la foi des malades qui se présentent à lui, les rend dignes de recevoir leur guérison. Voilà pourquoi il signale et le délaissement de l'un, et l'ardeur et la foi brûlante de l'autre; voilà pourquoi il guérit l'un le jour du sabbat et l'autre un jour différent. De la sorte, quand vous verrez des Juifs accuser et blâmer le Christ, même en ce dernier jour, vous comprendrez que s'ils lui faisaient un crime de guérir le jour du sabbat, ce n'était point par zèle pour l'observation de la loi, mais pour obéir aux entraînements irrésistibles de leur jalousie.

En conséquence, Jésus ne va pas d'abord guérir le paralytique; mais il lui dit : « Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis. » Conduite remplie d'une admirable sagesse. D'ordinaire les médecins ne commencent pas le traitement d'une maladie, avant d'avoir éloigné les causes capables de l'entretenir. Souvent, par exemple, une humeur maligne et corrompue, se portant sur les yeux, le médecin, au lieu de soigner la pupille malade, s'occupe de la tête, où réside la racine et le principe de la maladie. Ainsi en agit le Christ, il commence par tarir la source de nos maux. En effet, la source, la racine, le principe de tous nos maux, c'est le péché. Oui, le péché livre nos corps à la paralysie; le péché les livre aux diverses infirmités. De là, ces paroles du Sauveur : « Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis ; » et ces autres : « Vous voilà guéri; ne péchez plus à l'avenir, de crainte qu'il ne vous arrive encore pire; » paroles qui montrent que, dans ces deux cas, la maladie avait eu pour cause le péché. A l'origine, et dès le commencement de la création, c'est encore à cause du péché que la maladie envahit le corps de Caïn. C'est après son fratricide, c'est après ce forfait, que son corps fut paralysé; car le tremblement dont il fut atteint n'était autre qu'une paralysie. Lorsque la force qui dispense la vie a été affaiblie, devenant incapable de soutenir tous

les membres, elle les prive de son action conservatrice : d'où le tremblement et l'agitation qui s'en emparent à la suite de ce relâchement.

6. Paul nous enseigne aussi la même vérité; reprochant une faute aux Corinthiens, il leur disait : « C'est pourquoi il y en a beaucoup parmi vous qui sont malades et languissants. » I *Corinth.*, XI, 30. Telle est la raison qui porte le Christ à retrancher la cause du mal. En disant : « Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis, » il ranime le courage du paralytique, il relève son âme abattue; car sa parole se traduisait par des actes, et, pénétrant dans la conscience du malade, communiquait le mouvement à son âme et en chassait toute angoisse. Rien, en effet, ne cause une jouissance et une confiance aussi pures que de n'avoir rien à se reprocher. « Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis. » Là où se trouve le pardon des péchés, là se trouve aussi l'adoption des enfants. C'est ainsi que nous-mêmes ne pouvons invoquer le Père avant d'avoir été purifiés de nos péchés dans la piscine des eaux sacrées. Quand nous sortons de cette piscine, déchargés du fardeau qui nous accablait, alors nous disons : « Notre Père, qui êtes dans les cieux. » — Mais pourquoi le Sauveur n'a-t-il pas agi de la même manière envers le paralytique de trente-huit ans, et a-t-il commencé par rendre la santé à son corps? — Parce que ce dernier avait expié tous ses péchés durant ce long espace de temps. La grandeur de l'épreuve allége quelquefois le poids de nos fautes. Le Christ dit par exemple de Lazare, qu'il a reçu ses maux sur la terre, et qu'il est consolé dans le ciel. Il est dit encore ailleurs : « Consolez mon peuple; parlez au cœur de Jérusalem; car elle a reçu de la main du Seigneur le double de ses péchés. » « Seigneur, disait aussi le prophète, accordez-nous la paix; car vous nous avez tant rendu; » *Isa.*, XL, 1-2; XXVI, 12; montrant par là que les châtiments et les supplices nous obtiennent le pardon des péchés. Du reste, une foule d'autres textes établiraient la même vérité. Pour moi, il me semble qu'en ne disant rien au dernier paralytique de la rémission de ses fautes, et en le prémunissant pour l'avenir, le Sauveur a égard à l'expiation qu'il avait dû faire de ses prévarications par ses longues souffrances. Si ce n'est point pour cette raison, ce sera parce qu'il n'avait encore du Christ aucune idée convenable. Aussi le Christ commence-t-il par le mal le moins important, le plus manifeste et le plus sensible; commence-t-il par rendre la santé à son corps. Il n'agit point de la même manière envers l'autre paralytique. Comme la foi de celui-ci était plus vive et son âme plus haute, le Sauveur l'entretient d'abord de son mal le plus funeste.

Jésus établit son égalité avec son Père.

Mais le principal dessein de Jésus était surtout d'établir son égalité avec son Père. De même qu'il guérit un malade le jour du sabbat, dans le dessein d'éloigner les Juifs des observances légales et de prendre sujet de leurs accusations pour montrer qu'il était égal à celui qui l'avait engendré; de même, s'il parle comme nous l'avons vu, c'est que, prévoyant les récriminations des Juifs, il voulait partir de là et en prendre occasion de montrer son égalité avec son Père. Autre chose, en effet, était d'aborder de soi-même un pareil sujet sans avoir à répondre à aucune accusation et à aucun reproche, autre chose d'être autorisé par autrui à parler de la sorte sous le prétexte et dans le but de se défendre. Le premier genre de démonstration eût froissé les auditeurs; le second inspirait moins de répugnance et était bien plus admissible. Aussi voyons-nous le Sauveur procéder en toute circonstance de cette façon, et montrer son égalité moins par des paroles que par des actions. L'Evangéliste faisait allusion à ceci, lorsqu'il disait que les Juifs poursuivaient le Christ, non-seulement parce qu'il violait le sabbat, mais encore parce qu'il appelait Dieu son propre Père, et qu'il se faisait égal à lui, chose beaucoup plus considérable. C'est, en effet, ce que le Sauveur s'efforçait d'établir par les faits eux-mêmes. Mais ces Juifs pervers et envieux que rongeait la prospérité d'autrui et qui cherchaient de tout côté un aliment à leur malice, « Quoi donc! s'écrient-ils; mais il blasphème : personne ne peut remettre les pechés, si ce n'est Dieu seul. » *Marc.*, II, 7. Ainsi, de même que, lorsqu'ils le persécutaient pour avoir violé le sabbat, leurs accusations avaient fourni au Sauveur l'occasion

d'établir, sous forme de défense, son égalité avec son Père en ces termes : « Mon Père agit sans cesse, et moi j'agis aussi; » *Joan.*, v, 17; de même les accusations que l'on dirige de nouveau contre lui l'amènent à montrer sa parfaite égalité avec son Père. Car enfin, que disent les Juifs? « Personne ne peut remettre les péchés si ce n'est Dieu seul. » Après avoir marqué cette limite, après avoir eux-mêmes proposé cette règle, après avoir eux-mêmes décrété la loi, ils ne tardent point à être pris dans leurs propres paroles. Vous avouez, leur dira-t-on, qu'à Dieu seul il appartient de remettre les péchés, il résulte donc de ce fait une incontestable égalité avec Dieu. Et les Juifs ne sont pas les seuls à parler de la sorte, le Prophète s'écriait aussi : « Qui est Dieu comme vous l'êtes? » Puis, précisant l'attribut qui caractérise le Seigneur, il ajoute : « Vous qui effacez les iniquités, et qui faites disparaître les injustices. » *Mich.*, VII, 18. Si donc quelqu'un paraît, exerçant le même pouvoir, il sera Dieu, et semblable à Dieu. Mais voyons comment le Christ répond aux Juifs, avec quelle douceur, avec quelle bienveillance, avec quelle profonde sollicitude.

« Et voilà que quelques-uns des scribes disaient en eux-mêmes : Mais il blasphème. » *Matth.*, IX, 3. Ils ne profèrent point une seule parole, leur langue n'exprime rien, ce jugement ne sort pas du secret de leur pensée. Que fait le Christ? il met à nu leur pensée secrète, avant même de la réfuter par la guérison corporelle du paralytique, désirant leur manifester ainsi sa divinité et sa puissance. Que Dieu seul puisse, en vertu de sa divinité, découvrir les pensées les plus secrètes, ces paroles de l'Ecriture l'établissent : « Vous seul connaissez le fond des cœurs. » III *Reg.*, VIII, 39. Voyez-vous le mot *seul* employé ici de façon à ne point exclure le Fils? Si le Père seul connaît le fond des cœurs, comment le Fils connaît-il les secrets de la pensée? « Car, dit l'Evangéliste, il savait ce qui se passait dans l'homme; » *Joan.*, II, 25; et Paul, montrant qu'à Dieu seul il appartient de connaître les choses cachées, ajoute : « Lui qui sonde les cœurs.....; » *Rom.*, VIII, 27; indiquant par là que ces mots ne sont pas moins significatifs que le nom même de Dieu. De même qu'en disant : *Celui qui fait pleuvoir*, on ne désigne de la sorte que Dieu seul, parce qu'à Dieu seul appartient cette puissance; et que par ces paroles : *Celui qui fait paraître le soleil*, sans employer le nom de Dieu, c'est Dieu cependant que je désigne de la sorte; ainsi Paul en disant : « Celui qui sonde les cœurs, » déclare qu'à Dieu seul il appartient de les sonder. Si cette expression n'avait point le même sens que celle de Dieu, et ne nous indiquait pas celui dont l'Apôtre parlait, il ne l'aurait certainement pas employée. S'agirait-il d'un attribut qui fût commun au Créateur avec les créatures, nous n'aurions point reconnu celui dont il voulait nous parler, la communauté du nom mettant la confusion dans l'esprit de ceux qui l'eussent entendu. Puis donc que cet attribut appartient en propre au Père, et qu'il appartient de même au Fils, lequel, par suite, est incontestablement l'égal de son Père, à cause de cela le Sauveur ajoute : « Pourquoi pensez-vous le mal dans vos cœurs? qu'y a-t-il de plus facile à dire : Vos péchés vous sont remis ou bien : Levez-vous et marchez? » *Matth.*, IX, 4-5.

7. Voici une seconde manière par laquelle le Sauveur établit son pouvoir de remettre les péchés. Assurément il est plus difficile de remettre les péchés que de rendre au corps la santé, d'autant plus difficile que la différence est plus grande entre l'âme et le corps. Si la paralysie est une maladie pour le corps, le péché est une maladie pour l'âme. Mais, quoique plus grave, le mal du péché était invisible, tandis que le mal du corps, quoique moins grave, frappait les regards. Or, le Christ veut se servir du mal le moins grave pour la guérison du mal le plus grave, et pour montrer qu'il agit de la sorte en vue de la faiblesse des assistants et par condescendance pour leur ignorance, il dit ces paroles : « Qu'y a-t-il de plus facile à dire : Vos péchés vous sont remis, ou bien : Levez-vous et marchez? » Et pourquoi en venez-vous au mal le moins fâcheux, à cause des personnes qui vous entourent? Parce que la chose sensible sert à établir d'une façon indubitable la chose insensible. Voilà pourquoi le Seigneur ne rend pas le mouvement au paralytique avant de prononcer

ces paroles : « Afin que vous sachiez bien que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés sur la terre, s'adressant au paralytique : Levez-vous, lui dit-il, et marchez ; » *Matth.*, IX, 6; comme s'il leur disait : Quoique remettre les péchés soit un prodige beaucoup plus considérable, cependant en votre faveur j'y ajoute un prodige qui l'est beaucoup moins et qui sera pour vous la garantie de celui-là. De même qu'il avait comblé de louanges le centurion qui lui parlait en ces termes : « Prononcez une seule parole, et mon serviteur sera guéri; car il me suffit de dire à celui-ci : Va, et il va; et à celui-là : Viens, et il vient, » *Matth.*, VIII, 8-9; fortifiant son âme par ces éloges; de même qu'il avait repris les Juifs qui lui faisaient un crime de transgresser la loi du sabbat, leur démontrant qu'il était le maître d'introduire des changements dans la loi; de même ici, il prend occasion des reproches qu'on lui fait de s'égaler à Dieu, en promettant ce qu'il n'appartient qu'au Père de promettre, pour mettre à nu leurs torts et leur mauvais esprit, leur prouver par ses actes qu'il ne blasphème en aucune sorte, et nous fournir ainsi une démonstration irréfutable de l'égalité de sa puissance avec la puissance de son Père. Et remarquez de quelle manière il se propose d'établir que les choses que son Père seul peut exécuter, il peut les exécuter lui-même : il ne se contente pas simplement de rendre le mouvement au paralytique, mais il dit auparavant : « Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme possède le pouvoir de remettre sur la terre les péchés, » *Matth.*, IX, 6, tant il avait à cœur d'être connu, tant il attachait d'importance à prouver qu'il avait la même autorité que son Père!

8. Ces réflexions, et celles que vous avez entendues hier et avant-hier, conservons-en précieusement le souvenir; prions Dieu de les fixer irrévocablement dans notre esprit, appliquons-nous y nous-mêmes dans la mesure de nos forces, et assistons assidûment à ces réunions. De cette manière, en même temps que nous conserverons les enseignements précédents, nous y ajouterons des enseignements nouveaux; et si, avec le temps, nous venions à en perdre quelque chose, cette assiduité à écouter la doctrine qu'on nous prêche, en réparera facilement la perte. Non-seulement nos croyances resteront saines et à l'abri de la corruption, notre conduite n'en sera également que plus vigilante, et il nous sera permis de traverser la vie présente dans le calme et dans la joie. Quelques sentiments qui tourmentent notre âme, une fois arrivés en ce lieu, nous parviendrons sans peine à les dissiper; car le Christ est vraiment ici présent, et quiconque se présente à lui avec foi, en obtiendra sans peine sa guérison. Quelqu'un a-t-il à lutter constamment avec la pauvreté, est-il dépourvu du nécessaire et lui arrive-t-il souvent de se livrer au sommeil, torturé par la faim; lorsque, dans cette enceinte, il aura entendu Paul racontant qu'il souffre la faim, la soif, la nudité, et cela, non un, deux ou trois jours, mais continuellement, comme il nous l'apprend par ces paroles : « Jusqu'à présent nous avons souffert la faim, la soif, la nudité; » I *Corinth.*, IV, 11; il se sentira suffisamment consolé, ces paroles lui enseignant que Dieu, en le laissant aux prises avec la pauvreté, ne lui témoigne ainsi ni de l'aversion ni de la haine. Certainement, si cette conduite de Dieu était inspirée par la haine, Paul, l'un des hommes qu'il a le plus chéris, n'aurait point été exposé par lui aux épreuves de la pauvreté. Si Dieu le permit, c'était par sollicitude, par intérêt pour lui, et pour le conduire à une philosophie plus élevée. Y aurait-il encore quelqu'un dont le corps serait obsédé par la maladie et par une foule de maux? il trouvera un adoucissement suffisant dans l'exemple de ces paralytiques, de même que dans l'exemple de ce bienheureux et généreux disciple de Paul qui fut sans cesse en butte à la maladie, et qui, dans ses longues infirmités, ne put avoir un instant de repos. C'est ce que Paul nous apprend par ces paroles qu'il lui adressait : « Usez d'un peu de vin à cause de votre estomac et de vos infirmités continuelles. » I *Tim.*, V, 23. Il ne dit pas simplement *à cause de vos infirmités*.

Un autre a-t-il été calomnié, est-il en mauvais renom auprès de la multitude, et ces calomnies sont-elles pour son âme un tourment qui ne cesse de la dévorer? qu'il entre et qu'il écoute : « Vous serez heureux lorsque les

hommes vous auront injurié et diront contre vous toute espèce de choses mauvaises ; réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, parce que votre récompense est abondante dans les cieux. » *Matth.,* v, 11-12. Et, à ces paroles, sa douleur s'apaisera et il éprouvera la joie la plus douce. « Réjouissez-vous et félicitez-vous, disait le Sauveur, lorsque les hommes repousseront votre nom comme mauvais. » *Luc.,* vi, 22-23. Voilà comment il console les personnes en butte à de mauvais propos. Quant aux auteurs de ces propos-là, il les épouvante par ce langage : « Toute parole oiseuse que les hommes auront prononcée, qu'elle soit bonne ou qu'elle soit mauvaise, ils en rendront compte un jour. » *Matth.*, xii, 36. Quelqu'un a-t-il perdu son fils, sa fille ou l'un de ses proches ? qu'il vienne ici, et, lorsqu'il verra Paul gémir sur la vie présente, soupirer après la vie à venir, accablé de cette existence terrestre, il se retirera consolé de ses maux par ces paroles de l'Apôtre : « Quant à ceux qui se sont endormis, je ne veux pas, mes frères, que vous ignoriez leur sort, afin que vous ne soyez point attristés comme le reste des hommes qui n'ont point d'espérance. » I *Thessal.*, iv, 12. Il ne dit pas : *quant à ceux qui sont morts*, mais : *quant à ceux qui sont endormis*, montrant par-là que la mort est un sommeil véritable. De même donc qu'en voyant une personne plongée dans le sommeil, nous ne nous livrons pas à la tristesse et au désespoir, comptant indubitablement sur son réveil, de même, quand nous verrons quelqu'un mourir, ne nous abandonnons ni au trouble ni au découragement, parce que, quoiqu'il s'agisse d'un sommeil un peu plus long, la mort n'en est pas moins un sommeil. C'est donc par ce nom de sommeil que l'Apôtre console ceux qui pleurent et qu'il renverse les accusations des infidèles. En pleurant un défunt d'une manière inconsolable, nous dit-il, vous ressemblez à cet infidèle qui n'espère nullement en la résurrection. Celui-ci a raison de pleurer, étant dans une ignorance complète au sujet de l'avenir ; mais vous, à qui tant de preuves ont été données de la vie future, pourquoi donc tomberiez-vous dans la même faiblesse? Voilà pourquoi il nous dit : « Quant à ceux qui se sont endormis, nous ne voulons pas que vous ignoriez leur sort, afin que vous ne soyez point attristés, comme les autres hommes qui n'ont point d'espérance. »

Non-seulement le Nouveau Testament, mais encore l'Ancien offrira quelques adoucissements à vos maux. Il vous apprendra, en effet, que Job perdit sa fortune entière, qu'il perdit ses troupeaux, qu'il vit périr à la fleur de l'âge, non point un, deux ou trois, mais le chœur entier de ses enfants ; et, à la vue de son admirable grandeur d'âme, fussiez-vous le plus faible des hommes, il vous sera facile de reprendre espoir et courage. Pour vous du moins, ô homme, vous avez assisté votre fils dans sa maladie, vous l'avez vu sur la couche où il reposait, vous avez entendu ses dernières paroles, vous étiez là quand il a exhalé son dernier soupir, vous avez abaissé ses paupières, vous avez fermé sa bouche; mais Job n'a point assisté au dernier soupir de ses enfants, il ne les a point vus expirants; ils furent ensevelis sous les débris du même édifice comme dans un même tombeau, et la même table fut souillée de leur sang et de leurs têtes brisées ; et le bois, les poutres, la poussière, les lambeaux de chair confondus ensemble formèrent un même spectacle. Et pourtant, après un malheur si étendu et si effroyable, le patriarche ne se lamente pas, il ne s'emporte pas ; que dit-il donc ? « Le Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a ôté ; comme il a plu au Seigneur, ainsi il a été fait ; que le nom du Seigneur soit béni dans tous les siècles. » *Job.,* i, 21. Que ces paroles soient aussi sur nos lèvres à chacune des calamités qui pourraient survenir; que nous ayons à supporter des pertes d'argent, des maladies corporelles, des outrages, la calomnie, ou toute autre misère humaine, répétons toujours : « Le Seigneur nous l'avait donné, le Seigneur nous l'a ôté ; comme il a plu au Seigneur, ainsi il a été fait; que le nom du Seigneur soit béni dans tous les siècles. » Si nous sommes pénétrés de ces sentiments, quelques maux qui arrivent, ils ne sauraient jamais nous atteindre; ils nous procureront plus d'avantages que de dommages, moins de préjudices que de biens; parce que ces pa-

roles nous rendront Dieu propice et nous soustrairont à la tyrannie du démon. Dès que la langue, en effet, a prononcé ces paroles, le démon prend sur-le-champ la fuite : en même temps qu'il prend la fuite, les nuages de la tristesse sont dissipés, les pensées qui vous tourmentaient disparaissent avec elle, et alors vous joindrez, en outre, aux biens de la terre tous les biens du ciel. Vous en avez un exemple concluant dans Job et les apôtres, qui, méprisant pour Dieu les misères de cette vie, sont parvenus au bonheur de l'éternité. Suivons donc ces avis et, quoi qu'il nous arrive, réjouissons-nous ; rendons grâce à la miséricorde de notre Dieu, afin qu'après avoir passé la vie présente dans le calme, nous soyons mis en possession des biens à venir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel gloire, honneur et puissance soient maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Amen.

HOMÉLIES

SUR

LE COMMENCEMENT DES ACTES

AVANT-PROPOS

Ces homélies qui, dans les autres éditions, se trouvaient à de grandes distances les unes des autres, nous les avons réunies, comme le demandaient et l'ordre du temps, et la nature du sujet. Si je parle de l'ordre du temps, ce n'est pas que je puisse déterminer, même d'une façon probable, l'année où elles ont été prononcées ; je parle de l'ordre qui existe entre elles quant au temps, et je veux dire qu'il est aisé de déterminer laquelle a été prononcée la première, laquelle la seconde, etc. Chrysostome nous l'apprend lui-même dans ce passage de l'homélie placée par nous en troisième ligne. « De là vient, dit-il, que ce jour-ci étant le quatrième consacré par nous à vous exposer ce sujet, nous n'avons pas pu expliquer un simple titre, et que nous avons encore à nous en occuper. Je disais le premier jour, ajoute-t-il plus bas, qu'il ne fallait pas traiter les inscriptions avec indifférence ; je vous ai en même temps lu l'inscription de l'autel, et je vous ai montré avec quelle habileté Paul..., etc. Là s'arrêta, le premier jour, notre enseignement ; le second jour, nous avons recherché quel était l'auteur de ce livre, et, par la grâce de Dieu, nous avons trouvé que c'était Luc l'évangéliste ; après quoi nous avons établi par plusieurs démonstrations la question proposée. » Un peu plus bas l'orateur ajoute : « Ayant donc parlé, le premier jour, du titre, le second jour, de l'auteur du livre, nous avons entretenu, le troisième jour, les fidèles présents du commencement de cet ouvrage, et nous avons montré ce que c'est qu'un acte et ce que c'est qu'un miracle : ce que c'est que la conduite et ce que c'est qu'un signe, qu'une œuvre de puissance, qu'un prodige. Aujourd'hui, il nous faut expliquer le reste du titre, et dire ce que signifie le nom d'apôtre. » *Homil.*, III, 2-3.

La première homélie est donc celle où l'orateur enseigne qu'il ne faut pas traiter inconsidérément les titres des livres saints : c'est d'après Chrysostome lui-même que nous lui assignons le premier rang ; la seconde serait celle où il est question de l'auteur du livre des *Actes*. Nous avons bien trouvé ce sujet traité dans une homélie dont le titre est : *De l'ascension du Seigneur ;* mais les interpolations dont elle est remplie ne nous ont pas permis de la mettre au nombre des discours authentiques du saint docteur. L'homélie à laquelle nous donnons le second rang, est celle où il est question de la différence qui existe entre les miracles et les œuvres. En troisième lieu vient celle où l'orateur traite de l'utilité de la lecture des Ecritures, et où, poursuivant l'explication du titre des *Actes des Apôtres*, il explique la signification du

nom d'apôtre. Enfin, la quatrième est celle où Chrysostome recherche pourquoi on lit, au jour de la Pentecôte, les Actes apostoliques. Cette homélie se rattache d'elle-même aux précédentes : en effet, nous y lisons ces paroles : « Je vous ai dit alors qui a composé le livre des *Actes*, qui en a été l'auteur, ou plutôt qui en a été, non l'auteur, mais l'instrument; car il n'en a point composé les paroles, mais il a servi d'instrument aux paroles d'autrui. Au sujet des *Actes* eux-mêmes, je vous ai dit ce que signifiait ce nom d'*Actes;* j'ai dit encore ce que signifiait ce nom d'*apôtres*. Il me reste maintenant à vous enseigner pour quelle raison nos pères ont ordonné de lire le livre des *Actes* au jour de la Pentecôte. » *Homil.*, IV, 3.

Ce qui résulte clairement de ceci, c'est que ces homélies ont été prononcées à peu d'intervalle les unes des autres, et peu après la fête de Pâques, comme l'indique le passage de la première et celui de la troisième concernant les nouveaux illuminés. Des allusions claires et frappantes aux homélies sur la résurrection et sur Judas, en même temps qu'elles confirment cette dernière assertion, nous autorisent à conclure que toutes ces homélies ont été prononcées la même année à Antioche et à peu de distance les unes des autres.

Cet ordre, Chrysostome l'établit dans l'homélie trente-troisième sur la Genèse, où il rend compte des motifs qui l'ont déterminé à interrompre le cours de ces discours sur la Genèse, qu'il avait commencés avec le Carême de cette même année. « Nous devions, dit-il, vous servir des repas en rapport avec le temps où nous étions. C'est pourquoi, le jour de la trahison et de la passion du Sauveur étant venu, nous avons interrompu le cours de nos instructions pour vous parler d'abord du traître, et puis de la croix. Le jour de la résurrection ayant brillé, il fallait bien dire quelque chose à votre charité de la résurrection du Seigneur. Les jours suivants, nous vous avons démontré par les miracles la vérité de cette résurrection. En même temps, prenant les *Actes des Apôtres*, nous nous en sommes servi pour vous préparer de nombreux festins; nous avons aussi donné de fréquents et pressants avis à ceux qui avaient récemment reçu la grâce du baptême. » L'orateur aurait donc prononcé au temps pascal un certain nombre d'homélies sur le commencement des *Actes*, homélies dont quatre seulement nous restent, qui sont d'une authenticité incontestable. Ne confondez pas ces homélies sur les *Actes* avec la série nombreuse d'homélies qui viendra plus tard. Ces dernières ont été prononcées indubitablement à Constantinople ; les premières ont été, au contraire, prononcées à Antioche.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans ce grand nombre d'homélies qui ont été prononcées la même année, on ne trouve aucune indication sur la date, même probable, de cette année. Tillemont essaie bien de fixer cette date ; mais ses calculs sont loin d'être concluants : c'est pourquoi, dans une question aussi incertaine et aussi obscure, nous nous garderons bien d'émettre un sentiment, et nous attendrons qu'il se fasse sur ce point une plus grande lumière.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

De ceux qui n'assistaient point aux assemblées de l'Eglise. — Qu'il ne faut point regarder avec indifférence les titres des divines Ecritures. — De l'inscription de l'autel. — Des nouveaux illuminés.

1. Qu'est donc ceci? plus nos fêtes sont nombreuses, plus nos assemblées diminuent. Cependant nous qui sommes présents, gardons-nous bien contre la négligence. Sans doute, nos assemblées sont moins considérables du côté de la foule, mais non du côté du zèle; elles le sont moins par le nombre, mais non par le désir. Si elles diminuent, c'est pour signaler au regard ceux d'entre vous qui sont parfaits; c'est pour que nous connaissions ceux qui, en venant célébrer cette solennité annuelle, obéissent à l'habitude, ou bien à l'amour des discours divins, au désir d'entendre la doctrine spirituelle. Dimanche dernier, la ville toute entière était réunie, l'enceinte était remplie, et la foule qui allait et qui venait rappelait le mouvement des flots. Mais pour moi, le calme qui règne parmi vous est plus agréable que ces flots agités; pour moi, j'attache bien moins de prix à ce tumulte et à ce trouble qu'à votre tranquillité. Alors, c'était la présence corporelle qui frappait, maintenant ce sont des sentiments remplis de piété. Si quelqu'un voulait peser en quelque sorte avec le même poids et la même balance, cette assemblée peu nombreuse et composée de pauvres en grande partie, et l'autre assemblée bien supérieure en nombre et composée en grande partie de personnes riches, la balance pencherait en faveur de la présente assemblée. Car si vous êtes moins considérables par le nombre, vous avez, par les sentiments, beaucoup plus de prix. Ainsi en est-il des objets dont la balance fixe la valeur. Prenez dix statères d'or, mettez-les dans un des plateaux de la balance, mettez ensuite dans l'autre plateau cent pièces d'airain; les cent pièces d'airain feront inévitablement pencher la balance de leur côté, et cependant les dix pièces d'or l'emportent de beaucoup en excellence naturelle, la substance dont elles se composent leur donnant une valeur bien supérieure. Il peut donc arriver que des personnes, inférieures par le nombre, l'emportent de beaucoup sur une foule, au point de vue de la valeur et de l'utilité.

Mais pourquoi emprunté-je des comparaisons à l'ordre accoutumé des choses humaines, quand il me serait facile de vous citer une sentence de Dieu péremptoire sur ce sujet? Et que dit cette sentence? « Un seul homme faisant la volonté du Seigneur vaut mieux qu'une infinité de prévaricateurs. » *Eccli.*, XVI, 3. En effet, bien souvent un seul homme vaudra plus qu'une infinité d'autres. Et que dis-je, un seul homme vaudra plus qu'une infinité d'autres? l'univers même le cédera à un seul homme en valeur et en utilité. Je puiserai la preuve de cette vérité dans les paroles de Paul. Après avoir rappelé des hommes dont la vie avait été traversée par la pauvreté, les persécutions, les épreuves, les mauvais traitements, il ajoute : « Ils erraient couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, indigents, affligés, maltraités, eux dont le monde n'était pas digne. » *Hebr.*, XI, 37-38. — Que dites-vous là? de ces hommes privés de tout, maltraités, n'ayant pas de patrie, le monde ne serait pas digne? Ne voyez-vous pas les nombres divers que vous mettez en présence? — Je les vois, répond l'Apôtre; et c'est pourquoi j'ai dit que le monde n'était pas digne de ces hommes. Je sais parfaitement à quoi m'en tenir sur la nature de ces pièces de monnaie. Mettez d'un côté la terre, la mer, les rois, les magistrats, en un mot le genre humain tout entier; opposez-lui deux ou trois de ces pauvres, et je n'hésiterai point à soutenir que l'avantage sera en faveur de la pauvreté. On les chassait de leur patrie, mais il leur en restait une autre, la Jérusalem céleste. Ils vivaient dans l'indigence, mais ils étaient riches en piété. Ils étaient haïs des hommes, mais ils étaient chéris de Dieu. Et ces hommes quels sont-ils? Elie, Elisée et tous ceux qui leur ont ressemblé. Ne considérez point ceci, qu'ils n'avaient même point la nourriture nécessaire; considérez que la bouche d'Elie a fermé et ouvert le ciel tour à tour, que son manteau

de peau de brebis a détourné le cours du Jourdain.

Lorsque je pense à ces choses, j'éprouve à la fois des sentiments de joie et des sentiments de tristesse : des sentiments de joie, à cause de vous qui êtes ici présents; des sentiments de tristesse, à cause de ceux qui n'assistent point à cette assemblée. Oui, la douleur torture, navre et brise mon cœur. Quel est l'homme, même parmi les plus insensibles, qui ne serait point navré de douleur à la vue de l'empressement plus vif avec lequel on court vers les choses du démon? Quand même l'empressement vers les choses du démon et vers les choses de Dieu serait égal, nous ne pourrions invoquer ni justification, ni excuse : maintenant que celui-là l'emporte beaucoup sur celui-ci, que pourrions-nous avoir à dire? Tous les jours les théâtres nous réclament, et personne d'hésiter, personne de rester en arrière et de prétexter la voix impérieuse des affaires : tous accourent avec la plus grande ardeur, comme s'ils étaient affranchis de toute sollicitude; ni le vieillard n'a égard à ses cheveux blancs, ni le jeune homme ne songe aux ardeurs de la nature et de la concupiscence, ni le riche ne pense avilir sa propre dignité. Faut-il venir à l'église? il hésite, il balance, comme s'il avait à descendre de son élévation et de sa dignité, sauf à s'enfler ensuite d'orgueil, comme s'il avait fait à Dieu quelque faveur. Mais quand il s'agit d'aller au théâtre, où l'impureté frappe à la fois les yeux et les oreilles, il ne croit point se déshonorer, et manquer aux devoirs que lui impose soit sa fortune, soit la noblesse de sa naissance. Je serais bien aise de savoir où sont maintenant ces hommes qui nous troublaient ces jours précédents; car leur présence n'avait point d'autres résultats. Je serais bien aise de savoir ce qu'ils font en ce moment, et s'ils s'occupent à des choses plus importantes que vous ne faites vous-mêmes; mais leurs occupations sont nulles; il ne règne chez eux que l'orgueil. Quel excès de folie! Et pourquoi, ô homme, ces pensées superbes? pourquoi estimes-tu nous accorder une faveur en venant ici prêter une oreille attentive aux choses qui intéressent le salut de ton âme? Pour quelle raison, je te le demande, pour quels motifs cette jactance? A cause de tes richesses? à cause de tes vêtements de soie? Et tu ne songes pas qu'ils sont l'œuvre des vers, que nous en sommes redevables aux barbares, que les prostituées, que les efféminés, que les violateurs de tombeaux, que les brigands en font habituellement usage? Reconnais les richesses véritables; descends enfin de ce trône élevé et bâti dans le vide; envisage les misères de ta nature : Tu n'es que terre et poussière, que cendre légère, qu'ombre et fumée, qu'herbe et que fleur de l'herbe. Et c'est avec une pareille nature, dis-moi, que tu nourris de superbes pensées? Mais c'est le comble du ridicule; tu commandes à un grand nombre d'hommes, et de quoi te sert-il de commander aux hommes, si tu es toi-même le captif et l'esclave de tes passions? On dirait d'un homme qui, après avoir été maltraité et criblé de coups chez lui par des esclaves, viendrait ensuite sur la place publique se glorifier de commander à autrui. Toi aussi la vaine gloire te frappe, la luxure te meurtrit de coups, toutes les passions t'imposent leur caprice, et tu t'énorgueillis de commander à tes semblables! Et plût à Dieu que tu leur commandasses véritablement, plût à Dieu que tu possédasses un mérite égal au leur!

Il s'irrite contre ceux qui préfèrent les spectacles

2. Je ne prétends point par ce langage incriminer les riches, mais les hommes qui font un mauvais usage de leurs richesses. La richesse n'est point un mal, pourvu que nous nous proposions d'en faire un usage convenable : ce qui est un mal, c'est l'orgueil, c'est l'arrogance. Si la richesse était un mal, nous ne demanderions pas tous à être transportés dans le sein d'Abraham, de ce patriarche qui possédait trois cent dix-huit esclaves. La richesse n'est donc point un mal, mais bien la manière illégitime dont on en use. De même que naguère, vous entretenant de l'intempérance, je ne m'en prenais point au vin, toute créature de Dieu étant bonne, et rien n'étant blâmable de ce que l'on prend avec actions de grâces; de même maintenant je n'accuse point les riches, je ne décrie point les riches, je flétris seulement les richesses dont on abuse et que l'on emploie au libertinage. Le nom même qu'elles portent, χρήματα, indique que c'est à nous d'u-

ser des richesses, et non de nous asservir aux richesses. Si on les appelle encore *possession*, c'est pour que nous les possédions et non pour que nous en soyons possédés. Pourquoi faites-vous de l'esclave le maître; pourquoi intervertir ainsi les rôles?

J'exprimais donc le désir de savoir ce que font en ce moment les fidèles qui n'assistent point à notre assemblée, et à quoi ils s'occupent. Sans doute, ils jouent aux dés, ou bien ils sont absorbés par des occupations séculières, inconciliables avec la paix. Si vous étiez ici, ô hommes, vous jouiriez du calme et de la sécurité du port. Un intendant ne viendrait point vous y troubler, un administrateur ne viendrait point vous y déranger, un serviteur ne vous y ennuierait pas à propos d'affaires mondaines; personne, en un mot, ne viendrait vous aigrir; vous entendriez, dans une tranquillité parfaite, la divine parole. Ici point de flots, point de tourments, mais des bénédictions, des prières, un entretien spirituel, une conversation céleste; et vous vous retireriez de ce lieu, ayant déjà reçu un gage du royaume du ciel. Pourquoi donc, négligeant cette table splendide, aller vous asseoir à une table grossière? pourquoi, abandonnant le port, échangez-vous le calme contre la tempête? Sans doute l'absence des pauvres est une chose déplorable; mais elle ne l'est point autant que l'absence des riches. Comment cela? c'est que les pauvres ont des occupations nécessaires : ils ont les soucis du travail de chaque jour. Obligés de gagner leur vie avec leurs bras, ils doivent songer à élever leurs enfants, à entretenir leurs épouses; en sorte que, s'ils ne travaillent pas, ils ne sauraient suffire aux nécessités de la vie. Mon dessein, en ceci, n'est pas de les défendre, mais de montrer combien les riches l'emportent en culpabilité; plus grande est leur indépendance, plus grave sera leur condamnation, par cela qu'ils ne subissent aucune des nécessités qui pèsent sur les pauvres. Voyez-vous ces Juifs, ces hommes qui s'attaquent, qui résistent au Saint-Esprit, ces hommes à la tête dure? Eh bien, ils sont encore moins coupables que les fidèles absents. Que leurs prêtres leur disent de s'abstenir de tout travail durant sept, dix, vingt, trente jours, ils ne les contrediront point. Et pourtant, quoi de plus fâcheux que cette oisiveté? n'importe; ils ferment leurs maisons, ils n'allument point de feu, ils ne vont point chercher de l'eau et ils n'osent mettre la main à aucune occupation de ce genre; ils sont en quelque sorte enchaînés au repos, et ils ne cherchent point à briser ces chaînes. Pour moi, je ne vous demande pas de rester sept jours, dix jours sans travailler, mais de me prêter deux heures en une journée, et de garder les autres; et vous ne m'accordez même point cette faible mesure. Que dis-je? Ce n'est point à moi, c'est à vous-mêmes que vous consacrez ces deux heures. C'est afin que vous receviez quelque consolation de la prière de nos pères; afin que vous vous retiriez comblés de bénédictions, afin que votre sécurité soit parfaite, afin que, revêtus d'armes spirituelles, vous puissiez défier toute attaque et tout assaut du démon. Et puis, je vous le demande, quoi de plus doux que les moments passés ici? Quel honneur, s'il nous fallait y passer la journée entière! Quel asile plus sûr que celui où nous avons des frères en si grand nombre, où réside l'Esprit saint, où réside Jésus le Médiateur, et le Père de Jésus! Où chercherez-vous une réunion semblable, un sénat semblable, un semblable synode? La table sainte, la divine parole, les bénédictions, les prières, les réunions, vous offrent des biens de toute part; et vous songez à passer ailleurs votre temps! Et de quelle excuse seriez-vous dignes?

Ce n'est point à vous, précisément, que s'adressent mes paroles; vous n'avez point besoin de ces remèdes, vous, dont les actes prouvent la santé et l'obéissance, vous qui manifestez par tant de zèle votre affection. Si je vous tiens ce langage, c'est pour que les absents l'entendent de votre bouche. Ne vous bornez point à dire que j'ai vivement blâmé les fidèles qui ne viennent pas, mais exposez-leur mon discours tout entier. Parlez-leur des Juifs, parlez-leur des affaires de la terre; dites-leur combien il est préférable d'assister à notre assemblée, parlez-leur du zèle qu'ils déploient pour les choses de ce monde; dites-leur la magnifique récompense qui couronnera leur assiduité à ces réunions. Si

Recommandation aux fidèles présents pour les absents.

vous disiez seulement que je les ai incriminés, vous éveilleriez leur courroux et vous les blesseriez au lieu de les guérir. Si, au contraire, vous leur montrez que loin de les incriminer comme un ennemi, je me suis attristé comme un ami, et si vous leur faites comprendre que « les coups d'un ami sont plus salutaires que les baisers empressés d'un ennemi, » *Proverb.*, XXVII, 6, ils accepteront avec joie cette réprimande, et ils auront égard non point au langage, mais aux sentiments de l'orateur. Travaillez ainsi au salut de vos frères. Si nous sommes responsables du salut des personnes ici présentes, vous l'êtes, vous, du salut des absents, puisque nous ne pouvons pas les entretenir par nous-mêmes. Que nous ayons en vous et dans votre doctrine un intermédiaire; que nos discours soient, par votre langue, portés jusqu'à leurs oreilles. Ce que nous venons de dire touchant les absents, suffira sans doute, et il serait inutile d'en parler davantage. Il y aurait encore, à la vérité, bien des choses à dire; mais pour ne point employer tout notre temps à ces récriminations, et pour ne point être complétement inutile à vous ici présents, qu'il me soit permis de vous offrir un repas également extraordinaire et nouveau; je dis extraordinaire et nouveau, non point en tant que repas spirituel, mais eu égard à ce que vous avez coutume d'entendre.

3. Nous vous avons entretenus, les jours précédents, de paroles apostoliques et évangéliques, en nous occupant de Judas; nous vous avons entretenus aussi de paroles prophétiques; aujourd'hui nous nous proposons de vous parler des Actes des Apôtres. C'est pour cela que j'ai dit de ce repas qu'il était extraordinaire et qu'il ne l'était pas. Il ne l'est pas, le livre des Actes faisant partie des divines Ecritures; il l'est, en ce que nos oreilles ne sont peut-être point habituées à entendre traiter ce sujet. Pour plusieurs personnes, ce livre ne leur est même pas connu; pour plusieurs autres, elles le dédaignent, quoiqu'il leur paraisse facile à comprendre. Ainsi la connaissance pour les uns, l'ignorance pour les autres, deviennent une occasion de négligence. Afin donc que les ignorants apprennent, aussi bien que les gens qui s'imaginent tout comprendre, que ce livre renferme bien des profondeurs de pensées, il sera utile de confondre aujourd'hui la négligence des uns et des autres. Il nous faut savoir, en premier lieu, quel est l'auteur de ce livre. C'est un ordre excellent à suivre en cette question, que de voir d'abord si l'auteur est un homme ou si c'est Dieu. Si c'est un homme, n'en faisons aucun cas. « Ne donnez à personne sur la terre, disait le Sauveur, le nom de Maître. » *Matth.*, XXIII, 8. Si Dieu en est l'auteur, acceptons ce livre; car notre enseignement vient du ciel, et c'est la gloire de cette assemblée de n'apprendre rien des hommes et d'être instruite par des hommes qui sont les instruments de Dieu. Il nous faut donc examiner qui a composé ce livre, à quelle époque et sur quel sujet il a été composé, et pour quelle raison il nous est ordonné, en cette solennité, d'en faire lecture. Jamais vous ne l'avez entendu lire durant toute l'année. C'est là un point qu'il nous importe d'éclaircir. Après cela nous aurons à rechercher la raison de ce titre : *Actes des Apôtres*.

Il ne faut point, en effet, traiter les titres indifféremment. Au lieu d'aborder sur-le-champ le commencement de l'ouvrage, il est bon de considérer le nom qui lui est donné. De même que, parmi les hommes, la tête fait mieux connaître le reste du corps, et que le visage, qui en occupe la partie supérieure, indique clairement la disposition des autres membres; de même le titre, placé à la partie supérieure et en quelque sorte sur le front d'un ouvrage, nous donne une connaissance plus claire de ce qu'il contient. N'avez-vous point remarqué dans les portraits des empereurs, que l'image de leurs traits occupe la partie supérieure et porte le nom de l'empereur qu'elle représente, tandis que, à la partie inférieure, sont inscrits ses triomphes, ses victoires, ses hauts faits? Les Ecritures nous offrent aussi quelque chose de semblable. A la partie supérieure se trouve reproduite l'image impériale; au-dessous sont racontés les triomphes, les victoires, les hauts faits. Nous agissons à peu près dans le même sens, quand nous recevons quelque lettre : nous n'allons pas sur-le-champ en rompre les liens;

ni en lire aussitôt le contenu; mais nous commençons par en examiner le titre, et nous apprenons de la sorte, et de qui vient la lettre, et à qui elle est adressée. Or, ne serait-il point déraisonnable d'agir avec tant de soin dans les choses du siècle, d'y éviter toute espèce de confusion et de désordre, d'aborder toute chose en son temps; et dans le présent sujet de ne pas nous contenir, et de passer immédiatement au commencement de l'ouvrage? Voulez-vous voir quelle est l'importance d'un titre, quelle en est la valeur, quels trésors renferme le nom que porte chacun des saints Livres? Ecoutez, et ne dédaignez pas le titre des divines Ecritures. Cette histoire est racontée dans le livre qui nous occupe.

Paul entre un jour à Athènes; il trouve dans cette ville, non point un livre divin, mais un autel consacré aux idoles. Sur l'autel, il y avait un titre conçu en ces termes: *Au dieu inconnu.* L'Apôtre ne regarde point cela avec indifférence, et il se sert du titre de l'autel pour renverser l'autel. Paul le saint, Paul, rempli de la grâce de l'Esprit, s'arrête devant le titre de l'autel et vous ne vous arrêteriez pas devant le titre des Ecritures! Paul ne néglige pas un titre écrit par les Athéniens idolâtres, et les titres écrits par l'Esprit saint vous les estimeriez inutiles! Et quelle excuse pensez-vous obtenir? Mais voyons les avantages dont ce titre est la source. Lorsque vous vous serez convaincus par vous-mêmes de la haute valeur d'une inscription gravée sur un autel, vous comprendrez que les titres des divines Ecritures auront une valeur beaucoup plus haute. Paul entre donc dans une ville, et y trouve un autel portant cette inscription: *Au Dieu inconnu.* Que va-t-il faire? Les habitants de cette ville sont tous Grecs, tous impies. A quel parti s'arrêtera-t-il? parlera-t-il de l'Evangile? mais on s'en moquera. Parlera-t-il des prophètes et des commandements de la loi? mais on n'y croira pas. Que faire donc? il court vers l'autel, et il se sert des armes de ses ennemis pour en triompher. C'est là ce qu'il disait lui-même: « Je me suis fait tout à tous, Juif avec les Juifs, avec ceux qui n'avaient point de loi comme si je n'en avais point moi-même. » I *Corinth.*, IX, 20-21. Il voit l'autel, il voit l'inscription, et il cède au mouvement de l'Esprit. Telle est la grâce de cet Esprit divin: pour les personnes qui l'ont reçu, tout devient une source d'avantages. Telles sont nos armes spirituelles. « Nous réduisons en captivité, disait l'Apôtre, et nous assujettissons toute pensée à l'empire du Christ. » II *Corinth.*, X, 5. Paul vit donc l'autel, et, loin d'être saisi de crainte, il se fait de cet autel une arme pour sa cause, ou plutôt, s'inquiétant peu des paroles, il en change le sens. Tel, à la guerre, un général voyant un soldat courageux combattre dans les rangs ennemis, saisit ce guerrier par la chevelure, l'entraîne dans ses propres rangs et le fait combattre ensuite pour sa propre cause; tel, Paul, apercevant l'inscription de l'autel, pour ainsi dire dans les rangs ennemis, l'attire dans ses propres rangs, afin qu'elle combatte avec Paul contre les Athéniens, et non avec les Athéniens contre Paul; car c'était un glaive pour les Athéniens, c'était une épée pour les ennemis que cette inscription; mais cette épée servit à trancher la tête des ennemis eux-mêmes. Ce ne serait point aussi étonnant si Paul eût vaincu avec ses propres armes: les choses se seraient passées comme elles se passent ordinairement. Mais, ce qui est étonnant et extraordinaire, c'est lorsque les armes des ennemis sont employées comme autant de moyens d'attaque contre les ennemis; lorsque le trait lancé par eux contre nous retourne leur infliger une blessure mortelle.

Saint Paul mis en parallèle avec David.

4. Voilà quelle est la vertu de l'Esprit. David autrefois agit de la même manière; il se présenta sans armes au combat, afin que la grâce de Dieu brillât de tout son éclat. Loin de nous, dit-il, tout moyen humain, puisque Dieu combat lui-même pour nous. Il s'avança sans armes, et il renversa cette tour vivante. N'ayant point d'armes, il courut s'emparer de l'épée de Goliath, et trancha ainsi la tête du barbare. Telle a été la conduite de Paul au sujet de cette inscription. Et pour que sa victoire paraisse dans tout son jour, je vous expliquerai la portée de l'inscription qui nous occupe. Paul trouve donc à Athènes un autel sur lequel il était écrit: *Au Dieu inconnu.* Or, quel était ce Dieu inconnu,

sinon le Christ? Comprenez-vous comment l'Apôtre a rendu en quelque sorte cette inscription à la liberté, non pour le malheur de ceux qui l'avaient écrite, mais dans leur intérêt et pour leur salut? — Et quoi! dira quelqu'un, est-ce que les Athéniens avaient le Christ en vue, quand ils écrivaient ces mots? — Si les Athéniens, en écrivant ces mots, avaient eu en vue le Christ, il n'y aurait alors rien d'étonnant. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que les Athéniens aient rédigé cette inscription dans un but, et que Paul ait pu l'interpréter dans un autre. Il serait utile en premier lieu d'exposer pourquoi les Athéniens avaient inscrit ces mots : *Au Dieu inconnu?* Quel était donc leur motif? Ils adoraient un grand nombre de dieux, ou plutôt un grand nombre de démons; car « tous les dieux des nations sont des démons. » *Psalm.* xcv, 5. Ils avaient les dieux de leur pays et les dieux étrangers. Quelle moquerie! Si Dieu existe, il ne saurait être étranger, étant le maître de la terre entière. Les Athéniens avaient reçu de leurs pères quelques-uns de leurs dieux, et les autres de plusieurs nations voisines, telles que les Scythes, les Thraces, les Egyptiens. Si vous étiez versés dans l'érudition profane, je vous rappellerais toutes ces histoires. Comme les Grecs n'avaient point eu tous ces dieux dans le commencement, et qu'ils les avaient reçus les uns après les autres, ceux-ci ayant été introduits par leurs ancêtres, ceux-là de leur vivant, ils tinrent entre eux ce langage : De même que nous ne connaissions point ces dieux, puisque nous ne les avons reçus et connus que récemment; de même il pourrait y avoir un autre Dieu également inconnu de nous, que nous négligerions à notre insu, et qui ne recevrait pas nos hommages. Et que résolurent-ils? Ils dressèrent un autel, et y écrivirent : *Au Dieu inconnu.* Inscription dont le sens était celui-ci : S'il y a quelque autre Dieu que nous ne connaissions pas encore, à celui-là aussi nous accorderons nos adorations. Voyez jusqu'où allait leur superstition. C'est pourquoi Paul leur disait, en commençant : « Je vois qu'en toute chose vous poussez la superstition à l'excès. » *Act.*, xvii, 22. Non-seulement vous adorez les dieux que vous connaissez, mais de plus ceux que vous ne connaissez pas. Tel était le motif pour lequel les Athéniens avaient écrit ces mots : *Au Dieu inconnu,* que Paul interprète à sa manière. Ceux-là les appliquaient à d'autres divinités, celui-ci les appliqua au Christ, enchaînant pour ainsi dire la pensée, et l'obligeant à combattre pour sa propre cause.

« Or, celui que vous honorez sans le connaître, je vous l'annonce en ce moment, » *Act.*, xvii, 28, dit l'apôtre; car ce Dieu inconnu n'est autre que le Christ. Admirez sa sagesse spirituelle. Ils pouvaient lui opposer ces difficultés : Les dogmes dont vous entretenez nos oreilles sont des dogmes étrangers; vous nous occupez de choses nouvelles, vous nous apportez un Dieu que nous ne connaissons pas. — Afin donc d'écarter tout soupçon de nouveauté, et de montrer que, loin de prêcher un Dieu étranger, il prêche un Dieu que les Athéniens adoraient et honoraient précédemment, Paul ajoute ces paroles : « Ce Dieu que vous honorez sans le connaître, je vous l'annonce en ce moment. » C'est vous qui m'avez prévenu : votre culte a devancé ma prédication. Ne m'accusez donc pas de vous apporter un Dieu étranger; car le Dieu que je vous annonce est celui que vous honorez sans le connaître d'un culte, indigne sans doute de sa majesté, mais pourtant véritable. Ce ne sont point de semblables autels qu'il faut au Christ, ce sont des autels vivants et spirituels. Mais je puis vous conduire de l'un de ces autels à l'autre. Les Juifs honoraient autrefois Dieu de la sorte; mais ils se sont éloignés de ce culte corporel, en embrassant la foi, et ils sont passés au culte spirituel. Voyez-vous la sagesse de Paul, voyez-vous sa prudence, voyez-vous comment cette inscription, sans qu'il recoure à l'Evangile et aux prophètes, lui fournit un sujet de triomphe? Ne passez donc point indifféremment, mon bien-aimé, devant le titre des livres sacrés. Si vous êtes sobre et vigilant, vous retirerez de grands avantages des livres profanes eux-mêmes. Si, au contraire, vous tombez dans la négligence et la torpeur, les saintes Ecritures mêmes vous seront inutiles. De même qu'un trafiquant habile trouve partout une occasion de gain; de même l'igno-

rant, trouverait-il un trésor, se retirera les mains vides. Vous citerai-je encore un texte semblable que l'on applique dans un autre sens, et dans lequel l'Evangéliste trouve une confirmation de sa cause? Prêtez-moi donc une attention soutenue, et vous verrez que lui aussi assujettit la pensée à l'obéissance du Christ; et vous verrez que si nous pouvons asservir à notre cause ce qui ne nous appartient pas, à plus forte raison obtiendrons-nous sur notre propre terrain des avantages et des profits considérables.

Caïphe était grand-prêtre, cette année. Nouvelle preuve de la perversité des Juifs : ils avaient déshonoré le caractère sacerdotal au point de faire du grand pontificat une chose vénale. Il n'en était point ainsi auparavant; à la mort seule expirait la charge de grand-prêtre. Mais, en ce temps-ci, les pontifes renonçaient de leur vivant à cette dignité. Caïphe étant donc grand-prêtre cette année-là, ameutait les Juifs contre le Christ, et, n'ayant aucun crime à lui reprocher, rongé par la jalousie, il disait : Il faut que cet homme meure. Telle est l'envie; voilà comment elle reconnaît les bienfaits qu'elle a reçus. Puis, Caïphe découvrant le but de ce complot, ajoute : « Il est utile qu'il meure un homme, afin que la nation ne périsse point toute entière.» *Joan.*, XI, 50. Remarquez comment la force de ce mot s'est tournée en notre faveur. Quoique la parole soit du grand-prêtre, vous voyez cependant que le sens a pu en être spirituel. « Il est utile qu'un seul homme meure, afin que la nation ne périsse pas toute entière. » « Il ne parlait point ainsi de lui-même, poursuit l'Evangéliste; mais étant le grand-prêtre de cette année, il prophétisa» *Ibid.* 51 que le Christ devait mourir, non-seulement pour les Juifs, mais pour la race humaine toute entière. De là ces mots : « Il est utile qu'un seul homme meure, afin que la nation entière ne périsse pas. » Telle est la puissance de Dieu; voilà comment il oblige la langue des ennemis à rendre témoignage à la vérité.

5. Que nous ne devions point négliger les titres des divines Ecritures, nous l'avons suffisamment établi, pourvu que vous vous en souveniez. Je désirerais encore vous dire quel est l'auteur de ce livre, en quel temps et pour quel but il l'a composé. Mais bornons-nous à retenir ce qui précède, sauf à vous satisfaire sur ces derniers points, si Dieu le permet. En ce moment je veux adresser la parole aux nouveaux illuminés. J'appelle nouveaux illuminés et ceux qui l'ont été il y a deux, trois ou dix jours, et ceux qui l'ont été il y a déjà plus d'une année et plus longtemps encore; car à tous convient cette appellation. Occupons-nous avec zèle de nos âmes, et nous aurons le droit, au bout de dix années, de réclamer ce titre, quand nous aurons conservé la jeunesse dont nous a revêtus le baptême. Ce n'est point le temps qui fait le nouvel illuminé, mais la pureté de vie. Il est facile, si l'on n'y prend garde, de perdre après deux jours le droit de porter ce titre. Je vous rapporterai un exemple à ce sujet, et je vous dirai comment un nouvel illuminé perdit, au bout de deux jours, cet honneur et cette grâce. Je dis un *exemple*, afin qu'à la vue de cette chute vous travailliez à assurer votre propre salut. Ce ne sont point seulement les fidèles qui restent debout, mais encore ceux qui sont tombés, dont le souvenir doit servir à vous guérir et à vous réformer. Simon le Magicien s'était converti; après son baptême il s'était attaché à Philippe, dont il voyait les miracles. Mais, peu de jours après, il retourne à sa perversité première, et il veut acheter à prix d'argent son salut. Que répond Pierre à ce nouvel illuminé : « Je vois que tu es rempli d'un fiel amer, et enchaîné à l'iniquité. Prie donc le Seigneur afin qu'il te pardonne ta malice. » *Act.*, VIII, 22-23. Il n'était point encore entré dans la carrière, et le voilà faisant sur-le-champ la plus déplorable des chutes. S'il est facile de tomber, après deux jours, et de perdre le nom et la grâce de nouvel illuminé, il l'est également de conserver dix ans, vingt ans, et jusqu'à notre dernier soupir, ce nom si beau, cet avantage si précieux. Nous en avons pour témoin Paul lui-même, qui, dans sa vieillesse, brillait du plus vif éclat. Ce n'est point là une jeunesse qui dépende de la nature, et ces deux choses dépendent de notre volonté; il est en notre pouvoir ou de vieillir, ou de conserver notre jeunesse. En ce qui regarde le corps, quelques soins que l'on prenne,

Quel doit être le véritable néophyte.

quelques moyens que l'on emploie, quelques ménagements que l'on ait, resterait-on constamment dedans, et lui épargnerait-on tout labeur pénible et toute fatigue; telle est la loi de la nature qu'il subira infailliblement les atteintes de la vieillesse. Il n'en est point de même pour l'âme : vous aurez beau la tourmenter, vous aurez beau l'assujettir aux peines de cette vie et aux soucis de ce monde, elle n'en conservera pas moins une inaltérable jeunesse. Voyez les astres qui brillent dans les cieux. Il y a plus de six mille ans qu'ils resplendissent, et il n'en est point un seul dont l'éclat ait été obscurci. Si, dans l'ordre de la nature, la lumière conserve la même vivacité, dans l'ordre de la volonté la lumière ne conservera-t-elle pas mieux son état originaire? Elle ne se bornera pas, si vous voulez, à le conserver, mais elle gagnera tellement en splendeur qu'elle le disputera aux rayons du soleil lui-même.

Voulez-vous comprendre comment on peut être encore au bout d'un très-long temps nouvel illuminé? Ecoutez le langage de Paul à des hommes qui l'avaient été si longtemps auparavant : « Vous brillez parmi eux comme des astres dans le monde, conservant pour ma gloire la parole de vie. » *Philipp.*, II, 15-16. Vous vous êtes dépouillés de vos vêtements vieux et en lambeaux, vous avez reçu l'onction du baume spirituel, vous avez recouvré tous la liberté : que nul ne revienne désormais à son premier esclavage. C'est une guerre, c'est un combat que vous avez à soutenir. Or, l'esclave n'a point le droit de combattre, le serviteur n'a point le droit de porter les armes. Trouve-t-on quelque esclave parmi les soldats, on le flétrit et on le chasse de leurs rangs. Ce n'est pas seulement dans le service militaire, mais encore aux jeux olympiques que l'on observe cet usage. Après une résidence de trente jours, on conduit les athlètes hors de la ville, et ils passent sous les regards de l'assemblée entière, tandis que le héraut crie : A-t-on à dire quelque chose contre celui-ci? De façon à ce que nul ne mette le pied dans l'arène qu'après avoir été à l'abri de tout soupçon de condition servile. Si le démon ne veut point d'esclaves dans ses combats, comment avez-vous l'audace, vous qui êtes l'esclave du péché, d'aborder les combats du Christ? Là, le héraut demande si l'on n'a rien à reprocher à l'athlète : ici le Christ ne parle point de la sorte, serions-nous incriminés par tout le monde avant le baptême. — Pour moi, dit-il, je vous accepte, je vous délivrerai de la servitude, et, après vous avoir rendu la liberté, je vous introduirai dans la carrière. — Voyez-vous la bonté de notre agonothète? il ne s'inquiète pas de nos précédents, mais des actions postérieures au baptême; il nous en demande compte. Quand vous étiez encore esclave, vous aviez une infinité d'accusateurs, la conscience, vos péchés, tous les démons. Néanmoins, dit le Sauveur, aucun ne m'a irrité contre vous; je ne vous ai point estimé indigne de mes combats, et je vous ai donné accès dans l'arène, ayant égard non pas à vos mérites, mais à ma miséricorde.

Epreuves des athlètes pour les jeux olympiques.

Restez-y donc et combattez, qu'il s'agisse de la course, du pugilat, du pancrace; faites-le au grand jour avec un dessein et un but déterminés. Ecoutez un trait de Paul : A peine montait-il de la piscine, et avait-il reçu le baptême, qu'il marchait au combat, prêchant que celui-là est le Fils de Dieu, et confondant ainsi les Juifs, dès sa conversion. Vous ne pouvez point, vous, prêcher, et vous n'avez point à dispenser la parole doctrinale? Eh bien, enseignez par vos œuvres, par votre conduite, par l'éclat de vos actions. « Que votre lumière, disait le Christ, brille aux regards des hommes, afin que les hommes voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, V, 16. Vous ne pouvez confondre les Juifs de vive voix? Faites en sorte de les confondre par vos mœurs; faites en sorte d'émouvoir par votre changement les Grecs eux-mêmes. Lorsqu'ils vous verront vous, naguère impudique, méchant, indifférent et corrompu, changé tout-à-coup, et confirmant ce changement dont la grâce est le principe par le changement de vos mœurs, ne seront-ils pas confondus et ne diront-ils pas ce que les Juifs disaient autrefois de l'aveugle : « C'est lui, ce n'est pas lui, non, c'est lui? » *Joan.*, IX, 8-9.

Langage étonnant, signe d'une confusion véritable; ils doutent sur un point qu'ils con-

naissent fort bien, ils sont divisés entre eux, ils n'ajoutent foi ni à leur propre conscience, ni à leurs propres yeux. L'aveugle de l'Evangile recouvra la lumière du corps, vous avez recouvré, vous, la lumière de l'âme. Il put lever les yeux vers le soleil qui nous éclaire; levez-les, vous, vers le soleil de justice. Vous avez reconnu votre Maître; que vos actions soient en rapport avec cette connaissance, afin d'obtenir le royaume des cieux, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire, honneur, puissance soient au Père ainsi qu'à l'Esprit, source de sainteté et de vie, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Amen.

DEUXIÈME HOMÉLIE.

De l'assemblée qui eut lieu dans la vieille église après un long intervalle de temps. — Sur le titre des *Actes des Apôtres*. — Qu'une vie vertueuse est plus profitable que les signes et les prodiges. — Quelle différence il y a entre les miracles et les mœurs.

1. Nous voici revenus, après si longtemps, auprès de notre Mère, de cette Eglise si douce et si chère à nos cœurs, de cette Eglise notre mère et la mère de toutes les Eglises. Elle l'est, non-seulement à cause de son antiquité dans l'ordre du temps, mais parce que les mains des apôtres eux-mêmes l'ont fondée. Aussi, de même qu'elle a été bien souvent renversée pour le nom du Christ, de même elle s'est relevée par la puissance du Christ. Outre qu'elle a été fondée par les mains des apôtres, elle a reçu, par un conseil du Maître des apôtres, des défenses d'une nouvelle et étrange nature. Ce n'est point en superposant du bois et des pierres qu'il a bâti son enceinte; il ne l'a point entourée de fossés, il n'en a point hérissé les abords de pieux, il n'a point élevé des tours pour garantir sa sécurité; il lui a suffi de prononcer deux simples paroles, et ces paroles l'ont mieux défendue que les remparts, que les tours, que les fossés et toute autre fortification. Et quelles sont ces paroles dont la vertu est si extraordinaire? « Sur cette pierre je bâtirai mon Eglise; et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » *Matth.*, XVI, 18. Voilà le rempart, voilà l'enceinte, voilà les défenses dont nous parlions; voilà notre port et notre asile. Et jugez par cette circonstance de la force inexpugnable de ce rempart. Le Sauveur ne dit pas seulement que les complots des hommes ne prévaudront point contre elle; mais pas même les machinations de l'enfer. « Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Il ne dit point, ne l'attaqueront pas, mais *ne prévaudront point contre elle;* elles l'attaqueront certainement, mais elles n'en triompheront pas.

Et que signifient ces mots, *les portes de l'enfer?* La signification, ce semble, en est assez obscure. Comprenons ce que c'est que la porte d'une ville, et nous saurons ce que c'est que la porte de l'enfer. La porte d'une ville est ce qui permet d'entrer dans cette ville. Par conséquent, la porte de l'enfer sera tout objet qui conduit à l'enfer. Tel est donc le sens de ces paroles : A quelques assauts que l'Eglise soit en butte, quels que soient les dangers qui l'assailliront, fussent-ils capables de nous conduire dans l'enfer, l'Eglise restera toujours immobile. Le Seigneur pouvait sans doute la mettre à l'abri de tous les dangers. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait? Parce qu'il est plus digne de lui de la laisser exposée aux épreuves que de l'en préserver, pourvu qu'il veille à ce qu'il ne résulte pour elle, de ces attaques, aucun préjudice. S'il a permis qu'elle eût à subir toute sorte de tentations, c'est afin de l'éprouver davantage : « Car la tribulation produit la patience, et la patience l'épreuve. » *Rom.*, v, 3-4. Pour montrer sa puissance avec plus d'éclat, il arrache l'Eglise des portes mêmes de la mort. Voilà pourquoi il a permis à la tempête de s'élever, et ne lui a pas permis d'engloutir le navire. Si nous admirons un pilote, ce n'est pas lorsqu'il navigue par une brise favorable, ni lorsque, ayant eu continuellement le vent en poupe, il ramène le bâtiment sain et sauf; mais lorsque, la mer étant agitée, les flots irrités, l'ouragan déchaîné, il oppose son art à la violence des vents, et arrache son vaisseau aux fureurs de la tempête. Ainsi fait le

Christ : abandonnant l'Eglise, tel qu'un vaisseau, aux flots du siècle, il n'a point apaisé la tempête, mais il a sauvé l'Eglise de ses fureurs; il n'a point calmé la mer, mais il a mis le navire en sûreté : les peuples se sont soulevés de toute part, comme des flots en furie; les esprits mauvais se sont donné carrière, comme des vents funestes; la tourmente est devenue générale, et le Christ a rendu le calme à l'Eglise. Chose étonnante, non-seulement la tempête n'a point abîmé le vaisseau, mais le vaisseau a calmé la tempête.

L'Eglise est invincible malgré les nombreuses persécutions

En effet, les nombreuses persécutions auxquelles l'Eglise a été sujette, loin de la submerger, ont été apaisées par l'Eglise. Et comment, de quelle manière, par quelle vertu? Par la vertu de cette sentence : « Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.» *Matth.*, XVI, 18. Quels n'ont point été les efforts des Grecs pour effacer cette parole, pour rendre vain ce décret! Mais leurs efforts ont été inutiles, car ce décret était un décret de Dieu même. De même que les ennemis auraient beau assaillir de traits une tour construite avec des pierres dont la dureté serait celle des diamants, une tour dont le fer unirait étroitement toutes les parties, qu'ils n'entameraient point l'édifice, qu'ils n'en ébranleraient pas la solidité, et qu'ils seraient obligés de se retirer sans lui avoir nui en aucune manière, sans lui avoir fait aucun mal, et après y avoir épuisé toutes leurs ressources; de même, après avoir battu en brèche de tout côté cette parole semblable à une tour élevée et inexpugnable, placée au milieu de l'univers, les Grecs en ont démontré l'inaltérable solidité, et sont morts après y avoir épuisé toutes leurs forces. Quels moyens n'ont-ils pas employés à l'encontre de cette sentence? des armées ont été mises sur pied, des armes ont été agitées, des princes ont fait la guerre, les peuples se sont soulevés, les villes se sont insurgées, les juges ont manifesté leur indignation, on a inventé toute espèce de supplices, on a mis en jeu des châtiments de toute nature : le feu, le fer, les dents des bêtes féroces, les précipices, les submersions, les cachots, les chevalets, les croix, les fournaises. Toutes les tortures imaginables ont été mises en œuvre; aux plus horribles menaces se joignaient les plus séduisantes promesses, afin d'effrayer d'une façon, d'amollir et d'attirer de l'autre. Aucun genre de tromperie, aucun genre de violence n'a été oublié. Les pères ont livré leurs enfants; des enfants ont méconnu leurs pères; les mères ne se sont point souvenues des douleurs de l'enfantement : on a renversé les lois de la nature. Mais les fondements de l'Eglise n'ont point été pour cela ébranlés; et, quoique ses proches fussent les auteurs de la guerre, la guerre n'est point arrivée aux pieds de ses murailles, à cause de cette parole : « Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Et n'y voyez pas une simple parole, mais la parole même de Dieu. C'est par une parole que Dieu a consolidé le ciel; c'est par une parole qu'il a fondé la terre sur les eaux, de telle sorte que l'élément pesant et solide a été porté par l'élément liquide et léger; la mer irrésistible dans ses violences, la mer avec ses vagues si nombreuses, Dieu, par une parole, lui a donné pour barrière un faible rempart de sable. Vous étonnerez-vous, après cela, si Dieu, qui par sa parole a consolidé le ciel, a fondé la terre, a emprisonné la mer, se sert encore d'une parole pour assurer l'existence de l'Eglise, mille fois plus précieuse que le ciel, la terre et la mer?

2. Puisque l'édifice est inébranlable, le rempart indestructible, examinons comment les apôtres en ont établi les fondements, à quelle profondeur ils ont creusé, afin d'en assurer la solidité. Ils n'ont point creusé à une grande profondeur, ils n'ont pas eu besoin de prendre cette peine. Et pourquoi? Parce qu'ils ont trouvé de vieux et antiques fondements, les fondements établis par les prophètes. Un homme qui aurait le dessein de construire un vaste édifice, et qui trouverait d'antiques fondements, solides et inébranlables, n'irait pas les détruire, ni en disperser les pierres, il laisserait ces fondements dans cet état, et élèverait dessus sa nouvelle demeure. C'est ainsi que les apôtres, ayant à bâtir ce magnifique édifice, cette Eglise qui occupe la face de la terre, ne creusèrent point bien avant, et, trouvant des fondements antiques, les fondements construits par les prophètes, loin de les détruire, loin de changer la construction, la

doctrine, les laissèrent dans cet état pour y élever à leur tour leur propre doctrine, à savoir, la foi nouvelle de l'Eglise. Pour vous convaincre qu'ils n'ont point détruit les antiques fondements, et qu'ils ont bâti dessus, écoutez Paul, ce sage architecte, nous apprenant la disposition de l'édifice. Il est, en effet, un sage architecte : « Comme un sage architecte, dit-il, j'ai posé les fondements. » I *Corinth.*, III, 10. Voyons comment il les a posés. C'est, dit-il, sur des fondements antiques, sur ceux des prophètes. Et où en est la preuve? « Vous n'êtes plus étrangers, dit-il, vous êtes les concitoyens des saints, élevés sur le fondement des apôtres et des prophètes. » *Ephes.*, II, 19-20. Il y a là fondement et fondement : celui des prophètes et celui des apôtres qui s'élève au-dessus. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que les apôtres ne vinrent pas immédiatement après les prophètes, et qu'il s'écoula entre eux un temps considérable. Et pourquoi cela? Ainsi agissent les bons architectes. Lorsqu'ils ont construit les fondements, ils n'y bâtissent pas de suite le reste de l'édifice, de crainte que la maçonnerie fraîche et récente ne soit incapable de supporter le poids des murailles. C'est pourquoi ils attendent assez longtemps, afin que les pierres adhèrent entre elles; et quand ils voient cette adhésion opérée parfaitement, alors ils construisent dessus la masse des murailles. Pareillement, le Christ a attendu que le fondement des prophètes eût pris de la consistance dans les âmes, et que leur doctrine eût acquis de la fermeté. Lorsqu'il vit l'édifice inébranlable, les dogmes sacrés liés assez étroitement pour supporter une philosophie nouvelle, alors il envoya les apôtres pour construire sur le fondement des prophètes les murs de l'Eglise. Aussi l'Apôtre ne dit pas, *construits sur le fondement des prophètes*, mais *construits dessus*. Voyons comment ils ont été construits. Et où l'apprendrons-nous? Où, sinon dans le livre des Actes, dont nous vous avons entretenus précédemment? Peut-être sommes-nous encore chargés à cet égard de quelque petite dette qu'il nous faut acquitter aujourd'hui. Et quelle est cette dette? Elle consiste à expliquer le titre même de ce livre. Ce titre n'est point facile à comprendre, ni sans importance, comme plusieurs l'imaginent. Il a besoin d'être soumis à un sérieux examen. Et quel est le titre de ce livre? *Actes des Apôtres*. Est-ce que ce titre n'est pas clair? est-ce qu'il ne semble point facile, et à la portée de tous? — Suivez attentivement mes paroles, et vous verrez quelle en est la profondeur.

Exposition du titre des Actes des Apôtres.

Pourquoi l'auteur n'a-t-il pas dit *Miracles des Apôtres?* pourquoi ne l'a-t-il pas intitulé : *Signes des Apôtres?* ou bien encore : *Vertus et prodiges des Apôtres?* Pourquoi a-t-il choisi *Actes des Apôtres?* Les actes et les signes ne sont point la même chose; ce n'est point la même chose que des actes et des miracles; ce n'est point la même chose que des actes, des vertus et des prodiges. Il y a une grande différence entre les uns et les autres : un acte est l'effet de notre propre activité; un miracle est un bienfait de la munificence divine. Voyez-vous l'intervalle qui sépare un acte d'un miracle? un acte est le résultat des sueurs de l'homme; un miracle est un témoignage de la largesse de Dieu : un acte puise son principe dans notre volonté; un miracle prend son origine dans la grâce de Dieu : l'un est le fruit d'un conseil d'en haut; l'autre d'une résolution d'ici-bas. A la formation d'un acte, deux choses concourent, notre activité et la divine grâce; le miracle, au contraire, n'est que la manifestation pure de la grâce d'en haut, et il n'a aucunement besoin de notre concours. Accomplir un acte, c'est pratiquer l'honnêteté, la chasteté, la modération; c'est dompter la colère, triompher des convoitises, distribuer des aumônes, témoigner de l'humanité, s'exercer à toute sorte de vertus : ce sont là des fruits de nos efforts et de nos labeurs. Faire un miracle, c'est chasser les démons, ouvrir les yeux des aveugles, guérir les lépreux de leurs maux, rendre la force aux membres qui l'ont perdue, ressusciter les morts, et faire d'autres choses également étonnantes. Telle est la différence qui sépare les actes des miracles, les mœurs des signes, notre activité de la grâce de Dieu.

Différence qu'il y a entre un fait et un miracle.

3. Vous montrerai-je encore une différence nouvelle? Si j'ai entrepris aujourd'hui de vous adresser ce discours, c'est pour vous apprendre la nature du signe et des miracles. Le miracle

Autre différence entre un acte et un miracle.

est une œuvre dont la grandeur nous pénètre d'une sorte d'effroi, et qui dépasse notre nature. Un acte, les mœurs, le cèdent sous ce rapport aux signes; mais ils sont pour nous beaucoup plus avantageux et beaucoup plus profitables, nos labeurs ayant leur rétribution, et notre activité sa récompense. Une chose, du reste, vous fera voir combien un acte est plus profitable qu'un miracle. C'est assez d'un acte bon pour en introduire l'auteur, indépendamment de tout miracle, dans le ciel; mais des signes et des miracles ne sauraient, indépendamment des mœurs, introduire dans les sacrés parvis. Comment cela? je vais vous le montrer. Pour vous, remarquez bien la priorité qui appartient aux actes, au point de vue des récompenses; remarquez comment les signes par eux-mêmes sont impuissants à sauver ceux qui les opèrent, tandis qu'un acte par lui-même n'a pas besoin d'autre chose pour assurer notre salut.

« Plusieurs me diront en ce jour, disait le Christ : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom? » Voilà un miracle et un signe. « N'avons-nous pas en votre nom chassé les démons et accompli de nombreux prodiges? » Vous le voyez, il n'est question que de signes et de miracles. Que répond Dieu? Parce que ces miracles étaient seuls, et que les mœurs ne s'y joignaient pas, « éloignez-vous de moi, dit-il, je ne vous connais pas, vous artisans d'iniquité. » *Matth.*, VII, 22-23. Si vous ne les connaissez pas, comment savez-vous qu'ils commettent l'iniquité? C'est que les mots : *Je ne vous connais pas,* expriment non l'ignorance, mais l'aversion et la haine. — « Je ne vous connais pas. » Et pourquoi, je vous le demande? N'avons-nous pas en votre nom chassé les démons? — Voilà pourquoi je vous hais et je vous déteste; parce que les bienfaits ne vous ont pas rendus meilleurs, parce que, honorés comme vous l'avez été, vous êtes restés dans votre malice. « Eloignez-vous de moi, je ne vous connais pas. »

Pourquoi autrefois les indignes recevaient les grâces de Dieu.

Qu'est-ce à dire? Est-ce que autrefois les indignes recevaient les grâces de Dieu? Est-ce que les hommes de mœurs corrompues accomplissaient des miracles et jouissaient des bienfaits du Seigneur, quoique sans souci de mener une conduite irréprochable? Oui, ils en jouissaient, à cause de la miséricorde de Dieu et non à cause de leurs propres mérites. Il fallait répandre en tout lieu la doctrine de la piété, la foi étant à son commencement et à son origine. Un bon cultivateur qui a récemment planté dans le sein de la terre un jeune arbre l'environne, tant qu'il n'a point de force, de toute sorte de soins; il l'entoure d'une haie protectrice, lui donne pour défense un rempart de pierres et d'épines, afin qu'il ne soit pas renversé par les vents, qu'il n'ait rien à souffrir des troupeaux, et qu'il soit à l'abri de toute espèce de dommages. Mais lorsqu'il le voit profondément enraciné dans le sol, se développer et grandir, il enlève tout ce qui le garantissait, parce que l'arbre n'a plus rien à craindre de semblable. Tel est le spectacle que nous montre la foi. Lorsqu'elle n'était qu'une plante jeune et encore tendre, lorsqu'elle venait d'être jetée récemment dans l'âme des hommes, toute sorte de précautions étaient nécessaires; une fois qu'elle y a été enracinée, qu'elle s'est développée et qu'elle a grandi, une fois qu'elle a rempli la terre entière, le Christ a renversé ces soutiens et a fait disparaître sans retour ces précautions. C'est pour cette raison que des grâces étaient dans les commencements accordées aux indignes. Nos pères avaient besoin de ce secours, à cause de la foi. Aujourd'hui ces grâces ne sont même pas accordées à ceux qui les méritent, parce que la foi est assez forte pour se passer de ces auxiliaires.

Pour vous montrer que le langage de tout à l'heure n'est point un artifice, qu'il y est question de signes véritables, que des grâces ont été accordées à des hommes qui en étaient indignes, afin qu'ils en retirassent les résultats mentionnés, et que, touchés de ces bienfaits de Dieu, ils se dépouillassent de leur perversité, Judas, l'un des douze, tout le monde en convient, opérait des miracles, chassait les démons, ressuscitait les morts, purifiait les lépreux; et cependant il perdit le royaume des cieux. Ses miracles ne purent le sauver, parce qu'il était voleur, scélérat, et qu'il trahit son maître. Que les signes séparés d'une conduite excellente et d'une vie pure et

irréprochable soient impuissants à nous sauver, ce que nous venons de dire le démontre. Que nous puissions, sans goûter la consolation de posséder le don des miracles, par notre seule conduite et sans le secours de ce pouvoir, entrer avec confiance dans le royaume des cieux, les paroles suivantes du Christ nous l'apprennent : « Venez, les bénis de mon Père; prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. » *Matth.*, xxv, 34. Et pourquoi cela? parce qu'ils ont ressuscité des morts, parce qu'ils ont guéri des lépreux, parce qu'ils ont chassé les démons? Point du tout. Pourquoi donc alors? « J'ai eu faim, poursuit le Sauveur, et vous m'avez nourri; j'ai eu soif, et vous m'avez désaltéré; j'étais nu, et vous m'avez vêtu; j'étais sans abri, et vous m'avez recueilli. » *Ibid.*, 35-36. Nulle part il n'est question de miracles; partout il s'agit de la conduite. De même que tout à l'heure on ne parlait que de miracles, et que néanmoins le châtiment a été immédiat, la conduite n'étant pas en rapport avec les miracles; de même ici il n'est question que de la conduite, et, quoiqu'on ne parle point du tout de miracles, le salut est sur-le-champ assuré; une conduite excellente est donc par elle-même capable de nous sauver. C'est pour cela que le bienheureux Luc, cet homme généreux et admirable, a mis en tête de son livre : *Actes des apôtres,* et non *Miracles des apôtres*. Pourtant les apôtres ont fait des miracles. Mais leurs miracles ayant été accomplis en un point déterminé du temps, n'ont pas laissé de traces; tandis que leurs actes devront toujours être offerts à l'imitation des hommes qui aspirent au salut. C'est donc parce qu'on nous propose comme modèle les Actes des apôtres, et non leurs miracles, qu'un titre semblable a été donné à ce livre. Vous auriez pu dire, et les indifférents surtout auraient dit, en particulier lorsque nous les exhortons à suivre l'exemple des apôtres et que nous leur parlons ainsi : Imitez Pierre, rivalisez avec Paul, soyez semblables à Jean, devenez les émules de Jacques, ils auraient pu répondre : Cela nous est impossible, nous n'en sommes pas capables, car ils ressuscitaient les morts et ils guérissaient les lépreux. Pour enlever à notre bouche cette excuse impudente : taisez-vous, nous dit-on, gardez le silence; ce ne sont pas les miracles, ce sont les mœurs qui donnent accès au royaume des cieux. Imitez la conduite des apôtres, et vous n'aurez rien à envier aux apôtres. Ce ne sont pas les miracles qui les ont fait apôtres, mais la pureté de leur vie. Que ce soit là le signe distinctif de l'apostolat et le caractère propre des disciples, les paroles du Christ vont vous en convaincre. Faisant un jour le portrait de ses disciples, et désignant le signe distinctif de l'apostolat, il s'exprimait en ces termes : « A cela tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples. » *Joan.*, xiii, 35. *A cela*, et à quoi? Aux miracles qu'ils opéreront, aux morts qu'ils rappelleront à la vie? Non, répondit-il. Et à quoi donc? « A cela tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. » Or, la charité se rapporte non point aux miracles, mais à la conduite. « Elle est la plénitude de la loi. » *Rom.*, xiii, 10. Voyez-vous ce qui caractérise les disciples? Voyez-vous l'image, la forme, le type de l'apostolat? N'en demandez pas davantage. Le Maître a déclaré que la charité caractérise ses disciples. Si donc vous avez la charité, vous êtes apôtre et le premier des apôtres.

A quels signes on doit reconnaître les vrais Apôtres.

4. Voulez-vous l'apprendre d'une autre manière ? S'adressant à Pierre, le Christ lui dit : « Pierre, m'aimez-vous plus que ceux-ci? » *Joan.*, xxi, 17. Le meilleur des titres au royaume des cieux, c'est d'aimer le Christ comme il mérite de l'être. Le Sauveur indique ensuite à quel signe on reconnaîtra cet amour. Ce signe, quel est-il? Que devrons-nous faire plus que les apôtres? Nous faudrait-il ressusciter des morts ou accomplir d'autres semblables prodiges? Point du tout. Que nous faudra-t-il donc faire? Ecoutons le Christ lui-même, objet de cet amour. « Si vous m'aimez plus que ceux-ci, poursuit-il, paissez mes brebis. » *Ibid.* Voilà encore un éloge qui regarde la conduite. Car la sollicitude, la sympathie, la vigilance, l'oubli de ses propres intérêts pour ne songer qu'à accomplir ses devoirs de pasteur, toutes ces choses se rapportent à la conduite, et non aux prodiges, et non aux miracles. Mais, dira-t-on, c'est par les miracles que les apôtres sont devenus ce qu'ils sont. Non, ce

n'est point par leurs miracles, mais par leurs mœurs qu'ils sont arrivés à cet éclat de renommée. Aussi le Sauveur leur disait-il : « Que votre lumière brille devant les hommes, afin que les hommes voient, non par vos miracles, mais par vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, v, 16. Vous le voyez, partout ce sont les mœurs qu'il célèbre, c'est une vie vertueuse qui est l'objet de ses louanges. Vous montrerai-je encore Pierre lui-même, Pierre le coryphée des apôtres, dont les vertus ont été si remarquables et dont les miracles dépassaient la nature même, glorifié, si l'on met ces deux choses en regard, ses vertus d'un côté, ses miracles de l'autre; glorifié, dis-je, moins à cause de ses miracles qu'à cause de ses vertus? Ecoutez ce récit :

« Pierre et Jean montaient au temple vers la neuvième heure, celle de la prière. » *Act.*, III, 1. Ne traitons point avec indifférence ce récit; arrêtez-vous au contraire dès le début, et apprenez quelles étaient la charité, l'harmonie, la concorde des apôtres, leur union étroite en toute chose, et comment l'affection selon Dieu, qui les enchaînait tous, inspirait toutes leurs actions, et soit à table, soit dans les prières, soit pour leur démarche, soit pour toute autre chose, les rapprochait les uns des autres. Si ces hommes, tours et colonnes véritables, quoiqu'ils jouissent de la plus grande faveur auprès de Dieu, avaient ainsi besoin d'un secours mutuel, et puisaient des forces dans une assistance réciproque; à plus forte raison, nous, si faibles, si misérables, sans valeur aucune, aurons-nous besoin d'un semblable secours. « Le frère, est-il écrit, qui est secouru par son frère, ressemble à une ville fortifiée. » *Prov.*, XVIII, 19. Et encore : « Comme il est bon, comme il est doux pour des frères d'habiter ensemble? » *Psalm.* CXXXII, 1. Pierre et Jean étaient ensemble, et ils avaient Jésus au milieu d'eux. « Là où deux ou trois personnes, disait le Sauveur, seront rassemblées en mon nom, je serai au milieu d'elles.» *Matth.*, XVIII, 20. Voyez-vous quels avantages il y a à être réunis; et ils n'étaient pas simplement réunis. — Nous le sommes nous aussi en ce moment. — A être réunis, il faut l'être par le lien de la charité, par les dispositions de la volonté. De même que maintenant nos corps sont à côté les uns des autres, qu'ils sont réunis ensemble, il doit en être ainsi de nos cœurs. « Pierre et Jean montaient au temple. » Le voile était déchiré, le Saint des saints était désolé; le privilége d'adorer en un seul lieu était aboli; Paul disait à haute voix : « En tout lieu, élevez des mains pures. » I *Tim.*, II, 8. Pourquoi donc les deux apôtres vont-ils au temple prier? Seraient-ils retombés dans les faiblesses judaïques? Assurément, non; ils condescendent à la faiblesse de leurs frères, et accomplissent ce mot de Paul : « Je suis devenu Juif avec les Juifs. » I *Corinth.*, IX, 20. Ils condescendent à la faiblesse de leurs frères, afin qu'ils soient délivrés de cette faiblesse. D'ailleurs, c'était là que se réunissait la ville entière. Or, de même que les pêcheurs habiles ne recherchent que les endroits des fleuves où se rassemblent les poissons, afin d'obtenir aisément une pêche abondante; de même ces apôtres, pêcheurs spirituels, accouraient en ce lieu où toute la ville était rassemblée, afin d'y tendre les filets de l'Évangile et de s'emparer aisément de leur proie. Ils imitaient leur Maître : « Tous les jours, disait le Christ, j'étais avec vous dans le temple. » *Matth.*, XXVI, 55. Pourquoi dans le temple? Afin de gagner les personnes qui étaient dans le temple. De même Pierre et Jean y venaient pour prier; ils devaient aussi y répandre la semence de la doctrine.

« Ils venaient dans le temple pour prier, vers la neuvième heure de la prière. » Ce n'est pas sans raison qu'il est fait mention de l'heure. C'est à cette même heure, vous ai-je dit bien souvent, que le paradis a été ouvert et que le larron y est entré; à cette heure que la malédiction a été effacée, à cette heure que la victime a été offerte pour la terre entière, à cette heure que les ténèbres ont été dissipées, à cette heure que la lumière a brillé, et la lumière sensible et la lumière spirituelle. « Vers la neuvième heure. » A l'heure où le reste des hommes, au sortir du repas, dorment d'un profond sommeil, sous l'influence de l'ivresse, les apôtres, sobres, vigilants, brûlant de zèle, accourent pour prier. Si la prière était nécessaire à ces hommes, dont

les titres de confiance étaient si grands, s'ils priaient avec cette assiduité et cette exactitude, eux dont la conscience n'était chargée d'aucun crime, qu'adviendrait-il de nous, couverts de mille blessures, et qui n'y appliquons pas le remède de la prière? C'est une arme puissante que la prière. Voulez-vous voir quelle en est la puissance? Les apôtres se déchargèrent du soin des pauvres, afin d'avoir plus de temps à consacrer à la prière. « Choisissez parmi vous, dirent-ils, sept hommes d'une probité reconnue; pour nous, nous nous appliquerons à la prédication de la parole et à la prière. » *Act.*, VI, 3.

5. Comme je le disais donc, car il ne faut point oublier notre sujet, à savoir que Pierre, dont les actes et les miracles sont également remarquables, doit principalement à ces actes sa renommée glorieuse, Pierre montait au temple pour prier : « Et un homme, boiteux de naissance, avait été conduit à la porte du temple. » *Act.*, III, 2. Ainsi, c'est à sa naissance même que remontait l'infirmité naturelle de cet homme; elle avait défié l'art du médecin, afin que la grâce de Dieu se manifestât avec plus d'éclat. Ce boiteux était donc couché près de la porte du temple; et, voyant les apôtres entrer, il se tourna vers eux pour en obtenir quelque aumône. Que fait Pierre? « Regarde-nous, » dit-il. *Act.*, III, 4. Il suffira de ce coup d'œil pour te montrer notre pauvreté. Il n'est pour cela besoin ni de discours, ni de raisons, ni de réponses, ni d'enseignements : le vêtement te découvre en nous des pauvres. Voilà un acte qui appartient à l'apostolat, de parler ainsi au pauvre, de ne pas se contenter seulement d'assister son indigence, et de lui dire : Tu verras des richesses d'une plus excellente nature. « Je n'ai ni or, ni argent, dit Pierre; mais ce que j'ai, je te le donne : au nom de Jésus-Christ, lève-toi et marche. » *Act.*, III, 6. Voyez-vous sa pauvreté et sa richesse tout ensemble? Sa pauvreté temporelle, sa richesse spirituelle? Il ne soulage point la pauvreté temporelle de l'infirme; mais il porte remède à l'indigence de la nature.

Quelle bonté de la part de Pierre! « Regarde-nous. » Il ne lui adresse aucune parole blessante ou injurieuse, comme nous en adressons souvent aux pauvres qui nous implorent, leur faisant un crime de leur oisiveté. Est-ce là, ô hommes! le commandement que vous avez reçu? Il ne vous a pas été ordonné de reprocher à l'indigent sa paresse, mais bien de venir en aide à sa pauvreté; vous n'êtes pas chargés d'accuser sa malice, mais de porter remède à son malheur; vous n'avez point à lui faire honte de sa lâcheté, mais à lui tendre une main secourable; vous n'avez point à flétrir ses mœurs, mais à le délivrer de la faim. Pour nous, nous faisons tout le contraire : au lieu de soulager les pauvres qui nous abordent, par quelque aumône, nous aigrissons encore leur plaie en y ajoutant des reproches. Mais Pierre, lui, s'excuse aux yeux de l'infirme, et lui parle avec bonté : « Incline, est-il écrit, du côté du pauvre ton oreille sans amertume, et adresse-lui avec douceur des paroles de paix. » *Eccl.*, IV, 8. « Je n'ai ni or ni argent; mais ce que j'ai, je te le donne : au nom de Jésus-Christ, lève-toi et marche. » Il y a là deux choses, un acte de Pierre et un miracle. L'acte est exprimé par ces mots : « Je n'ai ni or ni argent. » L'acte, c'est de mépriser les choses de la terre, de rejeter toute possession, de dédaigner la vanité présente; mais c'est un miracle que de redresser le boiteux, de rendre le mouvement à ses membres infirmes, Il y a donc là un acte et un miracle. Examinons quel est celui des deux dont Pierre se glorifie.

Que dit-il donc? Qu'il a opéré des prodiges? Et il en avait alors véritablement opéré. Ce n'est pas là son langage : « Voilà que nous avons tout laissé, et que nous vous avons tous suivi. » *Matth.*, XIX, 27. Voyez-vous les actes et les miracles de l'Apôtre, et les premiers seulement couronnés. Et que répond le Christ? Il approuve et il loue son disciple : « Je vous assure, dit-il, que vous qui avez abandonné vos demeures, » etc. Il ne dit pas, *vous qui avez ressuscité les morts ;* mais : « Vous qui avez renoncé à ce que vous possédiez, vous serez assis sur douze trônes; et quiconque aura renoncé à tous ses biens, recueillera la même récompense. » *Matth.*, XIX, 29. Vous ne pouvez point guérir un paralytique, comme le fit Pierre, mais vous pouvez dire comme lui : « Je n'ai ni or ni argent. »

Si vous parlez de la sorte, vous vous rapprocherez de Pierre; ou plutôt, non pas si vous parlez, mais si vous agissez de la sorte. Vous ne pouvez point rendre le mouvement à une main desséchée? Mais vous pouvez, à votre main desséchée par l'inhumanité, rendre le mouvement par l'humanité, « Que votre main, lisons-nous, ne soit pas ouverte pour recevoir, et fermée pour donner. » *Eccl.,* IV, 36. Ce n'est pas seulement la paralysie, vous le voyez, mais encore l'inhumanité qui resserre la main. Déployez-la donc par l'humanité et par l'aumône. Vous ne pouvez pas chasser les démons? Chassez le péché, et vous obtiendrez une plus belle récompense. Voyez-vous partout des louanges plus considérables et une récompense plus abondante accordées, non aux miracles, mais à la conduite et aux œuvres? Si vous le voulez, voici encore une autre preuve : « Les soixante et dix disciples, raconte l'Evangéliste, s'approchèrent du Sauveur, et pleins de joie lui dirent : Seigneur, à votre nom, les démons nous obéissent; et il leur répondit · Ne vous réjouissez pas de ce que les démons vous obéissent; mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux. » *Luc.,* x, 17-20. Ainsi, ce sont partout les actes que l'on signale à notre admiration.

6. Et maintenant résumons ce que nous venons de dire. « A cela, tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. » *Joan.,* XIII, 35. D'où il suit que les œuvres et non les miracles désigneront les disciples du Sauveur. « Pierre, m'aimez-vous plus que ceux-ci? Paissez mes brebis. » *Joan.,* XXI, 17. Voilà un nouveau signe distinctif, pris également parmi les œuvres. En voici un troisième : « Ne vous réjouissez pas de ce que les démons vous obéissent, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux. » *Luc.*, x, 17-20. C'est encore un signe qui se rapporte aux œuvres. Désirez-vous une quatrième démonstration de la même vérité? « Que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, v, 16. Là aussi ce sont les œuvres qui apparaissent. De même, dans ces paroles : « Quiconque abandonnera sa maison, ses frères, ses sœurs, à cause de moi, recevra le centuple et aura pour héritage la vie éternelle. » *Matth.*, XIX, 29. C'est de la conduite, c'est d'une vie parfaite que le Christ fait l'éloge. Vous le voyez : c'est à l'amour des uns pour les autres qu'on doit reconnaître les disciples du Sauveur; c'est au soin avec lequel il paissait ses brebis qu'a été reconnu celui dont l'amour pour le Christ surpassait l'amour des autres apôtres. Les disciples qui se réjouissaient, apprennent du Christ à le faire, non parce qu'ils chassent les démons, mais parce que leurs noms sont écrits dans les cieux; ceux qui rendent gloire à Dieu sont désignés par l'éclat de leurs œuvres; ceux qui obtiennent la vie éternelle et qui reçoivent au centuple, ne doivent cette récompense qu'à leur mépris de tous les biens présents.

Imitez ces exemples, et vous deviendrez vous-même un disciple du Sauveur, et vous prendrez rang parmi les amis de Dieu, et vous le glorifierez, et vous recevrez la vie éternelle, et, quand même vous ne feriez point de miracles, rien ne vous empêchera de jouir de tous ces biens, pourvu que vous meniez une conduite irréprochable. Pierre lui-même fut redevable de ce nom à l'ardeur de son zèle et de son amour, et non à ses miracles et à ses prodiges. Ce n'est pas pour avoir ressuscité les morts, ni pour avoir guéri le paralytique, qu'il fut ainsi nommé : c'est parce qu'il avait confessé hautement sa foi qu'il reçut ce nom en partage : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » *Matth.,* XVI, 18. Et pour quelle raison? Non parce qu'il avait opéré des miracles, mais parce qu'il avait dit : « Vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant. » Ainsi, l'origine du nom de Pierre se trouve non dans ses miracles, mais dans son zèle tout de feu.

Voilà qu'en parlant de Pierre, il me souvient d'un autre Pierre, notre commun père, notre maître, qui, avec la vertu de l'apôtre, a reçu en même temps sa chaire en héritage. C'est un glorieux privilége de notre cité d'avoir eu dès le commencement pour maître, le chef même des apôtres. Il convenait, en effet, que la ville à laquelle appartient la gloire d'avoir entendu la première de toutes les villes du monde le nom

de chrétien eût pour pasteur le prince des apôtres. Mais après l'avoir eu pour maître, nous ne l'avons pas conservé jusqu'à la fin, et nous l'avons cédé à Rome, la reine de l'univers; ou plutôt, nous n'avons pas cessé de le posséder; car, si nous n'avons pas gardé le corps de Pierre, nous gardons sa foi comme nous garderions Pierre lui-même; et dès que nous gardons la foi de Pierre, Pierre est lui-même avec nous. Aussi, en voyant son imitateur, c'est Pierre qu'il nous semble voir. Le Christ appelait Jean du nom d'Elie, non parce qu'il était véritablement Elie, mais parce qu'il était venu avec son esprit et sa vertu. Si Jean, parce qu'il était venu avec l'esprit et la vertu d'Elie, en recevait le nom; il est juste que ce pasteur, étant venu avec la confession et la foi de Pierre, reçoive aussi le nom de Pierre. La similitude des mœurs est un titre à la communauté des noms. Prions tous qu'il arrive à la vieillesse de Pierre; car cet apôtre n'a quitté la vie qu'à un âge très-avancé : « Lorsque tu seras devenu vieux, lui disait le Sauveur, on te ceindra et on te conduira là où tu ne voudras pas aller. » *Joan.*, XXI, 18. Demandons pour lui une longue vie : plus sa vieillesse se prolongera, plus notre jeunesse spirituelle sera florissante. Puissions-nous la conserver toujours pleine de vigueur par les prières de l'un et de l'autre Pierre, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel gloire et puissance soient, ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Amen.

TROISIÈME HOMÉLIE.

De l'utilité de la lecture des saints Livres. — Que la lecture assidue de ces livres a pour conséquence de mettre à l'abri de la servitude et des vicissitudes des choses humaines. — Que le nom d'Apôtre exprime plusieurs dignités. — Que la puissance et l'autorité conférées aux Apôtres surpassent de beaucoup celles des magistrats profanes et des monarques eux-mêmes. — Enfin, des nouveaux illuminés.

1. Lorsque je songe à la pauvreté de mon intelligence, j'éprouve une sorte d'agitation et d'effroi à répondre à l'invitation qui m'est faite d'entretenir une foule si nombreuse; mais lorsque je considère votre ardeur, votre empressement que rien ne ralentit, je reprends courage et confiance, et je m'élance avec ardeur dans la carrière doctrinale. Eussiez-vous affaire à une intelligence de pierre, ce serait assez de votre empressement et de la vivacité de vos désirs pour la dépouiller de sa pesanteur et lui donner des ailes. De même que les animaux sauvages qui, au fort de l'hiver, se retirent dans leurs antres, ne voient pas si tôt apparaître l'été qu'ils abandonnent leur retraite, qu'ils se joignent aux autres animaux, et s'associent à nos transports; de même notre âme ensevelie naguère dans la faiblesse de sa conscience comme dans un antre, dès qu'elle voit le désir de votre charité, sort de sa retraite, se réunit à vous et partage en union avec vous les sublimes transports que l'on éprouve dans cette prairie spirituelle et divine, dans ce paradis de l'Ecriture.

La lecture des saintes Ecritures est un paradis de délices.

C'est, en effet, une prairie spirituelle, un paradis de délices que la lecture de l'Ecriture sainte, un paradis de délices bien préférable au premier paradis. Celui-là, Dieu l'a planté non dans la terre, mais dans les âmes des croyants; il ne l'a point placé dans l'Eden, il ne lui a point assigné un lieu déterminé du côté de l'Orient, il l'a déployé sur la terre entière et lui a donné pour limites celles de l'univers. Oui, Dieu a répandu l'Ecriture sur la terre entière. Ecoutez ces paroles du Prophète : « Leur voix s'est fait entendre sur toute la terre, et leurs paroles sont parvenues jusqu'aux extrémités de l'univers. » *Psalm.*

XVIII, 5. Que vous alliez chez les Indiens, que le soleil levant éclaire les premiers; que vous vous transportiez du côté de l'Océan, jusqu'aux îles Britanniques; que vous traversiez les flots de l'Euxin; que vous vous dirigiez vers les contrées du Septentrion, partout vous entendrez exposer les enseignements de l'Ecriture. La voix sera différente, mais la foi ne le sera pas; la langue variera, mais la pensée sera toujours la même. Il y aura de la diversité dans le langage, mais il n'y en aura pas dans le genre de la piété; on sera barbare par la langue, on sera philosophe par les idées; les sons seront durs et incorrects, mais les mœurs seront religieuses. Voyez-vous l'étendue de ce paradis atteignant les extrémités de la terre? Ici il n'y a point de serpents; aucune bête féroce n'infeste cette contrée, qui est défendue par la grâce même de l'Esprit. Comme le premier paradis, celui-ci a également une source qui donne naissance à une infinité de fleuves, et non pas à quatre seulement. Ce ne sont ni le Tigre, ni l'Euphrate, ni le Nil de l'Egypte, ni le Gange des Indes, mais des fleuves sans nombre qui jaillissent de cette source. Et qui l'assure? Dieu même, à qui nous sommes redevables de ces fleuves. « Celui qui croit en moi, dit-il, comme l'apprend l'Ecriture, des fleuves d'eau vive couleront de son sein. » *Joan.*, VII, 38.

Quels furent les véritables fleuves du paradis.

Vous le voyez : il ne s'agit pas de quatre fleuves; ce sont des fleuves innombrables qui jaillissent de cette source. Mais ce n'est pas seulement par le nombre de ces fleuves que cette source est admirable, elle l'est encore par sa nature; ce n'est pas de l'eau qui en coule, ce sont les dons de l'Esprit. Cette source est répartie entre les âmes de chacun des fidèles; elle ne diminue point; elle est divisée et elle ne s'épuise point; elle se fractionne et elle a toujours la même abondance; dans tous et dans chacun elle est également inépuisable. Tels sont les dons du Saint-Esprit. Voulez-vous connaître l'abondance de cette source? voulez-vous connaître la nature de ces eaux, jusqu'à quel point elles diffèrent des eaux matérielles, combien elles sont à la fois, et plus nobles, et plus admirables? Ecoutez ce que le Christ disait à la Samaritaine, et vous apprécierez l'abondance de cette source : « L'eau que je donnerai, disait-il, deviendra pour le fidèle une source d'eau qui rejaillira jusqu'à la vie éternelle. » *Joan.*, IV, 14. Il ne dit pas, *qui s'écoulera;* il ne dit pas, *qui se répandra;* mais, *qui rejaillira;* exprimant, par cette image, l'abondance de ces eaux. Les eaux qui rejaillissent et que l'on voit sourdre de tout côté, sont les eaux que les sources ne peuvent retenir dans leur sein. Cédant à l'impétuosité de leurs cours, elles se répandent au-dehors par une foule d'issues à la fois. C'est donc pour montrer l'abondance de ces jets que le Sauveur parle d'une eau qui *rejaillit*, et non d'une eau qui s'écoule. Voulez-vous en reconnaître maintenant la nature? Voyez quel en est l'usage. Ce n'est pas à la vie présente que se borne son utilité; elle s'étend jusqu'à la vie éternelle. Restons donc dans ce paradis; asseyons-nous auprès de cette source, de crainte qu'il ne nous arrive ce qui arriva à Adam, et que nous ne venions à perdre le paradis. Gardons-nous contre tout conseil funeste, et repoussons les séductions du démon. Demeurons là; nous y jouirons d'une grande sécurité; occupons-nous assidûment à la lecture de ces Ecritures. De même que les personnes assises auprès d'une fontaine, y goûtent une douce fraîcheur, et, mouillant fréquemment leur visage lorsque la chaleur les accable, en repoussent de cette manière les ardeurs, et, tourmentées par la soif, guérissent aisément cette incommodité, ayant le remède dans la source qui est tout près; ainsi le fidèle qui est assis près de la source des divines Ecritures, serait-il tourmenté par les ardeurs d'une convoitise criminelle, les apaisera facilement en arrosant son âme de ces eaux; serait-il tourmenté par une ardente colère qui embraserait son cœur, semblable à un vase exposé à la flamme, qu'il y verse quelques gouttes de cette eau, et il mettra sur le champ un terme aux obsessions de cette passion; en un mot, son âme sera soustraite à toutes les pensées mauvaises, comme aux flammes d'un incendie, par la lecture des divines Ecritures.

2. C'est pourquoi le grand prophète David, comprenant l'utilité de la lecture des Ecritures saintes, compare l'homme qui s'applique continuellement à les étudier, et qui jouit de leur

entretien, à un arbre toujours florissant et planté près du courant des eaux : « Bienheureux, dit-il, l'homme qui n'est point entré dans le conseil de l'impie, qui ne s'est pas arrêté dans la voie des pécheurs, et qui ne s'est point assis dans la chaire du mal ; mais dont la loi de Dieu est la volonté, et qui médite cette loi et le jour et la nuit. Il sera comme l'arbre qui a été planté près du courant des eaux. » *Psalm.* I, 1-3. De même que cet arbre, planté près du courant des eaux, et debout le long de la rive, grâce à la fraîcheur continuelle dont il jouit, se trouve à l'abri des influences pernicieuses de l'atmosphère, ne redoute pas les rayons embrasés du soleil, et défie la chaleur accablante de l'air, contenant en lui-même une source de fraîcheur suffisante, paralysant et repoussant immédiatement les ardeurs excessives du soleil auxquelles il est exposé ; de même l'âme placée près des courants des divines Ecritures et qui s'y abreuve sans cesse, puise, dans ces courants et dans cette rosée de l'Esprit qu'elle recueille en elle-même, la force de résister à tous les assauts des choses humaines : la maladie, les outrages, la calomnie, les injures, les moqueries, l'indifférence, tous les maux du monde pourront assaillir cette âme ; elle se dérobera sans peine aux atteintes de ces maux, la lecture des Ecritures la remplissant de consolations suffisantes. Ni l'éclat de la gloire, ni la majesté de la puissance, ni la présence de ses amis, ni quoi que ce soit d'humain ne serait capable de consoler l'âme affligée comme le fera la lecture des Ecritures divines. Et pourquoi ? Ces choses sont vaines et périssables ; telle est, par conséquent, la consolation qu'elles procurent. Mais lire les Ecritures, c'est s'entretenir avec Dieu. Or, quand Dieu console une âme remplie de tristesse, quelle est celle des choses créées qui pourrait de nouveau l'attrister ?

Appliquons-nous donc à cette lecture, non-seulement durant ces deux heures, car ce n'est pas assez pour notre sécurité de cette simple audition ; appliquons-nous-y sans relâche. Que chacun, rentré chez lui, prenne la Bible en ses mains, et qu'il repasse le sens des choses qu'il a entendues, s'il veut retirer de l'Ecriture des avantages durables. L'arbre qui est planté près du courant des eaux, n'est point seulement deux ou trois heures en rapport avec elles, mais il y est le jour entier et la nuit entière. Aussi se couvre-t-il d'un épais feuillage, aussi est-il chargé de fruits, quand même personne ne l'arroserait, parce que, planté le long du courant, il s'y abreuve par ses racines, et distribue ensuite, comme par des canaux, cette fraîcheur salutaire dans toutes ses parties. De même celui qui s'occupe continuellement à lire l'Ecriture, et qui reste près de ce courant divin, n'aurait-il personne pour la lui expliquer, en retirerait, par cette lecture incessante, comme par des racines, les plus salutaires avantages. C'est pourquoi nous, qui connaissons vos soucis, vos sollicitudes, vos nombreuses occupations, vous introduisons-nous insensiblement et peu à peu, dans les enseignements de l'Ecriture, et nous efforçons-nous, par la clarté de l'exposition, de rendre durable le souvenir de nos paroles. Lorsqu'il vient à tomber tout-à-coup une pluie violente, elle inonde la surface de la terre sans en pénétrer les profondeurs ; mais lorsqu'elle se répand doucement et peu à peu, semblable à une huile, sur la surface de la terre, elle pénètre par les fissures, comme par autant de veines, dans son sein, répand dans ses entrailles l'humidité, et la rend plus fertile et plus féconde.

Les Ecritures ressemblent à des nuées spirituelles.

Telle est la raison pour laquelle nous répandons peu à peu sur vos âmes cette pluie spirituelle ; car les Ecritures ressemblent à de spirituelles nuées, et les paroles et les pensées qu'elles renferment, à une pluie d'une nature bien plus excellente. Si donc nous répandons peu à peu en vous cette pluie spirituelle, c'est afin que les paroles y pénètrent profondément. De là vient que, ce jour-ci étant le quatrième consacré par nous à vous exposer un même sujet, nous n'avons pas pu encore expliquer un simple titre, et que nous avons toujours à nous en occuper. Il vaut bien mieux, d'ailleurs, creuser dans un espace restreint, et après être descendu fort avant y trouver un trésor des plus précieux, que d'effleurer une grande étendue de terrain sauf à ne recueillir aucun fruit de nos fatigues. Je sais pourtant que plusieurs trouvent cette lenteur désagréable ; mais je ne m'occupe point de leurs accusations ;

ce qui m'occupe, ce sont vos intérêts. Ceux qui peuvent marcher d'un pas rapide, qu'ils attendent leurs frères plus lents; les attendre est pour eux chose facile, tandis que leurs frères plus faibles seront dans l'impuissance de les suivre. Aussi Paul dit-il que nous ne devons pas importuner les faibles et les forcer à tendre vers une perfection qu'ils sont incapables d'atteindre; que c'est à nous, qui sommes robustes, de supporter les infirmités des faibles. Nous, qui avons à cœur votre utilité, nous ne recherchons pas l'ostentation; et pour cela nous insistons sur la doctrine.

Ordre et suite des Homélies sur le commencement des Actes.

3. Je disais donc le premier jour qu'il ne fallait pas traiter les inscriptions avec indifférence; je vous ai lu l'inscription de l'autel, et je vous ai montré avec quelle habileté Paul a fait passer dans ses propres rangs le soldat étranger qui combattait dans les rangs de l'ennemi. Là, s'arrêta le premier jour notre enseignement. Le jour suivant, nous avons recherché quel était l'auteur de ce livre; nous avons trouvé, par la grâce de Dieu, que c'était Luc, l'évangéliste; et nous avons établi la question proposée par plusieurs démonstrations, les unes plus claires, les autres plus obscures. Un grand nombre de nos auditeurs, je ne l'ignore pas, n'ont pas suivi ce qui a été dit en dernier lieu; toutefois, nous ne renoncerons pas pour cela à traiter les questions difficiles. Si les plus claires sont utiles aux esprits simples, les plus difficiles le seront aux esprits perspicaces. Une table doit être chargée de mets variés et multiples, parce que les goûts des invités sont également variés. Après avoir donc parlé, le premier jour, du titre, le second jour, de l'auteur du livre, nous avons entretenu, le troisième jour, nos auditeurs du commencement de cet ouvrage, et nous avons défini, comme le savent les personnes qui étaient présentes, ce que c'est qu'un acte et ce que c'est qu'un miracle, ce que c'est que la conduite et ce que c'est qu'un signe, une œuvre de puissance, un prodige. Nous avons montré quelle différence il y avait entre les uns et les autres; comment les uns étaient plus grands et les autres plus utiles; comment les uns nous méritent, par eux-mêmes, le royaume des cieux, tandis que les autres, s'ils n'ont pas les actes pour auxiliaires, nous ferment l'entrée des célestes parvis. Aujourd'hui, il nous faut expliquer le reste du titre, et dire ce que signifie le nom d'Apôtre. Car ce n'est pas là un vain nom; c'est le nom d'une dignité, et d'une haute dignité, d'une dignité souverainement spirituelle, d'une dignité céleste. Soutenez votre attention.

Dans l'ordre temporel, il y a bien des dignités; mais toutes ne sont pas également honorables; les unes le sont plus, les autres moins. Par exemple, à commencer par la dignité la moins élevée, en premier lieu se présente l'avocat de la ville; au-dessus s'élève le chef de la nation; après lui vient un magistrat encore plus élevé; puis il y a le commandant militaire, puis le gouverneur; enfin, au-dessus de toutes ces dignités s'élève la dignité de consul. Ce sont là, sans doute, autant de dignités véritables, mais qui n'ont pas toutes le même degré. Il en est de même des dignités spirituelles; il y en a plusieurs, mais toutes ne sont pas également élevées; la plus haute de toutes est l'apostolat. Il a fallu vous conduire des choses sensibles aux choses insensibles, à l'exemple du Christ, qui, parlant de l'Esprit, prend l'eau pour terme de comparaison : « Celui qui boit de cette eau, dit-il, aura encore soif; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif. » *Joan.*, IV, 13. Le voyez-vous conduisant la femme à laquelle il s'adresse des choses sensibles aux choses spirituelles? Ainsi nous-même faisons-nous, et remontons-nous des choses inférieures aux choses supérieures, de façon à répandre plus de clarté sur notre discours. C'est pourquoi, vous entretenant de dignités, nous vous rappelons non les dignités spirituelles, mais les dignités temporelles, afin de vous conduire de celles-ci à celles-là. Vous venez d'entendre combien nous avons compté de dignités séculières, et comment les unes sont plus hautes et les autres plus petites, comment la dignité de consul en est pour ainsi dire le couronnement et le faîte. Considérons maintenant les dignités spirituelles.

C'est une dignité spirituelle que celle de prophète; c'en est une autre que celle d'évangéliste, que celle de pasteur, que celle de docteur; les

dons du Saint-Esprit, celui de guérir les maladies, celui d'interpréter les langues indiquent autant de dignités. Ces noms ne désignent que des faveurs; mais, en réalité, ils désignent autant de dignités et de charges. Tout prophète est vraiment un magistrat. Il est magistrat pour nous, celui qui chasse les démons; tous les pasteurs et docteurs, sont également pour nous des magistrats spirituels. Mais au-dessus de toutes ces dignités s'élève la dignité apostolique. Et où en est la preuve? En ce que tous ceux dont nous venons de parler cèdent le pas à l'apôtre. La prééminence que possède la dignité de consul sur toutes les dignités temporelles, la dignité d'apôtre la possède sur toutes les dignités spirituelles. Prêtons l'oreille à Paul, faisant lui-même l'énumération de ces dignités, et accordant la place la plus élevée à la dignité apostolique. Quel est donc son langage? «Dieu a établi dans son Eglise, premièrement des apôtres, secondement des prophètes, troisièmement des docteurs et des pasteurs, puis le don de guérir toutes les maladies.» I *Corinth.*, XII, 28. Voyez-vous la dignité qui domine toutes les autres? Voyez-vous l'Apôtre assis au faite, et précédé ni dominé par personne? Car c'est aux apôtres qu'est accordé le premier rang, aux prophètes le second, aux docteurs et aux pasteurs le troisième; après quoi vient le don de guérir les maladies, le don d'assister les affligés, le don de gouverner, le don de parler diverses langues. Non-seulement l'apostolat est la première de toutes les dignités, mais elle en est encore le fondement et la racine. Si la tête, qui occupe la place la plus élevée du corps humain, outre la domination et la supériorité qu'elle exerce sur les autres membres, donne naissance aux nerfs qui gouvernent les corps, s'épanouissent au sortir du cerveau, et, recevant l'assistance de l'esprit, entretiennent la vie dans l'animal tout entier; de même l'apostolat, outre qu'il l'emporte sur tous les autres dons, et, par la dignité de la puissance, en possède et en contient en lui-même toutes les racines. Ainsi, le prophète ne saurait être à la fois apôtre et prophète; mais l'apôtre est prophète en même temps qu'il possède le don de guérir les maladies, celui de parler plusieurs langues et de les interpréter. C'est pour cela que la racine, le principe de tous les autres dons se trouve dans l'apostolat.

Que faut-il entendre par le don des langues?

4. Que cela soit la vérité, je vous le prouverai par le témoignage de Paul; mais il est nécessaire auparavant de dire ce qu'il faut entendre par le don des langues. Qu'est-ce donc que le don des langues? Autrefois celui qui avait été baptisé et qui croyait, parlait, aussitôt après la manifestation de l'Esprit, des langues différentes. Les hommes d'alors ayant des sentiments trop grossiers, et ne pouvant, avec leurs yeux charnels, voir les dons de l'Esprit, il leur était accordé un don sensible, afin de les éclairer sur le don spirituel; de telle sorte qu'après avoir reçu le baptême, le fidèle parlait notre langue, celle des Perses, celle des Indiens, celle des Scythes; par où les infidèles comprenaient qu'ils avaient reçu le Saint-Esprit. Le signe, à savoir ce langage, était une chose sensible, puisqu'on l'entendait des oreilles du corps; mais ce signe sensible rendait manifeste la présence de la grâce surnaturelle et invisible de l'Esprit. Tel est le signe que l'on appelait don des langues. Celui qui n'avait reçu de la nature qu'une seule langue, recevait de la grâce le pouvoir de parler des langues multiples et variées; et l'on voyait ainsi un seul homme jouir de dons divers, avoir en quelque manière des bouches différentes et des langues différentes. Voyons comment l'Apôtre possédait et ce don et tous les autres. Quant à ce don, Paul s'exprime comme il suit: «Plus que vous, j'ai le don des langues.» I *Corinth.*, XIV, 18. Il possède donc ce don-là; non-seulement il le possède, mais il le possède avec plus d'abondance que les autres fidèles. Il ne se borne pas à dire: *Je puis parler plusieurs langues,* mais bien «plus que vous tous, je possède le don des langues.» Quant à l'esprit de prophétie, il montre qu'il en était doué par ces paroles: «L'Esprit dit ouvertement que, dans la suite des temps, il y aura des époques périlleuses.» I *Tim.*, IV, 1; II *Tim.*, III, 1. Or, annoncer les choses à venir, c'est évidemment de la prophétie. «Sachez-le bien, dit-il encore, il y aura dans la suite des temps des époques périlleuses.» Et encore: «Je vous le dis au nom

du Seigneur, si nous vivons et si nous sommes réservés jusqu'à son avénement, nous ne préviendrons pas ceux qui se seront endormis. » I *Thess.*, IV, 14; c'est encore là de la prophétie. Voyez-vous comment il possédait le don de prophétie et celui des langues? Voulez-vous voir à quel degré il possédait celui de guérir les maladies? Mais peut-être serait-il inutile de citer des textes à l'appui, puisque nous voyons non-seulement les apôtres, mais encore leurs vêtements opérer des prodiges. Que Paul ait été le docteur des nations; il nous le dit dans une foule d'endroits, de même qu'il dit être chargé du soin de la terre entière et du gouvernement des Eglises.

Lors donc que vous entendez ces paroles : « Dieu a établi premièrement les apôtres, secondement les prophètes, troisièmement des pasteurs et des docteurs, ensuite le don de guérir les maladies, le don d'assister les affligés, le don de gouverner, celui des langues, sachez que tous les autres dons sans exception résident dans l'apostolat, comme s'il en était le principe. Vous n'aviez vu peut-être jusqu'ici qu'un simple nom dans le nom d'apôtre : vous savez maintenant quelle profondeur de pensées il renferme. Si nous sommes entré dans ces développements, ce n'est pas pour faire étalage de talent : ces développements d'ailleurs ne nous appartiennent pas; ils appartiennent à l'Esprit qui, par sa grâce, tire les indifférents de leur engourdissement et ne néglige aucune occasion de leur être utile. C'est donc à bon droit que nous avons qualifié l'apostolat de consulat spirituel. Et, en effet, les apôtres sont des magistrats véritables, que Dieu a choisis, non des magistrats chargés du gouvernement de tel peuple, de telle ville en particulier, mais des magistrats chargés tous également du gouvernement de l'univers. Qu'ils soient de véritables magistrats spirituels, je m'efforcerai de vous le démontrer, désirant vous apprendre par cette démonstration que les apôtres l'emportent autant en excellence sur les magistrats temporels, que ceux-ci à leur tour sur des enfants qui s'amusent. La dignité des premiers est bien supérieure à la dignité des seconds; elle exerce sur notre vie bien plus d'influence, et la supprimer serait répandre partout la dissolution et la ruine. Quels sont donc les priviléges d'un magistrat et de quel pouvoir doit-il être revêtu? Du pouvoir de jeter les uns dans les fers, et d'en délivrer les autres; il dépendra de lui de plonger dans un cachot ou d'en faire sortir; il peut encore remettre les dettes pécuniaires, en exempter les uns et obliger les autres à y satisfaire. De même il condamnera à la peine capitale, et il délivrera de la mort. Ou plutôt ceci ne rentre plus dans les priviléges d'un magistrat; c'est un pouvoir particulier à l'empereur. Que dis-je? L'empereur lui-même ne le possède pas tout entier. Il ne saurait rappeler un défunt du trépas? Il peut bien empêcher de conduire un condamné au supplice, il peut bien annuler la sentence; mais rappeler de la mort, il ne le peut pas. Il possède le moindre de ces priviléges, mais il est privé du meilleur. Ce qui distingue encore un magistrat à nos yeux, c'est sa ceinture, la voix du héraut, le cortége des licteurs, son char, son épée; ce sont là autant d'insignes du commandement. Voyons maintenant si la dignité apostolique possède les mêmes priviléges. Elle les possède; mais ces priviléges sont bien supérieurs. Les priviléges dont nous parlions tout à l'heure ne sont que des noms, ceux-ci sont des réalités. C'est la différence qui existe entre des enfants qui jouent aux magistrats et les magistrats vraiment revêtus de ces dignités.

L'apostolat est une véritable magistrature.

Pour vous le faire bien comprendre, nous commencerons, si vous le voulez, par ce qui regarde la mise en captivité. Nous avons dit que l'un des pouvoirs du magistrat consiste à charger de chaînes et à en délivrer. Ce pouvoir, les apôtres aussi le possèdent. « Tous ceux que vous aurez liés sur la terre, disait le Sauveur, seront liés dans les cieux; et tous ceux que vous aurez déliés sur la terre seront déliés dans les cieux. » *Matth.*, XVIII, 18. Vous le voyez, il est ici question de captivité et d'un pouvoir relatif à cette matière. Le nom est le même, mais la chose ne l'est pas. Ici des liens, et là des liens; mais ici les liens de la terre, et là les liens du ciel; car le ciel est la prison de laquelle disposent les apôtres. Apprenez par là l'importance de leur dignité. Ils portent leur sentence sur la terre, et

la vertu de cette sentence arrive jusqu'aux cieux. Tels des empereurs, de la capitale où ils résident, lancent des lois et des décrets dont l'influence s'exerce ensuite sur la terre entière; tels les apôtres portaient des lois dans le lieu où ils résidaient, et la vertu de ces lois et de ces liens non-seulement parcourait la terre entière, mais atteignait jusqu'à la hauteur des cieux. Voilà donc une prison et une prison; l'une sur la terre, et l'autre dans les cieux; l'une pour les corps, et l'autre pour les âmes, ou plutôt celle-ci pour les âmes et pour les corps, car les apôtres enchaînaient également les unes et les autres.

5. Désirez-vous apprendre jusqu'à quel point ils possédaient le pouvoir de remettre les dettes? Vous remarquerez ici une grande différence. Ils ne remettaient point les dettes temporelles, mais les péchés eux-mêmes. « Ceux dont vous aurez remis les péchés, disait le Sauveur, ils leur seront remis; et ceux dont vous les aurez retenus, ils leur seront retenus. » *Joan.*, XX, 23. Serait-il nécessaire après cela de montrer que les apôtres ont envoyé à la mort et qu'ils en ont délivré; et non-seulement par une révocation de sentence ou en arrachant au supplice, mais en rappelant à la vie des hommes déjà plongés dans le sein et dans la corruption de la mort? Et quand ont-ils condamné à la mort, et quand en ont-ils délivré? Ananie et Saphire sont surpris en délit de sacrilége. Quoiqu'ils eussent dérobé des biens qui leur appartenaient, ils n'en avaient pas moins commis un attentat sacrilége, la promesse qu'ils avaient faite leur enlevant la propriété de ces biens. Quelle est la conduite de l'Apôtre? Ecoutez comment il traduit le coupable à la barre du tribunal sur lequel il siége en quelque sorte, et comment, après avoir interrogé le sacrilége avec l'autorité du juge, il porte ensuite la sentence. Il ne la porte pas avant d'avoir interrogé. Pourtant la faute était patente; mais pour nous convaincre, nous étrangers à cette cause, de la justice de sa sentence, il procède à l'interrogatoire en ces termes : « Comment Satan a-t-il tenté ton cœur jusqu'à te faire mentir au Saint-Esprit, et jusqu'à tromper sur le prix du champ? Si tu avais voulu le garder, n'était-il pas toujours à toi, et, après l'avoir vendu, n'étais-tu pas le maître du prix? Tu n'as pas menti aux hommes, mais à Dieu. » *Act.*, V, 3-4. Et que fit Ananie, lorsqu'il entendit ce langage? Il tomba à la renverse et rendit l'esprit.

Les apôtres ont aussi leurs glaives.

Vous le voyez; les apôtres ont aussi leurs glaives. Lors donc que vous entendrez dire à Paul : « Prenez en toute chose le glaive de l'Esprit, à savoir la parole de Dieu; » *Eph.*, VI, 17, souvenez-vous de cette sentence; souvenez-vous que, bien qu'il n'y ait pas de glaive matériel, le sacrilége est tombé sous le coup d'une parole. Voilà l'épée aiguisée et hors du fourreau. Nulle part de fer, nulle part de poignée, des mains nulle part. La langue remplace le bras; les paroles qu'elle profère remplacent l'épée, et frappent soudain Ananie de mort. Peu après sa femme entre : l'Apôtre, voulant lui fournir l'occasion de s'excuser et d'obtenir indulgence, l'interroge en ces termes : « Dis-moi, est-ce là le prix auquel vous avez vendu votre champ? » *Act.*, V, 8. Pourtant il savait fort bien qu'il n'en était pas ainsi; mais il se proposait, par cette question, de lui inspirer des sentiments de repentir, de l'amener à condamner sa faute, et à en obtenir ainsi le pardon. La femme n'en persista pas moins dans ses dispositions impudentes; en conséquence, elle partagea le sort de son mari. Voyez-vous comment les apôtres disposent de la captivité? Voyez-vous le pouvoir qu'ils possèdent de livrer à la mort? Passons à un privilége encore supérieur, celui de rappeler de la mort.

Tabithe, femme célèbre par sa foi et ses nombreuses aumônes, vint à mourir : aussitôt l'on accourt vers les apôtres. On savait qu'ils pouvaient disposer de la mort et de la vie; on connaissait la dignité céleste dont ils avaient été revêtus sur la terre. Pierre étant venu, que fait-il? « Tabithe, dit-il, lève-toi. » *Act.*, IX, 40. Il n'a pas besoin d'autre chose; il ne lui faut ni aides ni serviteurs; ces paroles suffisent pour rappeler le cadavre à la vie : la mort entend sa voix et elle ne peut retenir sa victime. Voyez-vous quelle est la voix de ces juges? Elle est bien faible en comparaison de la voix des juges ordinaires. L'un d'entre eux donne-t-il un ordre, s'il n'y a point de serviteur pour l'exécuter, l'ordre n'est pas accompli. Ici, il n'est pas besoin de

serviteur, Pierre parle, et sa parole est sur-le-champ exécutée. Vous avez vu le pouvoir des apôtres touchant la captivité, premier privilége de la puissance; vous les avez vus remettre les péchés, délivrer de la mort, rappeler à la vie. Voulez-vous connaître encore la ceinture qui les distingue? car le Christ les a envoyés revêtus non d'une ceinture de cuir, mais de la vérité; ceinture spirituelle et sainte à la fois. De là ces mots : « Donnez à vos reins pour ceinture la vérité. » *Ephes.*, VI, 14. Puisque leur dignité est spirituelle, il ne faut rien de sensible. « Toute la gloire de la fille du roi est au dedans. » *Psalm.* XLIV, 14. Que dire encore? Désirez-vous voir des bourreaux? On appelle bourreaux les hommes qui battent les accusés de verges, qui les suspendent au chevalet, qui leur déchirent les flancs, qui infligent les châtiments et les tortures. Voulez-vous voir de ces bourreaux? Ce ne sont pas des hommes; c'est le diable lui-même, ce sont les démons. Quoique entourés d'une chair et d'un corps, les apôtres ont à leur service des puissances incorporelles. Ecoutez avec quelle autorité Paul en dispose. Ecrivant au sujet d'un fidèle coupable de fornication, il disait : « Livrez cet homme à Satan, pour qu'il soit châtié en sa chair. » I *Corinth.*, v, 5. D'autres blasphèment; il fait la même chose : « Je les ai livrés à Satan, dit-il, afin qu'ils apprennent à ne pas blasphémer. » I *Tim.*, I, 20.

Les apôtres possédaient également des chars.

Que nous reste-t-il encore à montrer? qu'ils avaient aussi des chars? Il ne nous sera pas difficile de le faire. Quand Philippe eut baptisé l'eunuque et l'eut initié à nos mystères, ayant à s'en retourner, il fut ravi par l'Esprit et transporté du désert dans Azot. Voyez-vous ce char ailé? Voyez-vous ces coursiers plus rapides que le vent? Faut-il encore que l'Apôtre se transporte dans le paradis, qui est si loin de nous, à une si grande distance? Lui aussi est ravi soudain, et sans aucune fatigue, et en un moment il y est transporté. Tels étaient leurs chars. Quant à la voix du héraut, elle était en rapport avec leur dignité. Ce n'était point un homme qui marchait devant eux et qui faisait entendre sa voix; la grâce de l'Esprit, l'éclat des miracles, plus frappant que les accents de la trompette, leur ouvrait partout le chemin. Ce qui arrive aux magistrats environnés du plus brillant appareil, auxquels les simples particuliers n'oseraient indifféremment se joindre, arrivait aux apôtres. « Aucun autre, est-il écrit, n'osait se joindre à eux; mais le peuple publiait leurs louanges. » *Act.*, v, 13. Vous le voyez, ni le pouvoir relatif à la captivité, ni celui de remettre les dettes, ni le glaive, ni la ceinture, ni les chars, ni la voix du héraut plus éclatante que celle de la trompette, ni les splendeurs de la gloire n'ont fait défaut aux apôtres.

6. Il nous faudrait encore raconter tous leurs hauts faits, et le bien dont la terre leur est redevable. Car les magistrats n'ont pas seulement à jouir des honneurs; ils ont encore à déployer, en faveur de leurs subordonnés, une sollicitude active et prévoyante. Mais ce que nous avons dit a déjà dépassé la mesure. C'est pourquoi, renvoyant ce sujet à un autre entretien, c'est aux nouveaux illuminés que j'adresserai mes conseils et mes paroles. Que personne n'estime ce dessein hors de propos. Je l'ai déjà dit précédemment, non-seulement au bout de dix ou vingt jours, mais encore au bout de dix et vingt ans, on peut appliquer aux initiés, qui auront pratiqué la vigilance, la qualification de nouveaux illuminés. Quel est donc le langage le plus utile à leur adresser? Celui qui leur rappellera le genre de leur naissance, de la première et de la seconde, de la naissance selon la nature et de la naissance selon l'Esprit, et qui leur enseignera la différence de l'une et de l'autre. Ou plutôt, ce n'est pas à nous à les instruire sur ces points : Le fils du tonnerre les instruira lui-même, Jean, le disciple bien-aimé du Christ. Et que dit-il? « A tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir de devenir les enfants de Dieu. » *Joan.*, I, 12. Ensuite, leur remettant en mémoire leur première naissance, et leur enseignant par comparaison la dignité de la grâce nouvelle, il ajoute : « A ceux qui ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. » *Joan.*, I, 13. En un seul mot, il leur révèle leur noblesse.

O pure naissance! enfantement spirituel! délivrance nouvelle! conception qui n'a rien de

matériel, naissance où le sein n'est pour rien, enfantement indépendant de la chair, enfantement spirituel, enfantement dont le principe est la grâce et la charité de Dieu, enfantement source de joie et de félicité! Tel n'a pas été le premier; des pleurs l'ont signalé dès le principe. A peine l'enfant est-il sorti du sein de sa mère et a-t-il été rejeté de ses entrailles, que son premier cri est mêlé de larmes, selon ce mot d'un sage : « Mon premier cri a été semblable à celui de tous les hommes; comme eux j'ai pleuré. » *Sap.*, VII, 3. C'est par les gémissements que l'on entre dans la vie, c'est par les larmes qu'on l'inaugure, la nature prédisant de la sorte les douleurs à venir. Pour quelle raison l'enfant pleure-t-il en venant à la lumière? Le voici : Avant le péché, Dieu avait dit : « Croissez et multipliez-vous; » paroles de bénédiction. Après le péché, il dit au contraire : « Tu mettras au monde tes enfants dans la douleur; » paroles de châtiment. *Genes.*, I, 28; III, 16. Outre les larmes, il faut encore à notre naissance des langes et des liens; des larmes à notre naissance, des larmes à notre mort; des langes à notre naissance, des langes à notre mort; par où vous apprenez que cette vie a pour fin la mort, et que c'est à ce terme qu'elle aboutit. Il n'en est pas ainsi de la naissance spirituelle : point de larmes ni de langes; celui qui naît est libre de tout lien et prêt à voler au combat. Si ses pieds et ses mains sont nus, c'est pour courir et combattre. Ici point de gémissements ni de larmes, mais des salutations, des baisers, les embrassements des frères, qui reconnaissent un de leurs membres, et qui l'accueillent comme au retour d'un long voyage. Comme avant le baptême il était ennemi de Dieu, et qu'après le baptême il est l'ami de notre commun Maître, nous nous livrons tous ensemble à la joie. De même l'on donne au baiser le nom de paix, pour nous apprendre que Dieu a imposé un terme à cet état de guerre, et qu'il nous a remis en possession de son amitié. Conservons-la donc toujours; entretenons cette paix, étendons ces liens d'affection, afin de mériter les tabernacles éternels par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire, honneur, puissance soient au Père, ainsi qu'à l'Esprit, source de sainteté et de vie, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

QUATRIÈME HOMÉLIE.

Qu'il n'est pas sans danger de garder le silence sur les choses que l'on a entendues à l'église. — De la raison pour laquelle on lit les Actes au jour de la Pentecôte. — Pourquoi le Christ, après sa résurrection, ne s'est montré qu'à quelques personnes. — Que les miracles des Apôtres constituent une démonstration plus claire de la résurrection du Sauveur que ne l'eût été sa présence.

1. La plus grande partie de la dette que le titre des Actes des apôtres nous avait imposée à votre égard; nous l'avons payée ces jours précédents. Comme il en reste encore une petite partie à éteindre, mon dessein, en me levant, est de vous satisfaire aujourd'hui entièrement. Mais conservez-vous avec exactitude, retenez-vous avec zèle nos enseignements? Vous devez le savoir, vous qui avez reçu cet argent, et qui en rendrez compte au Seigneur en ce jour où les serviteurs, à qui des talents ont été confiés, seront appelés et soumis à une enquête rigoureuse; en ce jour où le Christ viendra demander au banquier son argent avec usure : « Il vous fallait, dit-il, confier mon argent aux banquiers, et, à mon retour, je l'aurais retiré avec ses intérêts. » *Matth.*, XXV, 27. O bonté souveraine et ineffable du Seigneur! Il défend aux hommes l'usure, et lui-même la réclame. Et pourquoi? Parce que l'une est mauvaise et condamnable, tandis que l'autre est tout à fait digne d'approbation et de louanges. La première, l'usure temporelle, veux-je dire, est funeste à celui qui la reçoit, et à celui qui la donne. En même temps qu'elle perd l'âme de celui-là, elle écrase celui-ci dans son indigence. Quoi de plus triste que de spéculer sur la pauvreté de son prochain, et de chercher à s'enrichir du malheur de ses frères! Quoi de plus triste que de couvrir l'inhumanité la plus barbare du masque de l'humanité, et, quand on devrait tendre la main à son frère nécessiteux, de le pousser dans l'abîme? Que faites-vous, ô hommes! Si le pauvre va

L'usure temporelle nuisible à celui qui la reçoit et à celui qui la donne.

frapper à votre porte, ce n'est pas pour que vous aggraviez, mais pour que vous soulagiez sa pauvreté. Vous, au contraire, vous imitez ceux qui préparent des mélanges vénéneux. De même que ceux-ci, mêlant du poison aux aliments ordinaires, déguisent ainsi leurs mauvais desseins; de même les hommes qui couvrent du voile de l'humanité une usure funeste, présentent à leurs victimes un breuvage dont elles ne sentiront pas d'abord la mortelle influence.

Aussi, est-ce avec raison que l'on appliquera ce qui est dit du péché aux gens qui prêtent et qui reçoivent à usure. Et qu'a-t-on dit du péché? « Il charmera un instant votre palais; mais bientôt vous le trouverez plus amer que le fiel, et plus aiguisé qu'un glaive à deux tranchants.» *Prov.*, v, 3-4. Pareille chose arrive à ceux qui empruntent à usure. Lorsque, dans leur besoin, ils reçoivent une somme d'argent, ils éprouvent une satisfaction passagère; mais, lorsque les intérêts se sont accumulés et que le fardeau s'est élevé au-dessus de leurs forces, cette douceur, qui avait charmé leur palais, ils la voient changée en un fiel des plus amers, en un glaive plus aiguisé qu'un glaive à deux tranchants, obligés qu'ils sont d'abandonner tout leur patrimoine.

2. Mais passons des choses sensibles aux choses spirituelles. « Il vous fallait, dit le Sauveur, confier mon argent aux banquiers. » *Matth.*, xxv, 27. Sous le nom de banquiers, il vous désigne, vous qui écoutez ces paroles. Et pourquoi Dieu vous appelle-t-il de la sorte? Pour vous instruire tous à examiner la doctrine qu'on vous prêche, avec le même soin que les banquiers en mettent à examiner et à constater la valeur des pièces de monnaie. De même que ceux-ci rejettent les pièces fausses et de mauvais aloi, qu'ils acceptent les pièces authentiques et de bon aloi, et qu'ils discernent soigneusement les unes des autres; de même, de votre côté, n'acceptez pas toute espèce de doctrine, rejetez loin de vous les doctrines fausses et corrompues, mais donnez accès dans votre âme aux doctrines saines et salutaires. Car vous avez, vous aussi, vos poids et vos balances; ils ne sont pas de fer ou d'airain: l'honnêteté et la foi en forment les éléments. Servez-vous-en pour vous assurer de la valeur de toute doctrine. Voilà pourquoi il nous est dit: « Soyez des banquiers vigilants; » non que vous ayez à compter de l'argent et à vous tenir sur la place-publique, mais afin que vous pesiez tous les discours avec la plus scrupuleuse attention. Voilà pourquoi l'Apôtre nous disait : « Eprouvez tout, et ne gardez que le bien. » I *Thess.*, v, 21.

Ce n'est pas seulement en vue de cet examen à faire, que le Sauveur nous a ainsi désignés; mais encore pour que nous fassions part aux autres de ce que nous aurons reçu. Si les banquiers se contentaient, après avoir reçu de l'argent, de l'enfermer chez eux sans le distribuer aux autres, tous leurs bénéfices s'évanouiraient. Ainsi en est-il souvent des personnes qui entendent la doctrine. Si vous gardez en vous-mêmes les enseignements qui vous ont été adressés, sans en faire part aux autres, les avantages que vous pourriez en retirer seraient réduits à néant. Aussi, voyons-nous la boutique des premiers assiégée tout le jour d'allants et venants. Qu'il en soit de même à propos de la doctrine. Chez les banquiers, les uns vont déposer de l'argent, les autres vont en prendre, et puis se retirent; toute la journée c'est le même spectacle. De là il arrive que sans être les possesseurs d'une grande fortune, parce qu'ils se servent habilement de l'argent d'autrui, ils réalisent des bénéfices considérables. Agissez, vous aussi, de cette façon. Cette doctrine n'est pas à vous; elle est à l'Esprit saint. Cependant, si vous en usez avec sagesse, vous en recueillerez de précieux avantages spirituels : c'est pour cela que Dieu vous a désignés sous le nom de banquiers. Et pourquoi a-t-il comparé les discours à l'argent? De même que l'argent doit porter l'empreinte parfaite de l'image impériale; — car, s'il ne la portait pas, il serait considéré comme étant, non de bon, mais de mauvais aloi; — de même il faut que la doctrine de la foi soit frappée dans le discours, au coin d'une empreinte irréprochable. De plus, l'utilité de l'argent s'impose à notre vie toute entière; il devient l'intermédiaire de tous les contrats; et, que l'on ait à vendre ou que l'on ait à acheter, c'est à l'argent que revient le principal rôle. Ainsi en est-il de la doc-

trine : les contrats spirituels ont également pour intermédiaire et pour principe cet argent spirituel. Voulons-nous obtenir quelque chose de Dieu, c'est après lui avoir payé le tribut de la prière que nous recevons ce que nous lui demandons. Apercevons-nous un de nos frères dans la voie de la négligence et de la perdition, c'est en nous mettant en frais d'enseignement et de doctrine que nous gagnerons son salut, et que nous achèterons pour lui l'éternelle vie.

Si donc nous devons garder et retenir avec le plus grand soin le souvenir des choses qui nous sont dites, c'est afin que nous en fassions part aux autres. Il nous sera demandé compte de l'intérêt de cet argent. Soyons donc attentifs quand nous le recevons, afin que nous puissions, à notre tour, le distribuer à nos frères. Chacun de vous, s'il le veut, a le pouvoir d'enseigner. Vous ne pouvez pas réformer une assemblée nombreuse; mais vous pouvez du moins faire des observations à votre épouse. Vous ne pouvez pas entretenir une grande foule; mais vous pouvez donner à votre fils de sages conseils. Vous ne pouvez pas faire entendre à ce peuple le langage de la doctrine; mais vous pouvez ramener votre serviteur à de meilleurs sentiments. Il n'est point au-dessus de vos forces d'instruire ce cercle de disciples; cette forme d'enseignement n'est point au-dessus de votre intelligence; au contraire, il vous est plus facile qu'à nous de mener ces réformes à bonne fin. Pour moi, c'est une fois ou deux, durant la semaine, que je suis au milieu de vous; mais vos disciples à vous, ils sont toujours dans votre maison : ce sont votre femme, vos enfants, vos serviteurs; le soir à table, à tous les instants du jour, vous pouvez leur adresser vos leçons. Une autre raison rend pour vous cette tâche plus facile. Moi qui m'adresse à une si grande multitude, j'ignore les maladies qui tourmentent vos âmes; et en conséquence, je suis forcé de vous offrir à chaque instruction toute sorte de remèdes. Vous n'en êtes pas réduits, vous, à cette nécessité : vous pouvez, avec moins de peine, mieux réussir; car, sachant parfaitement les défauts des personnes qui vous entourent, il vous est facile de les soumettre à un traitement plus rapide.

Ayons soin de ne pas négliger les personnes qui nous entourent.

3. Gardons-nous, mes bien-aimés, de négliger les personnes avec lesquelles nous habitons; d'autant plus qu'un châtiment redoutable et d'inconcevables supplices menacent quiconque traite les siens avec négligence. « Si quelqu'un, disait Paul, n'a pas soin des siens et particulièrement de ceux de sa maison, il a renoncé à la foi, il est pire qu'un infidèle. » I *Tim.*, v, 8. Voyez-vous comment Paul traite les personnes qui négligent les gens de leur maison ? et il le fait à bon droit. Comment, si on néglige les siens, s'occuperait-on des autres ? C'est là, je le sais, un conseil que je vous ai souvent donné; et je ne cesserai de vous le répéter, quoique je ne sois plus désormais responsable de votre indifférence. « Il vous fallait confier mon argent aux banquiers; » le Sauveur n'en demande pas davantage. Or, moi je leur ai confié mon argent, conséquemment je n'ai rien à me reprocher. Et pourtant, quoique ma responsabilité soit dégagée, et que je sois à l'abri des châtiments réservés à cette faute, je crains et je tremble pour votre salut, comme si j'avais à redouter des châtiments et des supplices. Que nul donc ne prête aux discours spirituels une oreille indifférente ou négligente. Ce n'est pas sans raison ni sans motif que je m'étends autant dès le commencement; c'est pour assurer la conservation de la doctrine que l'on vous confie, de crainte que vous ne vous retiriez chez vous après de vains applaudissements et un inutile tumulte. Je n'ai point à cœur précisément vos louanges; ce qui me préoccupe, c'est votre salut. Que les acteurs reçoivent en récompense de leurs efforts les louanges du peuple : tel n'est pas le but pour lequel nous paraissons dans l'arène; nous ne voulons d'autre récompense que celle que le Seigneur a réservée à ces soins.

C'est pourquoi nous ne cessons de vous exhorter à imprimer fort avant dans votre cœur ce que vous entendez. De même que les plantes dont les racines plongent bien avant dans la terre, défient la violence des vents; de même, plus un enseignement aura pénétré dans une âme, plus difficilement il en sera arraché par le choc des choses humaines. Dites-moi, mon bien-aimé, si vous voyiez votre fils mourir de faim, est-ce que

vous le regarderiez avec indifférence, et ne supporteriez-vous pas quoi que ce soit pour mettre un terme à ses tourments? Vous ne le négligeriez point s'il périssait consumé par la faim corporelle; et quand il périt faute d'enseignements divins, vous pourriez le regarder avec indifférence? Et comment mériteriez-vous le nom de père? car cette dernière faim est bien plus triste que l'autre, et elle aboutit à une mort bien plus terrible. Aussi faut-il mettre à l'apaiser plus de sollicitude : « Elevez vos enfants, disait l'Apôtre, en les corrigeant et les instruisant selon le Seigneur. » *Ephes.*, VI, 4. Voilà la plus noble occupation d'un père; voilà les soins qui conviennent le mieux aux parents. Pour moi, je reconnais en eux d'autant mieux les liens de la nature, qu'ils s'appliquent avec plus d'ardeur aux choses spirituelles. Mais voilà un préambule suffisant; ce qu'il nous faut maintenant, c'est payer notre dette. En vous entretenant longuement de ce sujet, je me suis proposé de vous déterminer à recevoir avec la plus grande attention les enseignements que l'on vous dispense.

Quelle dette avions-nous donc contractée naguère en vous quittant? L'auriez-vous par hasard oubliée? Alors il nous faudrait vous la rappeler et vous lire d'abord le titre qui constate et ce que nous avons donné, et ce que nous avions à vous dire, afin de voir ce qui nous reste encore à acquitter. Que vous ai-je donné précédemment? Je vous ai dit qui a composé le livre des Actes, qui en a été l'auteur, ou plutôt qui en a été, non pas l'auteur, mais l'instrument; car il n'en a point composé les paroles, mais il a servi d'instrument aux paroles d'autrui. Au sujet des Actes eux-mêmes, je vous ai dit ce que signifiait ce non d'Actes; j'ai dit encore ce que signifiait le nom d'Apôtre. Il me reste maintenant à vous enseigner pour quelle raison nos pères ont ordonné de lire le livre des Actes au jour de la Pentecôte. Vous vous souvenez sans doute que nous vous en avions fait la promesse. Cet ordre de nos pères n'est assurément pas sans raison ni sans motif; s'ils ont déterminé ce temps, c'est par un dessein d'une incontestable sagesse. Non pas qu'ils prétendissent asservir notre liberté à l'observation des temps; mais par condescendance pour l'indigence des plus faibles : ils les conduisaient ainsi à une plus grande richesse de connaissances. Qu'en déterminant ces temps, ils n'aient point voulu s'imposer un joug, mais condescendre par zèle à la faiblesse de leurs frères, ces paroles de Paul le prouvent : « Vous observez les jours, les mois, les saisons et les années; je crains bien d'avoir travaillé inutilement parmi vous. » *Galat.*, IV, 10-11. Et vous, n'observez-vous pas les jours, les saisons et les années? Eh quoi! si nous voyons l'Apôtre observer lui-même les jours, les mois, les saisons, les années dont il interdit l'observation, que dire, je vous le demande? qu'il est en lutte, en contradiction avec lui-même? Certainement non; mais que, se proposant de porter remède à la faiblesse de ceux qui observaient les temps, il les a observés lui-même par pure condescendance. Les médecins aussi goûtent les premiers aliments donnés aux malades, non qu'ils en aient besoin eux-mêmes, mais pour obtempérer à leur faiblesse et procurer leur guérison. Ainsi a fait Paul. Quoiqu'il n'eût aucunement besoin d'observer les temps, il les a observés, afin d'affranchir de cette faiblesse ceux qui les observaient Et quand Paul a-t-il observé les temps? Ecoutez attentivement, je vous en prie : « Le jour suivant nous arrivâmes à Milet. Paul avait résolu de ne point s'arrêter à Ephèse, afin de ne pas perdre de temps en Asie. Il se hâtait pour se trouver, s'il était possible, le jour de la Pentecôte à Jérusalem. » *Act.*, XX, 15-16. Voyez-vous comment, après avoir dit : « N'observez pas les jours, les mois, les saisons, » il observe lui-même le jour de la Pentecôte?

Pourquoi lit-on les Actes des apôtres au jour de la Pentecôte.

4. Et non-seulement il observe les jours, mais encore les lieux; non-seulement il se hâte pour célébrer le jour de la Pentecôte, mais encore il veut le célébrer à Jérusalem. Et pourquoi agissez-vous ainsi, ô bienheureux Paul? Jérusalem n'est-elle pas ruinée? le Saint des saints n'est-il pas livré, par une sentence de Dieu, à la désolation? l'antique état de choses n'a-t-il pas été aboli? Ne faisiez-vous pas entendre aux Galates ce cri : « Vous qui vous attendiez à être justifiés par la loi, vous êtes justifiés par la grâce? »

Galat., v, 4. Et pourquoi nous ranger de nouveau sous la servitude de la loi ? — Ce n'est pas une chose sans importance que de savoir si Paul est en contradiction avec lui-même. Non-seulement il observe les jours, mais encore il garde d'autres préceptes de la loi, lui qui criait aux Galates : « C'est moi, Paul, qui vous le dis, si vous vous soumettez à la circoncision, le Christ ne vous servira de rien. » *Galat.*, v, 4. Or ce même Paul qui disait : « Si vous vous soumettez à la circoncision, le Christ ne vous servira de rien, » *Ibid.*, 2, nous apparaît donnant la circoncision à Timothée. Ayant trouvé, lisons-nous, à Lystre, un jeune homme, fils d'une femme juive, fidèle, et d'un père gentil, il le circoncit; ne voulant pas envoyer un docteur qui n'eût pas reçu la circoncision. Que faites-vous, bienheureux Paul? vous condamnez, par vos discours, la circoncision, et vous l'approuvez par vos œuvres? — Je ne l'approuve pas, répond-il, par mes œuvres; mais je la combats. Timothée, en effet, avait pour mère une femme juive, fidèle, et pour père un gentil d'une race à laquelle la circoncision était inconnue. Comme Paul voulait charger Timothée d'évangéliser les Juifs, il se serait bien gardé de l'envoyer sans cette précaution, de crainte que la parole ne lui fût tout d'abord interdite. Pour préparer les voies à l'abolition de la circoncision, et les ouvrir à l'enseignement de Timothée, il le soumit à la circoncision, mais dans la pensée d'abolir cette cérémonie sans retour. Dans le même but il disait : « Je me suis fait Juif avec les Juifs. » I *Corinth.*, IX, 20. Ce n'est pas qu'il redevînt Juif; il voulait seulement persuader aux Juifs qui restaient d'abandonner le judaïsme. C'est donc pour abolir la circoncision qu'il circoncit son disciple : en sorte qu'il se servit de la circoncision contre la circoncision. Timothée la reçut afin d'avoir accès auprès des Juifs, et, une fois introduit auprès d'eux, de les détacher insensiblement de cette observance.

Voyez-vous pour quelle raison Paul a observé la Pentecôte et la circoncision? Vous le montrerai-je encore se soumettant à d'autres observances légales? Soutenez votre attention. Il monta un jour à Jérusalem, et les Apôtres, l'ayant vu, lui dirent : « Vous voyez, Paul, notre frère, combien de milliers de Juifs se sont réunis à nous; et tous ont ouï dire que vous enseigniez à renoncer à la loi. Que faire donc? Suivez notre conseil. Il y a ici quatre hommes qui ont fait un vœu; prenez-les avec vous, purifiez-vous avec eux, et rasez-vous avec eux la tête; et qu'ainsi tous sachent, à n'en pas douter, que tout ce qui a été dit de vous est faux, et que vous observez la loi de Moïse. » *Act.*, XXI, 20-24. Quelle admirable condescendance! il observe les temps, mais pour abolir cette observance; il administre la circoncision, mais pour abolir la circoncision; il offre un sacrifice, mais pour abolir les sacrifices. Et qu'il le fasse dans ce dessein, ces paroles vous l'apprennent : « Avec ceux qui vivent sous la loi, je me conduis comme si j'étais moi-même sous la loi, afin de gagner ceux qui sont sous la loi. Quoique libre de tout lien, je me suis fait le serviteur de tous. » I *Corinth.*, IX, 21-19. Paul imitait en cela son Maître. De même que le Christ, qui, « étant Dieu par nature, n'a pas regardé comme une usurpation de s'égaler à Dieu, s'est néanmoins anéanti, prenant la forme d'un esclave, » *Philip.*, II, 6-7, devenant esclave de libre qu'il était; de même l'Apôtre, quoique libre à l'égard de tous, est devenu le serviteur de tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. Le Seigneur, en prenant notre nature, se fait esclave pour rendre à des esclaves la liberté. « Il a abaissé les cieux, et il est descendu, » afin d'introduire les habitants de la terre dans les cieux. « Il a abaissé les cieux. » *Psalm.* XVII, 10. Il ne dit pas : Il a abandonné les cieux et il est descendu; mais : « Il a abaissé les cieux, afin de vous en rendre l'accès plus facile. »

Tel est le modèle que Paul a imité, selon son pouvoir. De là ces paroles : « Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même du Christ. » I *Corinth.*, IV, 16. Et comment vous, bienheureux Paul, êtes-vous l'imitateur du Christ? — Comment? parce que jamais je ne cherche mes propres intérêts, toujours ceux du plus grand nombre, toujours leur salut; parce qu'étant libre, je me suis fait sans réserve le serviteur de tous. Quelles conditions seraient préférables à cette servitude qui rend aux autres la liberté?

Paul était vraiment un pêcheur spirituel. « Je ferai de vous, avait dit le Sauveur, des pêcheurs d'hommes. » *Matth.*, IV, 19. C'est pour cela qu'il agissait de la sorte. Lorsque le poisson a mordu à l'hameçon, les pêcheurs ne le retirent pas sur-le-champ; ils cèdent, et le suivent à une certaine distance, attendant que l'hameçon se soit bien enfoncé, pour retirer sûrement leur proie; ainsi faisaient les apôtres. Ils jetaient l'hameçon de la parole doctrinale dans l'âme des Juifs; mais ceux-ci l'emportaient inconsidérément et le conservaient, s'abandonnant à la circoncision, aux fêtes, à l'observance des temps, aux sacrifices, à la pratique de se raser la tête et autres choses semblables; mais les apôtres les suivaient partout et ne retiraient rien à eux. Vous réclamez la circoncision, semble dire Paul, je ne m'y oppose pas, au contraire, je vous suis; il vous faut un sacrifice, je sacrifie; vous voulez que je me rase la tête, quoique je n'appartienne plus à vos rangs, je suis prêt à faire ce que vous désirez; voulez-vous que j'observe la Pentecôte, je ne ferai pas non plus ici de résistance. En quelque lieu que vous alliez, je vous suis, et je cède jusqu'à ce que l'hameçon de la doctrine ait pénétré assez profondément pour que je puisse, à coup sûr, retirer votre nation toute entière de son culte et de sa religion d'autrefois. Voilà pourquoi je suis venu d'Ephèse à Jérusalem. Voyez-vous comment, dans cette pêche spirituelle, Paul suit et ménage sa proie? S'il observe le temps, s'il condescend à la circoncision, s'il prend part à des sacrifices, ce n'est pas pour revenir à l'antique religion des Juifs, mais pour amener ceux-ci des figures auxquelles ils étaient attachés à la vérité elle-même. Un homme qui serait assis sur un point élevé, ne saurait, s'il y restait continuellement, y faire monter un homme assis plus bas; il faut qu'il commence par descendre lui-même le premier, avant de conduire l'autre à cette hauteur. Ainsi, les apôtres sont descendus de la sublimité de l'Evangile pour conduire les Juifs de la bassesse du judaïsme à la hauteur où ils étaient.

5. Que l'observance des temps et toutes les autres aient eu un but intéressant et utile, nous venons de le montrer clairement. Examinons maintenant pourquoi on lit, au temps de la Pentecôte, le livre des Actes des Apôtres. En nous livrant aux considérations précédentes, notre dessein était de vous éloigner, à la vue de l'observance des temps, de la pensée que les apôtres se soient asservis aux idées judaïques. Prêtez-moi une attention soutenue, je vous en supplie; la question que nous avons à traiter n'est point sans importance. Au jour de la croix, nous avons lu tout ce qui concernait la croix; au grand jour du samedi, nous avons lu que Notre-Seigneur a été livré, crucifié, qu'il est mort selon la chair, qu'il a été enseveli. Pourquoi ne lisons-nous pas les Actes des Apôtres après la Pentecôte, puisque c'est alors qu'ils ont commencé et qu'ils se sont accomplis? Je sais bien que ce point-ci est ignoré d'un grand nombre; c'est pourquoi il est utile de vous le démontrer par le livre des Actes, de vous enseigner que les Actes des Apôtres ont commencé, non pas le jour de la Pentecôte, mais dans les jours qui l'ont suivie. A ce propos, on demanderait avec raison pourquoi, tandis qu'il nous est ordonné de lire ce qui regarde la croix, au jour même de la croix et de la passion, nous ne lisons pas les Actes des Apôtres dans les jours où ils se sont accomplis, et pourquoi nous prévenons ce temps? Car les apôtres n'ont point accompli leurs miracles aussitôt après la résurrection du Christ, qui passa quarante jours à converser avec eux sur la terre. Quant au motif pour lequel il conversa avec eux sur la terre, nous l'exposerons dans une autre circonstance. Pour le moment, revenons à notre sujet, et prouvons que le Christ, au lieu de monter au ciel aussitôt après sa résurrection, a passé quarante jours sur la terre avec ses disciples; que non-seulement il est resté avec eux, mais qu'il a partagé leurs aliments, leur table, leur société, et qu'au bout de ces quarante jours, il est remonté vers son Père dans les cieux; que les apôtres n'ont point encore usé, à cette époque, du don des miracles; que dix autres jours durent s'écouler; que le cinquantième jour étant arrivé, le Saint-Esprit leur fut envoyé, et que, l'ayant reçu sous forme de langues de feu, ils commencèrent alors à opérer des prodiges. Tous ces points, mes bien-aimés,

nous les prouverons par les Ecritures. Ainsi nous prouverons que Jésus passa quarante jours avec ses disciples; qu'après cinquante jours, le Saint-Esprit descendit sur eux, qu'ils reçurent alors des langues de feu, et qu'à partir de ce moment ils opérèrent des miracles. Et qui nous raconte toutes ces choses? Le disciple de Paul, le grand et vénérable Luc. Voici en quels termes il commence et s'exprime :

« J'ai écrit un premier ouvrage, ô Théophile, sur tout ce que Jésus a fait et enseigné dès le commencement, jusqu'au jour où il monta au ciel, ayant instruit par le Saint-Esprit les apôtres qu'il avait choisis. Il s'était montré à eux plein de vie après sa passion, de diverses manières, leur apparaissant durant quarante jours, et leur parlant du royaume de Dieu. Et, mangeant avec eux, il leur ordonna de ne pas s'éloigner de Jérusalem. » *Act.*, I, 1-4. Vous le voyez : après sa résurrection, le Seigneur passe quarante jours sur la terre, entretenant ses apôtres du royaume de Dieu, et mangeant avec eux; vous le voyez s'asseoir à leur propre table. « Et il leur ordonna de ne pas s'éloigner de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Père, que vous avez, dit-il, entendue de ma bouche. Car Jean a baptisé dans l'eau; mais vous serez baptisés dans le Saint-Esprit sous peu de jours. » *Ibid.*, 4, 5. Ces paroles, le Sauveur les leur avait adressées durant ces quarante jours. « Ceux donc qui étaient présents, l'interrogeaient, disant : Seigneur, sera-ce en ce temps-ci que vous rétablirez le royaume d'Israël? Et il leur répondit : Ce n'est point à vous de connaître les temps ni les moments que le Père a marqués dans sa puissance. Vous recevrez la vertu du Saint-Esprit, qui viendra sur vous, et vous me rendrez témoignage à Jérusalem, dans tout le pays de Judée et de Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. Et quand il eut dit ces paroles, il s'éleva en leur présence, et une nuée le reçut et le déroba à leurs yeux. » *Ibid.*, 6-9. Voyez-vous comment le Christ est resté quarante jours sur la terre avec ses disciples, et comment, après ces quarante jours, il est monté dans les cieux. Voyons, maintenant, si le Saint-Esprit a été envoyé le jour de la Pentecôte.

« Le jour de la Pentecôte étant accompli, on entendit soudain un bruit venant du ciel, pareil à celui d'un vent violent qui s'approche; et il leur apparut comme des langues de feu, qui se partagèrent et se reposèrent sur chacun d'eux. » *Act.*, II, 1-3. Voilà une démonstration irrécusable de ces deux points, que le Christ a passé quarante jours sur la terre, et que les apôtres n'accomplirent, durant ce temps, aucun miracle. Et comment en auraient-ils opéré, n'ayant pas encore reçu la grâce de l'Esprit, source de sainteté et de vie? Voyez-vous Jésus montant dans les cieux au bout de quarante jours? Voyez-vous les apôtres recevant dix jours après le pouvoir d'opérer des prodiges? Le jour de la Pentecôte étant accompli, le Saint-Esprit leur fut envoyé. Il nous reste maintenant à chercher pour quelle raison on lit, au jour de la Pentecôte, les Actes des Apôtres. Si les apôtres avaient commencé à opérer leurs prodiges après la résurrection du Seigneur, c'est à cette époque qu'on aurait dû faire la lecture de cet ouvrage. De même que nous lisons l'histoire de la croix au jour même de la croix, l'histoire de la résurrection et celle des autres mystères, aux jours où nous honorons ces mystères; de même nous devrions lire l'histoire des miracles apostoliques aux jours où ils ont été accomplis.

6. Pourquoi donc ne faisons-nous pas alors cette lecture, et la faisons-nous aussitôt après la croix et après la résurrection? Ecoutez-en attentivement l'explication complète. Aussitôt après la croix nous annonçons la résurrection du Christ. Or, les miracles des apôtres, miracles dont le livre des Actes nous offre le récit, sont la preuve de la résurrection. C'est pourquoi le livre qui établit le plus solidement la résurrection du Seigneur, nos Pères ont ordonné d'en faire la lecture immédiatement après la croix et la résurrection qui nous ont rendu la vie. Telle est la raison, mes bien-aimés, pour laquelle, au sortir de la croix et de la résurrection, nous lisons les prodiges des apôtres; c'est pour établir d'une façon évidente et incontestable la résurrection elle-même. Vous n'avez pas vu des yeux du corps le Sauveur ressuscité, mais vous le voyez avec les yeux de la foi plein de vie. Vous ne

l'avez pas vu ressuscité de vos yeux corporels, mais vous le verrez, grâce à ces miracles; car ils forment une démonstration qui vous conduit à la certitude de la foi. L'apparition même du Sauveur ressuscité constituerait une preuve moins claire et moins forte en faveur de ce dogme, que les prodiges opérés en son nom. Voulez-vous voir comment ces derniers établissent mieux la résurrection que l'apparition du Seigneur aux yeux de tous les hommes? Accordez-moi une sérieuse attention.

Pourquoi Jésus-Christ n'est-il point apparu aux Juifs après sa résurrection.

Bien des gens, en effet, interrogent et disent: Pourquoi donc ne s'est-il pas montré aux Juifs aussitôt après sa résurrection? Réclamation vaine et superflue. Si le Christ avait dû gagner les Juifs à la foi, il n'eût pas hésité à se montrer après sa résurrection à tous les regards; mais que cette apparition n'eût point suffi à les convertir, il nous le montre par l'exemple de Lazare. Quoiqu'il eût rappelé à la vie ce mort de quatre jours, qui exhalait l'odeur infecte de la corruption, quoiqu'il l'eût conduit couvert encore des bandelettes qui le liaient aux yeux des spectateurs, loin d'attirer les Juifs à la foi, il excita leur courroux; effectivement, ils vinrent dans le dessein de le mettre à mort à cause de cela. Si, après la résurrection de Lazare, les Juifs refusent de croire en Jésus, supposé qu'il se fût montré à eux ressuscité, ne les aurait-il point enflammés de fureur? Quoique leurs efforts eussent dû rester impuissants, néanmoins ils auraient tenté de mettre leur dessein impie à exécution. Or, Jésus voulant leur épargner cette fureur inutile, se cacha à leurs yeux; car il n'eût fait qu'aggraver leur culpabilité en se montrant à eux après la croix. En conséquence, par ménagement pour eux, il se déroba à leurs regards et ne se manifesta que par le langage des miracles. Ce n'était pas une preuve inférieure à la présence visible du Sauveur ressuscité, que d'entendre Pierre s'écrier: « Au nom de Jésus-Christ, lève-toi et marche. » *Act.*, III, 6. Que ce soit là une excellente démonstration de la résurrection du Sauveur, qu'elle soit éminemment propre à répandre la foi, què des miracles accomplis au nom de Jésus eussent plus de puissance et plus d'efficacité pour gagner le cœur des hommes que la vie du Sauveur ressuscité; en voici la preuve.

Le Christ ressuscité se montre aux disciples; mais parmi ceux-ci il s'en trouva un d'infidèle. Thomas, surnommé Didyme, eut besoin de mettre les mains dans la place des clous; il eut besoin de toucher le côté du divin Maître. Si ce disciple qui avait passé trois ans avec le Seigneur, qui avait partagé sa table, qui avait été témoin de ses plus grands et de ses plus extraordinaires prodiges, qui avait entendu sa doctrine, le voyant ressuscité, ne crut pas avant d'avoir examiné de près la place des clous et la blessure de la lance, comment, je vous le demande, la présence du Christ ressuscité aurait-elle suffi pour gagner à la foi l'univers entier? Et qui oserait le soutenir? Outre cette preuve, en voici une autre qui établit la supériorité démonstrative des miracles sur la présence visible du Sauveur ressuscité. La foule ayant entendu Pierre dire au paralytique: *Au nom de Jésus-Christ, lève-toi et marche*, trois mille hommes d'abord, et cinq mille ensuite embrassèrent la foi du Christ; le disciple, au contraire, le voit ressusciter, et il reste incrédule. Telle est l'efficacité de cette preuve pour établir la foi de la résurrection. Le propre disciple du Sauveur le voit et ne croit pas; ses ennemis voient des miracles et se convertissent: tant les miracles avaient d'efficacité pour attirer à la foi de la résurrection, et persuader les Juifs avec plus de facilité que toute autre preuve. Et pourquoi parlé-je de Thomas? Les autres disciples non plus ne crurent point à la première apparition de Jésus. Prêtez-moi une oreille attentive. Cependant, mon bien-aimé, n'allez pas les condamner; le Christ ne les a pas condamnés, ne les condamnez pas davantage. D'ailleurs c'était un spectacle nouveau et étrange pour les disciples, que de voir le premier né ressusciter d'entre les morts, et puis habituellement des prodiges aussi étonnants saisissent d'abord de stupeur; il a fallu du temps pour que la foi en ces prodiges prît de la consistance dans les cœurs des fidèles. C'est précisément ce qui alors arriva aux disciples. Le Christ ressuscité d'entre les morts, leur ayant dit: « La paix soit avec vous;

eux troublés et remplis de frayeur s'imaginaient voir un esprit. Et Jésus leur dit : Pourquoi êtes-vous troublés ? » Après cela il leur montra ses pieds et ses mains, et comme ils ne croyaient pas encore, tant ils étaient transportés de joie, et comme ils étaient dans l'étonnement, Jésus leur dit : « Avez-vous là quelque chose à manger ? » voulant par ce moyen les persuader de la vérité de sa résurrection. *Luc.*, XXIV, 36-41. Mon côté, dit-il, et mes plaies ne sauraient vous persuader ; que du moins la nourriture vous persuade.

7. Ce qui vous montrera clairement que par ces paroles : « Avez-vous là quelque chose à manger, » le Sauveur voulait empêcher ses disciples de voir en lui une image vaine, un esprit ou un fantôme, et les convaincre de la réalité indubitable de sa résurrection, c'est l'usage que fait Pierre de ces faits, pour démontrer la même vérité. Après avoir dit : « Dieu l'a ressuscité, et a voulu qu'il se manifestât à nous, témoins qu'il avait choisis, » pour établir la preuve de la résurrection, il ajoute : « A nous qui avons mangé et bu avec lui. » *Act.*, X, 40-41. C'est pour cela que le Christ ayant un jour ressuscité une jeune fille, pour montrer la vérité de cette résurrection, dit : « Donnez-lui à manger. » *Marc.*, V, 43. Lors donc que vous entendrez dire que Jésus a passé quarante jours avec ses disciples, se montrant plein de vie à leurs regards et mangeant avec eux, reconnaissez le motif qui le dirigeait. S'il partage leur nourriture, ce n'est point qu'il en ait besoin, mais il veut porter remède à leur faiblesse. Il est donc hors de doute que les prodiges et les miracles des apôtres constituent une démonstration puissante en faveur de la résurrection. Aussi le Christ leur disait-il : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, et il en fera même de plus grandes. » *Joan.*, XIV, 12. La croix, par ce qu'elle avait d'extraordinaire, ayant scandalisé un grand nombre de personnes, il fallait qu'il s'opérât un plus grand nombre de miracles. Si, au contraire, le Christ était resté, comme le prétendent les Juifs, dans le sein de la mort et du tombeau, et s'il n'était pas monté au ciel, non-seulement les miracles qui ont suivi la croix n'auraient pas dû s'opérer plus nombreux et plus grands, mais il ne faudrait même pas tenir compte des miracles qui l'ont précédée. Accordez-moi ici la plus grande attention. Comme ce que je vais dire démontre jusqu'à l'évidence la résurrection, je ne craindrai pas d'y revenir une seconde fois.

Avant la croix, le Christ avait opéré bien des miracles ; il avait ressuscité des morts, purifié des lépreux, chassé les démons. Après cela il fut crucifié, et, comme le soutiennent ces misérables Juifs, il ne ressuscita pas. Que leur répondre ? Le voici : Comment, s'il n'est pas ressuscité, a-t-on vu après sa mort des prodiges si éclatants accomplis en son nom ? Nul homme étant décédé, n'a opéré après son trépas des signes plus étonnants que de son vivant. Or, les signes qui ont suivi la croix sont plus étonnants, et en eux-mêmes, et par la manière dont ils ont été accomplis. Ils ont été plus étonnants en eux-mêmes ; car jamais l'ombre du Christ n'a rappelé des morts à la vie, ce qu'a fait souvent l'ombre des apôtres. Ils ont été plus étonnants par la manière dont ils s'accomplissaient ; car le Sauveur, quand il opérait des miracles, ordonnait en personne ; tandis que, après la croix, c'est en se servant de son nom saint et vénérable que ses serviteurs font des choses plus grandes et plus sublimes. Or ceci fait ressortir sa puissance avec plus de grandeur et d'éclat, puisqu'il est bien plus prodigieux qu'un autre, au moyen du nom du Christ, ait accompli certaines merveilles, qu'il ne l'est de les lui voir accomplir à lui-même. Comprenez-vous, mon bien-aimé, l'excellence des signes opérés par les apôtres après la résurrection du Sauveur, qu'on les considère soit en eux-mêmes, soit dans la manière dont ils ont été accomplis ? C'est donc là une preuve irréfragable de la résurrection. Car, pour répéter ce que je disais tout à l'heure, si le Christ une fois mort n'était pas ressuscité, il aurait fallu que les miracles périssent et s'évanouissent avec lui. Or, loin de s'évanouir, ils n'en deviennent que plus brillants et plus glorieux. Si le Christ n'était point ressuscité, des hommes n'auraient point accompli en son nom de semblables prodiges. Mais la vertu qui en

Dans quel but les miracles des apôtres sont plus éclatants que ceux du Sauveur.

opérait avant la croix en opérait également après la croix. Le Sauveur les opérait avant par lui-même, il les opérait après par ses disciples. Et pour que la preuve de sa résurrection fût entourée d'une plus vive lumière, les prodiges qui suivirent la croix furent plus merveilleux et plus étonnants que les prodiges précédents.

Et comment savons-nous qu'alors il s'est opéré des prodiges, demandera l'infidèle? — Et d'où savons-nous que le Christ a été crucifié? Par les divines Ecritures, n'est-ce pas? Or, que des prodiges aient été alors opérés, et que le Christ ait été crucifié, nous l'apprenons par les saintes Ecritures. Elles nous racontent la première de ces choses aussi bien que la seconde. Si vous, notre contradicteur, vous prétendez que les apôtres n'ont point fait de miracles, vous ne faites que plus vivement ressortir la vertu et la grâce dont ils étaient animés, puisque sans miracle aucun ils auraient attiré à la vraie religion un si grand nombre de peuples. Voilà le plus grand et le plus inexplicable des prodiges, que des hommes sans fortune, sans ressources, sans considération, sans lettres, ignorants et obscurs, au nombre de douze, paraissent avoir gagné à leur cause sans aucun prodige, une infinité de villes, de nations, de peuples, de monarques, de tyrans, de philosophes, d'orateurs, et pour ainsi parler, la terre toute entière. Du reste désirez-vous maintenant contempler des miracles? Je vous en montrerai de plus grands que les miracles d'autrefois; je ne vous montrerai pas seulement un mort rendu à la vie, un aveugle rendu à la lumière, mais l'univers délivré des ténèbres de l'erreur. Je ne vous montrerai pas seulement un lépreux purifié, mais une infinité de nations délivrées de la lèpre du péché, et recouvrant dans le bain de la régénération leur pureté. Quel plus grand prodige désireriez-vous, ô hommes, à la vue du changement étonnant survenu soudain sur la face de la terre?

8. Vous dirai-je encore comment le Christ a délivré le monde de son aveuglement? Auparavant les hommes n'estimaient pas le bois et la pierre, du bois et de la pierre; ils qualifiaient de divinités des êtres inanimés, tant leur aveuglement était profond! Maintenant ils savent ce que c'est que le bois, ce que c'est que la pierre; la foi leur apprend ce que c'est que Dieu. Car la foi seule nous découvre cette impérissable et bienheureuse nature. Vous montrerai-je encore une nouvelle preuve de la résurrection? Vous verrez par les sentiments des disciples la résurrection suivie d'une chose des plus extraordinaires. Il arrive, et tout le monde en conviendra, que des personnes bien disposées à l'égard d'une autre, de son vivant, n'y penseront peut-être plus après sa mort; pour celles qui sont mal disposées à son égard et qui se sont éloignées d'elles durant sa vie, à plus forte raison l'oublieront-elles après sa mort. D'où il suit que tout homme ayant abandonné ou négligé un ami ou un maître, n'y tiendra guère après son trépas, surtout s'il voit que son dévouement envers ce dernier attire sur sa tête une foule de dangers. Or, ce qui n'arrive à personne est arrivé au sujet du Christ et des apôtres. Eux qui l'avaient renié et abandonné pendant sa vie, qui l'avaient laissé charger de liens et qui avaient pris la fuite, s'attachent si fort à lui après les opprobres de la passion et de la croix, qu'ils sacrifient volontiers leur vie pour sa confession et sa foi. Mais si le Christ est mort et n'est pas ressuscité, comment peut-il se faire qu'après l'avoir abandonné de son vivant au fort du péril, après sa mort ils aient bravé pour lui toute sorte de dangers? Tandis que les autres apôtres prenaient la fuite, Pierre le reniait avec serment jusqu'à trois fois; et pourtant ce disciple qui, cédant à la crainte que lui inspire une misérable servante, le renie avec serment jusqu'à trois fois, pour nous convaincre par sa conduite qu'il avait vu le Christ ressuscité, change tellement après la mort de son maître, qu'il se rit du peuple entier, et que, s'avançant en présence des Juifs, il annonce hautement que le crucifié est sorti du tombeau, est ressuscité le troisième jour, qu'il est monté aux cieux, et que pour lui aucun péril ne l'effraie. D'où lui est venu ce courage? Et d'où lui serait-il venu, sinon de la certitude qu'il possédait touchant sa résurrection? Il avait vu le Sauveur, il s'était entretenu avec lui, il l'avait entendu parler des choses à venir; aussi, comme s'il se fût agi de périls à braver pour une per-

sonne vivante, il n'hésita pas à défier tous les maux quels qu'ils fussent, ayant été revêtu d'une force et d'une énergie telles qu'il endura la mort pour son maître et qu'il fut attaché à la croix la tête en bas.

Puis donc que vous voyez les plus grands prodiges accomplis, les disciples qui avaient auparavant abandonné le Sauveur, lui témoigner ensuite plus d'affection et montrer plus de dévouement, puisque vous voyez un changement éclatant survenu en toute chose et les événements prendre une marche prospère et rassurante, apprenez par l'expérience elle-même que la mort n'a point été une barrière pour la mission du Christ, qu'à la mort a succédé la résurrection, et que Dieu, après avoir été crucifié, jouit néanmoins d'une vie éternelle et immuable. Jamais, s'il ne fût ressuscité et plein de vie, les disciples n'auraient accompli de plus grands miracles après la croix qu'auparavant. Avant la croix les disciples abandonnent le Christ; maintenant la terre entière accourt à lui; non-seulement Pierre, mais une foule d'autres, et un plus grand nombre encore après cet apôtre ont donné leur vie pour ce Sauveur qu'ils n'avaient pas vu, ont livré leur tête, ont souffert mille tourments, afin d'emporter avec eux la foi au Christ pure et entière. Comment donc ce Jésus qui, à ce que tu prétends, ô Juif, est mort et n'est pas sorti du tombeau, a-t-il agi sur tous les hommes qui ont suivi ses exemples, avec assez de force et de puissance pour leur persuader de n'adorer que lui seul et d'aimer mieux supporter et souffrir toute sorte de maux, que de sacrifier la foi qu'ils avaient en lui? Voyez-vous la vérité de la résurrection mise en lumière par toutes ces preuves, par les prodiges d'alors et par ceux d'aujourd'hui, par le dévouement des disciples d'alors et des disciples d'aujourd'hui, et par les dangers que les fidèles ne cessaient de braver? Et voulez-vous voir encore ses ennemis redouter sa puissance et sa force, remplis d'une bien plus vive anxiété après la croix? Ecoutez et tâchez de comprendre ce qui en est rapporté.

« Les Juifs voyant la hardiesse de Pierre et de Jean, et sachant qu'ils étaient des hommes ignorants et sans lettres, étaient dans l'étonnement. » S'ils étaient dans l'anxiété, ce n'était pas à cause de l'ignorance des apôtres, mais parce que les apôtres, malgré leur ignorance, triomphaient de tous les sages. « Et voyant que l'homme guéri était avec eux, ils ne pouvaient les contredire. » *Act.*, IV, 13-14. Cependant, précédemment ils n'hésitaient pas à les contredire, malgré les prodiges dont ils étaient témoins. Pourquoi ne le font-ils pas en ce cas? Parce que la vertu invisible du Crucifié paralysait leur langue. C'est lui qui fermait leurs bouches, lui qui confondait leur hardiesse; voilà pourquoi ils étaient debout, incapables de la moindre contradiction. Quand ils ouvrirent la bouche, voyez-les avouer leur frayeur. « Vous voulez donc, s'écrient-ils, attirer sur nous le sang de cet homme? » *Act.*, V, 28. Et pourquoi, s'il s'agit d'un homme ordinaire, pourquoi as-tu peur de son sang? Tu as mis à mort bien des prophètes, tu as égorgé bien des justes, ô Juif, et tu n'as jamais eu peur de leur sang. Pourquoi ici cette frayeur? C'est que le Crucifié remuait profondément leur conscience, et, dans l'impuissance où ils étaient de dissimuler leur effroi, ils faisaient malgré eux en présence de leurs ennemis l'aveu de leur propre faiblesse. Quand il s'agissait de le crucifier, ils jetaient ce cri: « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants, » *Matth.*, XXVII, 25, tant ce sang leur inspirait de dédain! Quand ils voient après la croix éclater sa puissance, ils sont saisis d'anxiété et de crainte, et ils disent: « Vous voulez donc attirer sur nous le sang de cet homme? » Mais si c'est un imposteur et un ennemi de Dieu, comme vous l'enseignez, misérables Juifs, pour quelle raison ce sang vous pénétrerait-il de crainte? S'il en était ainsi, il vous faudrait plutôt vous glorifier de sa mort. Il n'en est pas ainsi, et c'est pour cela qu'ils tremblent.

9. Voyez-vous de toute part ses ennemis dans la crainte et l'effroi? Voyez-vous leurs angoisses? Apprenez aussi quelle est la charité du Crucifié. Ceux-là disaient: « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants. » Le Christ n'agit pas de la sorte. Il supplie son Père et lui dit: « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » *Luc.*, XXIII, 34. Si le sang du Sauveur fût retombé sur eux et sur

Charité du Christ crucifié.

leurs enfants, il n'y eût point eu parmi leurs enfants des apôtres; trois mille d'entre eux, ni cinq mille n'eussent pas ensemble embrassé la foi. Ainsi, tandis qu'ils se montrent cruels et sans cœur à l'égard de leurs enfants, tandis qu'ils méconnaissent la nature elle-même, Dieu se montre le plus affectueux des pères et surpasse les mères par sa tendresse. A la vérité, le sang du Christ retomba sur les Juifs et sur leurs enfants, non sur tous leurs enfants, mais seulement sur ceux qui imitèrent l'impiété de leurs pères; ceux qui étaient leurs fils, non par l'ordre de la nature, mais par la dépravation de la volonté, ceux-là partagèrent leurs châtiments. Et admirez ici une marque nouvelle de la bonté et de la miséricorde de Dieu. Au lieu de leur faire subir sur-le-champ leur peine et leur supplice, il attend plus de quarante années après la croix. En effet, le Sauveur fut crucifié sous Tibère, et Jérusalem ne fut prise que sous Titus et Vespasien. Pourquoi laissa-t-il s'écouler un pareil intervalle? Pour leur donner le temps de faire pénitence, d'expier leurs péchés, de repousser au loin leurs prévarications. Quand, après le délai qui leur avait été accordé pour faire pénitence, leur opiniâtreté fut reconnue incurable, Dieu fit tomber sur eux le châtiment et le supplice, et, après avoir détruit leur capitale, les dispersa sur toute la terre. Encore ceci fut-il un acte de sa miséricorde; il les dispersa, mais pour que sur tous les points de la terre ils vissent adorer celui qu'ils avaient crucifié, afin qu'à la vue de ces adorations universelles rendues au Christ, instruits de sa puissance ils reconnussent leur inconcevable impiété, et qu'après l'avoir reconnue, ils revinssent à la vérité. Ainsi leur captivité devenait pour eux un enseignement, et leur châtiment une leçon. S'ils fussent demeurés en Judée, ils n'auraient pas vu s'accomplir la parole des prophètes. Et que disaient les prophètes? « Demandez, et je vous donnerai les nations pour héritage, et pour empire les extrémités de la terre. » *Psalm.* II, 8. Il fallait donc qu'ils allassent jusqu'aux extrémités de la terre pour voir de leurs propres yeux que là aussi s'étendait l'empire du Christ. Un autre disait encore : « Et tous l'adoreront, chacun en son lieu. » *Soph.*, II, 11. Il fallait donc qu'ils fussent dispersés sur tous les points de la terre, afin de voir de leurs propres yeux les hommes adorer le Christ chacun en son lieu. Un autre a dit aussi : « La connaissance de Dieu couvrira la terre comme les eaux couvrent le fond de la mer. » *Habac.*, II, 14. Il fallait donc qu'ils parcourussent la terre entière, afin de la voir remplie de la connaissance du Seigneur et de voir les mers, c'est-à-dire ses églises spirituelles déborder de piété. Tels sont les motifs pour lesquels Dieu les a dispersés sur tous les points de la terre. S'ils fussent restés en Judée, ces choses leur auraient été inconnues. Le Seigneur se proposait ainsi de les convaincre par leur propre expérience de la véracité des prophètes et de sa puissance divine. Si leurs dispositions étaient bonnes, c'était un moyen de revenir à la vérité; s'ils persévéraient dans l'impiété, ils n'avaient plus d'excuse au jour redoutable du jugement. En les dispersant chez tous les peuples, il veut encore que nous en retirions nous-mêmes quelque avantage. Il veut qu'en présence des prophéties qui annoncent la dispersion des Juifs et la prise de Jérusalem, prophéties que l'on trouve parmi celles de Daniel, qui parlent de l'abomination et de la désolation, de Malachie, qui dit : « Un jour chez vous les portes seront fermées ; » *Malach.*, I, 10; parmi celles de David, d'Isaïe et de plusieurs autres prophètes; il veut qu'à la vue de ce peuple puni aussi rigoureusement de son ingratitude envers le Seigneur, privé de sa patrie, de sa liberté, de toutes ses lois et de la tradition de ses pères, nous reconnaissions la puissance de celui qui a prédit toutes ces choses et qui les a accomplies; que ses ennemis reconnaissent sa force à la prospérité dont nous jouissons, et que le supplice de ces malheureux nous découvre l'immensité de son pouvoir et de sa miséricorde, en sorte que nous ne cessions jamais de le glorifier, afin d'obtenir les biens ineffables et éternels, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire et puissance soient au Père, ainsi qu'à l'Esprit, source de sainteté et de vie, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.

Amen.

Charité du Sauveur envers les Juifs déicides.

HOMÉLIES

SUR

LES CHANGEMENTS DE NOMS

AVANT-PROPOS

Ces homélies de saint Chrysostome ont suivi la quatrième homélie sur le titre des Actes. Ce qui nous l'indique, ce sont les paroles du troisième paragraphe, dans lesquelles l'orateur expose ainsi le sujet de son discours : « Quant au titre, nous avons acquitté notre dette entière; quant au titre, veux-je dire, des Actes des Apôtres. Il nous resterait ensuite à nous occuper du commencement de ce livre, et à expliquer ce passage : *Nous avons écrit un premier ouvrage, ô Théophile, sur toutes les choses que Jésus a faites et enseignées depuis le commencement.* Mais Paul ne nous permet pas d'observer cet ordre si naturel, et c'est à parler de lui-même et de ses grandes actions qu'il invite notre langue. J'ai hâte de le voir conduit à Damas, enchaîné, non pas de chaînes de fer, mais par la voix du Seigneur. » *Homil*, seq., III. Ce passage nous montre, et quel est le sujet des homélies suivantes, et que ce sujet n'a été abordé par l'orateur qu'après les homélies sur le commencement des Actes. Que l'homélie dont nous parlons ait été prononcée avant que le temps pascal fût écoulé, le passage suivant l'établit clairement : « Si la lecture et l'explication du seul titre nous a pris la moitié de ce temps de fête, dans le cas où nous nous serions plongés, en parlant du commencement, dans les profondeurs de ce livre, quel temps ne nous aurait-il pas fallu avant d'arriver à Paul et au récit qui le concerne? » *Homil.* seq., IV. Un peu plus bas, le saint docteur désigne, à ne pas s'y méprendre, la quatrième homélie sur le commencement des Actes, comme étant l'homélie qui avait immédiatement précédé celle-ci. « Ne vous disais-je pas, dans notre dernière assemblée, s'écrie-t-il, que les miracles postérieurs à la croix ont été plus grands que les miracles antérieurs? » etc. *Homil.* seq., V; point qu'il développe précisément dans la quatrième homélie sur le commencement des Actes. Cette homélie a donc immédiatement précédé, dans l'ordre du temps, l'homélie suivante.

Le lendemain du jour où fut prononcée l'homélie sur les mots : *Paul respirant encore...*, etc., Chrysostome prononça l'homélie intitulée : *Des changements de noms.* Il avait déjà, dans la précédente homélie, posé cette question : Pourquoi les noms de Paul, de Pierre, et de plusieurs personnages de l'Ancien Testament, ont-ils été changés? Ainsi l'homélie sur les changements de noms complète l'homélie précédente.

Après cette homélie, vint le discours que nous mettons en neuvième ligne, après les homélies sur la Genèse; l'orateur y rappelle les deux discours précédents, et y traite du changement du nom d'Abraham et de la signification de plusieurs autres noms propres de l'Ancien Testa-

ment. Dans ce discours, comme dans les précédents, l'exorde de l'orateur fut très-étendu. De là des réclamations du peuple d'Antioche, des critiques amères à l'adresse de Chrysostome. Ce fut l'occasion de l'homélie que nous mettons la troisième dans la présente série. Dans cette homélie, l'orateur continue à s'occuper de Paul, à examiner pourquoi son nom a été changé, pourquoi il l'a été longtemps après sa conversion, et non dès le principe.

A quelque distance de là, le saint docteur prononça le discours sur les mots : *Paul appelé,* etc., vers le milieu duquel il touche au sujet des homélies précédentes, et les mentionne dans les termes les plus clairs. « Vous vous en souvenez sans doute, dit-il, et vous savez bien que je me suis occupé trois jours entiers de ce seul nom, vous exposant les raisons pour lesquelles Saul perdit le nom qu'il portait auparavant pour prendre celui de Paul, et vous expliquant pourquoi il ne changea pas de nom aussitôt après sa conversion, et garda longtemps encore celui que lui avaient donné ses parents. » L'allusion est si transparente qu'il n'y a point lieu au moindre doute. C'est pour la première fois, que ces quatre homélies ont été réunies et offertes aux lecteurs dans l'ordre suivant.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

Sur ce texte dont on avait fait lecture : « Saul respirant encore les menaces et le carnage, » lorsque tous les auditeurs s'attendaient à une homélie sur le commencement du chapitre neuvième des Actes. — Que la vocation de Paul démontre la résurrection.

1. Est-ce bien tolérable? devons-nous bien le supporter? Tous les jours nous voyons diminuer l'assemblée; la ville est pleine d'hommes, et l'on ne voit point d'hommes dans l'église. L'agora en regorge, aussi bien que les théâtres et les promenades; et la maison de Dieu est dans la solitude, ou plutôt, s'il faut dire le vrai, il n'y a point d'hommes dans la ville, tandis que l'église en est remplie; car je n'appelle point hommes ceux qui se pressent sur la place publique, mais vous qui vous pressez dans l'église; non ces gens indifférents, mais vous que le zèle dévore; non ces gens que les choses de ce monde plongent dans de stupides convoitises, mais vous qui faites passer les choses de l'esprit avant les choses du siècle. Non, parce que l'on aura le corps et la voix d'un homme, on ne sera point pour cela un homme, il faut de plus avoir une âme d'homme, et que cette âme en ait les sentiments. Or rien n'indique plus sûrement la présence d'une âme d'homme que l'amour de la parole divine; de même que rien n'atteste avec plus de certitude la présence d'une âme dépourvue de sens et de raison que le mépris et le dédain de cette parole. Voulez-vous voir que les personnes dédaigneuses envers la parole divine ont perdu, par ce dédain, leur qualité d'homme, et sont déchues de cette dignité? Je ne vous parlerai pas d'après moi-même; je vous citerai la parole d'un prophète favorable à mon sentiment, afin que vous sachiez bien que, si l'on n'aime pas les discours spirituels, on ne saurait mériter le nom d'homme; afin que vous sachiez bien que cette cité est un véritable désert d'hommes.

Isaïe, ce prophète à la voix si puissante, cet homme qui jouit de visions si étranges, qui fut jugé digne de contempler les séraphins et d'entendre les mystiques concerts quand il était encore revêtu d'une chair mortelle; Isaïe, rentrant dans la capitale si peuplée des Juifs, dans Jérusalem, veux-je dire, apparaît debout au milieu de la place publique; et là, environné d'une foule nombreuse, pour montrer que quiconque ferme l'oreille aux discours prophétiques n'est point véritablement un homme, il jette ce cri : « Je suis venu, et il n'y avait point d'hommes; j'ai appelé, et personne n'a écouté ma voix. » *Isa.,* L, 2. Et pour montrer qu'il ne parle point ainsi à cause de sa solitude actuelle, mais à cause de l'indifférence de ses auditeurs, après ces mots : *Je suis venu, et il n'y avait point d'hommes;* il ajoute : *Et personne n'a écouté ma voix.* Ainsi, il y avait des spectateurs présents; mais le Prophète les regardait comme absents, parce qu'ils ne l'écoutaient pas. Voilà pourquoi, après avoir dit qu'il est venu et qu'il n'y a point d'hommes, qu'il a appelé et que personne n'a écouté sa voix; il s'adresse aux éléments et s'écrie : « Ecoute ciel; terre, prête l'oreille. » *Isa.,* I, 2. J'avais été envoyé vers des hommes, vers des hommes doués d'intelligence. Puisqu'ils sont dépourvus également de sentiment et de raison, je m'adresse aux élements insensibles, pour confondre ces créatures qui, honorées de facultés sensibles, ne répondent aucunement à cet honneur. C'est ce que dit encore un autre Prophète. Debout, au milieu de la foule des Juifs, dans la même capitale, comme si personne n'était présent, Jérémie s'écrie, lui aussi : « A qui parlerai-je, et qui prendrai-je à témoin?» *Jerem.*, VI, 10. — Que dites-vous là? vous avez sous les yeux une foule nombreuse, et vous demandez à qui vous adresserez la parole? — Certainement, répond-il; dans cette foule je vois des corps, mais je ne vois pas des hommes; je vois des corps, mais non des êtres qui s'appliquent à écouter. — A cause de cela, il ajoute : « Leurs oreilles n'ont point été circoncises, et ils ne peuvent entendre. »

Vous le voyez, tous ces Juifs, parce qu'ils n'écoutent pas, ne sont point des hommes. Un prophète dit : « Je suis venu, et il n'y avait point d'hommes; j'ai appelé, et personne n'a écouté ma voix. » L'autre dit : « A qui parlerai-je, et

qui prendrai-je à témoin ? Leurs oreilles n'ont point été circoncises, et ils ne peuvent entendre.» Si les individus présents, parce qu'ils n'accordaient point une attention soutenue à ce qu'on leur disait, n'étaient point des hommes au sentiment des prophètes, que devrons-nous dire, nous, de ceux qui, non-seulement n'écoutent pas, mais ne daignent même pas franchir le seuil de cet édifice sacré, de ceux qui errent hors de ce saint bercail, qui se tiennent loin de cette maison maternelle, dans les ruelles et les carrefours, comme des enfants négligents et désordonnés. On voit, en effet, de ces derniers, après avoir abandonné la maison de leurs parents, vagabonder çà et là, et passer leur temps aux jeux les plus futiles. Aussi leur arrive-t-il de perdre, à cause de cela, la liberté et la vie ; ils viennent à tomber entre les mains des recruteurs d'esclaves ou de quelques brigands, et ils expient souvent par la mort leur négligence. Quand on s'est emparé d'eux, qu'on leur a enlevé leurs bijoux d'or, on les précipite dans quelque fleuve, ou bien, si on veut les traiter avec un peu plus d'humanité, on les emmène dans une terre étrangère et on les vend comme esclaves. Il en est de même en ce cas : Après s'être éloignés de la maison paternelle, ces chrétiens, qui aiment mieux vagabonder que de se réunir en ce lieu, ne tardent pas à rencontrer les bouches des hérétiques et les langues des ennemis de la vérité. Tels que des recruteurs d'esclaves, ces derniers les saisissent, les dépouillant de l'or et des ornements de la foi, et ils leur arrachent la vie, non en les précipitant dans un fleuve, mais en les plongeant dans les eaux bourbeuses et infectes de leurs propres erreurs.

2. Ce serait à vous de pourvoir au salut de ces frères, de nous les ramener, quels que soient leurs refus, leur résistance et leur opposition, leurs gémissements et leurs cris. Des contestations et des négligences pareilles n'appartiennent qu'à une âme encore enfant. A vous de réformer les dispositions si imparfaites de leur cœur ; à vous de les déterminer à devenir enfin des hommes. Si nous ne pouvons pas qualifier d'homme celui qui aurait pour les aliments humains une aversion prononcée, et ne se nourrirait, comme les animaux, que d'herbes et de ronces, celui qui repousse la nourriture qui convient et qui est propre à l'âme humaine, la nourriture de la divine parole, celui qui est toujours au milieu de réunions mondaines, d'assemblées où l'on ne s'occupe que d'infamies, et qui se repaît de paroles d'iniquité, nous ne pouvons pas davantage l'appeler un homme. Pour nous, un homme digne de ce nom ne se contente pas de pain pour nourriture ; il place avant le pain les discours divins et spirituels. Que ce soit là l'homme véritable, ces paroles du Christ nous le prouvent : « L'homme ne vit point seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » *Matth.*, IV, 4. Nous avons donc besoin, pour vivre, de deux sortes de nourriture : d'une nourriture grossière, et d'une nourriture plus élevée. C'est principalement cette dernière qu'il nous faut rechercher, afin d'entretenir les forces de notre âme, et de ne pas la laisser consumer par la faim.

Il ne dépendrait conséquemment que de vous de remplir d'hommes notre cité qui, grande et peuplée comme elle est, n'offre néanmoins qu'un désert d'hommes. Vous devriez rendre ce service à votre patrie et attirer ici nos frères, en leur communiquant les enseignements qui vous sont exposés. Ce n'est pas seulement en faisant l'éloge d'un festin que nous montrons la part que nous y avons eue, mais encore lorsque nous pouvons en faire goûter les mets aux personnes qui n'y assistaient pas. Agissez maintenant de cette façon, et il arrivera de deux choses l'une : ou bien que vous déciderez nos frères à revenir à nous ; ou bien, s'ils persévèrent dans leur éloignement, que vos paroles leur serviront de nourriture. Mais non, ils reviendront certainement. Ils ne consentiront pas à accepter comme une aumône une nourriture qu'ils ont le droit de revendiquer eux-mêmes à cette table paternelle. Oui, je crois, j'ai la ferme confiance que vous faites ce que je vous dis, ou que vous l'avez déjà fait, ou que vous ne tarderez pas à le faire. De mon côté, je ne cesse de vous y exhorter ; du vôtre, vous êtes si bien éclairés que vous pouvez parfaitement faire entendre aux autres vos conseils.

Il est temps cependant de vous servir le repas que nous vous avons préparé, repas exigu, pauvre et marqué au coin de l'indigence, il est vrai, mais qui a le meilleur des condiments : votre empressement, à vous qui m'écoutez. La recherche des mets n'est pas la seule chose qui rend un repas agréable; l'appétit des invités y concourt d'une façon aussi efficace. Ainsi, une table somptueuse paraîtra grossière, si les convives n'éprouvent pas l'aiguillon de la faim; de même, une table grossière paraîtra somptueuse, si elle est entourée de convives affamés. C'est une chose que comprenait un sage; il savait que la beauté d'une table dépend moins de la qualité des mets que de la disposition des convives, celui qui disait : « L'âme qui est rassasiée ne fait pas attention aux rayons de miel; mais l'âme indigente, les choses amères lui semblent douces.» *Proverb.*, XXVII, 7. Non point qu'il y ait rien de changé à la nature des aliments; ce sont les dispositions des convives qui aiguisent la sensibilité. S'il suffit de nos désirs pour changer en douceur l'amertume, à plus forte raison les mets les plus grossiers nous paraîtront-ils somptueux. En imitant les hommes remarquables par leur munificence à l'endroit des festins, en vous offrant à chaque assemblée notre table, nous qui sommes dans la dernière indigence, nous obéissons, non à la confiance que nous inspirent nos propres ressources, mais à celle que nous inspire votre bienveillante attention.

3. Quant au titre, nous avons acquitté notre dette entière; quant au titre, veux-je dire, des Actes des Apôtres. Il nous resterait ensuite à nous occuper du commencement de ce livre, et à expliquer ces paroles : « Nous avons écrit un premier ouvrage, ô Théophile, sur toutes les choses que Jésus a faites et enseignées depuis le commencement. » *Act.*, I, 1. Mais Paul ne nous permet pas d'observer cet ordre si naturel, et c'est à parler de lui-même et de ses grandes actions qu'il invite notre langue. Il me tarde de le voir conduit à Damas, enchaîné, non par des chaînes de fer, mais par la voix du Seigneur; il me tarde de voir pris ce poisson redoutable qui faisait bouillonner la mer entière, et qui soulevait des flots innombrables contre l'Eglise. Il me tarde de le voir pris, non par un hameçon, mais par la parole du divin Maître. Tel un pêcheur assis sur un rocher élevé balance un roseau, et laisse tomber l'hameçon dans l'abîme; tel notre Maître, dans sa pêche spirituelle, assis au haut des cieux comme au haut d'un rocher, laisse tomber sa voix, semblable à l'hameçon, et en disant : «Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?» fait de ce poisson redoutable sa proie.» *Act.*, IX, 4.

Ce qui arriva au sujet du poisson que Pierre pêchait sur l'ordre du Sauveur, arrive aussi au sujet de Saul. Dans la bouche de celui-ci pareillement, se trouva une pièce de monnaie, mais une pièce fausse ; car s'il avait du zèle, ce zèle n'était pas selon la science. C'est pourquoi lorsque Dieu lui eut donné cette science, cette pièce d'argent devint irréprochable. Ce que l'on voit, à propos des poissons ordinaires, on le vit à propos de ce dernier. De même que ceux-là ne sont pas aussitôt arrachés des flots, qu'ils se trouvent environnés de ténèbres; de même celui-ci, à peine fut-il pris à l'hameçon, et eut-il été retiré de l'abîme où il était, qu'il fut aveuglé soudain. Mais son aveuglement rendit la vue à la terre entière.

Telles sont les choses qu'il me tarde de voir. Si les barbares avaient fait à notre patrie une guerre meurtrière; si, après nous avoir causé mille maux par ses agressions, le chef de ces ennemis, l'auteur de ces tentatives multipliées, lui, qui aurait porté chez nous la confusion à son comble, aurait semé partout le tumulte et le trouble, menacé cette cité de la livrer au feu et à la ruine, cherché à nous réduire en servitude, était tout à coup conduit dans cette même cité chargé de chaînes et captif de notre empereur, certainement nous accourrions tous avec nos femmes et nos enfants contempler ce spectacle. Or, puisque maintenant aussi la guerre s'est déchaînée, que les Juifs sèment partout le trouble et le tumulte, et ne cessent de machiner contre la sécurité de l'Eglise, Jésus-Christ, notre Seigneur, notre monarque, ayant chargé de liens le chef de nos ennemis, ce Saul dont les paroles et les actes se distinguent par leur emportement, répandent le trouble et la confusion, le Christ, dis-je, ayant chargé de chaînes et menant cap-

tif celui qui conspirait contre sa domination, n'irons-nous pas tous au-devant de ce spectacle, n'irons-nous pas voir ce prisonnier qu'on nous conduit? Les anges eux-mêmes, quand ils le voyaient du haut des cieux enchaîné et conduit de la sorte, tressaillaient d'allégresse, non précisément parce qu'ils le voyaient privé de la liberté, mais parce qu'ils songeaient aux hommes si nombreux qu'il devait délivrer de leurs fers; non parce qu'ils le contemplaient soumis à la main qui le dirigeait, mais parce qu'ils tenaient compte des hommes si nombreux qu'il devait conduire par la main de la terre au ciel. — Allez vers les nations, disaient-ils, et, après avoir dissipé leurs ténèbres, introduisez-les dans le royaume que la charité du Christ vous a préparé. — Voilà pourquoi, laissant le commencement des Actes, j'ai hâte de me transporter au cœur même de ce livre. C'est Paul, c'est l'amour de Paul qui nous entraîne à franchir une si grande distance. Oui, c'est Paul et l'amour de Paul; pardonnez-le-moi; ou plutôt au lieu de me le pardonner, imitez cet amour. Que celui dont l'amour est illégitime demande pardon, je le comprends; mais pour celui qui brûle d'un pareil amour, il en est ennobli; et plût à Dieu qu'il fasse partager ce sentiment à plusieurs autres, et qu'il suscite une infinité d'émules autour de lui! S'il eût été possible, en suivant le chemin ordinaire et en observant l'ordre voulu, de ne se transporter au milieu des Actes qu'après en avoir exposé les premiers récits, nous n'aurions pas laissé de côté le commencement pour aller soudain au milieu. Mais, puisque la loi de nos pères nous ordonne de déposer ce livre après la Pentecôte, et que la lecture en est terminée en même temps que finit cette fête, j'ai craint qu'en nous occupant et en employant notre temps à exposer le commencement de ce livre, la suite ne s'en dérobât à notre attente. Telle est la raison pour laquelle j'ai laissé ce commencement pour accourir ici, et, saisissant en quelque sorte, au plus vite, l'histoire de l'Apôtre, je vous ai obligés à attendre et à vous arrêter au début de la route. Une fois que je tiendrai le commencement du récit, j'espère pouvoir vous en exposer la suite, même après que les fêtes seront passées. Et personne ne pourra nous accuser de parler à contre-temps de la suite obligée des matières; nous serons au-dessus de semblables accusations. C'est pour cela que je me suis transporté du commencement au milieu. A d'autres conditions, il ne nous eût pas été possible d'arriver régulièrement jusqu'à Paul : le livre se fût dérobé à notre langue, et toute issue nous eût été fermée; je vous le montrerai par le commencement lui-même, encore que la chose soit déjà évidente.

4. Si la lecture et l'explication du titre tout seul nous a pris la moitié de ce temps de fête; dans le cas où nous nous serions plongés, en partant du commencement, dans les profondeurs de ce livre, quel temps ne nous aurait-il point fallu avant d'arriver à Paul et au récit qui le concerne? mais c'est par le début lui-même que je vais essayer de vous le faire comprendre. « J'ai écrit un premier ouvrage sur toutes les choses, ô Théophile. » *Act.*, I, 1. Que de questions, à votre avis, renfermées sous ces paroles? En premier lieu, pourquoi fait-il mention de son premier ouvrage? en second lieu, pourquoi l'appelle-t-il de ce nom, et non pas du nom d'Evangile? Pourtant Paul lui donne ce dernier nom, puisqu'il dit : « Son Evangile l'a rendu célèbre dans toutes les églises, » II *Corinth.*, VIII, 18, paroles qui ne regardent que Luc; en troisième lieu, pourquoi l'auteur dit-il : « Sur toutes les choses que Jésus a faites; » car Jean, le bien-aimé du Christ, Jean, qui jouissait auprès de lui d'une si grande faveur, qui avait mérité de reposer sur sa poitrine sacrée, qui avait puisé là les eaux vivifiantes de l'Esprit, Jean n'ose point s'exprimer de la sorte, et il pousse la circonspection jusqu'à dire : « Si l'on écrivait en détail tout ce que le Christ a fait, le monde entier ne pourrait contenir tous ces livres. » *Joan.*, XXI, 25. Comment donc Luc a-t-il osé dire : « J'ai composé un premier ouvrage, ô Théophile, sur toutes les choses que Jésus a faites. » Ces mots eux-mêmes: *Très-cher Théophile,* ont une signification élogieuse; or, ils ne sont pas sans raison appliqués aux saints; du reste nous avons montré suffisamment qu'aucun iota n'est sans une signification particulière dans l'Ecriture. Si dès le commencement se présentaient à nous des

questions aussi nombreuses et aussi importantes, quel temps n'aurions-nous pas dû dépenser à examiner le contenu de ce livre en suivant l'ordre qu'il présente. Telles sont les raisons qui m'ont contraint à laisser tout le reste pour en venir à Paul? — Et pourquoi poser des questions, sans en donner la solution? — Pour vous accoutumer à ne pas avoir toujours une nourriture trop facile à prendre, et à chercher vous-mêmes, dans vos propres pensées, la clef des questions qu'on agite. Savez-vous ce que font les colombes? Tant que les petits restent au nid, elles les nourrissent de leur propre bouche; lorsqu'elles peuvent les mettre hors du nid, et qu'elles voient leurs ailes naissantes assez fortes, au lieu d'agir désormais ainsi, elles portent la nourriture dans leur bec et la leur montrent; et dès que leurs petits se sont approchés pour la recevoir, les mères la laissent tomber par terre, les excitant, de cette manière, à la cueillir eux-mêmes. C'est là ce que nous avons fait de notre côté : Prenant la nourriture spirituelle dans notre bouche, nous vous avons appelés comme pour vous donner la solution habituelle; mais dès que vous vous êtes présentés, au moment où vous pensiez la recevoir, nous vous avons laissé tomber cette nourriture, afin que vous recueilliez ces idées par vous-mêmes. Encore une fois, voilà pourquoi nous laissons le commencement pour en venir à Paul.

Et nous n'avons pas seulement à dire les services qu'il rendit à l'Eglise, mais encore le mal qu'il lui fit. C'est là un sujet dont nous ne saurions nous dispenser de parler. Nous dirons donc ses luttes contre la parole évangélique, ses combats contre le Christ, ses persécutions contre les apôtres, les dispositions hostiles dont il était animé, les périls qu'il suscita à l'Eglise plus qu'aucun autre de ses ennemis. Et que personne ne rougisse d'entendre ces choses de Paul : ce ne sont pas des griefs contre lui, mais plutôt des sujets de louange. Ce n'est pas un déshonneur pour lui d'avoir commencé par être mauvais pour devenir ensuite vertueux : c'en serait un si, après avoir commencé par la vertu, il s'était ensuite tourné vers l'iniquité. C'est toujours par la fin que l'on juge des choses. A quelques tempêtes que des pilotes aient été exposés en s'efforçant de conduire leur navire au port, s'ils l'y amènent avec une cargaison complète, nous ne dirons pas qu'ils se sont mal acquittés de leur office, parce que l'issue du voyage en fait oublier les accidents. Pareillement, peu importe aux athlètes d'avoir été antérieurement vaincus à plusieurs reprises; pourvu qu'ils soient vainqueurs dans la lutte décisive, nous ne leur refusons pas, à cause de leurs échecs passés, les louanges dues à leur victoire. Ainsi ferons-nous à l'égard de Paul. Sans doute il a été battu par bien des orages; mais, quand il a dû rentrer au port, il y a conduit son navire chargé de marchandises. De même qu'il n'a servi de rien à Judas d'avoir été le disciple du Sauveur, avant de le trahir; de même Paul ne voit pas sa gloire obscurcie, pour avoir persécuté l'Evangile avant d'èn être le promoteur. La gloire de l'Apôtre n'est pas d'avoir travaillé à la ruine de l'Eglise, mais de l'avoir ensuite relevée; non point d'avoir combattu la parole du Christ, mais, après l'avoir combattue, d'en avoir lui-même étendu l'empire; non point d'avoir fait une guerre acharnée aux disciples, ni d'avoir dispersé le troupeau des fidèles, mais, après l'avoir dispersé, de l'avoir lui-même de nouveau réuni.

5. Quel plus extraordinaire spectacle? Le loup devient pasteur! Celui qui s'abreuvait du sang des brebis ne cesse de verser son propre sang pour le salut de ces mêmes brebis! Voulez-vous voir comment il s'abreuvait de leur sang, et comment sa langue en était rougie? « Saul ne respirait que menaces et que carnage contre les disciples du Seigneur. » *Act.*, IX, 1. Eh bien, celui-là même qui ne respirait que menaces et que carnage, qui répandait le sang des saints, écoutez comment il a répandu son propre sang pour eux. « A parler selon l'homme, dit-il, à Ephèse j'ai été exposé aux bêtes. I *Corinth.*, XV, 32. — Je meurs tous les jours, disait-il encore. *Ibid.*, 31. — Et enfin, nous avons été traités comme des brebis destinées à être égorgées. » *Rom.*, VIII, 36. Or, celui qui parlait ainsi était présent lorsqu'on versait le sang d'Etienne, et il était content de sa mort. Voyez-vous comment de loup il est devenu pasteur? Rougi-

Conversion de saint Paul.



rez-vous maintenant d'entendre dire qu'il était auparavant tout entier aux persécutions, aux blasphèmes et aux outrages? Comprenez-vous comment ses premières erreurs contribuent à rehausser sa gloire?

Et ne vous disais-je pas dans notre dernière assemblée que les miracles postérieurs à la croix ont été plus grands que les miracles antérieurs? Ne vous l'ai-je pas montré, et par divers prodiges, et par la vertu des disciples? ne vous ai-je pas montré avant la croix une parole du Christ rendant la vie aux morts, et après la croix les ombres de ses serviteurs opérant la même merveille? Comment se fait-il que Jésus-Christ opère ces prodiges par sa propre puissance, et que ses serviteurs, au moyen de son nom, en opèrent plus tard de plus considérables? Ne vous disais-je pas comment il a rempli de terreur la conscience de ses ennemis; comment il a étendu son empire sur la terre entière; comment, en un mot, les prodiges qui ont suivi la croix ont surpassé les prodiges qui l'avaient précédée? C'est un sujet semblable qui se présente aujourd'hui. Quel miracle plus frappant que celui dont Paul nous offre l'exemple? Pierre, durant la vie du Sauveur, le renie; et Paul le confesse après sa mort. Le prodige de la résurrection des morts, opéré par l'ombre des apôtres, est même au-dessous du prodige que nous offre le cœur de Paul, gagné et convaincu. Là c'était la nature qui obéissait, sans pouvoir résister à l'ordre imposé; ici, il dépendait du choix de Paul de se prêter, de se refuser à la persuasion : par où la vertu de celui qui le persuada ressort davantage. Changer la volonté est bien plus grand que de changer les dispositions de la nature; c'est pourquoi tous les autres miracles le cèdent à celui de Paul s'attachant au Christ après la croix et le sépulcre. Aussi le Christ le laissa-t-il exhaler toute sa fureur, et ne l'appela-t-il qu'après, afin de démontrer de la façon la plus irréfutable la doctrine de sa résurrection et la vérité de son enseignement. Que Pierre eût parlé du Christ, il fût tombé peut-être en suspicion; quelque impudent eût pu soulever des difficultés. Je dis *un impudent;* car même dans la bouche de Pierre, la démonstration eût gardé toute sa valeur. A la vérité, il renia d'abord son maître, et il le renia par un parjure; mais lorsqu'il le confesse plus tard, il donne sa vie en confirmation de sa foi. Or, si le Sauveur n'était pas ressuscité, celui qui l'avait renié vivant ne se fût pas résolu, pour ne pas le renier mort, à braver le trépas sous toute sorte de faces. De là vient que, même dans la bouche de Pierre, la preuve de la résurrection du Christ était manifeste. Cependant des effrontés auraient pu dire : C'est parce qu'il a été son disciple, parce qu'il a partagé sa nourriture, parce qu'il a conversé trois ans avec lui, parce qu'il a été instruit de sa doctrine, parce qu'il a été séduit par ses procédés flatteurs; c'est pour toutes ces raisons qu'il prêche la résurrection de son maître.

Mais à la vue de Paul qui n'avait point connu le Christ, qui ne l'avait point entendu, qui n'avait point eu part à son enseignement, qui après la croix lui avait déclaré la guerre, qui exterminait tous ceux qui croyaient en lui, qui troublait et bouleversait toute chose, à la vue de Paul changé soudain, et par les fatigues qu'il endure pour répandre la parole évangélique, laissant en arrière les amis du Sauveur, de quel prétexte, je vous le demande, coloreriez-vous votre imprudence, en refusant de croire à la doctrine de la résurrection? Car, si le Christ n'est point ressuscité, qui aurait attiré cet homme si rude et si inhumain, cet homme rempli de sentiments si hostiles et si féroces? qui l'aurait gagné au Christ? Dis-moi, ô Juif, qui donc a inspiré à Paul cette persuasion? Serait-ce Pierre, Jacques, Jean? Mais ils le craignaient tous; ils l'avaient tous en horreur, non-seulement avant sa conversion, mais après qu'il eut embrassé leur cause : quand Barnabé, le prenant par la main, le conduisit à Jérusalem, ces apôtres redoutaient encore de s'approcher de Paul. Si la guerre avait pris fin, la terreur ne cessait de régner dans l'âme des disciples. Or, puisqu'ils le redoutaient, même après sa conversion, quand il les traitait en ennemis mortels et acharnés, auraient-ils bien essayé de le persuader? se seraient-ils résolus à l'aller trouver, à se présenter à lui, à lui adresser la parole, ou bien à paraître à sa vue? Non, mille fois non; ce n'est point l'industrie

de l'homme, c'est la divine grâce qui a opéré ce changement. Que si le Christ, comme vous le prétendez, est véritablement mort, si les disciples sont venus et ont dérobé son cadavre, expliquez-nous les prodiges les plus éclatants qui ont suivi la croix; expliquez-nous ce déploiement plus considérable de puissance. Car le Sauveur ne s'est point borné à convertir son ennemi, celui qui vous conduisait au carnage; et pourtant n'eût-il fait que cela, il eût donné un témoignage plus frappant de sa puissance, en faisant de son ennemi déclaré son captif; mais il ne s'est point borné à cela, il s'est signalé par un prodige encore plus remarquable. Outre qu'il convertit Paul, il le pénètre si bien de son esprit, il se l'attache si étroitement par les liens de l'affection, qu'il lui remet entre les mains toutes les affaires de l'Eglise. « Celui-ci, dit-il, est pour moi un vase d'élection; il ira porter mon nom à la face des nations et des rois, » *Act.*, IX, 15, et il le détermine à supporter plus de labeurs que les autres apôtres pour le bien de cette Eglise à laquelle il faisait auparavant une guerre si cruelle.

6. Et savez-vous jusqu'à quel point il l'a changé, jusqu'à quel point il l'a rapproché de lui, le rang qu'il lui a donné parmi ses amis les plus chers? Il n'y a point d'homme auquel il ait cru devoir découvrir autant de mystères qu'il en a découvert à Paul. Et où en est la preuve? « J'ai entendu des paroles mystérieuses, dit l'Apôtre, des paroles qu'il n'est point permis à l'homme de prononcer. » II *Corinth.*, XII, 4. Voyez-vous de quel crédit il jouit cet ennemi déclaré du Sauveur? De là la nécessité de raconter la première partie de sa vie; d'autant plus qu'elle nous révèle à la fois et la bonté de Dieu, et sa puissance : sa bonté, puisqu'il a voulu sauver l'auteur de tant de maux, et l'attirer à lui; sa puissance, puisqu'il a mis son dessein à exécution. Du reste, l'âme de Paul se montre en ceci, qu'il n'agit point par esprit de contention, ni pour capter une gloire humaine, comme le faisaient les Juifs. C'est le zèle dont il est embrasé, zèle mal entendu, sans doute, mais zèle véritable, qui le dirige dans sa conduite. Aussi le proclame-t-il à haute voix en disant : « Si j'ai obtenu miséricorde, c'est pour avoir agi de bonne foi dans mon incrédulité. » I *Timoth.*, I, 13. Le saisissement où le plongeait la bonté de Dieu lui arrachait ces autres paroles : « Le Christ a voulu montrer en moi le premier toute sa longanimité, afin que je servisse d'exemple à ceux qui croiraient en lui pour la vie éternelle.» I *Timoth.*, I, 16. — « Il a montré surtout, ajoutait-il ailleurs, l'efficacité de sa puissance par sa conduite envers nous qui avons la foi. » *Ephes.*, I, 19.

C'est ainsi que la bonté et la puissance divines, aussi bien que la sincérité des sentiments de Paul, se montrent à nous dans la première partie de sa vie. Aussi, écrivant aux Galates, pour les convaincre pleinement de ceci, que, s'il s'est converti, ce n'est point à cause des hommes, et que sa conversion est l'œuvre de la puissance divine, il leur dit : « Si je m'appliquais à plaire aux hommes, je ne serais point le serviteur du Christ. » *Galat.*, I, 10. Et qu'est-ce qui prouve qu'en vous convertissant à la prédication de l'Evangile, vous ne cherchez point à plaire aux hommes? « Vous avez ouï parler de quelle manière j'ai vécu autrefois dans le judaïsme, persécutant à outrance et ravageant l'Eglise de Dieu. » *Ibid.*, 13. Non, s'il eût voulu plaire aux hommes, il ne se fût point converti à la foi. Pourquoi l'aurait-il fait? Les Juifs le comblaient d'honneurs; il jouissait de la plus grande liberté; on lui cédait les premières places. Comment aurait-il embrassé l'existence si périlleuse des apôtres, leur vie vouée au mépris et au malheur? En sorte qu'en renonçant tout-à-coup aux honneurs et à la sécurité dont il jouissait chez les Juifs, en embrassant la vie des apôtres, qui rencontraient la mort à chaque pas, Paul nous prouve de la façon la plus claire que dans ce changement et dans cette conversion, il n'a point obéi à des sentiments humains. Voilà pourquoi nous voulions vous exposer la première partie de sa vie, vous raconter le zèle dont il était embrasé contre l'Eglise, afin qu'à la vue de l'intérêt qu'il déploie en faveur de cette même Eglise, vous admiriez ce Dieu qui crée et transforme toute chose. Voilà pourquoi le disciple de Paul nous raconte avec exactitude et une sorte d'em-

phase ces commencements en ces termes : « Saul ne respirait que menaces et carnage contre les disciples du Seigneur. » *Act.*, IX, 1.

Je désirerais bien moi-même vous parler aujourd'hui de ces commencements, je désirerais bien aborder le début de ce récit ; mais voilà qu'un océan de pensées se déroule à ce seul nom sous mes yeux. Considérez en effet, quelles questions ce nom de *Saul* soulève à l'instant même. C'est un autre nom que j'aperçois à la tête de ses Epîtres. « Paul, serviteur de Jésus-Christ, appelé à l'apostolat; Paul et Sosthène; Paul appelé l'Apôtre; c'est moi, Paul, qui vous le dis. » *Rom.*, I, 1; I *Corinth.*, I, 1; *Galat.*, V, 2. C'est Paul, vous le voyez; c'est de ce nom de Paul, et non de celui de Saul, qu'il est partout appelé. Et pour quelle raison a-t-il eu d'abord le nom de Saul, et celui de Paul ensuite? Ce n'est point là une question sans importance. Pierre se présente aussitôt; car Pierre était auparavant appelé Simon, et il reçut après le nom de Céphas. Les fils de Zébédée, Jacques et Jean, eux aussi, reçurent le nom de Fils du tonnerre. Non-seulement dans le Nouveau Testament, mais encore dans l'Ancien, nous trouvons de ces exemples. Abraham, avant de s'appeler ainsi, portait le nom d'Abram. Jacob, qui reçut pour premier nom celui de Jacob, reçut ensuite celui d'Israël. Sara s'appelait Sarai, avant d'être appelée Sara. Enfin, ces changements de noms soulevant une infinité de questions, je crains qu'en laissant tout-à-coup les flots couler en abondance, je ne rende inutile l'enseignement de la doctrine. De même que dans un champ humide, en quelque endroit que l'on creuse, des sources jaillissent de tout côté; de même, dans les champs des divines Ecritures, quelque ouverture que vous fassiez, vous en verrez jaillir des eaux abondantes. Or, comme il est beaucoup à craindre que nous les laissions toutes s'écouler soudain, aujourd'hui je suspendrai le cours de celles-ci, et je renverrai votre charité à la source sainte de nos prélats et de nos maîtres, à cette source si pure, si salutaire et si douce; à cette source qui sort de la pierre spirituelle elle-même. Préparons donc notre âme à recevoir la doctrine, à puiser ces eaux spirituelles, afin qu'il y ait en nous un jet de cette eau qui jaillit jusqu'à la vie éternelle. Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire, honneur, puissance soient à l'Esprit de sainteté et de vie, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

DEUXIÈME HOMÉLIE.

De ceux qui blâmaient la longueur des discours. — De ceux qui n'en pouvaient supporter la brièveté. — Du nom de Saul et de Paul. — Pourquoi le nom d'Adam a été donné au premier homme. — Combien ce nom lui fut utile et avantageux. — Des nouveaux illuminés.

1. Que nous faudra-t-il faire aujourd'hui, en voyant votre grand nombre? J'ai peur de trop prolonger mon discours. Lorsque la prédication commence à dépasser certaines bornes, je vous vois trahir de l'embarras, vous heurter les uns contre les autres; et, par suite des inconvénients qui en résultent, votre attention perdre de sa vigilance. Un auditeur qui ne jouit pas de sa tranquillité ne saurait prêter une attention soutenue aux choses qu'on lui dit. Lors donc que je vous vois en si grand nombre, je crains de trop prolonger mon discours; mais, lorsque je considère votre ardeur, je redoute d'abréger cet enseignement. Celui qui a soif, tant qu'il ne voit pas la coupe remplie, n'éprouve point de plaisir à en approcher même les lèvres, et lors même qu'il ne devrait point la vider toute entière, il désire l'avoir tout entière remplie. De là pour moi l'embarras que j'éprouve dans cette assemblée. D'un côté, je voudrais, par ma brièveté, diminuer vos fatigues; de l'autre, en prolongeant mon discours, satisfaire à vos désirs. J'ai fait l'une et l'autre de ces choses, et je n'ai jamais pu éviter d'en être blâmé. Souvent, je le sais, quand par ménagement pour vous je m'arrêtais dans mon discours, je m'exposais aux réclamations de ceux qui s'abreuvent sans cesse aux sources divines, sans en être jamais rassasiés, de ces bienheureux « qui ont faim et soif de la justice. » *Matth.*, V, 6. Puis, pour mettre un terme à ces réclamations, je donnais à ma doctrine des développements plus considérables,

et de là une nouvelle accusation. Les personnes qui aiment la brièveté venaient me supplier d'avoir égard à leur faiblesse, et d'abréger mes paroles. De sorte qu'en vous voyant dans cet embarras, j'éprouve le désir de garder le silence; mais lorsque malgré cet inconvénient, loin de vous retirer, vous êtes prêts à fournir une plus longue course, je voudrais rendre la liberté à ma langue. « Il y a donc pour moi des difficultés de tous les côtés. » *Dan.* XIII, 22. Que faire? Le serviteur qui n'a qu'un maître, et qui n'est obligé qu'à se plier à une seule volonté, parvient aisément à plaire à son seigneur, à ne pas le mécontenter. Mais pour moi j'ai un grand nombre de maîtres, et je suis réduit à être le serviteur de ce peuple si nombreux, dont les sentiments sont loin d'être unanimes.

Si je parle de cette manière, ce n'est pas, tant s'en faut, que cette servitude me pèse, ni que je veuille me dérober à votre domination. A mes yeux, il n'y a rien de plus beau que cette servitude. L'empereur n'est pas plus glorieux du diadème et de la pourpre que je ne suis honoré en ce moment d'être le serviteur de votre charité. Le pouvoir impérial n'aboutit qu'à la mort; mais cette servitude, si j'en accomplis exactement les devoirs, me conduit au royaume des cieux. Oui, bienheureux « le serviteur fidèle et prudent que son maître a chargé de distribuer à ses pareils la mesure voulue de froment. En vérité, je vous le dis, il lui donnera l'intendance de tous ses biens. » *Luc.*, XII, 42-44. Voyez-vous quels sont les avantages de cette servitude lorsqu'on la remplit avec zèle; c'est de tous les biens du Maître qu'elle nous procure l'intendance. Je ne fuis donc pas l'esclavage. Comme Paul je consens à être esclave. « Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, disait l'Apôtre, mais le Christ Jésus Notre-Seigneur. Quant à nous, nous sommes esclaves à cause de Jésus. » II *Corinth.* IV, 5. Et pourquoi parlé-je de Paul? Celui qui était Dieu par nature s'est anéanti jusqu'à prendre, pour le salut d'une race d'esclaves, la forme d'esclave. Quel mérite y a-t-il à ce que moi, qui ne suis qu'un esclave, je me fasse l'esclave d'un de mes semblables pour mon salut?

Ce n'est donc pas pour me dérober à votre domination que j'ai tenu ce langage, mais pour implorer votre indulgence dans le cas où le repas que je vais vous servir ne satisferait pas également tout le monde. Ou plutôt suivez mon conseil: Vous qui ne sauriez jamais être rassasiés, qui, toujours altérés et affamés de la justice, soupirez après des discours étendus, prêtez-vous à la faiblesse de vos frères, et permettez-nous de retrancher quelque chose de la longueur habituelle de nos discours. A votre tour, vous qui aimez la brièveté et dont les sentiments sont moins parfaits, résignez-vous à souffrir un peu, par égard pour ceux de vos frères qui sont insatiables; et, portant ainsi le fardeau les uns des autres, vous accomplirez la loi du Christ. Ne voyez-vous pas les athlètes des jeux olympiques debout au milieu de l'arène, et semblables à des statues d'airain, exposés en plein midi, le corps nu, aux ardeurs du soleil comparables aux ardeurs d'une fournaise, combattre néanmoins, malgré le soleil, la poussière et l'étouffante chaleur, pour orner une tête exposée à tant d'incommodités, de quelques feuilles de laurier? Or, ce n'est point une couronne de laurier, c'est une couronne de justice qui vous est offerte en récompense de votre attention. Nous ne vous retenons pas jusqu'au milieu du jour. A peine l'aube paraît-elle que nous vous renvoyons, en considération de votre indifférence, quand l'air est encore frais, et qu'il n'a point été embrasé par les rayons d'un soleil ardent; nous ne vous obligeons pas à recevoir ces rayons sur votre tête nue, mais nous vous mettons à l'abri sous ce toit admirable, et nous cherchons par cet abri et par toute sorte de moyens propres à augmenter votre bien-être, à vous rendre facile l'audition de nos discours. Ne devenons pas plus lâches que nos enfants qui vont à l'école; ils n'osent point avant midi retourner chez eux; à peine sevrés, à peine éloignés du sein de leurs mères, n'ayant pas atteint encore leur cinquième année, ils montrent dans leur corps si jeune et si tendre un courage à toute épreuve. La chaleur, la soif ou toute autre chose ont beau les tourmenter, ils supportent tout jusqu'à l'heure de midi, et ne quittent point, à cause de ces incommodités, le siége qu'ils oc-

cupent à l'école. A ne point suivre d'autre exemple, suivons du moins celui de ces enfants, nous, hommes, nous qui sommes arrivés à la virilité. Que si nous ne pouvons entendre les discours sur la vertu, qui ajoutera foi à nos paroles touchant les labeurs que nous supporterions pour la vertu? Si nous sommes si lents à écouter la doctrine, comment croire à notre empressement à la mettre en pratique? Si nous ne pouvons supporter ce qu'il y a de plus facile, comment supporterons-nous ce qu'il y a de plus difficile? — Mais la peine, la violence qu'il faudra endurer est extrême. — Eh bien! sachez que les violents raviront le royaume des cieux; car elle est étroite et resserrée, la voie qui conduit à la vie. Puisque nous sommes engagés dans une voie étroite et resserrée, il nous faut subir nous-mêmes ces conditions, afin de la parcourir jusqu'au bout. Ce n'est pas celui qui se met au large qui parcourra cette voie étroite, mais celui qui se détermine à subir la gène, les embarras et les incommodités.

Noms que Dieu a donnés aux saints. Quelle estime devons-nous leur porter?

2. Ce n'est point une question sans importance que celle dont il s'agit. Cette question a été posée hier; mais elle n'a pas été résolue, à cause des considérations nombreuses qui se sont jetées au-devant. Et de quoi s'agissait-il? De l'imposition des noms, des noms que Dieu a donnés aux saints. C'est là, au premier aspect, une question indifférente; mais on y trouvera de nombreux trésors, si on l'examine avec attention. Les personnes sans expérience prennent la terre dont les mines d'or sont remplies, pour de la terre toute pure, pour une terre qui ne diffère en rien de la terre ordinaire. Mais les personnes du métier savent bien reconnaître le prix de cette terre, en l'exposant au feu, pour mettre au jour toute sa valeur. Ainsi en est-il des saintes Ecritures. Les personnes qui les lisent avec indifférence n'y voient que des mots ordinaires, des mots qui ne se distinguent en rien de tous les autres; mais les personnes qui les lisent avec les yeux de la foi, pareilles à celles qui considèrent l'or avec la perspicacité due au métier, les soumettent à l'Esprit pour les éprouver, et découvrent facilement tout ce qu'elles renferment. Et comment cette question a-t-elle pris naissance? Nous ne l'avons pas rencontrée par hasard. Que l'on n'aille pas nous accuser de parler à contretemps. Comme on nous avait lu les Actes des apôtres, nous désirions vous raconter les hauts faits de Paul. Ayant entamé le commencement de cette histoire, nous avons trouvé, dès le principe du récit: « Saul ne respirait encore que menaces et que carnage contre les disciples du Seigneur. » *Act.*, IX, 1.

Aussitôt ce changement de noms vous a troublés; car, dans toutes les Epîtres des apôtres et dès les premières paroles, nous l'avons vu prenant le nom de Paul et non celui de Saul. Outre celui-ci, d'autres apôtres nous offrent la même particularité. Pierre, avant de porter ce nom, portait celui de Simon. Les fils de Zébédée, Jacques et Jean, furent appelés plus tard Fils du tonnerre. L'Ancien Testament lui-même nous fournit quelques traits de la même nature. Avant de recevoir le nom d'Abraham, ce patriarche portait celui d'Abram. Sara qui s'appelait d'abord Sarai, ne fut appelée Sara que plus tard. Jacob reçut dans la suite le nom d'Israël. C'est pour cela qu'il nous a semblé peu raisonnable de passer indifféremment à côté de semblables trésors. Il n'y a pas jusqu'aux magistrats profanes chez lesquels on ne trouve quelque chose de semblable; eux aussi prennent quelquefois deux noms différents. Voyez, en effet: « Porcius Festus succéda à Félix. Il y avait quelqu'un avec le proconsul Sergius Paulus. » *Act.*, XXIV, 27; *Act.*, XIII, 7. Enfin, le juge qui livra le Christ aux Juifs s'appelait Ponce-Pilate. Non-seulement les magistrats, mais les soldats eux-mêmes ont eu souvent deux noms. Les simples particuliers aussi reçoivent un double nom, suivant les occasions et les circonstances.

Pour ceux-ci, peu nous importe de connaître l'origine de leurs divers noms. Mais lorsque le nom est imposé par Dieu, il ne faut rien négliger pour en découvrir l'origine. Dieu ne fait rien, ne dit rien d'ordinaire et sans but: toutes ses actions sont marquées au sceau de la sagesse. Pourquoi donc l'Apôtre portait-il le nom de Saul quand il persécutait les fidèles, et prit-il le nom de Paul lorsqu'il fut entré dans leurs rangs. Selon quelques-uns, c'est parce qu'il portait par-

tout le trouble, la confusion et le tumulte, parce qu'il bouleversait l'Eglise, qu'il reçut le nom de Saul, d'un mot qui signifie *bouleversement*. En sorte que ce nom aurait eu pour origine sa conduite. Quand il eût mis un terme à cette fureur, à ces troubles, à cette guerre, à ces persécutions, il prit le nom de Paul, d'un mot qui signifie *cesser*. Mais c'est là une explication également fausse et puérile. Que si j'en ai parlé, c'est pour que vous ne vous laissiez pas séduire par des explications dénuées de fondement. Ce sont les parents de l'Apôtre qui lui ont donné son nom ; ce n'est pas qu'ils fussent prophètes et qu'ils connussent par avance l'avenir. D'ailleurs, s'il eût dû le nom de Saul aux troubles et aux bouleversements qu'il excitait dans l'Eglise, à peine avait-il mis un terme à cette conduite, qu'il eût dû changer de nom sur-le-champ. Or, nous voyons cependant qu'après avoir arrêté le cours de ses hostilités contre l'Eglise, il ne renonce pas à son nom et garde celui de Saul. Pour que vous n'attribuiez pas mes paroles au dessein de vous séduire, je vous exposerai la chose de la façon la plus complète. « Les Juifs chassèrent Etienne, lisons-nous, et ils le lapidèrent, et les témoins déposèrent leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme nommé Saul. — Saul, est-il dit encore, consentait à sa mort. » Et ailleurs : « Saul ravageait l'Eglise, pénétrant dans les maisons, en arrachant les hommes et les femmes. » Puis encore : « Saul ne respirait que menaces et que carnage contre les disciples du Seigneur. » Et enfin : « Il entendit une voix qui lui dit : Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » *Act.*, VII, 57; *Act.*, VII, 59; *Act.*, VIII, 3; *Act.*, IX, 1 ; *Act.*, IX, 4. Or, il aurait dû renoncer désormais à ce nom, puisqu'il cessa à l'avenir de persécuter. Y renonça-t-il en effet? Point du tout, et ce qui suit vous le prouve; examinez-le bien. « Saul se leva de terre, et ayant ouvert les yeux, il n'aperçut personne. » Puis : « Le Seigneur dit à Ananie : Va dans la rue appelée *la rue droite*, et tu trouveras dans la maison de Juda un individu nommé Saul. » Enfin : « Ananie étant entré, dit : Saul, mon frère, le Seigneur m'a envoyé, lui qui t'est apparu dans ton chemin, pour que je te rende la vue. » *Act.*, IX, 8; *Ibid.*, 11; *Ibid.*, IX, 17.

Après cela, l'Apôtre, se mettant à prêcher, confondait les Juifs ; il ne changea pas de nom, il conserva toujours celui de Saul : « Saul eut connaissance des embûches des Juifs. » *Act.*, IX, 24. Peut-être qu'on ne lui donne point ce nom ailleurs ? Détrompez-vous. « Une famine se déclara, et les disciples proposèrent d'envoyer à Jérusalem de quoi subvenir aux besoins des saints, et ils envoyèrent ce secours par l'entremise de Barnabé et de Saul. » *Act.*, XI, 29-30. Le voilà donc secourant les saints, et conservant néanmoins le nom de Saul. Barnabé arrive ensuite à Antioche, et, voyant les progrès de la grâce divine, combien les fidèles y étaient nombreux, il alla à Tarse chercher Saul. Voilà l'Apôtre opérant un grand nombre de conversions et conservant le nom de Saul. « Il y avait, lisons-nous également, dans l'Eglise d'Antioche, des prophètes et des docteurs, Siméon surnommé Niger, Lucius de Cyrène, Manahen, le frère de lait du tétrarque Hérode, et Saul. » *Act.*, XIII, 1. Le voilà prophète et docteur, et il porte toujours le nom de Saul. Et encore : « Tandis qu'ils priaient le Seigneur et qu'ils jeûnaient, le Saint-Esprit dit : Mettez à part Saul et Barnabé. » *Ib.*, 2.

3. Le voilà désigné d'une façon particulière par l'Esprit, et il ne dépose pas cependant son nom. C'est lorsqu'il fut venu à Salamine et qu'il eut trouvé le magicien, que Luc s'exprime en ces termes : « Saul, appelé aussi Paul, étant rempli du Saint-Esprit, s'écria... » *Act.* XIII, 9. Voilà l'origine du changement de son nom. Ne nous lassons pas d'approfondir cette question. Même dans les affaires temporelles, le choix des noms est de la plus haute importance. C'est le nom qui bien souvent permet de reconnaître des personnes dont on était depuis longtemps éloigné, qui découvre une parenté cachée, qui dissipe les doutes en matière de justice, qui arrête les luttes, qui éteint les guerres et donne naissance à la paix. Si les noms exercent une telle influence dans les choses temporelles, à plus forte raison auront-ils leur importance dans les choses spirituelles. Mais il nous faut d'abord préciser les questions à résoudre.

En premier lieu, on demande pourquoi Dieu

Dans l'Ancien Testament l'on trouve des changements de noms.

a donné des noms à quelques saints, et n'en a pas donné à d'autres; car il ne les a pas tous dénommés, ni dans le Nouveau, ni dans l'Ancien Testament. Ce qu'il a fait dans le Nouveau, il l'a fait aussi dans l'Ancien, pour vous apprendre qu'il est lui seul le Maître et de l'un et de l'autre. Dans le Nouveau Testament, le Christ donne à Simon le nom de Pierre, aux enfants de Zébédée, Jacques et Jean, le nom de Fils du tonnerre. Ce sont les seuls qu'il traite de la sorte. Pour tous les autres disciples, il leur laisse les noms que les parents leur avaient donnés à leur naissance. Dans l'Ancien Testament, Dieu a changé les noms d'Abraham et de Jacob; mais il ne l'a fait ni pour Joseph, ni pour Samuel, ni pour David, ni pour Elisée, ni pour les autres prophètes; il leur a laissé à tous leur nom originaire. Telle est la première question que nous avons à résoudre, à savoir, pourquoi les noms de quelques saints ont été changés, tandis qu'il n'en est pas ainsi des noms des autres. La question qui se présente ensuite est celle-ci : Pourquoi les noms de quelques saints ont-ils été changés, ces saints ayant atteint déjà la moitié de la vie, et pourquoi les noms de plusieurs autres l'ont-ils été dès le commencement et avant même leur naissance. Pierre, Jacques et Jean avaient atteint la maturité, lorsque le Christ changea leurs noms; mais pour Jean-Baptiste, le nom lui fut donné avant même qu'il vînt au monde. « En effet, l'Ange du Seigneur vint et dit : Ne crains point, Zacharie, voici que ton épouse Elisabeth enfantera un fils, et tu l'appelleras du nom de Jean. » *Luc.*, I, 13. Voyez-vous comment Jean-Baptiste reçoit son nom avant de venir au monde? Pareille chose se présente dans l'Ancien Testament. De même que dans le Nouveau, Pierre, Jacques et Jean étaient en pleine virilité, quand leur nom fut changé, et qu'ils en eurent deux désormais; tandis que Jean-Baptiste reçut son nom avant l'enfantement; de même, dans l'Ancien Testament, Abraham et Jacob étaient hommes faits, quand leur nom fut changé : le premier, qui s'appelait Abram, reçut le nom d'Abraham; le second, qui s'appelait Jacob, reçut celui d'Israël. Mais il n'en fut pas ainsi d'Isaac; son nom lui fut donné avant sa naissance. Si l'Ange a dit, à propos de Jean : « Ton épouse concevra, et elle enfantera un fils, et tu l'appelleras du nom de Jean; » Dieu a dit aussi à Abraham : « Ton épouse Sara enfantera un fils, et tu l'appelleras du nom d'Isaac. » *Genes.*, XVII, 19. Voilà donc une première question à résoudre, pourquoi quelques saints ont reçu des noms nouveaux, tandis que d'autres n'en ont point reçu. Voici la seconde, pourquoi les uns avaient atteint la maturité de l'âge, et les autres n'étaient point encore nés, quand ces noms leur furent imposés, et cela dans les deux Testaments. Commençons par étudier la seconde question, la première n'en deviendra que plus claire. Considérons ceux qui ont reçu leur nom dès le principe, et remontons jusqu'au premier homme qui ait reçu son nom de Dieu; cherchons dans cette origine la solution des questions proposées.

Quel est donc le premier homme auquel Dieu ait donné un nom? Et quel serait-il, sinon celui qui a été créé le premier? Il n'y avait pas alors d'autre homme qui pût recevoir un nom. Quel nom reçut donc de Dieu le premier homme? Le nom d'Adam, qui est un nom hébreu. Ce nom n'est point grec, et traduit en langue vulgaire, il signifie simplement *qui a été tiré de la terre*. Pour le nom Eden, il signifie une terre vierge. Or, telle était la contrée dans laquelle Dieu planta le paradis. « Dieu, dit l'Ecriture, planta le paradis à Eden, du côté de l'Orient. » *Genes.*, II, 8. Par où vous voyez que le paradis n'était point l'œuvre de la main des hommes. C'était une terre vierge, qui ne connaissait point la charrue, où l'on n'avait point ouvert de sillons, où ne s'étaient jamais exercées les mains des cultivateurs. Dieu ordonna, et cette terre se couvrit d'arbres magnifiques. C'est pour cela qu'elle reçut le nom d'Eden, parce qu'elle était une terre vierge; en cette qualité, elle était aussi la figure d'une autre vierge. De même, en effet, que la terre d'Eden, sans avoir reçu de semence, produisit le paradis; de même la Vierge, dont elle était la figure, sans avoir connu d'homme, nous a donné pour fruit le Christ. Lors donc que le Juif vous demandera : Comment une vierge a-t-elle pu enfanter? répondez-lui : Com-

ment une terre vierge a-t-elle pu produire ces arbres extraordinaires? Car Eden signifie en langue hébraïque, *terre vierge*. Si quelqu'un refuse de vous croire, qu'il interroge les maîtres en cette langue, et il verra que telle est la signification exacte du nom d'Eden. Parce que nous nous adressons à des gens sans instruction, nous ne voulons pas pour cela les induire en erreur. Ce que nous nous proposons avec ardeur, c'est de vous rendre invincibles; et voilà pourquoi, comme si nos ennemis à qui ces choses sont connues se trouvaient ici présents, nous vous donnons en toute matière des explications d'une irréprochable exactitude. L'homme ayant donc été formé d'une terre vierge, de la terre d'Eden, il fut appelé Adam, nom pareil à celui de la terre sa mère. Ainsi font les hommes : ils donnent souvent le nom de leur mère aux enfants qu'elles ont mis au monde. De même, Dieu donna à l'homme qu'il avait formé d'un peu de terre, un nom en rapport avec celui de sa mère, le nom d'Adam. Il s'appela Adam, comme elle s'appelait Eden.

4. Mais à quoi bon tout cela? Les hommes empruntent le nom de leurs mères pour honorer celles qui les ont mis au monde. Pourquoi Dieu a-t-il appelé l'homme du nom de sa mère? Quelles sont les vues grandes ou petites de sa conduite en ceci? Il ne fait rien sans motif ni sans but; il fait tout au contraire avec une raison et une sagesse profondes; car «sa sagesse ne connait point de mesures.» *Psalm.* CXLVI, 5. La terre s'appelle Eden, l'homme né de la terre, né de l'argile, né de la poussière s'appelle Adam. Pourquoi ce nom lui est-il donné? Pour lui rappeler la faiblesse de sa nature; en ce nom, comme sur une colonne d'airain, est inscrite la bassesse de son être; en sorte que ce nom est destiné à lui enseigner sans cesse la modestie et à le prémunir contre des sentiments trop hauts pour sa propre noblesse. Nous ne sommes que terre; c'est là une vérité que nous savons parfaitement et que l'expérience nous apprend elle-même. Pour Adam, il n'avait vu mourir personne; il n'avait vu personne réduit en poudre; son corps possédait une beauté merveilleuse, et il resplendissait comme une statue d'or au sortir de la fournaise. De crainte que l'éclat de sa beauté ne l'enflât d'orgueil, Dieu lui mit devant les yeux un nom propre à lui servir de leçon d'humilité. Et, en effet, le diable devait bientôt l'aborder et lui parler le langage de l'orgueil; il devait lui dire : « Vous serez comme des dieux. » *Genes.*, III, 5. Afin donc qu'il se souvînt de ce nom, destiné à lui rappeler son origine terrestre et à le préserver de la folie de s'égaler à Dieu, le Créateur l'imprima par avance dans la conscience de l'homme, lui donnant de la sorte une défense contre les assauts imminents de l'esprit mauvais, lui remettant en mémoire sa parenté avec la terre, lui faisant comprendre la véritable noblesse de sa nature. Si le démon, semble-t-il lui dire, te tient ce langage : «Tu seras semblable à Dieu,» songe à ton nom, et il ne te faudra pas d'autres motifs pour repousser ses insinuations perfides. Souviens-toi de ta mère; par cette parenté, juge de ta bassesse, non pas précisément pour t'instruire de l'humilité, mais pour ne jamais t'enfler d'orgueil. C'est pourquoi Paul disait aussi : « Le premier homme, étant sorti de la terre, est terrestre. » Nous expliquant la signification du nom d'Adam, il disait ces mots : « Sorti de la terre, il est terrestre. Mais le second homme est le Seigneur venu du ciel. » I *Corinth.*, XV, 47.

Or, voilà que les hérétiques fondent sur nous en disant : Vous le voyez, le Christ n'a point pris de chair, puisque Paul dit : Le second homme est le Seigneur venu du ciel. — Quoi! on vous parle d'un second homme, et vous prétendez qu'il n'a point pris de chair! Et quelle impudence serait comparable à la vôtre? Peut-il y avoir un homme qui n'ait point de chair! Si l'Apôtre parle d'un homme, d'un second homme, c'est pour vous montrer et par le nom, et par la nature, les liens qui le rattachent à nous. Et quel est ce second homme? Le Seigneur venu du ciel. — Voilà une expression qui me scandalise, dit-on encore, *venu du ciel*. — Lorsqu'on vous dit que le premier homme, Adam, étant né de la terre, est terrestre, croyez-vous donc que tout soit terre en lui? pensez-vous qu'il n'y ait en lui que poussière, et qu'il ne possède point une force incorporelle, une âme, veux-je dire, et toutes les facultés qui en dépendent? Et qui ose-

rait parler de la sorte? De même donc que l'expression *terrestre*, appliquée à Adam, ne vous fait pas croire à un corps privé d'âme, de même celle-ci : *le Seigneur venu du ciel,* ne doit pas vous éloigner de la foi en l'incarnation.

Jusqu'ici, ce premier nom est suffisamment justifié. Le premier homme a reçu le nom d'Adam, de celui de sa mère, afin qu'il ne conçût pas des sentiments au-dessus de sa propre dignité, afin qu'il devînt inaccessible aux séductions du démon et aux paroles qu'il lui adressait : *Vous serez comme des dieux.* Avançons encore, et après avoir parlé d'un autre personnage qui, avant sa naissance, reçut un nom de Dieu, mettons fin à ce discours. Quel est donc, après Adam, celui qui reçut de Dieu son nom avant que de venir au monde? Cet homme est Isaac : « Voici, dit le Seigneur, que ton épouse Sara concevra et enfantera un fils, et tu l'appelleras du nom d'Isaac. Et quand elle l'eut enfanté, elle lui donna pour nom Isaac, disant : Dieu a voulu rire de moi. » Et pourquoi donc? « Qui pourra, avait-elle dit, annoncer à Abraham que Sara allaite un enfant? *Genes.*, XVII, 19; *ibid.*, XXI, 3-6; *ibid.*, 7. Prêtez-moi ici toute votre attention, pour bien comprendre ce prodige. Elle ne dit pas qu'elle a enfanté, mais qu'elle allaite son nourrisson; la présence du lait garantissait la vérité de l'enfantement, et écartait tout soupçon d'un enfant supposé. Ainsi la nature même du nom rappelait suffisamment le caractère extraordinaire de cette naissance. De là ces mots : *Le Seigneur a voulu rire de moi;* parce qu'on allait voir une femme avancée en âge et chargée de cheveux blancs, ayant un petit enfant à la mamelle. Mais ce ridicule rappelait en même temps un bienfait de Dieu, et cet allaitement garantissait la vérité du prodige; car la nature n'était pour rien en ceci, la grâce seule ayant tout fait. C'est pour cela que Paul disait : « Comme Isaac, nous sommes les enfants de la promesse. » *Galat.*, IV, 28. De même, en effet, que nous devons tout à la grâce, de même Isaac fut enfanté par un sein que l'âge avait glacé. Vous aussi êtes sorti d'une eau glaciale. Ce que le sang maternel a été pour le patriarche, la piscine du baptême l'a été pour vous. Voyez-vous les liens qui rattachent ces deux enfantements? voyez-vous l'harmonie de la grâce? voyez-vous partout la nature oisive et la vertu de Dieu opérant toute chose? Aussi : « Comme Isaac, nous sommes les enfants de la promesse. » Reste encore une autre question : Il est écrit de nous que nous ne sommes sortis ni du sang, ni des désirs de la chair. *Joan.*, I, 13. Qu'est-ce à dire? Isaac non plus n'est point sorti du sang; « car Sara avait passé l'âge de la maternité. » *Genes.*, XVIII, 11. Comme les sources du sang avaient tari, que la capacité de devenir mère lui avait été enlevée, que les organes de la nature étaient impuissants, Dieu dut alors déployer sa puissance. Voilà de quelle manière s'explique parfaitement l'origine du nom imposé à Isaac.

Quel est l'homme après Adam auquel Dieu donna un nom?

Il nous faudrait encore parler d'Abraham, des fils de Zébédée et de Pierre; mais, pour ne pas vous lasser par la longueur de ce discours, nous renverrons ces questions à un autre entretien, et nous terminerons en vous exhortant, vous qui avez été engendrés comme Isaac, à imiter la douceur, la modération et les autres vertus de ce patriarche, afin que les prières de ce juste et de tous ceux dont nous suivons les traces nous méritent d'être portés dans le sein d'Abraham, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire, honneur, puissance, soient au Père en l'unité de l'Esprit, source de sainteté et de vie, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

TROISIÈME HOMÉLIE.

Contre ceux qui avaient trouvé à redire à la longueur des préambules. — Qu'il est utile d'accepter les reproches. — Pourquoi le nom de Paul n'a-t-il point été changé aussitôt après sa conversion. — Que sa conversion n'a pas été une conversion forcée, et qu'elle a été de sa part pleinement volontaire. — De ces mots : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? »

1. Quelques-uns de nos amis nous ont reproché de nous trop étendre au commencement de nos discours. L'ont-ils fait à tort ou à raison? Vous le saurez lorsque, après avoir entendu nos explications, il vous sera permis de remplir le rôle de juges, et de porter votre sentence. Avant

de m'expliquer sur ce point, je commencerai par témoigner ma reconnaissance aux auteurs de ces reproches; car ils leur ont été inspirés, non par la malignité, mais par la sollicitude. Ce n'est pas seulement dans leurs louanges, c'est encore dans leurs réprimandes et leurs reproches, que je reconnais l'affection de mes véritables amis. Approuver invariablement en toute circonstance, que les choses aillent bien ou qu'elles aillent mal, ce n'est point de l'amitié, mais de la dérision et de la tromperie. Louer au contraire ce que l'on fait de bien, blâmer ce que l'on fait de mal, voilà le signe d'une amitié et d'une affection sincères. Du reste, que louer et approuver invariablement en toute circonstance soit de la séduction et non de l'amitié, ces paroles vous le montreront: « Mon peuple, ceux qui célèbrent votre bonheur vous trompent et vous dérobent le sentier où vos pieds doivent marcher. » *Isa.*, III, 12.

Si je me défie d'un ennemi, même lorsqu'il m'approuve, j'ai confiance dans un ami, même lorsqu'il me blâme. Celui-là, même par ses caresses, m'inspire de la répugnance; celui-ci aurait beau me blesser, qu'il n'en serait pas moins cher à mon cœur. Les caresses de l'un éveillent une multitude de soupçons, les coups de l'autre respirent une tendre sollicitude. De là cette sentence: « Les blessures que fait un ami sont plus salutaires que les baisers empressés d'un ennemi. » *Proverb.*, XXVII, 6. Que dites-vous là? — Que les blessures sont préférables à des baisers; car je considère non ces choses en elles-mêmes, mais les dispositions des personnes de qui elles émanent.

Voulez-vous voir comment les coups d'un ami sont plus salutaires que les baisers empressés d'un ennemi? Judas baise le Seigneur; mais ce baiser exhale une odeur de trahison, sa bouche ne distille que du venin, sa langue n'est remplie que de perversité. Paul frappe un Corinthien qui s'était rendu coupable de fornication, et il le sauve. Et comment le frappe-t-il? En le livrant à Satan. « Livrez cet homme, dit-il, à Satan pour qu'il soit châtié en sa chair. » Et pourquoi cela? « Afin que son âme soit sauvée au jour du Seigneur Jésus. » I *Corinth.*, V, 5. Voici des blessures salutaires; voilà un baiser imprégné de trahison; voilà comment « les coups d'un ami sont plus salutaires que les baisers empressés d'un ennemi. » Mais examinons cette vérité, non-seulement à propos des hommes, mais à propos du démon et de Dieu. Nous avons en Dieu un ami, dans le démon un ennemi; en Dieu un sauveur et une providence, dans le démon un séducteur animé des plus hostiles sentiments. Nous avons reçu maintes fois les caresses du démon et les coups du Seigneur. Et quelles sont les caresses de l'un et les coups de l'autre? « Vous serez comme des dieux, » a dit le démon. « Tu es terre, a dit le Seigneur, et tu retourneras dans la terre. » *Genes.*, III, 5 et 19. Laquelle de ces paroles nous a été la plus avantageuse, celle-ci: « Vous serez comme des dieux; » ou bien celle-là: « Tu es terre, et tu retourneras dans la terre? » Dieu nous menace de la mort, le démon nous promet l'immortalité; mais après nous avoir promis l'immortalité, ce dernier nous fait chasser du paradis, et Dieu, qui nous a menacé de la mort, nous introduit dans le ciel. Voyez-vous comment « les blessures que fait un ami sont plus salutaires que les baisers empressés d'un ennemi? »

Aussi, avant de vous démontrer ce point, ai-je remercié ceux qui me désapprouvent. Qu'ils le fassent à tort ou à raison, de nous faire notre bien, et non de nous causer de la peine, tel est toujours le but qu'ils se proposent. Mais les ennemis, leurs reproches seraient-ils fondés, ils se proposent non de corriger, mais de faire du scandale. Les premiers, conséquemment, cherchent par leurs louanges à raviver notre zèle; les seconds, même quand ils nous louent, s'efforcent de nous causer quelque préjudice. Du reste, quels que soient les motifs des reproches, il est extrêmement avantageux de pouvoir supporter ces reproches et ces accusations, sans en être irrité. « Celui qui déteste les reproches, dit l'Ecriture, est un insensé. » *Prov.*, XII, 1. Elle ne dit pas *tels ou tels reproches*, mais simplement *des reproches*. Si les reproches que vous adresse un ami sont justes, corrigez-vous du défaut signalé; s'ils ne le sont pas, louez néanmoins les sentiments qui l'inspirent,

Utilité des reproches.

approuvez le but qu'il se propose, et reconnaissez le désintéressement de son amitié; car c'est son extrême affection pour vous qui lui a dicté ces reproches. Ne nous récrions donc pas si l'on nous blâme. Il serait infiniment utile à notre vie qu'il fût reçu généralement, et de signaler les fautes d'autrui, et si l'on en commettait soi-même, d'accepter les reproches sans murmures. Ce que sont pour les blessures les remèdes, les reproches le sont pour les péchés. De même donc qu'il y a folie à repousser les remèdes, de même quiconque refuse d'accepter un reproche est un insensé. Et cependant bien des gens s'emportent et se laissent aller à ces pensées et à ces paroles: Quoi! supporterai-je les reproches d'un tel, prudent et sensé comme je le suis? Ignorez-vous que c'est là le signe de la plus profonde stupidité? « J'ai vu, dit un écrivain sacré, un homme qui s'estimait sage, et il faut plus espérer de l'insensé que de lui. » *Prov.*, XXVI, 12. De là ce mot de Paul: « Ne vous regardez point comme sensé dans votre propre jugement. » *Rom.*, XII, 16. Quelle que soit votre prudence, quel que soit votre sens de l'honnête, vous êtes hommes pourtant et vous avez besoin de conseils. Dieu seul n'a besoin de rien, Dieu seul peut se passer de conseils. De lui seul il est écrit: « Qui a connu la pensée du Seigneur, et qui lui a donné des conseils? » *Rom.*, XI, 34. Mais nous, hommes, quelque sagesse que nous ayons, nous donnons prise à une infinité de reproches, et la misère de notre nature se montre toujours à découvert. « Car toute chose ne peuvent pas être dans les hommes, est-il encore écrit. » *Eccli.*, XVII, 29. Pourquoi donc? Parce que l'immortalité n'appartient point au fils de l'homme. Quoi de plus éclatant que le soleil? Et cependant il a ses défaillances. Or, de même que cet astre si éclatant voit la splendeur de ses rayons obscurcie par les ténèbres envahissantes; de même, bien souvent, l'ignorance envahit notre esprit au moment où il brille et resplendit de son plus vif éclat, et le voile de ténèbres; en sorte que le sage n'aperçoit pas ce qu'il doit faire, tandis qu'une intelligence inférieure verra beaucoup plus loin. Cela arrive, afin que le sage ne s'enorgueillisse pas, et que l'ignorant n'estime pas son sort misérable.

Il est donc extrêmement avantageux de pouvoir supporter des reproches, il l'est également d'avoir le courage de les faire; c'est le signe d'une sérieuse affection. Si nous apercevons un homme dont le manteau est déchiré et de travers, ou qui porte mal toute autre partie de ses vêtements, nous l'avertissons et nous lui en faisons l'observation; et si nous voyons ses mœurs entachées de dissolution, nous ne proférons pas une seule parole; et si nous le voyons mener une vie ignominieuse, nous poursuivons notre chemin. Toutefois, pour ses vêtements, il ne suffit que du ridicule, tandis que pour l'âme il s'agit de dangers et de supplices. Quoi! vous voyez votre frère mener la vie la plus négligente, aveuglé sur ce qu'il doit faire; et vous ne lui tendez pas la main, et vous ne le relevez pas de sa chute, et vous ne lui adressez pas vos observations et vos reproches, et vous attachez plus d'importance à ne pas lui être à charge et à ne pas l'importuner, qu'à lui procurer son salut? Quelle sera votre excuse auprès de Dieu? quelle sera votre défense? Ne connaissez-vous point l'ordre que Dieu donnait aux Juifs de ne point abandonner les bêtes de somme de leurs ennemis, si elles étaient égarées, et de ne point passer outre si elles étaient tombées? Ainsi, il est ordonné aux Juifs de n'être point indifférents envers les bêtes de somme de leurs ennemis; et les âmes de nos frères, entraînés tous les jours dans l'abîme, nous les considérons avec indifférence? Ne serait-ce point une cruauté et une férocité véritables de ne pas avoir pour des hommes la sollicitude que les Juifs avaient pour des animaux? Voilà ce qui bouleverse tout, voilà ce qui fait la honte de notre vie, que nous ne puissions pas supporter généreusement les reproches, et que nous refusions d'en adresser aux autres. Si nous sommes à charge à nos frères, quand nous leur parlons sur ce ton, c'est parce que les reproches qu'on nous adresse d'ailleurs, nous mettent hors de nous-mêmes. Certainement, si votre frère savait qu'en vous faisant quelque observation, il s'attirerait vos louanges, il répondrait lui aussi à vos observations de la même manière.

2. Vous montrerai-je que, fussiez-vous doués

de la plus haute intelligence, fussiez-vous d'une perfection rare, eussiez-vous atteint le faîte même de la vertu, il vous faudrait encore quelqu'un pour vous adresser des conseils et des reproches? Ecoutez cette histoire antique. Il n'y avait personne de comparable à Moïse, comme le dit l'Ecriture : « C'était le plus doux de tous les hommes. » *Num.*, XII, 3. De plus, il était l'ami de Dieu, et il n'était pas moins versé dans la sagesse profane que dans la science spirituelle. « Moïse, est-il encore écrit, avait été initié à toute la sagesse des Egyptiens. » Voyez-vous la perfection de ses connaissances? « Il était puissant par la parole et par les œuvres. » *Act.*, VII, 22. Voici encore un autre témoignage en sa faveur. Dieu, est-il dit, a conversé avec plusieurs autres prophètes, mais avec aucun comme avec Moïse. Avec les autres prophètes, il conversait par énigmes et par songes; avec Moïse, il conversait face à face. Quelle meilleure preuve de la vertu de Moïse désireriez-vous, puisque le Maître de toute chose s'entretenait avec lui, serviteur, comme avec un ami? Il était donc instruit et de la sagesse sacrée et de la sagesse profane; il était puissant par la parole et par les œuvres; il imposait ses ordres aux créatures, étant l'ami du Maître des créatures; il fit sortir d'Egypte un peuple innombrable; il divisa les flots de la mer et les réunit de nouveau. Il fallait contempler cet étrange prodige. Alors, pour la première fois, le soleil vit du haut des cieux la mer traversée, non à l'aide de vaisseaux, mais à pied sec; l'abîme sillonné non par les rames et les navires, mais par le sabot des chevaux. Or, cet homme si sage, cet homme puissant par la parole et par les œuvres, cet homme ami de Dieu, ce Moïse qui commandait aux créatures et qui accomplissait tant de prodiges, ne comprit pas une chose que la plupart des hommes aurait facilement comprise. Ce fut son beau-père, homme barbare et ignorant, qui s'en aperçut et qui le lui représenta, mais pour Moïse, il n'y pensa en aucune façon. De quoi donc s'agit-il? Ecoutez, afin d'apprendre que tout homme a besoin de conseils, fût-il comparable à Moïse, et que des choses non aperçues d'un homme admirable et illustre, ne se dérobent point aux regards des petits et des ignorants.

Lorsque Moïse fut sorti de l'Egypte et arrivé dans le désert, il se trouva chargé d'un peuple composé de six cent mille hommes, et il dut résoudre les débats qui surgissaient entre eux. Ce spectacle frappa Jothor, son beau-père, homme sans instruction qui, ayant vécu dans le désert, était resté étranger à toute loi et à tout ce qui regarde le gouvernement des hommes. En outre, il professait l'idolâtrie, preuve la plus claire de son ignorance; car personne ne surpasse les Gentils en stupidité. Et pourtant ce barbare, cet impie, cet ignorant, voyant Moïse suivre une mauvaise voie, redressa cet homme si sage, si intelligent, cet ami de Dieu. « Pourquoi, lui demanda-t-il, ces gens-là se tiennent-ils debout devant toi? » En ayant appris le motif, il repartit : « Tu as eu tort d'agir de la sorte. » *Exod.*, XVIII, 14-17. Le blâme se joint ici au conseil. Moïse ne fut point indigné de ce langage, il le supporta, lui l'homme sage, intelligent, ami de Dieu, et le chef d'un peuple si nombreux. Ce n'est pas cependant une chose indifférente que d'être repris par un barbare et par un simple particulier. Mais ni les miracles qu'il avait opérés, ni l'étendue de son pouvoir n'enorgueillissait le serviteur de Dieu; quoique repris en présence de ses sujets, il ne rougit pas davantage. Considérant que les grands prodiges dont il était l'auteur ne l'empêchaient pas d'avoir part aux défaillances si fréquentes de la nature humaine, il accepta avec douceur le conseil. Il y a souvent bien des hommes qui, pour paraître n'avoir pas besoin des lumières d'autrui, aiment mieux renoncer aux avantages qu'ils en retireraient que de se prêter aux avis qu'on leur donne, et de se corriger ainsi de leurs défauts. Ou plutôt, ils préfèrent l'ignorance à la science, ne comprenant pas que l'ignorance et non la science, est une faute; que le mal consiste non à s'instruire, mais à rester dans les ténèbres, non à être repris, mais à ne point se corriger de ses péchés. Il arrive, en effet, oui, il arrive qu'un homme faible et obscur découvrira un expédient infiniment utile, que ne découvrira pas un homme sage et remarquable. C'est ce que

compris Moïse. Aussi écouta-t-il avec la plus parfaite docilité le conseil que lui donnait son beau-père en ces termes : « Mettez un certain nombre d'hommes, les uns à la tête de mille, les autres de cent, les autres de cinquante, les autres de dix de leurs semblables, et ils vous soumettront les affaires importantes; pour les affaires sans importance, ils les jugeront eux-mêmes. » *Exod.*, XVIII, 21-22. Ces paroles ne firent éprouver à Moïse ni honte, ni confusion; il ne craignit pas d'être discrédité aux yeux de ses sujets; il ne se dit point en lui-même : Mon peuple va me mépriser si moi, son chef, j'apprends d'un autre ce qu'il me faut faire. Mais approuvant le conseil qui lui était donné, il le mit à exécution, également indifférent et aux jugements de ses contemporains, et au jugement de la postérité. Ennobli, en quelque sorte, par cette observation de son beau-père, il apprend et aux hommes de cette époque, et à ceux qui devaient paraître jusqu'à nous, et à ceux aussi qui viendront sur la terre entière jusqu'à l'avénement du Christ; il apprend, dis-je, par ses écrits, qu'il n'a pas pu trouver lui-même ce qu'il convenait de faire, et qu'il s'est soumis à la correction de son beau-père. Pour nous, au contraire, recevons-nous une correction ou un reproche en présence de quelqu'un, nous nous troublons, nous ne nous possédons plus, nous estimons tout perdu. Tel n'était point Moïse; la présence de milliers de personnes ne le fit pas rougir, ni la pensée de cette foule, ni celle des hommes qui devaient naître sur la terre entière jusqu'à ce jour. A chaque instant il annonce, par son livre, à tous ses semblables, que son beau-père a compris ce que lui-même n'avait pu comprendre.

Et pourquoi a-t-il agi de la sorte et a-t-il livré ce fait à l'histoire? Pour nous persuader de n'avoir jamais de hauts sentiments de nous-mêmes, fussions-nous les plus sages des hommes, et de ne pas dédaigner les conseils des autres, même des derniers de tous. Si l'on vous donne un bon conseil, vous viendrait-il d'un esclave, ne le repoussez pas. Mais si l'on vous donne un conseil mauvais, viendrait-il d'un personnage des plus importants, méprisez-le; car ce n'est point à la qualité des personnes qui nous conseillent, mais à la nature du conseil lui-même, qu'il faut avoir égard en toute circonstance. C'est ce qu'a fait Moïse, nous enseignant par-là à ne point rougir des reproches, quand même on nous les adresserait en présence d'un peuple entier. C'est une action du plus grand mérite, une action digne des plus vives louanges et qui suppose la philosophie la plus élevée, que de supporter les reproches avec générosité, aussi accordons-nous aujourd'hui à Jothor moins de louanges et d'admiration à cause de la leçon qu'il fit à Moïse, que nous ne sommes frappés, en voyant ce saint homme ne pas rougir de la réprimande qu'il subit en présence d'une foule si nombreuse, et livrer ce fait à l'histoire, montrant par tout cela sa parfaite sagesse et le profond mépris qu'il attachait à l'opinion de la multitude.

3. Mais voilà qu'en justifiant l'étendue du début de nos discours, nous en avons fait un plus long qu'à l'ordinaire. Toutefois, ce n'est pas sans motif ni sans cause; nous vous avons entretenu sur les choses les plus importantes et les plus nécessaires, à savoir, sur l'obligation de supporter avec courage les reproches, et de ne point balancer à reprendre et à corriger vos frères en défaut. Il nous faudrait encore justifier cette longueur qu'on nous reproche, et dire pourquoi nous nous étendons autant dès le commencement. Quelle en est donc la raison? C'est à une foule nombreuse que nous nous adressons, à des hommes engagés dans le mariage, chargés des soins d'une maison, occupés tous les jours à des travaux absorbants et à des affaires temporelles. Et ce qu'il y a de fâcheux, ce n'est pas surtout qu'ils soient constamment occupés, mais que nous ne les recevions ici qu'une fois la semaine. Et comme nous voulons leur faciliter l'intelligence de nos enseignements, nous nous efforçons de leur exposer au commencement la doctrine la plus claire. Celui qui n'a pas autre chose à faire qu'à étudier les Ecritures, n'a pas besoin, sans doute, de début, de préparation semblable; dès qu'il entend l'orateur, il saisit le sens de ses paroles. Mais l'homme qui est plongé la plupart du temps dans des occupations séculières, et qui ne passe ici que des heures rares et

courtes, si on le prive d'un préambule et d'une doctrine préparée exprès, si on ne lui rend pas, de toute manière, abordable l'accès du discours, il se retirera sans aucun profit.

A cette cause de la longueur de nos préambules s'en ajoute une qui n'a pas moins d'importance parmi ce grand nombre d'auditeurs : il y en a qui viennent fréquemment, et d'autres qui viennent rarement; d'où la nécessité de féliciter les présents et de blâmer les absents, afin que ces louanges rendent les uns encore plus zélés, et que ces reproches arrachent les autres à leur négligence. Les préambules sont encore indispensables pour une autre raison. Plus d'une fois le sujet traité exige beaucoup de temps. Il n'est point possible de l'épuiser en un seul jour; il nous faudra maintes fois deux, trois, quatre jours pour traiter complétement la question proposée. Par conséquent, il devient nécessaire de reprendre, le second jour, la doctrine au point où on l'a laissée le jour précédent. En montrant le lien qui unit la fin au commencement, on facilite aux auditeurs l'intelligence de la question, et le discours, dont la suite est mise en lumière, ne leur paraît pas ainsi trop obscur. Pour vous montrer qu'un discours dépourvu de préambule ne serait accessible à personne, je vais maintenant, par forme d'expérience, en entamer un semblable : « Jésus, regardant Simon, lui dit : Tu es Simon, fils de Jean; tu t'appelleras Céphas, ce qui signifie Pierre. » *Joan.*, I, 42. Eh bien, comprenez-vous ce dont il s'agit? Saisissez-vous la suite des idées et le but de ces paroles? Non, parce que je les ai exposées sans préambule, imitant un homme qui conduirait sur le théâtre un personnage complétement voilé. Dépouillons-le donc de ses voiles, et donnons le préambule nécessaire. C'est Paul qui était dernièrement ici l'objet de notre discours; nous dissertions sur les noms, et nous cherchions pourquoi, à son nom de Saul, succéda plus tard celui de Paul. De là nous sommes passés à l'histoire de l'antiquité, et nous avons examiné tous les personnages à qui des surnoms avaient été donnés. Après quoi nous avons mentionné Simon, et les paroles que le Christ lui adressa : « Tu es Simon, fils de Jean; tu t'appelleras Céphas, ce qui signifie Pierre. » Voyez-vous comment ce qui, tout à l'heure, vous jetait dans l'embarras vous semble maintenant extrêmement simple? De même qu'il faut à un corps une tête, à un arbre des racines, à un fleuve une source, de même il faut un préambule à un discours. Puis donc que nous vous avons introduits dans la voie, et que nous vous avons montré la suite des idées, abordons le commencement de l'histoire elle-même.

Pourquoi le nom de saint Paul fut-il changé.

« Saul respirait encore les menaces et le carnage contre les disciples du Seigneur. » *Act.*, IX, 1. Or, dans ses Epîtres, il a le nom de Paul. Pourquoi le Saint-Esprit a-t-il changé son nom? Lorsqu'un maître a acheté un esclave, pour lui faire comprendre la domination qu'il exerce sur lui, il lui change le nom; voilà ce que fit alors l'Esprit saint. Il venait de faire de Paul son captif, et de lui imposer tout récemment sa souveraineté. En conséquence, il change son nom, lui enseignant de la sorte à qui désormais il devait obéir; car l'imposition des noms est un signe de souveraineté. Ce qui se passe parmi nous le prouve clairement; mais on le verra plus clairement encore par la conduite de Dieu envers Adam. Pour lui faire comprendre l'empire et la souveraineté qu'il lui accordait sur toute chose, il amena devant lui tous les animaux, « afin qu'il leur imposât un nom à son gré; » *Genes.*, II, 19; preuve que l'imposition des noms est un attribut de la souveraine puissance. Si vous désiriez un exemple semblable pris parmi les hommes, et si vous vouliez vous convaincre de l'usage en vigueur chez bien des peuples de changer les noms des esclaves et des captifs, écoutez ce que fit le roi de Babylone : Comme il avait au nombre des captifs Ananias, Azarias et Misaël, il ne leur laissa point leurs noms originaires, et les appela Sidrach, Mizach et Abdénago.

Motif pour lequel le nom de Paul ne fut point changé immédiatement après sa conversion.

Et pour quelle raison le Saint-Esprit, au lieu de changer sur-le-champ le nom de Paul, a-t-il attendu un temps considérable? Parce que, s'il eût changé de nom aussitôt après sa conversion, le changement de Paul et sa conversion à la foi n'auraient point eu l'éclat convenable. Ce qui se passe chez les esclaves qui, changeant de nom, dès qu'ils ont pris la fuite, deviennent par cela

même inconnus, serait arrivé à Paul. S'il eût changé de nom en même temps qu'il passait des rangs des Juifs dans les nôtres, personne n'aurait reconnu le persécuteur d'autrefois dans le prédicateur de l'Evangile. Or, la chose la plus importante consistait à savoir que ce même persécuteur était désormais un apôtre. Voilà ce qui fermait la bouche aux Juifs, de retrouver parmi leurs adversaires ce docteur qui, naguère, avait combattu pour leur cause. De crainte donc qu'un changement subit de nom n'obscurcît la publicité de sa conversion, Dieu laisse à l'Apôtre encore longtemps son premier nom; et lorsque personne n'ignorera que c'est là l'ancien persécuteur de l'Eglise, lorsque le doute à ce sujet ne sera plus possible, alors il lui donnera un nom différent. Que cette raison soit la véritable, vous vous en convaincrez par ces paroles : « J'étais allé en Syrie et en Cilicie, écrivait Paul, et mon visage était inconnu aux églises de Judée qui sont en Palestine. » *Galat.*, I, 21-22. S'il était inconnu des églises de la Palestine où il vivait, à plus forte raison l'était-il des églises d'ailleurs. « Mon visage était inconnu, » dit-il; mais il n'en était pas ainsi de son nom. — Et comment ses traits étaient-ils inconnus? — C'est que, parmi les fidèles, nul n'osait les regarder, lorsqu'il faisait la guerre contre eux, tant ses dispositions étaient sanguinaires, tant il éprouvait de fureur. Aussi, tous de se cacher, tous de prendre la fuite dès qu'il se présentait quelque part. Aucun n'osait le regarder en face, à cause de la férocité qu'il déployait contre les disciples du Christ. Seulement on avait entendu dire que le persécuteur d'autrefois annonçait maintenant partout l'Evangile, dont il avait naguère comploté la ruine. Paul, l'apôtre, étant ainsi inconnu de visage et n'étant connu que de réputation, si son nom eût été changé sur-le-champ, ceux mêmes qui en avaient entendu parler auraient ignoré que le persécuteur de la foi prêchait désormais l'Evangile. Comme ils avaient su son premier nom de Saul, si ce nom eût été changé immédiatement en celui de Paul, et qu'on leur eût annoncé : Paul prêche l'Evangile, Paul qui persécutait l'Eglise, ils ne l'auraient point reconnu, parce qu'il portait autrefois, au lieu du nom de Paul, celui de Saul. Si donc le Seigneur a laissé longtemps encore à l'Apôtre son premier nom, c'est pour le faire connaître de tous les fidèles, même de ceux qui ne l'avaient point vu, et qui habitaient des contrées éloignées.

4. Pourquoi le nom de l'Apôtre n'a point été changé sur-le-champ, nous l'avons suffisamment expliqué. Il nous faut maintenant revenir au point de départ de notre discours : « Saul respirant encore les menaces et le carnage contre les disciples du Seigneur. » *Act.*, IX, 1. Que signifie ce mot *encore?* Qu'avait-il donc fait auparavant pour que le mot *encore* soit employé? car cette expression indique un homme qui s'est rendu précédemment coupable d'un grand nombre de crimes. Qu'avait donc fait l'Apôtre? Mais plutôt quel mal, je vous le demande, n'avait-il point fait! Il avait inondé Jérusalem de sang, exterminé les fidèles, ravagé l'Eglise, persécuté les apôtres, mis Etienne à mort, il n'avait épargné ni les femmes ni les enfants. Ecoutez ce que dit son disciple : « Saul ravageait l'Eglise, pénétrant dans les maisons, en arrachant les hommes et les femmes. » *Act.*, VIII, 3. Il ne lui suffisait pas de la place publique; il allait jusqu'au sein des familles, « pénétrant dans les maisons, » est-il écrit. On n'ajoute pas : *Amenant, entraînant* les hommes et les femmes; mais : *En arrachant* les hommes et les femmes. On dirait qu'il est question d'une bête féroce : « En arrachant les hommes et les femmes. » Il ne se borne point aux hommes, les femmes éprouvent encore sa violence. Sans respect pour la nature, sans pitié pour le sexe, il était insensible au spectacle de la faiblesse. C'est qu'il agissait en cela par zèle, et non par ressentiment; voilà pourquoi les Juifs qui imitent sa conduite sont justement condamnables, tandis que les mêmes actions méritent chez Saul indulgence. Pour les Juifs, leur conduite prouvait évidemment qu'ils recherchaient uniquement l'honneur et la gloire que dispense la multitude. Tel n'était pas le but de Paul, le zèle de Dieu le possédait, mais un zèle qui n'était pas selon la science. Conséquemment, les premiers laissant les femmes ne s'en prenaient qu'aux hommes, estimant ce

genre de lutte plus honorable pour eux; Paul, au contraire, emporté par son zèle, n'excepte personne.

Luc considérait toutes ces choses, et songeait à l'ardeur insatiable de l'Apôtre, lorsqu'il disait: « Saul ne respirait encore que menaces et que carnage contre les disciples du Seigneur... » Le meurtre d'Etienne ne l'avait point rassasié, la persécution de l'Eglise n'avait point satisfait ses désirs : aussi marchait-il toujours en avant, et sa fureur ne connaissait point de bornes. Voilà le zèle. A peine de retour du meurtre d'Etienne, il poursuit les apôtres. Tel un loup sauvage, se précipitant sur un troupeau de brebis, après en avoir enlevé un agneau et l'avoir déchiré de sa gueule, puise dans cet acte de férocité une férocité nouvelle; tel Saul, se précipitant sur le chœur des apôtres, après en avoir arraché Etienne, cet agneau du Christ, et l'avoir mis en pièces, n'en devient ensuite que plus féroce. De là ce mot : *encore*. Et pourtant quel homme le meurtre n'aurait point rassasié? Qui n'eût point été touché de la mansuétude du lévite, des prières qu'il répandait, au milieu des pierres dont il était assailli, pour ceux qui l'en accablaient : « Seigneur, ne leur imputez point ce péché. » *Act.*, VII, 59. Grâce à cette prière, le persécuteur devint évangéliste; car c'est après ce meurtre qu'il fut changé, Dieu ayant prêté l'oreille à la voix du martyr. Et certes la prière d'Etienne méritait bien d'être exaucée, tant à cause de la vertu future de Paul, que du sentiment exprimé en ces termes : « Seigneur, ne leur imputez point ce péché. » Qu'ils entendent, tous ceux qui ont des ennemis, tous ceux qui sont en butte à des outrages. Quelques maux que vous ayez soufferts, vous n'avez point encore été lapidé comme le fut Etienne. Et voyez ce qui arrive : Une source, celle d'Etienne, est fermée, et il s'en ouvre une autre qui donne naissance à des fleuves sans nombre. A peine la bouche d'Etienne est-elle condamnée au silence, que retentit aussitôt la trompette de Paul. C'est ainsi que Dieu n'abandonne jamais ceux qui mettent en lui leurs espérances, et qu'il les comble de biens sur lesquels leurs ennemis n'ont pas de prise. Le soldat que les Juifs ravirent à la phalange des fidèles le cédait encore à celui que le Christ mit à sa place.

« Saul encore... » Ce mot : *encore*, renferme une autre signification. Saul était encore dans toute sa fureur, dans toute sa férocité, dans tous les frémissements de la colère, dans toute sa soif de sang, lorsque le Christ gagna son cœur. Le Sauveur n'attend point, avant de l'attirer, que le mal se soit calmé, que l'accès soit évanoui. qu'à la férocité ait succédé la mansuétude. C'est au plus fort de la fureur qu'il le dompte, manifestant d'autant plus sa puissance qu'il vient à bout des transports les plus ardents, de la plus violente rage, et qu'il maîtrise en ce moment même le persécuteur. De même qu'un médecin excite surtout notre admiration, lorsqu'il parvient à calmer la fièvre au plus fort de ses ardeurs, à éteindre complétement le feu du mal dans sa plus grande violence; ainsi en arriva-t-il au sujet de Paul : Le feu qui le dévorait avait atteint sa plus grande violence lorsque, semblable à une rosée descendant des cieux, la voix du Seigneur le délivre sans retour de son mal. « Saul respirant encore les menaces et le carnage contre les disciples du Seigneur... » Il néglige la foule pour s'acharner contre les chefs. Tel qu'un bûcheron qui, voulant couper un arbre, laisse les rameaux et frappe la racine, tel Saul s'attaque aux disciples, pour trancher en quelque sorte la racine de la prédication; mais les disciples n'étaient point la racine de la prédication, c'était le Maître des disciples. C'est pourquoi il disait : « Je suis la vigne, et vous êtes les rameaux. » *Joan.*, XV, 5. Impossible d'arracher cette racine. Aussi, plus on en retranche de rameaux, plus sont nombreux et vigoureux les rejetons qu'elle produit. Etienne en a été retranché; elle a produit Paul, et ceux à qui Paul communiqua le don de la foi.

« Or il arriva, poursuit l'historien, qu'en approchant de Damas, il fut environné tout-à-coup d'une lumière venue du ciel; il fut renversé contre terre, et il entendit une voix qui lui disait: « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?» *Act.*, IX, 3-4. Pourquoi la voix n'a-t-elle pas retenti la première, et pourquoi la lumière l'a-t-elle d'abord environné? Pour qu'il prêtât à cette

Conversion de saint Paul.

voix une oreille attentive. Une personne qui s'applique tout entière à une œuvre et qui est remplie de fureur, on aura beau l'appeler de plusieurs côtés, elle ne se retournera même pas, absorbée sans réserve par le dessein qui l'occupe. Afin qu'il n'en fût pas de même de Paul, et qu'enivré par sa folie précédente, il ne négligeât point la voix du ciel, qu'il aurait pu même ne pas entendre, son esprit ne songeant qu'à ses projets homicides, le Seigneur commence par éblouir et aveugler ses yeux; et, après avoir fait tomber sa colère, dissipé le trouble de son âme et rétabli dans son cœur un calme parfait, alors il fait entendre sa voix, parce que Saul, délivré de toutes ses pensées téméraires, peut désormais accorder à ses paroles une sérieuse attention. « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » Langage qui convient non à quelqu'un qui accuse, mais à quelqu'un qui se justifie. « Pourquoi me persécutes-tu ? » Quel tort, grand ou petit as-tu à me reprocher? En quoi t'aurais-je fait du mal? Serait-ce parce que j'ai ressuscité vos morts? parce que j'ai purifié vos lépreux? parce que j'ai mis en fuite les démons? Mais il faudrait pour cela m'adorer, et non me persécuter. Pour bien vous convaincre que ces mots : *Pourquoi me persécutes-tu*? conviennent de préférence à quelqu'un qui se justifie, écoutez comment le Père, en s'adressant aux Juifs, emploie la même tournure de langage. De même que le Sauveur dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? » de même le Père disait aux Juifs : « Mon peuple, que t'ai-je fait? quelle peine ai-je pu te causer? » *Mich.*, VI, 3. — « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » Te voilà gisant sur le sol; te voilà enchaîné sans liens. On dirait d'un maître qui, ayant remis la main sur un esclave coupable de plusieurs tentatives de fuite et de bien d'autres crimes, lui dirait après l'avoir chargé lui-même de fers : Que veux-tu donc que je fasse maintenant de toi? car ton sort est entre mes mains. De même le Christ s'étant emparé de Paul, l'ayant renversé contre terre, et le voyant saisi de crainte, tremblant et réduit à une complète impuissance, lui adresse ces mots : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? » Qu'est devenue maintenant cette fureur? que sont devenus cette frénésie, ce zèle hors de saison? à quoi te servent les liens et les perquisitions? à quoi bon ton sauvage courroux? Maintenant tu es là sans mouvement; tu ne saurais même voir celui que tu poursuis; et toi que l'on voyait naguère déployer partout l'activité la plus empressée, tu as besoin maintenant de quelqu'un qui te conduise par la main. Il lui tient encore ce langage : *Pourquoi me persécutes-tu?* afin de lui apprendre qu'il avait bien voulu supporter sa conduite précédente; que sa patience n'était point de la faiblesse, ni son action présente de la cruauté, mais qu'il avait obéi, dans un cas, à sa miséricorde, et, dans l'autre, à sa bonté.

Et Paul, que répond-il? « Qui êtes-vous, Seigneur ? » *Act.*, IX, 5. Il reconnaît à cette patience les droits du Seigneur, il se convainc de sa puissance par la cécité dont il est frappé, enfin il confesse son autorité. « Qui êtes-vous, Seigneur ? » Voyez-vous sa reconnaissance? voyez-vous la liberté qui règne dans son âme? voyez-vous la droiture de sa conscience? Sans résistance, sans opposition aucune, il reconnaît sur-le-champ le Seigneur. Il n'en est point de lui comme des Juifs qui, voyant les morts ressusciter, les aveugles recouvrer la vue, les lépreux purifiés, loin d'accourir vers l'auteur de tant de merveilles, le traitaient de séducteur et lui tendaient toute sorte de piéges. Non, il n'en fut point ainsi de Paul, il se convertit sur-le-champ. Que dit le Christ? « Je suis Jésus que tu persécutes. » *Act.*, IX, 5. Pourquoi ne dit-il pas : Je suis Jésus qui est ressuscité, je suis ce Jésus qui est assis à la droite de Dieu; mais simplement : « Je suis Jésus que tu persécutes ? » — Pour frapper son esprit d'étonnement, pour pénétrer son âme de douleur. Ecoutez, en effet, Paul déplorer ses persécutions longtemps encore et après avoir acquis bien des mérites : « Je suis le dernier de tous les apôtres, disait-il, je ne suis même pas digne d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Eglise. » I *Cor.*, XV, 9. S'il gémit de la sorte après tant d'années et tant d'œuvres héroïques, que ne dut-il point éprouver en ce moment où, n'ayant encore rien fait pour le Seigneur, à la voix de sa conscience qui lui reprochait

cette persécution, se joignait la voix de Jésus?

5. Ici quelques personnes s'élèvent contre nous. Pour vous, ne vous lassez pas, quand même le soir surviendrait. C'est de Paul que nous nous occupons uniquement; de Paul qui, durant trois années, consacrait le jour et la nuit à instruire ses disciples. Quelques personnes s'élèvent donc ici contre nous et nous disent: Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que Paul se soit rendu? Cette voix de Dieu n'est-elle pas en quelque façon un lien qu'il a jeté autour de son cou et au moyen duquel il l'a traîné jusqu'à lui? Soutenez votre attention, car nous avons à répondre et aux Grecs et aux Juifs, qui estiment justifier leur propre incrédulité, en calomniant un juste; ignorant qu'ils commettent une double faute, et parce qu'ils ne renoncent point à leurs erreurs, et parce qu'ils essaient d'obscurcir, à force de calomnies, la sainteté du serviteur de Dieu. Mais nous le justifierons avec le secours de la grâce divine. En quoi consiste donc cette calomnie? — C'est par force, nous dit-on, que Dieu attire l'Apôtre à lui. — Et par quelle force, ô homme? — Il lui a fait entendre une voix d'en haut. — Croyez-vous bien qu'il l'a appelé d'en haut? Eh bien, il vous appelle aujourd'hui par cette même voix, et vous ne l'écoutez pas. Il ne s'agit donc point de nécessité imposée; s'il y avait eu nécessité, il vous faudrait vous aussi y céder; et, comme vous ne le faites pas, il en résulte évidemment que l'Apôtre était parfaitement libre quand il a obéi.

Pour vous faire bien comprendre que la vocation, tout en contribuant beaucoup au salut de Paul, de même qu'à celui de tous les autres hommes, ne l'a pas néanmoins dépouillé de tout mérite et de toute action volontaire digne de louanges, n'a blessé en aucune manière son libre arbitre, de telle sorte que sa conversion a été pleinement volontaire de sa part, qu'elle est due à la spontanéité de ses bons sentiments, j'aurai recours à un exemple propre à éclaircir cette matière: Les Juifs entendent une voix qui vient d'en haut, non point la voix du Fils, mais du Père, qui, sur les bords du Jourdain, parle en ces termes du Christ: « Celui-ci est mon Fils bien-aimé; » et les Juifs de dire: « Celui-ci est un imposteur. » *Matth.*, III, 17; XXVII, 63. Voyez-vous cette lutte ouverte? voyez-vous cette résistance marquée? voyez-vous comment il est toujours besoin de sentiments droits, d'une âme sincère et libre de tout préjugé? Une voix retentit dans un cas, une voix retentit dans l'autre. Saul obéit, les Juifs résistent; et ceux-ci n'entendent pas seulement une voix; l'Esprit leur apparaît encore sous la forme d'une colombe. Parce que Jean donnait le baptême et que le Christ le recevait, de crainte que les spectateurs, s'arrêtant aux apparences humaines, estimassent le premier supérieur au second, une voix se fit entendre qui établissait la différence de l'un et de l'autre. Et comme on n'aurait pu savoir ainsi à qui s'appliquaient ces paroles et cette voix, le Saint-Esprit descendit sous la forme d'une colombe sur la tête du Christ, lui appliquant alors les paroles du Père. Ainsi, Dieu proclame par cette voix la dignité de son Fils; il le désigne par l'Esprit; après cela Jean dit: « Je ne suis pas digne de dénouer le cordon de sa chaussure. » *Luc.*, III, 16. Une infinité de paroles et d'œuvres se joignent à ces témoignages, et toutes ces choses laissent les Juifs dans leur aveuglement; ou plutôt, ils les voient, mais ils n'ajoutent foi à aucun de ces faits, livrés qu'ils sont aux stupides préjugés de la multitude. De là ces paroles de l'Evangéliste, que plusieurs d'entre les Juifs croyaient en Jésus, et qu'ils ne le confessaient pas, à cause des chefs, de crainte d'être chassés de la synagogue. De son côté, le Christ disait: « Comment pourriez-vous croire, vous qui cherchez la gloire les uns des autres, et ne cherchez pas la gloire qui vient de Dieu seul? « *Joan.*, v, 44. Il n'en est point de même de Paul: il lui suffit d'entendre une seule fois la voix de celui qu'il persécute, pour se rendre aussitôt, pour se soumettre sans délai, pour se convertir sans aucune réserve.

Exemple qui prouve que saint Paul se convertit librement.

Si vous ne deviez point être fatigués par la durée de ce discours, je vous entretiendrais d'un exemple encore plus concluant. Les Juifs entendirent, eux aussi, le Fils; ils l'entendirent comme Paul l'a entendu; ils l'entendirent dans une circonstance semblable à celle où Paul l'entendit, et néanmoins ils ne crurent point en lui. De

même que Paul, au plus fort de sa fureur, au plus fort de ses violences et de ses attaques contre les disciples, entendit la voix du Sauveur, c'est ainsi que les Juifs l'entendirent. En quel temps et en quel lieu? Ils étaient sortis la nuit avec des torches et des flambeaux, pour s'emparer de Jésus, s'imaginant n'avoir à s'emparer que d'un homme ordinaire. Désirant leur apprendre quelle était sa puissance, de plus qu'il était Dieu, et qu'ils regimbaient contre l'aiguillon, Jésus leur dit : « Qui cherchez-vous? » *Joan.*, XVIII, 4. Ils étaient debout devant lui et près de lui, et ils ne l'apercevaient pas; et c'est celui-là même qu'ils cherchent, qui les conduit comme par la main là où ils le trouveront, leur enseignant ainsi qu'il vient de sa pleine volonté au-devant de la passion, et que, s'il n'eût voulu le permettre, ils ne seraient jamais venus à bout de leur dessein. Et comment en seraient-ils venus à bout, eux qui étaient incapables de le trouver? Que dis-je, de le trouver? Quoique près de lui, ils ne purent même le voir : non-seulement ils ne purent s'apercevoir de sa présence, mais en répondant à sa question, ils ne savaient même pas à qui ils s'adressaient, tant étaient épaisses les ténèbres qui couvraient leurs yeux. Ce n'est pas tout encore; d'une parole, le Sauveur les jette à la renverse; dès qu'il eut dit : « Qui cherchez-vous? » ils tombèrent tous, à cette voix, en arrière. Si Paul fut renversé par la voix du Sauveur et jeté contre terre, il en fut de même des Juifs. Paul ne voyait pas celui qu'il persécutait; les Juifs ne voyaient pas celui qu'ils venaient chercher. C'est pendant le cours de sa fureur que Paul est aveuglé; c'est aussi pendant le cours de leur fureur que les Juifs le sont également. Paul allant charger de chaînes les disciples, les Juifs allant charger le Christ de liens, subirent le même sort. Ici des liens, et là des liens; ici une persécution, et là une persécution; ici un aveuglement, et là un aveuglement; ici une voix, et là une voix; enfin, dans les deux cas, la puissance que le Christ déploie est la même, les remèdes sont les mêmes.

Mais il n'en fut point ainsi des résultats; il y eut entre ces malades une bien grande différence. Quelle insensibilité, quelle ingratitude que celle des Juifs! Ils tombent à la renverse, ils se relèvent, et ils poursuivent leur dessein violent. N'étaient-ils point, en vérité, plus insensibles que des pierres? Pour leur montrer que c'est bien lui qui leur a adressé la question : *Qui cherchez-vous?* et qui les a renversés contre terre, le Christ leur dit de nouveau, dès qu'ils se sont relevés : « Qui cherchez-vous? » et ils répondent : « Jésus. » Il reprend : « Je vous ai dit que c'est moi, » *Joan.*, XVIII, 6, comme s'il leur disait : Sachez-le bien, c'est moi qui tout à l'heure vous ai demandé qui vous cherchiez, et qui vous ai jetés à la renverse. Mais tout cela ne leur servit de rien, et ils persistèrent dans leur endurcissement. Rapprochez les unes des autres toutes ces circonstances, et vous serez persuadés que la conversion de Paul a été l'effet, non de la nécessité, mais d'une âme droite et d'une conscience sincère.

6. Si je pouvais compter sur votre bonne volonté et sur votre patience, je toucherais encore un point étroitement lié au sujet présent, et qui démontrerait invinciblement la pleine liberté de Paul dans sa conversion au Seigneur. Paul vint un jour à Salamine, ville de Chypre, et y trouva un magicien qui agissait sur le proconsul Sergius en un sens opposé aux desseins de l'Apôtre. Rempli du Saint-Esprit, il lui dit : « O homme plein de ruses et de perfidie, enfant du démon, ne cesseras-tu point de pervertir les voies droites du Seigneur? » *Act.*, XIII, 10. Voilà comment parle le persécuteur. Glorifions celui qui l'a ainsi changé. On vous racontait auparavant qu'il ravageait l'Eglise, qu'il entrait dans les maisons, qu'il en arrachait les hommes et les femmes, qu'il les plongeait dans des cachots. Voyez maintenant avec quelle hardiesse il parle pour l'Evangile : « Ne cesseras-tu donc pas de pervertir les voies droites du Seigneur? Maintenant voilà la main du Seigneur sur toi; et tu seras aveugle, et tu ne verras point le soleil pendant un temps marqué. » *Act.* XIII, 10-11. Le remède qui lui avait rendu à lui-même la vue, il l'applique au magicien; mais celui-ci reste dans son aveuglement. Ce qui montre que la vocation seule de Paul ne l'attira point vers le Christ, et qu'il fallut encore sa libre volonté. S'il eût suffi de la privation de la

lumière pour opérer ce changement, la même chose aurait dû arriver à propos du magicien. Pourtant il n'en fut point ainsi : le magicien fut frappé de cécité, et le proconsul, témoin de ce prodige, embrassa la foi. L'un reçut le remède, et l'autre recouvra la vue. Voyez-vous l'importance des bonnes dispositions de l'âme, et le mal que produisent une résistance opiniâtre et la dureté de cœur? Le magicien devient aveugle, et il n'en retire aucun avantage, persistant dans son incrédulité; le proconsul, au contraire, connait le Christ.

Que la conversion de Paul ait été pleinement spontanée et volontaire, nous l'avons suffisamment démontré. Ce dont je voudrais que vous fussiez profondément convaincus, c'est que Dieu ne fait point de violence à ceux qui ne veulent point de la vérité, et qu'il entraîne ceux-là seulement qui y consentent. De là ces paroles : « Nul ne vient à moi si mon Père ne l'attire. » *Joan.*, VI, 44. Mais pour attirer quelqu'un, il faut qu'il y consente; il faut que du sol où il est étendu, il tende la main. Non, Dieu ne fait violence à peronne; si, quand il veut nous sauver, notre volonté s'y refuse, notre salut est gravement compromis; non que sa volonté soit impuissante, mais parce qu'il ne veut violenter personne. Examinons ce sujet un instant; car souvent bien des personnes cherchent une excuse à leur négligence dans ce misérable argument, et, quand on les exhorte à recevoir le baptême, à se convertir à des sentiments meilleurs, à changer de conduite, elles répondent dans leur lâcheté et leur mauvais vouloir : Si Dieu le veut, il m'en donnera l'idée, et je me convertirai. Je ne leur en fais point un crime assurément, je les approuve même hautement de recourir à la volonté de Dieu; mais je désirerais qu'elles fissent ce qui est en elles, avant de dire : Si Dieu le veut. Si vous vous plongez dans l'engourdissement et dans la torpeur; si vous ne vous appliquez point aux bonnes œuvres, vous aurez beau mettre en avant la volonté de Dieu, vous n'obtiendrez aucune des choses dont vous avez besoin. Comme je le disais tout à l'heure, Dieu ne convertit jamais personne par contrainte et par force. Sans doute il veut que tous les hommes soient sauvés, mais il n'y contraint personne. « Il veut, dit Paul, que tous les hommes soient sauvés, et qu'ils viennent à la connaissance de la vérité. » I *Timoth.*, II, 4. Et comment tous les hommes ne sont-ils point sauvés, si Dieu veut leur salut ? Parce que la volonté de tous les hommes n'est point conforme à la volonté de Dieu, et que Dieu ne violente personne. C'est ainsi qu'il dit à Jérusalem : « Jérusalem, Jérusalem, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, et tu ne l'as point voulu ! » Et qu'en résulte-t-il ? « Voilà que votre maison sera laissée déserte. » *Luc.*, XIII, 34-35.

Vous le voyez, quoique Dieu veuille nous sauver, si nous ne nous y prêtons volontiers, nous restons dans la voie de la perdition. Ce n'est point contre le gré de l'homme, ni contre sa volonté, je ne cesse de le dire, que Dieu est disposé à le sauver; il veut son adhésion et son consentement. Dans la domination que les hommes exercent sur leurs esclaves, ils n'ont point égard à la volonté de ces derniers. C'est que, dans leur domination, ils cherchent non le bien des esclaves, mais leur propre avantage. Dieu, qui est au-dessus de tout besoin, veut nous faire voir que, s'il réclame nos services, ce n'est pas que rien de ce qui nous appartient lui soit nécessaire, et qu'il se propose uniquement notre intérêt, que dans toutes ses actions il recherche nos avantages et non son utilité. Lors donc que nous nous appliquons à le servir de bon gré, spontanément et avec reconnaissance, il nous reçoit avec amour; mais il se garde bien de nous contraindre et de nous forcer lorsque nous résistons et que nous nous éloignons de lui; établissant par là cette vérité que ce n'est point à lui à nous remercier de nos services, mais à nous d'accepter avec gratitude son empire. Instruits sur ce point, appliquons-nous à considérer la miséricorde de notre Maître et à mener une conduite aussi digne qu'il nous sera possible de sa propre bonté, afin de mériter le royaume des cieux. Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel gloire et puissance soient, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.

Amen.

QUATRIÈME HOMÉLIE.

Reproches adressés aux fidèles absents de l'église. — Exhortations aux fidèles présents sur l'intérêt qu'ils doivent témoigner à leurs frères. — Du commencement de l'Epître aux Corinthiens : « Paul appelé, » etc. — De l'humilité.

Il adresse des éloges aux fidèles présents et des blâmes aux absents.

1. Lorsque je jette les yeux sur votre petit nombre et que je vois le troupeau diminuer à chaque assemblée, la joie et la tristesse agitent tour à tour mon cœur : la joie, à cause de votre présence; la tristesse, à cause des absents. Vous êtes dignes de louanges, vous que le petit nombre de nos auditeurs ne porte pas à plus de négligence. Mais ils sont dignes de blâme ceux dont votre zèle ne ranime pas l'ardeur. Aussi vous proclamé-je heureux et dignes d'envie de ce que vous n'avez souffert en rien de l'indifférence de vos frères; tandis que je déplore leur malheur, et que je les estime misérables de ce que votre empressement ne leur a servi de rien. Ils n'ont pas entendu ces paroles du Prophète : « J'ai mieux aimé vivre humilié dans la maison de Dieu que d'habiter dans les tentes des pécheurs. » *Psalm.* LXXXIII, 11. Il ne dit pas : J'ai mieux aimé *habiter* dans la maison de mon Dieu, ni y *converser*, ni y *entrer*, mais *j'ai aimé mieux être humilié*. Peu m'importe d'être mis au dernier rang : je serai toujours satisfait, pourvu qu'il me soit permis de pénétrer dans le vestibule. Je regarderai comme un bienfait précieux, si quelqu'un veut bien me compter parmi les derniers dans la maison de mon Dieu. — Tel est son amour, qu'il regarde comme lui appartenant en propre le Maître de toutes les créatures : c'est là l'effet de la charité. « Dans la maison de mon Dieu... » Celui qui aime ne désire pas uniquement voir l'objet de son amour, il lui suffit de voir la maison qu'il habite, le seuil de cette maison, et non-seulement le seuil de sa maison, mais la rue, le carrefour où elle est située. Dès qu'il aperçoit le manteau, la chaussure de celui qu'il aime, il s'imagine le voir lui-même en réalité. C'est dans de semblables dispositions qu'étaient les prophètes. Dans l'impossibilité où ils étaient de voir Dieu, qui est incorporel, ils regardaient sa maison, et en la regardant ils s'imaginaient voir Dieu même.

« J'ai aimé mieux vivre humilié dans la maison de mon Dieu que d'habiter dans les temples des pécheurs. » Il n'y a point de lieu, il n'y a point d'endroit qui, comparé à la maison de Dieu, ne soit une tente de pécheurs; qu'il s'agisse d'un tribunal, qu'il s'agisse d'une curie, ou de la demeure des simples particuliers. On a beau faire dans ces lieux des prières et des supplications, les querelles, les luttes, les injures y sont inévitables, aussi bien que des réunions animées de préoccupations mondaines. On ne voit rien au contraire de semblable dans cet édifice. C'est pour cela que les uns sont qualifiés de tentes des pécheurs et l'autre de maison de Dieu. Et de même qu'un port à l'abri des vents et des flots met en sûreté les navires qui y cherchent un refuge, de même la maison de Dieu, arrachant ceux qui y pénètrent à la tourmente des choses profanes, leur procure une paix et une sécurité profondes, et leur permet d'écouter les enseignements divins. C'est une source de vertus que l'église, une école de philosophie; non-seulement durant l'assemblée, alors qu'on vous entretient des Ecritures et de la doctrine spirituelle en présence du chœur de nos vénérables pères, mais en tout autre temps : vous n'aurez qu'à franchir le seuil du vestibule pour être aussitôt déchargés des sollicitudes du siècle. Pénétrez dans l'intérieur, et vous sentirez une brise spirituelle caresser votre âme. La tranquillité de ces lieux remplit elle-même d'horreur et vous enseigne la sagesse; elle élève vos pensées, et, sans vous permettre de songer aux choses présentes, elle vous transporte de la terre aux cieux.

Si, en dehors de l'assemblée, vous retirez de votre présence en ces lieux de tels avantages; lorsque les prophètes font entendre de toute part leur grande voix, que les apôtres annoncent l'Evangile, que le Christ paraît au milieu de nous, que l'Esprit saint nous communique ses transports; quelle utilité n'en retirent pas ceux qui sont présents? et les absents, quel dommage n'éprouvent-ils pas? Je serais bien aise de savoir où ils passent leur temps, ceux qui dédai-

gnent l'assemblée, les motifs qui les ont retenus et éloignés de cette table sainte, quel est le sujet de leur entretien. Ou plutôt, je le sais parfaitement. Ils s'entretiennent de sujets absurdes et ridicules, ou bien ils sont absorbés par des préoccupations temporelles; deux choses qui rendent leur vie indigne d'excuse et qui les vouent au dernier supplice. Quant à la première, toute preuve et tout discours sont superflus. Pour ceux qui allèguent comme prétexte les affaires de leur maison, et qui prétendent y trouver une insupportable chaîne, ils ne sauraient davantage en être excusés, puisque, conviés une seule fois dans la semaine à venir en ce lieu, ils ne daignent même point alors préférer les choses de l'Esprit aux choses de la terre. L'Evangile du reste le prouve. Ceux qui avaient été invités aux noces spirituelles mettaient en avant ces mêmes prétextes : l'un avait acheté un attelage, l'autre avait fait l'acquisition d'un champ, l'autre avait pris une épouse; ils furent néanmoins tous châtiés. Ces raisons ont sans doute leur valeur; mais lorsque Dieu nous appelle, aucune raison ne vaut rien, Dieu devant passer pour nous avant la chose la plus indispensable. Honorons-le comme il le mérite, et nous nous occuperons ensuite du reste. Quel esclave, dites-moi, avant d'avoir rempli ses devoirs à l'égard de son maître, songerait à s'occuper de son habitation particulière? Or, ne serait-il point absurde d'obéir avec autant de respect à des hommes, chez lesquels la souveraineté n'est qu'un nom, et de ne point juger le véritable Maître, celui qui règne non-seulement sur nous, mais sur les puissances d'en-haut, digne d'être servi comme le sont nos semblables?

Que ne vous est-il possible de lire dans la conscience de ces fidèles; vous verriez de combien de blessures, de combien d'épines elle est couverte. Une terre que ne touche pas la main des cultivateurs ne produit bientôt que de sauvages buissons. Pareillement l'âme que ne pénètre pas la doctrine spirituelle se couvre de ronces et d'épines. Si nous, qui prêtons tous les jours l'oreille à la parole des apôtres et des prophètes, avons grand'peine à contenir notre vivacité, à imposer un frein à notre colère, à réprimer la convoitise, à nous débarrasser du fléau de l'envie; si, malgré les charmes continuels que nous empruntons aux divines Ecritures pour calmer nos passions, nous avons grand'peine à apaiser ces monstres impudents; les fidèles qui n'usent jamais de ces remèdes, qui n'entendent jamais cette divine philosophie, quel espoir leur restera-t-il, je vous le demande? Je voudrais qu'il me fût permis de mettre sous vos yeux leur âme; vous verriez ses haillons sordides, sa confusion, son abjection et son ignominie. De même que le défaut de bains laisse le corps malpropre et souillé, de même le défaut de doctrine spirituelle laisse l'âme en proie aux souillures nombreuses du péché. Ce sont de véritables bains spirituels que nos exercices; la chaleur de l'Esprit y purifie toutes nos souillures. Et non-seulement ce feu divin efface les souillures, il en efface jusqu'à la couleur. « Vos péchés seraient-ils comme de la pourpre, je les rendrai blancs comme de la neige. » *Isa.*, I, 18. La souillure de vos fautes, semble-t-il nous dire, aurait-elle pénétré si avant dans la substance de votre âme, qu'elle lui aurait imprimé une teinte indélébile, je puis néanmoins mettre votre âme dans un état complétement opposé; il me suffira de vouloir, et tous vos péchés seront effacés.

2. Si je parle de la sorte, ce n'est pas précisément à vous que je m'adresse; car, grâces à Dieu, vous n'avez pas besoin de ces remèdes; mais je le fais afin que, par votre intermédiaire, les absents puissent comprendre cette vérité. Oh! si je connaissais les lieux où ils se réunissent, je n'abuserais pas ainsi de votre charité. Puisqu'il m'est impossible à moi seul de connaître un peuple si nombreux, je remets entre vos mains le soin de vos frères; occupez-vous-en avec sollicitude, attirez-les, invitez-les. Je sais bien que vous l'avez fait plus d'une fois, mais il ne suffit pas de l'avoir fait souvent, il faut le faire jusqu'à ce que vous les ayez persuadés et entraînés ici. Je sais encore qu'ils ont été importunés de vos sollicitations, que vous leur avez été souvent à charge, parce que vous ne les avez pas gagnés; et de là le ralentissement de votre ardeur. Mais écoutez ces paroles consolantes de Paul : « La charité espère tout, elle croit tout, elle n'a

jamais de défaillance. » I *Corinth.*, XIII, 7. Faites toujours ce qui dépend de vous, et si votre frère repousse vos soins, vous recevrez du moins de Dieu votre récompense. Quand vous avez jeté votre semence dans la terre, si le champ ne se couronne point d'épis, force est de vous retirer les mains vides. Il n'en est point ainsi pour l'âme : jetez la semence de la doctrine ; quand même on n'écouterait point vos paroles, vous pouvez compter sur la récompense, et sur une récompense aussi belle que si l'on vous eût écouté. Dieu, en effet, n'a point égard uniquement à l'issue des choses, mais encore à l'intention de ses ouvriers, pour déterminer le prix de la récompense. Je vous en conjure donc, ce que font ces hommes passionnés pour le théâtre et pour les courses de chevaux, faites-le de votre côté. Et que font-ils donc ? Ils s'entendent entre eux le soir même, ils se rendent dès l'aurore dans la maison des uns des autres, et ils assignent d'autres lieux de rendez-vous, afin qu'ainsi réunis ils aillent avec plus de plaisir à ce spectacle satanique. De même que ces derniers montrent la plus grande ardeur à l'encontre du salut de leur âme, et qu'ils travaillent à se séduire les uns les autres ; vous aussi occupez-vous de vos âmes, veillez les uns sur le salut des autres. Une assemblée doit-elle avoir lieu, rendez-vous à la maison de votre frère, attendez à sa porte et saisissez-le quand il sortira. Quelque affaire qui le réclame, ne lui permettez pas, ne lui conseillez pas de mettre la main aux choses du siècle, avant que vous l'ayez conduit à l'église, et que vous lui ayez persuadé d'assister jusqu'au bout à notre assemblée. S'il résiste, s'il s'élève contre, s'il met en avant une foule de prétextes, ne les écoutez pas, ne les admettez pas ; répondez plutôt qu'il lui sera beaucoup plus loisible d'expédier ses affaires, lorsque l'assemblée sera terminée ; il ira s'en acquitter après avoir pris part aux prières, et après avoir reçu la bénédiction de nos pères. Quand, par ces raisons et d'autres semblables, vous vous en serez rendu maître, conduisez-le à cette table sacrée, et vous mériterez une double récompense, une pour votre propre présence, une autre pour la sienne.

Assurément, si nous nous appliquions avec ce zèle et cette ardeur à la recherche de nos frères négligents, nous les ramènerions dans la voie du salut. Ils auront beau être indifférents, durs, effrontés, ils finiront par rougir de vos instances continuelles et par sortir de leur état de torpeur. Car ils ne sont certainement pas plus pervers que ce juge sans connaissance de Dieu et sans crainte des hommes, quelle que soit leur insensibilité. Or, ce cœur de fer, ce cœur si cruel et si sauvage, ce cœur de diamant, les instances continuelles d'une simple femme veuve finirent par le fléchir. Quelle indulgence mériterions-nous donc, si, quand une pauvre veuve est parvenue à toucher un juge cruel, qui ne craignait point Dieu, qui ne respectait point les hommes, et à en obtenir la grâce qu'elle réclamait, nous ne parvenions pas à gagner nos frères, dont les sentiments sont beaucoup plus doux et beaucoup plus modérés, alors que nos exhortations ont pour but leurs intérêts les plus chers ? Voilà ce que je vous ai dit souvent et ce que je ne cesserai de vous dire, tant que je ne verrai point les malades guéris. Chaque jour je vous les réclamerai, jusqu'à ce qu'il me soit donné de les recevoir de votre zèle. Ce que je vous demande, c'est de vous mettre en quête de nos frères indifférents avec la même douleur, avec la même tristesse que je ressens en ce moment. A vous aussi bien qu'à moi, Paul a ordonné de prendre soin des membres qui vous appartiennent. « Consolez-vous, dit-il, les uns les autres par ces discours, comme vous le faites ; » et puis : « Edifiez-vous les uns les autres. » I *Thess.*, V, 11. Elle est bien grande, la récompense reservée à ceux qui s'occupent de leurs frères ; mais il est bien redoutable aussi, le châtiment de ceux qui traitent avec dédain et négligence leur salut.

3. Aussi ai-je la ferme confiance et l'assurance certaine que vous vous appliquerez avec la plus vive ardeur à mettre ces conseils en pratique. C'est pourquoi je ne poursuivrai pas plus loin cette exhortation, et je m'efforcerai de vous conduire à la table de Paul : « Paul appelé Apôtre. » I *Corinth.*, I, 1. Ces paroles, vous les avez entendues, et nous les avons lues bien souvent. Mais il ne s'agit pas seulement de les lire, il faut surtout les comprendre. Par elle-même, la lec-

ture ne nous est d'aucune utilité. Le trésor sur lequel vous marchez ne vous découvre pas ses richesses; il vous faut d'abord creuser et descendre profondément, avant de les posséder tout entières. Ainsi en est-il des Ecritures : la lecture ne suffit pas pour vous découvrir les trésors qui y sont déposés, si vous n'en creusez les profondeurs. Si la lecture suffisait, Philippe n'aurait point dit à l'eunuque : « Croyez-vous comprendre ce que vous lisez? » *Act.,* VIII, 30. Si la lecture suffisait, le Christ n'aurait point dit aux Juifs : « Scrutez les Ecritures. » *Joan.,* V, 39. Or, celui qui scrute ne s'arrête point à la surface, il descend jusque dans les profondeurs elles-mêmes. Et, en effet, j'aperçois dès le commencement un vaste océan de pensées. Dans les épîtres mondaines, les salutations n'ont rien d'extraordinaire, elles expriment simplement un sentiment de politesse. Il n'en est point de même ici, et nous y découvrons une sagesse profonde. Ce n'est point Paul qui parle, mais le Christ, qui meut son âme. « Paul appelé. » Ce mot : *Paul,* n'est qu'un nom et un simple nom; et pourtant il renferme ce trésor abondant de pensées que vous avez pu voir par vous-même. Si vous vous en souvenez bien, vous savez que je me suis occupé trois jours entiers de ce seul nom, vous exposant les raisons pour lesquelles Saul perdit ce nom qu'il portait auparavant et prit celui de Paul; je vous expliquai pourquoi il ne changea point de nom aussitôt après sa conversion et garda longtemps encore celui que lui avaient donné ses parents. Cette étude nous a révélé, de la part de Dieu, une sagesse et une providence admirables, soit envers les saints, soit envers nous. Si les hommes n'imposent point à leurs enfants des noms pris au hasard, s'ils les empruntent, soit au père, soit au grand-père, soit à tout autre de leurs ancêtres; à plus forte raison Dieu n'imposera-t-il point à ses serviteurs, sans motif et sans but, certains noms, et ne le fera-t-il qu'avec une profonde sagesse. Bien souvent les hommes, soit pour honorer ceux qu'ils ont perdus, soit pour leur propre consolation, donnent à leurs enfants les noms des trépassés, cherchant dans cette appellation un adoucissement à leur propre douleur. Pour Dieu, c'est le souvenir et les leçons de la vertu des saints qu'il imprime en leurs noms, comme sur une colonne d'airain. C'est à cause de sa vertu que Pierre a reçu du Christ ce nom, démonstration indélébile de la fermeté de sa foi, incessante leçon de cette même fermeté. Jacques et Jean reçurent aussi du Sauveur un nom qui rappelait la grande voix avec laquelle ils prêchaient l'Evangile.

Signification du nom de Pierre.

Pour ne point vous fatiguer par la répétition des mêmes choses, laissant ce sujet de côté, je me bornerai à dire que, pris en eux-mêmes, les noms des saints sont pour les âmes pieuses un objet de respect, et pour les pécheurs un objet d'épouvante. Onésime, esclave fugitif et voleur, coupable d'avoir dérobé de l'argent à son maître, fut accueilli par l'Apôtre, qui le convertit et l'initia à nos mystères sacrés. Quand il voulut le renvoyer à son maître, il lui écrivit en ces termes : « Quelque confiance que m'inspire Jésus-Christ de vous ordonner ce qui est de votre devoir en considération de la charité, j'aime mieux vous supplier tel que je suis, moi, Paul, vieillard, et de plus maintenant prisonnier pour Jésus-Christ. » *Philem.,* 8-9. Voyez-vous les trois titres qu'il allègue : les fers qu'il porte pour le Christ, le caractère de sa longue vie, le respect dû à son nom? Quoiqu'il soit seul à supplier, il s'efforce de procurer à Onésime la faveur d'une triple intercession. Les noms des saints sont donc, par eux-mêmes, pour les fidèles un objet de respect et de piété. Si, bien souvent, en invoquant le nom d'un fils bien-aimé, on obtient du père, par le charme de ce nom, une grâce qu'il ne voulait point accorder; combien plus doit-il en être ainsi du nom des saints? Que ces mêmes noms soient redoutables aux pécheurs comme le sont pour les mauvais écoliers les noms de leurs maîtres, l'Epître de l'Apôtre aux Galates va vous l'apprendre. Les Galates s'étaient laissés aller aux faiblesses judaïques, et couraient même risque de perdre la foi; Paul, voulant les relever et les déterminer à n'ajouter à la doctrine de l'Evangile aucune observance judaïque, leur écrivit en ces termes : « C'est moi, Paul, qui vous le dis; si vous vous soumettez à la circoncision, le Christ ne vous servira de rien. »

Galat., v, 2. — Vous dites : *Moi;* pourquoi ajoutez-vous votre nom ? est-ce que le mot, *moi,* ne suffisait point à désigner l'auteur de l'Epître? Mais l'Apôtre veut vous apprendre l'influence qu'exerce sur les âmes l'addition d'un nom ; et c'est pourquoi il ajoute le sien, afin de rappeler aux Galates le souvenir de leur maître. Nous aussi, nous éprouvons la même chose, lorsqu'on nous rappelle le souvenir des saints : si nous sommes dans l'indifférence, nous en secouons le joug, et si nous vivons dans le mépris, nous sommes remplis de terreur. Pour moi, lorsque j'entends parler de Paul, l'Apôtre, je me représente cet homme qui vivait au milieu des tribulations et des angoisses, en butte aux mauvais traitements et à de fréquentes captivités ; cet homme, qui passa un jour et une nuit dans le sein de l'abime, qui fut ravi jusqu'au troisième ciel, qui entendit dans le paradis de mystérieuses paroles, ce vase d'élection, cet ami cher à l'époux, celui qui souhaitait d'être anathème aux yeux du Christ en faveur de ses frères. Telle qu'une chaîne d'or, la série de ses grandes actions se présente à l'esprit de ceux qui écoutent attentivement lorsque retentit son nom; d'où résultent pour nous les plus précieux avantages.

Ce mot *appelé* nous est d'un grand enseignement.

4. Il serait facile de faire encore, à propos de ce nom, des réflexions nombreuses ; mais, comme nous avons à nous occuper d'un autre mot, nous n'approfondirons pas davantage ce sujet, et nous poursuivrons notre marche. Le nom de Paul nous a mis en possession d'abondantes richesses, de même, ce mot, *appelé*, si nous l'étudions avec l'application convenable, nous découvrira un horizon égal, sinon plus étendu. Tel, un homme qui détacherait, d'un ornement ou d'un diadème impérial, une pierre précieuse, pourrait, en la revendant, acheter des édifices somptueux, de magnifiques demeures, des troupeaux d'esclaves et une infinité d'autres biens; tels, vous-mêmes, si vous vouliez pénétrer le sens d'une seule des divines paroles, vous y trouveriez une source abondante de richesses spirituelles ; vous n'achèteriez point des maisons, des esclaves ou de vastes domaines; mais votre âme, si elle s'en occupait sérieusement, s'enrichirait de religion et de piété. Examinez donc vers quel ordre de choses spirituelles ce mot, *appelé*, vous conduit. Il nous faut, en premier lieu, savoir ce que signifie le mot *appelé;* et, en second lieu, examiner pourquoi il se trouve dans l'Epître de l'Apôtre aux Corinthiens et celle aux Romains, à l'exclusion de tous les autres; car l'Apôtre ne l'a fait ni fortuitement, ni sans motifs. Nous-mêmes nous ne rédigeons pas au hasard le titre de nos lettres; quand nous écrivons à des inférieurs, nous mettons : *Un tel à un tel;* quand nous écrivons à des égaux, nous qualifions de *Seigneur* celui qui doit recevoir la lettre ; quand nous écrivons à des personnages dont la dignité surpasse de beaucoup la nôtre, nous employons divers autres noms de nature à exprimer un plus profond respect. Si nous agissons avec tant de précautions, n'écrivant point à tous de la même manière, et variant les titres suivant les conditions des personnages auxquels nous nous adressons, à plus forte raison Paul n'écrivait-il point sans motif aux uns d'une façon, aux autres d'une autre, et le faisait-il avec une sagesse toute spirituelle. Or, dans aucune autre de ses Epîtres, il n'a employé, dès le début, le mot *appelé*, comme il nous est facile de nous en convaincre en parcourant le commencement de ces Epîtres elles-mêmes. Quant aux motifs de Paul, c'est à nous de vous le dire, après que nous vous aurons indiqué la signification du mot *appelé,* et ce dont l'Apôtre, au moyen de ce mot, se propose de nous instruire.

Que veut-il donc nous apprendre en se qualifiant d'*appelé?* Qu'il n'est pas allé le premier vers le Seigneur, mais qu'il en a été appelé et qu'il lui a obéi ; qu'il n'a point trouvé en cherchant lui-même, mais qu'il errait et qu'il a été trouvé; qu'il n'a point le premier aperçu la lumière, mais que la lumière a laissé tomber ses rayons sur ses paupières, et qu'il a dû, à la privation de ses yeux corporels, de pouvoir ouvrir les yeux de l'âme. C'est donc pour nous apprendre qu'il ne s'attribue le mérite d'aucune de ses bonnes œuvres, et que le mérite en revient à Dieu qui l'appela, qu'il se qualifie d'*appelé.* A celui qui m'a ouvert la porte de la lice et de la carrière, dit-il, à celui-là appartiennent



les couronnes. Celui qui a posé le principe et qui a planté la racine, celui-là seul est l'auteur des fruits qui, dans la suite, ont pu germer en moi. C'est pour cela qu'après avoir dit ailleurs : « J'ai travaillé plus que tous, » il ajoute : « Non pas moi, mais la grâce qui est avec moi. » I *Corinth.*, xv, 10. Le mot, *appelé*, signifie donc simplement que Paul ne revendique le mérite d'aucune de ses bonnes actions, et qu'il les rapporte toutes à Dieu son Seigneur. Le Christ enseignait cette conduite aux disciples, lorsqu'il leur disait : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis. » *Joan.*, xv, 16. Et l'Apôtre insinue la même chose dans ce passage de l'Epître qui nous occupe : « Alors je connaîtrai comme j'ai été connu. » I *Corinth.*, XIII, 12. Maintenant, dit-il, ce n'est pas moi qui ai connu le premier; c'est moi qui ai le premier été connu. Tandis qu'il poursuivait et qu'il ravageait l'Eglise, le Christ l'appela en lui disant : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » *Act.*, IX, 4. Voilà pourquoi il se qualifie d'*appelé*.

Et pourquoi écrit-il de la sorte aux Corinthiens ? Corinthe était la métropole d'Achaïe, elle avait été comblée de dons spirituels, et à juste titre. La première, elle avait joui de la parole de Paul; et de même qu'une vigne, livrée aux soins d'un laborieux et habile cultivateur, se couronne d'un épais feuillage et produit sans cesse des fruits en abondance; de même Corinthe qui, la première, avait eu sa part à l'enseignement de Paul, aux soins de cet excellent cultivateur, qui avait longtemps savouré les délices de sa sagesse, était favorisée de toute sorte de biens. Et non-seulement elle était riche en grâces spirituelles, mais encore elle possédait en abondance les avantages de la terre. Par l'éloquence et la sagesse profanes, par les richesses, par les ressources, elle l'emportait sur toutes les autres villes. Cette supériorité la remplit de superbe et la poussa vers l'orgueil; et l'orgueil la divisa elle-même en plusieurs partis. Telle est la nature de l'outrecuidance : elle brise les liens de la charité, elle éloigne le prochain, elle oblige les disciples à se concentrer en eux-mêmes. Une muraille, qui se jette en avant, entraîne la ruine de l'édifice; ainsi l'âme, enflée d'orgueil, repousse toute union avec le prochain. C'était alors le sort des Corinthiens : divisés entre eux, ils avaient établi dans l'Eglise un grand nombre de factions, ils mettaient à leur tête une foule de docteurs différents, et se rangeant en un certain nombre de curies et de tribus, ils obscurcissaient la beauté de l'Eglise; car la beauté de l'Eglise consiste dans cette unité parfaite de corps, qui résulte de l'union étroite et réciproque de ses enfants.

5. Il était important de vous instruire de toutes ces choses, à savoir que les Corinthiens avaient été favorisés les premiers de l'enseignement de Paul, qu'ils étaient comblés de dons spirituels, qu'ils possédaient en abondance tous les avantages de cette vie, et que, enorgueillis à ce sujet, ils s'étaient séparés les uns des autres; ceux-ci s'attachant à tel parti, ceux-là à tel autre. Qu'ils aient été favorisés les premiers de l'enseignement de Paul, ces mots de l'Apôtre l'indiquent : « Vous pouvez avoir plusieurs maîtres en Jésus-Christ, mais non plusieurs pères; car je vous ai engendrés dans le Christ Jésus par l'Evangile. » I *Corinth.*, IV, 15. Or, c'est à celui qui l'a engendré qu'un fils est principalement redevable de la lumière. « J'ai planté, dit encore Paul, Apollo a arrosé; » montrant ainsi qu'il avait le premier jeté la semence de la doctrine. I *Corinth.*, III, 6. Que les Corinthiens aient été comblés des dons spirituels, en voici la preuve : « Je remercie Dieu de la divine grâce qui nous a été donnée dans le Christ Jésus; de ce que vous avez été enrichis par lui au point qu'aucune grâce ne vous manque. » I *Corinth.*, I, 4-5. Qu'ils aient été versés dans la sagesse profane, les longues et fréquentes réclamations de l'Apôtre contre cette sagesse nous l'apprennent clairement. Ce qu'il ne s'est point empressé de faire dans une autre Epître, il le fait dans celle-ci, où il insiste en termes énergiques sur ce point; et il avait raison : l'arrogance ayant été la conséquence de cette sagesse, il y porte le fer par ces paroles : « Ce n'est point pour baptiser que le Christ m'a envoyé, mais pour annoncer l'Evangile; non point par la sagesse de la parole, afin de ne pas anéantir la vertu de la croix du

La sagesse profane ne porte pas à la piété.

Christ. » I *Corinth.*, I, 17. Quelle grave accusation contre la sagesse profane ! non-seulement elle ne paraît être d'aucune utilité pour la piété, mais elle est encore en cela une entrave et un obstacle. Les corps, remarquables par leur beauté; les visages, d'une élégance et d'une distinction frappantes, perdent une partie de leur éclat lorsqu'on les charge de quelques ornements factices, le fard et tous les autres artifices de ce genre réclament une partie des louanges accordées à leur beauté. Si, au contraire, on n'y ajoute rien, leur beauté n'en ressortira que mieux; l'élégance de la forme s'offre seule au regard et emporte le tribut d'une admiration sans partage. Ainsi en est-il de la religion et de l'épouse spirituelle. Si vous lui adjoignez quelque ornement profane, les richesses, le pouvoir, l'éloquence, vous réduisez sa gloire à néant, vous ne lui permettez pas d'étaler tous ses titres à l'admiration, et vous divisez en plusieurs parts les éloges qu'elle mérite. Mais, si vous la laissez combattre seule et sans auxiliaire, dégagée de tout ce qui est humain, alors sa beauté éclatera tout entière, alors sa force invincible se déploiera dans toute sa splendeur; car elle n'a besoin ni des richesses, ni de la science, ni du pouvoir, ni de la noblesse, ni de toute autre force humaine, pour étendre partout son empire. N'est-elle pas parvenue avec des hommes obscurs, humbles, indigents, pauvres et sans instruction, à triompher de l'impiété des rhéteurs, des philosophes, des tyrans et de la terre entière ?

De là ces mots de Paul : « Je ne suis pas venu avec l'éclat de l'éloquence vous annoncer le témoignage de Dieu. Dieu a choisi ce qu'il y a de plus insensé au monde pour confondre les sages. » I *Corinth.*, II, I, *Ibid.*, I, 27. Il ne dit pas seulement ce qu'il y a d'*insensé*, mais ce qu'il y a de plus insensé au monde; il ne dit pas non plus que ce qu'il y a de plus insensé aux yeux du monde, le soit également aux yeux de Dieu. En effet, bien des hommes qui passent ici bas pour insensés, sont aux yeux de Dieu les plus sages de tous; de même, bien des hommes qui vivent ici-bas dans la pauvreté, sont les plus riches de tous aux yeux de Dieu. Lazare, le plus pauvre des hommes en ce monde, était l'un des plus riches dans les cieux. L'Apôtre appelle donc ce qu'il y a de plus insensé au monde, les hommes dont la langue n'est point façonnée à l'éloquence, qui ne connaissent point la sagesse profane, qui sont dépourvus des agréments de la parole. « Ces hommes, dit-il, Dieu les a choisis pour confondre les sages. » — Et comment, je vous le demande, les sages seront-ils par eux confondus ? — Par l'expérience elle-même. Interrogez cette pauvre veuve qui, assise sur la voie publique, tend la main, et dont le corps est souvent mutilé; interrogez-la, dis-je, sur l'immortalité de l'âme, sur la résurrection des corps, sur la providence de Dieu, sur la juste retribution de nos œuvres, sur le compte qu'il faudra rendre un jour, sur ce tribunal redoutable, sur les récompenses réservées aux bons, sur les châtiments dont sont menacés les méchants, et sur d'autres sujets semblables; lorsque vous la verrez répondre avec certitude et assurance, tandis que le philosophe, fier de ses longs cheveux et de son bâton, après avoir dépensé bien des paroles, après bien d'inutiles bavardages, sera dans l'impuissance d'ouvrir la bouche, de dire un seul mot sur ces mêmes questions; alors vous comprendrez comment « Dieu a choisi ce qu'il y a de plus insensé au monde pour confondre les sages. » En effet, les vérités que ceux-ci, aveuglés par leur orgueil et leur arrogance, n'ont pu découvrir, et parce qu'ils repoussaient les enseignements de l'Esprit, et parce qu'ils attendaient tout de leurs propres pensées; ces vérités, des pauvres, des hommes méprisés, des hommes étrangers à toute science profane, les ont toutes parfaitement connues, instruits qu'ils étaient par la doctrine céleste à laquelle ils étaient attachés.

L'Apôtre ne s'arrête point encore à cette accusation de la sagesse profane; il la rabaisse de plusieurs autres manières. « La sagesse de ce monde, dit-il, n'est que folie devant Dieu. » I *Corinth.*, III, 19. S'adressant aux mêmes fidèles, il leur disait dans les termes les plus vifs et les plus dédaigneux : « S'il y a quelqu'un parmi vous qui passe pour sage selon le siècle, qu'il devienne fou pour être sage. » *Ibid.*, 18. Il est

écrit, dit-il encore : « Je détruirai la sagesse des sages, et je rejetterai la science des savants. » *Ibid.*, I, 19. « Le Seigneur, dit-il enfin, pénètre les pensées des hommes, et il en connaît la vérité. » *Ibid.*, III, 20.

6. Que les Corinthiens aient été versés dans la sagesse profane, ce qui précède le montre; « qu'ils se soient abandonnés à l'enflure et à l'orgueil, le contenu de la même Epître l'établit également. Après avoir repris dans un endroit un fidèle coupable de fornication, l'Apôtre ajoute : « Et vous êtes encore enflés d'orgueil ! » I *Corinth.*, V, 2. Que l'orgueil les ait conduits à se quereller les uns avec les autres, Paul nous l'apprend encore par ces paroles : « Puisqu'il y a parmi vous des disputes, des jalousies, des divisions, n'est-il-pas visible que vous êtes charnels et que vous marchez selon les hommes. » I *Corinth.*, III, 3. Et quelle était la nature de ces disputes? Ils se divisaient entre plusieurs chefs, et de là ces mots de l'Apôtre : « Je parle ainsi, parce que chacun de vous dit : Moi je suis à Paul, moi à Apollo, moi à Céphas. » I *Corinth.*, I, 12. S'il tient ce langage, ce n'est pas parce qu'ils s'attachaient à Paul, à Apollo, et à Céphas; il voulait, au moyen de ces noms, dissimuler les véritables auteurs de la division; de crainte que, en les divulguant, il n'augmentât leur entêtement et ne les rendît plus effrontés. Qu'ils ne se soient rattachés ni à Paul, ni à Pierre, ni à Apollo, mais à d'autres personnages, la suite ne permet pas d'en douter. Après les avoir blâmés de ces divisions, Paul ajoute ces paroles : « Ces choses, mes frères, je les ai rapportées personnellement à Apollo et à moi-même, à cause de vous, afin que vous appreniez à ne pas vous enorgueillir, et à ne pas vous élever contre un autre par attachement pour quelqu'un. » I *Corinth.*, IV, 6. Sans doute bien des fidèles ignorants, n'ayant point en eux-mêmes de quoi s'enorgueillir, dans l'impuissance de déchirer le prochain, s'étaient donné des chefs pour se prévaloir de leur mérite et rabaisser ainsi insolemment les autres; en sorte que la sagesse de ceux qui les avaient instruits, devenait pour leur arrogance une arme qu'ils retournaient contre le prochain. Vanité bien méprisable que de se servir de la supériorité d'autrui, quand on ne saurait se glorifier de ses propres mérites, pour rabaisser les mérites de ses frères.

Telle était donc la folie des Corinthiens, telles étaient leurs dissensions, leurs divisions en plusieurs partis, leurs opinions vaines sur les maîtres qui les avaient instruits, comme si ces derniers avaient trouvé en eux-mêmes et dans leur propre fonds, les dogmes de la vérité, et s'ils ne les avaient point reçus du ciel et de la grâce de Dieu. C'est pour réprimer leur orgueil que l'Apôtre prend dès le début la qualification *d'appelé*. Si moi, semble-t-il leur dire, si moi votre maître je n'ai rien trouvé par moi-même, si je ne suis pas allé le premier vers Dieu, et si je n'ai fait qu'obéir à son appel, comment vous mes disciples, vous qui avez reçu de moi vos croyances, osez-vous vous enorgueillir comme si vous en étiez vous-mêmes les inventeurs. C'est pourquoi il leur disait auparavant : « Qui est-ce qui met de la différence entre vous? Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu ? Si vous l'avez reçu, pourquoi vous glorifier comme si vous ne l'aviez point reçu ? » I *Corinth.*, IV, 7. Le mot *appelé* est donc employé par l'Apôtre pour nous enseigner l'humilité, abaisser notre orgueil, réprimer en nous toute forfanterie. Il ne nous sera, en effet, jamais plus facile de nous maîtriser et de nous contenir, que lorsque nous pratiquerons l'humilité, la modestie, l'abaissement, et lorsque nous n'aurons jamais sur nous-mêmes une haute pensée. Aussi le Christ, se mettant à prêcher sa doctrine spirituelle, commence-t-il par nous exhorter à l'humilité, et laisse-t-il tomber de sa bouche tout d'abord ce décret : « Bienheureux les pauvres d'esprit. » *Matth.*, V, 3. De même que quiconque se propose de bâtir un vaste et magnifique édifice, pose les fondements en conséquence, de manière à ce qu'ils puissent supporter le poids de la construction ; de même le Christ, bâtissant dans les âmes le vaste édifice de sa philosophie, pose-t-il comme un fondement solide, comme une base ferme et inébranlable, la leçon de l'humilité; sachant bien que, l'humilité ayant pris racine dans l'âme des auditeurs, les autres parties de l'édifice de la vertu pourront être bâ-

Première loi de l'humilité.

ties avec une solidité à toute épreuve. Si l'humilité est absente, on aura beau pratiquer les autres vertus; on se livre à un labeur inutile, sans résultats et sans avantages. Tel l'homme qui a bâti sa maison sur le sable, ne recueille aucun fruit de ses travaux, parce qu'il n'a point assuré la solidité des fondements, tel celui qui fait le bien en dehors de l'humilité perd également tout le fruit de ses efforts.

Et par l'humilité, je n'entends pas l'humilité qui se borne à des paroles et qui n'existe que sur la langue; j'entends cette humilité de l'esprit, de l'âme, de la conscience, qui est visible aux yeux de Dieu seul. Cette humilité serait-elle réduite à elle-même, elle suffit pour nous rendre Dieu propice. L'exemple du publicain le prouve. Dépourvu de tout bien, privé du prestige de tout mérite, il n'a qu'à dire : « Ayez pitié de moi, pécheur que je suis; » et il s'en retourne justifié, de préférence au pharisien; encore que ce langage soit moins inspiré par l'humilité que par la droiture de son cœur. *Luc.*, XVIII, 13. Car l'humilité consiste à n'avoir sur soi-même aucune haute pensée, quoique l'on ait la conscience de ses grandes actions; il n'y a au contraire que de l'équité à reconnaître que l'on est pécheur, quand on l'est véritablement. Si le publicain, quoique privé de tout mérite, pour avoir reconnu ce qu'il était, fléchit à ce point la miséricorde de Dieu, quelles faveurs n'obtiendront pas ceux qui, pouvant énumérer une foule de bonnes œuvres, les oublient toutes et se mettent au dernier rang. Ainsi faisait Paul : il était le premier de tous les justes, et il se déclarait le premier de tous les pécheurs; non-seulement il le déclarait, mais il en était convaincu, ayant appris de son Maître qu'après avoir fait tout ce que l'on doit, nous devons nous regarder comme des serviteurs inutiles.

Voilà de l'humilité : suivez cet exemple, vous qui êtes riches en vertus; imitez le publicain, vous qui êtes accablés de péchés. Reconnaissons ce que nous sommes, frappons notre poitrine et prenons la résolution de n'avoir jamais de hauts sentiments de nous-mêmes. Si nous sommes dans ces dispositions, nous n'aurons pas besoin d'autre offrande et d'autre sacrifice. « Le sacrifice qui plaît à Dieu, disait David, c'est un cœur contrit; non, un cœur contrit et humilié, Dieu ne le rejettera pas. » *Psalm.* L, 19. Il ne dit pas simplement *un cœur humilié*, mais un cœur *contrit;* un cœur contrit est un cœur brisé, et qui ne saurait s'élever, quand même il le voudrait. Qu'il ne nous suffise donc pas, à nous aussi, d'humilier notre âme; brisons-la de douleur et de componction; ce qui aura lieu, si nous ne perdons jamais le souvenir de nos fautes. Si nous humilions notre âme de cette manière, voudrait-elle s'enorgueillir qu'elle ne le pourrait pas; le frein de la conscience l'empêchera de s'élever, la rabaissant et l'obligeant à garder la mesure en toute chose. C'est ainsi que nous parviendrons à trouver grâce auprès de Dieu. « Humiliez-vous d'autant plus que vous êtes plus grand, est-il écrit, et vous trouverez grâce devant le Seigneur. » *Eccli.*, III, 20. Or, celui qui trouvera grâce auprès de Dieu, n'aura rien de fâcheux à redouter; avec le secours de la grâce divine, il lui sera facile de traverser les misères de cette vie sans en être atteint, et d'éviter les supplices réservés dans l'autre aux pécheurs; la grâce de Dieu le précédant en toute occurrence et lui rendant tout favorable. Puissions-nous tous l'obtenir par Jésus-Christ, notre Seigneur, par lequel et avec lequel gloire soit au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.

Amen.

HOMÉLIE

SUR

LES TRIBULATIONS

AVANT-PROPOS

Il n'y a rien dans l'homélie suivante qui nous indique en quelle année elle a été prononcée, et si elle l'a été à Antioche ou à Constantinople. Du reste, la couleur du style, aussi bien que l'autorité du catalogue d'Augsbourg nous permettent de ranger ce discours parmi les œuvres les plus authentiques de saint Chrysostome.

HOMÉLIE.

Sur ce mot de l'Apôtre : « Non-seulement nous nous glorifions en cela, mais nous nous glorifions encore dans les tribulations, sachant que la tribulation produit la patience, » et le reste. *Rom.*, v. 3.

1. Il est pénible sans doute pour le cultivateur de soumettre les bœufs au joug, de manier la charrue, de creuser les sillons, de jeter la semence, d'endurer les intempéries de l'air, de supporter le froid, d'environner le champ de fossés, de le mettre à l'abri des inondations, d'exhausser les rives des fleuves et d'ouvrir au milieu du champ de profondes tranchées; mais ces travaux pénibles et fatigants lui deviennent légers et faciles, parce qu'il voit en espérance les moissons magnifiques, la faucille aiguisée, l'aire remplie de gerbes, et les récoltes en parfaite maturité transportées dans sa maison, au milieu de la joie la plus vive. De même le nautonier brave la fureur des flots, méprise les tempêtes et la mer en courroux, supporte les variations des vents, l'agitation des vagues, la longueur des voyages, parce que, supputant la valeur de sa cargaison, les ports où il exercera son commerce, il voit les bénéfices immenses qu'il en doit retirer. De son côté, le soldat est encouragé à supporter les blessures, à s'exposer à des nuées de traits, à souffrir la faim, le froid, la fatigue des longues marches, les périls du combat, par la pensée des trophées, des couronnes et des triomphes qui peuvent en être la conséquence.

Et pourquoi parlé-je de ces choses, dans quel but vous cité-je ces exemples? Pour avoir sujet de vous exhorter à prêter une oreille attentive, et de vous faire aimer les labeurs de la vertu. Travaux qu'exige la vertu. L'espérance de biens à venir suffit pour alléger les fatigues de chacune des personnes dont nous avons parlé; mais leur espérance se réalisât-elle, ces biens s'évanouissent avec la vie présente; à plus forte raison devez-vous prêter une attention soutenue à la doctrine spirituelle, et supporter



avec générosité la lutte et les sueurs pour la vie éternelle. Les espérances des premiers sont incertaines et temporelles; plus d'une fois ils passent leur vie à attendre des biens qui n'arrivent pas; ils en jouissent par le désir, mais ils n'approchent point de la réalité, quoiqu'ils supportent dans ce but toute sorte de peines. Ainsi, par exemple, après beaucoup de sueurs et de fatigues, le cultivateur, au moment où il prépare sa faucille, où il se dispose à recueillir la moisson, verra la grêle, ou bien une nuée de sauterelles, ou bien une pluie torrentielle, ou tout autre fléau résultant des perturbations atmosphériques, le renvoyer chez lui les mains vides : il a bravé sans doute toute sorte de fatigues; mais il est frustré de ses heureuses espérances. Pareillement, le navigateur joyeux de sa riche cargaison, livrant ses voiles avec une satisfaction profonde au souffle des vents, après avoir fourni une longue traversée, plus d'une fois, à l'entrée même du port, verra son navire se briser contre une roche cachée ou contre un écueil perfide; ou bien victime de quelque autre catastrophe inattendue, il perdra toutes ses richesses et ne parviendra qu'à grand'peine à se sauver lui-même, après tous ces dangers, dans un complet dénûment. Il arrivera de même que le soldat, après avoir pris part à une infinité de combats, repoussé les adversaires, vaincu les ennemis, au moment de recueillir les honneurs de la victoire, perdra la vie sans avoir joui d'aucun des fruits de ses périls et de ses fatigues. Telle n'est pas notre condition : nos espérances sont éternelles, sûres et immobiles; elles ne s'évanouissent pas avec cette vie passagère; ayant pour objet une vie dont le bonheur n'aura pas de terme, non-seulement elles ne redoutent rien des fléaux de cette terre et des vicissitudes imprévues de ce monde, mais encore elles résistent à l'action dissolvante de la mort; elles ont même, comme il est facile de s'en convaincre, dans toutes les circonstances de la vie, les conséquences les plus heureuses; elles nous procurent de nombreuses et douces récompenses. De là, ce cri du bienheureux Paul : « Non-seulement nous nous glorifions en cela, mais nous nous glorifions encore dans les tribulations. » *Rom.*, v, 3.

Je vous en prie, ne passons pas avec indifférence devant cette parole; et, puisque le discours nous a conduits encore, je ne sais comment, au port de ce grand navigateur, de Paul, savourons à loisir ce mot bien court, à la vérité, mais qui renferme pour nous les plus sages enseignements. Que signifie donc ce langage, et à quoi l'Apôtre fait-il allusion dans ces paroles : « Non-seulement nous nous glorifions en cela, mais nous nous glorifions encore dans les tribulations? » Reprenons, si vous le trouvez bon, les choses d'un peu plus haut, et vous verrez des leçons nombreuses et pleines de clarté en rejaillir. Que personne n'écoute les lâches réclamations du corps; que l'on soupire, au contraire, après cette doctrine spirituelle comme après une douce rosée. C'est des tribulations que nous avons à parler, du désir des biens éternels, de la patience dans les travaux, des récompenses qui attendent après cette vie les âmes qui n'ont pas subi de défaillance. Que signifient donc ces mots : *Non-seulement?* Celui qui parle de la sorte nous donne à entendre qu'il a déjà parlé d'un grand nombre d'autres biens; c'est à ces biens qu'il ajoute ce qui résulte de la tribulation; d'où ces paroles : « Non-seulement nous nous glorifions en cela, mais nous nous glorifions encore dans les tribulations. » Pour mieux éclaircir ce sujet, veuillez nous supporter quelques instants, si nous consacrons un peu plus de temps à vous exposer cette doctrine.

Lorsque les apôtres eurent proclamé les divins oracles, qu'ils eurent parcouru la terre entière, jetant partout la semence de la piété, arrachant l'erreur jusque dans ses racines, abolissant les lois antiques des impies, exterminant toute iniquité, purifiant la terre, imposant aux hommes l'obligation de renoncer aux idoles, à leurs temples, à leurs autels, aux fêtes et aux rites qui s'y accomplissaient, de reconnaître un seul Dieu dans tout l'univers, d'attendre la réalisation de leurs espérances dans l'avenir, les entretenant du Père, du Fils, du Saint-Esprit, raisonnant sur la résurrection et sur le royaume des cieux, il s'éleva à cette occasion une guerre terrible, une guerre souverainement cruelle; partout le trouble partout le tumulte, partout la division; aucune ville,

aucune nation n'en furent exemptes; les maisons, les lieux habités comme les solitudes offrirent ce spectacle, parce que les antiques usages étaient ébranlés, parce que l'opinion qui avait régné si longtemps était renversée, parce que de nouvelles croyances dont personne n'avait jamais ouï parler étaient introduites. Contre ces croyances s'armaient la violence des rois, le courroux des magistrats; contre ces croyances les particuliers s'ameutaient, le désordre éclatait sur les places publiques, les tribunaux déployaient toutes leurs rigueurs, les glaives étaient tirés du fourreau, les armes étaient préparées, les lois invoquées dans toute leur sévérité. Aussi les supplices, les tortures, les menaces, tous les maux imaginables étaient-ils mis en œuvre. Telle on voit la mer furieuse enfanter de sinistres naufrages, tel se présentait l'univers. Le père reniait son fils à cause de la religion, la bru se séparait de sa belle-mère, les frères se divisaient entre eux, les maîtres s'emportaient contre leurs esclaves; on eût dit que la discorde avait gagné la nature elle-même; ce n'était pas seulement une guerre civile, c'était une guerre domestique, à laquelle aucune maison ne se dérobait. Semblable à un glaive, la parole, pénétrant partout et retranchant les parties malades des parties saines, semait partout une division et une opposition profondes, et mettait les fidèles en butte à toute sorte de haines et de violences. C'est pourquoi on conduisait les uns en prison, les autres devant les tribunaux, les autres au trépas. On confisquait les biens de ceux-ci, on arrachait ceux-là à leur patrie, et souvent même à l'existence; en un mot, les persécutions tombaient sur eux comme on voit tomber d'épais flocons de neige. Des luttes au dehors, des craintes au dedans, du côté des amis comme du côté des étrangers, et même du côté de ceux auxquels on était uni par les liens de la nature.

2. A ce spectacle, que fait le bienheureux Paul, le précepteur de l'univers, le dispensateur des enseignements célestes? Les épreuves en quelque sorte sont sous la main et devant les yeux, et les récompenses seulement en espérance et en promesse, je veux dire le royaume des cieux, la résurrection et l'héritage de ces biens qui défient toute pensée et toute intelligence; car les fournaises, les grils, les glaives, les tourments, les tortures de toute sorte, les appareils de mort se présentaient, non en perspective, mais en réalité; et ceux qui devaient affronter de pareils combats étaient récemment convertis des autels, des idoles, des plaisirs, de l'impureté et de la débauche à la foi; ils ne s'étaient jamais appliqués à de hautes pensées sur la vie éternelle, mais ils avaient été exclusivement attachés aux choses présentes, par où il était vraisemblable qu'un grand nombre d'entre eux faibliraient, perdraient courage et succomberaient à des assauts répétés chaque jour : à ce spectacle, dis-je, considérez ce que fait cet initié des divins mystères, et remarquez la sagesse de Paul. Il entretient continuellement les fidèles des biens à venir, place sous leurs yeux les récompenses, leur montre les couronnes, les fortifiant et les soutenant par l'espérance des biens éternels. Et que dit-il? « Nous estimons que les souffrances de cette vie ne méritent pas d'entrer en comparaison avec la gloire qui un jour se révélera en nous. » *Rom.*, VIII, 18. Pourquoi, dit-il, me parlez-vous de mauvais traitements, d'autels, de bourreaux, de supplices, de privations, de confiscations, de pauvreté, de fers et d'entraves? Mettez en avant autant qu'il vous plaira de ces choses que les hommes redoutent, vous ne citerez rien qui soit digne de ces lauriers, de ces couronnes et de ces récompenses. Les épreuves s'évanouissent avec la vie présente; mais ces récompenses durent des siècles sans fin. Les premières passent, car elles sont temporelles; les secondes demeurent toujours, car elles ne connaissent pas la décrépitude. C'est à quoi l'Apôtre faisait ailleurs allusion par ces paroles : « Les afflictions si courtes et si légères de la vie présente. » II *Corinth.*, IV, 17. Il rabaisse la qualité par la quantité, il allége le poids par la brièveté du temps. Comme les épreuves d'alors étaient naturellement lourdes et accablantes, Paul se sert de ce qu'elles avaient de rapide pour en diminuer le poids. « Les afflictions si courtes et si légères de la vie présente, dit-il, produisent pour nous le poids éternel d'une sublime et incomparable gloire; car nous ne con-

Saint Paul parle de la vie future.

sidérons pas les choses visibles, mais les choses invisibles. Les choses visibles sont passagères, les choses invisibles sont éternelles. » II *Corinth.*, IV, 17-18. Pour les conduire encore à la considération de la grandeur des biens à venir, il leur représente la créature elle-même dans les douleurs et gémissant sur les afflictions présentes, soupirant ardemment après les biens futurs, seuls vraiment dignes de ce nom. « La créature, dit-il, est encore dans les gémissements et les douleurs de l'enfantement. » *Rom.*, VIII, 22. Pourquoi ces gémissements, pourquoi ces douleurs? Parce qu'elle attend les biens futurs, parce quelle soupire après un état meilleur. « Car la créature elle-même, avait dit l'Apôtre, sera délivrée de la servitude de la corruption et admise à la liberté glorieuse des enfants de Dieu. » *Ibid.*, 21.

Gémissements de la créature.

Ne croyez pas cependant, lorsque vous entendez parler des gémissements et des douleurs de la créature, qu'elle soit douée de raison; sachez que c'est là une forme de langage habituelle à l'Ecriture. Toutes les fois que Dieu veut annoncer aux hommes par ses prophètes quelque merveille ou quelque bienfait, il fait sentir aux êtres inanimés eux-mêmes la grandeur des prodiges accomplis; non pas que ces créatures, à notre avis, soient capables de sentiment, mais pour exprimer la grandeur de ces prodiges d'une façon analogue à ce qui se passe parmi les hommes. Nous aussi, lorsqu'il arrive quelque chose d'extraordinaire, nous disons habituellement que la ville est morne, que le sol est lui-même attristé. A propos d'hommes terribles et dont la fureur rappelle celle des bêtes féroces, on parlera en ces termes : Il a fait trembler les fondements; les pierres elles-mêmes ont été effrayées, non pas qu'il ait en vérité inspiré de la frayeur aux pierres, mais on se propose de mieux exprimer de la sorte la fureur sauvage de son cœur. C'est pour cette raison que l'admirable prophète David, proclamant les bienfaits que les Juifs avaient reçus et la joie dont ils avaient été transportés à leur délivrance de l'Egypte, disait : « Lorsque Israël sortit d'Egypte et la maison de Jacob du milieu de ce peuple barbare, la Judée devint le sanctuaire de l'Eternel, et Israël son héritage. La mer le vit et s'enfuit; le Jourdain remonta vers sa source; les montagnes tressaillirent comme des béliers, et les collines comme des agneaux, à l'aspect du Seigneur. » *Psalm.* CXIII, 1-4. Or, jamais on n'a ouï dire que cela fût arrivé. La mer et le Jourdain retournèrent, il est vrai, en arrière à l'ordre de Dieu; mais on ne vit pas bondir les montagnes et les collines. Comme je l'ai déjà dit, c'est pour exprimer les transports de joie et le bonheur que les Israélites éprouvaient au sortir des persécutions des Egyptiens, que David nous représente les êtres inanimés bondissant et s'agitant à cause des biens dont les hommes venaient d'être comblés. De même, faut-il énoncer quelque affliction dont nos péchés sont le principe, le Prophète dit ces paroles : « Le vin pleurera, la vigne aussi sera dans les larmes. » *Isa.*, XXIV, 7. « Les chemins de Sion pleurent, » *Thren.*, I, 4, est-il dit ailleurs. On nous représente les objets insensibles versant eux-mêmes des pleurs. « Murailles de la fille de Sion, répandez des larmes, » dit un prophète. *Thren.*, 2, 18. Il est dit encore que la terre elle-même et la Judée sont affligées et enivrées par la tristesse. Ce n'est pas, encore une fois, que les éléments soient susceptibles de ces émotions. Chacun des prophètes veut nous faire comprendre de la sorte la grandeur des biens que nous avons reçus de Dieu, et celle des châtiments que nous a valus notre malice. Voilà pourquoi le bienheureux Paul nous représente, lui aussi, la créature dans les gémissements et dans la douleur, pour exprimer dignement la grandeur des biens que Dieu nous réserve après la vie présente.

3. Mais tous ces biens, dira-t-on, sont en espérance. Or, l'homme faible et pusillanime, à peine affranchi de l'idolâtrie, et ignorant encore la philosophie des choses à venir, n'est guère relevé par de pareils discours, et il cherche à trouver dans le présent quelque consolation. — C'est pour cela que ce maître sage, à qui rien n'échappait, ne se borne pas à des consolations tirées des biens futurs, et qu'il se sert des biens présents pour nous encourager. Il commence donc par rappeler les biens dont la terre avait déjà joui, biens qui n'étaient pas l'objet de l'es-



pérance et de l'attente, mais que l'on avait expérimentés et goûtés, démonstration la plus forte et la plus claire de ceux que l'on espérait et qui devaient advenir ; puis, après avoir longuement discouru sur la foi et mentionné le patriarche Abraham qui, lorsque la nature le privait du bonheur d'être père, espéra le devenir, s'y attendit, fut persuadé qu'il le serait, et le fut en effet, l'Apôtre établit à ce propos qu'il ne faut jamais tomber dans la faiblesse des raisonnements, mais se redresser, se relever, grâce à la sublimité de la foi, et porter haut nos pensées ; après quoi il expose la grandeur des bienfaits déjà reçus. Et en quoi consistent-ils? En ce que Dieu a livré pour nous, esclaves ingrats, son Fils unique, véritable, bien-aimé ; et non-seulement il nous a délivrés des péchés dont le poids nous écrasait, des prévarications dont l'immense fardeau nous accablait, mais de plus il nous a rendu la justice, sans nous imposer rien de laborieux, de pénible et de désagréable, et ne réclamant de nous que la foi, il nous a faits justes, et nous a rendus saints; il nous a adoptés comme ses enfants, et nous a reconnus pour héritiers de son royaume, en nous donnant pour cohéritiers à son Fils unique; il nous a promis la résurrection, l'incorruptibilité, la condition des anges, chose qui défie tout discours et toute pensée, le séjour dans les cieux et la société de Dieu même; en outre, il nous a dispensé d'en-haut la grâce du Saint-Esprit, nous a affranchis de l'esclavage du démon, détruisant le péché, effaçant la malédiction, brisant les portes de l'enfer, ouvrant le paradis, et envoyant pour notre salut, non point un ange, non pas un archange, mais son Fils unique lui-même, comme il le dit par la bouche du Prophète : « Ce n'est pas un ambassadeur, ce n'est pas un messager, c'est le Seigneur lui-même qui nous a sauvés. » *Isa.*, LXIII, 9. Que nous vaudraient les plus brillantes couronnes en comparaison de l'honneur d'avoir été justifiés, de l'avoir été par la foi, d'avoir vu le Fils unique de Dieu descendu du ciel en notre faveur, et le Père livrer pour nous son Fils bien-aimé; d'avoir reçu le Saint-Esprit, de l'avoir reçu surtout avec tant de facilité, d'avoir été enfin comblés de dons et de grâces ineffables ?

Après avoir ainsi parlé et avoir indiqué ces bienfaits en quelques paroles, Paul revient encore à l'espérance, sur la fin de son discours. Après ces mots, en effet : « Justifiés donc par la foi, ayons la paix avec Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, par la foi, nous a donné accès à cette grâce en laquelle nous demeurons fermes, » il ajoute : « Et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu. » *Rom.*, v, 1-2. Après avoir parlé et des bienfaits passés, et des bienfaits à venir, — car la justification, l'immolation du Fils pour nous, l'accès que nous avons par lui auprès de son Père, les grâces et les dons qu'il nous a obtenus, l'affranchissement du péché, la paix où nous sommes en Dieu, la participation au Saint-Esprit, se rapportent au passé, tandis que la gloire ineffable dont parle l'Apôtre se rapporte à l'avenir, — il poursuit : « Nous restons fermes dans cette grâce et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire avec Dieu. » *Rom.*, v, 2. Cette espérance, comme je l'ai déjà dit, n'étant pas suffisante pour relever et ranimer le disciple pusillanime, voyez ce que fait l'Apôtre et contemplez sa fermeté en même temps que sa profonde sagesse. Des choses elles-mêmes qui paraissent affliger, troubler et tourmenter ses auditeurs, il tresse des couronnes de consolation et de gloire. Quand il a énuméré tous les bienfaits précédents, il semble nous tenir encore ce langage : Je ne m'arrête pas à ce que je viens de dire, à savoir que nous avons été sanctifiés, que nous avons été justifiés, que nous l'avons été par le Fils unique, que nous avons reçu la grâce, la paix, la rémission des péchés, les dons et la communication du Saint-Esprit, et cela, de la manière la plus aisée, sans incommodités, sans fatigue, par la foi toute seule; que Dieu nous a envoyé son Fils unique et qu'indépendamment de ce qu'il nous a déjà donné, il nous a promis une gloire inénarrable, l'incorruptibilité, la résurrection des corps, une destinée angélique, la société du Christ, le séjour dans les cieux : car tous ces biens étaient exprimés dans cette parole : « Nous nous glorifions aussi dans l'espérance de la gloire de Dieu. » Loin de mentionner simplement ces biens passés et à venir, Paul, prenant

Les afflictions sont une cause de joie.

à part ce que les hommes regardent comme des maux, les jugements, la captivité, le trépas, les menaces, les privations, les tourments, les grils, les fournaises, la spoliation, la guerre, les siéges, les combats, les séditions, les querelles, il les met au rang des faveurs et des bienfaits; car ce n'est pas seulement des premiers qu'il faut se féliciter et se réjouir, il faut encore se glorifier dans les épreuves, comme le faisait l'Apôtre en ces termes: « Maintenant je me réjouis dans ce que je souffre pour vous, et je remplis en ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ. » *Colos.*, I, 24.

Voyez-vous cette âme ferme, cet esprit élevé, ce cœur inébranlable, non-seulement se glorifier des couronnes, mais se réjouir encore des combats; non-seulement se féliciter des récompenses, mais encore tressaillir au sein des épreuves; non-seulement être fier de la rétribution, mais encore se glorifier au milieu même de la lutte. Ne me parlez pas du royaume des cieux, ni de ces couronnes toujours fraîches, ni de ces lauriers, mais du présent lui-même avec ses tribulations, ses peines et ses nombreuses misères. Offrez à mes yeux ces épreuves, et je vous montrerai qu'il faut s'en glorifier davantage. Dans les combats profanes, l'épreuve est laborieuse et la couronne seule pleine de douceur; il n'en est pas de même ici : avant les couronnes l'épreuve remplit notre cœur d'une profonde satisfaction. Pour vous convaincre de cette vérité, considérez en particulier les saints de toutes les générations, suivant ce mot d'un apôtre : « Prenez, mes frères, comme modèle de fermeté et de patience, les prophètes qui ont porté la parole au nom du Seigneur. » *Jacob.*, V, 10. Celui-là même qui nous a invités tout-à-l'heure à ce combat et qui a formé le théâtre spirituel ici présent, Paul, veux-je dire, après avoir parcouru les épreuves innombrables des saints dont il ne serait pas facile de faire maintenant une énumération exacte, ajoute ces paroles : « Ils ont erré, couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvre, délaissés, affligés, persécutés, eux dont le monde n'était pas digne, » *Hebr.*, XI, 37-38, et néanmoins transportés de joie au milieu de ces épreuves. C'est le spectacle qui s'offre à nous lorsqu'on renvoie les apôtres après leur captivité chargés d'injures et frappés de verges. Que dit l'Ecriture? « Et ils se retiraient joyeux hors du conseil, parce qu'ils avaient été jugés dignes d'être outragés pour le nom du Christ. » *Act.*, V, 41.

4. Ces mêmes faits se sont produits de notre temps. Que l'on rapproche si l'on veut de ce que je dis ce qui se passait au temps des persécutions. Une jeune et tendre vierge se présentait, son corps était plus flexible que de la cire; on l'attachait au chevalet, on lui déchirait et on lui fouillait les flancs. Inondée de sang, elle paraissait plutôt une jeune épouse assise sur le lit nuptial, tant elle était heureuse d'endurer ces souffrances pour le royaume des cieux, et d'être couronnée au fort du combat. Quel spectacle, je vous le demande, que celui d'un tyran entouré de soldats, de glaives aiguisés, d'armes de toute sorte, et néanmoins vaincu par une seule jeune fille! Vous le voyez, elle est bien grande la gloire dont la tribulation est la source. Et vous-mêmes, vous appuyez par votre témoignage la vérité de nos paroles. Quoique les martyrs n'aient pas encore reçu leurs récompenses, leurs lauriers et leurs couronnes, et qu'ils soient réduits en poudre et en cendres, nous accourons avec empressement pour les honorer, nous formons une assemblée spirituelle, nous les exaltons et nous les louons hautement à cause du sang qu'ils ont répandu, des blessures, des tourments, des mauvais traitements, des persécutions et des angoisses qui ont été leur partage, tant il est vrai que les tribulations elles-mêmes sont une source de gloire avant la récompense. Songez à Paul plongé dans les cachots, traîné devant les tribunaux; comme il paraissait grand, comme il paraissait glorieux, éclatant à tous les yeux et en particulier aux yeux de ceux qui l'entouraient de persécutions et d'embûches! Mais pourquoi parler de la gloire dont il brillait aux yeux des hommes, quand c'est au moment où on le frappait de verges qu'il était le plus redouté des démons? C'est lorsqu'il était chargé de fers, lorsqu'il faisait naufrage, qu'il opérait les plus grands prodiges et qu'il remportait de plus brillants triomphes sur les puissances ennemies. Aussi la connaissance qu'il avait des avantages que les tri-

bulations procurent à l'âme, lui arrachait ces paroles : « Lorsque je suis faible, alors je suis fort. » Puis il ajoute : « C'est pourquoi je me complais dans les faiblesses, dans les outrages, dans les nécessités, dans les persécutions, dans les angoisses, afin que la vertu du Christ habite en moi. » II *Corinth.,* XII, 9-10.

Ecrivant à des habitants de Corinthe, et les reprenant vivement parce qu'ils condamnaient les autres, tout en ayant d'eux-mêmes des pensées superbes, il fut obligé, pour faire ressortir l'autorité de son langage, de nous tracer, à ce sujet, un tableau de ses grandes actions. Pour cela il ne parle aux Corinthiens, ni de prodiges, ni de miracles, ni de dignités, ni de repos; mais de prisons, de tribunaux, de faim, de froid, de guerres, d'embûches. « Sont-ils ministres du Christ? dit-il, quand je devrais passer pour imprudent, je soutiens que je le suis encore plus qu'eux. » Et il explique ce mot *plus,* et cette excellence, comme il suit : « J'ai essuyé plus de travaux, enduré plus souvent la captivité; j'ai reçu des coups au-delà de toute mesure; j'ai vu souvent la mort de près, etc. S'il faut se glorifier, je me glorifierai de mes faiblesses. » II *Corinth.,* XI, 23. Le voyez-vous se glorifier de préférence dans ses faiblesses, et les mettre au-dessus de brillantes couronnes, et s'écrier à cette occasion : « Non-seulement il en est ainsi, mais nous nous glorifions encore dans les tribulations. » II *Corinth.,* XI, 30. Qu'est-ce à dire, *non-seulement?* Loin d'être abattu, veut-il dire, par les maux et les tribulations, nous nous glorifions des afflictions qui surviennent, comme si nous étions élevés à des dignités et des honneurs plus éclatants. De plus, comme il a dit que les tribulations sont le principe d'une gloire remarquable qui peut faire notre orgueil et notre joie; comme la gloire a manifestement pour conséquence le bonheur, — car où règne le bonheur règne certainement aussi la gloire, et où règne une gloire pareille se trouve certainement le bonheur; — après avoir montré ce qu'il y a d'illustre, de glorieux et d'éclatant dans la tribulation, l'Apôtre nous parle d'un autre effet non moins précieux des épreuves, d'un fruit remarquable, extraordinaire qu'elles produisent. Voyons quel est ce fruit. « Nous savons, dit-il, que la tribulation a pour résultat la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance; or l'espérance n'est pas confondue. » *Rom.,* V, 3-5. Que signifient ces mots : « Nous savons que la tribulation a pour résultat la patience? » C'est une chose dont les fruits sont extrêmement précieux, la tribulation donnant à l'homme une plus grande vigueur. De même que les arbres qui grandissent en des lieux abrités et loin des injures des vents, quoique vigoureux en apparence, restent faibles et sans consistance, ont à souffrir du moindre souffle; tandis que les arbres qui croissent sur la crête élevée des montagnes, qu'agite fréquemment la violence des vents, qui bravent toutes les intempéries de l'air, qui sont en butte à de terribles tourmentes et qu'assaillent des tourbillons de neige, deviennent plus solides que du fer; de même encore que les corps qui grandissent au sein de la mollesse et de la sensualité, que l'on couvre d'étoffes précieuses et délicates, que l'on ne cesse de baigner et de parfumer, et qui jouissent, en dehors du besoin, des mets les plus variés, sont complétement incapables de supporter les labeurs et les fatigues de la vertu, et attirent sur nos têtes les plus graves châtiments : ainsi les âmes qui passent leur existence loin de toute épreuve, au sein d'un repos parfait, qui aiment à jouir des choses présentes, et qui préfèrent une vie exempte de souffrances à la vie d'épreuves que tous les saints ont menée pour le royaume du ciel, deviennent plus molles et plus faibles que la cire, et sont destinées à servir d'aliment au feu éternel; tandis que les âmes qui bravent pour Dieu les périls, les fatigues, les misères, les tribulations, et qui grandissent dans ce milieu, deviennent, grâce à cet état d'épreuves continuelles, plus fermes et plus inflexibles que le fer, plus inaltérables que le diamant, invincibles à leurs ennemis, en même temps qu'elles revêtent l'habitude d'une patience et d'un courage inébranlables. Les personnes qui montent pour la première fois un navire, sont saisies de nausées et de vertiges; une sorte de dégoût s'empare d'elles, des étourdissements les jettent dans l'agitation et le trouble; celles, au contraire, qui ont sil-

lonné de nombreuses et vastes mers, qui ont affronté les flots mille fois, et ont été exposées à de fréquents naufrages, entreprennent sans crainte de semblables voyages. Ainsi l'âme qui a supporté de nombreuses épreuves, qui a résisté à des tribulations amères, accoutumée désormais aux peines et à la patience, ne connaît plus les craintes vaines et les vulgaires frayeurs; elle n'est plus troublée par les afflictions qui se présentent, et, comme elle ne les perd jamais de vue, elle supporte avec la plus grande facilité les maux qui l'assaillent. C'est là ce qu'exprimait ce sage architecte d'une morale céleste, lorsqu'il disait : « Non-seulement il en est ainsi, mais nous nous glorifions encore dans les tribulations. » Avant le royaume et les couronnes célestes, nous recueillons dès ici-bas une récompense précieuse, les tribulations continuelles donnant à notre âme plus d'énergie, et à ses convictions plus de force.

Instruits de ces vérités, mes bien-aimés, supportons généreusement les afflictions qui surviennent, et parce que Dieu le veut ainsi, et parce qu'elles ont pour fin notre bien. Loin de perdre courage et de nous laisser abattre par les assauts des tentations, tenons-nous fermes et debout, ne cessons de remercier Dieu de tous les bienfaits dont il nous comble, afin que, après avoir joui des biens présents, nous obtenions les biens à venir, par la grâce, la miséricorde et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire et puissance soient au Père, ainsi qu'à l'Esprit, source de sainteté et de vie, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

HOMÉLIE

SUR

L'AMOUR DE DIEU

AVANT-PROPOS

L'exorde de cette homélie est de tout point semblable à celui de l'homélie sur le débiteur dc dix mille talents. Dans l'un et dans l'autre Chrysostome se félicite de revoir et d'entretenir après une longue maladie, comme il le ferait après un long voyage, une assemblée qu'il aimait autant qu'il en était aimé. Comme l'homélie sur le débiteur de dix mille talents a été incontestablement prononcée à Antioche, en l'année 387, quelques critiques respectables en concluent que l'homélie suivante a dû être prononcée à Constantinople. Jamais, disent-ils, Chrysostome n'eût répété le même exorde dans une même ville, tandis qu'il a pu le faire dans une ville différente. Cette raison n'est pas tout-à-fait démonstrative, Chrysostome ayant répété, à quelques années d'intervalle, non-seulement des exordes, mais des discours entiers, remaniés et légèrement modifiés. Et, comme il a été à Antioche souvent malade, rien n'empêche qu'il n'ait répété dans la même ville un exorde prononcé quelques années auparavant. L'homélie suivante a pu donc être prononcée à Antioche aussi bien qu'à Constantinople. Dans laquelle des deux l'a-t-elle été? C'est un point que nous ne saurions établir.

HOMÉLIE.

Sur ce mot de l'Apôtre : « Nous savons que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu. » De la patience. — Des grands avantages des tribulations.

1. Ce que j'éprouverais en venant au milieu de vous après une longue absence, je l'éprouve aujourd'hui. Quoiqu'une maladie corporelle me tînt renfermé chez moi, je souffrais comme si j'eusse été à une grande distance de votre charité. Car l'homme qui sait vraiment aimer, lorsqu'il ne lui est pas possible de voir celui qu'il aime, habitât-il la même ville, souffrira tout autant que s'il habitait une contrée étrangère. Ils ne l'ignorent pas, ceux qui savent aimer. Pardonnez-nous donc, je vous en supplie; car notre absence n'a pas eu l'indifférence pour cause; c'est la maladie qui nous a contraint au silence. Et maintenant vous vous réjouissez tous, je le vois, de ce que nous sommes délivré de ce mal; pour moi je me réjouis non-seulement d'être délivré de tout mal, mais parce qu'il m'est donné de revoir vos visages chéris, et de jouir de votre affection selon Dieu avec tous ses charmes. De même que bien des hommes délivrés de leurs infirmités, recherchent les vases, les

coupes, les fontaines rafraîchissantes; ainsi votre présence nous a pénétré d'une joie qui surpasse en douceur toute joie, de bien-être et de bonheur.

La charité est une dette dont on ne s'acquitte jamais.

Puis donc que par la grâce de Dieu nous sommes rendus les uns aux autres, acquittons la dette que nous impose à votre égard la charité, si cette dette peut être jamais acquittée; car cette dette est la seule qui ne soit jamais éteinte : plus on travaille à l'acquitter, plus elle s'accroît. Tandis que nous félicitons ceux qui ne doivent rien en fait d'argent, nous exaltons ceux qui, en matière de charité, doivent beaucoup. De là ces paroles de Paul, le docteur de l'univers, dans une de ses épîtres : « Ne soyez redevables de rien à personne, si ce n'est de l'amour les uns pour les autres; » *Rom.*, XIII, 8; il veut que nous nous acquittions toujours de cette dette, et en même temps qu'elle dure toujours et qu'elle ne s'éteigne jamais, tant que la vie présente ne sera pas écoulée. De même que les dettes pécuniaires sont une charge et un ennui, de même l'on est coupable de n'être pas toujours redevable de la dette de la charité. Pour vous convaincre de cette vérité, écoutez la sagesse de ce maître admirable, et comment il nous adresse ses exhortations. Il commence par dire : « Ne soyez redevables de rien à personne; » puis il ajoute : « Si ce n'est de l'amour les uns pour les autres; » voulant ainsi, et que nous éteignions ici-bas toutes nos dettes, et néanmoins que cette dette-ci ne soit jamais éteinte. C'est là, en effet, un point pour notre vie de la plus haute et de la plus rigoureuse importance. Puisque nous n'ignorons pas les avantages de cette dette, ni qu'elle s'accroît à mesure qu'on s'en acquitte, efforçons-nous de nous acquitter, nous aussi, de la dette que nous a imposée, non la négligence ou l'ingratitude, mais une maladie imprévue. Acquittons-nous-en aujourd'hui aussi bien que nous le pourrons, en adressant à votre charité quelques paroles sur un sujet que nous indique ce docteur admirable de l'univers. Le langage qu'il tenait aujourd'hui dans son épître aux Romains, mettons-le, en l'expliquant, sous vos yeux, et servons à votre charité la réfection spirituelle que nous n'avons pu, depuis longtemps, lui servir.

Il est indispensable de citer les paroles dont on a fait la lecture, afin que le souvenir du texte vous permette de saisir plus facilement nos développements. « Nous savons, dit l'Apôtre, que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu. » *Rom.*, VIII, 28. Que signifie ce début? Cette âme bienheureuse ne dit rien sans raison ni sans motif; toujours elle applique aux maux dont elle s'occupe les remèdes spirituels les plus convenables. Quelle est donc sa pensée? Bien des épreuves assaillaient de toute part les hommes qui alors se convertissaient à la foi; l'ennemi multipliait sans relâche ses attaques; aux embûches succédaient les embûches; les persécuteurs de l'Evangile ne restaient pas un moment en repos, jetant les uns dans des cachots, envoyant les autres aux supplices, précipitant les autres dans une infinité de maux. C'est pourquoi, de même qu'un habile général qui, voyant son adversaire enivré de fureur, parcourt les rangs de ses soldats, les ranime, les encourage, les excite de toutes les manières, les remplit d'audace, augmente leur ardeur à en venir aux mains avec l'ennemi, leur persuade de mépriser ses attaques, de lui résister avec une indomptable fermeté, de le frapper, s'il se peut, au visage, et de ne pas craindre de lui tenir tête; de même ce bienheureux apôtre, cette âme aussi vaste que le ciel, pour ranimer le courage des fidèles, porter haut leurs pensées trop rapprochées de la terre, commence par leur adresser ces paroles : « Nous savons que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu. » Voyez-vous la prudence de l'Apôtre? Il ne dit pas, *je sais;* mais, *nous savons,* afin d'emporter leur assentiment à ces paroles : « Tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu. » Remarquez la précision de ce langage. Paul ne dit pas : Ceux qui aiment Dieu seront à l'abri des calamités, ils seront affranchis des tentations; mais : « Nous savons, » c'est-à-dire nous sommes persuadés, nous sommes certains, nous avons été convaincus par l'expérience elle-même : « Nous savons que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu. »

2. Comprenez-vous bien toute la force de ces courtes paroles : « Tout contribue au bien. » Ne me parlez pas seulement des biens d'ici-bas; ne



vous bornez pas à tenir compte d'une vie calme et heureuse, songez de plus à l'adversité, aux cachots, aux embûches, aux tribulations, aux persécutions de chaque jour, et alors vous saisirez parfaitement la force de cette expression. Pour ne pas entraîner trop loin votre charité, je vous soumettrai, si vous le voulez bien, quelques circonstances de la vie de ce bienheureux, et vous verrez l'énergie de la parole qui nous occupe. Comme il parcourait toute la terre, jetant la semence de la piété, arrachant les épines et s'efforçant de planter la vérité dans toutes les âmes, il arriva dans une ville de la Macédoine. Là, comme nous le raconte le bienheureux Luc, l'auteur du livre des *Actes,* une fille possédée de l'esprit mauvais, qui ne lui permettait pas de garder le silence, allant de tout côté, et s'efforçant sous l'action du démon de les faire connaître, Paul chassa l'esprit mauvais avec une puissance irrésistible, d'une seule parole et par son seul commandement, comme il eût chassé un misérable esclave et délivra la possédée. Les habitants de cette ville eussent dû voir désormais dans les apôtres des sauveurs et des bienfaiteurs, et par toute sorte d'hommages les remercier de ce grand bienfait. Or, c'est par une conduite opposée qu'ils les récompensent. Ecoutez comment ils témoignent leur gratitude : « Les maîtres de cette fille voyant leurs espérances de gain perdues, se saisirent de Paul et de Silas, les conduisirent sur la place publique devant les magistrats, et les leur présentèrent. Et après leur avoir donné plusieurs coups, ils les jetèrent en prison, ordonnant au geôlier de les garder avec soin. » *Act.,* XVI, 19-23. Voyez-vous l'extrême perversité des habitants de cette ville? Voyez-vous la patience et le courage des apôtres? Attendez un peu, et vous verrez éclater la miséricorde de Dieu. Dans sa sagesse, à laquelle rien n'échappe, il ne dissipe pas le mal au commencement et dès le principe; c'est lorsque ses adversaires sont en voie de réussir, et que la patience de ses serviteurs s'est montrée par les faits eux-mêmes, qu'il fait éclater son secours. De la sorte, personne ne saurait dire que si nous bravons les dangers, c'est parce que nous savons, par avance, n'avoir rien à souffrir. Voilà pourquoi sa sagesse incompréhensible laisse les uns dans l'épreuve, en retire les autres, afin que vous appreniez par toutes ces choses à connaître l'immensité de sa miséricorde; car c'est parce qu'il réserve à ses serviteurs de plus belles récompenses qu'il permet souvent les rudes épreuves auxquelles ils sont exposés. Telle a été sa conduite dans la circonstance présente. Après le grand miracle et le grand bienfait opérés par les apôtres quand ils chassèrent ce démon impudent, Dieu permit qu'ils fussent flagellés et jetés en prison. La vertu du Seigneur ne se montrait ainsi qu'avec plus d'éclat. Aussi ce bienheureux s'écriait-il : « Je me glorifierai volontiers dans mes faiblesses, afin que la vertu du Christ habite en moi. — Lorsque je suis faible, disait-il encore, alors je suis fort, » II *Corinth.*, XII, 9-10, appelant faiblesses ses épreuves continuelles.

On demandera peut-être ici pourquoi les apôtres chassèrent un démon qui, loin de parler contre eux, les faisait plutôt connaître; car, durant plusieurs jours, il ne cessait de crier : « Ces hommes-ci sont les serviteurs du Dieu Très-Haut; ils nous annoncent le chemin du salut. » *Act.*, XVI, 17. N'en soyez pas surpris, mon bien-aimé, les apôtres obéissaient en ceci à leur admirable puissance et à la grâce de l'Esprit. Quoique ce démon ne dît rien contre eux, de crainte qu'il ne parût à cette occasion digne de foi et qu'il ne séduisît ensuite les âmes simples, Paul lui ferma la bouche, le chassa et ne lui permit pas de parler de choses dont il n'était pas digne. Il marchait en cela sur les traces de son Maître; à lui aussi le démon disait : « Nous savons qui vous êtes, vous êtes le saint de Dieu; et néanmoins, malgé ces paroles, le Sauveur le chassait. » *Luc.*, IV, 34. Quant à ces aveux des démons ils confondaient l'impudence des Juifs qui, témoins tous les jours des miracles et des prodiges sans nombre de Jésus, refusaient de croire en lui, tandis que les démons le reconnaissaient et le proclamaient Fils de Dieu.

Pourquoi ce démon fut-il chassé.

3. Mais reprenons la suite du discours. Pour vous montrer comment toute chose contribue au bien de ceux qui aiment Dieu, il est nécessaire de vous raconter toute l'histoire ; de cette

manière vous verrez comment Dieu a fait servir la flagellation, la captivité, tout en un mot au bien des apôtres. Mais voyons dans quels termes le bienheureux Luc nous l'expose. « Après avoir reçu cet ordre, le geôlier les jeta dans un cachot, et enferma leurs pieds dans des ceps. » *Act.*, XVI, 24. Voyez leurs maux s'accroître, afin que la patience des apôtres brille d'un plus vif éclat, et que la puissance inexprimable de Dieu se montre avec évidence à tous les regards. Ecoutez donc la suite, car on ajoute : « Au milieu de la nuit, Paul et Silas louaient et priaient Dieu. » *Ibid.*, 25. Voyez-vous le vol de ces âmes, la vigilance de ces esprits? Ne passons pas avec indifférence, mes bien-aimés, devant ces paroles. Ce n'est pas sans raison que l'historien détermine le temps par ces mots : « Au milieu de la nuit. » Il veut nous montrer que c'est à l'heure où les hommes goûtent les douceurs du sommeil et ferment leurs paupières, l'heure où principalement les personnes qu'affligent de nombreuses souffrances, cèdent à l'action du repos, l'heure où le sommeil s'impose de toute part avec tyrannie, que les apôtres prient et louent Dieu, témoignant par là de l'amour extrême qu'ils lui portent. De même que nous recherchons au fort des douleurs corporelles la présence de nos proches, afin de trouver un adoucissement dans leur entretien; de même ces saints, dans l'amour dont ils étaient embrasés envers le Seigneur, et au milieu des hymnes sacrées qu'ils lui offraient, n'avaient pas le sentiment de leurs souffrances; ils étaient tout entiers à la prière, et par le chant de leurs hymnes admirables ils transformaient la prison en église et en sanctifiaient le séjour. Spectacle bien frappant et bien étrange que celui de ces hommes enchaînés avec des ceps, sans que rien empêchât néanmoins leurs cantiques sacrés. C'est que l'âme vigilante, active, enflammée d'amour pour Dieu ne connaît pas d'obstacles à ses entretiens avec le Seigneur. « Je suis un Dieu qui m'approche, dit le Seigneur, et non un Dieu qui reste éloigné. — Vous parlerez encore, ajoute-t-il ailleurs, que je dirai : Me voici présent. » *Jerem.*, XXIII, 23; *Isa.*, LVIII, 9. Là où l'esprit est vigilant, l'âme a des ailes en quelque sorte; s'affranchissant des liens du corps, elle prend son essor vers celui qu'elle aime, méprise la terre, s'élève au-dessus des choses visibles et tend vers son Dieu.

C'est ce que faisaient les saints apôtres. Considérez la vertu soudaine de leurs hymnes : quoique plongés dans un cachot, enchaînés avec des ceps, mêlés à des charlatans et à des criminels, loin d'avoir eu à en souffrir quelque chose, ils n'en eurent que plus de splendeur, et l'éclat de leurs vertus rejaillit sur tous les habitants de la prison. A peine les accents de leurs hymnes sacrées eurent-ils pénétré l'âme de chacun qu'il s'y opéra, pour ainsi parler, une transformation et une réforme complètes. « Soudain, dit l'historien, il se fit un grand tremblement de terre, et les fondements de la prison furent ébranlés, et toutes les portes s'ouvrirent, et les liens des prisonniers furent rompus. » *Act.*, XVI, 26. Telle est la vertu des hymnes chantées en l'honneur de Dieu. Non-seulement ceux qui les chantaient en goûtèrent les avantages, mais, grâce à eux, les fers de tous leurs compagnons furent brisés; démonstration palpable de cette vérité : « Tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu. » En effet, voilà des coups de verges, des ceps, des bourreaux; et pourtant il n'en résulte que des biens et de la gloire, non-seulement pour les prisonniers qui habitent cet édifice, mais encore pour le geôlier lui-même. » Le geôlier s'étant réveillé et voyant les portes de la prison ouvertes, tira son épée pour se donner la mort, dans la pensée que les prisonniers avaient pris la fuite. » *Act.*, XVI, 27. Admirez ici, je vous en prie, la miséricorde inexprimable du Seigneur. Pourquoi toutes ces choses arrivèrent-elles au milieu de la nuit? Afin que tout se passât avec calme et sans trouble, et que les apôtres accomplissent le salut du geôlier. Quoique la terre eût tremblé, que les portes se fussent ouvertes, que les fers des prisonniers se fussent brisés d'eux-mêmes, il ne fut permis à aucun d'eux de prendre la fuite.

Notez encore, s'il vous plaît, une autre manifestation de la sagesse de Dieu. Si toutes ces choses arrivèrent, le tremblement de terre, veux-je dire, et l'ouverture des portes, ce fut pour apprendre à tout le monde quels étaient les habi-

tants de la prison, et qu'ils n'étaient pas des hommes ordinaires. Il ne fut permis à personne de sortir; ce fut pour que le geôlier ne courût point à cette occasion de danger. Ce qui prouve la vérité de cette explication, c'est que le geôlier n'eut pas plus tôt soupçonné cette circonstance et cru à la fuite de quelques prisonniers, qu'il fit le sacrifice de sa vie. En effet, « il tira son épée pour se donner la mort. » Mais celui à l'attention et à la vigilance duquel rien n'échappait, le bienheureux Paul, faisant entendre sa voix, arracha cette brebis de la gueule de la bête féroce. «Il cria à haute voix, disant : « Ne te fais aucun mal, nous sommes tous ici. » *Act.,* XVI, 28. Quelle humilité profonde! Il ne fut point enorgueilli de ce qui s'était passé, il ne s'emporta point contre le geôlier, il ne lui adressa aucune parole blessante; mais il se comprit au nombre des prisonniers, des licteurs, des scélérats, en disant : « Nous sommes tous ici. » Voyez-vous son humilité excessive? Le voyez-vous se ranger parmi les malfaiteurs? Remarquez maintenant le geôlier s'approchant de Paul comme d'un homme supérieur à ses semblables. « Prenant courage et ayant demandé de la lumière, il entra et se jeta tout tremblant aux pieds de Paul et de Silas, et, les faisant sortir de ce lieu, il leur dit: « Que faut-il que je fasse pour être sauvé? » *Act.,* XVI, 29-30. Voyez-vous comment tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu? Voyez-vous comment les artifices du diable ont été déjoués, comment ses ruses sont restées impuissantes? Quand ils eurent chassé le démon, le diable les fit jeter en prison espérant empêcher ainsi la diffusion de l'Evangile. Et voilà que la captivité devint pour eux une source de gains spirituels.

4. Donc nous aussi, avec de la vigilance nous pouvons retirer de grands avantages, non-seulement de la prospérité, mais des tribulations, et des tribulations encore plus que de la prospérité. La prospérité, la plupart du temps, nous plonge dans la négligence: en nous réveillant de tout engourdissement, la tribulation attire sur nous l'assistance d'en haut, surtout lorsque, pleins d'espérance en Dieu, nous montrons dans les malheurs qui nous assaillent une patience à toute épreuve. Ne nous attristons pas en conséquence dans les tribulations, mais plutôt réjouissons-nous, car elles sont pour nous un sujet de gloire. De là le mot de Paul : « Nous savons que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu. » Mais considérons la force de ces saintes âmes. Lorsque les apôtres eurent entendu le geôlier leur dire : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé? » croyez-vous qu'ils aient différé, qu'ils aient hésité, qu'ils aient négligé de l'instruire? Certes non. « Croyez au Seigneur Jésus-Christ, lui dirent-ils, et vous serez sauvé, vous et toute votre maison. » *Act.,* XVI, 31. Telle est la sollicitude des apôtres. Il ne leur suffit point de son salut, ils veulent encore envelopper avec lui tous ses proches dans le filet de la piété, et frapper le démon d'un coup mortel. « Et il fut baptisé aussitôt lui et toute sa famille, et il se réjouit avec tous les siens d'avoir cru en Dieu. » *Ibid.*, 33-34. Nous apprenons ici à ne pas négliger l'occasion dans les choses spirituelles et à la juger toujours opportune lorsqu'elle se présente. La nuit ne paraît point à ces saints un motif de différer; quelle excuse aurons-nous, si nous renvoyons à un autre moment les avantages spirituels qui se présentent? Avez-vous vu la prison changée en église? Avez-vous vu la demeure des geôliers devenue soudain une maison de prières, et le théâtre d'une mystérieuse initiation? Voilà les effets d'un zèle toujours vigilant, toujours prêt à ne négliger aucun avantage spirituel, toujours prêt à profiter dans ce but des circonstances favorables.

Il ne faut pas négliger l'occasion qui s'offre à nous dans les choses spirituelles.

Il a donc eu raison, le bienheureux Apôtre, d'écrire ces mots : « Tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu. » Que cette parole, je vous en prie, soit gravée dans notre âme; loin de nous toute impatience, si, durant cette vie, nous sommes assaillis par des afflictions, par des infortunes, par des maladies corporelles ou par toute autre épreuve. Mettons en œuvre une philosophie solide, résistons à toutes les tentations, persuadés qu'avec de la vigilance, nous recueillerons de toute part des avantages, et de l'adversité encore plus que de la prospérité. Ne perdons jamais courage, et pensons au bien qui résulte de la patience; ne nourrissons jamais de ressentiment contre les auteurs de nos tribulations. Encore que ces derniers se proposent, en

Dans quel but Dieu permet la tentation.

agissant ainsi, une fin particulière, notre commun Seigneur le permet pour augmenter de cette manière nos profits spirituels et couronner notre patience. D'ailleurs, si nous supportons avec actions de grâces l'adversité, nous expierons une grande partie de nos prévarications. Le Seigneur, en permettant que sous ses yeux, ce docteur de l'univers, ce précieux trésor, fût tous les jours environné de dangers, loin de traiter avec dédain son athlète, n'élargissait le terrain du combat que pour augmenter l'éclat de ses couronnes. Que pourrions-nous dire, nous qui, couverts de péchés, ne sommes exposés à des épreuves si fréquentes que pour expier ici-bas nos crimes, obtenir miséricorde à quelque degré, et jouir de ces biens ineffables au jour terrible du jugement? Réfléchissons sur ces choses; agissons en toute circonstance avec courage et générosité, afin de recevoir de la bonté de notre Maître la récompense de notre fermeté, de diminuer la multitude de nos crimes et de mériter l'éternelle félicité, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire, puissance, honneur soient au Père, en l'unité du Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

HOMÉLIE

SUR

LE SOUVENIR DES INJURES

AVANT-PROPOS

Quoique nous ne sachions rien de l'année où Chrysostome a prononcé l'homélie suivante, il n est pas douteux qu'elle n'ait été prononcée à Constantinople, et pendant l'été; car l'orateur répond aux fidèles de cette ville, qui prétextaient la chaleur pour s'excuser de ne point aller à l'église, qu'ils fréquentent bien le forum, où rien ne tempère les ardeurs du soleil; tandis que l'église où il portait la parole, grâce à ses vastes dimensions et à ses dalles de pierre, offrait une douce fraîcheur. Après cela, le saint Docteur traite avec son éloquence habituelle de l'amour des ennemis, et du devoir de leur faire du bien.

HOMÉLIE.

Contre ceux qui ne se rendaient pas à l'assemblée. — De ce mot de l'Apôtre : « Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger. » — Du souvenir des injures.

1. Il ne nous a servi de rien, à ce qu'il paraît, de vous avoir naguère longuement entretenus du zèle avec lequel vous deviez vous rendre à nos assemblées; car l'église est encore privée de ses enfants. Aussi en suis-je réduit de nouveau à la tâche déplaisante et rude de gourmander les présents et d'incriminer les absents : ceux-ci, parce qu'ils n'ont pas dépouillé leur négligence; vous, parce que vous ne vous occupez pas du salut de vos frères. Je suis réduit à cette tâche rude et déplaisante, encore une fois, non que je plaide ma cause et celle de mes intérêts, mais la vôtre et celle de votre salut, que je mets au-dessus de toute chose. Libre à chacun de s'emporter, de relever la dureté, l'importunité et l'imprudence de ma conduite; jamais je ne cesserai de vous être à charge pour un pareil motif, parce que je ne vois rien de préférable à cette prétendue imprudence. Peut-être d'ailleurs, peut-être que vous rougirez, sinon d'autre chose, du moins d'essuyer toujours les mêmes reproches, et que vous entourerez vos frères de soins empressés. Que m'importent les louanges, si je vous vois ne faire aucun progrès dans la vertu? En quoi souffrirai-je du silence de mes auditeurs, si je vois grandir votre piété? Ce qui fait l'éloge de l'orateur, ce ne sont pas les applaudissements, mais le zèle pieux de ceux qui l'écoutent; ce n'est pas le tumulte qui se fait au moment où il doit prendre la parole, mais un empressement qui ne connaît pas de relâche. En même temps que les acclamations sortent de la bouche, elles se répandent et s'évanouissent dans les airs; mais l'amélioration des auditeurs leur produit, ainsi qu'à l'orateur, une récompense incorrup-

L'orateur refuse les applaudissements.

tible et immortelle. Si vos cris de louanges rehaussent ici l'éclat de celui qui parle, la ferveur de vos âmes donne à celui qui vous enseigne une grande confiance devant le tribunal du Christ. Aimez-vous donc ceux qui vous adressent la parole? témoignez-le, non par des applaudissements, mais en vous occupant des intérêts de ceux qui écoutent.

Ce n'est pas une faute ordinaire que de négliger ses frères; c'est une faute qui nous expose au dernier châtiment et à d'inévitables supplices, comme le prouve l'exemple du serviteur qui avait enfoui son talent. On ne lui reprochait pas, en effet, sa conduite; il n'avait pas non plus trahi la confiance qu'on lui avait montrée, ayant rendu le dépôt tout entier; mais c'est touchant l'usage de ce dépôt qu'il avait prévariqué. Il n'en doubla pas la valeur, et à cause de cela il fut puni; preuve que nous aurions beau être zélés et fervents, nous aurions beau écouter avec empressement la parole divine, ce ne serait pas suffisant pour notre salut; il nous faut doubler la valeur du dépôt; ce qui aura lieu, lorsque notre sollicitude s'étendra et à notre propre salut, et au salut de nos frères. Ce serviteur avait dit : « Voilà ce qui vous appartient tel que vous me l'avez donné. » Excuse bien insuffisante, « car il fallait, reprit le Sauveur, confier cet argent aux banquiers. » *Matth.*, xv, 27. Examinez ici, je vous en prie, combien sont légers les préceptes du Seigneur. Parmi les hommes, si un serviteur prête l'argent de son maître, c'est lui qui est chargé de le réclamer. Vous l'avez prêté, lui dira-t-on, réclamez-le; pour moi, je n'ai rien à faire avec l'emprunteur. Dieu n'agit pas de la sorte : ce qu'il nous ordonne, c'est uniquement de prêter, et il ne nous rend aucunement responsables du recouvrement. Comme il dépend de l'orateur de donner des conseils, mais non de persuader, à cause de cela, lui dit le Seigneur, je vous demanderai compte de l'emploi de l'argent, mais je ne vous chargerai pas de le réclamer. Quoi de plus léger que cette obligation? Et ce Maître si doux et si bon, le serviteur de l'Evangile le taxe de sévère! C'est la coutume des serviteurs pervers et négligents; toujours ils rejettent sur leurs maîtres la cause de leurs propres fautes. Voilà pourquoi celui-ci fut jeté chargé de fers et torturé dans les ténèbres extérieures.

Pour que ce sort ne soit pas le nôtre, répandons la doctrine parmi nos frères, qu'ils l'acceptent ou qu'ils ne l'acceptent pas. S'ils l'acceptent, ce sera pour leur bien et pour le nôtre; s'ils ne l'acceptent pas, ils attireront sur leurs têtes un châtiment terrible, sans nous causer à nous le moindre préjudice. En leur donnant nos conseils, nous avons fait notre devoir; que, s'ils ne les suivent pas, nous ne saurions en encourir la responsabilité. Il y a faute, non à ne pas persuader, mais à ne pas donner de conseils; si nous offrons, continuellement et sans cesse, nos exhortations et nos conseils, ce n'est pas nous, ce sont nos frères qui entreront en compte avec Dieu. Je voudrais bien savoir d'une manière sûre que vous ne cessez pas de les exhorter, et si néanmoins ils persistent dans leur négligence, je cesserai de vous importuner désormais. Malheureusement je crains que votre indifférence et votre insouciance ne soient la cause de leur opiniâtreté à ne pas s'amender. Car il est impossible qu'un homme soumis à des avis, à des leçons continuelles, ne devienne point meilleur et plus fervent. Il est bien connu, l'adage que je vais citer; il vient à l'appui de ma pensée : Une goutte d'eau finit, dit-on, par creuser le rocher sur lequel elle tombe; et cependant, quoi de moins résistant que l'eau, quoi de plus dur que le rocher? C'est que la continuité vient à bout de la nature. Si la continuité vient à bout de la nature, à plus forte raison viendra-t-elle à bout de la volonté. Ce n'est point un jeu d'enfant que le Christianisme, mes bien-aimés; ce n'est pas un hors-d'œuvre, nous ne cessons de vous le dire, et nous n'en sommes pas plus avancés.

2. Si vous saviez la douleur que j'éprouve en songeant que, dans nos belles solennités, la foule qui se presse dans cette enceinte ressemble aux flots de la mer; tandis que maintenant, cette assemblée ne renferme pas de cette foule la plus petite partie? Où sont les fidèles qui nous assaillaient en ces jours de fêtes? Ce sont eux que je réclame, sur eux que je gémis, en pensant au

grand nombre de ceux qui, après avoir été sauvés, périssent; à la multitude de nos frères perdus pour nous; au petit nombre de ceux qui arrivent au salut; à cette partie importante du corps de l'Eglise, partie semblable à un corps sans mouvement et sans vie. Et que nous importe? dira-t-on. Il vous importe beaucoup, à vous surtout, qui refusez à vos frères vos soins, vos exhortations, vos conseils; à vous qui ne leur faites pas de violence, qui ne les entraînez pas de force, et qui ne les arrachez pas à cette profonde indifférence. Le Christ ne nous enseignait pas à ne nous occuper que de nous, mais encore à nous occuper du prochain, lorsqu'il nous comparait au sel, au levain, à la lumière, car c'est à autrui que ces choses sont utiles et profitables. Le flambeau ne brille pas pour lui, mais pour les personnes assises dans les ténèbres. Vous êtes un flambeau; donc vous ne devez pas jouir seul de la lumière, mais servir à ramener votre frère égaré. A quoi sert un flambeau s'il n'éclaire pas les ténèbres dans lesquelles on est plongé? A quoi sert le chrétien, s'il ne gagne aucune âme, s'il n'en ramène aucune à la vertu? De même, le sel ne se conserve pas seulement lui-même, il conserve encore les corps sujets à la corruption; il les empêche de se dissoudre et de périr. C'est ce que vous devez faire vous aussi; puisque Dieu a fait de vous un sel spirituel, vous devez conserver les membres corrompus, à savoir, vos frères indifférents et charnels, les délivrer de la négligence comme d'un principe de gangrène, et les rattacher au reste du corps de l'Eglise. C'est pour la même raison qu'il vous a qualifiés de levain : le levain ne se lève pas de lui-même; quoique petit en volume, il fait lever une quantité considérable de farine. Qu'il en soit de même de vous : bien que petits en nombre, soyez forts et puissants par la foi, par le zèle de la gloire de Dieu. De même que son peu de volume n'affaiblit pas le levain, et exerce une action efficace, grâce à la chaleur et à la vertu dont il est naturellement doué; ainsi, pourvu que vous le vouliez, vous pourrez ramener à la même ferveur un grand nombre de vos frères.

Et s'ils cherchaient dans l'été un prétexte? Effectivement, je les entends tenir ce langage : Mais la température est excessive, la chaleur est insupportable; nous ne saurions nous résoudre aux incommodités inévitables parmi une foule compacte; à ruisseler de sueur, sous une chaleur accablante. — Je rougis pour ces hommes, croyez-le bien : ce sont là des excuses de femmes; et même ces prétextes ne seraient pas suffisants pour justifier ces dernières, quoique leurs corps soient moins robustes et leur sexe plus faible. Sans doute il est honteux de répondre à une telle justification, et c'est néanmoins nécessaire; du reste, s'ils ne rougissent pas d'alléguer ces raisons, à plus forte raison ne devons-nous pas rougir de les réfuter. Que dire donc à des gens qui mettent en avant de pareils motifs? Je leur rappellerai ces trois enfants qui, plongés dans les flammes d'une fournaise, envahis de tout côté par le feu qui enveloppait leurs bouches, leurs yeux et leur respiration elle-même, ne cessaient de chanter avec les créatures cette hymne sainte et mystique en l'honneur de Dieu; et, debout au milieu de ce brasier, faisaient retentir avec plus d'ardeur qu'ils ne l'eussent fait dans une prairie, les louanges du Maître commun de l'univers. Avec ces trois enfants, je leur rappellerai encore les lions de Babylone, Daniel et la fosse; en outre, je les prierai de se souvenir d'une autre fosse et d'un autre prophète, de ce bourbier où Jérémie fut plongé jusqu'au cou. Une fois remonté de ces fosses, j'introduirai ces fidèles qui allèguent l'incommodité de la chaleur, dans une prison où je leur montrerai Paul et Silas, enchaînés avec des ceps, couverts de plaies et de meurtrissures, le corps entier déchiré par une infinité de coups, et pourtant célébrant au milieu de la nuit les louanges de Dieu, accomplissant une veille sacrée. Or, ne serait-il pas inconcevable, tandis que ces saints n'ont jamais prétexté cette fournaise, ces flammes, ces fosses, ces bêtes féroces, ce bourbier, cette prison, ces ceps, ces mauvais traitements, ces captivités et tant d'autres maux affreux, n'ont jamais cessé de s'appliquer, avec une indomptable énergie et une ferveur brûlante, à la prière et aux saints cantiques; que nous, à cause de la chaleur, d'un peu de sueur et d'une légère éléva-

L'exemple des saints nous engage à tout supporter.

tion dans la température, quoique nous n'ayons jamais enduré aucune de ces épreuves, ni grandes ni petites, négligions notre propre salut, renoncions aux assemblées, pour errer au dehors et prendre part à des réunions qui, loin de nous être en quelque façon salutaires, nous corrompent? La rosée de la divine parole se répand avec abondance, et vous alléguez la chaleur! « L'eau que je donnerai, disait le Christ, deviendra une source d'eau jaillissant jusqu'à la vie éternelle. Celui qui croit en moi, dit-il encore, verra, selon l'expression de l'Ecriture, des fleuves d'eau vive jaillir de son sein. » *Joan.*, IV, 14; *Ibid.*, VII, 38. Vous possédez ces sources, et ces fleuves spirituels, et vous redoutez une chaleur matérielle! Mais, dites-moi, sur l'Agora, où le tumulte, l'encombrement et la chaleur sont au comble, comment n'alléguez-vous pas les ardeurs étouffantes de la température? Vous ne pouvez pas nous dire que sur l'Agora vous respiriez un air plus frais, tandis qu'ici nous serions plongés dans une atmosphère embrasée. C'est tout le contraire : ici, soit à cause des dalles qui forment le pavé, soit à cause de la disposition de l'édifice et de la hauteur immense qu'il atteint, l'air est moins lourd et plus frais; mais là, le soleil darde ses rayons de toute part, la foule qui s'y presse, la fumée, la poussière et une infinité d'autres causes augmentent l'incommodité; preuve évidente que la négligence et la lâcheté d'une âme privée de la flamme de l'esprit, dictent seules ces prétextes absurdes.

3. Ces réflexions, je les dirige moins contre eux que contre vous qui ne les arrachez pas à leur indifférence, qui ne les entraînez pas, et qui ne les amenez pas à cette table salutaire. Les serviteurs qui ont à remplir une tâche commune y invitent leurs semblables, et vous qui avez à remplir ce service spirituel, vous laissez dédaigneusement vos pareils privés de cet avantage. — Mais, s'ils n'en veulent pas, objectera-t-on. — Décidez-les à vouloir par vos pressantes instances; s'ils voient que nous insistons, ils ne pourront pas ne pas vouloir. Non, ce ne sont là que de vains prétextes. Combien n'y a-t-il pas ici de pères qui n'ont point leurs fils avec eux? Vous était-il donc bien difficile d'attirer ici vos enfants? D'où il résulte que l'absence des autres fidèles est due, non-seulement à leur indifférence personnelle, mais encore à votre négligence. Si vous ne l'avez pas fait jusqu'ici, sortez du moins de votre torpeur, et que chacun arrive à l'Eglise avec un de ses membres, le père avec son fils, le fils avec son père, les maris avec leurs femmes, les femmes avec leurs maris, le maître avec son serviteur, le frère avec son frère, l'ami avec son ami, que tous en un mot s'excitent et s'encouragent à se réunir en ce lieu.

Que dis-je? ne nous bornons pas à convier nos amis, pressons encore nos ennemis, à puiser à ce trésor commun de tous les biens. Quand il verra votre sollicitude, votre ennemi déposera infailliblement son inimitié. Tenez-lui ce langage : Vous ne rougissez donc pas, vous n'avez donc pas honte de voir les Juifs observer le sabbat avec la plus scrupuleuse exactitude, et la veille cesser tout travail? Dès qu'ils voient, le vendredi, le soleil prêt à se coucher, ils suspendent tout contrat et interrompent leurs affaires. Quelqu'un a-t-il acheté avant le soir, et vient-il le soir même leur apporter le prix de la vente, ils ne consentent pas à prendre ni à recevoir l'argent. Et que parlé-je du prix des ventes et des contrats? Il leur serait possible d'acquérir un trésor, qu'ils aimeraient mieux renoncer à ce gain que de fouler aux pieds la loi. Ainsi les Juifs observent avec cette exactitude une loi qui n'est plus de saison, ils l'observent même quand elle ne leur sert de rien, quand ils en souffrent du préjudice; et vous, qui êtes bien au-dessus de l'ombre, vous à qui il a été donné de contempler le soleil de justice, vous qui avez droit de cité dans les cieux, vous qui possédez la vérité, vous ne manifestez même pas un zèle égal à celui des partisans intempestifs d'une loi vicieuse: et, appelés ici pour quelques moments de la journée, vous ne consentez même pas à consacrer ces moments à l'audition de la divine parole? Quelle indulgence obtiendrez-vous, je vous le demande? Quelle défense raisonnable et juste aurez-vous à faire valoir? Il n'est pas possible, non il n'est pas possible qu'une insouciance pareille soit jamais excusée, prétextât-on mille fois les embarras des affaires temporelles. Ignorez-vous donc qu'en

venant adorer Dieu et prendre part à notre réunion, vos affaires n'en seront que plus prospères? Etes-vous en proie aux sollicitudes de cette vie? Raison de plus pour accourir ici; car votre présence en ce lieu, attirant sur vous la bienveillance divine, vous vous retirerez ensuite pleins de sécurité, vous aurez Dieu pour allié, et, soutenus par la main d'en-haut, vous défierez les attaques du démon. Si vous avez part aux prières de nos pères et à la prière commune, si vous écoutez les discours divins, si vous vous attirez l'assistance du Seigneur, si vous sortez d'ici couvert de ces armes, le diable lui-même sera désormais incapable de vous nuire, encore moins ces hommes méchants qui ne songent qu'à multiplier leurs injustices et leurs calomnies. Si, au contraire, vous allez de votre maison sur l'Agora, sans être munis de ces armes, vous serez facilement victimes de ces tentatives odieuses.

Bien des choses dans les affaires soit publiques, soit particulières, trompent notre attente, parce que nous ne nous occupons pas d'abord de nos intérêts spirituels, sauf à nous occuper ensuite des intérêts temporels, et parce que nous intervertissons l'ordre voulu. Aussi l'enchaînement naturel des choses est-il brisé, et une confusion déplorable s'introduit-elle partout. Si vous saviez quelles sont ma tristesse et ma douleur en songeant que, si une fête ou une solennité se présente, sans invitation aucune, la ville accourt tout entière; tandis que, cette fête, cette solennité étant passées, nous aurions beau employer toute la journée à vous appeler de la manière la plus pressante, personne n'y ferait attention. J'ai bien des fois roulé ces pensées dans mon âme et, soupirant avec amertume, je me disais en moi-même: A quoi bon des exhortations, à quoi bon des conseils? — Vous obéissez aveuglément en tout à l'habitude et nos enseignements ne vous rendent pas plus fervents. Puisque nos exhortations vous sont inutiles pour les jours de grandes fêtes, et que ces fêtes passées, vous ne profitez pas de nos leçons, ne montrez-vous pas autant qu'il est en vous l'inutilité de notre parole?

4. Peut-être ces réflexions causeront-elles de la peine à plusieurs de ceux qui les entendent; mais il n'en est pas ainsi de nos indifférents; car autrement ils renonceraient à leur conduite et nous imiteraient, nous qui ne sommes préoccupés tous les jours que de vos intérêts. Quel avantage les affaires séculières vous procureront-elles comparable à ce dont vous vous privez vous-mêmes? Il n'y a pas d'assemblée de laquelle vous puissiez retirer un profit égal à celui que vous retirerez d'ici, quand vous parleriez des tribunaux, du sénat, de la cour elle-même. Ce n'est pas le gouvernement des nations et des cités, ni le commandement des armées que nous confions à ceux qui viennent dans cette enceinte, mais une dignité plus auguste que la royauté elle-même; ou plutôt, ce n'est pas nous qui la leur confions, mais la grâce de l'Esprit. Quelle est donc cette dignité plus auguste que la royauté dont sont investis les fidèles ici présents? On les instruit à dompter les passions desordonnées, à gouverner les convoitises criminelles, à commander à la colère, à réprimer l'envie, à asservir la vaine gloire. L'empereur est moins auguste assis sur son trône et le front ceint du diadème, que l'homme dont la droite raison domine, comme d'un trône suprême, les passions serviles, et qui exerce sur elles un empire absolu; auréole pour son front non moins éclatante que le diadème. A quoi servent la pourpre, les vêtements d'or, les couronnes de pierreries, lorsque l'âme est esclave des passions? Quel avantage la liberté extérieure nous procure-t-elle, lorsque la partie la plus noble de nous-mêmes est plongée dans un misérable et honteux esclavage? Lorsque la fièvre, pénétrant dans le corps, en embrase les organes intérieurs, peu importe qu'à la surface le corps n'éprouve rien de semblable. Ainsi, quand notre âme est déchirée par des passions désordonnées, peu importent les dignités extérieures, peu importe la souveraineté impériale, puisque l'esprit est violemment et tyranniquement renversé du trône suprême, et qu'il subit en tremblant leurs méprisantes insultes. Pour qu'il n'en soit pas de la sorte, les prophètes et les apôtres accourent de toute part, répriment nos passions, chassent de nos âmes la sauvage tyrannie des instincts brutaux, et nous investissent d'une dignité bien plus auguste que la dignité impériale.

Quelle instruction reçoivent les fidèles à l'église.

Voilà pourquoi je disais que négliger le devoir dont je parle c'est recevoir un coup mortel, et souffrir le dommage le plus grand qui nous puisse arriver; de même que notre présence en ce lieu nous procure les plus grands avantages possibles, comme l'ont montré les considérations précédentes. « Vous ne paraîtrez pas devant le Seigneur les mains vides, » disait la loi; ce qui signifie : Ne vous présentez pas sans oblation entre les mains. *Exod.*, XXIII, 15. S'il ne fallait pas entrer sans oblation dans la maison de Dieu, à plus forte raison faut-il venir à ces assemblées avec nos frères. Cette oblation, ce sacrifice est d'autant supérieur à l'autre que c'est avec une âme que vous vous présentez. N'avez-vous jamais vu comment les colombes apprivoisées, sortant du colombier, capturent d'autres colombes? Faisons de même de notre côté. Serons-nous bien excusables si, quand des êtres privés de raison parviennent à se rendre maîtres de leurs semblables, nous qui avons été honorés de la raison et de la sagesse, nous dédaignons une pareille capture? Je vous le disais dans notre précédent entretien, que chacun de vous se rende à la maison de son prochain; attendez vos frères quand ils sortent, saisissez-les et conduisez-les à notre mère commune. Imitez ces hommes fous de théâtre qui, se réunissant avec empressement les uns aux autres, vont attendre dès l'aurore ce spectacle criminel. Mais ces exhortations ne nous ont amené aucun résultat; c'est pourquoi je les répète et je ne cesserai de les répéter, jusqu'à ce que je vous aie persuadés. Il ne sert de rien d'écouter tant que l'on n'y joint pas la pratique, et nous rendons le châtiment plus terrible lorsque, entendant souvent les mêmes choses, nous ne les mettons pas à exécution. Que le châtiment en soit plus terrible, ces paroles du Christ vous le prouveront : « Si je n'étais pas venu et si je ne leur avais pas parlé, ils n'auraient pas de péché; mais maintenant leur péché est inexcusable. » *Joan.*, XV, 22. L'Apôtre disait aussi : « Ce ne sont pas les auditeurs de la loi qui sont justes devant Dieu, mais ceux qui la mettent en œuvre seront justifiés. » *Rom.*, II, 13. Ce langage concerne ceux qui écoutent la doctrine. Pour apprendre à celui qui l'enseigne qu'il n'en retirera aucun avantage si la conduite ne se joint à l'enseignement, si la vie n'est conforme à la parole, l'Apôtre et le Prophète lui parlent en ces termes; l'un s'exprime ainsi : « Dieu a dit au pécheur : Pourquoi racontes-tu mes justices? pourquoi ta bouche publie-t-elle mon alliance, tandis que tu as la discipline en horreur? » *Psalm.* XLIX, 16-17. L'Apôtre, de son côté, s'attaquant à ceux qui s'enorgueillissaient de leur doctrine, parlait de cette manière : « Vous vous flattez d'être le guide des aveugles, la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, le docteur des ignorants, le maître des enfants. Vous qui instruisez les autres, pourquoi ne vous instruisez-vous pas vous-même? » *Rom.*, II, 19-21.

Puis donc que mes enseignements ne sauraient profiter, ni à moi qui vous parle, ni à vous qui écoutez, si nous ne les réduisons en pratique, et qu'ils attireraient sur nous une sentence plus rigoureuse, ne bornons pas notre zèle à écouter, et observons ce que nous entendons dans nos œuvres. Il est bon sans doute de venir écouter toujours les divins discours; mais cette assiduité devient inutile lorqu'on n'y ajoute pas les avantages de l'obéissance. Appliquez-vous donc, pour ne pas vous rassembler ici en vain, appliquez-vous de votre mieux, comme je vous en ai souvent priés, et comme je ne cesserai de le faire, à nous amener vos frères, à exhorter ceux qui sont égarés et à les éclairer, non-seulement par vos paroles, mais surtout par vos œuvres. Il n'y a pas de prédication meilleure que la prédication des mœurs ou de la conduite. Quand même vous garderiez le silence, si au sortir de l'assemblée, par votre extérieur, par votre voix, par votre démarche, en un mot par votre maintien, vous manifestez à ceux qui n'étaient pas ici présents, le profit que vous en avez emporté, vous n'aurez besoin d'aucune autre exhortation ni d'aucun autre conseil. Il nous faudrait sortir de ce lieu comme des sacrés parvis, comme si nous descendions du ciel lui-même, recueillis, pleins de philosophie, disant et faisant tout avec mesure. Que la femme voyant son mari revenir de l'église, le père voyant son fils, le fils son père, le serviteur son maître,

l'ami son ami, l'ennemi son ennemi, comprennent tous l'utilité que nous en avons retirée, et ils la comprendront s'ils remarquent en nous une douceur, une philosophie, une piété plus grande. Songez, vous qui avez été initiés, à quels mystères vous avez pris part, à quelles voix vous vous êtes unis pour chanter ce mystérieux cantique, pour faire retentir le *Trois fois saint*. Enseignez aux profanes que vous avez pris part aux transports des séraphins, que vous avez droit de cité parmi les habitants du ciel, que vous avez été admis dans le chœur des anges, que vous vous êtes entretenus avec le Seigneur, que vous êtes entrés en société avec le Christ. Si nous composons ainsi notre maintien, nous n'aurons pas besoin, au sortir d'ici, d'adresser la parole aux absents. Au profit que nous en aurons retiré, ils comprendront leurs propres pertes et ils s'empresseront de venir recueillir les mêmes avantages. A la vue de la beauté de votre âme, dont les sens eux-mêmes refléteront l'éclat, fussent-ils les plus stupides des hommes, ils seront inévitablement épris de votre distinction. Si la beauté corporelle est pour les regards un aiguillon, à plus forte raison la beauté de l'âme excitera-t-elle celui qui la contemple, et réveillera-t-elle en lui d'aussi vifs plaisirs. Ornons donc l'homme intérieur qui est en nous, et souvenons-nous dehors de ce que nous aurons entendu dans l'église. Et de même que l'athlète ne montre dans les combats que ce qu'il a appris dans la palestre, ainsi nous-mêmes devons-nous montrer dans la conduite ordinaire de la vie les leçons que nous avons entendues ici.

5. N'oubliez donc pas les enseignements qu'on vous donne, afin que, hors de cette enceinte, le démon vous tentât-il soit par la colère, soit par la vaine gloire, soit par toute autre passion, il vous suffise du souvenir de ces enseignements pour vous débarrasser en un moment des liens de l'esprit du mal. Ne voyez-vous pas durant les combats les maîtres de gymnastique qui, après avoir longtemps combattu, ont dû, à cause de l'âge, renoncer à ces luttes, assis hors de la lice et respirant la poussière de l'arène, crier aux combattants de saisir une main, d'attirer à eux la jambe, d'enlacer les reins; donner d'autres avis semblables, dont l'observation conduit à triompher de l'antagoniste, et rendre ainsi à leurs élèves les plus grands services? Et vous aussi, regardez votre maître, le bienheureux Paul, qui, après avoir remporté une infinité de couronnes, assis maintenant hors de l'arène, je veux dire hors de la vie présente, nous adresse ses conseils à nous qui combattons, et nous crie par ses Epîtres, lorsque la colère et le ressentiment nous possèdent et que la passion nous persécute : « Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger. » *Rom.*, XII, 20. Et de même que le maître de gymnastique ajoute : Faites ceci, et vous triompherez de votre adversaire, de même l'Apôtre ajoute : «Faites cela, et vous amasserez sur sa tête des charbons ardents.»

Mais, tandis que je vous expose cette loi, il se présente une question qui semble naître de la loi elle-même, et fournir un sujet de récrimination contre Paul; cette question je veux vous la soumettre aujourd'hui. Qu'est-ce donc qui paralyse l'esprit de ceux qui ne veulent point examiner toute chose avec l'attention convenable? — C'est que Paul, dit-on, tout en éloignant les fidèles de la colère, tout en leur recommandant la douceur et la modération envers le prochain, n'a fait que les irriter davantage et augmenter l'ardeur de leur ressentiment. Sans doute, ces paroles : « Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire, » renferment un précepte de la plus belle philosophie, et non moins utile à celui qui soulage qu'à celui qui souffre; mais les paroles suivantes soulèvent de graves embarras et ne semblent pas concorder avec la pensée exprimée tout à l'heure. Quelles sont ces paroles? Les voici : « En agissant ainsi, vous amasserez des charbons ardents sur sa tête. » Ces paroles sont une injure envers l'un et envers l'autre, puisqu'elles appellent le feu et des charbons ardents sur une tête. Le bien que l'on ferait en apaisant la faim ou la soif d'un ennemi, serait-il comparable au mal que lui feront ces charbons amoncélés sur sa tête? Conséquemment, poursuit-on, celui qui reçoit le bienfait est victime d'une injustice, dès lors qu'on l'expose à un supplice plus ter-

rible. Quant à l'auteur du bienfait, il en souffre lui aussi d'une autre manière. Quel avantage pourrait-il retirer du bien qu'il fait à ses ennemis, puisqu'il le fait dans l'espérance d'augmenter leur supplice? Quiconque donne à manger ou à boire à son ennemi, pour amonceler sur sa tête des charbons ardents, témoigne par là non de la bonté et de la miséricorde, mais de la cruauté et de la barbarie, puisqu'au prix d'un léger bienfait, il attire sur autrui un horrible châtiment. Quelle conduite plus affreuse que de nourrir son prochain pour amonceler sur sa tête des charbons ardents? Telle est la difficulté, reste maintenant à en donner la solution; les raisons mêmes qui semblent condamner la lettre de la loi, vous permettront de concevoir une idée exacte de la sagesse du législateur. Quelle est donc cette solution?

Il est difficile de se réconcilier soudain avec un ennemi.

Il comprenait parfaitement, cet homme grand et généreux, qu'il est dur, qu'il est difficile de se réconcilier soudain avec un ennemi. C'est une tâche dure et pénible, non par la nature même des choses, mais par suite de notre lâcheté. Or, il ne nous ordonne pas seulement de nous réconcilier avec nos ennemis, mais encore de les nourrir, devoir plus pénible que le précédent. Si la vue des personnes qui nous ont outragés suffit quelquefois à nous mettre hors de nous-mêmes, comment nous résoudre à les nourrir, lorsqu'elles auront faim? Et que parlé-je de la vue de ces personnes? Que l'on vienne à les mentionner, à prononcer leur nom, il n'en faut pas davantage pour réveiller la blessure de nos âmes et augmenter le feu du ressentiment. Aussi Paul, qui comprenait cela et qui désirait nous rendre douce et facile cette tâche si dure et malaisée, déterminer celui qui ne supportait même pas la vue de ses ennemis, à leur faire du bien, lui a mis sous les yeux ces charbons ardents, afin qu'il s'empressât, dans l'espérance du châtiment, à traiter avec bienveillance ceux qui l'ont outragé. Et comme l'on voit le pêcheur ne présenter aux poissons qu'un hameçon entièrement caché sous l'appât, afin de les allécher par l'attrait de leur nourriture accoutumée, de les prendre et de les capturer ainsi avec facilité; de même Paul, qui désirait conduire la personne outragée à faire du bien à l'auteur de l'outrage, ne lui présente pas l'hameçon tout nu de la philosophie; ce n'est qu'après l'avoir dissimulé sous les charbons ardents comme sous un appât, qu'il invite la victime d'une injustice à faire du bien à celui qui en est l'auteur. S'en est-il rendu maître, il le retient désormais, ne lui permet plus de se retirer, un lien naturel rattachant d'ailleurs cet homme à son ennemi, et lui fait entendre à peu près ce langage : Vous ne voulez pas donner à manger par religion à celui qui vous a outragé, faites-le du moins dans l'espoir de la vengeance. Il n'ignore pas, en effet, que le bienfait, une fois commencé, la réconciliation l'est par cela même, et que la voie en est aplanie; car personne, non personne ne saurait regarder obstinément comme ennemi celui dont il a apaisé la faim et la soif, quand même il l'aurait fait d'abord dans le but de le punir. Avec le temps, le ressentiment le plus dur finit par se relâcher. Si le pêcheur, présentant l'hameçon tout nu, ne peut attirer le poisson, tandis que, en le dissimulant, il l'enfonce dans la bouche de l'animal surpris, ainsi Paul, s'il n'eût mis en avant la perspective du châtiment, n'eût point obtenu des personnes lésées qu'elles se missent à faire du bien à leurs ennemis. C'est donc pour persuader à ces hommes auxquels il suffisait de voir leurs ennemis pour tourner le dos, s'emporter et ne plus se posséder, de leur faire le plus de bien possible, qu'il leur présente les charbons ardents; il ne veut pas précipiter ceux-là dans d'inévitables supplices, mais bien engager ceux-ci, par la perspective du châtiment, à traiter leurs ennemis avec bienveillance, sauf à leur persuader plus tard de bannir tout ressentiment.

6. Voilà comment l'Apôtre calme la personne outragée; voyez maintenant comment il opère entre elle et l'auteur de l'outrage un rapprochement. Il l'opère d'abord par la nature du bienfait. Personne n'est assez insensible et assez misérable pour refuser de devenir le serviteur et l'ami de celui par qui sa faim et sa soif ont été apaisées. Il l'opère en second lieu par la crainte du châtiment. Quoique ces paroles : « En faisant cela, vous amasserez sur sa tête des charbons ardents, » semblent concerner l'auteur du

bienfait, elles concernent principalement l'auteur de l'outrage et l'engagent, par la crainte du supplice, à ne pas persister dans ses sentiments d'inimitié, et lui donnent à comprendre que ce serait pour lui une charge terrible, d'être ainsi nourri et désaltéré, s'il s'opiniâtrait, dans sa haine. Il doit donc renoncer à la colère. C'est ainsi qu'il pourra éteindre ces charbons ardents. En sorte que la perspective de ce châtiment et de ce supplice, déterminent l'un à faire du bien à l'autre, elle intimide et aiguillonne celui-ci et le pousse à se réconcilier avec celui qui le nourrit et qui le désaltère; elle les enchaîne ainsi tous deux par un double lien, par le lien du bienfait et par celui du châtiment. Ce qu'il y a de difficile, c'est de commencer et d'ouvrir la voie à la réconciliation : la voie étant ouverte d'une façon ou d'une autre, le reste devient ensuite aisé et facile. Vous pourrez bien, vous l'offensé, en commençant, nourrir votre ennemi dans l'espérance du supplice; mais, tout en le nourrissant, vous deviendrez son ami et vous en arriverez à chasser le désir du châtiment; car, devenu son ami, vous ne sauriez plus, dans cette attente, nourrir celui avec qui vous vous êtes réconcilié. De même l'offenseur, voyant l'offensé consentir à lui donner la nourriture et le breuvage, pour ce motif et par crainte du châtiment dont il est menacé, se dépouillera de tout sentiment d'inimitié, fût-il le plus cruel des hommes, eût-il un cœur de fer et de diamant; la bonté de son bienfaiteur le couvrirait de confusion, en même temps qu'il serait effrayé du supplice suspendu sur sa tête, si malgré la nourriture qu'il reçoit, il restait son ennemi. C'est pourquoi l'Apôtre ne se borne pas à cette exhortation, et, après avoir apaisé la colère de l'un et de l'autre, il s'applique à réformer leurs sentiments par ces paroles : « Ne vous laissez pas vaincre par le mal. » *Rom.*, XII, 21. Si vous conservez, dit-il, le souvenir des injures et le désir de la vengeance, tout en paraissant triompher de votre ennemi, vous êtes vaincu par le mal, c'est-à-dire, par votre colère; en sorte que si vous voulez vaincre, il faut vous réconcilier et renoncer à toute vengeance. Voilà une éclatante victoire, de vaincre le mal par le bien, à savoir par le support des injures, et en bannissant toute colère et tout ressentiment. Mais ce langage, l'offensé, dans sa fureur, ne l'aurait pas supporté dès le principe; aussi, n'est-ce qu'après avoir éteint cette fureur, que Paul lui soumet un motif plus puissant de réconciliation, ne lui permettant plus alors d'entretenir l'espérance perverse du châtiment. Voyez-vous la sagesse du législateur ?

Pour vous convaincre que cette loi n'a été introduite qu'à cause de la faiblesse des fidèles, qui n'auraient pu être unis à des conditions différentes, écoutez le Christ ordonnant la même chose, sans présenter la même perspective. Après avoir dit : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent; » *Matth.*, V, 44; c'est-à-dire apaisez leur faim et leur soif, n'ajoute-t-il pas : « En agissant ainsi, vous amasserez sur leurs têtes des charbons ardents; » mais bien : « Afin de ressembler à votre Père qui est dans les cieux. » Et il avait raison; comme il s'adressait à Pierre, à Jacques, à Jean, au chœur des apôtres, il leur proposait cette récompense. Si vous prétendez que ce précepte n'en est pour cela que plus difficile, vous faites triompher de cette manière, à nos yeux, la cause de Paul, et vous vous rendez vous-même inexcusable. Comment cela? Parce que ce précepte qui vous semble si lourd, je vous le montrerai observé dans l'Ancien Testament, où l'on ne possédait pas une philosophie aussi parfaite. Voilà pourquoi Paul ne formule pas lui-même la loi qu'il proclame, et emploie les mêmes expressions que l'auteur de cette loi avait primitivement employées, afin d'en laisser les violateurs sans excuse; car ces mots : « Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire, » ne sont pas sortis pour la première fois de la bouche de Paul, mais de celle de Salomon. *Proverb.*, XXV, 21-22. Que s'il emprunte ces mots, il le fait pour montrer à ses disciples la honte qu'il y aurait à regarder comme lourde et odieuse, en un temps où l'on possède une philosophie aussi parfaite, une loi antique et que nos ancêtres ont bien souvent pratiquée.

Et lequel d'entre eux l'a mise en pratique? demandera-t-on. Un grand nombre l'ont obser-

David comble de bienfaits son ennemi.

vée, mais David d'une façon plus remarquable; il ne s'est pas borné à nourrir et à désaltérer son ennemi; bien des fois il l'a arraché au trépas qui le menaçait, et quand il dépendait de lui de le mettre à mort, il l'a épargné non une fois, mais à deux et plusieurs reprises. Saül, au contraire, malgré les bienfaits de David, malgré les brillants trophées de ce jeune homme, malgré la défaite de Goliath, n'avait pour lui que de l'aversion et de la haine, ne pouvait supporter qu'on prononçât son nom devant lui, et ne le désignait que par le nom de son père. A l'approche d'une solennité, comme il avait tramé quelques complots contre lui, qu'il lui avait tendu un piége redoutable, ne le voyant pas venir « Où est donc, demanda-t-il, le fils de Jessé?» I *Reg.*, XX, 27. Il le désignait par le nom de son père, et parce que la haine dont il était animé ne lui permettait pas de prononcer son nom, et parce qu'il estimait obscurcir la gloire du juste, en rappelant la bassesse de la condition où il était né; sentiment triste et misérable, d'autant plus que, eût-il eu quelque chose à reprocher au père, cela n'aurait pu nuire à David en aucune façon. Chacun, en effet, n'est responsable que de ses propres actions, et ce sont elles qui le rendent digne de louanges ou de blâme. Mais Saül, qui n'avait aucune faute à reprocher à David, mettait en avant l'obscurité de sa race, dans l'espoir souverainement stupide de voiler de la sorte son éclat. Quel crime y aurait-il donc à être né de parents humbles et obscurs? C'était une philosophie que Saül ne connaissait pas. Saül donc désignait David sous le nom de fils de Jéssé; David l'ayant trouvé endormi dans une caverne, ne lui donna pas le nom de fils de Cis, mais un nom qui convenait à sa dignité : « Jamais je ne porterai ma main sur l'oint du Seigneur. » I *Reg.*, XXVI, 11. C'est à ce point qu'il était exempt de toute haine et de tout ressentiment. Il appelait oint du Seigneur, celui qui avait soif de son propre sang et qui, après avoir été comblé de ses bienfaits, avait plusieurs fois tenté de le mettre à mort. Il ne considérait pas le traitement que méritait ce dernier; il considérait la conduite et le langage qu'il convenait à lui-même de tenir : c'est le plus haut point de philosophie auquel on puisse arriver. Eh quoi! vous tenez votre ennemi comme dans une prison; le lieu étroit où vous êtes, l'absence de tout secours, l'empire du sommeil, l'enchaînent avec de doubles et de triples liens, et vous n'en tirez ni vengeance ni châtiment? Non, répond-il, car je songe non à ce qu'il a mérité, mais à ce que je dois faire; en sorte qu'il considérait, non la facilité du meurtre, mais la parfaite philosophie qu'il lui convenait d'observer; et pourtant toutes les circonstances le poussaient à mettre à mort son ennemi; il lui était livré en quelque sorte enchaîné. Or, vous savez que nous mettons avec d'autant plus d'empressement la main à une œuvre que cette œuvre est plus facile, et que l'espérance du succès avive en nous le désir de la poursuivre et de l'accomplir. C'est ce que David éprouva en ce moment; mais ni les conseils et les excitations d'un officier, ni le souvenir du passé, ni aucune autre chose ne le décida à répandre le sang; la facilité même de cet acte l'en détourna, et il considéra que si Dieu lui avait livré son ennemi, c'était pour lui fournir une occasion de déployer une philosophie plus parfaite.

Etre né de parents obscurs n'est point un crime.

Peut-être l'admirez-vous parce qu'il ne s'est souvenu d'aucune des persécutions d'autrefois; pour moi, je l'admire encore plus pour une autre raison. Cette raison, quelle est-elle? C'est que la crainte de l'avenir ne put le déterminer à porter la main sur son ennemi. Il savait bien pourtant qu'une fois sorti de ses mains, Saül le persécuterait de rechef; mais il aimait mieux respecter la vie de son persécuteur, au prix de sa propre sécurité, que de l'immoler pour assurer la conservation de ses jours. Quoi de comparable à cette âme grande et généreuse qui, sous une loi demandant œil pour œil, dent pour dent, une vengeance égale à l'offense, loin d'agir de la sorte, poussa beaucoup plus loin la générosité. Néanmoins, eût-il alors mis Saül à mort, la gloire de sa vertu fût demeurée intacte, non-seulement parce que, en se vengeant, il n'aurait fait que répondre aux agressions injustes de son adversaire, mais encore parce qu'il aurait observé cette loi « œil pour œil » avec une modération surprenante. Il n'aurait pas effecti-

vement rendu meurtre pour meurtre; mais en retour des trépas sans nombre par lesquels Saül s'était efforcé de l'atteindre, non pas une ou deux fois, mais plusieurs fois, il ne lui aurait infligé qu'un seul trépas. Outre cette raison, la crainte de l'avenir, en le poussant à la vengeance, aurait légitimé aussi bien que le reste la couronne décernée à sa patience. Celui que le passé aurait irrité contre un ennemi et porté à la vengeance, ne saurait être loué de sa mansuétude, mais celui qui, oubliant les nombreuses tribulations du passé, serait contraint par la crainte de l'avenir et par le soin de sa propre sécurité, à se venger de son ennemi, personne n'aurait le droit de lui refuser la couronne de la modération.

7. David cependant n'agit même pas ainsi : donnant l'exemple d'une philosophie nouvelle et inconnue, il ne se laissa entraîner à l'homicide, ni par le souvenir du passé, ni par la crainte de l'avenir, ni par les conseils de l'officier, ni par la solitude où il était, ni par la facilité du meurtre, ni par toute autre chose. Comme s'il se fût agi d'un bienfaiteur, d'un homme qui lui aurait fait beaucoup de bien, il épargne son persécuteur et son ennemi. Quelle excuse aurons-nous donc, nous qui conservons la mémoire des offenses passées, et qui tirons vengeance de ceux qui nous ont affligés, lorsque David, après avoir tant souffert sans le mériter, et avec la perspective d'épreuves plus nombreuses et plus rudes encore, s'il conserve la vie de son ennemi, l'épargne néanmoins de telle façon qu'il aime mieux vivre lui-même au milieu des dangers, dans la crainte et le tremblement, que de mettre légitimement à mort celui qu'il savait devoir lui susciter d'innombrables vexations? Ce qui montre principalement la grandeur de sa philosophie, c'est que, non-seulement dans une telle situation, il ne le mit pas à mort, mais il ne prononça contre lui aucune imprécation, encore que celui à qui elle aurait été adressée n'eût pas dû l'entendre. Nous, au contraire, nous offensons souvent par nos paroles nos amis absents; mais David ne se permit même pas ces paroles envers un ennemi qui l'avait si injustement traité : nous pouvons juger par là de sa philosophie. Quant à sa charité et à sa bienveillance, ce qu'il fit ensuite nous les fait connaître. En effet, s'il coupa le bord de son manteau, s'il enleva sa coupe remplie d'eau, si après s'être éloigné, il fit entendre un cri pour déclarer à celui qu'il avait sauvé la manière dont il avait agi, il ne le fit ni par vanité, ni par jactance, mais pour lui prouver par sa conduite combien il avait tort de le traiter en ennemi, et pour en obtenir de cette façon qu'il lui rendit ses bonnes grâces. Ne les ayant pas obtenues ainsi et n'ayant pu le toucher, il aima mieux quitter sa patrie, vivre sur une terre étrangère, braver tous les jours l'infortune, se procurer le nécessaire, que de rester chez lui en faisant de la peine à son ennemi! Quelle douceur admirable dans cette âme! Aussi, disait-elle avec justice : « Seigneur, souvenez-vous de David et de toute sa mansuétude. » *Psalm.* CXXXI, 1.

Imitons ses exemples : ne disons, ne faisons rien de mal contre nos ennemis; faisons-leur plutôt le bien que nous pourrons; du reste, c'est nous qui, plus qu'eux, en retirerons les avantages. « Si vous pardonnez à vos ennemis, disait le Sauveur, il vous sera également pardonné. » *Matth.*, VI, 14. Pardonnez la faute des serviteurs, afin que le Maître à son tour vous pardonne. Si l'on a des torts nombreux à votre égard, sachez que plus vous pardonnerez, plus il vous sera pardonné; de là ces mots que l'on nous a appris à prononcer : « Pardonnez-nous comme nous pardonnons; » preuve que nous-mêmes nous déterminons la mesure du pardon. *Matth.*, VI, 12. De la sorte, plus sont odieuses les vexations d'un ennemi, plus nous en recevons de bienfaits. Hâtons-nous donc, empressons-nous de nous réconcilier avec ceux qui nous ont offensés; que leur ressentiment soit juste ou qu'il ne le soit pas. Si vous vous réconciliez ici-bas, vous n'aurez pas à craindre le jugement à venir; mais si vous persévérez dans vos ressentiments, et si la mort survenant arrête seule le cours de votre inimitié, vous ne sauriez éviter les châtiments d'une autre vie. De même que les hommes en dissentiment les uns avec les autres, s'ils terminent entre eux et en particulier cette affaire à l'amiable, se mettent en dehors de pertes, d'inquiétudes et de dangers nombreux, le différend

étant tranché dans un sens approuvé de l'un et de l'autre ; tandis que s'ils ont recours au juge, outre la charge des frais et de la sentence, leur inimitié persiste avec une tenacité opiniâtre : de même, si nous pardonnons les offenses dans la vie présente, nous nous mettrons à l'abri de tout châtiment; mais si nous conservons notre inimitié jusqu'au jour où nous comparaîtrons devant ce redoutable tribunal, nous serons inévitablement condamnés par le juge au dernier des supplices, et nous subirons les uns et les autres le plus rigoureux châtiment; et celui qui nourrit un ressentiment injuste, à cause de cette même injustice, et celui qui le nourrit avec fondement, à cause du souvenir obstiné de ces outrages. Encore que nous ayons été injustement maltraités, il nous faut accorder à nos ennemis indulgence. Remarquez comment le Sauveur exhorte et anime ceux qui ont été injustement offensés, à se réconcilier avec l'offenseur : « Si tout en offrant votre sacrifice à l'autel, disait-il, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, allez et réconciliez-vous d'abord avec lui. » *Matth.*, v, 23-24. Il ne dit pas : Terminez, offrez votre sacrifice; mais bien : Réconciliez-vous, et puis achevez-le. Laissez-le interrompu, afin que la nécessité de le terminer vous oblige malgré vous à vous réconcilier, quelque juste que soit le motif de votre ressentiment. Voyez encore comment il nous presse d'aller au-devant de nos ennemis, en nous disant : « Pardonnez à ceux qui vous ont offensés, afin que votre Père vous pardonne aussi vos péchés. » *Marc.*, XI, 25. Il ne nous propose pas d'ailleurs une récompense sans valeur, mais une récompense qui surpasse de beaucoup le mérite de l'action.

Pénétrons-nous bien de toutes ces vérités; réfléchissons à la récompense qui nous est réservée à ce sujet; songeons qu'il n'est ni pénible, ni coûteux de pardonner les offenses, et ne refusons pas le pardon à ceux qui nous ont injustement traités. Une chose que les jeûnes, les gémissements, les prières, le sac, la cendre, des confessions sans nombre ne procurent aux autres qu'avec peine, je veux dire l'expiation de leurs péchés, nous pouvons l'obtenir aisément sans recourir au sac, à la cendre, aux jeûnes, pourvu que nous effacions de nos âmes tout sentiment de haine et que nous pardonnions avec sincérité à ceux qui nous ont offensés. Que le Dieu de paix et de charité, après avoir chassé de nos cœurs tout ressentiment, toute amertume, toute colère, nous accorde la grâce d'être parfaitement unis les uns aux autres, comme il convient aux membres d'un même corps, et de faire entendre en son honneur, d'un seul cœur, d'une seule bouche, d'une seule âme, les hymnes de reconnaissance qui lui sont dues, parce que la gloire et la puissance lui appartiennent dans les siècles des siècles. Amen.

HOMÉLIES

SUR

PRISCILLE ET AQUILAS

AVANT-PROPOS

A peine si nous pouvons, dans les deux homélies sur ce sujet, trouver un indice quelconque concernant le temps où elles ont été prononcées. Nous pouvons néanmoins conjecturer, d'une manière assez probable, qu'elles ont été prononcées à Antioche. Ce que l'orateur dit, en certains endroits, sur les prêtres de la ville qu'il habitait, ne permet guère de douter qu'il ne fût lui-même simplement prêtre. Ainsi, par exemple, dans la seconde homélie, n° 5, il prend fortement ses auditeurs à partie de ce que plusieurs injuriaient et calomniaient les prêtres sans être sévèrement repris par ceux qui les entendaient; et voici comment il s'exprime : « Quoi de plus heureux pour nos devanciers, quoi de plus triste pour nous? Ils versaient leur sang, ils donnaient leur vie pour leurs maîtres dans la foi; et nous n'osons pas même dire une parole pour nos pères à tous : on les calomnie devant nous, ils sont accablés d'injures par leurs proches aussi bien que par les étrangers, et nous ne fermons pas la bouche à leurs détracteurs, nous ne prenons pas leur défense. » Un évêque ne parle pas ainsi, et l'on ne peut pas croire que Chrysostome fût alors à la tête de l'Eglise de Constantinople : un évêque n'aurait pas dit, en parlant des prêtres calomniés : « Nos pères à tous. » Il est bien plus vraisemblable qu'il désigne par cette expression les prêtres de l'Eglise d'Antioche, ses anciens dans le sacerdoce et qu'il regardait en réalité comme ses pères.

Le but qu'il se propose dans ces deux homélies, c'est de prouver comme il l'a fait souvent en d'autres circonstances, que rien n'est inutile dans les Livres saints, que tout doit être pesé avec attention, les titres, les noms propres, les salutations et jusqu'aux moindres particularités. Il le dit formellement au commencement de la seconde; et là il fait assez clairement allusion aux quatre homélies qu'il a composées sur le titre des Actes des apôtres et de plusieurs autres parties de l'Ecriture; cela s'applique également aux quatre homélies sur les noms et les changements de noms, qui sont toutes de l'époque d'Antioche. Or, comme il est évident qu'il s'adresse toujours aux mêmes auditeurs, la conjecture que nous avons d'abord émise, acquiert, par là même, un plus haut degré de probabilité.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

Sur ces mots : « Saluez Priscille et Aquilas, » et la suite.

1. Beaucoup d'entre vous seront étonnés, je suppose, de ces mots empruntés aux écrits de l'Apôtre, ou plutôt ils regarderont ces expressions de son épître comme superflues et sans importance, puisqu'elles ne renferment après tout qu'une salutation fréquente et commune. Voilà pourquoi, bien que je me fusse aujourd'hui proposé de traiter un autre sujet, abandonnant mon premier dessein, je m'arrête à la pensée de vous démontrer qu'il n'y a rien d'inutile dans l'Ecriture sainte, rien qui ne soit important, pas même un iota, pas même une virgule; qu'une simple salutation nous ouvre même comme un océan de vérités à développer. Et que dis-je, une simple salutation? Souvent l'addition d'une seule lettre entraîne en quelque sorte une légion de salutaires pensées. Le nom d'Abraham en est un frappant exemple. Quand un ami nous écrit, nous ne nous bornons pas à lire le corps de la lettre, nous lisons aussi le salut qui la termine; et c'est là surtout que nous voyons l'expression de ses sentiments. Et lorsque c'est l'âme de Paul, ou plutôt non, la grâce même de l'Esprit saint qui dicte une lettre destinée à une grande cité, à tout un peuple, et par eux à l'univers entier, on prétendrait qu'il y a là quelque chose d'inutile, on passerait légèrement sur quelques-unes des choses qu'elle renferme, et l'on ne reconnaîtrait pas dans une telle conduite le comble de la déraison et le renversement de tout ordre ! C'est là, oui, c'est là, ce qui nous plonge dans une fatale négligence; nous n'étudions pas toutes les parties de l'Ecriture, nous choisissons ce qui nous paraît plus aisé, et nous mettons de côté le reste comme un objet sans valeur. Les hérésies elles-mêmes sont nées de ce choix arbitraire et de ces téméraires dédains. De là vient encore que nous donnons tous nos soins aux autres connaissances sans exception, et non-seulement à celles qui sont inutiles, mais à celles même qui choquent le bon sens et nuisent à la vertu; tandis que la science des Ecritures est négligée et méprisée.

Les saintes Ecritures ne contiennent rien d'inutile

Origine des hérésies.

Les hommes passionnés pour les courses de chevaux vous diront, avec la dernière exactitude, le nom, le propriétaire, la race, la patrie, le genre d'éducation de ces animaux; leur âge, la manière dont ils se conduiront dans l'hippodrome, les chances respectives des concurrents, selon la place qu'ils occupent en franchissant la barrière; quel est celui qui vaincra, quel est le conducteur qui saura le mieux assurer cette victoire. Les amateurs de l'orchestrique professent une admiration non moins exagérée, plus frénétique même pour ceux qui figurent avec tant de déshonneur sur les théâtres, pour les mimes et les danseuses; ils sont également fixés sur leur race, leur patrie, leur éducation et tout ce qui les concerne. Et nous, si l'on nous demande combien il y a d'Epîtres de saint Paul et quelles sont ces Epîtres, nous sommes hors d'état d'en dire le nombre. Si quelques-uns le savent, ne leur demandez pas à quelles villes ces Epîtres sont adressées; c'est une question à laquelle ils ne sauraient répondre. Un homme eunuque, un barbare, absorbé par mille soins, chargé d'innombrables affaires, avait un tel goût pour les livres, que ses lectures n'étaient pas même interrompues par les voyages; assis sur son char, il lisait avec la plus grande attention les divines Ecritures; et nous, qui n'avons pas la plus légère partie de ses occupations, nous sommes étrangers aux noms des Epîtres; et cela, bien que nous nous réunissions ici tous les dimanches, et que nous ayons le bonheur d'entendre la lecture des Livres saints. Mais pour ne pas consacrer tout notre discours à des reproches, allons au but et fixons notre attention sur cette salutation qui nous semble dénuée d'importance et d'utilité. Du moment où nous aurons vu par un sérieux examen les avantageuses leçons qu'elle nous offre, nous verrons mieux la faute dont se rendent coupables ceux qui négligent de si précieux trésors, et qui laissent échapper de leurs mains ces richesses spirituelles. Quelle est donc la salutation dont je parle? La voici : « Saluez Priscille et Aquilas, mes auxiliaires dans le Sei-

gneur. » *Rom.*, xvi, 3. Il vous semble, n'est-ce pas, que ce n'est là qu'une simple salutation, qui ne vous présente rien de grand, rien de généreux? Eh bien, il n'en faut pas davantage pour remplir tout ce discours; nous ne pourrons pas même aujourd'hui dérouler à vos yeux toutes les sentences renfermées dans ces courtes paroles, satisfaire notre désir de vous en révéler la profondeur; force nous sera d'en réserver une partie pour un autre jour, tant la doctrine que nous y trouverons est abondante et sublime. Aussi n'ai-je pas l'intention d'expliquer aujourd'hui tout ce texte; je me contente des premiers mots: « Saluez Priscille et Aquilas. »

2. Avant tout, nous devons louer la vertu de Paul. Embrassant dans sa sollicitude le monde entier, les terres et les mers, toutes les villes que le soleil éclaire dans sa course, les barbares et les Grecs, alors qu'il porte dans son cœur tous les peuples, il se préoccupe à ce point d'un homme et d'une femme en particulier. Nous devons admirer ensuite la vigilance et le dévouement d'une âme qui, sans préjudice pour les soins qu'elle donne à tous, se souvient spécialement de ceux que lui recommandent la pureté de la vie et la noblesse du cœur. Que les chefs des Eglises agissent ainsi, maintenant que les anciens troubles ont disparu et que chacun ne gouverne qu'un peuple, il n'y a rien d'étonnant à cela; mais alors la grandeur des dangers et celle des distances, la multitude des soucis et la continuité des tourments, l'impossibilité de résider constamment dans le même lieu, tout se réunissait pour faire perdre de vue les personnes les plus chères. Et cependant l'Apôtre ne les oubliait pas. Comment expliquer la fidélité de sa mémoire? Par la magnanimité de Paul, par sa charité fervente et sincère. Il les avait assurément dans sa pensée ceux dont il mentionne si souvent les noms dans ses Epîtres. Mais voyons quels ils étaient, et par quels mérites ils avaient ainsi captivé Paul et l'avaient à ce point rempli de leur amour. Etaient-ils investis d'une haute magistrature ou du commandement des armées? avaient-ils pour eux les honneurs éclatants du pouvoir ou le prestige des richesses? étaient-ce les chefs de la cité? Non, rien de semblable; tout au contraire, c'étaient des pauvres, des personnes dénuées de tout, et qui vivaient uniquement du fruit de leur travail, des faiseurs de tentes, comme Paul le dit expressément. Et ce même Paul ne rougissait pas et ne regardait pas comme une injure pour une auguste cité, pour un peuple qui portait si haut sa noblesse, d'adresser par eux son salut à ces simples artisans, pas plus qu'il ne croyait les outrager pas son amitié: magnifique leçon de philosophie qu'il donnait à tous. Et nous, quand nous avons des parents dans un médiocre état de fortune, nous rougirions d'avoir avec eux des rapports familiers, nous regarderions comme une honte pour nous qu'on vienne à découvrir les liens qui nous unissent. Telle n'était pas la conduite de Paul; il s'en fait un sujet de gloire. Ce n'est pas seulement à ses contemporains, c'est à toutes les générations suivantes qu'il a soin de manifester que ces fabricants de tentes sont au nombre de ses plus intimes amis.

Saint Paul salue de pauvres artisans.

Et qu'on ne me dise pas: Que voyez-vous là de grand et de merveilleux, à ce qu'un homme ne renie pas des artisans dont il exerce lui-même le métier? — Que dites-vous? Mais c'est là précisément ce qu'il y a de plus grand et de plus admirable. Ceux qui peuvent, en effet, se vanter de la gloire de leurs ancêtres ne rougissent pas tant de leurs inférieurs que ceux qui, naguère, étaient dans le même état de bassesse, et qui se sont tout-à-coup élevés à la position la plus éminente. Or, rien d'éclatant, rien d'élevé comme la position de Paul; les rois eux-mêmes ne marchaient pas ses égaux, nul ne l'ignore. Celui qui commandait aux démons, qui ressuscitait les morts, qui pouvait, à son gré, frapper les hommes d'aveuglement ou rendre la vue aux aveugles, dont les habits ou l'ombre guérissait toutes les maladies, on devait évidemment le regarder, non comme un homme, mais comme un ange descendu du ciel. Et cependant, environné d'une pareille gloire, accueilli partout avec des transports d'admiration, n'ayant qu'à paraître dans une contrée quelconque du monde pour attirer à lui tous les regards, il ne rougit pas d'un faiseur de tentes, et par là il ne croit pas faire injure aux grands de la terre. Il

est probable, en effet, qu'il y avait, dans l'Eglise à laquelle il écrivait, plusieurs Romains de haut rang, qu'il obligeait de la sorte à saluer des gens de basse condition. Il savait parfaitement que la véritable noblesse n'est pas constituée par l'éclat de la fortune, l'abondance des biens; qu'elle consiste dans la pureté des mœurs. Ceux donc à qui manque ce dernier avantage, ont beau vanter leurs aïeux; ils se parent d'un vain titre, la réalité leur fait défaut. Que dis-je? souvent le nom même s'évanouit si l'on remonte trop loin dans la généalogie de ces nobles. Cet homme qui brille dans les hauts rangs de la société, peut parler avec orgueil de son père ou même de son grand-père; mais arrêtez-vous là, si vous ne voulez pas trouver parmi ses ancêtres des hommes plongés dans la bassesse et l'obscurité. L'inverse a lieu quelquefois dans les plus humbles classes; remontez avec soin le cours des générations, et vous serez forcé de donner des préfets ou des généraux pour aïeux à des gardiens de chevaux ou de pourceaux. Paul n'ignorait rien de tout de cela, et n'en tenait aucun compte; il n'attachait de prix qu'à la noblesse de l'âme; c'est la seule qu'on devait estimer en suivant ses leçons. De là pour nous les fruits les plus précieux; nous apprenons à ne pas rougir des humbles et des petits, à mieux apprécier les qualités spirituelles, à regarder comme viles et superflues les richesses extérieures.

Source de la vraie noblesse.

3. Il est un autre gain non moins avantageux que nous pouvons en retirer, et qui contribue d'une manière éminente à la bonne direction de notre vie. En quoi consiste-t-il? A ne pas condamner le mariage, à ne pas y voir un empêchement, un obstacle dans le chemin qui conduit à la vertu. Avoir une femme, élever des enfants, gouverner une maison, exercer un art manuel, nous apparaissent là comme choses parfaitement légitimes. Vous avez, en effet, sous les yeux un homme et une femme dirigeant un atelier, mettant la main à l'œuvre, et qui pratiquent néanmoins une philosophie supérieure à celle de beaucoup de religieux vivant dans les monastères. Comment le savons-nous? Par les paroles mêmes que Paul leur adresse, ou plutôt et d'une manière plus expresse, par le témoignage qu'il leur rend ensuite. Après avoir dit : « Saluez Priscille et Aquilas, » il ajoute le titre de leur dignité. Quel est ce titre? L'Apôtre ne dit pas : Ils sont riches, illustres, patriciens. Quoi donc? Ils sont « mes auxiliaires dans le Seigneur. » Or, rien n'égale ce témoignage pour recommander la vertu. Leur vertu n'est pas seulement établie par ces paroles, elle ressort encore de ce que Paul est demeuré chez eux, non un jour, ou deux, ou trois, mais deux années entières. De même que les hommes, revêtus de la puissance temporelle, n'élisent jamais domicile chez des personnes du commun, et choisissent toujours les brillantes demeures des personnages distingués, de peur que la vulgarité de la maison qui les reçoit ne ternisse l'éclat de leur position; de même les apôtres ne séjournaient pas au hasard chez des hôtes quelconques; mais, au lieu de rechercher l'éclat et la beauté des maisons, ils regardaient uniquement aux qualités de l'âme; ils choisissaient avec soin ceux auxquels ils demandaient l'hospitalité. Le Christ lui-même avait porté la loi qui leur prescrivait cette conduite. « Dans quelque ville ou maison que vous entrerez, demandez si quelqu'un est digne de votre visite, et puis demeurez là. » *Luc.*, IX, 4. Ceux dont nous parlons méritaient donc que Paul séjournât dans leur maison; et, s'ils étaient dignes de recevoir Paul, ils l'étaient de recevoir les anges.

Le mariage n'est point blâmable.

Pour moi, j'appellerais volontiers leur humble demeure un ciel, une église; car où Paul était, était aussi le Christ. « Voulez-vous une preuve manifeste, dit l'Apôtre, de celui qui parle en moi, du Christ? » II *Corinth.*, XIII, 3. Et le séjour du Christ est sans cesse fréquenté par les esprits célestes. Or, des personnes qui s'étaient préalablement montrées dignes des attentions de Paul, comprenez ce qu'elles durent être, après avoir passé deux ans avec lui, après avoir constamment étudié sa manière de vivre, la modestie de son maintien, de son vêtement, de ses mœurs et de toutes ses démarches. Chez les saints, ce ne sont pas seulement les paroles, les enseignements, les exhortations, c'est tout l'ensemble de la vie qui forme à la philosophie divine ceux qui veulent observer de semblables modèles.

Représentez-vous ce que ce devait être de voir Paul, et dans ses repas, et dans ses prières, quand il adressait des reproches ou des conseils, quand il versait des larmes, quand il sortait de sa demeure ou qu'il y rentrait. N'ayant de lui que ses quatorze Epîtres, nous les portons partout avec nous; ceux donc qui possédaient la source même des Epîtres, la langue de l'univers, la lumière des Eglises, le ferme appui de la foi, la colonne et le soutien de la vérité, que ne devaient-ils pas devenir dans la société de cet ange? Si les vêtements de l'Apôtre faisaient trembler les démons, possédaient une si merveilleuse puissance, à quel point le bonheur d'habiter avec lui ne devait-il pas attirer la grâce de l'Esprit saint? La vue de sa modeste couche, de ses habits, de sa chaussure, n'était-elle pas une leçon efficace et perpétuelle de componction. Si les démons ne pouvaient voir ces objets sans être saisis de crainte, à plus forte raison des fidèles, des personnes vivant avec le saint, devaient-elles y puiser des sentiments de pénitence.

Il importe encore de rechercher pour quel motif, en les saluant, il place le nom de la femme avant celui du mari. En effet, il ne dit pas : Saluez Aquilas et Priscille ; c'est l'ordre opposé qu'il suit. Il n'agit pas ainsi sans raison; je me persuade que la femme avait une plus haute piété que l'homme; et ce n'est pas une conjecture que j'émets ici : les *Actes des apôtres* nous montrent que c'est une vérité. Apollo avait le don de l'éloquence et de plus était profondément versé dans les divines Ecritures; mais il ne connaissait que le baptême de Jean : cette femme l'accueille, lui manifeste la voie de Dieu, en fait un maître accompli. Les femmes qui vivaient du temps des apôtres n'avaient pas les goûts et les préoccupations des femmes de nos jours : celles-ci ne songent qu'à porter des habits somptueux, à farder et peindre leur visage pour se faire une beauté d'emprunt, à fatiguer et tourmenter leurs maris pour obtenir qu'ils leur achètent des parures capables d'éclipser leurs voisines et leurs rivales, un attelage de mules blanches, un service complet d'eunuques, un nombreux essaim de servantes, tout cet appareil ridicule du monde; tandis que celles-là, laissant de côté ces vaines choses, méprisant tout ce luxe mondain, n'avaient qu'un désir, celui de partager les travaux des apôtres, afin de partager aussi leur récompense. Priscille n'était donc pas seule animée de tels sentiments, ils étaient communs à toutes les autres. D'une femme nommée Perside, l'Apôtre dit : « Elle a beaucoup travaillé pour moi. » *Rom.*, XVI, 12. Il fait également l'éloge de Marie et de Tryphène, parce qu'elles prennent leur part des labeurs apostoliques et qu'elles se tiennent toujours prêtes à supporter les mêmes combats.

Comment se fait-il alors qu'il dise, écrivant à Timothée : « Je ne permets pas à la femme d'enseigner, ni de prendre autorité sur l'homme? » I *Tim.*, II, 12. Ceci regarde le cas où l'homme est pieux, professe la même foi, pratique la même sagesse; mais quand il est infidèle et le jouet de l'erreur, Paul n'entend pas ôter à la femme le pouvoir d'enseigner. Ecrivant aux Corinthiens, il dit : « Une femme dont le mari n'a pas la foi, ne doit pas pour cela s'en séparer...; car que savez-vous, femme, si vous ne sauverez pas votre mari? » I *Corinth.*, VII, 13-16. Or, par quel moyen une femme chrétienne sauvera-t-elle un homme qui ne l'est pas? Evidemment, en l'instruisant, en tâchant, par ses leçons, de l'amener à la foi. Ainsi se conduisit Priscille à l'égard d'Apollo. On peut dire encore que dans ces mots : « Je ne permets pas à la femme d'enseigner, » il parle de l'enseignement qui se fait du haut de la chaire, des instructions adressées au peuple, telles que sont celles des prêtres; mais il ne défend pas les instructions et les conseils donnés en particulier. Si cela n'était pas permis, il n'aurait pas fait l'éloge d'une personne à qui cet acte pouvait être reproché.

4. Que les hommes prêtent ici leur attention, aussi bien que les femmes : celles-ci, pour imiter un modèle pris dans leur sexe et leur condition; ceux-là, pour ne pas se montrer plus faibles que les femmes. Quelle excuse, en effet, pourrions-nous invoquer, quel espoir de pardon aurions-nous, si, lorsque les femmes déploient un tel zèle, une telle philosophie, nous demeurions, nous, constamment attachés aux affaires du monde? Que cette leçon soit également com-

prise de ceux qui gouvernent et de ceux qui sont gouvernés, des prêtres et des laïques, afin que les premiers ne professent pas une si grande estime pour les riches, une prédilection si marquée pour les maisons somptueuses, qu'ils recherchent la vertu dans la pauvreté, ne rougissent pas de leurs pères indigents, et, laissant de côté l'homme qui travaille le cuir, la pourpre ou l'airain, ne soient pas toujours aux pieds des puissants de la terre; afin que les seconds ne s'imaginent pas être hors d'état de recevoir les saints, et que, se souvenant de cette veuve, qui reçut le prophète Elie quand elle n'avait plus qu'une poignée de farine, comme aussi de ceux qui nourrirent Paul leur hôte, ils ouvrent leur maison aux pauvres et partagent avec les étrangers tout ce qu'ils possèdent. Et ne m'objectez pas que vous n'avez pas de serviteur sur qui vous puissiez vous en reposer; en auriez-vous mille, Dieu vous ordonne de cueillir par vous-mêmes les fruits de l'hospitalité. Voilà pourquoi Paul, parlant d'une femme veuve et lui prescrivant d'exercer cette vertu, n'entend pas qu'elle ait recours à des mains étrangères et veut qu'elle en accomplisse elle-même les devoirs. Après avoir dit, en effet : « Qu'elle ait exercé l'hospitalité, » il ajoute : « et lavé les pieds des saints. » I *Tim.*, v, 10. Il ne demande pas si elle a fourni de l'argent, si elle a fait remplir ce devoir par des mains mercenaires, mais bien si elle s'en est acquittée par elle-même. Abraham avait dans sa famille trois cent dix-huit serviteurs, et lui-même allait vers son troupeau, prenait un veau sur ses épaules, ne dédaignait aucune occupation semblable, et faisait participer sa femme aux précieux avantages de l'hospitalité. C'est pour cela que Notre-Seigneur Jésus-Christ a voulu naître dans une étable, grandir dans une humble maison, n'avoir pas même ensuite où reposer sa tête, vous apprenant de la sorte à ne pas tant admirer les splendeurs de cette vie, à vous plaire toujours dans une condition obscure, à vous montrer l'ami de la pauvreté, à fuir l'opulence extérieure, à rechercher uniquement la bonté de l'âme. « Toute la gloire de la fille du roi vient de l'intérieur, » est-il dit dans l'Ecriture, *Psalm.* XLIV, 14.

Si l'hospitalité vous est chère, vous possédez tout le trésor de l'hospitalité, alors même que vous n'auriez qu'une obole. Si vous n'aimez pas les hommes, si vous repoussez les étrangers, nageriez-vous au sein de l'abondance, votre maison est aussi rétrécie que votre cœur. Celle où Paul résida n'avait pas des lits incrustés d'argent, mais elle était riche de modestie; on n'y voyait pas des tapis splendides, mais tout y respirait la bienveillance et la générosité; elle n'était pas soutenue par de brillantes colonnes, mais elle rayonnait de la beauté des âmes; le marbre n'en revêtait pas les murs, les pierres précieuses n'en ornaient pas le pavé, mais elle était le temple de l'Esprit saint. Voilà ce que Paul louait, voilà ce qu'il aimait; c'est l'attrait qui le retenait dans cette maison pendant deux années entières; de là le souvenir qu'il gardait constamment de ses hôtes; les magnifiques éloges qu'il leur décernait, non pour contribuer à leur gloire, mais pour exciter chez les autres les mêmes sentiments, pour leur enseigner à proclamer heureux, non les riches et les puissants, mais bien ceux qui pratiquent l'hospitalité, la miséricorde, l'amour du prochain, ceux qui montrent à l'égard des saints une bienveillance inépuisable.

5. Et nous aussi, après avoir puisé de tels enseignements dans cette salutation, manifestons-les par nos œuvres; n'appelons pas les riches heureux sans discernement; ne rabaissons pas non plus les pauvres; ne rougissons pas des arts manuels; ne regardons pas le travail comme une honte et ne voyons la honte que dans l'inaction, dans l'état d'un homme qui ne sait que faire. S'il était réellement honteux de travailler, Paul ne l'aurait pas fait et ne s'en serait pas glorifié plus encore que de son ministère. « Si je prêche l'Evangile, je n'ai pas lieu de m'en glorifier; où se trouve donc ma récompense? A prêcher, à répandre l'Evangile de Jésus-Christ sans en retirer aucun gain. » I *Corinth.*, IX, 16-18. Si l'exercice d'un art manuel était une honte, encore une fois l'Apôtre n'eût pas défendu de manger à ceux qui ne travaillent pas. Le péché seul est un opprobre, et le péché naît habituellement de l'oisiveté; ce n'est pas un ou deux genres de

péché qui proviennent de cette source, c'est le mal sous toutes ses formes.

Un sage nous apprend aussi que l'oisiveté est l'école de tous les désordres sans exception, et voici comment il s'exprime au sujet des serviteurs: « Envoyez-les au travail, afin qu'ils ne demeurent pas à rien faire. » *Eccli.*, XXXIII, 28. Ce qu'est le frein pour le cheval, le travail l'est pour notre nature. Si l'inaction était un bien, la terre produirait tout sans efforts et sans culture; mais il n'en est rien, vous le savez. Au commencement, Dieu avait commandé à la terre de produire tous les fruits sans le concours de la main de l'homme; il n'en est plus ainsi maintenant; Dieu veut que les bœufs soient attelés, traînent la charrue, déchirent le sein de la terre; que l'homme ensemence les champs, donne à la vigne des soins multipliés, cultive les arbres et toutes les plantes, dans le but d'arracher à l'iniquité l'âme de ceux qu'il applique de la sorte à tous les genres de travaux. A l'origine, pour manifester sa puissance, il voulut que la terre produisit tous les fruits sans que l'homme lui vînt en aide par son travail. « Que les plantes germent du sein de la terre, » *Gen.*, I, 11, dit-il, et soudain la terre se couvrit de fleurs. Mais il n'en fut plus ainsi dans la suite : pour produire ces fruits, la terre réclama le travail de l'homme; Dieu vous apprenait par là que le travail lui-même avait pour but notre avantage et notre bien. Et cependant il nous apparaît comme une peine et comme un châtiment dans ces paroles du Créateur : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » *Ibid.*, III, 19. Mais il est dans la réalité un avertissement salutaire, une leçon de vertu, un remède aux blessures qui nous sont infligées par le péché. Voilà pourquoi Paul travaillait sans cesse, pendant la nuit aussi bien que pendant le jour; il le proclame lui-même en ces termes : « Nous travaillons la nuit et le jour afin de n'être à charge à personne parmi vous. » I *Thessal.*, II, 9. Le travail qu'il accomplissait n'avait pas seulement pour objet de récréer son esprit et de le délasser de ses occupations spirituelles, comme cela avait lieu chez un grand nombre de ses frères; il s'appliquait tellement au travail, qu'il pouvait subvenir aux besoins des autres. « Ces mains ont fourni, disait-il, à tous mes besoins, et de plus aux besoins de tous ceux qui étaient avec moi. » *Act.*, XX, 34.

Ainsi donc, un homme qui commandait aux démons, qui était le docteur du monde entier, à qui avait été confié le soin de tous les habitants de la terre, dont la sollicitude embrassait toutes les églises qui sont sous le soleil, tous les peuples et toutes les cités, travaillait néanmoins la nuit et le jour, n'avait pas un instant pour respirer. Et nous, sur qui ne pèse pas la millième partie d'une telle sollicitude, qui ne pouvons pas même en mesurer l'étendue par la pensée, nous passons toute notre vie dans l'inaction. Quel moyen de nous justifier, quel espoir de pardon pour nous, je vous le demande? La source de tous les maux qui se sont abattus sur la vie humaine, c'est que beaucoup ont regardé comme leur plus grand honneur de ne pas mettre la main aux arts qui leur sont les plus nécessaires, et comme la dernière dégradation, de paraître en savoir quelque chose. Paul ne rougit pas de manier les ciseaux et l'aiguille, de tailler et coudre les peaux, tandis qu'il adresse la parole aux grands; au contraire, il s'en glorifie, alors que de toute part viennent à lui les personnages qui vivent dans les distinctions et les honneurs. Non-seulement il n'en rougissait pas, mais encore il consacrait dans ses Epîtres, comme sur une colonne d'airain, le souvenir du métier qu'il exerçait. Ce qu'il avait appris dans son enfance, il ne cessa de le pratiquer dans la vie, après avoir même été ravi au troisième ciel, introduit dans le paradis, initié par Dieu à d'inénarrables mystères. Et nous, indignes que nous serions d'être comparés à sa chaussure; nous tenons pour vil et méprisable ce dont il se montrait fier; nous tombons chaque jour dans le désordre, nous ne revenons jamais au bien, et nous ne voyons là aucun sujet de honte; mais vivre noblement de son travail, voilà ce que nous fuyons comme une chose humiliante et ridicule. Encore une fois, qu'on me le dise, quel espoir de salut pouvons-nous avoir? L'unique sujet de honte qui puisse exister pour nous, c'est le péché, l'offense de Dieu, toute action qu'il n'eût pas fallu commettre;

Un art manuel est un sujet de gloire.

un art manuel est plutôt un sujet de gloire.

Par l'application au travail, nous chassons aisément de notre esprit les mauvaises pensées, nous venons au secours des pauvres, nous n'allons pas frapper à la porte d'autrui, nous accomplissons la loi du divin Maître, qui disait : « Il est plus heureux de donner que de recevoir. » *Act.*, xx, 35. Pourquoi les mains nous ont-elles été données, si ce n'est pour subvenir à nos propres besoins, et secourir, autant qu'il est en nous, ceux qui manquent du nécessaire et que l'infirmité empêche de se le procurer? Celui qui vit dans l'oisiveté, jouirait-il d'une santé parfaite, est plus digne de pitié qu'un homme dévoré par la fièvre : les infirmes, à raison même de leur infirmité, excitent l'intérêt et la compassion, tandis que ceux dont l'indolence déshonore la force, sont à bon droit haïs de tous, parce qu'ils foulent aux pieds les lois de Dieu, insultent à la table des indigents et dégradent de plus en plus leur âme propre. Ce qu'il y a de malheureux, en effet, ce n'est pas seulement qu'ils aillent importuner des maisons étrangères quand ils devraient subsister de leur propre travail, c'est encore et surtout qu'ils tombent dans la dégradation la plus profonde. Il n'est rien, absolument rien, qui échappe aux ravages de l'oisiveté : l'eau stagnante se corrompt; qu'elle coure et serpente en tout lieu, elle se conserve pure et vive : le fer, qui demeure inactif, se détériore et s'amollit, il est dévoré par la rouille; celui qu'on emploie s'embellit en s'utilisant, il brille à l'égal de l'argent lui-même : la terre qu'on laisse en repos demeure stérile, au lieu de produire de bons fruits, elle se couvre de folles herbes, de ronces ou d'autres arbustes sans valeur; tandis que la terre cultivée donne avec abondance des moissons et des fruits. Toute chose, en un mot, dépérit par le repos et gagne du prix par le travail qui lui est propre.

N'ignorant aucune de ces vérités, sachant tout le mal que l'oisiveté nous cause, tout le bien que le travail nous procure, fuyons celle-là, attachons-nous à celui-ci, pour que nous vivions honorablement sur la terre; que nous fassions part de nos ressources aux indigents, et qu'en perfectionnant chaque jour notre âme, nous acquiérions les biens éternels. Puissions-nous tous y parvenir par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, en même temps qu'au Père et à l'Esprit saint, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

SECONDE HOMÉLIE.

Sur Priscille et Aquilas. — Qu'il ne faut pas mal parler des prêtres du Seigneur.

1. N'avez-vous pas maintenant appris à ne rien tenir pour inutile dans tout ce que renferment les Livres saints? ne demeurez-vous pas persuadés que ni les titres, ni les noms, ni les simples salutations elles-mêmes ne doivent passer sans un examen attentif? Pour moi, j'ai la conviction que les esprits sérieux ne sauraient dédaigner dans l'Ecriture le plus petit mot, un nom propre encore une fois, le chiffre des années, la formule de salut en apparence la plus insignifiante. Mais, pour que cette leçon nous devienne plus utile, allons et reprenons aujourd'hui ce qui nous restait à dire sur le salut adressé par l'Apôtre à Priscille et Aquilas. Il ne faudrait pas croire cependant que la dissertation qui précède nous soit d'une mince utilité; elle nous apprend quel bien c'est que le travail, quel mal, au contraire, que l'oisiveté; combien grande était l'âme de Paul, quelle vigilance et quelle sollicitude elle déployait, non-seulement pour les cités, les peuples et les nations, mais encore pour chacun des fidèles en particulier. Nous avons vu de plus que l'indigence n'est en rien un obstacle à l'hospitalité, que la fortune et les richesses ne sont pas nécessaires, mais que nous avons toujours et partout besoin de la vertu, d'une volonté pieuse et fervente; que les hommes qui possèdent la crainte de Dieu, sont au plus haut degré de gloire, seraient-ils dans la plus extrême pauvreté. De là vient que Priscille et Aquilas, ces faiseurs de tentes, ces pauvres artisans, nous les proclamons maintenant heureux plus que tous les monarques. Ceux qui s'enor-

gueillissaient dans les dignités et la puissance, sont tombés dans le silence de l'oubli; tandis que l'obscur travailleur et sa femme sont célébrés dans tout l'univers. Si telle est leur gloire dans la vie présente, pensez quelles seront au dernier jour leurs récompenses et leurs couronnes. Déjà par anticipation, quelle joie, quel avantage, quel honneur n'ont-ils pas pour avoir vécu si longtemps avec Paul?

Certes, ce que j'ai d'abord dit, je le redis en ce moment, et je ne cesserai de le dire : ce ne sont pas les seuls enseignements des saints, leurs exhortations et leurs conseils qui nous rendent meilleurs et plus heureux; leur simple aspect, la manière dont ils portent leurs vêtements, la forme elle-même de leurs chaussures nous font également du bien. Ce n'est pas une médiocre leçon pour la direction de notre vie, d'apprendre comment ils usaient des choses nécessaires. Non contents de se renfermer dans les bornes de la modération et d'éviter l'abus, parfois ils s'en interdisaient même l'usage; ils vivaient dans la faim, la soif et la nudité. Paul imposait ce précepte à ses disciples : « Ayant de quoi nous nourrir et nous couvrir, n'en demandons pas davantage. » I *Tim.*, VI, 8. Il dit à son propre sujet : « Jusqu'à cette heure nous souffrons la faim et la soif, nous sommes nus et meurtris de soufflets. » I *Corinth.*, IV, 11. Mais il sera bon de revenir ici sur une chose que je disais à l'instant; il est nécessaire de développer une parole qui se présente souvent à notre pensée. Quelle est cette parole? Que la manière même dont les apôtres étaient vêtus, renferme pour nous les plus utiles leçons. Mais voilà qu'au moment où je vous la répète, s'offre à mon souvenir la loi posée par le Christ en ces termes : « N'ayez ni or, ni argent, ni airain dans vos ceintures; ne portez ni souliers, ni bâton dans vos voyages. » *Matth.*, X, 9-10. Or, il est manifeste que Pierre avait des sandales, puisque l'Ange, en venant l'éveiller dans sa prison pour le rendre à la liberté, lui dit : « Reprends tes sandales, jette autour de toi tes vêtements, et suis-moi. » *Act.*, XII, 8. Et Paul écrit à Timothée : « Apporte-moi en venant le manteau que j'ai laissé chez Carpus à Troade, ainsi que mes livres et surtout mes parchemins. » II *Tim.*, IV, 13. Que dites-vous? Le Christ défend d'avoir des chaussures, et vous avez un manteau, un autre a des sandales! — Si c'étaient là des hommes sans importance, en voyant qu'ils n'obéissent pas en tout à leur maître, on n'aurait pas à s'en préoccuper; mais ce sont là les coryphées du chœur apostolique, les principaux disciples du Christ, prêts à lui sacrifier leur vie, à l'écouter en toute chose; Paul, non content d'accomplir ce qui est ordonné, s'élance par delà les limites, et vit du travail de ses mains, tout en permettant aux autres de vivre de l'Evangile, faisant ainsi plus qu'on ne commande : il importe donc de rechercher pourquoi des serviteurs aussi soumis à la loi du Christ, paraissent la transgresser dans cette disposition particulière.

Au fond, ils ne la transgressent pas, et mon explication ne servira pas seulement à justifier la conduite de ces apôtres, elle aura de plus pour effet de fermer la bouche aux Gentils. Beaucoup de ceux qui pillent les maisons des veuves, dépouillent les orphelins, marchent entourés des biens d'autrui; hommes qui ne le cèdent pas aux loups en rapacité, qui vivent du travail des autres, s'ils aperçoivent quelqu'un des fidèles qu'une santé faible et chancelante oblige à se mieux couvrir, ils nous jettent aussitôt à la face la loi du Christ; et les voilà qui nous disent : Le Christ ne vous a-t-il pas défendu d'avoir deux tuniques, de porter des chaussures? Comment donc méconnaissez-vous en cela sa défense? Puis, quand ils ont déversé le ridicule, le mépris et l'outrage sur leurs frères, ils se retirent satisfaits. Pour empêcher le retour de ces injustices, frappons sans pitié sur une telle impudence. Un mot suffirait pour nous débarrasser de ceux qui parlent ainsi. Et ce mot, quel est-il? Si vous croyez en Jésus-Christ, vous avez raison de nous adresser ces reproches et de nous faire ces questions : mais si vous ne croyez pas en lui, pourquoi vous faites-vous une arme de sa loi? S'agit-il de nous trouver en faute, le Christ est pour vous un législateur digne de toute confiance; s'agit-il de l'adorer et de lui rendre hommage, vous ne tenez plus aucun compte du Maître de l'univers.

Dans quel but Notre-Seigneur a-t-il ordonné à ses apôtres de n'avoir qu'une seule tunique.

2. Mais de peur qu'ils ne s'imaginent que c'est faute de réponse directe, que nous leur opposons cet argument, venons-en à la solution des questions qu'on soulève. Quelle est cette solution? dans de semblables lois, il faut examiner à quels hommes, en quel temps, pour quelle cause le Christ les imposa. Ce sont là des choses sur lesquelles il ne faut pas glisser rapidement et sans réflexion; les personnes, le temps, la cause exigent de notre part une sérieuse étude. Tout cela bien considéré, nous verrons que ces prescriptions ne sont pas faites pour tous, qu'elles regardent uniquement les apôtres, et encore n'est-ce pas d'une manière absolue, mais bien pour une époque déterminée. Qui nous l'apprend? Le législateur lui-même; car, appelant à lui ses douze disciples, il leur dit : « Ne marchez pas dans la voie des nations et n'entrez pas dans la cité des Samaritains. Allez plutôt aux brebis de la maison d'Israël qui ont péri; guérissez les infirmes, purifiez les lépreux, chassez les démons; ce que vous avez gratuitement reçu, donnez-le gratuitement. N'ayez ni or, ni argent, ni airain dans vos ceintures. » *Matth.*, x, 6-9. Voyez la sagesse du Maître, voyez comme il allége ce précepte. C'est après leur avoir dit : « Guérissez les infirmes, purifiez les lépreux, chassez les démons, » *Ib.*, 8, après leur avoir départi la grâce avec tant d'abondance, qu'il leur impose ce commandement : par le pouvoir des miracles, il leur rend la pauvreté légère et facile. Ce n'est pas là seulement ce qui montre qu'une telle abnégation n'est exigée que des apôtres; cela ressort de plusieurs autres circonstances. Il punit celles des vierges qui n'ont pas d'huile dans leurs lampes; il adresse aux réprouvés les plus sévères reproches, parce que le voyant en proie à la faim, ils ne lui ont pas donné à manger, et qu'ils ne lui ont pas donné à boire quand il souffrait la soif. Or, celui qui n'a pas d'argent ni même de chaussure, qui ne possède qu'un habit, comment ferait-il pour nourrir le prochain, pour vêtir l'homme nu, recueillir l'étranger dans sa maison?

D'autres traits de lumière viennent se joindre à ceux-là. Quelqu'un aborde le Sauveur et lui dit : « Maître, que devrai-je avoir fait pour obtenir la vie éternelle? » Et comme, après qu'on lui a rappelé toutes les obligations consacrées dans la loi, il insiste encore en disant : « J'ai observé tout cela depuis mon enfance, que me reste-t-il à faire? » le Sauveur lui répond : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, et donnes-en le prix aux pauvres; puis viens, suis-moi. » *Matth.*, XIX, 16, 20, 21. S'il eût voulu faire de cela un ordre, le Christ aurait dû le dire en premier lieu, le donner sous forme de loi, le ranger au nombre des préceptes, et non l'insinuer comme un conseil, comme une simple exhortation. Cette manière de parler : « Vous n'aurez ni or, ni argent..., » *Matth.*, x, 9, est bien celle du commandement; tandis que celle-ci : « Si vous voulez être parfait..., » *Ibid.*, XIX, 21, annonce le conseil et la persuasion. Or, donner un conseil n'est pas la même chose que poser une loi. Celui qui pose une loi, procure par tous les moyens possibles l'exécution de ce qu'il a ordonné; tandis que celui qui se contente de conseiller et de persuader, s'adressant au jugement de l'auditeur pour le choix des choses qui lui sont dites, le laisse maître d'accomplir les unes et de négliger les autres. Aussi n'est-il pas dit simplement : « Allez, vendez ce que vous avez, » *Ibid.*, de peur que vous n'y voyiez une loi. Et quoi donc? « Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, » pour que vous sachiez bien que cela dépend de la volonté des auditeurs. Il est donc évident que cette loi regardait uniquement les apôtres.

Mais la question principale n'est pas encore résolue. En effet, bien que ces ordres soient pour eux seuls, comment lorsqu'il leur est défendu de porter des chaussures et d'avoir deux habits, l'un a-t-il des sandales et l'autre un manteau? Que répondrons-nous? Le Christ n'a pas voulu que les apôtres fussent pour toujours enchaînés à cette loi, il les en affranchit au moment de mourir pour notre salut. Qu'est-ce qui nous le montre? Les paroles mêmes du Sauveur. Sur le point d'aller souffrir sa passion, il les appelle et leur dit : « Lorsque je vous envoyais sans sac et sans bourse, avez-vous manqué de rien? De rien, lui répondirent-ils. Il ajoute alors : « Maintenant, que celui qui a un sac



ou une bourse, les prenne, et que celui qui n'en a pas, vende son habit pour acheter un glaive.» *Luc.*, XXII, 35-36. Eh bien, soit, observera-t-on peut-être, ces paroles mettent les apôtres à l'abri de toute accusation; mais pourquoi le Christ ordonne-t-il des choses opposées? Tantôt il dit: «N'ayez pas de bourse,» *Matth.*, X, 10, et tantôt: «Que celui qui a un sac ou une bourse, les prenne avec lui.» Comment expliquer cette conduite? — Elle est parfaitement digne de sa sagesse et de sa sollicitude pour ses disciples. Il leur imposa cet ordre au commencement, pour leur enseigner par les actes et l'expérience la grandeur de son pouvoir, et pour qu'ils eussent ensuite le courage de parcourir l'univers. Mais, une fois qu'ils eurent reconnu sa puissance, il voulut qu'ils fissent preuve de leur propre vertu; il ne devait pas les porter dans ses bras jusqu'au bout de la carrière, il permit donc qu'ils eussent à subir l'épreuve du labeur, afin de ne pas les laisser s'endormir dans l'inaction. De même que ceux qui donnent des leçons de natation, ont coutume au début de soutenir de la main leurs élèves avec le plus grand soin; puis, après un, deux ou trois jours d'exercice, ils leur retirent graduellement ce point d'appui en leur signifiant d'avoir à ne plus compter que sur eux-mêmes, les laissent enfoncer un peu et boire à longs traits l'onde amère; de même en agit le Christ envers ses disciples: au début de leur apostolat, il leur épargne toute souffrance, petite ou grande, il est toujours là pour les entourer de sa protection, et leur procurer toute chose avec abondance; mais plus tard il veut qu'ils déploient un courage en rapport avec les besoins, il leur ôte en partie le secours de sa grâce et les met dans la nécessité d'agir beaucoup plus par eux-mêmes.

Voilà ce qui nous explique pourquoi, lorsqu'ils n'avaient ni souliers, ni ceinture, ni bâton, ni monnaie, rien ne leur manquait; car à cette question du Christ: « Avez-vous manqué de quelque chose? ils répondaient: De rien. » *Luc.*, XXII, 35. Et dans le temps, au contraire, où il leur était permis d'avoir un sac, une bourse, une chaussure, nous les trouvons souffrant la faim, la soif et la nudité dans leurs courses apostoliques. Il résulte clairement de là qu'en les soumettant aux dangers et aux angoisses, il a voulu leur assurer la récompense. Ainsi font les oiseaux à l'égard de leurs petits: tant que les ailes de ces derniers sont faibles, ils se tiennent dans le nid avec eux et leur prodiguent les soins les plus tendres; mais quand ils les voient pourvus d'ailes assez fortes, capables de fendre l'air, ils leur apprennent d'abord à voler autour du nid et les conduisent ensuite plus loin, en les soutenant dans les premières tentatives, puis leur retirent entièment leur concours. Telle est l'image de la conduite du Christ. La Palestine est le nid où il nourrit ses disciples; et quand il leur eut appris à voler en les accompagnant et les soutenant, il ouvrit le monde à leur essor et leur ordonna de se suffire à eux-mêmes. Or, que cela soit vrai, qu'il les ait envoyés dénués de tout, avec un seul habit, sans chaussures, dans le but de leur manifester sa puissance, ses paroles bien comprises ne nous permettent pas d'en douter. Il ne se contente pas de leur dire: Prenez un sac et une bourse. Non, il revient sur le passé et leur dit: « Lorsque je vous envoyais sans sac et sans bourse, avez-vous manqué de rien? » N'est-ce pas comme s'il disait: Tous les biens ne vous étaient-ils pas prodigués? n'étiez-vous pas au sein de l'abondance? Et maintenant je veux que vous soyez obligés de pourvoir à vos propres besoins et que vous éprouviez l'indigence. Ainsi donc, je vous affranchis de cette première loi; je vous permets d'avoir un sac et une bourse; vous ne devez plus vous regarder comme des instruments inanimés dont je me sers pour accomplir mon œuvre: le moment est venu de montrer votre propre philosophie.

3. Et cependant, me dira-t-on, la grâce n'eût-elle pas brillé davantage s'ils avaient toujours été dans les mêmes conditions? — Mais ils n'auraient pas acquis la même gloire: s'ils n'avaient eu jamais à subir l'affliction, la tentation, l'indigence, la persécution, les angoisses, leur vie se serait écoulée dans un repos sans honneur. Non, à l'éclat de la grâce doit maintenant se joindre celui d'une vertu éprouvée, pour que personne n'eût occasion de dire qu'ils n'avaient rien fait par eux-mêmes, que tout avait été fait

par la force de Dieu. Il pouvait sans doute les maintenir jusqu'à la fin dans la même abondance; mais il ne l'a pas voulu pour les nombreuses et fortes raisons que nous avons plusieurs fois signalées à votre charité. Au fond, nous n'en avons donné qu'une. En voici une autre qui ne le cède pas à celle-là : ils devaient apprendre de la sorte à se contenter de peu. C'était, en troisième lieu, pour qu'on ne les honorât pas comme des êtres supérieurs à l'humanité. C'est pour toutes ces raisons et pour beaucoup d'autres qu'au moment de les laisser exposés à mille accidents imprévus, il ne voulut pas les retenir sous le joug de la première loi; il en relâcha les liens, il en adoucit les sublimes exigences, pour que le fardeau de la vie ne leur fût pas aussi lourd à porter, pour qu'ils n'eussent pas en même temps les fréquentes épreuves de l'abandon et les rigoureuses obligations du renoncement. Mais comme il fallait que sa pensée, d'abord obscure, fût ensuite expliquée d'une manière plus claire, après leur avoir dit : « Que celui qui possède un sac et une bourse, les prenne avec lui, » *Luc.*, XXII, 36, il ajoutait : « Et que celui qui n'en a pas, vende son habit pour acheter un glaive. » Qu'est-ce à dire? Est-ce qu'il armait ses disciples, celui qui leur donnait cette leçon : « Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui la gauche; » *Matth.*, V, 39; *Luc.*, VI, 29, celui qui nous ordonne de bénir ceux dont nous recevons des outrages, de supporter les injustices qu'on nous fait, de prier pour ceux qui nous persécutent? nous armerait-il maintenant, et nous armerait-il seulement d'un glaive? Comment accorder cette conduite avec la raison?

Si les armes étaient absolument nécessaires, ce n'est pas le glaive seul qu'il fallait réclamer : le bouclier, le casque et la cuirasse n'étaient pas moins indispensables. Assurément, si l'œuvre nouvelle devait s'accomplir par des moyens humains, ce précepte n'était que ridicule. Auraient-ils possédé des armes de toute espèce, en face des violences et des embûches de tant de peuples et de tyrans, de nations civilisées et de races barbares, comment auraient pu triompher onze contre tous? Eussent-ils même pu supporter les hennissements des chevaux? l'aspect seul de l'armée ennemie n'eût-il pas glacé de frayeur des hommes qui n'avaient connu dans leur vie que leurs petits lacs, leurs fleuves et leurs marécages? Pourquoi donc leur parle-t-il ainsi? Par cette parole, il voulait leur indiquer le piége que les Juifs lui tendaient et dans lequel ils allaient le prendre. S'il ne s'exprime pas clairement, s'il emploie une sorte d'énigme, c'est pour ne pas jeter les siens dans un nouveau trouble. Quand vous l'entendez prononcer ces mots : « Ce que je vous ai dit à l'oreille, prêchez-le sur les toits; ce que vous avez entendu dans les ténèbres, annoncez-le au grand jour; » *Matth.*, X, 27; *Luc.*, XII, 3; vous ne comprenez pas sans doute qu'il faille abandonner les rues et les places publiques pour monter sur les toits, et prêcher de là l'Evangile. La conduite des disciples nous montre qu'ils ne l'avaient pas non plus compris ainsi. Par ces expressions : *sur les toits, au grand jour,* il leur signifie qu'ils doivent prêcher aux peuples avec une entière liberté; et par ces autres expressions: *à l'oreille*, *dans les ténèbres*, il entend ce petit coin du monde, cette contrée de la Palestine, où lui-même leur avait enseigné ce qu'ils iraient répandre dans tout l'univers. Et dans le fait, ce n'est pas dans les ténèbres, ce n'est pas à l'oreille qu'il leur avait parlé, mais bien et plus d'une fois sur les montagnes et dans les synagogues.

Voilà comment vous devez encore l'interpréter ici. De même donc que les toits dont il parlait n'ont été pour nous qu'une métaphore; de même le glaive dont il parle maintenant n'est pas un glaive véritable, mais bien le signe des embûches qui l'entouraient et des souffrances qu'il allait réellement subir de la part des Juifs. Ce qui suit le prouve d'une manière évidente. A peine a-t-il dit, en effet, qu'il faut acheter un glaive, qu'il ajoute aussitôt : « Car les choses qui ont été écrites de moi doivent s'accomplir; il a été confondu avec les hommes d'iniquité. » *Luc.*, XXII, 37; *Isa.*, LIII, 12. Et lorsque les disciples lui répondent : « Nous avons ici deux glaives, » ne comprenant pas sa pensée, il leur dit : « Cela suffit. » *Luc.*, XXII, 38. Cela ne suffisait pas cependant; car, à vouloir user des ressources humaines, ni deux, ni trois, ni cent glaives même

n'auraient été suffisants; et, s'il repousse les moyens humains, ces deux glaives sont inutiles. Il ne veut pas leur donner le mot de l'énigme, pas plus que dans beaucoup d'autres circonstances; il laisse aux événements le soin d'expliquer celles de ses paroles que les auditeurs n'ont pas comprises. Nous en voyons un exemple dans ce qu'il dit touchant sa résurrection : « Détruisez ce temple, et dans trois jours je l'aurai rebâti. » *Joan.*, II, 19. Et les disciples ne comprenaient pas ce qu'il disait, comme l'atteste formellement l'Evangéliste : « Mais quand Jésus fut ressuscité, ils crurent à sa parole et à l'Ecriture. » *Ib.*, 22. Plus loin il dit encore : « Ils ne savaient pas alors que le Christ devait nécessairement ressusciter d'entre les morts. » *Ib.*, XX, 9.

4. C'en est assez, la question est désormais résolue; il est temps que nous en venions à l'autre partie de la salutation qui nous occupe. Qu'a-t-il donc été dit, et comment y reviendrons-nous? Nous avons proclamé le bonheur de Priscille et d'Aquilas, parce qu'ils ont vécu dans la même maison que Paul, parce qu'ils ont étudié dans le plus grand détail sa manière de se vêtir et de porter une chaussure, tous les traits de sa vie. C'est à cette occasion que nous nous sommes demandé pour quel motif, lorsque le Christ leur défendait de rien avoir, si ce n'est un seul habit, l'un d'eux avait des sandales et l'autre un manteau. Ce discours a démontré qu'en usant de ces choses, loin de transgresser la loi, ils l'accomplissaient d'une manière rigoureuse. Nous vous le disons, non pour vous engager à thésauriser, à posséder au delà du nécessaire, mais bien pour vous fournir une réponse aux dérisions que les infidèles se permettent contre nous. En nous affranchissant de la première loi, le Christ ne nous a pas imposé le luxe des maisons, des esclaves, des lits somptueux, des vases d'argent et des autres objets semblables; il n'a voulu que nous rendre une liberté dont il avait d'abord supprimé l'usage. De là cette leçon de Paul : « Ayant le vivre et le vêtement, n'en demandons pas davantage. » I *Tim.*, VI, 8. Ce qui ne nous est pas nécessaire, nous devons le donner aux indigents, selon l'exemple de Priscille et d'Aquilas. De là les louanges, l'admiration, le magnifique éloge que l'Apôtre leur décerne. En disant, en effet : « Saluez Priscille et Aquilas, mes auxiliaires dans le Seigneur, » *Rom.*, XVI, 3, il signale la cause de son ardente charité. Quelle est cette cause? « Pour me sauver la vie, ils ont exposé leur tête. » *Ibid.*, 4.

Voilà donc pourquoi, dira quelqu'un peut-être, vous les aimez et les chérissez? — Oui, certes; car n'auraient-ils fait que cela, c'eût été pour eux une grande gloire. Celui qui sauve le général, sauve aussi l'armée; celui qui délivre le médecin d'un danger, rend la santé aux malades; celui qui arrache le pilote aux flots, protége le navire contre les fureurs de la tempête. De même, ceux qui sauvèrent le docteur du monde entier et versèrent leur sang pour conserver sa vie, furent les bienfaiteurs du monde; car en se dévouant pour le docteur, ils se dévouaient pour tous les disciples. Mais ce n'est pas seulement à l'égard du maître qu'ils se montrèrent tels, ils déployèrent la même sollicitude à l'égard de leurs frères, et ce qui suit ne vous permet pas d'en douter. Après avoir dit : « Ils ont exposé leur tête pour me sauver la vie, » il ajoute : « Je ne suis pas seul à leur rendre grâces; toutes les églises des Gentils ont pour eux la même reconnaissance. » Que dites-vous? Quoi! des faiseurs de tentes, de pauvres artisans, qui n'ont que le strict nécessaire, méritent la reconnaissance de toutes les églises des Gentils? Et quel si grand bien ces deux personnes ont-elles pu faire à tant d'églises? par quels trésors, quelle si grande puissance, quel merveilleux crédit auprès des grands? — Non, ces deux personnes n'eurent ni richesses, ni puissance, ni crédit; mais elles avaient quelque chose qui l'emporte sur tout cela, un courage à toute épreuve, une âme généreuse et toujours prête à braver tous les dangers. C'est là qu'est la source des services qu'elles ont rendus, du salut qu'elles ont opéré. Et dans le fait, ceux qui vivent au sein de l'opulence, mais à qui la sagesse fait défaut, ne peuvent pas servir utilement les églises comme le font ceux dont la grandeur d'âme éclate dans la pauvreté. Et que personne ne regarde ce que je dis comme un paradoxe; c'est une vérité qui se démontre par les faits mêmes.

Le riche a beaucoup de sujets d'amoindrissement et d'ennui ; il craint pour ses maisons, ses serviteurs, ses champs, ses trésors ; il lui semble sans cesse qu'on va lui ravir quelque chose : une grande domination est toujours une grande servitude. L'indigent, au contraire, affranchi qu'il est de ces assujettissements et de ces sollicitudes, est un lion qui respire le feu ; doué d'une âme généreuse, il s'élève au-dessus de tout, il accomplit sans peine tout ce qui peut servir au bien des églises, sans en excepter les réprimandes et les corrections ; il est prêt à subir d'innombrables labeurs pour la gloire du Christ. Plein de mépris pour la vie présente, il ne connaît pas d'obstacle à son travail, il n'est rien qu'il n'accomplisse avec joie. Que craindrait-il, en effet, je vous prie de me le dire? Qu'on ne le dépouille de ses biens? Personne n'oserait le prétendre. Qu'on ne le chasse de sa patrie? Mais toute cité sous le soleil est la sienne. Qu'on n'amoindrisse la somme de ses plaisirs ou le nombre de ses satellites? Mais il a dit adieu à toutes ces choses, et voilà qu'il est déjà le citoyen du ciel et qu'il se hâte d'arriver à la vie future. Faut-il qu'il se sacrifie lui-même et qu'il répande son sang, il ne demandera pas grâce. De là vient qu'il est plus puissant et plus riche que les tyrans, les rois, les peuples, l'univers tout entier.

Et pour que vous sachiez que notre parole n'est pas une adulation, mais bien une vérité ; que les hommes qui n'ont rien sont justement ceux dont la parole est la plus libre, dites-moi combien de riches il y avait du temps d'Hérode, combien d'hommes puissants. Or, quel est celui qui eut le courage de se déclarer, de s'élever contre le tyran ? Qui vengea les lois de Dieu méprisées? Ce ne fut certes pas un riche ; ce fut un pauvre, un homme dénué de tout, qui n'avait ni lit, ni table, ni domicile, un habitant du désert, Jean-Baptiste. Seul, ou du moins le premier de tous, il accusa le tyran avec une pleine confiance, il lui remit sous les yeux son mariage adultère ; à la face de tous, d'une voix que tous pouvaient entendre, il prononça contre lui la sentence de condamnation. Avant le précurseur, le grand Elie, qui ne possédait pas autre chose qu'un manteau, n'avait pas montré moins de courage en face de l'impie Achab, ce contempteur de toutes les lois. Non, rien n'inspire la liberté de la parole, le sang-froid dans le danger, rien ne donne la force et l'indépendance comme un dévouement absolu, l'éloignement de toutes les affaires du monde. Voulez-vous donc posséder une grande puissance? embrassez la pauvreté, dédaignez les choses du temps, regardez la mort comme une chose vaine; un homme ainsi disposé rendra de plus éminents services aux églises que les riches, les puissants et les rois eux-mêmes. Les rois, en effet, et ceux qui vivent dans l'opulence, ne font rien qu'au moyen des ressources matérielles, tandis qu'il accomplit souvent les plus grandes choses en affrontant les dangers et la mort. Eh bien, autant le sang l'emporte sur tout l'or du monde, autant l'efficacité de cette dernière action l'emporte sur celle de la première.

5. C'est à ce genre de vertu que s'étaient élevés les hôtes de Paul, Priscille et Aquilas. Dénués des biens terrestres, ils avaient une âme supérieure à tous les trésors, ils se tenaient prêts à mourir chaque jour, ils vivaient sans cesse au milieu des meurtres et du sang, ils souffraient un perpétuel martyre. De là l'état florissant de la religion dans ces anciens temps, alors que les disciples étaient si étroitement unis aux maîtres et les maîtres aux disciples. Paul rend ce témoignage, non-seulement aux fidèles dont nous parlons, mais encore à beaucoup d'autres. Ecrivant aux Hébreux, aux Thessaloniciens, aux Galates, il déclare qu'ils avaient tous à subir d'incessantes épreuves ; ses Epîtres nous les montrent dans la persécution, l'exil, la spoliation, les dangers les plus terribles; leur vie se passait dans de rudes combats; ils n'hésitaient pas à sacrifier leurs membres par dévouement pour leurs maîtres. « J'atteste, dit-il en s'adressant aux Galates, que, s'il eût été possible, vous eussiez arraché vos yeux pour me les donner. » *Galat.*, IV, 15. Il rend le même témoignage à Epaphras, qui habitait à Colosse : « Il a été malade jusqu'à la mort; mais Dieu a eu pitié de lui, et non-seulement de lui, mais encore de moi, pour que je n'eusse pas tristesse sur tristesse. » *Philip.*, II, 27. C'était là mani-

fester bien clairement la douleur que lui aurait causée la mort de son disciple. Bientôt après il fait connaître à tous la vertu de ce même Epaphras : « Il a été si près de la mort, il a exposé sa vie, pour me rendre les services que vous ne pouviez me rendre vous-mêmes. » *Ibid.*, 30. Peut-on être plus heureux qu'ils ne le furent, plus malheureux que nous ne le sommes? Ils donnaient leur sang et leur vie pour leurs instituteurs, et nous n'osons pas même prononcer une parole en faveur de ceux qui sont nos pères à tous; et quand nous les entendons injurier ou calomnier, soit par leurs enfants, soit par les étrangers, nous n'avons pas le courage d'élever la voix, de repousser l'injure, de combattre la calomnie. Et plaise à Dieu que nous ne soyons pas les premiers à ternir leur conduite ! Ce qu'il y a de certain, c'est que des infidèles ne se permettraient pas les indignités et les outrages qu'on entend sortir de la bouche de ceux qui nous sont, en apparence, unis par les liens de la même foi. Je me pose maintenant une autre question : D'où vient cette profonde indifférence, ce mépris de la piété, qui nous transforme en ennemis de nos pères? Certes, rien n'est capable de dissoudre et de ruiner l'Eglise, comme ce défaut d'union et de dévouement des disciples envers leurs maîtres, des enfants envers leurs pères, des sujets envers ceux qui les gouvernent. Si quelqu'un dit du mal d'un de ses frères, la lecture des Livres saints lui est interdite. «Comment oses-tu faire passer par tes lèvres les paroles de mon Testament?» *Psalm.* XLIX, 16. C'est Dieu qui parle ainsi, et bientôt il indique la cause de sa défense : « Tu t'asseyais pour dire du mal de ton frère. » *Ibid.*, 20. Et quand c'est à ton père spirituel que tes accusations s'adressent, tu te croirais digne d'aborder les portiques sacrés ! Comment excuser une telle conduite? Si celui qui maudit son père ou sa mère est puni de mort selon la loi, comment se peut-il qu'on ose parler contre un homme investi d'une paternité plus nécessaire et plus respectable? Ne craignez-vous pas que la terre ne s'entr'ouvre pour vous dévorer ou que le feu du ciel ne consume votre langue coupable? Ne savez-vous pas de quel châtiment fut frappée la sœur de Moïse, pour avoir élevé la voix contre ce chef de la nation? Elle tomba dans un état immonde, elle fut couverte de lèpre et descendit au dernier degré de l'ignominie; son frère eut beau prier pour elle, il n'obtint pas son pardon. C'était elle cependant qui, après avoir porté sur le bord du fleuve ce futur serviteur de Dieu, réussit à lui faire donner sa propre mère pour nourrice, pour que cet enfant ne suçât pas un lait étranger; et plus tard elle marchait à la tête des femmes comme il marchait à la tête des hommes ; elle s'était montrée partout la vraie sœur de Moïse, en partageant ses labeurs et ses angoisses. Mais dès qu'elle eut mal parlé contre lui, tous ses mérites ne purent la soustraire à la colère de Dieu; le Prophète lui-même dont les prières avaient obtenu grâce pour tout ce grand peuple, coupable de la plus horrible impiété, ne put apaiser le Seigneur par les plus ardentes supplications en faveur d'une sœur : Dieu la traita sans pitié, afin de nous apprendre à quel point on se rend coupable en parlant mal de ceux qui gouvernent, en jugeant les mœurs d'autrui. Au jour des vengeances, nous aurons à répondre devant lui, non-seulement de nos propres péchés, mais encore des jugements que nous aurons portés sur le compte des autres. Un péché naturellement léger s'aggrave souvent et quelquefois même devient impardonnable, quand le pécheur se permet de juger son prochain.

Ce que je dis n'est peut-être pas assez clair; je tâcherai de l'éclaircir davantage. Un homme a péché, et de plus il a condamné sans pitié un pécheur coupable de la même faute : au jour du jugement, il ne subira pas seulement la peine que mérite la nature de son péché, mais encore une peine plus que double et triple de celle-là; et cette peine sera motivée beaucoup moins par la faute qu'il a commise que par l'impitoyable jugement qu'il a porté. Or, que cela soit vrai, je le montrerai par les faits, par les leçons de l'expérience, comme je vous l'ai promis. Le pharisien n'était pas tombé dans le péché, il avait pratiqué la justice, il pouvait se vanter d'un grand nombre de bonnes œuvres; mais comme il se permit de juger un publicain, coupable de vol, d'avarice, de toute sorte de transgressions,

il eut à subir un châtiment bien supérieur à celui dont le publicain était digne. Si donc celui qui ne s'était pas rendu criminel, attira sur lui un si grand supplice pour avoir condamné par une simple parole un homme dont tout le monde connaissait les prévarications, nous qui prêchons si souvent chaque jour et qui cependant faisons le procès à la vie des autres, sur des choses même qui sont demeurées cachées, qui ne sont connues de personne, à quel supplice ne nous exposons-nous pas, je vous le demande, quel espoir de pardon pouvons-nous avoir? « Le jugement que vous aurez porté, est-il dit dans l'Evangile, c'est celui que vous subirez vous-mêmes. » *Matth.*, VII, 2.

6. Je vous en supplie donc, je vous en conjure, écoutez mes conseils, renoncez à cette funeste habitude. Nous ne nuirons en rien aux prêtres contre lesquels notre langue se déchaîne, soit que nous mentions, soit que nous disions la vérité. Le pharisien ne nuisit pas au publicain; il le servit, au contraire, quoique ses accusations fussent vraies. C'est sur nous-mêmes que nous attirons les plus grands maux, à l'exemple de ce pharisien qui tourna l'épée contre son propre sein, et ne se retira qu'en emportant une mortelle blessure. Pour ne pas éprouver le même sort, mettons un frein à notre langue. En effet, s'il ne put échapper au supplice, celui qui n'avait parlé mal que d'un publicain, à quel moyen de défense pourrons-nous recourir, nous qui parlons mal de nos pères? Si Marie fut châtiée avec tant de sévérité pour avoir une seule fois blasphémé contre son frère; pouvons-nous espérer échapper à la damnation, nous qui mille fois par jour accablons d'outrages nos chefs spirituels? Et qu'on ne me dise pas : Celui-là était Moïse; car il me serait trop facile de répondre : Celle-là était Marie. Du reste, que je vous montre clairement par une autre raison à quel point il vous est interdit, alors même que les prêtres seraient coupables, de condamner leur vie. Ecoutez ce que le Christ disait de ceux qui étaient à la tête du peuple : « Sur la chaire de Moïse sont assis les Scribes et les Pharisiens; faites donc tout ce qu'ils vous ordonnent de faire, mais ne faites pas selon leurs œuvres. » *Matth.*, XXIII, 2-3. Quoi de plus pervers que ces hommes, dont le zèle corrompait leurs futurs disciples? Et cependant il ne les dégrade pas de leur dignité, il ne les livre pas au mépris de leurs inférieurs; et certes rien de plus sage; car si les inférieurs s'arrogent une fois ce pouvoir, alors plus d'autorité qui se maintienne, tout gouvernement devient aussitôt impossible. Aussi, lorsque Paul, s'élevant contre le prince des prêtres, lui eut adressé cette blessante parole : « Dieu te frappera, mur blanchi; et tu siéges pour me juger! » et eut entendu quelques-uns de ses frères le blâmer et lui dire : « Tu outrages le pontife de Dieu; » voulant montrer à quel point on doit honorer et respecter les hommes constitués en dignité, « Je ne savais pas, dit-il, que c'était là le pontife du Seigneur. » *Act.*, XXIII, 3-5. C'est encore pour cela que David ayant surpris Saül, alors prévaricateur et respirant l'homicide, digne enfin de tout châtiment, non-seulement il lui fit grâce de la vie, mais il ne permit pas même qu'il fût prononcé contre lui une parole amère; et voici la raison qu'il en donne : « C'est le Christ du Seigneur. » I *Reg.*, XXIV, 7.

Ce n'est pas assez; nous pouvons encore démontrer d'une manière surabondante, combien il nous est interdit de nous ériger en censeurs des prêtres : Un jour que l'Arche était ramenée, de simples particuliers ayant voulu la soutenir quand elle menaçait de tomber, ils furent châtiés pour ce seul fait et frappés de mort sur la place même, par la main du Seigneur, alors néanmoins que leur action n'avait en apparence rien de déraisonnable; car, bien loin de renverser l'Arche, ils l'empêchaient de tomber. C'était donc pour vous apprendre solennellement la dignité des prêtres et la défense faite à leurs inférieurs, à ceux qui sont dans le rang des laïques, d'entreprendre de les corriger, que ces hommes furent frappés de mort au milieu de la multitude; un tel prodige devait effrayer tous les autres et leur faire voir qu'ils ne doivent jamais s'immiscer dans les secrets du sacerdoce. Au fond, s'il était permis à chacun, sous prétexte de redresser les mauvaises actions, de s'élever contre la dignité sacerdotale, comme de semblables occasions ne manqueraient jamais,

tous les rangs seraient confondus, il n'y aurait plus désormais de différence entre les gouvernants et les gouvernés. Que personne toutefois ne se persuade que c'est là une accusation dirigée contre les prêtres; « par la grâce de Dieu ils donnent au monde, vous le savez bien, l'exemple de la vertu, et jamais ils n'ont donné de prise à la critique; » je veux uniquement vous apprendre que, dans le cas même où vos pères prévariqueraient, où vos maîtres tomberaient dans une rigueur excessive, il serait encore imprudent à vous de les maudire et de les outrager. Si le Sage, en effet, a pu dire en parlant de notre père selon la chair : « Se jette-t-il en dehors de la raison, ayez pour lui de l'indulgence; » *Eccli.*, III, 15; car pourrez-vous jamais lui rendre ce qu'il vous a donné? A plus forte raison cette loi doit-elle être observée vis-à-vis de nos pères spirituels. Le devoir de chacun, c'est de scruter avec soin sa propre vie, pour qu'on ne nous dise pas au grand jour des vengeances : « Hypocrite, comment se fait-il que vous voyiez une paille dans l'œil de votre frère, et que vous ne fassiez pas attention à la poutre qui est dans votre œil? » *Matth.*, VII, 3.

Voici la conduite des hypocrites : En public, sous les yeux de tout le monde, les voilà qui baisent les mains des prêtres, embrassent leurs genoux, se recommandent à leurs prières, viennent frapper à leur porte quand il faut recourir à leur pouvoir de purifier; et puis, chez eux et sur la place publique, ils accablent d'outrages ceux qui sont pour nous les auteurs ou les ministres des plus grands biens, ou du moins ils applaudissent à ceux qui les insultent. Si ton père est réellement un homme vicieux, d'où vient cette confiance que tu donnes au ministre de nos terribles mystères? Et s'il te paraît vraiment digne de ta confiance, comment supportes-tu ceux qui disent du mal de lui? comment ne leur fermes-tu pas la bouche et ne leur témoignes-tu pas ton indignation et ta douleur, afin d'obtenir un droit aux récompenses que Dieu décerne aux éloges même des médisants? Ils ont beau vomir mille outrages, ils te loueront néanmoins et te respecteront pour ta piété filiale; si nous agissons autrement, tous nous condamneront, sans en excepter les médisants eux-mêmes. Et ce n'est pas encore là ce qu'il y a de plus terrible : nous aurons encore à subir, pour une telle conduite, les derniers châtiments. En effet, rien ne porte atteinte aux églises comme une telle maladie; un corps, dont les nerfs ont perdu leur puissance d'action, est sujet à bien des infirmités, et cela suffit pour rendre la vie malheureuse. Il en est de même d'une église que n'entoure plus de ses anneaux indestructibles la forte chaîne de la charité : les guerres s'y multiplient, la colère de Dieu la frappe, elle est sujette à des tentations sans nombre.

Eloignons donc tous ces maux, ne provoquons pas la colère divine, n'aggravons pas notre culpabilité, n'attirons pas sur nous d'inévitables supplices, ne travaillons pas au malheur de notre vie; laissant à celui qui connaît parfaitement les choses inconnues, le soin de juger la vie des autres, bornons-nous à condamner nos propres péchés. C'est ainsi qu'il vous sera donné d'échapper aux feux de la géhenne. Ceux qui se livrent à des recherches indiscrètes sur les fautes d'autrui, ne tiennent aucun compte de leurs propres fautes; et ceux, au contraire, qui se gardent bien de scruter la conduite du prochain, sont toujours en sollicitude sur leur propre conduite; ayant constamment sous les yeux les péchés qu'ils ont commis, se soumettant eux-mêmes à un examen rigoureux, à des peines sévères, ils auront plus tard un juge plein de douceur. C'est ce que Paul déclarait en ces termes : « Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés par le Seigneur. » I *Corinth.*, XI, 31. Voulons-nous donc obtenir une sentence favorable, oublions tout le reste, scrutons notre vie, réprimons les pensées qui nous induisent au mal, inclinons au repentir notre conscience, et ne cessons d'étudier toutes nos actions. De la sorte, nous déposerons le fardeau de nos péchés, nous mériterons une complète indulgence, nous passerons avec bonheur le temps de la vie présente et nous acquerrons les biens futurs, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père, en union avec le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

HOMÉLIES

SUR LE MARIAGE

AVANT-PROPOS

Les trois homélies suivantes nous ont paru pouvoir être réunies sous ce titre commun : *Du Mariage;* car c'est là le sujet dont elles traitent sous différents aspects. Elles sont de la même époque; c'est ce qui résulte évidemment des expressions mêmes de l'orateur : « Naguère, *il y a peu de jours,* dit-il au commencement de la deuxième, je vous ai parlé du mariage; » il va même jusqu'à rappeler le texte qu'il avait développé dans la première. En commençant la troisième, il dit également qu'il a naguère parlé de l'acte de répudiation; et c'est là, dans le fait, l'objet de la deuxième.

Chrysostome expose dans le premier de ces discours les sentiments de respect et de décence qui doivent présider aux noces chrétiennes; il s'élève avec beaucoup de vigueur contre les danses, les amusements et les chants obscènes usités dans ces fêtes, autant de dangers pour la chasteté de l'épouse. Il flétrit après cela d'une manière encore plus forte, les hommes mariés qui ne craignent pas de violer la foi promise, et qui prétendent même que le commerce avec une personne libre n'est pas un mal. Dans la deuxième homélie, il traite, comme nous l'avons dit, de l'acte de répudiation; et là il établit, contrairement à l'usage des Grecs modernes, qu'il n'est pas permis d'épouser une femme répudiée, alors même qu'elle l'a été pour cause d'adultère. Le sujet de la troisième est clairement indiqué dans le titre : « Quelles sont les femmes qu'on doit épouser? » Car tout le temps il est question du soin avec lequel il faut s'informer des mœurs et des sentiments d'une future épouse.

Dans l'édition de Morel et dans la traduction latine, le titre de cette dernière homélie est précédé de ces mots : « Eloge de Maxime; » mais nous ne les avons trouvés ni dans l'édition de Savilius, ni dans les deux manuscrits dont nous avons fait usage. Ce n'est pas à dire toutefois que cette addition, selon moi, soit à dédaigner; elle n'est pas le résultat d'une simple conjecture, ou bien un effet du hasard; on peut y voir le fruit de consciencieuses recherches, et peut-être serait-on en droit de l'attribuer à saint Jean Chrysostome. D'après Hermant, le personnage mentionné dans ce titre est Maxime, évêque de Séleucie, ville d'Isaurie, lequel avait porté la parole dans la même église, avant notre grand orateur. Et cela n'est pas invraisemblable; car les évêques qui venaient à Constantinople de toutes les parties de l'empire, étaient fréquemment invités par Chrysostome à nourrir son troupeau de la parole sainte. Dans cette supposition, favorisée par une allusion assez manifeste du pieux archevêque, les trois discours suivants auraient été prononcés dans la capitale de l'empire d'Orient.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

Sur ces paroles de l'Apôtre : « Pour éviter la fornication, que chaque homme vive avec sa femme. »

1. Je veux, encore aujourd'hui, vous amener à des ruisseaux de miel, d'un miel qui n'engendre jamais le dégoût. Car telle est la nature de Paul : quiconque emplit son cœur des flots qui jaillissent de cette source, devient l'organe de l'Esprit saint. Je vais plus loin et j'ajoute que les divines Ecritures nous inondent d'une volupté dont le miel lui-même ne nous donne qu'une faible image. C'est ce que le prophète déclarait en ces termes : « Que votre parole est douce à mon palais ! elle a plus de suavité que le miel par ma bouche ! » *Psalm.* CXVIII, 103. Elle n'est pas seulement plus suave que le miel, elle est encore plus précieuse que l'or et les pierreries les plus rares, plus pure que l'argent, la volupté qui naît des saints Livres. « Les discours du Seigneur, est-il écrit, sont des discours admirables de pureté, un argent éprouvé par le feu, séparé de tout alliage, sept fois épuré. » *Psalm.* XI, 7. Voilà pourquoi le Sage disait aussi : « Il n'est pas bon de manger beaucoup de miel, mais on ne saurait trop honorer de nobles discours. » *Prov.*, XXV, 27. Celui-là donne souvent un mal dont on était exempt; ceux-ci peuvent guérir les maladies dont on est affecté : le miel est dénaturé par le travail de la digestion; au contraire, plus on rumine la parole sacrée, plus elle devient utile et douce pour celui qui la possède et pour beaucoup d'autres. Lorsqu'il s'agit des aliments matériels, si l'on en prend avec une telle abondance qu'on éprouve ensuite des renvois, on est un objet de répulsion pour son hôte; mais si pareille chose a lieu quand on s'est rassasié de la nourriture spirituelle, c'est une suave odeur qu'on répand sur son prochain. David, à qui cette dernière nourriture était si largement départie, disait : « Du trop plein de mon cœur a débordé la bonne parole. » *Psalm.* XLIV, 2. De notre cœur peut également s'exhaler la mauvaise parole. La nature des aliments se montre d'une manière évidente dans celle des renvois; de même les paroles dont le cœur s'est rempli détermine celles qui sortent de la bouche. Si vous vous rendez au théâtre pour y écouter des chants impurs, vous aurez avec le prochain des entretiens de même nature, si, vous rendant au contraire à l'église, vous donnez votre attention à des entretiens spirituels, vous édifierez les autres par la sainteté de vos discours. De là ce que dit le Prophète : « De mon cœur a débordé la bonne parole. » C'était bien nous montrer quels étaient les mets dont il avait coutume de se nourrir. La même pensée faisait dire à l'Apôtre : « Que tout mauvais discours soit exclu de votre bouche, n'ayez que des discours édifiants. » *Ephes.*, IV, 29.

Quels sont les discours mauvais ? me demandera-t-on peut-être. Si vous connaissez les bons, vous connaîtrez par-là même les mauvais; car ceux-ci n'existent que pour nous faire mieux distinguer ceux-là. Et pour les bons vous n'avez pas même besoin que je vous les enseigne; Paul s'est chargé de nous en révéler la nature. Les bons discours, ajoute-t-il au même endroit, sont ceux qui servent à l'édification de l'Eglise. Ainsi donc, édifier le prochain, c'est le caractère propre des discours qui méritent d'être appelés bons; ceux qui corrompent et détruisent, méritent dès lors la qualification de mauvais et de pervers. Par conséquent, si vous êtes capable, mon bien-aimé, de faire entendre une parole qui puisse rendre meilleurs ceux dont elle frappe les oreilles, ne la retenez pas au temps du salut; mais si rien de semblable n'est dans votre pensée, si vous n'avez à prononcer que des paroles dépravées et corruptrices, taisez-vous et ne vous posez pas en accusateur de votre prochain. De telles paroles, bien loin de l'édifier, contribuent uniquement à sa ruine. Alors même qu'il aimerait la vertu, elles le pousseraient à l'orgueil, et s'il est sans énergie, elles le plongeront de plus en plus dans la négligence. Au fond, la parole mauvaise est celle qui pousse vers la corruption et celui qui la prononce, et celui qui l'entend; celle qui ne fait qu'enflammer les passions de l'un et de l'autre. Comme le bois et les sarments servent d'aliment au feu, les paroles corrompues servent

Manière de châtier sa langue.



d'aliment aux mauvaises pensées. Il faut donc bien se garder de dire tout ce qui nous vient à l'esprit; il faut plutôt chasser avec soin de son esprit toutes les mauvaises convoitises, toutes les pensées perverses. Si des raisonnements honteux se présentent inopinément à notre intelligence, qu'ils ne sortent jamais de nos lèvres, mais étouffons-les en secret. Quand des animaux féroces ou des serpents sont tombés dans une fosse, s'ils parviennent à s'élancer au dehors, ils n'en sont que plus furieux et plus terribles; tandis que s'ils y restent à jamais enfermés, ils ne sont plus à craindre, ils sont par là même hors d'état de nuire. Il en est de même des pensées mauvaises; s'il leur est donné de se produire au dehors, elles excitent de plus en plus la flamme intérieure, et si vous les tenez dans un silence absolu, elles vont perdant chaque jour de leur force, elles meurent en quelque sorte de faim et ne tardent pas à s'éteindre dans notre âme. Si donc une funeste pensée vient vous assaillir, ne lui donnez pas le concours de votre parole, et vous détruirez le foyer même du mal. Votre âme n'est pas pure, que votre bouche au moins le soit, gardez-vous de répandre votre corruption sur les autres, et vous ne nuirez ni au prochain ni à vous-même. En effet, ce n'est pas seulement celui qui parle, c'est encore celui qui écoute, dont la conscience est souillée par de mauvais discours. C'est pour cela que je vous conseille et vous conjure sans cesse, en premier lieu, de ne jamais émettre de semblables paroles, puis de ne pas les écouter quand elles viennent à frapper vos oreilles, et de vous attacher constamment à la divine loi. Celui qui suit fidèlement cette ligne de conduite, le Prophète le proclame heureux : « Heureux l'homme qui n'est pas allé dans le conseil des impies, qui ne s'est pas arrêté dans la voie des pécheurs, qui ne s'est pas assis dans la chaire de pestilence; mais dont la volonté se conforme à la loi du Seigneur, et qui médite cette loi le jour et la nuit. » *Psalm.* I, 1-2.

2. Dans les réunions mondaines, s'il arrive par hasard qu'on dise quelque chose de bien, ce bien est comme perdu dans la masse des propos corrupteurs. Quand il s'agit des saintes Ecritures, c'est tout l'opposé qui a lieu : vous n'entendrez jamais une parole blâmable, mais toujours des paroles qui procurent le salut et respirent la plus pure philosophie; telles sont celles qui viennent de vous être lues. Quelles sont ces paroles? « Concernant ce que vous m'avez écrit, dit l'Apôtre, il est bon pour l'homme de n'avoir aucun rapport avec la femme; mais, pour éviter la fornication, que chaque homme vive avec sa femme, et chaque femme avec son mari. » I *Corinth.*, VII, 1-2. Paul établit les lois qui doivent régir le mariage; il s'exprime avec une sainte liberté, sans fausse honte, et certes à bon droit. Son Maître avait honoré le mariage, et, bien loin d'en rougir, il l'avait rehaussé de sa présence et de ses dons; car il n'est pas un don plus beau, dans une telle circonstance, que de changer l'eau en vin : comment le disciple aurait-il rougi de poser les lois du mariage? Non, le mariage n'est pas un mal; le mal est dans l'adultère, le mal est dans la fornication, tandis que le mariage en est le remède. Ne le déshonorons donc pas par les pompes du diable; mais plutôt que les époux imitent aujourd'hui la conduite de ceux de Cana en Galilée : qu'ils appellent le Christ au milieu d'eux. Comment cela peut-il se faire, me demandera-t-on? Par les prêtres. « Celui qui vous reçoit, dit le Seigneur, me reçoit moi-même. » *Matth.*, x, 40. Si vous donnez l'exclusion au diable et à ses pompes, aux chants obscènes et lascifs, aux paroles honteuses, au désordre, aux rires immodérés, à toutes les turpitudes, en un mot; et si vous introduisez dans votre demeure les pieux serviteurs du Christ, par eux le Christ lui-même y sera bien certainement avec sa mère et ses frères. En effet, « quiconque fait ma volonté, dit-il, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère. » *Matth.*, XII, 50.

Je sais que plusieurs regardent une telle exhortation comme intolérable, et ne peuvent supporter que je tâche de déraciner une vieille habitude. Mais cela m'importe peu; je cherche à vous être utile et non à vous être agréable; je me passerai de vos applaudissements et de vos louanges, pourvu que je procure votre bien et que je vous persuade la vraie philosophie. Qu'on ne dise donc pas : C'est un usage. Quand il y a péché, n'invoquez pas l'usage. Du moment où

l'on commet un mal, détruisez l'usage, quelque ancien qu'il soit; et, s'il s'agit d'un bien, introduisez-le, ne craignez pas d'innover. Du reste, que ces honteuses pratiques ne datent pas de loin, mais qu'elles soient récemment implantées, vous pouvez vous en convaincre en vous rappelant de quelle manière Isaac épousa Rébecca, et Jacob Rachel. Ce sont là deux mariages mentionnés dans l'Ecriture; elle nous dit comment ces épouses furent amenées dans la maison de leurs époux; mais elle ne rapporte rien de semblable à ce que nous blâmons. On voit là des convives réunis, une table un peu plus qu'ordinaire, des parents invités au repas des noces; mais aucun instrument de musique, ni flûtes, ni cymbales; aucun de ces honteux usages pratiqués de nos jours. De nos jours, en effet, on se livre à la danse en faisant entendre des chants en l'honneur de Vénus, et ces chants ont pour objet des adultères réitérés, des amours illégitimes, la violation des serments les plus sacrés, des commerces infâmes, mille autres choses où l'impiété rivalise avec l'ignominie; après le spectacle de l'ivresse et de la turpitude, l'épouse subit encore les vœux hautement obscènes de l'assemblée. Quel droit avez-vous, je vous le demande, d'exiger d'elle la chasteté, quand dès le premier jour vous lui avez donné de telles leçons d'impudeur, quand vous avez pris soin de placer sous ses yeux des exemples qu'il faudrait éloigner des derniers de tous les esclaves?

Un père a travaillé si longtemps, en gardant cette jeune vierge avec sa mère, pour l'empêcher de rien dire ou de rien entendre de pareil; les appartements fermés, les gynécées, les gardiens fidèles, les portes et les verroux, la défense de sortir la nuit, de se montrer à qui que ce soit, même à ses proches, tant d'autres précautions plus minutieuses encore et plus sévères, rien n'a été négligé; et voilà que dans un seul jour vous dissipez tous ces trésors d'innocence, vous la formez à la corruption par toutes ces pompes impudiques, vous versez la dépravation dans l'âme de votre épouse! N'est-ce pas de là que proviennent les maux dont vous aurez à souffrir dans la suite, les adultères et les jalousies? N'est-ce pas à cela qu'il faut attribuer cette multitude d'enfants orphelins, de femmes veuves, la mort prématurée de tant de parents? Lorsque vous avez convoqué les démons par de telles pompes, donné satisfaction à leurs secrets désirs par ces discours obscènes; lorsque vous avez ouvert votre maison aux mimes, aux êtres les plus dégradés, à tout le théâtre; lorsque vous l'avez remplie de femmes perdues, et que, par votre fait, elle est envahie par l'impudente troupe des démons, quel bien pouvez-vous en attendre, dites-le-moi? Comment avez-vous le courage d'y convoquer aujourd'hui les prêtres, quand vous devez commettre de telles choses demain? Voulez-vous déployer une magnificence qui soit récompensée? réunissez les chœurs des pauvres. Mais cette seule idée vous fait rougir et vous couvre de honte? Quelle pitoyable anomalie! En attirant le diable chez vous, vous ne comptez pas vous déshonorer; c'est à la pensée d'avoir le Christ pour hôte, que la rougeur vous monte au front! En effet, une maison qui reçoit les pauvres, reçoit aussi le Christ; tandis que celle où dansent les mimes et les histrions, est le séjour où le diable triomphe. D'un côté, vos dépenses ne vous procurent aucun bénéfice, mais vous causent plutôt une perte grave; de l'autre, vos sacrifices seront immédiatement récompensés par les plus grands biens.

Mais il n'est personne dans la cité dont telle soit la conduite. — Eh bien, soyez le premier, donnez l'exemple, efforcez-vous d'établir un usage dont la postérité vous rapportera tout l'honneur. Si vous avez des imitateurs, si l'on marche plus tard sur vos traces, quand on voudra connaître la vérité, nos neveux et nos arrière-petits-neveux pourront dire: Voilà quel est celui à qui nous devons l'établissement de cette loi si belle. Dans les luttes dont la terre est le théâtre et l'objet, à propos de ces fêtes mondaines, le vulgaire célèbre le nom de ceux qui se distinguent par leur magnificence et leur splendeur: combien plus cette munificence spirituelle obtiendra-t-elle les éloges et la reconnaissance de l'univers entier! On louera dans tous les siècles l'auteur d'un tel changement, pour sa sagesse autant que pour sa libéralité. D'autres, encore une fois, pourront vous imiter; mais, comme vous aurez

jeté la semence, c'est à vous que reviendra la gloire de cette riche moisson. De là pour vous les joies de la paternité, une source de bénédictions pour vos enfants, une heureuse et longue vieillesse pour le père et la mère. De même enfin, que Dieu fait souvent entendre aux pécheurs cette menace : « Vos enfants seront orphelins et votre femme sera veuve ; » *Exod.*, XXII, 24; de même il promet à ses fidèles serviteurs une heureuse vieillesse et la réunion de tous les biens.

3. Ecoutez Paul : c'est à la multitude des péchés qu'il attribue surtout les morts prématurées. « C'est pour cela, dit-il, que beaucoup parmi vous sont accablés d'infirmités ou plongés dans le sommeil de la mort. » I *Corinth.*, XI, 30. Quand au contraire on nourrit les pauvres, il n'admet pas la possibilité d'un semblable malheur, et, s'il arrive un accident imprévu, un remède vous est aussitôt offert dans l'exemple de cette jeune fille qui demeurait à Joppé. Elle était morte, elle gisait sur la funèbre couche; mais les pauvres qu'elle avait nourris la rappelèrent à la vie par leurs prières et leurs larmes; tant il est vrai que les soupirs des veuves et des mendiants sont d'un tout autre secours que les danses profanes; ici le plaisir dure un jour, là le gain n'aura pas de terme. Comprenez ce que c'est qu'une épouse qui pénètre dans la maison de son époux, accompagnée de tant de bénédictions. Quelles couronnes ne sont pas éclipsées par celle-là? quelles richesses pourrait-on comparer à cette richesse? Et dans nos usages actuels, pas autre chose qu'une extrême folie, une aberration complète. Alors même qu'une telle conduite n'attirerait aucun châtiment, ne serait suivie d'aucune peine, quel supplice n'est-ce pas, sachez le reconnaître, de subir publiquement, en présence de tout le monde, les plus abominables propos, inspirés par l'ivresse des sens et la dépravation de l'intelligence?

Les pauvres du moins, quand ils ont reçu l'aumône, vous comblent de bénédictions et vous souhaitent mille biens; tandis que les autres, quand ils se sont gorgés de liqueurs et de viandes, font retomber les souillures de leurs discours licencieux sur la tête des nouveaux mariés. C'est une lutte diabolique qui s'engage entre eux, et, comme si c'était là une réunion, non de convives, mais d'ennemis, c'est à qui vomira les abominations les plus affreuses et les plus incroyables contre ces malheureux époux. Autre ne serait pas l'explosion de la haine : de ce hideux antagonisme résulte la dégradation par laquelle le mariage est inauguré. Avons-nous besoin d'une autre preuve, dites-moi, pour affirmer que ces actes et ces paroles se produisent sous l'impulsion des démons? Qui doutera désormais que ces esprits impurs ne dirigent à leur gré des âmes capables d'agir et de s'exprimer ainsi ? Personne, assurément; car voilà bien comment se traduit la reconnaissance du diable : les outrages, l'ivresse et une âme en délire, vous révèle son action. Si quelqu'un regardait comme un mauvais augure la présence des pauvres à pareil jour, et si cette crainte le détournait de les convoquer, nous lui dirions que ce n'est pas en nourrissant les pauvres et les veuves, mais bien les courtisanes et les débauchés, qu'on s'expose évidemment à toute sorte de chagrins et de calamités. C'est de ce jour que datent souvent des liaisons fatales : une femme perdue emporte en se retirant le cœur de l'époux lui-même; elle détruit l'affection à l'égard de la femme légitime avant même que ce sentiment se soit développé; elle fraude le plus précieux des biens, dissout les liens les plus sacrés : c'est l'adultère qui s'implante dès-lors dans la famille. Voilà ce que les parents ont à redouter, et cette crainte, en supposant même qu'elle fût seule, devrait faire exclure de la maison nuptiale les mimes et les danseurs; car le mariage n'est pas une école d'impudeur et de fornication, mais bien l'asile de la chasteté. Tel est le sens de la parole de Paul : « Pour éloigner la fornication, que chaque homme vive avec sa femme, et chaque femme avec son mari. » I *Cor.*, VII, 2. Voici les deux causes pour lesquelles le mariage est institué : la pureté des mœurs et la perpétuité de la race; ces deux causes en présupposent donc une autre : l'intérêt de la vertu. C'est après que la passion eut pris naissance que le mariage fut établi; il avait pour but d'obvier aux excès et d'obliger l'homme à se contenter d'une seule femme. Ce n'est pas le mariage considéré d'une manière absolue, qui

fonde la famille; c'est la parole que Dieu dit au commencement : « Croissez et vous multipliez, et remplissez la terre. » *Genes.*, I, 28. Cette parole est vérifiée par tous ceux qui vivent dans le mariage; mais ils ne sont pas les auteurs de la vie. C'est donc la chasteté qui est d'abord en jeu, du moment surtout où le genre humain a rempli la terre.

A l'origine des êtres, il est vrai qu'on devait désirer aussi d'avoir des enfants, mais pour perpétuer son nom et se survivre à soi-même. En effet, comme on n'avait pas encore la foi de la résurrection, comme la mort régnait sans contrôle et que les hommes en mourant s'imaginaient que tout périssait avec la vie présente, Dieu leur donnait une grande consolation dans la naissance des enfants; ils laissaient après eux leur image vivante, notre espèce se conservait, et ceux qui quittaient la terre et ceux qui leur survivaient, puisaient une vive joie dans cet enchaînement des existences. Et pour que vous sachiez bien que tel était alors le désir dominant, écoutez en quels termes se plaint et se lamente la femme de Job, après tant de malheurs éprouvés : « Voilà que ta mémoire disparait de ce monde avec tes fils et tes filles. » *Job.*, XVIII, 17. Ecoutez encore ce que Saül disait à David : « Jure-moi par le Seigneur que tu ne détruiras pas ma race et mon nom quand je ne serai plus. » I *Reg.*, XXIV, 22. Mais depuis que la résurrection est là debout à notre porte, et que la mort n'est plus comptée pour rien, nous avons pris une route bien supérieure et de tels soucis sont désormais superflus. Si vous désirez avoir des enfants, vous pouvez vous constituer maintenant une famille plus digne et plus avantageuse, par cette génération spirituelle qui nous a été révélée; vous aurez une plus noble paternité, de plus fermes soutiens pour votre vieillesse. Il ne reste donc en quelque sorte qu'un motif de se marier, la crainte de la fornication; le mariage est un remède qui nous a été donné. Si vous allez, par conséquent, après avoir embrassé cet état, vous plonger encore dans la corruption, c'est en vain, sans but et sans utilité, que vous êtes entré dans le mariage; je ne dis pas même assez; c'est pour votre malheur et votre perte. Il ne faut pas comparer la conduite d'une personne qui commet la fornication en dehors du mariage, et d'une autre qui la commet une fois mariée. Ce n'est plus même ici la fornication, c'est l'adultère. Ce que nous disons pourra paraître insolite; mais nous disons la vérité.

4. Nous n'ignorons pas que beaucoup se persuadent qu'on ne commet l'adultère qu'en entraînant dans le mal une femme mariée, et moi je prétends que tout commerce impur avec une femme non mariée, avec une femme publique même ou la dernière servante, de la part d'un homme marié, constitue le crime d'adultère. Car enfin, ce qui le détermine, ce n'est pas seulement la condition de la personne outragée c'est aussi la condition de celle qui lui fait outrage. N'allez pas m'objecter les lois humaines, qui ne traduisent devant les tribunaux et ne frappent de leurs châtiments que la femme coupable de ce crime, tandis qu'elles ferment les yeux sur l'homme marié, quand il a fait tomber dans le mal une malheureuse servante : je vous opposerai la loi de Dieu, qui fulmine avec une égale vigueur contre l'homme et contre la femme, et qui qualifie toujours le crime d'adultère. Après avoir dit, en effet : « Que chaque femme vive avec son mari; » l'Apôtre ajoute aussitôt : « Que l'homme accorde à la femme la bienveillance qui lui est due. » I *Cor.*, VII, 3. Que veut-il dire en s'exprimant ainsi ? S'agit-il là de l'administration des revenus, d'une dot à conserver intacte ? de riches vêtements, d'une table somptueuse, d'une nombreuse domesticité à fournir ? Quel est, ô Paul, le sens de votre parole ? quel est le genre de bienveillance que vous exigez ? car toutes ces choses sont autant de témoignages de bienveillance. Je ne pense à rien de semblable, nous répond-il; je demande la pudeur et la chasteté. L'homme ne s'appartient pas à lui-même, c'est à la femme qu'il appartient. Qu'il conserve donc intacte cette propriété, qu'il ne l'altère ni ne l'amoindrisse; le serviteur vraiment bienveillant est celui qui, dépositaire de l'argent de son maître, n'en détourne pas la moindre partie. Puis donc que l'homme est devenu la propriété de sa femme, qu'il montre sa bienveillance en

Le mal commis avec une femme mariée est aussi un adultère.

gardant fidèlement ce dépôt sacré. Et ce qui vous prouve d'une manière évidente que tel est le sens de la parole citée, Paul ajoute encore : « Ce n'est pas la femme qui a la propriété de son corps, c'est l'homme; l'homme à son tour n'est pas maître de lui, c'est la femme. » I *Cor.*, VII, 4. Par conséquent, lorsque vous verrez une courtisane vous attirant dans ses filets, animée d'une passion matérielle, dites-lui : Ce corps n'est pas à moi, il appartient à ma femme; je n'aurai pas la témérité d'en abuser, je ne saurais le prostituer à une autre. Que tel soit aussi le langage de la femme. Il y a ici une parfaite égalité d'honneur, quoique dans tout le reste Paul consacre la prééminence de l'homme, quand il dit : « Pour ce qui vous regarde personnellement, que chacun de vous ait pour sa femme l'amour qu'il a pour lui-même, et que la femme craigne son mari; » *Ephes.*, V, 33; et plus haut : « Le mari est le chef de la femme,... La femme doit être soumise à son mari. » *Ibid.*, 21-22. Comment se fait-il donc que, dans le texte dont nous parlons, il leur fasse une égale part de dépendance et d'autorité? En leur disant, en effet, qu'aucun d'eux ne s'appartient, qu'ils sont la propriété l'un de l'autre, ne les met-il pas sur un pied de complète égalité? Si l'homme a des droits sur la femme, la femme n'en a pas moins sur l'homme.

Encore une fois, pourquoi cette égalité d'honneur? C'est que la prééminence, nécessaire dans tout le reste, ne saurait plus exister ici : quand il s'agit de pudeur et de chasteté, l'homme n'a rien de plus que la femme; il est passible du même châtiment, quand il méconnaît les lois du mariage, et certes avec juste raison. Si la femme est venue vers toi, quittant son père et sa mère, abandonnant tout dans sa maison, ce n'est pas assurément pour être abreuvée d'outrages, pour se voir préférer une vile servante, pour vivre dans un perpétuel combat; non, c'est une compagne libre et honorable qui doit partager ta vie, c'est à ce titre que tu l'as reçue. N'est-ce pas une chose révoltante, que tu respectes et conserves avec tant de soin la dot qu'elle t'a donnée, tandis qu'un bien dont le prix est supérieur à celui d'une dot quelconque, la pureté, la sainteté de cette union, ce corps devenu ta propriété par un consentement réciproque, tu le souilles et le flétris? Si tu portais atteinte à la dot, tu devrais en rendre compte au père de ta femme; mais si tu portes atteinte à la chasteté, c'est Dieu lui-même qui te punira, lui qui a institué le mariage et qui t'a donné cette femme. Pour te convaincre de cette vérité, écoute ce que dit Paul en parlant des adultères : « Celui qui se rend coupable de mépris, ne méprise pas l'homme, mais Dieu, qui a mis au milieu de vous son Saint-Esprit. » I *Thessal.*, IV, 8. Vous voyez donc par combien de passages de l'Ecriture il est démontré qu'il y a crime d'adultère toutes les fois qu'on entraîne au mal, non-seulement une femme mariée, mais une courtisane même, alors qu'on est soi-même engagé dans les liens du mariage. La condition de la personne ne change rien au péché que la femme commet : pourquoi cette même condition, quelque inférieure et dépendante que la femme soit, exempterait-elle l'homme du reproche d'adultère? Ne perdons pas de vue l'œuvre de notre salut, et ne livrons pas notre âme au diable par un semblable péché. Il est la cause du renversement de beaucoup de familles; des guerres sans nombre n'ont pas d'autre motif : de là l'extinction de la charité, de toute bienveillance. En effet, de même qu'un homme chaste ne saurait jamais dédaigner et mépriser sa femme, de même il est impossible qu'un homme qui ne sait pas maîtriser ses passions demeure constamment fidèle à sa parole, sa femme aurait-elle en partage la plus éclatante beauté.

De la chasteté naît la charité, et de la charité une source intarissable de biens. Représentez-vous donc toutes les autres femmes comme des statues de pierre, sachant désormais que, si vous regardez l'une d'elles avec un désir mauvais, qu'elle soit libre ou mariée, vous êtes déjà coupable d'adultère. Voilà ce que vous devez vous redire chaque jour; si vous sentez naître en vous une flamme criminelle pour la femme de votre prochain, et diminuer en proportion un amour légitime, renfermez-vous dans le secret de votre maison, lisez avec attention le Livre saint, appelez Paul à votre aide, et vous éteindrez les feux impurs à force de répéter sa parole. Et,



de la sorte, il arrivera que votre femme deviendra pour vous l'objet d'une plus tendre affection, aucune passion étrangère ne venant altérer votre cœur ; ce n'est pas seulement elle qui revêtira de nouveaux charmes à vos yeux, c'est vous aussi qui serez plus digne d'estime et de respect. Il n'est rien en effet, non, il n'est rien de plus abject et de plus ignominieux qu'un homme qui déshonore le mariage. La vue de son beau-père, de ses amis et de ses concitoyens; j'en dis trop : la vue même de ses esclaves fait monter la rougeur à son front. Ce n'est pas là le seul mal à craindre; ajoutez que sa propre maison lui paraîtra plus repoussante qu'une prison quelconque, puisqu'il aura toujours son idole devant les yeux et que la femme impudique ne cessera de remplir son imagination.

5. Voulez-vous avoir une juste idée de la grandeur de ce mal? Songez à la vie que mènent ceux à qui leur femme est devenue suspecte : le boire et le manger leur deviennent insupportables ; ils s'imaginent voir leur table couverte de funestes poisons, ils fuient leur demeure comme un antre fatal, rempli de mille maux. Plus de sommeil paisible, plus de nuit qui suspende leurs tourments; la rencontre des amis et les rayons même du soleil les importunent; la lumière du jour leur est un cruel outrage, quand elle vient éclairer le déshonneur de leur femme; moins que cela, quand ils ont simplement le plus léger soupçon sur sa fidélité. Or, soyez persuadé qu'elle subit, de son côté, les mêmes angoisses en entendant raconter de vous de semblables horreurs, alors même qu'elle ne fait que soupçonner des rapports clandestins avec la femme impudique. Avec une telle pensée, ne vous contentez pas de fuir l'adultère, dissipez encore les soupçons. N'auraient-ils même aucun fondement, calmez par de douces paroles des craintes exagérées, car ce n'est ni la haine, ni l'orgueil, qui les inspirent, mais bien un ardent amour pour vous, le désir de conserver une position acquise : votre corps, je l'ai dit, est désormais la possession de votre femme, et celle de toutes les possessions qui lui tient le plus à cœur. Ne la blessez donc pas dans ses plus vives affections, ne lui faites pas une blessure mortelle. Si vous n'avez aucun ménagement pour elle, au moins craignez Dieu, l'implacable vengeur de tels crimes; redoutez les terribles châtiments dont il vous menace. C'est de ceux qui s'en rendent coupables, qu'il parle ainsi : « Leur ver ne mourra pas, leur feu ne s'éteindra jamais. » *Marc.*, IX, 45. Si les peines futures n'agissent pas sur vous avec assez de force, tremblez à la pensée des peines présentes.

Beaucoup de ceux qui s'attachent à des femmes perdues, trouvent ici-bas une fin déplorable, victimes des embûches qui leur sont tendues par ces femmes elles-mêmes. Pour éloigner un homme de sa femme légitime, de celle qui lui est unie par des liens sacrés, pour le tenir à jamais dans leurs filets, elles ont recours à des pratiques diaboliques, lui versant des boissons empoisonnées, sous le nom de filtres amoureux; leur vie n'est qu'un tissu de ruses et de tromperies; et quand elles ont jeté leur malheureuse dupe dans une grave maladie, quand cet homme, rongé par un mal cruel, consumé par la corruption, en proie à d'incessantes douleurs, est dépouillé de la vie, elles se rient de son supplice. Si vous ne craignez pas l'enfer, ô hommes, craignez du moins leurs artifices. Lorsque par vos impudicités vous aurez éloigné de vous l'assistance divine, que vous serez dénué de tout secours d'en haut, la courtisane vous attaquera sans crainte : appelant alors ses démons familiers, mettant en œuvre ses amulettes et tous ses mystérieux stratagèmes, dressant autour de vous tous les piéges, elle viendra aisément à bout de votre salut; après vous avoir couvert d'opprobres, elle vous livrera à la risée de tous vos concitoyens, si bien qu'ils n'éprouveront jamais pour votre infortune un sentiment de pitié. « Qui plaindra l'enchanteur mordu par le serpent, et quiconque joue avec les bêtes? » *Eccl.*, XII, 13. Et je ne parle pas des pertes d'argent, des soupçons sans cesse renouvelés, des emportements, de l'arrogance, des outrages que les insensés ont à souffrir de la part de leur impure idole et qui sont mille fois plus insupportables que la mort. Que la femme légitime vous dise seulement une parole dure, c'est ce que souvent vous ne pouvez tolérer; et vous êtes aux genoux de la cour-

tisane, alors même qu'elle vous accable de coups. Et vous ne rougissez pas de honte, et vous ne demandez pas à la terre de vous engloutir! Comment osez-vous venir à l'église et lever vos mains vers le ciel? Pouvez-vous bien invoquer Dieu de cette même bouche qui baisait tout à l'heure une prostituée? Dites-moi le secret d'une telle impudence; vous ne craignez pas, vous ne tremblez pas que la foudre ne tombe sur votre tête?

Si vous échappez aux regards de l'épouse outragée, vous déroberez-vous à l'œil qui ne se ferme jamais? A cet adultère qui disait : « Les ténèbres et les murs m'environnent, qu'aurais-je à redouter? » le Sage répondit : « Les yeux du Seigneur sont incomparablement plus lumineux que le soleil; ils voient à découvert les actions des hommes. » *Eccli.*, XXIII, 26-28. C'est tout cela qui vous explique le langage de Paul : « Que chacun de vous vive avec sa femme, et que chaque femme vive avec son mari. Que l'homme témoigne à sa femme la bienveillance à laquelle elle a droit, et que la femme agisse de même envers l'homme. » I *Cor.*, VII, 2-3. Ailleurs il est écrit: « Le miel découle des lèvres de la femme impudique; pour un peu de temps elle flattera votre palais; mais bientôt après vous la trouverez plus amère que le fiel, plus perçante qu'un glaive à double tranchant. » *Prov.*, V, 3-4. Le baiser de la courtisane a du venin, un venin latent et secret. Pourquoi donc recherchez-vous une volupté criminelle, qui enfante la mort, qui fait une blessure inguérissable, quand vous pouvez goûter un plaisir pur et qui n'a rien de nuisible? Dans une noble union, vous avez à la fois le plaisir et la sécurité, la joie et l'honneur, l'ornement de la vie et la pureté de la conscience; tandis que d'un autre côté vous ne trouverez qu'une intarissable amertume, une ruine incessante et d'implacables remords. Vous aurez beau vous cacher aux yeux des hommes, la conscience ne cessera de vous accuser; en quelque endroit que vous portiez vos pas, l'infatigable accusateur ne cessera de vous suivre et de faire retentir sa formidable voix.

A ne vouloir même que le plaisir, fuyez donc tout rapport avec la femme impudique. Rien ne cause plus de peines et de soucis, rien n'est plus vil que cet être. « Que le faon de ton amour, que la gazelle de tes affections t'entoure de sa tendresse..., ne puise à d'autre source qu'à celle de tes eaux. » *Prov.*, V, 15-19. Ayant une source limpide pourquoi puiser à des flaques impures et bourbeuses, qui exhalent les odeurs de la géhenne et te préparent d'indicibles tortures? Quelle excuse alléguer? Quel espoir de pardon? Ceux qui commettent l'impureté avant le mariage sont châtiés, ont un supplice à subir, comme ce convive qui n'avait pas la robe nuptiale; combien plus sévèrement seront punis ceux qui sont mariés? Car le crime est alors deux fois, trois fois plus grave, et parce que le plaisir légitime n'a pu vous détourner du coupable plaisir, et parce que ce n'est plus en ce cas une fornication, mais bien un adultère, le plus inexcusable des péchés. N'oublions jamais cela, ne cessons pas de le rappeler aux femmes. Je conclus donc par les paroles de l'Apôtre, développées dans ce discours; gardons-les fidèlement gravées dans notre mémoire; méditons-les dans l'Agora et dans nos maisons, le jour et la nuit, à table et sur notre couche, en un mot partout; enseignons aux femmes à nous les redire comme à les entendre de nous; afin qu'après avoir traversé la vie présente sans souillure, nous obtenions le royaume des cieux, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire soit au Père, en union avec l'Esprit saint, dans les siècles des siècles. Amen.

DEUXIÈME HOMÉLIE.

Sur ces paroles : « La femme est soumise à la loi tant que vit son mari; quand il s'est endormi, elle est libre de se marier à qui elle veut, mais seulement dans le Seigneur. Elle est néanmoins plus heureuse en demeurant comme elle est. »

1. Naguère le bienheureux Paul établissait devant nous la loi concernant le mariage et les droits du mariage, lorsque, écrivant aux Corinthiens, il leur parlait en ces termes : « En réponse à votre lettre, je vous dis qu'il est bon pour l'homme de n'avoir point de femme; mais, pour



éviter la fornication, que chacun vive avec sa femme et que chaque femme vive avec son mari. » I *Cor.*, VII, 1-2. Et c'est à ce sujet que nous avons consacré tout notre discours. Nous devons encore vous y ramener aujourd'hui, puisque aujourd'hui Paul nous en parle encore. Vous l'avez entendu s'écrier : « La femme est soumise à la loi tant que vit son mari; quand il s'est endormi, elle est libre de se marier à qui elle veut, mais seulement dans le Seigneur. Elle sera néanmoins plus heureuse en demeurant comme elle est; c'est mon conseil, et je pense avoir en partage, moi aussi, l'Esprit de Dieu. » Marchons donc de nouveau sur ses traces, et revenons à ce même sujet. En suivant Paul, c'est le Christ lui-même que nous suivrons; car ce n'est pas à sa propre inspiration, c'est à celle du Christ que l'Apôtre a constamment obéi dans ses écrits.

En vérité, ce n'est pas une chose de peu d'importance qu'un mariage bien établi, comme ce n'est pas un léger malheur, une source peu féconde en désastres, pour ceux qui n'en observent pas les obligations sacrées. Si la femme est une aide, elle est souvent un piége. Si le mariage est un port, il est aussi plus d'une fois une cause de naufrage, non par sa nature assurément, mais par les dispositions de ceux qui en usent mal. Celui qui la traite avec le respect convenable, trouvera dans sa femme et sa maison, un refuge, un abri contre tous les maux dont il est assailli sur la place publique et partout ailleurs; celui qui s'y jette, au contraire, sans réflexion et sans respect, jouirait-il au dehors de toute la tranquillité désirable, trouvera dans sa demeure les voleurs et les écueils. Puisqu'il s'agit donc des dangers les plus graves, il importe de méditer avec attention les paroles que nous venons d'entendre, et de se conformer, quand on est sur le point de prendre une femme, aux préceptes de Paul, ou plutôt du Christ lui-même. Je n'ignore pas que plusieurs verront dans ce que je vais dire quelque chose d'étrange et de paradoxal; mais pour cela je ne garderai point le silence. D'abord, je vous rappellerai la loi; puis, je m'efforcerai de renverser la loi contraire.

Quelle est donc cette loi que Paul nous a posée? « La femme est soumise à la loi, » dit-il, et dès lors pas de séparation possible; du vivant de son mari, tout rapport avec un autre lui est interdit, elle ne saurait convoler à de nouvelles noces. Remarquez la valeur et la forme des expressions qu'il emploie. Il ne dit pas : Qu'elle demeure avec son mari tout le temps qu'il vivra. Que dit-il donc? « La femme est soumise à la loi tant que vit son mari. » Aurait-elle, par conséquent, reçu l'acte de répudiation et quitté la maison conjugale, en habitant avec un autre, elle demeure soumise à la loi, elle est coupable d'adultère. Lors donc que le mari consent à renvoyer sa femme et que la femme abandonne son mari, elle ne doit pas oublier cette parole, il faut qu'elle se représente Paul qui la suit partout et lui crie sans cesse : « La femme est soumise à la loi. » Des esclaves fugitifs ont beau quitter la maison de leurs maîtres, ils emportent toujours avec eux leur chaîne. Les femmes ont également beau quitter leur mari; au lieu de chaîne elles ont la loi, qui s'attache à leurs pas ne cessant de leur reprocher leur adultère, élevant de plus la voix contre leurs complices, et leur disant : Le mari légitime vit encore, le crime d'adultère pèse sur vous; car « la femme est soumise à la loi tant que vit le mari..., Quiconque prend une femme renvoyée, commet l'adultère. » *Matth.*, V, 32. Quand est-ce donc qu'il sera permis à la femme de contracter un second mariage? Quand? Après que sa chaîne aura été brisée, après la mort de son premier mari. Or, pour exprimer cette disposition, l'Apôtre n'ajoute pas : Une fois que son mari sera mort, elle sera libre de se marier à qui elle voudra; mais bien : « Quand son mari se sera endormi... » Il semble vouloir ainsi consoler la veuve et lui persuader de demeurer fidèle à son premier serment, de repousser toute autre alliance. Ton mari n'est pas réellement mort, dit-il en quelque sorte, il s'est endormi. Qui ne pourrait attendre le moment de son réveil? De là cette expression : « Quand il se sera endormi, elle sera libre de se marier à qui elle voudra. »

Il n'est point permis d'épouser une femme que son mari à répudiée.

Remarquez encore qu'il n'ordonne pas, qu'il ne veut pas faire violence à la volonté; il ne défend pas non plus les secondes noces : ce n'est pas une exhortation ayant pour but de changer

les sentiments; c'est une simple exposition de la loi. « Elle est libre de se marier à qui elle veut. » Evidemment, en la déclarant libre après la mort du mari, il montre qu'elle n'a pas sa liberté tant que le mari est vivant. Or, une femme qui n'est pas libre et qui est soumise à la loi, lui donnerait-on mille fois l'acte de répudiation, demeure toujours liée sous peine d'adultère. Les esclaves peuvent changer de maître sans que la mort intervienne; mais la femme ne peut pas changer de mari en dehors de cette condition; elle serait coupable du crime que nous venons de nommer. Ne m'opposez pas les lois établies par les étrangers, ces lois qui permettent l'acte de répudiation et le divorce. Ce n'est pas d'après ces lois que Dieu vous jugera au dernier jour, c'est d'après celles qu'il a lui-même établies. Et encore les lois étrangères ne posent-elles pas un tel droit d'une manière absolue; elles punissent même le fait; il est donc manifeste qu'elles le regardent comme un délit toléré avec peine. De là vient que la femme qui est la cause de la répudiation, est dépouillée de ses biens, renvoyée sans ressource par ces mêmes lois, et qu'elles punissent également par une spoliation de même nature, l'homme qui porte atteinte au lien conjugal. De semblables dispositions ne sont pas assurément la consécration du divorce.

Les lois humaines doivent céder en présence des lois divines.

2. Mais quoi, dira-t-on, Moïse lui-même n'a pas fait autrement. — Sans doute, et pour le même motif. Quant à vous, écoutez la parole du Christ: « Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » *Matth.*, v, 20. Ecoutez encore ce qui suit: « Celui qui renvoie sa femme hors le cas d'adultère, la fait se rendre coupable de ce crime; et celui qui prend une femme renvoyée est lui-même adultère. » *Ibid.*, 32. Si le Fils unique de Dieu est venu sur la terre, a revêtu la forme d'un esclave, répandu son précieux sang, détruit le règne du péché, donné la grâce de l'Esprit avec plus d'abondance, c'est pour vous élever à une plus haute philosophie. Moïse n'avait pas porté cette loi sans quelque attermoiement; il devait tenir compte de l'infirmité de ceux pour qui sa législation était faite. Comme ils se portaient facilement au meurtre et ne craignaient pas d'inonder de sang leur propre demeure, sans avoir plus d'égards pour leurs proches que pour les étrangers, le législateur veut que les femmes coupables soient renvoyées. Cette tolérance a pour but de prévenir un plus grand mal, l'homicide. Les penchants cruels de ce peuple sont fréquemment attestés par les prophètes. « Ils édifient Sion dans le sang, et Jérusalem dans l'injustice; » *Mich.*, III, 10; « ils mêlent le sang au sang; » *Ose.*, IV, 2; « vos mains sont pleines de sang. » *Isa.*, I, 15. Et que cette rage ne s'exerçât pas seulement sur les étrangers, mais que les proches en fussent encore les victimes, le prophète nous l'apprend aussi quand il dit: « Ils ont immolé leurs fils et leurs filles aux démons. » *Psalm.* CV, 37. Ceux qui n'épargnaient pas leurs enfants, eussent-ils épargné leurs femmes? C'est donc pour prévenir un tel malheur que cette permission leur fut accordée.

Aussi, à cette question que les Juifs lui posaient: « Pourquoi Moïse a-t-il permis de donner l'acte de répudiation? » le Christ, pour bien montrer que la loi écrite n'était pas contraire à la sienne, répondait-il: « C'est à cause de la dureté de votre cœur que Moïse vous a tenu ce langage; mais à l'origine il n'en était pas ainsi. » *Matth.*, XIX, 7-8. Il venait de dire: Celui qui les créa au commencement leur donna un différent sexe. » *Ibid.*, 4. C'est comme s'il avait dit: Si le divorce eût été une chose bonne, Dieu n'eût pas fait une femme seule comme un homme seul; mais, après avoir donné l'être à celui-ci, il eût créé deux femmes, afin qu'Adam fût libre de rejeter l'une et de prendre l'autre. Non, le mode même de la création posait déjà la loi que je formule. Quelle est donc cette loi? La voici: que chacun garde pour toujours la femme qui lui est d'abord échue. C'est là une loi bien antérieure à celle qui permet l'acte de répudiation, tout comme Adam est antérieur à Moïse. Par conséquent, je n'introduis rien de nouveau, je n'impose pas un précepte inconnu, c'est quelque chose de plus vénérable par son antiquité que la législation mosaïque elle-même.

Mais il importe d'examiner de près cette disposition particulière de l'ancienne loi. « Quand



un homme aura pris une femme et vécu avec elle, est-il dit, s'il arrive qu'elle lui inspire de l'aversion à cause de quelque défaut honteux, il écrira pour elle l'acte de répudiation et le lui remettra dans les mains. » *Deut.*, XXIV, 1. Voyez, Moïse ne dit pas : Qu'il écrive et qu'il remette...; mais bien : « Il écrira l'acte de répudiation et le lui remettra. » Il existe une grande différence entre ces deux manières de s'exprimer ; car l'une serait un commandement, une prescription positive; tandis que l'autre est une simple prévision, et non une loi qu'on impose. Aussi, qu'est-il ajouté ? « Après que quelqu'un a répudié sa femme et l'a rejetée de sa maison, si la femme renvoyée contracte un second mariage, et que le nouveau mari, la prenant lui-même en aversion, la répudie et la rejette dans les mêmes formes, celui-ci venant à mourir, le premier ne pourra pas l'épouser de nouveau et la prendre pour sa femme. » *Ibid.*, 2-4. Puis, pour bien faire voir qu'il n'approuve pas cette seconde union, qu'il ne la regarde même pas comme un vrai mariage, mais plutôt comme une concession faite à l'infirmité de ses frères, le législateur explique pourquoi cette femme ne peut pas retourner à son premier mari, en disant : « Parce qu'elle a été souillée. » *Ibid.*, 4. Il ne pouvait pas déclarer d'une manière plus formelle que les secondes noces, du vivant du premier mari, sont plutôt une pollution qu'un mariage; il eût dit autrement : Parce qu'elle a été mariée une seconde fois. Vous voyez comme sa parole est conforme à la doctrine du Christ. Il manifeste encore mieux sa pensée par ces derniers mots : « Cela est une abomination devant Dieu. » *Ibid.*, 4.

Voilà comment s'exprime Moïse. Le prophète Malachie enseigne la même chose avec plus de force encore et de clarté; mais non, ce n'est pas Malachie, c'est Dieu lui-même parlant par la bouche de cet homme. « Est-il juste que je tourne les yeux vers vos sacrifices et que j'accepte l'offrande de vos mains ? » *Malach.*, II, 13. Aussitôt après il ajoute : « Pourquoi as-tu délaissé la femme de ta jeunesse ? » *Ibid.*, 14. Et pour montrer la grandeur de ce mal et combien est indigne de pardon celui qui l'a commis, il aggrave le poids de son accusation en poursuivant en ces termes : « Elle est néanmoins ta compagne, la femme de ton serment, un fragment de ta vie, elle n'a pas une autre origine. » *Ibid.* Que de droits accumulés ! La conformité d'âge, en premier lieu, « c'est la femme de ta jeunesse ; » ensuite, l'unité de vie, « elle a été ta compagne; » enfin le mode même de création, « elle est formée de ton propre souffle. »

3. A toutes ces considérations, ajoutez-en une qui l'emporte sur toutes les autres, la grandeur de Celui qui l'a formée; car telle est la portée de ce mot : « Elle n'a pas une autre origine que toi, » ou mieux, « ton Créateur est le sien. » Vous ne pouvez donc pas dire qu'elle ait été créée, non par Dieu, comme vous l'avez été vous-même, mais bien par un être inférieur. Les deux sexes ont été l'œuvre de la même main. N'auriez-vous donc pas d'autre motif, respectez celui-là et soyez fidèle à votre première affection. Si des serviteurs ont souvent mis un terme à leurs dissensions par la pensée qu'ils sont sous les ordres d'un commun maître, à combien plus forte raison ne devons-nous pas agir de même en songeant que nous sommes tous les enfants du même père, l'œuvre du même artisan divin. L'Ancien Testament, renferme donc, vous le voyez, le germe et comme le prélude de la nouvelle philosophie. Après que les hommes eurent longtemps vécu sous la première loi, quand ils touchaient à l'époque de s'élever à des préceptes plus parfaits, comme leur état civil était sur le point de disparaître, dans ce moment providentiel le Prophète les disposait à cette philosophie sublime. Obéissons donc à cette loi si sage, mettons-nous à l'abri de toute confusion; que la femme ne soit jamais renvoyée, ni reçue lorsqu'un autre la renvoie. Comment soutiendrez-vous la vue du mari de cette femme ? pourriez-vous même arrêter les yeux sur ses amis et ses serviteurs ? Si l'on ne peut pas, sans éprouver une pénible sensation, voir le portrait d'un homme après même qu'il est mort quand on a épousé sa femme; de quelle amertume ne doit pas être abreuvée la vie quand on rencontre encore plein de vie celui dont on a gardé la femme auprès de soi ? A-t-on bien le courage de rentrer dans sa maison ? Avec quels sentiments, de quel œil

doit-on regarder cette femme, qui est ainsi passée de l'un à l'autre? Mais non, on ne saurait pas plus l'appeler la femme de l'un que celle de l'autre. Une adultère n'est la femme de personne. Elle a rompu ses premiers engagements, et c'est d'une manière illégitime qu'elle est ensuite venue vers vous.

Une adultère n'est la femme de personne.

Quelle démence, par conséquent, d'introduire dans votre demeure la source de tant de maux! Serait-ce qu'il y aurait pénurie de femmes? D'où vient alors que, lorsqu'il est si facile de choisir, laissant de côté celles qu'on pourrait épouser avec l'assentiment des lois et sans blesser la conscience, on arrête son choix sur celles qui nous sont interdites, provoquant ainsi la ruine des maisons, excitant les guerres intestines, s'exposant à de continuelles inimitiés, donnant prise à toutes les accusations, se couvrant soi-même d'infamie, et, ce qui est bien plus terrible, se dévouant à des supplices éternels, le jour où sera prononcée la suprême sentence. Que répondre, en effet, à celui qui doit nous juger, lorsque, déroulant à nos yeux la loi qu'il a portée, il nous dira : Comment as-tu pu contracter ce mariage défendu? Que répondrons-nous, encore une fois, pour notre défense? Il ne s'agira pas alors d'invoquer les lois humaines; enchaînés et réduits au silence, les coupables seront inévitablement précipités dans le feu de la géhenne, avec les hommes d'impureté, avec ceux qui ont déshonoré la couche de leur frère; et celui qui renvoie sa femme hors le cas d'adultère, et celui qui prend la femme renvoyée, seront châtiés avec cette femme elle-même. Je vous en conjure donc et je vous en supplie, que les maris ne renvoient pas leurs femmes et que les femmes ne quittent pas leurs maris, que tous écoutent la parole de Paul : « La femme est soumise à la loi tant que vit son mari; quand celui-ci sera mort, elle est libre de se marier à qui elle veut, mais seulement dans le Seigneur. » I *Cor.*, VII, 39. Alors que l'Apôtre permet les secondes noces après la mort du mari et donne une telle latitude, comment seraient dignes de pardon ceux qui n'attendent pas ce moment? comment pourraient se justifier ceux qui prennent une femme du vivant de son mari, ou qui vont trouver des femmes publiques? C'est ici un autre genre d'adultère, qui sacrifie l'honneur à la turpitude. De même qu'une femme mariée, quand elle tombe dans le désordre avec un homme libre ou non, peu importe, est passible de la loi qui frappe l'adultère; de même un homme marié se rend coupable du même crime, n'importe la condition de la personne avec laquelle il commet le péché.

Fuyons donc aussi ce genre de prévarication. Que pourraient dire, que pourraient prétexter ceux qui se portent à ces actions dégradantes? Quel moyen honnête de justification trouveraient-ils? Les penchants de la nature? La femme légitime est là qui nous interdit cette excuse. Mais le mariage est précisément établi pour que vous n'alliez pas à la corruption. Ce n'est pas votre femme seule, c'est encore l'exemple de tant d'hommes vertueux, ayant la même nature dont vous arguez, qui ne vous permet pas de recourir à une telle justification. Voilà votre frère, qui sert avec vous un même maître, revêtu d'une même chair, sujet aux mêmes inclinations, subissant le même joug, et qui, cependant, ne voit pas d'autre femme que la sienne : sur quoi donc se fonde votre espoir quand vous prétextez la concupiscence? Et pourquoi parler de ceux qui vivent dans le mariage? Songez plutôt à ceux dont la vie tout entière s'est écoulée dans la virginité, qui, renonçant à tout lien charnel, n'ont cessé de pratiquer la plus parfaite continence. A la vue d'une pureté aussi absolue, que dire d'un homme qui ne sait pas même garder la chasteté conjugale? Que les hommes et les femmes, que les veuves et celles qui ont encore leur mari, recueillent également ces paroles. C'est à tous, sans exception, que Paul et la loi s'adressent; la sentence dont j'ai si souvent rappelé les termes ne distingue nullement entre les personnes mariées et celles qui ne le sont pas, celles qui demeurent dans la viduité et celles qui contractent un second mariage; elle est dans tous les cas également utile. La femme qui a un mari ne voudra pas en rechercher un autre, en apprenant qu'elle est liée tant que vit celui-là; celle qui est libre, si elle désire former de nouveaux liens, n'agira pas en aveugle et respectera les lois que l'Apôtre a posées. « Elle

est libre, dit-il, de se marier à qui elle veut, mais seulement dans le Seigneur, » c'est-à-dire en toute conscience et modestie. I *Cor.*, VII, 39. Si elle aime mieux garder les serments échangés avec le défunt, il lui sera promis de plus belles couronnes, son âme ressentira de plus nobles ardeurs. « Elle est plus heureuse, ajoute Paul, si elle demeure dans son état présent. » *Ibid.*, 40.

4. Vous voyez combien son langage est utile à toutes les conditions : il s'accommode aux infirmités des unes; mais il ne prive pas les autres des éloges qui leur sont dus. Ce qu'il a fait en comparant le mariage et la virginité, il le fait encore en parlant des premières et des secondes noces. De même, en effet, qu'il n'a pas alors condamné le mariage et n'a pas fait peser sur les faibles le fardeau de la nécessité, leur laissant au contraire une couronne à gagner dans un état qu'il déclare bon, mais inférieur néanmoins à cette pureté virginale dont ils ne veulent pas; de même, il distingue ici deux degrés dans le bien, l'un meilleur et plus sublime, la viduité; l'autre inférieur et plus humble, un second lien conjugal. Il prépare de la sorte au combat les âmes généreuses qui ne consentent pas à reculer, sans abandonner celles qui n'ont pas la même énergie. Quand il a dit, en effet ; « Elle est néanmoins plus heureuse en demeurant dans le même état, » comme il ajoute : « Selon mon jugement, » vous pourriez croire que cette décision est d'autorité purement humaine; mais il détruit cette idée par les mots qui suivent : « Et je pense avoir, moi aussi, l'Esprit de Dieu. » Il ne vous est donc plus possible d'y voir le jugement de l'homme, vous devez y reconnaître une sentence de l'Esprit saint, une loi divine. Ce n'est pas la parole de Paul, mais celle du Paraclet, que nous entendons. Ce mot : « Je pense, » n'implique pas un doute, c'est une expression de modestie et d'humilité. Il se contente d'affirmer que cette femme est plus heureuse; mais il ne dit pas pourquoi, parce qu'il le prouve assez en attribuant cette affirmation à Dieu même.

Si vous voulez cependant vous en rendre raison, les preuves s'offriront à vous avec abondance, et vous verrez que la veuve est plus heureuse, non-seulement dans le siècle futur, mais déjà dans la vie présente. C'est ce que Paul savait parfaitement, comme il le montre en parlant de la virginité. Bien qu'il la préfère et la conseille, en effet, il s'exprime ainsi : « J'opine qu'il est encore bon pour l'homme de vivre dans le mariage s'il ne peut autrement vaincre la tentation, » I *Cor.*, VII, 26; puis encore : « La vierge qui se marie ne pèche pas. » *Ibid.*, 36. Il n'entend pas évidemment ici une vierge qui a renoncé au monde, mais bien celle qui n'a pas contracté d'engagement et n'a pas fait vœu de chasteté perpétuelle. « De telles personnes toutefois auront à souffrir les tribulations de la chair; je n'en dis pas davantage par égard pour vous. » *Ibid.*, 28. Par cette courte parole, il laisse tout entrevoir à l'intelligence de ses auditeurs : les angoisses de la maternité, les sollicitudes de l'éducation, les soucis, les morts anticipées, les querelles et les dissentiments, les idées et les misères autres que les siennes à subir, d'innombrables douleurs à recueillir dans une seule âme. De tous ces maux est affranchie celle qui se voue à la continence, et, tout en se dérobant à cette triste sujétion, elle se prépare une magnifique récompense dans la vie à venir. Instruits de toutes ces choses, aspirez à vous contenter d'un premier mariage. Si vous désirez néanmoins contracter une seconde union, que ce soit en observant toutes les convenances d'une manière conforme à la loi de Dieu. C'est pour cela que l'Apôtre, après avoir dit : « Elle est libre d'épouser qui elle veut, » ajoute : « Mais seulement dans le Seigneur. » Il laisse la liberté, mais il la limite; il donne le pouvoir, mais il le circonscrit dans les bornes de la loi : c'est pour que la femme n'introduise pas dans sa maison des hommes pervers et corrompus, adonnés au théâtre ou fréquentant de mauvais lieux, pour qu'elle agisse au contraire avec décence, modestie, piété, et que tout en définitive tourne à la gloire de Dieu.

Comme on a vu trop souvent des femmes, après la mort de leur premier mari, n'arriver à un second mariage qu'à travers le déshonneur et par des voies honteuses, Paul a prononcé ce mot : « Seulement dans le Seigneur, » pour écarter ces ignominies des secondes noces : c'est

par là qu'une femme peut se mettre à l'abri de toute accusation. Le mieux serait sans doute de demeurer fidèle au mort, de respecter les nœuds formés avec lui, de garder la continence, de ne pas quitter les enfants qui sont restés; ce serait là attirer avec plus d'abondance la grâce du Seigneur. Si l'on veut cependant contracter de nouveaux liens, que tout se passe, encore une fois, avec le respect et la pureté qu'impose la loi divine; car, dans ces conditions, c'est permis; il n'y a que la fornication et l'adultère qui sont défendus. Voilà ce que nous devons tous éviter, que nous ayons une femme, ou que nous n'en ayons pas; ne déshonorons pas notre vie, ne la couvrons pas de ridicule, n'ayons pas à rougir dans le secret de notre conscience. Aurais-tu le courage d'entrer dans une église en sortant d'une maison infame? Oserais-tu lever vers le ciel ces mains qui tout à l'heure embrassaient une femme impudique? Comment peux-tu remuer ici cette langue, ouvrir pour prier cette bouche souillée par d'illégitimes baisers? Tes yeux peuvent-ils désormais regarder de respectables amis? Et que dis-je des amis? Alors même que nul ne saurait ta conduite, tu serais pour toi-même un témoin qui remplacerait tous les autres et qui te forcerait à rougir de honte; plus qu'à tous, ton corps te serait un objet d'horreur. S'il n'en était pas ainsi, pourquoi courir au bain après la souillure? N'est-ce pas montrer que tu t'estimes plus immonde que la boue? Quel autre argument plus fort veux-tu de ta propre ignominie? et quelle sentence penses-tu devoir être prononcée par Dieu, quand tel est sur tes crimes ton propre jugement?

Qu'ils jugent ainsi des impuretés qui les flétrissent, je l'approuve et je le loue; mais qu'ils n'aient pas recours au vrai moyen de se purifier, je le blâme et le réprouve. Si la souillure affectait le corps, c'est avec raison qu'on le plongerait pour le laver dans un bain matériel; mais c'est l'âme qui se trouve souillée, l'âme est impure : il faut donc un genre de purification qui puisse l'atteindre. Quel est ce bain spirituel? Des larmes brûlantes, des gémissements qui partent du fond du cœur, une durable componction, des prières incessantes, l'aumône, mais l'aumône largement donnée, la réprobation des péchés commis, la résolution de ne plus les commettre. Ainsi disparaît la tache du péché, ainsi revient la pureté de l'âme. Jusqu'à ce que nous ayons employé ces moyens, en vain nous plongerions-nous dans les eaux de tous les fleuves, nous n'effacerions pas la plus légère partie de nos fautes. Le mieux serait de n'avoir jamais failli de cette manière; mais, si quelqu'un a déjà succombé, qu'il ait recours à ces remèdes, après avoir promis avant tout de ne plus retomber dans le mal. Nous aurions beau condamner nos désordres passés, si nous y retournons ensuite, à quoi nous servira de nous être purifiés? Quand on se lave pour se couvrir bientôt de la même fange, quand on démolit ce qu'on a bâti, quand on bâtit pour démolir encore, que gagne-t-on à cela, si ce n'est un labeur stérile et des peines superflues? Et nous aussi, pour ne pas consumer notre vie sans but et sans avantage, expions les péchés commis avant ce jour; et, les jours qui nous restent à vivre, passons-les dans la modestie, la continence et toutes les autres vertus, afin de nous concilier la miséricorde de Dieu et d'obtenir le royaume des cieux, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire appartient dans les siècles des siècles. Amen.

Bain spirituel de l'âme.

TROISIÈME HOMÉLIE.

Eloge de Maxime. — Ce que doit être une femme pour mériter d'être épousée.

1. Que je n'aie pu me trouver à votre dernière réunion, j'en ai gémi; mais qu'on ait dressé devant vous une table plus abondante, je m'en suis réjoui. Celui qui porte le joug avec moi, a creusé plus profondément mes sillons pour y jeter la semence d'une plus riche parole; il a donné tous ses soins à la culture de vos âmes. Vous avez remarqué l'admirable pureté de cette langue, vous avez entendu l'élégance de ce discours, vous avez bu de cette eau qui rejaillit dans la vie éternelle et contemplé cette source qui verse des fleuves d'or. Il est parlé d'un fleuve

qui dépose des paillettes d'or sur ses rives pour enrichir les habitants des contrées qu'il arrose; ce n'est pas que ses eaux aient quelque chose de commun avec la nature de l'or, mais bien parce qu'il prend sa source dans des montagnes où ce métal abonde : et c'est ainsi qu'il va porter au loin et qu'il distribue avec libéralité les richesses qu'il entraîne dans son cours. Pareil à ce fleuve, le maître qui vous instruisait hier, descendant des hauteurs de l'Ecriture comme des montagnes aux précieux filons, répandait dans vos âmes des pensées auxquelles l'or le plus pur ne saurait être comparé. Je sais donc que vous trouverez bien pauvre la nourriture que je vais aujourd'hui vous départir; car, lorsqu'on a d'habitude une table frugale, s'il arrive qu'on ait goûté des mets abondants et délicats, en revenant ensuite à ses aliments ordinaires, on en remarque davantage l'exiguïté.

Je ne remplirai pas cependant avec moins d'ardeur mon ministère. Formés à l'école de Paul, vous savez passer du rassasiement au jeûne, accepter l'abondance et souffrir la pénurie, admirer les riches sans mépriser les pauvres. Les hommes adonnés à la boisson aiment sans doute le vin généreux, mais ne dédaignent pas un vin plus ordinaire. Et vous aussi, accoutumés que vous êtes à recueillir la parole divine, vous écoutez avec bonheur ceux qui l'annoncent avec éclat, mais vous ne refusez pas de l'entendre avec zèle et ferveur d'une bouche moins éloquente. Ceux qui vivent dans le luxe et la dissolution, n'approchent pas sans dégoût d'une table même somptueuse; tandis que les hommes actifs et sobres, ceux qui ont faim et soif de la justice, accourent avec plaisir au repas le plus frugal. Et que mon langage ne soit pas inspiré par la flatterie, c'est ce qui ressort d'une manière évidente du dernier discours que je vous ai moi-même adressé. Comme je vous disais, en parlant sur le mariage, que c'est un véritable adultère de renvoyer sa femme, aussi bien que de prendre une femme renvoyée par son mari, et comme je vous citais à cette occasion la loi si formelle du Christ : « Celui qui prend une femme renvoyée, se rend coupable d'adultère; et celui qui renvoie sa femme, hors le cas d'infidélité, la pousse à ce même crime, » *Matth.*, v, 32, je vis plusieurs têtes se pencher, des auditeurs se meurtrissant le visage et n'osant plus lever le front. Portant alors les yeux vers le ciel, je disais : Béni soit Dieu de ce que ma voix n'a pas frappé des oreilles mortes, et du salutaire ébranlement que mes paroles ont produit dans les âmes! Mieux eût valu sans doute n'avoir jamais péché; mais c'est encore beaucoup pour le salut de reconnaître et de condamner ses péchés au fond de son âme, de sentir les tourments de la conscience, puisque le repentir est le premier pas vers la justification, le moyen de ne plus retomber à l'avenir.

Voilà pourquoi l'Apôtre se réjouissait en voyant les pécheurs s'attrister, non de leur tristesse elle-même, mais de la conversion qu'elle produisait et manifestait. « Je suis dans la joie, dit-il, non de ce que vous êtes tristes, mais de ce que vous éprouvez la tristesse de la pénitence; car la douleur qui est selon Dieu produit la pénitence qui conduit infailliblement au salut. » II *Corinth.*, VII, 9-10. Donc, que vous ayez déploré vos fautes ou celles d'autrui, je ne saurais assez vous en louer. Celui qui pleure sur les péchés des autres, trahit par là même un cœur d'apôtre, il imite le saint qui disait : « Qui est infirme sans que je partage son infirmité? qui souffre le scandale sans que je brûle? » *Ibid.*, XI, 29. Et celui dont le cœur est déchiré par le souvenir de ses propres fautes, échappe à la peine qu'elles ont méritée, et devient plus sage dans la suite par l'effet de cette même douleur. Et moi aussi, quand je vous ai vus pencher la tête en gémissant et vous meurtrir le visage, je me suis réjoui, à la pensée des fruits heureux d'une telle tristesse. C'est ce qui me détermine à revenir aujourd'hui sur ce même sujet, afin que ceux qui veulent entrer dans l'état du mariage réfléchissent sérieusement et mûrement sur une affaire de cette importance.

Si, lorsque nous voulons acheter une maison ou des esclaves, nous examinons la chose avec le plus grand soin et nous nous livrons à toute sorte de recherches sur les vendeurs et les anciens maîtres, sur toutes les parties de la maison, sur les qualités physiques et morales des esclaves Il faut mûrement réfléchir avant de se marier.



en vente, quelles précautions, quel discernement, quelle sollicitude ne faut-il pas déployer dans le choix d'une femme? Car enfin, on peut se débarrasser d'une maison défectueuse, rendre au vendeur un esclave reconnu mauvais, tandis qu'il ne vous est plus possible de rendre une femme aux parents qui vous l'ont donnée : vous êtes dans l'obligation rigoureuse de la garder chez vous jusqu'à la mort, à moins d'assumer le crime d'adultère, aux yeux de la loi divine, en la renvoyant à cause de ses défauts. Lors donc que vous songez à prendre une épouse, ne vous contentez pas de consulter les lois humaines, consultez aussi celles qui nous viennent de Dieu; car c'est selon celles-ci, et non selon celles-là, que vous serez jugé au tribunal suprême; la violation des unes entraîne tout au plus pour vous une amende pécuniaire, tandis que la violation des autres sera punie par les intolérables supplices de l'âme et ce feu qui ne s'éteindra jamais.

2. Et cependant, quand vous êtes sur le point de contracter mariage, c'est aux jurisconsultes civils que vous recourez avec ardeur; vous avez avec eux de longues et fréquentes entrevues, vous informant de ce qui doit avoir lieu si la femme meurt sans enfants, si elle en laisse un ou plusieurs; quel droit elle a sur ses biens du vivant ou après la mort du père; quelle part doit en revenir au mari, quelle part aux frères de la femme; dans quel cas il peut les avoir en totalité, de sorte qu'il n'ait rien à céder à personne, dans quel cas il en sera totalement dépossédé. Vous posez mille autres questions de ce genre, toujours dans le but de prendre tous les moyens possibles pour qu'aucune partie des biens de votre femme ne fasse retour aux siens, quoique après tout, si vos prévisions sont déjouées, vous n'ayez pas d'autre chose à craindre qu'une perte d'argent; mais cela ne vous empêche pas de ne rien négliger de semblable. N'est-il pas contraire à la raison de montrer un tel soin pour les intérêts matériels, sans se préoccuper des dangers de l'âme et du compte que nous aurons à rendre au dernier jour, quand ce devrait être là, de préférence à tout le reste, l'objet capital de notre attention et de notre sollicitude? Ceux donc qui poursuivent la pensée d'un mariage, je leur conseille instamment de recourir au bienheureux Paul et de relire avec soin les lois qu'il a promulguées à ce sujet; puis, quand ils seront bien fixés sur cette règle de conduite, s'ils ont une femme méchante, dissimulée, sujette à l'ivresse, imprudente dans ses discours, vaine dans ses pensées, ayant tout autre vice de ce genre, qu'ils songent alors à se remarier. Oui, si l'Apôtre vous permet de renvoyer votre femme parce qu'elle a quelqu'un de ces défauts, et d'en introduire une autre à sa place, soyez plein de confiance comme un homme à l'abri de tout danger; mais, s'il n'autorise rien de semblable, s'il vous prescrit d'aimer et de garder la femme qui n'est pas coupable d'infidélité, quels que soient d'ailleurs ses vices, vous n'avez plus qu'à vous armer de courage, c'est un fardeau qu'il faut porter.

Si cela vous paraît dur et pénible, faites tout ce qui dépend de vous, ayez recours à tous les moyens pour choisir une femme bonne, vertueuse et docile, puisque vous ne pouvez ignorer que vous serez autrement placé dans cette alternative, ou de supporter la femme vicieuse que vous aurez prise, ou de vous rendre coupable d'adultère en la renvoyant. « Celui qui renvoie sa femme, est-il écrit, hors le cas de fornication, l'expose à l'adultère; et celui qui prend la femme ainsi renvoyée, commet lui-même ce péché. » *Matth.*, v, 32. Avec cette attention préalable, avec la connaissance de ces lois, nous choisirons une compagne digne de notre affection et dont les mœurs soient en rapport avec les nôtres; en agissant ainsi, nous n'y gagnerons pas seulement de n'avoir jamais à la répudier, mais encore de lui prodiguer sans crainte un ardent amour, et d'accomplir par là cet autre précepte du même Apôtre : « Hommes, aimez votre femme. » *Ephes.*, v, 25. Et Paul ne se borne pas au commandement, il dit comment on doit l'accomplir : « Comme le Christ a aimé l'Eglise. » Mais encore, comment le Christ a-t-il aimé son Eglise? dites-le moi. — « Jusqu'à se livrer lui-même pour elle. » — Faudrait-il donc mourir pour votre femme, ne balancez pas. Si le Seigneur a tellement aimé sa servante qu'il se soit

donné pour elle, à plus forte raison devez-vous témoigner le même amour à celle qui sert avec vous un commun Maître.

Mais voyons, serait-ce la beauté de l'épouse, ou bien sa vertu qui a captivé l'époux? Nous ne pouvons pas le dire; car ce qui suit ne dissimule ni sa difformité ni son impureté. Après ces mots: «Il s'est livré pour elle,» viennent ceux-ci : «pour la sanctifier en la purifiant par le baptême de l'eau.» *Ibid.*, 26. Dire qu'elle a été purifiée, n'est-ce pas déclarer qu'elle était impure, et non d'une impureté ordinaire, mais au dernier point, couverte de fumée et de poussière, de boue et de sang, de toutes les souillures, enfin, qui peuvent se trouver dans la nature humaine. Il n'a pas cependant détourné les yeux de cette laideur; il l'a fait disparaître : il a transfiguré son épouse, il l'a revêtue de splendeur, en effaçant toutes ses taches. Et vous aussi, agissez de même. De quelques fautes que votre compagne se soit rendue coupable envers vous, pardonnez-lui tout sans exception. Si vous avez pris une femme vicieuse, ramenez-la par vos soins à la beauté de la vertu, comme le Christ a fait de l'Eglise. Il ne s'est pas contenté de la purifier, il l'a rajeunie en la dépouillant du vieil homme, qui consistait dans la réunion de tous les péchés; ce que Paul nous fait encore entendre par ces mots: «Pour se préparer à lui-même une Eglise glorieuse, qui n'eût ni souillure ni ride.» *Ephes.*, v, 27. Encore une fois, il ne s'est pas contenté de la faire belle, il l'a faite jeune, non de la jeunesse du corps, mais de celle de l'âme et de la volonté. Ce qu'il y a d'admirable, ce n'est pas seulement que l'ayant trouvée dans un état de difformité, de laideur et de décrépitude, il ne l'ait pas dédaignée; il y a quelque chose de plus admirable encore : c'est en se dévouant lui-même à la mort qu'il lui a donné des traits pleins de grâce et d'harmonie, une merveilleuse beauté; et, quand dans la suite elle s'est de nouveau dégradée, quand il l'a vue si souvent couverte de nouvelles blessures, il ne l'a pas chassée de sa maison ni de son cœur, mais il s'est tenu là près d'elle pour la relever et la guérir. Combien, après avoir reçu la foi, sont retombés dans le péché? Pourriez-vous m'en dire le nombre? Il ne les a pas cependant repoussés. Tel fut celui qui se rendit coupable d'adultère chez les Corinthiens, alors qu'il était déjà membre de l'Eglise; et ce membre ne fut pas retranché, mais guéri. L'Eglise tout entière des Galates revient en arrière et tombe dans le judaïsme; il ne la rejette pas non plus, il la guérit au contraire par les soins de Paul, et la ramène à sa dignité première.

S'il s'agit de notre corps, lorsqu'un mal se déclare, nous ne retranchons pas aussitôt le membre affecté, mais nous tâchons de le guérir; agissons de même à l'égard d'une épouse : si vous reconnaissez un vice en elle, c'est le vice qu'il faut expulser, et non la femme. Une femme, on peut toujours la corriger, tandis qu'il est souvent impossible de rendre la vigueur à un membre paralysé. Et cependant, bien que nous le sachions incurable, nous n'avons pas recours à l'amputation. On voit fréquemment des hommes qui traînent un pied ou une jambe irrémédiablement malade, ou bien une main morte et desséchée, ou bien encore un œil éteint; aucun néanmoins ne consent à se laisser arracher cet œil, couper cette main ou cette jambe; et, quoique ces membres soient inutiles et semblent déshonorer les autres, on les conserve par un effet de cet amour inné de l'homme pour toutes les parties de son corps. N'est-ce donc pas une chose contraire à la raison de montrer une telle sollicitude quand on n'a plus aucun espoir de guérison, pour un membre inutile, et de n'employer aucun moyen de guérison quand on a tout lieu d'espérer, quand il peut aisément se produire un changement favorable? En effet, un mal enraciné dans la nature ne connaît plus de remèdes; tandis qu'on peut toujours rappeler au bien une volonté pervertie.

3. Alors même qu'après avoir eu recours à tous les moyens vous déclareriez votre femme incorrigible, parce qu'elle demeure obstinée dans ses défauts, vous ne devez pas encore la renvoyer; car enfin vous ne retranchez pas le membre incurable. Or, elle est désormais une partie de vous-même, puisqu'il est écrit : «Ils sont deux dans une chair.» *Genes.*, II, 24. Ajoutez à cela que, si vous soignez un membre dont le mal résiste à tous les remèdes, votre peine est

perdue; et que votre femme aurait beau résister à tous vos efforts, vous obtiendrez toujours une grande récompense des leçons et des soins que vous lui aurez prodigués. Vos avertissements seront inutiles pour elle; mais la patience que vous aurez montrée plaidera votre cause auprès de Dieu, par la raison que vous aurez tout supporté pour lui, que les vices de votre femme n'auront pas triomphé de votre courage, que vous aurez plutôt maîtrisé ce membre rebelle et malade. Oui, encore une fois, la femme est une partie intégrante de votre vie, et c'est pour cela surtout que vous devez l'aimer. C'est ce que Paul, poursuivant son discours, vous enseigne en ces termes : « Les hommes doivent aimer leurs femmes comme leurs propres corps. Aucun ne hait sa propre chair; il la nourrit et la soigne, au contraire, comme le Christ nourrit et soigne l'Eglise; car nous sommes tous les membres du même corps, nous faisons partie de sa chair et de ses os. » *Ephes.*, v, 28-30. Ève est sortie du côté d'Adam, selon le témoignage de l'Ecriture, et nous sommes de même sortis du côté du Christ. Voilà ce que signifient ces mots : « De sa chair et de ses os. » *Genes.*, II, 21.

L'Eglise comparée à Eve.

Personne n'ignore le premier de ces faits; il nous est rapporté dans le Livre saint, de la manière la plus explicite, que le Seigneur plongea notre premier père dans un profond sommeil, et qu'il lui enleva une de ses côtes pour en former le corps de la femme. Mais que l'Eglise soit sortie du côté du Christ, d'où pouvons-nous le savoir? C'est l'Ecriture qui nous l'apprend encore. Après que le Christ, suspendu et cloué à la croix, eut expiré, « un des soldats vint lui percer le flanc, et soudain il en coula du sang et de l'eau; » *Joan.*, XIX, 34, or, c'est de ce sang et de cette eau que l'Eglise a surgi. Lui-même l'avait annoncé. « Quiconque ne renaîtra pas de l'eau et de l'esprit, ne peut pas entrer dans le royaume des cieux. » *Ibid.*, III, 5. Il donne au sang le nom d'esprit. En effet, nous naissons par l'eau du baptême, et nous sommes nourris par le sang. N'est-il donc pas évident que nous sommes de sa chair et de ses os, puisque de cette eau et de ce sang nous tirons notre naissance et notre nourriture? Et de même que la femme fut créée pendant le sommeil d'Adam, de même l'Eglise a été formée de la substance même du Christ pendant qu'il était plongé dans le sommeil de la mort.

Une épouse ne doit pas seulement être aimée parce qu'elle fait partie de l'existence de l'homme et qu'elle tire de lui son origine; Dieu fait de cet amour l'objet d'un précepte spécial ainsi conçu : « Voilà pourquoi l'homme abandonnera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme; ils seront deux dans une chair. » *Genes.*, II, 24. Paul ne cesse de nous rappeler cette loi, ne néglige aucun moyen pour nous recommander cet amour. Et remarquez ici la sagesse de l'Apôtre : il n'a pas seulement recours à la loi divine dans le but de corroborer l'union des époux, ni à la loi humaine seulement, il s'appuie sur l'une et sur l'autre. De la sorte les esprits élevés et vraiment philosophiques sont excités par les motifs supérieurs; tandis que les âmes faibles le seront par des considérations d'un ordre inférieur. Il invoque d'abord l'exemple du Christ quand il expose cette doctrine, puisqu'il dit : « Aimez votre femme comme le Christ a aimé l'Eglise. » *Ephes.*, v, 25. Puis il descend à des raisons puisées dans la nature en disant : « Les hommes doivent aimer leurs femmes comme leur propre corps. » *Ibid.*, 28. Et le voilà qui revient encore au Christ : « Nous sommes les membres de son corps, la chair de sa chair, les os de ses os. » *Ibid.*, 30. Et de nouveau sa parole s'imprégne des sentiments de notre humanité : « Voilà pourquoi l'homme abandonnera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme. » *Ibid.*, 31. Après avoir cité cette loi primitive, il ajoute : « C'est là un grand sacrement. » *Ibid.*, 32. — Pourquoi donc est-il si grand, dites-moi? — C'est qu'une jeune vierge, dont la vie tout entière s'est écoulée dans la réserve et l'isolement, s'attache dès le premier jour à un homme qu'elle n'a jamais vu, et l'aime comme son propre corps; c'est que l'homme, de son côté, met au-dessus de toutes les femmes, également dès le premier jour, une femme avec laquelle il n'a pas encore échangé un regard, ni même une parole, et qu'il la préfère à ses amis, aux membres de sa famille, sans en excepter les auteurs de ses jours. Les parents, à leur tour, tout disposés qu'ils sont à déplorer une

perte quelconque, à traduire même en jugement celui qui leur aurait ravi la moindre partie de leurs biens, non contents de donner leur fille à celui qui pour eux est un étranger, quelquefois un inconnu, partagent encore avec lui leur patrimoine. Nul ne les y contraint, ils agissent en cela d'une manière spontanée; bien loin de se croire victimes d'une perte, de gémir et de se lamenter quand on emmène leur fille, quand on brise ainsi les liens de toute la vie, ils ne savent comment exprimer leur reconnaissance, ils regardent comme un bonheur cette séparation, et le sacrifice d'argent qui l'accompagne.

Frappé de tout cela, voyant avec admiration ces deux êtres renoncer à leurs anciennes liaisons pour contracter de nouveaux nœuds, et cette nouvelle alliance l'emporter tout-à-coup sur les affections les plus anciennes, Paul ne consent pas à voir dans ce fait une chose purement humaine; c'est en Dieu qu'il cherche la source de cet amour qui comble ainsi d'une joie mutuelle et ceux qui donnent et ceux qui reçoivent ce don; et c'est pour cela qu'il s'écrie : « C'est là un grand sacrement. » De même qu'un enfant, peu de jours après sa naissance, reconnaît ses parents du regard, sans pouvoir encore prononcer une parole; de même l'époux et l'épouse, sans avoir besoin ni de suggestion ni de conseil, se reconnaissent en quelque sorte et s'unissent au premier regard. Ayant vu le même fait se produire éminemment dans l'union du Christ et de l'Eglise, l'Apôtre demeure frappé d'étonnement et d'admiration. — Mais comment le Christ et l'Eglise ont-ils éprouvé le même sentiment? — Comme l'époux quitte son père pour se rendre auprès de son épouse, ainsi le Christ, descendant du trône paternel, est venu vers l'épouse qu'il s'était choisie; il ne nous a pas immédiatement appelés à lui dans le séjour céleste, c'est lui qui s'est abaissé vers nous. Lorsque vous entendez dire qu'il est venu sur la terre, n'allez pas cependant vous imaginer qu'il a changé de demeure : ce n'est pas là un déplacement, mais bien une condescendance; alors même qu'il est avec nous, il est toujours avec son Père. Voilà pourquoi cette parole : « C'est là un grand sacrement. » Il est grand même quand il a lieu parmi les hommes; mais quand je le vois s'accomplir dans la personne du Christ et celle de l'Eglise, c'est alors surtout que je m'étonne et que j'admire. Aussi, à peine a-t-il dit : « C'est là un grand sacrement, » qu'il ajoute : « Mais je parle du Christ et de l'Eglise. » *Ephes.*, v, 32. Sachant donc ce qu'il y a de sublime et de mystérieux dans le mariage, de quelle grande chose il est la figure, n'y pensez pas sans de sérieuses réflexions, et ne vous proposez pas la richesse pour but quand il s'agit de prendre une femme; car le mariage n'est pas un négoce, une spéculation, c'est l'union intime de deux vies.

4. J'ai plus d'une fois entendu des hommes qui disaient : Un tel est dans l'opulence depuis qu'il est marié, tandis qu'auparavant il était dans l'indigence; maintenant qu'il a pris une femme riche, lui-même vit dans le luxe et les plaisirs. — Que dites-vous, ô homme? vous désireriez donc faire du contrat nuptial un coup de fortune; et vous n'avez pas honte, vous ne rougissez pas, vous ne vous cachez pas sous terre en avouant une telle cupidité? Sont-ce bien là les paroles d'un homme? La femme n'a qu'un devoir, celui de conserver les biens acquis, d'en ménager les revenus, de veiller sur l'intérieur de la maison; c'est pour cela que Dieu vous l'a donnée, c'est en de telles choses, parmi tant d'autres, qu'elle doit vous donner son concours. La vie présente est absorbée par deux occupations principales, elle est publique ou privée, et ces deux parts sont ainsi faites par Dieu : à la femme, le soin des affaires domestiques; à l'homme, les affaires de la cité, de l'Agora, de la justice, du gouvernement, de l'armée, et toutes les autres de même nature. La femme ne peut pas manier le glaive ou lancer le javelot; mais elle peut saisir le fuseau, tisser la toile, remplir admirablement tous les autres devoirs de la vie domestique : il ne lui appartient pas d'émettre son sentiment dans une assemblée délibérante; mais elle peut donner son avis dans l'intérieur de la famille, et souvent elle montre à cet égard plus de sagesse et de prévoyance que l'homme : elle ne saurait gérer avec succès les intérêts de l'Etat; mais elle peut très-bien élever les enfants, le premier de tous les trésors; elle peut mieux que

La femme est créée pour venir en aide à son mari.

nous découvrir les méfaits des domestiques, tenir la famille entière dans le devoir, présider à l'ordre de la maison, donner à son mari toute sécurité, le débarrasser de toute sollicitude, pourvoir à tous les détails de la vie, aux vêtements, à la nourriture, à la propreté, à tant d'autres choses qui ne conviennent pas à l'homme, ou dont il s'acquitterait mal s'il voulait y mettre la main. C'est là une disposition de la sagesse et de la bonté de Dieu, que celui qui est apte aux grandes choses soit incapable des moins importantes, pour montrer que le travail de la femme est nécessaire et qu'elle a sa place dans l'ordre universel.

D'une part, si l'homme réussissait à tout, l'autre sexe deviendrait aisément un objet de mépris; et si la femme pouvait avec succès se mêler des grandes affaires, son outrecuidance et son orgueil seraient bientôt intolérables. L'un des deux sexes ne réunit donc pas toutes les aptitudes ni toutes les fonctions, pour que l'autre ne soit pas dédaigné et regardé comme inutile. Les parts ne sont pas même égales entre les deux, de peur que l'égalité d'honneur ne fît naître les querelles et les dissensions; car les femmes n'auraient jamais consenti dans ce cas à céder le premier rang aux hommes. Dans l'intérêt de l'union et pour la beauté de l'ordre, la Providence a déterminé la place qui convient à chaque sexe, en faisant en quelque sorte le partage de la vie : à l'homme, les devoirs les plus essentiels et les plus importants; à la femme, des fonctions moins étendues et plus humbles. Dieu voulait donner la prééminence à celui-là par la nécessité même de son action, et tenir celle-ci dans la dépendance par la nature de son service et de son concours. Personne n'ignorant plus ces choses, ne nous proposons désormais qu'un seul but, la noblesse de l'âme et la dignité des mœurs, afin de posséder le bonheur de la paix et de vivre constamment dans la concorde, au sein d'une amitié réciproque.

On ne doit rechercher dans une femme que la vertu et la pureté des mœurs.

Celui qui prend une femme riche, se donne un tyran plutôt qu'une compagne. En effet, comme les femmes, indépendamment de cela, sont généralement portées à la vaine gloire, pleines d'ambition et de fierté, si de plus elles ont l'avantage des richesses, comment sera-t-il possible de réaliser avec elles la vie commune et de la supporter? Au contraire, celui qui prend une femme de sa condition ou même plus pauvre que lui, acquiert une utile auxiliaire pour les luttes de la vie présente et fait entrer dans sa maison tous les biens à la fois. La pauvreté toute seule lui persuadera d'une manière irrésistible de prodiguer toute sorte de respects et de soins à son mari, de lui témoigner une soumission complète, d'éviter toute occasion de querelles, de contestations, de dissentiments et d'injures : le nœud qui se forme alors est celui de la paix véritable, du véritable amour et de la plus suave harmonie. N'allons donc pas à la recherche de la fortune, n'ayons en vue que le calme de l'existence et la douce union des cœurs. Voilà le but du mariage. Non, il n'est pas établi pour que nos maisons soient troublées par les dissensions et les rixes, pour que chacun s'isole et s'obstine dans ses idées, pour que notre existence devienne intolérable; c'est un aide que le mariage doit procurer, un asile, un port contre les orages de la terre, un soulagement aux maux dont nous sommes environnés, un heureux échange de sentiments avec un cœur aimant et dévoué.

Que de riches, après avoir agrandi leur fortune en prenant une femme dans l'opulence, ont perdu le bonheur de la paix, chassé la concorde de leur maison et ne peuvent plus même s'asseoir à table sans y rencontrer la dispute et la guerre! Que de pauvres, après avoir pris une femme plus pauvre encore, possèdent le calme et la tranquillité, contemplent avec le ravissement de la joie ce beau soleil qui les éclaire! Les premiers, nageant dans les délices, se prennent souvent à désirer la mort, tant une femme leur rend la vie odieuse; tant les richesses sont impuissantes à donner le bonheur, quand elles ne tombent pas dans une âme vertueuse. Et pourquoi parler de paix et de concorde? Souvent, c'est l'entrée d'une femme riche dans une famille, qui devient une cause de perte et de ruine. Que de fois, en effet, un homme engage tous ses biens pour garantir la dot de sa femme;

puis une mort prématurée survient, et le voilà forcé de rembourser aux parents cette dot tout entière ! Tel qu'un naufragé qui n'a pu que se dérober lui-même à la fureur des ondes, à peine s'il peut sauver sa liberté, après avoir subi tant de querelles, de combats et d'injures. Il ressemble à ces insatiables marchands, qui ont rempli leur navire de mille objets divers, le surchargeant outre mesure, et qui perdent tout quand le navire vient à sombrer : c'est ainsi qu'en poursuivant un mariage opulent, on s'imagine agrandir sa fortune par une telle alliance, et qu'on s'en trouve ensuite dépouillé. D'une part, une lame suffit pour engloutir le vaisseau ; de l'autre, une mort imprévue détruit toutes les richesses, en même temps qu'elle emporte cette fragile existence sur laquelle elles étaient fondées.

5. Méditons sur toutes ces choses, et les biens matériels auront peu d'attrait pour nous ; nous n'attacherons d'importance qu'à la pureté des mœurs, à la noblesse de l'âme, aux biens de la vertu. Une femme vertueuse, d'une conduite irréprochable, pleine de modération, peut bien être pauvre ; mais elle portera mieux le fardeau de la pauvreté que celui des richesses. Une femme désordonnée, sujette à la colère, aimant le luxe et le plaisir, trouverait des trésors dans une maison, qu'elle les aurait bientôt dissipés, avec plus de rapidité qu'une tempête ; elle plonge son mari dans un déluge de maux, et de plus elle le jette dans l'indigence. Non, encore une fois, ne cherchons pas les richesses, mais bien une femme qui sache administrer ce que nous avons déjà. Comprenez avant tout quel est le but du mariage, quel est le rôle qu'il doit remplir dans la vie humaine, et vous ne demanderez rien de plus. Pourquoi donc le mariage est-il établi ? Quelle est sa destination dans la pensée divine ? Ecoutez ce que dit Paul : « Pour éviter la fornication, que chacun ait sa femme. » I *Corinth.*, VII, 2. Il ne dit pas : Pour éviter la pauvreté, pour acquérir la fortune. Que dit-il donc ? Pour éviter la fornication, pour triompher de la concupiscence, pour vivre dans la sobriété, pour être agréable à Dieu, concentrez vos affections dans votre foyer. Voilà le bien qui résulte du mariage, voilà son fruit, tels sont les avantages qu'il procure. Ne négligez donc pas les vrais biens, pour vous attacher à des choses de peu d'importance ; la sagesse vaut mieux que les trésors.

Ce qu'il faut surtout considérer dans le mariage, c'est le moyen de fuir le péché, de se soustraire à toutes les séductions de la chair ; ce qui fait la supériorité de cette union, c'est qu'elle a pour objet de sauvegarder la chasteté ; et cela ne manquera pas d'avoir lieu, si vous choisissez une épouse qui soit capable de vous élever à une haute piété, de vous guider dans le chemin de la vertu, de vous faire pratiquer une parfaite tempérance. La beauté corporelle, quand elle ne porte pas le reflet de la beauté de l'âme, pourra bien, pendant vingt ou trente jours, séduire et captiver un homme ; mais ce prestige n'ira guère plus loin, le vice ne tardera pas à se trahir et l'amour à disparaître. La beauté de l'âme, au contraire, brille d'un éclat toujours croissant ; plus on a le temps d'en apprécier la noblesse, plus elle embrase le cœur d'un mari et lui fait goûter de bonheur dans sa tendresse. Par suite de ces pures et légitimes ardeurs, tout danger de mal se dissipe ; l'idée d'une satisfaction coupable ne se présente pas même à l'esprit, quand on aime véritablement sa femme ; l'amour dont le cœur est rempli est d'autant plus fort qu'il est plus pur ; on y voit un bienfait signalé de la bonté divine, et l'âme s'élève encore vers Dieu, par le sentiment de l'ordre qui règne alors dans une maison. C'est avec de telles pensées, que ces hommes sages des anciens temps, choisissaient une femme ; ceux-là n'avaient réellement égard qu'à la beauté de l'âme, et ne songeaient pas aux biens matériels.

Exemple d'Abraham cherchant une femme à son fils.

Un exemple suffira pour mettre cette vérité dans tout son jour : « Abraham était déjà vieux et d'un âge avancé lorsque, s'adressant au plus âgé de ses serviteurs, à celui qui avait l'administration de tous ses biens, il lui dit : Mets ta main sur mon genou, et je t'adjure par le Seigneur Dieu, le maître du ciel et de la terre, de ne pas donner pour femme à mon fils Isaac, aucune des filles de Chanaan, de ce pays que j'habite, et de te rendre dans la terre où je suis

né, au milieu de ma famille, et d'en ramener une femme pour mon fils. » *Genes.*, XXIV, 1-4. Avez-vous remarqué la vertu de ce juste, et sa prévoyante sollicitude touchant le mariage? Ce n'est pas à de viles entremetteuses, comme on le fait aujourd'hui, ni à des compagnes intéressées, ni à de vieilles femmes dont le vin a délié la langue, c'est à son fidèle serviteur qu'il confie une affaire de cette importance; et, ce qui prouve encore mieux la piété du patriarche, c'est la manière dont il instruit ce même serviteur pour le rendre digne d'accomplir une pareille mission. Voyez encore : il ne demande pas pour son fils une femme riche ou belle; non, c'est pour obtenir une femme noble et vertueuse qu'il lui fait un devoir d'entreprendre un si long voyage. Remarquez aussi la noblesse d'âme de celui qu'il envoie. Cet homme ne dit pas : Que signifie tout ceci? Il y a près de nous tant de peuples, et chez ces peuples tant de jeunes filles, appartenant à des familles opulentes, honorables ou même illustres, et vous m'envoyez dans un pays lointain, chez des hommes inconnus! A qui pourrai-je m'adresser? Qui me viendra en aide? N'ai-je pas même à craindre de tomber là dans quelque piége? Ne voudront-ils pas me tromper? Il n'est pas d'injustices auxquelles un étranger ne soit exposé. — Rien de semblable ne sort de sa bouche; il passe par-dessus de telles pensées, se contentant d'exprimer un doute, celui qui paraissait le plus naturel; mais ce n'est pas une objection qu'il élève pour se dispenser d'obéir, c'est une simple question qu'il fait sur une chose absolument nécessaire, question qui fait éclater son dévouement et sa prudence.

Que demande-t-il donc, et sur quoi veut-il être éclairé par son maître? « Si la femme refuse de venir avec moi, dit-il, devrai-je ensuite ramener votre fils dans la contrée d'où vous êtes venu? » Abraham lui répond : « Non, tu n'amèneras pas mon fils dans ce pays. Dieu, le Seigneur du ciel et de la terre, qui m'a fait sortir de la maison de mon père et de la terre où je suis né, lui qui m'a parlé et qui m'a dit avec serment : Je te donnerai la terre de Chanaan, et j'en assurerai la possession à ta race, lui-même enverra son ange qui marchera devant toi, et rendra ton voyage heureux. » *Ibid.*, 5-7. La foi de cet homme brille-t-elle à vos yeux d'un assez vif éclat? Il n'appelle ni des amis, ni des parents, ni personne autre, c'est Dieu qu'il donne pour soutien et pour compagnon à son serviteur; et, voulant fortifier davantage le cœur de ce dernier, il ne se borne pas à dire : « Dieu, le Seigneur du ciel et de la terre; » il ajoute : « Qui m'a fait sortir de la maison de mon père. » Rappelle-toi, semble-t-il lui dire, comment nous avons entrepris un si long voyage, et comment, après avoir quitté notre patrie, nous avons rencontré plus de bonheur sur une terre étrangère. C'est ainsi que l'impossible nous est devenu possible. Ce n'est pas là seulement ce qu'il veut lui montrer, en lui rappelant que Dieu l'a fait sortir de la maison de son père; il veut lui signifier ainsi que Dieu même est son débiteur. Il s'est engagé vis-à-vis de nous, il a promis de me donner cette terre et de la donner à mes descendants. Alors même donc que nous serions indignes de ses bienfaits, il nous secourra pour ne pas manquer à sa promesse, il fera réussir nos desseins et nous conduira sûrement au but que nous nous sommes proposé. C'est en prononçant de telles paroles qu'il envoie son serviteur.

Dès que celui-ci fut parvenu au terme de son voyage, il ne s'adressa pas à quelque habitant de la cité, il n'eut recours à aucun homme ni à aucune femme; mais voyez le degré de sa foi : il ne veut d'autre intermédiaire que celui qui lui a été désigné par son maître, il s'arrête et prie. « Seigneur, dit-il, Dieu de mon maître Abraham, venez à mon aide en ce jour et servez-moi de guide. » Il ne dit pas : Seigneur, mon Dieu; mais bien : « Seigneur, Dieu de mon maître Abraham. » Je suis un homme vil et méprisable : aussi je m'abrite sous le nom de mon maître : ce n'est pas pour moi, c'est pour lui que je me suis transporté dans ces lieux; par égard pour sa vertu, soutenez-moi dans toutes mes démarches?

6. Après cela, ne vous imaginez pas qu'il réclame cette assistance comme une chose due; écoutez plutôt ce qu'il ajoute : « Et faites miséricorde à mon maître Abraham. » Eussions-nous

des mérites sans nombre, nous vous demandons de nous sauver par votre grâce; nous rapporterons tout à votre miséricorde, rien à notre droit; nous demandons pitié et non justice. Que demande-t-il donc? « Me voilà debout auprès de cette fontaine; les filles des habitants de la cité viendront puiser de l'eau; faites que la jeune fille à qui j'aurai dit : Permets-moi de boire à ta cruche, et qui m'aura répondu : Bois, je donnerai de plus à boire à tes chameaux; faites que cette femme soit celle que vous destinez à votre serviteur Isaac, et que je connaisse par ce signe que vous avez fait miséricorde à mon maître Abraham. » *Genes.*, XXIV, 12-14. Voyez la sagesse de ce serviteur, elle brille dans le signe même qu'il indique. Il n'a pas dit : Si je vois une femme sur un char magnifique, traîné par des mules, au milieu d'une troupe d'eunuques et d'une nuée de serviteurs, une jeune fille resplendissante de beauté, c'est celle-là que vous aurez destinée à votre enfant. Mais que dit-il? « Ce sera celle à qui j'aurai fait cette demande : Permets-moi de boire à ta cruche. » Que faites-vous, ô homme? Voulez-vous donc pour votre maître une femme de si basse condition, une porteuse d'eau, une femme qui daigne s'entretenir avec vous? — Oui certes, répond-il; car ce n'est pas une femme d'une fortune opulente ou d'une race illustre, c'est une femme noble par l'âme que je suis venu chercher. Beaucoup de celles qui vont puiser de l'eau possèdent l'héritage de la vertu; tandis que des femmes qui demeurent dans des maisons splendides, n'ont souvent en partage que la mollesse et la folie. — Et comment savez-vous que c'est là une femme vertueuse? — Par le signe que je me suis moi-même donné. — Quel est donc ce signe de la vertu? — Le plus grand de tous et le plus incontestable; car c'est là le signe certain de l'hospitalité, un signe qui l'emporte sur tous les autres.

Voici ce que cet homme dit, bien qu'il n'exprime pas sa pensée par des paroles : Je cherche une jeune fille qui joigne à la virginité, un dévouement qui ne recule devant aucun service envers les étrangers. Et ce n'est pas sans raison qu'il se propose un tel objet; il fait partie d'une maison où fleurit par-dessus tout la vertu d'hospitalité; ce qu'il désire avant toute chose, ce sont des mœurs conformes avec celles de ses maîtres. Voilà quelle est la femme, a-t-il dit dans son cœur, que je veux introduire dans une demeure toujours ouverte aux étrangers; et cela, pour qu'il n'y ait ni contestation, ni lutte, entre un mari qui donne volontiers de son bien et qui marche sur les traces de son père, recevant les voyageurs avec générosité; et une femme dont la parcimonie serait en perpétuelle contradiction avec une telle conduite, et ne cesserait de l'entraver, comme cela n'a lieu que trop souvent dans les familles. C'est pour cela que j'ai voulu savoir à quel point elle est hospitalière; car, à mes yeux, c'est de cette vertu qu'émanent toutes les autres. C'est ainsi que mon maître a fait l'éducation de l'époux; c'est ainsi qu'il est lui-même devenu père, il a tué le veau gras, et un fils lui a été donné; il a préparé le pain, et Dieu lui a promis une race aussi nombreuse que les étoiles du ciel. Puis donc que telle a été la source de tous les biens pour la famille, je dois attacher un prix tout spécial à cette vertu.

L'hospitalité est la source de tous les biens

En conséquence, ne nous bornons pas à considérer cet homme quand il demande de l'eau; considérons de plus l'effusion d'un cœur généreux, qui non-seulement accorde ce qu'on lui demande, mais va même au-delà des désirs exprimés. « Or, il arriva, poursuit le Livre saint, qu'il n'avait pas encore achevé de parler lorsque Rébecca sortit de la ville. » *Genes.*, XXIV, 15. C'est la parole d'un prophète qui s'accomplissait ici d'avance : « Vous n'aurez pas achevé de parler que je dirai : Me voici, c'est moi. » *Isa.*, LVIII, 9. Telles sont les prières des hommes justes : elles ne sont pas encore terminées, qu'elles ont obtenu leur effet et touché le cœur de Dieu. Et vous aussi, lorsque vous êtes à la veille de prendre une épouse, gardez-vous de recourir aux hommes, ou bien aux femmes, qui spéculent souvent sur le malheur d'autrui, qui ne se proposent qu'une chose, le moyen de réaliser un gain; adressez-vous uniquement à Dieu, il ne dédaignera pas de remplir l'office d'un ami dans l'affaire de votre mariage. Lui-même vous l'a promis en disant : « Cherchez d'abord le royaume des cieux, et toutes ces choses vous se-

ront données par surcroît. » *Matth.*, VI, 33. Ne dites pas : Comment pourrai-je voir Dieu ? Voudra-t-il m'adresser la parole et se mettre ouvertement en rapport avec moi, de telle sorte qu'il me soit donné de l'aborder et de l'interroger?— C'est là le propre d'une âme infidèle. En effet, Dieu n'a-t-il pas le pouvoir d'accomplir tout ce qu'il veut, sans le secours de la parole? C'est ce qui eut lieu dans cette occasion. Le serviteur d'Abraham n'entendit ni ne vit rien; il était debout près de la fontaine et priait, lorsque son désir fut instantanément accompli. « Il arriva que, tandis qu'il n'avait pas encore achevé de parler, Rébecca sortit de la ville, portant une cruche sur ses épaules, Rébecca, fille de Bathuel, lequel était fils de Melcha; cette jeune fille était admirablement belle à la vue, et non moins pure, ayant vécu dans la virginité. » *Genes.*, XXIV, 15-16.

Que me dites-vous là, et pourquoi me parler de la beauté corporelle ? — Pour que vous compreniez l'excellence de sa vertu, pour que vous remarquiez la beauté de son âme. Certes, nous devons toujours admirer la pureté, mais beaucoup plus encore quand elle est jointe à la beauté. De là vient que le même livre, au moment de nous entretenir de Joseph et de sa chasteté, commence par nous signaler sa beauté corporelle, en nous disant : « C'était un beau jeune homme, d'un aspect extrêmement gracieux. » *Genes.*, XXXIX, 6. Et c'est après cela seulement qu'il nous signale sa rare modestie, pour nous faire observer que les attraits de sa personne ne l'avaient pas entraîné dans la corruption. Non, la beauté n'est pas toujours une cause d'incontinence, pas plus que la laideur une sûre garantie de la pureté. Beaucoup de femmes, remarquables par leurs charmes extérieurs, ont été plus remarquables encore par leur vertu; et des femmes hideuses et repoussantes se sont montrées telles dans leur âme beaucoup plus que dans leur corps, en se précipitant dans tous les désordres. Ce n'est pas à la conformation physique, c'est à la libre volonté de l'âme qu'il faut attribuer le bien ou le mal.

Pourquoi Rébecca est-elle deux fois appelée vierge.

7. Ce n'est pas sans intention que, dans les courtes paroles du messager d'Abraham, la fille de Bathuel est deux fois appelée vierge. Beaucoup de jeunes filles, en effet, ont conservé la chasteté corporelle, tandis qu'elles ont une âme entièrement corrompue; elles se donnent des attraits factices, elles traînent à leur suite une foule d'amants, elles fascinent les yeux de la jeunesse, la faisant tomber dans leurs piéges et rouler dans les abîmes. C'est pour nous montrer que telle n'était pas cette jeune fille, qu'elle était doublement chaste, que Moïse affirme deux fois sa virginité. Cette vertu courait néanmoins chez elle de nombreux dangers : ils étaient dans sa beauté d'abord, et puis dans l'office même qu'elle remplissait. Si elle fût restée constamment renfermée dans sa demeure, comme les jeunes filles de nos jours; si elle n'avait jamais abordé la place publique, ni quitté la maison paternelle, ce n'eût pas été faire son éloge que d'affirmer qu'elle était vierge. Mais lorsqu'on la voit traverser la place publique, aller puiser de l'eau à la fontaine, une ou deux fois chaque jour, peut-être plus souvent encore, et conserver néanmoins intacte sa virginité, proclamer en elle cette vertu, c'est lui décerner un magnifique éloge. En effet, s'il arrive quelquefois qu'une jeune fille qui sort rarement de sa maison, qui n'est ni gracieuse ni belle, qui de plus est entourée d'un grand nombre de suivantes, trouve néanmoins dans ces rares sorties, l'occasion de perdre l'intégrité de ses mœurs; celle qui chaque jour s'éloigne seule du toit paternel, pour aller, non-seulement sur la place publique, mais encore à la fontaine, où chacun peut aller puiser de l'eau, où dès lors elle rencontrera toute sorte de personnes, n'est-elle pas digne de la plus grande admiration, quand rien ne porte atteinte à sa vertu, ni ses excursions continuelles, ni la beauté de ses traits, ni la foule qu'elle rencontre sur son passage, ni aucun autre danger du même genre; quand elle conserve la pureté de son corps et de son âme, la sagesse et la modestie, d'une manière plus parfaite que les femmes toujours enfermées dans les gynécées ? Celle-là réalise pleinement le souhait formulé par saint Paul : « Qu'elle soit sainte de corps et d'esprit. » *Corinth.*, VII, 34.

« Lors donc qu'elle fut descendue à la fontaine et qu'après avoir rempli sa cruche elle se reti-

ra, le messager vint à sa rencontre et lui dit : Permets-moi de boire un peu à ta cruche. Elle lui répondit : Buvez, seigneur. Et, abaissant aussitôt sa cruche, qu'elle tint appuyée sur ses bras, elle lui donna à boire jusqu'à ce qu'il eût étanché sa soif. Puis elle dit : Je vais encore abreuver vos chameaux jusqu'à ce qu'ils aient tous bu. Elle se hâta donc de verser la cruche dans l'abreuvoir, et de nouveau courut au puits, chercher de l'eau pour tous les chameaux. » *Genes.*, XXIV, 16-20. Grande était la bonté de cette femme pour l'étranger, et non moins grande sa modestie, comme il est aisé de le voir et par sa conduite et par ses paroles. Ni sa modestie ne nuit à sa bienveillance, ni sa bienveillance n'altère sa modestie : Rébecca ne va pas d'elle-même aborder un homme et lui parler, c'est de la modestie; elle ne repousse pas la demande qui lui est faite, et ne refuse pas son secours, c'est de la bienveillance et de la générosité. De même qu'elle eût manqué de sagesse et de réserve, si la première elle eût abordé l'étranger et lui eût adressé la parole; de même elle se fût montrée sans cœur et sans humanité, en demeurant sourde à sa prière. Elle évite ces deux extrêmes opposés : elle ne se retranche pas derrière sa pudeur, pour refuser son secours à l'étranger; et sa bienveillance à l'égard de ce dernier, ne l'entraîne pas non plus au-delà des bornes d'une humble réserve. Elle donne également satisfaction à l'une et à l'autre de ces deux vertus. En ne prévenant pas la demande, elle manifeste sa pudeur; en s'empressant d'y répondre, elle montre une admirable générosité. Oui, elle fait éclater cette dernière vertu d'une manière vraiment admirable, puisque, non contente de donner ce qu'on lui demande, elle va même au-delà.

Peu importe qu'elle n'ait donné que de l'eau; c'était la seule chose qu'elle eût alors en son pouvoir. La générosité doit être appréciée non par l'abondance des dons, mais par les dispositions et le pouvoir de celui qui donne. Dieu lui-même a fait l'éloge de celui qui donne un verre d'eau; il a dit qu'en donnant deux petites pièces de monnaie, une pauvre veuve avait donné plus que tous les riches, par la raison qu'elle s'était dépouillée de tout ce qu'elle avait. C'est ainsi que cette jeune fille fit à cet homme vertueux tout le bien qu'elle pouvait lui faire en ce moment. Ce n'est pas sans raison qu'il est écrit : « Elle s'empressa, elle courut, » et autres choses semblables; cela vous fait comprendre qu'elle obéissait à l'élan de son cœur, qu'elle n'éprouvait ni répugnance, ni peine, que rien dans son action ne trahissait l'effort ou la contrainte. Ne nous imaginons pas que ce soit là peu de chose. N'avons-nous pas souvent prié quelqu'un qui passait de suspendre un instant sa marche pour nous permettre d'allumer un flambeau, ou bien d'étancher notre soif, si c'était de l'eau qu'il portait? et notre demande n'a pas été écoutée, ou ne l'a été qu'avec un déplaisir visible. Cette jeune fille, au contraire, ne se contente pas de pencher son urne; elle abreuve encore les chameaux de l'étranger, sans redouter la fatigue, mettant ses faibles forces au service de son prochain. Ce n'est pas tout; la bonne grâce avec laquelle elle remplit ce devoir, rehausse l'éclat de sa vertu; elle appelle seigneur un inconnu, un homme qu'elle voit pour la première fois : de même qu'Abraham, son futur beau-père, n'adresse aucune question aux voyageurs, et, sans leur demander qui ils sont, d'où ils viennent, quel est le but ou le motif de leur voyage, s'applique à remplir envers eux les devoirs de l'hospitalité; de même Rébecca s'abstient d'interroger cet homme sur sa condition, sa patrie, le pays où il se rend, l'objet qu'il se propose; elle se borne à recueillir le fruit de l'hospitalité, sans se préoccuper d'autre chose.

Ceux qui trafiquent sur les pierreries et sur l'or, songent exclusivement au gain qu'ils peuvent faire, peu curieux de savoir qui sont les hommes avec lesquels ils traitent : Rébecca aussi concentre toutes ses pensées sur le bien qui résulte de l'hospitalité, et ne songe qu'à mériter la précieuse récompense promise à cette vertu. Elle comprenait à merveille qu'un étranger plus que tout autre, est aisément intimidé, et qu'il faut par là même avoir pour lui des attentions plus délicates, le traiter avec plus de discrétion; car, si nous avons l'air de nous immiscer dans ses affaires, il hésite, il n'avance que d'un pas tremblant et la rougeur au front. Aussi n'a-t-elle garde de com-

mettre une telle indiscrétion envers cet étranger, pas plus que le patriarche envers les voyageurs : il eût craint d'éloigner sa proie ; se bornant donc à leur prodiguer ses soins, à mettre à profit l'occasion qu'ils lui fournissaient de s'enrichir à son aise, il les renvoyait ainsi.

8. Voilà comment il reçut un jour la visite des anges ; et, s'il se fût montré curieux à leur égard, nul doute qu'il n'eût perdu la récompense à laquelle il avait droit. Ce que nous admirons en lui, ce n'est pas précisément qu'il ait reçu des anges sous sa tente, mais bien qu'il les ait reçus sans les connaître. Il n'eût rien fait d'étonnant en les accueillant avec honneur s'il avait su qu'il recevait des messagers célestes, puisque leur dignité n'eût pu manquer de rendre bienveillant et doux le caractère le plus dur et le plus insensible ; mais ce qui doit nous frapper d'admiration, c'est que, les prenant pour des voyageurs ordinaires, il leur ait témoigné cet empressement et cette déférence. Telle fut aussi la conduite de la fille de Bathuel : elle ignorait quel était cet homme, dans quel but il venait, elle savait moins encore qu'il avait la mission de négocier son mariage ; elle ne vit en lui qu'un étranger, un simple voyageur. C'est pour cela qu'elle fut si magnifiquement récompensée de l'accueil qu'elle lui fit, de la bienveillance avec laquelle elle traita cet inconnu, tout en respectant les exigences de la plus sévère modestie. Pas de folle hardiesse ni de témérité dans sa conduite, rien d'impérieux et de fier ; tout se fait avec autant de déférence que de mesure. C'est ce que Moïse insinue quand il ajoute : « Et cet homme la contemplait en silence et cherchait à deviner, en l'étudiant du regard, si le Seigneur avait béni son voyage. » *Gen.*, XXIV, 21. Pourquoi la contemplait-il et qu'étudiait-il en elle ? Sa manière d'être et d'agir, son aspect, sa parole, tout était l'objet d'un examen attentif ; dans chaque mouvement du corps il cherchait une révélation de l'âme.

Il ne s'en tient pas là, il pousse plus loin son épreuve. Après qu'elle lui a donné à boire, il lui fait ces questions : « Dites-moi de qui vous êtes la fille ; y a-t-il dans la maison de votre père un lieu pour me recevoir ? » Que répond-elle à cela ? Elle dit le nom de son père avec complaisance et douceur. Elle ne s'écrie pas d'un air indigné : Qui donc êtes-vous pour scruter ainsi ma famille et ma demeure ? Que dit-elle donc ? « Je suis la fille de Bathuel, fils de Melcha et petit-fils de Nachor. Il y a dans notre maison de la paille et du foin en abondance, et de plus, un lieu pour vous recevoir. » *Genes.*, XXIV, 23-25. De même que tout à l'heure, quand il lui demandait de l'eau, elle avait fait plus qu'il ne désirait, en lui promettant en outre d'abreuver ses chameaux et en les abreuvant en effet : de même en ce moment, quand il ne demande qu'un asile, elle lui montre les diverses ressources qu'elle peut mettre à sa disposition, pour l'attirer ainsi dans sa maison, ne voulant pas perdre la récompense de l'hospitalité. Ne passons pas rapidement et sans attention sur ces choses ; reportons un regard sur nous-mêmes, et, nous mettant en présence des faits qui nous sont racontés, nous apprécierons mieux la vertu de cette femme. Souvent, lorsque nous avons à recevoir des personnes connues, des amis même, nous éprouvons un pénible sentiment, ils nous sont à charge s'ils restent dans notre maison un jour ou deux. Pour Rébecca, c'est un inconnu, un étranger qu'elle attire avec bonheur dans sa maison, quoiqu'elle doive non-seulement l'héberger lui-même, mais encore fournir aux besoins de ses nombreux chameaux.

Après qu'il a été reçu sous ce toit hospitalier, il donne une nouvelle preuve de sa prévoyance ; car, au moment de s'asseoir à la table qui lui a été préparée, il tient ce langage : « Je ne prendrai pas d'aliment que je n'aie fait entendre les paroles qui sont dans mon cœur. » *Gen.*, XXIV, 33. Avec sa prévoyance, remarquez aussi sa sobriété. Puis, quand il a reçu la permission de parler, écoutez ce qu'il dit. Et que dit-il ? que son maître est un homme illustre et puissant, honoré de tout le monde, jouissant d'un grand crédit dans le pays qu'il habite ? Il eût pu dire tout cela sans s'écarter de la vérité, puisque Abraham était respecté comme un roi par les peuples qui l'entouraient. Mais non, il garde le silence là-dessus, il laisse de côté toutes ces considérations humaines ; c'est à Dieu qu'il fait remonter l'honneur de son maître

en s'exprimant ainsi : « Je suis un serviteur d'Abraham. Le Seigneur a comblé mon maître de ses bénédictions, il l'a exalté, il lui a donné des brebis et des bœufs, de l'or et de l'argent. » Vous l'entendez, s'il parle de ses richesses, ce n'est pas pour faire étalage de sa fortune, c'est pour montrer qu'il est cher à Dieu; il prétend le louer de ce qu'il a tout reçu de la main du Très-Haut, et non précisément de ce qu'il en est le possesseur. Il en vient ensuite au futur époux : « Et Sara, la femme de mon maître, lui a donné un fils alors qu'il était déjà vieux. » Voilà donc qu'il précise le mode de cet enfantement, évidemment pour qu'on y reconnaisse un bienfait spécial de la divine Providence, et non un effet ordinaire de la nature.

Et vous aussi, quand vous devez choisir un époux ou bien une épouse, cherchez à savoir avant tout si la personne dont il s'agit a mérité les faveurs divines, si la bénédiction du ciel est tombée sur elle. Avez-vous reconnu qu'il en était ainsi, le reste viendra par voie de conséquence. En est-il autrement, le plus riche patrimoine vous serait-il assuré, que vous n'en retireriez aucun avantage. Après cela, pour qu'on ne lui pose pas cette question : Pourquoi n'a-t-on pas pris une femme de la même contrée : le serviteur ajoute : « Mon maître m'a dit avec les prières les plus solennelles : Tu ne prendras pas pour mon fils une femme parmi les filles des Chananéens, mais tu te rendras dans le pays et la famille de mon père, et c'est dans ma tribu que tu prendras une femme pour mon fils. » *Genes.*, XXIV, 34-38. Je crains cependant de vous fatiguer en vous rapportant tous les détails de cette histoire; transportons-nous donc à la fin. Lorsqu'il eut rappelé comment il s'était arrêté près de la fontaine, comment il avait abordé la jeune fille et en avait obtenu plus qu'il ne demandait, comment enfin la protection divine s'était manifestée dans cette circonstance; lorsqu'il eut tout dit à la famille, il mit fin à son discours. En entendant toutes ces choses, les parents n'éprouvèrent aucun doute, aucune hésitation; et, comme si Dieu lui-même eût incliné leur cœur, ils promirent immédiatement leur fille. Laban et Bathuel lui parlèrent alors en ces termes : « Cet ordre nous vient de Dieu; nous ne pouvons donc pas vous opposer un refus. Voilà Rébecca, qu'elle parte avec vous, et qu'elle soit la femme de votre maître, conformément à la parole du Seigneur. » *Ibid.*, 50-51.

Qui ne serait frappé de surprise et d'admiration en voyant tant d'obstacles tomber en un instant? En effet, on n'avait devant les yeux qu'un étranger, un serviteur, un inconnu, arrivant d'une contrée lointaine; ce n'était ni le beau-père, ni l'époux, ni même aucun ami connu, qui vînt faire cette demande : tout autant d'empêchements à la réussite du mariage. Et cependant toutes ces difficultés sont aplanies, rien n'arrête la famille, elle remet la jeune épouse à cet homme avec autant de confiance que s'il était parfaitement connu, s'il habitait dans le voisinage, s'il avait toujours habité cette maison, et cela, parce que Dieu est intervenu. Quand nous entreprenons une chose en dehors de sa protection, alors même que tout nous semblerait facile et que le chemin n'offrirait aucun danger, nous y rencontrons des abîmes et des précipices, des mécomptes et des malheurs sans nombre; tandis que, s'il nous protége et nous défend, nous aurions beau n'avoir devant nous que des obstacles, que nous les verrions disparaître et s'évanouir. Ne faisons donc rien, ne prononçons pas une parole, sans avoir imploré la protection divine, sans avoir remis à sa bonté le succès de tous nos desseins; c'est l'exemple qui nous est donné par le serviteur du patriarche.

Tout réussit quand on fait intervenir Dieu dans ses affaires.

9. Voyons maintenant de quelle manière, après avoir obtenu l'épouse, il prépare la solennité du mariage. Va-t-il l'entourer de cymbales, de trompettes, de danses, de tambours et de flûtes, de tout l'appareil usité dans le monde? Il ne songe à rien de pareil; il n'emmène avec lui que la jeune fille; il n'a pour compagnon de route, pour guide et pour soutien, que l'ange du Seigneur auquel son maître l'avait confié au moment de son départ. L'épouse était donc conduite à l'époux sans aucun instrument de musique, mais la tête ornée de toutes les bénédictions divines, portant une couronne plus rayonnante que tous les diadèmes des rois. Elle ne marchait pas avec pompe, avec des habits

dorés; la modestie, la piété, le dévouement, étaient son unique parure. Elle ne s'avançait pas sur un char splendide, entourée de richesses et d'éclat; mais elle voyageait sur un modeste chameau. Outre les vertus dont leur âme était ornée, les vierges des anciens temps avaient contracté les plus heureuses habitudes pour ce qui regarde même le corps. Elles n'étaient pas élevées par leurs mères comme elles le sont de nos jours, dans le fréquent usage des parfums et des bains; elles ne connaissaient ni les couleurs empruntées, ni la beauté factice, ni les vêtements précieux, ni tant d'autres recherches qui corrompent leurs mœurs et les plongent dans une excessive mollesse; tout dans leur éducation était sévère et fort. Aussi possédaient-elles une beauté qui ne devait rien qu'à la nature, où les artifices humains n'avaient aucune part; elles jouissaient d'une santé parfaite, aussi bien que d'une pure beauté; ne connaissant pas la mollesse, elles ne connaissaient pas la maladie. Les occupations et le travail auquel elles se livraient, leur application à fuir l'oisiveté et leur activité constante éloignaient d'elles toutes les infirmités, les rendaient vigoureuses et les mettaient en pleine possession de la vie. Aussi, comme elles étaient aimées et respectées de leurs époux, non-seulement à cause des avantages corporels, mais encore et surtout à cause de leurs qualités morales, qui croissaient et se fortifiaient de jour en jour !

Assise donc sur son chameau, elle arriva dans cette contrée qui devait être sa demeure, et, de loin, ayant levé les yeux, elle aperçut Isaac. La voilà qui met aussitôt pied à terre, pleine de force et de légèreté; sachant allier la promptitude à la modestie, elle n'a pas réclamé le secours d'une main étrangère. Elle dit alors au serviteur : « Quel est cet homme que je vois s'avancer dans la campagne? Et le serviteur lui répond : C'est mon maître lui-même. Prenant alors son voile, elle s'en enveloppe. » Remarquez ici sa pudeur virginale, sa prudence et sa modestie. « Isaac l'accepta pour épouse, il l'introduisit dans sa maison et l'aima tellement, qu'elle le consola de la mort de sa mère Sara. » *Genes.*, XXIV, 65-67. Il l'aima, elle dissipa sa tristesse : ce n'est pas sans intention que l'historien sacré parle ainsi, il veut nous faire comprendre de plus en plus par quels dons elle sut lui plaire et le captiver, et nous montrer une fois encore que ces dons, elle les avait puisés dans sa maison paternelle. Qui donc n'aurait aimé une telle femme, une femme si vertueuse et si belle, si bienveillante et si douce, dont l'âme était si forte et le corps si sain? En disant cela, je ne veux ni flatter vos oreilles, ni gagner vos applaudissements, mais bien vous exciter à retracer en vous de tels modèles. Vous, pères, imitez la sage prévoyance de ce patriarche qui, dans le choix d'une femme pour son fils, ne cherche ni la fortune, ni la naissance, ni la beauté, ni rien de semblable, et se laisse uniquement guider par la noblesse de l'âme; et vous, mères, voilà comment vous devez élever vos filles. C'est encore ainsi que vous devez les épouser, vous qui les prenez pour femmes; loin de vous alors les rires et les danses, les paroles honteuses et le son des instruments, tout cet appareil mondain qui fait de vos noces la fête du diable; ne cessez d'invoquer Dieu pour qu'il intervienne dans toutes vos actions.

Si telle était votre conduite, jamais il n'existerait de divorce, jamais il ne s'élèverait un soupçon d'infidélité, ni jalousie, ni querelle, ni dissentiment; nous jouirions d'une paix profonde et d'une parfaite harmonie, d'où ne seraient pas absentes les autres vertus. De même que, la discussion existant entre les époux, on ne respire plus dans la maison un air salubre, alors même que les affaires seraient dans la plus grande prospérité; de même, tant que règnent la concorde et la paix, rien ne cause une peine réelle, alors même que chaque jour amènerait une nouvelle tribulation. Si le mariage est ainsi contracté, l'éducation des enfants sera bonne, ils seront aisément formés à la vertu. Quand une mère, en effet, est douée d'une telle sagesse et d'une telle pureté de mœurs, quand elle est si profondément vertueuse, impossible qu'elle ne tienne pas son mari dans les doux liens de l'amour, et que, le tenant ainsi sous son empire, elle ne l'ait pour auxiliaire dévoué dans l'éducation des enfants; impossible également qu'elle n'attire pas sur eux les bénédictions divines.

Dieu sourit à cet ordre si beau qui règne dans une famille, il dirige le cœur des enfants, et tout désormais est dans le bonheur et la joie de l'âme de ceux qui gouvernent, ces sentiments semblent rejaillir et se refléter dans les objets extérieurs. Dans de telles conditions, chacun peut, avec toute sa famille, avec sa femme, ses enfants et ses serviteurs, faire avec sécurité la traversée de la vie présente et parvenir au royaume des cieux. Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire et puissance soient au Père, en union avec le Saint-Esprit, source de vie et de sainteté, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles.

Amen.

HOMÉLIE

SUR

LES PROPHÉTIES

AVANT-PROPOS

Nous n'avons rien qui puisse nous fixer sur l'année où fut prononcée l'homélie suivante; nous savons seulement qu'elle le fut pendant l'été et le lendemain du jour où Chrysostome avait parlé sur saint Barlaam; car voici comment il s'exprime bientôt après le début: « Aussi j'aime par-dessus tout cette saison de l'année, non parce que nous sommes affranchis de l'hiver et que nous jouissons des beaux jours, mais parce que nous avons un libre accès dans les ports que la religion nous ouvre; j'entends par-là les fêtes des saints martyrs. » Bientôt après il ajoute: « Vous êtes témoins de tout cela, vous que les combats du bienheureux Barlaam remplissaient hier d'allégresse, alors que, vous pressant autour de son autel comme dans un port tranquille, vous rejetiez loin de vous l'amertume des agitations du siècle. » La circonstance du jour suffit pour établir que cette homélie a été prononcée à Antioche, puisque la fête de ce saint se célébrait dans cette ville, comme nous l'avons remarqué dans l'avant-propos du discours qui le concerne. Le but de l'orateur est de démontrer que les faits accomplis sous l'Ancien Testament confirment les prophéties qu'il renferme et sont la figure de ce qui devait arriver sous le Nouveau. Il réfute en passant les erreurs de Marcion, de Manès et de Paul de Samosate; il conclut en invoquant la protection des saints.

HOMÉLIE

Sur ces paroles de l'Apôtre : « Je ne veux pas que vous ignoriez, mes frères, que nos pères ont tous été sous la nuée et qu'ils ont tous traversé la mer. »

1. Les nautonniers aiment surtout cette partie de la mer qui leur présente des ports fréquents et des îles nombreuses. Une mer dénuée de ports, même par un temps calme et serein, inspire aux navigateurs une crainte irrésistible; mais quand, de toute part, s'offrent des port et des rivages hospitaliers, ils naviguent avec une sécurité profonde. En effet, si la mer les menace un instant de sa fureur, comme ils ont devant eux un asile, ils espèrent pouvoir aisément et promptement échapper aux dangers qui les entourent. Ils éprouvent même une grande consolation à la seule pensée d'un port éloigné; ils se réjouissent en apercevant le sommet des montagnes, la fumée qui s'élève des toits, les troupeaux qui paissent non loin du rivage; mais c'est quand ils ont franchi la barre du port qu'ils goûtent une joie complète. Alors enfin ils quittent les rames, ils baignent dans une eau douce et rafraîchissante leur corps imprégné de l'onde salée, ils aiment à fouler la terre, et, respirant en toute liberté, ils oublient les fatigues et les ennuis de la mer. De même donc que ces hommes aiment les contrées où se rencontrent pour eux ces nombreux points de relâche, je préfère de même cette saison de l'année, non parce nous sommes affranchis de l'hiver et que nous jouissons des beaux jours ramenés par le souffle du zéphir, mais parce que nous avons un facile accès dans des ports spirituels échelonnés sur notre route; j'entends par là les fêtes des saints martyrs. Le port n'est pas même aussi agréable aux nautonniers que l'est aux fidèles une semblable fête. Les premiers échappent en entrant dans le port à la fureur des ondes et à de pénibles labeurs : en abordant à la solennité d'un martyr, les seconds sont délivrés des violents orages excités dans leur âme par la malice des esprits impurs et celle de leurs propres pensées. Quand on vient ici, l'âme affligée soit par les malheurs publics, soit par les peines particulières, on ne tarde pas à déposer ce lourd fardeau, et l'on se retire plein de force et d'agilité, non pour avoir abandonné les rames et le gouvernail, mais parce qu'on s'est délivré du poids des peines du siècle et que le cœur est inondé d'une céleste joie.

Cette homélie a été prononcée le lendemain de la fête de saint Barlaam.

Vous m'en êtes témoins, vous qui contempliez hier avec tant de bonheur les combats du bienheureux Barlaam, et qui, venant chercher le calme dans ce port, rejetiez loin de vous l'amertume des agitations de la vie, heureux d'entendre l'éloge de ce saint, et vous retirant ensuite avec une nouvelle énergie. Voici maintenant que se présente à nous une autre fête de martyrs. Jusqu'à ce que nous soyons donc entrés dans le port qu'ils nous ouvrent, courage, imitons les nautonniers. Ils chantent en sillonnant la mer, et le chant allége leur labeur; nous aussi, trompons les ennuis et les fatigues du chemin en nous entretenant de choses spirituelles, et, prenant le bienheureux Paul pour coryphée dans ces pieux entretiens, ne cessons de mêler notre voix à la sienne, attachons-nous à ses pas. Quelle est la route qu'il nous trace? Celle du désert, à travers les miracles qui la signalent; vous l'avez aujourd'hui même entendu s'écrier : « Je ne veux pas que vous ignoriez, mes frères, que nos pères ont tous été sous la nuée, qu'ils ont tous traversé la mer, qu'ils ont tous été baptisés en Moïse, qu'ils ont tous mangé la même nourriture spirituelle et bu le même breuvage spirituel; car ils buvaient à la source de la pierre mystérieuse qui les suivait, et la pierre c'était le Christ. La plupart d'entre eux ne furent pas agréables à Dieu; aussi moururent-ils dans le désert. Or, toutes ces choses étaient pour nous des leçons figuratives, afin que nous ne nous livrions pas aux mauvais penchants comme ils s'y livrèrent, et que nous ne tombions pas dans l'idolâtrie comme quelques-uns d'eux, dont il est écrit : « Le peuple s'assit pour manger et pour boire, puis ils se levèrent pour jouer. » *Exod.*, XXXII, 6. « Ne commettons pas la fornication, comme plusieurs d'eux s'en rendirent coupables; aussi dans un seul jour ils périrent au nombre de ving-trois mille. Ne tentons pas le

Christ comme plusieurs le tentèrent, aussi furent-ils exterminés par les serpents. Ne murmurons pas comme murmurèrent ceux qui furent frappés de mort par l'ange exterminateur. » I *Corinth.*, x, 1-10.

Ces paroles sont claires, au premier abord; mais considérées avec attention, elles soulèvent une question qui n'est pas sans importance. En effet, on se demande à bon droit pourquoi l'Apôtre rappelle ici ces faits des anciens temps; à quel propos, quand il disserte sur les viandes immolées aux idoles, il évoque de tels souvenirs et raconte les choses accomplies dans le désert. Ce n'est pas lui certes qu'on pourrait accuser de parler au hasard et sans but; ses pensées sont parfaitement liées entre elles, il y règne une profonde et complète harmonie. A quelle occasion et dans quel dessein en vient-il donc à ce récit? — Il reprenait ceux qui, témérairement et sans réflexion, s'approchaient des idoles, s'asseyaient à des tables impures et mangeaient de la chair des victimes. Après leur avoir montré que leur conduite leur était doublement funeste, puisqu'ils blessaient les faibles et faisaient eux-mêmes alliance avec les démons; ayant assez corrigé leurs fausses idées par ce qu'il venait de dire, et leur ayant enseigné que le fidèle doit tenir compte, non-seulement de son bien, mais encore du bien des autres, il veut de plus leur inspirer une crainte salutaire, et c'est pour cela qu'il leur remet sous les yeux ces antiques exemples. Comme ils étaient portés à s'enorgueillir, parce qu'ils étaient fidèles, affranchis de l'erreur, en possession de la vraie science, initiés à d'ineffables mystères, appelés au royaume des cieux, il se propose de leur montrer, par ces leçons puisées dans l'histoire, que tout cela ne leur servira de rien, si leur conduite n'est pas en rapport avec une telle grâce.

2. Mais voilà qu'une foule d'autres questions naissent de cette réponse elle-même. Pourquoi n'argue-t-il pas contre eux des paroles du Christ consignées dans l'Evangile? Pourquoi ne leur représente-t-il pas la géhenne, les ténèbres extérieures, le ver empoisonné, les chaînes éternelles, le feu préparé pour le diable et ses anges, les grincements de dents, et les autres supplices qu'on ne saurait exprimer? A vouloir les frapper de crainte, il fallait recourir à ces grands moyens, et non à ce qui s'était passé dans le désert. En effet, le peuple ancien avait été puni sans doute, mais il n'avait subi qu'une peine relativement légère, momentanée, d'un jour au plus; tandis que le nouveau doit être châtié d'une manière plus terrible et durant l'éternité. Pourquoi donc ne leur offre-t-il pas ces motifs de terreur et ne leur rappelle-t-il pas les paroles du Christ? Il pouvait leur dire : Je ne veux pas que vous ignoriez, mes frères, quelles lois le Christ a portées contre ceux qui, possédant la foi, ne mènent pas une conduite irréprochable. Ceux-là même, en effet, qui opéraient des miracles et qui prophétisaient, il leur a fermé le royaume céleste, en s'exprimant ainsi : « Beaucoup me diront en ce jour : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas en votre nom chassé les démons, en votre nom n'avons-nous pas prophétisé, n'avons-nous pas opéré de nombreux prodiges? Et je leur répondrai alors : Eloignez-vous de moi, je ne vous connais point, ouvriers d'iniquité. » *Matth.*, vi, 22-23. Il n'a rien à reprocher aux vierges sur la foi et la doctrine; mais, à cause de leur vie perverse et de la dureté de leur cœur, il les exclut de la chambre nuptiale. Un homme se présente avec des habits négligés, et cela suffit pour qu'il soit chargé de liens et jeté dehors; il ne professe pas de fausses opinions, il a seulement une vie impure et désordonnée. Ceux que le souverain Juge fait précipiter dans le feu préparé pour le diable et ses anges, ne sont pas ainsi condamnés pour avoir erré dans la foi, mais bien pour n'avoir jamais eu pitié de personne. L'Apôtre pouvait donc rappeler ces choses et d'autres du même genre, puis ajouter : Je ne veux pas que vous ignoriez, mes frères, que tous ces malheureux avaient reçu le baptême, participé aux mystères sacrés, fait preuve d'une grande foi, possédé la vraie science; mais parce que leur vie se trouvait en désaccord avec leur foi, ils ont été chassés du royaume, ils ont été livrés au feu.

Pourquoi n'a-t-il pas tenu ce langage, je le demande encore, et de préférence a-t-il tenu celui-ci : « Je ne veux pas que vous ignoriez,

mes frères, que nos pères ont tous été sous la nuée ? » Pourquoi, s'en tenant à ces anciens souvenirs empruntés à la loi de Moïse, ne puise-t-il pas ses raisons dans la loi de grâce ? Ce n'est pas sans but, ce n'est pas sans intention qu'il agit ainsi ; car nous savons quelle était la sagesse de cet homme : Que fait-il donc et que se propose-t-il ? Deux choses : les frapper par-dessus tout, mais en même temps leur montrer l'union intime qui rattache l'Ancien Testament au Nouveau. Il y a beaucoup d'hommes qui refusent de croire à la géhenne, n'admettant pas les châtiments à venir, et se persuadant que Dieu voulait simplement nous retenir dans le devoir par la peur en nous menaçant du ver qui ne meurt pas, du feu qui ne s'éteint jamais, des ténèbres extérieures ; mais ils ne peuvent pas, du moins, ne pas croire aux faits accomplis. Et qui pourrait dire qu'un fait n'est pas un fait ? Quant aux choses qui ne frappent pas les sens, qui ne passent pas dans les réalités visibles, on trouve bien des gens qui n'y croient pas ; mais un événement visible en lui-même et dans ses effets, l'esprit le plus aveugle et le plus perverti ne saurait le nier, quelque effort qu'il fasse. C'est donc par des choses patentes, avérées, accomplies jusqu'au bout et dont il subsiste encore beaucoup de traces, que l'Apôtre veut établir les équitables jugements de Dieu ; c'est comme s'il disait : Si vous ne pensez pas qu'il existe une géhenne, une répression, un châtiment ; si vous prétendez que Dieu nous a fait de vaines menaces, reportez-vous aux événements passés, et vous croirez aux choses futures. Si c'est le même Dieu qui règle tout à toutes les époques, dans le présent comme dans le passé, sous la loi nouvelle comme sous l'ancienne loi, et réellement il en est ainsi, pour quelle raison aurait-il alors exercé sa justice, châtié les pécheurs, et laisserait-il maintenant impunis les mêmes crimes ou des crimes encore plus affreux ? Je le demande, si les Juifs sont tombés dans l'impureté, n'en ont-ils pas porté la peine ? s'ils ont murmuré, n'ont-ils pas été châtiés ? Force nous est bien de le reconnaître. Celui qui ne les a pas épargnés, vous traitera-t-il mieux quand vous montrez la même audace ? Il serait absurde de le penser.

Mais sa justice n'a pas éclaté sur vous ? Raison de plus pour croire à l'existence de l'enfer et de ses supplices, puisque la justice divine ne vous atteint pas ici-bas. Si la peine ne vous attendait pas dans l'avenir, elle aurait infailliblement suivi vos crimes. Lors donc que vous rencontrerez un homme plongé dans la mollesse, de mœurs dissolues, partisan déclaré du vice, et qu'il vous dira : Ce sont là des fables, il n'y a ni tourments, ni géhenne ; c'est uniquement pour nous effrayer que Dieu nous fait de telles menaces, répondez-lui : O homme, tu ne crois pas aux peines futures, parce que tu ne les vois pas, qu'elles ne se produisent pas à tes yeux ; mais pourrais-tu refuser de croire à des faits réels et qui se sont accomplis jusqu'au bout ? Souviens-toi, je te prie, de Sodome et de Gomorrhe. Cette contrée n'a été frappée d'une si terrible malédiction que parce que les habitants de ces villes s'abandonnaient à des passions dégradantes, à de monstrueuses amours, et bouleversaient de fond en comble les lois de la nature. Comment se ferait-il donc que Dieu, le même aujourd'hui qu'il était alors, eût puni sans aucune pitié ces prévaricateurs ; et que toi, marchant sur leurs traces, méritant même un plus sévère châtiment comme ayant abusé d'une plus grande grâce, tu fusses néanmoins épargné ?

3. Voilà pour quels motifs Paul ne parle pas de la géhenne, à des hommes qui n'ont aucune foi dans l'avenir, et tâche de les ramener à la sagesse par le spectacle des événements anciens, auxquels ils donnaient une pleine créance. Les choses futures sont assurément plus terribles ; mais les choses passées obtiennent beaucoup mieux la foi du vulgaire, et lui communiquent par là-même une plus vive frayeur. C'est donc pour cela qu'il puise ses arguments dans des considérations que l'impudence la plus grande ne saurait ébranler par aucun doute. Du même coup il blesse à mort Marcion, Manès et tous ceux qui partagent leurs funestes idées. En effet, si le Dieu de l'Ancien Testament n'est pas le même que celui du Nouveau, si ce n'est pas l'auteur de la première loi qui devait nous imposer la seconde, c'est en vain que vous me tenez ce langage, ô Paul, et vous n'inspirez à vos

Le Dieu de l'Ancien et du Nouveau Testament est le même et seul Dieu.



auditeurs aucune crainte; car celui qui vous entend peut dire : Du moment où il y a là un Dieu et ici un autre, celui-ci ne jugera pas certainement comme celui-là, et ses lois seront différentes. Que m'importe que le Dieu des Juifs ait cru devoir frapper et se montrer inflexible ? Ne cherchez pas à m'effrayer par de vains fantômes. Je reconnais un autre Maître qui doit me juger.— S'il était donc vrai que l'ancienne et la nouvelle alliance n'eussent pas le même Dieu, Paul aurait agi contrairement à son intention; non-seulement il n'aurait pas fait trembler son auditeur, mais il l'aurait encore délivré de toute angoisse et de toute crainte : c'est ce que ne ferait pas l'homme le plus ordinaire, pas même un insensé; comment en accuser Paul, cet homme si sage? Il résulte clairement de là que c'est le même Dieu qui frappa les Israélites dans le désert et qui, plus tard, punira les pécheurs vivant parmi nous. S'il n'était pas le même, j'insiste sur ce point, ce qu'il a jadis accompli ne nous montrerait nullement ce qui doit s'accomplir dans la suite; mais comme il est le même, les paroles citées renferment une preuve indubitable des supplices futurs, et doivent nous jeter dans la crainte et le tremblement. Celui qui fit expier à nos pères leurs prévarications, ne fermera pas les yeux sur nous quand nous sommes également coupables.

Mais il est bon de reprendre le passage de l'Apôtre au début et d'en peser avec le plus grand soin toutes les expressions. « Je ne veux pas que vous ignoriez, mes frères. » Voilà d'abord qu'il donne le nom de frères à ses disciples, écoutant en cela, non les exigences de leur dignité, mais les inspirations de sa charité. Il savait du reste, il savait parfaitement que rien n'égale un tel titre, et que la charité constitue la plus haute de toutes les dignités. Commençons par imiter l'exemple qu'il nous donne. Les plus humbles d'entre nous, désignons-les par des noms honorables, ceux qui sont privés de la liberté comme ceux qui la possèdent, les pauvres comme les riches; c'est ainsi que Paul honore tous les Corinthiens sans distinction, non-seulement les riches, les puissants et les nobles, mais encore les simples particuliers, les indigents et les domestiques. Dans le Christ Jésus, en effet, ni esclave, ni libre, pas de barbare ni de Scythe, aucune différence entre le sage et l'insensé, toute inégalité de condition et de rang est effacée. Et faut-il s'étonner que Paul appelle frères ceux qui servent le même Dieu que lui, quand son divin Maître relève notre nature par ce nom, puisqu'il dit : « J'annoncerai votre gloire à mes frères, je vous louerai par mes chants au milieu de l'Eglise. » *Psalm.* XXI, 23. Il ne s'est pas contenté de nous donner cette qualification; lui-même a voulu devenir notre frère et l'est devenu réellement, en se revêtant de notre chair, en prenant notre nature. Et c'est là ce que Paul admirait lorsqu'il s'exprimait ainsi : « Il n'a pas pris la nature des anges, mais bien celle des enfants d'Abraham; aussi fallait-il qu'il ressemblât en tout à ses frères. » *Hebr.*, II, 16-17. Il avait déjà dit : « Comme les enfants participent à la chair et au sang, il a participé de même à ces choses. » *Ibid.*, 14.

Formés par de telles leçons, rejetons loin de nous toute arrogance, tout dédain, toute pensée superbe, réformons avec le plus grand soin notre conduite envers le prochain, n'employons à son égard que des termes d'honneur et de déférence. Toute superficielle et légère que paraisse au premier abord une telle réforme, elle est néanmoins la source de grands biens; de même qu'une conduite opposée produit des inimitiés, des dissentiments et des conflits sans nombre.

Ne nous bornons pas à ces premiers mots; examinons avec la même attention ceux qui suivent; car l'importance en est la même. Après avoir dit : « Je ne veux pas que vous ignoriez, mes frères, » il ajoute : « Que nos pères ont tous été... » Il ne les désigne ni par le nom de la nation, ni par le fait de leur sortie d'Egypte. Comment donc? « Nos pères, » dit-il; et ce mot nous révèle son humilité, puisque l'Apôtre proclame ainsi ses aïeux, lui qui leur est si supérieur par la vertu; de plus il ferme la bouche aux impudents qui se déchaînent contre l'ancienne loi. S'il l'avait eue lui-même en horreur, il n'aurait pas employé des termes aussi respectueux pour en rappeler le souvenir, alors que tous ceux qui vivaient à l'é-

poque dont il parle, pouvaient être l'objet des mêmes accusations. « Tous ; » ce n'est pas sans intention ni sans utilité qu'il ajoute cette parole, c'est plutôt avec une profonde sagesse. Il ne la supprime pas, après l'avoir une fois prononcée; il y revient à plusieurs reprises, comme pour vous avertir de la portée qu'elle a. En effet, non content d'avoir dit : « Nos pères ont tous été sous la nuée, » il insiste : « Ils ont tous traversé la mer, tous ont été baptisés sous la conduite de Moïse, tous ont mangé du même aliment spirituel, et tous ont bu du même breuvage figuratif. » Vous voyez avec quelle attention il répète chaque fois le mot *tous*. C'est ce qu'il n'aurait pas fait sans doute, s'il n'avait voulu nous faire comprendre qu'il y avait là-dessous un admirable mystère. Si telle n'était pas son intention, il eût suffi de dire ce mot une fois, il fallait le taire dans la suite, et s'exprimer ainsi : Tous nos pères ont été sous la nuée, ont traversé la mer, ont été baptisés sous la conduite de Moïse, ont mangé du même aliment spirituel et bu du même breuvage figuratif. Mais non; à chaque fait qu'il rappelle, il a soin de répéter le mot *tous;* c'est là nous ouvrir assez largement la porte, pour que nous entrions dans sa pensée et que nous voyions ainsi sa sagesse.

Pourquoi donc revient-il si souvent sur ce mot? C'est pour nous montrer qu'il existe une étroite union entre l'ancienne et la nouvelle loi, que celle-là est la figure de celle-ci, que le passé est l'ombre qui précède l'avenir. Et d'abord, il établit ainsi leur consonnance : Dans l'Eglise, il n'est fait aucune distinction entre l'esclave et l'homme libre, l'étranger et le citoyen, le vieillard et le jeune homme, le savant et l'ignorant, le simple particulier et le magistrat, l'homme et la femme; tout âge et toute condition, l'un et l'autre sexe sont plongés dans la même source de vie, le monarque et le mendiant sont purifiés de la même manière ; et c'est là certes une magnifique preuve de notre noblesse, que nous admettions indifféremment aux mêmes mystères l'homme couvert de haillons, et celui qui porte la pourpre, sans qu'il y ait là rien de plus pour l'un que pour l'autre : c'est pour nous montrer quelque chose de semblable dans l'Ancien Testament que l'Apôtre répète si souvent le mot dont nous parlons. De la sorte, vous ne pouvez pas dire que Moïse a suivi la route de terre, tandis que les Juifs traversaient la mer; que les riches sont passés d'un côté et les pauvres d'un autre; que les femmes avaient un ciel serein et les hommes un ciel nuageux. Non, tous ont traversé la mer, tous ont été sous la nuée, tous étaient en Moïse. Comme ce passage de la mer était la figure du baptême qui devait nous être donné plus tard, il fallait bien que la figure représentât avant tout l'universalité de ce bienfait, auquel tous les hommes devaient participer également. Mais comment le fait dont il s'agit, peut-il avoir été l'image des choses présentes? Apprenez d'abord ce que c'est qu'une image, ce que c'est que la vérité, et puis je répondrai sans peine à cette question.

Le passage de la mer Rouge, figure du baptême.

4. Que sont donc l'ombre et la réalité? Allons, et prenons pour point de départ les images tracées par les peintres. Vous avez vu plus d'une fois le portrait de l'empereur, rehaussé des couleurs les plus brillantes; après avoir indiqué le sujet par quelques lignes légères, l'artiste peint le personnage principal, le trône, les chevaux et les gardes qui l'entourent, les ennemis enchaînés dont il triomphe. Quand vous ne voyez que l'esquisse et les premiers linéaments, vous ne pouvez pas tout comprendre, mais vous n'ignorez pas tout; vous n'avez sous les yeux que l'image vague d'un homme ou d'un cheval. Quel sera l'empereur, quel sera l'ennemi, vous ne le distinguez pas d'une manière très-sûre, jusqu'à ce que le prestige des couleurs vienne faire éclater la vérité et la montrer dans tout son jour. Vous n'exigez pas tout du tableau tant que les couleurs ne l'ont pas encore éclairé, et vous regardez l'esquisse comme suffisante, pourvu qu'elle vous donne une certaine connaissance du sujet. Raisonnez de même, je vous en prie, quand vous comparez l'Ancien et le Nouveau Testament; ne demandez pas à l'image l'exactitude parfaite de la vérité. Alors je pourrai vous dire quel est le rapport qui existe entre ces deux lois, entre le passage de la mer et notre baptême. Là de l'eau, ici de l'eau; les fonts sacrés d'une part, la mer de l'autre; des deux côtés, tous passent

Différence qui existe entre l'ombre et la réalité.

à travers les ondes. Voilà pour la ressemblance.

Voulez-vous savoir maintenant la vérité qui résulte des couleurs? L'ancien peuple est délivré de l'Egypte en traversant la mer, le nouveau fuit l'idolâtrie; Pharaon fut jadis submergé, le diable l'est maintenant; les Egyptiens furent alors exterminés, c'est le vieil homme, l'homme de péché, qui l'est aujourd'hui. Voyez encore le rapport intime de la figure et de la vérité, comme aussi l'excellence de la vérité comparativement à la figure. Il ne faut pas, en effet, que celle-ci diffère entièrement de celle-là, ce ne serait plus une figure; il ne faut pas non plus qu'elle l'égale d'une manière complète, puisque la figure alors ne serait pas autre chose que la vérité. Qu'est-ce à dire? Que la figure doit conserver son mode d'être, demeurer ce qu'elle est; il faut qu'elle ne prenne pas tout et qu'elle ne laisse pas tout à la vérité. Si elle prend tout, c'est la vérité elle-même; si elle ne prend rien, ce n'est plus même une figure; il y a là comme un partage et des concessions réciproques. Ne me demandez donc pas de tout vous montrer dans l'Ancien Testament; si vous y découvrez quelques traits au milieu de beaucoup d'ombres, croyez que notre peine n'aura pas été perdue. En quoi consiste donc la ressemblance de la figure et de la vérité? En ce que, je le répète, tous sans exception reçoivent le même bienfait de part et d'autre, que de part et d'autre nous voyons de l'eau, que les hommes sont des deux côtés affranchis de la servitude, mais non de la même servitude : les Juifs échappèrent au joug des Egyptiens, tandis que nous échappons à celui des démons; ils secouèrent la domination des barbares, et nous secouons la tyrannie du péché; ils conquirent la liberté, et nous la conquérons à notre tour, avec cette différence cependant que la nôtre est beaucoup plus glorieuse que la leur. Et ne vous étonnez pas si notre sort est incomparablement meilleur et plus parfait. Il est dans la nature de la vérité, de l'emporter à tout égard sur la figure, sans opposition néanmoins et sans lutte.

Mais que signifient ces mots : « Tous ont été baptisés en Moïse. » Il y a peut-être là quelque obscurité; je vais donc m'efforcer d'éclaircir cette parole. La mer s'étendait devant eux, et l'ordre leur était donné d'entrer dans cette route étrange, contraire à la raison, où jamais aucun homme ne s'était engagé. Ils étaient là indécis, tremblants, dans l'angoisse. Moïse s'avança le premier et les entraîna tous à sa suite. Voilà le sens de cette expression : « Tous ont été baptisés en Moïse; » car c'est en lui qu'ils se confièrent quand il les conduisait au milieu des eaux; l'obéissance fit leur courage. La même chose est arrivée dans le Christ : pour nous arracher à l'erreur, nous délivrer du culte des idoles, et nous introduire comme par la main dans son royaume, lui-même entra le premier dans la voie, le premier il monta au ciel. De même qu'ils se fièrent à Moïse pour oser poursuivre leur chemin, de même, c'est en mettant toute notre confiance dans le Christ, que nous entreprenons avec sécurité notre pèlerinage. Ainsi donc, la signification de cette parole : « Ils ont été baptisés en Moïse, » nous est manifestée par l'histoire. Ils n'ont pas été baptisés au nom de Moïse; si nous, au contraire, n'avons pas seulement Jésus pour chef, et sommes encore baptisés en son nom, tandis qu'ils ne le furent pas au nom de Moïse; n'en soyez pas non plus surpris, car j'ai dit que la vérité s'élevait au-dessus de la figure à d'incommensurables hauteurs. Voyez-vous maintenant ce qu'est la figure et ce qu'est la vérité touchant le baptême?

Allons plus loin, et je vous montrerai là une image anticipée de la table eucharistique et de la participation aux saints mystères, mais toujours à la condition que vous ne demanderez pas tout, et que vous considérerez simplement les faits, comme on doit considérer des ombres et des figures. Après avoir parlé de la mer, de la nuée, de Moïse, l'Apôtre poursuit : « Tous mangèrent du même aliment spirituel. » C'est comme s'il disait : En sortant des fonts sacrés, vous courez à la table mystique : c'est ainsi qu'en sortant de la mer, ils reçurent une nourriture inouïe, merveilleuse; c'est de la manne que j'entends parler. Et de même que vous avez un breuvage admirable, le sang même du Sauveur; de même ils furent désaltérés d'une manière étonnante et divine : ils ne trouvaient pas de source, ils ne rencontraient pas de fleuve, c'est du sein

d'un dur rocher que coulèrent pour eux des eaux abondantes. Voilà pourquoi cette boisson est appelée spirituelle ; elle l'était, non en elle-même et dans ses éléments, mais dans son origine. En effet, elle n'était pas fournie par l'ordre de la nature; elle le fut par l'action directe de Dieu, qui marchait à leur tête. L'Apôtre indique lui-même le vrai sens de cette expression ; car à peine a-t-il dit : « Tous ont bu du même breuvage spirituel, » or c'était de l'eau qu'ils buvaient, pour montrer que cette qualification, il la donne à l'eau, non pour en déterminer la nature, mais pour en rappeler le principe, il ajoute : « Ils buvaient d'un breuvage spirituel qui jaillissait pour eux de la pierre, et la pierre c'était le Christ. » Assurément non, ce n'est pas la nature de la pierre, c'est la puissance de Dieu qui fait jaillir un torrent dans le désert.

3. Ces derniers mots renversent par les fondements l'hérésie de Paul de Samosate. Et dans le fait, si le Christ opérait tous ces prodiges, comment ose-t-on dire que son existence a commencé lors de l'enfantement de Marie? Les événements du désert avaient existé longtemps avant Marie, et, le Christ les ayant accomplis, selon l'affirmation de l'Apôtre, évidemment, l'existence du Sauveur est de beaucoup antérieure à celle de sa mère selon la chair. Comment aurait-il pu sans cela opérer ces œuvres admirables et merveilleuses ? En disant que tous traversèrent la mer, l'Apôtre nous montre dans une figure, qui précédait de si loin la réalité, une preuve de la noblesse de l'Eglise ; il la fait encore éclater quand il ajoute qu'ils mangèrent tous du même aliment spirituel. De même que dans l'Eglise, le riche ne reçoit pas un corps ni un sang différents de ceux que reçoit le pauvre; de même alors le riche ne recevait pas une sorte de manne et le pauvre une autre, celui-là ne buvait pas d'une source et celui-ci d'une autre moins abondante. Non, mais comme aujourd'hui la même table, la même coupe, la même nourriture, sont offertes à tous ceux qui viennent ici; c'était alors la même manne et la même source qui étaient également offertes à tous.

Une chose encore doit nous paraître étonnante et merveilleuse, c'est que ceux qui voulaient alors recueillir plus de manne qu'il ne leur en fallait, ne retiraient aucun profit de leur convoitise. Tant qu'ils s'en tenaient à la commune mesure, la manne demeurait manne ; mais quand cette mesure était dépassée, les vers fourmillaient dans cette substance miraculeuse, par l'effet même de cette cupidité; ce n'est pas qu'ils eussent ainsi porté préjudice aux autres; non, le prochain n'en souffrait pas : c'est pour avoir cédé à un désir immodéré, qu'ils étaient punis de la sorte. Il n'en résultait aucun mal pour autrui, eux seuls en éprouvaient le plus grand dommage, en s'abandonnant à de cupides instincts par une telle conduite. Il y avait donc là tout ensemble un aliment et un enseignement divins; ce qui nourrissait le corps, instruisait l'âme. Ajoutez à cela qu'au bienfait de la nourriture, se joignait l'exemption d'un pénible travail. On n'avait pas besoin d'atteler les bœufs, de conduire la charrue, de déchirer le sein de la terre, ni d'attendre pendant toute une année; on avait tout-à-coup une table fraîchement servie, une nourriture chaque jour renouvelée. Les faits eux-mêmes donnaient par anticipation cette leçon évangélique, qu'il ne faut pas être en sollicitude pour le lendemain. Il ne résultait, en effet, aucun bien d'une telle sollicitude ; car, ce qu'on avait ramassé de plus, se corrompait et se perdait ; il ne restait de ce soin qu'une preuve de convoitise. De plus, pour qu'on ne se persuadât pas que cette rosée était produite par les forces ordinaires de la nature, rien de semblable n'avait lieu le jour du sabbat. En cela, Dieu leur donnait un double enseignement : il leur montrait d'abord que lui seul opérait les autres jours, cet étonnant prodige, puisqu'il en suspendait une fois le cours, pour les obliger et les forcer en quelque sorte, à se reposer en ce saint jour. Ce n'est pas seulement dans leur nourriture, c'est encore dans leur chaussure et leurs vêtements, et dans tout le reste, qu'on voyait s'accomplir en eux les préceptes qui devaient être plus tard imposés aux apôtres : ils n'avaient ni maison, ni table, ni lit, ni deux habits, ni deux chaussures, par une disposition spéciale de la divine Providence. Vous voyez l'étroite union de l'Ancien et du Nouveau Testament. La discipline

à laquelle le Christ soumit plus tard ses apôtres, par rapport aux nécessités de la vie, fut appliquée d'avance aux Israélites; c'est ainsi qu'ils durent vivre, et la nature tout entière pourvoyait à leurs besoins.

Quelle est, me direz-vous, la raison de ces choses? Dieu voulait les renfermer dans une contrée particulière, c'est là qu'ils devaient à jamais l'honorer, nulle part ailleurs ils ne pourraient élever un temple ou un autel; c'est uniquement là qu'ils apporteraient leurs offrandes, offriraient leurs sacrifices, célébreraient leurs solennités, entendraient la lecture de la loi et rempliraient enfin tous leurs rites sacrés. Aussi, pour que ces prescriptions locales ne leur fissent pas croire que sa providence ne dépassait pas ces étroites limites, et que leur Dieu n'avait qu'un empire restreint et partiel, il leur manifesta d'abord son pouvoir sur une terre étrangère, en Egypte, dans le désert, là où il ne recevait aucun hommage, où personne ne l'adorait; il forçait alors les créatures à produire des effets inaccoutumés, et de la sorte à manifester, aux yeux mêmes des infidèles, qu'il était le Créateur de l'univers. Voyez plutôt : la mer engloutit les uns et respecte les autres; l'air fait tomber la grêle sur la tête des barbares, pour les exterminer, et la manne, au milieu des Hébreux, pour les nourrir; la terre, à son tour, se couvre tantôt de moucherons, pour faire périr les ennemis, et tantôt de cailles, pour sauver la vie de ses enfants; les uns sont enveloppés de ténèbres pendant le jour, et les autres de lumière pendant la nuit; les Egyptiens, dont le royaume est arrosé par le Nil, sont désolés par la sécheresse, dévorés par la soif, et les Israélites, dont les tentes sont dressées dans un désert aride et brûlé, ont des eaux en abondance; les premiers sont vaincus par des grenouilles, et les seconds se montrent invincibles aux géants.

6. Mais pourquoi le bienheureux Paul nous retrace-t-il ces merveilles? Pour le motif que je vous ai signalé dès le commencement, pour que vous sachiez que ni le baptême, ni la rémission des péchés, ni la doctrine, ni la participation aux saints mystères, au corps et au sang divins, ni aucune autre chose semblable, ne pourront servir de rien, si nous n'avons pas une vie droite, digne de tout éloge, exempte de tout péché. Que telle ait été son intention, il nous le montre lui-même après nous avoir rappelé la figure du baptême, dans la mer et dans la nuée, la figure des saints mystères, dans la manne et la pierre du désert; après avoir dit : « Tous ont mangé de la même nourriture spirituelle, tous ont bu du même breuvage spirituel, » il poursuit aussitôt : « Mais le plus grand nombre ne fut pas agréable à Dieu. » Il avait accompli pour eux des miracles si nombreux et si grands, dit l'Apôtre, et cependant il ne les aima pas. Qu'arriva-t-il donc? « Ils furent exterminés dans le désert. » Pourquoi nous dites-vous ces choses, ô Paul? — Elles furent pour nous une leçon prophétique, afin que nous ne nous livrions pas aux mauvais penchants comme ils s'y livrèrent, et que nous ne tombions pas dans l'idolâtrie, comme quelques-uns d'entre eux dont il est écrit : « Le peuple s'assit pour manger et pour boire, puis ils se levèrent pour jouer. » *Exod.*, XXII, 6.

Remarquez la prudence de Paul : Il nous indique le péché commis, il nous signale la cause du péché, il nous montre le châtiment du péché; et tout cela, pour nous détourner de marcher sur leurs traces. La cause du péché, c'est la gourmandise : « Le peuple s'assit pour manger et pour boire. » Le péché consiste dans leurs amusements profanes. Voici le châtiment : « Ils furent exterminés dans le désert. » Observez encore cette parole : « Pour que nous ne tombions pas dans la fornication, comme plusieurs d'entre eux y tombèrent. » Il ne signale pas ici la cause de la fornication, mais il n'en oublie pas le châtiment. Et ce châtiment, quel est-il? « Ils périrent en un jour au nombre de vingt-trois mille. » Pourquoi n'a-t-il pas dit l'occasion qui donna naissance à ce désordre? Il a voulu stimuler notre zèle et nous engager à fouiller dans l'histoire, pour y découvrir la racine du mal. Ainsi procède l'art du médecin, il remonte à la source des maladies, afin d'appliquer un remède aux blessures. De là ce qui suit : « Toutes ces choses leur arrivaient comme autant de figures, et sont écrites pour notre amendement. » C'est ainsi que l'auteur de ces prodiges, celui qui pu-

nissait de la sorte ces ingrats, nous avertit nous-mêmes, non par des paroles seulement, mais encore par des faits, ce qui constitue l'avertissement le plus efficace. Voyez-vous maintenant comment ceux qui possèdent la grâce, doivent reconnaître dans ces anciens événements, un instituteur suprême, puisque l'Apôtre leur apprend qu'un seul et même Dieu, accomplit jadis ces choses et leur parle aujourd'hui par sa bouche? S'il n'en était pas ainsi, jamais il ne nous eût fait voir dans le passé la figure du présent, il n'eût pas dit non plus que tout cela était écrit pour notre bien, il ne nous eût pas donné pour maître celui qu'il n'aurait pas regardé comme Dieu; il n'eût pas eu dès lors la pensée de nous frapper de crainte par de tels souvenirs, en nous laissant entrevoir que nous devons tomber entre ses mains. C'est parce qu'il veut tenir cette menace suspendue sur nos têtes, et nous montrer l'un et l'autre peuple, l'ancien et le nouveau, gouvernés par les mêmes lois divines, qu'il évoque tous ces souvenirs, en ajoutant qu'ils ont pour but de nous ramener à la vertu.

N'ignorant plus cela, croyons aux choses passées, croyons aux choses futures. Et, s'il en est quelques-uns qui refusent de croire à ces dernières, tâchons de les ramener par les prières à l'amour du devoir; rappelons-leur le désastre de Sodome, le déluge universel, les plaies de l'Egypte; si bien que, revenus à de meilleurs sentiments par la voie du malheur des autres, ils donnent l'exemple d'une vertu parfaite, et qu'ils admettent alors l'existence de la géhenne et de la résurrection. Au fond, ceux qui de nos jours ne croient pas au jugement futur, ne puisent pas ailleurs leurs funestes idées, que dans une vie dépravée et dans une conscience pervertie. Si nous revenons donc de nos désordres, si nous effaçons nos péchés, parce que le souvenir des anciens temps nous aura frappés de crainte, la doctrine des choses futures nous trouvera dociles et soumis. Si les fausses opinions corrompent la vie, une vie corrompue produit également des opinions perverses. Pour qu'il n'en soit pas ainsi, ne cessons de nous répéter à nous-mêmes, aussi bien qu'aux autres, ces salutaires enseignements; que notre vie soit aussi pure que notre foi, puisqu'il nous est démontré de la manière la plus complète qu'en dehors de la vertu, nous ne retirerons aucun bien de la vraie doctrine. Puissions-nous cependant, par les prières des saints et de tous nos chefs spirituels, conserver sans altération les dogmes si purs qui nous ont été transmis par nos pères, et mener une vie conforme à ces nobles enseignements, afin que nous obtenions les biens qui nous ont été promis, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient, en union avec le Père et le Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

HOMÉLIE

SUR

LES HÉRÉSIES

AVANT-PROPOS

Nous ne savons rien de cette homélie, si ce n'est qu'elle vient à la suite d'une autre dans laquelle l'orateur, faisant parler Jérusalem sur les calamités dont elle fut accablée, s'était exprimé en termes si pathétiques, que tous les auditeurs, touchés jusqu'aux larmes, étaient au moment d'éclater en sanglots, si Chrysostome n'avait changé tout-à-coup de sujet pour arrêter cette explosion. En quelle année, à quelle époque de l'année, est-ce dans la ville d'Antioche ou dans celle de Constantinople, que cette homélie a été prononcée? C'est sur quoi nous ne pouvons pas même former une conjecture. Ce qu'il veut principalement démontrer ici, c'est que cette expression *il faut*, renferme, non un précepte ou un conseil, mais une prophétie, comme on le voit dans d'autres nombreux passages de l'Ecriture; il ajoute que les hérésies dont saint Paul parle en cet endroit, ne sont pas des hérésies doctrinales, des erreurs touchant la foi, mais bien des divisions qui s'élevaient au sujet de la table eucharistique, où les riches ne voulaient pas s'asseoir à côté des pauvres. C'est contre ces orgueilleuses distinctions que l'Apôtre se déclare. Après avoir retracé l'admirable discipline de la primitive Eglise à cet égard, Chrysostome termine son discours en recommandant les pauvres à la sollicitude des fidèles.

HOMÉLIE

Sur ces paroles de l'Apôtre : « Il faut qu'il y ait des hérésies parmi vous, pour qu'on reconnaisse ceux dont la vertu est éprouvée. »

1. Une assez vive chaleur a dernièrement éclaté dans ce théâtre spirituel, lorsque je vous montrais Jérusalem inondée de larmes et prophétisant elle-même ses calamités. J'ai vu vos propres yeux changés en sources de larmes; j'ai vu vos cœurs oppressés d'une douleur sympathique, hors d'état d'étouffer leurs sanglots. Aussi, dès que j'eus compris ce qui se passait dans vos âmes, j'abandonnai ce triste sujet, je coupai court à ma parole, et je refoulai ces flots amers prêts à déborder. Une âme plongée dans la tristesse, ne peut rien dire ni rien entendre qui lui soit avantageux. Mais quel est le motif qui me porte à vous rappeler aujourd'hui ce souvenir? C'est que le sujet que je vais traiter a beaucoup de rapport avec celui qui vous a si vivement touchés. De même, en effet, que nos dernières paroles devaient secouer votre torpeur et vous ramener à une conduite plus énergique,

de même, ce que je vais dire en ce moment, doit exciter votre zèle envers les divins enseignements, et vous donner par là même une plus grande sécurité. Tout concourra dès lors à nous faire avancer dans la vertu, « jusqu'à la plénitude de l'homme parfait, jusqu'à cette mesure de l'âge, » qui nous est recommandée par le divin Paul. *Ephes.*, IV, 13. C'est à votre corps que nous avons d'abord donné nos soins; il faut maintenant guérir la tête : après nous être inspiré des paroles de Jérémie, inspirons-nous de celles de l'Apôtre.

Quelles sont donc les paroles apostoliques que nous avons à vous expliquer en ce jour. « Il faut qu'il y ait des hérésies parmi vous, afin qu'on reconnaisse ceux dont la vertu est éprouvée. » I *Cor.*, XI, 19. Ce n'est pas une légère question que nous abordons. Si Paul donne là un conseil, s'il faut réellement qu'il y ait des hérésies, on ne peut plus faire le procès à ceux qui les introduisent. Mais il n'en est pas ainsi; non, cela ne saurait être. Ce n'est pas un conseil, c'est une prédiction que ces paroles renferment. Quand un médecin voit un malade sujet à des excès dans le boire et le manger, ou bien à toute autre habitude vicieuse, il faut qu'une telle intempérance, dit-il, produise la fièvre; il est loin d'imposer un ordre ou de donner un conseil; c'est parce que le présent lui fait prévoir l'avenir, qu'il s'exprime ainsi. Il en est de même de l'agriculteur ou du pilote : quand il voit les nuages s'amonceler et briller les éclairs, accompagnés par le bruit du tonnerre, il faut que ces nuages, dit-il, versent bientôt des torrents de pluie; il n'exprime pas évidemment un désir, il annonce ce qui va avoir lieu. Voilà dans quel sens Paul emploie cette expression : *Il faut*. Et nous-mêmes souvent, lorsque nous voyons deux hommes engagés dans une vive dispute et s'accablant réciproquement des plus grossières injures, nous disons : Il faut que ces deux hommes finissent par se battre, il est donc prudent de les garder. Ce n'est pas par forme de conseil, moins encore d'exhortation, certes, que nous parlons ainsi; tout simplement par ce qui se passe, nous prévoyons ce qui va avoir lieu. Lors donc que Paul dit : « Il faut qu'il y ait des hérésies parmi vous, » il ne les conseille pas, je le répète; il les prévoit, il les annonce. Lui-même nous déclare à quel point il est éloigné de conseiller l'introduction des hérésies: « Quand bien même un ange viendrait vous enseigner une doctrine différente de celle que vous avez reçue, qu'il soit anathème. » *Galat.*, I, 8. C'est encore lui qui, voyant la circoncision, intempestivement observée, altérer la pureté de la prédication évangélique, la rejeta en s'exprimant ainsi : « Si vous recevez la circoncision, le Christ ne vous sera plus d'aucun bien. » *Ibid.*, V, 2.

Pourquoi donc, objecterez-vous, indique-t-il le motif de son affirmation, quand il ajoute : « Afin qu'on reconnaisse ceux dont la vertu est vraiment éprouvée ? » Voilà encore une expression, *afin que*, qui dans l'Ecriture, signifie fréquemment, non le but qu'on se propose, mais l'issue pure et simple d'un événement. Le Christ vient, par exemple, et rend la vue à un aveugle, qui l'adore aussitôt; les Juifs, témoins de cette guérison miraculeuse, mettent en œuvre tous les moyens pour obscurcir le miracle et faire disparaître le Christ. Alors, celui-ci leur dit : « C'est pour son jugement que je suis venu en ce monde, afin que ceux qui ne voyaient pas voient, et que ceux qui voyaient deviennent aveugles. » *Joan.*, IX, 39. Est-ce bien pour frapper ces hommes d'aveuglement qu'il était venu ? Non, sans nul doute; cela eut lieu, voilà tout, et le simple événement nous apparaît ici sous forme de cause. Encore un exemple : la loi, certes, avait pour objet d'arrêter le cours des désordres, et de retenir dans le devoir ceux par qui elle serait acceptée; mais le contraire arriva par leur faute, leurs péchés n'en devinrent que plus nombreux; et de là cette parole de l'Apôtre : « La loi a été introduite afin que le mal fût plus grand. » *Rom.*, V, 20. Elle ne l'avait été cependant que pour diminuer le mal. Si le contraire eut lieu, c'est par l'ingratitude de ceux à qui elle avait été donnée. Encore ici, le mot dont nous parlons, exprime l'événement et non la cause. Que la cause des hérésies soit autre, que les hérésies ne surgissent pas pour que la vertu soit mise en évidence, et qu'elles aient ailleurs leur point de départ, le Christ lui-même va vous le montrer d'une ma-

nière évidente; écoutez-le plutôt : « Le royaume des cieux est semblable à un homme qui répand dans son champ une bonne semence; mais, pendant que les serviteurs sont endormis, l'homme ennemi survient et sème l'ivraie. » *Matth.*, XIII, 24-25. Ne voyez-vous pas les hérésies provenir de ce que les hommes s'abandonnent au sommeil, ne prêtent pas une oreille attentive aux enseignements qui leur sont donnés ?

Que personne donc ne dise : Pourquoi le Christ a-t-il permis cela ? Paul vous répond : Une telle permission ne vous porte aucun préjudice; vous n'en aurez même que plus de gloire, si vous triomphez de l'épreuve. Ce n'est pas la même chose, en effet, de ne pas s'écarter de la voie droite, quand personne ne cherche à vous supplanter, à vous faire tomber dans l'erreur, et de demeurer ferme, inébranlable, quand vous êtes en butte à mille ouragans déchaînés. De même que les chênes, secoués en tout sens par les vents furieux, n'en deviennent que plus forts, poussent de plus profondes racines quand elles ont d'abord pris une bonne direction; de même les âmes, qui sont enracinées dans la vraie foi, bien loin de se laisser emporter au souffle impétueux des hérésies, grandissent et se fortifient sous leurs coups. Mais que dire des âmes faibles, si facilement agitées et renversées ? Ce n'est pas aux assauts des hérésies qu'elles doivent s'en prendre, mais bien à leur propre lâcheté. Et je n'appelle pas ainsi l'infirmité même de la nature; cela s'applique à la faiblesse de la volonté, faiblessse qui mérite le blâme et le châtiment, puisqu'il dépend de nous d'y remédier. C'est pour cela que nous sommes dignes d'éloges quand nous revenons au bien, et de supplices quand nous persistons dans le mal.

2. Pour que vous sachiez encore mieux que rien ne saurait nuire aux hommes vigilants, j'essaierai de vous le démontrer d'une autre manière. Quoi de plus méchant que le diable, quoi de plus pervers ? Et cependant ce cruel instigateur de tout mal, quoique doué d'une si grande puissance, eut beau déployer contre Job tous ses artifices et vider tout son carquois sur la maison et le corps de ce juste; non-seulement il ne le renversa pas, mais encore il lui fit acquérir un nouveau lustre. Non, celui-ci n'eut rien à souffrir des attaques du diable. Et Judas, parce qu'il fut négligent et paresseux, ne retira aucun avantage de la société du Christ, il persévéra dans sa trahison, malgré tant d'exhortations et de conseils. La raison en est que Dieu ne contraint pas notre volonté, et ne fait violence à personne; c'est ainsi qu'il en agit envers Judas. Si nous sommes donc vigilants, le diable ne pourra jamais nous nuire; mais si nous ne veillons pas, si nous vivons dans la négligence, bien loin d'obtenir les avantages qui se présentent, nous subirons les pertes les plus désastreuses, tant la négligence est quelque chose de fatal. La venue du Christ, non-seulement fut inutile pour les Juifs, elle leur fut encore nuisible; et ce n'est pas la faute du Christ lui-même, c'est à leur propre incurie et à leur propre ingratitude qu'ils ont dû s'en prendre. Ecoutez le Christ qui l'affirme dans les termes les plus formels. « Si je n'étais pas venu et si je ne leur avais pas parlé, ils n'auraient pas de péché; tandis que maintenant leur péché demeure sans excuse. » *Joan.*, XV, 22. Vous le voyez : sa venue les rend inexcusables et leur ôte tout moyen de justification. Vous voyez également par là, quel mal c'est de ne pas veiller sur soi-même et de n'avoir pas de ses vrais intérêts, tout le soin qu'ils exigent. La même chose se remarque dans les corps : Un homme qui souffre des yeux, est offusqué par la lumière même du soleil; tandis que celui dont la vue est saine, brave impunément les ténèbres elles-mêmes.

Ce n'est pas sans motif que je m'étends sur ce sujet; ce qui m'en fait une obligation, c'est que beaucoup d'hommes, au lieu d'accuser leur propre lâcheté, de réformer leur ingratitude et leur ignorance, s'en vont cherchant partout d'insipides excuses et disant : Si le diable n'existait pas, nous ne serions pas entraînés à notre perte; sans la loi, nous ne commettrions pas de péchés; s'il n'y avait pas d'hérésies, nous ne succomberions pas. — Ce sont là des prétextes et des subterfuges, ô homme ! Rien ne nuit jamais à celui qui veille; rien ne sert à celui qui demeure plongé dans le sommeil et la paresse, trahissant lui-même les intérêts de son salut. Voilà ce que

Paul insinuait par ces mots : « Afin qu'on reconnaisse parmi vous, ceux dont la vertu est éprouvée. » I *Cor.*, XI, 19. Cela revient à dire : Ne tombez ni dans le trouble ni dans l'anxiété; car les hérésies ne peuvent vous causer aucun dommage. S'agirait-il d'hérésies véritables, il est évident d'après cela qu'il faut toujours repousser le sens que nous avons écarté. Il y a, je le dis encore, une prophétie, non un conseil; une prévision, non un souhait; un résultat indiqué, non un but qu'on se propose. Mais non, il n'est pas question de dogmes en cet endroit; il est question des pauvres et des riches, d'un repas fait ou omis, de la délicatesse et du luxe auxquels les riches s'abandonnent, du mépris qu'ils font des indigents; et vous pouvez vous en convaincre en remontant un peu plus haut dans le texte. Il n'est pas d'ailleurs un autre moyen de mettre la vérité dans tout son jour. En effet, les apôtres avaient à peine commencé de répandre la semence de la parole, que trois mille auditeurs d'abord, et puis cinq mille, s'étaient convertis, et tous n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Or, la cause de cette union, le lien de cette charité, qui de tant d'âmes n'en faisait qu'une, c'était le mépris des biens temporels. « Aucun ne prétendait avoir quelque chose en propre, est-il écrit, tout était commun entre eux. » *Act.*, IV, 32.

Une fois qu'avait disparu la racine de tous les maux, l'avarice, tous les biens étaient venus à la fois, et désormais l'union la plus étroite régnait entre les fidèles; plus rien qui fût capable de les diviser. Le *mien* et le *tien*, cette insipide parole, source de tant de guerres dans l'univers, n'existait pas dans cette société sainte; ses membres vivaient sur la terre comme les anges dans le ciel; les riches n'étaient pas un objet d'envie pour les pauvres, puisqu'il n'y avait plus de riches; les pauvres n'étaient pas méprisés, puisqu'il n'y avait plus de pauvres : encore une fois, tout était commun entre eux et personne ne regardait, comme lui appartenant en propre, ce qu'il possédait. Les choses ne se passaient pas alors comme de nos jours : de nos jours, on fait part de ses biens aux pauvres; mais alors on se dépouillait de toutes ses possessions et l'on en déposait ouvertement le prix dans le trésor commun, de telle sorte qu'on ne distinguait plus ceux qui naguère étaient dans l'opulence. Il résultait encore de là que l'orgueil même qui peut surgir du mépris des richesses, était complétement supprimé; tous subissaient le niveau d'une égalité parfaite, tous les biens étaient mêlés et confondus. Ce n'est pas là seulement ce qui faisait éclater la piété de ces premiers âges; elle brillait encore dans la manière dont on faisait le sacrifice de ses biens : « Tous ceux qui possédaient des champs ou des maisons, les vendaient et en apportaient le prix, qu'ils déposaient aux pieds des apôtres. » *Act.*, IV, 34. Il n'est pas dit qu'ils le remettaient dans leurs mains, mais bien qu'ils les déposaient à leurs pieds, manifestant ainsi le respect, la soumission, la déférence dont ils étaient pénétrés à l'égard des apôtres : ils pensaient recevoir plutôt que donner. C'est là mépriser réellement les richesses et nourrir le Christ; aucune pompe, aucune ostentation; c'est comme si l'on se faisait du bien à soi-même beaucoup plus qu'à celui qui reçoit.

Manière dont nous devons employer nos richesses pour soulager les pauvres.

Si telles ne sont pas vos dispositions, ne donnez pas; si vous n'êtes pas persuadés que le bienfait est pour vous plutôt que pour les autres, n'exercez aucune largesse. C'est ce que Paul nous enseigne ailleurs, quand il parle ainsi : « Je veux porter à votre connaissance, mes frères, la grâce dont Dieu m'a favorisé parmi les Eglises de la Macédoine; car leur grande pauvreté a répandu avec abondance les richesses de leur sincère charité. Je dois leur rendre ce témoignage, que leur volonté s'est étendue jusqu'aux limites de leur pouvoir, et même au delà, puisque les fidèles nous conjuraient avec instance de recevoir leurs aumônes, et de leur permettre de contribuer aux secours destinés aux saints. » II *Corinth.*, VIII, 1-4. L'Apôtre les admire donc surtout de ce que, formés par les leçons de la grâce, ils prient, ils insistent avec ardeur pour obtenir le droit de donner avec largesse.

3. Voilà comment nous admirons Abraham, non uniquement de ce qu'il tue un veau et prépare la farine, mais encore de ce qu'il reçoit ses hôtes avec autant de bonheur que de déférence, les servant avec empressement, les appelant ses maîtres, se persuadant qu'il a trouvé le plus

magnifique de tous les trésors, quand il rencontre un étranger qui passe. Il y a donc une double aumône lorsque, non contents de donner, nous donnons avec joie. « Celui qui donne avec un visage riant, est aimé de Dieu. » II *Corinth.*, IX, 7. Répandriez-vous des sommes incalculables avec orgueil, faste et vaine gloire, vous avez tout perdu. C'est ainsi que le pharisien, lui qui donnait la dîme de tous ses biens aux pauvres, comme il avait de très-hautes pensées de lui-même, avait tout perdu et sortit du temple dans cet état de dépouillement complet. Les temps apostoliques nous présentent un tout autre spectacle : c'est avec un heureux élan, avec des transports d'allégresse, avec la persuasion qu'ils vont s'enrichir, que les fidèles apportent le prix de leurs biens; ils se tiennent pour suffisamment récompensés pourvu que les apôtres reçoivent leur offrande. Comme on voit quelquefois des hommes, appelés à de hautes magistratures, et qui doivent à ce titre habiter désormais les principales villes de l'empire, réaliser aussitôt toute leur fortune pour l'emporter avec eux; ainsi faisaient les premiers fidèles, appelés qu'ils étaient à occuper un trône dans le ciel, à demeurer à jamais dans cette métropole supérieure, à ceindre un diadème immortel. Comme ils savaient que c'était là leur véritable patrie, convertissant leur fortune en argent, ils l'envoyaient là par les mains des apôtres.

Et n'est-ce pas une extrême folie de rien laisser ici-bas de ce qui nous appartient, quand nous devons nous-mêmes en si peu de temps quitter la terre? Ce que nous laissons, c'est autant de perdu. Que tous nos biens aillent donc nous attendre dans ce séjour qui doit être à jamais le nôtre. Pénétrés qu'ils étaient de cette vérité, ils se dépouillaient de toutes leurs possessions; et de la sorte ils accomplissaient un double bien : ils soulageaient les misères des pauvres, ils rendaient leur propre fortune plus solide à la fois et plus grande en l'entassant dans le ciel. Quand ce principe fut passé des âmes dans les mœurs, il en résulta dans les églises un usage admirable : les fidèles étant réunis, après l'audition de la parole sainte, les prières accoutumées, la participation aux divins mystères, à la fin des cérémonies, ils ne rentraient pas immédiatement dans leurs maisons; les riches avaient eu soin de faire apporter de chez eux des aliments en abondance, ils appelaient les pauvres et tous s'asseyaient à la même table, dressée dans l'église elle-même, tous sans distinction mangeaient et buvaient des mêmes choses. On le comprend, cette table commune, la sainteté du lieu, cette charité fraternelle qui respirait de toute part, devenaient pour tous une source intarissable de bonheur et de vertu. Les pauvres se sentaient relevés, et les riches jouissaient de la reconnaissance, soit des hommes qu'ils nourrissaient, soit de Dieu même pour lequel ils agissaient ainsi; c'est donc avec un surcroît de grâce qu'ils reprenaient le chemin de leurs demeures. De là découlaient des biens sans nombre; et le premier de tous, la charité, s'enflammait de plus en plus à chaque réunion, alors que des rapports aussi bienveillants s'établissaient entre ceux qui donnaient et ceux qui recevaient. C'est là l'usage que les Corinthiens avaient détourné de sa pureté primitive, ou même pleinement altéré, puisque les riches, prenant leur nourriture à part, dédaignaient les pauvres, refusaient d'attendre ceux qui ne pouvaient arriver en même temps qu'eux, à cause des exigences de leur position, exigences et retards qui pèsent principalement sur les pauvres. Aussi, lorsque ces derniers arrivaient, ils étaient obligés de se retirer avec confusion, la table étant déjà levée; et la division s'introduisait entre les premiers et les derniers venus. A la vue des maux qu'un tel désordre avait déjà produits et devait produire encore, — le mépris des riches pour les pauvres et leur arrogance allant toujours croissant, la tristesse et la haine s'accumulant aussi dans des cœurs blessés, des causes aussi funestes ne manquant jamais de donner de tels résultats, — Paul s'élève avec force contre cette perverse et cruelle habitude.

Usage admirable des anciennes églises dans la participation aux divins mystères.

Remarquez cependant avec quelle prudence et quelle modération il procède pour la corriger. Voici comment il s'exprime en débutant : « En vous donnant ces leçons, je ne vous loue pas de ce que vos réunions, au lieu de vous rendre meilleurs, vous rendent pires. » I *Corinth.*, XI, 17.

Que veut-il dire par ces mots : « Au lieu de vous rendre meilleurs ? » — Vos devanciers et vos pères vendaient leurs biens, leurs possessions de toute nature, ils mettaient tout en commun, la charité la plus intime régnait entre eux ; et vous qui deviez être leurs imitateurs, non-seulement vous n'avez rien fait de semblable, mais vous avez encore abandonné la seule chose qui vous restait, ce repas fraternel à la suite de la collecte. — C'est là ce qui lui fait dire : « Vos réunions, au lieu de vous rendre meilleurs, vous rendent pires. » Tout ce qu'ils avaient, ils le consacraient à l'usage des pauvres; et vous, cette table même qui leur était offerte, vous l'avez supprimée. « J'entends dire d'abord qu'à l'occasion de vos réunions dans l'Eglise, il y a des scissions entre vous; et jusqu'à un certain point je le crois. » *Ibid.*, 18.

4. Remarquez, encore une fois, avec quelle prudence il procède à leur correction. Il ne dit pas : Je le crois, ou bien je refuse d'y croire. Il se sert d'une expression mitigée, *jusqu'à un certain point j'y crois;* je n'y crois pas sans restriction, je ne refuse pas absolument d'y croire; c'est de vous qu'il dépend entièrement de me décider dans un sens ou dans l'autre. Si vous revenez au bien, je n'y crois pas; si vous persistez dans votre conduite, j'y crois. — Il accuse et n'accuse pas. Il ne prononce pas une accusation définitive, voulant ainsi leur laisser l'espérance du retour et le temps du repentir; mais il ne les renvoie pas absous, de peur qu'ils ne demeurent plongés dans leur négligence. Je n'ai pas cru sans réserve, leur dit-il; c'est ce qu' signifie cette parole : « Et jusqu'à un certain point j'y crois. » En s'exprimant de la sorte, il les exhortait à se corriger, à faire pénitence, et par là même à le mettre dans l'obligation de ne rien croire de tout cela.

« Il faut qu'il y ait des hérésies parmi vous, ajoute-t-il, afin qu'on reconnaisse ceux dont la vertu est éprouvée. » — Mais dites-nous quelles hérésies. — Redoublez ici d'attention, et vous verrez que cela ne s'applique pas à des dissentiments sur les dogmes, et qu'il s'agit là de divisions au sujet des repas communs. A peine a-t-il dit : « Il faut qu'il y ait des hérésies, » qu'il explique la nature de ces hérésies : « Lorsque vous vous réunissez en un même lieu, ce n'est plus là participer à la cène du Seigneur. » I *Cor.*, XI, 20. Que signifie participer à la cène du Seigneur ? Ce n'est pas là manger la cène du Seigneur, dit-il, parlant de cette cène que le Christ nous légua dans la dernière nuit de sa vie, lorsque ses disciples étaient tous avec lui. Dans ce repas suprême, le Maître et tous les serviteurs étaient assis à la même table; et vous, qui devez le servir comme eux, vous n'êtes plus réunis, vous êtes divisés. Il ne repoussa pas même le traître, puisque Judas se trouvait alors avec les autres; et vous frappez votre frère d'exclusion. Voilà pourquoi l'Apôtre dit : « Ce n'est plus là manger la cène du Seigneur, » désignant sous ce nom le repas qui réunit tous les frères dans un accord parfait. « Chacun prend les aliments qu'il doit manger; et l'un souffre la faim, tandis que l'autre est dans l'ivresse. » *Ibid.*, 21. Il ne se contente pas de dire : L'un souffre la faim, tandis que l'autre mange; il les atteint plus vivement en évoquant devant eux l'image de l'ivresse. C'est comme s'il disait : Aucune mesure de part ni d'autre. L'excès de la nourriture vous est un tourment, et la faim consume votre frère; vous avez plus qu'il ne vous faut, il n'a pas même le nécessaire. Des deux côtés, les funestes conséquences des atteintes portées à l'égalité, voilà ce qu'il appelle hérésies, et non sans raison; puisqu'ils étaient désormais en lutte les uns avec les autres, par le contraste même de cette faim et de cette ivresse. « Lorsque vous vous réunissez, » leur dit-il fort à propos. En effet, pourquoi vous réunir ? Que signifient vos assemblées ? à quoi bon se trouver sous le même toit, quand la table n'est plus la même ? Au Seigneur appartiennent les biens que nous avons reçus; sachons les partager avec ceux qui sont comme nous à son service. « N'avez-vous pas vos maisons pour manger et pour boire? Mépriseriez-vous l'Eglise de Dieu, et votre intention serait-elle d'humilier les indigents ? » *Ibid.*, 22. Vous croyez faire affront seulement à votre frère; mais l'affront rejaillit sur le saint lieu : c'est l'Eglise tout entière que vous outragez. Il donne ce nom d'église à cette maison qui s'ouvre pour tous les hommes. La

vile parcimonie de votre maison, pourquoi l'introduisez-vous dans l'église? Si vous avez du mépris pour votre frère, respectez au moins le lieu, songez que l'outrage retombe sur l'église.

Il ne dit pas: Vous repoussez ceux qui n'ont pas, vous n'en avez pas pitié. Non, mais que dit-il? « Vous faites affront à ceux qui n'ont pas.» C'est stigmatiser leur faste par une image brûlante. Le pauvre est plus sensible à l'affront, semble-t-il leur dire, qu'à la privation matérielle. — Et cependant il adoucit encore les coups qu'il est obligé de porter. « Que vous dirai-je? Vous louerai-je de cela? Je ne puis vous en louer. » *Ibid.*, 22. Qu'est ceci? Après leur avoir si vivement représenté leur déraison, voilà qu'il leur adresse un reproche beaucoup plus doux. C'est à bon droit; il eût craint de les pousser à la dernière impudence. Avant de leur avoir démontré la folie de leur conduite, il se prononce d'une manière claire et ferme : « En vous donnant ces leçons, je ne vous loue pas. » *Ibid.*, 17. Et puis, quand il les a convaincus d'une manière évidente de leur culpabilité sous plusieurs rapports, il les accuse avec moins de véhémence, laissant néanmoins subsister ce qu'il y a de plus vif dans la force et l'éclat de ses premières paroles. Il en vient ensuite à leur parler de la table mystique, afin de leur inspirer plus de frayeur. « J'ai reçu du Seigneur, leur dit-il, ce que je vous ai transmis.» — Comment accorder ces choses ensemble? Vous parlez du repas commun; pourquoi rappeler les redoutables mystères? — Il le faut, répond-il. Si cette table spirituelle, dont la vue nous fait trembler, est également ouverte pour tous, pour le pauvre comme pour le riche; si le second n'y participe pas avec plus d'abondance que le premier; si l'un en approche avec autant d'honneur et de liberté que l'autre; si, jusqu'à ce que tous aient communié et soient venus s'asseoir à ce banquet céleste, l'aliment divin n'est pas enlevé, les prêtres se tiennent toujours là, attendant avec patience l'homme le plus indigent et le plus obscur, à plus forte raison devait-il en être ainsi pour le repas matériel. Voilà pourquoi j'ai rappelé la cène du Seigneur. « C'est du Seigneur même que j'ai appris ce que je vous ai enseigné, à savoir que le Seigneur Jésus, la nuit qu'il devait être livré, prit du pain, et, qu'ayant rendu grâces, il le rompit et dit : Ceci est mon corps qui doit être brisé pour un grand nombre, pour la rémission des péchés. Faites ceci en mémoire de moi. Il prit de même le calice, à la fin du repas, en disant : Ce calice est la nouvelle alliance en mon sang. » *Ibid.*, 23-25.

5. Puis, après avoir longuement parlé sur ceux qui s'approchent indignement des mystères, après leur avoir adressé les plus terribles reproches et leur avoir enseigné que le châtiment mérité par les bourreaux du Christ ne l'est pas moins par ceux qui reçoivent en vain et sans préparation son corps et son sang, il ramène le discours au sujet qu'il s'était d'abord proposé; et voici comment il s'exprime : « C'est pourquoi, mes frères, quand vous vous réunissez pour le repas commun, attendez-vous les uns les autres. Si quelqu'un est pressé par la faim, qu'il mange chez lui, afin de ne pas vous réunir pour votre jugement. » *Ibid.*, 33-34. Voyez encore dans quels termes détournés il condamne leur intempérance. Au lieu de dire : Si vous êtes pressés par la faim, il dit: « Si quelqu'un est pressé par la faim; » et cela pour que la honte et la crainte d'être désigné dans cette accusation, amènent chacun d'eux à se réformer. Il termine en leur présentant l'image du châtiment : « Afin que vous ne vous réunissiez pas, conclut-il, pour votre jugement, » c'est-à-dire pour votre condamnation, pour votre honte. Ce n'est plus un repas, ce n'est plus une table, quand un frère est couvert de confusion, l'église méprisée, l'intempérance satisfaite. Non, ce n'est pas là un vrai plaisir, c'est une peine, un supplice. En effet, vous attirez sur vous une terrible vengeance en faisant injure à vos frères, en méprisant la maison de Dieu, dont vous faites votre propre maison, dont vous méconnaissez la sainteté, puisque vous y prenez séparément votre nourriture.

Retenant pour vous-mêmes cette leçon, mes bien-aimés, fermez la bouche à ceux qui détournent de leur sens les paroles et la doctrine de l'Apôtre; ramenez à la vérité ceux qui abusent des saintes Ecritures pour leur propre malheur et celui des autres. Vous savez maintenant com-

ment nous devons entendre ces mots : « Il faut qu'il y ait des hérésies parmi vous. » Il s'agit là des divisions qui s'élevaient au sujet de la table commune, puisqu'on ajoute bientôt après : « Et l'un souffre la faim, tandis que l'autre est dans l'ivresse. » I *Cor.*, XI, 21.

A la droiture de la foi joignons la sainteté de la vie, afin que l'harmonie règne entre nos actes et nos croyances ; soyons pleins de bienveillance pour les pauvres, veillons avec sollicitude à leurs besoins ; négocions sans cesse l'affaire de notre salut, ne cherchons rien au delà du nécessaire. La vraie richesse, le négoce avantageux, le trésor inépuisable, c'est de transporter tous nos biens dans le ciel et d'être désormais pleins de confiance, sans crainte aucune sur notre dépôt. Un double profit résulte pour nous de l'aumône : elle nous débarrasse de tout souci concernant l'argent dont nous avons ainsi disposé, et que ne peuvent plus atteindre ni la ruse ni la violence, ni les voleurs du dehors ni les voleurs domestiques ; elle nous garantit que tous nos biens ne resteront pas infructueux comme un métal enfoui, qu'ils germeront plutôt comme la semence dans une bonne terre et qui donne ses fruits tous les ans. L'argent qu'on dépose entre les mains des pauvres ne se borne pas même à donner des fruits annuels ; c'est chaque jour qu'il produit, comme une moisson spirituelle, la confiance en Dieu, la rémission des péchés, la ressemblance avec les anges, la paix d'une conscience éclairée, les saints transports de l'âme, l'espérance qui n'est pas confondue, tous ces admirables biens que Dieu réserve à ceux qui l'aiment, à tous ceux qui, d'une âme fervente et zélée, soupirent après le moment de sa manifestation. Puissions-nous tous, après avoir passé dans la pratique de la vertu la vie présente, obtenir ce bonheur, en même temps que la joie des élus, par la grâce et la miséricorde de notre vrai Dieu et Sauveur, Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, en union avec le Père et l'Esprit souverainement saint, dans les siècles des siècles.

Amen.

HOMÉLIE

SUR L'AUMONE

AVANT-PROPOS

Le sujet de l'homélie suivante, improvisée par saint Chrysostome, lui fut fourni par les pauvres et les mendiants qu'il rencontra sur son chemin, gisants sur le sol un jour d'hiver, tandis qu'il se rendait à l'église. Ce qu'il dit du chemin qu'il avait parcouru pour s'y rendre, — à Constantinople il habitait tout près de l'église, — et les expressions qu'il emploie, en rappelant au paragraphe sixième, les secours envoyés par les citoyens *de cette ville,* aux Juifs de Jérusalem, lors de la disette dont parlent les *Actes des Apôtres*, prouvent clairement que ce discours a été prononcé à Antioche; quant à l'année, nous l'ignorons complétement.

HOMÉLIE

Prononcée à l'occasion des pauvres et des mendiants qu'il avait aperçus, en passant un jour d'hiver, gisants dans la détresse sur la place publique.

1. C'est un message juste, salutaire et digne de vous, que je viens remplir aujourd'hui : les personnages qui m'envoient ne sont autres que les indigents qui habitent notre ville; et ils m'envoient, non en vertu d'une délégation verbale, d'un décret formel, d'un sénatus-consulte, mais à l'occasion du plus triste et du plus amer des spectacles. Tandis que je traversais la place publique et les rues de la cité, pour me rendre à votre assemblée, à la vue des malheureux gisants au milieu des carrefours, les uns ayant perdu leurs mains, les autres leurs yeux, d'autres couverts d'ulcères et de plaies incurables, étalant principalement les parties qu'ils auraient dû voiler, à cause des humeurs qui en découlaient, j'ai cru qu'il serait de la dernière inhumanité de ne pas en entretenir votre charité; d'autant plus que ce qui a été dit et le temps où nous sommes, donnent à ce sujet une certaine actualité. Il est toujours utile de parler sur l'aumône, puisque nous avons grand besoin d'une abondante miséricorde de la part de Dieu, notre Créateur; mais il l'est surtout maintenant que la température est si rigoureuse. Durant l'été, les pauvres trouvent dans la saison elle-même beaucoup de soulagement; ils n'éprouvent aucun inconvénient à demeurer sans vêtements, les rayons du soleil les remplaçant avantageusement, à dormir simplement sur la dure et à passer les nuits en plein air. Ils n'ont besoin alors ni de chaussures, ni de vin, ni d'une nourriture un peu plus délicate; des sources vives leur suffisent; c'est assez pour les uns des légumes les plus grossiers, pour les autres de quelques graines sèches, ce temps de l'année leur fournissant une table à peu de frais.

Pour quel motif cette homélie a-t-elle été prononcée.

Un autre avantage non moins précieux qui leur est alors accordé, c'est la facilité de travailler. Les constructeurs de maisons, les cultivateurs et les nautonniers, ont alors besoin du concours des pauvres. Ce que les champs, les maisons et les autres sources de revenus sont pour les riches, le corps l'est pour les indigents : ils tirent tous leurs revenus de leurs mains; ils n'ont pas d'autres ressources. Voilà pourquoi ils éprouvent durant l'été quelque soulagement. Mais dans l'hiver, leur condition s'aggrave de tous les côtés; un double besoin les assiége, la faim ronge intérieurement leurs entrailles, tandis que le froid glace leur chair au dehors et la rend insensible. Aussi ont-ils alors besoin d'une nourriture plus abondante, de vêtements plus solides, d'une demeure, d'un lit, de chaussures et de bien d'autres choses. Ce qu'il y a de plus pénible, c'est que le travail leur est alors refusé, cette saison le rendant impossible. Puis donc que leurs besoins sont augmentés et qu'il ne leur est pas possible en même temps de travailler, personne ne louant ces malheureux et ne les prenant à son service, suppléons à ce défaut, et, pour remplacer les personnes qui donnent du travail, offrons-leur les mains des personnes généreuses, et prenons Paul, le protecteur et le tuteur véritable des indigents, pour auxiliaire de notre ambassade; car l'Apôtre s'occupe de ce sujet avec une sollicitude extrême, avec plus de sollicitude que tout autre. S'il partagea avec Pierre le soin des fidèles, il ne partagea pas avec lui le soin des pauvres. Après avoir dit : « Ils nous donnèrent la main à Barnabé et à moi, afin que nous allassions vers les gentils, et eux vers les circoncis; » il ajoute : « Il fut convenu seulement que nous nous souviendrions des pauvres ; et je me suis appliqué particulièrement à ce devoir. » *Galat.*, II, 9-10.

Effectivement, dans toutes ses Epîtres, il parle des pauvres, et l'on ne saurait en trouver aucune où il ne touche pas ce sujet. Il savait combien il est important; et c'est pourquoi il faisait de cette doctrine, comme le couronnement admirable de ses autres exhortations et de ses conseils. C'est ce qu'il fait dans le passage suivant; après avoir discouru sur la résurrection, et donné les autres enseignements convenables, il termine son discours en parlant de l'aumône : « Quant aux aumônes qu'on recueille pour les saints, faites ce que j'ai ordonné aux églises de Galatie. Que chacun de vous, le premier jour de la semaine...» I *Corinth.*, XVI, 1-2. Considérez la sagesse de l'Apôtre et avec quel à propos il aborde cette exhortation. Après les avoir entretenus du jugement à venir, du tribunal redoutable, de la gloire réservée aux bons, de la vie immortelle, il en vient à leur parler des pauvres, afin que l'auditeur, animé par ces magnifiques espérances, et rendu par là même plus généreux, accueille ces paroles avec plus de faveur, sous la double influence de la crainte du jugement à venir, et de l'espérance déposée dans son âme. Car celui qui est capable d'approfondir la doctrine de la résurrection et qui se transporte tout entier dans la vie future, ne fera aucun cas des biens présents, ni de la richesse, ni de l'opulence, ni de l'or, ni de l'argent, ni de l'éclat des vêtements, ni de la volupté, ni des tables somptueuses, ni de quoi que ce soit; et celui qui ne fait aucun cas de ces choses, accepte facilement la tutelle des pauvres. Aussi, est-ce après avoir préparé l'âme de ses auditeurs par ses considérations sur la résurrection, qu'il aborde le sujet de l'aumône. Il ne dit pas : « Quant aux aumônes que l'on recueille pour les *indigents;* » ni « *pour les pauvres;* » mais « pour les saints, » enseignant aux fidèles l'admiration pour les pauvres lorsqu'ils sont religieux, et le mépris des riches lorsqu'ils dédaignent la vertu. Ne traite-t-il pas l'empereur lui-même d'impie et d'inique, lorsqu'il est l'ennemi de Dieu ? De même il qualifie de saints les indigents, lorsqu'ils vivent avec sagesse et modération. Ainsi, tandis qu'il appelle Néron un mystère d'iniquité, dans le passage suivant, « le mystère d'iniquité agit dès maintenant, » II *Thess.*, II, 7, ceux qui n'avaient même pas le nécessaire et qui se nourrissaient du pain de la charité, il les appelle des saints. En même temps il instruit, d'une manière éloignée, ses nombreux auditeurs à fuir l'orgueil, à ne pas s'enfler de l'observation de ce commandement, comme s'ils soulageaient des gens obscurs et méprisables, mais à ne pas oublier et à se per-

Un pauvre fidèle l'emporte de beaucoup sur un mauvais riche.

suader que c'est pour eux le plus grand honneur d'être admis à participer aux souffrances de ces malheureux.

2. Il sera bon cependant de rechercher quels sont les saints dont parle l'Apôtre; il ne les mentionne pas seulement ici, mais encore ailleurs en ces termes : «Maintenant je vais à Jérusalem pour venir en aide aux saints ; » *Rom.*, xv, 25, et Luc, dans ses Actes, à propos d'une grande disette dont on était menacé, en fait de même mention comme il suit : «Les disciples résolurent d'envoyer des secours, chacun selon son pouvoir, aux saints de Jérusalem qui étaient dans le besoin. » *Act.*, xi, 29. Tout à l'heure, je citais ce passage de l'Apôtre : « Seulement, il fut convenu que nous nous souviendrions des pauvres, et je me suis particulièrement appliqué à ce devoir. » Après nous être partagé, semble-t-il dire, Pierre et moi, les gentils et les Juifs, nous avons établi d'un commun accord que cette division ne serait pas étendue aux pauvres. En conséquence, s'agissait-il de prêcher, l'un s'occupait des Juifs, et l'autre des gentils; s'agissait-il de soulager les pauvres, ils ne se bornaient plus à s'occuper l'un des pauvres des Juifs, et l'autre des pauvres des gentils, ils s'occupaient tous les deux des pauvres d'entre les Juifs. De là ces mots de Paul : « Seulement il fut convenu que nous nous souviendrions des pauvres, et je me suis appliqué particulièrement à ce devoir. » Quels sont donc ces saints dont il parle, soit ici, soit dans son Epître aux Galates, et en faveur desquels il fait même appel aux Macédoniens ? Les Juifs pauvres qui résidaient à Jérusalem. Et pourquoi s'occupe-t-il d'eux avec tant de sollicitude ? Est-ce que chaque cité n'avait pas ses indigents et ses pauvres ? Pourquoi envoie-t-il toujours à ceux-ci et implore-t-il partout en leur faveur ? Ce n'est apparemment ni sans raison et sans motif, ni par acception de personnes, mais dans un but de convenance et d'utilité. Il nous faut reprendre le discours d'un peu plus haut, pour être plus clair.

Sollicitude de saint Paul envers les pauvres.

Les Juifs étaient tombés bien bas; ce qu'ils avaient dit en crucifiant Jésus : « Nous n'avons d'autre roi que César, » *Joan.*, xix, 15, s'étant réalisé, ils étaient placés sous l'empire des Romains. Ils n'étaient ni autonomes comme autrefois, ni complétement asservis, comme aujourd'hui; mais ils comptaient au nombre des alliés de Rome, payant tribut à ses empereurs et recevant des gouverneurs de leur main. Le plus souvent, ils appliquaient leurs lois particulières et punissaient leurs criminels selon les usages de leurs pères. Qu'ils payassent tribut aux Romains, la preuve en est dans cette question faite à Jésus-Christ par les Juifs qui le tentaient : « Maître, est-il permis de payer tribut à César ou non? » et dans la réponse du Sauveur, quand il leur eut fait montrer une pièce de monnaie : « Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu.» *Matth.*, xxii, 17-21. D'autre part, Luc dit « que le temple contenait des officiers et des tribuns. » Ce sont là de fortes preuves de la sujétion des Juifs aux Romains. Que néanmoins ils usassent de leurs propres lois, ce qui suit l'établira : Ils lapidèrent Etienne sans le traduire en jugement; ils massacrèrent Jacques, le frère du Seigneur; ils crucifièrent le Christ lui-même, quoique le juge l'eût déclaré innocent de tout crime, et c'est pourquoi il se lava les mains en disant : « Je suis innocent du sang de ce juste. » *Matth.*, xxvii, 24. Comme ils insistaient avec violence, il se retira sans porter de sentence; et les Juifs, de leur propre autorité, consommèrent ensuite leur œuvre. Bien des fois ils persécutèrent Paul. C'est parce qu'ils recouraient à leurs propres tribunaux, que leurs concitoyens, convertis à la foi, eurent beaucoup plus à souffrir que les autres fidèles. Dans les autres villes, il y avait bien des tribunaux, des lois, des magistrats; mais il n'était point permis aux gentils d'égorger de leur propre autorité ceux des leurs qui les abandonnaient, de les lapider et de leur faire aucun mal; et si quelqu'un était convaincu d'avoir agi de la sorte, sans une sentence des juges, il était lui-même puni. Chez les Juifs, au contraire, ces choses se passaient avec la plus grande liberté. Aussi les fidèles sortis de leurs rangs, étaient plus cruellement persécutés que les autres, comme s'ils eussent été jetés au milieu des loups, et n'ayant personne pour les défendre. Voilà comment Paul fut plusieurs fois battu par



eux de verges; écoutez-le l'affirmer en ces termes: « J'ai reçu des Juifs jusqu'à cinq fois trente-neuf coups de fouet; j'ai été battu de verges trois fois, j'ai été lapidé une fois. » II *Corinth.*, XI, 24-25. Que tout ceci ne soit point une conjecture, le même Apôtre le prouve dans ce passage de l'Épître aux Hébreux: « Remettez-vous en mémoire ces premiers jours où, après avoir été éclairés, vous avez soutenu de grands combats et de grandes afflictions; d'un côté, devenus un spectacle pour le monde, à cause des injures et des mauvais traitements que vous aviez reçus; de l'autre, partageant les tribulations de ceux qui souffraient de semblables indignités. Car, vous avez vu avec joie tous vos biens enlevés, sachant que vous avez des biens meilleurs dans les cieux, biens qui ne périront jamais. » *Hebr.*, X, 32-34. S'adressant aux Thessaloniciens, Paul cite encore les Juifs en exemple: « Vous êtes devenus, mes frères, les imitateurs des églises de Dieu, qui ont embrassé la foi de Jésus-Christ dans la Judée; car vous avez souffert les mêmes persécutions de la part de vos concitoyens, que ces églises de la part des Juifs. » I *Thess.*, II, 14. C'est donc parce qu'ils étaient plus persécutés que les autres, qu'ils n'étaient pas seulement traités sans pitié, mais encore dépouillés de tout ce qu'ils avaient, chassés, poursuivis, repoussés de toute part, que Paul appelle de toute part aussi, sur eux, la bienveillance des fidèles; et c'est en leur faveur qu'il sollicite ici, de nouveau, les Corinthiens: « Quant aux aumônes que l'on recueille pour les saints, ce que j'ai établi dans les églises de la Galatie, faites-le vous-mêmes. » I *Corinth.*, XVI, 1.

3. Quels sont les saints auxquels fait allusion l'Apôtre, pour quel motif il s'occupe d'eux avec une sollicitude particulière, voilà deux points suffisamment éclaircis; il nous reste à chercher pourquoi Paul fait mention des Galates. Au lieu de dire: Quant aux aumônes que l'on recueille pour les saints, agissez de cette manière: Que chacun de vous, le premier jour qui suivra le sabbat, mette quelque chose de côté chez lui; pourquoi dit-il auparavant: « Quant aux aumônes que l'on recueille pour les saints, *ce que j'ai ordonné aux églises de Galatie*, faites-le vous-mêmes. » Pourquoi parle-t-il de la contrée en général et non d'une, de deux, ou trois villes? — Pour leur inspirer plus d'ardeur, et, par cet éloge d'un autre peuple, exciter leur émulation. Après cela, il indique la manière qu'il avait déterminée: « Le lendemain du sabbat, que chacun de vous mette de côté quelque chose chez lui, thésaurisant ce qu'il veut donner, afin qu'on n'attende pas mon arrivée pour recueillir les aumônes. » I *Cor.*, XVI, 2. Il appelle le dimanche, le lendemain du sabbat. Et pourquoi a-t-il assigné ce jour à la charité? Pourquoi n'a-t-il pas dit: « Le second jour, le troisième après le sabbat, ou bien le jour du sabbat lui-même? » Il ne l'a pas fait sans raison ni sans but, mais afin de trouver dans ce jour-là un auxiliaire propre à augmenter la générosité des fidèles. Ce n'est pas peu de chose que de savoir saisir l'occasion, n'importe en quelle affaire. Et comment, demandera-t-on, ce jour contribue-t-il à inspirer une générosité plus grande? Parce qu'en ce jour, on s'abstient de tout travail, parce que le repos rend l'âme plus contente, et, ce qu'il y a de plus important, parce que ce jour nous a procuré une infinité de biens. C'est en ce jour que la mort a été vaincue, la malédiction éteinte, le péché détruit, les portes de l'enfer brisées, le diable enchaîné, l'antique guerre terminée, la réconciliation de Dieu avec les hommes consommée, le genre humain ramené à sa première, que dis-je, à une bien plus haute noblesse. C'est en ce jour que le soleil a contemplé ce surprenant et étrange spectacle, de l'homme devenu immortel. Aussi, afin de nous remettre en mémoire tous ces bienfaits et d'autres semblables, l'Apôtre choisit ce jour, le prenant en quelque sorte pour avocat, et tenant à chacun des fidèles ce langage: Songe, ô homme, aux biens si grands et si nombreux dont tu as été favorisé en ce jour, aux maux sans nombre dont tu as été délivré; songe à ce que tu étais auparavant, à ce que tu es devenu après. Si nous fêtons le jour de notre naissance, si bien des serviteurs fêtent avec éclat le jour où ils ont été rendus à la liberté, les uns donnant des festins, les autres distribuant, dans leur générosité, des présents, honorant tous ce jour de leur mieux; à plus

Le dimanche on doit surtout pratiquer l'aumône.



forte raison, devons-nous fêter le jour que l'on peut appeler, sans crainte de se tromper, le jour natal de la race humaine tout entière. Car nous étions perdus, et nous nous sommes retrouvés; nous étions morts, et nous sommes revenus à la vie; nous étions ennemis, et nous avons été réconciliés : ne convient-il pas en conséquence que nous fêtions ce jour d'une manière spirituelle, non en donnant des festins, non en versant le vin à flots, non par l'ivresse et les danses, mais en rétablissant dans l'abondance nos frères éprouvés par la pauvreté.

Si je vous parle ainsi, ce n'est pas pour attirer vos louanges, mais pour provoquer votre zèle. Ne croyez pas en effet, que ce langage concerne seulement les Corinthiens, il concerne chacun de nous et tous ceux qui existeront plus tard. Suivons l'ordre de Paul : que chacun de nous, le dimanche, mette de côté chez lui la part du Seigneur; que ce soit là une loi et une coutume invariables, et désormais toute exhortation et tout conseil de vous seront inutiles. Jamais les exhortations et les discours ne produiront les bons effets que produit l'habitude confirmée par le temps. Si nous nous appliquons à faire tous les dimanches quelques réserves en faveur des pauvres, quelques nécessités qui surviennent, nous ne dérogerons pas à cette loi. Après ces mots : « Le lendemain du sabbat, » l'Apôtre ajoute : Que chacun de vous... » Je ne m'adresse pas, dit-il, aux seuls riches, mais aux pauvres; aux personnes libres, mais aux esclaves; aux hommes, mais aux femmes. Que personne ne se dispense de ce ministère et ne renonce à ce profit; que tous fassent leur offrande. Ici la pauvreté n'est point un obstacle. Quelque pauvre que vous soyez, vous n'êtes pas plus pauvre que la veuve qui donna tout ce qu'elle possédait. Quelque pauvre que vous soyez, vous n'êtes pas plus pauvre que la Sidonienne; bien qu'elle n'eût qu'une poignée de farine, elle ne laissa pas d'accueillir le prophète, et, quoiqu'elle vît ses enfants l'entourer, la famine menaçante, et ses provisions près de s'épuiser, elle accueillit Elie avec la plus grande bienveillance. Et pourquoi Paul dit-il : « Que chacun mette chez soi de côté, thésaurisant...? » I *Corinth.*, XVI, 2. Parce

L'aumône doit être faite suivant ses moyens.

que celui qui mettait de côté aurait peut-être rougi et eu honte de montrer le peu qu'il avait. Aussi l'Apôtre lui dit-il : Gardez-le et mettez-le en réserve, et, lorsque la multiplicité des offrandes aura transformé cette petite quantité en grande quantité, alors faites-la paraître. Il ne dit pas : *recueillant;* mais : *thésaurisant,* pour vous apprendre que cette dépense est un trésor, et que ces frais sont un revenu véritable, trésor préférable à tous les trésors. En effet, les trésors matériels diminuent, sont l'objet de criminelles tentatives, et causent souvent la perte de ceux qui les ont trouvés. Pour les trésors qui sont dans les cieux, c'est tout le contraire; ils sont au-dessus de toute diminution et de toute tentative. Egalement salutaires à ceux qui les possèdent et à ceux qui y participent, ils ne sont pas consumés par le temps, entamés par l'envie; inaccessibles à toutes les embûches, ils procurent à ceux qui les recueillent les biens les plus précieux.

4. Laissons-nous donc persuader, et agissons, nous aussi, de même. Que de saintes richesses soient également déposées avec nos richesses particulières dans nos maisons, afin que les premières sauvegardent les secondes. Et de même que l'argent déposé par un particulier dans le trésor impérial, est par cela même en parfaite sûreté; ainsi l'argent des pauvres, que vous déposerez dans votre maison et que vous recueillerez le dimanche, sera pour le reste de vos biens un principe de sûreté. De la sorte, devenu l'intendant de votre propre fortune, vous aurez Paul pour approbateur. Que dis-je? Ce que vous aurez recueilli vous fournira le sujet de recueillir encore davantage. Dès que vous aurez posé les fondements de cette excellente habitude, vous vous exciterez vous-même à l'entretenir, sans avoir besoin de conseil. Que la maison de chacun de vous devienne donc de cette manière une église, à cause de l'argent sacré qui y sera déposé. Les sommes déposées ici sont le symbole de celles-là. Le lieu où se trouvent les biens des pauvres est inaccessible au démon; et, bien mieux que les boucliers, les lances, les autres armes, la force corporelle, le nombre des soldats, l'argent recueilli pour des aumônes protége nos de-

meures. — Après avoir dit par qui et comment ces offrandes devaient être recueillies, l'Apôtre laisse à la générosité des donateurs le soin d'en déterminer la quantité. Il ne dit pas : Offrez telle ou telle somme, de peur que ce précepte ne leur soit à charge, et que plusieurs ne représentent leur pauvreté. Afin donc que les pauvres ne disent pas : Mais cela nous est impossible? il permet à chacun de déterminer la mesure de son offrande: «Que chacun de vous, dit-il, mette chez lui quelque chose de côté, thésaurisant autant qu'il lui plaira.» Il ne dit pas autant qu'il pourra, ni selon ce qu'il aura trouvé; mais autant qu'il lui plaira, montrant par là qu'il s'agit d'une chose qui attire la faveur et la bienveillance d'en haut. Car Paul ne se proposait pas seulement de procurer des ressources aux pauvres; il voulait aussi qu'on les assistât avec empressement. Dieu n'a pas seulement ordonné l'aumône pour subvenir aux besoins des indigents, mais pour que les personnes charitables en fussent récompensées; et il l'a ordonnée encore plus pour celles-ci que pour ceux-là. S'il n'eût songé qu'aux premiers, il se fût borné à commander que l'on donnât de l'argent, et il n'eût pas exigé qu'on le fît de bon cœur. Or, voilà que l'Apôtre insiste de tout son poids sur cet article, de donner avec joie et de grand cœur; il dit quelque part: «Ne donnez point avec tristesse ou comme par force; car Dieu aime quiconque donne avec joie;» II *Corinth.*, IX, 7; il n'aime pas simplement celui qui donne, mais celui qui donne avec bonheur. Paul dit encore ailleurs : «Que celui qui donne le fasse avec simplicité, et que celui qui commande le fasse avec sollicitude; que celui qui pratique les œuvres de la miséricorde le fasse avec joie.» *Rom.*, XII, 8. En effet, la véritable aumône consiste à être heureux de donner, et à estimer moins donner que recevoir.

Voilà pourquoi l'Apôtre s'applique de toutes les manières à rendre le précepte facile, afin que l'offrande se fasse avec empressement. Examinez par combien de moyens il essaie d'en alléger le poids: en premier lieu, ce n'est pas à une, deux ou trois personnes, mais à la ville entière qu'il ordonne cette offrande; car le mot *collecte* ne signifie autre chose que l'ensemble des offrandes que tous ont apportées. En second lieu, il sauvegarde la dignité de ceux à qui elles sont destinées; il ne les qualifie pas de *pauvres*, mais de *saints*. En troisième lieu, il invoque l'exemple de ceux qui avaient déjà exercé cette générosité: «Comme je l'ai ordonné, dit-il, aux églises de Galatie.» En outre, il choisit admirablement le jour: «Le lendemain du sabbat, que chacun de vous mette chez lui quelque chose de côté.» En cinquième lieu, il n'ordonne pas que l'aumône soit faite tout entière à la fois, mais à plusieurs reprises et peu à peu. Il y a une grande différence entre l'aumône qui doit être faite à un jour donné, et celle qui est répartie dans un long espace de temps; car dans ce dernier cas on ne s'aperçoit même pas de la dépense. En sixième lieu, l'apôtre ne fixe pas la mesure; il laisse ce soin à chacun des fidèles, et indique que tel est le désir de Dieu; ces mots, «ce qu'il lui plaira,» montrent ces deux choses. Il ajoute un septième motif en disant : «Afin que la collecte ne se fasse pas lorsque j'arriverai;» en même temps il les ranime dans l'attente de sa présence, les console, et leur en donne un gage précieux. Non content de cela, il a recours à un huitième motif. Ce motif quel est-il? «Lorsque je serai arrivé, ceux que vous m'aurez désignés, je les enverrai par mes lettres porter vos libéralités; et, s'il est utile que j'y aille moi-même, ils viendront avec moi.» I *Corinth.*, XVI, 3-4. Quelle simplicité et quelle modestie dans cette âme ardente et bienheureuse; quelle sollicitude et quelle tendresse! Il ne veut pas, il ne souffre pas que les fidèles chargés de porter cet argent soient laissés à son choix; il laisse aux Corinthiens le soin de le faire, et il ne regarde pas comme un outrage que leurs volontés et leurs suffrages, et non son suffrage décident de ce point : au contraire, il lui semble absurde qu'ayant fait l'offrande ils ne choisissent pas ceux qui devront la porter. C'est pour cela qu'il leur en laissa le choix, manifestant à la fois sa modestie, et éloignant toute occasion et toute ombre de soupçon défavorable. Quoique plus pur que le soleil et au-dessus de tout fâcheux soupçon, il s'appliquait néanmoins par un surcroît de ménagement pour les faibles, à éviter des soupçons men-

songers. De là ces paroles : « Lorsque je serai arrivé, ceux que vous aurez désignés, je les enverrai porter votre offrande. » Que dites-vous? et vous n'y allez pas, et vous ne prenez pas cet argent, et vous laissez à d'autres ce soin? — Pour que ce sentiment ne jette pas les fidèles dans l'indifférence, voyez comment il y remédie: il ne dit pas seulement : « Ceux que vous m'aurez désignés, je les enverrai; » mais il ajoute : « Par mes lettres. » Si je ne suis pas présent de corps, je le serai toujours par mes écrits, et je partagerai ainsi leur ministère.

5. Sommes-nous bien dignes de l'ombre de Paul et même de sa chaussure, nous qui, lorsque cet Apôtre dont la gloire était si grande et si universelle, repousse les honneurs qu'on lui décerne unanimement, nous nous emportons, nous nous indignons, si l'on choisit contre notre sentiment, notre jugement ou nos préférences, les personnes chargées de distribuer les aumônes; nous qui nous regardons comme outragés quand nos frères font de leurs propres biens un usage charitable sans nous appeler et sans prendre notre avis? Voyez encore de quelle manière il parle de lui-même en toute circonstance sans y manquer jamais; il ne parle ici ni de *commandement*, ni d'*aumônes*, mais de *grâces*, montrant que, si ressusciter des morts, chasser les démons, guérir les lépreux, c'est l'œuvre de la grâce; ainsi soulager la pauvreté, tendre la main aux indigents, l'est encore plus. Si c'est l'œuvre de la grâce, il faut encore que nous mettions du zèle et de l'empressement, soit à choisir, soit à vouloir, de façon à nous rendre dignes de cette grâce. Il les console donc d'un côté en leur parlant des lettres qu'il se propose d'envoyer avec eux; mais il leur donne une consolation plus grande encore, en leur promettant de partager avec eux la fatigue du voyage. « S'il est utile que j'y aille, moi aussi, ils viendront avec moi. » Admirez ici sa prudence : sans refuser d'y aller, ni s'engager entièrement à le faire, il charge encore les Corinthiens de décider ce point et remet ce voyage entre leurs mains; donnant à entendre que si l'offrande était assez abondante pour mériter qu'il y allât lui aussi, il entreprendrait volontiers ce voyage. C'est ce qu'indiquent ces mots : *S'il est convenable.* S'il eût refusé entièrement d'y prendre part, s'il eût favorisé leur indifférence et leur négligence, s'il eût fait une promesse équivoque, il eût augmenté leur torpeur. Aussi ne refuse-t-il pas et ne promet-il pas expressément, et s'en remet-il aux Corinthiens par ces mots : « S'il est convenable. » En apprenant que Paul se chargerait peut-être de porter leur offrande, les Corinthiens devaient la faire avec plus de zèle et de générosité, puisque leurs dons devaient être distribués par les saintes mains de l'Apôtre, et qu'à ce sacrifice devaient se joindre ses prières. Si ces fidèles, parce que Paul devait se charger de leurs aumônes, déployaient plus de générosité, vous qui devez donner votre aumône au Maître de Paul, puisqu'il la reçoit en la personne des pauvres, quelle raison aurez-vous de la différer? Certainement, dans le cas où la chose n'en eût pas valu la peine et n'eût pas dénoté un zèle ardent, l'Apôtre à qui l'univers entier avait été confié, et dont la sollicitude embrassait toutes les églises éclairées par le soleil, ne se fût pas engagé à prendre part à la distribution de ces offrandes.

Pénétrons-nous bien de ces réflexions, et, qu'il faille donner nous-mêmes ou bien servir d'instrument aux libéralités d'autrui, n'hésitons pas et ne voyons pas avec peine notre fortune diminuer. Ne serait-il pas absurde, tandis que l'agriculteur sème son grain, épuise ce qu'il possède, sans éprouver ni peine ni chagrin, et, au lieu d'estimer cela une perte, n'y voit qu'un profit et qu'un revenu, malgré l'incertitude de ses espérances, que vous qui semez non pas pour recueillir ces biens, mais des biens infiniment supérieurs, et qui devez confier votre argent au Christ lui-même, vous reculiez, vous vous y refusiez, et preniez la pauvreté pour prétexte? Dieu ne pouvait-il pas ordonner à la terre de produire de l'or pur? Celui qui a dit : « Que la terre produise de l'herbe, » *Gen.*, I, 11, et qui l'a montrée couverte en un instant de moissons, avait assurément le pouvoir de faire jaillir de toute part des sources et des fleuves d'or; mais il ne l'a pas voulu, et il a permis que bien des hommes fussent pauvres, et dans leur intérêt et dans le

vôtre. Car la pauvreté fournit bien plus d'occasions à la vertu qu'à la richesse, et ceux qui sont plongés dans le péché ne trouvent pas une même consolation dans l'assistance donnée aux indigents. Telle est la préference de Dieu pour la pauvreté, que dans son avénement et son incarnation, il n'a pas refusé en conversant avec les hommes, et il n'a pas estimé ignominieux pour lui de subvenir aux besoins des pauvres. Quoiqu'il eût multiplié les pains et que d'un seul mot il fît tout ce qu'il voulut, quoiqu'il pût sur-le-champ montrer d'innombrables trésors, il n'a pas voulu le faire, et il ordonnait à ses disciples d'avoir une bourse, de porter ce que l'on y mettait, et d'assister avec cela les indigents. Lorsque le Sauveur parlait obscurément à Judas de sa trahison, les disciples, ne saisissant pas ses paroles, pensaient, dit l'Evangéliste, que Jésus lui ordonnait de donner quelque chose aux pauvres, car « Judas gardait la bourse et il portait ce que l'on y mettait. » *Joan.*, XII, 6. La miséricorde est extrêmement précieuse au Seigneur, non-seulement celle qu'il nous témoigne, mais encore celle que nous devons témoigner à nos semblables. De là ces lois sans nombre que renferment sur ce point l'Ancien et le Nouveau Testament, et qui nous ordonnent de pratiquer la miséricorde de toutes les manières, par nos paroles, par nos biens et par nos œuvres. Moïse ne cessé de revenir sur cette obligation dans toutes les lois qu'il établit. Les prophètes crient à haute voix au nom de Dieu : « Je veux la miséricorde et non le sacrifice; » *Ose.*, VI, 6; et les apôtres confirment la même doctrine, soit par leur langage, soit par leurs actes. Ainsi donc ne négligeons pas cette vertu; non-seulement les pauvres, mais nous-mêmes en retirerons les plus grands avantages, car nous recevrons plus que nous n'aurons donné.

6. Je ne parle pas de la sorte sans raison, je réponds aux questions indiscrètes que l'on adresse bien souvent aux indigents. On s'enquiert de leur patrie, de leurs mœurs, de leur métier, de leurs forces corporelles; on soulève des accusations, et on exige à propos de leur santé les détails les plus minutieux. Aussi qu'arrive-t-il? C'est que bien des pauvres feignent des infirmités corporelles pour fléchir notre cruauté et notre inhumanité, par le spectacle de ce malheur simulé. Encore, soulever des difficultés pendant l'été, quoique ce soit loin de mériter l'approbation, cela ne dépasserait pas les bornes; mais au fort de l'hiver et du froid, juger avec cette dureté et cette inhumanité, et n'avoir aucune excuse pour l'oisiveté, n'est-ce pas pousser la cruauté à l'excès? — Pourquoi donc alors, dira-t-on, Paul signifie-t-il cette loi aux Thessaloniciens : « Celui qui refuse de travailler, qu'il ne mange pas? » II *Thes.*, III, 10. — Afin que vous vous en pénétriez, et qu'au lieu de les appliquer au pauvre seul, vous vous appliquiez encore à vous-même les paroles de l'Apôtre; car ces lois nous regardent nous-mêmes aussi bien que les pauvres. Ce que je vais dire est dur et cuisant; vous vous emporterez, je le sais, et pourtant je le dirai, non pas pour vous blesser, mais pour vous corriger. Nous reprochons aux pauvres leur oisiveté, laquelle est plus d'une fois excusable; et nous-mêmes souvent faisons des choses bien plus funestes que n'importe quelle oisiveté. — Mais j'ai mon patrimoine, objecte-t-on. — Ainsi donc, parce qu'un tel est pauvre, et qu'il est issu de parents pauvres, parce que ses aïeux n'ont pas été dans l'opulence, faut-il qu'il périsse, je vous le demande? Précisément à cause de cela il mériterait miséricorde et compassion de la part de ceux qui possèdent. Vous qui passez plus d'une fois votre journée dans des théâtres, dans des assemblées et des compagnies frivoles, et qui tenez à une foule de personnes de coupables propos, croyez ne rien faire de mal et n'être pas oisif; et ce malheureux, qui employait le jour dans les supplications, dans les larmes, dans toute sorte de privations, vous le traînez à votre tribunal, vous le jugez et lui demandez compte de son temps? Sont-ce bien là, dites-moi, des sentiments humains? Par conséquent, lorsque vous demanderez : Que répondre à Paul? Appliquez-vous à vous-mêmes ces paroles au lieu de les appliquer aux pauvres. Et puis ne lisez pas seulement ce qui rappelle les menaces de l'Apôtre, mais ce qui rappelle encore son indulgence. Après avoir dit : « Quiconque ne travaille pas, qu'il ne mange pas, » il ajoute : « Pour vous,

mes frères, ne vous lassez pas de faire du bien.» II *Thess.*, III, 13.

Mais quel est leur séduisant prétexte? Ces pauvres, dit-on, sont des fugitifs, des étrangers des gens de rien, des vagabonds qui abandonnent leur patrie, affluent dans notre cité. — Et voilà pourquoi vous vous indignez et vous effeuillez la couronne de notre ville, parce que chacun la regarde comme un port ouvert à toutes les infortunes, et qu'on préfère cette ville étrangère à sa propre patrie ! Et ne devriez-vous pas vous féliciter et vous réjouir de ce que tous les malheureux accourent vers vos mains comme vers des greniers publics, et regardent notre cité comme leur mère commune? Je vous en prie, ne flétrissez pas un si beau titre de gloire, et ne privez pas notre patrie des éloges que de tout temps lui ont valus nos pères. Autrefois la famine étant sur le point d'envahir la terre entière, les habitants de cette cité envoyèrent à ces mêmes habitants de Jérusalem, dont nous nous sommes aujourd'hui occupés, par les mains de Barnabé et de Saul, des sommes considérables. Serions-nous bien dignes d'excuses et de pardon, nous, dont les ancêtres ont secouru de leurs propres deniers les citoyens d'une ville éloignée, et sont allés eux-mêmes vers eux, si nous repoussions les malheureux qui de tout côté se réfugient auprès de nous, si nous les soumettions au compte le plus rigoureux, et cela, quand nous savons que nous sommes nous-mêmes coupables d'une infinité de crîmes? Ah ! si Dieu exigeait de nous le compte rigoureux que nous exigeons des pauvres, toute excuse, toute miséricorde, nous seraient refusées. » — « Comme vous aurez jugé les autres, est-il écrit, vous serez jugés vous-mêmes. » *Matth.*, VII, 2. Soyez donc humain et charitable envers votre semblable, et pardonnez-lui ses torts, et traitez-le avec miséricorde, afin d'être ainsi vous-même traité. Pourquoi donc vous créer des embarras, pourquoi cette curiosité de votre part? Si Dieu nous avait ordonné de scruter la vie de nos frères, de leur demander compte de leur conduite, de nous informer minutieusement de leurs mœurs, est-ce que cette obligation ne serait point onéreuse à un grand nombre? Et ne diraient-ils point en eux-mêmes : Qu'est-donc ceci ? Dieu nous a imposé là une tâche bien délicate : est-ce que nous pouvons scruter la conduite des autres, est-ce que nous savons les fautes qu'un tel a commises ? — Ne serait-ce pas là le langage de la plupart d'entre vous? Et maintenant que Dieu nous a délivrés de tous ces ennuis, et qu'il nous a promis une magnifique récompense, quelle que soit la perversité ou la vertu des pauvres qui recevront nos aumônes, nous nous imposons à nous-mêmes ce fardeau. Et comment savez-vous, dira-t-on, que nous serons récompensés, n'importe quelles sont les mœurs de ceux à qui nous ferons l'aumône? — Par ces paroles du Sauveur : « Priez pour ceux qui vous outragent et vous persécutent, afin que vous soyez semblables à votre Père céleste, qui ordonne à son soleil de se lever sur les bons et les mauvais, et à la pluie de tomber sur les justes et les injustes. » *Matth.*, V, 44-45. De même donc que votre Seigneur, malgré le nombre de ceux qui blasphèment, qui vivent dans l'impureté, dans le vol et dans le brigandage, qui violent les tombeaux et commettent une infinité de crimes, ne se désiste pas de ses bienfaits envers le genre humain, et ne cesse de lui prodiguer sa lumière, les pluies et les fruits de la terre, manifestant ainsi son amour pour nous, faites de même, vous aussi, et, quand vous aurez occasion de pratiquer la miséricorde et l'humanité, secourez l'indigent, apaisez la faim, éloignez l'épreuve et ne portez pas au delà vos regards. Car, à vouloir interroger la vie de chacun, nous n'aurions jamais pitié de personne. Entravés par cette curiosité hors de saison, nous resterions les mains vides de toute œuvre charitable, et nous nous imposerions une peine aussi grande qu'inutile. C'est pourquoi je vous supplie de vous défaire de cette curiosité indiscrète, d'assister tous les indigents, et de les assister avec générosité, afin que nous aussi, nous trouvions en ce jour auprès de Dieu beaucoup d'indulgence et de miséricorde : puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire, honneur, puissance soient au Père, en l'unité du Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

HOMÉLIES

SUR

L'ESPRIT DE FOI

AVANT-PROPOS

Quoique tout dans les homélies suivantes, le style, la diction, les images indiquent à quiconque possède une connaissance même superficielle des œuvres du saint docteur, que ces homélies lui appartiennent incontestablement, un critique, d'ailleurs plein de savoir et de goût, a cru devoir douter de leur authenticité. Il appuie son opinion, d'abord, sur un passage de la première homélie, paragraphe troisième, lequel semble favorable au semipélagianisme; mais il serait facile de prouver, soit par les antécédents, soit par les conséquents, l'orthodoxie parfaite de ce passage du saint docteur. Du reste, les matières de la grâce n'étant pas encore agitées, il ne faut pas s'étonner de l'absence d'une précision qui n'était point alors en usage. Ce critique s'appuie, en second lieu, sur un passage de la troisième homélie, où l'orateur dit que cinq cents ans se sont déjà écoulés depuis le siècle de Paul : ce qui indiquerait un auteur plus moderne que saint Chrysostome. Cette raison n'a aucune valeur; car il suffit de parcourir les écrits de ce Père pour se convaincre de sa négligence en matière de chronologie. Ainsi plus d'une fois il compte cinq cents ans depuis la destruction du temple de Jérusalem, qui suivit cependant de quelques années la mort de saint Paul.

Ces trois homélies ont été prononcées à Antioche, comme l'indique ce que l'orateur dit des moines qui habitaient le sommet des montagnes. En effet, il est à remarquer qu'il parle fréquemment de ces moines, dans ses homélies d'Antioche, et jamais dans ses homélies de Constantinople. Quant à l'année nous n'en savons absolument rien. Dans ces homélies Chrysostome parle principalement de l'obligation de l'aumône. Dans la première partie de la seconde homélie, il combat avec assez d'étendue les manichéens et prouve longuement l'harmonie de l'Ancien Testament avec le Nouveau, l'unité et l'identité de leur Auteur.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

Sur les paroles de l'Apôtre : « Ayant le même esprit de foi, selon qu'il est écrit. » De ces paroles : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. » — De l'aumône.

1. Les bons médecins n'hésitent pas à porter le fer dans la plaie, quand ils le voient nécessaire; mais ils sont loin de le faire avec insensibilité et sans émotion; au contraire, ils ne souffrent et ne se réjouissent pas moins que les patients eux-mêmes : ils souffrent à cause de la douleur inséparable de l'opération; ils se réjouissent à cause de la santé qui en est le résultat. Ainsi faisait Paul, ce grand médecin des âmes. Ayant repris les Corinthiens avec énergie, parce qu'ils en avaient besoin, il en était à la fois réjoui et contristé : contristé à cause de la peine qu'il leur faisait; réjoui à cause du bien qui en était la conséquence. Il exprimait ces deux choses lorsqu'il disait : « Quoique je vous aie contristés par ma première lettre, je ne m'en repens pas, quoique je m'en sois repenti. » II *Corinth.*, VII, 8. Et pourquoi s'en était-il repenti; et pourquoi ne s'en repent-il plus? — Je m'en étais repenti à cause de la vivacité de la réprimande; je ne m'en repens plus parce que je vous ai corrigés. Afin de vous convaincre de la justesse de cette explication, écoutez la suite : « Je vois, en effet, que cette lettre vous a contristés, du moins pour quelque temps. Maintenant je m'en réjouis; non de ce que vous avez eu de la tristesse; mais de ce que votre tristesse vous a menés à la pénitence. » *Ibid.*, 9. Il est vrai, je vous ai contristés quelques instants, mais la tristesse a été courte, tandis que le bien qui en est résulté ne passera pas.

Permettez-moi, je vous en supplie, d'adresser, moi aussi, ces mêmes paroles à votre charité. Si je vous ai fait de la peine dans ma première exhortation, je ne m'en repens pas, quoique je m'en sois repenti; car je vois que cette exhortation et ces conseils, bien qu'ils vous aient un instant affligés, vous ont procuré encore plus de joie, « non parce que vous avez eu de la tristesse, mais parce que cette tristesse vous a menés à la pénitence. » Quelle allégresse a répandu parmi vous cette tristesse selon Dieu? Notre assemblée est aujourd'hui bien plus brillante, ce théâtre bien plus éclatant, le chœur de nos frères bien plus nombreux. Or, ce zèle est le fruit de cette tristesse. C'est pourquoi, autant j'avais alors de douleur, autant j'éprouve de joie maintenant à la vue des fruits dont est couverte notre vigne spirituelle. Que si dans les festins profanes le maître de maison trouve une sorte de joie et d'honneur dans la foule de ses convives, combien plus doit-il en être ainsi dans les festins spirituels? Et pourtant dans le premier cas la foule des convives amène une plus rapide disparition des mets que l'on a servis et rend la dépense plus considérable; ici c'est tout le contraire, et loin d'épuiser notre table, la foule des invités en augmente la richesse. Si la dépense est ailleurs une source de plaisir, la richesse devra produire à plus forte raison ici le même résultat : et, en effet, telle est la nature des biens spirituels qu'ils se multiplient à mesure qu'ils sont communiqués à un plus grand nombre. La table étant donc complétement garnie, j'attends que la grâce de l'Esprit veuille bien retentir dans notre âme. C'est quand il voit les spectateurs plus nombreux qu'il leur offre une nourriture plus délicate; non pas qu'il dédaigne le petit nombre, mais parce qu'il souhaite le salut du plus grand nombre. Voilà pourquoi, alors que Paul parcourait les autres cités, le Christ lui ordonna de rester à Corinthe et lui dit : « Ne crains pas, mais parle et ne garde pas le silence, parce qu'un peuple nombreux m'appartient dans cette ville. » *Act.*, XVIII, 9-10. Si, pour une seule brebis, le bon Pasteur parcourt les montagnes, les forêts et des lieux inaccessibles, comment lorsqu'il s'agit d'arracher de nombreuses brebis à l'indifférence et à l'erreur ne déploierait-il pas un plus grand zèle? Qu'il ne dédaigne pas le petit nombre, ces paroles du Sauveur le prouvent : « Ce n'est pas la volonté de mon Père qu'il périsse un seul de ces petits. » *Matth.*, XVIII, 14. Ni le petit nombre, dit-il, ni la faiblesse ne lui inspire le dédain de notre salut.

2. Puisque telle est sa sollicitude à l'endroit du petit nombre et de la faiblesse, aussi bien qu'à l'endroit du plus grand nombre, nous abandonnant entièrement à sa volonté, entretenons-nous des paroles de Paul qui nous ont été lues aujourd'hui. Quelles sont-elles? « Nous savons que si la maison terrestre où nous habitons vient à se détruire... » II *Corinth.*, v, 1. Au plus tôt remontons jusqu'au principe de cette pensée : de même qu'en cherchant une fontaine, si l'on rencontre un filet d'eau on ne creuse pas seulement en cet endroit mais l'on va plus avant, se servant de ce filet, de cette veine pour guide jusqu'à ce qu'on arrive à la naissance et au commencement de ces jaillissements; faisons nous aussi de même. Ayant trouvé une source spirituelle qui jaillit de la sagesse de Paul, suivons cette parole comme nous suivrions une veine et remontons jusqu'à la naissance même de la pensée. Quelle en est donc la naissance, quel en est le principe? «Ayant le même esprit de foi, selon qu'il est écrit; j'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. Et nous aussi nous croyons, c'est pourquoi nous parlons. » II *Corinth.*, IV, 13. Que dites-vous là? Quoi! si vous ne croyiez pas, vous ne parleriez pas et vous resteriez sans voix! — Oui, répond-il, je ne saurais ouvrir la bouche sans la foi, ni remuer la langue, ni entr'ouvrir les lèvres; quoique raisonnable je reste sans voix, si je suis privé de l'enseignement de la foi. Et de même qu'il ne saurait y avoir de fruits sur un arbre qui n'a pas de racines, de même la parole doctrinale ne jaillira pas là où la foi n'a pas jeté ses racines. Voilà pourquoi l'Apôtre dit ailleurs : « On croit de cœur pour obtenir la justice; on confesse de bouche pour obtenir le salut. » *Rom.*, x, 10. Où trouver un arbre comparable ou préférable à cet arbre dont la racine aussi bien que les rameaux se couvrent de fruits et produisent l'une la justice, les autres le salut? Aussi dit-il : « Nous croyons, c'est pourquoi nous parlons. » Quand un bâton soutient et conduit avec sûreté des membres tremblants et affaiblis par la vieillesse, ils sont à l'abri de tout accident et de toute chute. C'est ainsi que la foi soutient notre âme agitée et ballottée par la faiblesse des raisonnements, devient pour elle un bâton qui donne la sécurité, lui permet de trouver le repos dans sa propre vertu, lui communique une solidité à toute épreuve, la met à l'abri de toute chute, dès lors qu'elle supplée à la faiblesse des raisonnements par son irrésistible puissance, qu'elle chasse les ténèbres qui en résultent, et qu'elle fait luire sur l'âme plongée dans l'agitation des pensées, comme dans une habitation ténébreuse, sa propre lumière. Aussi les hommes privés de la foi rappellent-ils la triste condition des gens plongés dans l'obscurité : et, de même que ceux-ci heurtent les murailles, s'entre-choquent avec tout ce qu'ils rencontrent, tombent dans les fosses et les précipices, et ne retirent de leurs yeux aucune utilité parce qu'ils n'ont pas la lumière pour les conduire; de même ceux qui n'ont pas la foi s'entre-choquent les uns les autres, heurtent contre les murailles, et enfin se précipitent eux-mêmes dans le gouffre de la perdition.

Saint Jean Chrysostome se rit des philosophes païens.

3. Et je prendrai à l'appui de cette vérité ces hommes qui font parade d'une profonde sagesse, et qui tirent vanité de leur barbe, de leur manteau et de leur bâton. Après avoir longuement et fréquemment disserté, ils ne voient pas les pierres placées devant leurs yeux; car s'ils voyaient en elles des pierres, ils ne les prendraient pas pour des dieux. Eux aussi se sont entre-choqués les uns les autres, et ils se sont précipités dans le plus profond abîme de l'impiété; et cela, uniquement pour avoir voulu juger de tout ce qui les concerne, par leurs propres raisonnements. Ce que Paul énonçait en ces termes : « Ils se sont évanouis dans leurs pensées, et leur cœur insensé a été obscurci; et ces hommes qui se disaient sages sont devenus fous. » *Rom.*, I, 21-22. Il montre ensuite en quoi consistent leurs ténèbres et leur folie, et il ajoute : « Ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible en la ressemblance de l'image d'un homme corruptible, de l'image des oiseaux, des quadrupèdes et des reptiles. » *Ibid.*, 23. Mais la foi, par son aspect, dissipe toutes les ténèbres dans l'âme de celui qui la reçoit. Tel un navire ballotté par la violence des vents, assailli par des vagues sans cesse renaissantes, dès que l'ancre

La foi comparée à une ancre.

a été jetée, demeure ferme et prend en quelque sorte racine au milieu des flots; tel notre esprit, jouet des pensées profanes qui l'assaillent, dès que la foi, plus puissante qu'une ancre, y est entrée, n'a plus rien à craindre du naufrage, et conduit sa nef dans la certitude de la conscience, comme dans un port, à l'abri de la tempête. Paul nous exposait encore cette vérité quand il disait : « Aussi Dieu a-t-il établi des apôtres pour la perfection des saints, jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité d'une même foi et d'une même connaissance du Fils de Dieu; afin que nous ne soyons plus flottants comme des enfants et que nous ne nous laissions pas emporter çà et là, à tout vent de doctrine. » *Ephes.*, IV, 11-14. Vous voyez les effets de la foi, qui, semblable à une ancre de sûreté, nous soustrait aux agitations des flots. Dans son Epître aux Hébreux, l'Apôtre parle de la foi dans le même sens : « Elle est pour notre âme comme une ancre ferme et sûre, qui pénètre jusque dans le sanctuaire que cache le voile. » *Hebr.*, VI, 19. De peur qu'à ce mot d'ancre, vous ne pensiez être entraînés vers la terre, il vous montre dans la foi une ancre d'une nature singulière, une ancre qui, au lieu d'appesantir l'âme, lui donne des ailes et la transporte dans le ciel, et la conduit jusque dans le sanctuaire qui est derrière le voile. Sous le nom de voile, il désigne ici le ciel. A quel propos et pour quelle raison? Parce que, de même que le voile séparait le saint des saints de la partie extérieure du tabernacle, de même le ciel, semblable à un voile jeté au milieu de la création, sépare de la partie extérieure du tabernacle, c'est-à-dire, de ce monde visible, le saint des saints, c'est-à-dire, les choses d'en haut et celles qui sont au-dessus, là où le Christ, notre précurseur, est entré pour nous.

4. Voici le sens de ce passage : La foi élève notre âme à ces hauteurs en ne lui permettant pas d'être abaissé par aucun des maux présents, et en allégeant les peines de cette vie par l'espérance des biens à venir. Celui dont les regards sont fixés sur les biens futurs, dont les espérances sont dans les cieux, et qui dirige de ce côté les yeux de son âme, est insensible à la douleur que causent les maux de la vie présente. Ainsi en était-il de Paul, qui nous donne la raison de cette philosophie, dans le passage suivant : « Les afflictions si courtes et si légères de cette vie, produisent pour nous le poids éternel d'une incomparable gloire. » Comment et pour quel motif? « Parce que nous regardons, non les choses visibles, mais les choses invisibles, » par les yeux de la foi. II *Corinth.*, IV, 17-18. De même que les yeux du corps ne voient rien d'intelligible, de même les yeux de la foi ne voient rien de sensible. — Mais de quelle foi parle ici l'Apôtre? car le mot foi peut s'entendre de deux manières. — Il désigne d'abord cette foi par laquelle les apôtres opéraient leurs prodiges, et de laquelle le Christ a dit : « Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, et que vous disiez à cette montagne : va-t-en, elle s'en irait. » *Matth.*, XVII, 19. Une autre fois, les disciples n'ayant pu délivrer le lunatique du démon, et voulant en connaître la cause, le Sauveur leur indiqua le défaut de foi : « C'est, leur dit-il, à cause de votre incrédulité. » *Ibid.* Paul disait aussi dans le même sens : « Si j'avais une foi capable de transporter les montagnes. » I *Corinth.*, XIII, 2. Pierre est au moment d'être submergé en marchant sur les flots, le Christ lui adresse le même reproche : « Homme de peu de foi, lui dit-il, pourquoi avez-vous douté? » *Matth.*, XIV, 31. Le mot foi signifie donc cette foi qui opère les miracles et les prodiges; il s'applique encore à celle qui nous prépare à la connaissance de Dieu, et qui fait que chacun de nous est fidèle. C'est ainsi que Paul écrivant aux Romains, disait : « Je rends grâce à mon Dieu, par Jésus-Christ, de ce que votre foi est célèbre dans le monde entier. » *Rom.*, I, 8. « Vous avez donné lieu au progrès de la parole du Seigneur, écrivait-il aussi aux Thessaloniciens, non-seulement en Macédoine, mais encore en Achaïe; et de plus votre foi en Dieu est devenue partout célèbre. » I *Thess.*, I, 8. Quelle foi l'Apôtre indique-t-il ici? Evidemment, la foi de la connaissance. Ce qui suit le prouve : « Nous croyons, s'écrie-t-il, c'est pourquoi nous parlons. » Et que croyons-nous? « Que celui qui a ressuscité Jésus, nous ressuscitera nous aussi par sa puissance. »

II *Corinth.*, IV, 14. — Et pourquoi l'appelle-t-il l'esprit de foi et la range-t-il au nombre des grâces? Si la foi est une grâce, si elle est un don du Saint-Esprit et non pas le fruit de nos mérites, les incrédules ne seront pas punis, ni les fidèles récompensés; car, telle est la nature des grâces, qu'elles ne méritent ni récompenses, ni couronnes. Un don n'est point le fruit du mérite de quiconque le reçoit, mais une grâce de la libéralité du donateur. Et voilà pourquoi le Sauveur ordonnait aux disciples de ne pas se glorifier de chasser les démons, et chassait du royaume des cieux, ceux qui avaient prophétisé en son nom et qui avaient opéré de nombreux prodiges, parce qu'ils n'avaient aucun mérite personnel à alléguer, et qu'ils voulaient être sauvés uniquement à cause de ces grâces.

5. Si la foi est telle, si nous n'y sommes pour rien, si elle est uniquement une grâce de l'Esprit, laquelle se répand d'elle-même dans nos âmes, et si nous ne devons en retour recevoir aucune récompense, pourquoi donc l'Apôtre dit-il : « On croit de cœur pour obtenir la justice, on confesse de bouche pour obtenir le salut? » *Rom.*, X, 10. Parce que la foi est le fruit de la vertu de celui qui croit. Et comment, ailleurs, indique-t-il la même chose et dit-il : « Quand un homme, sans faire des œuvres, croit en celui qui justifie le pécheur, sa foi lui est imputée à justice,» si elle est uniquement une grâce de l'Esprit ? *Rom.*, IV, 5. Comment ne cesse-t-il pas de combler de louanges le patriarche Abraham, de ce que, s'élevant au-dessus du présent, il avait cru et espéré contre toute espérance? — Pourquoi donc l'appelle-t-il *Esprit de foi?* — Pour nous enseigner que le commencement de la foi dépend de notre volonté et de notre empressement à répondre, quand nous sommes appelés; mais, ces fondements à la foi établis, nous avons besoin du secours de l'Esprit, pour qu'elle demeure à jamais invincible et inébranlable. Ni Dieu, ni la grâce de l'Esprit, ne préviennent notre volonté. Si Dieu nous appelle, il attend que nous nous avancions volontiers, avec spontanéité et de notre propre mouvement; puis, lorsque nous nous sommes avancés, il nous prête toute son assistance. Comme le diable, après notre premier pas vers la foi, survient aussitôt dans le dessein d'arracher cette précieuse racine et d'y semer de l'ivraie, de détruire cette généreuse et pure semence, nous avons alors besoin du secours de l'Esprit, afin que l'établissant en notre âme, il défende, cultivateur vigilant, avec sollicitude et prévoyance, le plant nouveau de la foi, contre toute pernicieuse influence. Aussi, écrivant aux Thessaloniciens, Paul disait-il : « N'éteignez point l'Esprit; » I *Thess.*, V, 19; établissant par là que la grâce de l'Esprit occupant nos âmes, nous pouvons désormais défier l'esprit mauvais et toutes ses ruses. Car, si personne ne peut dire : Seigneur Jésus, sans l'Esprit saint; à plus forte raison, nous serait-il impossible sans le même Esprit, de posséder une foi solide et inébranlable.

Comment nous pouvons persuader à l'Esprit saint de demeurer en nous.

6. Et comment parviendrons-nous à obtenir l'assistance de l'Esprit, et à lui persuader de demeurer en nous? Par nos bonnes œuvres et une conduite irréprochable. De même que l'huile entretient la lumière de la lampe, et que, l'huile épuisée, la lumière s'évanouit, de même tant que nous produisons de bonnes œuvres et que l'exercice de la charité rafraîchit notre âme, la grâce de l'Esprit y demeure comme la flamme que l'huile entretient; au lieu que dans le cas contraire, elle se retire et disparaît. Tel fut le sort des cinq vierges : après bien des fatigues et des sueurs, parce qu'elles n'avaient point la miséricorde, elles ne purent retenir en elles-mêmes la grâce de l'Esprit; et en conséquence elles furent repoussées de la chambre nuptiale, et entendirent cette voix terrible : « Retirez-vous, je ne vous connais pas. » *Matth.*, XXV, 12, parole plus effrayante que l'enfer. Pour la même raison, elles furent qualifiées de folles, et à bon droit; puisque, ayant triomphé des convoitises les plus tyranniques, elles avaient succombé devant les plus faibles. Voyez en effet : elles avaient surmonté la violence de la nature, enchaîné les fureurs des passions, apaisé les flots de la concupiscence, mené sur la terre une vie angélique, et, environnées d'un corps, lutté avec des puissances incorporelles; après tant d'efforts, elles furent vaincues par l'amour des richesses. Folles et insensées qu'elles étaient! Et c'est pour cela que toute

indulgence leur fut refusée. La négligence seule avait amené leur chute; elles étaient cependant parvenues à éteindre, au milieu d'un brasier, les ardeurs de la convoitise, s'étaient élancées au delà des barrières et avaient accompli plus qu'il ne leur était ordonné; car la virginité n'est point un précepte, elle est laissée à l'arbitre des fidèles. Être défaites par les richesses, et pour un peu d'argent, jeter la couronne qu'elles avaient sur la tête, n'est-ce pas la plus misérable des conditions? Mon dessein, en parlant de la sorte, n'est pas de décourager les vierges, ni de combattre la virginité, mais de les empêcher de courir en vain, et de sortir de l'arène, après bien des sueurs, sans couronne et couvertes de honte. La virginité est excellente, c'est une vertu au-dessus de la nature; mais, quoique grande, excellente et au-dessus de la nature, si la miséricorde ne s'y joint, elle ne serait même pas introduite dans le vestibule de la chambre nuptiale. Et considérez, je vous prie, la vertu de la miséricorde et la puissance de l'aumône. Sans l'aumône, la virginité a été incapable de conduire jusqu'au vestibule de la chambre nuptiale, je l'ai dit; et, sans la virginité, l'aumône conduit ses disciples, comblés d'éloges, jusqu'au royaume préparé avant la création du monde. Les vierges, pour n'avoir pas fait d'abondantes aumônes, entendirent ces mots : « Retirez-vous, je ne vous connais pas. » Et ceux qui avaient apaisé la soif du Christ, et qui lui avaient donné du pain dans sa détresse, quoiqu'ils n'eussent point la virginité à mettre en avant, entendirent ces autres paroles : « Venez, les bénis de mon père, prenez possession du royaume qui vous a été préparé avant la création du monde. » *Matth.*, xxv, 34. Et c'est avec justice, car celui qui garde la virginité et qui jeûne, est sans doute utile à soi-même; mais celui qui pratique la miséricorde est un port ouvert aux naufragés, puisqu'il soulage l'indigence du prochain et qu'il subvient aux nécessités de ses semblables. Or, parmi les bonnes œuvres, celles-là sont de préférence l'objet de nos louanges qui se rapportent à l'utilité du prochain.

La virginité doit être accompagnée de la miséricorde.

7. Et, pour vous convaincre que ces commandements ont un prix particulier aux yeux de Dieu, tandis qu'il parle du jeûne et de la virginité, il nous rappelle le royaume des cieux; mais quand il décrète la loi de l'aumône, de l'humanité et de la miséricorde, il nous propose une récompense bien au-dessus du royaume des cieux, « afin, dit-il, que vous deveniez semblables à votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, v, 45. En effet, ces lois rendent particulièrement les hommes semblables à Dieu, autant du moins que des hommes peuvent l'être, lesquelles ont pour but l'intérêt commun; ce que montre le Christ en ajoutant : « Car il ordonne à son soleil de se lever sur les bons et sur les méchants, et à la pluie de tomber sur les justes et sur les injustes. » *Matth.*, v, 15. Et vous aussi, usez de vos biens dans la mesure de vos ressources, pour l'utilité commune de vos frères, et imitez celui qui offre à tous également ses bienfaits. L'excellence de la virginité est bien haut, et à cause de cela, je publierai de préférence ses louanges. Car cette dignité consiste, non-seulement à renoncer au mariage, mais encore à être humain, affectueux et compatissant envers ses frères. A quoi serait bonne la virginité unie à la cruauté; quel avantage résulterait de la chasteté unie à l'inhumanité? Vous n'avez pas été vaincue par la concupiscence charnelle, mais vous l'avez été par le désir des richesses. Vous n'avez point admiré les traits d'un homme, mais vous avez admiré la beauté de l'or; vous avez triomphé du plus redoutable de vos adversaires, et vous avez cédé devant le plus petit et le plus faible; et c'est là ce qui rend votre défaite plus honteuse. Aussi êtes-vous sans excuse, vous qui après être venue à bout de tant de violences et avoir surmonté la nature elle-même, êtes tombée captive de l'amour de l'argent, dont bien des fois des esclaves et des barbares sont parvenus à triompher sans peine.

8. Instruits de toutes ces choses, mes bien-aimés, que vous viviez dans le mariage ou que vous gardiez la virginité, appliquez-vous avec zèle à l'aumône, puisque sans cela, on ne saurait mériter le royaume des cieux. Si la virginité, séparée de l'aumône, n'a pu y introduire, quelle autre vertu le pourrait dans les mêmes condi-

tions? Certainement aucune. Versons donc de tout notre cœur et de toutes nos forces, de l'huile dans nos lampes, versons-la avec abondance et continuité, afin que la lumière en soit riche et éclatante. Ne songez pas au pauvre qui reçoit, mais à Dieu qui vous rendra; ne songez pas à celui qui accepte l'argent, mais à celui qui se charge de la dette. Car si l'un reçoit et si un autre rend, c'est afin que l'indigence et la détresse de celui qui reçoit, vous anime à la compassion et à la miséricorde, et que la richesse de celui qui doit nous rendre et qui répond d'acquitter cette dette, et de l'acquitter à un prix infiniment supérieur, vous inspire la plus grande confiance sur l'issue et les avantages de cette affaire, et vous excite à faire l'aumône avec plus de générosité. Quel est celui, je vous le demande, qui, devant recevoir le centuple et n'ayant nul doute à cet égard, ne donnerait pas tout ce qu'il possède? Ainsi donc, pas de ménagement pour nos biens, ou plutôt ménageons-les; car quiconque les ménage, les dépose entre les mains des pauvres, trésor inviolable et inaccessible aux brigands, aux esclaves, aux plus abominables scélérats, et qui défie tous les piéges. Que si, après avoir entendu ces choses, vous hésitez à sacrifier une partie de votre fortune, et si la perspective de recevoir le centuple, la détresse du pauvre et les autres considérations de ce genre sont impuissantes à vous toucher, passez en revue vos prévarications, pénétrez dans la conscience de vos péchés, examinez votre vie tout entière, faites un compte exact de toutes vos chutes; et, fussiez-vous le plus insensible des hommes, la frayeur que vous inspireront vos fautes ne cessant de vous solliciter, vous espérerez trouver dans l'aumône la rémission de toutes ces fautes, et vous sacrifierez non-seulement vos richesses, mais votre propre corps. Les personnes blessées ou atteintes de maladie, qui désirent recouvrer la santé, n'ont point de ménagement pour leur fortune, quand même elles devraient vendre leur manteau pour s'affranchir de leurs infirmités; à plus forte raison, nous qui trouverons dans l'aumône le moyen de nous délivrer des infirmités spirituelles et des blessures si graves de nos péchés, emploierons-nous ce moyen avec la plus grande ardeur. Et puis, il ne suffit pas de dépenser son argent pour être aussitôt délivré de la maladie, il faut plus d'une fois recourir au fer, au feu, à des médecines amères, se soumettre à la faim, au froid, à des observances plus pénibles encore : ici rien de pareil, on n'a qu'à remettre son argent entre les mains des pauvres, pour être aussitôt purifié de toutes ses prévarications, sans peine et sans douleur. Le médecin qui guérit l'âme, n'a besoin ni de recettes, ni d'instruments, ni du fer, ni du feu; il n'a qu'à vouloir, et toutes les souillures de notre âme s'effacent et s'évanouissent sans retour.

Austérités des solitaires

9. Ne voyez-vous pas quelle austérité de vie pratiquent les moines épris de la vie solitaire, qui se retirent sur la crête des montagnes? C'est en couchant sur la cendre, en se revêtant d'un sac, en entourant leurs corps de chaînes, en s'enfermant dans leurs demeures, en luttant sans relâche avec la faim, en se livrant aux gémissements et à des veilles excessives, qu'ils se proposent d'expier une petite partie au moins de leurs péchés. Et il vous serait si facile, sans recourir à toutes ces mortifications, de pratiquer une piété qui ne vous coûterait aucune peine, aucun effort. Est-il bien pénible, je vous le demande, après avoir joui de sa fortune, d'abandonner le superflu aux pauvres? Quand même il n'y aurait point de récompense, quand même de si belles couronnes n'auraient point été promises, la nature elle-même ne devrait-elle pas déterminer les plus inhumains, à consacrer leur superflu au soulagement des pauvres? Mais, puisque les couronnes et les récompenses les plus précieuses, et l'oubli complet de nos péchés, sont la conséquence de l'aumône, quelle excuse restera-t-il, je vous prie, à ceux qui, par ménagement pour l'argent, précipitent leur âme dans les flots du péché? Que si rien autre ne vous émeut et ne vous détermine à la miséricorde et à la charité, pensez au moins à l'incertitude de la mort, songez que vous avez beau ne pas donner aux pauvres, quand le trépas surviendra, il faudra malgré vous abandonner à autrui vos possessions. Que ce soit là un motif pour vous de pratiquer dès maintenant l'humanité.

Ce serait le comble de la démence, de ne pas faire part volontiers aux indigents, des biens dont nous devons un jour être dépouillés malgré nous, surtout quand cette générosité doit nous procurer de si précieux avantages. « Que votre abondance, dit l'Apôtre, vienne en aide à leur indigence. » II *Corinth.,* 8-14. Quelle est sa pensée? Vous recevez plus que vous ne donnez; vous donnez des biens matériels, et vous recevez des biens intelligibles et spirituels; vous donnez de l'argent, et vous recevez le pardon des péchés; vous mettez un terme à la faim du pauvre, et il vous soustrait à la colère de Dieu. Dans cette affaire et dans cet échange, le bénéfice obtenu est bien supérieur, sous tous les rapports, à la dépense. Celle-ci s'est bornée à de l'argent; le bénéfice embrasse, non l'argent, mais la rémission des péchés, la grâce et l'amitié de Dieu, le royaume des cieux et la jouissance de ces biens que l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus, que le cœur de l'homme n'a pas compris. Après cela, ne serait-il pas déraisonnable que les trafiquants n'hésitassent point à exposer leur fortune, et cela, non pour des choses d'une valeur exceptionnelle, mais pour des choses égales en valeur à la somme avancée, et que nous, qui, en échange de biens corruptibles et passagers, devons recevoir, non des biens passagers et corruptibles, mais des biens incorruptibles et éternels, ne fissions pas de notre fortune un emploi aussi intelligent? Loin de nous, mes frères, des résolutions aussi funestes pour notre salut : instruits par l'exemple des vierges et de ceux qui furent jetés au feu préparé pour le diable et pour ses anges, parce qu'ils n'avaient donné ni breuvage, ni nourriture, conservons le feu de l'Esprit par une générosité sans mesure, par d'abondantes aumônes, et prenons garde de faire naufrage dans la foi. La foi a besoin de l'assistance et du séjour de l'Esprit pour rester inébranlable. Or, l'assistance de l'Esprit, c'est une vie pure, une conduite irréprochable qui d'ordinaire nous l'assure. Conséquemment, désirons-nous que la foi ait en nous de profondes racines, menons une vie capable, par sa pureté, de retenir l'Esprit, qui conservera à notre foi son ardeur. Impossible, en effet, impossible sans une vie pure, de ne pas chanceler dans la foi.

La foi a besoin de l'assistance de l'Esprit saint

10. Aussi, les personnes que satisfait la fable du destin et qui n'acceptent pas la doctrine salutaire de la résurrection, ont-elles été jetées par leur mauvaise conscience et leurs mœurs dépravées, dans l'abîme de cette incrédulité. Et de même que les malades, en proie à la fièvre, pour se soustraire au feu qui les brûle, se plongeront dans une eau froide, et, après un soulagement d'un instant, ne feront qu'éprouver de plus vives ardeurs; de même les hommes, sous l'empire d'une mauvaise conscience, désirant trouver quelque soulagement et ne voulant pas effacer leurs péchés par la pénitence, se sont réfugiés sous la tyrannie du destin en repoussant l'espoir de la résurrection. C'est pourquoi, après avoir trouvé du soulagement pendant quelques instants dans leurs froids raisonnements, ils ne font que raviver les flammes de l'enfer qui leur sont réservées; et, en proie à l'indifférence, ils ne quitteront cette vie que pour voir dans l'autre chacun puni selon ses œuvres. Et pour vous convaincre de cette vérité, à savoir, que les actions mauvaises altèrent la vigueur de la foi, écoutez ce que dit Paul, écrivant à Timothée : « Combattez les bons combats, gardant la foi et une bonne conscience. » Or, la bonne conscience a pour principe la droiture de la vie et des œuvres. « Quelques-uns ayant repoussé cette bonne conscience, ont fait naufrage dans la foi. » I *Tim.*, I, 18-19. « La racine de tous les maux, dit-il encore, c'est l'avarice; et quelques-uns, s'étant livrés à ce vice, se sont éloignés de la foi. » I *Tim.*, VI, 10. Voyez-vous ceux-là faire naufrage et ceux-ci s'égarer; les premiers, pour avoir repoussé la bonne conscience, les seconds, pour s'être livrés à l'amour de l'argent? Pénétrés, comme il convient, de tous ces enseignements, appliquons-nous à rendre notre conduite irréprochable et à mériter ainsi une double récompense : l'une qui nous sera donnée en retour de nos œuvres, et l'autre qui consistera dans la vigueur de la foi. Ce que la nourriture est au corps, les œuvres le sont à la foi. De même que notre chair ne saurait vivre sans nourriture, de même la foi ne peut vivre sans les bonnes œuvres : « Car la

foi sans les œuvres est morte. » *Jacob.*, II, 20. Il nous reste une chose à dire : ce que signifie ce mot, le *même*; l'Apôtre ne se contentant pas de dire : « Ayant l'*esprit* de foi, » mais : « Ayant le *même esprit* de foi. » Je me proposais bien d'aborder ce point dans mon discours; comme je vois cependant des fleuves de pensées jaillir de cette simple parole, je crains que la multitude des choses que nous aurions à dire, envahissant celles que vous avez entendues, cette abondance excessive ne nuise à notre enseignement et ne le rende pour vous sans résultat. C'est pourquoi je termine ici mon discours; je vous supplie et vous conjure, de garder fidèlement ce qui vous a été dit des œuvres, de la foi, de la virginité, de l'humanité, de l'aumône, et, après l'avoir retenu avec fidélité, de venir entendre ce que nous avons encore à vous dire. L'édifice de notre enseignement sera solide et inébranlable si les premières assises ont pris de la consistance dans vos âmes, lorsque nous placerons la seconde. Que Dieu, qui nous a fait la grâce, à nous de vous entretenir, à vous de nous écouter avec faveur, nous rende dignes de porter des fruits réels et pratiques, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel la gloire appartient dans les siècles des siècles.

Amen.

DEUXIÈME HOMÉLIE.

Sur les paroles de l'Apôtre : Ayant le même esprit de foi, selon qu'il est écrit. » — Contre les manichéens et tous ceux qui déprécient l'Ancien Testament et qui le séparent du Nouveau. — De l'aumône.

1. Il y a déjà longtemps que je vous dois l'exégèse de ce texte de l'Apôtre : cette dette, peut-être l'avez-vous oubliée à cause du temps; pour moi, je ne l'ai point oubliée à cause de mon affection pour vous. Telle est la charité; elle est pleine de vigilance et de sollicitude; on ne porte pas seulement dans son âme l'image de ceux que l'on aime; mais tout ce que l'on a promis de leur donner, on s'en souvient plus exactement que ceux-là mêmes qui doivent recevoir l'effet de ces promesses. C'est ainsi qu'une tendre mère, qui a mis de côté pour ses enfants les restes du repas, alors même que ceux-ci viendraient à l'oublier, ne l'oubliera pas elle-même: elle leur présentera ces restes qu'elle a conservés avec le plus grand soin, et soulagera leur faim. Si les mères poussent à ce point la tendresse envers leurs enfants, nous devrons, nous, témoigner pour votre charité, d'autant plus de sollicitude et de zèle, que la maternité spirituelle l'emporte en puissance sur la maternité naturelle. Quel est donc ce repas dont nous vous avons conservé les restes? C'est un mot de l'Apôtre qui nous offrait une abondante nourriture spirituelle, dont nous avons déjà déposé une partie dans votre esprit, réservant l'autre pour le jour présent, afin de ne pas surcharger votre mémoire par la multitude des enseignements. Quelle est donc cette parole? « Ayant le *même esprit* de foi, selon qu'il est écrit; j'ai cru, et c'est pourquoi j'ai parlé; et nous aussi nous croyons, et c'est pourquoi nous parlons. » II *Cor.*, IV, 13. De quelle foi il est ici question, ou bien de celle qui opère les miracles, et de laquelle le Christ a dit: « Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne, va-t-en, et elle s'en irait; » *Matth.*, XVII, 19; ou bien de celle qui engendre en nous la connaissance, et par laquelle nous sommes tous fidèles; pour quelle raison l'on parle de l'esprit de foi, en quoi consiste cette foi; toutes ces choses, nous les avons exposées à votre charité dans la mesure de nos forces, et nous vous avons en même temps parlé de l'aumône. Il nous restait ensuite à vous dire la raison de cette expression, *le même esprit de foi;* mais la multitude des considérations précédentes ne nous permettant pas d'expliquer cette parole comme il l'aurait fallu, nous avons en conséquence réservé cette explication pour ce jour-ci, et telle est la dette que nous venons en ce moment vous payer. Pourquoi donc l'Apôtre a-t-il dit: « *Le même...?* » Il se propose de montrer les rapports étroits de l'Ancien avec le Nouveau Testament; c'est pour cela qu'il cite le mot du prophète; et après avoir dit: « Ayant le même esprit de foi, » il ajoute : « Selon qu'il est écrit, j'ai cru, et c'est pourquoi j'ai parlé. » Ainsi David se trouvait avoir dit

depuis longtemps et plusieurs siècles auparavant, ce que Paul ajoute ici; preuve que la grâce de l'Esprit est la même qui a planté dans le roi prophète, autrefois, et en nous aujourd'hui, les puissantes racines de la foi; en sorte que l'Apôtre dit au fond : Le même esprit de foi qui a parlé par David, exerce en nous sa vertu.

Attaque dirigée contre les Manichéens.

2. Et maintenant, où sont les détracteurs de l'Ancien Testament, ceux qui déchirent le corps de l'Ecriture, et qui veulent un Dieu pour le Nouveau et un autre pour l'Ancien Testament? Qu'ils écoutent Paul, fermant les bouches impies, enchaînant les langues rebelles à Dieu, établissant par cette parole que le même Esprit a inspiré et l'Ancien Testament et le Nouveau. Les noms eux-mêmes que nous leur donnons font ressortir leur mutuelle harmonie. Le Nouveau Testament n'est ainsi nommé qu'à cause de l'Ancien; et l'Ancien ne l'est ainsi qu'à cause du Nouveau. C'est ce que Paul dit: « En appelant *Nouveau* ce dernier Testament, le premier est par cela même devenu ancien. » *Hebr.*, VIII, 13. Or, s'ils n'appartenaient pas au même Seigneur, on ne pourrait appeler ni l'un Ancien ni l'autre Nouveau. Ainsi donc, la différence des noms fait ressortir leur portée. Quant à la différence qui existe entre eux, elle se rapporte, non à la substance, mais aux époques de leur apparition. C'est là uniquement ce en quoi le Nouveau diffère de l'Ancien. Or, la différence des époques n'entraîne aucune différence, aucun amoindrissement quant au droit de propriété. C'est encore ce que le Christ nous faisait comprendre par ces paroles: « Voilà pourquoi je vous le dis, tout scribe qui a la science du royaume des cieux, est semblable à un père de famille qui tire de son trésor des choses nouvelles et anciennes. » *Matth.*, XIII, 52. Voyez-vous la différence des possessions, et l'unité du droit de propriété? De même donc que ce père de famille, qui est une seule et même personne, peut tirer de son trésor des choses nouvelles et anciennes, de même l'Ancien et le Nouveau Testament peuvent appartenir au même Dieu. Et voilà surtout ce en quoi éclate sa richesse et sa munificence, qu'il ne possède pas seulement des choses nouvelles, et que son abondance se déploie également dans les choses anciennes. Si la différence des deux Testaments ne porte que sur leurs noms, il n'y a non plus entre eux ni lutte, ni contradiction. Sans doute l'Ancien n'est tel que relativement au Nouveau; mais cela ne résulte ni d'une contradiction ni d'une lutte, et n'engendre qu'une différence nominale.

Je vais jusqu'à dire que, les lois de l'Ancien Testament fussent-elles contraires aux lois du Nouveau, je le soutiendrais énergiquement, même dans ce cas, il ne serait point utile de recourir à un autre Dieu. En effet, que dans le même temps, Dieu s'adressant aux mêmes hommes, à des hommes vivant de la même manière, engagés dans les mêmes affaires, eût dicté des lois opposées, le sophisme de nos adversaires aurait un semblant de raison. Mais, si les unes étaient écrites pour un peuple déterminé, et les autres pour un autre, dans un temps pour celui-ci, dans un autre temps pour celui-là, le premier se trouvant dans telles circonstances, le second dans telles autres, quelle nécessité y aurait-il de supposer, à cause de cette différence de législation, deux législateurs opposés? Pour moi, je n'en aperçois aucune; et si nos adversaires en savent quelqu'une, qu'ils la disent. Mais je les en défie. Bien souvent un médecin fera des choses opposées, et cela, non dans des vues contraires l'une à l'autre, mais dans une seule et même vue : tantôt il soumet au feu le même corps, tantôt il ne l'y soumet pas; tantôt il y porte le fer, tantôt il ne l'y porte pas; tantôt il administre des breuvages amers, tantôt des breuvages agréables; et toutes ces mesures opposées, c'est une seule et même pensée qui les inspire; car il n'a qu'un but, la santé du malade. Cela étant, ne serait-il pas absurde de ne trouver rien à reprocher au médecin qui soumettra un même corps à des traitements contraires, et de faire un crime à Dieu d'avoir donné à des hommes divers, en des circonstances diverses, des ordonnances diverses?

3. Conséquemment, alors même que les lois seraient contraires les unes aux autres, il est établi qu'il n'en faudrait rien conclure de défavorable. Mais elles ne sont pas même contraires entre elles; elles ne sont que différentes, et nous

allons pour le prouver les citer elles-mêmes : « Vous savez, dit le Sauveur, qu'il a été dit aux anciens. Vous ne tuerez pas. » Voilà la loi ancienne; examinons celle du Nouveau Testament: « Et moi je vous dis : Quiconque s'emporte contre son frère sans raison, méritera le feu de l'enfer. » *Matth.*, v, 21-22. Sont-ce là, je vous le demande, des commandements contraires? Et quel homme, si peu d'intelligence qu'il ait, pourrait l'avancer? Si, l'Ancien Testament ordonnant de ne pas tuer, le Nouveau ordonnait de le faire, on aurait une certaine raison de voir en cela une antinomie; mais, tandis que l'une défend de tuer, l'autre ordonnant de ne pas s'emporter, il y a là non pas une contradiction, mais une extension de la première loi. Celle-là coupe le fruit de la perversité, à savoir l'homicide; celle-ci en arrache la racine, à savoir la colère; l'une fait disparaître les flots du vice ; l'autre tarit la source elle-même, car la colère et l'emportement sont la racine et la source de l'homicide. La première de ces lois était pour la nature humaine comme une préparation, la seconde est venue remplir une lacune. Quelle contradiction y aurait-il, puisque l'une retranche la fin du vice et l'autre le principe? L'une empêche la main d'être souillée de sang, et l'autre éloigne l'esprit des desseins sinistres. Ce sont là des rapports qui indiquent l'harmonie et non la lutte de ces lois. Sans doute, les ennemis de la vérité font tous leurs efforts pour établir le contraire, n'apercevant pas qu'ils attirent sur le Dieu du Nouveau Testament une grave accusation d'indifférence et de dédain; il s'ensuivrait, en effet, puisse le blasphème retomber sur la tête des malheureux qui nous obligent à parler de la sorte, il s'ensuivrait que Dieu, dans ses dispositions à notre égard, aurait agi à contre-temps. Comment cela? Je vais vous le dire : La doctrine de l'Ancien Testament peut être comparée au lait comme nourriture; la philosophie du Nouveau est plutôt une nourriture substantielle. Or, personne, avant d'employer le lait, n'emploie une nourriture substantielle. C'est pourtant ce qu'aurait fait le Dieu du Nouveau Testament, s'il n'est pas l'auteur de l'Ancien; car, avant de nous donner le lait et la discipline de la loi, il nous aurait donné une nourriture substantielle. Indépendamment de cette accusation, on le soumet à une plus grave encore, puisqu'il n'aurait songé à notre race qu'au bout de plus de cinq mille ans. S'il n'est pas le même Dieu dont la providence se manifestait à notre égard par l'intermédiaire des prophètes, des patriarches et des justes, mais un Dieu différent, on trouvera qu'il a songé à nous bien tard, et comme cédant à une sorte de repentir : hypothèse indigne, non-seulement d'un Dieu, mais d'un homme quelconque, que d'avoir laissé périr tant de créatures durant un si long espace de temps, et de n'avoir étendu qu'à un petit nombre d'entre elles sa sollicitude, bien tard encore et à la fin des siècles.

C'est le même législateur qui a donné les deux Testaments.

4. Voyez-vous à quels énormes blasphèmes se livrent contre Dieu, ceux qui revendiquent pour le Nouveau Testament un législateur, et un autre pour l'Ancien? Toutes ces difficultés s'évanouissent dès que l'on admet le même Dieu pour auteur des deux Testaments; alors, sa providence à notre égard paraît admirable, soit dans la loi qu'elle a autrefois dictée, soit dans la grâce que nous en avons maintenant reçue; et sa sollicitude pour nous n'est plus de date récente, ou d'une date un peu éloignée, elle se manifeste dès le premier jour. Afin de leur fermer plus puissamment la bouche, citons, si vous le voulez bien, les textes eux-mêmes; et que les prophètes, les apôtres viennent crier que le Nouveau et l'Ancien Testament sont d'un même législateur. Qu'il s'avance donc au milieu de nous, Jérémie, qui fut sanctifié dans le sein de sa mère, et qu'il éclaircisse irrésistiblement ce point, à savoir, que les deux Testaments sont d'un seul et même Dieu. Que dit-il donc, parlant en la personne du législateur? « Je vous donnerai un Testament nouveau, mais non selon le Testament que j'ai donné à vos pères. » *Jerem.*, XXXI, 31. En conséquence, celui qui leur a donné le Nouveau Testament est le même Dieu qui leur avait donné l'Ancien. Le prophète impose ici nettement silence aux disciples de Paul de Samosate, qui nient l'existence anté-séculaire du Fils unique; car s'il n'existait pas avant l'enfantement de Marie, avant de paraître dans la chair,

Erreur de Paul de Samosate.

comment pouvait-il donner des lois ? Comment disait-il : « Je vous donnerai un Testament nouveau, mais non selon le Testament que j'ai donné à vos pères ? » Comment le donna-t-il à leurs pères, puisqu'il n'avait ni existence, ni pouvoir, au dire de ses adversaires ? Pour les Juifs et les disciples de Paul, qu'infecte le même mal, il suffit de leur apporter le témoignage de ce prophète; mais pour fermer la bouche aux manichéens, citons en témoignage le Nouveau Testament, puisqu'ils ne font aucun cas de l'Ancien; il est vrai qu'ils n'en font pas davantage du Nouveau, et que, tout en paraissant le révérer, ils ne l'outragent pas moins que le premier; parce qu'ils le séparent de l'Ancien, et qu'ils infirment par là son autorité. Ce n'est pas une preuve sans valeur de la vérité des choses contenues dans le Nouveau Testament, que l'accord des prophéties qui figurent dans l'Ancien Testament, prophéties que repoussent nos ennemis, ne comprenant pas qu'ils outragent de cette manière les apôtres, encore plus que les prophètes. Voilà le premier outrage qu'ils commettent envers le Nouveau Testament; le second consiste en ce qu'ils en retranchent la plus grande partie. Néanmoins, telle est la force des textes que l'on y trouve, que ces quelques textes eux-mêmes font ressortir sans peine leur perfidie. Les membres que l'on a coupés réclament à haute voix l'harmonie dans laquelle ils vivaient avec les autres membres.

Saint Paul prouve que les deux Testaments émanent du même législateur.

5. Comment donc démontrerons-nous que l'Ancien et le Nouveau Testament sont d'un seul et même législateur ? Par les paroles de l'Apôtre qu'ils ont conservées, paroles qui semblent renfermer une accusation contre la loi, et qui au contraire en confirment l'autorité, et nous montrent en elle un oracle céleste et divin. C'est la sagesse de l'Esprit qui l'a ainsi établi; afin que les détracteurs de la loi, séduits par l'apparence du langage, fussent obligés d'accueillir, malgré eux et sans s'y attendre, la justification consignée dans ses écrits. De la sorte, s'ils voulaient avoir égard à la vérité, ils auraient là un texte propre à les conduire; s'ils persistaient dans leur incrédulité, ils deviendraient désormais inexcusables, refusant de croire, au détriment de leur salut, à ces mêmes choses qu'ils semblaient accepter. — Où donc le Nouveau Testament affirme-t-il qu'il a eu pour auteur le même législateur que l'Ancien ? — En bien des endroits et de bien des manières. Pour nous, en ce moment, nous nous appliquerons à citer les textes que les manichéens ont jusqu'à présent conservés. Ces textes, quels sont-ils ? « Dites-moi, vous qui voulez vivre sous la loi, écrit l'Apôtre, n'avez-vous pas entendu la loi elle-même; qu'Abraham eut deux fils, l'un né de la femme esclave, et l'autre né de la femme libre ? » *Galat.*, IV, 21-22. Entendant que l'un était né de l'esclave, les hérétiques sont accourus sur-le-champ, dans la pensée que cette expression était une accusation contre la loi; et, la retranchant des expressions qui suivent, ils la retiennent comme favorisant leur opinion. Eh bien, montrons par le même texte qu'il s'agit d'un seul législateur : « Abraham eut deux fils, l'un né de la femme esclave, et l'autre de la femme libre. Tout cela n'est qu'une allégorie. » *Ibid.*, 24. Qu'est-ce à dire, *une allégorie ?* Que les choses de l'Ancien Testament étaient la figure de ce qui devait arriver sous la grâce. Comme il y a eu deux femmes, il y a eu deux Testaments. Voilà une première preuve des liens étroits de l'Ancien Testament avec le Nouveau, puisque ces choses-là étaient la figure de ces choses-ci : la figure n'est pas l'opposé de la vérité; au contraire, elle s'en rapproche. Que si le Dieu de l'Ancien Testament était l'opposé du Dieu du Nouveau, il ne nous aurait pas donné une figure de la supériorité du Nouveau, dans la personne de ces femmes. S'il nous a donné cette figure, il s'ensuit que Paul ne l'a pas mal interprétée. Si l'on répond qu'il l'a fait par condescendance pour la faiblesse des Juifs, il eût dû, en prêchant aux Grecs, parler des figures helléniques, et rappeler des choses accomplies parmi eux. Pourtant il ne l'a pas fait, et avec juste raison; car ces choses-ci n'avaient rien de commun avec la vérité, au lieu que celles-là étaient des oracles et des lois divines : de là les nombreux rapports qui unissent l'Ancien Testament avec le Nouveau.

6. Cette première preuve établit donc qu'il règne entre le Nouveau et l'Ancien Testament

une frappante harmonie ; la seconde preuve n'est pas inférieure à celle-là, et la même histoire nous la fournit. De même que ces deux femmes appartenaient au même mari, de même les deux Testaments dont nous parlons appartiennent au même législateur. Si autre était le législateur du Nouveau, autre celui de l'Ancien, c'est sans motif que l'Apôtre aurait rapporté cette histoire; car autre n'était pas le mari de Sara, autre celui d'Agar : c'était un seul et même homme. Par conséquent, en disant : « Ce sont là les deux Testaments, » *Galat.*, IV, 24, il ne dit pas autre chose, sinon qu'ils ont un seul et même législateur, comme ces femmes un seul mari, Abraham. — Mais l'une était esclave, ajoute-t-on, et l'autre libre. — Et après, quoi ? Jusqu'ici une seule question était à résoudre, l'identité du législateur des deux Testaments. Qu'ils se soumettent d'abord à cette première solution, et nous répondrons ensuite à leur dernière difficulté. Si vous les contraignez à l'admettre, et si vous le leur persuadez, leur doctrine s'évanouira tout entière. Une fois établi que l'Ancien Testament appartient au même législateur, et telle est la vérité, la divergence qui existe entre eux et nous disparaîtra complétement. Mais pour que vous ne soyez pas troublés de ceci, nous allons examiner scrupuleusement les paroles de l'Apôtre. Il n'écrit pas : L'une était esclave et l'autre libre ; mais : *L'une n'engendrant que des esclaves. Ibid.* Or, n'engendrer que des esclaves, n'est pas absolument être esclave ; et, si l'on naît pour l'esclavage, il faut s'en prendre, non à celle qui enfante, mais à ceux auxquels elle donne le jour. Comme ils se sont privés eux-mêmes, par leur perversité, de la liberté, et qu'ils sont déchus de leur noblesse, Dieu les a traités comme des esclaves ingrats, agissant sur eux par une frayeur continuelle, et faisant gronder les châtiments et les menaces. Même aujourd'hui, bien des parents traitent leurs fils, non comme leurs fils, mais par un système de terreur propre aux esclaves ; et la faute en est, non à ces parents, mais aux enfants qui les obligent à les assimiler à des esclaves, quoiqu'ils soient libres.

C'est ainsi que Dieu réprimait autrefois ce peuple, par la crainte et le châtiment, comme il eût fait d'un esclave endurci ; et il ne faut point s'en prendre ni à Dieu ni à la loi, mais aux Juifs, dont le caractère indomptable exigeait un frein puissant. Dans l'Ancien Testament lui-même, on trouvera bien des personnages qui n'ont pas été traités de la sorte, par exemple, Abel, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Moïse, Élie, Élisée, et tous ceux qui en ces temps ont pratiqué la sagesse. Ce n'est ni par la terreur et les châtiments, ni par les menaces et les supplices, mais par une charité divine et un amour ardent pour Dieu, qu'ils sont devenus ce qu'ils ont été. Ils n'avaient besoin ni de préceptes, ni de lois, pour embrasser la vertu et fuir le vice ; tels que des fils de race noble et libre, pénétrés du sentiment de leur dignité, ils ont sans crainte et sans châtiment aucun, abordé courageusement la vertu. Mais le reste des Juifs étant inclinés vers le vice, ils eurent besoin du frein de la loi. Et lorsqu'ils eurent fait le veau d'or et qu'ils eurent adoré de grossières images, alors ils entendirent : « Le Seigneur ton Dieu, le Seigneur est unique ! » *Deut.*, VI, 4. Quand ils eurent commis l'homicide et déshonoré le prochain, alors ils entendirent : « Vous ne tuerez point, vous ne commettrez point d'adultère ; » ainsi de tout le reste.

Beaucoup de saints de l'ancienne loi se sont inspirés de l'amour et non de la crainte.

7. Il n'y a donc pas sujet d'accuser la loi de ce qu'elle employait les peines et les châtiments, corrigeait et traitait ses sujets comme de méchants esclaves ; au contraire, elle mérite les plus grands éloges et des louanges rien moins qu'ordinaires, pour être parvenue à délivrer de l'iniquité, à force d'énergie, des hommes tombés dans une si profonde malice, à les adoucir, à les rendre dociles à la grâce, à les acheminer vers la philosophie du Nouveau Testament. C'est que le même esprit dirigeait toutes les choses, soit du Nouveau, soit de l'Ancien Testament, quoique d'une manière différente. Voilà pourquoi Paul nous disait : « Ayant le même esprit de foi, selon qu'il est écrit ; j'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. » Et ce n'est pas la seule raison pour laquelle il a dit, *le même esprit ;* il en est une autre non moins importante que je me proposais bien de vous exposer maintenant, mais que je renverrai à un autre entretien, dans la crainte que vous

Les mœurs doivent concorder avec la pureté de la foi.

ne veniez à oublier ce qui a été dit. Pour le moment, il me suffira de vous exhorter à vous souvenir de tout ce discours, à le conserver fidèlement, et à y joindre les œuvres de la vertu, de manière à ce que nos mœurs soient en harmonie avec la pureté de nos croyances. « De la sorte, l'homme selon Dieu deviendra parfait et prêt à toute bonne œuvre. » II *Tim.*, III, 17. D'ailleurs, peu nous servira d'avoir des sentiments orthodoxes, si nos mœurs sont corrompues; de même qu'une conduite irréprochable ne sert de rien, sans la pureté de la foi. Afin donc de recueillir des avantages qui ne laissent rien à désirer, prenons nos précautions des deux côtés en même temps; répandons sur tous nos frères les fruits de nos vertus, et, entre autres choses, appliquons-nous à l'aumône, dont je vous entretenais naguère, avec ardeur et avec générosité. « Celui qui sème avec parcimonie recueillera avec parcimonie; et celui qui sème dans les bénédictions, moissonnera dans les bénédictions.» II *Corinth.*, IX, 6. Qu'est-ce à dire, *dans les bénédictions?* Avec une grande abondance. Dans l'ordre des choses temporelles, la moisson et les semailles ont les mêmes fruits pour objet: quand on sème, soit du froment, soit de l'orge, ou toute autre graine, c'est de l'orge ou du froment que l'on moissonne. Il n'en est pas ainsi pour l'aumône, c'est tout différent : vous répandez de l'argent, et vous recueillez la confiance auprès de Dieu; vous donnez de vos biens, et vous recevez la rémission de vos péchés; vous fournissez du pain et des vêtements, et en retour le royaume des cieux vous est préparé, ainsi qu'une infinité de biens que l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus, que le cœur de l'homme n'a pas compris; et, ce qui met le comble à tous ces biens, c'est que vous devenez semblables à Dieu, autant qu'il est possible à un homme. En effet, le Christ parlant de l'aumône et de la charité, ajoutait: « Afin que vous deveniez semblables à votre Père qui est dans les cieux, lequel ordonne à son soleil de se lever sur les méchants et sur les bons, et à la pluie de tomber sur les justes et sur les injustes.» *Matth.*, v, 45. Pour vous, vous ne sauriez ordonner au soleil de se lever, ni à la pluie de tomber; vous ne sauriez combler de vos bienfaits une terre aussi vaste. Consacrez les biens que vous possédez à la bienfaisance, et vous voilà semblable à celui qui dirige le soleil à son lever, autant qu'un homme peut être semblable à Dieu.

8. Examinez avec attention ces paroles. « Sur les bons et les méchants,» dit le Sauveur. Et vous aussi, lorsque vous faites l'aumône, ne scrutez pas la vie du malheureux et ne demandez pas compte de ses mœurs. L'aumône, dans le sens rigoureux de ce mot, consiste à faire du bien même aux indignes; car la miséricorde s'applique non au juste, mais au pécheur : le juste mérite louanges et couronnes; le pécheur a besoin de miséricorde et de pardon. Ainsi donc, nous imiterons Dieu en faisant du bien, même aux méchants. Combien n'y a-t-il pas sur la terre de scélérats, d'imposteurs, de gens couverts de toute sorte de vices? et pourtant ces hommes, Dieu les nourrit chaque jour, pour nous enseigner à ne pas mettre de bornes à notre bienfaisance. Mais nous, c'est tout le contraire que nous faisons : non-seulement nous repoussons les méchants et les pervers, mais encore un homme sain, que sa bonté, sa libéralité, peut-être même sa paresse, je vais jusque-là, aura réduit à la pauvreté. Se présente-t-il à nous, nous l'accablons de reproches, d'outrages, de propos messéants, nous le renvoyons les mains vides, nous lui faisons un crime de sa santé, nous lui objectons sa paresse et le soumettons à un compte rigoureux. Et cependant, ô homme, il ne vous a pas été ordonné d'incriminer et de gourmander de la sorte les indigents. C'est de prendre en pitié et de soulager la pauvreté, que Dieu vous a donné l'ordre, et non de la traduire en jugement et de l'outrager.

Mais vous voulez réformer ses mœurs, l'arracher à la paresse, le convertir au travail. — Commencez par lui donner, vous le gourmanderez ensuite, et ainsi vous ne serez point accusé de cruauté et d'inhumanité, vous emporterez la réputation d'homme généreux. Celui qui ne lui donne rien et ne fait que lui adresser des reproches, le pauvre le prend en aversion, en horreur, il ne supporte même pas sa vue; et c'est à bon droit; car il suppose que si on lui fait des

observations, ce n'est point par bienveillance, mais parce qu'on ne veut point lui donner, ce qui est au reste la vérité. Celui qui fait des observations après avoir donné, leur a préparé un bon accueil, parce qu'elles lui sont inspirées non par l'insensibilité, mais par l'humanité. Telle était la conduite de Paul. Après avoir dit: « Celui qui ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas, » il ajoute: « Pour vous, ne cessez point de faire le bien. » II *Thess.*, III, 10-13. Au premier abord, on dirait que ce sont là deux commandements opposés. En effet, si les paresseux doivent être réduits à ne rien manger, comment voulez-vous qu'on fasse le bien? Et pourtant il n'y a là aucune contradiction. Si j'ai dit, *celui qui ne veut point travailler, qu'il ne mange pas,* ce n'est point pour éloigner de l'aumône les âmes généreuses, mais pour éloigner de la paresse les hommes qui vivent dans l'oisiveté. Donc, par ces paroles, *qu'ils ne mangent pas,* il anime, comme par la crainte et la menace, les fidèles au travail; mais par celles-ci, *ne vous lassez point de faire le bien,* il les excite, en employant la persuasion et le conseil, à faire l'aumône. C'est pour qu'ils ne ferment point leurs mains, en entendant la menace dirigée contre les oisifs, que l'Apôtre invite les fidèles à la charité en leur disant: « Ne vous lassez point de faire le bien. » En sorte que, donneriez-vous à un oisif, vous aurez toujours bien agi.

9. Ce point, il l'éclaircit du reste dans la suite de son discours. Après avoir dit: « Si quelqu'un n'écoute point les paroles que nous vous adressons par notre Epître, indiquez-le, et ne vous joignez point à lui, » II *Thess.*, III, 14, et après l'avoir retranché de l'assemblée sainte, il lui concilie ensuite d'une autre manière le cœur de ceux qui l'avaient éloigné. « Ne le regardez point comme un ennemi, ajoute-t-il, mais comme un frère. » *Ibid.*, 15. De même donc qu'après avoir dit: « Celui qui ne veut point travailler, qu'il ne mange pas, » il enjoint à quiconque en a la faculté, de lui témoigner un vif intérêt; de même ici, après avoir dit: « Ne vous joignez point à lui, » il n'interdit pas à ses auditeurs toute sollicitude à l'égard de ce fidèle; il les exhorte au contraire à le traiter avec affection, et il ajoute: « Ne le regardez point comme un ennemi, mais comme un frère. » Vous avez renoncé à sa société, ne renoncez point à toute sollicitude pour lui. Vous lui refusez votre abord, ne lui refusez point votre charité. C'est par charité que j'ai ordonné cette mesure, afin que, devenu meilleur par cette séparation, il retourne se réunir au corps. Et les parents eux-mêmes ne renvoient-ils pas les enfants de leur maison, non certes pour qu'ils en soient à jamais éloignés, mais pour que, ramenés à des sentiments plus sages par cette expulsion, ils puissent bientôt y revenir?

En voilà bien assez pour ceux qui font au pauvre un crime de son oisiveté. Bien des personnes encore emploient pour s'excuser un langage rempli d'inhumanité et de cruauté. C'est pourquoi il nous faut les confondre également, non afin de leur enlever toute excuse, mais afin de les décider à renoncer aux excuses sans valeur et sans utilité, pour qu'elles se présentent au tribunal du Christ avec de meilleures excuses, celles qu'ils auront le soin de mériter par la pratique continuelle des œuvres. Quelle est donc cette excuse si froide et si dépourvue de sens, qu'allègue la multitude? — J'ai des enfants à nourrir, dit-on, une maison à soutenir, une femme à entretenir, une foule de dépenses inévitables à subir; il ne m'est pas possible après cela de faire la charité aux indigents. — Que dites-vous là? Vous nourrissez des enfants, et c'est pour cela que vous n'avez point pitié des indigents? Et voilà pourquoi vous devriez en avoir pitié, à cause de vos enfants et dans leur intérêt, vous rendant par un léger sacrifice, favorable le Dieu qui vous les a donnés, leur assurant sa protection après votre trépas, leur obtenant la bienveillance divine au moyen de ces légers sacrifices. Combien de gens, et vous le savez, n'insèrent-ils pas dans leur testament des hommes riches et puissants auxquels nul lien ne les rattache, et les donnent pour cohéritiers à leurs enfants, uniquement pour assurer par cette apparente générosité la sécurité de leur famille; et cela, quoiqu'ils ignorent dans quelle disposition ces hommes seront après leur mort, à l'égard de leurs enfants? Et vous qui n'ignorez pas la charité, la bienveillance, l'équité de

Misérables excuses des avares.

votre Seigneur, vous ne lui donnerez point de part à votre testament? Vous n'en ferez point le cohéritier de vos enfants? Est-ce là, je vous le demande, la conduite d'un père qui aime sa famille? Si vous avez souci de ceux que vous avez engendrés, laissez-leur un titre qui établisse vos droits sur le Seigneur. Ce sera là le plus précieux des héritages, le plus grand des honneurs, et la plus grande sécurité. Introduisez-le dans cet héritage terrestre, afin qu'il vous introduise un jour avec vos enfants, dans l'héritage céleste. C'est là un héritier généreux, humain, bon, puissant et riche tout ensemble; de sorte que vous n'avez rien à craindre de son côté. C'est pour cela que l'aumône est également appelée une semence, parce qu'elle est moins une dépense qu'un revenu. Or, lorsque vous avez à semer, vous ne considérez pas que vous allez vider vos greniers des fruits qu'ils renferment, et vous ne songez qu'à la moisson qui n'existe pas encore, et cela, sans savoir si elle réussira. Car bien des fois l'ivraie, la grêle, les sauterelles, le mauvais temps et une foule d'autres causes, viennent nous ravir nos espérances. Et quand il s'agit de semer dans le ciel, là où ne sauraient régner les intempéries des saisons, où nul fléau, nulle embûche ne peuvent atteindre, vous hésitez et vous reculez? Et quelle excuse trouverez-vous après avoir semé sur la terre avec confiance et ardeur, vous qui hésitez et vous refusez à jeter votre semence dans la main de Dieu? Si la terre vous rend ce que vous lui avez confié, à plus forte raison la main de Dieu vous rendra-t-elle avec usure ce qu'elle aura reçu.

Les pauvres sont les cohéritiers des fils de famille

Pourquoi l'aumône est appelée une semence.

10. Instruits de ces vérités, ne regardons pas à la dépense quand il s'agit de l'aumône, mais au revenu magnifique que nous pouvons en espérer et aux avantages présents; car, outre le royaume des cieux que l'aumône nous assure, nous lui sommes redevables dans la vie présente, de la sécurité et de l'abondance. Et qui nous le garantit? Celui-là même qui est maître de nous le donner. « Celui qui distribue ses biens aux pauvres, dit-il, recevra le centuple en ce siècle et aura pour héritage la vie éternelle. » *Matth.*, XIX, 29. Voyez-vous les rétributions surabondantes qui nous sont réservées dans l'une et dans l'autre vie? Par conséquent, n'hésitons plus, ne différons plus, cueillons tous les jours le fruit de l'aumône, afin que notre vie présente suive un cours favorable, et que nous obtenions la vie à venir. Puissions-nous tous en jouir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire, honneur, puissance, soient au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

TROISIÈME HOMÉLIE

Encore sur ces paroles : « Ayant le même esprit de foi, selon qu'il est écrit. » — Pourquoi tous les hommes jouissent en commun des mêmes biens. — De l'aumône.

1. Dans la dernière assemblée et dans celle qui l'a précédée, nous avons employé l'entretien tout entier à l'exégèse du simple texte de l'Apôtre, que nous nous étions proposé. C'est encore sur ce même texte que nous avons le dessein de vous entretenir aujourd'hui; et nous le faisons, dans la vue expresse d'être utile à votre charité, et non pour nous mettre en évidence. Je ne cherche pas à me donner pour un personnage fécond et plein de ressources, mais à vous découvrir la sagesse de Paul et à ranimer votre ardeur. Voilà pourquoi je prends la parole. Du reste, la profondeur de la science de l'Apôtre ressort bien davantage, lorsque nous voyons jaillir d'une simple phrase de véritables fleuves de pensées; et vous, de votre côté, voyant par là que l'on peut recueillir d'une seule parole apostolique de semblables trésors de philosophie, au lieu de parcourir rapidement les Epîtres sans réflexion, vous en viendrez, encouragés par un tel espoir, à approfondir avec soin chacune des paroles qui y sont renfermées. Si un seul texte nous a fourni la matière de trois entretiens, quelles richesses ne découvrirons-nous pas dans une partie importante étudiée avec attention? Ne nous lassons pas, jusqu'à ce que nous ayons cueilli tous les fruits. Les chercheurs d'or n'abandonnent une veine, quelques trésors qu'ils en aient déjà retirés, qu'après en avoir enlevé tout l'or qu'elle contient. A plus forte rai-

son devons-nous nous appliquer à scruter les divines Lettres avec encore plus de zèle et d'ardeur. Et nous aussi nous cherchons de l'or, mais un or spirituel et non sensible; nous ne travaillons pas dans les mines de la terre, mais dans les mines de l'Esprit, car les Epîtres de Paul sont les mines et les sources de l'Esprit: les mines d'abord, parce que nous y trouvons des richesses bien plus précieuses que tout l'or du monde; les sources, parce qu'elles ne tarissent jamais; au contraire, plus vous y puisez, plus ces flots jaillissent abondants. Une démonstration lumineuse de cette vérité nous serait fournie par les années écoulées. Depuis le siècle de Paul, cinq cents ans sont déjà passés, et durant tout ce temps de nombreux grammairiens, de nombreux docteurs et de savants exégètes y ont puisé bien des fois avec abondance, et n'ont pas tari les richesses qui y sont déposées. C'est que ce n'est pas là un trésor sensible, et voilà pourquoi, loin de diminuer avec le nombre de ceux qui y portent les mains, il croît et se multiplie. Et que parlé-je des siècles passés! Combien d'orateurs traiteront après nous ces sujets; combien d'autres viendront après eux, sans que cette source de richesses cesse de couler et que ces mines soient épuisées! Et cela, parce qu'elles sont spirituelles et incapables de se consumer jamais. Quelle est donc la parole de laquelle nous avons dernièrement entretenu votre charité? «Ayant le même Esprit de foi, selon qu'il est écrit; j'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé.»

2. Nous avons cherché alors pourquoi l'Apôtre avait dit: *le même esprit de foi,* et nous avons pour le moment indiqué une raison, à savoir: que Paul voulait montrer l'harmonie du Nouveau et de l'Ancien Testament. Par cela que l'on voit le même Esprit de foi mouvoir la langue de David et lui faire dire: «J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé,» *Psal.* CXV, 10, et produire le même effet dans l'âme de Paul, il devient évident que des liens étroits unissent les prophètes et les apôtres, et qu'il existe une profonde harmonie entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Mais pour ne pas vous fatiguer par des redites, indiquons, s'il vous plaît, une autre raison de cette expression, *le même esprit;* car nous vous avons promis de vous donner une autre raison de cette parole. Ranimez cependant votre attention: ce sont des considérations ardues que je vais soumettre à votre charité; elles réclament un esprit exercé, une intelligence subtile; c'est pourquoi je vous exhorte à suivre avec vigilance ce que je vais vous dire. A nous la peine, à vous le bénéfice; ou plutôt il n'y a point pour nous de peine, il n'y a qu'un bienfait de la grâce de l'Esprit. Quand il révèle quelque chose, ni celui qui parle, ni ceux qui écoutent, ne se lassent, tant la révélation répand de clarté. Appliquons-nous donc de toutes nos forces; vous auriez beau suivre la plupart des choses, si le sommeil vous gagne pendant une petite partie, vous ne saisirez plus la beauté de l'ensemble, l'enchaînement des idées étant rompu sans retour. De même que les voyageurs qui, ne connaissant point le chemin, ont besoin d'un guide, quand même ils le suivraient longtemps sur la voie, s'ils viennent à détourner un peu leur attention, à perdre de vue celui qui les conduit, il ne leur sert de rien de l'avoir suivi jusque-là, ils sont obligés de s'arrêter ne sachant de quel côté se diriger; de même ceux qui écouteront l'orateur, s'ils viennent à se négliger un peu, quand même ils auraient été attentifs au reste du discours, l'enchaînement des idées étant rompu, il ne leur sera plus possible de les suivre jusqu'au bout. Pour que tel ne soit pas votre sort, prêtez une égale attention à tout ce que je vais vous dire, jusqu'à ce que nous arrivions au terme de notre discours.

Que veulent dire ces mots: Ayant le même esprit de foi.

3. Pourquoi l'Apôtre a-t-il dit: «Ayant le même esprit de foi,» et pourquoi s'applique-t-il à montrer que la foi dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, est la mère de tous les biens? Il nous faut, pour répondre, remonter un peu plus haut; la raison nous en sera de la sorte plus facile à comprendre. Quelle est donc cette raison? Une guerre redoutable entourait les fidèles quand l'Apôtre parlait ainsi, guerre terrible et sans merci. Des villes entières et des peuples se soulevaient de toute part contre eux. Les tyrans leur tendaient des piéges, les rois se préparaient à les combattre: on agitait les armes, on aiguisait les glaives, on formait des armées,

on inventait toute sorte de peines et de supplices. De là les rapines et les confiscations exercées par les gouverneurs, les arrestations et les exécutions quotidiennes, les tortures, les cachots, le feu, le fer, les bêtes féroces, les chevalets, la roue, les puits des condamnés, les précipices, et tous les moyens imaginables mis en œuvre pour la destruction des fidèles. Encore cette guerre ne s'arrêta-t-elle pas là. Les ennemis n'étaient point les seuls qui l'attisaient; la nature elle-même luttait contre la nature. Des pères persécutaient leurs enfants, des filles poursuivaient leurs mères de leur haine, les amis se détournaient de leurs amis; la division parvint à s'introduire dans les familles et dans les maisons; c'était un bouleversement effrayant sur la terre entière. Tel un vaisseau, environné des flots soulevés, des nuages qui s'entre-choquent, des foudres qui éclatent, et, plongé de toute part dans les ténèbres d'une mer en fureur, exposé aux attaques des monstres, aux coups de main des pirates, tandis que ses matelots sont eux-mêmes divisés, ne saurait échapper au danger, si une main céleste, la grande et puissante main de Dieu, après avoir repoussé toute attaque, apaisé la tempête, ne rétablit le calme parmi les passagers; tels furent les commencements du règne de l'Evangile. Outre la tempête qui l'assaillait du dehors, la division, plus d'une fois, s'établit au dedans. Qui l'assure? Paul lui-même, par ces paroles : « Des luttes au dehors, des craintes au dedans. » II *Corinth.*, VII, 5. Et que cela soit la vérité, que maîtres et disciples fussent entourés de maux, qu'ils fussent tous enveloppés par la guerre, le témoignage de Paul, que je vais invoquer de nouveau, le prouvera suffisamment. Pour vous, gardez le souvenir de tout ce qui est dit, afin que, instruits des dangers, des épreuves, des maux sans nombre que les fidèles supportaient alors, vous remerciez avec plus d'effusion la bonté de Dieu qui a mis un terme à ces calamités, qui nous a rendu une paix profonde, a mis en fuite la guerre, et ramené un calme parfait; que nul, s'il est négligent, n'estime échapper au châtiment de sa négligence, et s'il fait le bien, ne songe à s'en glorifier.

Image des persécutions

4. Car ce n'est point la même chose que de résister courageusement, lorsque l'on est assailli de tout côté, en butte à une infinité de maux, et de montrer la même ardeur aujourd'hui que nous jouissons de la sécurité du port et d'un calme profond. Effectivement, les premiers fidèles ressemblaient alors à ceux qui subissent les agitations et la furie des flots; et nous, au contraire, notre tranquillité n'est pas moindre que celle des nautonniers à l'abri dans le port. Par conséquent, ne conservons pas de hauts sentiments au sujet de nos bonnes œuvres, ne nous laissons pas abattre par les premières épreuves, et que la sécurité de la paix ne nous jette pas dans la négligence. Soyons sobres et veillons sans cesse. Nous avons à combattre les convoitises de la nature. Si les hommes maintenant ne s'élèvent pas contre nous, il en est autrement des voluptés de la chair. Si les tyrans et les rois ne nous font pas la guerre, nous avons à la soutenir contre la colère, la vaine gloire, l'envie, la jalousie et la foule des passions. Puisque nous n'avons rien à redouter de ces premières épreuves, sortons victorieux des autres. En vous rappelant les malheurs de ces temps, j'ai voulu procurer à celui que l'épreuve visite, une consolation satisfaisante, et décider celui qui jouit d'un calme parfait, à suppléer au défaut de ces dangers par une lutte vaillante contre les pensées criminelles. C'est pour notre instruction et notre consolation, pour nous exhorter à la patience, que toutes ces choses ont été écrites; et ces choses, nous sommes obligés en ce moment de vous les exposer, aussi bien que de vous éclairer sur la grandeur des calamités qui environnaient les fidèles de cette époque, non-seulement les docteurs, mais encore les disciples. Ecoutez donc le langage de Paul, écrivant aux Hébreux : « Souvenez-vous de ces premiers jours où vous avez été éclairés et où vous avez eu à soutenir de grands combats et de grandes afflictions. » *Hebr.*, X, 32. Il ne s'était pas écoulé un long temps, dès le commencement même de l'enseignement et de la prédication évangéliques, que les épreuves se dressèrent autour d'eux et leur baptême fut le signal du danger. Et de quelle manière? Ecoutez : « D'un côté, offerts en spectacle par les injures et les mauvais

traitements. » *Hebr.*, x, 33. En effet, on les conspuait, on les outrageait, on les raillait, on les tournait en dérision, on les traitait de fous, parce que, renonçant à la religion de leurs pères, ils embrassaient une croyance nouvelle. C'étaient là des moyens bien capables d'ébranler leur cœur, si la foi n'y eût pas été profondément enracinée; il n'y a pas de morsure plus sensible à l'âme que celle de l'insulte, rien ne blesse aussi cruellement que les railleries et les sarcasmes; bien des hommes souvent ont succombé devant les injures. Je vous parle ainsi maintenant, afin que nous conservions notre foi inébranlable. Si, alors que les fidèles étaient en butte aux injures de la terre entière, ils n'ont pas succombé, combien plus devons-nous porter avec assurance la parole de la vérité, maintenant que l'univers entier s'est rapproché de nous. Que les premiers fidèles aient bravé les accusations, les outrages, les sarcasmes, qu'ils aient été joyeux de souffrir ces épreuves, ce qui suit vous le prouvera : « Vous avez vu avec joie, dit l'Apôtre, tous vos biens enlevés. » *Ibid.*, 34. Vous le voyez, autrefois leurs biens étaient confisqués, et ils étaient offerts en partie à ceux qui désiraient leur faire du mal. Voilà ce que Paul écrivait aux Hébreux.

5. C'est un témoignage semblable qu'il rend des Thessaloniciens : « Pour vous, leur dit-il, vous êtes devenus nos imitateurs, et ceux du Seigneur, ayant reçu la parole au milieu de grandes tribulations. » I *Thess.*, I, 6. Eux aussi sont affligés, et non de tribulations ordinaires; mais de grandes tribulations. C'étaient des épreuves excessives, un danger continuel qui ne laissait pas à ceux qui en étaient assaillis un moment de relâche. Et cependant, au lieu de s'emporter et de s'indigner à ce sujet, les victimes de ces persécutions étaient, au contraire, remplies de joie. Où en est la preuve ? Dans les paroles même de Paul; car après ces mots : « Au milieu de grandes tribulations, » il ajoute : « Avec la joie du Saint-Esprit, » montrant par là que, si des épreuves naissait la tribulation, des épreuves aussi jaillissait pour eux la joie. Il leur suffisait, pour être consolés, de savoir qu'ils souffraient ces choses pour le Christ. Aussi n'est-ce pas de voir les fidèles d'alors éprouvés que je m'étonne le plus, mais de les voir se réjouir d'être éprouvés par le Seigneur. C'est le propre d'une âme pieuse et généreuse d'être en butte à la tribulation et à l'adversité; mais supporter courageusement l'épreuve, et rendre grâces à celui qui en est l'auteur, c'est là le caractère d'une rare énergie, d'une âme pleine d'activité et affranchie des sentiments humains. Outre ce passage, l'Apôtre, indiquant dans un autre endroit combien de maux les croyants avaient alors à essuyer de la part de leurs parents et de leurs proches, épreuve la plus cruelle de toutes, s'exprime en ces termes : « Vous êtes devenus les imitateurs des églises de Dieu, qui sont dans la Judée. » Et en quoi imitateurs ? « Parce que vous avez souffert de la part de vos concitoyens les mêmes persécutions que ces églises de la part des Juifs. » I *Thess.*, II, 14. Voilà encore la guerre, et la guerre civile, source de plus vives douleurs. Qu'un ennemi m'eût outragé, je l'aurais supporté; mais vous, un autre moi-même, vous mon guide et mon ami. » *Psalm.* LIV, 13-14. Cela n'avait lieu alors que d'une manière symbolique. — Voilà pourquoi ils avaient besoin de grandes consolations. Aussi Paul, le comprenant et voyant les fidèles placés sous ses ordres, couverts de sueur, ployant de lassitude, accablés sous le poids des calamités et déchirés par des coups répétés, ranime leur courage de diverses manières, leur disant, tantôt : « Il est juste devant Dieu de rendre l'affliction à ceux qui vous affligent, et de vous faire jouir, vous qui êtes dans la tribulation, de la paix avec nous ; » II *Thess.*, I, 6-7; tantôt : « Le Seigneur est proche, n'ayez point de sollicitude; » *Philipp.*, IV, 5-6; et encore : « Ne perdez point votre confiance, car vous avez besoin de patience pour accomplir la volonté de Dieu et mériter les récompenses promises. » *Hebr.*, x, 35-36. Puis il ajoute pour les animer à la patience : « Encore un peu de temps, celui qui doit venir, viendra, et il ne tardera pas. » *Ibid.*, 37. Telle une personne assise près d'un enfant qui se lamente, s'impatiente et réclame sa mère, le console en lui disant : Attends un petit instant, et ta mère viendra sans manquer; tel Paul, à la vue des croyants de ce premier siècle se lamentant, se plaignant

Persécutions que les chrétiens essuyaient de la part de leurs proches.

et réclamant la présence du Christ à cause des maux insupportables qui fondaient sur eux, les consolait en ces termes : « Encore un peu de temps, celui qui doit venir viendra, et il ne tardera pas. »

Les maîtres dans la foi ont souffert plus que les fidèles.

6. Que les disciples fussent affligés, qu'ils eussent mille maux à subir, que pareils à des agneaux exposés au milieu des loups ils fussent persécutés de toute part, ce qui précède le prouve. Pour vous apprendre que les maîtres n'eurent pas moins à souffrir, qu'ils souffraient même davantage, — car plus ils causaient d'embarras aux ennemis de la vérité, plus ils s'attiraient de persécutions, — nous allons vous faire entendre le passage suivant de celui qui parlait tout à l'heure. Dans son épître aux Corinthiens il s'exprimait ainsi : « Nous ne donnons à personne aucun sujet de scandale, afin que notre ministère ne soit pas déshonoré; mais nous nous montrons en toute chose tels que doivent être les ministres de Dieu, d'une patience invincible dans les tribulations, dans la nécessité, les angoisses, sous les coups, dans les prisons, dans les séditions, dans les jeûnes et les veilles. » II *Corinth.*, VI, 3-5. Voyez-vous combien il énumère d'épreuves, combien de tribulations? Dans la même épître il écrit encore : « Sont-ils ministres du Christ? dût-on me qualifier d'insensé, je prétends l'être plus qu'eux. » II *Corinth.*, XI, 23. Ensuite pour nous persuader qu'il est bien plus glorieux de souffrir pour le Christ que de faire des miracles, abordant les preuves de son apostolat et démontrant qu'il l'emporte sur tous, je veux dire sur les faux apôtres, non sur les Apôtres, il expose les titres de sa supériorité et les puise non dans ses miracles et ses prodiges, mais dans les périls qu'il a dû braver. Voici ses expressions : « J'ai essuyé plus de travaux, reçu plus de coups, enduré plus de prisons, vu plus souvent la mort de près; j'ai reçu des Juifs jusqu'à cinq fois trente-neuf coups de fouet, j'ai été battu de verges par trois fois, j'ai été lapidé une fois, j'ai fait naufrage trois fois, j'ai passé un jour et une nuit au fond de la mer; souvent en voyage, en péril sur les fleuves, en péril parmi les voleurs, en péril parmi les miens, en péril parmi les gentils, en péril dans les villes, en péril dans les déserts, en péril sur la mer, en péril parmi des faux frères; dans les travaux et les chagrins, souvent dans les veilles, dans la faim et la soif, dans le froid et la nudité, indépendamment des autres sollicitudes du dehors. » II *Cor.*, XI, 23-28. Tels sont les caractères d'un véritable apostolat. Des prodiges, bien d'autres en ont opéré, et ils n'en ont retiré aucun avantage, et après cela il leur a été dit : « Retirez-vous, je ne vous connais pas, vous tous artisans d'iniquité. » *Matth.*, VII, 23. Paroles que n'entendra jamais quiconque pourra énoncer l'un des titres que Paul énumérait tout à l'heure; au contraire, il s'élèvera d'un vol sûr vers les cieux pour y jouir de toute sorte de biens.

7. Peut-être que ce préambule est un peu prolongé : ne craignez rien pourtant, nous n'avons pas oublié notre promesse, et nous allons y revenir à l'instant. Au surplus, ce n'est pas sans raison que nous nous sommes étendu sur ce point; nous avions le dessein de l'établir d'une manière plus irrécusable et plus claire dans ces considérations, et en même temps de consoler les âmes éprouvées; de telle sorte que tous les fidèles, en butte aux tentations et aux dangers, se retirent suffisamment consolés par la pensée qu'ils sont les compagnons de Paul au moyen de ces souffrances, ou plutôt les compagnons du Christ, Seigneur des anges. Or, celui qui partage ici-bas ses souffrances partagera un jour sa gloire. « Si nous souffrons avec lui, est-il écrit, c'est pour être glorifiés avec lui... Si nous souffrons avec patience, lisons-nous encore, nous règnerons un jour avec lui. » *Rom.*, VIII, 17; II *Tim.*, II, 12. Il est de toute nécessité que le fidèle soit éprouvé : « Tous ceux qui veulent vivre selon la piété dans le Christ seront persécutés... Mon fils, est-il dit, si vous vous disposez à servir le Seigneur, préparez votre âme à la tentation; marchez droit et prenez courage. » II *Tim.*, III, 12; *Eccli.*, II, 1. — Les belles promesses que celles des tentations à subir dès le principe ! puissante exhortation, consolations efficaces que d'avoir à goûter sur-le-champ l'esclavage des périls ! — Eh bien, oui, c'était une consolation puissante, admirable et féconde en excellents avantages. — Et quels sont-ils? —

Ecoutez ce qui suit : « De même que l'or est éprouvé par le feu, les hommes justes le sont dans la fournaise de l'humiliation. » *Eccli.*, II, 5. Ce qui revient à dire : De même que l'or soumis au feu devient plus pur, de même l'âme visitée par les tribulations et les dangers se lève plus brillante et plus belle, dépouille toutes les souillures du péché. De là ces paroles d'Abraham au riche : « Lazare a reçu ses maux, aussi est-il ici consolé. » *Luc.*, XVI, 25. Et Paul, écrivant aux Corinthiens, leur disait : « C'est pourquoi il y en a parmi vous qui sont malades et languissants, et beaucoup qui sont morts. Que si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés ; et, lorsque nous sommes jugés, c'est Dieu qui nous reprend, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde. » I *Corinth.*, XI, 30-32. S'il avait livré le fornicateur pour être châtié dans sa chair, c'était uniquement pour que son âme fût sauvée, montrant ainsi que les épreuves présentes opèrent le salut, et que les tribulations supportées avec actions de grâces sont un moyen excellent de purifier les âmes. Que les fidèles aient été éprouvés, que disciples et maîtres aient eu mille maux à souffrir sans pouvoir respirer un instant, qu'ils aient eu à tenir tête de tout côté à des attaques de toute sorte et de toute nature, nous venons de le prouver suffisamment ; il sera facile aux esprits studieux d'en recueillir des preuves plus nombreuses encore dans les divines Ecritures.

8. Il nous reste cependant à aborder le sujet proposé. Et que nous proposions-nous ? D'exposer la raison de ces paroles de Paul : « Ayant le même esprit de foi. » Pourquoi s'est-il exprimé ainsi ? C'était un sujet de trouble pour les disciples que d'avoir les tribulations en réalité et les biens seulement en espérance : les unes étaient présentes, les autres éloignés ; les premières étaient un fait et les seconds étaient une perspective. Et qu'y a-t-il d'étonnant à ce que tel fût le sentiment de quelques fidèles, au commencement de l'Evangile, puisque maintenant, après tant d'années, après la diffusion de la foi sur la terre entière, après tant de preuves à l'appui des promesses, un grand nombre de fidèles éprouvent les mêmes sentiments ? Outre ce motif de trouble, il y en avait un autre non moins considérable. Et quel était-il ? Ils songeaient en eux-mêmes que dans l'Ancien Testament il était question d'un ordre de choses tout différent, que la récompense et la rétribution de la vertu étaient accordées sur cette terre aux hommes qui vivaient dans la chasteté et dans la justice. Ce n'était point après la résurrection du corps ni dans la vie à venir, mais dans la vie présente et dès ici-bas que les promesses du Seigneur devaient toutes s'accomplir. « Si vous aimez le Seigneur votre Dieu, est-il écrit, vous vous en trouverez bien, et Dieu multipliera vos troupeaux de bœufs et vos troupeaux de brebis, et il n'y aura chez vous rien d'infécond ni de stérile, et il n'y aura ni langueur ni maladie. Dieu répandra sa bénédiction sur vos celliers ; il ouvrira le ciel et il vous donnera la pluie au temps voulu ; le temps de la moisson s'unira à celui de la vendange, et le temps de la vendange, à celui des semailles, » *Deuter.*, VII, 13-15 ; XXVIII, 8-14 ; *Levit.*, XXVI, 4-5. Il leur promettait encore une foule d'autres biens, et il les leur donnait tous dans la vie présente. — Celui dont l'esprit est perspicace entrevoit déjà la solution. — Ainsi donc, puisque la santé corporelle, la fertilité des champs, une belle et nombreuse famille, une vieillesse prospère, une disposition heureuse des saisons de l'année, une moisson abondante, des pluies opportunes, la fécondité des troupeaux de brebis et de bœufs, en un mot tous les autres biens concernaient la vie de la terre, sans être l'objet de l'espérance, sans rapport aucun avec la vie à venir ; les fidèles réfléchissant à ces vérités, et, songeant que leurs ancêtres avaient à leurs pieds tous les biens, tandis que pour eux les récompenses et les couronnes étaient toutes renvoyées à la vie future, que les promesses étaient pour eux l'objet de la foi, ils perdaient courage et se sentaient défaillir à la vue de la nécessité où ils étaient de passer leur vie entière au milieu des tribulations. Frappés de cela aussi bien que de la grandeur des maux dont ils étaient menacés, pensant en outre que la récompense promise par Dieu à leurs efforts regardait la vie à venir, tandis que leurs ancêtres avaient été récompensés en ce monde, comprenant la tristesse que de

Les justes de l'Ancien Testament recevaient aussi leurs récompenses sur cette terre.

semblables réflexions devaient leur inspirer; pour relever leur courage et leur apprendre que le même ordre de choses régnait du temps de leurs pères, et que la récompense pour la plupart d'entre eux avait été l'objet de la foi, et non de l'expérience, il leur rappelle un mot du Prophète : « Ayant le même esprit de foi, selon qu'il est écrit, j'ai cru; c'est pourquoi j'ai parlé; » comme s'il disait : Le grand David, cet admirable et noble prophète, a été récompensé par la foi et non d'une manière sensible; il n'eût pas dit autrement : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. » *Psal.* CXV, 10. Car la foi est la substance des choses que l'on espère, et non des choses qui se voient : ce que l'on voit, on ne saurait l'espérer. Si donc David a cru, il a cru aux biens qu'il espérait. S'il a cru à des biens qu'il espérait, et si des biens espérés ne peuvent être vus, il n'avait pas encore reçu les biens, objets de sa foi. — Voilà pourquoi l'Apôtre dit : « Ayant le même esprit de foi; » à savoir la même foi que l'on avait dans l'Ancien Testament, et qui est aujourd'hui la nôtre. C'est aussi pour cela qu'il écrit au sujet des saints de ce temps-là : « Ils ont erré, couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, indigents, affligés, persécutés, eux dont le monde n'était pas digne. » *Hebr.*, XI, 37-38. Pour nous enseigner ensuite que s'ils ont eu des maux à souffrir, ils n'en ont pas reçu ici-bas la récompense, il ajoute : « Tous ces saints sont morts dans la foi, sans avoir reçu les biens promis, mais les voyant et les saluant comme de loin. » *Ibid.*, 39. Et comment ont-ils vu, dites-moi, des biens qui n'étaient pas visibles? Par les yeux de la foi, qui franchissent le ciel et qui découvrent tous les biens de la vie future.

9. Et admirez la sagesse de Dieu : il leur a montré ces biens de loin et il ne les leur a pas donnés sur-le-champ, afin d'augmenter le mérite de leur patience. Il les leur a montrés de loin, pour que, soutenus par ces espérances, ils fussent insensibles aux peines de cette vie. — Mais il pourrait se faire que l'un de nos auditeurs les plus attentifs crût apercevoir dans nos paroles une contradiction. Si les fidèles de ce temps, dira-t-il, n'ont pas reçu plus que nous en ce monde les récompenses promises, à quoi bon cette longue énumération de la disposition favorable des saisons, de la santé corporelle, de beaux et de nombreux enfants, d'une moisson abondante, de fruits copieux, de troupeaux de bœufs et de brebis, et de toutes les conditions d'une félicité corporelle? — Que répondre à cette difficulté? Que la conduite de Dieu envers le vulgaire et la populace grossière était bien différente alors de sa conduite envers les âmes généreuses et qui aspiraient déjà à la philosophie du Nouveau Testament. A la foule qui marchait terre à terre, qui était incapable d'une noble pensée, et qui ne pouvait étendre ses espérances jusqu'à la perspective des biens à venir, Dieu offrait les biens présents par condescendance pour leur faiblesse, et pour les conduire ainsi à la pratique de la vertu et au désir des véritables biens. Quant à Elisée, à Jérémie, en un mot à tous les prophètes, à tous ceux qui faisaient partie du chœur de ces grands et saints personnages, il leur offrait les cieux et les biens qui sont préparés pour les élus. Aussi Paul, au lieu d'une énumération générale, a-t-il seulement désigné ceux qui vivaient couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, ceux qui avaient été jetés dans des fournaises, dans des cachots, ceux qui ont été torturés, lapidés, ceux qui ont souffert la faim, la pauvreté, qui ont vécu dans la solitude, dans les cavernes, les antres de la terre, et qui ont enduré toute sorte de maux. Il dit après cela qu'ils sont morts tous dans la foi, sans avoir reçu les biens promis, donnant à entendre qu'il s'agit non de la foule des Juifs, mais des émules d'Elie. Et si quelqu'un demandait : Pourquoi donc ces hommes n'ont-ils point reçu en cette vie les récompenses qu'ils méritaient? qu'il en apprenne la raison de la bouche de Paul. En effet, après avoir dit : « Tous sont morts dans la foi, sans avoir reçu les biens promis, » il ajoute : « Dieu ayant voulu, par une faveur particulière pour nous, qu'ils ne reçussent pas sans nous la consommation de leur félicité. » *Hebr.*, XI, 13-40. Il s'agit d'une fête générale, et le bonheur n'en sera que plus grand lorsque nous serons tous couronnés à la fois. Pareille chose arrive aux jeux olympiques : Les athlètes qui disputent le prix de la lutte, du pugilat, du pancrace, com-

battent sans doute en des moments différents, mais les vainqueurs sont tous proclamés au même instant. Ainsi en est-il encore dans les festins : Parmi les convives, les uns sont-ils arrivés de bonne heure, tandis que les autres se font attendre, par déférence pour les absents, on prie ceux qui sont déjà présents d'attendre quelque peu. Telle a été la conduite de Dieu : Ayant invité en des temps différents les justes de la terre entière à un banquet spirituel, il prie ceux qui se sont hâtés d'arriver d'attendre ceux qui doivent venir plus tard, afin qu'une fois tous réunis ils jouissent tous des mêmes honneurs et de la même félicité.

10. Songez, en effet, quel honneur c'est pour nous que Paul et tous ses contemporains, qu'Abraham et ceux de son temps, de même que les hommes qui de longues années auparavant ont combattu et triomphé, attendent que nous ayons, nous aussi, remporté la victoire. Que Paul n'ait point encore reçu sa couronne, ni aucun de ceux qui depuis le commencement ont été agréables à Dieu; qu'ils ne doivent pas la recevoir avant la consommation de tous ceux qui, jusqu'à la fin, mériteront la même récompense, vous le comprendrez par les paroles suivantes de l'Apôtre : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi; il ne me reste qu'à attendre la couronne de justice que me rendra le juste juge. » Et quand? « En ce jour, non-seulement à moi, mais encore à tous ceux qui désirent son avénement. » II *Tim.*, IV, 7-8. Montrant ailleurs que la possession de la béatitude sera donnée en même temps à tous les élus, il écrivait ces paroles aux Thessaloniciens : « Il est juste devant Dieu que l'affliction soit rendue à ceux qui vous affligent, et que vous qui êtes affligés vous jouissiez du repos avec nous. » II *Thess.*, I, 6-7. « Nous qui vivons, dit-il encore, et qui sommes réservés jusqu'à l'avénement du Seigneur, nous ne préviendrons pas ceux qui se sont endormis. » I *Thess.*, IV, 14. Passages dans lesquels l'Apôtre établit que la possession des honneurs célestes nous sera donnée à tous au même instant. C'est également pour ceux qui nous ont précédés le sujet d'une grande joie, que la pensée de jouir avec leurs membres de ces biens ineffables. Le père qui est assis à une table somptueuse et splendide, n'y goûtera jamais de plus vif plaisir que lorsqu'il en savourera les délices avec ses propres enfants. Ainsi Paul et les autres élus ressentiront une plus douce joie lorsqu'ils jouiront de la gloire en union avec leurs autres membres; car les parents ont moins de tendresse pour leurs enfants que ces saints n'ont de sollicitude pour les émules de leurs vertus. Et nous aussi, pour faire partie de cette phalange triomphale, appliquons-nous à marcher sur leurs traces. — Et comment le pourrons-nous, demandera-t-on ? qui nous montrera le chemin du ciel ? — Le Seigneur même de ces saints, qui nous apprendra non-seulement à marcher sur leurs traces, mais encore à devenir leurs concitoyens et leurs compagnons. « Faites-vous, nous dit-il, des amis avec les richesses injustement acquises, afin que lorsque vous viendrez à mourir ils vous reçoivent dans leurs demeures éternelles. » *Luc.*, XVI, 9. Et il a raison de dire *éternelles*. Ici-bas eussiez-vous une demeure somptueuse, elle finira toujours par subir l'action délétère du temps. Que dis-je? même avant la ruine amenée par le temps, la mort vous arrache à ce splendide palais; et souvent, même avant la mort, des affaires malheureuses, les piéges et les manœuvres des sycophantes vous imposent le même sort. Mais dans le ciel il n'y a rien à craindre de semblable, ni la ruine, ni la mort, ni les catastrophes, ni les perfidies des sycophantes, et la demeure y est inébranlable et immortelle. Voilà pourquoi il l'a qualifiée d'*éternelle*. « Faites-vous, dit-il, des amis avec les richesses injustement acquises. »

11. Voyez quelle est la charité du Seigneur, sa bonté et sa bienveillance. Ce n'est pas sans raison qu'il ajoute ces mots : Comme les richesses de bien des gens sont le fruit des rapines et de l'avarice; c'est mal, leur dit-il, et vous ne devriez point faire ainsi fortune. Cependant, puisque vous l'avez faite, renoncez aux rapines et à l'avarice, et faites de vos biens un usage convenable. Je ne vous dis pas d'être miséricordieux tout en poursuivant vos rapines; mais, après en avoir fini avec l'injustice, employez vos richesses à l'aumône et à la charité. Quiconque ne renonce

L'aumône faite avec des biens mal acquis n'est point une aumône.

point aux rapines ne saurait faire l'aumône. Vous auriez beau jeter des richesses sans nombre dans les mains des indigents, tant que vous serez ravisseur injuste du bien d'autrui, vous resterez aux yeux de Dieu l'égal des homicides. C'est pourquoi il vous faut commencer par rompre avec l'injustice; vous exercerez ensuite la miséricorde envers les indigents. Elle est grande la vertu de l'aumône; nous vous en avons déjà parlé dans notre précédente assemblée; et je vous en parlerai encore en ce moment. Ne croyez pas cependant que je prétende, en revenant sur ce sujet, mettre en cause ceux qui m'écoutent. Dans les jeux profanes, les spectateurs encouragent de préférence les coureurs qu'ils voient se rapprocher du but et offrir de grandes espérances de victoire. Et moi aussi, parce que je vous vois toujours accueillir avec un vif intérêt nos paroles sur l'aumône, je reviens plus fréquemment sur ce sujet. Les pauvres sont les médecins de nos âmes, leurs bienfaiteurs et leurs protecteurs. En effet, vous ne donnez pas autant que vous recevez : vous donnez de l'argent, et vous recevez le royaume des cieux; vous soulagez la pauvreté, et vous vous réconciliez avec le Seigneur. Voyez-vous la supériorité de la récompense? Ces biens sont de la terre, ceux-là des cieux. Les uns périssent, les autres demeurent, les uns se corrompent, les autres sont au-dessus de toute cause de ruine. Si nos pères ont placé les pauvres devant les portes de nos maisons de prière, c'est afin que le spectacle de l'indigence rappelât aux plus durs et aux plus insensibles des hommes, le devoir de l'aumône. En présence de ce chœur de vieillards, de gens courbés vers la terre, couverts de haillons, à l'aspect repoussant et sordide, ayant des bâtons pour soutien, pouvant à peine se traîner, souvent même privés de la vue et contrefaits dans leur corps tout entier, quel serait le cœur de pierre et de diamant assez dur, pour résister à ce spectacle de l'âge, de la faiblesse, de la cécité, de l'indigence, des haillons, en un mot de toutes les choses capables d'émouvoir, et pour rester insensible en leur présence? C'est pour cela qu'ils sont devant nos portes, plus persuasifs que n'importe quel discours, attirant et invitant par leur aspect, ceux qui entrent à exercer l'humanité. De même qu'il est d'usage de placer dans le vestibule des maisons de prière, des fontaines, afin que les personnes qui se disposent à prier le Seigneur commencent par laver leurs mains, avant de les élever dans l'oraison; de même nos pères ont placé les pauvres devant ces portes, semblables à autant de fontaines et de sources, afin que nous commencions par purifier notre âme au moyen de la charité, comme nous lavons nos mains, avant d'offrir nos prières.

Eloge de l'aumône.

Dans quel but les pauvres se tiennent aux portes des églises.

12. Au surplus, l'eau a moins de vertu pour laver les souillures du corps que l'aumône pour effacer les souillures de l'âme. Vous n'osez point venir prier sans avoir lavé vos mains, quoique ce soit une faute légère; eh bien, ne vous présentez pas non plus pour prier sans avoir fait l'aumône. Plus d'une fois également, quoique nos mains soient pures, nous ne les élèverons pas dans la prière sans les avoir présentées à l'eau, tant est grande la force de l'habitude. Faisons de même pour l'aumône, et, quoique notre conscience ne nous reproche aucun péché, purifions-la par la charité. Vous avez remporté de l'agora bien des fautes : un ennemi vous a poussé à bout; le juge vous a contraint à quelque action peu convenable; vous avez proféré des propos messéants; pour plaire à un ami, vous avez fait quelque chose de répréhensible; vous avez commis un certain nombre d'autres fautes que ne saurait éviter tout homme qui vit sur l'agora, qui fréquente les tribunaux, qui s'occupe des affaires de la cité. Pour toutes ces fautes, vous venez demander à Dieu pardon et pitié; versez donc votre argent dans les mains des pauvres, et purifiez-vous de ces souillures, afin d'invoquer dans votre demande, avec confiance, celui qui peut vous remettre ces péchés. Si vous contractez l'habitude de ne pas franchir le seuil de ce temple sans faire l'aumône, jamais soit volontairement, soit involontairement, vous n'omettrez cette œuvre excellente, tant a de force l'habitude; et de même que, quoiqu'il arrive, vous ne sauriez prier sans avoir lavé vos mains, parce que vous avez contracté sérieusement cette habitude; ainsi, à propos de l'aumône, si vous vous imposez cette loi, volontairement ou invo-

lontairement l'habitude vous entraînera à l'observer chaque jour. C'est une flamme que la prière, surtout lorsqu'elle jaillit d'une âme sobre et vigilante; mais cette flamme a besoin d'huile pour s'élever jusqu'à la voûte des cieux; or, l'huile dont elle a besoin n'est autre que l'aumône. Versez donc de cette huile en abondance, et, rempli de joie par ces bonnes œuvres, vous accomplirez vos pieux devoirs avec plus de confiance et avec plus de ferveur. Tandis que les fidèles à qui la conscience ne rappelle aucune bonne œuvre, ne sauraient prier avec confiance, les fidèles qui font le bien et qui abordent la prière après une œuvre pareille de justice, puisent, dans la satisfaction qui l'accompagne, une ferveur particulière pour ce saint exercice. Afin donc que nos supplications deviennent plus puissantes, et que le souvenir de nos bonnes œuvres vienne ranimer notre âme au moment de la prière, commençons, avant de prier, par faire l'aumône et gardons un souvenir fidèle de tous ces enseignements. Mais souvenez-vous principalement de l'image sous laquelle je vous ai représenté les pauvres qui se tiennent à la porte de nos maisons de prière : ils remplissent pour l'âme l'office que les fontaines remplissent pour le corps. Que ces vérités soient continuellement présentes à notre pensée, que nous ne cessions pas de purifier nos âmes, et nous pourrons offrir à Dieu des prières sans tache, obtenir auprès de lui une grande confiance, et posséder le royaume des cieux, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel gloire et puissance soient dans les siècles des siècles. Amen.

HOMÉLIE

SUR

LA FOLIE DE SAINT PAUL

AVANT-PROPOS

L'homélie suivante ne renferme rien qui indique le temps et le lieu où elle aurait été prononcée. Après y avoir fait l'éloge de saint Paul, Chrysostome prouve par l'exemple de l'Apôtre, qu'il faut éviter autant que possible de se louer jamais soi-même, et que, si les circonstances nous y obligent, nous devons le faire dans les termes les plus mesurés. Il confirme cette doctrine par l'exemple de David et de Samuel. Du reste, il ne dit rien qui nous permette d'entrevoir si ce discours a été prononcé à Antioche ou à Constantinople.

HOMÉLIE

Sur cette parole de l'Apôtre : « Plaise à Dieu que vous supportiez quelque peu ma folie ! »

1. J'aime sans doute tous les saints, mais j'aime surtout le bienheureux Paul, ce vase d'élection, cette trompette céleste, cet ami si cher au divin Epoux. Si je parle de la sorte et si je découvre l'amour que je ressens envers lui, c'est pour que vous aussi partagiez ce sentiment. Les personnes possédées de l'amour charnel n'osent l'avouer; et elles ont raison, parce que cet aveu aurait pour conséquence leur propre confusion et le scandale des auditeurs. Mais pour celles qui brûlent de l'amour spirituel, qu'elles ne cessent jamais de le proclamer; cette proclamation éclatante leur fait le plus grand bien à elles-mêmes, et de plus à ceux qui l'entendent. Si le premier de ces sentiments est criminel, le second est glorieux; l'un est une plaie honteuse de l'âme, l'autre la remplit de joie, d'allégresse et de beauté; l'un introduit la guerre dans le cœur où il règne, l'autre en bannit la guerre si elle y est, et y fait régner une paix profonde. De l'un il ne résulte aucun avantage, mais seulement de folles dépenses, des pertes d'argent, le désordre dans la vie, et la ruine entière des familles; de l'autre résultent de riches trésors de mérites, une grande abondance de vertus. En outre, ceux qui sont épris de la beauté corporelle et en qui des traits heureux allument une stupide passion, s'ils sont eux-mêmes d'une difformité repoussante, ne trouvent certainement pas dans cette passion de remède à leur difformité, laquelle n'en paraît que plus frappante et que plus hideuse. C'est tout le contraire dans l'amour spirituel. Celui qui est épris de la sainteté, de la beauté, de l'éclat, de la splendeur d'une âme, serait-il lui-même repoussant et difforme, serait-il le dernier des hommes, s'il persiste dans cet amour des saints, il ne tardera pas à ressembler à ceux qu'il aime. C'est d'ailleurs un acte de la charité

de Dieu qu'il n'y ait pas de remède à la mutilation et à la difformité corporelles, et que la difformité repoussante d'une âme puisse se transformer en éclat et en beauté. C'est que de la beauté du corps il ne résulterait aucun avantage, tandis que de la beauté de l'âme, il résulte de si grands biens, qu'ils lui attirent l'amour même de Dieu. Aussi David célébrait-il dans ces psaumes, cette beauté en ces termes : « Ecoute, ma fille, vois et incline ton oreille; oublie ton peuple et la maison de ton père; et le Roi sera épris de ta beauté. » *Psalm.* XLIV, 11-12. Il parle de la beauté de l'âme, de cette beauté qui résulte de la piété et de la vertu.

2. Puisque les fruits de la société des saints ont tant de valeur, prenez part à mon amour, portons au saint Apôtre l'affection la plus grande. Une fois que cet amour aura pénétré dans votre âme et qu'il y aura allumé des flammes éclatantes, vînt-il à rencontrer dans vos cœurs des épines et des rochers, de la dureté et de l'insensibilité, consumant d'un côté, amollissant de l'autre, il transformera cette terre en une terre grasse, fertile, et propre à recevoir la divine semence. Et que l'on ne me dise pas que Paul n'est pas en ce moment ici présent, que nous ne le voyons pas de nos yeux, et qu'il n'est pas possible d'aimer celui que l'on ne voit pas; car cet amour ne connaît point d'obstacles. Oui, nous pouvons aimer Paul quoique absent, le chérir quoique invisible, d'autant plus que nous avons tous les jours sous nos yeux de magnifiques monuments de sa vertu, les églises qu'il a établies sur toute la terre, l'impiété détruite, le mal remplacé par le bien dans la vie humaine, l'erreur chassée, les autels renversés, les temples fermés, les démons réduits au silence. Inspirée par la grâce de Dieu, la langue de Paul a eu la vertu de détruire toutes ces choses, et d'allumer partout en même temps le foyer resplendissant de la piété. Outre ces œuvres, nous avons encore les Epîtres saintes de l'Apôtre, Epîtres qui nous donnent le portrait fidèle de cette âme bienheureuse. Soumettons-nous donc à ses écrits avec autant d'empressement que si nous nous entretenions avec Paul, présent au milieu de nous, déployons les enseignements qu'ils contiennent et pénétrons le sens des paroles qu'il nous faisait entendre aujourd'hui : « Plaise à Dieu que vous supportiez quelque peu ma folie! Supportez-moi donc, je vous en prie; car je vous aime pour Dieu d'un amour de jalousie. » II *Corinth.*, XI, 1-2. Que dites-vous, ô Paul? Vous qui ordonnez à vos disciples de marcher dans la sagesse vis-à-vis des infidèles; vous qui avez dit : « Que vos paroles soient toujours assaisonnées du sel de la grâce, afin que vous sachiez répondre à chacun comme il convient; » *Coloss.*, IV, 5-6; vous qui souhaitez que tous soient remplis de la sagesse spirituelle, c'est vous qui dites : « Plaise à Dieu que vous supportiez quelque peu ma folie! Ne vous suffisait-il pas d'avoir prononcé quelques paroles peu sages, et fallait-il les signaler à vos disciples? Et non-seulement vous les signalez à vos disciples, mais par votre Epître vous les portez à la connaissance de toute la postérité? — Vous le voyez, il ne faut pas considérer indifféremment ces paroles, mais les examiner chacune avec attention. Si l'on n'y réfléchit pas, le langage de Paul induit ceux qui l'entendent en erreur; mais, si l'on en pénètre le sens, il nous découvre la profonde sagesse, la grande prudence, l'inexprimable sollicitude de l'Apôtre.

3. Quelle est donc sa pensée? Il y avait alors parmi les Corinthiens beaucoup de faux apôtres qui semaient la corruption au milieu d'eux, calomniaient Paul, obscurcissaient déloyalement la considération dont il jouissait auprès de ses disciples, le tournaient en ridicule et l'accusaient de jactance. Ce sont ces hommes, que nous le voyons prendre à partie à plusieurs reprises, dans son Epître; ainsi quand il dit : « Nous ne sommes pas comme d'autres, dénaturant la parole de Dieu; » II *Cor.*, II, 17; et dans cet autre passage : « J'ai toujours eu garde de vous être à charge; » *Ibid.*, XI, 9; et quand il promet de ne jamais s'écarter de cette règle : « Je vous l'assure par la vérité du Christ qui est en moi, on ne me ravira pas cette gloire dans l'Achaïe. » *Ibid.*, 10. En indiquant ensuite la cause, il fait allusion à ces misérables dans le passage suivant : « Pourquoi cela? Parce que je ne vous aime pas? Dieu le sait. Ce que je fais, je le ferai toujours pour enlever l'occasion de se glorifier à ceux qui la

cherchent. » *Ibid.*, 11-12. Plus haut, il exhorte ses disciples à ne pas le mettre dans la nécessité de leur montrer son pouvoir. « Je vous prie, leur dit-il, de ne pas me forcer, quand je serai chez vous, d'agir avec cette hardiesse que l'on m'attribue, à l'égard de quelques-uns, qui s'imaginent que nous nous conduisons selon la chair. » *Ibid.*, x, 2. Les individus que ces paroles concernaient, usant envers lui d'une ironie calomnieuse, disaient que les Epîtres de Paul étaient remplies de prétention et d'orgueil, mais qu'il était, lui, chétif, faible et méprisable. Quand il sera arrivé ici, ajoutaient-ils, on n'en fera aucun cas. Ce qu'il énonçait lui-même dans ce passage : « Afin qu'on croie que je veux vous intimider par mes lettres; car ces lettres, dit-on, sont énergiques et fortes; mais lorsqu'il est présent, tout paraît faible dans sa personne et méprisable dans ses discours. » *Ibid.*, 9-10. Après cela, réprimant les Corinthiens qui s'étaient laissés gagner : « Ai-je donc fait une faute, leur dit-il, lorsque je me suis rabaissé moi-même afin de vous élever ? » *Ibid.*, xi, 7. Pour repousser cette même accusation, il dit encore : « Ce que nous sommes, absent, dans nos lettres, en paroles nous le sommes aussi présent et dans le fait. » *Ibid.*, x, 11. Il y avait donc à Corinthe beaucoup de faux apôtres, qu'il qualifie d'artisans de mensonges, en ces termes : « Ces faux apôtres sont des artisans de mensonges et ils se transforment en Apôtres du Christ. Ce n'est pas étonnant, car Satan lui-même se transforme en ange de lumière. Il n'est donc pas étrange que ses ministres se transforment aussi en ministres de justice. » *Ibid.*, xi, 13-15. Comme ces malheureux, par les calomnies de toute sorte qu'ils soulevaient contre lui, faisaient du mal à ses disciples, et leur insinuaient une opinion bien au-dessous de son mérite, il fut forcé d'aborder l'exposition de ses titres de gloire; la prudence ne lui permettait plus de se taire. Au moment donc de nous raconter ses combats, ses admirables révélations, ses rudes labeurs, pour montrer à tous qu'il le fait à contre cœur et par violence, il traite de folie une chose qu'il voit néanmoins nécessaire, et il s'écrie : « Plaise à Dieu que vous supportiez quelque peu ma folie ! » Je vais faire, veut-il dire, un acte insensé ; je vais me louer et m'exalter moi-même. Seulement je n'en suis pas la cause, mais ceux qui m'ont réduit à cette nécessité. C'est pourquoi je vous prie de me supporter, et d'en rejeter sur ces derniers la responsabilité.

Saint Paul est forcé de se donner des louanges.

4. Et remarquez la prudence de Paul. Après avoir dit : « Plaise à Dieu que vous supportiez quelque peu ma folie. Supportez-moi donc, je vous en prie. Je vous aime pour Dieu d'un amour de jalousie ; » il n'aborde pas sur-le-champ ses propres louanges, mais il les fait précéder de quelques autres paroles : « Je vous le répète, ajoute-t-il ; que personne ne m'estime insensé ; ou du moins, supportez-moi comme tel. » II *Cor.*, xi, 16. Il n'en vient pas encore pourtant à son éloge, et il écrit auparavant ces mots : « Ce que je dis, je ne le dis pas selon le Seigneur ; je le dis comme par folie et dans le but de me glorifier. » *Ibid.*, 17. Même après cela, il n'ose commencer, il hésite et il dit : « Puisque plusieurs se glorifient selon la chair, moi aussi je me glorifierai. D'ailleurs vous supportez volontiers les insensés, étant sages comme vous l'êtes. » *Ibid.*, 18-19. Ce n'est pas tout, il balance encore et il emploie cette autre précaution : « Les titres qu'un autre peut faire valoir, je parle comme un insensé, je puis les faire valoir moi-même. » *Ibid.*, 21. Ce n'est qu'après toutes ces précautions qu'il commence à parler de ses titres de gloire. Tel un coursier, ayant à franchir un précipice dangereux, prend d'abord son élan pour sauter sur la rive opposée; puis, à la vue du gouffre, il est glacé de saisissement et de frayeur; et, comme son cavalier le presse plus vivement, il fait un nouvel effort; il éprouve néanmoins la même chose; pressé par la nécessité et la violence, il reste longtemps à hennir sur le bord de l'abîme comme pour s'encourager lui-même à le franchir : tel le bienheureux Paul, ayant à se précipiter dans le souvenir de ses grandes actions comme dans un abîme, revient sur ses pas, non-seulement une, mais deux, trois et plusieurs fois dans les passages suivants : « Plaise à Dieu que vous supportiez quelque peu ma folie ! Que personne ne m'estime insensé; ou du moins supportez-moi comme tel. Ce que je

dis, je ne le dis pas selon le Seigneur, mais comme par folie, et dans le but de me glorifier. Puisque plusieurs se glorifient selon la chair, je me glorifierai moi aussi. Du reste, vous supportez volontiers les insensés, étant sages comme vous l'êtes. Les titres qu'un autre peut faire valoir, je parle comme un insensé, je puis les faire valoir moi-même. » C'est après avoir revendiqué plusieurs fois pour lui le titre de fou et d'insensé, qu'il ose aborder, et encore avec hésitation, son propre éloge : « Sont-ils Hébreux? Je le suis. Sont-ils Israélites? Je le suis. Sont-ils de la race d'Abraham? Je le suis aussi. Sont-ils ministres du Christ? Je le suis encore. » *Ibid.*, 22-23. Et il ne s'oublie pas ici lui-même, il use encore d'atténuation en ces termes : « Je parle en insensé; je le suis plus qu'eux. » *Ibid.* Il ne s'en tient pas là; après avoir énoncé tous ces titres, il ajoute : « J'ai fait une folie en me glorifiant; vous m'y avez contraint. » II *Cor.*, XII, 11. Comme s'il disait : Je n'eusse rien dit de tout cela, si votre salut n'eût été compromis, si vous n'eussiez été ébranlés et renversés. On aurait eu beau nous calomnier, ces calomnies ne nous eussent causé aucun préjudice. Mais, quand j'ai vu le troupeau dispersé, les disciples en fuite, je n'ai pas reculé devant une action qui me coûtait et qui me répugnait; j'ai été forcé de devenir insensé, et j'ai fait mon propre éloge pour vous et pour votre salut.

5. Telle est l'habitude des saints : ont-ils fait quelque chose de mal, ils le publient, ils le déplorent chaque jour et le font connaître à tout le monde. Ont-ils fait une action grande et généreuse, ils la tiennent secrète, et ils l'ensevelissent dans l'oubli. C'est ainsi que le saint Apôtre, sans y être obligé, proclamait sans cesse ses péchés, qu'il ne perdait jamais de vue, disant, tantôt : « Le Christ Jésus est venu dans le monde sauver les pécheurs, desquels je suis le premier; » I *Tim.*, I, 15; tantôt : « Je rends grâce au Christ qui m'a fortifié de ce qu'il m'a jugé fidèle, en m'établissant dans le ministère, moi qui autrefois blasphémais contre lui, le persécutais et l'outrageais; mais j'ai obtenu miséricorde, parce que j'ai fait cela dans l'ignorance et sans avoir la foi; » *Ibid.*, 12-13; et encore : « Enfin, après tous les autres il s'est montré à moi qui ne suis qu'un avorton; car je suis le dernier des apôtres et je n'en mérite même pas le nom, ayant persécuté l'Eglise de Dieu; » I *Corinth.*, XV, 8-9; et ailleurs : « A moi le dernier de tous les saints cette grâce a été accordée. » *Ephes.*, III, 8. Le voyez-vous se mettant au dernier rang, non-seulement parmi les apôtres, mais parmi les simples fidèles : « A moi le dernier de tous les saints, dit-il, a été accordée cette grâce. » Aussi se déclare-t-il indigne du salut auquel il a eu part. En effet, après ces mots : « Le Christ Jésus est venu dans ce monde pour sauver les pécheurs, desquels je suis le premier, » écoutez la raison qui lui inspire ce langage : « Mais j'ai obtenu miséricorde, afin d'être le premier en qui Jésus-Christ fit éclater toute sa patience, et de servir d'exemple à ceux qui croiraient en lui pour la vie éternelle. » I *Tim.*, I, 16. Voici sa pensée : Si j'ai obtenu miséricorde, ce n'est pas grâce au mérite de ma conversion, gardez-vous bien de le croire, mais afin que nul des hommes qui auront vécu dans le crime et qui auront persécuté le Christ, ne désespère de son salut, en voyant sauvé un misérable dont la haine envers le Christ restera sans égale. Le Christ dit pourtant : « Celui-ci est à mes yeux un vase d'élection, qui portera mon nom à la face des peuples et des rois. » *Act.*, IX, 15. Mais loin d'être enflé de ces éloges, Paul continue, malgré un semblable crédit, à se regarder comme un malheureux, à se déclarer le premier des pécheurs, et à dire qu'il a obtenu miséricorde, afin que les scélérats parvenus au dernier degré du crime ne désespèrent pas de leur propre salut, à la vue de la miséricorde dont il a été lui-même l'objet.

6. Ses péchés, il les publie donc chaque jour sans nécessité aucune dans toutes ses épîtres, il les signale et les manifeste non-seulement à ses contemporains, mais encore à la postérité. Quant à ses louanges, même dans un cas de nécessité, il lui en coûte et il souffre de les aborder. Nous en avons la preuve dans cette qualification de folie, qu'il ne cesse d'employer à ce propos; nous en avons la preuve dans ce long silence qu'il a gardé sur son admirable et divine révé-

lation. Car ce n'était point alors ni deux, trois ou dix années, mais un plus grand nombre d'années auparavant qu'il en avait été favorisé. Lui-même précise le temps en ces termes : « Je connais un homme qui, il y a plus de quatorze ans, a été ravi jusqu'au troisième ciel ; » II *Corinth.*, XII, 2; pour vous apprendre qu'il n'en aurait même point parlé si de graves raisons ne l'y eussent contraint. Certainement, s'il eût voulu publier ses louanges, il eût divulgué cette vision aussitôt après en avoir joui, ou du moins dans l'une des trois premières années qui suivirent. Or, il passa quatorze années sans en dire un mot, et encore n'en parle-t-il qu'aux Corinthiens. Et dans quelle occasion? Lorsqu'il vit les faux apôtres surgir, et après avoir déclaré qu'il n'aurait point ouvert la bouche s'il n'eût vu la corruption parmi les disciples faire tant de ravages. Telle n'est pas notre conduite; nous faisons plutôt tout le contraire. Nous ne gardons même pas un seul jour le souvenir de nos péchés : et si nous entendons les autres en parler, aussitôt de nous indigner, de nous emporter, de regarder cela comme un outrage, et d'accabler nos frères d'injures. Mais si nous faisons un peu de bien, nous l'avons sans cesse à la bouche, nous sommes pénétrés de reconnaissance pour ceux qui le font connaître, et nous les regardons comme nos plus chers amis. C'est tout l'opposé cependant que le Christ a ordonné : il veut que nous oublions nos bonnes œuvres et que nous nous souvenions de nos péchés. Le langage qu'il tenait à ses disciples ne nous permet pas d'en douter : « Lorsque vous aurez fait toutes ces choses, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles ; » *Luc.*, XVII, 10 ; aussi bien que la parabole où il met le pharisien au-dessous du publicain. De même que le souvenir de ses fautes justifia le publicain, le souvenir de ses bonnes œuvres perdit le pharisien. Dieu enseignait aux Juifs la même doctrine quand il leur disait : « C'est moi qui efface vos péchés pour ne plus m'en souvenir ; mais vous, ne les oubliez pas. » *Isa.*, XLIII, 25.

7. Voilà comment ont agi les apôtres, comment ont agi les prophètes et tous les justes; David gardait un souvenir continuel de son péché, mais de ses bonnes œuvres il n'en parlait jamais, si ce n'est lorsqu'il ne pouvait s'en dispenser. Les Barbares ayant porté la guerre en Judée et semé partout les périls, David jeune encore et inexpérimenté dans les combats, abandonna son troupeau et vint rejoindre ses frères en armes. Quoiqu'il les vît en proie à la frayeur, à la crainte, à l'épouvante, il se tint néanmoins au-dessus des sentiments humains, et l'abattement de son peuple n'amollit pas son courage. Dépassant par la foi les choses visibles et tournant ses regards vers le Souverain des cieux, le cœur rempli d'une vive ardeur, il se présenta à l'armée et à ses frères, leur promettant de les soustraire au danger qui les menaçait. Et comme ses frères riaient de ses paroles, ne voyant pas Dieu qui l'animait intérieurement et ne connaissant pas cette âme généreuse, vaste comme le ciel et pénétrée d'une admirable philosophie, le jeune homme les laissant, alla en trouver d'autres. Ceux-ci le conduisirent au roi, qu'il trouva anéanti par la crainte, et dont il se hâta de relever le courage en ces termes : « Que le cœur de mon seigneur ne retombe pas sur lui-même, car ton serviteur ira et combattra contre cet étranger. » Le roi n'ajoutant pas foi à son langage, et disant : « Tu ne saurais y aller ; tu es un enfant, tandis que celui-là combat depuis son adolescence ; » dans cet embarras, David fut obligé de faire son propre éloge. I *Reg.*, XVII, 32-33. Qu'il n'eût pas voulu le faire, il l'avait montré précédemment, n'ayant rien dit à ses frères de ses exploits, ni aux soldats, ni au monarque lui-même, jusqu'à ce que celui-ci eût manifesté son incrédulité, et que dans sa répugnance il voulût l'empêcher de combattre le Philistin. Que restait-il donc à faire? David devait-il garder le silence sur ses prouesses? Mais Saül ne lui eût pas permis de combattre et d'éloigner le danger qui menaçait son peuple. C'est pourquoi, après s'être tu comme il venait de le faire, la circonstance exigeant qu'il ouvrît la bouche, il ne garda plus le silence et il tint au prince ce langage : « Moi, ton serviteur, je paissais le troupeau de mon père, et lorsqu'un lion ou un ours venait et ravissait une brebis du troupeau, je le poursuivais, je le frappais, j'ar-

rachais la brebis de sa gueule, je le prenais à la gorge et je le tuais. Un lion et un ours ont été tués ainsi par ton serviteur. Or, cet étranger, cet incirconcis sera comme l'un d'eux. » I *Reg.*, XVII, 34-36. Le voyez-vous indiquer le motif pour lequel il raconte tous ses hauts faits ? Alors effectivement, le roi eut confiance et lui permit de marcher au combat. David y marcha donc, engagea la lutte et triompha. S'il n'eût pas fait son éloge, le roi ne lui eût pas confié ce combat singulier; s'il ne le lui eût pas confié, il ne l'eût pas laissé descendre dans l'arène; s'il l'en eût empêché, il aurait mis obstacle à la victoire. La victoire suspendue, Dieu n'aurait pas été glorifié, ni son peuple délivré des maux qui le menaçaient. C'est pour prévenir ces conséquences funestes et frayer la voie à un aussi grand bienfait que David fut contraint de parler de ses exploits; car, si les saints savent garder le silence quand il n'y a aucune nécessité de parler, ils savent également le rompre lorsque des raisons impérieuses les y obligent.

8. Ce n'est pas seulement David, c'est encore Samuel qui nous offre un tel exemple. Après avoir gouverné le peuple juif durant de longues années, selon les vues de Dieu, sans avoir jamais rien dit d'élogieux de lui-même, quoique, s'il l'eût voulu, il lui eût été facile de raconter bien des choses : son éducation depuis sa première enfance, son séjour dans le temple, le don de prophétie qui lui avait été conféré dès le berceau, les guerres qu'il soutint après cela, les victoires qu'il remporta non par la force des armes, mais par le secours de la bienveillance divine; de toutes ces circonstances, il n'en dit pas un mot auparavant. Mais quand il dut renoncer à sa judicature et transmettre le commandement à un autre, alors il fut obligé d'aborder son propre éloge : il le fit avec beaucoup de ménagement. Ayant convoqué le peuple, en présence de Saül, il s'exprima ainsi : « Voilà que j'ai écouté votre voix et que je vous ai donné un roi. J'ai vécu en votre présence depuis ma jeunesse jusqu'à ce jour, et j'ai vieilli. Répondez-moi donc en présence du Seigneur et en présence de son Christ, si j'ai pris à quelqu'un son bœuf ou son âne, si j'ai opprimé qui que ce soit, si j'ai fait violence à l'un de vous, si j'ai arraché de ses mains des présents, si je lui ai ravi sa chaussure, si j'ai pour cela détourné mes yeux, dites-le, et je vous en ferai la restitution. » I *Reg.*, XII, 1-3. Et quelle nécessité, dira-t-on, y avait-il à parler ainsi ? Une nécessité impérieuse et profonde. Samuel devant donner aux Hébreux Saül pour chef, et désirant l'instruire par sa propre défense de la sollicitude avec laquelle il devait gouverner ses sujets, prend ceux-ci en témoignage de sa philosophie. Il ne le fit pas quand il était au pouvoir; on aurait pu dire que ce témoignage était arraché aux Hébreux par la frayeur et par la crainte; le temps de son gouvernement étant passé et le commandement ayant été transféré à un autre, aucun danger ne menaçait plus ses accusateurs, et c'est pourquoi il entre en jugement avec son peuple. Néanmoins s'il eût été tout autre, il eût conservé du ressentiment pour les Juifs; il n'eût pas voulu que le prince son successeur les traitât avec bonté et modération, non-seulement à cause de son propre ressentiment, mais pour être lui-même exalté davantage.

9. C'est, en effet, un mal fréquent chez les grands : ils souhaitent que leurs successeurs au pouvoir soient méchants et pervers. Ont-ils été eux-mêmes magnanimes, ils pensent que leur gloire n'en sera que plus éclatante, si le pouvoir devient le partage de gens tout-à-fait différents. Sont-ils corrompus et pervers, ils s'imaginent que la malice de leurs successeurs sera une excuse pour leur propre perversité. Tel n'était pas le bienheureux Samuel. Il voulait, il souhaitait, il désirait que les Juifs jouissent d'un bien meilleur gouvernement, tant son cœur était aimant, exempt d'envie, éloigné de toute vaine gloire. Il ne regardait qu'une chose, le salut des hommes. Voilà pourquoi dans sa propre apologie il leur montrait ce que devait être leur chef. S'il eût interpellé le roi de cette façon : Soyez équitable, modéré, inaccessible aux présents, ne faites de violence, d'injustice, de tort à personne; ce langage eût semblé dur et blessant à celui qu'il concernait. Si le Prophète eût gardé le silence et eût trahi le peuple en usant d'un semblant de justification, il eût atteint ces deux buts : il eût

Les grands souhaitent que leurs successeurs soient pervers.

montré au roi ce qu'il devait être, et en même temps il eût évité ce que la leçon avait d'épineux. Tout en paraissant défendre sa propre cause, il enseignait à Saül comment et de quelle manière il devait gouverner ses sujets. Mais examinez, je vous prie, avec quelle évidence il établit qu'il n'a jamais reçu de présents. Il ne dit pas : Ai-je ravi les champs de quelqu'un ? lui ai-je ravi son or ? mais bien, sa chaussure, ce qu'il y a de plus vil ?

Il nous montre ensuite l'éclat remarquable de sa vertu. Comme bien des princes, lorsqu'ils ont dérobé le bien d'autrui, agissent avec bonté, modération et douceur, non par inclination, mais parce que leurs injustices leur enlevant toute sécurité, la conscience les y oblige ; comme, d'autre part, les princes inaccessibles aux présents sont durs et hautains, non de leur propre fonds, mais par vaine gloire et parce qu'ils sont incorruptibles : la réunion de ces qualités opposées dans un même sujet n'étant pas facile à rencontrer, le saint prophète, pour faire voir qu'il possédait les unes et les autres, qu'il était à la fois supérieur aux présents et à la colère, après ces mots : « Ai-je pris le bœuf de l'un d'entre vous ? » loin de garder le silence, ajoute au contraire : « Ai-je opprimé quelqu'un de vous ou lui ai-je fait violence ? » Ce qui revient à dire : Personne ne pourrait prétendre, ni que j'aie ravi quoi que ce soit, ni que, pour n'avoir rien ravi, j'aie été dur, hautain, barbare et cruel. De là ces mots : « Ai-je opprimé quelqu'un de vous ? » Que lui répondirent-ils ? « Vous ne nous avez point opprimés, vous ne nous avez pas fait de violence, et vous n'avez rien pris entre nos mains. » I *Reg.*, XII, 3-4. Ce qui prouve que Samuel parlait ainsi pour instruire le monarque, c'est qu'il ajoute : « Le Seigneur en est témoin, et son Christ aussi. » *Ibid.*, 5. Ce n'était donc pas un témoignage sans valeur, puisqu'il invoquait comme témoin celui qui sonde les secrets des cœurs, indice manifeste d'une conscience pure. Personne, en effet, personne à moins d'être en proie à une folie et une démence extrêmes, n'invoquerait en faveur de sa conscience le témoignage de Dieu s'il n'était tout-à-fait sûr de lui-même. Quand les Juifs eurent confirmé par leur témoignage le langage du Prophète, celui-ci découvrit un autre aspect de sa vertu. Ayant rappelé toutes les merveilles de l'Egypte, la protection que Dieu leur avait accordée, et les guerres qui avaient suivi, il mentionna le combat qui fut livré sous sa conduite, et le triomphe éclatant qui en fut la conséquence. Il dit combien souvent ils avaient été livrés à cause de leurs péchés entre les mains des ennemis, comment Dieu à sa prière les en avait délivrés ; et, joignant les faits récents aux faits passés, il conclut par ces paroles : « Le Seigneur a envoyé Jéroboal, Gédéon, Barac, Jephté, Samuel, et il vous a arrachés de toute part aux mains de vos ennemis, et vous êtes maintenant en sécurité. » I *Reg.*, XII, 11.

10. Voyez-vous chez les saints l'habitude de ne raconter leurs belles actions que lorsqu'ils y sont obligés ? Aussi Paul considérait-il leurs exemples et suivait-il leurs leçons lorsqu'il déclarait pénible et coûteux de parler sur son propre compte. « Plaise à Dieu que vous supportiez quelque peu ma folie ! » II *Corinth.*, XI, 1. Il ne dit pas *beaucoup*, mais *quelque peu*. Quoiqu'il y soit obligé, il n'est pas disposé à s'étendre longuement sur son propre éloge, il l'effleure en peu de mots, et encore le fait-il en considération des fidèles et de leur salut. Car, si raconter ses hauts faits sans nécessité aucune est un acte de la dernière folie, lorsque la nécessité existe et que des raisons y contraignent, ce serait de la trahison que de les passer sous silence. Néanmoins, malgré la présence de la nécessité, Paul hésitait, et il qualifiait cela de folie, pour vous montrer jusqu'où allaient son intelligence, sa sagesse et sa profonde prudence. Aussi à ces mots : « Ce que je dis, je ne le dis pas selon le Seigneur ; » il ajoute ceux-ci : « Quand il s'agit de me glorifier. » I *Corinth.*, XI, 17. Ne pensez pas, veut-il dire, que je m'exprime d'une façon générale. — C'est pourquoi j'admire, je loue, j'exalte la sagesse de cet apôtre, d'autant plus qu'il a regardé comme une folie d'aborder ses propres louanges. S'il a traité cela de folie, quoiqu'il y vît une nécessité, quelle excuse, quel pardon mériteront-ils ceux qui, sans nécessité aucune, parlent d'eux-mêmes en termes magni-

fiques, ou obligent les autres à parler sur le même ton? Instruits de ces choses, ne nous contentons pas d'admirer les exemples dont on vient de nous entretenir; imitons-les, mettons-les en pratique, oublions nos bonnes œuvres, conservant toujours le souvenir de nos péchés, afin d'observer dans notre conduite la modération, de poursuivre le but placé devant nous, et d'obtenir le prix de la vocation d'en haut, par la grâce de la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire, puissance, honneur soient au Père, en l'unité du Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

HOMÉLIE

SUR CES MOTS :

QUE LE CHRIST SOIT ANNONCÉ

AVANT-PROPOS

S'il n'est pas tout-à-fait certain que l'homélie suivante ait été prononcée par saint Chrysostome au temps où il combattait à Antioche les anoméens, c'est du moins très-vraisemblable, et les rapports des premiers mots de l'exorde avec ce qui est dit dans la cinquième homélie contre les anoméens, du publicain et du pharisien, nous autorisent à le croire. Cette homélie aurait donc été prononcée peu de jours après cette dernière. Or, la cinquième homélie contre les anoméens a précédé immédiatement l'homélie sur saint Philogone, qui fut prononcée cinq jours avant Noël. Si aucune autre homélie n'a été prononcée jusqu'à la fête de Noël, comme le pense avec fondement Tillemont, l'homélie suivante l'aurait été dans les jours qui suivirent cette solennité; par conséquent dans les derniers jours de l'année 386. Voici quel fut le sujet de ce discours.

Les paroles suivantes de l'Apôtre : « Que le Christ soit annoncé ou occasionnellement, ou avec sincérité, je m'en réjouis également, » ayant été lues à l'église et interprétées faussement en ce sens que, peu importait la vérité ou l'hérésie d'une doctrine, pourvu que le Christ fût annoncé, Chrysostome combattit cette erreur monstrueuse et prouva abondamment que telle n'est pas la pensée de Paul. Il apporta à l'appui les faits qui inspirèrent à l'Apôtre ce langage. Tandis que Paul, dit-il, était dans les fers, ses ennemis, pour augmenter contre lui la rage de Néron et précipiter sa perte, se mirent à prêcher la véritable et sainte doctrine dans l'espérance que, le nombre des disciples étant augmenté, le tyran traiterait l'Apôtre avec plus de cruauté. C'est à ce sujet, dit Chrysostome, que Paul s'écriait : « Que le Christ soit annoncé occasionnellement, ou avec sincérité, je m'en réjouis également. » *Philip.*, I, 18. On trouve quelques réflexions, au commencement de cette homélie sur l'humanité, et à la fin sur la nécessité et les avantages de la prière.

HOMÉLIE

Contre ceux qui abusent du mot de l'Apôtre : « Que le Christ soit annoncé occasionnellement ou avec sincérité. » — De l'humilité.

1. En vous entretenant dernièrement du pharisien et du publicain, et en vous montrant les deux chars traînés par le vice et par la vertu, nous vous avons fait voir combien l'humilité était profitable et l'orgueil funeste. La justice, les jeûnes, les dîmes, enchaînés au char de l'orgueil, restèrent en arrière, l'humilité, au contraire, jointe au péché, passa devant le char du pharisien, bien que dirigée par un écuyer vicieux. Quoi de pire que le publicain? Et cependant parce qu'il fut contrit en son âme, et qu'il se proclama pécheur comme il l'était en réalité, il dépassa le pharisien qui pouvait alléguer ses jeûnes et ses dîmes, et qui n'avait aucun vice extérieur. Pourquoi et comment? Parce que, quoique exempt d'avarice et de rapines, le pharisien avait l'arrogance et l'orgueil, père de tous les maux enracinés dans son âme. Aussi Paul nous donne-t-il cet avis : « Que chacun éprouve son œuvre; et alors il aura sa gloire en lui-même et non dans autrui. » *Galat.*, VI, 4. Mais le pharisien se présenta en accusateur de la terre entière, et il prétendit être meilleur que tous les autres hommes. Ne se fût-il préféré qu'à dix, qu'à cinq, qu'à deux, qu'à un seul homme, cette prétention eût été insupportable. Or, non content de se préférer à toute la terre, il accusa encore tous ses semblables. Voilà pourquoi il n'a pu fournir jusqu'au bout sa carrière. Tel un navire, après avoir bravé la fureur des vagues, échappé à de nombreuses tempêtes, venant à donner, à l'entrée du port, contre un écueil, sombre avec les trésors qu'il renferme; tel ce pharisien, après avoir supporté les labeurs du jeûne et de toutes les autres vertus, pour n'avoir pas retenu sa langue, fit naufrage à l'entrée du port. Car se retirer de la prière, où il aurait dû trouver tant d'avantages, à des conditions aussi tristes, c'était bien réellement faire naufrage dans le port.

2. Instruits sur ce point, mes bien-aimés, fussions-nous montés au faîte de la vertu, mettons-nous au dernier rang, persuadés que l'orgueil est capable de précipiter des cieux eux-mêmes, celui qui ne se tiendrait pas sur ses gardes, tandis que l'humilité est capable de tirer de l'abîme des péchés et de replacer à une grande hauteur celui dont les sentiments sont pleins de modération. C'est l'humilité qui donna au publicain le pas sur le pharisien. L'orgueil et l'arrogance triomphèrent de la puissance incorporelle des anges, au lieu que l'humilité et la reconnaissance de ces propres crimes introduisirent le larron dans le paradis avant les apôtres. Si l'aveu de ses péchés est le principe d'une telle confiance, ceux qui, ayant fait beaucoup de bien, humilient néanmoins leur âme, quelle couronne n'obtiendront-ils pas? Si l'humilité jointe au péché imprime au char une course telle, qu'elle l'emporte aisément en rapidité sur celle de la justice unie à l'orgueil; lorsque vous mettrez ensemble la justice et l'humilité, où n'atteindront-elles pas? Quels cieux ne franchiront-elles pas? Certainement elles s'élèveront avec confiance à travers les anges jusqu'au trône même de Dieu. Par contre, si l'orgueil enchaîné avec la justice au même joug, par sa pesanteur excessive et sa funeste influence, a pu détruire la vertu de la justice; lorsqu'il sera joint au péché, dans quel abîme ne précipitera-t-il pas celui qui en sera possédé? Je parle ainsi, non pour que nous négligions la justice, mais pour que nous évitions l'orgueil; non pour que nous commettions le péché, mais pour que nous agissions avec modération. Le fondement de notre philosophie, à nous, c'est l'humilité. Vous avez beau bâtir étages sur étages, multiplier les aumônes, les prières, les jeûnes et tous les actes de vertu, si l'humilité n'en est pas le fondement, c'est inutilement, c'est en vain que vous aurez bâti, votre édifice croulera aussi facilement que la maison bâtie sur le sable, dont parle l'Evangile. Il n'est aucune de nos bonnes œuvres à laquelle l'humilité ne soit indispensable; il n'en est aucune qui puisse sans elle subsister. Parleriez-vous de la tempérance, de la virginité, du mépris des richesses et de ce que vous vou-

L'humilité est le fondement du christianisme.

drez, tout est impur, souillé, abominable, en l'absence de l'humilité. Attachons-nous donc en toute circonstance à cette vertu, dans nos paroles, dans nos œuvres, dans nos désirs, et ne bâtissons que sur ce fondement.

3. Mais en voilà bien assez sur l'humilité, quoique ce sujet soit bien loin d'être traité comme il mérite de l'être, personne n'étant capable de célébrer dignement ses louanges ; ceci néanmoins suffit pour éclairer votre charité. Je sais fort bien que ce peu de mots vous a déterminés à la pratiquer avec ardeur. Mais, comme il est nécessaire d'expliquer et d'éclaircir la parole de l'Apôtre, dont on a fait lecture aujourd'hui, et dans laquelle plusieurs trouvent un prétexte de négligence, pour les détourner d'y chercher une excuse à leur insouciance pour leur salut, transportons le discours sur ce point. Quelle est donc cette parole : « Le Christ est prêché, ou bien occasionnellement, ou bien avec sincérité... » *Philip.*, I, 18. Ce texte, bien des gens en usent avec légèreté, sans réflexion et sans avoir lu, ni ce qui précède, ni ce qui suit ; l'isolant de la suite des idées, ils le présentent aux indifférents pour la perte de leurs propres âmes. Comme ils s'efforcent d'éloigner ces derniers de la véritable foi, les voyant effrayés et tremblants devant le danger d'une pareille conduite, pour dissiper leur frayeur, ils mettent en avant le mot de l'Apôtre et disent : Paul le permet en ces termes : « Peu importe que le Christ soit annoncé occasionnellement ou avec sincérité. » Mais cela n'est pas vrai ; non, cela n'est pas vrai. Et d'abord, l'Apôtre n'a pas dit : Que le Christ *soit annoncé ;* mais : le Christ est annoncé, ce qui est bien différent. Ce mot, que *le Christ soit annoncé,* est un ordre formel ; cet autre, *le Christ est annoncé,* est le mot de l'homme qui raconte un fait. Que Paul ne décrète pas la légitimité des hérésies, et qu'il en éloigne tous ceux qui lui obéissent, ces paroles vous le prouveront : « Si quelqu'un vous annonçait un Evangile différent de celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème ; serait-ce moi ou un ange du ciel. » *Galat.*, I, 8-9. Or, il n'aurait pas prononcé l'anathème contre lui-même et contre un ange, s'il eût cru la chose indifférente. « Je vous aime, disait-il encore, pour Dieu, d'un amour de jalousie. Je vous ai fiancés comme une chaste vierge à un unique époux. Mais, de même que le serpent séduisit Eve par ses artifices, je crains que vos sens ne se corrompent et ne dégénèrent de la simplicité qui est selon le Christ. » II *Corinth.*, XI, 2-3. Le voilà qui parle de simplicité, et qui néanmoins n'accorde point d'excuse. S'il l'eût accordée, il n'y aurait pas eu de péril ; s'il n'y avait pas eu de péril, Paul n'aurait rien redouté. Le Christ non plus n'aurait point ordonné de jeter l'ivraie au feu, s'il eût été indifférent d'écouter celui-ci ou celui-là, s'il eût été permis de les écouter tous également.

4. Quel est donc le sens de ce texte ? Je vous exposerai tout le sujet en le prenant d'un peu plus haut ; car il faut savoir dans quelles circonstances se trouvait Paul lorsqu'il écrivait ces mots. Dans quelles circonstances était-il donc ? Il était en prison, chargé de chaînes et exposé aux plus graves périls. Et où en est la preuve ? Dans cette même Epître. Il avait dit, en effet, plus haut : « Je suis bien aise de vous apprendre, mes frères, que ce qui m'arrive a beaucoup servi au progrès de l'Evangile, en sorte que mes fers sont devenus célèbres dans tous les prétoires et partout ailleurs, pour la gloire du Christ, et que plusieurs de nos frères en Notre-Seigneur, encouragés par mes liens, sont devenus plus hardis, annonçant la parole de Dieu sans crainte. » *Philipp.*, I, 12-14. C'était Néron qui l'avait jeté alors en prison. De même qu'un voleur s'introduit dans une maison durant le sommeil des habitants ; et si, tandis qu'il enlève tout ce qu'il trouve, il voit quelqu'un allumer un flambeau, il éteint la lumière et se défait de celui qui la porte, afin de dérober et de piller ensuite en toute liberté ; ainsi Néron César, pareil à un voleur qui ne recule pas devant l'effraction, tandis que les hommes étaient plongés dans un sommeil profond et léthargique, ravissait les biens d'autrui, déshonorait le mariage, bouleversait les familles, donnait en spectacle toute sorte de vices ; lorsque, voyant Paul allumer son flambeau sur la terre, répandre la parole de la doctrine, flétrir sa perversité, il s'efforça d'éteindre

ce flambeau, de se défaire de ce docteur, afin de pouvoir agir ensuite en toute liberté, et chargeant, notre saint de chaînes, il le plongea dans un cachot. C'est alors que le bienheureux Paul écrivit les paroles qui nous occupent.

Qui ne serait dans la stupeur et dans l'admiration, ou plutôt qui pourrait admirer avec le saisissement convenable cette âme généreuse, vaste comme le ciel, cet Apôtre qui, enchaîné et prisonnier à Rome, écrivait aux Philippiens, à une aussi grande distance; car vous savez l'intervalle qui sépare Rome de la Macédoine! Mais ni la longueur de la route, ni la durée du temps, ni l'embarras des affaires, ni les dangers et les maux continuels qui le menaçaient, rien en un mot ne lui dérobait l'affection et le souvenir de ses disciples, il les avait tous présents à la pensée. Les fers liaient moins étroitement ses mains que l'amour de ses disciples ne liait et n'enchaînait son âme. C'est ce qu'il déclarait au commencement de cette Epître : « Je vous porte tous dans mon cœur, au milieu des chaînes que j'endure pour la défense et l'affermissement de l'Evangile. » *Philipp.*, I, 7. Semblable à un prince qui, montant dès l'aurore sur son trône, et s'asseyant au milieu de sa cour, reçoit aussitôt de tout côté une infinité de lettres, Paul, assis dans sa prison comme dans un palais, en recevait et en envoyait encore plus; les nations soumettaient de toute part leurs affaires à sa sagesse. D'ailleurs il expédiait bien plus d'affaires que l'empereur lui-même, parce qu'il était chargé d'un empire beaucoup plus considérable. Ce n'était pas seulement les habitants de l'empire romain, mais tous les barbares, mais la terre et la mer, que Dieu lui avait remis entre les mains. Il écrivait lui-même aux fidèles de Rome en ces termes : « Je ne veux pas que vous ignoriez, mes frères, que je me suis souvent proposé d'aller au milieu de vous, pour obtenir quelques fruits parmi vous comme parmi les autres nations; mais j'en ai été empêché jusqu'à ce jour. Je me dois aux Grecs et aux barbares, aux savants et aux ignorants. » *Rom.*, I, 13-14. Il était donc tous les jours préoccupé des Corinthiens, des Macédoniens, des Philippiens, des Cappadociens, des Galates, des Athéniens, des habitants du Pont, en un mot de tous les hommes; ainsi chargé de la terre entière, il ne songeait pas seulement aux nations, mais encore à un simple particulier, il écrivait une Epître tantôt au sujet d'Onésime, tantôt au sujet du Corinthien impudique. Il ne regardait pas dans le pécheur ou bien dans celui qui avait besoin de lui, un simple individu; il y voyait un homme, cet être si cher à Dieu et pour lequel le Père n'a pas épargné son propre Fils.

5. Ne me dites pas que cet homme est un esclave fugitif, un voleur, un brigand, qu'il est chargé de mille crimes, ou bien qu'il est pauvre, méprisé, obscur et sans considération aucune; songez plutôt que le Christ est mort pour lui, et il ne vous en faudra pas davantage pour lui accorder toute votre sollicitude : songez quel doit être cet homme que le Christ a honoré au point de n'avoir pas épargné pour lui son propre sang. Si un prince consentait à donner sa vie pour un de ses semblables, nous ne rechercherions pas, ce me semble, d'autres raisons pour montrer combien cet homme était estimé et chéri du monarque; la mort de celui-ci suffirait pour déclarer l'affection qu'il lui portait. Or, ce n'est point un homme, ni un ange, ni un archange, mais le souverain même des cieux, le Fils unique de Dieu, revêtu d'une chair, qui s'est livré pour nous. Ne ferons-nous donc pas tout ce qui dépend de nous pour environner de nos égards des hommes qui ont été honorés à ce point? Et quelle serait notre justification, quelle serait notre excuse? C'est l'enseignement que Paul nous donnait dans ces paroles : « Ne perdez point pour un peu de nourriture celui pour lequel le Christ est mort. » *Rom.*, XIV, 15. Désirant fléchir ceux qui méprisaient leurs frères et dédaignaient leurs faiblesses, les remplir de zèle et de sollicitude envers le prochain, pour tout motif, il leur offrait la mort du Seigneur. Il était donc plongé dans une prison, lorsqu'il écrivait aux Philippiens, à une grande distance. Telle est la charité selon Dieu; aucun obstacle humain ne l'arrête, car elle a ses racines et sa récompense dans les cieux. Et que dit l'Apôtre : « Je veux que vous sachiez, mes frères. » *Philipp.*, I, 12. Voyez-vous sa prévoyance pour ses disci-

ples? Voyez-vous la sollicitude du maître? Ecoutez aussi quelle a été la tendresse des disciples à son égard, et vous apprendrez à chercher le secret de leur courage invincible dans leur union étroite et réciproque. « Si un frère soutenu par son frère est comme une ville forte, » *Prov.*, XVIII, 19, à plus forte raison ces hommes, unis par les liens de la charité, devaient-ils repousser toutes les embûches de l'esprit du mal. Que Paul fût attaché à ses disciples, inutile de le démontrer davantage et même de le dire, puisque au milieu même de ses chaînes il était préoccupé d'eux, et que tous les jours, consumé par sa tendresse, il mourait en quelque sorte pour eux.

6. Que les disciples de Paul eussent pour lui un dévouement à toute épreuve, les femmes aussi bien que les hommes, ce qu'il dit de Phébée vous le montrera : « Je vous recommande Phébée, notre sœur, qui est au service de l'Eglise à Cenchrée, afin que vous la receviez au nom du Seigneur d'une manière digne des saints, et que vous l'assistiez dans toutes les choses où elle pourrait avoir besoin de vous; car elle en a secouru plusieurs, et moi en particulier.» *Rom.*, XVI, 1-2. Ainsi, d'après son propre témoignage, le dévouement de Phébée pour lui était allé jusqu'à l'assister. Priscille et Aquilas allèrent jusqu'à braver la mort par dévouement pour Paul : l'Apôtre écrit à ce sujet : « Aquilas et Priscille vous saluent, eux qui, pour me sauver la vie, ont évidemment exposé leur tête à la mort.» *Rom.*, XVI, 3-4. Il écrivait à propos d'un autre aux Philippiens : « Il a affronté de près la mort, exposant sa vie pour me rendre les services que vous ne pouviez me rendre vous-mêmes. » *Philipp.*, II, 30. C'est ainsi que les disciples aimaient leur maître; c'est ainsi qu'ils mettaient son repos au-dessus de leur propre vie. Voilà pourquoi aucun d'eux ne fut jamais vaincu. Si je tiens ce langage, ce n'est pas seulement pour qu'il frappe vos oreilles, mais pour que nous le réduisions en pratique. Je m'adresse à la fois et aux subordonnés et aux magistrats, afin que les disciples entourent leurs maîtres d'un vif intérêt, et que les maîtres manifestent à leurs inférieurs, non-seulement en leur présence, mais encore en leur absence, une tendresse égale à celle de Paul. Car l'Apôtre, ne voyant dans l'univers qu'une seule et même maison, songeait au salut de tous les hommes, et, oubliant ses chaînes, ses tribulations, ses souffrances, ses privations, il demandait et recherchait chaque jour quel était l'état de ses disciples. Bien souvent il envoyait pour ce seul motif, tantôt Timothée, tantôt Tichyque. Il dit de celui-ci qu'il envoie, « afin qu'il sache ce qui vous concerne et qu'il console vos cœurs. » *Ephes.*, VI, 22. « Je l'ai envoyé vers vous, dit-il de Timothée, ne pouvant plus y tenir, dans la crainte que le tentateur ne vous ait séduits. » I *Thess.*, III, 5. Ailleurs, c'est Tite qu'il envoie; ailleurs, c'est un autre. Comme plus d'une fois, sa captivité le retenant dans un lieu déterminé, ne lui permettait pas d'entretenir ceux qu'il aimait de toute son âme, il les entretenait par ses disciples.

Quel doit être l'amour des disciples pour leur maître.

7. Chargé de fers, il écrivait donc aux Philippiens : « Je veux que vous sachiez, mes frères. » Il traite de frères ses disciples. C'est qu'il est dans la nature de la charité de repousser toute inégalité, de n'admettre ni supériorité, ni excellence, et d'inspirer à celui qui est le plus élevé de tous, la pensée de se rabaisser au-dessous de tous. Ainsi en agissait Paul. Mais écoutons ce dont il veut les instruire. « Les choses qui m'arrivent, dit-il, ont beaucoup servi au progrès de l'Evangile. » *Philipp.*, I, 12. — Dites-moi donc comment et de quelle manière? Est-ce que vous avez été délivré de vos fers? Est-ce que vous avez déposé vos chaînes, et que vous prêchez l'Evangile en toute liberté? Seriez-vous entré dans l'Eglise, y auriez-vous prononcé de longs et nombreux discours sur la foi, et vous seriez-vous retiré après avoir fait un grand nombre de disciples? Auriez-vous ressuscité des morts, et seriez-vous l'objet d'une admiration générale? Auriez-vous guéri les lépreux, à la stupéfaction de tout le monde? Auriez-vous chassé les démons, et cela vous aurait-il grandi? — Il n'y a rien de tout cela, répond-il. — Et comment alors l'Evangile a-t-il fait des progrès? Dites-le nous. — « C'est que mes chaînes, ajoute-t-il, sont devenues célèbres dans le prétoire et partout ailleurs, pour la gloire du Christ. » *Philip.*, I, 13.— Que signifient ces paroles? Est-ce là ce progrès,

est-ce là ce développement, est-ce là cet accroissement de l'Evangile, que tout le monde soit instruit de votre captivité? — Oui, dit-il. Ecoutez ce qui suit pour apprendre que les fers, loin d'être un obstacle, sont le principe d'une hardiesse plus grande. — « Plusieurs de nos frères, poursuit l'Apôtre, encouragés par mes liens, sont devenus plus hardis et prêchent sans crainte la parole de Dieu. » *Philipp.*, I, 14. — Que dites-vous là, ô Paul? Quoi! vos fers auraient inspiré de la hardiesse et non de la frayeur, de l'amour et non de la crainte! Mais ce langage n'a rien de naturel! — Je ne l'ignore pas! répond-il. Ceci n'arrive pas conformément à l'ordre des choses humaines; ce sont des œuvres au-dessus de la nature et issues de la grâce divine. — Ainsi donc, une chose qui aurait inspiré aux autres de la frayeur, augmentait ici la hardiesse. Un guerrier qui, s'emparant du général ennemi et le chargeant de liens, ferait connaître sa capture, déterminerait l'armée entière à prendre la fuite. De même, éloigner un berger du troupeau, c'est faciliter la dispersion des brebis. Il n'en était pas ainsi pour Paul; c'était plutôt le contraire : le général était enchaîné, et les soldats n'en avaient que plus d'ardeur, et ils n'assaillaient les ennemis qu'avec plus d'impétuosité. Le berger était mis en captivité, et les brebis ne périssaient pas, et elles n'étaient pas dispersées.

8. A-t-on jamais vu, a-t-on jamais ouï dire que les épreuves de leur maître aient procuré aux disciples de plus vives consolations? Comment n'ont-ils point été saisis de crainte et de frayeur? Comment n'ont-ils pas dit à l'Apôtre: « Médecin, guéris-toi toi-même? » *Luc.*, IV, 23. Dérobe-toi aux maux qui te pressent, et puis tu nous combleras de biens. Comment ne lui ont-ils pas tenu ce langage? Pourquoi? Parce que la grâce de l'Esprit leur avait appris que ces choses n'étaient point le résultat de la faiblesse, mais d'une permission du Christ, afin que la vérité brillât d'un plus vif éclat, qu'elle grandît au milieu des chaînes, des cachots, des tribulations, des mauvais traitements et qu'elle atteignît une plus grande hauteur. C'est ainsi que la vertu du Christ attend de la faiblesse sa perfection. Si la captivité eût entraîné la chute de Paul, eût amolli son courage, ou bien celui de ses partisans, il faudrait alors être dans l'anxiété. Mais si elle lui a inspiré un courage plus grand et l'a conduit à une gloire plus haute, c'est le lieu d'être dans l'admiration et la stupeur, à la vue de l'éclat que donnait aux disciples, une chose aussi ignominieuse, et de la hardiesse et des consolations dont remplissait tous les fidèles, une circonstance qui sème ordinairement la crainte. Qui n'eût considéré Paul avec saisissement, en le voyant chargé de fers? C'est alors surtout que les démons prenaient la fuite, quand ils le voyaient plongé dans son cachot. Jamais diadème n'a donné au front impérial, la splendeur que donnaient ses chaînes aux mains de l'Apôtre, non suivant les lois de la nature, mais à cause de la grâce, dont ses mains reflétaient l'éclat. De là, pour les disciples, de touchantes consolations. Le corps de leur maître leur apparaissait couvert de liens, mais sa langue n'était pas enchaînée; ses mains étaient garrottées, mais sa parole était libre, et elle parcourait l'univers, plus rapide que les rayons du soleil. Et les disciples étaient surtout consolés d'apprendre par l'expérience, que les épreuves présentes ne sont point des maux. En effet, quand une âme se trouve véritablement sous l'empire d'un sentiment et d'un amour divins, elle devient insensible à toutes les choses de ce monde. Et de même que les fous affrontent sans pâlir le fer, le feu, les bêtes, les flots, de même les fidèles, en proie, pour ainsi parler, à une folie spirituelle et sublime, à une folie dont le détachement était le principe, se riaient de toutes les choses visibles. Aussi, à la vue de leur maître dans les fers, ils étaient transportés d'une plus vive allégresse, prouvant à leurs adversaires, par les faits eux-mêmes, qu'ils étaient absolument inexpugnables et invincibles.

Les chaînes de saint Paul étaient une grande consolation pour ses disciples.

9. C'est dans un tel état de choses que certains ennemis de Paul, pour lui susciter une guerre plus acharnée et animer le tyran d'une fureur plus vive à son égard, feignirent de prêcher l'Evangile, et prêchèrent en effet la droite et saine doctrine, afin d'en accroître la puissance : s'ils agissaient ainsi, ce n'était pas pour répandre la semence de la foi, mais afin qu'à

cette nouvelle du développement de la prédication et des progrès de nos croyances, Néron condamnât plus promptement Paul au dernier supplice. On enseignait donc des deux côtés, et du côté des disciples de Paul, et du côté de ses ennemis. Les uns enseignaient avec sincérité, les autres dans un esprit de querelle et par haine pour Paul. Il le disait lui-même en ces termes : « Quelques-uns prêchent le Christ par esprit d'envie et de contention ; » *Philipp.*, I, 15 ; il parlait de ses ennemis. « D'autres prêchent le Christ par dévouement, » disait-il, parlant de ses propres disciples. « Il y en a, poursuit-il, au sujet des premiers, qui prêchent par jalousie, » sans pureté d'intention, sans sincérité, « mais dans l'espoir de me susciter au milieu de mes fers une plus grande affliction ; d'autres le font par charité. » Il revient ici à ses disciples : « Sachant que j'ai été établi pour la défense de l'Evangile, qu'importe, pourvu que le Christ soit prêché, qu'il le soit occasionnellement, ou qu'il le soit avec sincérité ? » *Ibid.*, 16-18. C'est donc sans motif et sans raison que l'on applique ce texte aux hérésies : ceux qui prêchaient alors ne prêchaient pas des croyances corrompues, mais la droite et saine doctrine. S'ils eussent prêché des croyances corrompues et une doctrine opposée à celle de Paul, ils ne seraient pas ainsi arrivés à leurs fins. Et que voulaient-ils donc ? Ils voulaient, par le développement de la foi, en multipliant les disciples de l'Apôtre, pousser Néron à des mesures plus rigoureuses. Or, s'ils eussent prêché une doctrine différente, ils n'auraient point augmenté le nombre des disciples de Paul : ce moyen-là faisant défaut, ils n'irritaient plus le tyran. Ainsi, l'Apôtre ne dit point qu'ils répandaient une doctrine de perdition, mais que le motif pour lequel ils prêchaient était un motif pervers. Autre chose est de déterminer le prétexte de la prédication, autre chose d'avancer que cette prédication est pernicieuse. La prédication est pernicieuse lorsqu'elle enseigne des croyances remplies d'erreurs. Mais le prétexte en est pervers lorsque, la doctrine étant saine, ceux qui la prêchent, au lieu de le faire pour Dieu, le font par esprit de haine et pour capter la faveur des hommes.

10. L'apôtre ne dit donc pas que ses ennemis répandaient des hérésies, mais qu'en prêchant la doctrine ils ne la prêchaient ni avec des vues droites, ni par zèle pour la piété. Comme ils le faisaient, non pour étendre le règne de l'Evangile, mais pour attirer la guerre contre lui, pour l'exposer à de plus graves dangers, c'est à cause de cela que Paul leur adresse des reproches. Et remarquez avec quelle précision il s'exprime : « Ils espèrent, dit-il, susciter de l'affliction à mes fers. » *Philipp.*, I, 17. Il ne dit pas : Ils *suscitent*, mais, « Ils espèrent susciter... ; » *ils pensent...* ; montrant par là que, si telle est leur pensée, tels ne sont pas à lui ses sentiments, et qu'il se réjouit de l'accroissement de la prédication. Aussi ajoute-t-il : « Au contraire, je m'en réjouis, et je m'en réjouirai. » *Ibid.*, 18. Or, si les enseignements de ces prédicateurs eussent exprimé l'erreur, de façon à favoriser l'introduction des hérésies, Paul n'aurait pu s'en réjouir ; mais parce que leur doctrine était saine et légitime, l'Apôtre s'écrie : « Je m'en réjouis, et je m'en réjouirai. » Sans doute ils travaillent à leur propre perte, en agissant de la sorte par esprit de haine ; mais, ils augmenteront malgré eux le succès de ma cause. — Voyez-vous la grandeur de la puissance de Paul, et avec quelle supériorité il brave toutes les ruses du démon ; non-seulement il les défie, mais il prend le démon lui-même dans ses propres piéges. Grande était assurément la noirceur du diable et la perversité de ses ministres ; car, tout en paraissant partager les mêmes croyances, ils se proposaient d'étouffer l'Evangile. Mais « celui qui enveloppe les sages dans leurs propres filets » n'a pas permis qu'il en fût ainsi. I *Cor.*, III, 19. Ce que Paul déclarait en ces termes : « Il est plus avantageux pour vous que je demeure en cette vie, et, dans cette persuasion, je ne doute pas que je ne demeure, et même assez longtemps, avec vous tous. » *Philip.*, I, 24-25. On désire me ravir à la vie présente, et l'on ne néglige rien pour y arriver ; mais, dans votre intérêt, Dieu ne le souffrirait pas.

11. Gravez avec soin toutes ces choses dans votre mémoire, afin que les personnes qui font un emploi téméraire et insensé des Ecritures, et

qui en usent pour la perte du prochain, vous puissiez les redresser en toute sagesse. Il nous sera aisé de nous souvenir de ces enseignements et d'éclairer nos frères, si nous ne cessons de recourir à la prière, et de supplier Dieu, qui donne la parole de la sagesse, de nous donner aussi l'intelligence pour la saisir, de telle sorte que nous conservions fidèlement et inviolablement la garde de ce dépôt spirituel. Bien souvent ce que nous ne saurions faire par nos propres efforts, nous parvenons à le faire sans peine en recourant à la prière, mais à une prière continuelle. Car il nous faut prier toujours, et sans relâche, que nous soyons dans les épreuves ou dans la paix, dans la prospérité ou dans l'adversité : quand nous sommes au sein de la paix et de la prospérité, afin d'en obtenir la possession solide et durable, et de ne pas en être précipités; quand nous sommes au sein des épreuves et des adversités, afin d'obtenir un changement favorable et d'être transportés au milieu du calme et du repos. Jouissez-vous du repos? priez donc le Seigneur de le mettre à l'abri de ces vicissitudes. Voyez-vous la tempête qui vous menace? suppliez-le avec ferveur d'éloigner l'orage et de faire succéder le calme à la tourmente. Avez-vous été exaucé? remerciez Dieu de vous avoir exaucé. Ne l'avez-vous pas été? insistez afin qu'il vous écoute. Bien que Dieu diffère quelquefois de nous exaucer, il ne le fait ni par haine, ni par aversion, il se propose seulement, par ce délai, de nous retenir plus longtemps auprès de lui; imitant en cela ces parents qui, par tendresse, différeront d'accorder à leurs enfants trop indifférents ce qu'ils demandent pour les retenir auprès d'eux. Vous n'avez pas besoin de protecteurs auprès de Dieu, ni de nombreuses démarches, ni de flatteries serviles : seriez-vous dans l'isolement, sans protection aucune, il vous suffira de prier vous-même le Seigneur pour en être infailliblement écouté. Il se laisse moins fléchir par les prières d'autrui que par nos propres prières, de quelques crimes que nous soyons chargés. D'ailleurs, lorsqu'à force de nous montrer le matin, à midi, sur le soir, aux yeux des hommes que nous aurons bien des fois offensés, nous parvenons sans peine par la constance de cette conduite, et en nous offrant aussi souvent à leurs regards, à dissiper leur ressentiment; à plus forte raison en sera-t-il de même auprès de Dieu.

Dieu nous exauce plutôt lorsque nous le prions nous-mêmes.

12. Mais vous en êtes indigne? devenez-en digne à force de persévérance. Que la persévérance puisse nous rendre tels, que Dieu obtempère plutôt à vos prières qu'aux prières de nos intercesseurs; qu'en différant de nous exaucer, il se propose, non de nous décourager, ni de nous renvoyer les mains vides, mais de nous traiter avec plus de libéralité; ces trois points, la parabole qui vous a été lue aujourd'hui me permettra, je l'espère, de vous les démontrer. La Chananéenne s'approche du Christ, l'implore pour sa fille que le démon tourmente, et s'écrie avec force : « Ayez pitié de moi, Seigneur, car ma fille est cruellement tourmentée par le démon. » *Matth.*, xv, 22. C'est une femme étrangère, barbare, et n'appartenant par aucun lien à la nation juive; qu'est-elle autre chose qu'une chienne, et dès lors indigne d'obtenir ce qu'elle demande? « Il n'est pas bon, répond le Sauveur, de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens. » *Ibid.*, 26. Et pourtant elle en devint digne par sa persévérance. Non-seulement le Sauveur l'éleva à la noblesse des enfants, mais encore la combla d'éloges, et lui dit en la renvoyant : « O femme, votre foi est bien grande; qu'il soit fait comme vous voulez. » *Ibid.*, 28. Devant ces paroles du Christ : *Votre foi est bien grande*, ne demandez pas d'autre preuve de la grandeur d'âme de cette femme. La voyez-vous, à force de persévérance, effacer son indignité? Désirez-vous savoir comment nous serons plutôt exaucés en priant nous-mêmes qu'en recourant à des intercesseurs? Elle cria, et les disciples s'approchant, dirent : « Renvoyez-la, car elle crie après nous. » *Ibid.*, 23. Et Jésus leur répondit : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. » *Ibid.*, 24. La Chananéenne s'étant avancée d'elle-même, persistant à crier et disant : « C'est vrai, Seigneur, mais les petits chiens mangent ce qui tombe de la table de leurs maîtres, » le Sauveur tressaillit et répondit : « Qu'il vous soit fait comme vous voulez. » *Ibid.*, 27-28.

Vous le voyez, quand les disciples le sup-

plièrent, il demeura inflexible, quand la femme qui réclamait ce bienfait cria elle-même, il le lui accorda. Aux premiers il dit : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël, » mais à la Chananéenne : « Votre foi est bien grande; qu'il vous soit fait comme vous le voulez. » De plus, tout d'abord, dès le commencement de la demande, il ne répondit rien. Quand il eût été imploré une, deux et trois fois, alors il lui donna ce qu'elle demandait; nous enseignant par là qu'il avait différé, non dans l'intention de la repousser, mais pour nous donner en exemple la patience de cette femme. En effet, s'il eût eu dans ce délai la pensée de la repousser, il ne l'aurait pas exaucée à la fin. C'est parce qu'il se proposait de nous montrer à tous sa philosophie, qu'il gardait le silence. Qu'il l'eût exaucée dès le principe, et nous aurions ignoré la constance de cette femme. « Renvoyez-la, disaient les disciples, car elle crie après nous. » Que répond le Christ? — Vous entendez sa voix : pour moi, je vois sa pensée, je sais ce qu'elle va dire. Je ne veux pas laisser inconnu le trésor caché dans son âme : si j'attends et si je me tais, c'est pour découvrir ce trésor, le mettre sous vos yeux, et le montrer à tous les regards.

13. Pénétrés de ces enseignements, fussions-nous dans le péché et indignes de toute faveur, ne perdons pas courage, puisque nous savons que nous pourrons par la persévérance nous rendre dignes d'être exaucés. Si nous sommes dans l'isolement et sans protection, n'en soyons pas abattus, sachant que c'est une protection puissante d'aller par soi-même à Dieu avec une vive confiance. Attend-il, diffère-t-il de nous exaucer, point de défaillance, sachant que ce délai et ce retard sont un gage de sa sollicitude et de sa charité. Si nous nous persuadons bien ces vérités, si nous allons à Dieu avec une âme contrite, une volonté ardente, généreuse et des sentiments semblables à ceux de la Chananéenne, quand nous serions des chiens, quand nous aurions commis n'importe quel crime, nous effacerons nos propres fautes, et nous acquerrons un crédit assez grand pour protéger nos frères. Ainsi la Chananéenne ne recueillit pas seulement la confiance et les éloges du Seigneur, elle put encore arracher sa fille à d'intolérables maux. Rien, en effet, rien n'est comparable en puissance à une franche et ardente prière; c'est la prière qui dissipe les périls présents et nous soustrait aux châtiments qui nous menacent; afin donc de passer dans la paix cette vie terrestre, et d'aborder en toute sécurité l'autre vie, appliquons-nous sans cesse à la prière avec zèle et ferveur. De cette manière nous parviendrons à posséder les biens qui nous sont promis, et à cueillir le fruit de nos magnifiques espérances. Puissions-nous tous en jouir par la grâce, la charité et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire, honneur, puissance soient au Père, en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Amen.

HOMÉLIE

SUR LES VEUVES

AVANT-PROPOS

L'homélie suivante a été prononcée la même année et à la même époque environ que l'homélie sur les calendes et les homélies sur Lazare, qui furent prononcées, celle-là le premier jour de l'an, celles-ci les jours suivants : ce qui le prouve, c'est le passage de l'exorde, où l'orateur déclare avoir récemment discouru sur la résurrection et sur ce texte : « Je ne veux pas que vous soyez dans l'ignorance au sujet de ceux qui se sont endormis. » Or, ce discours sur les fidèles trépassés est le cinquième des discours sur Lazare, c'est donc au commencement de la même année que Chrysostome prononça, avec l'homélie sur les calendes et les homélies sur Lazare, l'homélie suivante sur les veuves d'Antioche. Mais quelle est cette année, c'est un point que je ne saurais déterminer avec certitude.

HOMÉLIE

Sur ces mots : « Que la veuve choisie soit âgée au moins de soixante ans. » — De l'éducation des enfants. — De l'aumône.

1. C'est par une dispensation merveilleuse de la grâce de l'Esprit que vous a été lu ce passage de l'Epître apostolique que vous avez entendu aujourd'hui ; car il existe entre ce passage et ce que nous avons dit récemment une affinité et des rapports très-étroits, sinon quant aux paroles, du moins quant aux pensées. En effet, voici le texte qui vous a été lu naguère : « Je ne veux pas, mes frères, que vous soyez dans l'ignorance au sujet des fidèles qui se sont endormis ; » I *Thess.*, IV, 13 ; et à ce propos nous avons discouru longtemps sur la résurrection, disant qu'il nous fallait supporter avec courage les épreuves de notre mortalité, et rendre grâces à Dieu qui nous ravissait nos proches. Le passage qui vous a été lu aujourd'hui est celui-ci : « Que la veuve choisie soit âgée au moins de soixante ans. » I *Tim.*, V, 9. Comme c'est la mort qui produit le veuvage, et que c'est là surtout ce qui augmente l'affliction et ravive la douleur, souvenez-vous de ce que nous disions il y a peu de temps pour consoler nos frères en deuil ; et à ces enseignements joignez ceux d'aujourd'hui, que vous voudrez bien accueillir avec empressement, afin de déposer les uns et les autres dans le trésor de votre cœur. Le mot veuvage n'est pas, comme il semble l'être, un mot de malheur ; il exprime plutôt une dignité, un honneur, une gloire des plus grandes ; le veuvage n'est point un opprobre, mais une couronne. Quoique la veuve n'ait point son mari avec elle, elle a du moins le Christ dans sa demeure, et c'est lui qui repoussera tous les maux

Quelles sont les armes des femmes veuves.

qui surviendront. Il suffit, en effet, à la veuve, lorsque les persécutions se présentent, d'entrer chez elle, de fléchir le genou, de gémir amèrement, de fondre en larmes, pour déjouer tous les piéges de ses ennemis; car ce sont là les armes de la veuve, les pleurs, les gémissements et des prières continuelles : avec ces armes elle est capable de repousser, outre les persécutions des hommes, les attaques des démons. Affranchie des sollicitudes mondaines, la veuve n'a plus à se diriger que vers le ciel; et le dévouement et le zèle qu'elle avait pour son mari, elle peut les consacrer désormais aux choses spirituelles. Si vous dites qu'autrefois c'était un malheur que le veuvage, je vous répondrai que la mort était aussi une malédiction. Maintenant elle est devenue une source d'honneur et de gloire pour ceux qui reçoivent vaillamment ses coups. De même donc que les martyrs sont couronnés, ainsi la veuve est-elle de la même manière investie d'une haute dignité.

2. Voulez-vous savoir quelle est la dignité de la veuve, quel est son prix aux yeux de Dieu, combien il la chérit et l'honore; comment il suffit à la veuve de se présenter pour délivrer, réhabiliter les personnes déjà condamnées, celles qui ont perdu tout espoir, celles qui n'ont aucun crédit auprès de Dieu, celles qui sont en guerre avec lui et qui ne sauraient alléguer aucune excuse; comment non-seulement elle leur obtient le pardon et les affranchit du châtiment, mais encore leur rend une profonde confiance, les revêt de splendeur, et leur donne une pureté supérieure à celle des rayons du soleil, ces personnes fussent-elles les plus impures de l'espèce humaine? Ecoutez le langage que Dieu tenait aux Juifs : « Lorsque vous étendrez vos mains, je détournerai mes yeux de vous; vous aurez beau multiplier vos prières, je ne vous écouterai pas, car vos mains sont pleines de sang. » *Isa.*, I, 15. Cependant, à ces misérables, à ces homicides, à ces hommes perdus de crimes et couverts d'infamies, il promet la réconciliation s'ils viennent au secours des veuves opprimées. En effet, après ces mots : « Je détournerai mes yeux et je ne vous écouterai pas, » il ajoute : « Jugez l'orphelin, soyez justes envers la veuve; venez ensuite, discutons, et, quand vos péchés seraient comme de l'écarlate, je les rendrai blancs comme la neige. » *Ibid.*, 17-18. Voyez-vous quelle est la puissance de la veuve, en quel lieu elle manifeste son influence? Ce n'est pas auprès d'un magistrat ou d'un roi de la terre, mais auprès du Monarque même des cieux. Voyez-vous quel courroux elle peut apaiser, comment elle fait rentrer en grâce avec le Seigneur les hommes infectés de maux incurables, les arrache à d'intolérables supplices, purifie de toute souillure l'âme couverte de la fange des vices et la ramène à une pureté sans tache. En conséquence, loin de mépriser la veuve, témoignons lui toute sorte de respect, car c'est une protectrice qu'une véritable veuve.

Il nous faudrait cependant examiner avec attention de quelle veuve nous parle ici l'Apôtre. Le nom de veuves a été appliqué aux femmes qui, tombées dans la dernière indigence, étaient inscrites sur un livre particulier et nourries aux dépens de l'Eglise. Il en était ainsi au temps des Apôtres : « Il s'éleva, est-il écrit, des murmures parmi les Grecs, parce que l'on négligeait leurs veuves dans les distributions de tous les jours. » *Act.*, VI, 1. Outre ces femmes, on appelle encore veuves celles qui, étant au-dessus du besoin, jouissant même de l'abondance et en possession d'un patrimoine, ont seulement perdu leur mari. Examinons donc de quelles veuves il est question dans ces paroles : « Que la veuve choisie n'ait pas moins de soixante ans. » Serait-ce de celle qui a besoin de secours et qui doit être nourrie des biens de l'Eglise, ou bien de celle qui est au-dessus du besoin et dans l'abondance? Il est évident qu'il s'agit de cette dernière. Lorsque l'Apôtre s'occupe de la première, de celle que la nécessité poursuit, il ne détermine pas d'âge, il n'exige pas une conduite irréprochable, il se contente de dire : « Si un fidèle de l'un ou de l'autre sexe a des veuves, qu'il vienne à leur secours, et que l'Eglise ne soit pas accablée. » I *Tim.*, V, 16. Il ne dit pas : Lorsqu'elle *aura soixante ans;* il ne dit pas : Si elle pratique l'hospitalité, si elle a lavé les pieds des saints; et c'est avec raison. Quand il s'agit de soulager la pauvreté, Paul n'a point égard au

temps. Et si à l'âge de cinquante ans, elle était consumée par la faim? et si jeune encore elle était privée de l'usage de quelque membre? devrait-elle dormir jusqu'à ce qu'elle atteignît la soixantième année? Mais ce serait de la dernière barbarie. Voilà pourquoi, lorsqu'il faut soulager des besoins, l'Apôtre ne pose aucune condition d'âge ou de vertu; mais lorsqu'il ne s'agit plus de soulager l'indigence et qu'il est question d'accorder des honneurs proportionnés au mérite, c'est avec raison que l'Apôtre s'enquiert des mœurs, et veut savoir ce qu'elles sont.

3. De même, en effet, que nous avons des chœurs de vierges, de même il y avait autrefois des chœurs de veuves, et il n'était pas permis à qui que ce soit d'en faire partie. Il n'est donc pas question ici de la veuve que la pauvreté tourmente et qui a besoin d'assistance, mais de celle qui a choisi l'état de viduité. Et pourquoi l'Apôtre impose-t-il à celle-ci des conditions d'âge? Il savait que la jeunesse est un foyer ardent, un océan dont les flots sont fréquemment agités et soulevés par la tempête. Aussi, lorsqu'elles auront, grâce à l'âge, recouvré le calme, et qu'elles seront arrivées à la vieillesse comme au port, la concupiscence étant alors éteinte, l'Apôtre les admettra avec confiance dans les chœurs des veuves. Mais quoi, dira-t-on, est-ce qu'un grand nombre de veuves n'ont pas vécu depuis la vingtième année jusqu'à la mort, de la façon la plus vertueuse, portant leur joug, et donnant l'exemple d'une vie tout apostolique? Retiendrons-nous donc celles-là, je vous le demande; et, quand elles veulent persévérer dans la viduité, les obligerons-nous à contracter une seconde fois mariage? Est-ce là une chose digne de la sagesse de l'Apôtre? Que signifie donc sa parole? Considérez attentivement, mes bien-aimés, la portée de son langage. Paul ne dit pas : Que la veuve n'ait pas moins de soixante ans; mais : « Que la veuve soit choisie. » Il ne dit pas non plus : Que des veuves trop jeunes ne soient pas choisies; mais : « Evitez les veuves trop jeunes. » Il s'exprime ainsi dans son Epître à Timothée. I *Tim.*, v, 11. Comme la plupart des hommes se laissent aisément entraîner à la médisance, et qu'ils aiguisent leurs langues contre les chefs de l'Eglise, dans le but de soustraire les prélats à toute accusation, Paul établit ces lois et leur dit : Pour vous, évitez-les, ne les choisissez pas; si elles veulent spontanément et d'elles-mêmes embrasser cet état, qu'elles le fassent; mais vous, gardez-vous bien de les recevoir, afin qu'on ne dise pas que cette jeune femme, quoiqu'elle voulût se remarier et se mettre à la tête d'une maison, a dû par contrainte ne pas le faire; et voilà pourquoi elle est tombée et a été entraînée dans l'abîme. Ne la choisissez pas; et de la sorte, si elle tombe, vous serez à l'abri de toute récrimination; si, au contraire, elle persévère, vous n'en aurez que plus de sécurité pour la choisir en temps convenable. Quant à ces paroles : « Je veux que les jeunes veuves se marient, qu'elles engendrent des enfants, » I *Tim.*, v, 14; sachez que l'Apôtre désigne sous le nom de veuves, celles qui, secouant par mollesse le joug du Christ, veulent se remarier, du reste loquaces, curieuses, courant de maison en maison, s'entretenant de choses dont elles ne devraient pas parler, et tournées du côté de Satan. Effectivement, après avoir dit : « Je veux que les jeunes veuves se remarient, » il ne garde pas le silence; mais il explique ce qu'il entend par jeunes veuves, il énumère leurs chutes. Et quelles sont ces chutes? « Après avoir secoué par mollesse le joug du Christ, dit-il, elles veulent se remarier; du reste, vivant dans l'oisiveté, curieuses, courant de maison en maison, s'entretenant de choses qui ne conviennent pas, elles se sont tournées... » Et de quel côté? « Du côté de Satan. » I *Tim.*, v, 11-15. Puis donc, qu'après avoir choisi la viduité et s'être chargées du fardeau de cette ignominie, elles veulent ensuite se remarier, il vaut bien mieux avant d'en arriver là et de fouler aux pieds les engagements contractés envers le Christ, prendre ce dernier parti. Mais, pour la veuve qui n'est pas dans ces conditions, l'Apôtre ne lui impose pas la nécessité d'un second mariage.

4. Que cela soit la vérité, en voici la preuve. En effet, s'il eût imposé à toutes les femmes comme une obligation de se marier, de se charger d'une maison, il lui eût été superflu d'exiger les conditions suivantes : « Si elle a bien élevé

ses enfants, si elle a lavé les pieds des saints, si elle a secouru les affligés, si elle s'est appliquée à toute sorte de bonnes œuvres.» *Ibid.,* 10. C'est inutilement aussi qu'il a ajouté : «Qu'elle n'ait eu qu'un mari.» *Ibid.,* 9. Si vous ordonnez à toutes les jeunes veuves de se remarier, comment une femme pourrait-elle n'avoir eu qu'un mari ? C'est donc une classe particulière de veuves que son discours regarde. Ainsi fait-il à propos du devoir conjugal. Après avoir dit : «Ne vous trompez point l'un l'autre, si ce n'est d'un consentement mutuel, pour un temps, pour vaquer aux jeûnes et à la prière; ensuite vivez comme auparavant.» I *Corinth.*, VII, 5. Afin que vous ne voyiez point en ceci, une obligation, il en ajoute aussitôt le motif : «De peur, dit-il, que Satan ne vous tente. Au reste, je vous le dis par indulgence et je n'en fais pas un commandement, par égard pour votre faiblesse.» *Ibid.,* 5-6. De même donc qu'il n'adresse pas ces paroles à tous les hommes indifféremment, mais aux plus charnels et aux plus faibles; de même, dans le passage qui nous occupe, ce sont les femmes les plus fragiles, celles qui ne sauraient observer exactement les lois de la viduité, qu'il exhorte et qu'il engage à contracter une seconde fois mariage. Car il y a deux choses essentielles dans la viduité. Quelles sont ces deux choses ? La nécessité des bonnes œuvres et une très-haute dignité.

La magistrature aussi est une chose double, en quelque sorte : il y a les devoirs et l'honneur. L'honneur dans la magistrature, c'est le pouvoir, l'empressement obséquieux de la multitude et le titre même de magistrat. Mais les devoirs de la magistrature consistent à secourir les opprimés, à contenir les oppresseurs, à gouverner les cités, à consacrer de longues veilles aux soucis des affaires publiques, et en d'autres choses semblables. C'est ainsi que la viduité est à la fois une dignité et une charge. C'est une dignité élevée que d'avoir le titre de veuve; nous l'avons démontré tout à l'heure. C'est une charge que de ne pas prendre un second mari, de se contenter du premier, d'élever ses enfants, d'exercer l'hospitalité, de laver les pieds des saints, de secourir les affligés, de s'appliquer à toute sorte de bonnes œuvres. C'est pourquoi Paul, s'entretenant des veuves, leur laisse d'abord accomplir tous les devoirs de cet état; mais les élever à la dignité de veuves, les introduire dans les rangs et dans le chœur de ces femmes, il ne le permet pas, avant qu'elles aient atteint la soixantième année. Comme s'il disait : Qu'elle pratique les devoirs d'une veuve; mais qu'elle n'en reçoive la dignité qu'à la condition d'avoir donné l'exemple de toutes ces vertus, d'avoir acquis en même temps dans son âge un motif de sécurité, et de posséder les garanties que forment la pratique des œuvres et le témoignage des années. — Que personne néanmoins n'estime ce langage utile aux femmes seulement; il convient également aux hommes : eux aussi doivent se contenter de l'épouse qu'ils ont perdue; ils ne doivent pas appeler des lionnes sous le toit de leurs enfants, en y introduisant des marâtres, et en sacrifiant leur propre tranquillité.

5. Si nous parlons ainsi, ce n'est pas pour imposer l'obligation d'avoir en horreur les secondes noces, mais pour exhorter et engager à se contenter, par chasteté, du premier mariage. Autre chose est une exhortation et un conseil, autre chose une obligation. Celui qui exhorte et conseille, laisse son auditeur maître de choisir parmi les conseils qu'on lui donne; mais celui qui impose une obligation, lui enlève à cet égard toute liberté. Pour l'Eglise, elle n'impose rien à ce sujet; elle se contente d'exhorter. Paul a permis le second mariage, puisqu'il a dit : «La femme est liée à la loi du mariage, tant que son mari est vivant; que si son mari vient à mourir, elle est libre; qu'elle se marie à qui elle voudra; seulement que ce soit selon le Seigneur. Pourtant elle sera plus heureuse si elle reste dans la viduité.» I *Corinth.,* VII, 39-40. Par conséquent, de même que le mariage est bon, quoique la virginité soit meilleure, de même un second mariage est louable, quoiqu'il soit mieux de se contenter du premier. Ainsi nous ne condamnons pas les secondes noces, nous n'imposons pas non plus la viduité; mais nous pressons celui qui peut garder la continence, de se borner à un premier mariage, nous l'y exhortons et nous l'y engageons, pour assurer la tranquillité de sa maison elle-même.

Car bien souvent, un second mariage est la source et le sujet de luttes et de guerres continuelles. Bien souvent le mari, en se mettant à table, venant à se souvenir, à côté de sa seconde épouse, de celle qu'il a perdue, pleurera en silence. Aussitôt celle-ci de s'emporter, de se précipiter comme une bête féroce, et de lui faire un crime de sa tendresse pour sa première femme. Veut-il faire l'éloge de celle-ci, ses éloges deviennent un principe de division et de querelles. Nous oublions volontiers notre inimitié à l'égard des morts, et la fin de leur vie voit la fin de notre haine. Les femmes éprouvent un sentiment tout opposé : celle qu'une seconde épouse n'aura pas vue, qu'elle n'aura pas entretenue, de laquelle elle n'aura reçu aucun mal, elle la poursuivra de son aversion et de sa haine, et la mort elle-même ne dissipera pas ce sentiment. A-t-on jamais vu, a-t-on jamais ouï dire que la jalousie se fût attaquée à la poussière, que l'on eût déclaré la guerre à la cendre ?

6. Mais le mal ne s'arrête pas là; qu'il y ait des enfants du second mariage ou qu'il n'y en ait pas, nouvelles luttes, nouveaux combats. S'il n'y a pas d'enfants, c'est un plus grand chagrin pour la femme, et, à cause de cela, elle considérera les enfants de la première épouse comme des ennemis, desquels elle a reçu la plus sanglante injure : leur présence lui fait sentir plus vivement sa propre stérilité. Si elle a des enfants, le mal n'est pas moins redoutable; car plus d'une fois le mari, par tendresse pour la femme qu'il a perdue, préférera les enfants de celle-ci, trouvant dans leur qualité d'orphelins, un sujet particulier de pitié et d'amour; tandis que sa seconde femme, voudra que ses propres enfants obtiennent en toute chose la préférence, prétendant que les autres soient traités non comme leurs frères, mais comme les derniers des serviteurs : conditions capables de bouleverser une maison et de rendre à la personne remariée la vie insupportable. C'est pour cela que nous vous exhortons à garder la continence, si c'est possible, à vous contenter d'un premier mariage : hommes, à ne pas rechercher d'autres femmes; femmes, à ne pas rechercher d'autres maris, afin de ne pas introduire de bouleversement dans votre maison.

Et pourquoi, discourant sur la viduité, l'Apôtre ne s'est-il pas contenté de cette première condition : « Qu'elle n'ait eu qu'un mari ? » Afin de vous apprendre qu'il ne suffit pas simplement pour une veuve véritable de ne pas contracter une seconde fois mariage, mais qu'il faut s'appliquer sans réserve aux bonnes œuvres, aux aumônes, à la miséricorde et à l'hospitalité envers les étrangers. Si la virginité ne servit de rien aux vierges, encore que la virginité l'emporte de beaucoup en excellence sur la viduité, et si, le feu de leur lampe étant éteint, elles durent se retirer couvertes de confusion, parce qu'il ne leur était pas possible de montrer les fruits de la charité et de la miséricorde, à plus forte raison en sera-t-il de même des veuves. Or Paul, qui n'ignorait pas cette parabole, peu rassuré sur celles-ci, détermine les conditions de la viduité d'une façon rigoureuse, de crainte que, pleines de confiance parce qu'elles n'auraient eu qu'un mari, ces veuves ne négligeassent la pratique des autres vertus. De là ces paroles. « Qu'on rende témoignage de ses bonnes œuvres. » I *Tim.*, v, 10. De même que la virginité, d'ailleurs excellente, séparée des autres vertus, demeure stérile et qu'elle fut exclue de la chambre de l'époux ; ainsi la viduité, excellente également, si elle est séparée des autres vertus, reste vaine et superflue. Aussi l'exhortation de Paul ne se borne-t-elle pas à dissuader d'un second mariage, et réclame-t-elle de la veuve bien d'autres conditions encore plus importantes. Et de même que les recruteurs de soldats recherchent des jeunes gens bien conformés, de même Paul recherche dans les veuves, qu'il recrute pour l'armée du Christ, une âme bien faite, fortement trempée et exercée dans toute sorte de bonnes œuvres. « Si elle a bien élevé ses enfants, dit-il; si elle a exercé l'hospitalité; si elle a lavé les pieds des saints; si elle a soulagé les affligés; si elle s'est adonnée à toute sorte de bonnes œuvres. » Les membres de cette énumération semblent ne renfermer chacun qu'un simple mot, et pourtant ils expriment les conditions d'une vie bien remplie.

7. Si vous le voulez bien, examinons d'abord Eloges

adressés aux veuves qui élèvent bien leurs enfants.

celui que l'Apôtre a mis en premier lieu : « Si elle a bien élevé ses enfants. » L'éducation dont il parle, n'est pas cette simple éducation telle que l'entend le vulgaire, et qui consiste à ne pas laisser les enfants mourir de faim; c'est là un point que la nature elle-même ne permet pas de négliger : aussi, n'est-il besoin sur ce sujet ni d'ordonnances, ni de lois, pour que les veuves élèvent leurs enfants. Ce dont l'Apôtre parle, c'est le culte de la justice, une éducation basée sur la piété; les mères qui n'élèvent pas ainsi leurs enfants sont plutôt leurs bourreaux que leurs mères. En ceci je ne m'adresse pas seulement aux femmes, je m'adresse encore aux hommes. En effet, bien des pères souvent, pour procurer un beau cheval à leur fils, une maison brillante, de riches domaines, feront et soulèveront tout; mais que son âme soit bonne et sa volonté pieuse, ils ne s'en inquiètent en aucune façon. Et voilà ce qui fait la désolation de la terre, notre négligence envers nos propres enfants, de sorte que, tout en nous occupant de leurs biens, nous dédaignons ce qui regarde leurs âmes, nous rendant coupables par là de la dernière folie. Un enfant aura beau être riche et opulent, s'il est incapable d'administrer ses biens selon la vertu, s'il est sans probité, ses biens périront et s'évanouiront avec lui, tout en lui faisant le plus grand mal. Si, au contraire, il est doué d'une âme généreuse et vertueuse, ne possédât-il rien chez lui, il lui sera facile de conserver en toute sûreté toute sorte de biens. Ce qu'il faut nous proposer n'est donc pas de rendre nos enfants riches en or, en argent, en d'autres choses de ce genre, mais de les rendre plus riches que tous les autres en piété, en philosophie, en vertus, de façon à ce qu'ils aient besoin de peu et à ce qu'ils ne soient pas absorbés par les choses du siècle et l'amour des nouveautés. Il faut surveiller avec soin leurs allées et leurs venues, l'emploi qu'ils font de leur temps, les sociétés qu'ils fréquentent, sachant bien que si nous négligeons ces points, nous serons privés de toute excuse aux yeux de Dieu. Car, s'il nous faut rendre compte de notre sollicitude envers autrui : « Que chacun, dit l'Apôtre, cherche les intérêts d'autrui et non ses propres intérêts; » I *Corinth.*, x, 24; à plus forte raison de celle qui regarde nos enfants. Ne l'ai-je pas mis dans ta maison dès le principe, dit le Seigneur; ne t'ai-je pas donné à lui comme son maître, son protecteur; ne t'ai-je pas chargé de veiller sur lui et de le diriger : n'ai-je pas remis entre tes mains le pouvoir le plus étendu? Dès sa plus tendre jeunesse, je t'ai ordonné de le façonner et de le former. Quelle sera ton excuse, si tu le négliges parce qu'il regimbera? Que pourras-tu dire? Qu'il est rebelle au frein et d'un caractère difficile? Mais il fallait y songer dès le commencement, alors qu'il était facile à mener, extrêmement jeune; il fallait lui imposer le frein, sans ménagement, l'accoutumer à son devoir, le façonner et porter remède aux maladies de son âme. C'est quand cette terre était aisée à travailler, qu'il fallait en arracher les épines; quand, à cause de son extrême jeunesse, elle cédait aux moindres efforts, que les passions, n'ayant pas encore grandi en toute liberté, n'étaient pas trop difficiles à surmonter. Aussi est-il dit : « Courbez sa tête dès la jeunesse, alors que l'éducation est bien plus facile. » *Eccl.*, vii, 23.

Dieu ne vous impose pas seulement cette obligation, il met encore avec vous la main à l'œuvre. Comment et de quelle manière? « Celui qui maudit son père et sa mère, qu'il soit frappé de mort. » *Exod.*, xxi, 17. Voyez-vous quelle frayeur il inspire aux enfants, quelle barrière il leur oppose, quel pouvoir étendu il vous donne? Et quelle justification pourrions-nous alléguer, puisque dans le cas où nous serions outragés, il ne ménagera même pas la vie de nos enfants? Et nous, lorsqu'ils outragent Dieu, nous ne consentons même pas à leur témoigner de l'indignation. Pour moi, dit le Seigneur, je ne me refuse pas à frapper de mort celui qui t'outrage; et tu ne peux te résoudre à une simple parole de nature à contrister celui qui foule aux pieds mes lois! Et comment une telle conduite serait-elle excusable? Vous voyez votre enfant outrager le Créateur, et votre indignation n'éclate pas, je vous le demande; et vous ne lui adressez aucun blâme, aucune menace, et cela, en sachant que Dieu lui-même l'a défendu, non qu'il en résulte quelque dommage pour l'offensé, la Di-

vinité étant au-dessus de toute atteinte, mais dans l'intérêt du salut de l'offenseur; car celui qui tourne contre Dieu son ingratitude et sa stupidité, traitera bien plus aisément avec mépris l'auteur de ses jours et son âme elle-même.

8. Loin de nous donc toute négligence; nous n'ignorons pas d'ailleurs que les enfants, dont les sentiments envers leurs parents sont selon Dieu, auront en partage, dans la vie présente elle-même, la renommée et l'éclat. Celui qui vit dans la pratique de la modération et de la vertu, tous le respectent et l'honorent, fût-il le plus pauvre des hommes, de même que le méchant et le pervers est l'objet d'une haine et d'une aversion générale, fût-il au sein de l'opulence. Outre l'estime des autres hommes, votre fils trouvera dans ce cas, de votre côté, une plus vive affection, ayant dans ses vertus un titre non moins sacré à votre amour, que dans la nature elle-même; non-seulement il vous sera plus cher, mais il vous sera plus utile par ses attentions, ses soins et ses égards pour votre vieillesse. De même que les hommes ingrats envers Dieu, méprisent également leurs parents, de même les hommes reconnaissants envers leur créateur, ont pour l'auteur de leurs jours le plus profond respect. Afin donc de mériter l'estime de Dieu et des hommes, de rendre douce votre existence, et d'éloigner de vous le châtiment à venir, occupez-vous de votre enfant avec la plus vive sollicitude. Car les parents qui négligent les enfants auraient beau dans tout le reste se montrer équitables et modérés, ils subiront pour cette faute de terribles punitions, comme le prouve une histoire que je vais vous raconter.

Il y avait chez les Juifs un prêtre, du reste bon et vertueux, nommé Héli. Héli avait deux enfants qui étaient arrivés au comble de la perversité. Il ne les contenait pas et ne s'opposait pas à leurs désordres, ou plutôt il s'y opposait et les contenait, mais non avec la force et l'énergie convenables. Au lieu de les flageller, de les chasser de la maison paternelle, d'employer toute sorte de corrections comme il aurait dû le faire, il se contentait de mettre en œuvre les exhortations et les conseils : « Non, mes enfants, leur disait-il, n'agissez pas ainsi; les bruits que j'entends sur votre compte ne sont pas bons. » I *Reg.*, II, 24. — Que dites-vous là ? Ils ont outragé le Seigneur, et vous les appelez vos enfants ! Ils ont méconnu leur auteur, et vous reconnaissez en eux votre sang ! — Voilà pourquoi il est écrit qu'il ne les réprimandait pas; car la réprimande ne consiste pas seulement en un simple conseil, mais en un langage énergique et ferme, dans un traitement aussi violent que l'exige la gravité de la blessure. Les paroles et les conseils ne suffisent donc pas, il faut de plus employer sans ménagement la terreur, afin de secouer dans sa torpeur la jeunesse. Parce qu'Héli, tout en exhortant ses enfants, ne les exhortait pas comme il fallait, il les livra à ses ennemis; et, le combat s'étant engagé, ses enfants périrent dans la mêlée, et le père, ne pouvant supporter cette nouvelle, tomba à la renverse, se brisa la tête et périt lui aussi. Voyez-vous combien j'avais raison de dire que les pères sont les meurtriers de leurs enfants, lorsqu'ils n'agissent point énergiquement envers eux, s'ils donnent dans le désordre, et lorsqu'ils ne les obligent pas à pratiquer leurs devoirs envers Dieu ? C'est ainsi qu'Héli fut l'auteur de la mort de ses enfants. Quoique ceux-ci eussent été égorgés par les ennemis, Héli fut néanmoins la cause de leur perte, ayant éloigné par sa nonchalance envers eux l'assistance divine, et les ayant offerts sans défense et sans protection aux coups de leurs adversaires. Et non-seulement il causa la ruine de ses enfants, mais encore sa propre ruine.

Indulgence coupable d'Héli envers ses enfants.

9. Tel est le sort que partagent encore bien des parents, lorsqu'ils n'ont pas voulu user des verges, ni reprendre sérieusement, ni affliger ceux de leurs enfants qui vivaient dans le désordre et dans l'iniquité; ils les ont vus souvent surpris dans les circonstances les plus honteuses, traînés devant les tribunaux et décapités par la main des bourreaux. Parce que vous ne les réprimandiez pas, parce que vous ne les formiez pas à la sagesse, que vous partagiez vous-mêmes la société d'hommes scélérats et corrompus, que vous participiez à leurs perversités, on leur applique le régime des lois générales, on les châtie d'une manière publique : et votre honte est en-

Un père trop indulgent est coupable de la mort de ses enfants.

core plus grande que votre malheur; tout le monde montrant du doigt après l'exécution le père du supplicié, et lui rendant l'Agora inaccessible. De quels yeux, en effet, pourra-t-il regarder les gens qui viennent à sa rencontre, après une telle ignominie de son fils et une telle catastrophe? C'est pourquoi je vous supplie et je vous conjure de veiller avec la plus grande sollicitude sur vos enfants, et de travailler de toutes les manières à procurer le salut de leur âme. Vous êtes le docteur de toute votre maison, c'est à vous que Dieu a confié le soin absolu de votre femme et de vos enfants. Tantôt Paul dira au sujet des femmes : « Si elles veulent savoir quelque chose, qu'elles interrogent chez elles leurs propres maris. » I *Corinth.,* XIV, 35. Tantôt il dit à propos des enfants : « Elevez-les dans la loi et la crainte du Seigneur. » *Ephes.*, VI, 4. Que vos enfants soient pour vous comme des statues d'or qui orneraient votre maison ; cultivez tous les jours en eux les nobles sentiments, étudiez-les avec attention, embellissez et façonnez leur âme de toute manière. Imitez le bienheureux Job, qui, rempli de crainte au sujet des fautes que ses enfants auraient pu commettre par la pensée, offrait pour eux des sacrifices, et ne cessait de s'occuper d'eux avec la plus grande sollicitude. Imitez Abraham : ce n'était point les richesses et la fortune qui le préoccupaient, mais la loi divine et le moyen d'en imposer à ses descendants l'observation fidèle. Dieu lui-même atteste cette vertu du Patriarche : « Je sais, dit-il, qu'Abraham recommandera à ses fils la justice et l'équité. » *Genes.*, XVIII, 19. David aussi, au moment de mourir, appelait son enfant et lui laissait comme un précieux héritage ces avis et ces recommandations si sages. Si vous voulez, mon enfant, lui disait-il, vivre selon les lois de Dieu, vous n'aurez à redouter aucun désastre inopiné ; vous jouirez d'une prospérité sans nuages et d'une parfaite sécurité. Mais, si vous vous privez de ce soutien, ni la royauté, ni toute cette puissance ne vous serviront de rien. Voilà ce qu'il lui disait, quoique ce ne fût pas dans les mêmes termes.

10. Ces conseils, donnons-les aussi, soit pendant la vie, soit à l'approche de notre mort, à nos enfants, et persuadons-leur que c'est une précieuse fortune, un héritage inébranlable, un trésor à l'abri des outrages que la crainte de Dieu : efforçons-nous de leur laisser, non des richesses périssables, mais la piété qui demeure et ne saurait être consumée. Lorsqu'on n'a point la piété, les biens que l'on possède s'évanouissent en nous exposant à de graves dangers et à la dernière confusion; mais, avec la piété, on acquiert même les biens que l'on ne possédait pas. Si vous élevez convenablement votre enfant, il élèvera de même son fils, et celui-ci de même sa famille. Ce sera comme une chaîne non interrompue de bons exemples, qui se prolongera dans l'avenir; de cette chaîne vous serez le commencement et le principe, et en même temps vous recueillerez de précieux fruits de votre sollicitude pour vos descendants. Si les parents élevaient leurs enfants comme ils le devraient, les lois, les tribunaux, les peines, les châtiments, les exécutions publiques deviendraient inutiles. « Car la loi, est-il écrit, n'a point été établie pour le juste. » I *Tim.,* I, 9. Mais, parce que nous négligeons ce devoir, nous enfermons nos enfants dans un cercle de maux toujours plus redoutables, nous les livrons aux mains des bourreaux, et nous ne cessons de les pousser vers les supplices. « Celui qui obéit à son fils, nous dit-on, aura à lier ses blessures. » *Eccli.*, XXX, 7. Que veulent dire ces paroles : Celui qui obéit? Elles signifient, celui qui prend pitié de son fils, le flatte et le choye outre mesure. Et en effet n'a-t-il pas besoin qu'on le traite avec sévérité, qu'on lui prodigue ses soins, qu'on lui inspire de la crainte? Je ne veux point par ces mots vous engager à devenir cruels envers vos enfants, je veux vous mettre à l'abri de leur mépris. Si la femme doit craindre son mari, le fils surtout doit craindre son père. Ne me dites point que la jeunesse est indomptable : car si Paul demande à la femme veuve d'en agir ainsi envers ses enfants, à plus forte raison réclame-t-il ce devoir de la part des hommes; et si ce devoir était impossible à remplir, il ne l'aurait point commandé. C'est notre négligence qui engendre la malice de nos enfants, c'est notre insouciance à les diriger dès le principe, dès leur plus tendre jeu-

nesse dans les voies de la piété : les instruire des sciences profanes, les former à la vie des camps, telle est notre principale occupation, tel est le but de nos dépenses, des prières que nous adressons à nos amis, de nos démarches continuelles; mais les rendre dignes de l'estime du Roi des anges, nous ne nous en donnons pas le moindre souci. Souvent nous leur permettons d'aborder les théâtres et nous ne les forçons jamais à se rendre à l'église : si une fois ou deux on y rencontre un enfant, il n'y vient souvent que par hasard, ou pour se récréer. Telle ne doit pas être notre conduite, et de même que nous les envoyons à l'école, de même que nous leur demandons compte de l'instruction qu'ils y reçoivent, de même envoyons-les à l'assemblée des fidèles ou plutôt soyons nous-mêmes leurs conducteurs. Ne les confions à personne, servons-leur de guides et faisons-leur répéter de mémoire la doctrine qu'ils y ont apprise, les enseignements qu'ils y ont entendus. C'est ainsi certainement qu'il nous sera facile de les ramener sans peine à une vie meilleure. Si, en effet, ils nous entendaient toujours discourir sur des matières philosophiques, si nous leur montrions sans cesse leurs devoirs, si nous leur expliquions les enseignements de l'Eglise, ces précieuses semences nous donneraient toujours des fruits généreux. Hélas ! notre conduite est entièrement opposée, et ce qui nous est nécessaire, nous le négligeons presque toujours. Donne-t-on de pareils conseils, on ne les reçoit qu'en se moquant; tout est bouleversé ici-bas, les parents négligent de châtier leurs enfants, et les lois de l'état deviennent leurs bourreaux.

11. Comment n'avez-vous pas honte, dites-le moi, comment ne rougissez-vous point lorsque le juge punit votre fils et le rappelle à la sagesse? Quand il a besoin de châtiments extérieurs, après avoir vécu si longtemps dans votre demeure? Eh quoi! vous ne cherchez point à vous cacher, à vous dérober à la vue de vos frères? Comment donc osez-vous encore, dites-le moi, je vous prie, être appelé son père, après l'avoir ainsi livré à ses ennemis, dénué de tout secours, abandonné au mal qui l'a corrompu? Que si vous apercevez un esclave fugitif frapper votre enfant, vous vous indignez, vous vous livrez à la colère; plus violent qu'une bête féroce, vous vous jetez à la face de son agresseur, et lorsque vous voyez chaque jour Satan le frapper, les démons le solliciter au péché, vous vous abandonnez à l'insouciance, votre indignation est nulle, et vous ne l'arrachez point à la gueule de ce monstre cruel. Est-il possédé, vous avez recours à tous les saints, vous suppliez ces anachorètes qui habitent le sommet des montagnes de le délivrer de la fureur des démons, et si le péché le tourmente, le péché plus terrible que ces ennemis, vous n'en êtes nullement troublé? Etre possédé cependant, ce n'est point un malheur; jamais en aucune manière le démon ne peut nous précipiter dans les enfers; bien plus, si nous sommes attentifs et vigilants, si nous supportons ses opprobres avec reconnaissance, cette tentation nous méritera de magnifiques et brillantes couronnes. Qui vit au contraire dans le péché, jamais ne pourra se sauver : sur cette terre il ne mènera qu'une vie ignominieuse, et à sa mort, son châtiment et son supplice seront éternels. Nous le savons et néanmoins nous ne nous occupons ardemment que de choses de peu d'importance, et s'il s'agit de nos intérêts les plus graves, nous restons indifférents. Un malheureux est-il possédé du démon, nous le plaignons; le voyons-nous pécher, nous n'y apportons aucune attention, tandis que nous devrions pleurer et faire entendre nos gémissements. Que dis-je? non seulement nous devrions le plaindre, mais encore l'arrêter, le dompter, lui donner des conseils, l'exhorter, lui inspirer la crainte; nous devrions le reprendre, employer toute sorte de remèdes pour guérir sa maladie, imiter cette veuve dont parle Paul en ces termes : « Si elle a bien élevé ses enfants. » I *Tim.*, v, 10. Et ces paroles de l'apôtre ne s'adressent point seulement à cette veuve, mais à tous les fidèles, lorsqu'il ajoute encore : « Elevez vos enfants dans la crainte du Seigneur. » *Eph.*, vi, 4. Voilà donc le premier et le plus précieux de tous les titres, celui conséquemment que Paul réclame tout d'abord de la veuve. Après cela il ajoute : « A-t-elle exercé l'hospitalité? » — Que dites-vous? Vous demandez qu'une femme veuve exerce l'hospitalité? N'est-ce point

assez qu'elle ait élevé des enfants? — Non, répond-il, il faut de plus, indépendamment du soin qu'elle prend des siens, qu'elle étende sa sollicitude aux étrangers, et qu'elle ouvre sa maison aux voyageurs. Votre mari est mort : le zèle avec lequel vous vous occupiez de lui, consacrez-le aux étrangers. — Et si elle était pauvre, dira-t-on? — Elle ne saurait surpasser en pauvreté la veuve qui, avec un peu de farine et un vase d'huile, reçut le grand prophète Elie. Là aussi il y avait des enfants; mais ni la détresse où elle était, ni la tyrannie de la faim, ni l'imminence de la mort, ni les soucis de la famille, ni la viduité, ni aucun autre motif ne fut un obstacle pour l'esprit hospitalier de cette femme.

12. Aussi recherche-t-on partout, non l'abondance des ressources, mais la générosité des sentiments. Le cœur large et libéral, fût-il le plus pauvre de la terre, pourra s'élever au-dessus de tous par sa générosité, sa charité et ses sentiments de libéralité. En revanche, le cœur étroit, parcimonieux et qui rampe sur la terre, possédât-il les plus grandes richesses, surpasse tous les autres par sa pauvreté et son indigence. C'est pourquoi, en de pareilles occasions, il se récuse et reste en arrière. Et de même que l'indigence du pauvre ne saurait l'empêcher de faire l'aumône, à cause de la richesse de son cœur; de même l'abondance du riche ne saurait lui faciliter la bienfaisance, à cause de la pauvreté de son cœur. Les exemples sont là sous la main. La veuve qui n'avait qu'un peu de farine reçut le Prophète, et Achab, dont les possessions étaient si étendues, convoita même le bien qui ne lui appartenait pas. De la sorte, ce n'est pas l'abondance des richesses, mais la richesse du cœur qui nous donne la facilité de faire l'aumône : d'autant plus que la veuve de l'Evangile, avec ses deux oboles, laissa derrière elle bien des riches et ne fut en rien empêchée par la pauvreté. Au contraire, la pauvreté augmenta le prix de son aumône. Ce que Paul exprime en ces termes : « Leur extrême pauvreté a répandu avec profusion les richesses de leur simplicité. » II *Corinth.*, VIII, 2. Il ne faut point, en effet, s'arrêter à cela, qu'elle donna deux oboles, mais à ce qu'ayant pour toute richesse ces oboles, au lieu de les ménager, elle donna tout ce qu'elle possédait, et à cause de cela admirer et exalter sa conduite. Ce n'est donc pas de fortune, mais de bonne volonté que nous avons besoin, lorsque nous recevons des étrangers. Quand la bonne volonté y est, il ne saurait résulter de la pauvreté aucune tache; de même quand elle n'y est pas, il ne saurait résulter de l'abondance aucun avantage. — Que dites-vous là? Mais la veuve est occupée de ses enfants, et dès lors elle ne pourrait soigner des étrangers. — C'est précisément pour cette raison qu'il lui sera facile de le faire, ses enfants lui venant en aide dans l'accomplissement de ce devoir, et partageant avec elle cette tâche si belle. Par conséquent, ce ne sera point pour elle un obstacle à l'hospitalité, mais plutôt un soulagement que le nombre des enfants, la multiplicité des mains donnant à ce service une facilité particulière. Ne me parlez pas d'une table somptueuse : que l'on accueille l'étranger dans sa maison, qu'on lui offre ce que l'on possède, qu'on lui témoigne une généreuse cordialité, on aura le mérite d'une hospitalité irréprochable. S'il suffit d'un verre d'eau froide pour gagner le royaume des cieux, accueillir quelqu'un sous son toit, partager avec lui sa table, lui donner un lieu de repos, quelle récompense cela ne méritera-t-il pas, je vous le demande? Et remarquez la précision de Paul; il ne réclame pas seulement l'hospitalité, mais une hospitalité exercée avec franchise, sympathie et cordialité. Car, après ces mots : « Si elle a pratiqué l'hospitalité, » il ajoute : « A-t-elle lavé les pieds des saints? » Il ne convient pas que, superbement assise, elle confie à ses suivantes le soin de l'étranger; elle doit mettre elle-même la main à l'œuvre, ravir ce fruit précieux et n'abandonner à personne ce magnifique trésor. — Et comment cela pourrait-il se faire? demandera-t-on. Si elle est d'une famille noble, illustre, éclatante et renommée, lavera-t-elle elle-même les pieds de ses hôtes? Cela ne serait-il pas honteux? — Il serait honteux de ne pas le faire, ô homme! Vous avez beau vanter sa noblesse, l'illustration, l'éclat de sa race, elle partage la même nature que l'étranger, elle est de même condition et de même va-

leur que celui auquel elle dispense ses soins.

13. Songez quel était celui qui lava les pieds des disciples, et ne me parlez plus de noblesse. Le Maître commun de l'univers, le Roi des anges, lava les pieds de ses disciples, en se ceignant d'un linge; non seulement les pieds de ses disciples, mais encore ceux du traître lui-même. Voyez-vous la distance qu'il y a entre celui qui lavait et ceux qui étaient lavés? Eh bien, il faut franchir toute cette distance; et le Maître lava le serviteur, afin que la servante ne rougît pas de traiter de même son semblable. Il lava aussi les pieds du traître, afin que vous ne puissiez pas alléguer la condition vile et méprisable de celui qui serait l'objet de cette attention. Quelque vil et méprisable qu'il soit, il ne le sera pas néanmoins comme Judas, il ne vous aura pas traité comme Judas a traité son maître, ne répondant à une infinité de bienfaits que par la trahison. Et pourtant le Sauveur lui lava les pieds, quoiqu'il prévît toutes ces choses, nous obligeant par là, quels que fussent notre rang, notre éclat, notre illustration, quelle que fût la bassesse de ceux qui devaient frapper à notre porte, à ne pas refuser nos soins pour ce motif, à ne pas rougir de la vileté de leur condition. Vous, ô femmes, voyez-vous une personne vous venir en aide dans les affaires séculières, et vous assister devant la justice ou dans toute autre circonstance, vous courez au-devant, vous lui faites le plus bienveillant accueil, vous baisez ses mains, vous prodiguez votre argent, vous remplissez à son égard l'office de servante : voyez-vous au contraire le Christ se présenter, vous hésitez et vous mettez de la mauvaise grâce à lui accorder vos soins. Si vous n'apercevez pas dans l'étranger le Christ lui-même, ne le recevez pas; si vous y découvrez le Christ, ne rougissez pas de laver les pieds du Christ.

Ne voyez-vous pas combien de personnes outragées se réfugient au pied des statues? Cependant la matière est insensible, le bronze n'a pas d'âme; mais, parce que ces statues reproduisent les traits des empereurs, l'on espère recueillir à leurs pieds quelque assistance. Et vous, quand vous apercevez, non pas une matière inerte, non pas des pieds insensibles, mais une statue vivante, portant en elle-même votre Roi, se présenter devant vous, vous ne courez point vers elle, je vous le demande; vous ne saisissez point ses pieds, et vous ne l'environnez pas de toute sorte d'égards! Et comment une telle conduite serait-elle excusable? Combien n'est-elle pas plûtôt ignominieuse? Songez donc de qui vous êtes l'émule par cet orgueil, par cette enflure arrogante, en rougissant d'accorder vos soins à un étranger. C'est du diable que vous êtes l'émule, car son mal à lui c'est l'orgueil. Lorsque vous vous empressez, songez que vous imitez votre Seigneur, et que vous accomplissez un des actes du Christ. Or, quelle honte, quel opprobre y a-t-il, s'il vous plaît, à se montrer l'émule du Seigneur? La honte consiste à rougir de cette conduite, à estimer un opprobre ce que le Christ a fait. Ils peuvent beaucoup les pieds des saints, lorsqu'ils entrent dans une demeure, ils en sanctifient le pavé et ils y apportent des trésors incalculables; ils guérissent les infirmités naturelles, ils apaisent la faim, ils y introduisent l'abondance. Ainsi les pieds d'Elie, lorsqu'ils pénétrèrent dans la maison de la veuve, y firent éclore une fertilité merveilleuse, étrange, inouïe. Le prophète fit de cette maison un champ, et du vase de la veuve une aire. On vit alors un nouveau genre de semaille et de moisson : la semence était reçue par la bouche du juste, et cette semence était recueillie avec une abondance inépuisable par le vase lui-même. Elie semait de la farine, et il moissonnait de la farine : il n'eut besoin ni de joug, ni de charrue, ni de sillons, ni de pluie, ni d'air, ni de faucille, ni d'aire, ni de gerbes, ni de van pour discerner la paille du grain, ni de meule pour le broyer; en un instant il trouva dans l'urne le résultat de toutes ces choses, et deux sources, l'une de farine et l'autre d'huile, jaillirent sans interruption à la voix du prophète.

Exemple tiré de la veuve recevant le prophète Elie.

14. Tels sont les bienfaits des saints; ils ne leur coûtent rien et produisent l'abondance. Les fruits que l'on recueille de la terre se consument; mais on avait beau puiser tous les jours à ces sources, elles ne tarissaient pas; plus on y recourait, plus elles jaillissaient abondantes. Voilà ce que nous donnent les pieds des saints, ou plu-

tôt ils nous donnent bien davantage; et, si je ne devais pas prolonger ce discours, j'énumérerais bien des faveurs de ce genre. Mais si les personnes qui les honorent en reçoivent de tels bienfaits, celles qui les méprisent attirent sur leur tête de redoutables châtiments et d'inexorables flammes. Et où en est la preuve? Ecoutez le Christ lui-même dire à ses disciples : « En quelque cité et en quelque maison que vous entriez, demandez quels en sont les habitants les plus dignes, et restez-là; et en y entrant, dites: Paix à cette maison. » *Matth.,* x, 11-12. Afin que vous ne disiez pas : Je dépense mon argent, je consume mon patrimoine en dressant une table pour les étrangers, le Sauveur met tout d'abord celui-ci en mesure de vous offrir en entrant des dons et des présents, qui surpassent toute richesse. Et ces dons, quels sont-ils? La paix, car il n'y a rien qui lui soit comparable. Voyez-vous avec quels trésors le saint entre dans une maison? C'est là une simple parole, et elle est le principe d'une infinité de biens. Où trouver plus de sécurité que dans une maison où règne la paix? Et la paix, les saints la souhaitent à tous ceux qui les accueillent, pour que nous la possédions non-seulement à l'égard les uns des autres, mais encore à l'égard de nous-mêmes. Souvent, en effet, nous sentons la guerre dans notre âme, nous sommes troublés sans que personne nous importune, et les mauvaises pensées ne cessent de nous assaillir. Or, cette parole des saints apaise ce combat, et rétablit en nous ce grand calme. A peine est-elle prononcée que toute convoitise diabolique, que tout sentiment pervers s'évanouit de notre âme; de façon que l'on reçoit plus que l'on ne donne. « S'ils vous reçoivent, poursuit le Sauveur, que la paix descende sur eux; s'ils ne vous reçoivent pas, secouez la poussière de vos pieds. En vérité, je vous le dis, le sort de Sodome et de Gomorrhe sera plus supportable en ce jour que le sort de cette cité. » *Matth.,* x, 13-15. Voyez-vous quelles flammes attire sur nos têtes le mépris pour les pieds des saints? Aussi nous est-il ordonné de les laver, afin d'acquérir par ces égards un grand crédit auprès de Dieu : en même temps cette recommandation nous rappelle d'accomplir par nous-mêmes tous les devoirs de l'hospitalité. Imitez Abraham, devenez la fille de ce patriarche qui, possédant trois cent dix-huit esclaves, partagea avec son épouse le fruit de l'hospitalité; car, tandis qu'il amenait la génisse, elle pétrissait la farine. Marchez, vous aussi, sur leurs traces : outre les aumônes en argent, les soins accordés aux nécessiteux, ils reçoivent une belle récompense. C'est pour cela que les apôtres conférent ce ministère aux sept diacres, parmi lesquels était Etienne. Pourtant ceux-ci ne donnaient rien aux pauvres de ce qui leur appartenait; ils leur répartissaient selon la justice ce qu'ils avaient reçu d'autrui, et n'en méritèrent pas moins une récompense précieuse, pour avoir administré avec sagesse et un zèle parfait les biens que d'autres avaient donnés.

15. Devenez donc à votre tour un bon administrateur de vos biens, afin d'être doublement récompensé et pour votre générosité, et pour la sagesse de votre administration. N'ayez point honte de servir le pauvre de vos propres mains. Le Christ n'a point honte de tendre la sienne et de recevoir en la personne du pauvre; et vous auriez honte de tendre votre main et de donner quelques pièces de monnaie! Et ne serait-ce pas de la dernière folie? Une seule chose est ignominieuse, la perversité, la cruauté, l'inhumanité; quant à la générosité, à la charité, à l'humanité, et au service des nécessiteux, nous n'en recevrons que plus d'éclat. Plus vous serez riche et opulent, plus on fera votre éloge, lorsque vous vous abaisserez jusqu'aux pauvres et aux misérables; et non-seulement les hommes le feront, mais encore les anges, et le Seigneur des anges; et non-seulement il vous louera, mais encore il vous accordera une double récompense; car, outre le prix de votre charité, il préparera à votre humilité de splendides couronnes. Par conséquent, ne rougissons pas de servir les pauvres, et ne refusons pas de laver les pieds des étrangers : nos mains sont sanctifiées par un semblable ministère; et si, au sortir de ces actes de charité, vous élevez vos mains pour prier, Dieu, en les voyant, sera plus tôt fléchi, et exaucera votre demande. Donner de l'argent, bien des gens peuvent le faire; mais servir par soi-même les

indigents, le faire avec générosité, amour et esprit de fraternité, c'est une chose qui exige beaucoup de grandeur d'âme et de philosophie. Et voilà ce que Paul réclame lorsqu'il nous ordonne de compatir à ceux qui éprouvent la tribulation, la pauvreté, l'infortune, comme si nous étions en butte aux mêmes maux. « Compatissez aux prisonniers, dit-il, comme si vous étiez enchaîné avec eux. » *Hebr.*, XIII, 3.

Pourquoi l'Apôtre ne termine-t-il point ici son discours? Pourquoi ajoute-t-il encore : « Si elle a soulagé les affligés, si elle s'est appliquée à toute sorte de bonnes œuvres. » I *Tim.*, V, 10. Que signifient ces mots : *Si elle s'est appliquée à toute sorte de bonnes œuvres?* Si, par exemple, elle pénètre dans les prisons pour y visiter les captifs, si elle visite les malades, console les affligés, encourage les cœurs abattus, si enfin elle fait dans la mesure de son pouvoir tous ses efforts, et n'omet absolument rien pour travailler au salut et au soulagement de ses frères. Si Paul exige d'une femme veuve tant de bonnes œuvres, quelle excuse sera la nôtre, à nous, hommes qui ne faisons pas ce que Paul exige de simples veuves. Mais, dira peut-être quelqu'un, comment l'Apôtre exige-t-il d'une femme veuve une telle perfection, puisque, en écrivant sur la virginité, il n'a rien dit de semblable? C'est qu'il demande des vierges une philosophie bien supérieure à celle-ci. En disant : « La femme est divisée, tandis que la vierge... La jeune fille qui n'est pas mariée s'occupe des choses qui regardent le Seigneur, de manière à plaire au Seigneur; je vous dis ceci pour vous porter à une chose honnête, et qui vous permette plus facilement de prier Dieu sans obstacle; » I *Corinth.*, VII, 34-35; en disant cela, Paul signifie simplement que la vierge, après avoir une fois renoncé à toutes les choses de ce monde, doit consacrer à Dieu son âme tout entière, n'avoir plus rien de commun avec la terre, ne plus s'occuper d'aucun intérêt matériel, et entièrement détachée de tout, employer ses loisirs sans exception aux choses spirituelles. Du reste, la parabole des dix vierges nous a montré cette même vérité. C'est pour n'avoir pas eu d'huile que quelques-unes furent exclues de la chambre nuptiale. Or, l'huile représente l'humanité, la charité, la bienfaisance, la protection des personnes injustement traitées, et la consolation des affligés. Les vierges qui ne possédaient point ces vertus durent se retirer et renoncer à la fête des noces.

Exhortation à l'aumône.

16. Instruits de ces choses, hommes et femmes, vierges, jeunes filles, femmes mariées, veuves, livrons-nous tous avec zèle à l'exercice de la charité; ne disons pas : Un tel est vicieux et indigne de tout bien, un tel est de condition vile, un tel est méprisable; ne considérez pas la dignité du nécessiteux, mais seulement ses besoins. Quelque vil, méprisable et dédaigné qu'il soit, le Christ vous réservera la même récompense que si le bien eût été fait à lui-même. Il ne veut pas, en effet, que nous jetions les yeux sur la qualité des personnes à qui nous faisons du bien. Ecoutez ses paroles : « Vous m'avez vu ayant faim, et vous m'avez nourri. » *Matth.*, XXV, 35. Et, ceux-ci répondant : « Quand donc vous avons-nous vu ayant faim, et vous avons-nous nourri? » il ajoute aussitôt : « Toutes les fois que vous l'avez fait à l'un de ces petits, vous l'avez fait à moi-même. » *Ibid.*, 37-40. Ainsi donc, aucun prétexte ne nous est laissé, pour que nous ne puissions pas dire : Où trouver maintenant un autre Elie, où trouver un autre Elisée? Donnez-moi de ces hommes et je les accueillerai avec empressement, et je n'hésiterai point à leur laver les pieds, et j'aurai pour eux toute sorte d'attentions. Pour que nous ne parlions pas de la sorte, chose bien plus remarquable, le Maître d'Elie, d'Elisée et de tous les prophètes, nous promet de se présenter à nous en la personne des pauvres. « Toutes les fois que vous l'avez fait à l'un de ces petits, dit-il, vous l'avez fait à moi-même. » Et ne passez point à côté de cette parole. Dans ce texte : « Vous m'avez vu ayant faim, et vous m'avez nourri, » quatre motifs de faire l'aumône sont indiqués : la dignité de celui qui la demande, puisque c'est le Seigneur lui-même; l'urgence du besoin, puisqu'il souffre la faim; la facilité de la charité, puisqu'il ne demande que la plus simple des nourritures, du pain seul et non des aliments raffinés; la grandeur de la récompense, puisqu'il nous promet

Quatre motifs doivent nous engager à faire l'aumône.

son royaume en retour de ce léger bienfait. Seriez-vous inhumain, cruel, impitoyable, respectez, nous dit-il, la dignité du suppliant. Cette dignité ne vous fléchit-elle pas, que le malheur au moins vous émeuve ! Le spectacle du malheur lui-même ne vous inspire-t-il aucune pitié, exaucez la demande, puisqu'il en coûte si peu. La dignité, l'urgence du besoin, la facilité avec laquelle on peut y remédier, n'ont-elles pu vous persuader, que la grandeur des biens promis vous décide à secourir l'indigent. Vous voyez ces quatre motifs, capables d'émouvoir une pierre elle-même, un avare, un homme aveuglé, sans cœur, le plus insensible des hommes. Quelle excuse restera-t-il donc à ceux qui, après ces exhortations et ces conseils, méprisent les nécessiteux ?

Jésus-Christ pour nous nourrir ne ménage point sa propre chair.

Je dirai encore autre chose. Que les initiés écoutent. Lorsqu'il s'agit de vous nourrir, il ne ménage pas, Lui, sa propre chair; lorsqu'il s'agit de vous abreuver, il ne ménage pas son sang, il ne le refuse pas; et vous refuseriez du pain et un breuvage ! Et comment vous excuserait-on, vous qui, tout en recevant des biens si précieux, regrettez des biens si méprisables ? Prenez garde qu'après avoir refusé souvent de donner au Christ pour votre avantage, vous ne donniez au diable pour votre malheur. Car lorsque nous ne donnons pas aux pauvres, nous donnons aux sycophantes; plus d'une fois des voleurs, des esclaves scélérats, nous ravissent nos biens et s'enfuient; d'autres vicissitudes encore nous en dépouillent. Evitons nous-mêmes ces dangers. La mort survenant nous emporte, privés de tout. Pour qu'il n'en soit pas ainsi, commençons par donner au Christ, qui nous implore, déposant nos trésors en lieu sûr, afin de n'avoir rien à craindre, ni pour leur conservation, ni pour les intérêts. Non-seulement, en effet, le Christ nous conserve fidèlement ce qu'il reçoit, mais il nous le rend avec un intérêt considérable. Ne croyons donc pas entamer notre patrimoine, en faisant l'aumône; loin d'être entamé, il augmente : loin d'être dépensé, il grandit; véritable négoce, véritable semence; ou plutôt opération plus profitable et plus sûre que l'une et l'autre de ces choses. Le négoce doit compter avec les vents, les flots de la mer, et de nombreux naufrages; les semences, avec la sécheresse, la pluie et les autres intempéries de l'air; tandis que les biens déposés entre les mains du Christ sont au-dessus de tous les piéges. Personne ne saurait lui arracher des mains ce qu'il a une fois reçu; ces richesses demeurent la source pour nous de fruits nombreux et inestimables, d'une riche moisson, que nous recueillerons au temps voulu. « Celui qui sème avec parcimonie récoltera avec parcimonie; celui qui sème dans les bénédictions récoltera dans les bénédictions. » II *Corinth.*, IX, 6. Donnons donc avec abondance afin de récolter de même et de jouir de la vie éternelle. Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire, puissance, honneur soient au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.

Amen.

HOMÉLIE

SUR

ÉLIE ET LA VEUVE

AVANT-PROPOS

Nous ne pouvons rien dire de l'époque ou de l'année dans laquelle l'homélie suivante a été prononcée; rien non plus ne nous permet de reconnaître si elle l'a été à Antioche ou à Constantinople. Ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'elle est authentique et digne de saint Chrysostome. L'orateur traite d'un sujet qui lui est habituel, à savoir : de l'hospitalité et de l'aumône, devoirs qu'il a toujours comptés parmi les principaux de la vie chrétienne.

HOMÉLIE.

D'Elie, de la veuve et de l'aumône.

1. Dans les jours où nous jeûnions tous, quoique je me fusse plusieurs fois proposé de vous entretenir de l'aumône, j'en ai été empêché, le soir qui survenait mettant un terme au cours de notre parole. Sans doute Dieu a permis qu'il en fût ainsi en vue de notre utilité et pour renvoyer au jour présent toute exhortation sur ce sujet. Il ne voulait pas que ce festin sur l'aumône vous fût offert, tandis que l'assemblée était incomplète. Ce n'est pas que nous ayons aujourd'hui quelque chose de grand et de remarquable à dire; mais elle est vraiment grande et remarquable la vertu de l'aumône. Il est considérable le crédit dont elle jouit auprès de Dieu : quand elle règne sur notre vie, elle pénètre en quelque sorte en toute liberté dans les célestes parvis; et les puissances préposées à la garde des portes des cieux, lorsqu'elles aperçoivent l'aumône se présenter, lui ouvrent ces portes avec un profond respect, et les ouvrent à cause d'elle aux autres vertus; au lieu que si elles voient celle-ci venir sans l'aumône, elles leur en refusent l'entrée. La preuve de ceci nous est fournie par les vierges de l'Evangile, qui ne purent entrer dans la chambre du divin Epoux, parce qu'elles n'avaient point dans leur lampe l'huile suffisante.

Et veuillez remarquer la différence : sans la virginité, l'aumône a introduit ses disciples dans le ciel; ce que la virginité sans l'aumône n'a pu faire. Puis donc que la vertu de l'aumône est si grande, entretenons-nous de cette vertu avec tout le zèle dont nous serons capable. Ce serait une manière excellente et expéditive pour vous y exhorter, que de vous conduire chez la veuve à Sarepta de Sidon. Les leçons en paroles sont moins persuasives que les leçons en action, et voilà pourquoi cette veuve serait pour nous en cette matière un maître parfait. Pour nous, c'est en paroles que nous vous exhortons; celle-ci pourra vous instruire par les actes, de même

Saint Jean Chrysostome nous rappelle les deux veuves dont il

est fait mention dans le Nouveau et dans l'Ancien Testament.

que cette autre veuve qui s'en rapproche tant par ses mœurs. En effet, il y a deux veuves, celle du Nouveau Testament, qui donna deux oboles, et celle de l'Ancien Testament, qui eut l'honneur de recevoir le Prophète. Toutes deux s'élevèrent au même degré de philosophie, déployèrent la même générosité, nous montrant par la similitude de leurs vertus, les rapports étroits des deux Testaments. De même que ces rochers élevés, environnés d'anses et qu'on appelle phares, où des feux brillent toute la nuit, dirigent, par l'éclat de leur lumière, les navigateurs errant sur les flots, vers un port sûr; de même ces femmes, environnées elles aussi de générosité, appellent par l'éclat de leur grandeur d'âme, les hommes plongés dans une nuit épaisse; car notre vie n'est au fond qu'une nuit, selon ce mot de Paul : « La nuit a précédé, et le jour approche. » *Rom.*, XIII, 12. Elles appellent, dis-je, les hommes plongés dans d'épaisses ténèbres, errant sur l'océan de la cupidité et sur le point de faire naufrage, elles leur offrent auprès d'elles la sécurité; le feu de l'humanité ne cesse de briller en elles, elles conservent toujours ardente la flamme de la charité.

2. Mais nous parlerons de l'une de ces veuves dans une autre occasion; aujourd'hui nous ne vous entretiendrons que de celle de l'Ancien Testament. Au surplus, en faisant l'éloge de l'une, nous tresserons des couronnes à l'autre; car là où le mérite est égal, les louanges sont communes. Or, il s'éleva en ce temps-là une famine cruelle; ce n'est pas que la terre épuisée refusât des moissons, mais les péchés des hommes avaient détourné les dons de Dieu. Il s'éleva donc une famine cruelle, une famine des plus épouvantables. C'est le grand Elie qui l'amena; il l'appela comme un serviteur terrible, afin de châtier les hommes qui outrageaient le Seigneur. Ou plutôt les crimes des Juifs l'appelèrent, et la bouche du prophète lui ouvrit la carrière. « Vive le Seigneur Dieu, s'écria-t-il, il ne pleuvra plus, si ce n'est par mon ordre. » III *Reg.*, XVII, 1. Le fléau était insupportable; non-seulement le sein de la terre avait été frappé de stérilité par la terrible voix du Prophète; mais le cours des fleuves était suspendu, et tous les torrents desséchés.

Description de la sécheresse qui régnait alors en Israël.

De même qu'une fièvre excessive et brûlante ne se borne pas à consumer à la surface le corps qu'elle a envahi, et pénètre dans l'intérieur des os eux-mêmes; ainsi la sécheresse qui régnait alors, après avoir brûlé la terre à la surface, pénétrait jusque dans ses entrailles et y dévorait toute l'humidité. Que dit donc le Seigneur au Prophète? « Lève-toi, va dans Sarepta, ville de Sidon ; là j'ordonnerai à une femme veuve de te nourrir. » III *Reg.*, XVII, 9. Qu'est cela ? Il ne rencontre nulle part dans sa patrie de libéralité, et vous l'envoyez dans une terre étrangère, chez une femme veuve! Serait-elle opulente, serait-elle au comble de la richesse, serait-elle même l'épouse du roi, ses greniers regorgeraient-ils de provisions, est-ce que la crainte de la famine ne rend pas son cœur plus sec que ne l'est la terre? C'est pour que le Prophète ne dît et ne pensât rien de semblable, qu'il fut d'abord nourri par des corbeaux; par là le Seigneur lui tenant en quelque sorte, ce langage : Si j'ai mis des êtres privés de raison dans une disposition hospitalière à ton égard, à plus forte raison inspirerai-je ces sentiments à un être raisonnable.

3. Voilà pourquoi les corbeaux précédèrent la veuve. Quel spectacle que celui du prophète devenu le suppliant d'une femme, que cette âme divine et vaste comme le ciel, que ce grand et généreux Elie se présentant comme un vagabond et un mendiant, à la porte de la veuve; que cette bouche, qui avait fermé le ciel, tenant le langage des mendiants : Donnez-moi du pain, donnez-moi de l'eau! C'est pour vous apprendre qu'il n'y a nulle part autant de bienveillance que dans la maison d'une femme veuve, que dans une chaumière où règne la pauvreté, qui n'a rien de commun avec les richesses, ni avec les maux qui en résultent. Oui, ce lieu était exempt de tumulte, rempli de philosophie et plus calme que les ports les plus calmes. Telles sont principalement les habitations que recherchent les âmes des saints. Le Prophète alla donc trouver cette veuve qui devait servir de leçon aux Juifs inhospitaliers; il alla trouver cette veuve, montrant par là que les Juifs subissaient avec justice ce châtiment. En effet, lorsque Dieu veut

punir des coupables, il ne se contente pas de les frapper, et il ne lui suffit pas de la sentence de son propre jugement; mais il se justifie aux yeux des hommes par les événements, transformant en quelque sorte le sentiment de la foule, en un commun tribunal. De même que les magistrats, lorsqu'ils ont à prononcer une condamnation capitale, prennent place sur un siége élevé, font rouler les toiles, appellent autour d'eux la ville entière, instruisent ainsi comme sur un théâtre public, le procès de l'accusé exposent leurs interrogations à tous les yeux et à toutes les oreilles, font lire publiquement le récit de ses forfaits, s'efforcent d'obtenir de lui l'aveu accusateur de ses crimes, et portent enfin la sentence; ainsi Dieu, du haut des décrets de l'Ecriture, comme d'un siége élevé, appelant autour de lui la terre entière, offre à tous les yeux et à toutes les oreilles l'enquête qu'il fait sur nos péchés, et, au lieu d'ordonner la lecture de quelques mémoires et de produire quelques écrits, il nous place en face du crime des coupables.

4. Lorsqu'il était au moment de lancer contre les Sodomites ses foudres terribles, et d'exterminer des villes et des peuples entiers de la contrée qu'ils occupaient, au moyen de ces flammes épouvantables; lorsqu'il allait faire tomber cette pluie nouvelle et étrange, bien plus terrible que la première, et que le soleil vit pour la première et unique fois; avant d'infliger ce châtiment, le Seigneur nous montre la perversité des coupables, non par la lecture de quelque écrit, comme je le disais tout à l'heure, mais en plaçant les crimes eux-mêmes sous nos yeux. S'il envoya des anges, ce ne fut pas seulement pour qu'ils sauvassent Loth; ce fut encore pour mettre en relief la perversité des Sodomites; et c'est ce qui arriva. Dès que Loth eut reçu les anges, tous les habitants se mirent à entourer et à assiéger la maison hospitalière. Ce qui les poussait à ce siége était une passion infâme, une convoitise ignoble et en dehors des lois de la nature et de l'âge; car, outre les jeunes gens, il y avait là des vieillards; et ni leurs cheveux blancs ne calmaient leur rage, ni la vieillesse n'éteignait leur fureur; c'était un naufrage dans le port, dans la vieillesse, une infâme convoitise. Ils ne s'arrêtèrent pas encore à ce degré de perversité. Loth, ayant promis de leur livrer ses filles, ils ne se retirèrent pas pour cela, ils insistèrent, disant qu'ils ne céderaient pas avant qu'on leur eût livré ces hommes, et ils le menaçaient des plus grandes calamités, lui qui s'était engagé à leur donner ses propres filles par respect pour ses hôtes. Voyez-vous le Seigneur montrer dans toute son étendue la corruption des Sodomites, avant que de lancer contre eux le châtiment? De crainte que les voyant soumis, vous ne vous attendrissiez ensuite sur eux à cause de la grandeur du désastre, et que vous n'accusiez avec eux le Seigneur; pour que vous les condamniez comme Dieu lui-même, il nous montre par avance leur iniquité, nous arrache tout sentiment de pitié, et nous éloigne de toute commisération à leur égard. Il fait de même maintenant au sujet du Prophète. Afin qu'à la vue des Juifs consumés par la famine, vous ne soyez point touchés de compassion, il vous montre leur inhumanité, leur barbarie, leurs sentiments si peu hospitaliers. Non-seulement ils repoussaient le prophète, mais ils menaçaient de le mettre à mort, comme le prouvent les paroles de Dieu. Il ne se borna pas à lui dire : « Retire-toi; » mais : « Cache-toi. » Ce n'est pas assez pour ton salut que de fuir; il faut de plus te cacher de ton mieux; tu as affaire au peuple juif, à un peuple qui a soif du sang des prophètes, qui est exercé à égorger les saints, qui a toujours souillé ses mains du sang des Voyants. Quand il l'envoyait loin de la Judée, il lui dit : « Va et cache-toi; » mais lorsqu'il l'envoie vers la veuve, il dit · « Je lui ordonnerai... » III *Reg.*, XVII, 3-9. Ainsi, quand Elie doit fuir de la Judée, il lui est enjoint de prendre toute sorte de précautions; quand il doit se réfugier auprès de la veuve, il lui est enjoint d'y aller en toute sécurité et confiance.

Raison pour laquelle, rejeté des infidèles le Prophète est reçu par une femme veuve

5. Outre ce dessein du Seigneur, on peut en remarquer encore un autre dans la présence du Prophète auprès de la veuve. De crainte que plus tard quelques hommes voyant le Christ, après ces nombreux et ineffables bienfaits envers la Judée, après les morts sans nombre qu'il

avait rappelés à la vie, les aveugles auxquels il avait rendu la vue, les lépreux qu'il avait guéris, les démons qu'il avait chassés, après son admirable et salutaire doctrine, persécuté par ceux qu'il avait comblés, et honoré par des gentils qui n'avaient rien vu ou entendu de semblable, de crainte, dis-je, qu'à cette vue on ne fût dans l'étonnement et dans l'embarras, et que l'on n'estimât cette chose incroyable, le Seigneur donne longtemps auparavant un exemple de l'ingratitude des Juifs par l'histoire de ses serviteurs, et nous fait connaître la générosité des nations. Ainsi Joseph, que ceux-là même auxquels il apporte de la nourriture ont tenté de mettre à mort, un barbare l'élève au plus haut degré d'honneur. Ainsi Moïse, que les Juifs comblés par lui de bienfaits avaient chassé, est accueilli par Jothor, par un barbare qui le traite avec la plus grande générosité. Ainsi David, qui est chassé par Saül après avoir tranché la tête de Goliath et bravé mille dangers qu'il avait détournés plus d'une fois loin de son roi et de son peuple, Anchus, un roi barbare, l'accueille et le traite avec les honneurs les plus grands. Ainsi maintenant Elie, que les Juifs repoussent, est accueilli par une veuve.

Quand donc vous verrez le Christ repoussé par les Juifs et accueilli par les gentils, connaissant les figures antiques, ne soyez pas surpris de la vérité. Vous avez entendu aujourd'hui même le Christ énoncer cette même chose. Il disait, en effet, aux Juifs qui s'indignaient : « Il y avait bien des veuves aux jours d'Elie, et Elie ne fut envoyé vers aucune d'elles, si ce n'est vers la veuve de Sarepta, au pays de Sidon. » *Luc.*, IV, 25. On demandera peut-être ici pourquoi Dieu a permis qu'un homme si zélé pour sa gloire fût à ce point dans les angoisses et les épreuves; l'envoyant tantôt vers le torrent, tantôt vers la veuve, tantôt dans un autre endroit, et l'obligeant ainsi, comme s'il s'agissait d'un banni, à passer d'un lieu dans un autre. Qu'il ait été dans l'affliction et dans l'angoisse, écoutez ces paroles de Paul : « Ils ont erré, couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, dans le besoin et dans l'angoisse, dans l'affliction. » *Hebr.*, XI, 37.

Pourquoi donc a-t-il permis qu'il fût éprouvé de la sorte ? Si Elie eût demandé ce fléau, afin de punir les Juifs des offenses commises par eux envers lui, on aurait raison de dire qu'il expérimente l'épreuve et l'affliction pour devenir plus doux et se relâcher de sa dureté : mais s'il n'a conservé aucun ressentiment de leurs injures, si leur impiété et leurs outrages envers le Seigneur, le consumant en quelque sorte, il a fait tomber sur eux ce désastre, pourquoi donc aussi partage-t-il leurs malheurs et ne jouit-il pas d'un parfait repos et d'une tranquillité parfaite? C'est que si, le Prophète, tandis que les Juifs étaient accablés et dévorés par la famine, eût joui du calme et d'une nourriture abondante, on eût peut-être attribué ce fléau à sa cruauté, il n'eût pas semblé extraordinaire qu'un homme au comble de la prospérité, trouvât ses délices dans les maux d'autrui. Voilà pourquoi Dieu permit qu'il goûtât du fléau, qu'il expérimentât les maux survenants, qu'il endurât la faim, pour montrer qu'un zèle divin, et non le souci de la nourriture, préoccupait le Prophète. Affligé, dans le besoin, éprouvé, tourmenté comme il l'était, il aurait certainement révoqué sa sentence si elle n'eût eu pour principe le zèle ardent dont il était animé. Aussi lui était-il plus agréable de souffrir lui-même, sauf à voir les Juifs corrigés, que de les voir délivrés du fléau qui les accablait et revenir à leur impiété première.

6. Tels sont pourtant les cœurs des saints; pour l'amendement des autres, ils exposent leur propre sécurité. C'est donc pour nous ôter toute raison de dire qu'Elie avait, par inhumanité, provoqué cette famine, que Dieu permit qu'il en partageât les souffrances; c'est aussi pour faire connaître la philosophie du Prophète. En outre, les miracles ayant pour effet d'exalter ceux qui les opèrent, et inspirant à ceux qui en sont les témoins la pensée de voir dans les thaumaturges des êtres supérieurs à l'humanité, le Seigneur a remédié à ces deux inconvénients en laissant la nature dans toute sa faiblesse. Que cela soit, il est facile de le montrer par les paroles de Paul. Et d'abord, que les miracles exaltent, le texte suivant le prouve : « De crainte que la grandeur de mes révélations ne m'enorgueillît, l'aiguillon

de ma chair me fut donné, l'ange de Satan vint me souffleter; » ensuite, que les miracles portent ceux qui en sont témoins, ou qui en entendent parler, à concevoir des thaumaturges une idée extraordinaire, en voici la preuve. Après avoir parlé de ses révélations, l'Apôtre ajoute : « Si je voulais me glorifier, je ne serais pas un insensé, car je dirais la vérité. » — Et pourquoi ne le faites-vous pas? — « Mais je m'abstiens, de peur que quelqu'un ne m'estime au-dessus de ce qu'il voit en moi, ou de ce qu'il entend dire de moi. » II *Corinth.*, XII, 6-7. Afin donc qu'il n'arrivât rien de pareil à Elie, — car, tout prophète qu'il était, il était homme néanmoins, — à côté du miracle Dieu fit ressortir la faiblesse de la nature. En conséquence, celui qui avait commandé aux cieux ne commanda pas à la faim; celui qui avait fermé les entrailles de la terre ne put maîtriser les besoins de l'estomac, il eut besoin d'une pauvre veuve; en quoi vous voyez et la grâce divine et la faiblesse humaine. Indépendamment de cet enseignement, cette circonstance en amène un autre qui n'est pas moins utile. Et quel est-il? Lorsque l'on vous exhortera à imiter le Prophète, ne perdez ni courage, ni confiance, dans la pensée que c'était un homme d'une autre nature, et que telle est la raison pour laquelle il a joui d'un si grand crédit auprès de Dieu. Un écrivain sacré donne la même leçon par ces paroles : « Elie était un homme sujet aux mêmes infirmités que nous. » *Jacob.*, V, 17. C'est comme s'il eût dit : N'estimez pas impossible d'arriver à la même hauteur de philosophie que lui; car il était de la même nature que vous. C'est sa volonté admirable et divine qui l'a élevé au-dessus du reste des hommes.

7. Mais il est temps de revenir à la veuve. « Elie, est-il écrit, vint à Sarepta, dans le pays de Sidon, et il trouva une femme veuve qui ramassait du bois. » III *Reg.*, XVII, 10. Le portique du dehors est digne jusqu'ici de la pauvreté du dedans. Quoi donc! le Prophète retourna-t-il sur ses pas, quand il vit un tel préambule d'hospitalité? Nullement, car il avait entendu l'ordre de Dieu. Il cria après elle, et lui dit : « Prends de l'eau pour moi, » et elle alla en prendre. *Ibid.*, 11. Femme vraiment philosophe et généreuse, et, si j'osais le dire, digne de la grandeur d'âme du Prophète lui-même! Mais non, ce langage n'est pas téméraire, et si cette femme n'en eût pas été digne, elle n'eût pas eu non plus l'honneur de recevoir ce saint homme. De même que le Christ a dit à ses disciples : « En quelque ville et en quelque bourg que vous entriez, demandez quels en sont les habitants honorables et restez chez eux; » *Matth.*, X, 11; de même, c'est parce que Dieu savait que cette femme était plus que tout autre digne de recevoir le Prophète, qu'il envoya ce dernier chez elle de préférence à tout autre. Mais apprécions par les faits la noblesse de cette femme : « Prends pour moi, lui dit-il, un peu d'eau dans ton vase. » Quelle générosité dans cette femme! Qu'elle l'ait écouté, qu'elle soit entrée en conversation avec lui, au lieu de le retenir et d'inviter la ville entière à se venger de cette tête divine, n'y a-t-il pas là de quoi surprendre et frapper d'admiration? Il était, en effet, naturel que les privations causées par le fléau inspirassent à une femme un pareil ressentiment, comme vous le prouvera un exemple pris chez les Juifs. Elisée, le disciple d'Elie, un second Elie, car on pouvait voir Elisée disciple d'Elie fut un second Elie.
dans le disciple la personne du maître, Elisée prophétisa plus tard une famine, il ne la produisit pas comme Elie, mais il en prédit simplement la venue. Que fit le roi qui régnait en ce temps-là? Il se vêtit d'un sac, dit l'Ecriture; le fléau l'avait humilié. Et pourtant, tout humilié qu'il était, ayant entendu une femme se lamenter sur les rigueurs de la famine, il fut en proie à un si violent accès de colère, qu'il s'écria aussitôt : « Que Dieu me traite de la sorte et plus sévèrement encore, si la tête d'Elisée, fils de Saphat, demeure sur ses épaules aujourd'hui. » IV *Reg.*, VI, 31. Voyez-vous le courroux du monarque? Admirez la philosophie de la veuve : elle trouve, non celui qui a prédit la famine, mais celui qui en est l'auteur. Elle est près de la ville, et, loin de se livrer à l'indignation, à la fureur, d'appeler les autres à la vengeance, elle se prête à sa demande avec la plus grande douceur.

8. Vous savez bien qu'il nous arrive souvent, lorsque nous sommes préoccupés par quelques



besoins, de ne pas voir avec plaisir nos amis eux-mêmes, d'aller jusqu'à nous emporter contre eux. Quand il survient un grand malheur, la lumière elle-même semble nous être à charge. Un exemple emprunté à l'histoire des Juifs nous servira encore à le comprendre. Moïse vient promettre aux Juifs des biens sans nombre, la fin de la tyrannie, la liberté, le retour dans leur ancienne patrie. « Et le voyant, dit l'Ecriture, ils ne l'écoutèrent pas, à cause des angoisses de leur esprit et de la dureté de leur servitude. » *Exod.*, VI, 9. Ainsi les Hébreux ne regardent même pas celui qui leur apporte d'aussi bonnes nouvelles; et cette femme, voyant venir le Prophète, non pour mettre un terme à la famine, mais pour lui être à charge à elle-même, n'éprouve rien de semblable. Les Hébreux étaient aigris par la dureté de leurs travaux. Cette femme avait à supporter, non le travail, mais les tourments de la faim, car la fatigue du travail est bien loin des tourments que la faim impose; et non-seulement elle ne se détourne pas de cet homme, mais encore elle épuise toutes ses misérables ressources pour recevoir l'auteur de la famine. « Et elle alla prendre de l'eau; et le Prophète cria et lui dit : « Prends aussi un peu de pain et je mangerai. » III *Reg.*, XVII, 11. Que fait la femme? Elle ne manifeste encore aucune impatience. « Vive le Seigneur notre Dieu! répond-elle. Je n'ai pas de pain cuit sous la cendre; il me reste seulement une poignée de farine. » *Ibid.*, 12. Pourquoi donc ce jurement? Le Prophète lui avait demandé du pain, et elle n'en avait pas. Or, elle craignait qu'en s'occupant à allumer le feu, à faire cuire le pain, à préparer ce qui était nécessaire, en obligeant enfin le Prophète à attendre, celui-ci impatient ne s'éloignât et ne lui ravît l'occasion de pratiquer l'hospitalité. A cause de cela, elle commence par affirmer avec serment qu'elle n'est pas dépourvue de farine, qu'elle n'a pas de pain cuit sous la cendre, mais que la farine ne lui manque pas. Non-seulement elle se sert d'un serment pour convaincre le saint, mais elle invoque encore les faits à l'appui. « Voilà, dit-elle, je ramasse deux morceaux de bois, et j'entrerai, et je ferai du pain pour mes enfants, et nous mangerons; et nous mourrons.» Qu'ils prêtent l'oreille ceux qui bâtissent des palais somptueux, qui achètent de riches domaines, et qui traînent sur l'Agora des troupeaux d'esclaves : ou plutôt que les riches et les pauvres écoutent tous ensemble ; car, après l'exemple de cette veuve, il ne restera plus à personne d'excuse. Bien des obstacles se dressaient, et cependant elle les a tous surmontés et franchis. Ecoutez, en effet : elle était étrangère, premier obstacle; du pays de Sidon, second obstacle. Ce n'était pas la même chose que d'être simplement étranger et que d'appartenir à Sidon, cette ville si corrompue, cette ville que le Christ, dans l'Evangile, cite comme un exemple achevé de perversité. Elle était donc étrangère, sidonienne, femme, et par suite appartenant à un sexe faible qui a besoin de toute sorte de soutiens. Ajoutez-y la viduité, quatrième obstacle. Un cinquième, le plus grand de tous, était la charge de nourrir ses enfants. Que les veuves et les personnes chargées de famille écoutent : elle ne voyait pas en cela une raison suffisante de ne pas exercer la charité, et de ne pas accueillir les étrangers; et pourtant il ne lui restait qu'une poignée de farine, après quoi elle n'attendait que la mort. Pour vous, eussiez-vous épuisé tous vos biens, dépensé tout votre patrimoine, vous pouvez toujours vous présenter à la porte d'autrui et recueillir quelque soulagement; mais alors, demander était impossible, tant la famine avait fait de ravage. Rien de tout cela ne l'arrêta néanmoins. — J'indiquerai un huitième obstacle, le caractère de celui-là même qui demandait l'hospitalité. Ce n'était ni un parent, ni une connaissance, mais un voyageur, un étranger, que sa religion même séparait de la veuve. Et non-seulement c'était un voyageur et un étranger, mais l'auteur même de la famine.

9. Aucun de ces motifs ne découragea cette femme; elle offrit de la nourriture à cette même bouche qui lui avait ravi toute nourriture, elle soutint des restes de la famine l'auteur de la famine. C'est à cause de vous, semble-t-elle dire, que tout mon avoir se trouve réduit à cette poignée; mais, loin de vous la refuser, je me livrerai moi et mes enfants au trépas, afin que vous, l'auteur de cette disette, vous n'en ressentiez en

aucune manière les fâcheux effets. — Serait-il possible d'imaginer une plus généreuse hospitalité ? Non, on ne saurait en trouver. Elle voit un étranger, et sur-le-champ elle oublie la nature, elle méconnaît ses entrailles, et la vue de ses enfants ne brise pas son cœur. Pour moi, j'ai souvent entendu bien des personnes dire : Un tel, apercevant un pauvre, s'est dépouillé de la seule tunique dont il était revêtu, a couvert la nudité du pauvre, et s'est retiré après avoir emprunté un manteau ailleurs. Cela leur paraît noble et digne d'admiration. C'est vrai, mais la conduite de la veuve est encore bien plus admirable. Celui qui s'est dépouillé lui-même pour couvrir la nudité d'autrui a pu emprunter quelque part un manteau. La veuve, au contraire, après avoir épuisé sa poignée de farine, ne pouvait en recevoir une autre poignée; de plus, ce n'était pas de nudité qu'elle était menacée, mais elle attendait ensuite la mort pour elle et pour ses enfants. Puisque ni la pauvreté, ni la famille dont elle est chargée, ni une disette cruelle, ni la plus grande détresse, ni la perspective de la mort n'est un obstacle à la charité de cette veuve, quelle sera votre excuse à vous, riches ? quelle sera-t-elle à nous, pauvres ?

« Vive le Seigneur notre Dieu, je n'ai pas de pain cuit sous la cendre; il ne me reste qu'une poignée de farine et un peu d'huile dans un vase. Voici que je ramasse deux morceaux de bois, et je rentrerai et je ramasserai cela pour mes enfants, et nous mangerons et nous mourrons. » Ce langage touchant, ou plutôt ce langage bienheureux et digne des cieux, que chacun de nous le grave sur les murs de sa demeure, dans la chambre où nous couchons, dans la salle où nous prenons nos repas. Dans nos maisons, sur la place publique, dans la société de nos amis, soit que nous allions au prétoire, soit que nous en sortions, que ce langage soit le sujet de nos méditations. Je ne crains pas de l'affirmer, serait-on de pierre, de fer, de diamant, on ne souffrira pas qu'un pauvre se présente et se retire les mains vides, si l'on se pénètre de ces paroles, si l'on a devant les yeux l'exemple de la veuve. Mais quelqu'un dira peut-être : Amenez-moi un prophète, et je le recevrai avec la même bienveillance. — Donnez-m'en votre parole, et je vous amènerai un prophète, et que dis-je, un prophète? je vous amènerai le maître même des prophètes, le Christ notre commun Dieu et Seigneur. C'est lui qui dit : « Vous m'avez vu ayant faim et vous m'avez nourri. » *Matth.*, xxv, 35. Si quelques-uns n'ajoutent pas foi à cette parole et dédaignent la charité, les châtiments et les supplices les convaincront un jour : comme si le Christ avait été l'objet de leur dédain, ils subiront une peine épouvantable. D'autre part, ceux qui nourrissent les pauvres, comme s'ils avaient assisté le Christ lui-même, seront introduits dans le royaume des cieux.

On ne doit pas accueillir seulement les prophètes.

10. Peut-être avons-nous dépassé les bornes dans ce discours. Que ne nous est-il permis de passer des jours entiers à nous entretenir de l'aumône? Si vous croyez avoir assez de ce qui précède, nous allons vous le résumer. J'ai dit pour quelle raison le Prophète a été envoyé vers la veuve, à savoir pour que vous ne méprisiez pas la pauvreté, que vous n'admiriez pas les richesses, que vous n'estimiez pas l'opulence digne d'envie, ni la pauvreté malheureuse et misérable, pour que vous connaissiez la perversité des Juifs. Dieu a coutume, quand il doit punir, de se justifier à nos yeux par la réalité elle-même. Il ne veut pas qu'à la vue du commun Sauveur persécuté par les Juifs, accueilli par les gentils, vous soyez dans l'embarras et l'étonnement : il vous montre longtemps à l'avance, l'ingratitude des Juifs et l'habitude où ils sont de persécuter leurs bienfaiteurs; il ne veut pas que vous voyiez dans la prière du Prophète un acte de cruauté, une demande de vengeance, mais un acte de zèle pur et de sollicitude divine; il veut nous apprendre que dans les œuvres les plus remarquables la nature humaine a besoin d'être réprimée; il veut enfin qu'invité à imiter le zèle d'Elie, vous ne regardiez pas cette imitation comme impossible. J'ai montré la veuve, quoique dans la plus grande détresse et pressée par le fléau, n'adressant aucune parole amère au Prophète. C'était pourtant naturel, et je l'ai prouvé par l'histoire des Juifs; mais cette femme, loin de faire rien de pareil,

l'accueillit avec une générosité sans bornes, épuisa pour lui faire honneur toutes les ressources de sa pauvreté, quoiqu'elle fût sidonienne et étrangère, qu'elle ignorât la doctrine des prophètes sur l'aumône, et la parole du Christ : « Vous m'avez vu ayant faim et vous m'avez nourri. » Serons-nous bien excusables si, après tant d'exhortations, après de si magnifiques promesses, après celle du royaume des cieux, nous n'arrivons pas au même degré de charité que cette veuve? Pour elle, c'était une Sidonienne, une étrangère, une femme, une veuve, chargée de nombreux enfants, sous le coup de la famine et s'attendant à la mort; l'homme qui sollicitait l'hospitalité était un inconnu et l'auteur même du fléau; et malgré cela elle ne ménagea pas sa poignée de farine. Mais nous, qui avons bénéficié des prophéties, qui avons été favorisés d'enseignements divins, qui avons de nombreuses lumières sur les choses à venir, qui ne voyons pas la famine à nos portes, et qui possédons beaucoup plus que cette femme, quelle justification présenterons-nous, si nous ménageons nos biens et compromettons notre salut? Evitons ces châtiments terribles, et pour cela témoignons aux pauvres une généreuse compassion, afin que, nous aussi, nous devenions dignes des biens à venir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire soit au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

HOMÉLIE

SUR

LE BONHEUR DE LA VIE FUTURE

AVANT-PROPOS

Saint Chrysostome a prononcé cette belle homélie à Antioche, comme l'indique ce qu'il dit au commencement, de l'empressement du peuple à venir au sanctuaire des martyrs. Il y avait, en effet, hors la ville, une église très-fréquentée à cause des reliques des martyrs; les fidèles y venaient en dévotion et l'on y prononçait souvent des discours, comme nous l'avons déjà vu plus d'une fois. Cette homélie a été prononcée pendant l'été; on le voit dès le commencement; mais en quelle année, nous ne pouvons le savoir même d'une manière conjecturale.

HOMÉLIE

Sur le bonheur de la vie future.

1. La température est brûlante et la chaleur nous accable; mais elle n'a point dissipé votre zèle, ni étouffé votre amour pour la parole divine. Voilà ce qu'est un auditeur chaleureux et zélé : soutenu par l'amour de la parole sainte, il supporte tout sans peine, pour satisfaire son ardeur si belle pour les choses de l'esprit; et ni le froid, ni le chaud, ni le tourbillon des affaires, ni la foule des soucis, ni rien de semblable ne saurait être pour lui un obstacle. Mais aussi l'auditeur indifférent et relâché, ni la douceur de la température, ni les loisirs, ni la tranquillité, ni la prospérité et le calme ne peuvent le secouer; il ne sort pas de sa coupable léthargie. Vous n'êtes pas, vous, de ce nombre, et vous êtes à nos yeux bien au-dessus des habitants de la ville. Vous êtes la tête de la cité par votre zèle et votre vigilance, par votre ardeur à mettre en pratique les enseignements qu'on vous donne. Pour moi, voici un spectacle plus auguste que celui de la cour d'un empereur. Les biens qui se distribuent à la cour, quelle qu'en soit la valeur, s'évanouissent avec la vie présente; ils sont inséparables du tumulte et pleins de troubles. Ici, rien de semblable : la sécurité y est parfaite, aucun trouble n'empoisonne les honneurs, les dignités n'ont point de fin, et, loin d'être ravies par la mort, elles n'en deviennent alors que plus solides. Ne me parlez point de celui qui, assis sur son char, fronce les sourcils et traîne après lui des gardes nombreux; ne me parlez, ni du baudrier, ni de la voix du héraut; ne me montrez point en cela les insignes du commandement; jugez-en plutôt par la disposition de l'âme : commande-t-elle à ses passions,

Insignes véritables du commandement.

vient-elle à bout de ses vices, maîtrise-t-elle par exemple la cupidité, dompte-t-elle une insatiable sensualité, est-elle au-dessus des morsures de l'envie, n'est-elle pas déchirée par un orgueil funeste, ne redoute-t-elle pas la pauvreté et tout changement défavorable, n'est-elle pas rongée par cette crainte ?

Montrez-moi quelqu'un qui commande de la sorte; voilà ce que c'est que le commandement. Un homme qui commande à d'autres hommes, et qui est l'esclave de ses passions, est à mes yeux le moins libre des hommes. De même que le malade que la fièvre dévore intérieurement, quoique rien à la surface du corps ne la trahisse, passe aux yeux des médecins pour grandement malade, alors même que le commun des hommes l'ignorerait; de même, celui dont l'âme est esclave et captive des passions, rien de semblable ne parût-il au dehors, parût-il le contraire, je le déclare encore une fois le moins libre des hommes, parce qu'il est dévoré en secret par la fièvre des vices, et que les passions ont imposé leur tyrannie à son cœur. J'estimerai, au contraire, puissant et libre, supérieur aux monarques eux-mêmes, fût-il revêtu de haillons, fût-il plongé dans un cachot et chargé de chaînes, celui qui est affranchi d'une pareille tyrannie, qui n'est pas retenu par les convoitises criminelles et à qui la perspective de la pauvreté, du déshonneur et de tous les maux de la vie présente, n'inspire ni crainte ni frayeur.

2. Ces charges-là ne sont point vénales et ne rencontrent pas d'envieux; celui qui les possède, ne connaît ni la langue du délateur, ni le regard de la jalousie, ni les embûches des traîtres; mais, retiré au sein de la philosophie comme dans un asile inviolable, il défie tous les assauts, et, loin de céder aux vicissitudes ordinaires de la vie, il ne cède pas à la mort elle-même. Nous en voyons une preuve dans les martyrs dont les corps sont réduits en cendres et en poussière, et dont la puissance s'exerce et se montre tous les jours, chassant les démons, mettant les maladies en fuite, soulevant des villes entières, entraînant les peuples en ce lieu. Telle est la vertu de cette puissance, non-seulement pendant la vie, mais encore après le trépas de ceux à qui elle appartient, que personne en venant ici n'obéit à la contrainte, que tous y viennent spontanément et de grand cœur, sans que le temps refroidisse cet élan. Vous le voyez, ce n'est pas sans raison que je déclarais ce spectacle-ci plus auguste que celui de la cour de l'empereur. Les biens qui se distribuent à la cour ressemblent à des fleurs qui se flétrissent, à des ombres passagères; ceux qui se distribuent ici rappellent le diamant : ils ont même une solidité bien plus grande; car ils sont impérissables, immuables, inaccessibles à tout changement; car la possession de ces biens ne soulève aucune crainte dans le cœur de ceux qui les chérissent, et ils n'ont à redouter ni luttes, ni querelles, ni l'envie, ni les tribunaux, ni les piéges, ni les calomnies. Les biens de la terre excitent bien des envies; pour les biens de l'esprit, plus nombreuses sont les âmes qui les possèdent, plus l'abondance de ces biens se déploie. Le discours présent peut servir à vous le faire comprendre. Ce discours que je répands sur vous tous, si je le gardais en moi-même, dans ma demeure, je n'en serais que plus pauvre; mais en le répandant sur vous tous, comme si je répandais de la semence sur un champ préparé, j'accrois mes richesses, j'augmente mes possessions, et, en vous rendant plus riches, loin de devenir moi-même à cette occasion plus pauvre, je rends mes biens beaucoup plus considérables. Pour les biens de la terre, cela ne saurait être; c'est même tout le contraire. Car, si je prenais le parti de distribuer entre vous tous, de l'or que j'aurais conservé, je ne saurais retrouver ma première opulence, compromise par cette distribution.

Puissance des martyrs.

3. Puisque telle est la noblesse des biens spirituels, que la possession en est si facile, qu'ils se présentent d'eux-mêmes à ceux qui les désirent, aimons-les de préférence, laissons de côté les ombres, ne recherchons plus les précipices et les écueils. Pour développer en nous cet amour, Dieu soumet à la mort ces biens temporels, avant même le trépas de celui qui les possède. Je m'explique : Ce n'est pas quand leur possesseur expire que ces biens s'évanouissent; même durant sa vie, ils se flétrissent, et disparaissent, afin que leur caducité éloigne de cette funeste con

voitise ceux qui les recherchent avec passion et avec une sorte de fureur. La nature de ces biens nous enseigne et nous montre, l'expérience à l'appui, qu'ils sont plus fugitifs que l'ombre, et dissipe ainsi la cupidité. Les richesses, par exemple, ne périssent pas seulement à la mort du riche ; c'est pendant sa vie surtout qu'elles l'abandonnent. La jeunesse n'attend pas non plus notre trépas ; elle nous quitte quand nous respirons encore, disparaît quand survient l'âge mûr, en attendant que vienne la vieillesse. De même la beauté et la grâce s'évanouissent durant la vie de la femme, et font place à la difformité. Il en est de même de la gloire et de la puissance : les charges et les honneurs sont éphémères et passagers, plus périssables que les hommes qui les possèdent; et si nous voyons tous les jours les hommes périr, nous voyons les choses périr également. Or, le but de tout cela c'est que, méprisant les biens présents, nous nous attachions aux biens à venir, que nous soyons en quelque sorte suspendus à cette espérance et que, marchant sur la terre, nous vivions par le désir dans les cieux. Dieu a créé ces deux siècles, le présent et l'avenir, l'un visible et l'autre invisible, l'un sensible et l'autre intelligible, l'un donnant des jouissances corporelles et l'autre des jouissances spirituelles, l'un objet de l'expérience et l'autre de la foi, l'un près de nous et l'autre en espérance. Il a fait un stade de l'un, et de l'autre une récompense ; il a donné à l'un en partage les épreuves, les fatigues et les sueurs, à l'autre les couronnements et les lauriers; il a fait de l'un une mer, de l'autre un port; l'un passager, et l'autre inaltérable et immortel. Et comme beaucoup d'hommes préféraient les biens sensibles à ces biens spirituels, il a imprimé à ceux-là un cachet de vanité et de caducité, afin de nous soustraire à l'influence des biens présents et de nous remplir d'un vif amour pour les biens à venir.

Ces biens étant de plus invisibles et intelligibles, l'objet de la foi et de l'espérance, voyez ce qu'il fait : En venant sur la terre, en prenant notre chair, en réalisant cet admirable mystère, il met sous nos yeux les biens à venir, et donne ainsi satisfaction aux intelligences les plus grossières. Venant, en effet, nous apporter une vie angélique, transformer la terre en ciel, il imposa des préceptes dont l'observation devait nous égaler aux puissances incorporelles, fit des hommes de véritables anges ; il les invita à de célestes espérances, leur offrit de courtes épreuves, leur ordonna de prendre un essor élevé et de s'envoler jusqu'au plus haut des cieux, d'entrer en lutte avec les démons, d'affronter la phalange entière du diable. Eux qui avaient un corps et qui étaient environnés de chair, il leur ordonna de mortifier ces corps, d'imposer un frein au tumulte des passions, et, tout en étant environnés de chair, d'accepter la lutte avec les puissances incorporelles.

Une vie angélique est conforme à l'Evangile.

4. Quand il nous eut ordonné ces choses, voyez ce qu'il fit et comment il nous rendit la lutte facile; ou plutôt, si vous le trouvez bon, parlons d'abord de la sublimité de ses préceptes, de l'essor élevé qu'il veut nous faire prendre, nous obligeant à sortir pour ainsi dire tous, de la nature humaine, et à nous élever vers les cieux. Tandis que la loi exigeait œil pour œil, le Sauveur nous dit : « Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui l'autre joue. » *Matth.*, v, 39. Il ne nous dit pas : Supportez cet outrage avec courage et mansuétude, mais : Poussez plus loin la philosophie; soyez prêt à endurer plus d'injures que l'on ne souhaite vous en faire; triomphez par votre patience inépuisable, de l'effronterie et de l'audace du prochain, et qu'il se retire plein de respect pour votre inaltérable bonté. « Priez pour ceux qui vous calomnient, nous dit-il encore, priez pour vos ennemis; faites du bien à ceux qui vous haïssent. » *Matth.*, v, 44. Ayant exposé le conseil touchant la virginité, il ajoute : « Saisisse qui le pourra. » *Matth.*, XIX, 12. La virginité s'étant envolée du paradis et s'étant retirée après la désobéissance, le Fils de Dieu, en descendant du ciel, la ramena de nouveau comme une exilée dans son ancienne patrie, et mit un terme à son long bannissement. En venant parmi nous, il naquit d'une Vierge, il modifia les lois de la nature, il honora la virginité dès le principe, et la montra unie à la maternité. Après nous avoir, en venant parmi nous, imposé ces ordonnances

et avoir élevé nos mœurs à cette sublimité, il nous propose des récompenses dignes de ces labeurs, ou plutôt bien supérieures et bien plus remarquables. Mais ces récompenses étaient également invisibles, objet de l'espérance et de la foi, réservées pour l'avenir.

Ces préceptes étant difficiles et d'un ordre élevé, les couronnes et les récompenses étant l'objet de la foi, regardez ce qu'il fait, comment il rend le combat aisé, les épreuves faciles. — Comment et de quelle manière? — De deux : la première, en abordant lui-même ces épreuves; la seconde, en nous montrant ces récompenses et en les mettant sous nos yeux. Parmi les paroles tombées de sa bouche, les unes énoncent un précepte, les autres une récompense; voici le précepte : « Priez pour ceux qui vous outragent et vous persécutent; » *Matth.,* v, 44; voici la récompense: « Afin que vous soyez les enfants du Père qui est dans les cieux. » *Ibid.,* 45. Et encore : « Vous serez heureux lorsqu'on vous maudira, qu'on vous persécutera, et que l'on dira contre vous faussement toute sorte de mal. Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, car votre récompense est dans les cieux. » *Ibid.,* 11-12. Voyez-vous d'une part le commandement, de l'autre la récompense? Ecoutez encore : « Si vous voulez être parfait, vendez ce que vous possédez et donnez-le aux pauvres; puis venez, suivez-moi, et vous aurez un trésor, dans le ciel. » *Matth.,* xix, 21. Voyez-vous là le précepte, et ici la récompense? Il dit à ses disciples de faire une chose, et il leur en prépare une autre, c'est-à-dire une couronne et une récompense. « Quiconque, dit-il encore, laissera sa maison, ses frères et ses sœurs, » voilà le précepte; « recevra le centuple et possédera la vie éternelle. » *Ibid.,* 29, voilà la récompense et la couronne.

5. C'est donc parce que ces préceptes étaient rudes, et ces récompenses invisibles, que le Sauveur nous montre les premiers dans ses œuvres et nous met les couronnes sous les yeux. Celui à qui on enjoint de s'engager dans une voie inconnue, s'il voit quelqu'un s'y engager avant lui, y entre lui-même avec moins de répugnance et ressent plus de courage. De même, quand il s'agit de préceptes, si on les voit observés par autrui, on éprouve moins de difficulté à les observer. Afin donc que l'humanité se conformât plus facilement à ceux-ci, le Christ, après s'être revêtu de notre chair et de notre nature, s'engagea dans cette voie, et nous montra dans ses actes ses commandements. Le précepte : « Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui l'autre; » *Matth.,* v, 39; il le mit en pratique lorsqu'il fut souffleté par le serviteur du grand-prêtre. En effet, il ne se vengea pas, et il poussa la mansuétude jusqu'à dire : « Si j'ai mal parlé, montrez-moi en quoi je l'ai fait; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous? » *Joan.,* xviii, 23. Voyez-vous cette douceur si surprenante, cette humilité qui saisit de stupeur? On le frappe, et ce n'est pas un homme libre, mais un esclave, un misérable valet voué aux verges, et Jésus répond avec cette mansuétude admirable. C'est ainsi que son Père disait aux Juifs : « Mon peuple, que vous ai-je fait, en quoi vous ai-je affligé, en quoi vous ai-je tourmenté, dites-le moi? » *Mich.,* vi, 3. Le Sauveur a dit : « Montrez-moi en quoi j'ai mal parlé; » et son Père : « Dites-le moi. » Le Sauveur dit : « Pourquoi me frappez-vous? » et le Père répond : « En quoi vous ai-je tourmenté? » Quand il prêche la pauvreté, voyez comment il la met en pratique : « Les renards, dit-il, ont des tanières et les oiseaux du ciel des nids; mais le Fils de l'homme n'a point où reposer sa tête. » *Matth.,* viii, 20. Voyez-vous sa pauvreté extrême? Il n'avait ni table, ni flambeau, ni maison, ni siége, ni rien de semblable. Il enseignait à supporter courageusement les calomnies, et il a mis encore cette leçon en pratique. Lorsqu'on l'appelait démoniaque et samaritain, il pouvait frapper de mort ses calomniateurs et tirer vengeance de cet outrage; mais, loin de le faire, il les comblait de bienfaits et chassait les démons dont ils étaient possédés. Le mot : « Priez pour ceux qui vous outragent, » il l'a pratiqué sur la croix. *Matth.,* v, 44. Lorsqu'il eut été crucifié et percé de clous, il disait du haut de ce gibet : « Pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » *Luc.,* xxiii, 34. Il parlait de la sorte, non qu'il ne pût pardonner lui-même, mais pour nous instruire à prier pour nos ennemis. C'est parce qu'il ap-

puyait sa doctrine sur les œuvres aussi bien que sur le discours, qu'il ajoute cette prière. Que nul hérétique donc ne prenne occasion de sa bonté excessive pour l'accuser de faiblesse; car le Christ a dit : « Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés. » *Matth.*, IX, 6. Comme il se proposait de nous instruire, et comme toute doctrine se propage à la fois par les actes et par les paroles, c'est pour cela que le Sauveur a prié de la sorte. Il lava bien les pieds de ses disciples, sans qu'il fût leur inférieur, et, quoique leur Dieu et leur Seigneur, il descendit jusqu'à ce degré d'humilité.

6. C'est pour la même raison aussi qu'il disait: « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » *Matth.*, XI, 29. Voyez-le nous présenter d'une autre façon ces couronnes et ces récompenses, et nous les mettre sous les yeux. Il avait promis la résurrection des corps, l'immortalité; il nous avait promis que nous irions au-devant de lui dans les airs, que nous serions ravis sur les nuées; et il nous montre ces choses en réalité. — Comment encore et de quelle manière? — Une fois mort, il ressuscite; il converse quarante jours avec ses disciples pour les instruire et leur montrer ce que devaient être nos corps après leur résurrection. Ce qu'il nous a dit par l'organe de Paul, « que nous serions ravis sur les nuées et que nous irions au-devant de lui dans les airs, » I *Thes.*, IV, 17. Il nous l'a montré par ses actes. Après la résurrection, quand le moment fut venu de monter aux cieux, « en leur présence il s'éleva, et une nuée qui le reçut le déroba à leurs yeux; » tandis qu'ils fixaient leurs regards sur leur Maître qui les quittait. *Act.*, I, 9. Or, notre corps sera de même condition que le corps du Sauveur, étant de la même substance : comme est la tête, ainsi seront les membres; comme est le principe, ainsi sera la fin. C'est là ce que Paul nous enseignait plus explicitement quand il disait : « Il transformera notre corps misérable pour le rendre semblable à son corps glorieux. » *Philipp.*, III, 21. Si donc notre corps lui devient semblable, il devra suivre le même chemin et s'élever également sur les nuées. Voilà ce à quoi vous devez vous attendre après la résurrection.

Raison de la transfiguration de Notre Seigneur.

Le mot de royaume des cieux étant jusque-là d'une signification obscure pour ses disciples, le Christ se transportant sur une montagne, s'y transfigura en leur présence, leur découvrit la gloire du siècle à venir, et leur laissa entrevoir d'une façon énigmatique et vague encore, ce que notre corps serait un jour. Il parut alors couvert d'un vêtement; mais il n'en fut pas de même au jour de la résurrection. C'est que notre corps n'en aura pas besoin, pas plus que de toit, de maison, ni de rien de semblable. Si Adam, avant sa prévarication, était sans vêtements et n'en rougissait pas, étant environné de gloire; à plus forte raison nos corps dont la destinée est bien plus belle et bien plus glorieuse, n'auront-ils besoin de rien de ce genre. C'est pour cela qu'en ressuscitant, le Sauveur laissa ses vêtements sur le sépulcre, sur la pierre du tombeau, et qu'il s'éleva le corps nu mais inondé d'une félicité et d'une gloire ineffables. Eclairés sur ces points, mes bien-aimés, instruits par les discours, enseignés par nos yeux, conduisons-nous de telle sorte que nous soyons ravis sur les nuées, que nous vivions éternellement avec lui, et que, sauvés par sa grâce, nous jouissions des biens à venir. Puissions-nous tous les obtenir par le Christ Jésus, Notre-Seigneur, avec lequel gloire, puissance, honneur, adoration soient au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.

Amen.

HOMÉLIE

CONTRE LES

MÉDISANCES ET LES MALÉDICTIONS

AVANT-PROPOS

C'est avec raison que Tillemont a dit que l'homélie sur la défense de divulguer les fautes de ses frères, a précédé d'un jour l'homélie sur le désespoir; dans celle-ci, en effet, l'orateur mentionne clairement celle-là comme ayant été prononcée la veille. « Nous devons, dit-il au troisième paragraphe, compléter aujourd'hui le solde de la dette contractée hier. » Nous n'avons rien trouvé ni dans l'une ni dans l'autre de ces homélies, qui pût indiquer le temps où elles ont été prononcées.

HOMÉLIE.

Qu'il faut se garder de divulguer les fautes de ses frères et de maudire ses ennemis.

1. Je vous félicite, mes bien-aimés, du zèle avec lequel vous accourez vers la maison paternelle. Ce zèle est pour moi une raison qui me rassure sur la santé de votre âme. Car c'est un admirable dispensaire de médecine que le lieu où l'Eglise donne ses enseignements de médecine qui regarde, non les corps, mais les âmes; médecine spirituelle qui remédie, non aux blessures de la chair, mais aux péchés du cœur. Or, le remède à ces péchés et à ces blessures, est la doctrine. Ce remède n'est point composé avec des plantes cueillies sur la terre, mais avec des paroles descendues du ciel. Ce ne sont pas les mains des médecins, mais les langues des prophètes, qui l'ont préparé; aussi est-il durable : ni le nombre des années ne l'affaiblit, ni la violence des maladies ne le paralyse. Pour les remèdes des médecins, ils présentent ces deux inconvénients : récents, ils manifestent toute leur vertu; mais, un certain temps est-il écoulé, ils s'affaiblissent comme les corps des vieillards. Souvent même ils sont neutralisés par la violence du mal, car ils sont humains. Il n'en est pas ainsi de ce remède divin; quelque temps qui se soit écoulé, il conserve toute sa force. Depuis l'époque où vivait Moïse, Moïse, le premier auteur de l'Ecriture sainte, il a guéri bien des hommes et il n'a point perdu la vertu qui le caractérise. Jamais maladie n'a été plus forte que ce remède. Il ne s'acquiert point à prix d'argent; il suffit d'une volonté pure et de dispositions généreuses pour le posséder et l'emporter tout entier. Aussi est-il également entre les mains des riches et des pauvres. Là où l'argent devient nécessaire, le riche profite des avantages du remède; et le pauvre en est bien souvent privé, parce que ses ressources

ne lui permettent pas de se le procurer. Ici, comme il n'y a pas d'argent à dépenser, et qu'il s'agit de montrer de la générosité et de la foi, quiconque satisfait à ces conditions, recueille les avantages de ce remède, lequel du reste ne s'acquiert pas à d'autre prix. De la sorte, le riche et le pauvre participent également à ces avantages, ou plutôt ils n'y participent pas également, et plus d'une fois le pauvre en profite plus que le riche. Comment cela? Parce que souvent le riche, en proie aux préoccupations, plein d'orgueil et enflé par ses richesses, vivant dans le mépris et l'indifférence, n'accepte pas avec l'attention et l'empressement convenables, ce remède de la parole sainte; tandis que le pauvre, affranchi de la mollesse, de l'intempérance et de la torpeur, et consacrant tout son temps à des travaux manuels et à d'honnêtes labeurs, y recueille pour son âme une précieuse philosophie, y puise plus d'énergie et de diligence, et prête une attention plus soutenue à ce qu'on lui dit; de façon que, donnant un prix supérieur, il en retire aussi de plus grands avantages.

2. Je ne parle ainsi, ni pour incriminer sans restriction les riches, ni pour faire un éloge absolu des pauvres; ce n'est pas la richesse qui est un mal, mais l'abus de la richesse; ce n'est pas la pauvreté qui est un bien, mais le bon usage qu'on en fait. Le riche qui vivait en même temps que Lazare fut puni, non parce qu'il était riche, mais parce qu'il était cruel et inhumain. Le pauvre fut glorifié dans le sein d'Abraham, non parce qu'il était pauvre, mais parce qu'il avait supporté la pauvreté avec actions de grâce. Parmi les choses..., suivez avec attention ce discours; il pourra mettre dans votre esprit une philosophie excellente, en chasser tout sentiment funeste, et vous donner des choses de saines idées: parmi les choses donc, il y en a qui sont naturellement bonnes et d'autres naturellement mauvaises; d'autres ne sont ni bonnes ni mauvaises, mais en quelque sorte intermédiaires. C'est une chose naturellement bonne que la piété, et une chose naturellement mauvaise que l'impiété. C'est une chose bonne que la vertu, une chose mauvaise que le vice. Quant à la richesse et à la pauvreté, elles ne sont par elles-mêmes ni bonnes ni mauvaises; elles le deviennent suivant les dispositions de ceux qui en usent. Si vous consacrez vos richesses à la charité, elles deviennent pour vous un principe de bien; si vous les consacrez à l'injustice, à l'avarice, à l'oppression, vous en dirigez l'usage vers un but opposé; seulement ce ne sont pas les richesses qui en sont la cause, mais le triste usage que vous en faites. On peut en dire autant de la pauvreté. Si vous la supportez avec courage, et si vous en remerciez le Seigneur, elle deviendra pour vous une source et un principe de couronnes; mais si vous blasphémez à ce sujet votre Auteur, et si vous accusez sa providence, vous en faites alors un usage funeste. De même que la richesse, dans le cas précédent, n'était pas la cause de l'avarice, mais le mauvais usage qu'on en faisait; de même, dans ce cas-ci, nous ne rendrons pas responsable du blasphème la pauvreté, mais celui qui refuse de la supporter avec modération. Dans tous les cas, la louange et le blâme dépendent de nos sentiments et de notre volonté. La richesse est bonne, mais non absolument parlant; elle ne l'est que pour celui qu'elle n'entraîne pas au péché; de même la pauvreté est mauvaise, mais non absolument parlant, et seulement dans la bouche de l'impie, parce qu'il s'emporte, parce qu'il blasphème, parce qu'il s'indigne, parce qu'il accuse son Créateur.

Ne blâmons ni la pauvreté ni les richesses.

3. En conséquence, n'accusons point d'une manière absolue la richesse, et ne flétrissons point de même la pauvreté; blâmons ceux qui ne veulent point en faire un usage convenable; car ce sont là des choses indifférentes. Comme je le disais tout-à-l'heure, il est bon de revenir à notre premier sujet : le riche et le pauvre, jouissent avec la même liberté et la même facilité des remèdes qu'on distribue ici; plus d'une fois le pauvre en usera même avec plus d'empressement. Le seul mérite de ces remèdes ne consiste pas à guérir les âmes, à ne rien perdre de leur vertu avec le temps, à n'être jamais surmontés par le mal, à être offerts gratuitement, à être également à la disposition des riches et des pauvres; ils ont encore un autre mérite qui

n'est pas moins remarquable. Quel est-il donc ? C'est que les personnes qui recourent à ces remèdes, nous ne les faisons pas connaître. Les malades qui recourent aux médecins du corps soumettent leurs plaies aux regards de nombreux spectateurs; et, avant que la plaie soit découverte, le médecin n'applique point le remède. Il n'en est pas de même ici, et, malgré le nombre des malades qui se présentent à nous, nous les guérissons d'une manière secrète. Nous ne traduisons pas les pécheurs en public, pour divulguer ainsi leurs crimes; après leur avoir offert à tous un enseignement commun, nous laissons à la conscience des auditeurs de choisir chacun, dans ce qui a été dit, le remède qui convient le mieux à sa blessure particulière. La parole doctrinale jaillit de la langue de l'orateur, flétrissant le vice, louant la vertu, condamnant la luxure, exaltant la chasteté, blâmant l'orgueil, approuvant la modestie, remède varié, divers et composé pour ainsi dire de toute sorte d'ingrédients; quant à prendre ce qui lui convient et ce qui lui sera utile, c'est l'affaire de chacun des auditeurs. La parole coule donc ouvertement, pénétrant dans la conscience de chacun, exerçant secrètement sur lui sa vertu, et, sans que le mal soit divulgué, plus d'une fois lui rendant la santé.

4. Vous avez entendu hier l'éloge que j'ai fait de la vertu et de la prière, le blâme que j'ai adressé à ceux qui prient négligemment, sans en dévoiler aucun. Ceux qui avaient conscience de leur zèle se sont appliqué les éloges donnés à la prière, et n'en sont devenus que plus fervents; ceux qui avaient conscience de leur négligence se sont appliqué le blâme et se sont dépouillés de leur incurie. Pourtant nous ne connaissons ni les uns ni les autres, et cette ignorance est utile à tous. Comment, je vais le dire : celui qui entend louer la prière et qui a conscience de sa ferveur, s'il y avait plusieurs témoins des louanges qui lui sont décernées, roulerait dans l'orgueil. Dès lors qu'il est loué en secret, il est à l'abri de tout sentiment de suffisance. De même, celui qui a conscience de sa négligence, trouve dans le blâme qu'il entend une occasion de devenir meilleur, personne ne voyant le devoir qu'il a de s'appliquer ces reproches. Or, cela n'est pas pour lui d'une même utilité. Comme nous sommes très-sensibles à l'opinion de la multitude, tant que nous supposons nos vices inconnus, nous travaillons à devenir meilleurs; mais une fois connus pour ce que nous sommes, et privés du courage que nous puisions dans l'ignorance opposée, nous en devenons plus effrontés et plus négligents.

Comme les plaies, mises à nu et constamment exposées à la fraîcheur de l'air, deviennent plus cuisantes, ainsi l'âme pécheresse, reprise à la face de la foule à cause de ses prévarications, en acquiert plus d'effronterie. C'est pour éviter ce danger que vous avez été secrètement guéris par la divine parole. Du reste, ce qui vous prouvera les grands avantages attachés à cette façon discrète de guérir, c'est le mot suivant du Christ : « Si votre frère a péché contre vous, reprenez-le. » Il n'ajoute pas : Entre vous et la ville, ni entre vous et le peuple; mais : « Entre lui seul et vous. » *Matth.*, XVIII, 15. Que la réprimande n'ait point de témoin, afin que l'amendement soit facile. Il est donc extrêmement utile que les observations ne soient pas rendues publiques. Il suffit de la conscience, il suffit de ce juge incorruptible. Jamais vous ne réprimanderez un pécheur comme sa propre conscience, la plus amère des accusatrices, et vous ne connaîtrez pas mieux ses prévarications. N'ajoutez donc pas les blessures aux blessures, en divulgant le prévaricateur, mais reprenez-le sans témoins. Nous faisons, nous, maintenant, ce que faisait Paul, quand il dressait sans témoins une accusation contre le Corinthien criminel. Ecoutez de quelle manière : « Au reste, mes frères, dit-il, j'ai personnifié ces choses en moi et dans Apollo. » I *Corinth.*, IV, 6. Or, ce n'était ni lui, ni Apollo, qui avaient introduit la scission dans le peuple et la division dans l'Eglise; toutefois, il dissimule l'accusation et il cache sous le nom d'Apollo et le sien, comme sous un masque, les traits des coupables, leur donnant ainsi l'occasion de renoncer à ces criminelles manœuvres. « Je crains que Dieu ne m'humilie, dit-il encore, lorsque je serai retourné chez vous, et que je ne doive verser des larmes sur plusieurs qui, après avoir

péché, n'ont pas fait pénitence des impuretés et des impudicités qu'ils ont commises. » II *Corinth.,* XII, 21. Voyez dans quels termes vagues il parle ici de ces coupables, de peur qu'en précisant l'accusation, il ne porte leur âme à plus d'impudence. De même donc que nous observons nous-mêmes dans nos reproches, ces ménagements, de même, je vous en prie, acceptez de votre côté, avec empressement, nos observations, et prêtez à ce qui vous est dit, une attention soutenue.

5. Nous vous avons entretenus hier de la vertu de la prière. Je vous ai montré quelles embûches le diable, dans sa perfidie, nous tend en ce moment. Voyant que la prière doit nous procurer des fruits précieux, il déploie toutes ses forces pour nous ôter toute excuse et nous renvoyer les mains vides. De même que les gens qui environnent les magistrats et qui leur servent d'escorte, lorsqu'ils nourrissent des dispositions haineuses envers les personnes qui se présentent, les repoussent de leurs verges, les empêchent d'avancer, d'énoncer leurs griefs, et d'être écoutés avec bonté; de même le diable, quand il voit les hommes s'approcher de leur juge, les en éloigne, non par des verges, mais par la négligence. Il sait, en effet, à n'en pas douter, que si les hommes s'approchent de Dieu avec vigilance, avouent leurs péchés et gémissent avec un cœur plein de ferveur, ils se retirent après avoir obtenu indulgence; car Dieu est miséricordieux. Voilà pourquoi le démon s'efforce par avance de nous éloigner de la prière, afin que nous n'obtenions rien de ce qui nous est nécessaire. Les satellites des magistrats repoussent avec violence ceux qui se présentent; pour le démon, il n'emploie pas la violence, mais il cherche à nous tromper et à nous jeter dans la négligence. Aussi sommes-nous inexcusables, lorsque nous nous privons spontanément des biens de la prière. Elle est le flambeau de l'espoir et de l'âme, la prière fervente, un flambeau qui ne s'éteint et ne se consume jamais.

De là ces milliers de pensées importunes que le diable suscite dans notre cœur; ces choses auxquelles nous ne nous sommes jamais arrêtés, qu'il rassemble au temps de la prière et qu'il verse dans nos âmes. Et de même que les vents soufflant avec furie, éteignent quelquefois de leur souffle la flamme d'une lampe, de même le démon, dès qu'il aperçoit la flamme de la prière allumée en nos cœurs, précipite sur elle le souffle agité de mille sollicitudes, et ne s'éloigne qu'après avoir éteint ce flambeau. Mais, ce que font les personnes qui allument ces lampes, faisons-le nous aussi. Et que font-elles? Voient-elles le vent se lever avec force, elles placent leur doigt sur l'orifice de la lampe, et de la sorte ferment au vent toute entrée. Tant que l'ennemi nous attaquera du dehors, nous pourrons lui résister; dès que nous lui aurons ouvert les portes de notre âme et que nous l'aurons reçu au dedans de nous, il ne nous sera plus facile d'opposer la plus légère résistance; éteignant entièrement en nous la mémoire, pareille à une lampe qui fume encore, le diable ne laissera sortir de notre bouche que des paroles vides. Mais, comme l'on place le doigt sur l'orifice de la lampe, nous aussi mettons notre raison à la porte de notre cœur, fermons-en l'entrée à l'esprit pervers, afin qu'il n'éteigne point en nous les lumières de la prière. Avez-vous saisi ces deux exemples, celui des satellites et du magistrat, et celui de la lampe? Si nous vous citons des comparaisons prises dans le milieu où nous nous agitons et où nous vivons, c'est pour qu'au sortir d'ici et rentrés chez nous, les choses que nous avons sous nos mains nous rappellent ce que nous aurons entendu. C'est une arme puissante que la prière, c'est une précieuse garantie de sécurité.

Manière de résister au démon.

La prière est une arme puissante

6. Vous avez entendu hier comment les trois enfants enchaînés surmontèrent la violence du feu, comment ils foulèrent la flamme, comment ils triomphèrent de la fournaise et vainquirent l'activité de ce terrible élément. Ecoutez encore aujourd'hui comment le grand et généreux Isaac, surmonte par la prière, les lois de la nature corporelle. Ces enfants vinrent à bout de la violence du feu; Isaac aujourd'hui brise les liens qui enchaînent la nature. Apprenez comment il y réussit. « Isaac, est-il écrit, priait pour son épouse, parce qu'elle était stérile. » *Genes.,* XXV, 21. Ce texte vous a été lu aujourd'hui. Nous vous parlions hier de la prière, aujourd'hui aussi

nous aurons à vous démontrer la vertu de la prière. Voyez-vous comment, par une disposition de la grâce de l'Esprit, le texte lu aujourd'hui concorde avec ce qui vous a été dit hier : « Isaac priait pour Rébecca, son épouse, parce qu'elle était stérile. » En premier lieu, il nous faut chercher quelle était la cause de sa stérilité. Une vie admirable, une insigne chasteté caractérisait Rébecca aussi bien que son époux; nous ne pouvons donc nous en prendre à la vie de ces justes et prétendre que leurs péchés étaient le principe de cette affliction. Et Rébecca n'est pas la seule qui ait été stérile : la mère d'Isaac, Sara, l'avait été également; et non-seulement sa mère et son épouse, mais encore sa bru Rachel, femme de Jacob. Pourquoi donc ce chœur de femmes stériles? Tous ces personnages étaient justes, tous vivaient dans la vertu, tous étaient agréables à Dieu; il avait dit à leur sujet : « Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. » *Exod.*, III, 6. Paul dit aussi : « C'est pourquoi Dieu ne rougit pas d'être appelé leur Dieu. » *Hébr.*, XI, 16. Leur éloge se trouve à chaque pas dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament. Ni l'éclat, ni la vertu ne leur fait défaut, et tous ont néanmoins des femmes stériles, et ils passent de longues années sans avoir d'enfants.

La stérilité n'est point une punition de nos péchés.

Lors donc que vous verrez deux époux vertueux, remplis de piété, adonnés aux bonnes œuvres, et néanmoins privés d'enfants, ne pensez pas que cette stérilité soit l'effet de leurs péchés. La providence de Dieu a bien des raisons de nous inconnues; nous devons lui rendre grâce en toute chose et estimer malheureux ceux-là seuls qui vivent dans l'iniquité, et non ceux qui sont privés d'enfants. Souvent Dieu le permet dans notre intérêt; mais nous, nous ignorons la cause de ce qui arrive; sachons donc admirer en toute circonstance sa sagesse et glorifier son ineffable bonté.

7. C'est là un sujet capable de nous fournir une leçon morale; aussi devons-nous dire la cause pour laquelle ces femmes étaient stériles. Quelle en a donc été le motif? Afin que, voyant une vierge enfanter notre commun Seigneur, vous ne persistiez pas dans l'incrédulité. Exercez donc votre esprit à considérer ces entrailles stériles; et quand vous aurez vu un sein fermé et infécond, engendrer des enfants par la grâce de Dieu, ne soyez plus surpris qu'une vierge ait enfanté. Ou plutôt soyez dans l'admiration et la stupeur, mais ne refusez pas votre foi à ce miracle. Lorsqu'un Juif vous demandera : Comment une vierge aurait-elle enfanté? Répondez-lui : Comment une femme stérile et avancée en âge a-t-elle enfanté? Deux raisons pour celle-ci s'y opposaient, son âge avancé et l'impuissance de la nature; mais dans la Vierge il n'y avait qu'un obstacle, l'absence du mariage. La femme stérile ouvre donc la voie à la Vierge. Et, pour bien comprendre que la raison de cette stérilité était d'assurer notre foi à l'enfantement de la Vierge, écoutez les paroles que Gabriel lui adresse. Comme il se fut présenté et qu'il lui eut dit : « Vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un fils, et vous l'appellerez du nom de Jésus, » la Vierge fut saisie de surprise et d'étonnement, et elle répondit : « Comment cela se ferait-il, puisque je ne connais point d'homme. » Que lui dit l'ange? « Le Saint-Esprit surviendra en vous. » *Luc.*, I, 31-35. Ne cherchez point ici, semble-t-il lui dire, l'ordre accoutumé de la nature, ce dont il s'agit étant au-dessus de la nature. Ne songez ni au mariage, ni aux douleurs de l'enfantement; la génération dont il s'agit est bien supérieure à la génération par le mariage. « Et comment cela serait-il, puisque je ne connais point d'homme? » Et voilà pourquoi cela sera, parce que vous ne connaissez point d'homme. S'il en eût été autrement, vous n'eussiez point été digne de devenir l'instrument de ce mystère. Par conséquent, ce qui motive votre incrédulité doit motiver votre foi. Cependant, si vous n'eussiez point été digne de servir d'instrument à ce mystère, ce n'est point que le mariage soit un mal, mais parce que la virginité est préférable. Or, il convenait que l'entrée du Seigneur en ce monde fût plus auguste que la nôtre. C'était une entrée royale, et tout roi entre par la porte la plus honorable. Il fallait donc qu'il participât à notre naissance, et pourtant que la sienne en différât; et c'est à ces deux choses qu'il a été pourvu. Sa naissance d'une femme est ce qu'il a de commun avec

nous, sa naissance en dehors du mariage est l'avantage qu'il a sur nous. Etre conçu et porté dans des entrailles, est le caractère de la nature humaine; mais être conçu en dehors de toute union, est bien supérieur à la nature humaine. Si ces deux circonstances sont réunies, c'est afin que vous connaissiez et ce que le Sauveur engendré a de commun avec vous, et ce en quoi il est bien au-dessus de vous.

8. Et considérez, je vous prie, la sagesse qui brille en tout ceci : Ni son excellence ne préjudicie à la ressemblance et aux liens qui le rattachent à nous; ni sa parenté avec nous n'obscurcit son excellence; mais tout en lui a fait ressortir admirablement ces deux points. Certaines choses en lui nous appartiennent entièrement, d'autres au contraire le distinguent de nous. Je disais donc que s'il y a eu autrefois des femmes stériles, c'est pour que l'on ajoutât foi à l'enfantement d'une vierge, c'est pour que cette vierge fût menée comme par la main, à croire elle-même à la promesse et au message qu'elle entendit de la bouche de l'ange en ces termes : « Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre; » voilà comment vous enfanterez. Ne regardez point du côté de la terre; cet acte aura tout son principe dans les cieux. Ce qui arrivera sera une grâce de l'Esprit. Ne parlez donc pas de la nature et des lois du mariage. — Mais comme ces paroles dépassaient l'intelligence de la Vierge, l'ange lui fournit une preuve nouvelle. Considérez, s'il vous plaît, comment une femme stérile conduit la Vierge, à la foi dans ce mystère. Cette démonstration étant au-dessus de son intelligence, écoutez de quelle manière il éclaircit son langage par des considérations d'un ordre moins élevé, et de quelle manière il la conduit par des choses sensibles. « Voici, dit-il, qu'Elisabeth, votre parente, a conçu, elle aussi, un fils dans sa vieillesse, et ce mois-ci est déjà le sixième pour celle qu'on appelait stérile. » *Luc.*, I, 36. Voyez-vous le lien étroit qui unit la femme stérile à la vierge? Autrement pourquoi aurait-on cité à celle-ci l'exemple de sa parente? Pourquoi aurait-on dit : « Dans sa vieillesse? » Pourquoi aurait-on ajouté : « Celle qu'on appelait stérile? » Evidemment c'étaient là autant de moyens pour conduire la Vierge à croire ce qui lui était annoncé. Voilà pourquoi l'ange lui parle et de l'âge d'Elisabeth et de l'infirmité de la nature, voilà pourquoi il détermine le temps écoulé depuis la conception. Au lieu de lui apprendre cette nouvelle dès le principe, il attend que six mois se soient écoulés pour la femme stérile, afin que sa grossesse, devenue visible, déclarât la conception et mît hors de doute l'état où elle se trouvait. Considérez encore la prudence de Gabriel : il ne lui cita ni Sara, ni Rébecca, ni Rachel, quoique ces femmes eussent été également stériles et également avancées en âge, et qu'elles eussent conçu miraculeusement. Mais ces faits remontaient très-haut; or, les faits récents, nouveaux et contemporains, nous portent plus efficacement que les faits anciens, à admettre des prodiges. C'est pour cela que laissant de côté ces exemples, l'ange lui propose celui d'Elisabeth, sa parente, afin de l'induire à ajouter foi à sa propre maternité si étonnante et si vénérable. C'est un enfantement intermédiaire entre l'enfantement du commun des hommes et celui du Seigneur, que cet enfantement dans une femme stérile, inférieur à celui-ci, supérieur à celui-là. Aussi, Elisabeth lui sert-il comme de trait d'union, pour conduire l'esprit de la Vierge de l'enfantement selon la nature à l'enfantement au-dessus de la nature.

9. J'aurais voulu vous en dire davantage et vous exposer les autres raisons de la stérilité de Rébecca et de Rachel; mais le temps ne me le permet pas, et il me presse de vous parler de la vertu de la prière. Notre but, en soulevant ces questions, était de vous montrer comment la prière d'Isaac, et une prière si persévérante, avait mis un terme à la stérilité de son épouse. « Isaac priait pour Rébecca, son épouse, et Dieu l'exauça. » *Genes.*, xxv, 21. Ne croyez pas qu'il n'ait invoqué qu'une fois Dieu et que Dieu l'ait exaucé sur-le-champ; car il passa bien du temps à prier le Seigneur. Voulez-vous savoir combien, je vous le dirai d'une manière précise : c'est vingt ans qu'il passa à prier le Seigneur. Et où en est la preuve? Dans la suite du récit. L'Ecriture désirant nous faire voir quelle était la foi,

Combien d'années Isaac passa en prière

pour demander à Dieu de lui donner un fils.

la patience, la philosophie de ce juste, n'a pas gardé le silence sur ce temps; elle nous l'a indiqué d'une manière peu claire, il est vrai, pour secouer notre indifférence, mais sans le laisser dans une obscurité complète. Ecoutez la manière obscure dont elle nous l'indique : « Isaac, nous dit-elle, avait quarante ans lorsqu'il prit la fille de Bathuel, syrien. » *Ibid.*, 20. Voyez quel âge il avait lorsqu'il prit une épouse? « Il avait quarante ans, nous dit-on, lorsqu'il prit Rébecca. » Maintenant que nous savons quel était son âge lorsqu'il prit une épouse, apprenons quel était son âge lorsqu'il devint père et qu'il engendra Jacob. Nous verrons combien dura la stérilité de sa femme, temps durant lequel il pria le Seigneur. Quel âge avait-il donc lorsqu'il engendra Jacob? « Jacob sortit, est-il écrit, tenant de la main le talon de son frère. C'est pourquoi il fut appelé Jacob, et son frère Esaü. Or, Isaac avait soixante ans quand il les engendra. » *Genes.*, XXV, 25-26. Si donc lorsqu'il épousa Rébecca, il avait quarante ans, et soixante lorsqu'il engendra ses enfants il s'ensuit évidemment que sa femme demeura stérile pendant ces vingt années d'intervalle, et que durant tout ce tenps Isaac suppliait le Seigneur.

10. Ne rougirons-nous pas ensuite, et ne serons-nous pas couverts de confusion, à la vue de ce juste espérant durant vingt années et ne cédant jamais au découragement; tandis que nous, à la première ou à la seconde demande, bien souvent nous désespérons et manifestons de l'humeur? Isaac jouissait auprès de Dieu, d'un grand crédit, et pourtant, loin de trouver mauvais le retard apporté à la grâce qu'il sollicitait, il attendait avec patience; et nous, couverts de péchés, la conscience bourrelée par le remords, qui ne témoignons jamais au Seigneur de sentiments affectueux, si nous ne sommes point exaucés avant même d'ouvrir la bouche, nous voilà déconcertés, indignés, et renonçant à la prière : aussi nous retirons-nous toujours les mains vides. Lequel de nous a imploré une grâce du Seigneur pendant vingt ans, comme l'a fait ce juste? Ou plutôt qui l'a imploré pendant vingt mois seulement? Hier je vous disais que bien des gens prient avec nonchalance, se balançant, étendant leurs membres, se tournant sans cesse de côté et d'autre, et se conduisant pendant la prière d'une façon tout-à-fait inconvenante; aujourd'hui j'ai découvert dans la manière dont vous priez, un autre défaut plus funeste encore. Un grand nombre se jetant contre terre, frappant le sol du front, versant des larmes brûlantes, gémissant amèrement au fond de leur cœur, tendant les mains, déployant en un mot la plus grande ferveur, retournent cette ferveur et ce zèle contre leur propre salut. En effet, ils n'implorent point le Seigneur pour leurs propres péchés, ils ne lui demandent pas le pardon de leurs prévarications; cette ardeur, ils la dirigent toute entière contre leurs ennemis; semblables en cela à un individu qui, ayant aiguisé son glaive, au lieu de s'en servir contre ses adversaires, s'en percerait lui-même la gorge. De même, ces chrétiens qui prient, non pour obtenir le pardon de leurs propres fautes, mais pour se venger de leurs ennemis, se percent eux-mêmes de leur glaive. C'est là une invention de l'Esprit du mal, pour nous perdre de toutes les manières, et par notre négligence et par notre ferveur. Les uns indignent le Seigneur par leur négligence dans la prière, cette négligence témoignant de leur part une sorte de mépris; les autres, tout en déployant de la ferveur, compromettent par cette ferveur le salut de leur âme. — Un tel, dit le démon, est livré à la négligence; je n'ai pas besoin d'autre chose pour rendre ses prières inutiles. Un tel est au contraire plein d'ardeur et de zèle. Que faire? Je ne saurais affaiblir son zèle, ni le jeter dans la nonchalance; j'arriverai d'une autre manière à le perdre. Et comment cela? Je me servirai de sa ferveur elle-même pour le précipiter dans l'iniquité; car c'est une iniquité de prier contre ses ennemis. De cette façon, non-seulement il ne retirera aucun avantage de son zèle, mais il en recevra un préjudice plus notable que de la négligence. — Tels sont les artifices du démon; il se sert pour nous perdre, tantôt de notre indifférence, tantôt de notre ferveur, lorsque celle-ci n'est point conforme à la loi de Dieu.

11. Mais il nous faut citer les paroles mêmes de cette prière, et voir quels sentiments puérils,

quelle âme petite elle suppose. J'ai honte d'avoir à les énoncer, et cependant il est absolument nécessaire que je le fasse, et que je reproduise ce langage si déraisonnable. Quelles sont donc ces paroles? « Vengez-moi de mes ennemis; prouvez-leur que j'ai aussi un Dieu. » Or, s'ils apprennent que nous avons un Dieu, ô hommes, ce n'est pas lorsque nous nous indignons, que nous nous livrons à la colère et au ressentiment; mais bien lorsque nous pratiquons la modération, la douceur, la mansuétude et une philosophie parfaite. C'est Dieu qui l'a dit : « Que votre lumière brille aux yeux des hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, v, 16. Ne comprenez-vous pas que c'est outrager Dieu que de l'implorer contre vos ennemis? Et comment est-ce l'outrager, répliquera-t-on? Parce qu'il a dit : « Priez pour vos ennemis, » *Ibid.*, 44, et qu'il nous a imposé ce divin précepte. Or, demander au législateur de transgresser ses propres lois, le supplier d'opposer à ses propres lois des lois contraires, le prier, lui qui vous défend de maudire vos ennemis, de vous exaucer quand vous l'employez contre eux, ce n'est ni prier, ni implorer, mais outrager ce législateur, et faire injure à Celui de qui vous devez recevoir les biens promis à la prière. Et comment serait-il possible que votre prière fût exaucée, je vous le demande, si vous irritez Celui qui peut vous exaucer? En agissant de la sorte, vous compromettez bien gravement votre salut, vous vous précipitez vous-même, puisque vous frappez votre ennemi sous les yeux de votre roi; et, si vous ne le faites par vos mains, vous le faites par vos paroles; procédé que vous n'oseriez employer en présence de vos semblables. Ayez-en effectivement l'audace en présence d'un magistrat; et, quels que soient vos mérites, vous serez sur-le-champ conduit au dernier supplice. Voilà donc que vous n'osez outrager un de vos pareils en présence d'un magistrat; et, quand vous le faites en présence de Dieu, vous ne frissonnez pas et vous n'êtes pas effrayé de vous abandonner ainsi à la fureur et à la vengeance, au temps de la prière, et de manifester une ingratitude plus grande que celle du serviteur qui réclamait les cent deniers! Car votre conduite est encore plus injurieuse; écoutez plutôt cette histoire.

Un serviteur devait à son maître dix mille talents; n'ayant pas de quoi les lui payer, il lui demanda un peu de temps afin de vendre sa femme, sa maison, ses enfants, de façon à éteindre la dette qu'il avait contractée. A la vue de sa douleur, le maître en eut pitié et lui remit les dix mille talents. Le serviteur s'étant retiré et rencontrant un de ses pareils qui lui devait cent deniers, il lui sauta à la gorge et les lui réclama de la manière la plus cruelle et la plus inhumaine. Instruit de cela, le maître le jeta en prison, lui imposa de nouveau la dette de dix mille talents qu'il venait de lui remettre, et le punit ainsi de la cruauté qu'il avait témoignée envers son semblable.

12. Or, examinez combien vous surpassez ce serviteur en ingratitude, en stupidité, lorsque vous priez contre vos ennemis. Pour lui, il ne demandait pas à son maître de réclamer les cent deniers, mais il les réclamait lui-même : vous, au contraire, vous poussez le Seigneur à cette réclamation impudente et criminelle. Pour lui, ce ne fut pas sous les yeux de son maître, mais dehors, qu'il prit son compagnon à la gorge : vous, c'est dans le temps même de la prière, en présence de votre Roi, que vous agissez de la sorte. Si ce serviteur, quoiqu'il n'eût pas poussé son maître à cette réclamation et qu'il l'eût faite après être sorti, n'obtint aucune excuse; vous qui excitez le Seigneur à cet acte défendu et qui le faites sous ses yeux, quel sera votre supplice, je vous le demande? Votre cœur s'enflamme-t-il à la pensée de votre ennemi, se gonfle-t-il et se soulève-t-il en quelque sorte; au souvenir de celui qui vous a offensé, êtes-vous impuissant à réprimer ce flot de pensées? Eh bien, opposez à ce feu le souvenir de vos péchés, la crainte du châtiment à venir. Souvenez-vous du compte que vous avez à rendre au Seigneur, des peines dont vous lui êtes redevable pour toutes vos fautes; et certainement votre courroux s'évanouira devant cette crainte, d'autant plus que ce dernier sentiment est bien plus puissant que l'autre. Souvenez-vous de l'enfer, du supplice, de la vengeance, au temps de la prière, et vous ne songerez même pas à votre ennemi; réveillez la

contrition dans votre esprit, humiliez votre âme par la mémoire de vos prévarications, et vous n'aurez rien à redouter de la colère. Mais voilà malheureusement le principe de tous nos maux, que nous recherchons avec le plus grand soin les fautes d'autrui, tandis que les nôtres, nous les laissons de côté avec la plus profonde négligence. Et pourtant il faudrait faire le contraire : ne perdre jamais de vue nos propres péchés, et ne jamais arrêter notre pensée sur les péchés des autres. Agissons ainsi, et Dieu nous sera propice, et nous ne poursuivrons plus le prochain d'une guerre éternelle, et nous n'aurons plus désormais d'ennemis; nous arrivât-il d'en avoir, nous renoncerons bientôt à toute inimitié, et nous ne tarderons pas à obtenir le pardon de nos péchés. De même que quiconque poursuit le prochain de son ressentiment met obstacle à ce que le châtiment mérité par ses péchés lui soit remis, de même celui qui est affranchi de toute colère, ne tardera pas à être délivré de ses péchés. Si, tout méchants et esclaves de la colère que nous sommes, pour obéir à Dieu, nous oublions les offenses commises envers nous, à plus forte raison le Seigneur, si bon, si indulgent, si indépendant de toute passion, oubliera-t-il nos fautes, et, en nous pardonnant nos prévarications, nous récompensera-t-il de notre bienveillance à l'égard du prochain. Puissions-nous tous le mériter par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel gloire et puissance soient dans les siècles des siècles. Amen.

HOMÉLIE

CONTRE LE DÉSESPOIR

HOMÉLIE.

Qu'il ne faut jamais désespérer de soi-même, ni prier contre ses ennemis, ni se décourager parce qu'on ne sera point exaucé dans sa prière. — Aux maris, sur la paix qu'ils doivent conserver avec leurs femmes.

1. Mille grâces vous soient rendues pour la bienveillance avec laquelle vous avez accueilli mes discours sur la prière, et pour le bonheur que vous m'avez donné. « Bienheureux, en effet, celui qui parle et que l'on écoute. » *Eccli.*, xxv, 12. C'est là ce dont j'ai été persuadé, non-seulement par vos applaudissements et par vos louanges, mais par votre conduite. Tandis que je vous exhortais à ne point prier contre vos ennemis, vous disant qu'en agissant ainsi, nous irritions le Seigneur, nous introduisions des lois contraires aux siennes, puisqu'il a dit : « Priez pour vos ennemis; » *Matth.*, v, 44; au lieu que nous, en priant contre nos ennemis, nous lui demandons de transgresser sa propre loi; tandis que je vous soumettais ces considérations et d'autres semblables, j'ai vu plusieurs d'entre vous se frapper le visage et la poitrine, gémir amèrement, lever leurs mains vers le ciel, implorer le pardon pour de semblables prières. Alors levant, moi aussi, les yeux vers les cieux, j'ai remercié Dieu de la promptitude avec laquelle la parole de la doctrine a porté ses fruits. Telle est la semence spirituelle : elle n'a besoin ni d'années, ni de saisons, ni de jours; qu'elle tombe dans une âme généreuse, et sur-le-champ cette âme se couvre d'épis florissants et parfaitement mûrs. Voilà ce qui s'est produit hier parmi vous : j'avais répandu la parole de la componction, et le gémissement de la confession a germé sur-le-champ, gémissement fécond en richesses et en biens précieux. Si le publicain, pour avoir dit en se frappant la poitrine : « Pardonnez-moi, je ne suis qu'un pécheur, » *Luc.*, xviii, 13, emporta une justice que n'obtint pas le pharisien; de quelle confiance ne jouirons-nous pas auprès de Dieu, nous qui, en si peu de temps, avons manifesté un tel degré de componction ? Car il n'y a rien de pire qu'un publicain; il est au dernier terme de la perversité, et le Christ le prouvait bien, lui qui citait toujours comme exemple de ce qu'il y avait de pire les courtisanes et les publicains. Le publicain, c'est la violence effrontée, la rapine sans bornes, l'avarice jointe à l'impudence, le trafic en dehors de tout principe, le commerce en dehors de toute pudeur. Eh bien, un homme qui avait vécu dans ce cloaque a pu, avec quelques paroles, effacer ces souillures et obtenir plus qu'il n'avait demandé. Il avait dit, en effet : « Soyez-moi propice, je ne suis qu'un pécheur; » et, non-seulement Dieu lui fut propice, mais encore il lui accorda la justice qui n'échut pas au pharisien. Aussi Paul nous parle-t-il « de Celui qui peut nous accorder bien au-dessus de ce que nous demandons et de ce que nous comprenons. » *Ephes.*, iii, 20. Le pharisien pria, lui aussi : debout dans le temple, il invoqua le Seigneur, il prononça plus de paroles et commença sa prière par des actions de grâce. Comment donc perdit-il les biens qu'il possédait, tandis que le publicain acquit la confiance dont il était privé ? Parce que ce ne fut pas le même genre de prières. Le pharisien ne

Le publicain, image de la violence et de l'impudence.

respirait que jactance, qu'enflure et qu'orgueil; le publicain était plein de droiture et d'humilité. C'est pourquoi celui-ci, qui était chargé d'un poids immense de péchés, fut délivré de ce fardeau et reçut la justice; et celui-là, dont le vaisseau portait une cargaison entière de bonnes œuvres, d'aumônes et de jeûnes, venant à donner contre l'écueil de la vaine gloire et de l'orgueil, fit naufrage dans le port; ce qui fut l'effet, non de la nature de la prière, mais de sa propre volonté.

Règles à observer dans la prière.

2. Voyez-vous l'insuffisance de la prière pour le salut, lorsqu'on n'observe pas en priant les lois que le Christ a établies? Et quelles lois a-t-il établies? De prier pour nos ennemis et pour ceux qui nous persécutent. Il faut nous y conformer sous peine de périr, comme le prouve l'exemple du pharisien; car si, pour avoir cédé à la vaine gloire, sans prier contre ses ennemis, celui-ci fut si grièvement puni, quel châtiment est réservé à ceux qui dirigent contre leurs ennemis de longues et fréquentes prières! Que faites-vous, ô hommes? Vous êtes là pour demander le pardon de vos péchés, et vous remplissez votre âme de haine! Quoi! c'est lorsque nous devrions être pénétrés de mansuétude, lorsque nous nous entretenons avec le Seigneur, que nous l'implorons pour nos péchés, que nous demandons pitié, clémence et miséricorde, c'est alors que nous nous irriterions, que nous nous mettrions en fureur, et que le fiel déborderait de nos bouches! Et comment parviendrons-nous, je vous le demande, à obtenir ce salut, si, avec une attitude de suppliants, nous parlons en insensés et attirons sur nous le courroux du Seigneur? Vous êtes venus pour guérir votre blessure, et non pour aigrir celle du prochain. C'est le temps de la supplication, le temps de la prière, le temps des gémissements, et non celui de la colère, le temps des larmes et non du ressentiment, de la compassion et non de l'indignation. Pourquoi bouleverser cet ordre, pourquoi vous combattre vous-même, pourquoi renverser votre propre édifice? Celui qui prie doit avant toute chose pénétrer son esprit de mansuétude, son âme de modération, son cœur de contrition. Or, celui qui déclame contre ses ennemis, ne saurait jamais en venir là; la colère l'aveugle et il est incapable de s'établir dans les sentiments qu'il doit avoir. Gardons-nous donc de prier contre nos ennemis; éloignons même le souvenir de nos bonnes actions, pour ne pas partager le sort du pharisien. Il est bon de songer à ses péchés, il est bon également d'oublier ses bonnes œuvres. Et pourquoi? Parce que la pensée de nos bonnes œuvres nous porte à l'orgueil, et que la pensée de nos péchés nous confond et nous humilie; l'une nous plonge dans la négligence, l'autre ranime notre ferveur. Quiconque estime ne rien posséder, déploie plus d'empressement pour acquérir; mais ceux qui croient avoir réalisé de nombreux bénéfices, s'appuient là-dessus pour ne pas se mettre en frais d'acquérir davantage.

3. Ne vous souvenez donc pas de vos bonnes œuvres, afin que Dieu s'en souvienne. «Avouez, est-il écrit, vos péchés le premier, et vous serez justifié. — Je ne me souviendrai pas, est-il dit encore, de vos iniquités; mais vous, ne les oubliez pas.» *Isa.*, XLIII, 25-26. Et pourquoi Dieu exauça-t-il si promptement le publicain, tandis qu'Isaac dut le prier et l'implorer pour sa femme, durant vingt années, avant que Dieu exauçât les prières de ce juste? — car il nous faut vous offrir aujourd'hui les restes de la doctrine d'hier. — Quelle en est donc la raison? Ce qui arriva au publicain vous montre la miséricorde du Seigneur, qui l'a exaucé si promptement; ce qui est arrivé à Isaac vous montre la patience du serviteur qui a été exaucé si tard, et qui ne se désista jamais de sa prière. Ainsi, êtes-vous pécheur, ne désespérez pas; êtes-vous juste, ne vous enorgueillissez pas. «Ceux qui se portent bien n'ont pas besoin de médecin, mais ceux qui sont malades.» *Matth.*, IX, 12. Le publicain était malade; c'est pour cela que Dieu lui tendit aussitôt la main: Isaac était robuste, et c'est pour cela que Dieu lui laissa le temps de perfectionner sa patience. Mais c'est là un sujet que nous avons surabondamment traité. Il nous faut dire maintenant la raison de la stérilité de sa femme, afin qu'en voyant une vierge devenir mère, vous ne restiez pas incrédules; afin qu'à cette question du Juif · Comment Marie est-elle devenue mère? vous opposiez celle-ci: Comment Sara,

Rébecca, Rachel le sont-elles devenues ? Toutes les fois qu'il doit s'accomplir un grand et admirable mystère, de nombreuses figures le précèdent, de même qu'à l'arrivée du monarque, des soldats prennent les devants, afin que l'on fasse les préparatifs nécessaires pour le recevoir ; de même, toutes les fois qu'un mystère extraordinaire doit s'accomplir, des figures précèdent pour nous prémunir contre toute surprise et nous prévenir de l'étrangeté de ce mystère.

Ainsi en fut-il pour la mort du Christ. Jonas parut, et exerça notre esprit. Le monstre le vomit au bout de trois jours, n'ayant pas trouvé en lui la nourriture qui lui convenait. En effet, la nourriture qui convient en propre à la mort, c'est le péché. Là est son origine, là sa force, là aussi son aliment. De même que s'il nous arrive d'avaler à notre insu une pierre, l'estomac fait aussitôt des efforts pour la digérer, et, trouvant là une nourriture étrangère, après avoir exercé toute sa vertu digestive, au lieu de la décomposer, il y consume toute sa force; en sorte qu'il lui est impossible de retenir même sa première nourriture, et qu'il en est réduit à la rejeter en même temps que cette pierre, non sans de vives douleurs; ainsi en fut-il de la mort. Elle engloutit la pierre angulaire et elle ne put en venir à bout; elle y épuisa toute sa vertu, et c'est pourquoi elle rejeta avec cette pierre le reste de sa nourriture, c'est-à-dire l'humanité tout entière; elle ne saurait la retenir jusqu'à la fin. Si donc ces femmes stériles ont précédé, c'est pour assurer à l'enfantement de la Vierge notre foi; et non-seulement pour assurer notre foi à cet enfantement, mais, si nous y faisons bien attention, pour que nous y trouvions une figure de la mort elle-même.

4. Ecoutez sérieusement : ce que nous avons à vous dire présente des difficultés; nous nous proposons de vous expliquer comment la stérilité de Sara nous conduit comme par la main à la foi de la résurrection. Et comment nous y conduit-elle? De même que le sein de Sara, mort naguère, ressuscita par la grâce de Dieu et conçut le corps vivant d'Isaac; de même le Christ ressuscita d'entre les morts par sa propre puissance. Que cette explication ne soit pas forcée, les paroles de Paul vous l'indiquent. Après avoir dit d'Abraham : « Qu'il ne regarda pas comme mort le sein de Sara, qu'il fut confirmé dans la foi, rendant gloire à Dieu, et sachant à n'en pas douter, qu'il est assez puissant pour accomplir ce qu'il a promis, » à savoir, que de deux corps morts il naquit un fils plein de vie; il nous conduit ensuite de cette foi comme par la main à celle qui nous occupe, et il ajoute : « Il n'a pas été écrit seulement à cause de lui que cela lui ait été imputé à justice, mais encore à cause de nous. » Et pourquoi ? « De nous à qui notre foi sera imputée de même, si nous croyons en celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts. » Voici la pensée de l'Apôtre : Dieu a tiré Isaac de deux corps morts; c'est de la même manière qu'il a ressuscité son Fils, mort lui aussi. » *Rom.*, IV, 19-24. Voulez-vous découvrir dans cette stérilité une signification nouvelle ? L'Eglise devait enfanter la multitude des fidèles; afin que vous ne refusiez point de croire à l'enfantement d'un sein stérile et infécond, il y a eu dans l'ordre de la nature une stérilité qui a précédé cette stérilité dans l'ordre de la volonté, et Sara est devenue le type de l'Eglise. Sara, toute stérile qu'elle était, a enfanté dans sa vieillesse; ainsi l'Eglise, stérile également, a enfanté sur la fin des temps. Ecoutez Paul établir cette vérité : « Nous sommes, nous, les fils de la femme libre. » *Galat.*, IV, 31. C'est parce que Sara est le type de l'Eglise, elle, la femme libre, que l'Apôtre s'écrie : « Nous sommes, nous, les fils de la femme libre. — Ainsi donc, mes frères, dit-il encore, nous sommes en Isaac les enfants de la promesse. » *Galat.*, IV, 28. Qu'est-ce à dire, de la *promesse?* De même qu'Isaac ne dut pas sa naissance à la nature, nous ne la devons pas non plus à la nature, mais à la grâce de Dieu. « La Jérusalem d'en haut, avait-il dit est libre, et c'est notre mère; » à savoir l'Eglise. *Galat.*, IV, 26. « Vous vous êtes approchés, poursuit-il, de la montagne de Sion, de la cité du Dieu vivant, de la Jérusalem céleste, de l'Eglise des premiers nés. » *Hebr.*, XII, 22. Or, si la Jérusalem d'en haut est l'Eglise, Sara étant le type de cette Jérusalem céleste, suivant ces paroles : « Elles sont deux, l'une engendrant pour la servitude,

c'est Agar; mais la Jérusalem d'en haut est libre, et c'est notre mère;» *Galat.*, IV, 24-26; il s'ensuit évidemment que la Jérusalem d'en haut a pour figure Sara, considérée dans son enfantement et dans sa stérilité.

5. Ces considérations, je le sais, présentent des difficultés; mais, si nous les saisissons, aucune des choses énoncées ne nous échappera. Ce langage ayant un caractère mystérieux et dogmatique, j'aborderai, si vous le voulez, des considérations plus pratiques. Rébecca était stérile; apprenez par là quelle était la chasteté de son mari : il ne la renvoya pas, bien qu'aucune loi ne l'en empêchât; il ne prit point d'autre femme non plus, pour l'adjoindre à la femme libre, ce que font bien des gens sous prétexte de chercher des enfants, et en réalité pour satisfaire leur luxure, renvoyant les unes, en en introduisant d'autres. Il y en a qui se laissent dominer par des concubines, et qui infestent les maisons de querelles sans fin. Telle ne fut pas la conduite du patriarche : se bornant à la femme qu'il avait reçue de Dieu, il suppliait le Maître de la nature de briser les liens de la nature, et il évitait tout reproche envers son épouse. Et où voyons-nous qu'il ne lui faisait aucun reproche? Dans l'Ecriture elle-même. S'il lui eût adressé des reproches, l'Ecriture ne l'aurait point passé sous silence; car elle raconte les vertus des justes et leurs faiblesses tout ensemble : celles-ci, pour que nous les évitions, celles-là, pour que nous les imitions. Lorsque Rachel, sa bru, se plaignait à son fils, et que celui-ci la reprenait, l'Ecriture nous rapporte ces deux choses sans en cacher aucune. Rachel dit: « Donne-moi des enfants, sinon je mourrai. » *Genes.*, XXX, 1-2. Que répond Jacob? Est-ce que je suis Dieu, et est-ce moi qui t'ai rendue stérile? « Donne-moi des enfants, » demande bien indigne d'une femme, autant qu'absurde. Vous dites à votre mari : « Donne-moi des enfants, » et vous ne songez pas au Maître de la nature! C'est pourquoi le patriarche, en lui répondant avec aigreur, lui fit voir l'absurdité de sa demande, et lui montra à qui elle devait s'adresser. Mais il n'en est pas de même ici; Isaac ne dit rien de pareil, et Rébecca ne lui fit entendre aucune lamentation, aucune plainte. Ici nous trouvons une leçon de chasteté et de foi : la prière qu'Isaac offre à Dieu nous indique sa foi; son attention à garder sa femme, met en évidence sa chasteté; l'absence de tout reproche de sa part et sa confiance font ressortir sa patience, sa philosophie, sa parfaite considération et sa tendresse envers son épouse. Il n'imita pas ce grand nombre d'insensés qui, aujourd'hui, en de semblables conjonctures, recourent à des enchantements et à des sortiléges; laissant de côté ces pratiques superflues, absurdes, pernicieuses et mortelles à l'âme, dédaignant toutes les ressources humaines, ce fut au Seigneur de la nature, à celui qui seul pouvait y porter remède, qu'il eut recours.

6. Ecoutez ceci, ô hommes, instruisez-vous, ô femmes; imitons tous ce juste. Que la femme n'estime rien plus que son mari, que rien ne soit plus cher à l'homme que sa femme; voilà le secret de notre félicité à tous : la bonne harmonie entre l'épouse et son époux; voilà le secret de la paix du monde. Les fondements ébranlés, l'édifice tout entier tombe en ruines; la dissension introduite dans le mariage, notre existence entière est bouleversée. Voyez, en effet: le monde se compose de cités, la cité de maisons, les maisons d'hommes et de femmes. Si donc la guerre s'introduit entre les hommes et les femmes, elle s'introduit par cela même dans les maisons; les maisons étant livrées au désordre, les cités ellesmêmes se soulèvent; les cités étant divisées, la terre entière est nécessairement en proie au tumulte, à la guerre, aux combats. C'est pour cette raison que Dieu s'est occupé de ce point avec la plus grande sollicitude; c'est pour cette raison qu'il ne permet pas de renvoyer une épouse, si ce n'est pour crime de fornication. — Et si elle est prompte à l'injure, objectera-t-on, si elle est prodigue, si elle aime le luxe, et si elle est couverte d'une infinité d'autres défauts? — Supportez tout avec patience, et, loin de la renvoyer à cause de ses défauts, corrigez-la par vos leçons. Si vous tenez la place de la tête, c'est pour que vous sachiez porter remède au reste du corps. Pour notre corps, de quelques blessures qu'il soit criblé, nous n'en retranchons pas la tête. Ne vous séparez donc pas de votre femme,

une femme tenant pour nous la place du corps. De là ce mot de Paul : « Les hommes doivent aimer leurs femmes comme leur corps. » *Ephes.*, v, 28. Les femmes sont tenues à la même obligation envers nous : Aimez donc votre mari comme votre tête, ô femme ; le respect que vous avez pour elle, ayez-le pour votre mari. Ce n'est pas sans raison que nous attachons à ce point tant d'importance ; je sais quels biens produit l'absence de toute division entre une femme et son mari ; je sais de quels maux est le principe la division, quand elle vient à régner entre l'un et l'autre : alors ni la fortune, ni le nombre et la qualité des enfants, ni les charges, ni la puissance, ni la gloire, ni les honneurs, ni les plaisirs, ni l'opulence, ni aucune autre félicité ne sauraient rendre la joie à l'homme et à la femme, quand ils sont en lutte l'un avec l'autre.

7. Occupons-nous de ce point plus que de tous les autres. Votre femme a-t-elle des défauts, faites ce que fit Isaac, priez le Seigneur. Si, par sa persévérance dans la prière, Isaac vint à bout de l'impuissance de la nature, à plus forte raison parviendrons-nous à réformer les défauts de la volonté, en priant Dieu avec assiduité. Lorsque Dieu vous verra pratiquer la patience pour observer sa loi et supporter courageusement les défauts de votre épouse, il vous assistera dans vos efforts pour l'éclairer et vous donnera le prix de votre persévérance. « Savez-vous, ô homme, dit l'Apôtre, si vous ne sauverez pas votre femme? Savez-vous, ô femme, si vous ne sauverez pas votre mari ? » I *Corinth.*, VII, 16. Comme s'il disait : Ne perdez ni courage, ni espérance ; elle peut être sauvée, et si elle ne se corrige pas, la récompense de votre patience ne sera point perdue; si au contraire vous la renvoyez, le premier vous voilà prévaricateur, transgressant la loi de Dieu et devenant à ses yeux coupable d'adultère : « Quiconque, nous dit-il, renverra sa femme, hormis le cas de fornication, se rend coupable d'adultère. » *Matth.*, v, 32. Souvent vous en prendrez une plus fâcheuse encore, en sorte que vous aurez commis le péché sans trouver le repos. Si vous en rencontrez une meilleure, elle ne saurait vous procurer un bonheur sans mélange, l'abandon de la première vous étant imputé comme un adultère, puisque c'est un adultère que de renvoyer sa première femme. Quand donc vous verrez survenir quelque difficulté, soit dans le mariage, soit dans toute autre circonstance, priez le Seigneur, c'est là le meilleur et l'unique moyen de remédier aux maux qui nous assaillent; car c'est une arme bien puissante que la prière, je vous l'ai dit bien souvent, je vous le dis encore et je ne cesserai de vous le répéter. Quand même vous seriez pécheur, jetez les yeux sur le publicain ; il ne fut pas repoussé, et une infinité de fautes lui furent pardonnées.

Voulez-vous savoir quelle est la vertu de la prière? L'amitié avec Dieu a moins de puissance. Puissance de la prière. Ce n'est pas là mon langage ; je n'oserais pas m'appuyer en pareille matière sur mon propre sentiment : écoutez l'Ecriture vous montrant que ce que l'amitié n'obtient pas, est obtenu par la prière : « Quel est celui d'entre vous, dit-elle, qui, ayant un ami et venant le trouver, lui dira : Mon ami, prêtez-moi trois pains? Si celui-ci lui répond en ces termes : Ma porte est fermée, mes enfants sont au lit, ne me dérangez pas ; je vous le dis, il lui refuse ces pains malgré son titre d'ami, mais il lui donnera tout ce dont il aura besoin, à cause de son importunité. » *Luc.*, XI, 5-8. Voyez-vous comment ce que n'avait point obtenu l'amitié, est obtenu par la persévérance? Comme c'est un ami qui demande, pour que vous ne soyez point tentés d'attribuer à ce titre l'heureuse issue de la demande, le Sauveur ajoute : « S'il lui refuse ces pains malgré son titre d'ami, il les lui donnera à cause de son importunité. » Encore que l'amitié n'ait point réussi, la persévérance, dit-il, la persévérance fera ce que l'amitié n'a pu faire. En la personne de qui cela s'est-il accompli? Dans la personne du publicain. Il n'était point ami de Dieu, et il l'est devenu ; par conséquent, seriez-vous son ennemi, la persévérance vous rendra son ami. Voyez encore la Syrophénicienne, et écoutez ce qu'on lui dit : « Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens. » *Matth.*, XV, 26. Et pourquoi le Sauveur l'a-t-il fait, si cette action est mauvaise? Elle est devenue bonne, grâce à la persévérance de la femme, preuve que ce dont nous

sommes indignes, nous en devenons dignes par la persévérance dans la prière.

8. Je parle ainsi pour que vous ne disiez pas : Je suis pécheur, je n'ai aucun motif de confiance, je ne saurais prier. Il a des motifs de confiance, celui qui croit n'en avoir pas; de même que celui qui pense en avoir, les a complétement perdus, tel le pharisien; tandis que celui qui se regarde comme le dernier des hommes et sans titre aucun, est exaucé de préférence, tel le publicain. Que d'exemples vous avez ! la Syrophénicienne, le publicain, le larron sur la croix, l'ami qui, dans la parabole, demande les trois pains, et qui les obtient, grâce, non à sa qualité d'ami, mais à sa persévérance. Si chacun de ceux-là eût dit : Je ne suis qu'un pécheur, voué à la confusion; je ne saurais pour cela m'approcher, il n'en eût retiré aucun avantage; mais, ayant tous considéré les richesses de la miséricorde de Dieu, et non la grandeur de leurs prévarications, ils ont pris confiance et hardiesse, tout pécheurs qu'ils étaient; ils ont demandé au delà de ce dont ils étaient dignes, et ils ont tous obtenu ce qu'ils ont désiré. Toutes ces choses, gravons-les et conservons-les dans notre mémoire; prions sans cesse, pleins de vigilance, de confiance, de bon espoir et de ferveur. L'ardeur avec laquelle d'autres prient contre leurs ennemis, mettons-la, nous, à prier pour nos ennemis et pour nos frères, et nous obtiendrons à coup sûr tout ce qui nous est utile; car celui qui nous le donne est généreux, et nous désirons moins le recevoir qu'il ne désire nous le donner. Instruits de ces vérités, eussions-nous roulé jusqu'au plus profond abîme de l'iniquité, ne désespérons pas de notre salut et présentons-nous avec bon espoir, persuadés intimement que nos prières seront exaucées si elles sont conformes aux lois que Dieu nous a prescrites. « A celui qui peut tout faire, d'une manière bien supérieure à ce que nous demandons et à ce que nous comprenons, » *Ephes.*, III, 20, au Christ, notre Dieu et souverain de l'univers, appartient toute gloire, tout honneur et toute adoration, ainsi qu'au Père, qui est sans principe et à l'Esprit, source de sainteté et de vie, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.

Exemples de l'efficacité de la prière.

Amen.



HOMÉLIE

SUR CES MOTS :

JE LUI RÉSISTAI EN FACE

AVANT-PROPOS

L'homélie suivante fut prononcée par saint Chrysostome à Antioche, après la lecture de l'Epître aux Galates. Craignant que la légère division qui se montre ici entre Pierre et Paul, ces colonnes de l'Eglise, selon l'expression du saint docteur, ne jetât le trouble dans les âmes pieuses, il s'appliqua à éclaircir ce texte dans un long discours. Il exposa avec beaucoup de développements les graves inconvénients qui s'en seraient suivis, si Paul eût cherché vraiment et sérieusement querelle, devant plusieurs témoins, au Prince des apôtres. A cette occasion, il rapporta deux sentiments et les réfuta aussitôt : d'après le premier, il aurait agi, non du Prince des apôtres, mais d'un personnage homonyme; d'après le second, les observations de Paul auraient été sérieuses et non pas simulées. Après cela, il énonça sa propre opinion, à savoir que cette scène aurait été préparée et concertée à l'avance entre Pierre et Paul; en sorte qu'en vertu de ce dessein Pierre se serait séparé des Gentils pour ne pas irriter les Juifs, et que Paul lui aurait résisté en face, sans réplique de sa part, parce que l'intention de tous les deux aurait été de ne point imposer le joug de la loi aux Gentils. Du reste, le sentiment de Chrysostome, dont le premier auteur aurait été, dit-on, Origène, défendu d'abord par saint Jérôme, a été renversé par saint Augustin, qui a établi que les reproches de Paul furent sérieux et non pas simulés, par des arguments devant lesquels s'inclina plus tard saint Jérôme. Il ne manque pas cependant de docteurs qui soutiennent aujourd'hui, soit l'opinion d'après laquelle il s'agirait d'un autre personnage que Pierre l'apôtre, soit l'opinion défendue par saint Chrysostome.

HOMÉLIE.

La précédente assemblée ayant eu lieu sous la présidence de l'évêque dans la nouvelle église, l'orateur prononça ce discours dans l'ancienne église sur le texte de l'Apôtre : « Lorsque Pierre fut venu à Antioche, je lui résistai en face, » et il montra dans ce fait, au lieu d'une division, le résultat d'un concert préalable.

1. J'ai été éloigné un jour de vous, et j'en ai été triste et peiné, comme si j'eusse passé loin de vous une année entière. Que cela soit la vérité, vous le savez par ce que vous avez éprouvé vous-mèmes. De même qu'un enfant à la mamelle, arraché au sein maternel, en quelque endroit qu'on le transporte, se tourne sans cesse de côté et d'autre, cherchant sa mère; ainsi moi-même, éloigné du sein maternel, je portais fréquemment mes regards autour de moi, cherchant partout votre sainte assemblée. Au surplus, je trouvais un dédommagement raisonnable en ce que cette condition était l'effet de mon obéissance à notre tendre Père, et le prix de cette obéissance adoucissait l'amertume de la séparation. C'est là pour moi le plus éclatant des diadèmes, la plus glorieuse des couronnes, de suivre en tout lieu l'auteur de notre vie spirituelle. C'est là mon honneur, c'est là ma sécurité : mon honneur, car telle est la part qu'il me fait et l'amour dont il m'environne, qu'il ne consent jamais à paraître sans être accompagné de son enfant; ma sécurité, car, étant présent, étant témoin de nos combats, il nous prête toujours l'assistance de ses prières.

Prix éclatant de l'obeissance.

Si la main du nautonnier, le gouvernail, le souffle du zéphir, conduisent sûrement le navire au port, la bienveillance de ce père, sa charité, le secours de ses prières, mieux que n'importe quel zéphir et quel gouvernail, dirigent notre parole. En outre, ce qui me consolait, c'était la table opulente dont vous jouissiez alors, et la générosité somptueuse de l'hôte qui vous était donné. Et cela, nous ne le savons pas seulement par ouï-dire, mais par notre propre expérience. Certaines personnes nous ont rapporté ce qui avait été dit, et le peu que nous avons entendu nous a permis de reconstituer le festin tout entier. J'ai donc loué cet hôte, j'ai admiré sa munificence et sa richesse; mais je vous ai félicités aussi de votre bienveillance et du soin avec lequel vous vous appliquez à retenir ce qui vous est enseigné, de façon à le transmettre aux autres. C'est pourquoi, nous aussi, nous adressons volontiers la parole à votre charité. Quiconque répand ici sa semence, ne la jette pas le long du chemin, ne la verse pas au milieu des épines, et ne sème pas sur la pierre. Votre champ est une terre grasse et fertile qui reçoit dans son sein toutes les semences pour les multiplier. Cependant, si jamais vous avez témoigné de l'empressement et du zèle à m'écouter, et vous ne me l'avez jamais refusé, je vous demanderai la même faveur aujourd'hui. Nous n'avons pas à traiter un sujet ordinaire, mais un sujet des plus importants; il me faut donc des yeux dont le regard embrasse au loin l'horizon, un esprit attentif, une pensée active, une attention soutenue, une âme éveillée et vigilante. Vous avez tous entendu le texte de l'Apôtre; et quiconque a considéré ce passage avec attention, a compris que de rudes combats et de pénibles sueurs seront notre partage aujourd'hui. « Lorsque Pierre fut venu à Antioche, dit l'Apôtre, je lui résistai en face. » *Galat.*, II, 11.

2. Le trouble se serait-il emparé de votre esprit, en entendant parler de la résistance que Paul a opposée à Pierre, de ce choc et de cette collision entre ces deux colonnes de l'Eglise? Car ce sont là vraiment des colonnes qui soutiennent et supportent la voûte de la foi, des colonnes, des bastions, les yeux du corps de l'Eglise, la source des grâces, des trésors; ce sont des ports; quelque terme enfin qu'on emploie, on ne sera jamais à la hauteur de leur dignité; plus on insistera sur leurs louanges, plus notre tâche sera difficile. Réveillez donc votre attention : nous avons à défendre nos pères et à repousser les accusations portées contre eux par les païens et les ennemis de la foi. « Lorsque Pierre fut venu à Antioche, je lui résistai en face, parce qu'il était répréhensible. » Paul indique ensuite ce qui le rendait répréhensible. « Avant l'arrivée de quelques fidèles envoyés par

Jacques, il mangeait avec les Gentils ; mais après leur arrivée, il se retira et se sépara des Gentils, par crainte de ceux qui étaient circoncis. Les autres Juifs consentirent à cette dissimulation, au point que Barnabé fut entraîné avec eux. Quand je vis qu'ils ne marchaient pas droit selon la vérité de l'Evangile, je dis à Pierre devant tous... » Plus haut il a dit : « Je lui résistai en face ; » ici, « devant tous. » Remarquez cette expression « devant tous. » — « Si vous, qui êtes Juifs, vivez comme les Gentils, et non pas comme les Juifs, pourquoi contraignez-vous les Gentils à judaïser ? » *Galat.*, II, 11-14. Peut-être avez-vous approuvé hautement la hardiesse de Paul, qui, sans ménagement pour la dignité du personnage, défend la vérité de l'Evangile et ne rougit pas à cause des fidèles présents ? — Mais si c'est là une chose glorieuse pour Paul, elle est honteuse pour nous. — Comment cela, si Paul a rempli son devoir ? — Mais Pierre ne l'a pas rempli puisqu'il ne marchait pas droit. Quel avantage en retirerai-je, si l'un des coursiers qui mènent le char ne marche pas comme il faudrait ? Ce n'est point à Paul, mais aux païens que j'ai maintenant affaire. C'est pourquoi je vous prie de soutenir votre attention. J'aggrave l'accusation, je la rends plus redoutable, afin d'exciter votre zèle. Quand on est dans l'arène, on se tient sur ses gardes ; quand on craint pour un père, on est attentif; quand on entend une accusation, on désire entendre la défense. Ainsi, quoique je commence par aggraver l'accusation, ne croyez pas que j'exprime mes propres sentiments. Si je creuse votre âme, si j'ouvre profondément votre esprit, c'est afin d'y déposer profondément ces pensées, de telle sorte que vous les conserviez invariablement. D'ailleurs ce que nous allons dire est à la louange de votre cité : elle fut témoin de l'épreuve, témoin du combat, ou du moins de ce qui passait pour un combat, et qui devait être plus utile que la paix la la plus précieuse; car nos membres sont unis moins étroitement les uns aux autres par les nerfs qui les sillonnent, que les apôtres n'étaient unis ensemble par les liens de la charité.

3. Vous avez loué Paul, n'est-ce pas ? Eh bien, écoutez comment ce langage se retourne contre Paul, si nous ne découvrons pas une explication secrète. — Que dites-vous, ô Paul ? Vous reprenez Pierre parce que vous avez vu qu'il ne marche pas droit selon la vérité de l'Evangile; mais pourquoi *en face?* pourquoi *devant tous?* N'auriez-vous pas dû l'admonester sans témoins? Et pourquoi rendre ce jugement public, et porter l'accusation en présence de témoins nombreux ? Tout le monde ne va-t-il pas dire que vous obéissez à la haine, à l'envie, à la jalousie, à l'esprit de dispute ? N'est-ce pas vous qui avez dit : « Je suis devenu faible avec les faibles ? » I *Corinth.*, IX, 22. Que signifient ces mots, *faible avec les faibles?* Plein de condescendance et de discrétion pour leurs blessures, et prenant bien garde qu'ils ne tombent dans l'effronterie. Et vous qui portez à ce point la sollicitude et la charité envers vos disciples, vous seriez sans ménagement envers votre compagnon d'apostolat ! Ne connaissez-vous donc pas la parole du Christ : « Lorsque votre frère aura péché, allez, reprenez-le entre lui seul et vous ? » *Matth.*, XVIII, 15. Mais vous, c'est en public que vous le reprenez. Et vous vous glorifiez de cette conduite ! « Lorsque Pierre fut venu à Antioche, dites-vous, je lui résistai en face. » Et non-seulement vous le reprenez publiquement, mais de plus vous gravez dans vos lettres comme sur une colonne, ce combat, et vous en rendez le souvenir éternel; en sorte que, non-seulement les spectateurs de cette scène, mais tous les habitants de la terre entière en sont instruits par votre épître. Est-ce ainsi qu'en ont agi avec vous les apôtres à Jérusalem, lorsque vous y allâtes, au bout de quatorze ans, leur exposer votre évangile ? N'écrivez-vous pas : « Quatorze ans après je montai à Jérusalem, et je leur exposai mon évangile et j'en conférai en particulier avec ceux qui paraissaient être quelque chose ? » *Galat.*, II, 1-2. Eh quoi ! quand vous voulûtes conférer avec eux en particulier, est-ce qu'ils s'y opposèrent et vous traduisirent en public, pour vous exposer à tous les regards? Vous ne sauriez le dire. Ainsi donc vous conférez en particulier, et nul ne s'y oppose, et vous flagellez publiquement un apôtre ! Et encore, si c'était là l'unique occasion où vous avez éprouvé leur

Pourquoi saint Paul reprend saint Pierre en public.

bienveillance; mais lorsque les Juifs étaient si nombreux, ne vous ont-ils pas traité avec la même mesure? ne vous dirent-ils point, vous prenant en particulier : « Vous voyez, mon frère, combien de milliers de Juifs se sont rassemblés, tous sont zélés pour la loi, et ils ont ouï dire de vous que vous enseignez d'abandonner la loi. Que faire donc? Suivez notre conseil: nous avons parmi nous des hommes qui ont fait un vœu, prenez-les avec vous, rasez-vous avec eux, purifiez-vous avec eux, afin qu'ils soient convaincus de la fausseté des bruits répandus sur votre compte. » *Act.*, XXI, 20-24. Voyez-vous les ménagements qu'ils ont pour votre réputation, comment ils vous cachent sous le masque de ce prétexte, et se servent de ce sacrifice et de ces purifications pour ne pas vous découvrir? Pourquoi donc ne montreriez-vous pas, vous aussi, cette même sollicitude?

4. S'il s'agissait ici d'une lutte et d'une division véritables, il y aurait lieu à ces récriminations; mais ce n'est point une vraie lutte, c'est une lutte apparente, qui fait ressortir l'admirable sagesse de Pierre et de Paul et leur affection mutuelle. Néanmoins écoutons cette accusation apparente. « Lorsque Pierre fut venu à Antioche, je lui résistai en face. » Et pourquoi? « Parce qu'il était répréhensible. » A quel propos était-il répréhensible? « Avant l'arrivée de quelques fidèles envoyés par Jacques, il mangeait avec les Gentils; après leur arrivée il se retira et se sépara d'eux par crainte de ceux qui étaient circoncis. » Que dites-vous là? Quoi! Pierre serait lâche et pusillanime! et n'a-t-il point été appelé Pierre à cause de son immutabilité dans la foi? Que faites-vous, ô homme? Respectez le nom donné par le Maître au disciple. Pierre lâche et pusillanime! Et qui supporterait un pareil langage? Ce n'est pas Jérusalem qui le confirmerait, ni ce premier théâtre, ni cette église dans laquelle il s'élança le premier et fit retentir ces bienheureux accents : « Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité après l'avoir délivré des douleurs de la mort. — Pour David, il n'est pas monté dans les cieux, c'est lui qui dit: le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds. » *Act.*, II, 24, 34, 35. Il serait donc, à votre avis, lâche et pusillanime cet homme qui, malgré les périls et les menaces suspendus sur sa tête, aborde avec une pareille hardiesse ces chiens repus de sang, encore bouillant de fureur et respirant le carnage, et qui leur dit que celui qu'ils ont crucifié est ressuscité, qu'il est dans les cieux, qu'il est assis à la droite du Père et qu'il accablera ses ennemis de maux? Mais, en le voyant ouvrir la bouche, agiter les lèvres, se tenir debout et comparaître seul au milieu des bourreaux du Sauveur, n'êtes-vous pas saisi plutôt de l'admiration la plus vive? Quel langage, quelle pensée seraient à la hauteur de la hardiesse et de la magnanimité déployées par l'Apôtre en ce jour? Aucune assurément. Si, avant la croix, les Juifs étaient convenus que quiconque déclarerait Jésus, le Christ, serait chassé de la synagogue; en entendant, après la croix et le sépulcre, cet homme, non-seulement le déclarer Christ, mais encore prêcher avec un courage admirable tout le mystère de la rédemption, comment ne l'ont-ils pas mis en pièces, comment n'ont-ils point dispersé les membres de celui qui le premier de tous osait braver leur fureur?

5. Car ce qu'il y a de vraiment grand, ce n'est point qu'il ait confessé le Christ, mais qu'avant tous les autres il l'ait hardiment confessé, quand les Juifs étaient encore pleins de rage et fiers de leur déicide. De même que, dans la guerre, dans un combat, en présence d'une phalange rangée en bataille, celui qui s'élance avant tous les autres et brise le front de la phalange attire surtout notre admiration, non-seulement par son courage, mais parce qu'à lui revient l'honneur de toutes les actions d'éclat accomplies par ses camarades, auxquels il a ouvert la voie et donné l'exemple; ainsi devons-nous juger de Pierre, qui le premier s'élance, brise le front de la phalange des Juifs, et par sa longue harangue ouvre le chemin aux autres apôtres. Que Jean ensuite, que Jacques, que Paul, que les autres apôtres accomplissent quelque chose de grand, Pierre l'emporte sur eux tous en ce qu'il leur a frayé le chemin par sa hardiesse, qu'il leur a ouvert la route comme à un fleuve dont les flots roule-

raient avec impétuosité, leur a permis de prendre un large cours, d'entraîner tout sur leur passage, et d'arroser sans relâche les âmes qui les écoutaient avec docilité.

Et cela, Pierre ne l'a-t-il été qu'après la croix? Avant la croix n'était-il pas le plus ardent de tous, n'était-il pas la bouche des apôtres? lorsqu'ils gardaient le silence, ne prenait-il pas, lui, la parole? — « Que disent les hommes du Fils de l'homme? » demande le Christ? *Matth.*, XVI, 13. Or les uns disaient qu'il était Elie, les autres qu'il était Jérémie, d'autres un des prophètes. « Et vous que dites-vous de moi? » Alors Pierre prenant la parole dit : « Vous êtes le Christ fils du Dieu vivant. » *Ibid.*, 16. Vous, avait dit le Sauveur; et Pierre répond pour le corps entier : on le voit, il est la langue des apôtres, il prend la parole à leur place. N'a-t-il été tel qu'en cette circonstance, et ailleurs montre-t-il une moindre ardeur? Nullement; partout et toujours, il déploie la même vivacité. Le Christ ayant dit : « Ils livreront le Fils de l'homme, ils le frapperont de verges et ils le crucifieront; » Pierre s'écrie : « Pardonnez-moi, Seigneur; mais cela ne sera pas. » *Marc.*, X, 33-34; *Matth.*, XVI, 21. Nous n'avons pas ici à rechercher l'inconséquence de cette réponse, mais l'amour ardent et sincère qui en fut le principe. Le Sauveur, une autre fois, gravit la montagne et est transfiguré; Elie et Moïse apparaissent s'entretenant ensemble, et Pierre de s'écrier encore : « Si vous le voulez, faisons ici trois tentes. » *Matth.*, XVII, 4.

6. Voyez à quel point il aimait son Maître, et de plus considérez son zèle et sa discrétion. Le silence lui ayant été précédemment imposé pour avoir répondu inconsidérément, il s'en remet ici à la volonté du Maître; *si vous voulez;* lui dit-il. Peut-être, semble-t-il dire, que maintenant aussi entraîné par mon amour, je parlerais inconsidérément. — Pour éviter le même reproche, il ajoute : « Si vous voulez. » Quand vint cette cène redoutable et sainte, Jésus disant : « L'un de vous me trahira, » *Matth.*, XXVI, 21, Pierre n'osa pas, à cause de ce même reproche, interroger son Maître; d'autre part, son amour ne lui permettait pas de garder le silence : il était désireux de s'instruire, et il ne voulait pas néanmoins paraître indiscret et inconsidéré. Comment parvint-il à se satisfaire, tout en se préservant de tout reproche? Si le désir qu'il éprouvait de s'instruire montrait la vivacité de son affection, le soin de ne pas le faire par soi-même et de mettre en avant un autre apôtre, déclarait sa piété et sa discrétion parfaites. — Me voici, dit-il, dans l'embarras des deux côtés : on parle de la trahison du Maître, grand est le péril; de part et d'autre je vois le précipice. Si je garde le silence, l'anxiété dévore mon âme; si j'ouvre la bouche, j'ai à craindre quelque nouveau reproche. — C'est pourquoi il choisit une route intermédiaire, et lui qui en toute circonstance devançait les autres disciples, recourut alors au crédit de Jean pour éclaircir le mot du Sauveur; car il ne respirait, il n'avait sans cesse dans l'esprit que son Maître : aussi affronta-t-il la captivité et la mort sous toutes leurs faces, et méprisa-t-il la vie présente. Battu de verges pour le Christ, et les reins déchirés de coups, il disait aux auteurs de son supplice : « Nous ne pouvons ne pas dire ce que nous avons vu et entendu. » *Act.*, IV, 20. Voyez-vous ce caractère indomptable? voyez-vous cette hardiesse sans bornes? voyez-vous cette âme remplie d'un amour et d'un dévouement célestes? Comment osez-vous dire que, par crainte des circoncis, il s'est éloigné et séparé des Gentils? Il serait facile de dire sur Pierre bien des choses propres à manifester son ardeur, son courage, son amour pour le Christ; mais, pour ne pas prolonger intempestivement ce discours, qu'il suffise de ce qui précède, d'autant plus que nous n'avons pas aujourd'hui à faire son éloge, mais à résoudre la question proposée et à la mener à bonne fin.

Invraisemblance de l'accusation dirigée contre saint Pierre.

7. Considérez d'un autre côté l'invraisemblance de cette accusation. Au commencement, quand il disait : « Ce Jésus que vous avez crucifié, Dieu l'a ressuscité, l'affranchissant des douleurs de la mort, » *Act.*, II, 24, il était au milieu de ses ennemis qui respiraient encore le meurtre, encore enflammés de haine, encore désireux de mettre les disciples en pièces. Leur passion était encore dans toute sa fureur, et la colère remplissait leur âme. Mais à l'époque où Paul écrivait ces mots, il y avait dix-sept ans que

l'on prêchait l'Evangile. En effet, après avoir dit : « Trois ans après, je montai à Jérusalem, » il ajoute : « Au bout de quatorze ans, je montai à Jérusalem, » *Galat.*, I, 18; II, 1. Quoi donc! celui qui dès le commencement de la prédication évangélique n'aurait point connu la crainte, la connaîtrait si longtemps après? Celui qui n'aurait point été intimidé à Jérusalem, l'aurait été à Antioche? Celui qui, environné d'ennemis, n'aurait point sourcillé, quand il n'y aurait eu aucun ennemi, mais seulement des fidèles et des disciples, aurait été saisi d'angoisse et de crainte, et n'aurait point marché droit? Serait-il vraiment raisonnable de croire qu'en présence d'un bûcher, dont les flammes s'élèveraient ardentes vers le ciel, on l'eût hardiment bravé; tandis que, le même bûcher éteint et réduit en cendres, on l'eût regardé en tremblant de frayeur? Supposez Pierre lâche et pusillanime, c'est dès le commencement de la prédication évangélique, dans la capitale des Juifs, où étaient tous ses ennemis, qu'il eût ressenti de l'effroi, et non longtemps après dans la plus chrétienne des cités, au milieu de ses correligionnaires et amis.

Ainsi, ni le temps, ni le lieu, ni le caractère des personnes, ne nous permettent d'accepter en ce sens le texte de l'Apôtre, et de taxer Pierre de pusillanimité. Approuvez-vous notre langage? Au commencement, vous admiriez Paul et vous étiez frappés de sa hardiesse. Et voilà que l'accusation a été renversée.

De même pourtant, comme je le disais tout-à-l'heure, que je ne trouve aucun avantage dans les belles actions de Paul, si l'on établit que Pierre a mal agi, ces accusations et cette honte rejaillissant sur nous, du moment où la culpabilité retombe sur l'un ou sur l'autre; de même il ne me servira de rien, dirai-je encore, si Pierre, justifié de toute accusation, Paul nous apparaissait dirigeant contre son compagnon d'apostolat une accusation téméraire et inconsidérée. Justifions donc sur ce point l'Apôtre. Et quoi! ce que Pierre était, Paul ne l'était-il pas? Et quel cœur plus dévoué que celui de Paul, qui tous les jours endurait la mort pour le Christ? Mais nous n'avons point à nous occuper de leur courage; quel rapport y aurait-il avec la question proposée? Il s'agit de savoir si Paul nourrissait envers Pierre des sentiments de haine, et si cette lutte avait pour principe l'esprit de contention ou la vaine gloire. On ne saurait répondre affirmativement; bien loin de là; car Paul était le serviteur de Pierre, du coryphée de ces saints personnages; Paul était de plus le serviteur de tous les apôtres sans exception, lui qui, l'emportant sur eux tous par ses labeurs, s'estimait néanmoins le dernier de tous. « Pour moi, disait-il, je suis le plus petit des apôtres et je n'en mérite pas même le nom. » I *Corinth.*, XV, 9. Non-seulement il l'est des apôtres, mais de tous les saints sans exception. « A moi, dit-il, le plus petit de tous les saints, a été donnée cette grâce. » *Ephes.*, III, 8.

8. Quelle humilité! voyez-le se placer au dernier rang de tous les saints, et non plus au dernier rang des apôtres. Or, celui qui jugeait ainsi tous ses frères savait bien la prééminence à laquelle Pierre avait droit; il l'honorait plus que tous les autres hommes, il avait pour lui les sentiments que Pierre méritait. Et en voici la preuve : la terre entière avait les yeux fixés sur Paul; le soin de toutes les Eglises de l'univers était la préoccupation de son âme. Tous les jours mille affaires obsédaient son esprit, de tout côté l'assaillaient les sollicitudes : gouverner, redresser, conseiller, exhorter, enseigner, administrer, et une infinité d'autres soins, telle était sa tâche quotidienne; et voilà que, laissant tout cela, il vient à Jérusalem, et il n'a d'autre raison d'entreprendre ce voyage que le désir de voir Pierre. « Je montai à Jérusalem pour voir Pierre; » *Galat.*, I, 18, dit-il; tant il l'honorait et le mettait au-dessus de tous! Mais, après l'avoir vu, se retira-t-il sur-le-champ? Non certes, il passa auprès de lui quinze jours. Si un général vaillant et habile, au fort de la guerre, les armées rangées en bataille, le combat engagé, quand mille soins le sollicitent de toute part, abandonnait le combat pour aller voir un ami, exigeriez-vous, je vous le demande, une plus forte preuve de sa bienveillance pour cet homme? Quant à moi, je ne le pense pas. Eh bien, raisonnez de même au sujet de Pierre et de Paul. Car alors aussi, une guerre terrible s'était élevée,

les armées étaient en bataille, on combattait non contre des hommes, mais contre les principautés, contre les puissances, contre les gouverneurs de ce monde et de ce siècle de ténèbres; et l'on combattait pour le salut des hommes; or tel est le respect de Paul pour Pierre, que dans une conjoncture aussi pressante, il accourt à Jérusalem pour le voir, et ne s'en retourne qu'après être resté quinze jours auprès de lui. Vous connaissez le courage de Pierre; apprenez la déférence de Paul, et pour les autres apôtres, et surtout pour Pierre lui-même. Il est temps cependant de résoudre la question qui nous occupe. Si Paul chérissait Pierre à ce point, si Pierre n'était ni lâche ni pusillanime, s'il n'y avait entre eux aucune division et aucune dispute partant du cœur, que signifie ce que l'on nous a dit, et quelle est la raison de cet ordre de faits?

9. Appliquez-vous ici, ranimez votre attention, écoutez de toutes vos forces, pour bien comprendre l'explication qui va vous être donnée. Il ne serait pas raisonnable, tandis que je supporte en cette tâche tant de fatigue, que vous, dont les regards doivent sans peine aucune considérer le trésor découvert, négligiez par votre torpeur un bénéfice si considérable. Mais il nous faut reprendre le discours d'un peu plus haut, afin de répandre sur notre explication plus de clarté. Lorsque Jésus fut monté dans les cieux, après avoir accompli notre salut, il laissa à ses apôtres la parole de la doctrine, selon ce mot de Paul : « Il a mis en nous la parole de la réconciliation; nous remplissons le rôle d'ambassadeurs pour le Christ, et c'est Dieu qui vous exhorte par notre bouche à la place du Christ. » II *Corinth.*, v, 19-20. Or, quand les Apôtres prêchaient l'Evangile sur toute la terre, il n'y avait aucune hérésie; deux croyances se partageaient le genre humain tout entier, l'une saine et l'autre corrompue. Tous les habitants de la terre étaient ou Juifs ou Gentils. Il n'y avait encore ni de Manichéens, ni de Marcionites, ni de Valentiniens, ni d'autres hérétiques, car à quoi bon énumérer toutes les hérésies? Après le bon grain seulement a été semée l'ivraie, le germe corrupteur de l'hérésie. Les Juifs furent confiés par le Christ à Pierre; les Gentils à Paul. Ce que je ne dis pas de moi-même, mais d'après Paul, dont voici les paroles : « Celui qui confia à Pierre l'apostolat de la circoncision, m'a confié à moi-même l'apostolat des Gentils; » *Gal.*, II, 8, il désigne sous le nom de circoncision la nation juive. Et où en est la preuve? Dans ce qui suit; après avoir dit : «Celui qui a confié à Pierre l'apostolat de la circoncision, » il ajoute, en effet : « m'a confié à moi-même l'apostolat *des Gentils.* » Preuve que la circoncision est opposée ici aux Gentils. Or, ce qui est l'opposé des Gentils, ce n'est pas la circoncision, mais les Juifs que la circoncision désigne; comme si Paul eût dit : Celui qui a confié à Pierre l'apostolat des Juifs, m'a confié à moi-même l'apostolat des Gentils. Tel un monarque sage et habile à distinguer les serviteurs utiles, confie à l'un le commandement de sa cavalerie, à l'autre celui de son infanterie. Ainsi le Christ, après avoir divisé son armée en deux parts, confie les Juifs à Pierre, et les Gentils à Paul. Encore que les troupes soient différentes, l'empereur est unique. Si la différence de la cavalerie et de l'infanterie est fondée sur les armes, et non sur la nature des soldats; de même ici toute la différence dépend d'un léger signe de la chair, et non d'une diversité de substance.

10. Je disais donc que les deux apôtres avaient été mis à la tête de ces deux armées; si je ne devais pas trop prolonger le discours et si vous n'étiez pas fatigués, je vous dirais la raison pour laquelle l'un a été chargé des Juifs, et l'autre des Gentils. Du reste, c'est un point digne d'examen que celui de savoir pourquoi Paul, qui avait été si bien instruit des lois de ses pères, qui avait demeuré longtemps aux pieds de Gamaliel, qui avait observé d'une manière irréprochable la justice légale, est chargé, non des Juifs, mais des Gentils; tandis que le pêcheur, l'homme illettré, Pierre, qui ne savait rien de ces lois, est chargé de l'apostolat des Juifs. Le texte qui nous occupe nous facilitera la solution de la question, si nous parvenons à l'interpréter exactement. On ne saurait dire que le Sauveur, voyant Paul hésiter, se récuser et fuir l'apostolat de son peuple, n'a pas voulu l'y contraindre

Motif pour lequel saint Paul fut chargé de la conversion des Gentils et saint Pierre de celle des Juifs.

et lui faire violence; c'est tout le contraire qui arriva. Loin de fuir l'apostolat des Juifs, Paul fut le premier à se présenter, et, lorsque le Christ lui ordonna d'aller vers les Gentils, l'Apôtre lui demanda lui-même de lui remettre entre les mains le soin des Juifs; quoiqu'il eût souffert de leur part mille maux, il ne cessa de prier pour ses frères, après avoir été chargé d'instruire les Gentils; aussi disait-il, tantôt : « J'eusse voulu être anathème pour mes frères, pour ceux qui sont mes proches selon la chair; » *Rom.*, IX, 3; tantôt : « Mes frères, mon désir et mes supplications auprès de Dieu ont pour objet leur salut. » *Rom.*, X, 1.

Pourquoi donc, alors que Paul voulait et désirait éclairer les Juifs, le Sauveur n'a-t-il pas permis qu'il leur prêchât l'Evangile, et l'a-t-il envoyé comme docteur aux Gentils? Ecoutons le Christ lui-même parler, et Paul nous redire sa parole. « Il arriva, comme je priais, que j'eus un ravissement d'esprit, et je vis le Christ qui me disait : Hâte-toi et sors promptement, car ils ne recevront pas ton témoignage sur moi. » *Act.*, XXII, 17-18. Il indique la cause de son éloignement : Ils te prendront, lui dit-il, en haine et en aversion; et voilà pourquoi ils ne supporteront pas tes enseignements. Et pourtant cela même eût dû suffire pour établir les droits de ce maître à leur confiance, et leur persuader que sa conversion n'était point l'œuvre des hommes. Jamais un homme n'eût été capable de changer, au plus fort de sa fureur, ce Paul, hors de lui comme il l'était, bouillant de colère, respirant le carnage, refusant de croire au Christ, qui avait accompli tant de prodiges, et à ses apôtres qui ressuscitaient les morts; personne n'eût pu l'entraîner à déployer pour la confession du Christ, ce même zèle qu'il déployait contre l'Evangile, et un zèle encore plus ardent. Evidemment il a fallu une puissance divine pour opérer cette transformation et ce changement.

La conversion de saint Paul fut réellement une œuvre divine

11. Et c'est là ce que Paul, désireux d'annoncer l'Evangile aux Juifs, représentait à Jésus en ces termes : « Seigneur, ils savent que je mettais en prison et faisais flageller ceux qui croyaient en votre nom; que, lorsqu'on répandait le sang d'Etienne, votre martyr, je consentais à sa mort. » *Act.*, XXII, 19-20. Cette fureur excessive prouve que le changement survenu soudain, a eu son principe non du côté des hommes, mais en haut et dans les cieux. Que répond le Christ? « Va, car je t'enverrai au loin vers les Gentils. » *Ibid.*, XXII, 21. Est-ce que cela ne suffit pas, reprend Paul, pour démontrer aux esprits les plus grossiers, que cette doctrine n'est point une doctrine humaine, que ces événements dépassent la nature de l'homme, et que Dieu est vraiment l'auteur de ce changement et de cette transformation? — Oui, cela suffit, ô bienheureux Paul, si vous examinez les choses en elles-mêmes; mais les Juifs sont les plus inconsidérés des hommes: loin d'envisager la nature des choses, loin d'examiner ce qui est convenable, nécessaire ou raisonnable, ils n'ont en vue qu'une chose, satisfaire leur passion pour la dispute. Vous regardez, vous, l'enchaînement des choses, Dieu pénètre les secrets de leurs cœurs, et c'est pour cela qu'il vous dit : « Va, je t'enverrai au loin vers les Gentils, » afin que l'éloignement tempère la haine des vôtres. Voilà pourquoi Paul, écrivant aux autres peuples, met son nom en tête de ses Epîtres; tandis qu'écrivant aux Hébreux, il n'a garde de le faire, et sans exprimer qui il est, à qui il s'adresse, il commence brusquement en ces termes : « Dieu a parlé autrefois à nos pères de bien des manières. » *Hebr.*, I, 1. Là se montre la sagesse de Paul : de peur que leur haine ne s'étendît à ses écrits, il se couvre en quelque sorte d'un masque en faisant disparaître son nom, et il leur applique ainsi, sans en être connu, le remède de ses conseils. Car, lorsque nous sommes indisposés envers quelqu'un, quelque saines que soient ses paroles, nous sommes loin de les accueillir avec ferveur et avec plaisir. C'est pour que cela ne se présentât pas que l'Apôtre fit disparaître son nom de l'Epître, de façon à ce qu'aucun obstacle ne vînt de ce côté neutraliser ses enseignements. Non-seulement, en effet, les Juifs incrédules, mais les Juifs fidèles eux-mêmes, poursuivaient Paul de leur aversion et de leur haine; écoutez encore ce que lui dirent Jacques et les autres apôtres quand il vint à Jérusalem : « Vous voyez, mon frère, combien de milliers de Juifs se sont réu-

nis; tous sont observateurs de la loi, et ils ont entendu dire de vous que vous prêchiez l'anéantissement de la loi. » *Act.*, XXI, 20-21. Aussi, était-il de leur part l'objet d'une haine et d'une aversion extrêmes.

12. C'est pour la même raison qu'il fut éloigné de l'apostolat des Juifs, qu'il fut chargé de celui des Gentils. Investi de cet apostolat, il suivit, pour conduire les Gentils à la foi, une route différente de celle de Pierre; et quand je dis différente, ne supposez pas qu'il y eût diversité dans leur doctrine; car l'un et l'autre prêchaient aux Juifs et aux Gentils les mêmes vérités, par exemple que le Christ est Dieu, qu'il a été crucifié et enseveli, qu'il est ressuscité, qu'il est assis à la droite du Père, qu'il viendra juger les vivants et les morts, et les autres articles prêchés également par Paul et par Pierre. Sur quoi donc portait cette différence? Sur le choix des aliments, sur la circoncision et autres coutumes judaïques. Pierre n'osait pas déclarer ouvertement et catégoriquement à ses disciples, qu'il fallait s'en abstenir complétement. Il craignait qu'en voulant trop tôt extirper ces usages, il n'arrachât en même temps la foi nouvelle; l'intelligence des Juifs ne lui semblait pas encore capable, à cause des idées qu'ils avaient longtemps conservées sur la loi, de comprendre ce langage. Voilà pourquoi le bienheureux Pierre les laissait judaïser. Et de même qu'un habile cultivateur, ayant planté à côté d'un vieil arbre un arbre tout jeune, n'ose pas et ne laisse pas arracher le vieil arbre, de peur qu'en arrachant ses racines on n'entraîne le jeune plant; qu'il attend que les racines de ce dernier aient poussé profondément et aient pénétré bien avant dans le sein de la terre, avant d'arracher l'autre arbre en toute sécurité et sans rien redouter pour le plus tendre: de même le bienheureux Pierre attendait que la foi récemment plantée dans les âmes de ses disciples, y fût consolidée et y eût pris racine, afin d'en arracher sans crainte aucune les antiques opinions judaïques. Il n'en était pas ainsi de Paul; il était affranchi de toute exigence de ce genre, prêchant aux Gentils, qui n'avaient jamais été soumis à la loi et n'avaient jamais entendu parler des observances judaïques. Qu'ils n'aient point agi de la sorte par suite d'une opposition mutuelle, mais par condescendance pour la faiblesse de leurs disciples, cela résulte de ce que Paul permet les mêmes choses que Pierre, et que non-seulement il les permet, mais de plus qu'il les observe lui-même; et de ce que Pierre à son tour, sanctionne la même liberté que Paul prêche à tous les Gentils. Et ces deux points, où les a-t-on vus réalisés? A Jérusalem même. Paul se rasa, sacrifia, accomplit la purification, lui, le docteur des Gentils; et cela, parce que la circonstance l'exigeait, et qu'il y avait un grand nombre de Juifs. « Vous voyez, lui disait-on, mon frère, combien de milliers de Juifs sont rassemblés; et ils ont entendu dire de vous que vous prêchiez l'éloignement de la loi. » *Act.*, XXI, 20-21.

13. Voilà donc Paul obligé, par condescendance, de judaïser; mais il obéissait en cela à la prudence et non à ses convictions. A son tour, Pierre, le docteur des Juifs, qui souffre partout la circoncision et les observances judaïques, à cause de la faiblesse de ses disciples, voyant le temps venu où il était affranchi de cette exigence et où il n'était pas prudent pour lui de pousser la condescendance plus loin, parce que le temps des dogmes et des lois était venu, s'exprime en ces termes. Des envoyés de Paul et de Barnabé étaient arrivés d'Antioche pour savoir à quoi s'en tenir sur ces points, une grave discussion ayant éclaté, Pierre se levant, dit: « Vous savez, mes frères, qu'il y a longtemps que Dieu m'a choisi parmi vous, pour que les Gentils entendissent par ma bouche la parole de l'Evangile et qu'ils crussent. » Après quelques autres préliminaires, il ajouta: « Pourquoi donc tentez-vous Dieu en imposant aux Gentils un joug que ni nos pères, ni nous, n'avons pu porter? Mais nous espérons être sauvés aussi bien qu'eux, par la foi au Christ Jésus. » *Act.*, XV, 7-11. Vous l'avez vu, lorsque c'était le temps de l'indulgence, Paul judaïsait; lorsque ce temps fut passé et qu'il fallait préciser le dogme et la loi, Pierre s'affranchit de toute condescendance et présenta une doctrine pure et sans équivoque. Et tandis qu'il parlait de la sorte, Paul était présent, et il entendait, et il porta en tout lieu la lettre qui

lui fut donnée, et l'on ne saurait dire qu'il ait ignoré le sentiment du prince des apôtres. Pourquoi donc maintenant lui adresse-t-il ces reproches, et dit-il qu'il a craint ceux de la circoncision?

14. Pour bien saisir la suite de ces choses, je les reprendrai d'un peu plus haut. Mais soyez attentifs, je vous en supplie, car nous voici arrivés au plus profond de la question. Jacques, le frère du Seigneur, gouvernait alors l'Eglise de Jérusalem, et était à la tête de tous les Juifs qui avaient cru. Or, il arriva qu'il y eut à Antioche des Juifs qui, après avoir cru au Christ, parce qu'ils étaient éloignés de Jérusalem, qu'ils voyaient bien des Gentils, également convertis, vivre en sécurité en dehors des observances judaïques, furent entraînés eux-mêmes insensiblement et peu-à-peu à renoncer aux coutumes de leurs pères, et à conserver dans toute sa pureté et son intégrité la doctrine de la foi. Pierre y étant venu, et ayant vu qu'il n'était besoin d'aucune condescendance, se mit désormais à vivre comme les Gentils. Ce que Paul appelait vivre comme les Gentils, c'était vivre en dehors des observances judaïques et sans garder aucune des prescriptions légales, par exemple, la circoncision, le sabbat et autres choses semblables.

Ce que Paul appelle vivre comme les Gentils.

Pierre vivait donc ainsi lorsque vinrent quelques Juifs de l'Eglise de Jacques, c'est-à-dire de Jérusalem, qui, ayant toujours vécu dans cette capitale et n'ayant jamais vu de fidèles vivre différemment, avaient conservé les idées judaïques et gardaient un grand nombre de ces observances. A la vue de ces fidèles, venus de l'Eglise de Jacques et de Jérusalem, et trop faibles encore dans leurs opinions, Pierre, redoutant qu'ils ne fussent scandalisés et n'abandonnassent la foi, changea de nouveau de tactique, et, cessant de vivre comme les Gentils, revint à sa première condescendance et observa les prescriptions touchant la nourriture. Les Juifs d'Antioche, le voyant agir de la sorte et ignorant la pensée qui l'inspirait, furent entraînés eux aussi et obligés, par égard pour leur maître, à judaïser. C'est là ce que Paul incrimine. Pour vous le rendre plus compréhensible, je vous citerai les paroles mêmes de l'Apôtre : « Lorsque Pierre fut venu à Antioche, je lui résistai en face, parce qu'il était répréhensible. » Car, avant l'arrivée de quelques fidèles de Jacques, à savoir, de Jérusalem, il mangeait avec les Gentils, avec ceux d'Antioche. Mais après l'arrivée de quelques fidèles de Jérusalem instruits dans la loi, Pierre se cacha et se sépara d'eux, craignant ceux de la circoncision. Lesquels? Ceux qui étaient venus de Jérusalem. « Et les autres Juifs étaient entraînés avec lui. » Lesquels? Ceux qui avant l'arrivée des Juifs de Jérusalem, vivaient à Antioche en dehors de toute observance légale. « A ce point que Barnabé fut entraîné à cette même dissimulation. » Voilà ce qui motive l'incrimination en question.

15. Si vous le voulez bien, je vous exposerai d'abord les explications que d'autres ont imaginées; mais j'essaierai de vous soumettre la mienne, vous laissant libres de choisir entre ces opinions diverses. Comment donc a-t-on résolu ces difficultés? Le Pierre dont on parle, disent les uns, n'est point le prince des Apôtres, celui à qui le Christ confia ses brebis, mais un autre personnage vil et obscur et perdu dans la foule. Et où en est la preuve? En ce que Paul, après avoir observé que les autres Juifs étaient entraînés avec lui, ajoute, disent-ils : « A ce point que Barnabé fut entraîné dans cette même dissimulation. » Cette expression, « à ce point que Barnabé, » indique que ce fait était bien plus étonnant que la conduite de Pierre. L'Apôtre établit la supériorité de Barnabé en disant : *Non-seulement Pierre, mais encore Barnabé*. Or, Barnabé n'était point supérieur à Pierre, prince des apôtres. Cette explication est inacceptable. Ce n'est pas la supériorité de Barnabé qui inspire à Paul une plus grande surprise. Quelle en est donc la cause? C'est que Pierre avait été chargé de l'apostolat de la circoncision, tandis que Barnabé prêchait avec Paul aux Gentils, et l'accompagnait en tout lieu; ce qui faisait dire quelque part à ce dernier : « Est-ce que moi seul et Barnabé n'avons pas le pouvoir d'agir? » Et encore : « Je montai à Jérusalem avec Barnabé. » I *Corinth.*, IX, 6; *Galat.*, II, 1. Partout enfin, vous voyez ce dernier enseignant avec Paul. Ce n'est pas à cause de sa supériorité sur Pierre que

Paul s'étonne de ce qu'il ait été entraîné; mais de ce qu'il l'ait été, quoiqu'il prêchât toujours avec lui, qu'il n'eût aucun rapport avec les Juifs, et qu'il enseignât les Gentils. Au reste, que ce passage s'applique à Pierre, cela résulte de tout ce qui précède et de tout ce qui suit. En disant : « Je lui résistai en face, » et en faisant ressortir cette action, il montre tout simplement qu'il n'a pas été arrêté par la dignité du personnage; s'il eût été question d'un autre, dans ces mots : *je lui résistai en face,* il eût attaché à ce fait peu d'importance. En outre, si c'eût été un autre Pierre, son changement n'eût pas eu l'influence d'entraîner le reste des Juifs. Sans employer les exhortations et les conseils, il ne fit que se retirer et se séparer; il n'en fallut pas davantage pour entraîner tous les disciples, à cause de sa dignité personnelle.

16. Qu'il s'agisse donc de Pierre, nous venons de l'établir; si vous le permettez, nous vous exposerons une autre solution. Quelle est-elle? C'est que Paul, dit-on, aurait eu raison d'adresser des reproches à Pierre, parce que sa condescendance dépassait la mesure. Pour la même raison qui le portait dans Jérusalem, à l'indulgence envers les Juifs, il aurait fallu qu'arrivé à Antioche, il eût eu égard, non plus aux Juifs, mais aux Gentils. De même qu'au milieu des Juifs, Paul était contraint de judaïser, ainsi là où les Gentils étaient en plus grand nombre, et où les coutumes de la ville n'imposaient pas cette condescendance comme une nécessité, il n'était pas convenable, pour un petit nombre de Juifs, de scandaliser tant de Gentils. Ce n'est pas là une solution; c'est plutôt un développement de la question. Comme je le disais au commencement, ce que nous nous proposons, ce n'est pas de montrer que les reproches de Paul étaient fondés, car le problème resterait tout entier, Pierre paraissant ainsi répréhensible dans sa conduite; ce que nous cherchons, c'est de les justifier l'un et l'autre. Comment y réussirons-nous? En apprenant dans quel but l'un a blâmé, et l'autre a souffert le blâme, et en découvrant leur dessein. Quel était donc ce dessein? Pierre désirait vivement affranchir des observances légales les fidèles qui étaient venus de Jérusalem, et de la part de Jacques. Or, s'il eût introduit lui-même cette opinion, et qu'il se fût présenté en disant : Cessez de pratiquer les coutumes judaïques, il se fût en quelque sorte contredit lui-même, il eût contredit aussi sa conduite jusqu'à ce jour; de là scandale pour ses disciples. De même, si Paul leur eût tenu ce langage, ils ne l'eussent ni accepté, ni même écouté. Le haïssant précédemment et l'ayant en aversion, à cause de ses sentiments sur ce point, à plus forte raison s'ils l'eussent entendu les exhorter dans ce sens, l'eussent-ils abandonné. Qu'arrive-t-il donc? Aucun des deux n'adresse de reproche aux Juifs de l'Eglise de Jacques; c'est Pierre qui est réprimandé par Paul, afin que, réprimandé par cet Apôtre, il puisse à son tour réprimander à bon droit ses disciples; en sorte que si Pierre est réprimandé, ses disciples sont corrigés. C'est là ce qui se présente dans les affaires séculières : lorsque quelques citoyens doivent une partie des impôts, les officiers chargés de les demander, rougissant et ayant honte de les réclamer avec rudesse, afin d'avoir l'occasion et le droit de le faire, s'entendent avec leurs camarades pour être dépouillés par eux, outragés et abreuvés d'injures sous les yeux de ces citoyens, de façon à ce qu'ils ne paraissent point insister de leur propre volonté et de leur propre mouvement, mais par suite de la violence qu'on leur impose : les mauvais traitements des uns excusent les autres auprès des contribuables.

17. Ainsi en a-t-il été de Paul et de Pierre : les Juifs avaient encore à faire quelque chose. Quoi donc? Renoncer entièrement au judaïsme. Pierre se proposait de leur demander sans ménagement et d'exiger d'eux la foi dans sa pureté. Afin d'avoir une meilleure raison et un meilleur sujet de le faire, il obtient que Paul le blâme énergiquement et le reprenne, afin que cette réprimande concertée lui fournît une juste occasion et un motif légitime de parler aux Juifs avec énergie. C'est pour cela que Paul dit en commençant : « Je lui résistai en face, » et peu après : « J'ai dit à Pierre devant tous. » S'il eût voulu corriger l'Apôtre, il eût fait cela en particulier. Mais tel n'était point son dessein; car il connaissait l'intention qui dirigeait Pierre en

Pourquoi saint Pierre permit que saint Paul le reprit.

tout ceci, lequel se proposait de faire marcher droit ceux qui depuis longtemps ne le faisaient plus. Voilà pourquoi Paul le réprimande à la face de tous. Et Pierre le supporte, et il se tait, et il ne répond rien. Connaissant le but qui inspirait à Paul ce langage, Pierre, par son silence, mène tout à bonne fin. En effet, son silence était pour les Juifs une recommandation de ne plus être attachés aux observances légales. Le maître ne se serait point tu, disaient-ils, s'il ne se fût rendu le témoignage d'avoir été repris par Paul avec raison. — Cependant, si tel est votre sentiment, écoutons cette réprimande : « Je dis à Pierre devant tous : Si vous, qui êtes Juif, vous vivez comme les Gentils... » Remarquez sa prudence; il ne lui dit pas : Vous agissez mal en vivant judaïquement. Il lui reproche son premier genre de vie, afin que la leçon et le conseil semblent émaner, non du sentiment de Paul, mais du jugement que Pierre avait déjà porté. Supposez qu'il eût dit : Vous agissez mal en observant la loi, il eût été blâmé des disciples de Pierre. Ceux-ci, comprenant au contraire que cette leçon et cette réprimande ne provenaient point du sentiment de Paul, et que Pierre lui-même vivait de la sorte, et que ce sentiment était profondément gravé dans son âme, ils durent bon gré mal gré garder le silence. Voilà pourquoi Pierre ne propose pas ce sentiment et souffre qu'un autre, Paul, veux-je dire, le reprenne; et il garde le silence, afin que cette doctrine soit plus aisément acceptée.

18. Ce n'est pas ici seulement que vous pourrez voir la prudence de Paul, mais encore dans les choses qui suivent. Il ne dit pas : « Si vous, qui êtes Juifs, viviez comme les Gentils, et non comme les Juifs; » mais bien : « Vivez; » vous qui avez encore ce même sentiment. Une chose bien plus habile, c'est ce qui vient ensuite. Après ces mots : « Si vous vivez comme les Gentils, tout Juif que vous êtes; » il n'ajoute pas : « Pourquoi obligez-vous les Juifs à judaïser; » mais : « Pourquoi obligez-vous les Gentils à judaïser; » de telle sorte qu'en paraissant revendiquer les intérêts de ses propres disciples, et ne s'occuper en apparence que des Gentils, il persuade aux Juifs de renoncer à leurs antiques coutumes. Que ces reproches soient simulés, le texte lui-même le prouve. Il avait dit plus haut : « Les autres Juifs étaient entraînés avec lui; » il dit ici : « Pourquoi obligez-vous les Gentils à judaïser? » Pourtant ceux qui avaient été entraînés, n'étaient point des Gentils, mais des Juifs. S'il se fût exprimé de la sorte, son langage eût paru outrecuidant et inconvenant dans sa bouche; car il était docteur des Gentils. Maintenant, tout en ayant l'air d'agir par sollicitude pour ses disciples, il donne à sa réprimande un grand caractère de franchise et de liberté. Pour bien comprendre que ceci n'était point une réprimande à l'adresse de Pierre, mais sous cette apparence une admonestation et une leçon à l'adresse des Juifs, écoutez ce qui suit : « Nous sommes Juifs de naissance et non des pécheurs issus de Gentils. » *Galat.*, II, 15. C'est là déjà le langage d'un docteur; Pierre n'est plus le sujet du discours dont la portée devient générale. Si Paul eût pris, dès le commencement, ce ton doctoral, les Juifs ne l'eussent pas supporté. Après avoir commencé par une réprimande et une réprimande en apparence juste et dirigée contre Pierre, accusé d'entraîner les Gentils aux observances légales, il prend ensuite ouvertement le ton de l'exhortation, auquel il paraît entraîné par l'enchaînement des idées. Comme quelqu'un, en entendant ces mots : « Vous obligez les Gentils à judaïser, » aurait pu penser qu'aux Gentils seuls il était défendu de judaïser et qu'aux Juifs il était permis de le faire, il restreint le discours aux docteurs eux-mêmes. Et pourquoi parler, dit-il, des Gentils ou des Juifs? parlons de nous qui sommes les docteurs, de nous qui sommes les apôtres. Et il ne se borne pas à dire, pour justifier sa doctrine, que docteurs et apôtres, mais encore que Juifs issus d'autres Juifs, ils se sont éloignés irrévocablement de la loi. Quelle excuse sera la nôtre, si nous entraînions les autres? Voyez-vous comment il en arrive à la dérobée jusqu'aux Juifs et expose une doctrine complète? Après avoir dit : « Nous sommes, nous autres, Juifs par la naissance, et non des pécheurs issus de Gentils; » il donne la raison exacte pour laquelle ils avaient renoncé au judaïsme : « Sachant que l'homme n'est pas jus-



tifié par les œuvres de la loi, mais par la foi en Jésus-Christ, nous avons cru, nous aussi, au Christ Jésus, afin d'être justifiés par la foi du Christ, et non par les œuvres de la loi, l'homme n'étant pas justifié par les œuvres de la loi, mais par la foi en Jésus-Christ. » *Galat.*, II, 16.

19. Voyez-vous comme il revient souvent sur la faiblesse de la loi et sur la justice de la foi? Ces mots, il ne cesse de les répéter; ce qui n'est pas le ton du blâme, mais de l'enseignement et du conseil. Comme je le disais tout-à-l'heure, s'il eût dirigé ce discours contre les Juifs, il eût tout compromis et tout perdu; car les Juifs n'auraient point supporté sa doctrine. En dirigeant son discours contre Pierre, les Juifs en recueillaient à leur insu les fruits; Pierre acceptant ce blâme en silence, son dessein était révélé par son compagnon d'apostolat, sinon par lui-même, et sa précédente conduite était publiquement citée. Ensuite, pour qu'ils ne disent point en eux-mêmes : Et si Pierre et Paul ont mal agi? — il expose les justes et inévitables raisons qui nous éloignent des observances judaïques; à savoir que la loi est incapable de justifier, et que la foi seule peut le faire. Ici il commence par s'exprimer sur le ton de la douceur; mais peu après il prend un ton plus énergique et plus ardent. « Si, cherchant à être justifiés par le Christ, il se trouvait que nous fussions nous-mêmes des pécheurs, est-ce que Jésus-Christ serait ministre du péché? » *Galat.*, II, 17. Voici le sens de ce passage : La foi justifie et nous ordonne de renoncer aux coutumes judaïques, parce qu'elles ont cessé d'exister. Si la loi est encore obligatoire et en vigueur, si l'on est prévaricateur pour l'avoir abandonnée, le Christ qui nous a ordonné de le faire sera donc prévaricateur, puisqu'il est la cause de notre prévarication, et que loin de nous avoir délivrés du péché, il nous a précipités dans le péché. Si nous avons abandonné la loi à cause de la foi, et si cet abandon de la loi est un crime, la foi pour laquelle nous l'avons commis est pour nous une cause de péché. Après avoir poussé le raisonnement jusqu'à l'absurde et rendu inutile toute réfutation, si bien qu'il lui suffit de répondre : « A Dieu ne plaise, » l'absurdité étant évidente par elle-même, il poursuit : « Si je rétablis de nouveau ce que j'ai détruit une fois, je me rends moi-même prévaricateur. » *Galat.*, II, 18. Il raisonne en sens contraire et montre qu'il devient prévaricateur, non pour abandonner la loi, mais pour ne pas y renoncer, et, dans sa propre personne, il désigne Pierre de nouveau. Car, pourquoi Pierre aurait-il violé la loi sur la nourriture, en embrassant le genre de vie des Gentils? En revenant de nouveau vers les Juifs et vivant avec eux, il rétablirait précisément ce qu'il avait renversé.

20. Partout il s'attache à condamner Pierre et à lui mettre sous les yeux son premier genre de vie, afin que les Juifs paraissent recevoir cette leçon, non pas de la langue de Paul, mais de celle de Pierre lui-même, dont les faits ont montré le sentiment. De là ces mots : « Parce qu'il craignait ceux de la circoncision, parce qu'il était répréhensible, parce qu'il ne marchait pas droit selon la vérité de l'Evangile. » Ce n'est pas qu'il en fût ainsi; tant s'en faut, nous l'avons abondamment démontré. Mais, de même que Paul prenait le ton du blâme et que Pierre l'écoutait en silence, pour ne point renverser le dessein de Paul, et qu'il acceptait sa réprimande, comme s'il eût mal agi, afin d'avoir en cela une excuse auprès de ses disciples; ainsi l'Apôtre écrit ces choses aux Galates dans le même but qui lui inspirait les reproches adressés à Pierre. Si ces reproches et le silence de Pierre avaient été autrefois utiles aux Juifs, à plus forte raison était-il bon de raconter ces faits aux Galates qui avaient été séduits. Les habitants d'Antioche, à la vue de Pierre vivement blâmé et gardant le silence, avaient été redressés par cette accusation et ce silence de leur maître; maintenant aussi, les Galates, dont les idées sur les observances judaïques sont peu saines, entendant Paul raconter de Pierre ces mêmes choses, à savoir qu'il était répréhensible, qu'il ne marchait pas droit selon la vérité de l'Evangile, qu'il avait subi ce reproche en silence, recevront de cette accusation les plus grands avantages, de manière à se détacher complétement des observances judaïques. C'est pour cela que Paul blâma autrefois Pierre, et que maintenant il rappelle les reproches qu'il lui adressa. Et Pierre ne mérite pas d'autre part

une moindre admiration pour s'être soumis à tout ce qu'on lui disait. C'est lui qui a tout mené à bonne fin en souffrant d'être incriminé, et en gardant le silence. Tout cela fut le fruit de son dessein.

Nous aussi, nous avons vengé les deux apôtres de toute accusation, et montré qu'ils méritent toute sorte de louanges pour n'avoir pas hésité à dire et à entendre toutes ces choses pour le salut de leurs frères. A nous désormais de prier le Dieu de Pierre et de Paul, qui les a unis l'un à l'autre par les liens d'une parfaite harmonie, de resserrer plus fortement entre nous les liens de la charité ; afin que, conservant les uns avec les autres cette harmonie selon Dieu, nous puissions mériter un jour de contempler ces saints et de nous retrouver dans leurs tabernacles éternels, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire, puissance et adoration soient au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

DISCOURS ET OPUSCULES

AYANT RAPPORT

AUX TROUBLES DE CONSTANTINOPLE

Nous avons cru devoir réunir, en les classant selon l'ordre des faits, les opuscules qui ont rapport aux troubles de Constantinople et, par conséquent, aux deux exils de saint Jean Chrysostome. Ces opuscules étaient disséminés de droite et de gauche dans les éditions antérieures à celle-ci; nous l'avons dit dans la préface de ce volume, et nous avons également expliqué pourquoi nous les faisons passer avant la collection des lettres. En voici maintenant l'ordre et le sujet :

1. Première homélie sur l'eunuque Eutrope, quand il se fut réfugié dans l'église.

2. Seconde homélie sur ce même Eutrope, après qu'il eut quitté son asile et qu'il eut été pris.

3. Homélie prononcée après l'exil de Saturnin et d'Aurélien, lorsque Gaïnas était sorti de la ville.

4. Homélie faite par Chrysostome à son retour d'Asie, à la suite de ce voyage qui lui suscita tant d'accusations et de calomnies.

5. Homélie ou allocution en faveur de Sévérien, qui avait été chassé par une émeute populaire.

6. Homélie ou allocution de ce même Sévérien, accueilli de nouveau par le généreux archevêque de Constantinople.

7. Homélie avant le départ de l'orateur pour l'exil.

8. Homélie qui suivit le retour de ce premier exil.

9. Seconde homélie, à la même occasion.

10. Homélie sur la Chananéenne, encore après ce même retour.

11. Livre sous ce titre : « Que nous seuls pouvons nous nuire, » écrit de l'exil.

12. Autre livre, également écrit de l'exil, à ceux qui se scandalisent des adversités.

HOMÉLIES

SUR

L'EUNUQUE EUTROPE

AVANT-PROPOS

Il est bon de rappeler sommairement ici ce que nous avons déjà dit sur le pouvoir insolent et l'étonnante disgrâce de l'eunuque Eutrope. Abusant de son crédit sans bornes auprès du faible empereur Arcadius, n'écoutant plus les sages conseils de Chrysostome, s'étant même déclaré son ennemi, parce que celui-ci lui représentait les travers et les dangers de sa conduite, il fit porter un décret qui retirait aux églises le droit d'asile et d'immunité. Nommé consul l'année suivante, il devint l'objet de la haine universelle. Un mouvement séditieux suffit alors pour le renverser : le tribun Tribigilde, secrètement appuyé par Gaïnas, l'astucieux et turbulent chef des Goths, se mit à la tête d'une troupe de soldats, se rendit au palais et par l'intimidation obtint la destitution d'Eutrope. Le ministre renversé se réfugia dans l'église, implorant avec larmes ce droit d'asile qu'il avait fait abroger. Chrysostome seul, dans cette grave conjoncture, se porta pour défenseur du droit et du proscrit; il arrêta la soldatesque furieuse et s'éleva contre l'arrêt impérial, œuvre de la peur et de la révolte. C'est le lendemain qu'il prononça ce magnifique discours que nous donnons ici le premier. Il y parle admirablement de la fragilité des choses humaines, il représente au fugitif combien il était imprudent, quand il s'attaquait à des priviléges qui maintenant étaient l'unique protection de sa vie, puis il peint son malheur en termes si touchants qu'il arrache des larmes à toute l'assemblée.

Quelques jours après, Eutrope, toujours menacé par ses ennemis qui gardaient les issues du sanctuaire, espérant tromper leur vigilance et leur échapper, eut la témérité de quitter son asile. Il fut pris; on le relégua d'abord dans l'île de Chypre; ramené bientôt à Chalcédoine, il fut condamné et mis à mort. Ces faits obscurcis par l'ignorance et travestis par la haine, nous les rappelons simplement pour l'intelligence des discours; c'est dans une vie détaillée de saint Jean Chrysostome, qu'ils doivent être l'objet d'une étude approfondie, soit en eux-mêmes, soit dans leurs causes et leurs effets.

Le courageux pontife prononça la seconde homélie sur Eutrope deux jours après que ce dernier fut sorti de l'église. L'orateur commence par quelques réflexions sur l'utilité de la lecture des Livres saints; puis il retrace le tableau de son église naguère assiégée sans qu'on ait pu en arracher le suppliant, qui n'eût jamais été livré s'il n'avait pas lui-même abandonné le port; il peint de nouveau l'instabilité des choses humaines, des richesses en particulier, le malheureux Eutrope délaissé par ses amis et ses serviteurs, dépouillé de tous ses biens; il s'étend ensuite assez longuement sur le véritable et légitime usage des richesses, ainsi que de la vie

présente, qui n'est qu'un pèlerinage vers le ciel; il finit par un chant triomphal en l'honneur de l'Eglise, à laquelle il applique plusieurs fois ce verset du psaume XLIV : « La reine était debout à votre droite, portant un vêtement doré. » La citation de ce texte a fait que Savilius et Fronton-le-Duc ont rejeté ce discours parmi les homélies diverses sur les psaumes, en dépit du titre de la première partie, où il est question du malheur d'Eutrope, tombé entre les mains des soldats. Evidemment, les deux homélies suivantes ne peuvent pas être séparées. Dans l'une et dans l'autre il s'agit du favori d'Arcadius, implorant d'abord un asile et la protection de l'Eglise contre la rage de ses ennemis, puis tombant en leur pouvoir par son imprudence. La raison toute seule nous faisait un devoir de les unir, et tel a été l'avis unanime des érudits que nous avons consultés.

La seconde homélie, nous devons le dire, s'écarte sensiblement de la manière ordinaire de Chrysostome; nous n'avons pas trouvé là cette élégance naturelle et facile dont brillent ses discours; son langage a quelque chose de pénible et de heurté; souvent les phrases manquent de suite et de cohésion; on se demande pourquoi telle idée succède à telle autre : en un mot, toute l'homélie semblerait accuser le travail d'une main étrangère. C'est pour cela sans doute que Tillemont a pensé que la seconde partie de ce discours, celle où il est parlé des noces de l'Eglise, n'était qu'une pièce de rapport, tirée d'ailleurs et sans aucune liaison avec la première; il dit même assez clairement qu'il doute de l'authenticité de cette seconde partie, tant elle paraît s'éloigner du style de l'illustre orateur. Mais, quand on considère attentivement le discours tout entier, on y trouve partout la même différence; le commencement, si je ne me trompe, présente les mêmes défauts et la même étrangeté de langage que la fin. Et cependant je ne prétends pas dire que ce discours ne soit pas de Chrysostome. Nous avons déjà vu des homélies, qu'on ne peut pas absolument lui refuser, et qui ne diffèrent pas moins de sa manière habituelle. Il n'est pas toujours, en effet, semblable à lui-même; et cela se remarque assez fréquemment dans les plus grands génies, surtout dans les orateurs.

Il est encore d'autres raisons qui ne permettent pas de révoquer en doute l'authenticité de celle-ci. Ce qui est fréquemment dit de l'eunuque Eutrope ne saurait avec quelque ombre de raison être attribué à un autre que notre saint docteur. Ajoutez que dans la seconde homélie, qui n'est séparée de la première que par un intervalle de peu de jours, il déclare ouvertement que naguère il s'était élevé contre les riches et les richesses, au point de s'attirer la colère d'un grand nombre de personnes; ce qui se rapporte si bien à l'homélie précédente qu'il n'est pas permis de douter qu'elle ne soit rappelée dans ce passage de la seconde, et que celle-ci dès lors n'appartienne à Chrysostome aussi bien que celle-là.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

Sur l'eunuque Eutrope, patrice et consul.

1. Toujours, à la vérité, mais aujourd'hui surtout, nous devons le dire : « Vanité des vanités, et tout est vanité. » *Eccle.*, I, 2. Où sont maintenant les splendeurs du pouvoir consulaire? que sont devenus et l'éclat rayonnant des flambeaux, et le bruit des applaudissements, les chœurs et les danses, et le concours des adulateurs? où sont les couronnes et les décors des palais, l'empressement tumultueux de la cité, les acclamations du cirque et les flatteries des spectateurs? Tout s'est évanoui; les vents se sont déchaînés, ils ont dépouillé l'arbre de ses feuilles et l'ont ébranlé jusque dans ses racines; telle a été la violence de la tourmente qu'elle a brisé toute la résistance du chêne et qu'elle menace de le renverser sur le sol. Où sont maintenant les faux amis? où sont les libations et les mets somptueux, l'essaim des parasites, le vin coulant à flots durant les jours entiers, les inventions inépuisables des cuisiniers et les esclaves de la puissance, ces hommes dont les actions et les discours n'ont d'autre but que de capter la faveur? Tout cela, nuit et rêve; dès que le jour a brillé, tout a disparu; fleurs printanières, toutes ces choses se sont flétries quand le printemps a été passé; c'était une ombre, elle a fui; une fumée légère, elle s'est dissipée; une bulle, elle a éclaté; une toile d'araignée, elle a été déchirée. Revenons donc à la parole de l'Esprit saint, et ne cessons de dire : « Vanité des vanités, et tout est vanité. » Il faudrait que ce mot fût écrit partout, sur les murs et les vêtements, dans l'agora et les maisons particulières, sur les chemins, les portes et les carrefours, mais avant tout dans la conscience de chacun de nous, et devînt ainsi l'objet de notre préoccupation constante. Puisque des intérêts illusoires, une vaine fantasmagorie, un jeu puéril revêtent aux yeux du grand nombre les apparences de la vérité, ne faudrait-il pas que chaque jour, au moment de s'asseoir à table, dans tous nos entretiens, cette parole sortît de notre bouche et frappât aussi nos oreilles comme un avertissement fraternel : « Vanité des vanités, et tout est vanité? »

Ne vous disais-je pas souvent que les richesses étaient fugitives? Mais vous ne supportiez pas mes discours. Ne vous les ai-je pas représentées comme un serviteur ingrat? mais vous refusiez de me croire. Voilà que l'expérience vous apprend que l'esclave n'est pas seulement fugitif ni même ingrat, mais qu'il est encore homicide; c'est lui qui vous a jeté dans les terreurs dont vous êtes en ce moment assiégé. Ne vous disais-je pas, lorsque vous me reprochiez obstinément la liberté de mon langage, que j'étais votre ami et que vos adulateurs vous trahissaient, que mes représentations tendaient à votre bonheur beaucoup plus que leurs flatteries? A cela n'ai-je pas ajouté que les blessures faites par des amis valaient mieux que les baisers empressés des ennemis? Si vous eussiez accepté les blessures que je vous portais, leurs baisers n'auraient jamais ainsi causé votre mort : en vous blessant, j'opérais votre guérison, tandis qu'en vous embrassant ils vous causaient une maladie fatale. Où sont maintenant ceux qui buvaient à votre table? où sont ceux qui vous frayaient un passage dans l'agora et qui s'en allaient partout publiant vos louanges? Ils vous ont abandonné, ces misérables transfuges, ils ont renié votre amitié, de vos angoisses ils ont fait leur propre sécurité. Telle n'a pas été notre conduite : nous ne nous sommes pas éloignés devant vos répulsions, et dans votre chute nous vous apportons notre défense et nos soins. Cette église que vous traitiez en ennemie, vous ouvre son sein et vous donne un asile; et ces théâtres qui furent l'objet de votre culte et pour lesquels vous vous êtes si souvent déclaré contre moi, vous ont trahi et perdu. Jamais cependant nous n'avons cessé de vous dire : Pourquoi faites-vous cela? Vous déchaînez contre l'Eglise toutes vos fureurs, et vous courez vous-même à l'abîme; mais tous nos avertissements ont été foulés aux pieds. La foule qui remplit les hippodromes, après avoir été gorgée de vos dons, aiguise maintenant le glaive contre vous; et l'Eglise à qui vous n'avez prodigué que votre aveugle rage,

a recours à tous les moyens pour vous arracher au piége dans lequel vous êtes tombé.

2. Si je parle ainsi, ce n'est pas pour insulter à l'homme renversé, c'est pour inspirer la prudence à ceux qui sont encore debout; ce n'est pas pour irriter des blessures déjà faites, mais bien pour prévenir et détourner celles qu'on pourrait recevoir; ce n'est pas pour submerger le malheureux battu par les ondes, mais bien pour apprendre à ceux qui naviguent par un vent favorable à se tenir en garde contre le danger. Que faire pour cela? Méditer avec attention sur l'instabilité des choses humaines. Si le proscrit avait craint cette instabilité, il n'en serait pas maintenant un exemple; mais puisqu'il n'a pas su profiter des conseils que lui donnaient les siens et les étrangers, vous qui vous enorgueillissez de vos richesses, sachez du moins faire tourner à votre bien le spectacle de son malheur, et n'oubliez pas que rien n'est fragile comme tout ce qui tient à l'homme. De quelque nom qu'on veuille caractériser cette fragilité, on n'en dira jamais assez pour la rendre. On a beau comparer les choses présentes à la fumée, à l'herbe, au rêve, à la fleur du printemps, à un autre objet quelconque, on est toujours au-dessous de la vérité : tellement elles sont vaines et plus néant que le néant même; car au néant elles ajoutent le précipice et la chute. La preuve, vous l'avez devant vous. Qui fut jamais plus élevé que cet homme? Ses trésors n'ont-ils pas surpassé ceux de tout l'univers? N'a-t-il pas atteint le faîte des grandeurs et de la puissance? Qui ne s'inclinait et ne tremblait devant lui? Et voilà qu'il est tout-à-coup devenu plus malheureux qu'un prisonnier, plus digne de pitié qu'un esclave, plus indigent que les pauvres affamés qui mendient leur pain; chaque jour il voit la pointe des glaives dirigée contre lui, les prisons et les bourreaux, le chemin qui conduit au supplice; il ne trouve pas même de repos dans le souvenir de son bonheur passé, il ne jouit pas du bienfait de la lumière; en plein midi, il est plongé dans les plus épaisses ténèbres, les murs dont il se sent entouré lui ôtent la faculté de la vue.

Grandeur d'Eutrope avant sa chute.

Mais à quoi bon tous nos efforts, quand il nous est impossible d'égaler par la parole la douleur qu'il doit éprouver en voyant la mort à chaque instant suspendue sur sa tête? Avons-nous même besoin de parler pour traduire ce dont il est lui-même à nos yeux une image frappante? Hier, lorsque les émissaires de l'empereur venaient pour l'arracher du sanctuaire, en employant la violence s'il le fallait, il était là s'abritant auprès des symboles sacrés, avec un visage qui ne différait pas de celui d'un mort; c'est la même chose aujourd'hui : au grincement de ses dents, à l'agitation de tous ses membres, à sa voix entrecoupée, à sa langue hésitante, il était aisé de voir que son âme était comme pétrifiée par la terreur.

3. Encore une fois, je n'insulte pas à l'infortune, je ne récrimine pas; je veux adoucir et calmer vos esprits, vous inspirer la commisération, vous montrer que le châtiment qu'il a déjà subi est suffisant. Comme il en est beaucoup parmi vous qui sont assez inhumains pour me reprocher de l'avoir reçu dans le sanctuaire, c'est dans l'espoir d'amollir cette dureté par mes paroles, que je vous retrace sa douleur. Quel est donc, dites-moi, mon cher auditeur, le motif qui provoque votre indignation? — Qu'il se soit réfugié dans l'église, me répondrez-vous, celui qui ne cessait de l'attaquer. — Mais voilà précisément ce dont il fallait avant tout glorifier Dieu, qui a permis que cet homme se soit trouvé dans la nécessité de reconnaître la puissance de l'Eglise et son amour : sa puissance, puisqu'il est tombé pour lui avoir fait la guerre; son amour, puisque, après de tels combats, elle le couvre maintenant de son bouclier, l'enveloppe de ses ailes, le met à l'abri de la fureur qui le poursuit, et, ne se souvenant plus des choses passées, le reçoit dans son sein avec une générosité sans bornes. Voilà le plus magnifique des trophées, la plus illustre des victoires, voilà ce qui frappe les Grecs d'étonnement et les Juifs de honte, voilà ce qui fait briller sur son front les sentiments de son cœur : elle épargne un ennemi dont elle a si souvent éprouvé la haine, et, quand tout le monde l'abandonne et le dédaigne, elle seule, comme une mère pleine de tendresse, le cache sous les plis de son manteau, et fait face à la colère de l'empereur

comme à la fureur du peuple, sans se laisser ébranler par les plus horribles menaces. Tel est aussi le plus bel ornement de l'autel. — Est-ce donc un ornement pour l'autel, me dira-t-on peut-être, qu'un homme souillé de crimes, avare et rapace, le tienne embrassé? — Faites trève à de semblables discours : une courtisane, une femme impure et scandaleuse a bien pu toucher les pieds du Christ, sans qu'on en ait fait un crime à Jésus, aux applaudissements même, aux acclamations enthousiastes de l'humanité. L'impureté par son contact n'a pas terni l'éclat de la pureté; c'est l'être pur et saint qui d'une vile courtisane a fait un modèle de pureté. Ne gardez pas de rancune, ô homme, car nous sommes les serviteurs du Crucifié qui disait : « Pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. » *Luc.*, XXIII, 34.

Mais cet homme, insisterez-vous, avait lui-même fermé cet asile par ses décrets et ses lois iniques. — N'importe; voilà que les événements lui révèlent ce qu'il a fait, et lui-même a le premier révoqué sa loi, devenant ainsi pour le monde un étonnant spectacle; dans son silence il élève la voix et dit à tous : n'imitez pas mes actes, si vous ne voulez pas partager mes malheurs. Il apparaît là comme notre maître, en vertu de ces mêmes revers, et l'autel revêt à nos yeux de plus rayonnantes splendeurs; jamais il n'eût pu nous inspirer le respect et la crainte comme il le fait en tenant le lion enchaîné. Quelque grande que soit la majesté royale, ce n'est pas seulement quand le monarque est assis sur un trône élevé, vêtu de pourpre et portant le diadème au front, qu'elle brille, c'est encore et surtout quand à ses pieds gisent les barbares ayant les mains liées derrière le dos et tenant leur tête inclinée vers la terre. Qu'il vous ait enseigné tout cela sans prononcer une parole, vous-mêmes l'attestez par votre zèle et votre concours. Quel brillant théâtre se déroule aujourd'hui devant moi, quelle merveilleuse assemblée! Je n'aperçois pas une foule moins compacte que celle qui s'offrait à mes regards dans la grande solennité de Pâques. C'est par son silence qu'il vous a tous appelés, ce silence qui parle par les faits et dont la voix est plus sonore que celle de la trompette. Les vierges ont quitté leur chaste retraite et les femmes leurs gynécées, les hommes ont abandonné l'agora, vous êtes tous accourus pour voir à découvert ce que c'est que la faiblesse humaine, les soudains retours des choses de la vie, cette face adultère du monde qui tout à l'heure encore vous éblouissait de ses clartés. Voilà ce qui en est de cette félicité quand survient l'infortune; elle se montre plus hideuse que la figure ridée d'une femme décrépite : un changement de fortune, c'est une éponge qui fait disparaître les décors empruntés et les inscriptions mensongères.

4. C'est jusque-là que s'étend le pouvoir du malheur : d'un homme heureux et brillant aux yeux du monde il a fait l'homme le plus malheureux de tous. Que le riche entre ici, il y trouvera un grand bien : en voyant tombé d'un si haut faîte celui qui à son gré ébranlait l'univers, en le voyant saisi de crainte, plus tremblant que les animaux les plus timides, s'attachant à cette colonne sans le secours d'aucun lien, ou plutôt ayant pour lien cette frayeur qui le retient tout tremblant à la même place, le riche réprimera son orgueil, se dépouillera de son faste, considérera la vie sous son véritable jour, et, cette leçon que l'Ecriture lui avait déjà donnée, il l'aura de nouveau reçue des événements eux-mêmes : « Toute chair est comme l'herbe, et toute la gloire de l'homme comme la fleur de l'herbe; l'herbe s'est flétrie et la fleur est tombée; » *Isa.*, XL, 6, 7; ou bien encore : « Ils se dessécheront rapidement comme l'herbe, ils tomberont aussi vite que les tendres rejetons qu'elle pousse... Les joies de l'homme s'évanouissent comme la fumée; » *Psal.* XXXVI, 2, — CI, 4; et tant d'autres passages semblables. Le pauvre vient à son tour, et, devant un tel spectacle, il apprend à ne plus dédaigner son sort, à ne plus gémir sur son indigence; il en reconnaît plutôt le bienfait, puisqu'elle est pour lui un asile assuré, un port sans orages, une citadelle inébranlable; s'il avait à choisir désormais, il aimerait mieux souvent demeurer dans sa condition présente que posséder un instant tous les biens de la terre, s'il doit en venir bientôt à trembler pour sa propre tête. Voyez-vous le bien

qui résulte pour les riches et les pauvres, les grands et les petits, les maîtres et les esclaves, de la chute d'un seul? Voyez-vous comment chacun se retire de ce lieu, emportant le remède propre à ses maladies, du spectacle qui nous y est offert?

N'ai-je pas calmé vos sentiments et dissipé votre colère? N'ai-je pas éteint la fureur et fait naître la pitié? Ah! j'en ai le doux espoir; je le vois sur votre visage, vos larmes ne me permettent pas d'en douter. Puis donc que la pierre est devenue une terre friable et fertile, allons plus loin, et qu'elle produise les fruits abondants de la miséricorde; portons dans nos mains une riche gerbe de sentiments généreux et tombons aux pieds de l'empereur; mais plutôt implorons la clémence de Dieu, prions-le d'apaiser la colère du souverain, de lui donner un cœur compatissant, afin que nous obtenions une grâce complète. Déjà, depuis le moment où le proscrit s'est réfugié dans ce sanctuaire, un remarquable changement s'est produit; car aussitôt que l'empereur a su qu'il avait pu gagner cet asile, comme la foule des soldats augmentée de celle du peuple venait lui demander vengeance et la tête du malheureux, il a longuement parlé pour calmer l'indignation commune, pour persuader à son armée de se souvenir du bien et non pas seulement du mal que son ministre avait fait, ajoutant qu'il fallait lui tenir compte de l'un et lui pardonner l'autre par égard pour la faiblesse humaine. Et, comme la multitude insistait avec des clameurs et des trépignements frénétiques pour que la majesté impériale fût vengée, comme on faisait entendre des cris de mort en brandissant les lances, son cœur s'est attendri, un torrent de larmes a coulé de ses yeux; il a rappelé la table sainte auprès de laquelle l'infortuné s'est abrité, et cette image a fini par calmer la fureur publique.

5. Faisons de notre côté ce que la religion nous ordonne. Seriez-vous excusables si, lorsque l'empereur oublie ses propres injures, vous qui n'avez rien de semblable à pardonner, vous persistiez dans votre colère. Comment, après ce douloureux spectacle, approcheriez-vous des mystères divins et prononceriez-vous cette prière qui nous est imposée : « Remettez-nous nos dettes comme nous les remettons à nos débiteurs, » *Matth.*, VI, 12, alors que vous exigez impitoyablement le châtiment qui vous paraît dû? Peut-être vous a-t-il outragés ou blessés? Je ne réponds rien à cela. Je dis seulement que ce n'est pas ici le temps de la justice, mais bien celui de la pitié; que nous n'avons pas à punir, mais à pardonner; que nous n'instruisons pas un procès, mais que nous devons accorder une grâce; que je ne vous demande pas d'émettre votre suffrage dans un jugement, mais d'incliner votre cœur à la miséricorde. Loin de ce saint lieu toute indignation et toute amertume! Implorons ensemble la divine bonté pour qu'elle protége la vie du suppliant, l'arrache au glaive dégainé et lui donne ainsi le temps d'expier et de réparer ses fautes; allons également ensemble prier le clément empereur de respecter l'église et l'autel, de permettre à la table sainte de sauver un homme qui s'est mis sous sa protection. Si nous agissons ainsi, nous aurons des droits à la reconnaissance de l'empereur. Dieu le premier approuvera notre conduite et récompensera magnifiquement notre amour pour sa créature. S'il repousse et déteste l'homme cruel et sans entrailles, il accueille avec une tendre bonté celui qui se montre compatissant et généreux. Etes-vous justes, il vous tresse de plus brillantes couronnes; êtes-vous pécheurs, il oublie vos péchés, il vous rend ce que vous avez fait pour votre frère; car il a dit : « Je veux la miséricorde et non le sacrifice. » *Ose.*, VI, 6. Partout dans l'Ecriture vous voyez l'expression du même désir; partout on vous montre dans la miséricorde le moyen d'effacer les péchés.

C'est ainsi qu'à notre tour nous nous rendrons Dieu propice et que nous briserons les liens du péché; c'est ainsi que nous glorifierons l'Eglise et que nous serons nous-mêmes loués, comme je viens de le dire, par notre miséricordieux empereur; c'est ainsi que le peuple entier nous applaudira et que jusqu'aux derniers confins du monde on célébrera la douceur et la générosité de notre ville. Oui, tous les hommes, en apprenant ce qui se sera passé, deviendront nos admirateurs et nos apologistes. Pour qu'il nous

soit donné d'obtenir de tels biens, tombons à genoux, élevons une voix suppliante, prions, arrachons au danger un captif, un réfugié, un suppliant. Et nous acquerrons de la sorte les biens à venir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SECONDE HOMÉLIE.

Lorsque Eutrope étant sorti de l'église fut enlevé. — Sur le Paradis et les Ecritures. — Sur ces mots : « La Reine était debout à votre droite. »

1. Agréable est une prairie, agréable est un jardin, mais beaucoup plus agréable encore est l'étude des divines Ecritures. Là sont des fleurs qui se fanent, ici des pensées qui ne se flétrissent jamais; là le souffle du zéphyre, ici le souffle de l'Esprit saint; là une haie d'épines pour défense, ici la providence même de Dieu pour protection; là le chant des cigales, ici l'harmonie des prophètes; là le plaisir de la vue, ici l'utilité de la lecture. Le jardin occupe un lieu déterminé, les Ecritures sont répandues par toute la terre; le jardin subit l'alternative des saisons, les Ecritures sont couronnées de fleurs et chargées de fruits, l'hiver comme l'été. Attachons-nous donc à l'étude des Livres Saints; car cette étude assidue dissipe la tristesse, inspire la joie, détruit le vice, enracine la vertu, et, dans le tumulte des affaires humaines, ne vous abandonne pas aux flots de cette mer en courroux. Les ondes se déchaînent, et vous naviguez en paix; vous avez pour pilote la connaissance des divins oracles, et les agitations du monde ne parviennent pas à briser le gouvernail. Or, que je ne vous trompe pas, c'est l'expérience elle-même qui l'atteste. Il y a peu de jours, l'église était assiégée comme une place de guerre : une armée était là, dont les yeux lançaient des flammes, et l'olivier n'en a pas été noirci; les glaives étaient tirés, et personne n'a reçu de blessures. Le palais impérial était dans l'angoisse, et l'église dans la sécurité, bien que ce fût de ce côté qu'éclatât la guerre : c'est ici qu'on redemandait le fugitif, et nous avons résisté sans crainte à la fureur de la multitude. Pourquoi? C'est que nous étions protégés par cette parole : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » *Matth.*, XVI, 18. Par Eglise, j'entends non-seulement le lieu, mais encore les mœurs et les vertus; non les murs du temple, mais les lois qui régissent l'assemblée. Lorsque vous vous réfugiez dans l'Eglise, que ce ne soit pas un simple déplacement, mais venez-y par votre âme. L'Eglise, je le répète, ce n'est ni le mur, ni le toit; c'est la foi, c'est la vie.

Ne dites pas que l'homme livré l'a été par l'Eglise; s'il ne l'avait pas quittée, il n'aurait pas été saisi. Ne dites pas qu'il a été trahi dans son asile; ce n'est pas l'Eglise qui l'a repoussé, c'est lui qui s'est éloigné de l'Eglise. Ce n'est pas dans l'enceinte qu'il a été trahi, c'est au dehors. Pour quel motif est-il sorti de l'église? Vouliez-vous être sauvé, il fallait continuer à tenir l'autel embrassé. Ce ne sont pas ces murs, c'est la divine protection qui vous mettait à l'abri du danger. Etiez-vous pécheur, Dieu ne vous repoussait pas pour cela, puisqu'il est venu pour appeler, non les justes, mais les pécheurs à la pénitence. Une courtisane obtint d'être sauvée parce qu'elle embrassa ses pieds. Avez-vous entendu la lecture de ce jour? Je vous dis cela pour que vous n'hésitiez jamais à vous réfugier dans l'Eglise. Demeurez dans son sein, et ce n'est pas l'Eglise qui vous trahira; mais si vous la fuyez, elle est évidemment hors de cause. En vous tenant dans l'intérieur, vous n'aurez pas à craindre le loup, qui ne saurait y pénétrer; si vous en sortez, vous devenez la proie de la bête féroce; mais ce n'est pas à la bergerie, c'est à votre témérité qu'il faudra s'en prendre. Rien n'est pareil à l'Eglise. Ne me parlez pas des remparts et des armes; les remparts se détériorent avec le temps, l'Eglise ne connaît pas la vieillesse; les barbares renversent les murs, l'Eglise est invincible aux démons. Or, que ce ne soient pas là de vaines paroles, les faits eux-mêmes le proclament. Que d'ennemis ont attaqué l'Eglise! et tous s'y sont brisés, tandis que l'Eglise élevait son front au-dessus des cieux. Telles sont sa

Prise d'Eutrope.

grandeur et sa force : elle triomphe de tous les assauts, elle déjoue toutes les embûches, les outrages ne font qu'augmenter sa splendeur; elle reçoit des blessures et n'y succombe pas, elle est assaillie par les tempêtes et ne sombre jamais; toujours en lutte, jamais renversée, toujours dans l'arène, jamais terrassée. Pourquoi Dieu permet-il dès lors cette guerre incessante ? Pour lui fournir l'occasion d'ériger de plus magnifiques trophées. Vous étiez présents ce jour-là, et vous avez vu les armes s'agiter, la fureur militaire plus terrible que le feu; et nous-mêmes nous nous empressions de nous rendre au palais impérial. Mais quoi? Grâces à Dieu, rien de tout cela ne nous effrayait.

Le vrai chrétien ne craint rien.

2. Si je parle ainsi, c'est pour vous inspirer la même confiance. Pourquoi n'avons-nous pas alors éprouvé de frayeur? C'est qu'il n'est aucun mal sur la terre qui nous semble devoir être redouté. Qu'y a-t-il donc de terrible? La mort? Non, la mort n'est pas terrible; elle nous conduit plus rapidement au port qui ne connaît pas d'orage. La confiscation de nos biens? « Je suis sorti nu du sein de ma mère, et j'y rentrerai nu. » *Job*, I, 21. L'exil? « Au Seigneur appartient la terre et toute son étendue. » *Psalm.* XXIII, 2. La calomnie? « Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, quand les hommes tiendront contre vous toute sorte de mauvais discours, pourvu qu'ils mentent; car votre récompense est grande dans les cieux. » *Matth.*, V, 12. Je voyais les glaives, et je pensais au ciel; j'attendais la mort, mais avec l'image de la résurrection dans l'esprit; j'avais sous les yeux les souffrances d'ici-bas, et je parcourais du regard les palmes immortelles; les piéges étaient à mes pieds, et la couronne était suspendue sur ma tête : les combats eux-mêmes suffisaient pour me consoler et me soutenir. On m'entraînait, il est vrai, mais je ne regardais pas cela comme un outrage, je ne connais d'outrage que le péché. Le monde entier se réunirait pour vous couvrir de honte, si vous-même ne vous déshonoriez, le déshonneur ne saurait vous atteindre. Il n'est de trahison que celle de la conscience; ne trahissez pas votre conscience, et nul ne pourra vous trahir. J'étais entraîné, et les événements se déroulaient à mes yeux, ou plutôt mes paroles devenaient un événement, le discours que j'avais prononcé était traduit par les faits sur la place publique. Quel discours? Celui dans lequel je disais : Les vents se sont déchaînés, et les feuilles ont été dispersées; « l'herbe s'est flétrie et la fleur est tombée. » *Isa.*, XL, 8. La nuit a disparu, et le jour a brillé; l'ombre s'est évanouie, et la vérité s'est montrée. Ils se sont élevés jusqu'aux cieux, et puis ils sont descendus dans l'abîme; les flots amoncelés ont croulé sous la pression des calamités humaines. Comment cela? Les faits étaient un enseignement. Et je me disais à moi-même : Les hommes en deviendront-ils meilleurs? ou bien après deux jours à peine, tout cela ne retombera-t-il pas dans l'oubli? La leçon reste néanmoins; je la redis encore, je la redirai toujours. Quel avantage peut-il en résulter? Un immense avantage. Si tous ne m'écoutent pas, la moitié du moins m'écouteront; si ce n'est pas la moitié, le tiers; si ce n'est pas le tiers, le quart, si ce n'est pas le quart, dix hommes; si ce n'est pas dix, cinq; si ce n'est pas cinq, un; et s'il n'en est pas un seul qui m'écoute, ma récompense n'en est pas moins assurée. « L'herbe s'est flétrie, et la fleur est tombée; mais la parole de Dieu demeure éternellement. » *Isa.*, XL, 8.

3. N'avez-vous pas vu la petitesse des choses humaines? N'avez-vous pas vu la vanité de la puissance et celle de la richesse, cet esclave fugitif, comme je l'ai nommée, et non-seulement fugitif mais encore homicide; il ne se contente pas de fuir son maître, il le tue; c'est quand on s'en occupe avec le plus de soin, qu'il aime surtout à trahir. Pourquoi donc vous occupez-vous tant de la richesse que vous possédez aujourd'hui, et qu'un autre possédera demain? Pourquoi cette affection si vive pour une chose dont on n'est jamais sûr? Voulez-vous que votre affection soit raisonnable, voulez-vous garder vos trésors? Ne les enfouissez pas, confiez-les aux mains des pauvres. C'est une bête sauvage que l'or : si vous le retenez, il s'enfuit; si vous le chassez, il demeure. « Il a dispersé son bien et l'a donné aux pauvres, est-il dit, sa justice demeure à jamais. » *Psalm.* CXI, 9. Distribuez vos biens pour qu'ils vous restent; ne les enfouissez pas de peur qu'ils

ne vous échappent. Où sont vos richesses? demanderai-je avec calme et douceur à ceux qui sont alors partis. Non, je ne leur dis pas cela sous forme de reproche, ni pour aigrir leur douleur; loin de moi cette pensée. Je voudrais seulement faire du naufrage des autres un port pour vous. Quand on apercevait de toute part les soldats et les glaives, quand la ville était en feu, quand le diadème était réduit à l'impuissance et la pourpre insultée, parmi les accès d'une frénésie qui s'étendait partout, où donc étaient les richesses? où les vases et les lits d'argent? où les serviteurs? Ils avaient disparu. Où étaient les eunuques? Tous s'étaient hâtés de fuir. Où étaient les amis? Ils adaptaient à leur visage un nouveau masque. Qu'étaient devenues les maisons? Fermées. Qu'était devenu le trésor? Celui qui le tenait avait pris aussi la fuite. Où étaient enfin les richesses? On les avait enfouies. Mais en quel lieu?

Est-ce que je fatigue votre attention, est-ce je vous suis à charge, lorsque je vais redisant toujours que les richesses trahissent ceux qui en usent mal? Les événements sont venus faire éclater la vérité de mes paroles. Pourquoi retenir ainsi ce qui ne peut vous être d'aucun secours dans l'épreuve? Si les richesses ont quelque pouvoir, qu'elles viennent à votre aide quand vous êtes dans la nécessité; mais si c'est alors qu'elles vous abandonnent, quel avantage en tirez-vous? J'en appelle à l'expérience : oui, dites-moi quelle en est l'utilité? Le fer aiguisé fait planer la mort sur vos têtes, une armée frémit de rage, le danger vous entoure de toute part; et vos richesses ne sont pas là dans ce moment critique. Où s'est enfui le lâche esclave? Il est la cause de tous vos malheurs, et le voilà qui disparaît quand ils éclatent. Il y en a beaucoup qui m'accusent de persécuter constamment les riches; mais eux ne cessent de persécuter les pauvres. J'attaque les riches, dites-vous? Non, j'attaque seulement ceux qui font un mauvais usage des richesses. Je ne cesse de le répéter, ce n'est pas le riche, c'est le voleur qui est le sujet de mes accusations. Autre chose est le riche, autre chose est le voleur; je ne confonds pas l'opulence avec la rapacité. Sachez distinguer, vous aussi, et ne mettez pas ensemble des choses opposées. Etes-vous riche? je ne vous en fais pas un crime. Etes-vous rapace? c'est ce que je flétris. Vous avez un bien qui vous appartient? je n'ai rien à dire. Vous accaparez le bien d'autrui? je ne saurais garder le silence. Voulez-vous me lapider? je suis prêt à donner mon sang, pourvu que je mette un frein à vos injustices. La haine ne m'est rien, je me soucie peu de la guerre; je n'ai qu'une chose à cœur : l'amendement de ceux qui m'écoutent. Les riches sont mes enfants et les pauvres sont mes enfants; ils ont tous une même origine, les mêmes souffrances leur ont donné le jour; si donc vous attaquez le pauvre, je vous reprends, car cela ne nuit pas autant aux pauvres qu'aux riches : celui-là n'éprouve qu'une perte d'argent, ce qui ne saurait jamais être grave; mais vous, c'est dans votre âme que vous êtes atteint. Qu'on me frappe si l'on veut, qu'on me lapide, qu'on me poursuive d'une haine mortelle, j'y consens; les embûches me tressent des couronnes, les palmes se comptent par les blessures.

4. Les embûches ne me font donc pas trembler; je ne crains qu'une chose, le péché. Que personne n'ait à me reprocher d'avoir failli, et que l'univers entier me déclare la guerre; car une telle guerre ne peut que m'honorer. Voilà dans quels principes je désire aussi vous élever. Ne redoutez pas la colère de l'homme puissant, ne craignez que la tyrannie du péché. L'homme ne peut pas vous nuire; vous seul le pouvez. Seriez-vous entouré de glaives, pourvu que vous n'ayez pas de péchés, Dieu saura bien vous y soustraire; mais si vous êtes pécheur, seriez-vous dans le paradis, vous en seriez exclu. Adam était dans le paradis, et il tomba; Job était sur un fumier, et il fut couronné. De quoi servit le paradis à celui-là, en quoi le fumier nuisit-il à celui-ci? Personne ne tendait des embûches au premier, et cependant il succomba; le diable attaquait le second, et ne put lui ravir la couronne. Il le dépouilla de ses biens, mais non de sa piété. Il lui ravit ses enfants, mais sans ébranler sa foi. Il déchira son corps, mais il ne put mettre la main sur le trésor de son âme. Il arma sa femme contre lui, mais il ne renversa pas le vaillant athlète.

Le péché seul peut nous blesser.



Il épuisa sur lui toutes les flèches et tous les traits, mais sans pouvoir lui faire une blessure. Il fit avancer les machines, mais il n'ébranla pas la tour. Il souleva les ondes, mais il n'engloutit pas le vaisseau. Que mes paroles vous soient une loi, je vous en conjure; j'embrasse vos genoux, sinon d'une manière réelle, du moins par ma pensée; je vous prie par mes larmes. Oui, respectez cette loi, et nul ne pourra vous nuire. Gardez-vous de proclamer le riche heureux, ne voyez jamais le malheur que dans le péché, ni le bonheur que dans la justice. Ce ne sont pas les événements extérieurs, ce sont les dispositions de l'âme qui décident du sort des hommes. Si votre conscience ne vous accuse pas, ne craignez jamais les glaives; si votre conscience est pure, ne tremblez pas devant les ennemis. Où sont ceux qui nous ont quittés ? Est-ce que tout le monde ne s'inclinait pas auparavant devant eux? N'étaient-ils pas redoutés et vénérés par tout ce qu'il y avait de plus grand dans l'empire? Mais le péché survint et tout fut renversé : les serviteurs sont devenus des juges, et les flatteurs des bourreaux; ceux qui lui baisaient les mains, c'étaient les mêmes qui l'arrachaient de l'Eglise, lui prodiguant hier tous les signes de l'amitié, et le traitant aujourd'hui comme le dernier des hommes ? Pourquoi cela ? C'est que l'amitié d'hier n'était qu'un mensonge; à la première occasion, le masque est tombé; n'est-ce pas vous qui hier lui baisiez les mains, en l'appelant votre sauveur, en implorant sa protection, en exaltant ses bienfaits? Vous ne tarissiez pas en éloges. Pourquoi donc l'accusez-vous aujourd'hui? Quoi! panégyriste un jour, accusateur un autre, faisant tour à tour entendre des louanges et des malédictions ! Quel changement et quel contraste !

5. On n'a pas une telle conduite à me reprocher. Après avoir été l'objet de sa haine, je me suis fait son défenseur. Non, je n'ai pas voulu me venger des maux sans nombre qu'il m'avait causés. Je veux marcher sur les traces de mon Maître, qui disait sur la croix : « Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » *Luc.*, XXIII, 34. Je parle ainsi pour que vous ne vous laissiez pas gagner et corrompre par les soupçons des méchants. Que de renversements ont eu lieu depuis que je fus mis à la tête de cette ville, et nul n'en est devenu meilleur. C'est trop dire cependant, et je n'entends pas vous condamner tous, à Dieu ne plaise. Il n'est pas possible, en effet, qu'une terre aussi féconde, après avoir été ensemencée, ne produise pas des épis. Sans doute; mais je suis insatiable, il me faut le salut, non d'un certain nombre, mais de tous. Si même un seul périt, il me semble que je péris avec lui; car enfin, je dois imiter ce pasteur qui, ayant quatre-vingt-dix-neuf brebis à sa garde, court après celle qui s'est égarée. Jusques à quand les richesses ? Jusques à quand l'argent et l'or ? Jusques à quand les flots de vin et les adulations des parasites ? Jusques à quand les coupes couronnées et les libations sataniques, et ces réunions où le diable déploie sa puissance ? Ne savez-vous pas que la vie présente est un exil ? Vous prétendez-vous un citoyen dans la patrie ? Vous êtes un voyageur.

Comprenez bien cette parole. Vous n'êtes pas un citoyen, vous êtes un voyageur, un étranger. Ne dites pas : J'ai telle et telle cité. Personne n'a de cité ici-bas; la cité véritable est là-haut. Les choses présentes ne sont qu'un chemin. Nous cheminons donc chaque jour jusqu'à ce que la nature ait accompli sa course. Est-ce qu'on enfouit l'argent sur sa route, est-ce là qu'on établit son trésor ? Quand vous entrez dans une hôtellerie, vous occupez-vous de l'embellir, je vous le demande? Nullement; vous mangez, vous buvez, puis vous reprenez votre voyage. Ici-bas, c'est l'hôtellerie. Nous y sommes entrés, le temps de la vie s'achève; tâchons d'en sortir avec une légitime espérance, ne laissons rien derrière nous, ce serait une perte pour l'avenir. Quand vous êtes entré dans une hôtellerie qui se trouve sur votre passage, que dites-vous au serviteur ? — Regarde où tu places mes bagages; — et cela pour ne perdre aucun objet, si petit et si peu important qu'il puisse être : nous voulons tout rapporter dans notre maison. C'est ainsi que nous devons nous conduire par rapport à la vie : regardons-la comme un lieu de passage, n'y laissons rien, emportons tout à la Cité supérieure. Vous êtes donc un voyageur, un pèlerin,

moins que cela même. Et comment? Je vais vous le dire : Le voyageur sait à quelle heure il entre dans l'hôtellerie, à quel moment il en sortira; il est maître d'entrer et de sortir quand il veut. Pour moi, je fus jeté dans cette hôtellerie; je veux dire dans la vie présente; quand est-ce que je la quitterai, je l'ignore. Et voilà cependant que je fais d'abondantes provisions pour un long séjour; mais la voix du Seigneur coupe court à mes projets et m'appelle : « Insensé, ces choses que tu as préparées, pour qui seront-elles? Cette nuit même, on va te redemander ton âme. » *Luc.*, XII, 20. Incertaine est l'issue, fragile est la possession; mille précipices, des tempêtes de toute part. Pourquoi vous attacher follement à des ombres? Pourquoi renoncer à la vérité pour courir après des fantômes?

6. Voilà ce que je dis, et je ne cesserai de le dire, au risque de vous causer une continuelle douleur, de peser sur d'anciennes blessures; ce n'est pas pour ceux qui sont tombés, mais bien pour ceux qui sont encore debout, que je parle. Les premiers ne sont plus ici, tout est fini pour eux; les seconds restent et doivent trouver la sécurité dans les malheurs d'autrui. Qu'avons-nous à faire? me demandez-vous. — Une chose : fouler aux pieds les richesses et mieux apprécier la vie. Dépouillez-vous de vos biens, pas de tous sans doute, mais retranchez le superflu. Ne convoitez pas ceux du prochain, ne spoliez pas la veuve, ne volez pas l'orphelin, ne vous emparez pas de leur maison; j'attaque les travers et non les personnes. Si votre conscience est troublée, c'est à vous-même et non à mon discours que vous devez vous en prendre. Pourquoi cette rapacité, qui soulève l'envie? Voulez-vous ravir? Que ce soit la couronne; ne ravissez pas la terre, mais plutôt le ciel. « Le royaume des cieux souffre violence, et les violents seuls le ravissent. » *Matth.*, XI, 12. Ne dépouillez pas le pauvre, qui vous accusera; dépouillez le Christ, qui vous glorifiera. Voyez-vous la déraison et la folie? Vous spoliez le pauvre, qui ne possède presque rien, et le Christ vous dit : Empare-toi de moi-même, je te saurai gré d'une telle rapine; prends mon royaume de vive force. Si tu veux usurper un trône ici-bas, n'en aurais-tu même que la pensée, tu seras puni; si tu ne ravis pas le trône d'en haut, tu n'échapperas pas au supplice. A côté des choses temporelles est placée l'envie; à côté des choses spirituelles, la charité.

Méditez tous les jours là-dessus, et si dans peu vous voyez un autre homme, porté sur un char brillant, couvert d'un manteau de soie, affectant des airs de grandeur, vous n'en éprouverez ni trouble ni surprise. Encore une fois, ne louez pas le riche, louez uniquement le juste. Ne déversez pas le blâme sur l'indigent; apprenez à juger de tout avec autant d'élévation que de droiture. Ne vous tenez pas éloigné de l'Eglise; rien n'est fort comme elle : elle dépasse le ciel en hauteur et la terre en étendue. L'Eglise est votre espérance, l'Eglise est votre refuge. Jamais elle ne vieillit, elle possède une vigueur éternelle. Aussi, pour nous montrer son inébranlable fermeté, l'Ecriture l'appelle une montagne; une vierge, à cause de son incorruptibilité; une reine, à cause de sa splendeur; pour désigner ses rapports avec Dieu, elle lui donne le nom de fille; pour attester sa fécondité, elle dit qu'elle donne le jour à sept enfants après avoir été stérile. Mille noms divers sont employés pour rehausser sa noblesse. Nous voyons, en effet, que son divin Maître porte un grand nombre de noms, puisqu'il est appelé père, voie, vie, lumière, force, propitiation, fondement, porte, pureté, trésor, Seigneur, Dieu, fils, fils unique, forme de Dieu, image de Dieu. Eût-il suffi d'un nom seul pour exprimer sa nature? Assurément non; et c'est pour cela que nous avons recours à tant d'expressions pour atteindre d'une manière même imparfaite à la notion de la divinité. C'est ainsi que l'Eglise reçoit à son tour des noms si nombreux. Elle est appelée vierge, elle qui d'abord n'avait été qu'une courtisane; et voilà précisément la gloire de l'Epoux de l'avoir prise courtisane et faite vierge. Chose inouïe, chose incompréhensible! Parmi nous, le mariage détruit la virginité; en Dieu, le mariage rétablit la virginité. Chez les hommes, la vierge, une fois mariée, cesse d'être vierge; dans le Christ, la courtisane elle-même acquiert la virginité par le mariage.

Eloge de l'Eglise.

7. Voilà ce qu'il faut reprocher à l'hérétique,

à celui qui scrute avec témérité la génération divine, et qui dit: Comment le Père a-t-il engendré? Répondez-lui : Comment l'Eglise, après avoir été courtisane, est-elle devenue vierge? Comment est-elle demeurée vierge, après avoir enfanté? « Je vous aime d'un amour divinement jaloux, dit l'Apôtre; car je vous ai fiancés à cet unique époux qui est Jésus-Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge pure. » II *Corinth.*, XI, 2. O sagesse! ô prudence! « Je vous aime d'un amour divinement jaloux. » Qu'est ceci? Il avoue la jalousie. Quoi! vous êtes jaloux, ô saint apôtre! — Oui, jaloux comme Dieu, me répond-il. — Dieu est-il donc jaloux? — N'en doutez pas, il est jaloux, non par faiblesse, mais par amour et par zèle. C'est avec cette divine jalousie que je vous aime. — Expliquons ce sentiment. Dieu vit la terre soumise à l'empire corrupteur des démons, et il envoya son propre fils. Les mots dont nous nous servons doivent être modifiés dans leur signification en s'appliquant à Dieu : ainsi, par exemple, Dieu est jaloux, Dieu se met en colère, Dieu se repent, Dieu conçoit de la haine. Ces expressions, empruntées à notre langue, doivent ici s'entendre d'une manière conforme à la nature divine. Comment Dieu est-il jaloux? « Je vous aime d'un amour divinement jaloux. » Est-il vrai que Dieu se mette en colère? « Seigneur, ne m'accusez pas dans votre fureur. » *Psalm.* VI, 1. Est-ce que Dieu dort aussi? « Levez-vous, pourquoi dormez-vous, Seigneur? » *Psalm.* XLIII, 23. Dieu se repent-il? « Je me repens, dit-il lui-même, d'avoir fait l'homme. » *Genes.*, VI, 7. Dieu conçoit-il de la haine? « Vos solennités et vos néoménies, mon âme les déteste. » *Isa.*, I, 14. Ne voyez pas ce qu'il y a de bas dans les paroles, et prenez la pensée telle qu'elle convient à Dieu : Dieu est jaloux parce qu'il aime avec tendresse; sa colère n'est pas une passion, mais un acte de répression et de justice; il dort, non d'un sommeil réel, mais par sa longue patience. Prenez les mots avec discernement. La génération divine n'a rien de matériel, c'est la consubstantiabilité des personnes. Dieu, pour nous parler, emprunte beaucoup d'expressions à la langue humaine; nous en empruntons aussi à la langue divine : c'est là notre honneur.

En quoi consistent les affections de la divinité.

8. Avez-vous compris ce que je viens de dire? Redoublez d'attention, mon bien-aimé. Il y a des noms divins, il y a des noms humains; et c'est un échange qui se fait entre Dieu et moi.— Donne-moi tes expressions, dit-il, et reçois les miennes. Ce n'est pas que j'aie besoin de ce qui t'appartient; toi seul as besoin de moi. Ma substance est incorruptible; tandis qu'étant lié à un corps matériel par les conditions mêmes de ta nature, tu as besoin par-là même d'expressions qui frappent les sens, tirées de choses qui te sont connues, pour t'élever à la connaissance de celles qui sont au-dessus de toi. — Quels sont les mots que je lui ai cédés, et quels sont ceux qu'il m'a transmis? Il est Dieu, et me donne le nom de dieu. Là c'est le sens naturel, ici c'est un titre d'honneur. « J'ai dit : Vous êtes des dieux, vous êtes tous les fils du Très-Haut. » *Psalm.* LXXXI, 6. Là le titre, encore une fois, ici la réalité. Il me donne le nom de dieu pour me combler d'honneur; il prend le nom d'homme, il veut être appelé Fils de l'homme, nous le désignons même par les noms de voie, de porte, de pierre. Voilà les titres qu'il reçoit de moi en échange de ceux qu'il me donne et qui semblaient n'appartenir qu'à lui. Pourquoi ce nom de voie? Pour vous apprendre que c'est par lui que nous devons aller au Père. Pourquoi le nom de pierre lui est-il donné? Pour vous enseigner ce qu'il y a de fort et d'inébranlable dans la foi. Pourquoi celui de fondement? Pour vous rappeler que tout repose sur lui. Celui de racine? Pour nous montrer que de lui vient toute notre sève, toute notre vigueur. Pourquoi pasteur? Parce qu'il nous conduit dans ses pâturages. Pourquoi brebis? Parce qu'il a été immolé pour nous et qu'il est ainsi devenu notre propitiation. Pourquoi est-il appelé vie? Parce qu'il nous a rappelés de la mort. Pourquoi lumière? Parce qu'il nous a délivrés des ténèbres. Bras? Parce qu'il est consubstantiel au Père. Parole, Verbe? Parce qu'il est engendré par le Père. De même que ma parole à moi est produite par mon âme, de même le Fils est produit par le Père. Pourquoi le nomme-t-on vêtement? Parce que nous l'avons revêtu dans le baptême. Nourriture? Parce que je le mange dans les divins mystères. Maison? Parce que j'habite en lui. Hôte? Parce



qu'il habite en moi et que je suis son temple. Tête? Parce que je suis un de ses membres. Epoux? Parce qu'il orne mon âme comme une épouse. Chaste époux? Parce qu'il la rend vierge. Seigneur? Parce qu'elle est sa servante.

9. Voilà comment l'Eglise, ainsi que je le disais, porte tour à tour les noms d'épouse, de fille, de vierge, de servante, de reine, de femme stérile, de montagne, de jardin, de mère féconde, de lis, de fontaine; car elle est tout cela. N'allez pas vous imaginer, en m'écoutant, que je parle ici de choses matérielles; que votre intelligence s'élève plus haut : ce que je dis ne saurait être pris dans un sens matériel. Il est évident qu'une montagne n'est pas une vierge, qu'une vierge n'est pas une épouse, qu'une reine n'est pas une servante; et cependant l'Eglise est tout cela, je le répète. Pourquoi? Parce qu'elle l'est non dans son corps, mais dans son âme. Le corps a des bornes trop resserrées, l'âme est un océan immense. « La Reine était debout à votre droite. » *Psalm.* XLIV, 10. La Reine? Comment cette femme si pauvre et si méprisée est-elle devenue reine? Où s'est-elle élevée? — Elle s'est élevée bien haut. Comment encore? — Parce que le Roi lui-même s'est fait esclave; il ne l'était pas; il l'est devenu. Distinguez donc ce qui tient à la divinité et ce qui résulte des dispositions du plan divin; tâchez de bien comprendre ce qu'il était et ce qu'il est devenu pour vous; ne confondez pas les choses, et ne prenez pas occasion de son amour pour blasphémer sa puissance. Il était au plus haut degré, elle était au plus humble : sublimité, non de lieu mais de nature. Il était une substance incorruptible, immortelle, une nature à l'abri de toute altération, au-dessus de toute pensée, invisible, insaisissable, existant à jamais, toujours la même, surpassant tous les rangs des anges, plus haute que les plus hautes vertus, triomphant de toute raison et de toute intelligence; échappant à l'entendement, elle est accessible à la foi. Les anges la voyaient et tremblaient; les chérubins se voilaient de leurs ailes, saisis d'une profonde terreur. Il regardait la terre, et son regard la faisait trembler; il menaçait la mer, et sa menace la desséchait; il faisait jaillir des fleuves dans le désert; il mettait dans la balance les montagnes et les forêts.

Que puis-je dire? Comment m'exprimer? Sa grandeur n'a pas de bornes, sa sagesse dépasse tous les nombres, ses jugements ne peuvent être sondés, ses voies sont inscrutables. Tel il était, telle nous apparaît sa majesté, si toutefois il m'est permis d'employer ce langage. Mais que dois-je me reprocher? Je suis homme, et je parle la langue de l'homme; pour rendre ma pensée, je n'ai qu'un instrument d'argile, et je prie le Seigneur de me pardonner. Ce n'est pas par témérité que je parle de la sorte, je subis les exigences de ma faiblesse et de ma pénurie, j'y suis condamné par la nature même de ma langue. Ayez pitié de moi, Seigneur; je n'ignore pas l'insuffisance de mes expressions; mais je n'en ai pas d'autres. Je ne veux pas cependant m'embarrasser dans les lourds filets de la parole, je m'élancerai sur les ailes de l'entendement. Tel il était, telle nous apparaît sa grandeur. Je le répète pour ne pas rester l'esclave du discours et pour vous enseigner la même indépendance. Vous étonnerez-vous que j'agisse ainsi, lorsqu'il n'agit pas autrement lui-même toutes les fois qu'il veut nous révéler une chose qui dépasse notre faible humanité. Quand il parle aux hommes, il emprunte des images à la nature humaine. Cela ne suffit pas sans doute à nous manifester sa pensée, à nous donner une mesure exacte de la vérité qu'il nous enseigne, mais c'est assez pour la faiblesse de ceux qui l'écoutent.

10. Redoublez d'attention, et ne vous lassez pas de la longueur de mon discours. Donc, lorsqu'il apparaît, nous ne le voyons pas tel qu'il est, il ne nous montre pas à découvert sa substance; car personne n'a jamais vu Dieu dans sa nature essentielle; et même, quand il daignait s'abaisser vers sa créature, les chérubins frémissaient; quand il descendait, les montagnes se dissipaient en fumée, et s'il n'eût voilé son éclat, qui eût pu supporter sa présence? Non, il ne se montre pas ce qu'il est, mais tel que la créature peut le voir : tantôt c'est un vieillard et tantôt un jeune homme, tantôt il se manifeste dans le feu et tantôt dans l'air, tantôt dans les eaux, et tantôt sous les armes, sans que sa nature soit changée, mais pour se proportionner aux re-

gards si divers des êtres qu'il visite. C'est ainsi qu'en nous parlant de lui-même, il emploie des images qui nous sont connues. Citons un exemple : Il s'éleva sur la montagne, « et il se transfigura devant eux, et son visage resplendit comme la lumière elle-même, ses vêtements devinrent blancs comme la neige. » *Matth.*, XVII, 2. Il leur laisse entrevoir sa divinité, il leur montre un peu Dieu résidant dans l'homme; « et il se transfigura devant eux. » Pesez chaque expression avez soin. Il est dit avec quelque différence : « Et il se transfigura devant eux, et ses vêtements brillèrent comme la lumière, et son visage comme le soleil. » Je m'écriais tout à l'heure : Tel il était, telle nous apparaît sa grandeur; puis encore : Ayez pitié de moi, Seigneur. Je ne persiste pas seulement dans ce langage, mais je m'y tiens attaché, par la raison déjà donnée, que je n'en trouverais pas un autre; et je veux vous montrer qu'en cela je suis les leçons de l'Ecriture. L'Evangéliste, pour nous donner une idée de la clarté que revêt le Sauveur, emploie ce mot : « Il resplendit. » — Et de quelle manière resplendit-il, je vous le demande? —Puissamment.— Comment encore?— « Comme le soleil. » — Comme le soleil, dites-vous ? — Oui. — Pourquoi ? — Parce que je ne saurais pas trouver pour terme de comparaison un astre plus brillant. « Ses vêtements étaient blancs comme la neige. » — Pourquoi, comme la neige ? — Parce qu'il ne se présente pas à mon esprit une chose plus blanche. — Et dans le fait, la suite prouve que cette comparaison est loin d'être exacte. Les disciples tombent la face contre terre. S'il avait brillé seulement comme le soleil, les disciples ne seraient pas tombés ; ils voyaient le soleil chaque jour, et ils ne tombaient pas. Donc, s'ils ont succombé, s'ils n'ont pu supporter son éclat, c'est qu'il brilla plus que le soleil, et qu'il parut plus blanc que la neige.

Aucune comparaison n'est digne de Dieu.

11. Expliquez-moi donc, ô Evangéliste, pourquoi vous dites *comme le soleil*, alors qu'il a brillé beaucoup plus? — Je le dis cependant; car pour te représenter cette clarté divine, j'ai beau chercher au firmament, je n'y trouve pas un astre qui puisse nous en offrir une image plus vive. J'en ai dit assez pour que vous ne vous arrêtiez pas à la faiblesse des expressions. C'est pour cela que je mentionne la chute des disciples.— Ils tombèrent par terre, ils furent comme accablés et plongés dans la torpeur. « Levez-vous,» *Ibid.*, 7, leur dit le divin Maître, les arrachant à cette sorte de léthargie. Ils n'avaient pu supporter une aussi vive clarté, leurs paupières appesanties s'étaient refermées soudain, tant cette lumière l'emportait sur celle du soleil. C'est au soleil cependant que l'Evangéliste la compare, par la raison que cet astre l'emportant sur tous les autres, c'est celui que nous connaissons le mieux. Et ce grand Dieu dont ma parole n'a pu vous donner qu'une si faible idée, a poursuivi de son amour une impure courtisane. — Dieu peut-il donc s'abaisser jusque-là ? — N'en doutez pas; mais, par ce nom de courtisane, c'est notre nature que j'entends désigner. — Encore une fois, peut-on supposer une telle chose ? On condamne l'homme quand son amour s'égare sur l'impureté; Dieu peut-il donc avoir aimé de la sorte ? — Rien n'est plus vrai. L'homme qui recherche une courtisane commet la fornication; mais d'une courtisane Dieu fait une vierge ; l'amour de l'homme perd la personne aimée, l'amour de Dieu la sauve. Ainsi donc, le Très-Haut, l'Infini, s'est épris pour une indigne créature? Pourquoi ? — Pour en faire son épouse.— Que fait-il ? — Il n'envoie pas vers elle l'un de ses serviteurs, un ange, un archange, ni chérubin, ni séraphin; il vient lui-même, cédant à son amour. Prenez garde encore, lorsque vous entendez ce mot d'amour, n'allez pas vous imaginer un amour sensible. Dégagez la pensée de l'écorce des paroles; faites comme l'industrieuse abeille, qui va dérober leur suc aux fleurs, et laisse là leur grossière enveloppe.

Oui, la courtisane est l'objet de son amour; mais que fait-il? Il ne l'attire pas tout-à-coup à lui; il ne saurait, tant qu'elle est impure, l'introduire dans le ciel; c'est lui qui descend sur la terre. Puisqu'elle est incapable de s'élever, il s'incline et s'abaisse. Il ne craint pas de l'aborder, il va la trouver au fond de sa honteuse caverne ; et là, il la voit plongée dans l'ivresse. Comment est-il venu? Ce n'est pas dans sa propre substance ; il a pris non les sentiments, mais la nature de

cette même courtisane, afin qu'en l'apercevant elle ne s'abandonnât pas au trouble, à la frayeur, à la fuite. Pour venir vers l'humanité, il s'est fait homme. Comment cela? Il est porté dans le sein d'une femme, il grandit peu à peu, il parcourt le chemin où je marche moi-même. Qui donc? L'être composé, non la divinité seule; la forme de l'esclave, non celle du Seigneur; ma chair, non sa substance. Il croit donc peu à peu, il se mêle aux hommes; et, en rencontrant cette chair couverte d'ulcères et de plaies, tombée dans l'état sauvage, accablée par les démons, que fait-il? Il l'aborde. Elle le voit et s'enfuit. Il appelle les Mages. — Que craignez-vous? Je ne suis pas un juge, je suis un médecin. « Je ne suis pas venu pour juger le monde, mais bien pour le sauver. » *Joan.*, XII, 47. Soudain il appelle donc les Mages. Chose inouïe, chose incompréhensible! les Mages sont les prémices du genre humain. Il est couché dans la crèche, Celui qui porte l'univers; il est enveloppé de langes, Celui à qui tout obéit. Voilà le temple, et voilà Dieu. Les Mages arrivent et se prosternent aussitôt devant lui; le publicain vient à son tour, et c'est un évangéliste; la courtisane vient, et c'est une vierge; la chananéenne prie, et sa prière est exaucée. Quelle preuve d'amour! Non-seulement il ne punit pas les péchés, mais encore il les pardonne et les efface.

Que fait-il, encore une fois? Il accepte la femme impure, il la prend pour fiancée. Que lui donne-t-il? L'anneau symbolique. Quel anneau? L'Esprit saint. Paul a dit : « C'est Dieu qui nous fortifie en même temps que vous, qui nous a marqués de son sceau, qui nous a donné les arrhes de l'Esprit saint. » II *Corinth.*, I, 21-22. Il lui donne donc l'Esprit. Il lui dit ensuite : Ne t'avais-je pas établie dans le paradis? — Je l'avoue, répond-elle. — Et comment es-tu tombée? — Le démon est venu et m'a fait perdre cet heureux séjour. — Tu étais dans le paradis, et il t'en a chassée; eh bien, je t'établis en moi-même, c'est moi qui te porterai. Il n'ose pas approcher de moi; je ne t'introduirai pas encore dans le ciel; tu seras même mieux ici, puisque c'est moi, le souverain Maître du ciel, qui te porterai en moi-même. Le berger porte une brebis, et le loup n'en approche pas. Pour moi, je permets au démon d'approcher. — En effet, il était revêtu de notre nature, et le diable approcha de lui, mais pour subir une défaite. Le Sauveur a dit : « Je suis la racine, et vous êtes les rameaux. » *Joan.*, XV, 5. N'est-ce pas comme s'il disait à l'homme : Je t'ai planté en moi-même? Que se passe-t-il après cela? — Mais je suis un pécheur, répond l'homme, un être impur. — Sois sans inquiétude, je suis médecin. Je connais le vase que j'ai formé, je sais comment il s'est déformé. Il était d'argile, et il a été dégradé. Je le façonne de nouveau, je le fais passer par l'eau de la régénération, et puis par le feu. — Voyez si ce n'est pas cela : Dieu prit un peu de terre pour en faire l'homme, et il le façonna de sa main. Le diable survient et gâte l'œuvre divine. Dieu revient encore, reprend l'homme, le rétablit dans sa forme et sa beauté par le baptême. Il ne le laisse plus à l'état d'argile; car cette argile sera durcie, prendra de la consistance en passant par le feu de l'Esprit. « Lui vous baptisera dans l'Esprit saint et le feu. » *Matth.*, III, 11. Là nous voyons l'eau dans laquelle l'homme est reformé, le feu par lequel il est consolidé.

Rappelez-vous cet ancien oracle du Prophète : « Vous les briserez comme des vases d'argile. » *Psalm.* II, 9. Il semble éloigner la pensée que les vases dont il parle soient passés par le feu, comme ceux qui existent aujourd'hui, non, il parle de vases d'argile, de ces vases que le potier tient encore sur sa roue. Quant à nous, nous avons subi l'action du feu divin. Prévoyant donc cette transformation qui devait s'accomplir par le baptême, « vous les broierez, dit le prophète, comme des vases d'argile qui sortent de la main du potier; » il les refait, semble-t-il dire, il les façonne de nouveau. Je descends dans les eaux du baptême, et ma forme est renouvelée; elle est exposée au feu de l'Esprit, et la voilà devenue solide. Que ce ne soit pas là un langage de convention, j'en atteste la parole de Job : « Il nous a faits d'argile; » *Job*, X, 9; et celle de Paul : « Nous portons ce trésor dans des vases d'argile. » II *Corinth.*, IV, 7. Mais voyez la force de cette argile. C'est par l'Esprit, et non par le feu maté-

riel qu'elle a été solidifiée. « J'ai reçu jusqu'à cinq fois trente-neuf coups de fouet; j'ai été trois fois battu de verges, une fois lapidé; » *Ibid.*, XI, 24-25; et le vase d'argile n'a pas été brisé. « Je suis demeuré dans le fond de la mer un jour et une nuit. » Bien que submergé, le vase ne s'est pas dissous; il a fait naufrage, et le trésor n'a pas été perdu; le navire a sombré, et la cargaison est arrivée au port. « Nous avons un trésor. » Ce trésor, quel est-il? Le viatique de l'esprit, la justice, la sainteté, la rédemption. Quel trésor? Je le demande encore. « Au nom de Jésus-Christ, lève-toi et marche..... Énée, Jésus-Christ te rend la santé..... Je te le commande, esprit pervers, sors de cet homme. » *Act.*, III, 6; IX, 34; XVI, 18.

Quel est le vrai trésor.

12. Ce trésor ne vous apparaît-il pas comme supérieur à tous les trésors de la royauté? Le diamant qui brille sur le diadème royal égala-t-il jamais en puissance la parole des apôtres? Placez mille diadèmes sur un mort, il ne reviendra pas à la vie : un mot sorti de la bouche d'un apôtre a suffi pour vaincre la nature et la rétablir dans son premier état. « Nous avons ce trésor. » O trésor, qui non-seulement est gardé, mais qui garde encore la maison dans laquelle il est déposé! Avez-vous compris ce langage? Les rois et les princes de la terre, quand ils ont des trésors, construisent de grandes maisons, entourées de murs épais, munies de verrous et de serrures, des soldats veillent aux portes, pour que ces trésors soient en sûreté. Le Christ a fait tout le contraire : ce n'est pas dans une arche de pierre, c'est dans un vase d'argile qu'il a déposé son trésor. Si le trésor est si grand, pourquoi le vase est-il si fragile? Le vase est fragile précisément parce que le trésor est grand; car ce n'est pas le vase qui conserve le trésor, c'est le trésor qui conserve le vase. — C'est moi qui place là ce trésor; qui sera capable de le ravir? Le diable est venu, le monde entier s'est soulevé, mille ennemis ont fait irruption; mais ils n'ont pas enlevé le trésor. On a frappé sur le vase, et le trésor n'a pas été livré; le vase a sombré, mais sans faire naufrage; il a péri, mais le trésor reste. Voilà les arrhes que Dieu nous a données.

Où sont maintenant ceux qui blasphèment contre la majesté de l'Esprit? Renouvelez ici votre attention. « C'est Dieu qui nous a confirmés avec vous dans le Christ, et qui nous a donné les arrhes de l'Esprit. » II *Cor.*, I, 21-22. Nul n'ignore que les arrhes ne sont qu'une faible partie du tout. Un homme s'en va acheter une maison d'une grande valeur : Donnez-moi des arrhes, est-il dit alors, pour que je sois en sûreté. Un autre est au moment de prendre une femme, on fixe la dot, on évalue les biens, puis il dit : Donnez-moi des arrhes. Encore un exemple : des arrhes dans l'achat d'un esclave; des arrhes, en un mot, dans toutes les transactions. De même, lorsque le Christ faisait un pacte avec moi, puisqu'il a pris mon âme pour épouse, il m'assignait une dot, non d'argent, mais de sang. S'il a compris des biens dans cette dot, ce sont les biens « que l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus, que le cœur de l'homme n'a pas sentis. » I *Corinth.*, II, 9. En dot il m'a donné l'immortalité bienheureuse, les acclamations des anges, l'éloignement de la mort et du péché, l'héritage du royaume, richesse immense; il m'a donné la justice, la sanctification, le dépouillement des choses présentes, l'acquisition des biens à venir. Une grande dot m'était donc assurée. Rappelez toute votre attention; voyez ce qu'il fait. Il est venu prendre une courtisane, je l'appelle ainsi à cause de ses impuretés et pour vous mieux montrer le généreux amour de l'époux. Il vint donc, la reçut, m'assigna de plus une dot, et me dit : Je te donne mes richesses. — Comment cela? Tu avais perdu le paradis, le voilà : tu avais perdu ta beauté première, je te la rends; prends tous ces biens. — Mais je ne vois pas encore là ce qui constitue ma dot.

13. Ecoutez, et je vais vous dire pourquoi il parle d'avance de cette dot. Il m'a donc assigné la résurrection et l'incorruptibilité. Celle-ci n'est pas une conséquence nécessaire de celle-là, ce sont deux choses distinctes. En effet, beaucoup sont ressuscités, mais pour mourir une seconde fois, comme Lazare et les corps des saints qui sortirent de la tombe à la mort du Sauveur. Ce n'est plus ici la même chose; mais il me promet la résurrection avec l'incorruptibilité, la société des chœurs angéliques, la vue du Fils venant

sur les nuées, « et de la sorte nous serons à jamais avec le Seigneur, » I *Thessal.*, IV, 17, la liberté de l'âme, l'extinction de la mort. Que signifient ces paroles : « L'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu, le cœur de l'homme n'a pas senti le bonheur que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment? » — Me donnez-vous donc des biens qui me sont inconnus? — Sans doute, me répond-il. C'est ici que je te prends pour épouse, c'est ici que tu dois m'aimer. — Et pourquoi ne me donnez-vous pas ici ma dot? — Il faut auparavant que je te présente à mon Père et que tu pénètres dans le palais royal. Je suis venu vers toi; ne dois-tu pas venir vers moi? Ce n'est pas pour te laisser sur cette terre que je suis venu, c'est pour t'élever avec moi et t'emporter au ciel. Ne cherche pas ta dot sur la terre; tout est dans l'espérance, tout est dans la foi. — Ne me donnerez-vous rien en ce monde? — Il répond : Prends mes arrhes, afin de mettre en moi ta confiance pour l'avenir; accepte mes présents, les gages de notre alliance.— De là ce mot de Paul : « Je vous ai fiancés... » II *Cor.*, II, 2. Dieu nous a donné les biens présents comme un cadeau de fiançailles; ce sont là de simples gages, la dot elle-même nous attend ailleurs. Je vais vous dire de quelle façon : Je vieillis ici-bas, là-haut je n'ai pas de vieillesse; ici-bas je meurs, je ne meurs pas là-haut; ici-bas je souffre, là-haut je suis à l'abri de la douleur; ici l'indigence, la maladie, les embûches, là rien de pareil; ici le mélange des ténèbres et de la lumière, là une lumière sans altération; ici les piéges, là la liberté; ici les infirmités, là des forces inaltérables; ici une vie qui finit, là une vie qui n'a pas de fin; ici le péché, là une justice que le péché ne ternira jamais; ici l'envie, là tous les nuages ont disparu. — Donnez-moi donc ces biens, direz-vous. — Attends, attends que tes frères soient aussi sauvés. — Celui qui nous a confirmés, nous a donc également donné des arrhes; et ces arrhes ne sont autres que l'Esprit saint lui-même et les dons de cet Esprit. Il donna aux apôtres son anneau, en leur disant : Recevez, et donnez ensuite à tous. — Quoi donc, l'anneau est-il divisé? — Il est partagé, mais non divisé; chacun en a sa part, et jamais il n'est détruit. Sachez comment l'Esprit se communique : Pierre l'a reçu, Paul l'a reçu de même. Il parcourait l'univers, délivrant les pécheurs de leur esclavage, redressant les boiteux, revêtant ceux qui étaient nus, ressuscitant les morts, purifiant les lépreux, fermant la bouche au diable et confondant tous les démons, conversant avec Dieu; et c'est ainsi qu'il a fondé l'Eglise, renversé les temples et les autels des idoles, chassé le mal, mis à la place la vertu; c'est ainsi que des hommes il a fait des anges.

14. Nous étions tout cela. Ces arrhes mystérieuses ont rempli l'univers; je veux dire la terre entière partout où le soleil l'éclaire de ses rayons, la mer, les îles, les montagnes, les forêts et les collines. Il s'en allait de toute part, comme porté sur des ailes rapides, ce Paul qui n'avait qu'une bouche pour combattre et triompher, ce faiseur de tentes, qui maniait le couteau pour découper les cuirs et l'aiguille pour les coudre. Cet art manuel ne fut pas un obstacle à sa puissance : le faiseur de tentes se montra plus fort que les démons, cet homme inhabile dans l'art de parler était plus philosophe que tous les philosophes. D'où lui venait cette supériorité? Il avait reçu les arrhes, il portait constamment l'anneau nuptial. Tous voyaient que notre nature était la fiancée du Roi; le démon le voyait, et il reculait frappé d'épouvante : les arrhes frappaient ses yeux, et tremblant il se tenait à distance; au seul aspect du vêtement, il prenait la fuite. O puissance de l'Esprit! Ce n'est pas à l'âme seule, ce n'est pas au corps, c'est au vêtement même qu'il donne ce pouvoir; pas même au vêtement seul, mais à l'ombre. Pierre marchait, et son ombre mettait en fuite les maladies. Paul parcourait l'univers, arrachant partout les épines, jetant partout les semences de la piété; tel qu'un habile laboureur, il menait la charrue de la doctrine. — Chez quelles nations est-il allé? — Chez les Thraces, les Scythes, les Indiens, les Maures, les Sardes, les Goths, à des bêtes sauvages, et il a tout changé. D'où vient cela? Des arrhes. Comment a-t-il pu suffire à ce travail? Par la grâce de l'Esprit. Simple, mal vêtu, sans chaussures, il s'en allait donnant les arrhes de l'Esprit saint. De là ce qu'il dit lui-même : « Et qui donc

Travaux de saint Paul.

serait capable de telles choses? Si nous y suffisons, cela vient de Dieu, qui a fait de nous les utiles ministres du nouveau Testament, non selon la lettre, mais selon l'Esprit. » II *Corinth.*, II, 16; III, 5-6. Voilà ce que fait le Saint-Esprit : il a trouvé la terre remplie de démons; et il en a fait un ciel.

Oubliez les choses présentes, revenez par la pensée sur les temps antérieurs. C'était alors un deuil universel, partout des autels idolâtres, partout la fumée de l'encens et l'odeur des viandes immolées, partout des fornications et des rites impies, partout des sacrifices et les fureurs déchaînées du démon, partout les citadelles du diable et les couronnes décernées à l'impudicité.

Paul était seul. Comment ne fut-il pas submergé? Comment ne fut-il pas mis en pièces? Comment osa-t-il ouvrir la bouche? Il entre dans la citadelle, et les soldats se rendent prisonniers, il entre dans le palais royal, et le roi se fait son disciple; il paraît devant les tribunaux, et le juge lui dit : « De peu s'en faut que tu ne me persuades de me faire chrétien. » *Act.*, XXVI, 28. Ce langage est déjà celui d'un disciple. Paul est enfermé dans la prison, et le gardien de la prison devient son captif; il est jeté sur une île habitée par des barbares, et d'une vipère il fait un docteur; il se rend chez le peuple romain, et il gagne à lui des sénateurs. Rien ne l'arrête, ni les fleuves ni les déserts; il aborde à toutes les plages du monde; il n'est pas de terre, il n'est pas de mer qui n'ait été témoin de ses grandes œuvres. Il donnait les arrhes du symbolique anneau; puis il disait : Voilà ce que je te donne pour le moment, le reste, je te l'annonce. C'est pour cela que le Prophète avait dit : « La Reine était à votre droite avec un manteau doré. » *Psalm.* XLIV, 10. Ce n'est pas du vêtement qu'il parle, mais bien de la vertu. C'est encore dans ce sens qu'il faut entendre cette autre parole de l'Ecriture : « Comment es-tu entré ici, n'ayant pas l'habit nuptial ? » *Matth.*, XXII, 12. Ce n'est pas l'habit qu'on reproche à cet homme, c'est son impureté, c'est sa vie pleine de désordres et de crimes. De même donc que des habits sordides représentent le péché, de même un vêtement doré représente la vertu. C'est ici un vêtement royal. Elle était nue, et lui-même lui donne un vêtement; non-seulement elle était nue, mais elle était encore honteusement difforme. « La Reine était debout à votre droite avec un manteau doré. » Ce n'est pas de l'habit, c'est de la vertu qu'il parle. Il ne dit pas : revêtue d'or. Faites bien attention; car le mot qu'il emploie déborde en quelque sorte de nobles pensées. Il ne s'agit donc pas d'un manteau d'or, mais simplement d'un manteau doré. Comprenez bien cette parole. Un habit d'or serait entièrement composé de ce métal; tandis qu'un habit doré suppose un mélange d'or et de soie. Pourquoi donc est-il dit que l'épouse porte ce dernier habit et non le premier? Encore une fois, redoublez d'attention. C'est pour nous représenter l'état de l'Eglise et nous montrer qu'il est multiple. En effet, nous n'avons pas tous un même genre de vie; nous y voyons la virginité, le veuvage, la vie religieuse; le vêtement est donc ici l'image de ces divers états.

15. Le Seigneur savait que beaucoup seraient tombés dans l'indifférence s'il ne nous avait tracé qu'une voie; et c'est pour cela qu'il nous en a tracé plusieurs. Vous ne pouvez pas gravir les sentiers difficiles de la virginité? prenez la route de la monogamie. Vous ne savez pas vous borner à un premier mariage? ayez recours à de secondes noces. Vous avez abandonné le chemin de la continence? entrez dans celui de l'aumône. L'aumône n'est pas en votre pouvoir? vous pouvez au moins vous adonner au jeûne. Un moyen vous est offert quand l'autre vous manque; vous avez la liberté du choix. C'est ainsi que s'explique le vêtement doré, au lieu d'un vêtement d'or pur. Il pourrait être de soie, de pourpre ou d'or. Si vous ne pouvez être d'or, soyez au moins de soie. — Je t'accueillerai, pourvu seulement que tu sois vêtue. Paul a dit dans le même sens : « Si quelqu'un élève sur ce fondement l'or, l'argent, les pierres précieuses. » I *Corinth.*, III, 12. Ne pouvant atteindre à la valeur de la pierre précieuse, ayez celle de l'or; et si c'est encore trop exiger de vous, ayez celle de l'argent, à la condition toutefois que le fondement sera toujours le même. Plus loin l'Apôtre dit : « Autre est la clarté du soleil, autre la clarté de la lune, autre la clarté des étoiles. » I *Cor.*, XV, 41. Si vous

ne pouvez briller comme le soleil, brillez comme la lune, ou même comme les étoiles; et, si vous ne pouvez égaler l'éclat des étoiles les plus lumineuses, soyez une petite étoile, il suffit que vous ayez une place au ciel. Si vous ne vous sentez pas la force de vivre dans la virginité, vivez avec honneur dans le mariage; mais que ce soit au sein de l'Eglise. Si vous n'avez pas le courage d'embrasser la pauvreté, faites l'aumône, toujours au sein de l'Eglise, avec le symbolique vêtement, à l'ombre de la Reine. Le vêtement n'est que doré, le vêtement est multiple. Je ne vous ferme pas le chemin; la diversité des vertus vous donne un accès plus facile à la libéralité du Roi. « Avec un manteau doré, orné de couleurs diverses. » Il est donc vrai que cet habit est varié; si vous le voulez, descendez au fond de la parole prophétique, et vous verrez la raison de cette variété. Là sont ceux qui mènent la vie monastique; d'autres vivent honorablement dans le mariage, et ne sont pas dès lors bien loin des premiers; il en est qui contractent une seule union; il y a des veuves qui sont à la fleur de l'âge.

Pourquoi l'épouse nous est-elle encore représentée comme un jardin, où règne une agréable variété? C'est qu'il y a là des fleurs diverses, des arbres et des diamants nombreux. Nous distinguons aussi des astres sans nombre; mais il n'existe qu'un soleil : bien des genres de vie, mais un seul jardin; beaucoup de temples, mais un seul jardin: oui, des temples nombreux, mais une seule mère. Dans le corps les yeux ne sont pas les mains, et réciproquement; mais tous les membres sont un : le plus petit comme le plus grand rentre dans l'unité, le plus méprisé comme le plus digne. La vierge a besoin de la femme mariée; elles ont la même origine : que la virginité ne méprise donc pas le mariage. La vierge, à son tour, rentre essentiellement dans l'harmonie de la grande famille. Tout s'unit et se prête un mutuel appui, sans distinction de grandeur et de petitesse. « La Reine était à votre droite avec un manteau doré, orné de diverses couleurs. » Puis vient cette parole : « Ecoute, ma fille..... » *Psalm.* XLIV, 4. C'est l'ami de l'Epoux qui vous rappelle l'obligation où vous êtes d'aller à la rencontre de ce dernier, à cause de l'incommensurable supériorité de sa puissance et de sa nature : Je suis, moi, l'ami de l'Epoux. « Ecoute, ma fille. » Est-elle donc aussitôt devenue son épouse? Oui; car il n'y a rien là de matériel et de sensible. Celle qu'il prend pour épouse et qu'il s'unit par des liens sacrés, il l'aime comme sa fille, il en a soin comme d'une servante, il la défend comme une vierge, il l'entoure d'un mur comme un jardin, il l'entretient comme son propre membre, il la protége comme sa tête; et lui-même est la tête de l'épouse, le principe de son bonheur, le pasteur qui la nourrit; pour elle il n'est pas seulement un époux, il est une victime de propitiation, une brebis qu'on immole, il est jaloux de la beauté de son épouse, il pourvoit avec amour à tous ses besoins. Les significations abondent, en effet, pour que nous recueillions du moins une faible partie du bien qui nous est offert. « Ecoute, ma fille, et vois. » Vois quelle est ton union, élève-toi à des pensées spirituelles. — Elle était auparavant la fille des démons, une fille de la terre, plus méprisable encore que la terre qu'elle foulait; et la voilà maintenant devenue la fille du Roi. C'est ce qu'a voulu celui qui l'a aimée. Quand on aime véritablement, on ne s'arrête pas à la forme, quand on aime, on ne voit pas les difformités; c'est même pour cela que le mot dont nous nous servons pour exprimer l'idée d'amour, semble indiquer aussi une idée d'aliénation et de folie. Quelque chose de semblable s'est passé dans le Christ : il a vu cette femme sans beauté, — et le moyen de l'appeler belle? — il l'a aimée; il la renouvelle alors, de telle sorte qu'elle n'ait plus ni tache ni ride. O Epoux! qui change en beauté la laideur de l'épouse!

« Ecoute, ma fille, écoute et vois. » Deux choses que je te demande et qui sont en ton pouvoir, le concours de ta vue et celui de ton ouïe. — Mais c'est dans l'ouïe d'abord que réside la dot demandée... — S'il en est parmi vous dont l'esprit plus prompt devance ma parole, qu'ils daignent attendre ceux qui sont moins actifs. Je vous donne mes éloges, mais je leur dois mon secours. — La dot est donc avant tout dans l'ouïe, c'est-à-dire dans la foi, puisque « la foi vient de

l'ouïe; » *Rom.*, x, 17; dans la foi, non dans la possession, non dans une pleine expérimentation du bonheur. Voilà pourquoi j'ai d'abord dit qu'il a divisé sa dot en deux parts, l'une formant les arrhes, l'autre ne devant être donnée que dans le siècle à venir. Que lui a-t-il déjà donné? Le pardon des péchés, la rémission de la peine, la justification, la sanctification, la rédemption, le corps du Seigneur, la table spirituelle et divine, la résurrection d'entre les morts. Car tout cela, les apôtres le possédaient. Il y a donc des choses qu'il a données et d'autres qu'il a promises : les unes sont un objet de possession actuelle, les autres d'espérance et de foi. « Ecoute. » Qu'a-t-il donné? le baptême et le sacrifice : voilà pour le présent. Qu'a-t-il promis? « Vois. » La résurrection, l'incorruptibilité des corps, une place dans les chœurs des archanges, la société du Christ, l'éternelle béatitude, tous ces biens que « l'œil n'a point vus, ni l'oreille entendus, ni le cœur sentis, ces biens que Dieu a préparés pour ceux qui l'aiment. » I *Corinth.*, II, 9.

16. Comprenez bien ce que je dis, n'en laissez rien perdre; si je travaille avec tant d'ardeur, c'est pour éclairer vos intelligences. Ainsi donc, la dot se diviserait en deux parts : l'une pour le présent, l'autre pour l'avenir; ce que l'ouïe perçoit, ce qu'embrasse la vue, ce qu'on reçoit, ce qu'on espère, ce qui se rencontre dans l'épreuve, ce qui fera la félicité, les biens que comporte la vie présente, ceux qui suivent la résurrection. Ceux-là sont vus, ceux-ci sont entendus. Remarquez de quelle manière l'Epoux parle à l'épouse pour qu'elle ne s'imagine pas que ces derniers sont les seuls; et cependant ils sont immenses, ineffables, supérieurs à toutes nos pensées. « Ecoute, ma fille, et vois. » Ecoute une chose, vois l'autre, afin que tu ne puisses pas dire : Toujours en espoir, toujours dans la foi, toujours dans l'avenir! Mais voici : si je te promets, je te donne aussi; l'espérance n'empêche pas la réalité; reçois ces gages, prends ces arrhes, saisis cet argument. Je te promets le royaume; que les biens présents te soient un garant de ma fidélité, crois à ma parole. — Vous me promettez le royaume? — Oui. Je t'ai bien donné quelque chose de meilleur, le roi lui-même. — « Celui qui n'a pas épargné son propre Fils et qui l'a livré pour nous tous, comment avec lui ne nous donnera-t-il pas toute chose? » *Rom.*, VIII, 32. — Vous donnez la résurrection des corps? — Oui. J'ai même déjà fait plus que cela. — Quoi donc? — T'affranchir du péché. — Comment ceci est-il supérieur à cela? — Parce que la mort est née du péché. J'ai tué le père, ne détruirai-je pas aussi la fille? N'enlèverai-je pas le fruit après avoir arraché la racine ? « Ecoute, ma fille, et vois. » — Que verrai-je? — Les morts ressuscités, les lépreux purifiés, la mer obéissante, le paralytique reprenant sa vigueur, le paradis ouvert, les pains multipliés, les péchés remis, le boiteux marchant d'un pied ferme, le larron entrant dans la patrie céleste, le publicain devenant un évangéliste, la courtisane plus chaste qu'une vierge. « Ecoute et vois : » Ecoute une chose, vois l'autre. Les choses présentes sont un argument des choses futures; c'est un gage de plus que je t'ai donné, le prélude d'un bien supérieur. — Qu'entendez-vous dire par là? Ces biens m'appartiennent. — « Ecoute, ma fille, et vois. » Ces biens sont une dot.

Qu'en déduira l'épouse? Voyons. Vous aussi, vous en déduirez une conclusion; et cela pour ne pas demeurer sans dot. — Et quel bien puis-je tirer, me dira-t-on, des autels, de l'encens idolâtrique, du culte des démons? Oui, quel bien puis-je en tirer? — Quel bien? L'intelligence et la foi. « Ecoute, ma fille, et vois. » — Et puis, que ferai-je? — « Oublie ton peuple. » *Psalm.* XLIV, 11. — Quel peuple? — Les démons, les idoles, l'encens, la fumée, le sang. « Vois, oublie ton peuple et la maison de ton père. » Repousse ton père, et viens à moi. J'ai quitté mon père aussi, pour venir à toi; comment ne renoncerais-tu pas à ton père? — Observez cependant que ce mot dans la bouche du Fils ne doit pas s'entendre d'une séparation réelle. Il s'est abaissé, il a voilé sa grandeur, il s'est revêtu d'une chair mortelle. C'est le devoir de l'époux, c'est le devoir de l'épouse de renoncer à leurs parents, pour demeurer unis entre eux. « Ecoute, ma fille, et vois, oublie ton peuple et la maison de ton père. » — Et que me donnerez-vous si je les oublie? — « Le Roi

sera jaloux de ta beauté. » *Ib.*, 12. Te voilà donc aimée par le Seigneur. Possédant son amour, tu possèdes tous ses biens. — Puissiez-vous comprendre ce langage ! La pensée qu'il renferme n'est pas sans difficulté; mon intention est de mettre un frein à la langue des Juifs. Tâchez d'élever jusque-là vos pensées. Du reste, qu'on m'entende ou qu'on ne m'entende pas, je creuse mon sillon, j'enfonce le soc dans la terre. «Ecoute, ma fille, et vois, oublie ton peuple et la maison de ton père, et le Roi sera jaloux de ta beauté.» Le Juif n'aperçoit là que cette beauté qui frappe les sens, la beauté corporelle et non la beauté spirituelle.

17. Encore un effort, sachons distinguer ces deux sortes de beauté. Il y a l'âme et le corps, deux substances distinctes; il y a la beauté du corps et la beauté de l'âme. Qu'est-ce que la beauté du corps ? Des sourcils largement dessinés, des yeux pleins de grâce, des joues brillantes, des lèvres vermeilles, un cou bien posé, une chevelure soyeuse et flottante, des doigts allongés, une stature droite, une blancheur éclatante. Cette beauté du corps dépend-elle de la nature ou de la volonté ? Evidemment elle dépend de la nature. Tâchez de comprendre au moins les pensées des philosophes. La beauté physique, celle des traits, des yeux, de la chevelure, du front, ne pourrait avoir en effet que l'une de ces deux origines; et le doute n'est pas possible, c'est à la nature qu'il faut l'attribuer. Une personne laide a beau recourir à mille artifices pour se donner la beauté, la beauté corporelle; elle ne saurait y parvenir : ce qui est l'œuvre de la nature ne peut pas être changé, se trouve renfermé dans des limites infranchissables. Celle qui est belle, l'est toujours, sans employer aucun artifice; et celle qui est laide demeurera telle, malgré tous les efforts : on ne passe pas plus de la laideur à la beauté que de la beauté à la laideur. Pourquoi cela ? Je l'ai déjà dit, c'est l'œuvre de la nature. Vous avez donc vu la beauté corporelle. Allons plus loin, et voyons celle de l'âme : c'est la servante qui vient trouver la maîtresse. Ainsi donc, voyez la beauté de l'âme, ou plutôt entendez-la; car ce n'est pas par la vue, c'est par l'ouïe qu'elle peut uniquement être perçue. Ecoutez donc ce qu'est cette beauté invisible et spirituelle : tempérance, modestie, compassion, charité, amour fraternel, bienveillance, obéissance à Dieu, accomplissement de la loi, justice, contrition du cœur. Voilà ce qu'est la beauté de l'âme; et ces choses sont l'œuvre de la volonté, et non de la nature. Celui qui ne les a pas peut les acquérir; celui qui les a les perd s'il se livre à la négligence. Si j'ai dit tout à l'heure, en parlant du corps, qu'on ne passe pas de la laideur à la beauté, je dis maintenant le contraire au sujet de l'âme : une âme laide peut devenir belle. Quoi de plus difforme que l'âme de Paul quand il outrageait Dieu et les hommes ? Quoi de plus beau que cette même âme quand elle a pu dire : « J'ai combattu le bon combat, j'ai consommé ma course, j'ai gardé la foi ? » II *Tim.*, IV, 7. Quoi de plus repoussant encore que l'âme du larron, et quoi de plus gracieux quand il entend ces paroles : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui, tu seras avec moi en paradis ? » *Luc.*, XXIII, 43. Quoi de plus affreux que le publicain, quand il volait ? Quoi de plus admirable que ce même publicain prononçant sa propre sentence ?

Il est évident que vous ne pouvez changer la forme de votre corps, et que la nature est un obstacle invincible à la volonté; tandis que l'âme se réforme et s'embellit par l'action de cette dernière. Avez-vous bien saisi cette distinction ? Comprenez-vous dès-lors que la beauté de l'âme provient de sa soumission à l'égard de Dieu. Oui, qu'une âme obéisse à Dieu, et soudain elle dépouille sa laideur, elle devient belle. « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? Et lui de répondre : Qui êtes-vous Seigneur ? — Je suis Jésus. » *Act.*, IX, 4-5. Le persécuteur obéit, et cette obéissance transforme son âme, la revêt d'une immortelle beauté. Le Sauveur dit au publicain : « Viens, suis-moi. » *Matth.*, IX, 9. Le publicain se lève aussitôt et devient un apôtre; son âme était bien laide, elle est devenue bien belle. Comment ? Par l'obéissance. Jésus dit encore à des pêcheurs : « Venez à ma suite, et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. » *Matth.*, IV, 19. Encore là l'obéissance devient un principe de beauté. Voyons maintenant de quelle

beauté parle le texte que nous développons. « Ecoute, ma fille, et vois, quitte ton peuple et la maison de ton père, et le Roi sera jaloux de ta beauté. » Quelle est cette beauté qui frappera le cœur du Roi ? Assurément la beauté de l'âme. Et d'où lui vient-elle ? De sa docilité; elle a écouté, elle a oublié, selon ce qui lui était dit; et cela dépend de la volonté. Quand on est difforme du corps, on a beau écouter, cette difformité ne disparaît pas. Dites à l'âme pécheresse : Ecoute; et si réellement elle écoute, vous verrez quelle sera sa beauté. Ainsi donc, comme la difformité de l'épouse était non physique mais volontaire, résultant de sa désobéissance et de sa prévarication, l'Epoux lui donne un remède approprié. — Ce n'est pas la nature, c'est ta volonté qui t'avait rendue difforme; c'est la docilité qui t'a rendue belle. « Ecoute, ma fille, et vois, oublie ton peuple et la maison de ton père, et le Roi sera jaloux de ta beauté. » Puis, pour que vous n'alliez pas vous représenter une beauté corporelle, celle que forment dans leur ensemble les yeux, le nez, la bouche, le cou; pour vous montrer qu'il s'agit là des qualités intérieures; comme la foi, la piété, la charité, le Prophète ajoute : « Toute la gloire de la fille du Roi vient du dedans. » *Psalm.* LXIV, 14. Pour tous ces biens, rendons grâces à Dieu, puisque c'est lui qui les donne. A lui seul appartiennent la gloire, l'honneur, l'empire, dans les siècles des siècles. Amen.

HOMÉLIE

SUR

SATURNIN ET AURÉLIEN

AVANT-PROPOS

Cette homélie fait naturellement suite aux deux qui précèdent; l'ordre même des événements l'indique. Après avoir obtenu, autant par la ruse que par la violence, la condamnation et la ruine d'Eutrope, le barbare Gaïnas, devenu de jour en jour plus insolent, en vint à ce degré d'impudence de demander les têtes de Saturnin et d'Aurélien, deux des principaux personnages de l'Empire, menaçant de ne déposer les armes qu'à cette condition. L'empereur Arcadius, que son indolence et sa faiblesse prédisposaient à subir tous les outrages, n'osa pas repousser cette inique demande; il était au moment de livrer ces hauts personnages à la mort, si Chrysostome, le père commun des fidèles n'eût abordé lui-même Gaïnas, « le circonvenant, selon son expression, lui conseillant, le priant et le conjurant de ne pas frapper un coup aussi lamentable. » Et le saint évêque fit consentir le chef des Goths à se contenter de la peine d'exil prononcée contre Saturnin et Aurélien. Cela se passait au commencement de l'an 400. C'est après la conclusion de cette affaire, que l'orateur fit entendre ce magnifique discours, dans lequel il parle des troubles de Constantinople, de la vicissitude des choses humaines, de la vanité des biens temporels, des précieux avantages de la pauvreté : autant il y a de danger dans les richesses, autant il nous montre de calme et de sécurité dans l'indigence. En terminant il exhorte ses auditeurs, par l'exemple de Job, à supporter le malheur avec courage.

HOMÉLIE

Prononcée après l'exil de Saturnin et d'Aurélien, lorsque Gaïnas fut lui-même sorti de la ville. — De l'amour de l'argent.

1. J'ai longtemps gardé le silence; et voilà que je reviens enfin à votre charité. Ce silence n'a été causé ni par la défaillance de l'âme ni par l'affaiblissement du corps. Je m'étais éloigné de vous pour opposer une barrière au tumulte, pour apaiser les flots et dissiper la tempête; je m'efforçais de ramener au port, de remettre en sûreté, en leur tendant une main secourable, ceux qui commençaient à sombrer. Je suis le père de tous, et je dois étendre ma sollicitude, non seulement sur ceux qui sont encore debout, mais encore sur ceux qui sont tombés; sur les nautonniers ballottés par la tourmente, aussi bien que sur ceux que pousse un vent favorable; sur les malheureux qui courent risque de périr, en même temps que sur les hommes qui sont en sûreté. C'est pour ces motifs que je me suis vu

forcé de rester loin de vous; je n'avais alors d'autre souci que de circonvenir la puissance, ne cessant de l'implorer, la conjurant et la suppliant sans relâche de soustraire nos maîtres aux malheurs dont ils étaient menacés. Et maintenant que leur sort est décidé, quoique d'une manière bien pénible et bien triste, je reviens à vous, heureux navigateurs, qui jouissez d'une mer tranquille et d'un ciel serein. J'étais allé vers eux dans le but de porter remède à leurs maux; je reviens à vous pour éloigner ces maux de votre tête. J'étais allé vers eux pour les arracher à la tempête; je reviens à vous pour vous mettre à l'abri des mêmes périls. Il est nécessaire, en effet, de réparer les chutes, et tout aussi nécessaire de les prévenir; il ne suffit donc pas que nous volions au secours de nos frères tombés, il faut aussi que nous soutenions ceux qui n'ont pas encore succombé, pour relever les uns, pour ranimer le courage des autres : les premiers doivent être affranchis, les seconds doivent être préservés.

Images des troubles de Constantinople.

Rien n'est stable dans la vie présente, tout est chancelant, c'est comme une mer en démence, qui chaque jour enfante des naufrages étonnants et terribles. Tout est plein de trouble et d'agitation, tout est écueil et précipice; partout des rochers à fleur d'eau, partout des frayeurs, l'aspect du danger, les soupçons, les frémissements et les angoisses. Nul n'a confiance en son prochain, on est toujours en garde contre lui. Il semble que nous soyons arrivés à ce temps annoncé par le Prophète, quand il dit : « Ne vous fiez pas à vos amis, et ne mettez pas votre espoir en ceux qui vous gouvernent; que chacun se défie de son prochain. Tenez-vous même en garde contre votre femme; il y a des choses que vous ne devez pas lui confier. » *Mich.*, VII, 5. Mais enfin, pourquoi cela? Parce que les temps sont mauvais, « parce que chacun tend des piéges secrets à son frère et que tout ami s'enveloppe d'artifices. » *Jerem.*, IX, 4. Plus d'ami sûr, plus de frère fidèle. Le trésor de la charité nous a été ravi; la guerre intérieure est partout; oui, la guerre, et, quand elle ne frappe pas nos yeux, elle se cache dans l'ombre. Que de masques autour de nous, que de faux visages! Je vois des peaux de brebis sans nombre, mais qui servent à cacher des loups. Mieux vaudrait vivre au milieu des ennemis que parmi toutes ces amitiés suspectes. Ceux qui nous adulaient hier, qui nous baisaient les mains, qui nous entouraient d'hommages, ont changé tout-à-coup et se montrent aujourd'hui nos adversaires; ils ont jeté le masque, et parmi nos accusateurs, ce sont les plus acerbes; ceux auxquels ils décernaient hier des actions de grâce, ils les entourent maintenant de leurs trames et de leurs calomnies.

2. Quelle est donc la cause de tout cela? L'amour des biens terrestres, la frénésie de l'argent, cette maladie qui ne connaît pas de remède, cette fournaise qui ne s'éteint pas, cette tyrannie qui tient le monde entier sous le joug. Voilà pourquoi, ce que nous disions naguère, nous ne cesserons pas de le répéter, malgré tant de réclamations élevées contre ce langage; on se récriait : Ne cesserez-vous de déchaîner votre langue contre les riches? Ne cesserez-vous de les attaquer? — Est-ce donc que je leur fais la guerre? Est-ce que je suis armé contre eux? N'est-ce pas plutôt en leur faveur que je parle et que j'agis en toute circonstance, tandis qu'ils aiguisent des glaives contre nous? L'expérience elle-même n'a-t-elle pas montré que, dans mes représentations et mes reproches continuels, je n'avais d'autre but que leur bien, et que les véritables ennemis étaient ceux qui nous font un crime de ce langage? Voyez comme les événements ont pleinement donné raison à nos paroles. N'avais-je pas dit avec une impitoyable persistance que la fortune est un esclave fugitif, allant incessamment de l'un à l'autre? Et plût à Dieu qu'elle n'eût fait que s'éloigner et qu'elle n'eût pas encore donné la mort en fuyant! Plût à Dieu qu'en retirant ses faveurs elle n'eût pas renversé ceux qui en étaient l'objet! Et maintenant on le voit, ceux qu'elle a dépouillés, elle les a livrés au glaive, elle les a poussés vers l'abîme, cette traîtresse sans pitié, cette implacable ennemie de ceux qui l'adorent. Non-seulement elle fuit, je le répète, mais encore elle tue; c'est une bête cruelle qu'on ne saurait apprivoiser, c'est un précipice qui n'offre aucun point d'appui, un écueil sans cesse battu par les

ondes, une mer toujours bouleversée par les vents, un tyran implacable, tel qu'on n'en rencontre pas d'aussi cruel chez les barbares; sa haine et sa fureur ne connaissent ni paix ni trêve; on peut la subjuguer un instant, jamais la désarmer.

3. Rien de semblable dans la pauvreté, mais bien tout le contraire. C'est un asile sûr, un port tranquille, une inaltérable sécurité, un bonheur qu'aucun danger ne menace, un plaisir pur, une vie sans trouble, une traversée sans orages, un trésor inexpugnable, la mère de la vraie philosophie, le frein de l'orgueil, une garantie contre les châtiments, la racine de l'humilité. Comment se fait-il donc, dites-le moi, que nous la repoussons pour nous attacher à la poursuite des richesses, comme si nous pouvions ignorer qu'elles nous font une guerre à mort, que les bêtes les plus sauvages n'égalent pas leur fureur? Voilà ce qu'est l'amour de l'argent, la folie des biens terrestres. Pourquoi recevez-vous sous votre toit le plus implacable de tous vos ennemis? Il eût fallu l'adoucir, si c'était possible, et vous excitez de plus en plus sa rage? — Mais comment l'adoucir, me demanderez-vous peut-être? — Pourrez-vous supporter mes conseils, au milieu même de nos désastres, sous le poids de nos calamités, alors que nous sommes tous dans la perturbation et l'angoisse? — Comment voulez-vous qu'une bête sauvage se dépouille de sa nature? — Eh bien, oui, je puis la transformer, si vous y consentez vous-même; c'est jusque-là que va le pouvoir de la parole. Comment donc la ferons-nous renoncer à sa férocité? En remontant à la cause de cette férocité même. Et comment est-elle devenue si féroce? Comme les lions, comme les léopards, comme les ours, dont la fureur augmente, dont la rage est à son comble, quand ils sont renfermés et plongés dans les ténèbres. Il en est de même des trésors matériels : enfouis et mis sous clé, ils ont des rugissements plus terribles que ceux des lions, ils répandent au loin l'épouvante; si vous les arrachez, au contraire, à leurs cachots, si vous les distribuez aux pauvres, la bête sauvage devient une brebis, le piége est une sauvegarde, l'écueil est un port, la tourmente est un ciel serein. On peut remarquer quelque chose de pareil, au moment du naufrage : si le navire est trop chargé, il disparaîtra dans les ondes; s'il n'a plus qu'un fardeau modéré, il poursuivra tranquillement sa course. La même chose a lieu dans nos propres maisons : quand on y réunit de surabondantes richesses, un léger coup de vent, une circonstance imprévue suffit pour engloutir la barque avec les hommes; si vous vous contentez de ce qu'exige la nécessité, vous résisterez aux plus violents orages, vous voguerez sans peine à travers les flots.

Ne désirez donc pas le superflu, de peur que vous ne veniez à tout perdre, le nécessaire avec le superflu; ne dépassez pas les justes limites, si vous ne voulez pas être dépouillés de tous les biens à la fois. Retranchez ce qui dépasse la mesure, et vous posséderez plus sûrement ce qui la remplit. Ne voyez-vous pas comme les agriculteurs taillent de toute part la vigne, afin que toute sa force ne s'épuise pas dans les feuilles et les rameaux, et qu'elle se reporte sur la racine pour se manifester plus tard dans les fruits? Faites de même : abandonnez les feuilles et concentrez tout votre zèle sur les fruits. Si vous repoussez ce conseil, dans la prospérité attendez-vous à l'infortune, à la tempête durant le calme, à la maladie pendant la santé, à la plus extrême indigence alors que vous êtes opulent. « Souvenez-vous du temps de la faim dans le temps de l'abondance, est-il écrit, de la pauvreté et de la mendicité quand vous êtes dans la fortune. » *Eccli.*, XVIII, 25. Si telles sont vos dispositions, vous administrerez vos biens avec une sage modération, et la pauvreté survenant vous trouvera prêt à la recevoir avec un mâle courage. Un mal inattendu nous jette dans l'étonnement et le trouble; celui auquel on s'attend ne frappe pas au même degré. Vous obtiendrez de la sorte un double avantage : de ne pas vous laisser enivrer ni même exalter par la bonne fortune, de ne pas vous laisser abattre ni même ébranler par l'adversité, puisque vous êtes toujours à l'attendre; l'attente est une expérience anticipée. Voici ce que je dis : Êtes-vous riche, attendez-vous chaque jour à la pauvreté. Pour quel motif et dans quel but? Parce que cette attente peut

vous procurer les plus grands avantages. En effet, celui qui prévoit la pauvreté ne se laisse pas enorgueillir par les richesses; il ne s'amollit pas, il ne tombe pas dans la dissolution, il ne désire pas le bien d'autrui; la crainte dont sa prévoyance est accompagnée lui tient lieu d'un maître vigilant qui l'empêche de franchir les bornes de la sagesse, met un frein à ses pensées, et ne souffre pas que les funestes rejetons de l'avarice germent dans son âme, la crainte du malheur étant comme une faux qui les retranche sans cesse.

4. Voilà le premier des inappréciables biens que vous y trouverez; en voici maintenant un autre qui ne le cède pas à celui-là : c'est que, la pauvreté survenant, vous n'éprouverez aucun trouble. Ainsi l'attente de l'adversité vous en épargnera l'expérience. Ordinairement cette dernière ne vient que parce que la première a fait défaut; elle n'aurait eu aucune raison d'être si l'homme avait été déjà corrigé. Nous pouvons invoquer à l'appui de cette vérité le prophète Jonas annonçant aux Ninivites la destruction de leur ville : ne doutant nullement de la réalisation de cette prophétie, n'ayant plus devant les yeux qu'une ruine certaine, ils trouvèrent un moyen d'apaiser la justice divine dans l'attente même des maux suspendus sur leur tête. Les Juifs nous offrent l'exemple du contraire : c'est parce qu'ils ne voulurent pas croire aux prophètes qui leur annonçaient la ruine de Jérusalem, qu'ils éprouvèrent les maux les plus terribles. « Le sage s'est soustrait au malheur par la crainte; l'insensé est confondu par sa folle confiance. » *Prov.*, XIV, 16. Il y a plus, la pensée qu'on peut devenir pauvre, alors qu'on est dans la prospérité, fait qu'on ne le devient pas réellement; la leçon que vous n'avez pas voulu recevoir de la prévoyance, l'expérience vous la donnera magnifiquement. J'insiste donc : au sein des richesses, pensez que vous êtes à la veille de la pauvreté; dans l'abondance, prévoyez la faim, dans la gloire, l'ignominie; la maladie, dans une santé florissante. Pensez constamment à la nature des choses humaines : elles n'ont pas plus de stabilité que le cours mobile d'un fleuve, elles s'évanouissent avec plus de rapidité que la fumée dans les airs, elles ont moins de consistance que l'ombre qui s'enfuit. Si vous raisonnez de la sorte, ni la félicité ne pourra vous enfler, ni l'adversité vous abattre; si vous ne vous attachez pas trop aux biens présents, vous ne serez pas trop tourmenté quand ils vous abandonneront. Si vous accoutumez votre esprit à la pensée de l'infortune, l'infortune aura peu de prise sur vous quand elle arrivera, et souvent elle ne viendra pas même vous attaquer.

L'attente de l'adversité en adoucit l'amertume.

5. Pour que vous sachiez bien que je ne parle pas ainsi par conjecture, j'appuierai mon enseignement sur une histoire des temps anciens. Il fut un homme admirable et réellement grand, dont le nom était connu sur toute la terre, le bienheureux Job, cet athlète de la piété, vainqueur dans tous les genres de lutte et du monde entier, ce triomphateur qui avait érigé mille trophées remportés sur le diable : tour à tour riche et pauvre, dans la gloire et le mépris, entouré de nombreux enfants et sans famille, vivant dans des palais dignes d'un roi et sur le fumier, avec des vêtements splendides et dévoré par les vers; il avait eu des serviteurs sans nombre, puis il subit d'innombrables injures, par la révolte de ces mêmes serviteurs, les reproches de ses amis et les embûches de sa femme. Au commencement, tous les biens affluaient autour de lui; de vastes possessions, une puissance non moins vaste, les honneurs, la gloire, la paix et la sérénité, le respect des hommes et la santé du corps, une famille dans l'opulence, aucun sujet de douleur; sa richesse ne repoussait pas la sécurité, sa prospérité semblait inébranlable, et certes à bon droit, car Dieu l'avait entouré de toute part comme d'un mur de défense. Mais plus tard tous ces biens lui furent ravis, mille tempêtes se déchaînèrent sur sa maison, toutes à l'envi, toutes à la fois, toutes avec une extrême violence. Il perdit coup sur coup tout ce qu'il possédait : ses serviteurs et ses enfants furent frappés d'une mort aussi prématurée que terrible, pendant le repas, au milieu des mets et des coupes, non par la hache ou l'épée, mais par la malice du diable, qui fit crouler la maison. Alors sa femme s'arma contre lui et fit mouvoir contre ce juste toutes ses machines de guerre ; ses domestiques et ses amis lui crachèrent à la figure,

selon sa propre expression : « Ils sont allés jusqu'à couvrir ma figure de crachats. » *Job*, xxx, 10.

On se précipite sur lui, on ne lui laisse pas une place dans la maison; et le voilà désormais vivant sur un fumier. Les vers fourmillent sur son corps, il est inondé de sang et de pus, ce diamant inestimable. Le saint est réduit à se servir d'un tesson pour racler ses plaies, se déchirant ainsi lui-même; à une douleur succèdent une autre douleur, des tortures intolérables, la nuit plus fatigante que le jour, le jour plus terrible que la nuit, comme il s'exprime encore lui-même : « Si je m'étends sur ma couche, je dis : Quand viendra le jour? Puis, lorsque je me lève, je dis encore : Quand viendra la nuit? Je suis plongé dans la souffrance du soir jusqu'au matin. » *Ibid.*, VII, 4. Partout des abîmes, partout des écueils, pas un consolateur, des accusateurs sans nombre; et cependant, dans cette affreuse tempête, battu par tant de flots, il fait face à tous ces maux réunis, il oppose à leurs coups un cœur généreux, un courage inébranlable. Et la cause, c'est, comme je le disais tout à l'heure, qu'au sein des richesses, il s'attendait à la pauvreté; à la maladie, quand il possédait les avantages de la santé; à l'isolement, quand il était au milieu d'une famille si nombreuse. Il gardait cette crainte dans son cœur, il la nourrissait en quelque sorte en méditant sur la nature des choses humaines, en considérant la mobilité des biens matériels. Il l'a dit : « La crainte dont j'étais rempli s'est réalisée sur moi, le péril que je redoutais, j'y suis tombé. » *Ibid.*, III, 25. Ses pensées étaient toujours dirigées vers cette perspective, il attendait le malheur, il le voyait venir, il l'espérait presque. Aussi ne fut-il pas abattu quand le malheur arriva. « Je n'ai pas eu de repos, je n'ai pas eu de calme, je n'ai pas eu de relâche, la colère a éclaté sur moi. » *Job*, III, 26. Remarquez qu'il ne parle pas au présent : Je n'ai ni paix ni trève; non, il a parlé au passé : « Je n'ai pas eu la paix. »

La prospérité semblait devoir m'inspirer l'assurance et la fierté; mais la perspective de l'infortune ne me laissait pas de repos. L'abondance me conseillait les délices; mais l'aspect effrayant de l'avenir me jetait dans l'angoisse. Le présent ne respirait que la joie; mais l'avenir était plein de sollicitudes. C'est parce qu'il avait médité sur cet avenir avec attention qu'il supporta l'épreuve avec une mâle énergie; c'est parce qu'il s'était préparé au combat qu'il remporta la victoire; il s'était familiarisé avec le malheur par la prévoyance, il n'en fut pas troublé quand il le vit de près. Or, qu'il n'ait pas attaché son cœur aux félicités présentes, lui-même vous le dira : « Je ne me suis pas délecté, je le jure, dans les richesses qui s'accumulaient autour de moi; je n'ai pas fait de l'or ma force; je n'ai pas mis ma confiance dans les pierres précieuses, je n'ai pas étendu mes mains vers des trésors innombrables. » *Job*, XXXI, 24-25. — Que dites-vous, ô homme? Vous ne vous êtes pas complu dans l'affluence de vos biens? — Nullement, répond-il. — Pourquoi cela? — Parce que j'en connaissais la faiblesse et l'instabilité, je savais que la possession n'en est pas durable. « Je vois, ajoute-t-il, le soleil s'allumer et s'éteindre, la lune perdre son éclat, parce que leur lumière ne leur appartient pas. » *Ibid.*, 26. Voici le sens de ces paroles : Si les astres qui brillent perpétuellement dans les cieux, subissent quelque altération; si le soleil et la lune ont leurs défaillances, ne serait-ce pas une extrême folie de regarder les choses de la terre comme stables et permanentes? C'est pour cela qu'il ne mettait pas sa complaisance dans les biens présents et qu'il ne s'affligeait pas trop de les perdre; il connaissait à fond la nature de ces biens.

Formés par de telles leçons, mes bien-aimés, ne nous laissons pas abattre par la pauvreté, ne nous laissons pas enfler par les richesses. Au milieu de ces variations, conservons un esprit immuable, et nous recueillerons le doux fruit de la philosophie; il arrivera de la sorte que nous aurons le bonheur d'ici-bas et que nous obtiendrons les biens de la vie future. Puisse-t-il en être ainsi pour nous tous, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

AVANT-PROPOS

SUR

LES TROIS HOMÉLIES SUIVANTES

Nous ne possédons qu'en latin ces trois petits discours; le grec a péri ou gît dans quelque coin ignoré. Que les deux premiers soient réellement de saint Jean Chrysostome, ni la suite des événements qui en ont fourni le sujet, ni le style ne nous permettent d'en douter. Tous les savants les reconnaissent pour authentiques, si nous en exceptons un, de ces derniers temps, qui se prononce en sens contraire, et qui, selon la remarque de Tillemont, oubliant sa première affirmation, les classe ensuite parmi ces œuvres authentiques; ce qui fait que son témoignage n'a de valeur en aucun sens.

La première de ces homélies fut prononcée par Chysostome deux jours après son retour d'Asie. On sait qu'il y était allé comme métropolitain, pour mettre fin aux déchirements de l'Eglise d'Ephèse, et chasser de la province les évêques simoniaques; ce à quoi il avait réussi. Cette absence, qui s'était prolongée pendant plus de trois mois, ajouta de nouvelles flammes à l'amour ardent que le peuple de Constantinople avait pour son pasteur. Tous désiraient qu'il vînt au moins célébrer la Pâque avec eux; mais il lui fut impossible de se rendre à ce vœu : c'est seulement après cette fête qu'il rentra dans la capitale. Il fait allusion à cette circonstance au commencement de l'homélie. « Chaque jour, dit-il, on peut célébrer la Pâque; cela dépend de la disposition de nos cœurs. » Puis il félicite et remercie ses auditeurs du bon ordre qu'ils ont gardé pendant son absence, de leur foi et de leur charité, de l'affection si vive dont ils lui prodiguent les témoignages.

Voici à quelle occasion fut prononcée la petite allocution qui suit : Sévérien, évêque de Gabala, qui se trouvait alors à Constantinople, et qui par de faux dehors d'amitié s'était concilié celle de Chysostome, adressait fréquemment la parole au peuple, et, profitant de l'absence du saint archevêque, ne négligeait aucun moyen pour lui aliéner son troupeau et se l'attacher à lui-même. Chrysostome fut sans doute instruit de ces manœuvres dès son arrivée dans la ville; mais, à la vue des transports de joie qui l'accueillirent, il attacha peu d'importance à cette révélation. Bientôt cependant ce même Sévérien, dans son indignation contre Sérapion, qu'il supposait l'avoir dénoncé, prononça des paroles tellement impies, que le peuple soulevé l'expulsa de la ville. L'impératrice Eudoxie, dominant toujours le faible empereur, fit plus tard rentrer cet évêque; Chrysostome consentit à le recevoir par esprit de charité, mais non sans une secrète répugnance. Le peuple n'aurait pas ratifié cette admission ni renoncé à sa juste colère, sans l'influence de son pasteur. C'est pour obtenir ce double but que celui-ci prit la parole; telle est le sujet de cette seconde allocution.

La troisième est de Sévérien lui-même, qui la prononça le lendemain pour rendre grâce au

peuple du rétablissement de la paix, paix qu'il exalte par les plus grands éloges et dont il fait remonter la cause à leur père commun. Nous nous bornons à ces indications sommaires; car, s'il fallait raconter en détail les événements dont il est ici question, notre avant-propos serait plus long que les discours eux-mêmes. Ajoutons seulement que ce furent là les préludes des agitations qui provoquèrent l'exil du saint archevêque.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

Sur le retour de Jean à Constantinople, après son excursion en Asie.

Moïse, ce grand serviteur de Dieu, ce premier des prophètes, cet homme qui voyage à travers les flots et bouleverse les airs, qui nourrit tout un peuple, cet enfant que sa mère abandonne et que recueille la fille de son persécuteur, ce sage nourri par des mains étrangères, dans les palais de l'Egypte, mais dont la conversation est dans les cieux; celui dont les mains érigent le plus magnifique des trophées, ce grand homme, cet incomparable législateur, après s'être éloigné de son peuple pendant quarante jours, le retrouve faisant des idoles et se livrant à des cris séditieux. Pour moi, ce n'est pas pendant quarante jours ni même cinquante, mais pendant plus de cent que je me suis éloigné de vous, et je vous retrouve pleins d'une sainte joie, pratiquant une philosophie sublime, persévérant dans la crainte de Dieu. Suis-je donc plus grand que Moïse? Loin de moi cette pensée; le dire serait une extrême folie. Cela ne s'explique que par la différence des deux peuples. Voilà pourquoi, lorsque le Prophète descendit de la montagne, il adressa les plus vifs reproches à son frère Aaron, de ce que, au lieu d'arrêter la sédition du peuple, il avait pactisé avec la révolte et l'idolâtrie. Plus heureux que Moïse, je vous dois à mon retour et des éloges et des couronnes. La prévarication, en effet, appelait de toute nécessité l'accusation et la flétrissure; tandis que la fermeté dans le bien mérite une haute approbation, a droit à des couronnes. Aussi, quoique mon absence se soit prolongée, je n'en ai pas de regret; j'avais confiance dans la force de votre charité et dans l'intégrité de votre foi; je savais que l'Eglise mon épouse était inébranlable dans sa chasteté, comme le sont, même dans le monde, les femmes vertueuses. Quand un homme doute de la vertu de sa femme, quand il lui connaît de mauvais penchants, il ne souffre pas même qu'elle regarde hors de sa maison; et si, par hasard, il est forcé de faire un voyage, il se hâte de revenir, aiguillonné qu'il est par les pointes du soupçon: celui qui sait, au contraire, quelle est la sagesse et la pureté de sa femme, ne craint pas de prolonger son séjour au dehors; il a laissé pour sauvegarde de la sainteté du foyer, les mœurs mêmes de sa femme.

Voilà ce dont nous avons fait l'expérience, Moïse et moi: lui, comme il avait pour épouse l'incorrigible synagogue, il la retrouva coupable d'infidélité après une courte absence, et Dieu lui-même lui disait: « Lève-toi, descends, parce que ton peuple est déjà tombé dans l'impiété. » *Exod.*, XXXII, 7. Moi, aucun ordre semblable ne m'a été donné; je suis tombé quelque temps malade; mais, loin de concevoir aucune inquiétude à votre sujet, c'est de vous-mêmes que j'ai attendu ma guérison. En effet, « ce ne sont pas les bien portants, ce sont les malades qui ont besoin de médecin. » *Matth.*, IX, 12. Si je me suis un peu retardé dans ma course, cela n'a pas tourné à votre détriment; il en est plutôt résulté pour vous un progrès dans le bien; les abus que j'ai corrigés, non par moi-même, mais comme un faible instrument de la grâce divine, c'est votre honneur, c'est votre mérite. Aussi puis-je à peine contenir mon allégresse et mes transports; je me sens élevé au-dessus de moi-même, je ne puis exprimer la grandeur de ma joie. Que ferai-je donc? Où trouver des expressions qui rendent ce qui se passe en mon âme? Je m'en rapporte au témoignage de votre conscience, à ce bonheur que mon retour a fait éclater: c'est là ma couronne, c'est là ma gloire. Si la pré-

sence d'un seul homme a pu réjouir à ce point un peuple entier, pouvez-vous comprendre de quelle joie la vue de ce même peuple doit inonder mon cœur? Le vieux Jacob, en revoyant Joseph, un seul de ses enfants, renaissait à la vie en même temps qu'au bonheur : et moi, je retrouve, non un seul Joseph, mais une innombrable famille, dont chaque membre me rappelle sa vertu. J'ai recouvré mon paradis, bien supérieur au premier : là le serpent avec ses embûches, ici le Christ célébrant ses mystères; là Ève avec toutes ses séductions, ici l'Eglise décernant des couronnes; là le malheureux Adam succombant à la tentation, ici tout un peuple qui demeure fidèle à Dieu; là des arbres aux fruits divers, ici les dons divers de la grâce. Dans le paradis, des arbres sujets à se flétrir; dans l'Eglise, des arbres d'une inépuisable fécondité : dans le paradis, chaque semence donne un fruit toujours le même; mais dans le nouveau paradis, si je trouve une vigne sauvage, j'en fais un plant fécond et suave; la culture change également la nature et les fruits de l'olivier : telle est la terre que je travaille. C'est pour cela que mon cœur déborde et que je suis néanmoins impuissant à vous en traduire la félicité; recevez-en le témoignage, mes bien-aimés, soyez bénis de la manière dont vous avez supporté ma longue absence.

Lorsque vous envoyez un de vos serviteurs remplir une mission et qu'il tarde à revenir, vous lui demandez les causes de ce retard, vous voulez connaître l'emploi qu'il a fait de son temps : et moi aussi, je suis le serviteur de votre charité, vous m'aviez confié une mission, et mes services étaient payés, non avec de l'argent, mais par la manifestation de votre charité même. Je suis heureux d'en avoir fini avec ma mission; mais je ne désire pas m'affranchir de mon service. Ce service est plus beau pour moi que la liberté, ce service me donne droit de siéger sur un trône de clémence; ce service ne m'a pas été imposé par la nécessité, mais bien par l'amour. Et qui ne se dévouerait de toute son âme à vous servir, vous qui savez si bien récompenser vos serviteurs par la générosité de vos sentiments? Eussé-je un cœur de pierre, vous l'auriez amolli. Que répondre aux chaleureuses démonstrations avec lesquelles vous m'avez accueilli hier? Comme vos voix s'élevaient éclatantes et joyeuses vers le ciel! Vous avez en quelque sorte sanctifié l'air, et de la cité vous en avez fait une église. C'était un grand honneur pour moi; mais toute la gloire en revenait à Dieu. Les hérétiques étaient confondus, l'Eglise était couronnée; car c'est une grande joie pour une mère que le bonheur de ses enfants, et le cœur du pasteur se dilate à voir bondir de joie les agneaux dans la prairie. Mon plus grand bonheur est celui qui m'est causé par vos vertus; j'apprends que vous avez lutté contre les hérétiques, que vous leur avez reproché les altérations qu'ils introduisaient dans le baptême. N'avais-je donc pas raison de le dire? la femme vertueuse sait tenir à distance les séducteurs, alors que son mari est absent, chasser les loups de la bergerie en l'absence du pasteur. Les matelots ont sauvé le navire sans le concours du pilote, les soldats ont remporté la victoire sans leur général, les disciples ont rapidement avancé sans leur maître, les enfants se sont montrés forts sans leur père. Mais que dis-je, non, ils n'étaient pas séparés de leur père; car vos progrès sont ma joie, votre gloire est ma couronne.

Je vous entends me dire : Nous eussions désiré célébrer la Pâque avec vous. Je vais donner satisfaction à votre charité, puisque déjà par votre aspect vous avez dissipé toutes les colères. En effet, si le père du prodigue pardonna soudain à son enfant en le voyant reparaître; si, bien loin de le punir, il l'embrassa avec tant de tendresse; combien plus des enfants doivent-ils ainsi traiter leur père? Je veux cependant vous répondre : Vous eussiez donc souhaité faire la Pâque avec moi? Rien n'empêche que nous ne la fassions même aujourd'hui. Peut-être m'objecterez-vous : Est-ce que nous pouvons célébrer deux Pâques? — Non; une seule, mais celle-là souvent. De même que le soleil se lève toujours sans que nous puissions dire qu'il y a plusieurs soleils, puisqu'il n'y en a qu'un se levant chaque jour; de même la Pâque est toujours consommée, et demeure toujours la même en se renouvelant sans cesse. Nous ne ressemblons pas aux Juifs, nous ne sommes pas les esclaves d'un lieu ou d'un

temps, depuis que la voix du Maître nous a revêtus d'une forme nouvelle. « Toutes les fois, dit-il, que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur. » I *Corinth.*, XI, 26. Cette mort du Christ, nous l'annonçons encore aujourd'hui. — Mais la fête est passée. — Non, elle dure encore. Il y a fête partout où triomphe la charité, et, pour ma part, quand je retrouve mes enfants dans la joie, je célèbre la plus belle des fêtes : l'âme de cette fête, c'est la charité. « Dieu, dit un apôtre, a tellement aimé le monde, qu'il a donné pour lui son fils unique. » *Joan.*, III, 16. — Mais beaucoup, me dites-vous, ont été baptisés en votre absence. — Et qu'importe ? La grâce n'a rien perdu, le don de Dieu ne souffre pas de défaillance; si je n'étais pas là lorsqu'ils ont été baptisés, ils ne l'ont pas été sans que le Christ fût présent. Est-ce donc l'homme qui baptise ? L'homme étend la main; mais cette main est l'instrument de Dieu. Ne doutez pas de la grâce, mon bien-aimé, c'est de Dieu qu'elle émane.

Pesez bien le sens de nos paroles : Lorsqu'il s'agit d'un rescrit impérial, si vous avez obtenu par vos prières cette lettre sacrée, vous n'allez pas vous demander de quelle plume, de quel papier, de quelle sorte d'encre on s'est servi pour l'écrire; vous n'avez qu'un souci, c'est de savoir que l'empereur l'ait signée. Il en est de même dans le baptême; le papier, c'est votre conscience; la langue du prêtre n'est que la plume; la grâce du Saint-Esprit est la main qui tient cette plume. Que ce soit donc par moi, ou que ce soit par un autre remplissant le ministère sacerdotal, que vous ayez reçu le baptême, ne l'oubliez pas, nous n'en sommes pas les auteurs, mais simplement les ministres. Paul lui-même n'avait pas une plus haute fonction. « Que l'homme nous regarde, dit-il, comme les ministres du Christ et les dispensateurs des divins mystères... Avez-vous quelque chose, en effet, que vous ne l'ayez reçu ? » I *Corinth.*, IV, 1-7. Si j'ai quelque chose, je l'ai donc reçu; et si je l'ai reçu, cela ne vient pas de moi, mais bien de celui qui me l'a donné. Soyez dès lors sans crainte, mon bien-aimé; la grâce divine est toujours parfaite. Le lieu n'y fait rien; que vous soyez baptisé dans cette enceinte, dans un vaisseau, sur un chemin, peu importe. Philippe baptisa sur la route, Paul dans les cachots; et le Christ sur la croix fit de ses blessures un baptême pour le larron, qui mérita sur l'heure de voir s'ouvrir devant lui les portes du ciel.

Cause du bonheur et de l'allégresse du saint archevêque.

Je vous fais connaître la cause de mon bonheur et de mon allégresse; c'est vous dire aussi que je réclame encore vos prières, ces prières qui m'accompagnaient au départ comme au retour, et qui m'ont procuré deux fois une heureuse navigation : vous étiez avec moi lorsque j'entrai dans le navire, vous étiez avec moi lorsque je m'éloignai de vous, tout comme vous êtes avec moi dans la ville et dans l'église; si nous étions séparés de corps, nous demeurions unis par la charité. Votre assemblée m'était présente pendant que je traversais la mer, et je tressaillais d'espérance. Telle est la charité et telle est sa grandeur qu'elle ne connaît pas de limite. En entrant dans une église, en me tenant au pied des autels, en offrant à Dieu mes prières, je disais : Seigneur, conservez l'Eglise que vous m'avez confiée. J'en suis absent de corps; mais là est toujours présente votre miséricorde, elle qui m'a conduit ici et qui m'a fait obtenir beaucoup plus que je ne méritais. — Les bénédictions dont il vous a comblés éclatent par la foule même des assistants. Je vois la vigne en pleine floraison; nulle part les épines, nulle part les buissons : je vois les brebis dans l'allégresse, et le loup n'apparaît d'aucun côté. Si parfois on en trouve encore quelqu'un, il change bientôt de nature, il devient brebis. Votre foi et votre charité jettent un si vif éclat, que vous excitez chez les autres une sainte et noble émulation.

Son retour est dû au Seigneur et aux prières des fidèles.

C'est le Seigneur qui vous a conservés, c'est le Seigneur qui m'a ramené; dans la maladie j'ai senti le secours de vos prières; ne me refusez jamais ce même secours. Mon voyage est devenu la couronne de votre cité. L'amour que vous aviez pour nous dès le principe frappe maintenant tous les yeux. Tel je suis pour vous étant présent, tel j'étais pendant mon absence. Tandis que je séjournais en Asie pour remettre l'ordre dans les Eglises, ceux qui venaient d'ici



ne cessaient de me dire : De quel amour vous avez enflammé cette ville ! Les plus vives affections n'échappent pas d'ordinaire à l'action du temps; la vôtre a grandi de jour en jour. Si mon éloignement n'a pu y porter atteinte, je me persuade qu'elle est plus vive encore lorsque je suis au milieu de vous. Voilà mes richesses, à moi; voilà mon trésor. C'est aussi pour cela que je me recommande à vos prières. Vos prières me sont un rempart, une citadelle inexpugnable. Ne dites pas : Je suis bien faible; comment pourrais-je donc prier pour le ministre de Dieu? — — Ecoutez cette parole de l'Ecriture. « On priait sans interruption dans l'Eglise. » *Act.*, XII, 5. Et la prière de l'Eglise brise les fers de Pierre et donne à Paul un plus vigoureux élan dans la carrière évangélique. La prière éteignit les fournaises enflammées, la prière ferma la gueule des lions, la prière apaisa les tumultes, la prière ouvrit le paradis, la prière ébranla les gonds du ciel, la prière féconda la stérilité, la prière du centurion Corneille pénétra les cieux, la prière fut pour le publicain un principe de justice. C'est aussi la défense que j'implore de vous, la grâce que je vous demande. Et que le Dieu de la gloire, accueillant vos vœux, mette sur mes lèvres des paroles capables de former pour le salut le peuple dont je dois répondre, par le Christ, Notre-Seigneur, avec qui gloire, honneur, puissance sont à Dieu le Père, en union avec l'Esprit saint, dans les siècles des siècles. Amen.

DEUXIÈME HOMÉLIE.

Qu'il faut recevoir Sévérien.

Il réclame la bienveillance de ses auditeurs.

De même que la tête doit adhérer au corps, de même l'assemblée des fidèles doit être en union avec le prêtre, le peuple avec le souverain : comme les rameaux ne sauraient être séparés des racines, ni le fleuve isolé de sa source, ainsi ne faut-il pas que les enfants se séparent de leur père, les disciples de leur maître. Ce n'est pas sans dessein que j'adresse d'abord ces paroles à votre charité : ce que je veux obtenir c'est que vous écoutiez sans agitation ce que je viens vous dire et que mon discours ne soit pas interrompu. Voici le moment de montrer toute votre soumission comme disciples, toute l'étendue de votre affection pour votre père. Soyez ma gloire, ô mes enfants, et placez sur mon front la couronne de votre obéissance; faites qu'on me juge partout le plus heureux des pères, le plus respecté des maîtres, et conformez-vous de la sorte à cette leçon de Paul : « Obéissez à ceux qui vous gouvernent, soyez-leur soumis; car ils ne cessent de veiller pour vous, comme ayant à rendre compte de vos âmes. » *Hebr.*, XIII, 17. Voilà par où je commence, pour qu'aucun de vous n'ait la témérité de résister à mes conseils. Je suis père, et je suis dans l'obligation de donner des conseils à mes enfants; ce que la nature inspire aux pères selon la chair, la grâce de l'Esprit le produit en nous. Je suis père, mais un père qui tremble sur sa famille, au point que je je suis prêt à donner mon sang pour vous. Et certes vous ne m'en devez aucune reconnaissance; car c'est la loi de l'Apôtre et le précepte du Seigneur : « Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. » *Joan.*, X, 11. Payez-nous de retour, puisque vous nous êtes attachés par la même affection. Ecoutez plutôt ce que Paul disait : « Saluez Priscille et Aquilas, mes coadjuteurs dans le Christ, eux qui pour me sauver la vie ont exposé leur tête. » *Rom.*, XVI, 3-4. S'il est beau pour un pasteur de s'immoler pour ses brebis, il n'est pas moins beau pour les brebis de rester unies au pasteur en dépit de la mort. Tant que cette union est inviolable, elles n'ont rien à craindre du loup, je veux dire du diable. Le rempart de la charité est plus fort qu'un mur de diamant. « Un frère secouru par son frère est comme une forteresse que rien ne peut ébranler. » *Prov.*, XVIII, 19.

Ce préambule a pour but, je vous le répète, d'obtenir que vous m'écoutiez avec une entière bienveillance et que personne ici ne manifeste une improbation. Après tout, je viens vous entretenir d'un objet digne de l'Eglise, digne de captiver votre attention : Nous vous parlons de la paix. Et quoi de plus conforme au divin ministère du prêtre que de persuader la paix à son peuple? Aucune contradiction ne peut s'élever

en face d'une mission sainte et d'un missionnaire accepté. Nous parlons de la paix, pour laquelle le Fils de Dieu est descendu sur la terre, puisqu'il venait pacifier par son sang, non-seulement les choses de la terre elle-même, mais encore les choses du ciel, réconcilier le monde inférieur avec le monde supérieur. Nous parlons de la paix, pour laquelle Jésus-Christ a souffert, pour laquelle il a été cloué sur une croix et déposé dans le sépulcre, qu'il nous a léguée pour unique héritage, qu'il a donnée pour mur de défense à son Eglise, qu'il a établie parmi nous comme un bouclier contre les traits du diable, comme un glaive pour frapper les démons, comme un port tranquille et sûr pour les fidèles, comme un moyen de propitiation envers Dieu, comme l'expiation de tous les péchés. Voilà donc l'objet de la mission que je viens remplir auprès de vous. Ne couvrez pas mon ministère de honte, n'infligez à ma mission aucune flétrissure, écoutez-moi favorablement, je vous en supplie. Assez de déplorables calamités ont affligé l'Eglise; je cherche la gloire de Dieu, et je ne suis pas partisan des troubles, je ne soutiens pas les séditions. Mais oublions tout cela; arrêtez-vous, rentrez dans le calme, retenez les élans de vos cœurs, mettez un frein à votre colère. L'Eglise n'a déjà que trop souffert; que ses maux aient un terme, finissons-en avec tous les tumultes : rien ne saurait être plus agréable à Dieu, c'est le vœu le plus cher de notre pieux empereur. Il faut obéir aux monarques, surtout quand ils obéissent eux-mêmes aux lois de l'ordre religieux. L'Apôtre a dit: «Soyez soumis aux princes et aux puissances.» *Tit.*, III, 1. Combien plus ne devez-vous pas l'être à un prince religieux et qui travaille pour l'Eglise?

Et maintenant, si j'ai réussi à disposer vos cœurs en faveur de la mission que je remplis, recevez notre frère, l'évêque Sévérien. Je vous rends grâce d'avoir accueilli ma proposition en applaudissant à mon discours. Je suis heureux de votre obéissance et j'en goûte les fruits, reconnaissant aujourd'hui que j'ai semé la bonne semence. Je me hâte de lier les gerbes de froment. Que Dieu vous accorde la récompense de votre bonté, le prix de votre obéissance. Vous venez d'offrir au Seigneur une véritable hostie pacifique, puisque aucune agitation ne s'est manifestée quand j'ai prononcé ce nom, et que vous l'accueillez tous avec charité; à peine avez-vous entendu notre parole que vous avez chassé tout ressentiment de votre cœur. Oui, recevez-le, l'âme et les mains ouvertes. Laissez désormais dans l'oubli tout ce qui s'est passé de triste; dans un temps de paix, il faut se garder de réveiller le souvenir des dissensions; faisons qu'il y ait une grande joie dans le ciel, une grande joie sur la terre, et que l'Eglise de Dieu tressaille d'un bonheur spirituel. Ne cessons à l'avenir de prier pour demander que cette paix de l'Eglise soit ferme et durable, ou plutôt éternelle, dans le Christ Jésus, Notre-Seigneur, avec qui gloire au Père, en l'union du Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

TROISIÈME HOMÉLIE.

Prononcée par Sévérien lui-même, sur la paix, après qu'il eût été reçu par le bienheureux Jean, archevêque de Constantinople.

A l'avénement de notre divin Seigneur et Sauveur, en sa présence corporelle, les anges, menant des chœurs sacrés, adressaient aux bergers ces paroles: «Nous vous annonçons aujourd'hui une grande joie, qui sera celle de tout le peuple.» *Luc.*, II, 10. Empruntant aux anges leurs mêmes expressions, nous aussi, nous vous annonçons une grande joie : aujourd'hui l'Eglise est en paix et les dissidents frémissent de rage; aujourd'hui le vaisseau de l'Eglise entre dans le port, et la fureur des hérétiques est ballottée par les ondes; aujourd'hui les pasteurs de l'Eglise ont recouvré la sécurité, et ses ennemis sont dans le trouble; aujourd'hui les brebis du Seigneur reposent en sûreté, et les loups se livrent à des transports frénétiques; aujourd'hui la vigne du Seigneur donne des fruits avec abondance, et les ouvriers de l'iniquité sont dans le dénûment; aujourd'hui le peuple du Christ est exalté, et ses ennemis sont humiliés; aujourd'hui le Christ est dans la joie, et le diable dans

Triomphe de l'Eglise, défaite des hérétiques.

le deuil; aujourd'hui les anges tressaillent d'allégresse, et les démons sont couverts de confusion. Que dirai-je encore, est-il même besoin de rien ajouter? Aujourd'hui le Christ, qui est le roi de la paix, s'avançant avec ce doux cortége, a mis en fuite tous les dissentiments, fait disparaître les divisions et détruit la discorde. Comme le soleil illumine le ciel de sa splendeur, ainsi la splendeur de la paix illumine l'Eglise. Quel précieux trésor que la paix, quel nom suave! C'est l'inébranlable fondement de la religion chrétienne, c'est le céleste bouclier qui protége l'autel du Seigneur. Pouvons-nous rien dire qui soit digne d'un tel bien? La paix est le nom même du Christ, selon cette parole de l'Apôtre: « Le Christ, notre paix, de ces deux choses n'en a a fait qu'une; » *Ephes.*, II, 14; deux choses divisées, non dans la foi, mais par la jalousie du diable.

Or, de même qu'à l'approche du souverain, on dispose les rues et les places publiques, la ville entière se couronne de fleurs et se couvre des plus beaux ornements, de telle sorte qu'on n'aperçoive rien qui puisse choquer les regards du monarque; de même en ce jour, quand s'avance le Christ, le Roi de la paix, faisons entièrement disparaître les traces de nos malheurs: que l'éclat de la vérité dissipe les ombres du mensonge; que toute haine soit reléguée loin de nous, quand resplendit la beauté de la concorde. Dans les tableaux qui représentent l'union des rois ou des frères, on voit souvent l'image de la concorde sous la figure d'une femme qui tient les deux personnages enlacés dans ses bras, afin d'exprimer d'une manière frappante que, séparés par le corps, ils sont unis de sentiment et de volonté. Voilà ce que fait aujourd'hui la paix du Seigneur: elle se place entre nous, elle nous serre dans ses bras et nous presse sur son cœur, pour nous montrer que, dans plusieurs corps, nous ne devons faire qu'une âme. C'est ici, à n'en pas douter, la réalisation de cette parole d'un prophète: « Il y aura un conseil de paix entre les uns et les autres. » *Zach.*, VI, 13. Hier notre père commun nous entretenait de la paix dans une allocution vraiment évangélique; et nous aussi, disons aujourd'hui quelques mots de la paix. Hier il nous a reçu à bras ouverts en prononçant cette douce parole; et nous venons aujourd'hui, le cœur pleinement dilaté, les mains ouvertes, présenter au Seigneur les offrandes de la paix. Les guerres sont désormais anéanties, c'est la beauté de la paix qui triomphe. Le diable est dans la confusion et tous ses anges sont plongés dans le deuil; la joie règne dans les cieux et les anges fidèles, qui se plaisent dans la possession et le spectacle de la paix, tressaillent d'allégresse. Cette œuvre est un objet d'admiration pour les vertus célestes elles-mêmes; car la source inépuisable en est dans le ciel, et c'est de là que nous vient cette douce rosée qui rafraîchit la terre.

Aussi, quand la terre est le théâtre de la paix, cette paix a sa gloire la plus brillante dans le ciel et son retentissement le plus magnifique; car les anges chantent: « Gloire à Dieu dans les hauteurs célestes, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté. » *Luc.*, II, 14. Voyez l'heureux échange qui se fait entre les habitants du ciel et ceux de la terre! Les anges là-haut annoncent la paix au monde, et les saints ici-bas louent le Christ, qui est notre paix et qui réside désormais dans les cieux; ils forment des chœurs sacrés en s'écriant: « Hosanna, gloire au plus haut des cieux. » Disons donc, nous aussi: « Gloire à Dieu dans les hauteurs célestes, » *Matth.*, XXI, 9, à Dieu qui a humilié le diable et exalté son Christ; gloire à Dieu qui chasse la discorde et consolide l'union. Je vous signale les artifices du diable, artifices qui ne vous sont pas inconnus: Satan a vu la fermeté de la foi, la stabilité de la vertu protégée par la vraie doctrine, il a vu les fruits abondants des bonnes œuvres: c'est pour cela que sa fureur est allée jusqu'à la démence, qu'il est venu, plein de rage, pour rompre l'amitié, déraciner la charité, semer les dissensions. Mais que la paix du Seigneur soit toujours avec nous, en Jésus-Christ, notre divin Maître, à qui la gloire appartient, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles.

Amen.



HOMÉLIE

PRONONCÉE

PAR JEAN AVANT SON DÉPART POUR L'EXIL

AVANT-PROPOS

Dans la dernière édition publiée par Morel, ce discours se trouve à la fin du tome quatrième; il est tiré de la vie de saint Jean Chrysostome écrite par George d'Alexandrie. La première moitié n'est pas indigne du grand orateur, et la plupart des savants la regardent comme authentique. A mon avis il n'y a rien là qui puisse faire supposer le contraire. Quant à la seconde partie, elle est tellement remplie de fautes, tellement obscure et embrouillée, qu'on peut à peine la comprendre et que souvent on ne la comprend pas du tout; nous ne pensons donc pas devoir l'attribuer à Chrysostome. Elle dépare même la première partie, tant le style en est différent. S'il existe quelque rapport dans les quelques idées compréhensibles qui s'y trouvent, avec l'ordre des événements, c'est bien le moins qu'on pouvait attendre de la main la plus inhabile; mais ce rapport est établi d'une manière si confuse et si grossière que le plus ancien des éditeurs l'a supprimée. Nous imiterons son exemple.

HOMÉLIE

Avant le départ de Jean pour l'exil.

1. Les flots s'amoncellent, la tempête devient de plus en plus furieuse; mais nous ne craignons pas d'être submergés : nous sommes appuyés sur la pierre. Que la mer se déchaîne avec fracas, elle ne brisera pas cette pierre; que les vagues s'élèvent, elles ne pourront pas engloutir le vaisseau de Jésus. Que craindrions-nous, je vous le demande? La mort? « Je n'ai pas d'autre vie que le Christ, et mourir m'est un gain. » *Philip.*, I, 21. L'exil, je vous le demande encore? « La terre est au Seigneur, et toute son étendue. » *Psalm.* XXIII, 1. La confiscation de nos biens? « Nous n'avons rien apporté dans ce monde, et bien certainement nous ne pourrons en rien emporter. » I *Tim.*, VI, 7. Les menaces du monde, je les foule aux pieds; ses promesses, j'en ris. Je ne crains pas la pauvreté, je ne désire pas les richesses; la mort ne me fait pas trembler, je ne désire pas de vivre, à moins que ce ne soit pour votre avancement dans le bien. Voilà pourquoi je mets sous vos yeux les choses présentes, en exhortant à la confiance votre charité. Nul ne pourra nous séparer; ce que Dieu a uni, l'homme ne saurait le désunir. Il a été dit de l'homme et de la femme : « Aussi l'homme quittera-t-il son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et ils seront deux dans la même chair. Or, ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas. » *Genes.*, II, 24; *Matth.*, XIX, 5-6. Si vous ne pou-

vez pas rompre le lien conjugal, combien moins pourrez-vous rompre le faisceau de l'Eglise?

Mais vous lui faites la guerre, quoique vous soyez incapable de nuire à celui que vous poursuivez de votre fureur; vous ne ferez qu'augmenter ma gloire, tout en brisant votre force dans le choc: « Il vous est dur, en effet, de regimber contre l'aiguillon. » *Act.*, IX, 5. Vous n'en émousserez pas les pointes, vous ensanglanterez seulement vos pieds; les ondes furieuses ne détruisent pas le roc, elles-mêmes se réduisent en écume. Rien n'est fort comme l'Eglise; ô homme, cesse de l'attaquer, si tu ne veux y laisser toutes tes forces; ne fais pas la guerre contre le ciel. Quand tu la fais à l'homme, tu peux être ou vainqueur ou vaincu; mais en attaquant l'Eglise, il est impossible que tu sois vainqueur, par la raison que la divine puissance s'élève au-dessus de tout. « Est-ce que nous voulons rivaliser avec Dieu? Est-ce que nous nous croyons plus forts que lui? » I *Corinth.*, X, 22. C'est Dieu qui a fait l'Eglise et qui l'a consolidée: qui pourra l'ébranler? Ignorez-vous donc quelle est la puissance de Dieu? « Il regarde la terre, et il la fait trembler. » *Psalm.* CIII, 32. Il dit un mot, et ce qui était ébranlé redevient stable. S'il a raffermi la cité chancelante, à plus forte raison lui sera-t-il aisé de maintenir la stabilité de son Eglise. Je dis plus, l'Eglise est plus forte que le ciel. « Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas. » *Matth.*, XXIV, 35. Quelles paroles? Celles-ci, par exemple: « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » *Matth.*, XVI, 18.

L'enfer n'a jamais su et ne saura jamais prévaloir contre l'Eglise.

2. Si vous ne croyez pas aux discours, croyez du moins aux faits. Que de tyrans ont voulu renverser l'Eglise! que de tortures employées pour cela: les chevalets, les fournaises, la dent des bêtes, les glaives acérés! Et tout a été inutile. Où sont maintenant ces ennemis? ils sont plongés dans l'abîme du silence et de l'oubli. Qu'en est-il de l'Eglise? Elle répand un plus vif éclat que le soleil. Tout est fini pour ses adversaires, tout en elle est immortel. Si les fidèles n'ont pas été vaincus lorsqu'ils étaient en petit nombre, comment parviendrez-vous à les vaincre après que la religion a rempli l'univers? « Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas. » Au reste, il est aisé d'en voir la raison: L'Eglise est plus chère à Dieu que le ciel lui-même. Ce n'est pas au ciel, c'est à l'Eglise qu'il a emprunté le corps dont il s'est revêtu. Le ciel est pour l'Eglise, et non l'Eglise pour le ciel. Ne vous étonnez pas trop de ce que je vous dis; faites-moi la grâce de me croire sans hésiter. Ne voyez-vous pas que Pierre, quand il marchait sur les eaux, fut sur le point, pour un léger mouvement de doute, d'être submergé? Ce n'est pas le mobile élément qui lui fit courir ce danger, mais la défaillance de sa foi. Est-ce donc le jugement des hommes qui nous a mis à ce poste? Est-ce l'homme qui nous a conduit ici, pour qu'il appartienne à l'homme de nous en chasser? Si je dis cela, ce n'est nullement par orgueil, à Dieu ne plaise, ni par arrogance, croyez-moi; je veux uniquement raffermir ce qu'il y a de fluctuant en vous. Comme la ville avait retrouvé le calme, le diable s'est efforcé d'ébranler l'Eglise. Esprit pervers, ô le plus pervers des êtres, tu n'as pu renverser l'édifice extérieur, et tu crois faire chanceler la colonne spirituelle! L'Eglise consiste-t-elle donc dans ces murs qui nous entourent? Non; l'Eglise consiste dans l'assemblée des fidèles. Voilà quelles sont les colonnes du temple, consolidées, non par des ligatures de fer, mais par les indestructibles liens de la foi.

Je ne veux pas dire qu'une telle multitude surpasse la véhémence du feu; n'y aurait-il là qu'un homme, tu n'en viendrais pas à bout. Ne te souviens-tu pas des blessures que t'ont infligées les martyrs? Souvent on vit descendre dans la lice une jeune fille, une tendre vierge; elle paraissait plus molle que la cire, et elle surpassa la solidité de la pierre. Tu déchirais ses flancs, mais sans pouvoir lui arracher sa foi; la chair était détruite, la vertu ne succombait pas; le corps était consumé, l'âme était triomphante; le composé matériel se dissolvait, la piété s'élevait sur ces ruines. Quoi! tu n'as pu triompher d'une femme, et tu comptes l'emporter sur un peuple si nombreux? N'as-tu pas entendu cette parole tomber de la bouche du Seigneur:

« Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là au milieu d'eux? » *Matth.*, XVIII, 20. Et lorsque tout un peuple uni par les liens de la charité se trouve ici rassemblé, le Seigneur n'y serait-il pas? Il m'a donné des gages : est-ce que je m'appuierais sur mes propres forces? Son écrit est dans ma main : voilà ma force, voilà ma sécurité, je suis dans un port tranquille. Que tout l'univers s'ébranle, je tiens cet écrit, je le relis : c'est mon rempart, c'est ma défense. Quelle en est la teneur? « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » *Ibid.*, XXVIII, 20. Le Christ est avec moi, qui craindrai-je? Que les ondes viennent m'assaillir, que la mer se déchaîne et la colère des grands : tout cela ne m'est pas plus redoutable qu'une toile d'araignée. Si mon amour pour vous ne m'enchaînait à cette place, aujourd'hui même je ne refuserais pas de partir; car je ne cesse de dire : « Seigneur, que votre volonté se fasse. » *Ibid.*, VI, 10. Je ne m'enquiers pas de ce que veut cet homme ou cet autre; il me suffit de savoir ce que vous voulez. Telle est la tour qui m'abrite, la pierre inébranlable qui me sert de base, l'inébranlable bâton qui me sert d'appui. Que la volonté de Dieu s'accomplisse : s'il veut que je reste ici, je lui rends grâces; s'il m'appelle ailleurs, je le bénis encore.

3. Que personne n'ait le pouvoir de vous troubler; appliquez-vous à la prière. Le diable n'aspire qu'à refroidir votre zèle et votre piété. Vains efforts, tentative impuissante : je vous retrouve plus zélés et plus fervents. Demain je viendrai avec vous assister aux prières publiques. Je suis partout où vous êtes, vous êtes partout où je suis, nous ne formons qu'un corps, et le corps ne peut pas plus se passer de la tête que la tête du corps. Serions-nous séparés par la distance, nous serons unis par la charité; la mort elle-même ne sera pas capable de briser cette union. Le corps meurt, mais l'âme survit, et mon âme se souviendra de mon peuple. Vous êtes tous les membres de ma famille; comment pourrai-je vous oublier? Oui, vous m'êtes unis par des liens sacrés, vous êtes ma vie, vous êtes ma gloire. Si vous progressez dans le bien, c'est mon honneur; et mon existence est un trésor commun qui vous appartient. Je suis prêt à la donner mille fois pour vous, et je ne prétends pas vous faire une faveur, mais payer simplement une dette. En effet, « le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. » *Joan.*, X, 11. Pour elles il se laisserait mille fois égorger, il donnerait mille têtes. Une telle mort est pour moi le gage de l'immortalité; je puise dans de telles embûches une sécurité nouvelle. Suis-je donc ainsi traqué à cause de mes richesses, pour que j'en sois désolé; ou bien à cause de mes crimes, pour que j'en sois abattu? Non, je souffre tout cela par amour pour vous; car je ne néglige rien pour vous mettre à l'abri du danger, pour que personne ne s'introduise dans la bergerie, pour que le troupeau soit intact. Le motif même du combat me suffit pour couronne. Que ne souffrirais-je pas pour vous? C'est ici ma patrie et ma famille, vous êtes mes frères et mes enfants, nous formons un seul corps, vous êtes ma lumière, une lumière plus douce même que celle du soleil. Est-ce que ses rayons ont sur moi l'influence de votre charité? Les rayons du soleil ne me sont utiles que pour la vie présente; votre charité me tresse une couronne pour le siècle à venir.

Je vous dis ces choses à l'oreille; et qui pourrait concevoir une plus bienveillante attention que la vôtre? Vous avez veillé pendant un si grand nombre de jours, et rien n'a pu vous ébranler, ni la longueur du temps, ni les terreurs, ni les menaces : vous avez généreusement triomphé de tout. C'est trop peu dire : vous avez réalisé mon vœu le plus constant en vous montrant supérieurs à tous les biens temporels, en disant adieu à toutes les choses de la terre; vous vous êtes débarrassés de toutes les choses du corps, pour marcher à l'envi vers les hauteurs de la philosophie divine. Encore une fois, voilà ma couronne, voilà ma consolation, voilà ma force, voilà ma vie, voilà le gage de mon immortalité.

HOMÉLIES

PRONONCÉES

PAR JEAN APRÈS SON RETOUR DE L'EXIL

AVANT-PROPOS

La haine et les intrigues de Théophile d'Alexandrie avaient réussi à faire prononcer la déposition de Chrysostome par ce synode si tristement fameux du Chêne; le peuple était dans l'agitation et n'entendait pas se laisser ravir son maître et son pasteur; mais celui-ci, pour éviter des malheurs plus grands encore, se laissa emmener en secret trois jours après sa condamnation. Il fut relégué à Prénète dans la Bythinie. L'indignation du peuple allait toujours croissant; il assiégeait en quelque sorte le palais impérial, demandant à grands cris qu'on lui rendît son évêque. Un tremblement de terre sembla faire cause commune avec lui. L'impératrice, doublement effrayée, fit rappeler Chrysostome. Etant rentré dans son Eglise, « il pornonça, dit Sozomène (VIII, 18), un discours de circonstance, dans lequel, par une heureuse comparaison tirée des Livres saints, il représente Théophile d'Alexandrie comme un ravisseur à l'égard de l'Eglise de Constantinople, semblable à ce roi d'Egypte qui voulut jadis enlever la femme du patriarche Abraham. » Ces mots indiquent évidemment la seconde allocution de Chysostome après son retour, puisqu'elle commence par cette comparaison; et Sozomène se trompe en disant que c'est la première. Celle-ci, beaucoup plus courte, fut prononcée le jour même de son arrivée, tandis que celle-là ne le fut que le lendemain.

Tout le monde est d'accord sur l'authenticité de ces deux homélies. Une assez grande difficulté s'élève néanmoins par rapport à la seconde. L'orateur y fait mention du sang versé dans l'église, et dont le baptistère fut inondé par les soldats envoyés pour disperser le peuple. Ce fait n'est signalé par les historiens qu'à l'occasion du second exil de Chrysostome, exil qui eut lieu en 404. Comment se peut-il donc que le saint évêque en parle en 403, époque de son premier exil et de son retour? Tillemont répond à cela que les mêmes violences ont pu certainement se produire dans les deux exils; et cette hypothèse est assez plausible pour qu'on ne soit pas obligé d'admettre que la phrase dont il s'agit ait été introduite après coup dans le discours par une main étrangère. Cette question devra reparaître et nous aurons à la discuter sérieusement dans l'*Histoire de saint Jean Chrysostome*, histoire dont nous réunissons avec soin les matériaux.

PREMIÈRE HOMÉLIE

Après le retour du premier exil.

1. Que dire et par où commencer. Béni soit Dieu! C'est la parole que je prononçais à mon départ, c'est celle qui me revient maintenant à la bouche; mais je n'ai cessé de la répéter sur la terre étrangère. Vous vous souvenez que je vous citais l'exemple de Job et que je m'écriais avec lui : « Béni soit le nom du Seigneur dans tous les siècles! » *Job*, I, 21. Voilà le gage que je vous ai laissé, et voilà mon hymne de reconnaissance : « Béni soit le nom du Seigneur dans tous les siècles! » Les événements ont changé, le cri de l'âme glorifiant Dieu demeure toujours le même. Je rendais grâces quand on m'exilait, en revenant je rends grâces encore. Oui, les événements sont bien différents; mais l'hiver et l'été ont un même but, et ce but est la fécondité de la terre. Béni soit Dieu qui a permis mon éloignement; béni soit Dieu qui me rappelle au milieu de vous; béni soit Dieu qui a déchaîné la tempête; béni soit Dieu qui l'a dissipée et qui nous redonne la sérénité! Si je parle de la sorte, c'est pour vous apprendre à bénir sans cesse le Seigneur. Etes-vous heureux, bénissez-le, et vous resterez en possession de votre bonheur. Etes-vous dans l'infortune, bénissez-le, et votre infortune cessera. Au sein de la prospérité, Job lui rendait grâces; mais il ne le louait pas moins quand il fut tombé dans l'indigence. Il n'avait pas été cupide, il ne fut pas blasphémateur : tout était changé, excepté son âme; le calme n'avait pas altéré la vigueur du généreux pilote; la tempête n'en triompha pas. Béni donc soit Dieu, et lorsque je suis séparé de vous et lorsque je vous retrouve. C'est sa providence qui dispose de tout. Du reste, on a pu m'éloigner de vous par le corps, mais par l'âme jamais.

Voyez les magnifiques résultats des embûches qui ont été dressées par nos ennemis : elles ont ranimé le zèle, enflammé les affections, elles m'ont procuré des amis sans nombre; auparavant, je n'étais aimé que des miens, aujourd'hui je recueille les sympathies des Juifs eux-mêmes. Mes ennemis ont cru m'arracher à ma famille spirituelle, et voilà qu'ils m'ont attaché les étrangers. Nous ne leur en devons certes aucune reconnaissance, la reconnaissance n'est due qu'à Dieu, qui a fait servir leur méchanceté même à notre gloire. Les Juifs aussi crucifièrent Notre-Seigneur, et le monde fut sauvé par ce sacrifice; mais ce n'est pas aux Juifs, c'est au Crucifié que je rends grâces. Qu'ils ouvrent donc les yeux à la lumière divine, qu'ils voient la paix et l'honneur que nous ont procurés leurs embûches. Avant tous ces événements, l'église seule était remplie; maintenant l'agora se transforme en église. De là jusqu'ici ce n'est qu'une tête. Personne n'imposait silence à votre assemblée, tous observaient un profond silence, tous étaient plongés dans la componction. Les uns chantaient des psaumes, les autres les encourageaient. C'est jour de cirque, et le cirque est désert; la cité tout entière afflue comme par torrents vers l'église. Tel est l'aspect de cette multitude, et sa voix, semblable à celle des grandes eaux, va frapper la voûte céleste, témoignage éclatant de l'amour des enfants pour leur père. Vos prières m'entourent d'une plus vive splendeur que ne le ferait un diadème. Les hommes rivalisent avec les femmes : « Dans le Christ Jésus, aucune distinction des sexes. » *Galat.*, III, 28. Comment raconterai-je les puissances du Seigneur? Vous voyez maintenant à quel point est vrai ce que je vous dis sans cesse : Quand on supporte généreusement les tentations, on en retire un grand fruit.

2. C'est pour cela que je vous ai convoqués dans le temple des apôtres; exilé, nous venons auprès de ceux qui furent exilés. Nous avons été circonvenu par les embûches, ils en furent les victimes. Nous venons auprès de Timothée, ce nouveau Paul. Nous venons auprès des corps saints, qui portèrent les stigmates du Christ. Ne redoutez jamais les épreuves, si vous avez un cœur généreux; c'est ainsi que tous les saints ont été couronnés. De grandes tribulations au dehors, une tranquillité beaucoup plus grande au dedans. Puissiez-vous n'être pas épargnés par les épreuves! Le pasteur se réjouit des tra- Ce discours fut prononcé dans l'église des apôtres.

vaux qu'il supporte pour ses brebis. Comment parler? Où jeter la divine semence? Je ne vois pas de place libre. Où porter mon travail? La vigne ne laisse pas de lacune. Où bâtir? Le temple est achevé; la nef est pleine, mes filets se rompent à cause de la multitude des poissons. Qu'ai-je donc à faire? Ce n'est pas le moment de travailler; et, si je vous exhorte, ce n'est pas que vous ayez besoin d'exhortations, c'est pour vous témoigner le profond amour que je vous porte. Partout mûrissent les épis. Que de brebis sous mes yeux, et pas un loup; quelle moisson, et pas d'épines; quelle vigne florissante, et pas de renard. Ces pernicieuses bêtes ont été submergées, les loups ont disparu. Qui les a mis en fuite? Ce n'est pas le pasteur, ce n'est pas moi; c'est vous, les brebis.

Eloge des fidèles de l'église de Constantinople.

O générosité de mon troupeau! En l'absence de son pasteur, il a mis les loups en fuite. O beauté, ou plutôt ô chasteté de l'épouse! En l'absence de l'époux, elle a tenu les corrupteurs à distance. C'est ainsi qu'à brillé sa véritable beauté, c'est ainsi qu'a brillé sa sagesse. Comment as-tu chassé les adultères? Sans doute parce que tu aimais ton époux? Comment encore? Par la grandeur de ta chasteté. — Je n'ai pas pris les armes, je n'ai saisi ni la lance ni le bouclier; je n'ai fait que leur montrer ma beauté, et leurs yeux n'ont pu en soutenir l'éclat. — Où sont-ils maintenant? Dans la confusion. Où sommes-nous? Dans l'allégresse. Les empereurs sont avec nous; avec nous sont les hommes revêtus de la puissance. Que dirai-je de plus? Et que puis-je ajouter? « Que le Seigneur répande sa bénédiction sur vous et sur vos enfants; » *Psalm.* CXIII, 14; que le sein de sa charité s'ouvre à votre confiance. J'arrête là cette allocution, en rendant de nouveau, pour toute chose, grâces à la bonté de Dieu, à qui gloire soit dans tous les siècles. Amen.

SECONDE HOMÉLIE

Après le retour du premier exil.

1. Lorsque Sara, la femme d'Abraham, eût été enlevée par Pharaon; lorsque cette femme si belle et si gracieuse fut tombée au pouvoir de l'impudique et barbare égyptien, dont les yeux éblouis avaient excité les pensées perverses, Dieu ne fit pas éclater son courroux à l'instant même; et cela, pour nous bien montrer et le courage du juste, et la chasteté de la femme, et la passion du tyran, et la bonté même de Dieu: le courage du juste, par les sentiments généreux qu'il témoigna dans son malheur; la chasteté de la femme, qui sut imposer le respect à ces barbares dont elle était la captive; les passions indomptées du tyran, que n'arrêtaient pas les barrières du mariage; la bonté de Dieu, qui donne la couronne au juste quand les hommes pensent que tout est désespéré. Voilà ce qui s'accomplit jadis par rapport à Abraham, et cela s'est aujourd'hui renouvelé dans l'Eglise. Encore ici un égyptien, semblable à cet autre égyptien : celui-ci avait des satellites, et celui-là des protecteurs. L'un ravissait une femme et l'autre une Eglise; le premier ne garda sa captive qu'une nuit, le second ne l'a gardée qu'un jour. On ne peut pas même dire qu'il ait été maître un jour entier; il ne l'a été que le temps nécessaire pour manifester la vertu de l'épouse, cette vertu qu'elle a su conserver intacte contre les audacieuses entreprises de l'envahisseur, bien que tout fût préparé pour le crime, que l'infâme contrat fût disposé d'avance et que plusieurs membres de la famille l'eussent souscrit. La machination était admirablement ourdie; mais elle n'a pas eu son effet. Elle a seulement mis a découvert la perversité de cet homme et l'amour de Dieu pour nous.

Mais le barbare des anciens temps reconnut sa faute et la confessa, puisqu'il dit à Abraham : « Pourquoi as-tu agi de la sorte? Pourquoi disais-tu qu'elle était ta sœur? Peu s'en est fallu que je me sois rendu coupable. » *Genes.*, XII,

18-19. Celui de nos jours reste en lutte après avoir prévariqué. Homme déplorable, malheureux, « tu as péché, arrête-toi. » *Ibid.*, IV, 7. N'entasse pas faute sur faute. Sara revint enrichie des trésors de l'Egypte : notre Eglise nous est revenue comblée de richesses spirituelles, ornée d'une plus parfaite modestie. Voyez la frénésie du barbare. Non content d'avoir chassé le pasteur, tu as donc ravagé le troupeau? Ne pouvais-tu te borner à jeter dehors le pilote? Pourquoi briser encore le gouvernail? Après avoir expulsé le viticulteur, devais-tu donc arracher la vigne? Pourquoi dévaster ainsi des monastères? Devais-tu marcher sur les traces des barbares?

2. Il a fait tout cela, pour qu'il apprît qu'ici se trouve un véritable troupeau du Christ. En l'absence du pasteur, ce troupeau demeurait réuni, et la parole de l'Apôtre s'accomplissait : « Ce n'est pas en ma présence seulement, c'est encore en mon absence que vous avez opéré l'œuvre de votre salut avec crainte et tremblement. » *Philipp.*, II, 12. Ils en étaient d'abord réduits à des menaces, parce qu'ils craignaient votre mâle vertu, la force de votre charité, l'amour que vous avez pour moi. — Nous n'osons rien entreprendre dans la ville, disaient-ils; mais qu'il nous soit donné de le surprendre au dehors. — Oui, prenez-moi hors de la ville, et vous connaîtrez l'affection de l'Eglise pour son pasteur, et vous éprouverez la générosité de mes enfants, la valeur de mes soldats, la trempe de leurs armes, vous verrez la splendeur de notre diadème, l'abondance de nos trésors, la puissance de nos affections, leur inébranlable énergie, la sainte liberté des fidèles, l'éclat de leur victoire, la honte de votre défaite. Spectacle inouï, spectacle admirable! Le pasteur est absent, et le troupeau tressaille d'allégresse; le général est éloigné, et les soldats veillent sous les armes. Non-seulement l'église est entourée de défenseurs, mais la ville entière devient une église. Ses rues, ses places, son atmosphère sont sanctifiées; les hérétiques se convertissent; les juifs reviennent à de meilleurs sentiments; des prêtres font entendre des anathèmes, tandis que les enfants d'Israël rendent gloire à Dieu, accourent vers nous. C'est ce qu'on vit à l'époque du Christ : Caïphe le condamnait à la croix, et le larron le confessait. Chose étrange, chose inexplicable! Les prêtres le condamnaient à mort, et les mages l'adoraient. Que cela n'étonne donc pas l'Eglise. Si de telles épreuves ne nous étaient pas arrivées, nos vraies richesses seraient restées dans l'ombre; elles existaient sans doute, mais elles n'auraient pas éclaté. Job aussi était juste avant l'épreuve; mais sa justice n'aurait pas été connue, si les plaies et les vers ne l'avaient manifestée : ainsi en eût-il été de votre justice, si des embûches ne vous avaient pas été tendues. Dieu s'excuse en quelque sorte auprès de Job et lui dit : « Penses-tu que ma réponse ait eu d'autre objet que de faire briller ta justice? » *Job*, XL, 8. Ces hommes donc vous ont tendu des piéges, ils vous ont fait la guerre, et ils ont été vaincus. Comment vous ont-ils fait la guerre? Avec des instruments matériels. Comment ont-ils été vaincus? Par la prière. « Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui l'autre. » *Matth.*, V, 39. Et toi, ces armes matérielles, tu les diriges contre l'Eglise et tu viens l'assiéger; où régne la paix pour tous, tu soulèves la guerre. Malheureux, insensé, tu n'as donc aucun respect pour le lieu, pour la dignité du sacerdoce, pour la majesté du pouvoir! Les fonts sacrés ont été remplis de sang : où les péchés sont remis, le sang a coulé. Dans quelle guerre un tel fait s'est-il produit? Quand l'empereur entre ici, il dépose son bouclier et son diadème : tu es entré portant un bâton à la main. Il laisse à la porte les insignes de la puissance : tu franchis l'enceinte sacrée avec les instruments de la révolte. Crois-tu donc avoir apporté quelque atteinte à mon épouse? Elle reste avec toute la splendeur de sa beauté.

Les afflictions font ressortir notre justice.

3. Voilà le sujet de ma joie. Ce n'est pas seulement de votre victoire que je me réjouis : si j'avais été présent, une part de votre gloire me serait revenue; mais, comme j'étais éloigné, sur vous seuls rejaillit tout l'éclat du trophée. Je me trompe cependant, c'est précisément là ma gloire, c'est ainsi que je revendique ma part du triomphe; car enfin c'est moi qui vous ai formés à déployer une semblable générosité en l'absence même de votre père. Tels que de vaillants athlètes, qui



savent montrer leur vigueur sans avoir besoin de la présence de leur maître, vous avez montré la noble fermeté de votre foi, la trempe généreuse de vos âmes, sans que votre instituteur fût là pour vous encourager. Et à quoi bon les paroles? Les prières elles-mêmes élèvent la voix et les murs ont un langage. Allez au palais impérial, et vous entendrez aussitôt : Peuple de Constantinople, portez-vous au rivage, au désert, sur les montagnes, dans chaque maison; partout vous trouverez écrit votre éloge. Par quels moyens avez-vous remporté la victoire? Ce n'est pas avec l'or, c'est avec la foi. O peuple, qui sais aimer ton instituteur! O peuple qui sais aimer ton père! O cité splendide, non par tes colonnes et tes lambris dorés, mais par tes vertus! De quelles embûches n'as-tu pas triomphé par tes prières? Il le fallait bien; car tes prières étaient incessantes et tes larmes intarissables. Les ennemis étaient armés de traits, tu n'avais que tes larmes; chez eux la fureur, chez toi la mansuétude : qu'ils fassent ce qu'ils voudront; vous, priez. Mais, où sont-ils maintenant ceux qui vous faisaient opposition? Avons-nous brandi les armes, bandé les arcs, lancé les traits? Nous avons prié, et voilà qu'ils ont pris la fuite : ils ont disparu comme les fils de l'araignée; vous êtes restés immobiles comme un roc.

Bonheur des fidèles au retour de saint Jean Chrysostome.

Mon bonheur, c'est à vous que je le dois. Je savais bien d'avance quels trésors étaient en mon pouvoir; et maintenant encore, je les admire. J'étais éloigné, et la ville est sortie de son enceinte. Pour un homme seul, la mer s'est peuplée comme une ville. Les femmes, les hommes, les plus jeunes enfants, les mères elles-mêmes, portant leurs nourrissons dans leurs bras, n'ont pas craint de s'aventurer sur les flots, ne songeant pas même au danger. Le serviteur ne redoutait pas son maître; le sexe faible avait oublié sa faiblesse. L'agora n'était plus qu'une église; tout était en mouvement par rapport à nous. A qui n'avez-vous pas donné l'exemple? Vous avez emporté l'impératrice même dans vos chœurs; car je ne tairai pas le zèle qu'elle a montré. Je ne parle pas ainsi par adulation; je proclame sa piété, je ne veux pas encore une fois garder le silence sur son zèle. Elle n'a pas revêtu les insignes guerriers, la vertu seule était sa force. Naguère on m'entraînait loin de vous, et vous savez de quelle manière. Il faut rappeler ces tristes événements, pour mieux apprécier la félicité présente. Sachez donc comment je fus exilé; sachez comment je rentre. « Ceux qui sèment dans les larmes, moissonneront dans la joie. Ils s'en allaient en pleurant, répandant la semence; mais ils reviendront avec des transports d'allégresse, portant les gerbes dans leurs mains. » *Psalm.* CXXV, 5-6. Ces paroles sont devenues des faits. Vous avez reçu dans la joie de la reconnaissance celui que vous aviez accompagné de vos gémissements. Il n'a pas fallu beaucoup de temps pour amener cette heureuse solution; un seul jour a suffi. Le retard était pour vous; mais Dieu avait tout résolu dès le principe.

4. Ma parole vous semblera paradoxale. J'étais seul en traversant la mer, et j'emportais avec moi mon Eglise; car la charité n'est pas renfermée dans d'étroites limites, le vaisseau n'était pas trop petit : « Vous n'êtes pas à l'étroit dans mon cœur. » II *Corinth.*, VI, 12. Ma sollicitude pour vous demeurait la même; séparé par le corps, je vous étais uni par l'âme. A mon départ, je priais Dieu, lui recommandant ma chère Eglise. Assis à l'écart, je m'occupais sans cesse de vous, tandis que je consentais à cette séparation douloureuse. Aussitôt, dans l'agitation de la nuit, cette religieuse princesse m'écrivait une lettre, dont voici les expressions, qu'il importe de vous faire connaître. « Que votre sainteté ne pense pas que j'ai connu ce qui s'est passé. Je suis innocente de votre sang; des hommes pervers et corrompus ont ourdi ces machinations. Dieu est témoin de mes larmes, ce Dieu même que je sers. » Quelles libations a-t-elle faites? Ses larmes ont été ses libations. « Ce Dieu que je sers. » Ne dirait-on pas une prêtresse, mais une prêtresse qui s'est elle-même donné le caractère sacré? Elle offre à Dieu ses larmes, sa confession et son repentir, non pour elle-même, mais pour l'Eglise, pour son peuple dispersé. Elle n'oubliait pas, elle ne pouvait pas oublier ses enfants et leur baptême. « Je me souviens que mes enfants ont été baptisés de vos mains. »

Telle était la conduite de l'impératrice; mais aucun des prêtres révoltés ne savait le lieu qui me servait d'asile; la haine les aveuglait. Pour elle, chose vraiment admirable à dire, craignant pour moi comme pour un fils, elle allait cherchant de toute part, non par elle-même, mais par les soldats qu'elle avait envoyés. Elle ne négligeait aucune démarche pour éviter une surprise, un malheur; elle voulait à tout prix retrouver les traces du fugitif. — Je n'avais pas d'autre but, dit-elle, voilà ce que j'ai fait pour ce qui me concerne; je m'efforçais uniquement de déjouer les projets des ennemis.

En effet, ils se répandaient de tout côté, lançant partout leurs filets, pour ressaisir leur proie et la ramener sous leurs mains. Elle implorait le secours de l'empereur, elle se jetait à ses pieds, afin d'obtenir qu'il prît part aux recherches dont j'étais l'objet. Comme Abraham redemandait Sara, elle redemandait un homme. — Nous avons perdu notre pontife, s'écriait-elle, hâtons-nous de le rappeler. Plus d'espoir pour nous de conserver la couronne, s'il ne revient pas au milieu de nous. Je ne veux plus avoir rien de commun avec les auteurs de ce crime. — Et ses larmes ne cessaient de couler avec ses prières; elle n'oubliait aucun moyen pour atteindre son but. Vous savez vous-mêmes avec quelle bienveillance elle nous a reçu, avec quel amour et quelle tendresse, comme elle vous affirmait qu'elle avait partagé votre sollicitude. Aucune de ses paroles n'a échappé à votre reconnaissance, et c'est pour cela que vous avez accueilli la mère de l'Eglise, la providence des monastères, la protectrice des saints, le soutien des pauvres. Son éloge est la gloire de Dieu, la couronne de l'Eglise. Dirai-je l'ardeur de son amour? Dirai-je son affectueux respect pour moi? Hier, bien avant dans la nuit, elle m'envoyait des messagers chargés de cette mission : Dites-lui que ma prière est exaucée, que mes vœux sont remplis, que je reçois une couronne supérieure au diadème impérial; j'ai retrouvé le pontife, j'ai redonné la tête au corps, le pilote au navire, le pasteur au troupeau, l'époux à la chambre nuptiale.

5. Et les adultères ont été couverts de confusion. Que je vive ou que je meure, peu m'importe désormais. Voyez-vous les magnifiques résultats? Que puis-je faire pour payer dignement de retour votre charité? Dignement, je ne le puis; mais ce qui est en mon pouvoir, je vous le donne. Je vous aime à tel point que je suis prêt à donner mon sang pour votre salut. Personne n'a de tels enfants, un tel troupeau, une terre aussi féconde. Cette terre, je n'ai pas besoin de la cultiver; pendant que je repose, elle se couronne d'épis. Ce troupeau ne me cause aucun labeur; les brebis triomphent des loups pendant mon sommeil. Quel nom vous donnerai-je? Celui de brebis ou de pasteurs, de matelots ou de pilotes, de soldats ou de généraux? Tous ces noms seraient vrais dans ma bouche. Quand je vois le bon ordre qui règne parmi vous, je vous appelle brebis; quand je considère votre prévoyance, je vous déclare pasteurs; à la vue de votre prudence et de votre habileté, je vous déclare pilotes; votre courage et votre constance me font reconnaître en vous tous des soldats et des généraux. O merveilleux travail! O sagesse d'un peuple! Vous avez chassé les loups; mais vous ne vous êtes pas endormis dans une téméraire sécurité. Les nautonniers embarqués avec vous, se sont retournés contre vous, portant la guerre dans le navire. Criez qu'on jette dehors ces ministres infidèles et qu'on en appelle d'autres dans l'Eglise. Mais est-il besoin de crier? Ils sont partis, ils ont disparu, ils ont pris la fuite sans que personne les poursuivît. Ce qui les aiguillonnait, ce n'était pas la voix de l'homme, mais bien celle de leur conscience. « Si mon ennemi m'eût adressé des reproches, j'aurais pu le supporter. » *Psalm.* XLIV, 13. Oui, ceux qui étaient avec nous se sont tournés contre nous; embarqués dans le même navire, ils ont voulu le faire sombrer. J'ai admiré votre patience. Et si je dis cela, ce n'est certes pas pour vous pousser à la sédition. Eux seuls ont été séditieux, vous n'avez été que zélés. Vous n'avez pas demandé qu'on les exterminât; vous avez seulement détourné les coups qui menaçaient votre tête, les nouveaux dangers qui menaçaient l'Eglise. Votre courage avait pour

objet d'empêcher la tempête; leur obstination ne voulait que soulever les flots. Et j'apprécie les choses, non d'après l'événement, mais d'après leurs désirs.

O homme qui montes à l'autel, qui portes sur toi la charge d'un si grand peuple, en excitant ainsi ces déplorables orages, alors que ton devoir serait de les arrêter, tu tournes l'épée contre toi-même, tu massacres tes propres enfants, sinon en fait, du moins en pensée. Dieu n'a pas permis que les choses allassent plus loin. Ainsi donc, je vous admire et je vous loue de ce que, lorsque la guerre est terminée et que la paix est revenue, vous travaillez à rendre cette paix stable et définitive. Il faut bien qu'il y ait accord entre le pilote et les matelots; s'ils sont en lutte, le vaisseau périra. Oui, consolidez la paix avec le secours de la grâce divine; pour moi, je vous ferai participer à ma sécurité. Je ne ferai rien en dehors de vous, ni en dehors des volontés de la religieuse impératrice. Elle nous a donné des preuves de sa sollicitude, elle ne néglige rien, elle emploie tous les moyens possibles pour sauvegarder ce qui a été planté, pour que l'Eglise ait une navigation tranquille. J'ai donc loué votre conscience; mais je loue aussi la prévoyance de nos empereurs; ils ne montreraient pas plus de souci pour une guerre, qu'ils n'en ont montré pour nos dissensions; ils n'ont pas pour leur capitale le zèle dont ils sont animés pour l'Eglise. Invoquons Dieu, glorifions cette Eglise elle-même, persévérons dans la prière, et, parce que nos malheurs ont pris fin, ne nous laissons pas aller à la paresse. Encore aujourd'hui, nous devons demander à Dieu la fin de nos douleurs. Rendons-lui grâces; déployons maintenant un zèle égal au courage que nous avons déployé. Bénissons le Seigneur dans toutes les circonstances. A lui gloire et puissance, en même temps qu'au Fils et à l'Esprit, source de vie et de sainteté, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

HOMÉLIE

SUR

LA CHANANÉENNE

AVANT-PROPOS

On a discuté l'authenticité de cette homélie. Savilius, homme érudit et sagace, ne doute pas qu'elle ne soit de saint Jean Chrysostome. Voici ce qu'il dit dans une note : « La copie de ce discours a été tirée par nous de la Bibliothèque Palatine, et nous l'avons corrigée sur deux manuscrits appartenant à celle du duc de Bavière. Il est vrai que plusieurs passages se retrouvent dans la cinquante-deuxième homélie sur saint Matthieu, et qu'elle n'est pas admise par le catalogue d'Augsbourg ; je la tiens cependant pour authentique, bien qu'on y trouve des négligences, assez fréquentes du reste dans les discours prononcés par Jean à Constantinople. » Fronton-le-Duc paraît d'un sentiment opposé ; et voici comment il l'émet, également dans une note : « L'opinion de Savilius a lieu de nous étonner ; car Sixte de Sienne affirme que cette homélie figure dans la collection des œuvres d'Origène, en déclarant toutefois qu'elle est indigne de ce grand génie, et qu'elle doit avoir été, comme beaucoup d'autres, introduite là par une main étrangère. Pour moi, je dois reconnaître qu'elle diffère en bien des points, et surtout par l'étendue, de celle qu'on prétend être la même. J'ai mis la main sur une autre version, dont j'ai rencontré le manuscrit en Lorraine, et que j'ai complétée, soit d'après l'homélie faussement attribuée à Origène, soit d'après un texte grec de l'illustre cardinal Duperron. » C'est là dire d'une manière assez claire que la première homélie, celle donnée par Savilius et par Morel, n'est pas authentique. Tillemont réclame contre ce sentiment, et la regarde comme étant bien réellement de saint Jean Chrysostome.

Quant à la première partie jusqu'au n° 4, le doute ne me semble pas possible : elle porte de tels caractères d'authenticité qu'il suffit de l'examiner avec attention, en dehors de toute idée préconçue et de tout esprit systématique, pour se ranger à l'avis de Tillemont. Il n'est pas difficile de reconnaître là, notamment dans quelques phrases, l'empreinte du grand orateur. Les traits qui se rapportent à son premier exil, à son retour, à l'attitude de ses ennemis dans ces deux circonstances, sont tellement vrais par le sentiment et tellement conformes à l'histoire, qu'on ne saurait les avoir inventés après coup. Il n'est pas surtout permis de les attribuer à ces misérables écrivains grecs qui, dans une époque de décadence, ont parfois altéré les œuvres ou même emprunté le nom du plus éloquent des Pères. La connaissance des événements ne leur était guère plus familière que la tournure et l'éclat de son génie.

Je vais plus loin, et je regarde aussi comme authentique la seconde partie de l'homélie,

sans prétendre néanmoins qu'un œil exercé ne puisse y découvrir quelques traces de l'inintelligence ou de la témérité des copistes. Sans doute plusieurs passages de l'homélie LII sur saint Matthieu reparaissent dans celle-ci ; mais on sait qu'il arrive plus d'une fois à notre saint docteur, comme à la plupart des autres, de revenir sur un enseignement déjà donné et de se faire ainsi des emprunts à lui-même : c'est donc là une preuve en notre faveur plutôt qu'une objection. On remarque encore, à la fin de cette homélie, une citation inexacte d'un texte de la Genèse, le mot *ciel* substitué à celui de *lumière* dans ce verset : « Dieu dit : Que la lumière soit.....; » ce qui n'infirme pas davantage notre sentiment, par la raison que Chrysostome citait souvent l'Ecriture de mémoire, et pouvait dès lors commettre quelques légères erreurs. L'erreur n'existerait pas même dans ce cas, si, dans son esprit, la lumière signifiait le ciel, comme l'a pensé saint Augustin avec d'autres interprètes des premiers siècles. Ajoutons enfin que l'homélie dont il est ici question figure dans presque toutes les éditions antérieures à la nôtre.

HOMÉLIE

Prononcée par Jean après son retour de l'exil.

1. Longue est la tourmente; mais elle n'a pas ralenti votre empressement pour nos assemblées : nombreuses sont les épreuves; mais elles n'ont pas refroidi votre amour. L'Eglise ne cesse pas d'être attaquée et de vaincre, d'être circonvenue d'embûches et d'en triompher. Elle grandit par l'effet et dans la mesure des coups qu'on lui porte; les ondes se brisent à ses pieds, et le roc demeure immobile. La parole doctrinale retentit pendant le jour, les veilles saintes se prolongent bien avant dans la nuit : c'est une sublime émulation entre ces heures diverses; aux réunions succèdent les réunions. La nuit voit l'agora se transformer en église; votre zèle est plus ardent que le feu. Il se manifeste avec tant d'éclat qu'il n'est pas besoin de vous exhorter. Qui ne serait frappé d'étonnement et transporté d'admiration? Nos frères n'étaient pas seuls à se réunir; les étrangers eux-mêmes étaient là. Tel est l'avantage des tribulations : de même que la pluie en tombant féconde la semence, de même la tribulation élève notre âme en la frappant. Dieu l'a dit, l'Eglise est inébranlable : « Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » *Matth.*, XVI, 18. Celui qui la combat s'y brise et la rend plus forte; celui qui s'élève contre elle est renversé, et ne fait qu'ajouter à nos trophées une splendeur nouvelle. Certes la gloire de Job était grande avant l'épreuve; mais elle le fut beaucoup plus après. Il n'était pas aussi beau quand son corps était sain qu'il le fut quand le pus coulait de ses plaies. Ne craignez jamais les tentations, si vous avez quelque générosité dans l'âme. La tribulation ne vous cause aucun mal; elle produit la patience. De même que la fournaise ne nuit pas à l'or, de même la tribulation n'altère pas un cœur généreux. Et que fait la fournaise à l'or? Elle l'épure. Que fait la tribulation à celui qui la supporte? Elle le rend patient; elle l'élève, elle dissipe la torpeur, elle concentre les forces de l'âme, elle rend l'intelligence plus maîtresse d'elle-même.

Les ennemis de saint Jean se sont enfuis à son retour de l'exil.

Ils ont provoqué les persécutions pour disperser les brebis; c'est le contraire qui est arrivé : les persécutions ont ramené le pasteur. Quelle est notre situation? Prospère et glorieuse. Quelle est la leur? Honteuse et déplorable. Où en sont-ils? Ils ne se montrent même pas. Je parcours l'agora et je n'y rencontre personne. Feuilles légères, ils sont tombés au premier souffle du vent; la paille a été dispersée, et l'on a pu voir le froment pur; le plomb s'est fondu, et l'or pur est resté. Qui les a mis en fuite? Personne; mais ils avaient pour ennemi leur propre conscience, qui parle après le péché. Ils savent ce qu'ils ont fait. Caïn aussi voulait tuer son frère. Or, pendant qu'il était poursuivi de cette pensée, sa fureur l'aveuglait; mais lorsqu'il eut commis le crime, plein d'angoisse et de frayeur, il errait par toute la terre. Pour eux, ils n'ont pas réellement accompli l'homicide; mais ils en ont été coupables dans leur pensée. Le meurtre a été commis, autant du moins que cela dépendait de leur malice; la bonté divine a seule protégé notre vie. Si je parle de la sorte, c'est pour exciter votre ardeur, c'est pour que vous ne redoutiez jamais les épreuves. Faites-vous partie de la pierre? n'en craignez donc pas les flots; car « sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle, » *Matth.*, XVI, 18, a dit le Sauveur. La guerre s'élève tantôt au dehors et tantôt au dedans; mais on ne fait pas sombrer le navire.

2. Gardons-nous toutefois d'employer tout notre temps à dresser leur acte d'accusation; livrons-les aux terreurs de leur propre conscience, laissons cet invisible bourreau déchirer leur âme et punir leurs criminelles passions; laissons-les fuir quand personne ne les poursuit, abandonnons-les à leur ignominie sans que personne les attaque. Pour nous, servons à votre charité son repas ordinaire. Il ne serait pas juste d'énumérer les crimes de nos ennemis, et de laisser nos enfants souffrir la faim. Hier c'était Paul qui faisait les frais de notre table; aujourd'hui c'est Matthieu : hier le faiseur de tentes; aujourd'hui le publicain : hier le blasphémateur; aujourd'hui l'homme de rapines : hier le persécuteur; aujourd'hui l'homme cupide. Mais le blasphé-



mateur ne demeura pas blasphémateur; il devint apôtre : le voleur non plus ne demeura pas voleur; il devint un évangéliste. Je rapproche à dessein leur iniquité passée de leur vertu présente, pour vous apprendre de quel avantage nous est la pénitence, et pour que vous ne désespériez jamais de votre salut. Nos maîtres se rendirent d'abord tristement célèbres par leurs péchés; mais ils le furent ensuite par leur justice : témoins ce publicain et ce blasphémateur, revenus du fond même de l'iniquité. Qu'est-ce donc que la charge de publicain ? Une rapine légale, la violence sous la protection du pouvoir, l'injustice se couvrant de la majesté des lois : le plus terrible des voleurs, c'est le publicain. Qu'est cette charge, encore une fois ? Je l'ai dit, une violence qui se cache et se protége derrière la la loi, un bourreau prenant la place d'un médecin. Comprenez-vous cette parole ? les lois sont faites pour guérir, et puis elles tuent; au lieu de cicatriser la plaie, elles l'aigrissent. Qu'est cette charge, je le répète ? L'impudence dans le mal, le larcin n'ayant pas même besoin d'occasion, pire dès lors que le larcin ordinaire. Le voleur rougit du moins quand il vole : le publicain vole en toute confiance. Et voici cependant un publicain qui devient tout-à-coup un évangéliste. Comment et de quelle manière ? « En passant, Jésus vit Matthieu assis à son bureau, et lui dit : Viens à ma suite. » *Matth.*, IX, 9. O puissance de la parole ! L'hameçon fut saisi, et ce nouveau soldat se trouva pris; la boue fut changée en or. L'hameçon fut pris; « et, se levant aussitôt, le publicain suivit le Christ. » Il était au fond de l'iniquité, et il monta au faîte de la vertu. Que personne donc, mes bien-aimés, ne désespère de son salut. L'iniquité n'appartient pas à la nature; nous possédons le privilége de l'intelligence et de la liberté. Etes-vous publicain ? vous pouvez devenir évangéliste. Etes-vous blasphémateur ? vous pouvez devenir apôtre. Etes-vous larron ? vous pouvez ravir le paradis. Etes-vous mage ? vous pouvez adorer le Seigneur. Il n'est pas de vice qui ne soit effacé par la pénitence. Ainsi donc le choix du Christ a porté sur les positions les plus criminelles, pour ne laisser finalement de subterfuge à qui que ce soit.

Quelle est la charge du publicain ?

L'iniquité n'est pas dans notre nature, le repentir corrige tous les vices.

3. Ne me dites pas : Je suis perdu; que puis-je espérer ? Ne me dites pas : J'ai péché; que puis-je faire ? — Vous avez un médecin supérieur à toute faiblesse, un médecin qui triomphe de toute maladie, un médecin qui guérit d'un signe, d'un acte de sa volonté, un médecin dont la bienveillance égale le pouvoir. C'est lui qui vous a donné l'être; à plus forte raison est-il capable de ramener au bien cet être vicié. Ne savez-vous pas comment, au commencement du monde, il prit un peu de terre dans sa main pour en faire un homme; comment d'un peu de boue il fit une chair humaine; comment il façonna les nerfs, les os, la peau, les veines, les narines, les yeux, les paupières, les sourcils, la langue, la poitrine, les mains, les pieds, tout le corps en un mot ? Il n'y avait là que de la terre, une seule substance; l'art survint et produisit cette œuvre si belle et si variée. Pourriez-vous m'exposer le mode de votre création ? Vous ne pourrez pas mieux me dire de quelle manière vos péchés sont effacés. Si le feu tombant sur les épines les consume en un instant, faut-il s'étonner que la volonté divine consume toutes nos iniquités, les détruise de fond en comble, et rende un pécheur semblable à celui qui n'a jamais péché ? Ne cherchez pas comment cela se fait, ne fouillez pas dans le mystère; croyez simplement au miracle. — J'ai souvent et beaucoup péché, dites-vous. — Et qui donc est exempt de péché ? — Mais les miens sont plus graves et plus nombreux que ceux d'aucun autre homme. — Voici qui vous suffit pour sacrifice expiatoire : « Dites le premier vos iniquités, et vous rentrerez dans la justice. » *Isa.*, XLIII, 26. Reconnaissez-vous comme pécheur, et ce sera pour vous un commencement de justification. Gémissez, repentez-vous, versez des larmes. Est-ce que la courtisane eut recours à d'autres moyens. Elle n'offrit que son repentir et ses larmes; et la pénitence, à laquelle elle s'était confiée, la guida par la main à la source divine.

4. Ecoutons maintenant ce que dit le publicain, l'Evangéliste : « Jésus étant sorti vint dans le pays de Tyr et de Sidon; et voilà qu'une femme... » *Matth.*, XV, 21-22. Remarquez cette expression d'étonnement : « Et voilà qu'une

femme, » l'arme antique du diable, celle qui m'a chassé du paradis, la mère du péché, la promotrice de la prévarication ; oui, cette femme s'approche, cette même nature : spectacle étrange, spectacle inoui ! Les Juifs s'éloignent, et la femme suit. « Voilà donc qu'une femme, venant de ces contrées, l'implore et lui dit : Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi. » C'est un évangéliste que cette femme ; elle confesse la divinité et l'incarnation. « Seigneur ; » voilà pour la puissance. « Fils de David ; » voilà pour l'incarnation. « Ayez pitié de moi. » Quelle philosophie dans cette âme ! Ayez pitié de moi ; je n'ai pas de bonnes œuvres à faire valoir, je ne puis pas m'appuyer sur la droiture de ma vie ; j'ai recours à la miséricorde, je me réfugie dans le port ouvert à tous les pécheurs ; j'implore la pitié, qui ne connaît pas les rigueurs de la justice, qui sauve sans examen. — C'est ainsi que la pécheresse, l'infidèle ose s'avancer. J'appelle encore votre attention sur la philosophie de cette femme : elle ne s'adresse pas à Jacques, elle n'interpelle pas Jean, elle ne va pas trouver Pierre, elle n'essaie pas d'une division dans le chœur sacré. — Je n'ai pas besoin d'intermédiaire, la pénitence seule me servira d'avocat, je vais à la source même. Il s'est abaissé, il s'est revêtu d'une chair pour que je puisse lui parler, moi aussi. Au ciel les chérubins tremblent devant lui, ici-bas une courtisane lui parle. — « Ayez pitié de moi. » Parole bien simple, mais qui trouve l'immense océan du salut. — Ayez pitié de moi ; c'est pour cela que vous êtes venu, c'est pour cela que vous avez pris une chair mortelle, c'est pour cela que vous êtes devenu ce que je suis. Là-haut un respect mêlé de crainte, ici-bas une pleine confiance. Ayez pitié de moi ; je ne réclame pas de médiateur ; ayez pitié de moi. — Que te faut-il ? — La miséricorde. — Que souffres-tu ? — « Ma fille est cruellement tourmentée par le démon. » — La nature est donc tourmentée, la compassion se manifeste.

La voilà qui vient implorer pour sa fille ; elle n'amène pas la malade au médecin, elle n'apporte que sa foi. — Il est Dieu, rien n'échappe à ses regards. « Ma fille est cruellement tourmentée par le démon. » *Matth.*, xv, 21-22. — Plaintes amères ; l'aiguillon de la nature a déchiré son cœur maternel, ses entrailles sont bouleversées. — Que ferai-je ? Je suis perdue. — Pourquoi ne dis-tu pas : Ayez pitié de ma fille ; mais bien : Ayez pitié de moi ? — Ma fille n'a pas le sentiment de son mal, elle ne sait pas ce qu'elle souffre, elle ignore sa propre douleur ; son infortune et mieux encore son insensibilité sont un voile devant ses yeux. Ayez pitié de moi qui vois chaque jour ce douloureux spectacle ; c'est ma maison qui est le théâtre d'une telle calamité. Où fuirais-je ? Au désert ? Mais je n'ose pas la laisser seule. Dois-je rester là ? Mais c'est là qu'est l'ennemi ; la tempête sévit dans le port, la désolante scène est là, je le répète. Que vous dirais-je de mon enfant ? Qu'elle est morte ? Mais elle se meut. Qu'elle est vivante ? Mais elle ne sait ce qu'elle fait. Je ne puis pas trouver un nom capable de rendre sa souffrance. Ayez pitié de moi. Si ma fille était morte, je ne serais pas aussi malheureuse ; j'aurais déposé son corps dans le sein de la terre, et le temps eût calmé ma douleur et cicatrisé ma blessure ; tandis que j'ai perpétuellement sous les yeux un cadavre qui ne cesse d'irriter ma plaie et d'augmenter ma souffrance. Comment puis-je la voir tourner les yeux, se tordre les mains, les cheveux épars, l'écume à la bouche, en butte aux coups d'un invisible bourreau, d'un bourreau qui ne se manifeste que par les coups mêmes qu'il frappe ? Spectatrice d'une douleur étrangère, je suis torturée dans mon cœur. Ayez pitié de moi. Quelle affreuse tempête, la souffrance et la terreur : la souffrance qu'éprouve la nature, la terreur qu'inspire le démon. Je n'ai pas le courage de m'approcher, ni de la toucher. La souffrance m'attire, la terreur me retient. Ayez pitié de moi.

5. Réfléchissez encore sur la philosophie de cette femme. Elle ne va pas trouver les magiciens ; elle n'appelle pas les devins ; elle n'emploie pas de superstitieuses ligatures ; elle n'appelle pas à prix d'argent les femmes adonnées aux maléfices, qui font profession d'évoquer les démons et qui ne font que redoubler le mal ; elle repousse toute cette officine du diable et va se jeter aux pieds du Sauveur de nos âmes. « Ayez pitié de moi, ma fille est cruellement tourmentée

par le démon. » Vous comprenez sa douleur, vous qui avez été pères; et vous, mères, venez toutes en aide à mon discours : je ne puis pas exprimer les tourments que subit cette faible femme. « Ma fille est cruellement tourmentée par le démon. » Voyez-vous cette philosophie, voyez-vous cette persévérance, ce courage, cette patience inébranlables? « Jésus ne lui répondit pas un mot. » *Matth.*, xv, 23. Chose étonnante! elle prie, elle implore, elle raconte ses malheurs avec de profonds gémissements, elle les retrace avec larmes; et celui qui aime tant les hommes ne lui répond pas, le Verbe se tait, la source demeure fermée, le médecin retient ses remèdes. — Quelle chose étonnante, encore une fois, quelle chose incroyable! Vous courez vers les autres malheureux, et vous repoussez celle-ci qui accourt vers vous! — Mais il faut reconnaître aussi la sagesse du médecin. Il ne répond rien à cette femme. Pourquoi cela? Parce qu'il faisait peu d'attention aux paroles et qu'il sondait les secrets du cœur. Il ne répond rien. Que font alors les disciples? Comme la femme n'obtenait pas de réponse, ils s'approchent de Jésus et lui disent : « Renvoyez-la, car elle ne cesse de crier après nous. » *Ibid.* C'est le cri du dehors qui te frappe, j'entends celui du dedans; grande est la voix du corps, plus grande celle de l'âme. « Renvoyez-la, car elle ne cesse de crier après nous. » Un autre évangéliste dit : « Devant nous. » Paroles opposées, mais nullement fausses : l'une et l'autre expriment une action de cette femme. Sans doute qu'elle suivait d'abord le Sauveur; et puis, voyant qu'il ne répondait pas, elle passe devant lui et se prosterne à ses pieds, comme un chien lèche ceux de son maître. « Renvoyez-la; » elle se donne en spectacle, elle attire les regards. — Eux ne voyaient que le tableau d'une douleur humaine, mais le Sauveur considérait son amour maternel et se proposait de la sauver. « Renvoyez-la, car elle ne cesse de crier après nous. » Que répond le Christ? « Je ne suis envoyé qu'aux brebis qui ont péri de la maison d'Israël. » *Matth.*, xv, 24. Sa réponse augmente donc la blessure; le médecin emploie le fer, mais pour unir et non pour diviser.

6. Redoublez ici d'attention, appliquez toute votre intelligence, car je vais agiter une profonde question. « Je ne suis envoyé qu'aux brebis qui ont péri de la maison d'Israël. » — C'est là toute votre mission? Ne vous êtes-vous fait homme, n'avez-vous pris une chair, n'avez-vous accompli des œuvres si merveilleuses, que pour sauver un petit coin du monde, lequel devait encore périr? L'univers est-il donc vide, et n'existe-t-il pas des Scythes, des Thraces, des Indiens, des Maures, des Ciliciens, des Cappadociens, des Syriens, des Phéniciens, et tant d'autres peuples que le soleil éclaire dans sa marche? Vous seriez donc venu pour les Juifs seuls, et vous abandonneriez avec dédain tous les Gentils? Vous ne feriez donc aucune attention à la fumée de l'encens et des victimes? Il vous importerait donc peu que votre Père fût outragé? Peu vous importerait donc aussi que les idoles soient adorées, que les démons reçoivent de funestes hommages? Ce n'est pas là ce que disent de vous les prophètes. Votre aïeul selon la chair, que dit-il? « Demande, et je te donnerai les nations pour héritage, et pour possession les extrémités de la terre. » *Psalm.* II, 8. Que dit Isaïe, le prophète qui contempla les séraphins? « La racine de Jessé germera, elle s'élèvera pour commander aux nations; les nations espéreront en lui. » *Isa.*, XI, 10. Et le vieux Jacob? « Un chef ne manquera jamais dans Juda, il naîtra toujours un conducteur de sa race, jusqu'à ce que vienne celui en qui tout doit s'accomplir; il sera l'attente des nations. » *Genes.*, XLIX, 10. Et Malachie? « Les portes d'airain seront fermées parmi vous, et ce qui a été résolu ne sera pas changé : du lever du soleil à son coucher, ton nom est glorifié parmi les nations, en tout lieu on offre l'encens au Seigneur et des victimes pures. » *Malach.*, I, 10-11. David chante encore : « Nations, battez toutes des mains, célébrez le Seigneur par des cris d'allégresse, car il est le très-haut, le terrible, le souverain roi de toute la terre. Dieu s'est élevé parmi les transports de la joie; la marche du Seigneur était accompagnée par la voix de la trompette. » *Psalm.* XLVI, 2-5. Un autre a dit : « Nations, réjouissez-vous avec son peuple. » *Deuter.*, XXXII, 43.

Et vous-même, en venant, n'avez-vous pas aussitôt appelé les mages, ces maîtres des na-

tions, ces instruments de la tyrannie du diable et de sa puissance? En vous penchant vers eux, n'en avez-vous pas fait des prophètes? Vous appelez les mages, et les prophètes d'Israël ont ainsi parlé des nations. Après votre résurrection, à votre retour des enfers, vous dites aux disciples : « Allez enseigner toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » *Matth.*, XXVIII, 19. Et, quand cette femme, si malheureuse et si digne de pitié vient vous prier pour sa fille, implorant la fin de ses malheurs, vous dites : « Je ne suis envoyé qu'aux brebis qui ont péri de la maison d'Israël. » Vous avez cependant dit au centenier qui se présentait à vous : « Je viendrai, et je guérirai votre serviteur. » *Ibid.*, VIII, 7. Vous direz au larron suppliant : « Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis; » *Luc.*, XXIII, 43; au paralytique : « Lève-toi, prends ton lit et va-t-en; » *Matth.*, IX, 6; à Lazare dans le tombeau : « Lazare, viens dehors; » *Joan.*, XI, 43; et cet homme mort depuis quatre jours sortit. Vous purifiez les lépreux, vous ressuscitez les morts, vous raffermissez les paralytiques, vous rendez la lumière aux aveugles, vous sauvez les larrons, vous rendez une courtisane plus pure qu'une vierge; et cette mère désolée n'obtient pas de vous une réponse! Quelle chose étrange, inouïe, incompréhensible!

7. Encore ici, redoublez d'attention, si vous voulez apprécier la mâle vertu de cette femme, la sagesse et la bonté du Seigneur; si vous voulez savoir le bien qui résulte d'un tel retard, les richesses produites par la patience; et, lorsque vous prierez vous-mêmes sans rien obtenir d'abord, vous n'abandonnerez pas la prière. Courage donc et soyez vigilants. Lorsque les Juifs eurent été délivrés du joug des Egyptiens et qu'ils eurent échappé aux mains de Pharaon, ils allèrent dans le désert pour entrer ensuite dans le pays des Chananéens, de ce peuple idolâtre ou plutôt sans religion, qui se prosternait devant la pierre et le bois, de ces hommes marqués du caractère de l'impiété; Dieu fit alors à son peuple cette loi : Vous ne prendrez pas de leurs fils pour gendres, vous ne leur donnerez pas vos filles en mariage; ne leur livrez pas votre or; ne les admettez pas à votre table, n'ayez avec eux aucun commerce; car ce sont des nations impies, et je vous introduis dans leur contrée pour qu'elle devienne votre héritage. Voici donc comment cette loi devait être interprétée : N'achetez pas, ne vendez pas à ces peuples; ne vous unissez avec eux ni par le mariage ni par aucun autre contrat; en devenant leurs voisins, demeurez-en séparés par les mœurs. Ainsi donc, n'ayez avec eux rien de commun, ni dans les intérêts, ni dans les affections de la famille, de peur que des rapports trop intimes ne vous entraînent à l'impiété; de peur que de mutuels échanges ne résulte une dangereuse amitié. Maintenez une séparation perpétuelle. Vous n'avez rien à faire avec les Chananéens; leur or, leur argent, leurs étoffes, leurs filles, leurs fils, tout doit vous demeurer étranger : vivez à part. Vous avez une langue distincte, je viens de vous donner une loi; la loi, c'est une haie qui sépare.

De même qu'une vigne est entourée d'une haie, de même les Juifs sont entourés de leur loi; ils ne doivent pas la franchir pour entrer en rapport avec les Chananéens. Chez ces derniers existaient des promiscuités infâmes, l'ordre de la nature était renversé, on rendait un culte divin aux idoles, on se prosternait devant le bois, le Dieu véritable était outragé, les enfants étaient immolés, les pères méprisés, les mères avilies, toute chose bouleversée de fond en comble; ils vivaient à la manière des démons. Aussi les Juifs n'avaient-ils avec eux aucun commerce, ne leur vendaient et ne leur achetaient rien, ne les admettaient jamais dans leur famille, tant étaient terribles les peines portées par la loi. Rien de commun, je le répète; aucune liaison, aucun intérêt, aucun pacte possible, pour que l'amitié ne devînt pas une occasion d'impiété. Voilà donc que la loi, je l'ai dit encore, était une haie qui les séparait et les protégeait. « J'ai planté une vigne, dit le Seigneur, et je l'ai entourée d'une haie, » *Isa.*, V, 1-2, c'est-à-dire d'une loi dont les préceptes font l'office d'épines pour en défendre l'accès. Abominables étaient donc les Chananéens; on les tenait pour des hommes impies, impurs, criminels, immondes : il résultait de là que les Juifs, quand du moins ils étaient

fidèles à leur loi, ne voulaient pas même s'entretenir avec eux. Or, comme cette femme était chananéenne, puisqu'elle était sortie de leur pays, selon l'expression de l'Evangéliste, quand elle vint trouver le Christ, celui-ci refusa d'abord d'entendre une fille de Chanaan, lui qui disait : « Quel est celui d'entre vous qui m'accusera de péché ? » *Joan.*, VIII, 46. Ai-je transgressé la loi ? Il était homme, il en remplissait les devoirs.

8. Je vous demande une fois de plus de vous appliquer à bien comprendre ce discours. Ainsi donc, cette femme était chananéenne, sortie d'un pays où régnaient toutes les frénésies et toutes les impiétés, la tyrannie du diable et les impudences des démons, où la nature était foulée aux pieds et l'humanité rabaissée au niveau des bêtes, sous l'insolent empire des esprits de l'abîme ; et la loi s'opposait avec une inflexible rigueur à ce que les Juifs eussent avec les Chananéens aucune des relations indiquées plus haut. D'autre part, le Christ venant en ce monde s'était soumis à toutes les conditions de la nature humaine : en son temps il avait été circoncis, il avait offert des sacrifices et pratiqué toutes les autres cérémonies légales, bien qu'il dût abroger la loi ; il avait fait tout cela pour qu'on ne pût pas lui dire : N'ayant pas voulu l'accomplir, il l'a détruite. Il l'accomplit donc d'abord, puis il l'abroge. C'est pour que vous ne puissiez pas lui faire un tel reproche qu'il se conforme à toutes les prescriptions légales. De là ce défi qu'il porte hautement à ses ennemis : « Quel est celui d'entre vous qui m'accusera de péché ? » *Joan.*, VIII, 46. Mais, comme la loi défendait aussi d'avoir aucun rapport avec les Chananéens, il commence par se mettre à l'abri des accusations des Juifs, de telle sorte qu'ils ne puissent pas lui dire : Si nous ne croyons pas à ta parole, c'est que tu n'obéis pas à notre loi et que tu la renverses ; car tu vas dans la terre des Chananéens, nouant avec eux des rapports, bien que la loi le défende d'une manière formelle. — C'est pour cela qu'il ne parle pas immédiatement à cette femme. Voyez son respect pour la loi, puisque ce respect va même jusqu'à retarder le salut ; voyez comment il ferme la bouche aux Juifs, tout en augmentant le mérite de cette femme. « Jésus, est-il dit, ne lui répondit pas un mot. » — Je ne veux pas même vous fournir un prétexte. Voyez, je ne parle pas ; voyez, je ne réponds même pas à sa demande. Le malheur est là, et je ne fais pas pour le guérir ce qui est en mon pouvoir ; là est le naufrage, et moi qui suis le pilote, je ne triomphe pas de la tourmente ; et cela, à cause de vos mauvaises intentions, pour vous ôter tout sujet de calomnie. Voilà une femme dont la présence attire sur moi tous les regards, et cependant elle n'obtient pas une réponse, afin que vous n'ayez pas la possibilité de dire : Tu vas au devant des Chananéens, tu transgresses la loi, c'est la raison que nous avons de ne pas croire en toi. Ainsi donc, vous le voyez, il ne répond pas à la femme, pour mieux répondre aux Juifs : son silence à l'égard de la première est une voix puissante contre les idées perverses des seconds.

Raison pour laquelle Notre-Seigneur a accompli entièrement la loi.

9. Il agissait ainsi, non pour sauvegarder sa propre dignité, mais pour condescendre à leur faiblesse. Quand il guérissait le lépreux, il disait de même : « Va, et fais l'offrande que Moïse a prescrite ? » *Matth.*, VIII, 4. — Mais c'est toi qui l'as guéri, et tu le renvoies à la loi de Moïse ? — Oui. — Pourquoi cela ? — A cause des Juifs, pour qu'ils ne puissent pas m'accuser d'avoir violé la loi. — C'est ce qui nous explique ce qu'on remarque d'insolite dans la manière dont il guérit le lépreux. Ecoutez plutôt : « Et voilà qu'un lépreux s'approchant de lui le priait en disant : Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir. Etendant alors la main, il le toucha et dit : Je le veux, sois guéri. » *Matth.*, VIII, 2-3. Selon la loi, il était défendu de toucher un lépreux. Lorsque Naaman, ce chef des armées, couvert de lèpre, vint trouver le prophète Elisée, le disciple du prophète dit à celui-ci : Voici le général lépreux qui est à la porte ; Elisée envoie le disciple lui dire : « Va te laver dans les eaux du Jourdain. » IV *Reg.*, V, 10. Il n'ose pas sortir lui-même, voir le lépreux, le toucher. Comme le prophète avait donc guéri le lépreux sans le toucher, Jésus, voulant empêcher les Juifs de dire qu'il guérissait de la même manière que le prophète, ose faire ce que celui-ci n'avait pas fait. « Je le veux, sois guéri ; et, étendant la main, il toucha le lépreux. » Pourquoi le toucha-t-il ?

Pour vous montrer qu'il n'était pas le serviteur ou l'esclave de la loi, qu'il en était le seigneur ou le maître. — Mais comment alors a-t-il sauvegardé cette loi? — En prononçant cette parole; « Je le veux, sois guéri, » ne commençant pas ainsi par le toucher. La parole précède, le mal est chassé, et c'est alors qu'il touche cet homme atteint d'une impureté légale. Le Sauveur dit: « Je le veux, sois guéri. » Qu'arrive-t-il? « Aussitôt le lépreux est guéri. » L'Evangéliste n'a pas pu trouver un mot aussi rapide que la guérison; car *aussitôt* est encore bien lent. Aussitôt, comment? Aussitôt que la parole est partie, la maladie est chassée, la lèpre a disparu, le corps du lépreux est purifié. Voilà pourquoi le Sauveur lui dit: « Va te montrer au prêtre, et fais l'offrande que Moïse leur a prescrite en témoignage. » A qui cet homme doit-il se présenter? Aux Juifs, pour qu'ils ne disent pas que je transgresse la loi. J'ai guéri le lépreux et je lui dis: Fais l'offrande qui est marquée dans la loi. De telle sorte qu'au grand jour cet homme s'élèvera contre eux en leur disant: Oui, il me commanda de faire l'offrande légale.

Le Christ a beaucoup fait pour éclairer les Juifs et les rendre entièrement inexcusables; nous en avons un exemple dans le fait dont nous parlons. « Ayez pitié de moi, car ma fille est cruellement tourmentée par le démon. Et lui ne répondait pas un mot. Or les disciples s'approchent et lui disent: Renvoyez-la, elle ne cesse de crier après nous. » *Matth.*, XV, 22-23. Que répond alors le Sauveur? « Je ne suis envoyé qu'aux brebis qui ont péri de la maison d'Israël. » *Ibid.*, 24. Les Juifs ne pouvaient donc pas dire: Tu nous a quittés pour aller chez les étrangers, et c'est pour cela que nous n'avons pas voulu croire en toi. — Voyez, semble-t-il leur avoir dit, des Gentils mêmes viennent me trouver, et je ne les accueille pas; tandis que je vous appelle quand vous me fuyez. « Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine; » *Matth.*, XI, 28; et vous n'êtes pas venus. Je repousse cette femme; mais elle reste auprès de moi. « Le peuple que je n'ai pas connu, disait-il par la voix d'un prophète, m'a servi; en entendant ma voix, il s'est rangé à mon obéissance; » *Psalm.* XVII, 45; et par un autre: « Je me suis manifesté à ceux qui ne me cherchaient pas, et ceux qui ne m'interrogeaient pas, m'ont trouvé. » *Isa.*, LXV, 1. Comparez maintenant: « Renvoyez-la, car elle ne cesse de crier après nous; » et le Christ lui-même: « Je ne suis envoyé que pour les brebis qui ont péri de la maison d'Israël. » Cela n'empêche pas cette femme de s'écrier: « Sans doute, Seigneur; mais secourez-moi. » *Matth.*, XV, 25. Et en parlant ainsi elle l'adorait. Il ne lui répond pas encore; pour toute réponse, voici ce qu'il dit: « Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens. » *Ibid.*, 26. Etonnante conduite du médecin! Il la réduit en quelque sorte au désespoir. « Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants. » Quels sont ces enfants? Les Juifs. « Et de le donner aux chiens, » c'est-à-dire à votre peuple.

10. Toutes ces paroles du Seigneur ont tourné certes à la confusion des Juifs: ceux qu'il a nommés les enfants, sont ensuite devenus les chiens. De là ces expressions de Paul: « Voyez les chiens, voyez les mauvais ouvriers, voyez la circoncision, et nous appartenons nous-mêmes à la circoncision. » *Philipp.*, III, 2-3. Les Gentils étaient appelés les chiens, et ils sont devenus les enfants. « Mes petits enfants, vous que j'enfante de nouveau, jusqu'à ce que le Christ soit formé pleinement en vous. » *Galat.*, IV, 19. Cet éloge est la condamnation des Juifs. « Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens. » Que répond la femme? « Sans doute, Seigneur. » Quelle force dans ce faible cœur, quelle lutte magnanime! Le médecin dit: Non; et cette femme dit: Oui. Ce n'est là cependant ni une récrimination ni une téméraire résistance; elle ne veut pas autre chose que le salut. « Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens. — Sans doute, Seigneur. » Vous m'appelez chienne, et je vous appelle Seigneur; vous me couvrez de honte, et je vous glorifie. « Sans doute, Seigneur; mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. » *Matth.*, XV, 27. O sagesse de cette femme! Elle base son instance sur la parole même du Sauveur. — J'accepte le nom, pourvu que j'obtienne

aussi la nourriture. Je ne repousse pas l'outrage qui m'est fait; mais, avec le nom, qu'on me donne au moins l'aliment des chiens. — Elle parle conformément à la situation qui lui est faite. — A vous de réaliser ce que vous dites : puisque vous m'appelez un chien, donnez-moi les miettes. Vous voilà devenu l'avocat de ma demande; montrez par votre réponse que vous l'avez vraiment adoptée. « Sans doute, Seigneur; mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. »

Que fait alors celui qui n'avait eu pour elle que des refus et des répulsions, celui qui disait: « Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens; » et encore : « Je ne suis envoyé que pour les brebis qui ont péri de la maison d'Israël ? » Que dit-il maintenant ? « O femme ! grande est ta foi. » *Ibid.*, 28. — Vous êtes donc tout-à-coup devenu le panégyriste de cette femme ? Vous exaltez son mérite ? Ne la méprisiez-vous pas tout à l'heure? Ne la repoussiez-vous pas ?— Je l'avoue; et c'est pour cela même que j'ai différé. Si je l'avais écoutée dès le principe, sa foi ne vous aurait pas été manifestée. En recevant tout d'abord l'objet de sa demande, elle se fût promptement retirée, et personne n'eût connu son trésor. Mon retard s'explique par le désir que j'avais de faire éclater sa foi. « O femme ! » Et c'est Dieu qui parle ainsi. Qu'ils écoutent avec attention ceux qui prient avec indifférence : Lorsque je dis à quelqu'un : Priez Dieu, adressez-lui vos supplications et vos soupirs; on me répond : Je l'ai prié, non pas une, deux ou trois fois, mais dix et vingt, sans avoir rien obtenu. — Ne cessez pas, frère, jusqu'à ce que votre prière soit exaucée; c'est le don qui met seul un terme à la prière. Ne cessez que lorsque vous aurez obtenu; ou plutôt non, ne vous arrêtez pas même alors, persévérez encore dans la prière. Si vous n'avez pas obtenu, priez pour obtenir; quand vous avez obtenu, rendez grâces pour le bienfait. Beaucoup entrent dans une église et prononcent là de longues formules de prières; puis ils se retirent sans savoir ce qu'ils ont dit; leurs lèvres s'agitent, eux-mêmes n'écoutent pas. Quoi ! vous n'entendez pas votre propre prière, et cette même prière vous voulez que Dieu l'exauce? J'ai fléchi les genoux, me dites-vous. Oui, mais votre esprit voyageait au dehors : votre corps était dans le lieu saint; mais votre pensée était dans l'espace : votre bouche récitait des paroles; mais votre âme supputait des intérêts, combinait des contrats avantageux, était dans les champs, avec les trésors et les amis. L'esprit du mal, sachant combien nous est profitable le temps de la prière, redouble d'efforts en ce moment. Souvent, quand nous reposons dans notre lit, nous ne pensons à rien en quelque sorte; mais aussitôt que nous voulons prier, mille pensées nous envahissent, pour que nous nous retirions les mains vides.

La persévérance dans la prière est absolument nécessaire.

11. Puisque vous savez qu'il en est ainsi de nos prières, mon bien-aimé, imitez la chananéenne; homme, prenez exemple sur une femme, sur une étrangère, un être faible, abject et méprisé. — Mais vous n'avez pas de fille qui soit tourmentée par le démon. — Qu'importe ? Vous avez une âme couverte de péchés. Que dit la chananéenne? « Ayez pitié de moi, ma fille est cruellement tourmentée par le démon. » Dites, vous aussi : Ayez pitié de moi, mon âme est cruellement tourmentée par le démon. — C'est un terrible démon que le péché. On a pitié d'un démoniaque, on éprouve de la haine pour un pécheur : on est plein d'indulgence pour celui-là, on n'accorde pas d'excuse à celui-ci. « Ayez pitié de moi. » Parole bien courte, mais qui découvre un océan de bonté : où se trouve la miséricorde, se trouvent aussi tous les biens. Alors même que vous êtes hors de l'Eglise, poussez le même cri : Ayez pitié de moi; cri qui doit s'échapper, non de vos lèvres, mais de votre âme; nous n'avons pas besoin de parler pour que Dieu nous entende. Il n'est pas nécessaire d'être dans un lieu déterminé; un changement de mœurs est seul nécessaire. Jérémie gisait dans la boue, et sa prière y fit descendre Dieu; Daniel était dans la fosse aux lions, et Dieu se pencha vers lui; les trois enfants étaient dans la fournaise, et leurs hymnes apaisèrent le Seigneur; le larron était sur la croix, et la croix, bien loin de lui être fatale, lui ouvrit le paradis; Job était couché sur le fumier, ce qui ne l'empêcha pas d'attirer la miséricorde divine;

Jonas était renfermé dans le ventre de la baleine, et sa foi disposa de la divine puissance. Êtes-vous au bain, priez; priez en voyage et dans votre lit: en quelque endroit que vous soyez, priez sans cesse. Vous êtes vous-même le temple de Dieu; la question du lieu est donc pour vous sans importance; une seule chose est requise, la pureté d'intention. Êtes-vous en face d'un juge, priez; si la colère du juge éclate, priez. La mer était devant, les Egyptiens derrière, Moïse au milieu; il ne restait presque pas de place pour la prière: elle se donna toutefois une immense champ. Les Egyptiens, dans l'ardeur de leur poursuite, semblaient devoir l'étouffer contre la mer; Moïse ne faisait pas entendre une parole, et Dieu lui dit: « Pourquoi cries-tu vers moi? » *Exod.*, XIV, 15. Si la bouche est muette, l'âme crie. Et vous aussi, mon bien-aimé, quand vous êtes en face d'un juge plein de fureur, qui ne souffre pas la contradiction, qui fait entendre les plus terribles menaces, entouré de bourreaux prêts à les exécuter, priez Dieu, et votre prière calmera les flots irrités.

L'homme revêtu de la puissance est-il sur vous, cherchez un refuge auprès de Dieu. Etes-vous même en présence du monarque, appelez à vous le Seigneur. Le Seigneur est-il donc un homme, pour que vous ne puissiez le trouver qu'en un lieu? Il est toujours près de nous. Si vous devez adresser une requête à un homme, vous demandez auparavant ce qu'il fait, s'il dort ou s'il vaque aux affaires; son ministre ne vous répondra pas. Quand il s'agit de prier Dieu, vous n'avez besoin d'aucune précaution semblable; où que vous alliez, si vous l'invoquez, il vous entend; aucune occupation, aucun intermédiaire, aucun ministre ne se place entre lui et vous. Dites: Ayez pitié de moi; aussitôt Dieu sera présent. « Vous parlerez encore, nous dit-il, et je vous répondrai: Je suis là. » *Isa.*, LVIII, 9. Quelle bonté dans cette promesse! Il n'attend pas que la prière soit finie; vous avez reçu le bienfait, que vous priez encore. « Ayez pitié de moi. » J'insiste, je vous en prie, imitons la chananéenne. « Ayez pitié de moi, car ma fille est cruellement tourmentée par le démon. » Et le Seigneur finit par lui répondre: « O femme, grande est ta foi; qu'il te soit fait selon ton désir. » *Matth.*, XV, 28. Où sont les hérétiques? Est-ce que le Sauveur dit ici: Je prierai mon Père? A-t-il dit: J'appuierai votre demande auprès de celui qui m'a engendré? A-t-il eu besoin de prière? Nullement. Pourquoi? Parce que la foi de cette femme était grande; c'est dans la mesure du vase que la grâce est versée. Tant que la prière est nécessaire, le vase manque d'ampleur et de solidité. « O femme! grande est ta foi. » Tu n'as pas vu toi, les morts ressuscités, les lépreux guéris; tu n'as pas entendu les prophètes, tu n'as pas médité sur la loi, tu n'as pas vu la mer divisée, ni aucun autre miracle opéré par moi. Bien plus, j'ai paru te mépriser et te repousser, je suis resté sourd à ta souffrance; et tu ne t'es pas éloignée, tu as persisté dans ta prière. Reçois enfin de moi l'éloge que tu as si bien mérité. « O femme! grande est ta foi. »

Depuis longtemps cette femme est morte; mais son éloge subsiste à jamais, plus brillant que le diadème. Dans quelque endroit que vous alliez, vous entendrez partout le Christ prononcer cette parole: « O femme! grande est ta foi. » Entrez dans les églises des Perses, des Goths, des Indiens, des Maures, de tous les barbares sans distinction, et, dans toutes les contrées que le soleil éclaire, dans toutes les langues de l'univers, vous entendrez cette même parole: « O femme! grande est ta foi; qu'il te soit fait comme tu le désires. » Il ne dit pas: Que ta fille soit guérie, mais bien: « Comme tu désires; » guéris-la toi-même, sois toi-même le médecin; je te livre le remède, va, applique-le; qu'il te soit fait comme tu le désires. Que sa guérison soit l'œuvre de ta volonté. — Est-ce donc que la chananéenne opère la guérison par sa volonté et que le Fils de Dieu ne guérit pas par lui-même? — « Qu'il te soit fait comme tu le désires. » La femme n'ordonne pas, elle ne commande pas au diable; elle veut seulement, et, par cet acte de sa volonté, elle guérit sa fille et chasse les démons. Où sont ceux qui osent dire que le Fils n'agit qu'en vertu de la prière? « Qu'il te soit fait comme tu le désires. » Voyez la noble origine de cette expression. Le Fils imite ici le Père. Lorsque Dieu créait le monde, il dit: Que le ciel soit fait, et le ciel fut fait; que le

soleil soit fait, et le soleil fut fait; que la terre soit faite, et la terre fut faite. La substance jaillit du commandement. Ainsi agit la parole du Fils : « Qu'il te soit fait comme tu le désires. » L'identité de l'expression manifeste l'unité de la nature. « Et sa fille fut guérie. » *Matth.,* xv, 28. Quand le fut-elle? « A la même heure; » non quand la mère rentra dans sa maison, mais avant même qu'elle y arrivât. Elle venait, croyant trouver une démoniaque; elle trouva une jeune fille guérie, et guérie par sa volonté. Rendons grâces à Dieu pour tous ces prodiges; à lui seul appartient la gloire dans les siècles des siècles.

Amen.

DISCOURS

QU'ON NE SAURAIT SUBIR UN TORT QUE DE SOI-MÊME

AVANT-PROPOS

Ce magnifique petit livre, dont le titre seul renferme l'abrégé de la philosophie chrétienne, est ainsi mentionné par l'auteur dans sa quatrième lettre à Olympias : « Je vous envoie ce que je vous annonçais naguère, l'exposition de cette vérité : Qu'on ne saurait subir un tort que de soi-même. C'est là l'objet du discours que je vous adresse aujourd'hui. Ne cessez de le relire, et, si votre santé le permet, gravez-le dans votre mémoire. Avec un peu de bonne volonté, vous y trouverez un remède à tous vos maux. Si vous n'avez pas résolu d'être en opposition constante avec nous et de n'avoir aucun soin de vous-même, si vous ne dédaignez pas nos exhortations et nos conseils incessants, vous travaillerez à dégager votre cœur de la tristesse qui l'accable; autrement, nous aussi, nous repousserons vos prières, et nous ne nous laisserons plus aller à vous écrire de longues et fréquentes lettres, puisque vous ne devez en retirer aucun fruit, aucune consolation, aucun courage. » D'après le titre, tel qu'il se trouve dans plusieurs manuscrits, c'est de Cucuse que l'illustre exilé envoya ce discours, et c'est à l'année 406 qu'il faut le rapporter.

DISCOURS,

Que nul ne peut nous nuire, si ce n'est nous-même.

1. Je sais que les esprits grossiers, absorbés par les choses présentes, attachés à la terre, esclaves des plaisirs sensuels, étrangers aux choses intellectuelles, trouveront étrange et paradoxal le discours que j'aborde. Le simple énoncé de ma thèse leur fournira un ample sujet de dérision et de mépris. Ce n'est pas là néanmoins ce qui pourrait nous détourner de notre pensée; c'est même une raison de plus d'y persister avec courage et de la démontrer avec clarté. Si les hommes dont telles sont les dispositions, veulent ne pas m'interrompre, écouter jusqu'au bout ce discours avec patience, ils se rangeront de notre côté, j'en ai la ferme conviction; ils se condamneront eux-mêmes, rétracteront leurs erreurs passées, tiendront un autre langage, demanderont pardon d'avoir si mal jugé des choses, nous témoigneront, enfin, une vive reconnaissance, comme les malades au médecin, après que par ses soins ils ont été délivrés d'une brûlante fièvre à laquelle ils auraient succombé. Ne m'opposez pas l'opinion dont vous êtes maintenant préoccupé, donnez-moi le temps de la combattre par ma parole, et vous pourrez alors prononcer un jugement éclairé, quand la vérité ne vous sera plus cachée par aucun nuage. Les magistrats qui siégent dans les tribunaux pour juger les affaires temporelles,

ne voudraient pas porter leur arrêt, après avoir entendu le premier avocat plaider avec une force entraînante et couvrir tout des flots de son éloquence; il faut qu'ils aient écouté son adversaire avec une égale attention. En vain celui-là leur semblerait avoir pour lui la justice; ils doivent prêter à celui-ci une oreille bienveillante et libre de toute prévention. En effet, la vertu des juges consiste à ne faire intervenir la sentence que lorsqu'ils sont parfaitement édifiés sur les raisons fournies de part et d'autre.

Le juge doit entendre les raisons des deux parties.

Or, dans la question actuelle, le rôle de premier avocat est rempli par cette opinion préconçue qui règne chez la plupart des hommes, depuis longtemps enracinée dans leur esprit : elle va publiant partout dans le monde que tout est bouleversé de fond en comble, que le genre humain est tombé dans le désordre et la confusion, que chaque jour les malheureux sont opprimés, calomniés, violentés, dépouillés, les faibles par les forts, les pauvres par les riches; que les piéges tendus, les injustices souffertes, les douleurs imméritées ne sont pas moins innombrables que les vagues de la mer; que ni la sagesse des lois, ni la sévérité des tribunaux, ni aucun autre moyen, ne peuvent arrêter ce débordement funeste; que le mal augmente de jour en jour, excitant en tout lieu les plaintes, les gémissements et les larmes des victimes; que les magistrats, dont le devoir serait de réprimer ces excès, ajoutent à la fureur de la tourmente, poussent aux progrès de la maladie; que des insensés et des infortunés en grand nombre, saisis d'une nouvelle frénésie, accusent la divine Providence, en voyant le juste si souvent déchiré, dans la torture et l'esclavage, tandis que le méchant, l'audacieux, l'infâme, celui dont la naissance même est un déshonneur, s'enrichit, s'empare de la puissance, fait trembler les honnêtes gens, les accable de mille maux et d'outrages; et tout cela, dans les cités et les campagnes, sur terre et sur mer, jusqu'au fond des solitudes. C'est donc une nécessité pour nous d'élever la voix contre une semblable doctrine, d'engager le combat, en posant une thèse étrange et paradoxale, comme je l'ai dit au début, mais utile et vraie, utile surtout pour ceux qui l'écouteront avec attention et docilité : elle a pour objet de prouver, — ne vous troublez pas, je vous en conjure, — que les torts qui nous sont faits viennent toujours de nous, jamais des autres.

2. Pour mieux élucider cette question, examinons avant ce que c'est qu'un tort, et quelle peut en être la matière; puis, en quoi consiste la vertu de l'homme et ce qui peut l'altérer; enfin, ce qui semble y porter atteinte sans la blesser réellement. Citons des exemples, rien ne perfectionne mieux un discours : chaque chose est attaquée par une cause de destruction, le fer est dévoré par la rouille, la laine par les vers, les brebis le sont par les loups; le vin perd sa force quand il s'altère et se corrompt; la funeste légion des sauterelles ronge les feuilles et les branches mêmes de la vigne; d'autres insectes s'attachent aux autres arbres; les animaux sont en butte à diverses maladies; et, pour ne pas prolonger cette énumération, notre chair a ses fièvres, ses défaillances, un innombrable essaim d'autres infirmités. De même donc que chacun de ces êtres est atteint dans son énergie par des ennemis particuliers, le genre humain l'est aussi dans la sienne. Voyons donc ce qui détruit en réalité sa vertu. L'opinion commune signale plusieurs maux. Il faut bien passer en revue les fausses idées pour les combattre; il nous sera plus facile, après cela, de mettre en évidence ce qui ruine véritablement nos vertus, et de montrer d'une manière certaine que nul ne peut nous causer un tort aussi grave, nous faire un aussi grand mal, si ce n'est nous-même.

Les hommes donc, imbus qu'ils sont de vains préjugés, attribuent à différentes causes la ruine de notre vertu : les uns, à l'indigence; les autres, aux maladies du corps; d'autres encore, à la perte de nos biens, aux manœuvres des sycophantes, à la mort. Tels sont les objets de leurs plaintes amères et de leurs continuelles lamentations; ils ont pitié de ceux qui souffrent ces maux, ils déplorent leur infortune, et, saisis de stupeur, ils se disent les uns aux autres : Qu'un tel est malheureux! le voilà ruiné de fond en comble. — Puis on dira : Un tel autre est bien gravement malade, les médecins appelés auprès de lui n'en espèrent plus rien. — Celui-ci plaint ceux qui

sont enfermés dans les cachots; celui-là, les exilés vivant loin de leur patrie; on pleure sur les victimes de la guerre, sur les prisonniers, sur le malheureux englouti dans la mer, consumé par un incendie, écrasé par la chute d'une maison : personne, sur ceux qui vivent dans le péché. Et, chose plus terrible, souvent on les proclame heureux, quoique le péché soit la source de tous les maux. Allons, — mais encore une fois ne vous étonnez pas trop de mes paroles, — et montrons que rien de tout cela ne peut nuire à l'homme juste, que rien ne peut altérer sa vertu. Quelle atteinte, dites-le moi, subit en lui-même et dans sa vertu le juste dépouillé de tous ses biens, par les sycophantes, les voleurs, les domestiques infidèles? Mais auparavant, si vous le jugez convenable, disons en quoi consiste la vertu de l'homme, ce qu'elle est, puisque nous avons d'abord parlé de ses autres possessions; et nous rendrons ainsi notre discours plus clair, plus accessible à tout le monde.

3. En quoi consiste le prix et, s'il est permis de le dire, la vertu d'un cheval? Est-ce à porter un frein d'or, des boucles du même métal, des sangles et des rênes tissues de soie, des housses brillantes et brochées d'or, des harnais incrustés de pierres précieuses, une crinière entremêlée de glands d'or; ou bien dans la rapidité de sa course, la solidité de ses jarrets, le rhythme de sa marche, cette force du pied qui distingue un coursier généreux, capable de soutenir les fatigues du voyage et de braver les périls du combat, de seconder son cavalier dans le feu de l'attaque ou de le sauver dans la retraite? Evidemment, c'est dans ses qualités, et non dans sa parure, que consiste la vertu du cheval. Quelle est encore, à votre avis, la vertu propre des ânes et des mulets? N'est-ce pas de porter aisément de lourds fardeaux, de fournir de longues traites, d'avoir des pieds solides comme le roc? Dirons-nous que les ornements extérieurs contribuent en quelque chose à leur valeur intrinsèque! Nullement. Quelle est la vigne que nous admirons? Celle qui se couronne de pampres et de rameaux exubérants, ou celle qui se charge de fruits? Où voyons-nous également la vertu de l'olivier? Dans l'abondance de ses rameaux et de son feuillage, ou dans celle des fruits dont il se couvre de toute part? Portons le même jugement sur les hommes : sachons distinguer la nature de leur vertu et ne voyons pour eux un vrai dommage que dans ce qui peut l'altérer. Qu'est-ce donc que la vertu chez l'homme? Ce n'est pas l'opulence, et c'est à tort que vous craignez la pauvreté; ce n'est pas la santé corporelle, et vous êtes dans l'illusion en redoutant la maladie; ni l'estime de la foule, et vous n'avez pas à vous préoccuper de ses mépris; ni la vie par elle-même, si bien que la mort vous soit un épouvantail; ni la liberté, de telle sorte que vous n'ayez à fuir que l'esclavage; mais l'amour ardent de la véritable doctrine et la droiture de la vie.

Or, ces deux choses, le diable lui-même est impuissant à nous les ravir, pourvu que nous les gardions avec un zèle infatigable; et cet esprit, aussi cruel que fourbe, ne l'ignore pas. Aussi, quand il dépouilla Job de ses biens, ce n'était pas précisément pour le réduire à l'indigence, mais pour le pousser au blasphème; en le frappant dans son corps, il s'occupait peu de la souffrance et de la maladie, il voulait renverser la vertu de son âme. Et cependant, lorsqu'il eut mis toutes ses machinations en œuvre, lorsqu'il eut plongé dans la pauvreté cet homme si riche, et, ce qui nous paraît la calamité la plus poignante, lorsqu'il eut jeté dans la solitude ce père entouré de tant d'enfants, lorsqu'il eut déchiré le corps du juste avec plus de barbarie que n'en montrent les bourreaux à l'égard des condamnés; car les ongles de fer qui labourent les flancs de ceux-ci n'exercent pas autant de ravages que les vers qui dévoraient les chairs de celui-là; lorsqu'il eut terni sa réputation, au point que ses amis lui disaient en face, à travers beaucoup d'autres accusations, qu'il ne subissait pas un châtiment en proportion avec ses péchés; lorsque, au lieu de le chasser de sa maison et de sa patrie pour l'envoyer chez un autre peuple, il ne lui eut laissé qu'un fumier pour maison et pour patrie; eh bien, non-seulement il ne lui porta pas au fond la moindre atteinte, mais il l'entoura d'un nouvel éclat en servant à son triomphe : non-seulement il ne lui fit rien perdre de ses biens, après l'avoir toutefois si complétement dépouillé,

mais il agrandit d'une manière merveilleuse les trésors de sa vertu. Le juste eut désormais cette sublime confiance qui suit un rude combat glorieusement combattu. Si celui qui avait tant souffert, et non de la part d'un homme, mais de la part du démon, dont aucun homme ne saurait égaler la méchanceté, n'avait éprouvé néanmoins aucun préjudice, quel moyen de justification peut-il rester à ceux qui disent : Un tel m'a fait tort, m'a blessé ? Quoi ! le diable, cet esprit si pervers, mettant en œuvre tous les instruments, lançant toutes ses flèches, faisant tomber coup sur coup tous les maux dont la nature humaine est capable, sur la maison et sur le corps du juste, loin de nuire à ce dernier, a contribué, je le répète, à son bonheur; est-il dès lors possible qu'on cherche hors de soi la cause de ses maux, comme si l'on n'en était pas en même temps l'auteur et la victime?

Exemple tiré de notre premier père.

4. On m'objectera : Le démon n'a-t-il pas fait tort à notre premier père, ne l'a-t-il pas dégradé et chassé du paradis ? — Non, ce n'est pas lui, c'est Adam par sa propre faiblesse, par son défaut de réserve et de vigilance. Lui qui n'a pu venir à bout de Job, quoiqu'il l'ait attaqué par tant et de si terribles manœuvres, comment aurait-il triomphé d'Adam à bien moins de frais, si celui-ci ne s'était pas livré lui-même et par sa lâcheté ? — Quoi donc ! un homme circonvenu par les sycophantes et dont on a confisqué tous les biens, ne souffre-t-il aucun préjudice, quand il n'a plus rien, quand il a été dépouillé de son patrimoine, quand il est aux prises avec la plus extrême pauvreté ? — Non, ce n'est pas un préjudice, c'est un avantage qui lui survient, s'il est maître de lui-même. Quel mal en ont souffert les apôtres, dites-le moi ? N'avaient-ils pas à lutter sans cesse contre la faim, la soif, la nudité ? Et voilà précisément ce qui les a rendus si glorieux et si vénérables, ce qui leur a mérité tant de secours divins. Quel tort ont fait à Lazare la maladie, les plaies, son indigence, l'abandon de tous ceux qui passaient à côté de lui? N'est-ce pas de tous ces joyaux qu'est formée sa couronne? Joseph eut-il à souffrir des calomnies dont il fut l'objet dans sa famille et chez les étrangers, qui le firent passer pour un corrupteur et pour un adultère? Que lui firent l'exil et la captivité? Mais, c'est là surtout ce qui lui a conquis notre admiration et notre enthousiasme. Et que dis-je, l'exil, l'indigence, la calomnie, l'esclavage ? La mort elle-même a-t-elle été pour Abel un mal véritable, une mort cependant violente, prématurée, reçue de la main d'un frère? N'est-ce pas à cause de cela qu'il est célébré dans tout l'univers ?

Vous le voyez, mon discours a donné plus qu'il n'avait promis; il a démontré non-seulement que personne ne peut nuire à l'homme zélé pour son salut, mais que les persécutions lui sont même avantageuses. — Pourquoi donc les corrections et les châtiments ? Pourquoi les menaces et la géhenne, me dira-t-on, du moment où l'on ne peut ni faire ni subir aucun tort ? Que dites-vous ? Vous dénaturez étrangement ma parole. Je n'ai pas affirmé qu'on ne faisait pas d'injustice, mais seulement qu'on n'en subissait pas. — Et comment, ajoutera-t-on, lorsqu'il y en a tant qui la commettent, se pourrait-il qu'il n'y eût pas de victime ? — Par la raison que j'ai déjà donnée. Les frères de Joseph furent coupables envers lui; mais il ne fut pas atteint par leur crime : Caïn dressa des embûches contre Abel; mais Abel n'y fut pas pris. Voilà pourquoi les peines et les supplices. La patience de ceux qui sont persécutés ne désarme pas la colère divine; la malice des persécuteurs la tient toujours armée. S'il arrive que les premiers acquièrent un plus haut degré de gloire par le fait des seconds, c'est grâce au courage des uns, et nullement aux intentions des autres. De là les palmes promises à la philosophie, les peines réservées à l'injustice. On vous a ravi vos biens? dites alors : « Je suis sorti nu du sein de ma mère, j'y rentrerai nu. » *Job*, I, 21. Ajoutez avec l'Apôtre : « Nous n'avons rien apporté dans ce monde, assurément nous n'en emporterons rien. » I *Tim.*, VI, 7. Vous avez entendu la mauvaise langue, les hommes vous ont accablé d'outrages ? souvenez-vous de cette parole du Sauveur : « Malheur à vous quand les hommes s'accorderont à vous louer; » *Luc.*, VI, 26; et de cette autre : « Réjouissez-vous, tressaillez d'allégresse quand on dira le mal de

vous. » *Matth.*, v, 11. On vous a chassé de votre patrie ? songez que vous n'avez pas de patrie sur la terre, et que, si vous aspirez à la vraie philosophie, vous devez regarder la terre entière comme un lieu d'exil. Vous êtes sous le coup d'une cruelle maladie ? répétez ce mot de l'Apôtre : « A mesure que l'homme extérieur se détériore en nous, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. » II *Corinth.*, IV, 16. Quelqu'un a-t-il subi une mort injuste et sanglante ? rappelez-vous Jean, et sa tête tranchée dans la prison, portée dans un plat, devenant le prix d'une danse adultère. Considérez les récompenses qui suivront tous ces maux : tous, quand ils partent d'une main inique, produisent l'expiation des péchés et l'accroissement de la justice. Telle est la grandeur des biens qu'ils donnent à ceux qui les supportent avec générosité.

5. Mais, du moment où ni la perte des richesses, ni les calomnies, ni les outrages, ni l'exil, ni les maladies, ni les tortures, ni celui de tous les maux qu'on redoute le plus, la mort, ne causent aucun dommage, sont au contraire un gain, pourriez-vous me dire ce qui nuit réellement, puisque rien de tout cela ne nuit? — Pour répondre, j'essaierai de démontrer que les torts et les pertes les plus graves, tous les maux réels ont pour auteurs ceux-là même qui les souffrent. Quoi de plus misérable que Caïn, qui traita si cruellement son frère; de plus malheureux que la femme de Philippe, quand elle eut fait tomber la tête de Jean; que les frères de Joseph, qui le vendirent et l'envoyèrent loin de sa patrie; ou que le diable lui-même, qui frappa Job de tant de maux? Aux peines qu'il a déjà méritées s'ajoute un châtiment spécial pour de telles embûches. Vous le voyez encore une fois, mon discours a tenu plus qu'il n'avait promis: il a démontré non-seulement que les persécutés ne reçoivent aucun mal de leurs persécuteurs, mais encore que tout le mal retombe sur la tête de ces derniers. Comme ce n'est ni dans les richesses, ni dans la liberté, ni dans la patrie, ni dans les autres biens terrestres énumérés plus haut, que la vertu de l'homme consiste, comme elle réside uniquement dans la droiture de l'âme, il est évident que, lorsque ces premières choses nous sont ravies, la vertu de l'homme n'est nullement entamée. — Mais, lorsqu'on perd cette même philosophie de l'âme ? — Quand une telle perte est éprouvée par quelqu'un, ce n'est pas aux autres, c'est à lui-même qu'il doit l'attribuer. — Comment vient-elle de lui-même et de son propre fond ? — Quand un homme, maltraité par un autre, dépouillé de ses biens, accablé d'outrages, n'importe de quelle façon, se répand en blasphèmes, à coup sûr il subit un tort, et le tort le plus grave; mais ce n'est pas à la malice d'autrui, c'est à sa propre pusillanimité qu'il doit s'en prendre.

Ce que j'ai déjà dit, je le dis encore, aucun homme, quelque pervers qu'il soit, n'égale cet esprit si méchant et si cruel, le diable, dans l'art de nuire et de tourmenter; et cet implacable ennemi de nos âmes ne put cependant venir à bout et triompher d'un juste qui vivait avant la grâce et même avant la loi, bien qu'il fît tomber de toute part sur lui une grêle furieuse de traits empoisonnés. Telle est la noblesse de l'âme. Que dirons-nous de Paul? N'a-t-il pas souffert tant de maux qu'il est impossible de les retracer? Habitant les prisons, chargé de chaînes, maltraité par les Juifs, traîné d'un lieu dans un autre, lapidé, meurtri par les lanières, plus que cela, déchiré par les verges, jeté au fond de la mer, sans cesse ballotté par ses ennemis et par ses frères, entouré de mille embûches, luttant avec la faim et la nudité, soumis à tant d'autres épreuves, subissant toute sorte de péripéties et de tribulations, — et pourquoi pousser plus loin cette énumération ? — mourant chaque jour; et cependant, sous le coup de toutes ces angoisses, non-seulement il ne laisse pas échapper un murmure contre le ciel, mais encore il se réjouit et se glorifie de tout ce qui lui arrive. Tantôt il s'écrie : « Je suis heureux dans mes souffrances ; » *Coloss.*, I, 24; tantôt: « Ce n'est pas assez, je suis fier de mes tribulations. » *Rom.*, v, 3. Si cet homme, en butte à tant de maux, y trouvait son bonheur et sa gloire, seras-tu digne de pardon, pourras-tu justifier ta conduite, toi qui n'en souffres pas la plus légère partie, et qui blasphèmes ?

6. Mais l'injustice m'accable, direz-vous, et,

si je n'élève pas la voix pour me venger, on me ravira tout, je serai hors d'état de faire l'aumône. — Ce n'est là qu'un faux-fuyant, un vain prétexte. Si vous êtes affligé pour ce motif, sachez que la pauvreté n'est pas un obstacle à l'aumône. Seriez-vous le plus pauvre des hommes, vous ne l'êtes pas plus que ces deux veuves, dont l'une n'avait qu'une poignée de farine et l'autre deux oboles, et qui toutes deux ont acquis une gloire immortelle, pour s'être privées de tout en faveur de l'indigence. L'extrême pauvreté ne fut donc pas un obstacle à l'extrême générosité : le don de deux oboles fut tellement grand, tellement glorieux, qu'il éclipsa tous les riches, et leurs magnifiques offrandes ne purent entrer en comparaison avec la magnificence de l'âme et les trésors de l'amour. Ainsi donc, au lieu d'éprouver une perte, vous acquérez un plus grand bien, et par un léger sacrifice vous obtenez de plus brillantes couronnes que ceux qui ont donné beaucoup. Mais nous aurions à redire mille fois ces choses; les âmes éprises de leur corps, plongées dans les voluptés de la vie, courbées sous le poids des affaires temporelles, ne se laissent pas aisément détacher de ces fleurs qui tombent et se flétrissent, — car tels sont les plaisirs d'ici-bas, — ni de ces ombres qui passent. Les hommes les plus sages ont un égal attachement pour les unes et les autres; les plus malheureux et les moins éclairés sont absorbés par les premières et n'accordent qu'une bien faible attention aux secondes. Enlevant donc leur masque séduisant aux choses de la terre, mettons à découvert leur visage hideux et repoussant, montrons à tous les yeux l'ignominie de la femme impudique. C'est bien là le nom qui convient à cette vie dont le plaisir, la richesse et la puissance, sont l'unique objet : elle est honteuse, difforme, pleine d'abominations, autant que fatigante, pénible, profondément amère. Et voilà surtout ce qui rend inexcusables ceux dont elle a captivé le cœur : malgré les amertumes et les chagrins dont elle les abreuve, les maux sans nombre dont elle est remplie, ils y concentrent tout leur amour et tout leur zèle; les périls et les blessures, les précipices et les écueils, les terreurs et les meurtres, les jalousies et les embûches, les sollicitudes et les soucis en forment la trame; nul véritable bien, aucune compensation à tant de peines, un châtiment sans interruption, des tourments éternels. Telle qu'elle est néanmoins, elle a pour eux des attraits irrésistibles; et cela, par la vaine opinion de ces insensés, et nullement par la réalité des choses.

Les petits enfants s'adonnent avec passion et sans partage à leurs amusements; ils ne peuvent pas même comprendre les affaires et les intérêts qui préoccupent les hommes. Mais ceux-là sont dignes de pardon à cause de leur âge; tandis que ceux-ci sont impardonnables de ne penser qu'à des puérilités dans l'âge de l'homme, de se montrer même moins sensés que des enfants. Pourquoi devons-nous tant aimer les richesses, dites-le moi ? En effet, c'est bien par là qu'il faut commencer, puisqu'on les préfère à la santé, à la vie, à la bonne réputation, à la patrie, aux amis, aux parents, à tout, quand on a contracté cette funeste maladie. Le feu s'élève ensuite jusqu'aux nues, l'incendie s'empare de la terre et de la mer. Faut-il s'en étonner ? Personne n'éteint cette flamme; tous contribuent à l'exciter, et ceux qui en sont atteints, et ceux qui n'en sont pas encore les victimes, afin de le devenir. On peut les voir, hommes et femmes, maîtres et serviteurs, riches et pauvres, porter à l'envi des fardeaux qui doivent nuit et jour alimenter cette flamme dévorante; non des fardeaux de bois ou de broussailles, telle n'est pas la nature de ce feu, mais bien des corps et des âmes, des injustices et des iniquités, tels sont les aliments qui lui conviennent. Les riches ne mettent jamais un terme à cette aveugle cupidité, deviendraient-ils maîtres de la terre entière; les pauvres s'efforcent de les supplanter : une rage incurable, une démence effrénée, une maladie qui résiste à tous les remèdes possède au même degré l'âme des uns et des autres. Cette affection a triomphé de toutes les affections et les a chassées des cœurs : on ne tient compte ni des liens de l'amitié ni des liens du sang. Et que dis-je ? Non-seulement les amis et les parents, mais la femme et les enfants eux-mêmes, ce que l'homme a de plus cher au monde, sont oubliés. Tout est à terre, tout est foulé aux pieds, dès que la soif

des richesses, avec ses instincts impérieux, s'est emparée d'une âme.

Semblable au plus impitoyable des maîtres, au plus cruel des tyrans, ou mieux telle qu'une courtisane insatiable dans ses débordements et son luxe, cette passion barbare et sans entrailles traîne dans l'ignominie, dévore et consume, expose à mille dangers, soumet à mille tortures ceux qui se sont faits ses esclaves. Terrible comme elle est, acerbe, insatiable, sans ménagement et sans pitié, avec son aspect sauvage, ou plutôt féroce et bestial, plus menaçant que celui du loup et du lion, elle a néanmoins des attraits et des séductions, elle leur paraît plus douce que le miel; ils n'aspirent qu'à recevoir ses chaînes. Elle aiguise chaque jour ses armes pour les percer, elle ouvre devant eux des abîmes, elle les pousse contre des écueils et sur le bord des précipices, elle les enveloppe de filets pour les livrer au supplice; mais elle n'est censée ne faire que des adorateurs : ainsi la considèrent et ceux qui sont déjà pris, et ceux qui désirent l'être. Comme les pourceaux se roulent avec un plaisir manifeste dans la fange et les bourbiers, comme les insectes vivent dans la pourriture, ainsi vivent les malheureux jouets de la cupidité; ils sont même plus misérables, ils sont tombés plus bas, leur fange est plus infecte. En effet, plongés dans cette dégradation, dévorés par ce chancre, ils s'imaginent encore y puiser le bonheur. Et cela ne tient pas à la nature des choses, mais bien à leur intelligence dépravée par le fait même d'une telle folie. Ce n'est pas la fange, ce n'est pas le fumier qu'il faut accuser dans le premier cas; ce sont les êtres mêmes qui s'y plaisent : ainsi devez-vous raisonner quand il s'agit des hommes.

7. Et maintenant, comment guérir ceux qui sont affectés de ce mal? S'ils veulent nous prêter une oreille attentive, nous ouvrir leur cœur, accueillir favorablement nos paroles, nous le pouvons. Sans doute, les animaux privés de raison ne sauraient par-là même être éloignés et détournés de l'ordure à laquelle ils sont habitués; mais l'espèce humaine, formée qu'elle est à des mœurs plus douces, ayant le privilége du raisonnement et de la parole, on peut aisément et sans effort, pourvu qu'elle le veuille elle-même, la tirer du fétide bourbier, l'enlever à la boue de la dégradation. Voulez-vous m'expliquer, ô hommes, pourquoi les richesses vous paraissent si désirables? Est-ce parce qu'elles vous procurent tous les plaisirs de la table? Est-ce à cause des honneurs et des adulateurs qu'elles vous attirent? Est-ce parce qu'elles vous donnent le pouvoir de venger vos injures et de répandre la terreur autour de vous? Vous ne sauriez autrement motiver cette passion que par la volupté, le désir des grandeurs et le plaisir de la vengeance; car enfin les richesses ne vous rendront ni plus sage, ni plus modéré, ni plus prudent, ni plus moral, ni meilleur envers les autres, ni plus maître de vos emportements et de vos appétits; elles ne vous enseigneront ni la tempérance, ni l'humilité; elles n'introduiront et n'enracineront dans votre âme aucune sorte de vertu. Non, vous ne trouverez en rien de tout cela une raison qui puisse expliquer votre ardeur et votre convoitise. Ce n'est pas assez de dire que les richesses sont incapables de semer ou de faire germer un bien quelconque; il faut ajouter qu'elles étouffent et flétrissent celui qui vit au fond des cœurs; elles arrachent souvent cette plante salutaire, pour y substituer les funestes rejetons du vice, un luxe immodéré, une aveugle colère, d'iniques ressentiments, l'orgueil, la vaine gloire, la déraison. Mais je ne parlerai pas de ces choses : à quoi bon? Ceux qui sont affectés d'une telle maladie ne supportent pas d'entendre parler de la vertu ou même du vice : tout entiers aux plaisirs, ils ne veulent ni reproches ni leçons.

Les plaisirs sont-ils un motif de désirer les richesses?

Laissant donc ces hommes de côté, allons plus loin dans notre sujet, et voyons s'il est quelque vrai plaisir ou quelque honneur dans les richesses; pour moi, je vois déjà tout le contraire. Voulez-vous que nous comparions d'abord les repas des riches et des pauvres? Prenons-les sur le fait et demandons-leur quels sont ceux qui goûtent là le plaisir le plus pur et le plus vrai : ceux qui passent en quelque sorte tout le jour à table, si bien que leur souper fait suite à leur déjeûner; qui surchargent leur ventre, émoussent leurs sens, font sombrer le navire sous le poids de la cargaison, provoquant par la quan-

Les repas des pauvres sont préférables aux repas des riches.

tité des mets le naufrage de l'âme avec celui du corps; qui donnent des fers à leurs pieds, à leurs mains, à leur langue, à tous leurs membres, plus paralysés, en effet, par l'excès de la nourriture et de la boisson qu'ils ne le seraient par les plus rudes chaînes; qui ne goûtent plus dès lors un sommeil pur et bienfaisant, n'ont plus que des songes horribles; plus à plaindre que les fous, démoniaques volontaires, objet de risée pour leurs serviteurs et leurs esclaves, ou même de larmes et de gémissements pour les meilleurs d'entre eux; incapable de reconnaître les personnes présentes, de dire ou d'entendre quoi que ce soit; des hommes enfin qu'on est obligé de porter de la table au lit : ou bien ceux qui vivent sobres et vigilants, se renfermant dans les bornes du nécessaire, naviguant ainsi par un temps calme et serein, ceux qui ne connaissent de meilleur condiment ni d'excitant plus agréable que la faim et la soif? Peut-on élever un doute? Rien ne contribue davantage au plaisir comme à la santé, que d'être conduit par la faim et la soif à se mettre à table, de mesurer ses appétits sur le besoin, de ne jamais franchir ces limites, de ne jamais imposer au corps un fardeau qui soit au-dessus de ses forces.

8. Si vous n'en croyez pas ma parole, voyez l'état des uns et des autres, soit pour le corps, soit pour l'âme. Ne m'opposez pas de rares exceptions, des infirmités provenant de causes accidentelles, basez votre jugement sur ce qui se produit d'une manière régulière et constante. Ceux qui mènent une vie modérée n'ont-ils pas habituellement un corps sain et vigoureux, des sens parfaitement libres et dont chacun remplit très-bien son office; tandis que ces hommes chargés d'humeurs sont plus mous que la cire, en butte à toute espèce de maladies? Ils sont de bonne heure enchaînés par les douleurs et sujets à des tremblements nerveux, ils ont une vieillesse anticipée, leur tête est alourdie, leur estomac fatigué ne désire ni ne supporte les aliments, ils ont sans cesse besoin de médecins et de remèdes, chaque jour de nouveaux soins. Est-ce là du plaisir, je vous le demande? A savoir seulement le sens des mots, qui pourrait le dire? Le plaisir suppose deux choses : le désir d'abord, la possession réelle ensuite. On aurait beau posséder, si l'on ne désire pas, le plaisir disparaît et s'évanouit. Ainsi, quand nous sommes malades, c'est en vain qu'on nous servirait les mets les plus suaves, nous n'y touchons qu'avec dégoût, ils nous causent une pénible impression; c'est qu'il n'est pas là ce désir qui fait le charme de la jouissance. En effet, ce n'est pas à la nature des aliments ou de la boisson, c'est à l'appétit de celui qui les prend, que sont dus le désir et par suite le plaisir véritables.

De là ce que dit un sage pour qui le plaisir n'avait pas de secrets et qui le dominait par son intelligence : « L'âme rassasiée dédaigne les rayons de miel. » *Prov.*, XXVII, 7. C'est montrer d'une manière claire que le plaisir dépend, non des mets, mais des dispositions. C'est encore sous l'inspiration de la même pensée qu'un prophète, énumérant les prodiges opérés en Egypte et dans le désert, dit entre autres choses : « De la pierre il les rassasia de miel. » *Psalm.* LXXX, 17. On ne voit nulle part cependant que la pierre leur ait versé le miel. Que signifie donc cette parole? Accablés par la chaleur et la fatigue, dévorés par une soif brûlante, les Hébreux rencontrent tout-à-coup des eaux fraîches et limpides; ils s'y désaltèrent avec bonheur : c'est pour rendre cette suave impression que le Psalmiste donne à l'eau le nom de miel. Il n'entend pas exprimer par là un changement de nature, mais bien le plaisir qu'ils ont ressenti, la douceur qu'ils ont trouvée dans cette simple boisson par suite de l'ardeur avec laquelle ils s'y sont précipités. Les choses étant ainsi, et nul n'oserait dire le contraire, quelque insensé qu'il fût, n'est-il pas dès lors de toute évidence que la table du pauvre est le plaisir pur et vraiment digne de ce nom, que celle du riche engendre l'ennui, le dégoût et la corruption? Aussi le même sage a dit : « Les choses douces elles-mêmes répugnent à la vue. » *Prov.*, XXVII, 7.

9. Mais les richesses, ajoute-t-on, font du moins qu'on est honoré et qu'on peut aisément se venger de ses ennemis. — Est-ce donc une raison, dites-moi, d'en faire l'objet de tous vos désirs et de tous vos efforts? Il faut donc les posséder parce qu'elles entretiennent en vous les

plus cruelles maladies, en donnant à la colère le moyen d'arriver à son but, en enflant au plus haut degré les bulles de la vaine gloire, en exaltant l'orgueil jusqu'à la folie! Et c'est là précisément ce qui devrait nous obliger à les fuir sans jamais tourner la tête, puisqu'elles introduisent dans notre sein des bêtes féroces et dévorantes, puisqu'elles nous ravissent le véritable bonheur, celui que tout le monde estime, pour nous faire embrasser à la place un honneur illusoire et mensonger, qui n'a de celui-là que la couleur et l'apparence, en nous persuadant ainsi qu'une ombre vaine est une solide réalité. De même que les courtisanes se donnent par le fard et d'autres artifices une beauté qu'elles n'ont pas, en revêtant d'un éclat trompeur, aux yeux de leurs victimes, un visage désagréable et repoussant; de même les richesses, faussant toutes les idées, nous font prendre l'adulation pour l'honneur. Ne vous arrêtez pas, je vous prie, à des louanges fondées sur la peur ou l'intérêt; pénétrez dans la conscience de chacun de vos adulateurs, et vous verrez des accusateurs sans nombre qui ne cessent de vociférer contre vous, et qui, beaucoup plus que vos ennemis et vos adversaires déclarés, vous détestent et vous haïssent. Qu'un changement de fortune déchire et fasse tomber ce masque, apposé par la peur, comme si le soleil dardait un rayon plus chaud sur ces obscurs visages, et vous demeurerez persuadé que vous avez toujours été jusque-là profondément méprisé par ceux qui vous entouraient d'hommages, que sous les démonstrations du respect couvait une haine mortelle, qu'ils vous outrageaient incessamment dans leur pensée, qu'ils brûlaient de vous voir plongé dans la dernière misère. Rien ne nous attire l'honneur comme la vertu, un honneur spontané, un honneur sincère, sans faux dehors et sans aucune feinte, pur et vrai, supérieur à tous les événements de la terre.

10. Vous voulez enfin vous venger de vos ennemis. — Eh bien, c'est principalement pour cela, je l'ai dit, que vous devez fuir les richesses. Elles vous mettent dans la main un glaive que vous tournez contre vous-même, elles vous imposent une plus lourde responsabilité pour l'avenir, elles vous préparent des supplices intolérables. La vengeance est un mal si grand qu'elle repousse l'amour de Dieu pour l'homme et rend inutile le pardon qu'on avait déjà reçu de ses nombreux péchés. Le serviteur à qui son maître avait remis la dette de dix mille talents, qui n'avait eu qu'à crier miséricorde pour obtenir un tel bienfait, en exigeant ensuite cent deniers d'un autre serviteur, c'est-à-dire en voulant impitoyablement venger ses propres injures, prononça lui-même sa condamnation par sa dureté à l'égard d'un frère : ce n'est pas pour un autre motif, c'est pour celui-là seul qu'il fut livré aux bourreaux, soumis à la torture, forcé de rendre les dix mille talents; aucun espoir de pardon, aucune justification ne lui fut possible, il subit un affreux châtiment, dans la nécessité d'acquitter entièrement cette dette que la divine bonté lui avait auparavant remise. Faut-il donc à ce point désirer les richesses, dites-moi, pour qu'elles vous conduisent par un aussi facile chemin à des péchés aussi funestes? Ah! c'est bien plutôt une raison de les abhorrer comme un implacable ennemi, comme la source de tous les meurtres. — Mais la pauvreté, direz-vous encore, nous plonge dans le chagrin, nous arrache de fréquents blasphèmes, nous pousse à d'indignes trafics. — Non, ce n'est pas la pauvreté, c'est la pusillanimité.

Lazare était bien pauvre, pauvre au suprême degré; à la pauvreté se joignait la maladie, plus cruelle qu'une pauvreté quelconque, et qui rendait celle-ci plus amère; à la maladie s'ajoutaient l'isolement, l'absence de toute main secourable, ce qui aggravait singulièrement les tortures de la pauvreté comme celles de la maladie. Ces deux choses sont assez pénibles déjà par elles-mêmes; mais quand personne n'est là pour nous secourir, la misère est plus grande, le feu plus actif, la douleur plus poignante, la tempête plus atroce et le naufrage plus imminent, l'épreuve plus terrible. Si l'on considère les choses de plus près, on verra une quatrième source de souffrance, la mollesse et le luxe du riche qui vivait à côté de lui. Pour peu que vous désiriez en trouver une cinquième, un nouvel aliment à ce foyer, il vous suffira d'ouvrir les yeux. Non-seulement ce riche

s'abandonnait aux délices, mais encore, il voyait cet infortuné deux ou trois fois par jour, plus souvent même : il était gisant à sa porte, ce vivant spectacle de malheur et de pitié, fait pour attendrir un cœur même de pierre. Et, malgré cela, cet homme dénaturé ne daigne pas même tendre la main pour relever cette ruine; il fait toujours placer devant lui sa table de sybarite, les coupes couronnées et le même vin coulant à flots; autour de lui la brillante troupe des cuisiniers, les parasites et les adulateurs accourant dès l'aurore, les chœurs des chanteurs, des échansons et des mimes; toujours les mêmes excès, la même ivresse, les mêmes débauches, le même luxe dans les habits, les ameublements et tout le reste. Quant à cet infortuné, que consumaient chaque jour, avec d'inexprimables tortures, la faim et la maladie, tant de plaies acharnées, l'abandon et tous les maux qui en sont la conséquence, il n'en admettait pas même la pensée dans son esprit. Les adulateurs et les parasites étaient gorgés outre mesure; et ce pauvre, dénué de tout, accablé par tant de souffrances, ne pouvait pas même obtenir, pour apaiser sa faim dévorante, les miettes qui tombaient de cette table somptueuse.

Rien de tout cela néanmoins ne lui fit un tort véritable; il ne prononça pas un mot amer, bien loin de faire entendre un blasphème. Comme l'or devient plus pur et plus éclatant à mesure que la fournaise est plus ardente, ce juste se perfectionnait au feu des tribulations accumulées sur sa tête; il triomphe de toutes ces douleurs et des perturbations qu'elles enfantent. Les indigents ne supportent pas la vue des riches, ils sèchent d'envie, ce contraste leur est un affreux tourment, la vie leur paraît insupportable, alors même qu'ils ne manquent au fond ni des secours ni des services qui leur sont nécessaires. Puisqu'il en est ainsi, celui dont l'indigence était sans égale, pauvre et malade à la fois, n'ayant personne qui daignât le secourir ou le consoler, gisant au centre d'une ville comme en un morne désert, endurant toutes les privations en face d'un homme autour duquel tous les biens affluaient, ne voyant se pencher vers lui aucune figure humaine, servant en quelque sorte d'aliment à la langue des chiens, dans l'impossibilité de remuer aucun membre pour les écarter, quel préjudice n'aurait-il pas éprouvé, s'il n'eût été soutenu par sa générosité d'âme et sa philosophie? Vous le voyez donc, il faut toujours en revenir à ce principe : l'univers a beau se déchaîner contre un homme, on ne peut lui causer aucun tort, s'il ne se nuit pas à lui-même.

11. En effet, quel mal réel ont fait à ce vaillant athlète la maladie, l'absence de tout secours, les importunités des chiens, le voisinage encore plus importun du riche, le luxe efféminé, l'arrogance extrême et le fol orgueil déployés par ce dernier? Se laissa-t-il affaiblir par les rudes combats de la vertu? Quelle atteinte sa vigueur en reçut-elle? Aucune absolument; au contraire, elle ne fit que grandir : un nombre incalculable de couronnes, une suite non interrompue de triomphes, des récompenses accumulées, une gloire infinie, voilà ce qui résulta pour le pauvre de la multitude de ses maux et de la cruauté du riche. En effet, ce n'est pas seulement à cause de sa pauvreté, de sa faim, de ses ulcères et de la voracité des chiens, qu'il fut couronné; il le fut encore pour avoir, en face d'un homme qui le voyait chaque jour et chaque jour le dédaignait, généreusement supporté cette épreuve, sans jamais se laisser ébranler, quoiqu'elle dût ajouter une cuisante amertume aux douleurs de l'indigence, de la maladie et de l'abandon.

Et le bienheureux Paul, dites-moi? — car rien n'empêche que nous ne revenions une fois de plus à ce grand homme, — les tentations ne tombaient-elles pas sur lui comme des raffales? Quel mal lui firent-elles cependant? Ne reçut-il pas de plus brillantes couronnes parce qu'il avait été torturé par la faim, le froid et la nudité, souvent meurtri de coups, lapidé, submergé? — Mais c'était Paul, dira-t-on, l'Apôtre appelé par le Christ. — Sans doute; et Judas aussi était l'un des douze, appelé par le Christ, lui aussi; mais ni cette dignité ni cette vocation ne lui furent d'aucune utilité, par la raison que son âme n'avait pas nourri l'amour de la vertu. Dans ses luttes incessantes contre les privations de tout genre, au milieu de ses souffrances quotidiennes, l'un parcourait avec une ardeur infatigable le

chemin qui conduit au ciel; et l'autre, bien qu'ayant entendu plus tôt la voix du Christ, comblé des mêmes faveurs, initié à la philosophie céleste, s'étant assis à la table sacrée, au redoutable banquet, après avoir reçu la grâce de ressusciter les morts, de guérir les lépreux, de chasser les démons, entendu tant de leçons admirables sur la pauvreté, vécu si longtemps avec le Christ, qui va même jusqu'à lui confier l'argent des pauvres, afin de remédier à ses cupides instincts et de l'arracher à la passion du vol par une telle confiance, n'en devient nullement meilleur et méconnaît jusqu'au bout la condescendance de son divin Maître. Comme le Christ savait que ce cœur était rongé par l'avarice et que cette maladie le conduirait à sa perte, au lieu de le châtier en ce moment, il vint en aide à sa faiblesse; c'est comme s'il eût voulu donner le change à son amour pour l'argent en le rendant dépositaire du trésor commun, le détourner ainsi de l'horrible précipice et par un moindre mal en empêcher un plus grand.

12. Il est donc bien vrai que nul ne peut nuire à celui qui ne veut pas se nuire lui-même, pas plus qu'on ne saurait utilement servir celui qui ne veut pas ouvrir les yeux à la lumière et concourir à son propre salut. Voilà pourquoi l'admirable histoire déroulée dans les Livres saints vous présente, comme dans un vaste et sublime tableau, les vies des anciens personnages, depuis Adam jusqu'à la venue du Christ, vous montrant les vaincus aussi bien que les vainqueurs, afin de vous apprendre par l'exemple des uns et des autres, que personne n'a le pouvoir de nous faire un mal véritable, si nous ne le voulons pas, alors même que le monde entier nous déclarerait une implacable guerre. Ni les malheurs des temps, ni les péripéties de la fortune, ni les injustices des souverains, ni les embûches partout semées, ni les revers s'ajoutant aux revers, ni la réunion de tous les maux qui pèsent sur la nature humaine, ne peuvent en rien ébranler l'homme généreux, vigilant et toujours sur ses gardes ; tandis que le lâche, l'homme sans énergie, celui qui s'abandonne lui-même, on aurait beau lui prodiguer mille soins, rien ne peut le relever de sa faiblesse. C'est ce qui nous est encore enseigné par la parabole de ces deux hommes dont l'un bâtit sa maison sur le roc et l'autre sur le sable. En effet, il ne faut pas entendre par-là ces objets matériels, le roc ou le sable, des pierres superposées et recouvertes d'une toiture, des fleuves ou des pluies, des vents impétueux se ruant contre des maisons; ce sont des images qui nous représentent la vertu et le vice, pour nous amener à cette conclusion, qu'on ne peut éprouver un mal que de soi-même.

Explication de la parabole des deux hommes qui bâtissent, l'un sur le roc, l'autre sur le sable.

Non, ce ne furent pas les pluies, malgré toute leur violence, ni les fleuves débordés, avec toute leur rage, ni les vents déchaînés, avec toute leur puissance, qui ont fait la plus légère brèche à la maison de l'un : celle de l'autre, au contraire, a été bientôt renversée, non sous les coups de l'épreuve, — la première aurait eu le même sort, — mais par l'imprévoyance de celui qui l'avait bâtie; c'est en vain qu'elle eût été battue par la tourmente si les fondements n'en eussent été posés sur le sable, c'est-à-dire, sur la mobilité des passions et la fragilité du vice; elle manquait de solidité, elle menaçait ruine avant même d'être en butte aux secousses du dehors. On le comprend, de tels édifices croulent d'eux-mêmes et sans qu'on ait besoin de les attaquer, parce que les bases se dérobent sous leur poids, faute de cohésion et de point d'appui. De même que les toiles d'araignée se déchirent et se dispersent par leur propre inconsistance, et que le diamant ne saurait être brisé; de même les hommes qui n'ont aucun souci de leur salut, se perdent, se dissolvent, sont terrassés sans combat, et ceux qui veillent sur eux-mêmes avec un zèle saintement jaloux, sortent plus forts de toutes les attaques. Judas est un exemple frappant des premiers : il périt en l'absence de toute épreuve, au milieu de tous les secours.

13. Voulez-vous que j'entoure ma proposition d'un nouvel éclat par l'histoire de peuples entiers? De quelle providence spéciale ne fut pas favorisé le peuple juif? Toutes les créatures visibles n'ont-elles pas été mises à son service? Son genre de vie présentait des phénomènes étranges, inouïs : ce peuple n'avait ni marchés publics, ni transactions commerciales, ni monnaies à don-

ner en échange; nul besoin de tracer des sillons, de manier la charrue, de déchirer le sein de la terre, de l'ensemencer, d'attendre les effets de la pluie, des vents et du changement des saisons; les rayons du soleil, le cours de la lune, les modifications de l'air étaient pour lui sans importance; pas d'aire à disposer, ni de moyen à prendre pour séparer la paille du grain, ni de meule à tourner, ni de four à construire; le bois et le feu n'étaient pas nécessaires; l'art de faire le pain et la peine de traîner la herse ou d'aiguiser la faux étaient inutiles; on n'avait pas davantage à s'occuper de tisser des étoffes, ou de bâtir des maisons, ou de fabriquer des chaussures. Une table qui n'avait exigé ni sueurs ni travaux était toujours préparée d'avance : telle était la manne, aliment sans cesse renouvelé, n'imposant à l'homme aucun effort, aucune sollicitude. Leurs vètements, leurs chaussures, leurs corps eux-mêmes semblaient avoir oublié leur fragilité naturelle: les habits résistaient à l'action du temps, et les pieds aux fatigues d'un si long voyage. Quant aux médecins, aux remèdes, à tout ce qui concerne l'art de guérir, il n'en était pas même question parmi eux, tant ils étaient à l'abri de toute infirmité. « Il les fit sortir avec l'or et l'argent, dit le Prophète, et dans leurs tribus il n'y avait pas d'infirme. » *Psalm.* CIV, 37. On eût dit qu'ils n'appartenaient plus à ce monde et qu'ils avaient été transportés dans un monde meilleur, à tel point leur nourriture et leur boisson différaient des nôtres. Les rayons brûlants du soleil ne venaient pas frapper leur tête; une nuée qui les couvrait de toute part les préservait de ce feu : c'était comme une tente immense qui marchait avec eux. Ils n'avaient pas non plus besoin d'un flambeau qui dissipât les ténèbres de la nuit, il leur fallait encore moins un guide, cette nuée se transformait en colonne de feu, en source de lumière, et, remplissant pour eux un double office, elle les éclairait et les dirigeait; elle n'était pas seulement lumineuse, elle était encore mobile, et nul guide n'aurait conduit aussi sûrement ce peuple si nombreux à travers ces mornes solitudes.

Miracles accomplis à la sortie d'Egypte.

Ils marchaient au milieu de la mer aussi bien que sur la terre ferme. Franchissant avec une sublime audace les limites de la nature, ils vont à l'encontre des flots menaçants, et poursuivent leur route comme s'ils eussent posé le pied sur un chemin battu, sur un roc inébranlable. En se retirant devant leurs pas, la mer leur présente l'aspect d'une plaine unie, d'une campagne ouverte; mais aussitôt que leurs ennemis y sont entrés, elle redevient elle-même : elle est un chemin pour les uns; elle est un tombeau pour les autres; elle ouvre un facile passage aux premiers, elle engloutit les seconds avec une extrême violence. Cet élément indompté montre en ce jour l'ordre et la docilité d'une nature raisonnable et soumise : tantôt c'est un protecteur et tantôt c'est un bourreau, il va tout-à-coup d'un extrême à l'autre. Parlerai-je maintenant des rochers qui versent des eaux abondantes, de cette nuée d'oiseaux qui couvre soudain la surface de la terre, des prodiges accomplis en Egypte et plus tard dans le désert? Pourquoi rappeler leurs trophées et ces victoires qui ne leur coûtèrent pas une goutte de sang? Ils semblaient mener des chœurs joyeux plutôt que faire la guerre, tant leurs triomphes étaient aisés. Ils vainquirent d'abord leurs tyrans sans le secours des armes; et puis, quand ils eurent quitté l'Egypte, le son des trompettes et le chant des hymnes leur suffirent pour mettre en déroute leurs ennemis : je l'ai dit, c'était une danse plutôt qu'une guerre, un jeu plutôt qu'un combat. Toutes ces merveilles avaient pour but, non-seulement de leur fournir largement les choses nécessaires, mais encore de les obliger à conserver d'une manière plus sûre la connaissance de Dieu que Moïse leur avait enseignée : c'étaient autant de voix qui redisaient partout le nom du Seigneur.

Voilà ce que proclamait la mer, abdiquant tour à tour et reprenant sa nature; voilà ce que faisaient entendre les eaux du Nil changées en sang, et les grenouilles, et les innombrables légions des sauterelles, et les moucherons et les chenilles; et dans le désert la manne, la colonne de feu, la nuée, la pluie de cailles et tous les autres prodiges étaient comme autant de leçons écrites en caractères ineffaçables, un livre toujours ouvert puisque chaque jour il ravivait leur mémoire et parlait à leur intelligence. Et cepen-

dant, après avoir été l'objet d'une attention si prévoyante et si généreuse, après tant d'ineffables bienfaits, tant de miracles, tant de soins impossibles à retracer, après une éducation aussi constante, tant d'enseignements donnés par la parole et par les faits, tant de victoires éclatantes, tant de trophées inouïs; après avoir été nourris et abreuvés avec une telle munificence, après avoir obtenu une telle gloire aux yeux de tout le genre humain, voilà que, non moins dépourvus de sens que de reconnaissance, ils se prosternent devant l'image d'un veau; ils adorent une tête de bœuf, ils demandent qu'on leur fasse des dieux, quand ils ont encore sous la main les bienfaits dont Dieu les a comblés en Egypte, quand ils jouissent de ceux qu'il leur prodigue encore.

14. Et les habitants de Ninive, ces étrangers, ces barbares, à qui rien, absolument rien de semblable n'avait été donné, ni leçons ni miracles, ni paroles ni faits, il leur suffit de voir un homme échappé du naufrage et qui n'était jamais venu chez eux; il leur suffit de l'entendre s'écrier, alors qu'ils le voient pour la première fois : « Encore trois jours et Ninive sera détruite. » *Jon.*, III, 4. En entendant ces simples paroles, ils changent de vie, ils deviennent meilleurs; retranchant leurs anciens vices, ils prennent par la pénitence le chemin de la vertu, pour détourner la sentence divine, raffermir leur ville chancelante, se soustraire au courroux du ciel, conjurer tous les périls. « Dieu vit, ajoute le même prophète, que chacun d'eux s'était éloigné de sa mauvaise voie et s'était tourné vers le Seigneur. » *Ibid.*, 10. D'où vient cette conversion, dites-moi? Leur perversité était cependant bien grande, leur corruption impossible à redire, leur maladie désespérée; c'est ce que le prophète signifie par ces mots : « Leur malice s'était élevée jusqu'au ciel; » *Ibid.*, I, 2; nous faisant entendre par la distance des lieux les proportions que le mal avait acquises. Et cette perversité si grande, si longtemps entassée, dont la hauteur atteignait au ciel, ils la détruisent en quelques instants, dans trois jours, sous le coup d'un petit nombre de paroles qu'ils ont entendues d'un inconnu, d'un étranger, d'un naufragé; ils les font disparaître, ils les anéantissent à tel point qu'il leur est donné de recueillir ce doux témoignage : « Dieu vit que chacun s'était éloigné de sa mauvaise voie, et il se repentit lui-même du châtiment qu'il avait prononcé contre eux. » Vous le voyez donc bien, l'homme juste et vigilant, loin d'avoir quelque chose à craindre des autres hommes, peut se soustraire même à la divine colère déjà prête à le frapper; et celui qui se nuit à lui-même et trahit ses propres intérêts, ne tirera pas grand avantage des bienfaits même les plus grands. Ni les signes opérés en leur faveur ne servirent aux uns; ni l'absence de ces mêmes signes ne fut nuisible aux autres : ces derniers, doués qu'ils sont d'un esprit droit, n'ont besoin que de quelques heures pour renverser les obstacles qui les séparent de la vertu, bien qu'ils soient plongés dans la barbarie, privés de toute révélation, ignorant les oracles divins, éloignés de la Palestine.

Exemple tiré pareillement des trois jeunes Hébreux.

15. En quoi les maux dont ils furent enveloppés, je vous le demande encore, nuisirent-ils aux trois jeunes Hébreux? Dans un âge bien tendre, dans l'enfance même, n'ont-ils pas été soumis à cette cruelle épreuve, à la captivité? n'ont-ils pas été bannis et rejetés dans une contrée lointaine, privés de leur patrie, de leur maison, de leur temple, de leur autel, de leurs offrandes, de leurs sacrifices, de leurs chants religieux? En effet, l'exil ne consistait pas uniquement pour eux dans la perte de leur patrie; il consistait encore dans l'impossibilité de pratiquer la plupart de leurs cérémonies religieuses. En tombant entre les mains des barbares, n'étaient-ils pas livrés à des loups plutôt qu'à des hommes, et ce qu'il y avait de plus cruel, leur séjour prolongé sur cette terre inhospitalière, si loin de leur pays, dans une si rude captivité, ne les réduisait-il pas à vivre sans instituteur, sans prophète, sans chef? « Il n'est ni prince ni prophète, s'écrie l'un de ces captifs, personne pour nous conduire, aucun lieu pour sacrifier devant vous et pour obtenir miséricorde. » *Dan.*, III, 38. Bien plus, ils habitaient la maison royale, c'est-à-dire au milieu des écueils et des précipices, dans une mer entourée de rocs menaçants et semée de récifs, sans pilote, sans capitaine, sans

matelots, sans voiles; ou bien ils étaient enfermés dans ce palais comme dans une prison. Initiés qu'ils étaient à la véritable philosophie, supérieurs à toutes les choses de la vie présente, foulant à leurs pieds tout faste humain, s'étant fait des ailes légères, ils regardaient cette demeure comme une aggravation à leurs maux. S'ils eussent été hors de là, dans une maison particulière, ils auraient joui d'une plus ample liberté; mais, après avoir franchi le seuil de cette prison, — puisque c'est sous cet aspect que leur apparaissait toute cette magnificence, et qu'ils ne voyaient dans ces splendeurs que des écueils et des précipices, — ils étaient en butte aux plus pénibles difficultés.

Le roi leur fait donner l'ordre de manger des mets servis sur sa table impure et somptueuse, ce qui leur était interdit par la loi de leurs pères et leur semblait plus affreux que la mort. Ils étaient là sans secours, comme de tendres agneaux au milieu de loups dévorants. Ils étaient dans la nécessité de manger des choses défendues, sous peine de mourir de faim ou plutôt de la main du bourreau. Que font donc ces enfants, ces orphelins, ces captifs, ces étrangers, esclaves de ceux-là mêmes qui leur donnent de tels ordres? Ils ne vont pas se persuader que la nécessité leur soit une excuse suffisante, ou qu'il leur soit permis de se retrancher derrière la tyrannie du monarque, ils ont recours à tous les moyens; ils mettent tout en œuvre pour éviter le péché, bien que la tentation soit partout imminente. Ils ne pouvaient pas y faire servir la puissance persuasive de l'argent, puisqu'ils étaient captifs; ni des amitiés influentes, puisqu'ils étaient étrangers; ni la grandeur et la puissance, puisqu'ils étaient esclaves; ni la force du nombre, puisqu'ils n'étaient que trois. Ils vont trouver l'eunuque chargé de l'exécution de cet ordre, et c'est par leurs paroles simplement qu'ils réussissent à le persuader. L'ayant trouvé timide et tremblant, préoccupé avant tout de se sauver lui-même, l'âme frappée d'une incroyable peur de la mort, puisqu'il n'eut à leur faire que cette réponse : « Je crains le roi mon maître, et, s'il voit vos visages plus maigres que ceux des enfants de votre âge, vous dévouerez ma tête à la colère du roi, » *Dan.*, I, 10, ils le délivrent de ces appréhensions et lui persuadent ainsi de leur accorder cette faveur. Or, comme ils avaient fait ce qui dépendait d'eux, Dieu les paya de retour et compléta l'œuvre. En effet, Dieu ne devait pas l'accomplir seul, alors qu'eux-mêmes devaient en avoir la récompense; ce généreux mouvement, parti de leur cœur avec un si mâle courage, fit que Dieu leur communiqua sa force et qu'ils purent de la sorte atteindre le but auquel ils aspiraient.

16. Le voyez-vous, une fois encore, à qui ne se fait pas tort lui-même, nul autre ne peut jamais faire tort. Ni la jeunesse, ni la captivité, ni la perte des parents, ni l'exil, ni l'absence de tout protecteur, ni l'isolement sur une terre étrangère, ni la rigueur de l'ordre donné, ni cette crainte de la mort qui saisit et trouble l'âme d'un eunuque, ni la pauvreté, ni la petitesse, ni le séjour forcé au milieu des barbares, ni le joug imposé par des ennemis, ni cette main d'un roi dont on est le jouet, ni l'éloignement de tous les proches, des prêtres et des prophètes, de tous ceux qui pourraient donner quelque secours, ni la cessation des offrandes et des sacrifices, des cérémonies religieuses et des chants sacrés, ni le renversement du temple, pour ne pas pousser plus loin cette énumération, ne firent aucun mal à ces enfants; ils brillèrent même alors d'une gloire plus grande que lorsqu'ils jouissaient de tous ces avantages, au sein de leur patrie. Après avoir vaincu dans cette première lutte et ceint leur front d'une splendide couronne, après avoir fidèlement gardé leur loi sur cette terre étrangère, bravé les ordres d'un tyran, triomphé des terreurs du démon, quand ils se sont mis à l'abri de toute atteinte et qu'ils se reposent dans leur succès, comme s'ils étaient en paix dans la maison paternelle, tant ils ont mené leur projet à bonne fin, voilà qu'ils sont exposés à de nouvelles injures, ils sont encore les mêmes, et devant eux se présente un combat à soutenir, beaucoup plus terrible que le premier : la fournaise est chauffée, une armée de barbares commandée par le roi les enveloppe dans ses rangs, toute la puissance des Perses est en branle, la ruse et la violence vont les attaquer à l'envi, les divers

instruments de musique et de supplice frappent leurs oreilles et leurs yeux, les menaces, les spectacles les plus effrayants, des paroles plus effrayantes encore; mais, comme ils ne s'abandonnent pas eux-mêmes, comme ils déploient toute l'énergie dont ils sont capables, rien, absolument rien ne peut leur nuire : ils ceignent même des couronnes plus éclatantes que les premières. Nabuchodonosor les fait enchaîner et jeter dans la fournaise, et, loin de leur faire aucun mal, il leur procure le plus grand bien et rehausse l'éclat de leur nom. Ils n'avaient cependant, je me plais à le redire, ni temple, ni autel, ni patrie, ni prêtres, ni prophètes; ils étaient dans une contrée lointaine et barbare, au milieu d'un brasier, dans une vivante enceinte de soldats armés, sous les yeux mêmes du roi qui avait tout disposé pour leur supplice; et c'est là qu'ils élèvent le plus magnifique de tous les trophées, en remportant la plus glorieuse des victoires; c'est là qu'ils font entendre ce chant admirable, inouï, qui, depuis lors, retentit partout dans le monde, que nous entendons de nos jours et qui sera répété par les siècles à venir.

Donc, un autre ne peut nuire à celui qui ne se nuit pas à lui-même : c'est mon chant à moi; il ne cessera de tomber de mes lèvres. Si la captivité, l'esclavage, l'abandon, la perte de la patrie et celle de la famille, la mort, le feu, des armées entières, un cruel tyran, n'ont pu venir à bout de trois enfants enchaînés, chez qui l'âge, aussi bien que l'isolement et l'exil, devait briser toute résistance; si tout cela n'a pu porter aucune atteinte à leur vertu, et n'a fait que leur inspirer une plus noble assurance, qu'est-ce donc qui pourra faire un mal quelconque à l'homme vertueux? Rien, jamais, quand bien même l'univers entier lui déclarerait la guerre.—Mais Dieu, me direz-vous, vint à leur secours et les délivra des flammes. — Très-certainement; et vous aussi, pourvu que vous fassiez tout ce qui est en votre pouvoir, vous serez pleinement secouru par Dieu.

17. Pour moi, je n'admire pas ces enfants, je ne les proclame pas heureux, je n'exalte pas leur zèle, parce qu'ils ont foulé les flammes à leurs pieds, parce qu'ils ont triomphé de la puissance du feu; non, c'est pour s'être laissé précipiter dans la fournaise et livrer à ce feu, par attachement à la vérité de leur religion. Voilà tout leur trophée, c'est en cela qu'il consiste; quand on les jette dans le feu, on leur met au front une couronne; elle avait commencé à être tressée, avant même qu'on en vînt à des actes, par les paroles si libres et si fermes qu'ils adressèrent au roi, quand ils furent traduits devant lui. « Il ne convient pas que nous vous répondions sur cette question. Notre Dieu, qui est dans le ciel, et que nous adorons, peut bien nous tirer de la fournaise ardente; il nous délivrera de vos mains, ô roi. S'il en juge autrement, sachez que nous n'adorerons pas davantage vos dieux, et que nous ne nous prosternerons pas devant la statue d'or que vous avez dressée. » *Dan.*, III, 16-18. Du moment où j'entends ce langage, je les proclame vainqueurs; dès ce moment, saisissant déjà la palme de la victoire, ils se précipitent vers la brillante couronne du martyre, en ajoutant le témoignage des actions à celui des paroles. Si le feu respecta leur corps qu'on lui donnait pour aliment et ne fit que briser leurs liens, s'il les soutint dans leur chute et leur marche, oubliant sa violence native; si l'ardente fournaise fut pour eux une source d'eaux rafraîchissantes, c'était là désormais la merveille de la charité divine, un prodige accompli par le Très-Haut. Pour les athlètes, c'est avant que ce miracle ait lieu, avant d'être précipités dans les flammes, qu'ils érigent leur trophée, qu'ils remportent la victoire, qu'ils sont couronnés, que leur nom retentit dans les cieux et sur la terre; après cela, plus rien ne reste à faire pour leur gloire. Et maintenant qu'avez-vous à m'objecter? Avez-vous été frappé d'exil, chassé de votre patrie? Vous savez qu'il en fut de même d'eux. Avez-vous à subir la captivité, la domination de maîtres barbares? Ils vous ont également précédé dans cette voie. Etes-vous là sans appui, sans défenseur, sans personne pour vous diriger et vous instruire? Eux aussi étaient dénués de tout cela. Etes-vous chargé de liens, condamné au feu, dévoué à la mort? Vous ne pouvez rien dire de plus terrible. Eh bien! voilà

que ces enfants, passant par toutes ces épreuves, y trouvèrent partout une gloire plus éclatante, une plus riche récompense à tenir en réserve dans le royaume des cieux. Les Juifs avaient un temple, un autel, l'arche, les chérubins, le propitiatoire, le voile, une multitude innombrable de prêtres, des cérémonies de chaque jour, des sacrifices matin et soir; les oracles divins retentissaient incessamment à leurs oreilles, les morts leur parlaient aussi bien que les vivants; le souvenir des prodiges opérés en Egypte et dans le désert, avec un grand nombre d'autres, était toujours présent à leurs yeux; ils avaient la loi sainte dans leurs mains, elle était écrite sur le frontispice de leurs demeures; aux bienfaits miraculeux se joignaient des biens d'un autre genre : tout cela cependant leur était inutile, et, loin d'en tirer un gain, ils y trouvaient une occasion de ruine, puisqu'ils allaient jusqu'à placer des idoles dans leur temple, à sacrifier leurs fils et leurs filles sous les arbres; et ces choses défendues par la loi, ces exécrables sacrifices et tant d'autres actes insensés se commettaient à peu près partout dans la Palestine. Ces trois enfants, au contraire, captifs sur une terre ennemie, chez un peuple barbare, nourris dans la maison d'un tyran, n'ayant aucun de ces secours, et de plus condamnés au supplice du feu, non-seulement n'en éprouvent aucun mal ni petit ni grand, mais y trouvent encore, nous l'avons dit, une gloire éclatante.

Instruits par de tels exemples, auxquels il nous serait facile d'en ajouter tant d'autres, toujours puisés dans les livres divinement inspirés, ne pensons plus désormais que nous puissions excuser nos fautes par les malheurs des temps, les revers de la fortune, l'empire des circonstances ou la tyrannie des grands. Ce que j'ai dit au début, je le répète à la fin de ce discours : quiconque souffre un dommage et subit un mal réel, c'est à lui-même, à lui seul, qu'il doit l'attribuer et nullement aux autres, quand bien même mille ennemis conspireraient son déshonneur et sa perte. Si lui-même ne se fait aucun tort, les habitants de la terre entière et tous ceux qui sont dispersés sur la mer auraient beau l'attaquer ensemble, qu'ils ne pourraient jamais porter la plus légère atteinte à celui qui vit constamment en présence du Seigneur et qui veille sur lui-même. Veillons donc, je vous en conjure, et supportons avec générosité toutes les adversités du monde, pour que nous obtenions un jour les biens inénarrables de l'immortalité, dans le Christ Jésus Notre-Seigneur, à qui gloire et puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

DISCOURS

A CEUX QUI SE SCANDALISENT DES ADVERSITÉS

AVANT-PROPOS

C'est l'ordre indiqué par Chrysostome lui-même que nous suivons ici. On verra, par un passage du n° 15, que ce livre ne devait pas être séparé du précédent, que les deux ont été composés à la même époque, qu'ils sont liés dans la pensée de l'auteur autant que par la connexité du sujet, et dans l'ordre même où nous les donnons. C'est ce dont Savilius et Fronton-le-Duc n'ont tenu aucun compte dans leurs éditions. Il est vrai cependant que le premier a plus tard reconnu son erreur.

Georges d'Alexandrie, dans sa Vie de saint Jean Chrysostome, dit que le livre suivant fut envoyé de Cucuse aux habitants de Constantinople pour les instruire et les consoler. Cet ancien biographe en signale aussi la division, qui s'est conservée la même jusqu'à nos jours dans les imprimés comme dans les manuscrits.

Tillemont pense que ce livre fut envoyé directement à Olympias, tout comme le précédent. Cela semble résulter d'une manière assez claire de quelques mots qui se trouvent dans la quatrième lettre à cette illustre amie de notre saint docteur.

Non-seulement la thèse développée dans les deux livres est la même au fond, mais encore les arguments y revêtent à peu près la même forme. Evidemment l'auteur se propose de relever le courage des fidèles de Constantinople, alors tourmentés par des hommes iniques et pervers; il a spécialement pour but d'éclairer et de ranimer ceux qui s'en prennent à la divine Providence des outrages et des maux que les justes ont à souffrir de la part des méchants. Il y a un trait, au n° 20, dirigé, à n'en pas douter, contre l'ambitieux ecclésiastique qu'on avait donné pour successeur au grand Chrysostome. C'est peu de temps avant la mort de ce dernier que fut écrit le livre dont nous parlons, et qui, par là même, offre un plus vif intérêt, à tous les points de vue.

DISCOURS

A ceux qui se scandalisaient des malheurs survenus, de la persécution subie par le peuple et les prêtres, de la chute de plusieurs. — Sur l'Incompréhensible. — Contre les Juifs.

Les médecins, quand ils ont à soigner des hommes atteints de la fièvre ou de n'importe quelle maladie, ont avant tout à cœur de voir les malades; car de loin ils ne pourraient leur être d'aucune utilité : telles sont les exigences de cet art et celles aussi de nos infirmités. Et nous qui souhaiterions guérir non un ou deux malades, mais tous ceux qui, dans l'univers, ont souffert le scandale, nous n'avons pas besoin de tout cela. Nous ne demandons pas à pénétrer dans la maison de quelqu'un, à savoir où gît le malade, ou même à le voir. Nous n'avons pas d'instrument dans la main, nous n'occasionnons pas de dépense en obligeant les malades à se procurer des remèdes coûteux. Quand bien même ils nous seraient inconnus, qu'ils seraient relégués aux dernières extrémités de la terre, au sein de la barbarie, quand bien même ils seraient descendus au dernier degré de la pauvreté, au point de manquer des choses les plus nécessaires, rien de tout cela ne nous est un obstacle pour les guérir : n'occupant qu'un point dans le monde, sans instruments, sans remèdes, sans boissons et sans aliments, sans ressources d'aucune sorte, du plus loin possible, enfin, nous pouvons chasser cette maladie. De quelle manière ? En composant un salutaire discours, qui remplacera tous ces moyens divers pour nos malades, ou plutôt qui sera de beaucoup supérieur : il nourrit mieux que le pain, guérit mieux que les remèdes, cautérise plus vivement que le feu, mais sans causer de souffrance, fait sortir les humeurs putrides des mauvaises pensées, enlève les ulcères avec plus de précision que le fer; et cela sans exiger aucune dépense, sans occasionner aucune pauvreté. Après avoir préparé ce remède, nous l'envoyons à tous, et nul doute qu'il ne procure à tous la guérison, s'ils veulent écouter nos paroles avec zèle et sans prévention.

1. Même dans les maladies corporelles, il importe beaucoup, pour s'en délivrer, de savoir quelle en a été la cause; cette connaissance, non-seulement nous est d'un grand secours pour guérir les maladies que nous avons déjà, mais encore et surtout pour nous les faire éviter dans la suite. Faisons de même ici, et commençons par apprendre aux malades d'où vient le scandale dans lequel ils sont tombés. Une fois cela connu, s'ils consentent à montrer quelque vigilance, ils se débarrasseront d'abord de cette funeste maladie, et puis ils se mettront pour toujours à l'abri, soit de celle-là, soit de la plupart des autres. En effet, la nature du remède est telle qu'il guérit et prévient les infirmités auxquelles nous sommes sujets. Ce n'est pas une chose, ni deux, ni trois, c'est un grand nombre de choses qui scandalisent les faibles ici-bas; et ce discours a pour but de les affranchir tous de ce danger, pourvu qu'ils veuillent, je le répète, écouter avec attention et mettre fidèlement en pratique ce que je leur dirai. Le remède que j'emploie n'est pas uniquement puisé dans les divines Ecritures, je l'extrais encore des événements constants de la vie présente; de telle sorte qu'il guérit ceux-là mêmes qui ne sont pas versés dans les Livres saints, toujours à la condition qu'ils le voudront; car je ne cesserai pas d'insister sur ce point. Il n'est pas possible que ce remède guérisse d'une manière nécessaire et comme fatale celui qui ne veut pas guérir, pas plus que celui qui n'écoute pas les divins enseignements. C'est ici du reste que nous devons le prendre beaucoup plus que dans les leçons qui résultent des événements humains. La parole de Dieu doit pour nous être plus digne de foi que les choses mêmes dont nous sommes les témoins. Aussi, de plus terribles châtiments sont-ils réservés à ceux qui sont initiés à la connaissance de l'Ecriture, du moment où ce puissant moyen de salut ne leur a été d'aucune utilité. Pour détourner d'eux un tel malheur, courage, faisons tous nos efforts pour les ramener au bien, et d'abord montrons-leur la cause de leur maladie.

2. Quelle est donc cette cause, à laquelle il faut attribuer un mal aussi grave? C'est l'ardente et stérile curiosité qui les pousse à vouloir s'expliquer tout ce qui arrive, à scruter les voies incompréhensibles, ineffables de la divine Providence, à porter un regard indiscret et téméraire sur des secrets qui se cachent dans les profondeurs de l'infini. Et qui jamais fut plus sage que Paul? Dites-moi, cet homme n'était-il pas un vase d'élection? N'avait-il pas mérité que l'Esprit saint le comblât de ses grâces au delà de toute expression? N'avait-il pas le Christ parlant par sa bouche? N'était-il pas devenu participant des plus profonds mystères? N'avait-il pas entendu seul des paroles que nul autre homme ne pourrait répéter? N'avait-il pas franchi le seuil du paradis et pénétré jusqu'au troisième ciel? Ses courses apostoliques n'avaient-elles pas embrassé la terre et la mer? N'avait-il pas implanté chez les barbares la céleste philosophie? N'avait-il pas à sa disposition les multiples opérations de l'Esprit? Ne dirigeait-il pas des cités et des nations entières? Dieu n'avait-il pas remis en ses mains tout l'univers? Eh bien, cet homme si grand et si privilégié, si rempli de sagesse et de puissance, cet homme tout spirituel et jouissant de tant de faveurs, quand il en vient à considérer la divine Providence, non certes dans toute son étendue, mais simplement sous un aspect, écoutez-le lui-même : comme il est frappé de stupeur, saisi de vertige, comme il recule aussitôt, avouant et proclamant son ignorance! Lors donc qu'il considérait, non point de quelle manière Dieu gouverne les anges et les archanges, les chérubins et les séraphins, ou les autres puissances invisibles; ni même comment il préside aux mouvements du soleil, de la lune, du ciel, de la terre et de la mer, comment il pourvoit au genre humain en général, aux animaux privés de raison, aux plantes, aux semences, aux fleurs, à l'air, aux vents, aux sources, aux fleuves, à l'origine, à l'accroissement et au maintien de toutes les créatures; mais bien, bornant son attention à un seul acte de la Providence, lorsqu'il se demandait quelles étaient ses dispositions à l'égard des Juifs et des Gentils; car sur cette question seule il a fait tout un discours, pour expliquer la vocation de ceux-ci et le rejet de ceux-là, tout en sauvegardant les droits de la miséricorde dans le salut des uns et des autres : encore une fois, c'est lui-même qu'il faut entendre parler. On dirait que ce point unique ouvre devant lui un immense océan; et, comme il veut porter un regard sur ce profond abîme de la Providence, sa tête est comme frappée de vertige en face de ce mystère; plein d'admiration pour l'inénarrable et incompréhensible sagesse de Dieu, frappé de stupeur à la vue de l'infini, il se rejette en arrière en faisant entendre ces exclamations où la frayeur se mêle à l'enthousiasme : « O profondeur de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu! » *Rom.*, XI, 33.

Puis, montrant qu'il voit cette profondeur, mais qu'il ne saurait en mesurer l'étendue, il ajoute : « Que ses jugements sont insondables, que ses voies sont cachées! » Observez qu'il ne déclare pas les divins jugements seulement incompréhensibles, mais bien insondables, ce qui signifie que, loin de pouvoir les comprendre, on ne peut pas même tenter de les scruter, que loin de pénétrer jusqu'au fond, l'homme n'a pas même le premier mot du plan providentiel. Mais après que l'Apôtre a dit : « Que ses jugements sont insondables, que ses voies sont cachées; » après avoir été dominé par l'étonnement et la stupéfaction, le voilà qu'il termine son discours par une hymne de louanges en s'exprimant ainsi : « Qui a connu la pensée du Seigneur et qui lui a donné ses conseils? Quel est celui dont il ait reçu quelque chose, de telle sorte qu'il en résulte une obligation pour lui? Mais non; de lui, par lui, en lui sont tous les êtres; à lui gloire dans tous les siècles. Amen. » *Ibid.*, 34-36. Le sens de ces paroles, le voici : Il est la source, il est l'auteur de tous les biens; il n'a besoin d'aucun auxiliaire, il n'a besoin d'aucun conseiller; il n'attend pas d'un autre l'inspiration ou la pensée; les merveilles qu'il a conçues, il les accomplit; il est le principe, la cause, la source première de tous les biens; il est l'artisan du monde, il a tiré les êtres du néant, et puis il les gouverne et les conserve par sa volonté. Par cette expression : « De lui, par lui, en lui sont

tous les êtres, » il nous fait comprendre qu'il est le créateur du monde entier, qu'il le tient sous son pouvoir et lui conserve l'existence. Ailleurs Paul, se souvenant des dons que Dieu nous a faits, s'écrie : « Grâces soient rendues à Dieu à cause de ses dons inénarrables. » II *Corinth.*, IX, 15. Il déclare dans un autre endroit que la paix dont Dieu nous a gratifiés dépasse non-seulement la puissance de notre parole, mais encore celle de notre pensée, lorsqu'il dit : « Que la paix de Dieu qui surpasse tout sentiment garde vos cœurs. » *Philipp.*, IV, 7. Si la profondeur de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu est incommensurable, s'il n'est pas possible de scruter ses jugements et de sonder ses voies, si le don divin est au-dessus de toute expression, si la paix du Seigneur surpasse tout sentiment, non le mien seul, ou le vôtre, ou celui d'un autre homme, serait-ce Pierre ou Paul, mais celui des archanges et de toutes les vertus d'en-haut, quelle sera votre justification, je vous le demande, quel droit aurez-vous à l'indulgence, quand l'orgueil et la folie vous poussent à vouloir comprendre des choses incompréhensibles et connaître la raison de toutes les dispositions de la Providence? Un apôtre dont la science était si grande, qui jouissait d'un tel crédit auprès de Dieu, dont l'âme était inondée de tant de grâces éminentes, Paul recule d'effroi; non-seulement il ne croit pas pouvoir expliquer de tels mystères, en obtenir la pleine intelligence, mais il pense encore avec raison n'être pas en état d'en trouver le premier mot : à quel point n'êtes-vous donc pas à plaindre, combien n'êtes-vous donc pas cruellement insensé, vous qui vous engagez dans une route opposée à la sienne.

Là ne se borne pas son aveu; écrivant encore aux fidèles de Corinthe, touchant la science, et voulant leur faire voir combien est exiguë la mesure de science que nous possédons, alors même que nous avons beaucoup appris, il s'exprime en ces termes : « Celui qui s'imagine savoir quelque chose, ne sait pas même de quelle manière il faut apprendre. » I *Corinth.*, VIII, 2. Pour leur montrer de nouveau tout ce qui manque à notre science, pour leur bien persuader que la majeure partie nous est réservée dans le siècle à venir et qu'il ne nous en a été donné qu'une faible étincelle, il ajoutait : « Notre science n'est que partielle, partielle est aussi notre prévoyance; mais quand viendra ce qui est parfait, ce qui n'est que partiel disparaîtra. » I *Cor.*, XIII, 9-10. Il ne s'arrête pas même là ; voulant en quelque sorte mettre sous leurs yeux la distance incalculable qui sépare la science présente de la science future, toute l'étendue de celle que nous devons acquérir, il a recours à des comparaisons d'où jaillit la lumière : « Lorsque j'étais enfant, je parlais comme un enfant, je comprenais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant; mais, depuis que je suis homme, j'ai rejeté toutes ces choses de l'enfance. Nous voyons maintenant dans un miroir et en énigme; alors nous verrons face à face. » *Ibid.*, 11-12. Comprenez-vous combien la différence est grande? C'est celle qui existe entre un petit enfant et l'homme parfait; entre la vision qui se produit à l'aide d'un miroir, seulement en énigme, une vision obscure, en un mot, et la claire vision, si bien représentée par cette expression : « Face à face. » Encore une fois, pourquoi donc cette démence et cette frénésie, de vous attacher avec tant d'audace à des objets qui vous sont interdits? Pourquoi ne pas écouter cette sage leçon de Paul : « Mais toi-même, ô homme, qui es-tu, pour oser entrer en lutte avec Dieu? Est-ce que le vase d'argile demande à l'ouvrier : Pourquoi m'as-tu fait ainsi? » *Rom.*, IX, 20. Voyez quelle obéissance il exige de nous, quel silence ! Il n'entend pas, en parlant ainsi, nous dépouiller du libre arbitre, loin de là, il veut seulement nous signifier que devant telle question il faut rester muet, comme l'argile elle-même qui se prête à tous les mouvements de l'ouvrier, et qu'on doit se garder de toute résistance et de toute curiosité. C'est en nous rappelant notre nature qu'il parle de l'argile et du potier. Et cependant la substance du potier ne diffère pas de celle de l'argile. Si donc l'obéissance est aussi grande quand la substance est la même, quel espoir de pardon peut avoir celui qui scrute avec tant de témérité, avec tant d'impudence, la conduite de son Créateur, alors qu'ils

diffèrent si prodigieusement entre eux de substance, de science, sous tous les rapports possibles? Songez, ô homme, à ce que vous êtes. C'est la réflexion qui vous est suggérée par ce mot: « Et toi, qui es-tu? » N'es-tu pas un peu d'argile, de cendre et de poussière, de paille et de fumée, une herbe et la fleur de l'herbe? Toutes ces images sont incessamment employées par les prophètes, quand ils s'efforcent de nous représenter la bassesse de notre nature. Et celui dont tu fais l'objet de ta curiosité est immuable, immortel, toujours le même, sans principe et sans fin, inaccessible à nos pensées, supérieur à toute intelligence, ineffable, incompréhensible, non pour moi seul ou pour toi, non pour les prophètes ou les apôtres, mais encore pour toutes les puissances des cieux, quoiqu'elles soient pures, invisibles, immatérielles, et qu'elles habitent à jamais un si sublime séjour.

3. Lors donc que vous voyez les séraphins voler autour du trône suprême, se couvrir la face de leurs ailes, cacher leurs pieds en même temps que leurs yeux, en poussant des cris d'admiration et de stupeur, ne vous imaginez pas qu'ils ont réellement des pieds ou des ailes; comprenez plutôt, par ces figures, l'inaccessible, l'invisible majesté de Celui qui est assis sur ce trône. Oui, pour eux comme pour vous, la majesté divine se voile et se retire dans ses propres splendeurs. Ce sont là des expressions accommodées à notre faiblesse : elles ne nous montrent pas Dieu tel qu'il est; car l'Etre infini n'est pas assis sur un trône, ni circonscrit par un lieu. Or, s'il n'était pas possible à ces purs esprits de le voir au milieu d'eux et dans cet appareil; puisque ce ne sont là que des métaphores appropriées à notre débile intelligence; si les rayons qui jaillissaient du sein de la Divinité les forçaient à se voiler les yeux; s'ils ne pouvaient que lui rendre hommage et le glorifier par leurs chants dans un saint tremblement de frayeur et de respect; est-ce que, vous désistant de votre folle entreprise, vous ne vous cacherez pas, vous ne rentrerez pas dans votre néant, à la pensée de scruter avec une téméraire curiosité les actes et les prévisions de cette divine puissance, que d'ineffables mystères et d'effrayantes obscurités cachent aux vertus célestes elles-mêmes? En effet, Dieu n'est pleinement connu que du Fils et du Saint-Esprit; nul autre ne peut le connaître de la même manière; la première affirmation est de Jean l'évangéliste, la seconde est de l'apôtre Paul. Voici comment s'exprime le fils du tonnerre, le disciple spécialement cher au Christ et qu'on désignait sous ce titre, magnifique témoignage de sa vertu, celui dont la confiance allait jusqu'à lui faire incliner la tête sur la poitrine du Sauveur : « Personne n'a jamais vu Dieu; — » la vision ici, c'est la connaissance, — « le Fils unique qui réside dans le sein du Père, nous l'a seul révélé. » *Joan.,* I, 18. C'est ce que le Christ nous enseignait par lui-même en parlant de la sorte au peuple juif : « Personne n'a vu le Père, si ce n'est celui qui vient de Dieu; celui-là a vu le Père. » *Ibid.,* VI, 46.

Le vase d'élection, à son tour, en étant venu à parler sur l'économie du plan divin, et voulant indiquer de quelle manière il avait appris tous les ineffables mystères qui lui avaient été révélés, s'exprime ainsi : « Nous prêchons la sagesse dans son mystère, laquelle était demeurée cachée, mais que Dieu avait prédestinée avant tous les siècles pour notre gloire, et que nul des princes du siècle présent n'a connue. S'ils avaient eu cette connaissance, en effet, jamais ils n'auraient crucifié le Seigneur de gloire. C'est à son sujet qu'il est écrit: L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme n'a jamais senti les choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment. » I *Corinth.,* II, 7-9. Comment donc les avons-nous connues, ô Paul? Qui nous a révélé et manifesté ce qui n'avait jamais frappé ni l'œil, ni l'oreille, ni le cœur de l'homme? Dites, qui nous a donné cette sublime connaissance? « C'est Dieu qui nous l'a révélée par son Esprit. » *Ibid.,* 10. Après cela, de peur qu'on eût la pensée que ce qui constituait cette révélation, constituât aussi toute la connaissance de l'Esprit et qu'il ne possédât pas toute science, l'Apôtre poursuit : « L'Esprit scrute tout, même les profondeurs de Dieu. Qui connaît donc ce qui est dans l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui-même? C'est

ainsi que nul ne connaît Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu. » I *Cor.*, II, 11. Voici le sens de ces paroles : De même que l'homme connaît tout ce qui le concerne, ce qu'il veut, ce qu'il pense, tout sans exception; de même le Saint-Esprit connaît parfaitement tout ce que renferme l'inénarrable science de Dieu. Lors donc que l'Apôtre dit : « Nul ne connaît Dieu si ce n'est l'Esprit de Dieu, » il exclut de cette parfaite connaissance, non les hommes seulement, mais encore toutes les créatures supérieures. De là cette leçon qui nous est donnée par un sage : « Ne recherchez pas les choses trop difficiles pour vous, ne scrutez pas ce qui dépasse votre intelligence; méditez sur les préceptes qui vous sont imposés; car bien des choses vous ont été montrées qui sont au-dessus de l'esprit humain. » *Eccli.*, III, 22-25. C'est comme s'il disait : Les choses que vous connaissez, vous ne les avez pas même apprises par vos propres ressources, votre nature ne suffisait pas à l'acquisition de cette connaissance, c'est du ciel qu'elle vous est venue; les objets qu'elle embrasse sont trop élevés et trop nombreux pour que vous ayez pu les saisir par votre pensée. Pourquoi donc vous efforcez-vous d'arriver par vous-même à de plus grandes profondeurs, quand la plupart des objets qui vous sont connus dépassent votre portée, quand la connaissance vous en est donnée par Dieu ? Voilà ce que Paul déclarait aussi dans ce passage : « Qu'avez-vous que vous ne l'ayez reçu ? Et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez pas reçu ? » I *Corinth.*, IV, 7. Renoncez donc enfin, à cette pénible lutte, et soumettez-vous à ce conseil si sage : « Ne dites pas : Qu'est ceci ? à quoi bon cela ? car toutes les choses ont été créées pour votre usage. » *Eccli.*, XXXIX, 21.

Un seul mot de Moïse au commencement de la *Genèse* a donné matière à une dangereuse curiosité.

4. Aussi, lorsque toute créature eut été produite, chacune avec sa propre beauté, lorsque cette œuvre si profondément harmonieuse, si digne d'admiration, si frappante et si belle, fut là sous les yeux du Créateur, voyez comment il condamne d'avance les accusations insensées et les cris de fureur qu'il prévoit devoir s'élever contre l'œuvre de ses mains, comment il prévient tout écart de ce genre, toute fausse interprétation, tout jugement inique, imposant par un seul mot à toute langue impudente le frein de sa loi : « Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites, et elles étaient parfaitement bonnes. » *Genes.*, I, 31. Parmi ces choses qui se déroulaient à ses regards, à côté de la lumière se trouvaient les ténèbres, les épines à côté des fruits, les arbres sauvages à côté des arbres agréables et familiers; tout n'était pas plaine, il y avait aussi les montagnes, les collines et les vallées; en même temps que des hommes existaient des reptiles venimeux; avec les poissons ordinaires nageaient les grands cétacés; il n'y avait pas que les mers d'un abord facile, il y avait aussi les mers qu'on ne saurait aborder; non-seulement le soleil, la lune et les étoiles, mais encore les éclats de la foudre et les tourbillons de feu; non-seulement les vents favorables, mais encore les souffles orageux; non-seulement les colombes et les oiseaux au doux ramage, mais encore les faucons, les milans et les vautours, et tous les carnivores; non seulement les brebis et les bœufs, mais encore les loups, les léopards et les lions; avec les cerfs, les lièvres et les daims, se trouvaient les scorpions et les vipères; les plantes vénéneuses croissaient en même temps que les herbes salutaires. Or, voilà ce qui devait être pour beaucoup un sujet de scandale, une source d'hérésies. C'est aussi pour cela que, la création étant à peine terminée, lorsque chaque créature vient de revêtir son éclat spécial, que le Créateur nous est montré louant cette œuvre récente, et dans chaque partie, et dans l'ensemble : connaissant alors le jugement qu'il en a porté, personne n'osera plus sans doute, quelque téméraire, quelqu'impudent qu'on soit, scruter inconsidérément ce magnifique spectacle. C'est pour cela qu'après avoir rapporté la création de la lumière, le livre saint ajoute : « Et Dieu vit que la lumière était bonne; » *Ibid.*, 4; ce qui est dit de chaque œuvre en particulier. Mais, comme cette répétition surchargerait le discours, redisons ce qui est dit de toutes les œuvres ensemble : « Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites, et elles étaient parfaitement bonnes. » *Ibid.*, 31.

Ce n'est pas que Dieu n'ait connu la bonté de

ses œuvres qu'après les avoir accomplies; loin de nous une telle pensée. Si l'homme lui-même n'attend pas que son travail soit terminé pour savoir qu'il sera bon, à plus forte raison doit-il en être ainsi de cette sagesse souveraine qui a tout fait par un acte simple de sa volonté. Jamais elle n'aurait rien produit sans une connaissance préalable. Pourquoi donc de semblables expressions? C'est pour que, le prophète vous ayant montré Dieu louant ses propres œuvres à mesure qu'il les voyait dans leur réalité, vous ne vous livriez pas à d'inutiles recherches touchant leur beauté, et que vous ne disiez pas : En quoi donc sont-elles belles? En effet, un jugement prononcé par leur auteur lui-même a quelque chose de plus éclatant que le spectacle qu'elles offrent. C'est encore pour cela qu'il s'est exprimé d'une manière si simple. Lorsque quelqu'un veut acheter des remèdes, n'étant pas lui-même en état de les juger, il demande qu'ils soient auparavant présentés au médecin, et puis il n'exige pas d'autre preuve de leur vertu; une fois qu'il sait à n'en pas douter que celui-ci les approuve. et les loue après les avoir examinés, il s'en rapporte au jugement de celui qui les a faits. C'est ainsi que Moïse, voulant couper court à toute indiscrète curiosité de la part de ceux qui devaient jouir de la création, leur apprend solennellement que Dieu l'a louée sous tous les aspects et dans chaque partie, qu'il l'a jugée bonne, plus que cela, parfaitement bonne. Imposez donc silence à votre esprit, ne donnez pas carrière à votre curiosité, puisque vous avez pardevers vous un tel témoignage. Après cela, si vous ne vous en tenez pas à cette parole, si vous vous obstinez à scruter les œuvres divines, à vous lancer seul dans cette mer si vaste, si profonde et si féconde en tempêtes, vous n'aurez rien de plus, si ce n'est un terrible naufrage. Jamais vous ne pourrez découvrir la raison complète des œuvres de Dieu; vous en viendrez même à blâmer plusieurs de celles qui maintenant vous paraissent bonnes, du moment où vous y porterez une intelligence dépravée. L'esprit de l'homme est tellement faible que le plus souvent il tombe dans des opinions contraires et diamétralement opposées sur ce qui constitue le monde.

Les manichéens regardaient le mal comme un Dieu.

Les enfants de la Grèce, dépassant toute mesure dans leur admiration, ont divinisé la nature. Les manichéens et d'autres hérétiques n'ont pas même cru qu'elle fût l'œuvre d'un Dieu bon; quelques-uns, établissant une distinction violente, en ont attribué une partie à je ne sais quelles forces spontanées de la matière, la déclarant indigne de la sagesse de Dieu. C'est ainsi qu'il arrive, comme je l'ai déjà dit, qu'une intelligence dévoyée, cédant à de faux raisonnements, jette l'anathème à des choses qu'elle avait admirées jusque-là. Que connaissez-vous de plus beau que le soleil? Et cependant cet astre si puissant et si doux blesse des yeux malades; de plus, quand il lance de trop brûlants rayons, il dessèche la terre, en consume les habitants, fait périr les moissons, rend les arbres stériles, fait qu'une partie du monde devient un séjour impossible pour nous. Et bien, je vous le demande, réprouverons-nous pour cela le soleil? Non certes; c'est notre aveugle raison que nous mettrons de côté, et, chassant de vains fantômes, nous nous attacherons à la pierre qui ne s'ébranle pas, à cette parole inspirée : « Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites, et elles étaient parfaitement bonnes. » *Genes.*, I, 31. Celles dont je viens de parler sont parfaitement bonnes aussi, merveilleusement utiles. Il faut donc, je le répète, recourir sans cesse à cette parole, et dire avec l'auteur sacré : Voilà que tout ce que Dieu a fait est parfaitement bon. — Mais s'abandonner aux délices, aux ris, à la volupté, est-ce donc une chose bonne? — Ecoutez Salomon, qui avait essayé de tous les plaisirs; il dit : « Mieux vaut aller à la maison du deuil qu'à la maison du banquet. » *Eccli.*, VII, 3. — Et la nuit n'est-elle pas une chose mauvaise? car il faut bien s'emparer des expressions de nos adversaires. — Loin de là; elle suspend nos travaux, éloigne nos sollicitudes, adoucit nos maladies, dissipe nos frayeurs et nos dangers; elle rajeunit en quelque sorte le corps, ravive l'âme, repose et rétablit nos membres fatigués. — Mais la maladie du moins est un mal? — Et d'où sont venues les couronnes de Lazare? — Et la pauvreté? — D'où serait donc sortie la gloire de Job? — Et les tribulations se succédant incessamment les unes

aux autres? — D'où vient donc l'immortel éclat dont brillent les apôtres? Quelle est d'ailleurs la voie qui conduit à la vie? N'est-ce pas la voie étroite et semée de difficultés? Ne dites donc plus : Pourquoi ceci? à quoi bon cela? Quand il s'agit des dispositions de la Providence ou des œuvres de Dieu, le silence que l'argile garde sous la main du potier, gardez-le vis-à-vis de votre Créateur, ô homme.

Il faut croire à l'existence de la Providence, toutes les choses créées nous en fournissent la preuve.

5. Eh quoi, me dira-t-on, ne voulez-vous pas que je sache et que je voie d'une manière claire que la divine Providence s'étend à tout? — Bien certainement je le veux, je le désire même beaucoup; mais non que vous sondiez imprudemment cette Providence et que vous vous perdiez en vains efforts. Si déjà vous avez la connaissance et la foi, ne cherchez plus; si vous doutez encore, interrogez la terre et le ciel, le soleil et la lune, interrogez les diverses races des animaux, les germes, les plantes, les poissons dans leur silence, les rochers, les montagnes, les bois, les collines, la nuit, le jour. Plus éclatante que le soleil dans toute la splendeur de ses rayons, vous apparaît la divine providence, toujours et partout, dans les solitudes et les lieux habités, sur la terre et dans la mer; en quelque endroit que vous alliez, vous rencontrerez des témoignages lumineux et frappants, anciens et nouveaux, de cette providence; de toute part s'élèveront des voix plus expressives encore que cette voix qui parle; elles instruisent quiconque veut prêter une oreille attentive. C'est pour démontrer la supériorité de ces voix que le prophète dit : « Il n'y a pas de langues ni d'idiomes dans lesquels leurs voix ne soient pas entendues. » *Psalm.* XVIII, 4. La nôtre est comprise de ceux qui parlent la même langue que nous, ceux qui parlent une autre langue ne nous entendent pas; mais la voix de la création est entendue de toutes les races qui peuplent l'univers.

L'amour de Dieu est au-dessus de toute espèce d'amour.

6. Pour une intelligence droite, il n'est pas besoin du témoignage des créatures, celui de Dieu lui suffit déjà, pour lui révéler non-seulement l'action de la Providence, mais encore la grandeur de son amour envers nous. Dieu ne veille pas sur nous d'une manière quelconque, c'est avec un amour infatigable, ardent, immense, amour exempt de passion sans doute, mais qui n'en est ni moins brûlant ni moins intense, ni moins sincère ni moins fort, amour que rien ne saurait rompre, dont rien ne peut triompher. Pour mettre cela sous nos yeux, la divine Ecriture emprunte des termes de comparaison aux choses humaines et nous rappelle de nombreux exemples de dévouement, de prévoyance et de sollicitude. Elle ne veut pas même que nous nous arrêtions là; notre pensée doit s'élever au-dessus du fait qui nous est proposé. Les faits ne suffisent pas à nous manifester l'amour divin; ils doivent simplement donner l'éveil à notre intelligence, comme le moyen le plus propre à l'éclairer. Je prends un exemple : s'adressant à ceux qui pleuraient et gémissaient en faisant entendre cette plainte : « Le Seigneur nous a délaissés, le Dieu d'Israël ne se souvient plus de nous, » le Prophète disait : « Une femme peut-elle oublier son enfant et n'avoir pas pitié du fruit de ses entrailles? » *Isa.*, XLIX, 14-15. Ce qui signifie : De même qu'une mère ne saurait oublier ses enfants, de même Dieu n'oublie pas le genre humain. Or, pour vous bien faire comprendre que par cette comparaison le prophète n'entend pas donner pour mesure à l'amour divin celui d'une mère pour ses enfants, mais qu'il a voulu seulement prendre pour terme de comparaison l'amour le plus ardent qui nous soit connu, sans prétendre l'égaler à celui de Dieu pour l'homme, il ajoute aussitôt : « Et quand bien même une mère se rendrait coupable d'un tel oubli, pour moi je ne vous oublierai pas, dit le Seigneur. » *Ibid.* Voyez-vous comme nous sommes déjà loin de l'amour maternel? La même pensée se retrouve au fond dans cette expression d'un autre prophète : « Comme un père est plein de tendresse pour ses enfants, Dieu l'est aussi pour ceux qui le craignent. » *Psalm.* CII, 13. L'image de cet amour paternel reparaît encore dans le même prophète, parce qu'il savait la supériorité de cette affection sur toute autre. Le Maître des prophètes et de l'univers nous montre lui-même que sa bonté dépasse une telle mesure d'une manière incomparable, que son amour l'emporte sur ces amours créés, autant que la lumière sur les ténèbres, le bien sur le mal;

écoutez plutôt ce qu'il dit : « Quel est celui d'entre vous qui, si son fils lui demande du pain, lui donnera une pierre; un serpent au lieu d'un poisson? Si vous, tout mauvais que vous êtes, savez donner à vos enfants les biens que vous avez reçus, à plus forte raison, votre Père, qui est dans les cieux, donnera-t-il ses biens à ceux qui les lui demandent. » *Matth.,* VII, 9-11. C'est là nous dire clairement que la sublime bonté de Dieu l'emporte sur la tendresse paternelle autant que la vertu l'emporte sur le vice.

Si j'ai placé sous vos yeux ces exemples, c'est pour que, lorsqu'il m'arrivera d'emprunter d'autres comparaisons, vous ne renfermiez pas votre pensée dans l'expression littérale employée par les prophètes. Vous devrez alors, appliquant cette règle, franchir les bornes du discours et vous élever à la notion pure de l'infinie bonté. Du reste, Dieu ne s'en tient pas lui-même aux images tirées de la nature; il en emploie d'autres de beaucoup supérieures à celles-là. C'est le propre de celui qui aime : il a recours à tous les moyens pour manifester ses sentiments à l'objet aimé. Dieu fait la même chose : il va prendre ses comparaisons par delà l'espace et le temps, non, encore une fois, pour vous donner une mesure exacte de son amour, mais bien parce que de telles images sont supérieures à toutes les autres sans laisser de nous être connues. Voici comment il s'exprime par la bouche de David : « Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant la miséricorde du Seigneur est grande à l'égard de ceux qui le craignent; » *Psalm.* CII, 11; puis il ajoute : « Autant l'orient est éloigné de l'occident, autant il a éloigné de nous nos iniquités. » *Ibid.,* 12. Il dit par Isaïe : « Mes pensées ne sont pas comme vos pensées, ni mes voies comme vos voies; la distance qui sépare le ciel de la terre, existe entre mes voies et vos voies, mes pensées et vos pensées. » *Isa.,* LV, 8-9. Cela fait suite à ce qu'il venait de dire touchant la rémission des péchés : « Je vous pardonnerai pleinement toutes vos iniquités. » *Ibid.,* 7. C'est pour expliquer cette plénitude du pardon qu'il emploie cet exemple. Il ne se contente pas de cet enseignement; il descend ailleurs à une comparaison tout autrement simple; c'est dans le prophète Osée : « Que ferai-je pour toi, Ephraïm? Que ferai-je pour toi, Juda? Je te traiterai comme Adama et comme Séboïm. Mon cœur s'est retourné sur lui-même, mon repentir a été troublé. » *Ose.,* XI, 8. Ce qui veut dire qu'il n'a pas même pu supporter une parole de menace. Il emploie sans doute un langage humain; mais ce n'est pas pour que vous y supposiez quelque chose de l'homme, non, c'est pour que la simplicité de ce langage vous manifeste une charité digne de Dieu, sincère, indissoluble.

Quand on aime quelqu'un jusqu'à la folie, on ne voudrait pas le blesser même par une parole; Dieu semble éprouver ici le même sentiment. Je n'ai fait que parler, je l'ai blessé par ma parole; « mon cœur s'est retourné sur lui-même. » Il ne craint pas de recourir à des comparaisons indignes de sa gloire, mais propres à rendre son amour, ce qui est la preuve la plus certaine de cet amour même. Il n'en a pas dit assez, à son gré; il va plus loin et se sert d'une image encore plus grossière : « Comme l'époux se réjouit en son épouse, ainsi le Seigneur se réjouira en toi. » *Isa.,* LXII, 5. C'est que, au début, les affections sont plus vives et plus enflammées. Vous ne devez pas, je le répète, voir quelque chose d'humain dans ces paroles; elles expriment seulement la sincérité, la véhémence et l'ardeur de la charité divine. Après avoir dit qu'il aime comme un père et plus qu'un père, comme une mère et plus qu'une mère, comme un époux et plus qu'un époux, que son amour est au-dessus de ces amours terrestres autant que le ciel est au-dessus de la terre, et même plus que cela, autant que l'orient est éloigné de l'occident, et plus encore, Dieu ne se borne pas à ces comparaisons; il va plus loin, ou plutôt il descend plus bas. Lorsque le prophète Jonas, après sa fuite et la réconciliation des Ninivites avec Dieu, était hors de lui-même de ce que ses prédictions étaient demeurées sans effet, souffrant en cela une douleur vraiment humaine et se trouvant accablé de tristesse, le Seigneur ordonna au soleil d'envoyer au monde de plus brûlants rayons, mais en ordonnant à la terre de faire instantanément un abri de verdure pour le prophète; l'ayant ainsi merveilleusement délaissé et réjoui, il l'attriste

une seconde fois en lui retirant cette tente naturelle. Or, à la vue de ce bonheur et de cet abattement alternatifs, écoutez ce qu'il lui dit : « Tu voudrais conserver une plante pour laquelle tu n'as rien fait et que tu n'as pas nourrie; et moi, je n'épargnerai pas cette grande ville de Ninive qui renferme plus de cent-vingt mille enfants ne sachant pas distinguer leur main droite de leur main gauche? » *Jon.*, IV, 10-11. Voici ce qu'il faut entendre par là : L'ombre dont cette plante te couvrait ne te causait pas autant de plaisir que m'en cause le salut de Ninive; ni la destruction de cette plante ne te fait autant de peine que m'en ferait la destruction de cette ville. C'est donc contrairement à ma pensée que ses habitants auraient péri. — Voyez-vous encore ici de combien l'image est dépassée? Dieu ne se borne pas à dire : « Tu voudrais conserver une plante; » il ajoute aussitôt : « Pour laquelle tu n'as rien fait, que tu n'as pas nourrie. » Comme les agriculteurs aiment surtout les plantes pour lesquelles ils ont le plus travaillé, c'est pour montrer qu'il éprouve le même amour pour les hommes, qu'il ajoute cela. — Si tu défends avec cette ardeur le travail d'un autre, semble-t-il dire, combien ne dois-je pas défendre le mien, celui dont je suis l'artisan? Ensuite il atténue les torts des Ninivites, quand il dit qu'ils ne savent pas distinguer leur main droite de la main gauche; il veut par là nous faire entendre qu'ils ont péché par ignorance plutôt que par malice; et cela résulte aussi de l'effet obtenu par leur pénitence.

Dans un autre endroit, faisant des reproches à des hommes qui gémissaient comme s'ils eussent été délaissés, il s'exprime en ces termes : « Eveillez mon attention sur mes propres enfants, excitez ma sollicitude pour les œuvres de mes mains. » *Isa.*, XLV, 11. C'est comme s'il disait : Qui donc exhorte un père à prendre soin de son fils et l'avertit d'un tel devoir, ou bien un artiste à ne pas laisser périr l'œuvre qu'il a créée? Quoi ! la voix de la nature ou l'inspiration de l'art parle assez haut dans le cœur des hommes pour qu'on ne puisse pas douter de leur sollicitude; et vous croyez qu'on a besoin de me presser pour que je protége mes enfants et mes œuvres? — Il disait cela, non pour qu'on ne le priât plus, mais pour qu'on sût bien qu'avant toute prière Dieu fait ce que lui suggère sa bonté; il veut néanmoins qu'on l'implore, parce qu'il en résulte un grand bien pour ceux qui s'adressent à lui. De ces exemples rejaillit donc sur la divine Providence une pure et vive clarté, une lumière plus éclatante que celle du soleil. Pesez ce qui a été dit : il a mis sous nos yeux un père, une mère, un époux, une épouse, la distance qui sépare la terre du ciel, l'orient de l'occident, l'agriculteur qui s'applique au soin des plantes, un architecte, un artisan, un cœur embrasé d'amour et qui s'alarme, si, par une seule parole, il a pu blesser l'objet aimé; puis il nous enseigne que sa bonté s'élève autant au-dessus de ces termes de comparaison que la vertu s'élève au-dessus de la perversité.

7. Cela suffit certes, je l'ai déjà dit, aux intelligences droites; mais comme il y a des hommes tout à fait terrestres, indociles, obstinés, adonnés à la chair, allons et faisons briller, dans la mesure de notre pouvoir, la divine Providence par ses œuvres elles-mêmes. L'embrasser dans toute son étendue, en présenter même le plus léger aspect, n'est pas chose facile; tant elle est immense, infinie, tant elle resplendit dans les petites comme dans les grandes choses, dans celles que nous voyons et dans celles que nous ne voyons pas. Tirons nos preuves des choses qui tombent sous nos yeux. Ce monde où règne une si merveilleuse harmonie, Dieu ne l'a pas créé pour un autre que pour vous; pour vous seul il a fait ces créatures si belles et si grandes, si multiples et si précieuses, qui, dès le commencement et toujours, vous sont d'une si complète utilité, soit pour l'alimentation et le soutien du corps, soit pour l'instruction de l'âme, et pour vous tracer la voie qui conduit à la connaissance de Dieu. Les anges n'en avaient pas besoin, et la raison en est bien simple : ils existaient avant cette création matérielle. Qu'ils soient réellement de beaucoup antérieurs, c'est Dieu lui-même qui l'affirme en s'adressant à Job : « Quand les astres parurent, tous les anges me louaient et me chantaient d'une voix puissante. » *Job*, XXXVIII, 7. C'est qu'ils étaient sai-

sis d'admiration devant la multitude, la beauté, l'ordre, l'utilité, la diversité, l'agrément, la splendeur, l'harmonie, toutes les perfections du monde, qu'ils découvrent beaucoup mieux que nous. Les astres ne sont pas les seuls ornements du ciel; ce qui l'embellit surtout pour nous, c'est le soleil et la lune qui se partagent le cours du temps, afin de mieux procurer le repos, le bonheur et la joie de la vie humaine. Quoi de plus beau que le ciel, illuminé tantôt par le soleil et tantôt par la lune, parfois aussi lançant sur nous autant de regards qu'il y a d'astres scintillants répandus à sa surface, et donnant aux voyageurs comme aux matelots le moyen de se diriger dans leur course? Celui qui sillonne la mer et qui s'asseoit auprès du gouvernail, alors même qu'il se voit assailli par les violentes attaques des ondes et des vents pendant une nuit sans lune, s'en rapporte encore avec confiance à de tels guides. L'astre est bien haut cependant, et l'homme est bien bas; n'importe, le premier conduit le second comme par la main, comme s'il veillait sans cesse à son côté; il ne l'abandonne pas qu'il ne l'ait introduit dans le port. Ce n'est pas qu'il lui parle, c'est par le regard seul qu'il lui montre le chemin et qu'il lui donne le pouvoir de parcourir avec sécurité la vaste étendue des mers; il lui désigne même le temps où le navire ne doit pas quitter le rivage, et celui où l'on peut naviguer avec confiance, de telle sorte que, malgré son ignorance de l'avenir, l'homme puisse encore se prémunir contre la tempête et se dérober au naufrage. Les étoiles ne se bornent pas à nous fournir des indications sur la mesure des années entières ou les changements considérables de temps; elles marquent avec la plus grande exactitude l'heure et la marche de la nuit : il nous suffit de les regarder pour savoir quelle est la partie de la nuit qui s'est écoulée et ce qui nous en reste encore. Elles font plus en faveur de ceux qui voyagent sur terre ou sur mer, en les empêchant de partir par une nuit dangereuse, ou de rester par une nuit favorable.

Les phases de la lune, observées avec soin, donnent d'aussi précieuses indications que les étoiles. Comme le soleil règle les heures du jour, la lune préside à celles de la nuit; elle offre bien d'autres avantages, elle adoucit et tempère la nature de l'air, elle produit la rosée pour développer tous les germes. Mais il serait impossible d'énumérer tous les genres de bien qu'elle fait à l'homme, dans cette place qu'elle occupe avec une si douce majesté, entre le chœur des étoiles et l'éclat triomphant du soleil, inférieure à celui-ci, mais de beaucoup supérieure à celles-là. De cette variété naît pour les spectateurs un grand plaisir, tout comme il en résulte de précieux avantages, pour la division du temps, les limites des saisons, à la condition toutefois que vous tiendrez fidèlement compte de la grandeur ou de la petitesse des astres, de leur position dans le ciel, de leurs aspects sans nombre; rien ne nous est indifférent, ni leur plus ou moins d'éclat, ni le moment auquel ils se montrent ou disparaissent. Cette prodigieuse variété est l'œuvre de la sagesse infinie, si féconde dans ses ressources, qui veut ainsi nous donner une preuve de sa puissance miraculeuse, et pourvoir par les choses visibles à tous nos besoins, sans négliger même ce qui pouvait nous être agréable. Quoi de plus agréable, en effet, que ce ciel qui s'étend au-dessus de nos têtes, tantôt comme un voile resplendissant de blancheur et de pureté, tantôt comme une prairie parsemée de toute espèce de fleurs, déployant autour de nous sa rayonnante couronne? Il n'est pas même aussi doux de reposer ses yeux sur une riche prairie pendant le jour, que de contempler la nuit ce ciel embelli par ses innombrables étoiles, comme par autant de fleurs, mais de fleurs qui ne se flétrissent pas et dont la beauté n'a jamais subi la plus légère atteinte. Quoi de plus agréable encore que ce même ciel, lorsque, la nuit venant de disparaître et le soleil ne lançant pas encore ses rayons, il se revêt des vapeurs lumineuses de l'aurore comme d'un voile de safran?

Quel plus beau spectacle que celui du soleil lui-même, paraissant à l'orient, et dans un instant illuminant de ses puissants rayons la terre et la mer entières, les montagnes, les collines et les forêts, toute la vaste étendue du ciel? Ne dirait-on pas qu'il enlève à la nature les sombres voiles de la nuit, pour la mettre à découvert

sous nos yeux éblouis? Qui pourrait assez admirer sa course si régulière, son immuable constance à nous servir depuis tant de siècles, son inaltérable beauté, sa lumière indéfectible, sa splendeur et sa pureté, qui, se mêlant à tant de corps, n'en reçoit pas la moindre souillure ? Ajoutez à cela la merveilleuse action qu'il exerce sur tous les germes de la création, sur les plantes, sur le corps des hommes, des quadrupèdes, des poissons et des oiseaux, sur les pierres elles-mêmes, sur la nature morte comme sur la nature vivante, sur la terre, l'air et la mer, en un mot, sur tout ce que notre œil embrasse? Tout a besoin, tout jouit de sa bienfaisante influence, tout en est rendu meilleur, non les corps ou les plantes seulement, mais encore les eaux, les lacs, les sources, les fleuves; la nature elle-même de l'air en devient plus subtile, plus transparente, plus vivifiante. C'est pour cela que le poète des psaumes, voulant rendre d'un mot la beauté de cet astre, sa splendeur immortelle, cette vigueur féconde qui fleurit toujours et ne se fane jamais, l'éclat dont il est environné, l'infatigable ministère qu'il remplit, s'écriait : « C'est dans le soleil qu'il a mis son tabernacle.» *Psalm.* XVIII, 6. Par cette expression il faut entendre aussi les cieux, puisque c'est là le vrai tabernacle du Seigneur. « Et lui-même, comme un époux qui sort de la chambre nuptiale. » Voici maintenant pour la promptitude avec laquelle il accomplit son ministère : « Il s'est élancé comme un géant pour fournir sa course. » On voit ensuite comment seul il suffit à tout l'univers : « De l'extrémité du ciel est son point de départ, et son terme d'arrivée est l'extrémité du ciel. » Enfin, tous ont part aux bienfaits qu'il répand : « Il n'est pas un être qui se dérobe à sa chaleur. » *Ibid.*, 7.

Utilité du soleil.

Il me serait facile, si je ne craignais de vous fatiguer, de puiser à d'autres sources des arguments en faveur de la Providence : nous les trouverions dans les nuages, dans les saisons, dans les mouvements célestes, les vents, la mer et les divers genres de poissons, la terre avec les quadrupèdes et les reptiles qui la peuplent, les oiseaux qui parcourent l'air, et ceux qui ne quittent pas la terre, les amphibies qu'on rencontre dans les eaux stagnantes ou courantes, les contrées habitées et celles qui ne sauraient l'être, tous les germes qui se développent, les arbres, les plantes, celles qui poussent dans les déserts aussi bien que celles des terres cultivées, celles des vallées et des montagnes aussi bien que celles des plaines, que la nature seule les produise ou qu'elles soient dues au travail de l'homme; les animaux domestiques et les bêtes fauves, avec leurs caractères divers et leurs différentes grandeurs, les oiseaux qui paraissent pendant l'hiver et ceux qu'on ne voit que pendant l'été ou l'automne, outre ce qui regarde les quadrupèdes, les poissons, les germes et les plantes. De semblables preuves nous seraient encore fournies par les phénomènes de la nuit et du jour, les pluies, la mesure du temps, la mort comme la vie, le pénible labeur qui nous est échu, nos tristesses comme nos plaisirs, nos aliments et nos boissons, nos institutions et nos arts, le bois et la pierre, les montagnes riches en minéraux, les mers navigables et celles qui ne le sont pas, les îles, les rades et les ports, ce qui se montre au-dessus des eaux et ce qu'elles cachent dans leur sein, la nature des éléments, les choses qui pour nous constituent le monde, la succession des saisons, les inégalités du jour et de la nuit, la maladie et la santé, la structure de notre corps et les facultés de notre âme, la science et la sagesse dont ces choses sont la source pour le genre humain, les précieux avantages, enfin, qui résultent de tous ces ordres d'êtres, quels qu'ils soient, sans en excepter les plus petits et les plus vils. Quoi de plus petit et de plus laid qu'une abeille? Quoi de plus vil que les fourmis et les cigales? Ces insectes cependant ont une voix éclatante qui proclame la providence, la puissance et la sagesse de Dieu. De là vient que le prophète royal, dont l'âme avait reçu l'Esprit saint avec tant d'abondance, passant à travers les œuvres de la création et n'en ayant encore signalé qu'un petit nombre, pousse un cri d'étonnement et fait entendre cette admirable parole : « Que vos œuvres sont magnifiques, Seigneur! Vous avez tout fait avec une merveilleuse sagesse. » *Psalm.* CIII, 24. Et tout cela pour vous, ô homme.

C'est encore pour vous, — car il faut bien que

le discours revienne à son principe, — que les vents ont été faits : ils ont pour mission de rafraîchir les corps fatigués, de purifier les souillures qui proviennent de la boue, de la fumée, de toute impure exhalaison, de mitiger les ardeurs du soleil, et de rendre plus légère la chaleur de l'été, de nourrir les semences et d'activer la végétation; ils secondent les efforts des nautonniers et les travaux des laboureurs, là, donnant aux vaisseaux la rapidité de la flèche et ménageant les forces de l'homme, ici, vous aidant à purger le grain dans l'aire, et n'exigeant de vous qu'un faible concours pour en séparer la paille; ils vous rendent l'air plus doux et plus léger, tout en ravivant les plantes; ils agitent les feuilles des arbres pour vous procurer un sommeil qui coule dans vos veines plus suave que le miel durant les jours du printemps ou de l'été; l'agitation qu'ils impriment aux arbres, ils l'impriment également à la surface de la mer et des fleuves, et tout en se jouant dans les flots, ils vous donnent le plus agréable spectacle, dont le plaisir s'ajoute au bien réel qu'ils vous font. Les eaux leur doivent aussi leur salubrité; ils empêchent de se corrompre celles qui sont toujours stagnantes, et, les tenant sans cesse en haleine, ils les vivifient et les rendent propres à nourrir les animaux qui nagent dans leur sein.

Si vous voulez maintenant considérer la nuit, vous y verrez briller avec non moins d'éclat la providence de celui qui l'a faite. Elle ranime votre corps brisé par la fatigue, en faisant succéder le repos aux pénibles labeurs du jour, elle retrempe vos membres abattus et leur donne une vigueur nouvelle. Ses bienfaits ne se bornent pas là : elle soulage votre âme elle-même des chagrins et des soucis que le jour lui prodigue; souvent elle éteint les feux de la fièvre, substitue le sommeil à des remèdes impuissants, et, venant en aide à l'art incertain des médecins, le remet dans la voie et le conduit en quelque sorte au port, après l'avoir affranchi de mille peines. Telle est l'utilité de la nuit, si précieux en sont les avantages, que le jour lui-même est souvent perdu pour ceux à qui elle a refusé le repos. Supposez qu'un être animé soit privé du calme et du relâche de la nuit, de ce repos bienfaisant qui délasse l'âme et le corps, en leur redonnant la force d'aborder les travaux du jour avec un entrain joyeux; et vous verrez que cet être là tombera dans l'inaction et l'inutilité. Qu'on ajoute les nuits aux jours sans dormir, soit pour travailler, soit même sans occupation; que cela se prolonge un peu, et l'on ne tardera pas à mourir, et l'on ne retirera aucun gain de son travail, parce que les forces seront complétement épuisées.

Saint Jean Chrysostome parle à ses auditeurs des diverses espèces de poissons et d'animaux qui peuplent la terre.

Si nous voulions examiner en détail ou même parcourir rapidement les diverses classes de poissons, celles qui vivent dans les lacs ou les eaux courantes, dans les mers fréquentées et celles qui ne le sont pas; si nous voulions considérer les innombrables espèces d'oiseaux, celles qui volent dans l'air, celles qui ne quittent pas la terre et celles qui se tiennent indifféremment sur la terre ou dans l'eau, la race si nombreuse des amphibies, les oiseaux qui vivent dans les champs, ceux dont les mœurs sont douces et susceptibles d'éducation, ceux qui demeurent toujours complétement sauvages, la beauté de chacun, son plumage, l'harmonie de son chant, les traits qui les distinguent, soit dans ce chant même, soit dans leur manière de se nourrir, de se loger, de vivre, l'usage dont ils sont pour nous, les services que nous pouvons en tirer, leur grandeur ou leur petitesse, la manière dont ils élèvent leurs petits, l'organisation tout entière de cette immense république; si, après avoir fait la même chose pour les poissons, nous portions notre étude sur les plantes qui naissent dans les diverses contrées de l'univers, si nous en considérions les fruits, l'utilité, le parfum, la forme, la grâce, le port, les feuilles, la couleur, le degré d'élévation, les emplois utiles, les différences d'écorce, de tronc et de rameaux, les prairies et les jardins, si nous passions ensuite aux divers arômes, aux contrées qui les produisent, aux procédés par lesquels on les cultive, aux soins qu'ils exigent, à l'utilité dont ils sont dans nos maladies; après cette étude, si nous portions encore nos pas vers les montagnes qui renferment des métaux et dont le nombre est si considérable; si nous voulions enfin scruter la nature sous tant d'autres rapports pos-

sibles, quel discours pourrait suffire à ce sujet? Quel temps ne faudrait-il pas pour acquérir de telles connaissances? Et toutes ces choses, je le répète, sont pour vous, ô hommes: pour vous les arts et les institutions, les villes et les bourgades, pour vous le sommeil et la mort elle-même; pour vous la vie et les accroissements qu'elle reçoit, toutes les œuvres de la nature; pour vous ce monde présent et pour vous encore un monde meilleur. Qu'il y ait réellement un monde meilleur et que ce monde soit pour vous, vous le voyez dans ces paroles de l'Apôtre : « La création elle-même sera délivrée de l'esclavage de la corruption. » *Rom.*, VIII, 21. Ce qui veut dire que la création ne sera plus sujette à se corrompre. Et pour vous montrer que c'est pour vous qu'elle sera revêtue d'une telle dignité, Paul ajoute: « Pour la glorieuse liberté des enfants de Dieu! »

Si je ne craignais pas d'être trop long et d'étendre ce discours outre mesure, je développerais à vos yeux la philosophie de la mort, et c'est là surtout que je vous montrerais la sagesse et la providence de Dieu; j'aurais beaucoup à dire sur la pourriture, la décomposition, les vers et la cendre, ce grand sujet de gémissements et de lamentations pour les hommes. Oui, cette poussière, cette cendre, ces vers et cette décomposition du tombeau, nous donneraient une preuve éclatante de la prévoyance et de la bonté du Seigneur. Ces mêmes attributs divins, en vertu desquels nous avons reçu l'être que nous n'avions pas, ont aussi présidé à la sentence de mort portée contre nous; la fin émane du même principe que le commencement. Ces choses si diverses sont l'œuvre du même amour; cette prévision qu'il devra quitter la terre ne cause pas à l'homme un mal réel; elle nous est au contraire d'une grande utilité, même pendant la vie, et nous tirons de précieux avantages d'un corps qui nous est étranger. Lorsque nous voyons ce compagnon de notre court pèlerinage, dévoré par les vers, se résoudre en pourriture, devenir un peu de cendre et de poussière, aurions-nous l'orgueil du diable lui-même, nous tremblons, nous sommes arrêtés dans nos voies, nous revenons à la modération, nous sommes à l'école de la divine philosophie, nous introduisons dans notre âme l'humilité, cette mère de tous les biens. Ainsi donc, aucun préjudice dans la mort, ce corps nous sera rendu incorruptible et immortel; celui qui est encore dans la lice trouvera même un grand profit dans ce qui ne blesse personne. En entrant dans notre vie, la mort vient nous enseigner la sagesse, elle fait l'éducation de notre intelligence, met un frein à nos passions, apaise les flots et rétablit le calme.

Instruits donc, et par ce que nous venons de dire, et par tant d'autres choses plus nombreuses encore, qui jettent sur la divine Providence une lumière plus éclatante que celle du soleil, ne vous livrez pas à des recherches inutiles, ne forcez pas les limites de votre esprit en voulant vous expliquer toute chose. L'existence elle-même, Dieu vous l'a donnée par pure bonté, sans avoir aucun besoin de vos services. Aussi devons-nous le louer et l'adorer, non-seulement parce qu'il nous a créés, parce qu'il nous a donné une âme incorporelle et raisonnable, parce qu'il nous a mis au-dessus de tous les êtres visibles et qu'il nous a conféré une sorte de royauté sur la terre, mais encore parce qu'il nous a favorisés ainsi, sans retour sur lui-même. Ce complet desintéressement est l'admirable caractère de sa bonté. Avant que nous fussions, avant l'existence même des anges et des vertus célestes, il jouissait de sa gloire et de sa félicité; c'est par un acte pur d'amour qu'il nous a donné l'être et qu'il a créé l'univers entier, dont la majeure partie nous reste inconnue.

8. C'est pour cela qu'il nous donne une loi écrite par lui-même, qu'il envoya les prophètes, qu'il opéra tant de prodiges; c'est pour cela que, bien auparavant, aussitôt qu'il eut créé l'homme, il grava dans son cœur cette loi naturelle qui devait diriger sa vie, qui devait être pour ses pensées ce que le pilote est pour le navire, ce que le cocher est pour le cheval. Abel n'ignorait pas ces choses, alors qu'il n'existait cependant ni livres, ni prophètes, ni apôtres; ce n'est pas une loi écrite qui l'en avait instruit, c'était la nature elle-même. Caïn ne les ignorait pas non plus. L'un et l'autre possédaient la même science, reconnaissaient la même souveraineté; mais ils ne

suivirent pas la même route : l'un prit celle de la vertu, et l'autre celle du vice. Dieu n'abandonna pas l'homme après que celui-ci fut tombé ; il le releva de sa chute, il l'entoura de sa protection : il employa d'abord les exhortations et les conseils; puis il mit en œuvre les menaces et les terreurs pour l'instruire, le corriger et le former. Comme la plupart des hommes méconnurent ce bienfait, je veux dire le secours qui leur était donné par cette lumière naturelle, il ne les abandonna pas même dans cet état; il voulut leur fournir un moyen d'échapper à leur perte : il reprit et continua leur éducation par les actes mêmes de sa providence, par les bienfaits et par les châtiments, par l'ordre de la création produisant ses effets accoutumés, par les événements qui surviennent en dehors de cet ordre et de toutes nos prévisions, par les justes, enfin, qui vécurent dès l'origine du monde. Il transporte alors d'un lieu dans un autre ces hommes étonnants, pleins d'une philosophie divine. Il fait voyager Abraham en Palestine d'abord, puis en Egypte, et Jacob en Syrie. Il envoie Moïse aux Egyptiens, les trois enfants à Babylone; Daniel, Ezéchiel et Jérémie vont encore en Egypte. Après cela, il renouvelle les préceptes de sa loi, il envoie d'autres prophètes, il frappe et pardonne, il impose l'esclavage et rend la liberté; du commencement jusqu'à la fin, il use de toutes les ressources, il épuise toutes les combinaisons en faveur du genre humain. Il ne se borne pas à cet enseignement qui ressort des créatures et nous conduit à Dieu. Voyant que le plus grand nombre n'en retirent aucun bien par leur propre faute, il a recours à d'autres moyens pour les instruire, il va même jusqu'à leur envoyer son Fils, ce qui constitue pour nous le bien suprême, son Fils bien-aimé, son Fils unique, de même nature que lui.

Oui, le Fils de Dieu devient ce que je suis, descend sur cette terre et converse avec les hommes; il mange, il boit, il va partout, répandant sa doctrine, prodiguant ses conseils, opérant des miracles, annonçant l'avenir, exhortant les hommes à la pratique de la vertu, leur en traçant le chemin par ses leçons et ses exemples, subissant dans ce but toutes les humiliations et toutes les souffrances, promettant le bonheur et le donnant déjà. Il était des biens, en effet, qu'il accordait dès la vie présente, et d'autres qu'il réservait pour la vie future; il donnait pour fondement à ces derniers, et les miracles qu'il accomplissait sur la terre, et la réalisation des prophéties qu'il avait faites. « Qui racontera les puissances du Seigneur, qui pourra faire entendre toutes ses louanges? » *Psalm.* CV, 2. Qui ne serait frappé de stupeur, qui n'éprouverait un religieux frémissement en considérant l'amour qu'il nous a témoigné, en voyant de quelle manière il livre pour des serviteurs ingrats son Fils à la mort, mais à la mort la plus horrible et la plus ignominieuse, à la mort réservée aux derniers des hommes et aux derniers des criminels? Le voilà donc cloué sur un infâme gibet, exposé à tous les regards, couvert de crachats, meurtri de soufflets et de coups, abreuvé de railleries et d'injures; c'est par la charité qu'il est enseveli, sa tombe est scellée. Et c'est pour vous qu'il souffre tout cela; c'est à cause de sa tendre sollicitude pour procurer votre bien, pour détruire la tyrannie du péché, renverser la citadelle du diable, briser l'empire de la mort, ouvrir devant nous les portes du ciel, effacer la malédiction primitive et déchirer le décret de notre condamnation; il souffre pour vous enseigner la patience, vous inspirer l'énergie, vous apprendre à ne vous laisser abattre par aucune des peines de la vie présente, ni par la mort, ni par le déshonneur, ni par les outrages, ni par les dérisions, ni par les coups ou les embûches, ni par les calomnies ou les soupçons, ni par les autres épreuves qui peuvent vous être suscitées du côté de vous-même ou du côté des autres. Il les a lui-même toutes subies, il les a partagées avec vous, il a remporté sur toutes une éclatante victoire; et c'est ainsi qu'il vous instruit et vous forme à ne rien craindre de pareil. Il ne s'est pas même arrêté là; en remontant au ciel, il répand sur la terre la grâce ineffable de son Esprit, et, pour accomplir ses desseins de miséricorde, il envoie ses apôtres dans tout l'univers. Il voit bien que ces hérauts de la vie vont souffrir mille maux, seront battus de verges, accablés d'injures, jetés à la mer, tourmentés par la faim et la soif, chaque jour

en butte à de nouvelles afflictions, dans un perpétuel danger de mort; mais il le permet par amour pour vous et dans votre intérêt. Pour vous, ô homme, il a de plus préparé le royaume des cieux; pour vous les inénarrables biens, le sort glorieux et l'heureuse société dont on y jouit, les diverses demeures qui le composent, cette béatitude qu'aucune parole ne saurait exprimer.

Et lorsque vous avez des signes aussi frappants de sa providence, tant dans le Nouveau que dans l'Ancien Testament, dans la vie présente et la vie future, dans l'avenir comme dans le passé et dans les événements de chaque jour, dans ce qui fut dès le principe, n'a cessé d'être plus tard et sera jusqu'à la fin, dans ce qui regarde le corps comme dans ce qui regarde l'âme; lorsque vous voyez surgir un tel essaim de preuves proclamant sa bonté, pouvez-vous douter encore? Mais non, vous ne doutez pas; vous croyez à sa providence, vous avez une ferme conviction à cet égard. Ne vous livrez donc pas à des recherches ultérieures, sachant parfaitement que vous avez un Maître dont l'amour pour vous l'emporte sur celui d'un père, qui vous prodigue plus de soins que ne le ferait une mère, dont la tendresse est plus grande que celle de l'époux et de l'épouse, qui met ses délices à procurer votre salut, qui se réjouit de votre bonheur plus que vous ne vous réjouissez vous-même, quand vous avez évité le danger le plus grave et même la mort, comme il le montra par rapport à Jonas; un Maître qui revêt envers vous toutes les formes de la charité, celle d'un père à l'égard de ses enfants ou d'une mère pour le fruit de ses entrailles, celle d'un viticulteur pour ses nouveaux plants, d'un architecte pour son œuvre, d'un époux pour son épouse, d'un adolescent pour une jeune vierge; un Maître qui désire éloigner de vous tous les maux, autant que l'orient est éloigné de l'occident, que le ciel est au-dessus de la terre; ce que nous avons clairement démontré. C'est trop peu dire, et son amour va beaucoup plus loin; nous l'avons également établi lorsque nous avons parlé sur ce sujet, en vous exhortant à ne pas vous arrêter à de telles comparaisons, à porter plus loin votre pensée. Non, la parole ne saurait exprimer ce qu'est la divine Providence, ni l'intelligence s'élever jusque-là : ineffable est sa bonté, incompréhensible son amour pour l'homme.

Puisque vous n'ignorez rien de tout cela, ne scrutez pas avec une folle témérité ses paroles et ses actes, ce qui fut et ce qui sera; ne vous épuisez pas dans un travail stérile, n'allez pas dire : Pourquoi ceci, à quoi bon cela? Chose étrange! on n'inquiète pas un médecin quand il emploie le fer et le feu, quand il administre les plus violents remèdes, bien qu'il ne soit qu'un esclave; le maître se tient en silence et souffre ces traitements sans murmurer, il va même jusqu'à remercier le médecin de ces opérations douloureuses et sanglantes, de ces remèdes amers; et cela, tandis qu'on ignore ce qui doit en résulter, alors que plusieurs ont ainsi tué bien des malades, ce qui n'empêche pas qu'on ne soit d'une patience et d'une résignation absolues : la même conduite est observée vis-à-vis d'un pilote, d'un architecte, de tous ceux qui professent un art quelconque; on tournerait en dérision un homme qui, sans instruction et sans expérience, voudrait savoir la cause de tout dans les actes humains. Et, lorsqu'il est question de la sagesse infinie, ineffable, incompréhensible, supérieure à toutes nos pensées, on s'agite, on demande avec inquiétude pourquoi telle ou telle chose est arrivée. N'est-ce pas là le signe de la plus extrême folie, une sorte de manie furieuse? Et d'autant plus que nous savons à n'en pas douter que cette divine sagesse est infaillible dans ses vues, inépuisable dans son amour et dans ses soins, qu'elle conduit par les moyens les plus sûrs vers une heureuse fin tout ce qui nous concerne, pourvu que de notre part il ne s'élève pas d'obstacle; qu'elle ne veut la perte d'aucun homme et qu'elle se propose de les sauver tous. N'est-ce pas, je le répète, une démence au-dessus de toute expression de soumettre à de telles investigations Celui qui peut et veut nous sauver tous, de scruter ainsi sa conduite dès le principe et toujours, de ne pas attendre la lumière qui jaillit du dénouement?

9. Il importe donc beaucoup que vous ne vous abandonniez pas à une indiscrète curiosité, soit dans le commencement, soit même dans la suite; si vous désirez tant étudier et sonder l'économie du plan divin, sachez attendre que les choses

aient une solution, ne vous agitez pas, ne vous troublez pas dès le principe. Celui qui n'aurait pas la première notion de la métallurgie, voyant qu'on jette l'or dans la fournaise et qu'il entre bientôt en fusion en se mêlant à des corps étrangers, s'imaginerait bien certainement que cet or est perdu, s'il n'avait pas la prudence de suspendre son jugement. De même, quelqu'un qui serait né et qui aurait toujours vécu sur mer, s'il était tout à coup transporté au milieu des terres, ne sachant absolument rien sur la culture des champs, en voyant d'abord avec quel soin on renferme le blé, avec quelles précautions on le met à l'abri des voleurs et de l'humidité, puis tout à coup le laboureur prendre ce même blé, le jeter sur la terre, le livrer à tous les passants, et, non-seulement ne plus le protéger contre l'humidité, mais encore le recouvrir de boue et de fumier, évidemment cet homme regardera ce blé comme perdu et blâmera par là même la conduite du laboureur. Mais cette condamnation, évidemment aussi, ne repose pas sur la nature des choses; elle provient de l'ignorance et de l'inexpérience de celui qui la prononce avec cette précipitation. En effet, s'il avait attendu le retour de l'été, s'il avait vu les moissons jaunissantes et les faulx aiguisées, ce blé répandu sur la terre et comme abandonné, après avoir pourri et s'être décomposé dans la boue, germer ensuite, se multiplier et se dresser avec une merveilleuse beauté, sortir de la tombe pour arriver à la vie, entouré de nombreux satellites et couvert d'un riche vêtement, offrir un beau spectacle d'abord et puis un aliment précieux, enrichir même ceux qui l'ont ainsi traité, sans doute que cet enfant de la mer serait alors saisi d'admiration, en passant ainsi d'une perte manifeste à une telle abondance, accompagnée d'une telle beauté.

Et vous aussi, ô homme, vous devez vous garder de soumettre à votre examen le souverain Maître de l'univers; et, si vous êtes tellement curieux, encore une fois, si vous êtes possédé d'une telle manie, sachez du moins attendre la fin des événements. Le laboureur attend bien pendant tout l'hiver, ne songeant pas à la décomposition que le blé subit sous l'action du froid, mais songeant uniquement aux avantages qui doivent en résulter pour lui. A plus forte raison devez-vous agir de même par rapport à ce divin laboureur, qui cultive l'univers et nos âmes : attendez donc la fin; je ne dis pas seulement la fin dans la vie présente, quoiqu'elle s'y produise plus d'une fois, mais surtout dans la vie future. L'une et l'autre de ces deux vies rentrent dans le même plan, se dirigent vers le même but, notre salut et notre gloire. Séparées par le temps, elles sont réunies par la fin à laquelle elles tendent. L'hiver et l'été se succèdent, mais pour amener le même résultat, la maturité des fruits; la même chose a lieu dans le cours de notre existence. Lors donc que vous verrez l'Eglise dispersée et soumise aux dernières épreuves, ses premiers représentants persécutés et couverts de meurtrissures, l'un de ses chefs exilé dans une contrée lointaine, ne concentrez pas là vos regards, portez-les sur ce qui doit en être la conséquence, la rémunération, les palmes, les trophées.

« Celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé. » *Matth.*, x, 22. Dans l'Ancien Testament, comme on ne connaissait pas encore la doctrine de la résurrection, la récompense trouvait place à côté de l'affliction dans la vie présente; c'est ce qui n'arrive pas toujours sous le Nouveau; souvent l'infortune nous accable ici-bas, et le bonheur ne nous est accordé qu'après notre départ de ce monde. Toutefois comme les anciens avaient le droit d'espérer sur la terre le prix anticipé de la vertu, ils n'en étaient que plus dignes d'admiration si ce prix venait à leur manquer, s'il se produisait une sorte de contradiction entre les événements et les promesses divines, s'ils se montraient alors, sans être soutenus par l'espérance de la résurrection, inébranlables dans le bien, supérieurs à toute crainte et à tout étonnement; s'ils ne se laissaient pas scandaliser de ce que les choses arrivaient contrairement à leurs prévisions; si, fermement persuadés de la puissance et de la bonté paternelle du Seigneur, ils avaient le courage d'attendre la fin, et même avant la fin, de supporter en actions de grâces tout ce qui se faisait contre eux, ne laissant pas de louer Dieu, bien

qu'il permît de telles épreuves. Mais peut-être que mon discours vous paraît obscur. Je vais donc m'efforcer de le rendre plus clair.

Les saints de l'ancienne loi attendaient toujours la fin que Dieu se proposait en toute chose.

10. Abraham était déjà vieux, ne pouvant plus dès lors espérer d'avoir des enfants, affaibli qu'il était par son grand âge; sous ce rapport, quoique vivant encore, il ne différait guère d'un homme mort. Le juste étant donc dans la vieillesse, et dans une vieillesse très-avancée, ayant depuis longtemps franchi les limites assignées à la paternité; sa femme, d'ailleurs, étant complétement stérile, Dieu lui promet cependant une race tellement nombreuse qu'on pourrait la comparer aux étoiles. Le saint vieillard connaissait tous les obstacles qui s'opposaient à la réalisation de cette promesse : il touchait lui-même aux dernières bornes de la vie; sa femme était frappée de stérilité, non-seulement par l'âge, mais encore par la nature, puisqu'elle n'avait pas eu d'enfants alors même qu'elle était jeune. C'est ce que Paul confirme quand il dit : « La nature était morte chez Sara. » *Rom.*, IV, 19. Il ne dit pas que Sara fût morte, ce qui pourrait s'entendre de l'extrême vieillesse; il dit que la nature était morte chez Sara, voulant bien indiquer la cause première de sa stérilité. Bien que les obstacles fussent de la sorte accumulés, sachant après tout ce que c'est qu'une promesse divine, combien la Providence est féconde en ressources, qu'elle n'est arrêtée dans ses plans ni par les lois de la nature, ni par la difficulté des choses, ni par aucun autre empêchement, qu'elle arrive quelquefois à son but par des chemins contraires, Abraham ne douta pas de ce qui lui était dit, il crut à la promesse. Des pensées tumultueuses eussent pu certes l'assaillir et le troubler; il les domina complétement dans la conviction, du reste bien légitime, que la divine puissance peut aisément accomplir tout ce que promet la bonté divine; il ne recherche pas avec curiosité de quelle manière cela aura lieu, pourquoi dans la vieillesse et si tard dans la vie, et non dans la jeunesse.

C'est pour cela que Paul élève la voix pour le louer et dit de lui cette frappante parole : « Il espéra contre toute espérance, et il crut afin de devenir le père d'un grand nombre de nations.» *Rom.*, IV, 18. Que signifie espérer contre l'espérance? — En dehors de l'espérance humaine, espérer en Dieu; et cette dernière espérance triomphe de tout, peut tout, arrive à tout; par un tel acte de confiance, le juste n'est pas seulement père, mais il l'est encore d'un grand nombre de nations, lui vieillard décrépit, n'ayant de plus qu'une femme stérile et courbée sous le poids des ans; il croit à ce qui lui est dit : « Telle sera ta race. » Et il ne fut pas ébranlé dans la foi, il ne se prit pas à considérer, et sa propre faiblesse, sa mort anticipée, puisqu'il avait près de cent ans, et la stérilité naturelle de Sara; il s'attacha sans hésiter à la divine promesse, s'affermissant dans la foi, rendant gloire à Dieu, sachant de la manière la plus parfaite que « ce que Dieu promet, il peut aisément l'accomplir. » *Ibid.*, 19-21. Voilà le sens de ces paroles : S'étant élevé tout à coup et s'étant élancé au-dessus de la faiblesse humaine, s'étant rapproché par là des sublimes hauteurs de l'Etre qui promettait, et pleinement convaincu de son infinie puissance, il crut à la complète réalisation de la promesse qui lui était faite. Par une telle soumission, il rendit à Dieu la plus grande gloire possible, puisque, sans examen et sans curiosité, il donna son adhésion à la parole qu'il venait d'entendre, en se donnant à lui-même pour garant l'incompréhensible sagesse et la puissance de celui qui l'avait prononcée.

Ne voyez-vous pas, en effet, que nous ne pouvons jamais mieux glorifier le Seigneur qu'en nous soumettant à sa providence, bien que nous n'en connaissions ni les vues, ni les moyens, en renonçant à toute investigation sur ce point, en ne posant pas des questions de ce genre : Pourquoi ceci? à quoi bon cela? comment cela pourrait-il être? Ce n'est pas la seule chose qui doive nous frapper d'admiration. Cet enfant unique et bien-aimé, cet enfant de la promesse, Abraham reçut l'ordre de le sacrifier, et sa foi n'était pas encore ébranlée. Il y avait là cependant bien des choses capables de scandaliser un homme moins vigilant et moins attentif : d'abord l'ordre lui-même; car comment Dieu peut-il agréer de telles victimes, commander aux pères d'être les meurtriers de leurs enfants, de

trancher leur vie par une mort violente et prématurée, de tremper, en un mot, leurs mains dans leur propre sang ? Comment peut-il vouloir que ce sang arrose son autel, qu'un fils unique périsse de la main de son père, que le juste devienne plus cruel que le bourreau ? Venait ensuite la puissance, la tyrannie de la nature agitant et troublant le cœur d'Abraham, non-seulement parce qu'il était père, mais encore parce qu'il était père d'un tel enfant, son unique héritier, l'unique objet de sa tendresse, plein de grâce et de beauté : cet enfant était dans la fleur de l'âge et dans la force de la vertu, joignant la beauté de l'âme à celle du corps, il reposait à la fois l'œil et la pensée, et, ce qui n'était pas un faible stimulant pour l'amour paternel, c'est que ce fils fût venu contre toute espérance. Vous savez, en effet, combien sont chéris ces tendres rejetons qu'on n'espérait pas, qu'on ne pouvait plus raisonnablement attendre, tel qu'était celui-ci. Mais une chose devait surtout troubler et scandaliser cet homme, c'était l'opposition flagrante entre la promesse antérieure et le commandement présent. Voici quelle avait été la promesse : « Tes descendants seront aussi nombreux que les étoiles du ciel. » *Genes.*, XV, 5.

Et voilà que ce fils unique, ce fils par lequel la promesse pouvait uniquement être accomplie, Abraham reçoit l'ordre de le livrer à la mort, à une mort prompte et sanglante. Le juste ne se scandalise pas cependant, il ne tombe pas dans le trouble, il n'éprouve rien de ce qu'aurait certainement éprouvé une âme aveugle et rampante; il ne se dit pas à lui-même : Qu'est ceci ? Sommes-nous trompé ? Sommes-nous frustré de notre bonheur ? Est-ce bien là l'ordre de Dieu ? Arrière, je n'obéirai pas; il est impossible que je devienne le meurtrier de mon enfant et que ma main soit rougie de son sang. Et comment la promesse serait-elle désormais accomplie? Si je détruis la racine, d'où viendront les rameaux ? d'où naîtront les fruits ? Si je ferme la source, d'où sortiront les fleuves ? Si je tue mon fils, d'où me viendra cette multitude de descendants qui doit égaler les étoiles ? Comment Dieu m'a-t-il promis cette postérité, s'il devait m'ordonner ce sacrifice ? — Il ne dit rien, il ne pense rien de semblable; mais il se rejette pleinement sur la puissance de l'auteur même de la promesse, puissance ineffable, encore une fois, ingénieuse, inépuisable dans ses moyens, qui brille surtout dans les choses contraires, qui surmonte sans difficulté les lois de la nature et toutes les forces de la création, puissance à qui rien ne résiste ; le juste reçoit cet ordre avec docilité, il tue son fils, il trempe sa main dans le sang en même temps que le glaive dont il frappe la victime ; s'il n'a pas en réalité fait tout cela, il l'a, du moins, accompli par son intention. Dans l'éloge qu'il fait de lui, Moïse s'exprime de la sorte : « Après ces choses, il arriva que Dieu voulut éprouver Abraham, et il lui dit : Prends ton fils bien-aimé, l'objet de ta tendresse, Isaac, et va le sacrifier sur une des montagnes que je te désignerai. » *Genes.*, XXII, 1-2. Sont-ce là les paroles de la promesse ? Est-ce ainsi qu'Abraham deviendra le père et la souche d'une race aussi nombreuse que les étoiles du ciel, selon les expressions de la prophétie ? Voyez cependant comme il se prépare, après avoir entendu cet ordre, à mettre à mort son propre fils, celui par lequel il devait avoir de si nombreux descendants, à l'immoler, à le retrancher du nombre des vivants, à l'offrir en sacrifice au Seigneur.

Plein d'admiration pour une telle conduite, Paul fait de nouveau l'éloge du Patriarche et le couronne ainsi de sa vertu : « C'est par la foi qu'Abraham, mis à l'épreuve, offrit Isaac. » *Hebr.*, XI, 17. Puis, pour nous montrer la grandeur de cette action et l'éclat d'une telle foi, l'Apôtre ajoute : « Il offrait son fils unique, celui à qui ces promesses avaient été faites. » Le sens de ce passage, le voici : On ne peut pas dire qu'il eût deux fils également chers, et que, l'un étant immolé, il pût attendre de l'autre cette nombreuse lignée qui lui avait été promise; non, il n'en avait qu'un, duquel seul dépendait l'accomplissement de la promesse. Et toutefois, il ne refuse pas de l'immoler; il croit alors comme il avait cru lorsque la naissance de cet enfant lui avait été annoncée : sa foi triomphe maintenant de la mort comme elle avait autrefois triomphé de son extrême vieillesse, de cette mort anticipée de son corps et de la stérilité naturelle de

sa femme. Rapprochez cet exemple de ce qui se passe aujourd'hui; à la lumière d'une telle foi, considérez votre faiblesse d'âme, considérez aussi la pusillanimité de ceux qui se scandalisent, et vous verrez clairement que votre scandale n'a qu'une cause, la disposition où vous êtes de ne pas vous soumettre à l'incompréhensible providence de Dieu, de scruter en tout l'admirable économie de ses desseins, de vouloir en interpréter toutes les phases. Qu'Abraham eût été sujet à la même infirmité, et c'en était fait de l'intégrité de sa foi. Mais il n'eut garde d'y tomber; et de là sa gloire éclatante, comme aussi la réalisation de toutes les prophéties. Ni sa vieillesse d'abord, ni l'ordre qui lui fut ensuite donné ne lui sont un sujet de scandale : il ne suppose pas que la promesse soit détruite par le commandement, que le sacrifice soit en contradiction avec le serment divin; il ne peut pas se persuader que ses espérances soient anéanties alors même qu'il ira jusqu'au bout dans son obéissance. Ne me dites donc pas que Dieu n'a pas permis que l'ordre allât jusqu'à l'exécution, que la main du juste n'a pas versé le sang. Remarquez plutôt que celui-ci n'en savait rien, qu'il ignorait complétement s'il conserverait son fils et s'il reviendrait avec lui dans sa demeure; qu'il allait, enfin, sans arrière-pensée, le frapper à mort. C'est pour cela que la voix céleste est obligée de l'appeler par deux fois. Elle ne se contente pas de dire : Abraham; elle répète ce nom : Abraham, Abraham, pour mieux arrêter le patriarche et le détourner de la pensée qui l'absorbait, tant l'obéissance exerçait d'empire sur lui. Tout est déjà fait dans sa pensée, qui ne le voit? Et cependant pas de scandale. Savez-vous pourquoi? C'est que le juste ne scrute pas les desseins de Dieu.

Joseph vendu par ses frères.

Et Joseph, dites-moi, n'eut-il pas à souffrir une même épreuve? Il avait également reçu de de Dieu de grandes promesses, et tout ce qui lui arrivait semblait en être le démenti formel. Il lui avait été promis en songe que ses frères se prosterneraient devant lui, cette promesse était figurée par une double vision, celle des astres et celle des gerbes; et puis, c'est tout le contraire qui a lieu. De là suit d'abord une guerre atroce dans la maison paternelle : des frères, sans respect pour leur commune origine, rompant les liens du sang, méconnaissant les lois et les devoirs de la fraternité, foulant aux pieds les droits de la nature, deviennent pour un frère, à la suite de ces visions, des ennemis et des tyrans, ils montrent plus de rage que les loups. Oui, comme des bêtes féroces se jettent sur un tendre agneau, ainsi chaque jour ils s'acharnent sur lui. Et la cause de cette impitoyable guerre, c'est une aveugle et basse jalousie : leur fureur va toujours croissant, ils appellent de tous leurs vœux le moment de le mettre à mort, à tel point que le souffle infatigable de l'envie excite dans leur cœur sa flamme dévorante. Or, comme ils ne pouvaient lui faire aucun mal tant qu'il serait dans la maison et sous les yeux des parents, ils essaient de ternir sa conduite en faisant planer sur lui les plus honteux soupçons, en l'accusant même d'une chose infâme, afin de détruire ainsi l'amour que Jacob avait pour cet enfant, et de le prendre alors plus facilement dans leurs piéges. Quand ils purent donc le saisir loin des regards paternels, dans cette solitude où l'enfant venait leur apporter leur repas, oubliant la bonté de ce jeune cœur, l'objet du voyage, cette même nourriture consacrée par l'amour fraternel, ils aiguisent leurs glaives, ils s'encouragent au meurtre, ils deviennent tous fratricides, bien qu'ils n'aient rien à reprocher, pas même le plus léger tort, à celui dont ils vont se débarrasser; c'est même pour des choses qui lui eussent mérité des louanges, des couronnes, qu'ils le haïssent, le persécutent et la calomnient. Et lui cependant ne fuit pas leur abord, il oppose sa tendresse fraternelle à une telle perversité : voilà donc l'enfant qu'ils veulent mettre à mort, qu'ils y condamnent même autant qu'il est en eux et dont ils versent en quelque sorte le sang dans leur criminelle pensée.

Mais la divine sagesse, si féconde en ressources et qui sait ouvrir une voie quand tout paraît désespéré, l'arrache de leurs mains, au moment même où ils vont le jeter dans le gouffre et le dévouer à la mort. L'un des frères conseille aux autres de ne pas commettre un tel crime; et Dieu touche leurs cœurs et les désarme. Toute-

fois la haine ne s'arrête pas là, elle reprend bientôt sa marche interrompue. On les empêche de verser le sang, de commettre un meurtre; mais la fureur n'est pas éteinte dans leur âme; il y a là comme une tempête cruelle, une fureur qui doit éclater, serait-ce en prenant une autre direction. Ils le dépouillent donc et le chargent de liens, puis ils le déposent au fond d'une citerne, ces frères dénaturés, plutôt semblables à des bêtes féroces qu'à des êtres humains; ils mangent après cela le repas qu'il leur a lui-même apporté : il est dans la citerne n'attendant plus que la mort, tandis qu'ils goûtent le plaisir de la nourriture et de la boisson. Là ne s'arrête pas encore leur frénésie : voyant venir des étrangers, des barbares, qui se rendent en Egypte, ils leur vendent Joseph; c'est un autre genre de mort, une mort plus lente, plus terrible, plus douloureuse qu'ils infligent à leur frère. Il était encore bien jeune, ce n'était là qu'un adolescent; élevé dans la maison paternelle, il avait joui de tous les avantages de la liberté, il n'avait éprouvé aucune des misères de la servitude. Songez donc à ce qu'il dut éprouver en tombant tout à coup de la liberté dans l'esclavage, en quittant sa patrie pour aller dans une contrée lointaine, en subissant la plus dure de toutes les captivités. Son esclavage, en effet, n'est pas un esclavage ordinaire : on le sépare violemment de son père et de sa mère, de tous ceux qui lui ont témoigné de l'intérêt; dépouillé de tout, inconnu pour ses nouveaux maîtres, complétement exilé, il ne compte plus désormais que parmi les possessions des barbares. Tout n'est-il pas réuni pour le jeter dans le trouble? Tout à coup, sans y être préparé, sans avoir pu s'y attendre, contrairement à tous les droits, se voir accablé par une telle infortune, et cela, par des frères, par des frères qu'il aimait, auxquels il n'avait jamais fait la plus petite injure, qu'il avait plutôt comblés de bienfaits, quelle extrémité déplorable! Et cependant, non, rien de tout cela ne peut le troubler. Il est conduit en Egypte par les marchands qui l'ont acheté, passant ainsi d'une servitude à l'autre. En effet, il est dans ce pays mis au rang des esclaves, il est au service d'un barbare, lui, descendant d'Abraham, d'un sang noble, libre d'une double liberté, celle du corps et celle de l'âme; mais encore une fois rien ne le trouble, rien ne le scandalise, quoique les événements dont il est le jouet soient tout le contraire de ce que lui promettaient des visions qu'il ne peut oublier; il ne se demande pas avec anxiété : Qu'est-ce donc que tout ceci? Les fratricides, ces loups, ces bêtes féroces, bien que coupables d'un tel forfait, jouissent de toutes les délices du toit paternel; et lui qui devait un jour être leur roi, le voilà captif, esclave, la propriété d'un autre, plongé dans la dernière misère; non-seulement il n'est pas leur roi, il était déjà leur esclave quand il partit, et les malheurs qu'il souffre forment un contraste absolu avec les espérances dont il s'était bercé. Ce n'est pas la couronne seule qui lui est ravie, c'est encore la patrie, la liberté et jusqu'à la vue des auteurs de ses jours.

Là ne devait pas s'arrêter sa lutte avec l'infortune : un plus profond abîme était ouvert sous ses pieds, il allait de nouveau se trouver en face de la mort, d'une mort violente, plus que cela, d'une mort dégradante et ignominieuse. Voilà que la femme de son maître jette sur lui des yeux de concupiscence; captivée par la beauté du jeune homme, enchaînée par la grâce et l'éclat de son visage; elle déploie désormais autour de lui ses ruses et ses piéges; puis, quand elle l'a bien enveloppé de ses filets, elle l'observe chaque jour pour guetter le moment de le saisir, de le précipiter dans l'abîme de l'adultère et de le livrer en pâture à la mort qui ne meurt pas. Oui, chaque jour elle sort pour observer sa proie, stimulée qu'elle est par sa folle passion, chaque jour elle se couvre de ses armes. L'ayant enfin trouvé seul, elle veut agir par la force et briser d'un même coup des liens sacrés et la vertu la plus pure. De là ne résulte cependant aucun mal pour le juste : la tyrannie de la volupté, les troubles de la jeunesse, les embûches et les assauts d'une femme aussi faible que puissante, toutes les séductions de l'âge et de l'exemple, toutes les tentations du dedans, tous les entraînements du dehors, il en triomphe avec autant de promptitude que de facilité; tel qu'un aigle qui déploie

La femme de Putiphar veut séduire Joseph.

ses ailes vers les cieux, il laisse son manteau dans la main de l'impudique, il s'enfuit dépouillé de ce vêtement matériel, mais revêtu des splendides ornements de la chasteté, d'un habit plus éclatant que la pourpre royale. Cette noble résistance fait cependant que le glaive est aiguisé de nouveau contre lui, que la mort le menace encore, qu'une plus terrible tempête est près de l'engloutir : la frénésie de cette femme brûle avec plus de violence que la fournaise de Babylone. En effet, la concupiscence est allée toujours croissant, et la colère, cette autre passion, encore plus terrible, vient prendre sa défense avec une implacable fureur, ne voyant que le meurtre, ne cherchant que le fer, ne reculant pas devant le crime, pour frapper l'athlète de la chasteté, le champion du courage et de la persévérance. La femme méprisée va trouver son mari pour lui dénoncer les choses qui se passent, ou plutôt pour substituer à la simple vérité les artificieuses inventions de la calomnie; elle persuade tout ce qu'elle veut à ce juge prévenu et qui n'entend qu'elle; elle demande vengeance comme ayant été outragée, et pour preuve de ce qu'elle dit, elle présente de sa main impure le manteau du chaste jeune homme. Le juge inique ne fait pas même comparaître l'accusé, ne lui donne pas le pouvoir de se défendre; et l'infortuné, sans avoir même vu l'aspect du tribunal, est condamné comme pleinement convaincu du crime, de l'adultère réel, dont on l'accuse, chargé de fers et plongé dans un cachot.

Le voilà donc, ce jeune homme couronné de tant de vertus, confondu avec les parjures, les spoliateurs des tombeaux, les homicides, les criminels descendus au dernier degré de l'infamie. Mais on peut le jeter dans une prison, rien ne saurait jeter le trouble dans son âme. L'un des prisonniers qui s'était rendu coupable envers le roi, est rendu à la liberté, et lui reste encore longtemps captif, subissant une affreuse torture pour des choses qui lui eussent mérité une gloire éclatante. Rien cependant ne le trouble, encore une fois, rien ne le scandalise. Il ne dit pas : Qu'est ceci? Pourquoi un tel traitement? Je devais régner sur mes frères, et non-seulement je suis privé d'un tel honneur, mais encore on m'a ravi ma patrie, ma maison, mon père et ma mère, ma liberté et ma sécurité; et c'est par la main de ceux qui devaient m'adorer que je péris. Après avoir subi cette mort cruelle, j'ai été vendu, je suis devenu l'esclave des barbares, et, sans changer d'état, j'ai changé plus d'une fois de maître. Je ne suis pas encore au bout de mes malheurs; partout des abîmes, partout des écueils. Aux embûches tendues par mes frères, à leur barbarie, à l'esclavage dont les chaînes ont été doublement rivées succède encore l'image de la mort, une calomnie plus atroce que la première; je me vois encore entouré de piéges et d'ennemis, un juge corrompu, prêtant l'oreille à la plus honteuse des accusations, a tout disposé pour me faire mourir. Sans me donner la faculté de plaider ma cause, sans m'entendre, sans rien examiner, on m'a jeté dans une prison, on m'a chargé de fers; me voici avec les adultères, les meurtriers, les plus infâmes des scélérats. Le chef des échansons a pu sortir de ces ténèbres et de cette captivité; et je ne puis pas même obtenir un allégement à ma souffrance : il a vu se réaliser le songe que j'avais moi-même interprété; tandis que je reste enseveli dans la même infortune. Est-ce là ce que me prophétisaient mes anciennes visions, et ce nombre déterminé d'étoiles et de gerbes? Que sont devenues ces magnifiques promesses, ces présages glorieux? Ai-je donc été le jouet d'une illusion, d'une erreur grossière? Comment pourrai-je désormais être adoré par mes frères, moi captif, esclave, enchaîné, tenu pour adultère, ayant sans cesse la mort sous les yeux, séparé d'eux par une si grande distance? Tout s'est évanoui, tout est tombé dans le néant. — Il ne dit rien, il ne pense rien de semblable; il attend simplement l'issue, sachant combien la sagesse divine est puissante et féconde en ressources. Non-seulement il n'est pas scandalisé, mais encore il se glorifie, il est heureux de tout ce qui lui arrive.

Que dirons-nous maintenant de David, je vous le demande? Après avoir reçu l'onction royale, et, désigné par Dieu même, pris le sceptre du peuple hébreu, après avoir ainsi triomphé d'une haine implacable, il est en butte aux plus terribles épreuves, assailli, circonvenu par la colère

de Saül, menacé dans sa vie, prenant part à de dangereux combats, errant sans cesse dans le désert, exilé, fugitif, sans patrie, sans demeure, sans asile! Et qu'est-il besoin d'en dire davantage? Chassé de la terre et du toit de ses aïeux, il est réduit à vivre au milieu des plus cruels ennemis, il mène une existence plus amère que la servitude elle-même, il n'a pas même de quoi se nourrir. Et, je le répète, c'est après que Samuel était venu le trouver, après qu'il avait été oint de l'huile sainte, après que le sceptre avait été mis dans sa main et le diadème sur sa tête, après avoir été choisi par Dieu et proclamé par le peuple, qu'il souffre tout cela. Mais lui non plus ne se laisse pas ébranler, lui non plus ne dit pas : Que signifie donc ceci? Je suis roi, j'allais être investi de la puissance, et je ne puis pas même avoir la sécurité d'un simple particulier; me voici relégué sur une terre étrangère, parcourant les chemins de l'exil, loin des miens et de ma demeure, confiné chez les gentils, privé de nourriture, exposé chaque jour à perdre la vie? Qu'est devenu ce royaume qui m'était promis, cette puissance qui m'était destinée? Non, rien de pareil ne sort de sa bouche, ne se trouve dans sa pensée; il n'est pas scandalisé par l'infortune, il attend avec confiance, lui aussi, la fin de ces choses. Je pourrais citer l'exemple de beaucoup d'autres saints qui, sous le coup de l'adversité, ne s'abandonnaient pas au trouble, mais, se souvenant des divines promesses, quoique tout autour d'eux semblât les démentir, ont obtenu par leur admirable patience les plus rayonnantes couronnes. Faites de même, mon bien-aimé, sachez attendre la fin; elle viendra, soyez-en certain, ou dans la vie présente, ou dans la vie future. Remettez-vous-en toujours à la divine providence, bien que vous n'en compreniez pas les voies, ne dites jamais : Quand est-ce que de telles injustices seront redressées? Ne vous inquiétez pas de la manière dont le Seigneur accomplit ses prodiges.

11. Les justes de ces anciens temps n'avaient pas coutume de poser de semblables questions. Alors même qu'ils voyaient que tout était désespéré aux yeux de la raison humaine, ils ne tombaient ni dans le trouble, ni dans la frayeur; ils supportaient tout avec courage, trouvant un gage assuré des biens à venir dans la puissance de celui qui les leur avait promis, et ne se laissant pas abattre de ce que les choses étaient maintenant toutes contraires. Oui, c'est toujours sur la puissance et la sagesse de Dieu que reposait leur confiance : ils savaient qu'il est facile à Dieu de rétablir des situations même désespérées, de rendre notre état supérieur à celui d'où nous étions tombés, de réaliser parfaitement toutes ses promesses. Ainsi donc, mon bien-aimé, soit que vos maux prennent fin dès cette vie, louez Dieu, soit qu'ils persistent et augmentent, louez encore Dieu, ne vous laissez pas aller au scandale; car vous ne pouvez pas ignorer que sa providence est inénarrable, infinie, que tout doit avoir pour nous une fin avantageuse, dans le temps présent ou dans le siècle futur. A ce mot de siècle futur, un cœur pusillanime peut s'effrayer; c'est ici-bas qu'il voudrait voir cette fin heureuse; mais nous lui dirons que la véritable vie, les biens impérissables nous attendent pour plus tard. Le présent, c'est la route; l'avenir, c'est la patrie : les choses de la terre ressemblent aux fleurs du printemps; les choses du ciel sont inébranlables comme les montagnes : là nous attendent des couronnes et des récompenses qui n'auront pas de fin, là les applaudissements et les palmes; mais là aussi des châtiments et des supplices inexprimables pour ceux qui se seront rendus coupables ici-bas.

Et que dire de ceux qui se scandalisent, me demandera quelqu'un? Mais vous-même, lui répondrai-je, pourquoi laissez-vous de côté ceux que les épreuves ont rendus plus glorieux, pour ne donner en exemple que ceux qui se couvraient du masque de la religion et dont le masque est tombé? Ne voyez-vous pas que l'or est purifié là où le plomb est détruit, que la paille est séparée du froment, que les loups sont séparés des brebis, et les hypocrites de ceux qui pratiquent une sincère piété? Si vous apercevez donc les scandales des uns, n'oubliez pas la noble fermeté des autres. Quelques-uns ont failli, mais beaucoup d'autres sont restés debout, et, par leur résistance au pouvoir des méchants et aux malheurs des temps, ils ont acquis une plus

magnifique récompense. Quant à ceux qui succombent, ils doivent s'en accuser eux-mêmes. Les trois jeunes Hébreux étaient loin des prêtres du Seigneur, de son temple et de son autel, loin des cérémonies saintes et de l'observation publique de la loi; cela ne les empêcha pas néanmoins de la pratiquer pour leur propre compte, quoique retenus captifs chez une nation idolâtre. Daniel en fit de même, et beaucoup d'autres encore. Plusieurs ayant été emmenés en captivité, n'ont éprouvé aucune perte; d'autres, tout en restant dans leur maison, et jouissant de tous les biens de la patrie, ont failli et ont été condamnés.

12. Si vous demandez pourquoi ces choses-là sont permises, si vous ne vous en rapportez pas aux vues cachées de la Providence, si vous voulez vous rendre raison de tout, vous irez plus loin, vous aurez beaucoup d'autres questions à poser, telles que celles-ci : Pourquoi les hérésies existent-elles? Pourquoi le diable et tous les démons? Pourquoi tant d'hommes pervers et scandaleux? Puis viendra la question capitale : Pourquoi l'Antechrist doit-il paraître, et revêtu d'une telle puissance de séduction qu'il accomplira des prodiges, au témoignage même du Sauveur, capables d'entraîner dans l'erreur les élus eux-mêmes, si c'était possible? Et cependant, de semblables questions nous sont interdites; nous devons nous en remettre de tout cela à l'incompréhensible sagesse de Dieu. Souvenons-nous d'ailleurs que l'homme généreux et constant, alors même qu'il est battu par les ondes, en butte à des orages incessants, non-seulement n'en éprouve aucun dommage, mais puise encore dans ces combats une force nouvelle; tandis que l'homme faible, amolli, sans courage, tombe souvent sans être même attaqué. Si vous désirez en avoir une raison, écoutez celle qui se présente à ma pensée. Il en est beaucoup d'autres assurément que Dieu connaît et d'après lesquelles il conduit si diversement notre destinée; mais voici celle qui m'est connue : Nous disons donc que de tels scandales sont permis pour augmenter la récompense des âmes fortes et généreuses; Dieu lui-même nous la suggère quand il dit à Job : « Crois-tu que je t'ai répondu pour un autre motif que pour faire éclater ta justice? » *Job*, XL, 3. Paul dit aussi : « Il faut qu'il y ait des hérésies, afin que l'on connaisse ceux dont la vertu est éprouvée. » I *Corinth.*, XI, 19. Quand vous entendez cette parole : « Il faut qu'il y ait des hérésies, » gardez-vous bien de croire que l'Apôtre veuille par là poser un précepte ou porter une loi. Non; il annonce simplement ce qui doit arriver, et de plus il nous montre le gain qu'en retireront les hommes vigilants. Alors, semble-t-il dire, vous qui vous serez mis à l'abri de l'erreur, votre vertu paraîtra dans tout son éclat.

Pourquoi les méchants, le diable et les démons existent-ils ici-bas.

Motif pour lequel Dieu permet le scandale.

On pourrait encore expliquer d'une autre manière pourquoi Dieu tolère les méchants : s'il les enlevait tout à coup de ce monde, il serait privé du bien qui peut résulter de leur conversion. C'est ainsi que Paul a été sauvé, ainsi le larron, la courtisane, le publicain et beaucoup d'autres. S'ils avaient été frappés pendant qu'ils étaient encore plongés dans le crime, aucun d'eux n'aurait été sauvé. Paul donne encore une autre raison de l'existence de l'Antechrist. Quelle est cette raison? C'est pour ôter ainsi toute excuse à l'opiniâtreté des Juifs. Comment, en effet, pourraient-ils paraître excusables, eux qui n'ont pas reçu le Christ et qui croiront à son adversaire? C'est là le sens de ces paroles : « Pour qu'ils soient jugés, tous ceux qui n'ont pas cru à la vérité (au Christ), et qui ont adhéré à l'iniquité (à l'Antechrist). » II *Thessal.*, II, 12. Ils disaient qu'ils ne croyaient pas au Sauveur par la raison qu'il se faisait Dieu. « Voilà pourquoi nous te lapidons; c'est qu'étant homme, tu te fais toi-même Dieu. » *Joan.*, X, 33. Ils l'entendaient néanmoins proclamer les attributs de son Père, se soumettre à lui, déclarer qu'il était venu par son ordre et manifester à plusieurs reprises cette vérité. Qu'auront-ils donc à dire quand ils adoreront l'Antechrist proclamant sa propre divinité; ne faisant aucune mention du Père, se mettant même en opposition flagrante avec lui? C'est ce que Jésus leur reprochait et leur prophétisait en ces termes : « Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne m'avez pas reçu; qu'un autre vienne en son propre nom, et vous le recevrez. » *Joan.*, V, 43. C'est une raison pour laquelle les scandales sont permis. Si vous m'objectez ceux qui succombent, je vous opposerai

ceux que la victoire nous montre plus grands et plus glorieux ; j'ajouterai à cela qu'il n'était pas juste que l'imprévoyance et la lâcheté des uns fissent perdre aux autres, aux hommes vigilants et courageux, les palmes innombrables qu'ils devaient moissonner dans le combat, et les récompenses auxquelles ils pouvaient prétendre. Enlever à ces derniers une occasion de lutte, c'eût été leur faire un véritable tort; tandis que les premiers n'ont à reprocher qu'à eux-mêmes les pertes et les chutes qu'ils font, et, ce qui achève de les condamner, c'est l'exemple de ceux qui, loin de succomber au scandale, sortent de l'épreuve avec plus de gloire et d'énergie.

13. Sur quels prêtres Abraham pouvait-il s'appuyer, dites-le moi? Quels instituteurs, quelles leçons, quels avertissements et quels conseils avaient-ils eus? Il n'y avait alors ni lettres, ni lois, ni prophètes, ni rien de ce genre; il naviguait sur une mer inexplorée, il marchait sur une route qui n'avait pas été foulée, lui qui sortait d'une maison et d'un père idolâtres. Aucune de ces choses cependant ne put lui nuire; sa vertu brilla même d'un tel éclat qu'après un si grand nombre de siècles, après les leçons qui nous ont été données par les prophètes et par la loi, après la sublime éducation que le Christ a faite aux hommes par ses discours et ses miracles, elle nous apparaît encore comme un modèle anticipé de charité pure et fervente, de parfait désintéressement, de vigilance et de sollicitude paternelle; elle a tellement foulé aux pieds tout luxe et toute mollesse qu'elle l'emporte en sainteté sur celle des moines qui, retirés au sommet des montagnes, ne peuvent pas même atteindre à cette austérité de vie. Le patriarche n'avait pas de maison, il n'avait qu'une tente, les feuilles des arbres le protégeaient seules de leur ombre; et cependant tout voyageur qu'il était, il ne montrait pas moins de zèle pour accueillir les étrangers, il exerçait les devoirs de l'hospitalité avec une complète abnégation; au milieu du jour, il se tenait constamment sur la porte de sa tente pour y faire entrer les voyageurs et les servir. Cette œuvre, il l'accomplissait par lui-même, en laissant néanmoins à sa femme une part du mérite et de l'honneur. Que ne fit-il pas en faveur de son neveu, bien que celui-ci fût loin de l'avoir traité d'une manière convenable, et qu'il eût choisi la meilleure part dans les biens communs, quand l'option lui avait été laissée? Pour lui, ne versa-t-il pas son sang? n'arma-t-il pas tous ses esclaves? ne se jeta-t-il pas au milieu des dangers? Et, lorsque auparavant il avait reçu l'ordre de quitter sa maison, de partir pour une terre étrangère, n'avait-il pas immédiatement obéi, abandonnant sans hésiter sa patrie, ses amis, sa famille, tout ce qui lui était cher, n'écoutant que l'ordre qui lui était donné, laissant là des biens assurés pour aller à la poursuite de biens incertains et couverts à ses yeux d'un voile épais; tant il avait foi dans la parole divine, tant cette vertu avait d'empire sur son cœur?

Plus tard et sous le coup de la famine, obligé de s'exiler encore, il ne se trouble pas, il ne se laisse pas abattre; mais, pratiquant toujours la même obéissance, la même philosophie, le même courage, il se rend en Egypte, et, dans cette soumission aux ordres du Seigneur, il est séparé de sa femme, il la voit exposée au déshonneur, subissant lui-même dès lors chez ce peuple barbare, un traitement beaucoup plus cruel que la mort elle-même. Que peut-on concevoir, en effet, de plus terrible, dites-le moi, que de voir après qu'on a pratiqué tant de vertus, la femme qui vous est unie par les liens sacrés du mariage, enlevée par des mains barbares, introduite dans le palais qui doit être le tombeau de son honneur et de sa vertu? Il est vrai que cela n'arriva pas en réalité; mais il le regardait comme inévitable, et il se résignait à tout avec générosité. De même que l'adversité n'avait pu l'abattre, la prospérité ne l'exalta pas; dans l'une et l'autre fortune son âme demeura la même. Voyez encore : quand un fils lui fut promis, mille obstacles fondés sur la raison s'élevaient contre cette promesse; il imposa néanmoins silence à toutes ces pensées, il apaisa tout ce tumulte intérieur, et c'est pour cela qu'il devint si célèbre par sa foi. Plus tard encore, quand il lui fut ordonné d'immoler cet enfant, est-ce qu'il ne l'emmena pas avec autant de promptitude que s'il l'avait conduit au festin nuptial? Il dépouille en quel-

Abraham reçoit l'ordre d'immoler son fils.

que sorte la nature humaine, il cesse d'être un homme, en allant offrir ce sacrifice inouï et qui renverse toutes nos idées; et ce combat terrible, il le livre seul, sans en faire part à sa femme, à son serviteur, à personne en un mot. Il savait, en effet, il savait trop bien quelle était l'élévation de cet écueil, le lourd fardeau de ce précepte, la grandeur de ce combat. Aussi fournit-il seul cette carrière, il la parcourt, il soutient la lutte, il reçoit la couronne, il est proclamé vainqueur. Quel prêtre l'avait ainsi formé, quel prophète? Pas un. La droiture de son âme suffit pour l'élever à cette hauteur.

Exemple tiré de Noé.

Que dirons-nous également de Noé? Quel prêtre eut-il, quel instituteur, quel guide? Le monde entier était comme abîmé dans la corruption; seul il prit un chemin opposé, il demeura fidèle à la vertu, et de la sorte il brilla d'un tel éclat que, dans ce naufrage universel, non-seulement il se sauva lui-même, mais encore il arracha les autres à cet effroyable danger, toujours par la sublimité de sa vertu. D'où lui vint sa justice? Pourquoi fut-il ainsi parfait? Lui non plus n'avait ni prêtre ni docteur pour l'instruire. C'est un fait évident pour tous. Voilà néanmoins que le fils de ce juste, quoiqu'il eût dans sa propre maison une leçon permanente, la vertu même de son père; quoiqu'il fût doublement instruit, par les paroles et par les exemples; quoiqu'il eût sous les yeux la double éloquence des événements, celle de la catastrophe et celle du salut, ne laissa pas d'outrager l'auteur de ses jours, dont il proclama avec dérision la nudité. Comprenez-vous la nécessité d'avoir en toute occasion une âme droite et pure?

Exemple tiré du saint homme Job.

Et Job, qu'en direz-vous, je vous le demande? Quels prophètes avait-il entendus? Par quels maîtres avait-il été formé? Et ce juste aussi, bien que n'ayant aucun secours de ce genre, se montra doué d'une vertu pleinement invincible. Il partageait ses biens avec les indigents; non content de leur prodiguer ce qu'il possédait, il se mettait lui-même à leur service. En effet, il accueillait les voyageurs dans sa maison, elle leur appartenait beaucoup plus qu'à lui-même, il usait ses forces à soutenir les opprimés, sa parole pleine de sagesse et de prudence fermait la bouche aux oppresseurs; dans toute sa conduite il se montrait un modèle anticipé des vertus évangéliques. Voyez plutôt : « Heureux les pauvres en esprit, » *Matth.*, v, 3, a dit le Sauveur. Le juste avait déjà mis en pratique cette parole: « Ai-je éludé, dit-il, le jugement de mon serviteur ou de ma servante, quand ils plaidaient contre moi? Que ferai-je si le Seigneur me soumet à son examen? N'ont-ils pas été formés comme moi dans le sein de leur mère? Oui, nous avons tous la même origine. » *Job*, XXXI, 13-15. Le Christ dit encore : « Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils obtiendront la terre en héritage. » *Matth.*, v, 4. Or quoi de plus doux que cet homme, dont les serviteurs eux-mêmes disaient : « Qui nous donnera de pouvoir nous rassasier de sa chair? » *Job*, XXXI, 31. Le Christ ajoute : « Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. » *Matth.*, v, 5. Le juste ne fut pas dénué non plus de cette vertu; écoutez ce qu'il dit: « Si j'avais péché volontairement, j'aurais répandu l'épouvante dans la foule pour ne pas publier mon iniquité. » *Job*, XXXI, 33-34. Evidemment celui dont telles étaient les dispositions versait sur son iniquité des larmes intarissables. « Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice. » *Matth.*, v, 6. Voyez encore comme il a magnifiquement accompli cette parole: « J'ai brisé les dents des hommes iniques, et je leur ai arraché leur proie. J'ai revêtu la justice et je me suis fait un manteau de l'équité. » *Job*, XXIX, 17-14. « Heureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. » *Matth.*, v, 7. Cet homme ne se montrait pas seulement miséricordieux dans l'usage de ses biens, en revêtant ceux qui étaient nus, en nourrissant ceux qui avaient faim, en défendant la cause de la veuve et de l'orphelin, en s'efforçant de remédier à tous les vices de la nature; il l'était encore et surtout par les sentiments de son âme. « Pour moi, dit-il, j'ai pleuré sur tout être faible, j'ai gémi en voyant un homme soumis à la nécessité. » *Job*, XXX, 25. Comme s'il avait été le père de tous, les peines et les calamités de chacun étaient les siennes; il réparait les unes, il versait des larmes sur les autres; par ses paroles et ses actions, par sa tendre pitié et tous les moyens en

son pouvoir, il venait au secours des malheureux, de telle sorte qu'il était devenu comme un port ouvert à tous.

« Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » *Matth.*, v, 8. C'est ce qui brillait également en lui, et d'une manière peu commune. Ecoutez Dieu lui-même lui rendant ce témoignage : « Il n'y a pas d'homme semblable à lui sur la terre; c'est un homme irréprochable, juste, véridique, plein de piété, s'abstenant d'un mal quelconque. » *Job,* I, 8. Il est dit de plus : « Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux leur appartient. » *Matth.*, v, 10. Encore là pour ce juste une source abondante de combats et de trophées. Ce n'est pas par les hommes qu'il était persécuté, mais par le démon lui-même, le chef des méchants; cet ennemi furieux déployait contre lui toutes ses manœuvres, il le chassait de sa maison et pour ainsi dire de sa patrie, l'exilant sur un fumier, après l'avoir dépouillé de tous ses biens et de tous ses enfants, après avoir couvert de plaies tout son corps et en le torturant encore par la faim; quelques amis lui font entendre d'amères consolations et déchirent les blessures de son âme. « Heureux serez-vous quand les hommes vous maudiront et vous persécuteront, quand ils inventeront toute sorte de mal contre vous à cause de moi. Réjouissez-vous et tressaillez; car votre récompense est grande dans les cieux. » *Ibid.,* 11, 12. Voilà encore une béatitude dont il recueillit abondamment les fruits. Ceux qui étaient venus pour le consoler l'accusaient et le calomniaient, en lui disant que ses peines étaient encore inférieures à ses fautes; ils dressaient contre lui tout un long acte d'accusation, plein de faussetés et d'injustices. Et, malgré cela, quand le péril les menace à leur tour, il détourne de leur tête la colère du Seigneur, et ne conserve plus aucun souvenir de leurs paroles. En cela il accomplissait également d'avance ce précepte : « Aimez vos ennemis, priez pour ceux qui vous persécutent. » *Ibid.*, 44. Il les aima, il pria pour eux, il apaisa la colère divine, il effaça leurs péchés. Il n'avait néanmoins entendu, disons-le de nouveau, ni prophètes, ni évangélistes, ni prêtres, ni docteurs, ni personne autre, lui donnant des conseils de vertu. Voyez-vous à quel point s'élève une âme généreuse, comme elle se suffit et se passe de tout secours humain dans la pratique du bien? Remarquons aussi qu'il venait d'une race qui, loin d'être bonne et saine, était ostensiblement infectée d'un grand nombre de vices. C'est bien de l'auteur de cette race que Paul a dit : « Que nul ne tombe dans la fornication ou l'impiété comme le fit Esaü, qui vendit son droit d'aînesse pour quelques aliments. » *Hebr.*, XII, 16.

Du temps même des apôtres il exista beaucoup de scandales, de crimes et de persécutions.

14. Et si maintenant nous en venons au temps des apôtres, n'y trouverons-nous pas mille exemples pareils? Ecoutez encore ce que dit Paul : « Avez-vous su que tous ceux qui sont en Asie se sont détournés de moi, et dans le nombre Phygelle et Hermogène? » II *Tim.*, I, 15. Est-ce que les maîtres n'habitaient pas souvent les prisons? N'étaient-ils pas chargés de fers? N'avaient-ils pas à souffrir des maux extrêmes, soit de la part des leurs, soit de la part des étrangers? Est-ce que des loups cruels, ruinant ou déjouant leurs efforts, ne sont pas entrés dans la bergerie? Paul n'avait-il pas annoncé ces choses aux Ephésiens quand il les envoyait à Milet? « Je sais, dit-il, qu'après notre départ, des loups cruels se glisseront au milieu de vous et n'épargneront pas le troupeau. Du milieu de vous-mêmes s'élèveront des hommes tenant des discours pervers pour entraîner des disciples à leur suite. » *Act.*, XX, 29-30. Est-ce qu'Alexandre, cet homme qui travaillait l'airain, ne lui suscita pas mille difficultés, mille persécutions, l'attaquant partout et l'entourant partout de piéges? L'Apôtre en souffrait à tel point qu'il prémunit son disciple en lui disant : « Evitez-le, vous aussi, car il a fait à notre parole une opposition acharnée. » II *Tim.*, IV, 15. Est-ce que la nation fidèle des Galates ne fut pas corrompue par quelques faux frères, et par eux entraînée au judaïsme? Dès les premiers pas de l'Evangile, le diacre Etienne, dont la parole coulait avec plus d'abondance que les eaux d'un fleuve, qui fermait la bouche à tous les ennemis, confondait l'impudence des Juifs, brisait toute résistance, renversait toutes les vieilles idées, avait remporté le plus éclatant des triomphes, cet homme généreux, ce sage,

plein de force et de grâce, après avoir si bien mérité de l'Eglise, dans une prédication d'assez courte durée, n'est-il pas tout à coup saisi comme un blasphémateur, condamné et mis à mort? Et Jacques, à peine entré dans la carrière, quand il vient d'en franchir le seuil, ne tombe-t-il pas sous les coups d'Hérode, qui veut ainsi flatter les Juifs; n'est-elle pas brisée, cette puissante colonne de la vérité? Combien d'hommes qui se scandalisent à ce spectacle ! Mais ceux qui se tiennent debout n'en deviennent que plus vigoureux et plus fermes.

Ecoutez ce que dit Paul écrivant aux Philippiens : « Je veux que vous sachiez, mes frères, que tout ce qui m'est arrivé a concouru aux progrès de l'Evangile; de telle sorte qu'un plus grand nombre de nos frères dans le Seigneur, puisant une nouvelle confiance dans mes fers, osaient répandre avec plus de courage et d'abondance la parole de Dieu. » *Philip.*, I, 12-14. Voyez-vous cette mâle vertu, cette noble confiance, cette fermeté d'âme, cette haute philosophie? Ils voyaient leur maître plongé dans la prison, portant de lourdes chaînes, persécuté, tourmenté, subissant des maux sans nombre; et, bien loin d'en être scandalisés ou troublés, ils déployaient une ardeur plus grande; les souffrances elles-mêmes de leur chef excitaient au combat. — Oui, me dira-t-on ; mais les autres y trouvaient une occasion de chute. — Je ne dis pas le contraire; il est évident que beaucoup devaient succomber à la vue de ces choses. Seulement, ce que j'ai dit si souvent, ce que je ne cesserai de dire, je le dis encore ici : Ces hommes n'avaient pas le droit d'imputer ce malheur à la nature des faits eux-mêmes, et ne pouvaient en accuser que leur propre faiblesse. En partant d'ici-bas, le Christ nous a laissé cet héritage, lui qui disait : « Vous aurez des tribulations dans le monde... Vous serez traduits devant les juges et les rois... Il viendra un temps où quiconque vous donnera la mort croira rendre hommage à Dieu. » *Joan.*, XVI, 33; *Matth.*, X, 18; *Joan.*, XVI, 2. C'est donc en vain que vous m'objectez sans cesse les scandales qui ont lieu; il en fut toujours ainsi. Et pourquoi parler des apôtres? Que d'hommes furent scandalisés par la croix elle-même de Notre-Seigneur, et tous en devinrent plus méchants et plus audacieux, puisqu'ils passaient en riant de son supplice et disant : « Celui qui détruit le temple et le rebâtit en trois jours, celui qui sauve les autres ne peut-il pas se sauver lui-même? Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix et nous croirons en toi. » *Matth.*, XXVII, 40. Et cependant ils ne trouveront pas dans la croix un moyen de justification. L'exemple du larron les condamne tous.

Ce supplicié, le voyant comme lui suspendu au gibet, non-seulement ne se scandalise pas, mais se fait même de ce spectacle le fondement d'une haute philosophie : passant par-dessus toutes les choses humaines et s'élançant sur les ailes de la foi, il porte toutes ses pensées vers l'avenir. Il a beau le voir cloué sur un bois infâme, meurtri de coups, accablé d'outrages, couvert de crachats, raillé par tout un peuple, condamné par les tribunaux, sur le point de mourir; non, il ne se scandalise de rien de tout cela : à la vue de cette croix elle-même, de ces clous qui transpercent les membres de la victime, de cette foule dépravée qui en fait un objet de dérision, il prend la voie droite et s'écrie : « Souvenez-vous de moi dans votre royaume. » *Luc.*, XXIII, 42. Il ferme la bouche à son compagnon qui blasphème, il avoue ses péchés, il raisonne admirablement sur la résurrection; et cela, sans avoir vu les morts rappelés à la vie, les lépreux purifiés, les boiteux redressés, la mer apaisée, les démons chassés, les pains multipliés, ni tant d'autres merveilles dont le peuple juif avait été témoin, ce qui ne l'avait pas empêché d'en crucifier l'auteur. Le larron ne l'a vu que sur la croix, je le répète, et il le proclame Dieu, il parle de son royaume, il réfléchit aux choses futures; tandis que ceux qui l'avaient vu opérant des miracles, sur lesquels il avait répandu sa doctrine, soit par ses discours, soit par ses œuvres, bien loin d'en retirer aucun profit, roulent au fond de l'abîme, se perdent misérablement, au pied de cette même croix qu'ils ont dressée. Vous le voyez, les insensés et les négligents ne tirent aucun fruit des choses même les plus avantageuses; ceux, au contraire, qui comprennent et veulent, puisent les biens les

plus précieux dans ce qui cause la perte des autres.

La même vérité ressort du contraste qui s'établit entre Judas et Job. Judas se perd à côté du Christ, qui sauve le monde : Job n'est pas même atteint par le diable, qui entraîne tant d'hommes à la damnation. En butte à mille maux, celui-ci gagne la couronne : celui-là, après avoir non-seulement vu, mais encore opéré des miracles, ressuscité des morts, chassé des démons, puisque lui-même avait eu cette puissance; après avoir recueilli tant d'enseignements sur le royaume et sur la géhenne, pris part à la table mystique, au redoutable banquet; après avoir reçu autant de témoignages de bienveillance et d'amour que Pierre, Jacques, Jean, et même beaucoup plus, puisque, outre la sollicitude et la condescendance dont il avait été l'objet, il était le dépositaire du bien des pauvres, cet homme, oubliant tous ces bienfaits accumulés, se laisse emporter par la frénésie, ouvre à Satan la porte de son cœur par avarice, devient traître par la pensée d'abord, et puis accomplit le plus horrible des crimes, en vendant le sang d'un Dieu pour trente deniers, en livrant son Maître par un perfide baiser. Ne pensez-vous pas que beaucoup encore aient été scandalisés par ce fait de la trahison provenant d'un disciple? Et lorsque cet habitant du désert, cet enfant d'une mère stérile, le fils de Zacharie, celui qui avait été jugé digne de baptiser cette tête auguste et sacrée, le précurseur du Messie, fut jeté dans une prison et qu'il eut la tête tranchée, pour que cette tête fût le prix d'une danse adultère, que d'hommes scandalisés alors! Et que dis-je, alors? Combien n'en est-il pas encore que le simple récit scandalise après tant d'années écoulées? Mais c'est assez parler de Jean, de sa prison, de sa mort sanglante; il est temps de laisser les serviteurs pour revenir au Maître.

15. La croix elle-même du Christ, cette croix qui a relevé le monde, dissipé l'erreur, converti la terre en ciel, brisé la puissance de la mort, rendu l'enfer inutile, renversé la citadelle du diable, imposé silence aux démons, transformé les hommes en anges, démoli les autels et ruiné les temples des idoles, implanté sur la terre cette nouvelle et sublime philosophie qui l'éclaire, accompli tant de biens, des biens si grands, si profonds, si terribles, n'est-elle pas cependant pour beaucoup un sujet de scandale? Est-ce que Paul ne crie pas chaque jour avec une sainte audace : « Pour nous, nous prêchons le Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils? » I *Corinth.*, I, 23. Quoi? Que dites-vous? Fallait-il donc que la croix n'existât pas, que ce redoutable sacrifice ne fût pas offert, que tant de grandes choses ne fussent pas accomplies, pour éviter un scandale à ceux qui ne veulent pas en profiter, à la même époque, et depuis, et dans un temps quelconque? Quel est l'homme assez insensé, assez dénué de raison, pour tenir un tel langage? De même donc qu'alors il n'a pas fallu tenir compte de ceux qui se scandalisaient, quelque nombreux qu'ils puissent être, mais bien de ceux que ce mystère a sauvés en les ramenant à la vertu, en les pénétrant d'une si haute sagesse; car la chute des premiers est leur propre ouvrage, comme nous l'avons déjà dit : de même faut-il raisonner aujourd'hui. Non, le scandale ne provient pas de la nature même de la croix, mais bien de la folie de ceux qui se scandalisent; et c'est pour cela que Paul ajoute : « Mais pour ceux qui sont appelés, Juifs ou Gentils, le Christ puissance de Dieu, sagesse de Dieu. » *Ibid.*, 24. Et certes le soleil blesse bien les yeux malades. Ne faudrait-il pas dès lors qu'il n'y eût plus de soleil? Le miel semble amer dans certaines maladies. Faudra-t-il donc aussi le proscrire?

Est-ce que les apôtres eux-mêmes n'étaient pas pour les uns une odeur de mort et produisant la mort, pour les autres une odeur de vie et produisant la vie? Par égard pour ceux qui périssent, fallait-il, encore une fois, ne pas déployer ce zèle pour ceux qu'il devait sauver? Et l'avénement du Christ, notre salut, la source de tous les biens, la vie, le bien universel, n'a-t-il pas ébranlé la foi d'un grand nombre d'hommes? ne les a-t-il pas laissés sans excuse et sans pardon? N'entendez-vous pas ce que le Christ disait aux Juifs : « Si je n'étais pas venu, s'ils n'avaient pas entendu ma parole, ils n'auraient pas de péché; mais à présent leur péché demeure sans excuse. » *Joan.*, XV, 22. Quoi donc? Ne devait-il pas venir

parce que les pécheurs obstinés resteraient inexcusables après sa venue, parce qu'ils useraient mal d'un bien? Qui pourrait le dire? Personne, alors même qu'on aurait entièrement perdu le sens. Et les Ecritures, dites-moi, pour combien n'ont-elles pas été un sujet de scandale? A combien d'hérésies n'ont-elles pas donné naissance? Eût-il donc fallu les détruire à cause de cela, ou bien ne pas nous les donner dès le principe? Assurément, non; il fallait au contraire qu'elles nous fussent données en faveur de ceux qui devaient en tirer de si précieux avantages. Quant aux autres, je ne me lasserai pas de le répéter, ils ne doivent accuser qu'eux-mêmes de leur scandale. Quelle perte n'auraient pas éprouvée les vrais fidèles, s'ils en avaient été privés à cause de l'inintelligence et de l'incurie de ceux qui les dédaignent ou qui en abusent? Le bien dont elles ont été la source n'aurait jamais existé. Ne m'opposez donc plus ceux qui se perdent. Je l'ai démontré dans un précédent discours, nul ne peut nuire à qui ne se nuit pas à lui-même, serait-il question d'un péril de mort.

Rien ne peut nuire au juste qui se conserve dans la justice.

16. Quel mal est résulté pour Abel, je vous le demande, de ce qu'il est tombé sous les coups de son frère, de ce qu'il a souffert une mort violente et prématurée? N'a-t-il pas plutôt gagné à cela de ceindre une plus brillante couronne? Comment parler autrement de Jacob, en butte aussi aux persécutions d'un frère, obligé de fuir sa patrie, d'errer sur une terre étrangère, réduit à servir et souffrant même les angoisses de la faim? Que dire encore de Joseph, exilé de la même manière, séparé des siens, captif, esclave, chargé de chaînes, courant les plus extrêmes dangers, soit dans sa famille, soit dans l'exil, poursuivi partout des mêmes calomnies? Et de Moïse, tant de fois assailli par tout un peuple, entouré d'embûches par ceux-là mêmes qu'il avait comblés de ses bienfaits? Et des prophètes, qui tous ont eu tant à souffrir de la part des Juifs? Et de Job, sur lequel le diable épuisa toutes ses manœuvres? Et des trois jeunes Hébreux? Et de Daniel, menacé dans sa vie et dans sa liberté, exposé aux dangers les plus terribles? Et d'Elie, manquant de tout, chassé de sa demeure, fuyant la tyrannie, habitant les solitudes, passant incessamment d'un lieu dans un autre? Et de David, objet de la haine de Saül, et plus tard persécuté par son propre fils? N'a-t-il pas été plus grand au sortir de l'épreuve que lorsqu'il était dans la prospérité? Que dire, enfin, de Jean, à qui l'on tranche la tête; des apôtres, également mis à mort et subissant divers genres de supplice; des martyrs, qui donnent leur vie pour la foi dans les plus affreuses tortures? Est-ce qu'ils n'ont pas tous brillé de leur plus vif éclat quand ils ont été soumis aux plus rudes épreuves, entourés de piéges, quand ils ont supporté les maux les plus affreux avec tant de courage?

17. Si nous célébrons notre Seigneur à tous pour toutes ses œuvres, ne le célébrons-nous pas surtout, ne lui rendons-nous pas nos adorations et nos hommages à cause de sa croix, à cause de la mort si terrible qu'il a soufferte? N'est-ce pas là le signe le plus éclatant de son amour pour nous, qu'il soit mort de la sorte, le signe que Paul ne cesse d'exalter par-dessus tous les autres? Laissant de côté le ciel, la terre, la mer, tout ce que le Seigneur a fait pour notre usage et notre bonheur, l'Apôtre fait partout et toujours briller la croix à nos yeux. « Dieu nous a donné la preuve, dit-il, de sa charité pour nous en ce que, tandis que nous étions encore pécheurs, le Christ est mort pour notre salut. » *Rom.*, v, 8-9. Il prend occasion de là de nous inspirer les plus hautes espérances, en ajoutant : « Si, lorsque nous étions ses ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils; à plus forte raison, cette réconciliation une fois accomplie, serons-nous sauvés par sa vie. » *Ibid.*, 10. Et lui-même ne tire-t-il pas de là toute sa gloire; n'est-ce pas là l'objet de ses complaisances, de sa joie, de ses transports d'allégresse, puisqu'en s'adressant aux Galates il s'exprime ainsi : « Loin de moi la pensée de me glorifier, si ce n'est dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ? » *Galat.*, VI, 14. Vous étonneriez-vous que Paul se réjouisse de la sorte et tressaille à ce sujet? Celui-là même qui a souffert la croix, l'appelle sa gloire. « Père, dit-il, l'heure est venue, glorifiez votre Fils. » *Joan.*, XVII, 1. Voici ce que dit le disciple qui a écrit cela : « L'Esprit saint n'était pas encore venu, parce que Jésus n'avait pas encore été

glorifié. » *Joan.*, VII, 39. C'est la croix qu'il désigne sous le nom de gloire. Que dit le même disciple quand il veut manifester la charité du divin Maître? Rappellera-t-il les signes, les prodiges opérés par lui? Nullement; c'est la croix qu'il place sous nos yeux. « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais obtienne la vie éternelle. » *Ibid.*, III, 16.

Paul prend la parole : « Celui qui n'a pas épargné son propre Fils et qui l'a livré pour nous tous, comment avec lui ne nous donnera-t-il pas toute chose? » *Rom.*, VIII, 32. Veut-il nous exciter à l'humilité, c'est de la même source qu'il tire son exhortation : « S'il est quelque consolation dans le Christ, quelque soulagement dans la charité, quelque union dans la participation du même esprit, quelque tendresse et quelque compassion parmi nous, rendez ma joie parfaite, en restant tous unis dans les mêmes sentiments, n'ayant tous qu'un même amour, une même pensée; rien par contention, rien par vaine gloire; mais que chacun par humilité croie les autres au-dessus de soi. » *Philip.*, II, 1-3. Puis il donne ce conseil : « Ayez en vous les mêmes sentiments qui ont été dans le Christ Jésus, lui qui, étant Dieu par nature, n'a pas cru que ce fût une usurpation de sa part de s'égaler à Dieu; et cependant il s'est anéanti lui-même, en prenant la nature d'esclave, en se rendant semblable aux hommes et paraissant tel qu'un homme. Il s'est humilié au point de se rendre obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. » *Ibid.*, 5-8. Quand il donne des conseils de charité, il a recours au même exemple : « Aimez-vous les uns les autres comme le Christ vous a aimés en se livrant lui-même pour vous, offrande et victime immolée à Dieu en odeur de suavité. » *Ephes.*, V, 2. Pour recommander la concorde dans le mariage, voici comment il s'exprime : « Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Eglise et s'est livré pour elle. » *Ibid.*, 25.

Voulez-vous savoir à quel point le Sauveur lui-même soupirait après la croix, de quels vœux il appelait le moment de sa passion; le prince des apôtres, le fondement de l'Eglise, le coryphée du chœur sacré lui ayant dit par ignorance : « Grâce pour vous, Seigneur, cela ne vous arrivera pas; » écoutez quel nom il lui donne : « Passe derrière moi, Satan, tu me scandalises. » *Matth.*, XVI, 22-23. Rien de plus propre qu'une expression aussi dure, un reproche aussi vif, à nous manifester le désir impétueux de celui qui parle. Il a voulu que sa résurrection s'accomplît dans l'ombre et le silence, n'en permettant la proclamation que plus tard et dans toute la suite des temps : et la croix, c'est dans une grande ville, au milieu d'une grande solennité, au centre d'un grand peuple, par suite d'un double jugement, celui des Juifs et celui des Romains, au milieu du jour, sur ce commun théâtre de l'univers, qu'il a voulu la subir. Comme ce spectacle ne pouvait néanmoins être aperçu que par les hommes qui étaient présents, il ordonne au soleil de se voiler afin d'annoncer au monde entier ce qui s'accomplissait. Car enfin, bien que cela dût être pour beaucoup un sujet de scandale, comme nous l'avons déjà dit, ce n'est pas à ceux-là qu'il fallait s'arrêter, mais bien à ceux qui devaient y trouver le salut avec l'amour de la vertu. Et pourquoi vous étonneriez-vous que la croix ait un tel éclat dès la vie présente, que le Christ l'appelle sa gloire et que Paul en fasse son plus bel ornement? Au jour solennel de la justice et de la terreur, quand le Sauveur viendra manifester sa gloire avec la gloire de son Père, quand sera dressé le redoutable tribunal, quand la nature humaine tout entière y comparaîtra, alors que rouleront des fleuves de feu, que les légions des anges et des célestes vertus descendront avec leur Roi, que les palmes innombrables seront étalées, que les saints brilleront, les uns comme le soleil, les autres comme les étoiles; lorsque les cohortes des martyrs, les chœurs des apôtres, les rangs des prophètes, tous les groupes divers de ces hommes généreux se produiront à la face du monde, en ce moment, au milieu de toutes ces splendeurs et de toutes ces magnificences, il apparaîtra lui-même portant cette croix, qui lancera des rayons plus lumineux encore. « Alors se montrera dans les cieux, est-il écrit, le signe du Fils de l'homme, et le soleil sera obscurci, et la lune ne donnera plus sa lumière. » *Matth.*,

XXIV, 30. Alors rayonnera seul le signe de la croix. O splendeur de la passion! O clarté de la croix! Le soleil est voilé de ténèbres, les étoiles tombent comme des feuilles desséchées; mais la croix brille plus que tous ces astres, seule elle remplit le ciel. Voyez-vous comme le Seigneur s'en fait un sujet de gloire? Voyez-vous comme il concentre toute sa gloire sur ce gibet, qu'il manifeste en ce jour à la face de l'univers entier, dans une auréole flamboyante?

L'Eglise profite de tous les malheurs qui arrivent ici-bas.

18. Lors donc que vous verrez quelques hommes se scandaliser de ce qui arrive, songez aussitôt que telle n'est pas la cause de leur scandale, qu'elle est dans leur pusillanimité; et ceux qui demeurent fermes sont là pour le démontrer. Considérez ensuite que beaucoup y puisent un nouvel éclat, en rendant gloire à Dieu, en acceptant tout avec de ferventes actions de grâces. N'arrêtez pas vos yeux sur ceux qui succombent, portez-les plutôt sur ceux qui demeurent inébranlables et dont le choc augmente la vigueur; considérez, non les hommes faibles qui se laissent emporter à la tourmente, mais ceux qui poursuivent leur route à travers les flots; et les seconds furent plus nombreux que les premiers. Du reste, ceux-ci seraient-ils en plus grand nombre, mieux vaut un homme accomplissant la volonté de Dieu que mille prévaricateurs.

Martyrs de la sainte Eglise.

19. Voyez combien furent nombreux ceux qui gagnèrent la couronne du martyre. Les uns étaient frappés de verges et privés de leur liberté, les autres étaient enchaînés comme des malfaiteurs, d'autres encore étaient chassés de leur patrie ou privés de leurs biens, plusieurs erraient sur la terre étrangère, plusieurs étaient égorgés; et que de saints qui, n'ayant pas été martyrs en réalité, le furent dans le secret de leur âme! Quant aux véritables martyrs, alors qu'on brandissait les lances, que les glaives étaient aiguisés, que les menaces retentissaient partout et toujours, que les magistrats, respirant la colère, cherchaient à les effrayer par l'image de la mort et de tous les supplices, ils ne fléchissaient pas, ils se tenaient immobiles sur le roc de l'Eglise, aimant mieux tout faire et tout souffrir, plutôt que de pactiser avec la faiblesse ou l'audace; et les hommes ne furent pas seuls, les femmes rivalisaient avec eux. Oui, les femmes descendirent aussi dans la lice, pour s'y comporter souvent avec une plus mâle énergie que les hommes; et non-seulement les femmes, mais encore des adolescents et même de tout jeunes enfants. Est-ce donc peu de chose, à vos yeux, que l'Eglise ait gagné tant de légions de martyrs? Tous ceux-là furent des martyrs, en effet. Il n'est pas nécessaire d'être amené devant les tribunaux et devant les autels des idoles, de souffrir ensuite la mort parce qu'on ne veut pas sacrifier, pour obtenir la gloire du martyre; il suffit pour cela d'accepter volontairement une souffrance dans le but d'accomplir une œuvre agréable à Dieu; à bien examiner même les choses, on a plus de droit à ce titre dans ce dernier cas. Il n'est pas égal, en effet, d'aimer mieux souffrir que périr à jamais, quand c'est une telle mort, la perte même de l'âme, dont on est menacé; ou bien d'endurer la même souffrance pour un bien inférieur à celui-là. Qu'il ne soit pas nécessaire d'être égorgé, qu'il suffise d'être prêt à mourir plutôt que d'offenser Dieu, pour avoir la couronne du martyre; qu'il suffise aussi, comme je viens de le dire, d'être immolé dans des circonstances moins importantes, pour avoir pleinement droit au même honneur, je vais essayer de le prouver par le témoignage de Paul.

Le bienheureux Paul commence par énumérer les hommes illustres des anciens temps, Abel en premier lieu, puis Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, Josué, David, Samuel, Elie, Elisée, Job; puis il ajoute : « Ainsi donc, ayant autour de nous une telle nuée de martyrs. » *Hebr.*, XII, 1. Tous ceux-là cependant ne furent pas égorgés; on pourrait à peine en citer deux ou trois, Abel et Jean; tous les autres sont morts de mort naturelle. Et Jean lui-même n'a pas été tué pour avoir refusé d'obéir à un ordre impie, il n'a pas été conduit devant l'autel, traîné devant les idoles, c'est pour une parole qu'il est mort; c'est pour avoir dit à Hérode : « Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de Philippe ton frère, » *Matth.*, XIV, 4, qu'il est renfermé dans une prison et qu'il a la tête tranchée. Si, parce qu'il s'est élevé contre un mariage illégitime et qu'il l'a flétri

selon son pouvoir, c'est-à-dire par la parole et les reproches, sans rien empêcher de ce qui avait été fait, il a néanmoins mérité, pour avoir dit cette parole qui lui coûta la tête, d'être honoré comme martyr et le premier des martyrs; ceux qui se sont tant de fois exposés à la mort, en faisant tête, non à un Hérode seul, mais à toutes les puissances de l'univers, non pour la seule défense du mariage, mais pour toutes les saintes lois et les droits anciens de l'Eglise qu'on ne cessait d'attaquer, ceux qui dans ce but ont noblement combattu par la parole et par l'action, mourant chaque jour, hommes, femmes, enfants, ne méritaient-ils pas mille fois de recevoir la même palme? Voyez Abraham : bien qu'il n'eût pas réellement immolé son fils, comme le sacrifice était accompli déjà dans sa résolution, il entendit une voix céleste qui lui disait : « Tu n'as pas épargné ton fils unique pour moi. » *Genes.*, XXII, 12. Il en est de même de toute généreuse résolution, de tout ferme propos d'accomplir une œuvre sainte : c'est un droit à la couronne. Si le patriarche, pour n'avoir pas épargné son fils, est tant célébré, ceux qui ne se sont pas épargnés eux-mêmes, qui sont restés dans le feu du combat, non un jour, deux ou trois même, mais pendant tout le temps de leur vie, accablés d'outrages, d'injures et de calomnies, quelle gloire n'auront-ils pas? Non, ce n'est pas là une chose de peu d'importance. Paul en parle avec un profond sentiment d'admiration : « D'une part, dit-il, vous avez été donnés en spectacle dans les opprobres et les tribulations; et d'autre part, vous avez partagé ce genre sublime de vie. » *Hebr.*, X, 33. Que dites-vous encore de ceux qui sont morts, entraînant les autres à de semblables combats, les femmes comme les hommes? Il leur décerne les plus magnifiques éloges. Beaucoup donnèrent leurs biens pour que les prisonniers et les exilés eussent quelque soulagement dans leur misère, pour qu'ils éprouvassent au milieu des spoliations la joie recommandée par l'Apôtre; on ravissait aux uns la patrie, aux autres la vie elle-même.

Lors donc que vous voyez l'Eglise s'enrichir de si précieux trésors, faire d'aussi belles conquêtes, obtenir d'aussi glorieux succès, ses enfants les plus faibles se ranimer et brûler d'un saint zèle, ceux que les théâtres absorbaient tout entiers, s'enfoncer dans les solitudes, transformer en églises les montagnes et les forêts, les brebis elles-mêmes remplir l'office des pasteurs absents, les simples soldats devenir d'habiles capitaines; lorsque vous les voyez tous, pleins de courage et d'ardeur, célébrer nos saintes assemblées avec tout le respect et toute la piété qu'elles exigent, n'êtes-vous pas frappés d'étonnement et ravis d'enthousiasme en face d'un tel résultat? En effet, je le répète, non-seulement les hommes vertueux, mais encore beaucoup de ceux que possédait la fureur du théâtre et du cirque, rejetant tout à coup cette déplorable folie et respirant un feu tout divin, se précipitaient en quelque sorte à travers les glaives, interpellaient les magistrats avec une sainte audace, bravaient tous les dangers, méprisaient les tortures, montrant ainsi quelle est la puissance de la vertu, et comment un homme peut s'élancer, par le repentir, par un sincère retour sur lui-même, de l'abîme de la corruption au sommet des cieux. En contemplant tant de récompenses généreusement acquises, tant de couronnes gagnées, l'effusion d'une telle doctrine, comment, dites-moi, seriez-vous scandalisés? — De ce que plusieurs périssent, me dira-t-on une fois de plus. — Mais, ce que j'ai dit, je ne me lasserai point à mon tour de le dire, ces hommes ne doivent accuser qu'eux-mêmes de leur perte. Je n'ai pas voulu démontrer autre chose dans tout mon discours. Il est encore un bien que je veux signaler. Que d'hommes cachés sous le masque de la piété, que d'hommes n'ayant qu'une douceur empruntée, que d'hommes qui se croyaient grands sans l'être, ont été tout à coup démasqués dans de telles circonstances, ont vu crouler tous leurs artifices, se sont montrés ce qu'ils étaient et non plus ce qu'ils pensaient ou prétendaient être! Loin d'être à dédaigner, cet avantage est grand pour quiconque tient aux progrès de la vertu : on découvre de la sorte celui qui se couvre d'une peau de brebis, les loups ne peuvent plus dès lors se déguiser pour se mêler au troupeau. De telles épreuves sont une fournaise qui fait reconnaître les fausses monnaies, fondre le plomb,

disparaître la paille, briller d'un plus vif éclat les métaux précieux. C'est ce que Paul nous enseignait en ces termes : « Il faut qu'il y ait des hérésies pour mettre à découvert ceux dont la vertu est éprouvée. » I *Corinth.*, XI, 19.

Au temps des apôtres les crimes furent plus nombreux et les iniquités plus grandes.

20. Que rien de tout cela donc ne vous scandalise, ni le prêtre maintenant égaré et ravageant le troupeau avec une rage plus cruelle que celle des loups, ni tel magistrat ou tel prince emporté par une aveugle fureur. Souvenez-vous qu'au temps des apôtres eurent lieu des choses encore plus terribles. Celui qui portait alors le sceptre était un mystère d'iniquités, car c'est ainsi que Paul le nomme; il était plongé dans tous les vices, il avait dépassé les limites connues de la méchanceté; et cela cependant ne fit aucun tort à l'Eglise, aucun tort à ces hommes généreux, mais les rendit au contraire plus illustres. Les prêtres des Juifs étaient des hommes si corrompus et si pervers, que le Sauveur ordonnait au peuple de ne pas imiter leur vie. « Sur la chaire de Moïse, dit-il, se sont assis les Scribes et les Pharisiens : faites donc tout ce qu'ils vous prescriront; mais n'agissez pas selon leurs œuvres. » *Matth.*, XXIII, 2-3. Que peut-on concevoir de plus inique que ces prêtres dont l'exemple doit perdre ceux qui les imitent? Et cependant, bien que ceux qui gouvernaient alors fussent tels, ceux qui brillaient dans le combat et qui remportaient la couronne, loin d'être amoindris par la persécution, n'en devenaient que meilleurs et plus illustres. Il ne faut donc pas que les événements nous jettent hors de nous-mêmes. De toute part les tentations s'élèvent contre ceux qui vivent dans la vigilance et la ferveur; elles viennent de leur famille, elles viennent des étrangers. C'est pour cela que Paul, voyant les dangers sans nombre dont ils sont menacés, et craignant qu'il n'en résultât quelque perturbation pour ses disciples, s'exprimait ainsi : « Je vous ai envoyé Timothée pour que personne ne se laisse ébranler par les tribulations actuelles; car vous n'ignorez pas que nous devons les subir. » I *Thess.*, III, 2. Il veut dire par ces derniers mots : Telle est notre vie, c'est ce à quoi nous soumet la vocation apostolique, à souffrir mille maux. « C'est à cela que nous sommes destinés, » dit-il; ou bien : « C'est pour cela que nous sommes exposés. » De même que les marchandises sont exposées pour être vendues, de même la vie d'un apôtre l'est pour être abreuvée d'outrages et de souffrances, sans pouvoir respirer, sans avoir un instant de trêve. Mais, je l'ai dit, l'homme vigilant n'en éprouve aucun mal, il en retire plutôt un grand bien. Aussi, quand il apprend que les fidèles ont généreusement résisté, il les admire; et, quant aux autres, il dit que sa prison et ses fers leur ont inspiré plus de courage pour répandre avec plus d'abondance la parole de Dieu.

Prérogatives de la vie apostolique.

Et que se passait-il, dites-moi, du temps de Moïse? Au sein d'une nation barbare, Dieu ne permettait-il pas que les magiciens exerçassent publiquement leur art? Est-ce que Paul ne fait pas allusion à cette histoire? « De même que Jannès et Mambrès, dit-il, résistèrent à Moïse, de même ceux-là résistent à la vérité. » II *Tim.*, III, 8. Aucune époque n'a donc manqué de scandales, ni d'hommes couronnés à cause de cela. Que cette pensée vous soit toujours présente, et, non-seulement cette pensée, mais encore celle des précieux avantages qui en ont résulté. Souvenez-vous aussi qu'il existe de ces choses des raisons inconnues; car il ne nous est pas possible de tout savoir. Tenons-nous pour assurés que nous verrons plus tard le triomphe du bien et de plus grandes merveilles. C'est comme du temps de Joseph : les commencements furent hérissés de difficultés, les événements marchaient en sens inverse des promesses; mais plus tard le succès dépassa toutes les espérances. De même, au temps de la passion du Christ et de sa croix, ce n'est pas sur l'heure, ce n'est pas dès le début que se produisent les événements heureux; le scandale précède, quelques miracles seulement sont opérés pour ramener au bien les téméraires qui commettent de tels crimes; et tout s'évanouit aussitôt. Il est vrai que le voile du temple se déchire, que les rochers se fendent, que le soleil s'obscurcit; mais ces choses n'ont lieu qu'un jour, et le monde ne tarde pas à les oublier. Après cela les apôtres prêchent la parole divine parmi des persécutions et des attaques incessantes, poursuivis par la haine et l'envie, réduits à se

cacher, vivant dans des craintes perpétuelles, exposés à la mort : alors le peuple juif triomphe, et les fidèles sont par lui jetés dans les prisons ou dans l'exil, soumis à toute sorte de vexations et de tortures. Favorisé par les hommes du pouvoir, il n'use de son crédit que pour persécuter chaque jour les apôtres. Et que dis-je, le peuple juif, les hommes du pouvoir? Un faiseur de tentes, un homme qui vit au milieu des peaux, un artisan du dernier ordre, Paul, est transporté d'une telle fureur, qu'il va saisir partout les hommes et les femmes pour les plonger dans les cachots ; et le Crucifié, qui voit tout cela, le laisse faire; mais voyez ensuite comment ce persécuteur devient le plus sublime des disciples : cette transformation est plus éclatante que le soleil et remplit l'univers tout entier.

21. Si vous me demandez pourquoi, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament, tant de dangers, de tribulations et d'embûches, je vais vous en dire la raison. Cette raison, quelle est-elle? C'est que la vie présente est une palestre, un gymnase, un combat, un creuset, une fabrique de vertus. De même donc que les corroyeurs commencent par étendre les peaux et par les macérer, les frappent rudement contre les murs et les pierres, les soumettent à mille autres préparations pour les rendre propres à recevoir la teinture, et ne les plongent qu'après cela dans une riche couleur; de même que les orfèvres jettent l'or au feu, le font passer par la fournaise pour l'éprouver et le rendre plus pur ; de même encore que les gymnasiarques imposent aux athlètes les plus violents exercices, les attaquant eux-mêmes avec moins de ménagement que ne le ferait un antagoniste, afin de rectifier ainsi, dans ces luttes préparatoires, tous les mouvements de leur corps, et de les mettre en état de figurer avec autant de grâce que de vigueur, en face du public et de leurs adversaires, de parer et d'éluder les coups qui leur seront portés : de même Dieu prépare l'âme aux redoutables combats de la vie, à la pratique de la vertu ; il la pétrit, la façonne, la fait passer par les plus douloureuses épreuves, de telle façon que les hommes lâches et dissolus deviennent énergiques et fermes, les généreux, plus généreux encore, et supérieurs dès lors à toutes les embûches du diable, invincibles à tous ses assauts, capables enfin de conquérir vaillamment les biens de la vie future. On ne peut pas appeler vertueux, dit-on, celui qui n'a pas été mis à l'épreuve; et Paul a dit : « La tribulation produit la patience, et la patience constate la vertu. » *Rom.*, v, 3-4. Le Seigneur veut donc rendre ses enfants plus forts en les rendant plus patients : il permet dès lors que cette monnaie spirituelle soit éprouvée de toutes les façons. De là toutes les souffrances que Job endura : Dieu les permettait pour glorifier le juste et fermer la bouche au tentateur. La même chose eut lieu par rapport aux apôtres : il voulait aussi les remplir d'un plus mâle courage et faire éclater ce courage à tous les yeux. On ne saurait nier la valeur de ce motif. Aussi, comme Paul lui demandait de suspendre et d'éloigner les maux qui l'entouraient, Dieu lui fit cette réponse : « Ma grâce te suffit; car c'est dans la faiblesse que ma force brille de tout son éclat. » II *Corinth.*, XII, 9.

Les afflictions loin de scandaliser les fidèles seront au contraire pour eux comme pour le gentils lorsqu'ils sont vigilants, de sublimes leçons.

22. Ceux qui n'ont pas encore accepté la parole du christianisme, tirent eux-mêmes un grand bien de semblables épreuves, s'ils sont vigilants. Lorsqu'ils voyaient autrefois les disciples outragés et maltraités, habitant les prisons, entourés de violences et d'embûches, frappés à mort, brûlés et submergés, et cependant toujours invincibles, songez à quel point devaient être saisis d'admiration, devant ces merveilleux athlètes, les spectateurs d'alors, à quel point doivent l'être encore ceux d'aujourd'hui. Ainsi donc, non-seulement les épreuves ne causent aucun scandale aux hommes vigilants, mais elles sont encore pour eux de sublimes leçons. C'est donc dans ce sens que Paul entendit cette parole : « Dans la faiblesse, ma force brille de son plus vif éclat. » Les deux Testaments nous en fournissent également des preuves. Pensez à ce que dut éprouver Nabuchodonosor, lorsque trois enfants, serviteurs et captifs, chargés de liens et jetés dans les flammes, triomphèrent de sa puissance, à la vue de toute son armée; lorsqu'il fut obligé de céder à ces trois êtres si faibles, réduits à l'esclavage, dépouillés de leur patrie et

de leur liberté, n'ayant ni crédit ni pouvoir, dénués de toute ressource et séparés de leur famille. Si Dieu n'avait pas permis qu'ils fussent jetés au feu, ils n'auraient pas obtenu cette glorieuse palme, ni ceint leur front d'une aussi belle couronne. Songez à l'impression que dut ressentir Hérode en se voyant réprimandé par un prisonnier, chez qui les fers n'amoindrissaient en rien l'indépendance, et qui aimait mieux être égorgé que perdre cette magnifique liberté de la parole. Quel est celui qui, soit à la même époque, soit plus tard, qu'il ait vu ou seulement ouï ces choses, serait-il le plus lâche des hommes, n'en retirerait une suprême utilité?

Ne me parlez pas des pervers et des insensés, des voluptueux entièrement plongés dans la matière et plus légers que les feuilles. De tels hommes trouvent une occasion de chute, non-seulement là, mais partout, semblables au peuple juif, qui murmurait toujours, qu'on lui donnât à manger du pain ou de la manne, qu'il fût en Egypte ou hors de l'Egypte, que Moïse fût absent ou présent. Parlez-moi d'hommes capables de voir ou d'agir. Comprenez-le bien, que dut leur faire éprouver la vue de cette âme invincible, de cette conscience qui ne sait pas fléchir, de cette langue qui ne sait pas se taire, de cet habitant du désert qui triomphe d'un roi, de cet homme enchaîné qui ne cède pas, de cette tête qui tombe et qui continue cependant à parler? Ne vous arrêtez pas là; examinez ce qui vient ensuite. Hérode tranche une tête, Jean la perd; quel est celui des deux que tous proclament heureux? Quel est celui qu'on propose à notre imitation, qu'on célèbre, qu'on couronne, dont le nom et la gloire retentissent de toute part, qui maintenant encore élève la voix contre l'iniquité? Est-ce que dans chaque église on ne l'entend pas s'écrier: « Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de Philippe ton frère? » *Matth.*, XIV, 4. Et voilà que l'autre est stigmatisé même après sa mort, à cause de son adultère, de son aveuglement et de sa barbarie. Après ce que nous venons de dire, considérez de plus la force du prisonnier et la faiblesse du tyran. Celui-ci ne peut pas même faire taire une seule langue. Il ne sait que l'arracher; mais en l'arrachant, il ouvre des milliers de bouches qui rediront à jamais ce que cette langue a dit. Alors déjà la victime effrayait le meurtrier, dont la conscience était tellement frappée par la peur qu'il s'imaginait que Jean était ressuscité d'entre les morts, et faisait des miracles; de nos jours et depuis cette époque, sans aucune interruption, sur tous les points du monde, par lui-même ou par les autres, le martyr fait entendre le même reproche au persécuteur. Quiconque lit cet évangile, dit: « Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de Philippe ton frère. » Mais, en dehors même de la lecture évangélique, dans les assemblées et les réunions, dans les maisons et sur l'agora, partout vous entendrez cette parole; transportez-vous chez les Perses, chez les Indiens, chez les Maures, dans toutes les contrées que le soleil éclaire, jusqu'aux extrémités du monde, et vous verrez en quelque sorte ce juste qui parle encore aujourd'hui, élève la voix contre le désordre, flétrit la conduite du tyran; les siècles en passant n'ont pu le réduire au silence, ses reproches conservent toujours la même énergie. Quel mal véritable a-t-il donc éprouvé d'une telle mort, de cette mort violente, des chaînes et de la prison qu'il a subies? Quels sont ceux qui, ayant seulement l'intelligence, n'ont pas été ramenés au bien par ce qu'il a dit et ce qu'il a souffert, en redisant encore après sa mort ce qu'il disait pendant sa vie? Ne répétez donc plus: Pourquoi ce meurtre d'un saint a-t-il été permis? — Ce n'était pas là mourir, c'était obtenir la couronne; ce n'était pas la fin de sa vie, c'était la prise de possession d'une vie meilleure. Apprenez donc cette philosophie, et, non-seulement de tels spectacles ne vous causeront aucun préjudice, mais vous y gagnerez beaucoup.

Que dirai-je de la femme égyptienne? N'accusa-t-elle pas, ne calomnia-t-elle pas, ne jeta-t-elle pas le juste dans les fers? Ne fut-il pas renfermé par elle dans la prison, sur le point de perdre la tête? Ne le mit-elle pas à mort et ne flétrit-elle pas son nom, autant qu'il était en son pouvoir? Quel mal cependant en est-il résulté pour lui, soit alors, soit maintenant? Quand on recouvre de paille des charbons ardents, on paraît d'abord les cacher; mais bientôt, consumant ces

vains obstacles, dont ils font leur aliment, ils lancent dans l'espace de longs jets de flamme. Il en est de même de la vertu : elle paraît accablée sous les outrages, et puis elle éclate avec d'autant plus de vigueur qu'elle a été plus comprimée, et s'élève jusqu'au ciel. Que peut-on concevoir de plus heureux que ce jeune homme, et cela par le fait même des embûches et des calomnies qu'il endura, plutôt que du trône qu'il occupa et de la royauté qu'il exerça en Egypte? C'est toujours à la souffrance qu'appartiennent la gloire, la renommée, les couronnes. N'est-il pas chanté partout dans l'univers? Tant de siècles écoulés n'ont pu faire tomber sa mémoire; plus brillantes et plus durables que les statues des rois, les images de sa vertu et de sa chasteté se rencontrent chez tous les peuples du monde, chez les barbares comme chez les Romains; son nom est gravé dans toutes les consciences et prononcé par toute langue. Nous le voyons tous dans l'esclavage et l'oppression, donnant de sages conseils à cette femme malheureuse et dégradée, la faisant rougir de son impudence, s'efforçant d'éteindre des feux impurs, faisant tout ce qui dépend de lui pour la sauver, pour l'arracher à la tempête et la ramener dans un port tranquille et sûr; après cela, comme la tourmente est plus forte et que le navire va sombrer, quand elle fait naufrage, nous le voyons échapper à la fureur des flots, se réfugier sur le roc immobile de la chasteté, laissant son vêtement entre les mains de l'impudique, et resplendissant dans sa nudité d'un plus vif éclat que les hommes revêtus de la pourpre : tel qu'un soldat valeureux et triomphant, il érige le sublime trophée de la sagesse. Là ne s'arrêtent pas nos souvenirs, nous allons plus loin, et nous le contemplons entraîné dans un cachot, portant des chaînes, couvert de haillons, gémissant dans ce triste séjour.

Et c'est là surtout ce qui le signale à notre admiration, ce qui fait que nous le proclamons heureux, ce qui lui mérite nos applaudissements et nos louanges. Si quelqu'un est chaste, en pensant à Joseph, il devient plus chaste encore; et le voluptueux, touché d'un semblable récit, ne tarde pas à soupirer après une vie pure; il devient meilleur en se rappelant une telle histoire. Et vous-mêmes, en recueillant ces précieux souvenirs, ne vous abandonnez pas au trouble, tirez plutôt des événements une leçon salutaire. Que le courage de ceux qui combattent soit pour vous une école de vertu; et, quand vous voyez que la vie tout entière de ces hommes illustres et généreux n'est qu'un tissu d'épreuves, encore une fois ne vous laissez plus effrayer ou troubler ni par les tribulations particulières ni par les malheurs publics. C'est ainsi que l'Eglise a été formée dès l'origine, c'est ainsi qu'elle a grandi. Ne vous étonnez donc de rien; car rien n'arrive sans cause. Voyez ce qui se passe dans le monde : ce n'est pas où l'on ne trouve que de la paille, du foin ou du sable, mais bien où il existe de l'or et des pierreries, que s'abattent les pirates et les écumeurs de mer, les hommes de rapine et d'effraction; c'est autour de ces trésors, qu'ils rôdent incessamment et qu'ils dressent leurs embûches. Le diable fait de même : c'est contre les citadelles où sont entassées les richesses de l'âme, les précieuses ressources de la piété, qu'il place et fait mouvoir ses terribles machines. Mais si les hommes attaqués sont vigilants, bien loin d'en recevoir aucune atteinte, ils augmentent dans ces combats leurs trésors spirituels; il en est ainsi de nos jours même.

23. Et l'on pourrait donner cela comme le plus beau signe des richesses de la vertu et de l'inébranlable fermeté de l'Eglise. Lorsque l'esprit du mal la voit florissante et respectée, s'élevant rapidement aux vertus les plus sublimes; quand il voit le zèle et la ferveur régner dans son sein, les justes faire chaque jour de nouveaux progrès dans la justice, les pécheurs recourir à la pénitence et changer de vie, la terre entière travaillée et fécondée par cette seule cité, non-seulement il met en jeu toutes ses machines, mais il sème encore les divisions et les guerres intérieures. De même qu'à l'égard de Job, il s'armait tour à tour de la perte des biens, de la mort des enfants, de la maladie corporelle, de la langue d'une femme, des injures et des sarcasmes des amis, n'oubliant aucun moyen pour venir à bout du juste; de même contre l'Eglise, il agit par les amis et les ennemis, par d'ambitieux ecclésiastiques et d'indignes soldats, par des

hommes investis même des fonctions épiscopales, par toute sorte de personnes en un mot. Et, malgré tous ses artifices, au lieu de réussir à l'ébranler, il lui procure une gloire plus éclatante. Au sein des persécutions, elle n'instruisait pas mieux les hommes qu'elle ne le fait de nos jours, à pratiquer le courage et la tempérance, à supporter généreusement les épreuves, à montrer une invincible patience, à mépriser les choses du temps, à tenir pour néant les richesses, à se rire des honneurs, à braver la mort, à dédaigner la vie, à se détacher de la société civile et du foyer domestique, des amis et des parents, à ne craindre aucune torture, à se jeter au milieu des glaives, à regarder comme des fleurs éphémères tous les dehors brillants de la vie présente, les dignités et les distinctions, les magistratures et les délices. Et cette sublime leçon nous est donnée, non par un homme seul, par deux ou trois hommes, mais par un peuple entier; non par de simples paroles, mais bien par des actions, par les souffrances et les victoires, en déjouant les manœuvres de l'envie, en supportant toutes les tribulations avec plus de solidité que le diamant et plus de fermeté que la pierre; non en tenant les armes à la main, en provoquant la guerre, en se servant de l'arc, en lançant des flèches, mais bien en se couvrant chacun du bouclier de la patience, de l'abnégation, de la douceur et de la force, en faisant ainsi rougir les persécuteurs par le spectacle même des maux qu'on endure de leur part.

Les méchants expient même ici-bas leurs iniquités.

24. Et maintenant les victimes, avec un visage riant, un regard libre et serein, animées d'une ineffable confiance, traversent l'agora, vivent dans leurs maisons, fréquentent nos réunions saintes; et les auteurs de leurs maux, après les machinations auxquelles ils se sont livrés, se cachent dans l'ombre, en butte à de cuisants remords, ils errent en tremblant poursuivis par la crainte. Semblables à ces bêtes féroces qu'il est si difficile de tuer, et qui, lorsqu'elles ont reçu une ou deux blessures, se précipitent avec plus de fureur sur la pointe des lances, s'exposant à des blessures plus cruelles encore et s'enfonçant elles-mêmes le fer dans les entrailles; ou bien tels que les flots se roulant contre les rochers et se brisant eux-mêmes par leur aveugle fureur; ces hommes, par les embûches qu'ils dressent, creusent des abîmes sous leurs pas plutôt que sous les pas des autres. En effet, ceux contre qui ces embûches sont tendues deviennent un objet d'amour pour tout le genre humain; ils sont loués, admirés, célébrés et couronnés par ceux qui ne les connaissent pas comme par ceux qui les connaissent, par ceux à qui la renommée seule a fait parvenir leur nom comme par ceux qui les ont vus à l'œuvre; ils vont recueillant partout les plus vives sympathies, ils ont mille auxiliaires dans la lutte, de toute part s'élèvent des vœux ardents pour leur bonheur : les persécuteurs, au contraire, n'excitent que la haine et la répulsion; autant et beaucoup plus encore de voix s'élèvent pour les accuser et les condamner, les flétrir et les maudire, pour appeler sur eux tous les châtiments et tous les supplices. Voilà leur sort ici-bas; quant à l'autre vie, quelle parole pourrait en donner une idée? Si celui qui n'a scandalisé qu'un homme doit être si sévèrement puni, qu'il vaudrait mieux pour lui qu'on attachât une meule de moulin à son cou pour le jeter ainsi dans la mer, comprenez, si c'est possible, à quelles tortures seront dévoués en ce jour redoutable, de quelle manière seront punis ces hommes qui ont troublé l'univers, autant du moins que cela dépendait d'eux, renversé tant d'Eglises, détruit l'inappréciable bien de la paix, en semant partout des scandales.

Ceux qu'ils ont persécutés iront prendre rang parmi les martyrs, les apôtres, les magnanimes héros de la vertu; ils brilleront ainsi de l'éclat de leurs œuvres et de leurs souffrances, en recevant des récompenses et des couronnes qui ne leur seront jamais ravies. Ils verront les châtiments des autres, mais sans pouvoir les en délivrer, quelque désir qu'ils en aient; leurs prières dans ce but seraient inutiles. Si le riche qui n'avait pas secouru Lazare seul eut à souffrir tant de tortures et ne put obtenir aucun soulagement, que n'auront pas à souffrir ceux qui ont persécuté et scandalisé un si grand nombre de leurs frères? Repassant tout cela dans votre esprit et recueillant dans les Livres saints tous les exemples du même genre, faites-vous un abri sûr; préparez

ensuite, au moyen de ces pieux souvenirs, des remèdes aux infirmes; demeurez fermes dans le bien, soyez inébranlables et ne doutez pas de la félicité qui vous est réservée. Non, la récompense ne peut pas vous être ravie, elle est absolument certaine; récompense, non pas égale, mais incomparablement supérieure aux travaux. Tel est l'amour de Dieu pour les hommes : ceux qui s'efforcent de faire ou de dire quelque chose de bien, il veut les vaincre en générosité, par la manière dont il rémunère leurs travaux. Puissions-nous être ainsi récompensés dans le Christ Jésus Notre-Seigneur, à qui gloire soit dans les siècles des siècles. Amen.

LETTRES

DE

SAINT JEAN CHRYSOSTOME

AU PAPE INNOCENT

AVANT-PROPOS

Nous joignons à ces deux lettres, d'abord la réponse d'Innocent à Chrysostome, puis la lettre écrite par ce même pape au clergé et au peuple de Constantinople. Nous donnons encore ici la lettre d'Honorius à son frère Arcadius, sur ce qui s'était passé lors de la déposition du saint archevêque; enfin, une lettre de Jean aux évêques et aux prêtres détenus dans la prison à cause de leurs sentiments religieux.

Quant à l'ordre général des lettres de Chrysostome, nous adoptons celui qu'a suivi Fronton-le-Duc, et nous en dirons la raison dans l'avant-propos qui précédera la collection de ces lettres. Nous avons à nous occuper pour le moment de celles que nous venons d'énumérer. Les deux premières ont été placées hors rang par Fronton-le-Duc; mais celles qu'Innocent écrivit à l'archevêque persécuté et aux habitants de Constantinople, lettres que Sozomène a conservées, c'est pour la première fois qu'elles sont ajoutées à celles de Chrysostome. Il nous a paru qu'elles se rattachaient trop bien à l'histoire de sa vie pour être laissées de côté; il en est de même de celle de l'empereur d'Occident à l'empereur d'Orient; et la dernière désignée plus haut, nous la mettons également hors rang à l'exemple de notre savant devancier.

La première des deux lettres au pape Innocent fut écrite après la fête de Pâques, avant le départ de Chrysostome pour son second exil. Voici ce qui détermine assez clairement l'époque : Chrysostome y rapporte tout ce qui s'est passé depuis l'arrivée de Théophile à Constantinople; il parle du faux synode dans lequel il a été déposé et puis de son rétablissement; il retrace après cela les persécutions et les accusations dont il a été de nouveau l'objet, son expulsion de l'église, les violences dont cette église et le baptistère ont été souillés; il s'arrête là, et ne fait aucune mention des faits tout aussi criants qui survinrent ensuite. Il faut donc reconnaître avec Baronius que cette lettre est antérieure à ces derniers faits, et que dès lors elle fut réellement écrite après la fête de Pâques de l'an 404, à laquelle du reste l'auteur fait manifestement allusion. Après avoir relevé tout ce qui a été fait contrairement aux canons de l'Eglise, il conjure Innocent « de prendre part à sa peine et de ne rien négliger pour mettre un terme à ses maux. » Le plus souvent, c'est au pape seul qu'il s'adresse; parfois cependant il s'adresse aux évêques en général, sachant bien que le pontife montrerait sa lettre aux évêques voisins.

La seconde lettre à Innocent fut envoyée la troisième année de l'exil de Chrysostome, comme il le dit lui-même à la fin. Or, le saint archevêque partit pour l'exil au mois de juin 404; il est donc à croire que cette lettre est de la fin de 406. Mais une grave difficulté se présente à cet égard : l'illustre exilé déclare qu'il la fait parvenir par le prêtre Jean et le diacre Paul; et dans la lettre qui porte le numéro 148, écrite à Cyriaque, Démétrius et d'autres, lettre qu'on croit de l'année 405, Chrysostome dit que ce prêtre et ce diacre se disposent à partir pour aller les trouver. Si donc la lettre dont il s'agit est de cette même année 405, comment l'auteur a-t-il pu dire que c'est ici la troisième année de son exil, alors qu'il entrait dans la deuxième? Tillemont suppose que Jean et Paul, tout en se disposant alors à ce voyage, auront renvoyé leur départ à l'année suivante. C'est dans une *Vie de Chrysostome* que ces questions de détail doivent être discutées.

La lettre d'Innocent à Jean Chrysostome est une lettre de consolation pleine de respect et de charité. Il l'exhorte à la patience dans le malheur, en lui montrant la couronne promise à cette vertu. C'est une réponse à celle que lui avait apportée le diacre Cyriaque.

Dans sa lettre au clergé de Constantinople, Innocent répond à celle que le peuple et le clergé lui avaient adressée par l'entremise du prêtre Germain et du diacre Cassien. Le pape déplore les calamités de l'Eglise orientale, il déclare qu'il est nécessaire pour y remédier d'assembler un synode, ou mieux un concile œcuménique, comme le vrai moyen d'apaiser ces mouvements tumultueux. La lettre de l'empereur Honorius à son frère Arcadius, qui règne en Orient, tirée d'un manuscrit de la bibliothèque du Vatican et publiée par le cardinal Baronius, a pour objet la cause de Chrysostome. Elle parle d'abord de cette statue d'Eudoxie qu'on portait en triomphe dans les provinces, après que la statue d'argent eut été érigée et inaugurée devant l'église de Sainte-Sophie, au milieu des spectacles et des jeux profanes célébrés pour détourner le peuple des assemblées saintes et des autres exercices de piété; ce qui avait été la cause, on s'en souvient, des reproches véhéments et des malheurs de Chrysostome. Honorius blâme avec sévérité les faits déplorables qui se sont produits à Constantinople dans l'inique déposition de son pasteur; il se plaint de ce que l'autel a été souillé de sang humain, de ce que les prêtres ont été bannis, et principalement Chrysostome lui-même.

La lettre adressée par ce dernier aux évêques et aux prêtres emprisonnés pour la cause de la religion, fut écrite, à ce que l'on croit, de la ville de Cucuse, en 404. Il en est une autre adressée par Chrysostome aux mêmes, toujours dans le but de les consoler et de les encourager; c'est celle qui porte le numéro 118.

PREMIÈRE LETTRE.

A INNOCENT, ÉVÊQUE DE ROME.

A mon très-respectable et très-pieux seigneur l'évêque Innocent, Jean, salut en Jésus-Christ.

1. Antérieurement à ma lettre, votre piété aura sans doute entendu parler des excès dont l'iniquité s'est ici rendue coupable. La grandeur de nos maux est telle qu'il ne reste pas un recoin dans l'univers où n'ait retenti le bruit de cette tragédie lamentable. La renommée l'a portée jusqu'aux extrémités de la terre, excitant partout les gémissements et les larmes. Il ne suffit pas cependant de pleurer; il faut guérir, et voir comment on pourrait arrêter le cours de cette tempête qui sévit contre l'Eglise. Nous avons donc cru nécessaire de nous adresser à nos très-vénérables seigneurs les évêques Démétrius, Pansophius, Pappus et Eugénius, pour les conjurer de quitter leur troupeau, d'affronter les dangers et les fatigues d'une aussi longue navigation, d'accourir auprès de Votre Charité et de lui faire tout connaître de la manière la plus claire, dans le but de hâter le remède à nos

maux. Nous leur avons adjoint nos respectables et chers diacres, Paul et Cyriaque. Nous-même, nous avons résumé les faits sous forme de lettre pour les mettre sous les yeux de Votre Charité.

Ce Théophile, qui occupe le siége élevé de l'Eglise d'Alexandrie, ayant reçu l'ordre du très-pieux empereur de se rendre ici seul, afin de répondre sur des questions qui le concernaient, réunit une foule assez nombreuse d'évêques égyptiens, et vint accompagné par eux. C'était là manifester dès le principe qu'il désirait la guerre et qu'il marchait au combat. Quand il fut entré dans cette grande et religieuse ville de Constantinople, il n'alla pas à l'église selon l'usage consacré et les prescriptions de nos pères; il ne vint pas vers nous, n'échangea pas avec nous une parole, évita de participer à la prière et à la communion. Quand il fut descendu de son navire, il traversa la ville, laissant de côté les portiques de l'église, pour aller chercher un asile au dehors. Nous l'avions cependant conjuré, lui et ceux qui l'avaient accompagné, d'accepter l'hospitalité dans notre maison, où tout avait été disposé pour eux d'une manière convenable; ni les autres ni lui-même ne voulurent accepter. En voyant cela, nous ressentîmes une profonde tristesse, sans pouvoir reconnaître la cause d'une telle hostilité; et, malgré cela, nous remplîmes envers eux tous les devoirs que les convenances nous imposaient, et nous fîmes encore de nouvelles instances pour qu'il vînt nous trouver et nous dire quelle était la raison qui le poussait à soulever tout d'abord une semblable guerre, à porter la discorde dans une telle cité. Mais, comme il ne voulait pas avouer cette raison, comme les accusateurs à son service continuaient à nous attaquer, le pieux empereur nous manda et nous intima l'ordre d'aller où cet homme se tenait et d'entendre les incriminations qu'il dirigeait contre nous. On nous reprochait de frauduleuses démarches, des égorgements, mille autres choses semblables. Nous connaissions trop bien les lois de nos pères pour céder en ce point aux sentiments de la déférence et du respect; nous avions même des écrits authentiques dans lesquels il est dit que les affaires doivent se renfermer dans chaque province, qu'il n'est pas permis de les discuter ailleurs et d'échapper à ses juges naturels : nous avons donc refusé de nous rendre à de tels désirs et d'autoriser une usurpation manifeste. Cet homme alors, comme pour dépasser ses premières attaques, fait appeler du ton le plus impérieux notre archidiacre, voulant ainsi faire penser que l'Eglise est déjà veuve, qu'elle n'a plus d'évêque; par l'archidiacre il attire à lui tout le clergé : bientôt les églises demeurent désertes, chacune est privée de ses ministres; on leur apprend à lancer des libelles contre nous, à dresser notre acte d'accusation. C'est après avoir fait tout cela qu'il envoie vers nous et nous appelle en jugement, bien loin de répondre aux accusations dirigées contre lui; c'est ainsi qu'il foule aux pieds les canons et toutes les lois.

2. N'ignorant pas que nous allions comparaître, non devant un tribunal, et dans ce cas nous serions accourus avec tout l'empressement possible, mais devant un ennemi déclaré et pourvu de toutes ses armes, ainsi que l'ont démontré clairement les faits antérieurs et ceux qui se sont produits dans la suite, nous lui députons trois évêques, Démétrius de Pessinunte, Elysius d'Apamée, Lupicinus d'Appiarie, et deux prêtres, Germain et Sévère, chargés d'une réponse calme et modérée, selon notre habitude. — Ce n'est pas un jugement, c'est une hostilité flagrante, une guerre ouverte que nous voulons éviter; car enfin, celui dont telle a été la conduite avant toute négociation, et dès le début, celui qui s'est séparé de l'Eglise, de la communion et de la prière, qui depuis a suborné des accusateurs, entraîné le clergé, réduit à la solitude les temples du Seigneur, comment pourrait-il, avec quelque espérance de justice, se mettre à la tête d'un tribunal, occuper un siége qui lui convient si peu? Il ne convient pas, en effet, qu'un habitant de l'Egypte vienne juger ceux qui sont dans la Thrace, alors surtout qu'il est lui-même accusé, qu'il se pose en adversaire, en ennemi. — Il ne respecte rien; il poursuit obstinément le but qu'il s'est proposé. Nous avons beau déclarer que nous sommes prêt à répondre aux accusations devant une réunion de cent ou de mille évêques, à montrer que nous sommes

innocent comme nous le sommes en réalité, il ne nous écoute pas, et, malgré notre absence, malgré notre appel à un concile, quoique nous demandions un jugement et que nous repoussions uniquement une haine qui se revêt du masque de la justice, il accueille nos accusateurs, il absout ceux que j'avais excommuniés, il reçoit des libelles écrits par des hommes dont la cause était encore pendante et qui étaient loin de s'être justifiés; et de la sorte il procède contre nous, sans égard aucun pour les lois et les canons.

Qu'est-il besoin d'en dire davantage? Il n'est pas d'acte qu'il n'ait fait, de manœuvre à laquelle il ne se soit livré, de puissance et d'autorité qu'il n'ait mises en œuvre pour arriver à nous expulser de la ville et de l'église, et cela bien avant dans la nuit, ce qui n'a pas empêché le peuple de s'attacher en foule à nos pas. Enlevé de force par le bras séculier au milieu de la ville, entraîné loin des miens, je suis jeté dans un vaisseau qui m'emporte au milieu des ténèbres; j'étais coupable d'avoir demandé un synode et un véritable jugement. Peut-on entendre ces choses sans verser des pleurs, aurait-on même un cœur de pierre? Mais comme il ne suffit pas de déplorer les injustices commises, ainsi que je l'ai déjà dit, comme il faut de plus les corriger et les réparer, j'en appelle à Votre Charité, j'implore sa commisération et son intervention la plus dévouée pour arrêter le cours de ces maux. Mes ennemis ne s'en sont pas tenus à ces premières iniquités, ils en ont commis bien d'autres. Notre pieux empereur chassa bientôt ceux qui avaient envahi et profané honteusement l'église; plusieurs des évêques présents, reconnaissant l'injustice dont on s'était rendu coupable, se retirèrent dans leurs diocèses, fuyant le contact de ces hommes comme on fuirait un incendie qui gagne de proche en proche : nous fûmes alors rappelé dans cette ville et dans cette église, d'où l'on nous avait injustement expulsé; des évêques, au nombre de plus de trente, nous accompagnaient au retour, avec un notaire impérial envoyé pour cet objet, mais qui ne tarda pas à disparaître. Comment, et pour quel motif? C'est que, à peine arrivé, nous avons fait appel à la religion de l'empereur, pour réclamer la réunion d'un synode et la punition de tels crimes. Averti par sa propre conscience et prévoyant le résultat, au moment où le rescrit impérial était envoyé partout et réunissait déjà de toute part les membres du synode, il s'enfuit en secret au milieu de la nuit, et se jette dans un petit navire, emmenant avec lui tous les siens.

3. Mais nous, fort de notre conscience, nous avons persisté dans les demandes faites au religieux empereur. Celui-ci, dans sa sollicitude et sa condescendance, envoie de nouveau vers lui pour qu'il ait à revenir d'Egypte, avec tous ceux qui l'avaient d'abord suivi, le sommant d'avoir à rendre compte de ce qui s'est passé, ne lui laissant pas ignorer qu'un jugement prononcé devant une partie seule, en l'absence de l'accusé, tout à fait contraire dès lors à l'équité comme aux canons, ne saurait être une justification suffisante. Mais il refuse d'obéir aux lettres du monarque; il demeure éloigné, prétextant l'opposition de son peuple, c'est-à-dire le zèle intempestif de quelques individus dévoués à sa cause; car, avant même la réception des lettres impériales, ce même peuple l'avait accablé de reproches et d'injures. Nous n'avons pas pour le moment à nous étendre sur ce sujet, et ce que nous disons a seulement pour but de montrer que ses manœuvres ne sont un mystère pour personne. Nous n'avons donc pas cessé d'employer tous les moyens et de recourir à toutes les instances pour obtenir un jugement où l'accusation et la défense fussent également entendues; nous déclarions être prêt à prouver que nous n'étions pas coupable, et que nos ennemis avaient poussé l'iniquité jusqu'aux dernières limites. Il était resté quelques Syriens qui s'étaient joints à lui et qui avaient pris part à tous ses actes : nous allâmes les trouver pour aborder franchement la discussion, nous les avions souvent interpellés là-dessus, les conjurant de nous communiquer les mémoires et les libelles dirigés contre nous, de nous faire connaître la nature des accusations, ou du moins les noms des accusateurs; mais on ne nous a rien accordé de tout cela, et de nouveau nous avons été rejeté de l'Eglise. Comment pourrais-je raconter ce qui s'est fait ensuite? Il n'est pas de plus lamentable tragédie. Invasion du temple saint.

Quelle parole serait capable de l'exposer, et quelle oreille l'entendrait sans horreur? Pendant que nous poursuivions le but dont nous venons de parler, voilà que tout à coup, le samedi de la grande semaine, une troupe de soldats, réunie vers le soir, se précipite dans les églises, chasse brutalement le clergé qui se trouve autour de nous et fait du sanctuaire une place d'armes. Les femmes qui se trouvaient dans ces murs sacrés, dépouillées alors de leurs ornements en vue de recevoir le baptême, s'enfuient dans cet état frappées de crainte par cette invasion. On ne leur donna pas même le temps de reprendre les voiles qui conviennent aux femmes honnêtes ; plusieurs reçurent des blessures avant d'être expulsées; le baptistère fut inondé de sang et les fonts sacrés eux-mêmes en furent souillés. La profanation ne s'arrêta pas là : les soldats pénétrèrent jusque dans le lieu où sont conservés les saints mystères, et, bien que plusieurs, à notre connaissance, ne fussent pas initiés, ils portèrent partout leurs regards sacriléges. Dans un tel désordre, le sang trois fois saint du Christ fut répandu et rejaillit sur le manteau de ces mêmes soldats : c'était comme une ville tombée entre les mains des barbares.

Le peuple était chassé vers la solitude, la foule des habitants errait hors des murs de la ville, les églises étaient vides dans une aussi grande solennité, les évêques, au nombre de plus de quarante, qui étaient en communion avec nous, furent dispersés sans cause, sans prétexte même, comme le peuple et le clergé : partout retentissaient les gémissements et les cris de douleur, partout coulaient des sources de larmes, sur les places publiques comme dans l'intérieur des maisons, dans les solitudes comme dans chaque partie de la cité. L'excès de l'injustice unissait à notre douleur, non-seulement ceux sur qui elle retombait, mais encore ceux qu'elle n'atteignait pas; non-seulement les chrétiens qui partagent nos croyances, mais encore les hérétiques, les Juifs et les gentils : on eût dit que la ville venait d'être prise d'assaut, tant le tumulte, la frayeur et les lamentations la remplissaient tout entière. Voilà ce qu'ils ont osé en opposition avec les sentiments de notre pieux monarque, dans la profonde obscurité de la nuit; et ce sont des évêques qui ont tout disposé pour cela, qui se sont mis à la tête du désordre, et qui n'ont pas rougi d'avoir autour d'eux, non des diacres, mais des instructeurs militaires. Lorsque le jour parut, toute la ville était hors des murs, se réunissant sous les arbres au fond des bois, célébrant ainsi la fète comme des brebis dispersées.

4. D'après cela vous pouvez comprendre tout le reste; car, ainsi que je l'ai déjà dit, il n'est pas de parole capable de reproduire en détail tout ce qui s'est passé. Ce qu'il y a de plus lamentable, c'est que ces iniquités si criantes n'ont pas encore pris fin, et qu'on ne peut pas espérer de les voir finir. Elles vont s'aggravant de jour en jour, et nous livrant à la risée des hommes; mais non, personne n'est tenté de rire, malgré les extravagances dont on est témoin; tous en gémissent encore une fois, parce qu'ils ont sous les yeux un monstre d'iniquité, quelque chose d'inouï dans le mal. Comment retracer maintenant les perturbations arrivées dans les autres églises? Le désordre ne s'est pas renfermé dans celle-ci; il s'est propagé dans tout l'Orient. De même que les mauvaises humeurs émanant de la tête infectent rapidement tous les membres, de même les maux qui débordent de cette grande cité se sont aussitôt répandus dans toutes les autres : partout le clergé se révolte contre les évêques, les peuples se séparent des peuples ou sont au moment de se diviser, le désordre se propage de toute part, la subversion règne dans le monde.

Instruits de tout cela, vénérables et très-pieux Seigneurs, déployez tout votre zèle et toute votre énergie pour refouler ces flots d'iniquité qui se précipitent sur les Eglises. Si de telles choses étaient tolérées et passaient en habitude; s'il était permis aux ambitieux de venir de si loin envahir le troupeau des autres, d'en expulser à leur gré les pasteurs, d'exercer une autorité n'ayant d'autre règle que leurs caprices, sachez bien que tout serait bouleversé, qu'une guerre implacable se déchaînerait sur l'univers, et qu'on ne verrait plus que des persécuteurs et des victimes, des spoliateurs et des spoliés. Pour qu'il n'en soit pas ainsi dans toutes les contrées que

le soleil éclaire, daignez, je vous prie, déclarer par écrit que les choses accomplies en notre absence, par une seule des parties, alors que nous ne déclinions pas le jugement, sont sans valeur aucune, comme elles le sont en réalité; que ceux qui se sont rendus coupables d'un tel excès d'audace soient soumis au châtiment porté dans les lois ecclésiastiques. Et nous qui n'avons été ni convaincu, ni même légitimement accusé, daignez nous favoriser constamment de vos lettres; faites que nous vous restions uni par la charité, aussi bien qu'à ceux qui jusqu'à ce jour ont été nos frères. Et si nos ennemis veulent encore, persistant dans leurs injustes accusations, consentir à les voir discuter, après nous avoir banni par ce moyen, sans nous communiquer aucun mémoire, aucun libelle, sans produire même les accusateurs; si l'on établit un tribunal équitable, nous accepterons la discussion, nous défendrons notre cause, nous montrerons que nous sommes innocent de tout ce dont on nous accuse, ce qui du reste est la vérité; qu'en agissant contre nous comme ils l'ont fait, ils ont violé toute justice, toutes les lois, tous les canons de l'Eglise. Et que dis-je, les canons de l'Eglise? Jamais dans les tribunaux civils on n'osa rien de semblable; jamais un tel jugement ne fut porté même chez les barbares; non, ni les Scythes, ni les Sarmates n'ont prononcé la sentence sous l'inspiration d'une seule partie, sans que l'accusé fût présent, alors surtout qu'il déclarait repousser la haine et non le jugement, qu'il demandait des juges en tel nombre qu'on voudrait, en protestant de son innocence, en s'engageant à discuter les charges à la face du monde entier, à montrer enfin qu'il était à l'abri de tout reproche. Lors donc que vous aurez appris et pleinement reconnu ces faits par le témoignage si recommandable des évêques nos frères, nous vous conjurons de déployer en notre faveur tout le zèle dont vous serez capables. En agissant ainsi, ce n'est pas à nous seul, c'est à toutes les Eglises sans exception, que vous rendrez un éminent service, et Dieu vous récompensera, lui qui fait tout pour préparer la paix des Eglises. Agréez mes vœux les plus constants et priez pour moi, Seigneur très-vénérable et très-saint.

SECONDE LETTRE.

A Innocent, évêque de Rome, Jean, salut en Notre-Seigneur.

Notre corps est sans doute retenu sur un seul point de la terre, mais l'âme parcourt l'univers sur les ailes de la charité. Aussi, quoique nous soyons séparés par de si grandes distances, je suis toujours auprès de Votre Piété, toujours en votre présence; par les yeux de l'amour je vois la force de votre grande âme, la sincérité de votre dévouement, votre constance inébranlable, et ces inépuisables consolations que vous ne cessez de me prodiguer avec tant de courage. Plus les flots s'amoncellent, plus se multiplient les récifs et les écueils, plus aussi s'accroît votre vigilance; les coups redoublés de la tempête ne sauraient la prendre en défaut. Ni la longueur des routes, ni l'intervalle du temps, ni la difficulté des affaires ne peuvent ralentir votre ardeur; vous imitez en tout les meilleurs des pilotes, qui montrent principalement leur science et leur activité quand ils voient les ondes mutinées, la mer bouleversée, la nuit plus lourde et plus terrible que le jour. C'est donc avec empressement que nous vous rendons grâces; nous désirerions vous adresser fréquemment de nos lettres, ce qui serait déjà pour nous une grande faveur. Mais elle nous est refusée par la solitude du lieu que nous habitons; non-seulement ceux qui viennent de vos contrées, mais encore ceux qui demeurent dans notre voisinage, ne peuvent pas facilement arriver jusqu'à nous: d'une part, nous sommes ici comme aux extrémités du monde; et, de l'autre, tous les chemins sont assiégés par les voleurs. Nous vous prions donc d'avoir plutôt pitié de nous si nous gardons longtemps le silence, que de nous accuser de négligence et d'oubli. Ce qui prouve que ce n'est pas à ce motif qu'on peut l'attribuer, c'est l'empressement avec lequel nous saisissons l'occasion qui nous est offerte par mon ami le vénérable prêtre Jean et par le diacre Paul, afin de vous écrire après un temps si considérable, et de vous remercier

avec effusion d'avoir montré pour nous plus de bienveillance et de dévouement que ne l'aurait fait un tendre père.

Si cela eût uniquement dépendu de Votre Piété, tout serait maintenant rentré dans l'ordre, les maux dont nous souffrons auraient disparu aussi bien que les scandales, les Eglises jouiraient des bienfaits de la paix et d'une sérénité parfaite, tout aurait pris un cours prospère, les lois méprisées et les constitutions de nos pères méconnues seraient pleinement vengées. Mais en réalité cette réparation n'a pas eu lieu; à leurs premiers attentats les coupables ont ajouté des attentats plus odieux encore. Je n'essaierai pas de raconter en détail toutes les iniquités commises; une histoire même n'y suffirait pas, à plus forte raison une lettre. J'en appelle seulement à votre amour pour la justice; et, bien que ces hommes aient jeté le désordre partout et qu'ils soient atteints d'une maladie qu'on peut juger incurable, lorsque vous entreprendrez d'y porter remède, ne vous laissez pas vaincre par le mal, ne perdez pas courage, considérez plutôt la grandeur d'une telle réparation. C'est une noble lutte que vous avez à soutenir dans l'intérêt du monde entier, pourrait-on dire, pour relever des Eglises abattues, pour réunir des peuples dispersés, pour la défense du clergé qu'on persécute, des évêques qu'on a bannis, des constitutions de nos pères qu'on a foulées aux pieds. Voilà pourquoi nous implorons votre secours et votre zèle, voilà pourquoi nos instances réitérées, infatigables, pour obtenir de votre part une énergie qui soit toujours en rapport avec la violence de la tempête. Espérons que plus tard les torts seront pleinement redressés. Alors même que vos efforts seraient inutiles, vous n'en aurez pas moins la couronne incorruptible que la bonté de Dieu vous tient préparée. Quant aux victimes de l'injustice, ce sera pour elles une grande consolation de penser que ni votre amour, ni votre zèle ne leur auront fait défaut. Pour nous, voici la troisième année que nous passons dans l'exil, dans les privations, les maladies, les guerres, les alarmes incessantes, un indicible isolement, une mort quotidienne, parmi les glaives des Isauriens; mais ce qui nous soutient et nous console, c'est le sentiment des liens indestructibles qui vous unissent à nous; ce qui ranime notre confiance et nous inonde de joie, c'est la pensée de votre ardente et généreuse charité. Voilà notre boulevard, notre port tranquille et sûr, le trésor qui renferme pour nous tous les biens, une source intarissable des plus pures délices. Devrions-nous être relégué dans des lieux plus sauvages encore, nous emporterons toujours cette douce compensation à toutes nos souffrances.

Nouvelles violences et nouvelles iniquités des hérétiques.

LETTRE

A mon bien-aimé frère Jean, Innocent.

Il est vrai que l'innocence doit attendre de Dieu tous les biens et se réfugier dans le sein de sa bonté; nous avons voulu cependant, nous qui conseillons la patience dans les revers, adresser des lettres d'encouragement à ceux qui souffrent, lettres que nous avons confiées au diacre Cyriaque: il ne faut pas que l'injustice ait plus de force pour accabler que la bonne conscience pour soutenir. Vous n'avez pas besoin, vous docteur et pasteur des peuples, qu'on vous enseigne que les hommes les plus vertueux sont toujours les plus éprouvés, afin qu'ils se montrent invincibles à la souffrance, inébranlables dans les plus rudes et les plus iniques labeurs; que la conscience est une chose vraiment supérieure à toutes les tribulations que l'injustice peut nous susciter, et que, si nous ne triomphons pas de ces tribulations par la patience, nous donnons prise à de fâcheuses suspicions. Oui, celui-là doit tout supporter qui a mis sa confiance en Dieu d'abord, dans sa propre conscience ensuite. L'homme juste et vertueux a des luttes à soutenir pour l'exercice de sa vertu; mais il ne saurait succomber dans ces luttes, ayant les divines Ecritures pour éclairer et protéger son âme. Les pages sacrées abondent, en effet, de magnifiques leçons, que nous transmettons au peuple : elles attestent presque partout que les saints ont été sans relâche et sans trêve soumis à toute sorte de tourments, passés au creuset de la douleur, pour acquérir ainsi la couronne de la patience. Que cette même

conscience serve de consolation à votre charité, très-vénérable frère, et que dans vos peines la vertu soit votre soutien. Au jugement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, une conscience dégagée de toute souillure entrera dans le port de la paix.

LETTRE.

Innocent, évêque, aux prêtres, aux diacres, à tout le clergé, à tous les fidèles de l'Eglise de Constantinople, enfants soumis de l'évêque Jean et nos frères bien-aimés, salut.

Les lettres que j'ai reçues de votre charité par l'entremise du prêtre Germain et du diacre Cassien, ont placé sous mes yeux des scènes bien déplorables et qui m'ont causé la plus vive anxiété. Je les ai lues à plusieurs reprises, et j'ai vu combien la foi subit d'angoisses et de périls. Il n'est qu'un remède à de tels malheurs : la patience; notre Dieu ne tardera pas à mettre un terme à de si grandes tribulations; il vous sera doux alors de les avoir supportées. C'est même par ce puissant motif de consolation que débutent les lettres de votre charité; et nous avons loué le sentiment qui les a dictées et qui se corrobore par tant de témoignages capables d'inspirer la patience; de telle sorte que la consolation que nous devions vous donner par nos lettres, vous en avez déjà trouvé l'avant-goût dans les vôtres. Notre divin Seigneur permet que les fidèles éprouvés par le feu de la tribulation se consolent et s'encouragent eux-mêmes, en se souvenant que, ce qu'ils souffrent, les saints des anciens temps l'ont également souffert. Je dis plus, votre lettre eût pu nous fournir à nous-même un sujet de consolation; car vos douleurs ne nous sont pas étrangères, nous sommes torturé avec vous. Et qui pourrait voir sans angoisse les désordres commis par ceux-là mêmes qui devaient se montrer les plus zélés pour la paix, l'union et la concorde? Voilà donc que par un renversement de tout ordre, des prêtres auxquels on n'a rien à reprocher sont expulsés de leurs églises; et la première victime de cette violente usurpation, c'est notre frère et collègue Jean, votre évêque : il n'a pas même été entendu, il n'a pu discuter aucune accusation, on ne lui en a pas même donné connaissance. Quelle est donc cette coupable manœuvre? Pour couper court à tout jugement, pour le rendre même impossible, on donne des successeurs à des prêtres qui vivent encore.

Ceux qui ont commencé par de tels forfaits espèrent-ils donc trouver un seul homme qui puisse approuver leur conduite ou la déclarer droite et juste? Nous ne voyons pas que jamais rien de semblable ait été fait par nos pères. Que dis-je? ils l'ont prohibé, puisqu'ils ne permettent à personne d'ordonner quelqu'un pour un siége dont le titulaire est encore vivant. Et dans le fait, une ordination blâmable ne peut pas ravir une légitime dignité; l'intrus n'est pas un évêque. Pour ce qui regarde l'observation des canons, il faut s'en tenir à ceux qui ont été définis dans le concile de Nicée, les seuls que suive et reconnaisse l'Eglise catholique; il n'est pas permis d'y joindre ceux que les hérétiques ont imaginés, toujours dans le but d'échanger ou d'ébranler les constitutions authentiques de l'Eglise. Si l'on en produit dont l'origine soit douteuse ou sente l'hérésie, les évêques catholiques doivent les rejeter. Nous déclarons, non-seulement qu'on ne doit pas s'y conformer, mais qu'il faut encore les condamner avec les autres enseignements hérétiques ou schismatiques : c'est ce qui a été fait dans le synode de Sardes par les évêques qui nous ont précédé. Il vaudrait encore mieux s'exposer à condamner une chose juste que de confirmer des actes contraires aux canons, très-vénérés frères. Mais que pourrions-nous en ce moment contre les faits qui se sont produits? Il faut qu'un synode en informe, et nous avons dit depuis assez longtemps qu'il était nécessaire de l'assembler. C'est le seul moyen d'apaiser des tempêtes de ce genre. Pour l'obtenir, il importe d'attendre le remède à tous ces maux de la volonté du Seigneur et de son Christ. Toutes ces perturbations déchaînées par l'envie du diable pour éprouver la vertu des fidèles, viendront à se dissiper. Il n'est rien que nous ne devions attendre de la bonté divine, si nous sommes fermes et stables dans la foi. Pour ce qui nous concerne, nous réfléchissons à la manière de

Un intrus n'est point un évêque, l'Eglise ne reconnait que les canons du concile de Nicée.

réunir un concile œcuménique capable de nous rendre la paix avec le secours du ciel. Sachons attendre un peu, en nous couvrant du bouclier de la patience; espérons que l'ordre sera rétabli par l'intervention miséricordieuse du Seigneur. Du reste, tout ce que vous nous avez dit des maux qui vous accablent, nos collègues les évêques qui se sont réfugiés à Rome en divers temps, Démétrius, Cyriaque, Eulysius et Palladius, nous en avaient pleinement instruit par leurs réponses à nos questions.

LETTRE.

Copie de la lettre sacrée d'Honorius Auguste au prince de l'Orient Arcadius.

Bien que je vous aie fait connaître par des lettres antérieures les calomnies auxquelles avait donné lieu ce fait sans exemple de transporter d'une province à l'autre, dans tout le monde romain, la statue d'une femme, et cela, dans le but d'imposer silence à la rumeur publique en arrêtant le cours d'une telle ostentation, et d'enlever ainsi tout aliment à la malignité des hommes; bien que nous ayons, dans un sentiment d'affection fraternelle, appelé votre attention sur les désastres de l'Illyrie, regrettant vivement que vous n'ayez pas voulu voir par vous-même les malheurs de la république et que vous ayez préféré vous en rapporter à des relations étrangères; il ne nous est pas cependant permis de vous laisser ignorer, malgré notre respect pour votre personne, l'impression que nous a causée ce qui s'est passé naguère dans le domaine de la religion, non sans danger pour l'Etat, quand la renommée, si prompte à publier les événements malheureux, est venue nous l'apprendre; et la nature humaine, que tout événement nouveau porte à la détraction, ne pouvait pas manquer de saisir cette occasion pour exercer l'impitoyable malice de sa langue.

Donc on nous a naguère rapporté que, dans la ville de Constantinople, au jour sacré de la solennité pascale, alors que la religion avait réuni dans un même lieu les populations des villes voisines et que la présence des magistrats rendait encore plus profond le respect commandé par le culte, les églises ont été cernées tout à coup et les prêtres faits prisonniers; de telle sorte que, dans le temps même que les souverains choisissent de préférence pour ouvrir les affreuses demeures où les criminels sont détenus, les portes des cachots se sont refermées sur les ministres d'une loi d'amour et de paix. Les divins mystères auraient été troublés par le menaçant appareil des armes; plusieurs fidèles auraient été massacrés jusque dans le sanctuaire; de telles violences auraient été commises en face même des autels, de vénérables évêques seraient actuellement dans l'exil, et les augustes sacrements, chose horrible à dire, auraient été souillés de sang humain.

Ces nouvelles inopinées ont jeté le trouble dans notre âme, je l'avoue. Et quel est celui qui, dans de si cruels attentats, ne redouterait la vengeance du Tout-Puissant? Qui ne penserait que de telles choses se passent en dehors du monde romain, du genre humain lui-même? Celui dont nous tenons notre pouvoir et qui nous a confié le soin de la république, le Maître suprême de l'univers, ne doit-il pas regarder d'un œil courroucé ces funestes et sacriléges attentats, sous le règne d'un prince fils et neveu d'empereurs dévoués à sa gloire? S'il existait quelques difficultés ou quelques dissentiments en matière de religion, il fallait s'en remettre au jugement des évêques : l'interprétation des choses saintes leur appartient, et nous n'avons en cela que le droit d'obéir. En admettant toutefois que le pouvoir impérial soit sorti de ses limites pour s'immiscer dans des questions religieuses, fallait-il donc y porter une indignation qui va jusqu'à l'exil des prêtres et jusqu'à l'effusion du sang? fallait-il que dans l'enceinte même où s'accomplissent les prières publiques, les doux exercices de la piété, le sacrifice sans tache, le glaive exerçât son œuvre de destruction et de mort? La nature même des choses nous montre ce qu'en doit penser la majesté divine. Le présent avertissement a pour but de vous le représenter aussi, et plût à Dieu que son jugement ne nous fût manifesté par aucun autre signe! La frayeur qui

s'empare du cœur humain après de semblables crimes fait qu'il pressent toujours de plus redoutables effets de la vengeance céleste; daigne le Tout-Puissant nous les épargner!

J'apprends que cette église si respectable, à l'érection de laquelle tant d'empereurs ont contribué, et qu'avaient consacrée tant de solennités saintes et les prières de tant d'augustes personnages, a été consumée par les flammes; que cet ornement unique de la ville de Constantinople avait été réduit en cendre, comme si Dieu l'avait condamné, comme s'il voyait avec exécration les mystères profanés, comme s'il détournait les yeux d'un lieu souillé de sang et ne voulait plus recevoir de prières s'exhalant auprès d'autels ensanglantés. On nous apprend que des édifices religieux non moins splendides sont devenus la proie de l'incendie, dont la fureur semblait insatiable, et que ce qui faisait la gloire et la beauté de cette grande ville est devenu comme un signe de deuil pour le monde entier. J'aurais dû peut-être étouffer les injures qui venaient jusqu'à moi et garder le silence, pour ne pas affliger un frère qui m'est si cher, mon collègue dans l'empire; mais non, mettant mon devoir au-dessus de ma douleur, je vous engage et vous exhorte à faire tout ce qui dépendra de vous pour éviter le retour de pareils désordres; ce qui ne peut avoir lieu que par la correction des mœurs et par des supplications humbles et sincères en vue de désarmer le bras du Seigneur.

Acceptez cet avertissement avec la droiture qui l'a dicté. J'ai donc pensé devoir faire appel à votre bienveillance, pour ne pas m'exposer à d'injurieux soupçons en vous flattant par mon silence; je ne voulais pas non plus qu'on pût me regarder comme donnant mon consentement à de tels actes, comme ne les déplorant pas après qu'ils ont été commis, quand j'avais tout fait pour les prévenir et les détourner. Quel est celui qui, n'ayant pas oublié qu'il est chrétien, pourrait voir sans une douleur profonde la religion tout à coup assaillie par des troubles tels, que le catholicisme tout entier en éprouve de fâcheuses secousses? C'est là une affaire qui se débat entre évêques et qui devrait être terminée par la réunion et la décision d'un concile. On avait envoyé, de part et d'autre, des députés vers les prêtres de la ville éternelle et ceux de l'Italie, on attendait une sentence collective qui fixerait les droits de chacun et rétablirait la discipline : il fallait attendre ce jugement et ne rien innover jusqu'à ce qu'il fût prononcé après mûre délibération. Et voilà qu'on a précipité les choses avec une aveugle impétuosité : sans attendre les décrets ecclésiastiques, la décision des juges choisis d'un commun consentement; sans examiner les circonstances, on est allé jusqu'à frapper d'exil les chefs des Eglises, qui se sont ainsi trouvés subir la peine avant qu'eût été portée la sentence de leurs collègues. Les faits ont bientôt démontré combien cette condamnation était prématurée. Ceux dont on attendait la décision ont commencé par demeurer en communion avec l'évêque Jean; ils ont maintenu les liens de la concorde, en déclarant par là qu'il n'était pas permis de retrancher quelqu'un de l'Eglise sans qu'un jugement fût intervenu.

Les divisions dans l'Eglise viennent de l'autorité publique qui les fomente.

Que pouvait-il en résulter, si ce n'est les déchirements que nous voyons aujourd'hui dans le sein de la foi catholique, ces hérésies qui pullulent au milieu de tant d'agitations, toujours avec la même haine pour l'unité? Ce n'est certes pas au peuple qu'on doit s'en prendre s'il est profondément divisé, si les sectes l'entraînent en sens divers; la cause de ces divisions provient de l'autorité publique, ceux qui devaient apaiser la sédition l'ont fomentée. Pour empêcher le mal de se propager et d'être encore plus fatal à la société chrétienne, faisons des vœux et demandons à Dieu de corriger et de réparer les désordres qu'il a permis dans sa mystérieuse patience, et qu'a provoqués la perversité des hommes. C'est nous qui devons redouter les conséquences de ce qui s'est fait; mais la divine miséricorde triomphera toujours en pardonnant, sans toutefois laisser le crime impuni.



LETTRE DE CHRYSOSTOME

Aux évêques, aux prêtres et aux diacres emprisonnés pour la religion.

Heureux êtes-vous à cause de votre captivité, de vos liens et de vos chaînes; trois fois et mille fois heureux, vous que l'univers admire à cause de votre amour pour nous; vous vous êtes fait des amis dans les contrées les plus lointaines. Partout sur la terre et sur la mer on chante vos nobles actions, votre mâle courage, vos inébranlables convictions, la sainte liberté de vos âmes. Rien de ce qu'on regarde comme un mal terrible n'a pu vous faire trembler; ni le tribunal, ni le bourreau, ni la multiplicité des tortures, ni des menaces qui respiraient la mort sous tant de formes, ni l'aspect d'un juge qui semblait vomir des flammes, ni celui des ennemis qui grinçaient des dents et ne cessaient de vous tendre des embûches, ni les plus atroces calomnies, ni les accusations les plus impudentes, ni la mort elle-même chaque jour présente à vos yeux; la persécution elle-même vous consolait de la persécution. Tous vous couronnent et vous proclament à l'envi, les ennemis aussi bien que les amis, et ceux qui vous persécutent; qu'on ne s'arrête pas à l'extérieur, qu'on pénètre dans leur conscience, et l'on y trouvera un invincible sentiment d'admiration pour vous. Voilà ce que c'est que la vertu : elle est admirée par ceux-là mêmes qui lui font la guerre. Telle est aussi la perversité : ceux dont elle inspire les actions la condamnent. S'il en est ainsi sur la terre, quelle langue pourrait exprimer ce qu'il en sera dans les cieux? Vos noms sont inscrits dans le livre de vie, vous êtes comptés au nombre des saints martyrs. Je le sais d'une manière certaine, non pour être monté dans les cieux, mais pour l'avoir appris des divins oracles. Si ce fruit glorieux d'une femme stérile, cet habitant du désert, se trouvant en face d'un mariage illégitime et ne pouvant réprimer cette iniquité, est jeté dans une prison, parce qu'il n'a pas gardé le silence, a la tête tranchée, est regardé comme martyr et le premier des martyrs; vous qui souffrez pour les lois et les constitutions de nos pères, indignement violées, pour la défense du sacerdoce, insulté et profané, pour le triomphe de la vérité, ternie par des calomnies impudentes, songez quelle récompense vous devez recevoir. « Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère Philippe. » *Matth.*, XIV, 4. C'est la parole prononcée par cet homme généreux et magnanime; c'en fut assez pour lui inspirer une inébranlable confiance.

Vous aussi vous avez dit : Nos corps sont soumis aux mauvais traitements, aux supplices, aux tortures qu'il vous plaira d'inventer; mais on ne nous arrachera pas une calomnie; plutôt mourir mille fois. — On ne vous a pas cependant tranché la tête; et peut-être avez-vous souffert des choses plus terribles. Ce n'est pas la même chose, en effet, d'avoir la tête tranchée, ce qui n'est que l'affaire d'un instant, et d'avoir à lutter pendant si longtemps contre de pareilles souffrances, des terreurs et des menaces aussi graves, de subir les emprisonnements, les chaînes, l'appareil de la justice, les mains des bourreaux, les langues effrénées des sycophantes, les outrages et les sarcasmes. C'est ici le genre de combat le plus difficile et le plus grand; le bienheureux Paul le range au nombre des plus glorieux, quand il dit : « Souvenez-vous des premiers jours, alors que, naguère illuminés, vous avez soutenu le long combat des tribulations. » *Hebr.*, X, 32. Il explique encore mieux en quoi ce combat consiste : « D'une part, vous étiez donnés en spectacle par vos opprobres et vos afflictions; d'autre part, vous entriez en participation avec ceux qui étaient affligés de la même manière. » *Ibid.*, 33. S'il suffit de participer pour être censé combattre, à plus forte raison quand on supporte soi-même. Ce n'est pas une, ni deux, ni trois morts que vous avez souffertes, mais un bien plus grand nombre, sinon en réalité, du moins dans votre âme. « Réjouissez-vous donc et tressaillez d'allégresse. » *Matth.*, V, 12. Le souverain Maître des cieux vous ordonne non-seulement de repousser la tristesse et le découragement, mais encore de vous livrer à de joyeux transports lorsque votre nom sera balloté par la justice. S'il faut se réjouir quand on est en butte à la

détraction, qu'en sera-t-il lorsque à cela se joignent les délations des sycophantes, les coups, les tourments, la pointe acérée des glaives, les cachots, les fers, les déplacements continuels, pour aller d'un tribunal à l'autre, mais toujours au milieu des mêmes ennemis? Quelle ne sera pas votre récompense, encore une fois, quel amoncellement de gloire?

« Réjouissez-vous donc et tressaillez d'allégresse; » soyez des hommes de cœur, montrez-vous inébranlables: songez au nombre de ceux que vous avez excités au combat par votre exemple, ou dont vous avez arrêté les fluctuations, de ceux que le spectacle de vos souffrances, si vaillamment endurées, a remplis d'un nouveau courage, qu'ils les aient vus de leurs propres yeux ou qu'ils les aient entendu raconter par les autres : il n'est pas de frontières pour le bien que vous avez fait. Ayez toujours présente à l'esprit cette parole de l'Apôtre : « Les souffrances du temps présent ne sont pas dignes d'entrer en comparaison avec la gloire qui doit éclater en nous. » *Rom.*, VIII, 18. Sachez attendre, et vous verrez bientôt la fin de l'épreuve et l'aurore de la parfaite liberté. Ne nous oubliez jamais dans vos prières; car, bien que nous soyons séparés par la distance et le temps, nous sommes toujours avec vous, notre pensée ne vous quitte jamais, nous baisons vos têtes chéries l'une après l'autre, nous vous serrons dans nos bras comme on embrasse des vainqueurs après qu'ils ont remporté la couronne, et nous attendons nous-même une large part aux récompenses que vous avez méritées, à cause de notre ardent amour pour vous. Or, si les cœurs qui vous sont dévoués doivent être rémunérés avec magnificence, représentez-vous, si c'est possible, les prix qui seront décernés aux athlètes eux-mêmes après de tels combats.

LETTRES

DE

SAINT JEAN CHRYSOSTOME

A OLYMPIAS ET A D'AUTRES

AVANT-PROPOS

Malgré tous nos soins jusqu'à ce jour, nous n'avons pas pu complétement établir l'ordre dans lequel ces lettres doivent être rangées. Celui qu'a suivi Morel ne tient un compte exact ni des époques ni des personnes. L'exemplaire de la bibliothèque de Coislin, si recommandable par sa correction et son ancienneté, ne s'accorde avec aucune édition, et laisse lui-même beaucoup à désirer sur ce point. Les manuscrits de la bibliothèque royale et de celle du Vatican offrent le même désaccord. Savilius a disposé toutes les lettres dans l'ordre alphabétique, d'après le nom des personnes à qui elles sont adressées; ce qui peut certainement avoir quelque avantage, mais ne saurait satisfaire la raison. La marche la plus rationnelle et la plus utile eût été celle du temps; mais tous les efforts ont échoué devant ce problème à résoudre. S'il est des lettres qui doivent évidemment être placées avant d'autres, rien dans le plus grand nombre qui puisse en déterminer le rang. Nous avons donc adopté la disposition faite par Jacques Billy et Fronton-le-Duc; comme cette disposition est également adoptée par tous les écrivains de ce siècle et du siècle dernier, elle a ce précieux avantage, qu'elle permet de retrouver aisément une lettre quelconque dans toute la collection.

C'est ce même Jacques Billy, abbé de Saint-Michel dans le désert, qui le premier a donné cette collection des lettres de saint Jean Chrysostome, au nombre de cent soixante-treize, avec cette courte préface : « Si vous avez maintenant plus complet, cher lecteur, le recueil des lettres du divin Chrysostome, c'est à Jacques Cujas que vous le devez; c'est de cet homme si savant et si bon, si zélé pour la gloire des lettres, que je tiens le texte grec. Vous y trouverez sans doute un grand nombre de répétitions; les mêmes idées et souvent les mêmes expressions y reparaissent à peu de distance, ce qui pourrait engendrer quelque dégoût dans la lecture de ce livre; mais songez que ces lettres s'adressaient à différentes personnes, et qu'il en est dans le nombre, notamment celles à Olympias, qui présentent autant d'intérêt que d'utilité. Accueillez mon petit travail avec bienveillance, et priez Dieu pour mon salut. Adieu. »

A ces cent soixante-treize lettres, Fronton-le-Duc en a ajouté soixante-huit, tirées d'un manuscrit appartenant aux pères Jésuites du collége d'Anvers. Nous en devons une autre à Jean de Sambucci. Il est vrai qu'il y a dans ces lettres beaucoup de répétitions, comme on vient de le voir; mais il faut avouer que dans leur ensemble elles forment l'un des plus beaux monu-

ments religieux que nous ayons. Nous en tirons les enseignements les plus précieux touchant les cruelles divisions de l'Eglise orientale, l'exil de Chrysostome, les vexations de tout genre auxquelles ce grand homme fut soumis, à tel point qu'on lui fit subir par les privations et les fatigues une mort qu'on n'osait lui donner par le glaive. Autant que nous l'avons pu, nous avons tenu compte dans chaque lettre de sa date certaine ou présumée. Quant à l'ordre véritable, nous avons déjà déclaré que nous jugions impossible de le rétablir.

Les dix-sept lettres à la diaconesse Olympias, qui sont les plus belles, les plus longues et les plus utiles de toutes, se trouvent aussi les premières. Dans quelques-unes, le saint exhorte ou console, ce qui rappelle parfois l'éloquence de ses homélies; dans plusieurs autres il fait connaître des détails aussi précieux pour l'histoire que pour la piété, sur les persécutions qu'il avait à souffrir. On désire naturellement savoir ce qu'était Olympias; et voici ce qu'en dit Savilius :

La femme à laquelle furent écrites ces lettres, plus douces que des ruisseaux de miel, était la petite-fille d'Ablabius, qui, sous Constantin le Grand, avait été préfet du prétoire, et fille d'Anysius, second comte du palais. Avait-elle pour mère cette autre Olympias, fille d'Ablabius, et qui fut d'abord la femme de l'empereur Constance, puis d'Arsace, roi d'Arménie, pour devenir enfin celle d'Anysius, comme l'ont pensé quelques historiens? Je n'oserais l'affirmer. Ce qu'il y a de certain, c'est que les auteurs de l'époque ne disent rien de ces grandes alliances, bien qu'ils fassent assez longuement l'éloge de cette femme. Olympias eut une sœur, comme on le voit par une lettre de saint Grégoire de Nazianze au comte Anysius; dès son plus bas âge, elle eut pour institutrice la propre sœur du grand Amphilochius, nommée Théodosie; elle fut mariée de bonne heure à Nébridius, l'un des préfets. A ses noces fut invité le célèbre docteur de Nazianze, et nous avons de celui-ci une lettre de remerciements et d'excuses, où il dit agréablement qu'un podagre ne doit pas se trouver à pareille fête; ce qui ne l'empêche pas d'envoyer à la nouvelle épouse des vers charmants, où les éloges de l'amitié sont tempérés par les conseils de la vertu. Cette circonstance montre assez clairement que ce mariage eut lieu pendant la tenue du concile de Constantinople, puisque à la fin Grégoire se démit de ses fonctions et se retira dans la Cappadoce. Ceci se passait donc en 381.

Olympias ne vécut dans le mariage qu'environ vingt mois; Nébridius mourut en 383. La voilà, à la fleur de l'âge, dans une grande position de fortune et de rang, devenue veuve; elle demeura cependant dans cet état jusqu'à la fin de ses jours avec une inébranlable constance. C'est en vain que l'empereur Théodose le Grand lui-même employa tour à tour les prières et les menaces pour l'en détourner, dans le but de donner à Elpidius, son parent, une femme jeune, belle, riche et vertueuse. Outré de ses refus, l'empereur, avant de partir pour aller combattre le tyran Maxime, en 388 par conséquent, donna l'ordre au préfet de la ville de séquestrer, sous un prétexte légal quelconque, les biens de cette veuve jusqu'à ce qu'elle eût trente ans. Elle supporta cette injustice avec tant de grandeur d'âme, d'un cœur si ferme et si joyeux, qu'elle semblait animée d'un sentiment de reconnaissance envers ses spoliateurs. Au retour de la guerre, c'est-à-dire en 391, Théodose lui fit restituer tous ses biens en admirant sa constance.

A partir de ce temps, elle fit de sa maison un asile toujours ouvert aux évêques, aux moines, aux prêtres, à tous les ecclésiastiques, à tous les pèlerins. Parmi les personnages qu'elle accueillit, on cite le grand Amphilochius, un frère de saint Basile nommé Pierre, le célèbre Epiphane, évêque de Chypre; là se glissèrent aussi Théophile et Sévérien : elle les traitait tous avec autant de magnificence que de dévouement. Aussi le prédécesseur de Chrysostome sur le siége de Constantinople, lui avait-il conféré le titre de diaconesse. Son affection pour Jean et celle de Jean pour elle éclatent partout dans ces lettres. Après l'exil du saint docteur,

elle fut traduite en jugement avec d'autres amis du proscrit, pour avoir à répondre de l'incendie de Sainte-Sophie, et quoiqu'elle eût parfaitement prouvé son innocence, ce n'est qu'à prix d'or qu'elle recouvra sa liberté. Quittant alors Constantinople, elle se retira dans la ville de Cyzique, pour y attendre des temps meilleurs.

Les lettres à Olympias ne se suivent pas avec plus d'ordre que toutes les autres de notre saint docteur. C'est ce qu'on remarquera par la comparaison des faits relatés dans quelques lettres. En respectant la collection telle qu'elle est dans les imprimés et les manuscrits, et cela, dans le but de faciliter les recherches, nous avons cru devoir nous dispenser de donner des dates le plus souvent arbitraires et toujours sans intérêt.

LETTRE PREMIÈRE.

A OLYMPIAS.

A ma très-vénérable et très-pieuse dame, la diaconesse Olympias, Jean, évêque, salut en Notre-Seigneur. (Première lettre.)

1. Je reviens à vous pour adoucir la profonde blessure de votre cœur et dissiper les pensées qui vous enveloppent d'un nuage de tristesse. Quelle est la cause du trouble qui s'est emparé de votre esprit? Pourquoi vos gémissements et vos souffrances? Faut-il les attribuer à cette horrible et funeste tempête qui sévit contre les Eglises, couvrant tout d'une nuit épaisse, redoublant chaque jour de fureur, occasionnant les plus lamentables naufrages, précipitant la ruine du genre humain entier? Je connais le mal comme vous, et c'est en vain qu'on essaierait de le nier ou de l'amoindrir; je veux même en retracer l'image et vous en découvrir de plus en plus la grandeur. Nous avons sous les yeux une mer bouleversée jusqu'au fond de ses abîmes; des matelots, les uns sont déjà morts et leurs cadavres flottent à la surface des ondes, les autres sont au moment de périr; les voiles sont déchirées, les mats brisés, les rames abandonnées; les pilotes, assis sur leur banc sans gouvernail, tiennent leurs genoux entre leurs mains jointes, tellement incapables de former un projet ou d'avoir une pensée, qu'ils ne savent plus que verser des larmes et faire entendre des cris de douleur; ils n'aperçoivent plus ni le ciel ni les flots, mais une obscurité profonde, absolue, qui ne permet pas même de voir les objets le plus rapprochés; ajoutez à cela le bruit assourdissant des ondes et les monstres marins, se jetant de toute part au milieu des passagers? Mais pourquoi tenter des choses impossibles? J'ai beau chercher une image des malheurs présents; la parole s'y refuse, succombant à cette tâche. Et cependant avec un tel spectacle sous les yeux, je n'abandonne pas l'espérance d'un meilleur avenir; j'élève les regards de mon âme vers le suprême Pilote de l'univers, à qui l'art n'est pas nécessaire pour triompher de la tempête et qui d'un signe calme les flots irrités. D'ordinaire, il n'agit pas ainsi dès le principe; aussitôt que le mal a paru, il ne l'étouffe pas dans son germe: ce n'est que plus tard, quand ce germe s'est développé, quand le mal est à son comble, quand le désespoir gagne les cœurs, qu'il accomplit des choses étonnantes et merveilleuses, faisant de la sorte éclater sa puissance à lui, tout en exerçant la patience des hommes.

Le péché est le seul mal que nous devons redouter.

Ne vous découragez donc pas, Olympias; il n'y a qu'un malheur à redouter, une seule chose terrible, le péché. Je n'ai pas cessé de faire retentir ce mot à vos oreilles. Tout le reste n'est qu'une pure fable, embûches et inimitiés, fraudes et calomnies, injures et délations, spoliations et bannissement, glaives aiguisés, mer furieuse, guerre du monde entier. Quelles que soient ces choses, après tout, elles sont éphémères et caduques; elles ont action sur un corps mortel, mais ne sauraient atteindre une âme vigilante. Aussi le bienheureux Paul voulant nous montrer la petitesse, le peu d'importance des prospérités et des revers de la vie présente, dit tout avec un mot: « Les choses visibles n'ont qu'un temps. » II *Corinth.*, IV, 18. Pourquoi craindriez-vous

donc des choses temporelles, qui s'écoulent comme les eaux d'un fleuve rapide ? Oui, telle est la vie présente, dans ses joies comme dans ses tristesses. Un prophète compare toutes nos félicités humaines, non à l'herbe des champs, mais à quelque chose de plus fragile, à la fleur même de l'herbe. Il n'entend pas seulement désigner une partie de ces félicités terrestres, les richesses et les délices, la puissance ou l'honneur ; tout ce que les mortels regardent comme brillant et glorieux est compris dans une seule expression, confondu dans une même image. « Toute la gloire de l'homme est comme la fleur de l'herbe. » *Isai.* XL, 6.

2. Mais c'est un lourd et terrible fardeau que l'adversité. — Sans doute; voyez-la cependant sous une autre image, et vous apprendrez à la dédaigner. Les injures, les outrages, les mépris et les sarcasmes qui vous viennent de la part des ennemis, toutes leurs embûches, le Prophète les compare à un manteau tombant de vétusté, à une laine pourrie; et voici comment il s'exprime : « Ne craignez pas les insultes des hommes, que leurs blasphèmes ne vous abattent pas ; comme un vieux manteau, comme une laine rongée par les vers, ils seront consumés. » *Ibid.*, LI, 7-8. Ne vous laissez donc pas troubler par les événements, et cessant d'appeler tel homme ou tel autre à votre secours, ne poursuivant plus de vains fantômes, seul nom qui convienne aux appuis humains, recourez à Jésus, l'objet de vos adorations, demandez-lui de faire seulement un signe; tous vos maux disparaîtront aussitôt, en un clin d'œil. Si vous l'avez déjà prié sans rien obtenir encore, souvenez-vous de ce que je vous disais tout à l'heure : ce n'est pas au début que Dieu nous délivre ordinairement de nos souffrances ; c'est plus tard, lorsqu'elles sont accumulées et qu'elles ont en quelque sorte atteint leur dernière limite, lorsque ceux qui nous font la guerre ne peuvent plus rien ajouter à leur méchanceté, qu'il nous rend tout à coup le calme et la sérénité, changeant inopinément la face des affaires. Il ne peut pas seulement nous accorder les biens que nous prévoyons ou que nous espérons; il se plaît à déjouer toutes nos prévisions en dépassant toutes nos espérances. C'est pour cela que Paul disait : « A Celui qui peut faire infiniment plus que nous ne demandons ou que nous ne pensons... » *Ephes.*, III, 20.

Dieu ne nous délivre pas sur-le-champ de tous nos maux.

Ne pouvait-il pas empêcher les trois enfants de subir une aussi terrible épreuve ? Mais il ne le voulut pas, et cela pour leur procurer un bien immense. Oui, voilà pourquoi il les laissa tomber entre les mains des barbares, il permit que les flammes de la fournaise s'élevassent à une telle hauteur, que la colère du roi fût encore plus violente que la fournaise, qu'ils fussent enfin jetés dans le feu, les pieds et les mains étroitement liés; et lorsque tous les spectateurs avaient désespéré de leur salut, tout à coup se manifesta la puissance merveilleusement féconde, brilla d'un suprême éclat la sagesse de Dieu. Le feu se trouvait enchaîné, et les chaînes des captifs étaient tombées; la fournaise était une maison de prière, une source rafraîchissante, une douce rosée; elle était plus auguste que les palais des rois. Le terrible élément qui dompte le fer et la pierre, tous les corps quels qu'ils soient, avait perdu la force de toucher même aux cheveux. Là se tenait le chœur harmonieux de ces jeunes saints, appelant l'une et l'autre création à mêler sa voix à cette merveilleuse harmonie : ils élevaient vers Dieu des hymnes de reconnaissance pour avoir été chargés de fers, voués aux flammes dans la pensée de leurs ennemis, chassés de leur terre natale, emmenés en captivité, réduits à l'esclavage, dépouillés de tous les droits, jetés hors de leur maison et sur une terre étrangère, retenus au loin et chez des barbares; car c'est là le propre d'une âme reconnaissante. C'est après que la méchanceté s'est épuisée, puisque la mort est forcément le terme de toutes ces inventions, après que les athlètes ont déployé tout leur courage, que la couronne est tressée, que les palmes sont cueillies, qu'il est impossible de rien ajouter à leur gloire ; c'est alors seulement que les maux disparaissent : celui-là même dont les ordres avaient allumé la fournaise et jeté les victimes dans le brasier, devient l'étonnant panégyriste de ces vaillants et saints athlètes, le héraut des prodiges opérés par Dieu, il envoie dans toutes les contrées du monde le témoignage authentique et solennel des faits qui viennent de

s'accomplir; c'est lui qui se charge d'annoncer et d'attester à l'univers les divines merveilles. Comme il s'en était fait l'adversaire et l'ennemi, les ennemis eux-mêmes ne pouvaient révoquer en doute la vérité de son rescrit.

3. Voyez-vous les inventions du Seigneur? Voyez-vous la sagesse, les ressources inconnues, la tendre sollicitude de sa providence? Ne vous laissez donc pas troubler, encore une fois, ne vous laissez pas abattre; mais plutôt rendez à jamais grâces à Dieu pour tout ce qu'il permet, adressez-lui vos louanges, vos prières, vos supplications incessantes; alors même que des tumultes sans nombre, des perturbations toujours renaissantes se succéderaient à vos yeux comme les flots de la mer, n'en soyez jamais troublée. Dieu ne nous abandonne pas même dans les circonstances les plus difficiles, quand tout pour nous semble désespéré. Il est en son pouvoir de relever ceux qui sont tombés, de ramener ceux qui s'égarent, de soutenir ceux qui trébuchent, de purifier les pécheurs, seraient-ils mille fois coupables, et d'en faire des justes, de rendre les morts à la vie, une splendeur nouvelle aux vieilles ruines, de rétablir ce qui fut. S'il donne l'existence à ce qui n'a jamais été, s'il fait apparaître à la vie ce dont il n'existait nulle part une lueur première, à plus forte raison ramènera-t-il au bien les créatures qu'il a formées. — Mais il y en a beaucoup qui périssent, beaucoup qui sont scandalisés. — Souvent on a pu tenir ce langage, et puis tout rentrait dans la droiture et la tranquillité de l'ordre, si nous en exceptons les hommes qui s'obstinent dans le mal, en dépit du changement qui se produit dans le monde. Pourquoi vous troubler, pourquoi vous décourager de ce que l'un est rejeté et l'autre accueilli? On condamna le Christ à la croix, on demanda la vie de Barabbas le voleur, l'homicide; de telle sorte qu'un peuple corrompu demande à grands cris qu'on sauve un homme couvert de sang plutôt que son sauveur et son bienfaiteur. Pensez-vous que cela n'a pas scandalisé beaucoup d'hommes et n'en a pas fait beaucoup périr?

Mais il importe de reprendre les choses de plus haut. Est-ce que le divin Crucifié n'avait pas, aussitôt après sa naissance, pris en fugitif le chemin de l'exil, quitté sa maison pour aller dans un pays étranger, alors qu'il était encore enveloppé de langes, forcé de se transporter au loin chez un peuple barbare? Est-ce que des flots de sang ne coulèrent pas à cette occasion, la terre ne fut-elle pas couverte de massacres? La plus tendre enfance tombait indistinctement, comme dans une bataille; les enfants étaient arrachés à la mamelle pour être mis à mort, le lait était encore sur leurs lèvres que leur gorge était tranchée par le fer. Quoi de plus terrible qu'une telle tragédie? Voilà ce que faisait celui qui cherchait le Sauveur pour le perdre, et Dieu, avec une étrange longanimité, permettait de semblables excès d'audace, de pareils flots de sang; il le permettait quand il eût pu l'empêcher, montrant une patience qui constitue l'un des plus redoutables secrets de sa sagesse. Après que cet enfant fut revenu de cette contrée barbare et qu'il eut grandi, une guerre implacable s'éleva contre lui de tous les côtés. D'abord les disciples de Jean le poursuivirent de leur haine et de leur jalousie, quoique Jean lui-même lui fût religieusement dévoué; ils disaient à leur maître : « Celui qui était avec vous au-delà du Jourdain, baptise maintenant, et tous viennent à lui. » *Joan.*, III, 26. Voilà des paroles inspirées par l'envie et qui partaient de cœurs tourmentés par cette triste maladie. L'un de ces disciples, qui avaient tenu ce propos, disputait avec un Juif sur la question des purifications, comparant un baptême avec l'autre, celui de Jean avec celui des disciples du Christ. « Une discussion s'éleva, dit le même évangéliste, entre les disciples de Jean et un certain Juif touchant la purification. » *Ibid.*, 25.

Quand Jésus commença à opérer des miracles, que de calomnies! Les uns l'appelaient Samaritain et démoniaque : « Vous êtes un Samaritain, lui disaient-ils, et vous êtes possédé du démon. » *Ibid.*, VIII, 48. D'autres le traitaient d'imposteur en ces termes : « Celui-là ne vient pas de Dieu; mais il séduit la foule. » *Ibid.*, VII, 12. Pour plusieurs, ses miracles n'étaient que des prestiges: « C'est au nom de Belzébul, prince des démons, qu'il chasse les démons. » *Matth.*, IX, 34. Et ces injures, on ne cessait de les répéter. On l'appelait

encore ennemi de Dieu, ami de la bonne chère, du vin, des hommes pervers et corrompus: « Le Fils de l'homme est venu, mangeant et buvant comme vous, et vous dites : Voilà un homme qui se plaît dans la bonne chère et le vin, l'ami des publicains et des pécheurs. » *Luc.*, VII, 34. Comme il parlait avec une femme, on l'appelait faux prophète : « S'il était prophète, disait-on, il saurait ce qu'est cette femme qui parle avec lui. » *Ibid.*, 39. En un mot, chaque jour, ils grinçaient des dents contre lui. Et les Juifs n'étaient pas seuls à lui faire la guerre; ceux-là mêmes qu'on regardait comme ses frères, à quelques exceptions près, étaient ses ennemis acharnés. La perversité de ces hommes, vous la voyez par la remarque suivante de l'évangéliste: « Ses frères ne croyaient pas en lui. » *Joan.*, VII, 5.

Les apôtres, les disciples et la foule ne furent-ils point scandalisés à la vue de la croix.

4. Vous me rappelez le grand nombre de ceux qui sont tombés dans le scandale et l'erreur; mais combien pensez-vous qu'il y ait eu de disciples scandalisés en présence de la croix? L'un trahit son divin Maître, un autre le renia, plusieurs prirent la fuite, tous l'abandonnèrent; il resta seul chargé de liens. Que d'hommes qui naguère l'avaient vu opérer des prodiges, ressusciter les morts, purifier les lépreux, chasser les démons, nourrir les multitudes par l'inépuisable multiplication des pains, faire tant d'autres miracles, ne durent pas être scandalisés en le voyant ensuite entraîné seul et captif, entouré d'une vile soldatesque, derrière laquelle se tenaient les prêtres juifs, qui fomentaient le tumulte et soufflaient les mauvaises passions; ses ennemis le tenant désormais au milieu d'eux et pleinement libres d'assouvir leur vengeance, le traître, enfin, présent à cette humiliation et jouissant un instant de son triomphe! Et quand il fut flagellé, n'est-il pas évident qu'une grande foule assistait au supplice? C'était une de leurs plus grandes solennités, qui les réunissait tous dans le même lieu; c'était la métropole qui devenait le théâtre de ce drame sanglant; c'était le milieu du jour. Croyez-vous qu'ils aient été peu nombreux, les hommes scandalisés dans cette circonstance, alors qu'il était là devant eux garrotté, flagellé, ensanglanté, traduit à la barre du président, n'ayant à ses côtés aucun de ses disciples? Que devait-il en être encore quand on en fit sans relâche et sans pitié, à l'envi l'un de l'autre, un objet de dérision et de moquerie, quand on le couronna d'épines, quand on jeta sur ses épaules une vieille chlamyde, quand on mit dans sa main un sceptre de roseau, quand on le frappa en fléchissant le genou, sans oublier aucun genre d'insulte ou de raillerie? Que d'hommes scandalisés, encore une fois, que d'intelligences troublées, que de cœurs défaillants, quand on le frappait à la joue en lui tenant ce langage : « Prophétise-nous, ô Christ, quel est celui qui t'a frappé? » *Matth.*, XXVI, 68; quand on le conduisait d'un endroit à l'autre, épuisant sur lui tout le jour les inspirations d'une haine ignorante et stupide, le rire et le blasphème, à la vue de tout le peuple Juif? et quand il recevait un soufflet d'un serviteur du grand-prêtre? et quand les soldats se partageaient ses vêtements? et quand on l'attachait à la croix nu et portant sur le corps la profonde empreinte des verges? Ces bêtes féroces n'étaient pas même encore touchées; loin de là, elles n'en étaient devenues que plus furieuses, la violence et la dérision croissaient au même degré. Les uns disaient : « Va! toi qui détruis le temple de Dieu et le rebâtis en trois jours... » *Matth.*, XXVII, 40. D'autres ajoutaient : « Il a sauvé les autres, et il ne peut pas se sauver lui-même. » *Ibid.*, 42. On lui disait encore : « Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix, et nous croirons en toi. » *Ibid.*, 40. Et lorsqu'on lui présente pour le désaltérer une éponge imbibée de fiel et de vinaigre? et lorsque les larrons l'outragent aussi? et, ce qui dépasse toutes les bornes de l'insulte et de la perversité, lorsqu'on déclare, comme je l'ai dit plus haut, qu'un voleur, un homme de rapine et de sang, tout couvert de crimes, est plus digne que lui d'être par eux soustrait au supplice? et, quand le choix leur est donné par le juge, ils préfèrent Barabbas, faisant ainsi le dernier effort pour flétrir le nom du Christ et le déshonorer, en même temps que le juge le condamne lui-même à la croix. Ils s'imaginaient pouvoir démontrer par là qu'il était réellement pire qu'un voleur de profession, tellement coupable que, ni la pitié, ni la solennité du jour ne pouvaient le sauver.

Ils ne négligeaient rien pour arriver à le perdre dans l'estime publique; et c'est pour cela qu'ils sacrifiaient deux larrons à ses côtés. Mais la vérité, loin d'en être obscurcie, brillait d'une plus vive lumière. Ils l'avaient accusé d'aspirer à la tyrannie, quand ils disaient : « Quiconque se fait roi est l'ennemi de César; » *Joan.*, XIX, 12; mais ils le lavaient assez de cette accusation en ne lui laissant pas où reposer sa tête. On lui reprochait calomnieusement d'avoir blasphémé; car le grand-prêtre déchirait ses habits en disant : « Il a blasphémé; quel besoin avons-nous encore de témoins? » *Matth.*, XXVI, 65. Quelle mort fut la sienne! Pouvait-elle être plus profondément marquée par la honte et la douleur? N'était-ce pas la mort des plus grands criminels, des hommes voués à toutes les infamies et jugés même indignes de rendre sur la terre le dernier soupir? Sa sépulture ne fut-elle pas une aumône? Un homme se présente et demande son corps. Et ce n'est là ni l'un de ses proches, ni l'un de ceux qu'il avait comblés de bienfaits, ni l'un de ses disciples, aucun de ceux enfin auxquels il avait prodigué l'espérance et le salut; tous étaient en fuite, tous l'avaient abandonné. Et cette perfide supposition qu'on imagina pour renverser le mystère de la résurrection, en disant : « Ses disciples sont venus et l'ont secrètement enlevé, » *Matth.*, XXVIII, 13, combien de scandales, combien de chutes ne causa-t-elle pas? En effet, cette parole, quoique fausse, quoique achetée à prix d'argent, prévalut à cette époque; elle prévalut aux yeux d'un certain nombre, malgré les sceaux apposés, malgré l'éclatante lumière dont brillait la vérité : la foule ignorait la doctrine de la résurrection; ce qui ne doit pas étonner, vu que les disciples eux-mêmes ne la connaissaient guère : « Les disciples ne savaient pas, dit l'Evangile, qu'il devait ressusciter d'entre les morts. » *Joan.*, XX, 9. Donc, que d'hommes scandalisés en ces jours, vous le comprenez sans peine! Mais la longanimité du Seigneur tolérait ces choses et dirigeait tout par sa profonde sagesse.

5. Après cela, les disciples sont de nouveau réduits à se cacher, à prendre la fuite, à changer incessamment d'asile, toujours tremblants, toujours menacés; et plus tard encore, cinquante jours après la résurrection, lorsqu'ils commencent à se produire, à faire éclater leur pouvoir miraculeux, ils ne sont pas même exempts de crainte. Les miracles accomplis n'empêchent pas mille scandales d'avoir lieu par suite des mauvais traitements subis par les apôtres, des troubles suscités dans les Eglises, du succès trop souvent obtenu par les ennemis qui les persécutent. La merveilleuse assurance et cette noble liberté de la parole qu'ils ont puisées dans ce même pouvoir, la mort d'Etienne les fait disparaître en donnant le signal de nouvelles persécutions; ils sont dispersés, l'Eglise est encore dans le trouble et la perturbation, les disciples sont dans la frayeur, ils fuient de nouveau, ils sont de nouveau livrés à toutes les angoisses. Au milieu de tout cela, néanmoins, la religion prospère, elle fleurit en vertu des prodiges qui ont signalé son berceau. L'un des apôtres est descendu par une fenêtre et se dérobe par ce moyen à la puissance d'un tyran; d'autres sont tirés de prison et délivrés de leurs fers par un ange; d'autres encore, poursuivis par les puissants du monde, sont accueillis par des pauvres et des artisans; ils sont entourés des soins les plus empressés par des revendeuses de pourpre, par des faiseurs de tentes, par des corroyeurs, dans les parties les plus retirées des villes et sur les bords de la mer. Souvent ils craignent de se montrer dans l'intérieur des cités, ou s'ils en ont parfois le courage, personne alors n'a celui de leur accorder l'hospitalité. C'est ainsi qu'à travers les épreuves et les consolations avance l'œuvre de l'Evangile; ceux qui d'abord sont tombés, se relèvent ensuite; ceux qui se sont égarés, rentrent dans la bonne voie; les ruines servent à de plus magnifiques constructions. Voilà pourquoi, lorsque Paul demandait le calme et la paix pour le succès de la prédication évangélique, Dieu, dans sa profonde sagesse, bien loin de se rendre aux désirs du disciple et d'écouter ses instantes prières, lui répondit : « Il te suffit de ma grâce, car ma puissance éclate dans la faiblesse. » II *Corinth.*, XII, 9.

Et maintenant, si vous dégagez les événements heureux du milieu des adversités, vous pourrez

bien ne pas y trouver des prodiges et des miracles; mais à coup sûr vous y verrez des faits merveilleux, qui sont des signes manifestes de la providence et de la bonté divines. Il ne faut pas que vous recueilliez tout de ma bouche, sans aucun effort de votre part; je vous laisse donc le soin de signaler et de réunir ces divers traits de la protection céleste, en les comparant à nos revers : cette occupation si belle contribuera sans nul doute à dissiper vos ennuis, et vous y puiserez une consolation abondante. Transmettez les vœux les plus ardents à toute votre maison bénie. Jouissez vous-même pleinement de la santé du corps et de l'âme, très-vénérable et très-pieuse Olympias.

Si votre intention est de m'écrire longuement, donnez-moi l'assurance, et ne me trompez pas, que vous avez chassé toute tristesse et que vous êtes désormais en paix. Mes lettres sont un remède, et je n'ai pas d'autre but en vous les écrivant que de ranimer pleinement votre courage; s'il en est ainsi, elles deviendront plus longues et plus fréquentes. Ne me dites pas, comme vous l'avez déjà fait, que mes lettres sont pour vous une source de consolation, je ne l'ignore pas; mais dites-moi que cette consolation est telle que je la désire, qu'elle a dissipé vos chagrins et tari vos larmes, que vous êtes enfin dans le calme et la joie.

LETTRE II.

A LA MÊME. (Deuxième Lettre.)

Saint Jean supplie Olympias de secouer la tristesse qui l'oppresse.

1. Il suffirait certes de la lettre que je vous ai dernièrement adressée pour dissiper les ennuis et la douleur qui vous assiégent; mais comme cette douleur exerce sur vous un empire obstiné, j'ai cru nécessaire de vous en adresser une seconde pour que vous soyez plus abondamment consolée et que votre santé elle-même s'en trouve désormais raffermie. Courage donc, je viens encore une fois et par d'autres moyens secouer cette cendre de deuil dont vous êtes couverte; car c'est ainsi que je considère l'effet produit par vos blessures et vos souffrances. Ce sera là travailler encore à votre guérison; car la cendre, à moins qu'on ne l'écarte avec le plus grand soin, cause avec une effrayante activité des résultats désastreux : elle trouble d'abord la vue et finit par la détruire entièrement. Pour éviter un tel malheur, redoublons de zèle et tâchons d'arracher les dernières racines du mal. Mais sortez aussi de votre abattement et donnez-moi votre concours. Dans les maladies corporelles, les médecins ont beau déployer toutes les ressources de leur art; si les malades ne font rien de leur côté, les remèdes sont bientôt impuissants : c'est ce qui arrive aussi dans les maladies de l'âme. Je vous en conjure, qu'il n'en soit pas ainsi cette fois; soyez sage et prudente pour vous-même, secondez mes efforts; et de nos soins combinés résulteront les plus précieux avantages.

Je voudrais bien, me direz-vous peut-être, mais je ne puis pas; non, je ne saurais dissiper ces épais nuages dont je suis comme enveloppée, bien que je fasse tout ce qui dépend de moi pour y parvenir. — Illusion que tout cela, vaine excuse; car je connais l'élévation de vos pensées, la force et la piété de votre âme; je connais la grandeur de votre prudence, les ressources de votre philosophie; je sais enfin qu'il est en votre pouvoir de commander à cette mer furieuse de la tristesse et de ramener dans votre cœur une parfaite sérénité. C'est pour vous rendre cette œuvre plus facile que je viens vous apporter mon concours. Comment pourrez-vous aisément venir à bout de votre guérison? En réfléchissant bien sur tout ce que je vous ai dit dans ma dernière lettre où j'ai traité ce sujet avec assez d'étendue; en mettant fidèlement en pratique ce que je vous recommande dans celle-ci. Quoi donc? Lorsque vous entendrez dire que telle Eglise est tombée, que telle autre est chancelante, que telle autre encore est cruellement battue par les flots et menace de sombrer, que plusieurs ont un loup pour pasteur, un pirate pour pilote, un bourreau pour médecin, il vous est sans doute permis de vous affliger, puisqu'on ne saurait voir ces choses sans douleur; mais ne vous affligez pas outre mesure. Si, pour nos propres péchés, pour les actes dont nous aurons à rendre compte, il n'est ni nécessaire ni bon, il est même dangereux et funeste de trop s'affliger, à plus forte raison est-ce inutile et vain, fatal et même sata-

nique, de tomber dans l'abattement et le désespoir pour les péchés d'autrui.

2. Pour mieux vous persuader que les choses sont telles, j'éveillerai devant vous un ancien souvenir. Un homme de Corinthe, purifié par l'onde sacrée, régénéré dans le sacrement du baptême, admis au redoutable banquet, ayant participé, pour tout dire en un mot, à tous les mystères de notre religion sainte, puisqu'il avait rempli, suivant l'opinion la plus reçue, le ministère de la parole, oubliant cette sublime initiation, ces bienfaits mystérieux, ces fonctions ecclésiastiques, tomba dans un abominable péché. Après avoir porté sur la femme même de son père un regard criminel, il ne s'en tint pas à sa coupable pensée, mais il en vint à l'acte : ce n'était pas seulement là une fornication, c'était un adultère, quelque chose même de plus affreux que l'adultère. A la nouvelle d'une telle prévarication, le bienheureux Paul ne pouvant pas la désigner par un nom qui fût en rapport avec l'énormité du crime, a recours à d'autres expressions pour la caractériser et la flétrir; et voici comment il s'exprime : « J'entends dire que la fornication s'est pleinement introduite parmi vous, mais une fornication telle qu'elle n'a pas même de nom parmi les gentils. » I *Corinth.*, v, 1. Il ne dit pas qu'elle n'est pas commise, mais bien qu'elle n'est pas même nommée, voulant nous donner par un semblable langage une effrayante idée de la grandeur du forfait. Aussi dévoue-t-il cet homme au diable et le retranche-t-il du corps de l'Eglise; il ne permet à qui que ce soit de l'admettre à la table commune, il le déclare indigne de manger avec les fidèles, il n'a pour le coupable aucun ménagement, il lui inflige le dernier supplice, et, pour le punir, pour déchirer sa chair criminelle, le bourreau qu'il emploie, c'est Satan. Cet apôtre néanmoins, qui sépare ainsi de l'Eglise et chasse un criminel de la table commune, ordonnant à tous de prendre le deuil à cette occasion : « Et vous vous enorgueillissez, et vous ne demandez pas avec gémissement qu'il soit éloigné de vous, celui qui s'est rendu coupable d'une telle abomination ? » *Ibid.*, 2; ce Paul qui l'exclue de partout comme un pestiféré, qui ne lui permet de séjourner dans aucune maison, qui le livre à Satan et ne recule pas devant un châtiment aussi terrible, le voyant après cela pénétré de douleur, repentant de son crime, demandant solennellement pardon du scandale qu'il a donné, lui-même change à tel point qu'il donne aux Corinthiens des ordres contraires à ceux qu'il vient de leur donner. Celui qui disait naguère : Retranchez, rejetez, pleurez, livrez cet homme au diable, que dit-il maintenant? « Affermissez votre charité pour lui, de peur qu'il ne soit absorbé par une trop grande tristesse et que nous ne soyons nous-mêmes circonvenus par Satan; car nous n'ignorons pas ses pensées. » II *Corinth.*, II, 7-11.

C'est une chose satanique, vous le voyez, un piége de l'ennemi, de s'affliger outre mesure; d'un remède salutaire l'excès fait un dangereux poison. Une fois les bornes franchies, on tombe sous l'empire du démon; et c'est pour cela que l'Apôtre ajoute : « De peur que nous ne soyons circonvenus par Satan. » On pourrait interpréter ainsi ce langage : Cette brebis était tellement infectée qu'il a fallu l'éloigner du troupeau, la séparer de l'Eglise; mais elle s'est débarrassée de son mal, elle est redevenue ce qu'elle était, tant est grand le pouvoir de la pénitence. Voilà cet homme réintégré dans notre société; faisons-lui bon accueil, recevons-le à bras ouverts, donnons-lui le baiser fraternel, qu'il ne fasse plus qu'un avec nous. Si nous refusons d'agir ainsi, nous sommes désormais les dupes de Satan; il prend ce qui n'est pas à lui, ce qui nous appartenait, et cela, par notre nonchalance, à nous, et par l'excessive tristesse qui s'était emparée du coupable et qui devait finir par le perdre entièrement. C'est pour cela que l'Apôtre ajoute encore : « Nous n'ignorons pas ses pensées; » *Ibid.*, c'est-à-dire que, par les choses même utiles, quand elles ne sont pas faites avec zèle et discernement, il fait tomber l'homme dans ses piéges.

S'affliger outre mesure est une ruse du démon.

3. Puisque Paul ne permet pas qu'un homme aussi coupable se laisse consumer par la douleur, fait tous les efforts possibles, a recours à tous les moyens, emploie toutes les ressources pour arrêter cette plaie de la tristesse, persuadé

que tout excès est diabolique et qu'il faut y voir une embûche du tentateur, un de ses dangereux artifices, un résultat de ses perverses pensées; ne serait-ce pas une folie, une démence véritable de vous laisser abattre par les péchés d'autrui, par ces désordres dont les auteurs seuls auront à répondre, et de vous en préoccuper au point que votre intelligence soit plongée dans d'épaisses ténèbres, votre cœur dans le trouble et la confusion, qu'une tempête affreuse sévisse sur votre âme? Si vous me dites encore: Je veux, mais je ne puis pas; et moi aussi, je vous répondrai de nouveau : Vaines excuses, inutiles prétextes, je connais votre sagesse et votre énergie. Pour vous rendre plus faciles le combat et la victoire dans les assauts qui vous sont livrés par cette fatale tristesse, je vous présente un autre moyen; à vous de l'employer. Lorsque vous entendrez quelqu'un vous tenir un discours de nature à réveiller vos noires pensées, tirez-vous aussitôt en arrière, et réfugiez-vous dans le souvenir du jour terrible où le monde doit être jugé : représentez-vous le formidable tribunal, le Juge incorruptible, les fleuves de feu qui roulent et bouillonnent au pied de ce tribunal, les glaives prêts à frapper, l'appareil des supplices, les tortures qui n'auront pas de fin, les sombres cachots, les ténèbres extérieures, le ver rongeur, les chaînes indissolubles, le grincement de dents, le gémissement inconsolable, la vue du monde entier ou plutôt des deux créations réunies, celle d'en haut et celle d'ici-bas. « Les Vertus des cieux seront ébranlées, » dit l'Evangile, *Matth.*, XXIV, 29. Bien qu'elles n'aient rien à se reprocher et qu'elles ne doivent pas subir le jugement pour leur propre compte, elles ne peuvent pas voir le genre humain tout entier, des peuples innombrables, au moment de recevoir la suprême sentence, sans en ressentir une sorte de frayeur, tant ce sentiment aura d'empire en ce jour. Considérez ces choses, invoquez ces inéluctables accusations. Ce n'est pas que le Juge ait besoin d'accusateurs, de témoins, de preuves ou de démonstrations; il place les actions accomplies sous les regards de l'univers, aux yeux surtout des coupables. Personne alors qui nous prête son appui ou nous arrache au supplice, ni père ni fils, ni sœur ni mère, aucun de nos proches, aucun voisin, aucun ami, aucun protecteur; inutiles seront les richesses, le faste, la puissance; tout cela ne sera plus qu'un peu de poussière tombée des pieds du voyageur : seul, l'homme attend du caractère même de sa vie, la sentence qui doit l'absoudre ou le condamner. Personne alors ne devra répondre pour un autre, chacun sera jugé sur ses propres actions.

Conduite que nous devons tenir dans les malheurs publics.

Réunissant donc toutes ces considérations et vous entourant de ces salutaires frayeurs, pour les opposer à cette tristesse qui sert d'instrument au démon et cause la ruine de l'âme, engagez la lutte avec fermeté : il vous suffira de vous montrer dans cet appareil pour que le sombre tissu disparaisse plus promptement qu'une toile d'araignée. Une telle tristesse n'est pas seulement vaine et superflue, elle est encore étrangement nuisible et funeste; tandis que la crainte du jugement est nécessaire à notre salut, féconde en toute sorte de biens et produit les plus grands avantages. Mais voilà qu'emporté par l'impétuosité même du discours, je vous adresse des conseils qui ne conviennent nullement à votre caractère. C'est à moi et à ceux qui comme moi succombent sous la multitude de leurs péchés, qu'il faudrait tenir ce langage, puisqu'il a pour effet de raffermir en effrayant; mais vous qui brillez de l'éclat de tant de bonnes œuvres et dont l'âme s'élève jusqu'aux cieux, il ne saurait vous causer la plus légère impression. Je dois dès lors changer de ton en vous parlant et toucher une autre corde; car la crainte dont je parlais ne saurait vous atteindre, si ce n'est tout au plus comme elle atteint les anges. Tournons-nous par conséquent d'un autre côté, mais consentez vous-même à suivre notre parole : pensez à la récompense promise à vos vertus, représentez-vous les palmes brillantes et les splendides couronnes, les chœurs des vierges, les demeures sacrées, la chambre nuptiale des cieux, le trône qui s'élève parmi les esprits angéliques, la douce société de l'Epoux, les merveilleuses illuminations, tous ces biens qui triomphent de la parole et de la pensée.

4. N'allez pas blâmer mes expressions, si j'ose

vous ranger dans le chœur immortel des vierges consacrées au Seigneur, vous dont la vie s'écoule dans le veuvage. Vous m'avez entendu bien souvent, soit en public, soit en particulier, lorsque je définissais la virginité, soutenir que rien n'empêche qu'on n'admette au nombre et à la dignité des vierges, ou même qu'on ne place bien au-dessus celle qui dans tout le reste a fait preuve d'une sublime philosophie. C'est pour cela que Paul, traçant le portrait d'une vierge, donne ce nom à la femme qui s'occupe des choses de Dieu plutôt qu'à celle qui ne s'est pas engagée dans les liens du mariage. Le divin Maître lui-même déclare l'aumône supérieure à la virginité, l'aumône dont vous tenez le sceptre, dont vous avez depuis longtemps ceint la couronne. Il retranche la moitié du chœur des vierges, parce que celles qui le composaient ne s'étaient pas présentées avec cette vertu, disons mieux, parce qu'elles ne la possédaient pas avec assez d'abondance : elles avaient de l'huile, mais non assez. Dans un autre passage, il accueille avec beaucoup d'honneur ceux qui se présentent avec les ornements de la miséricorde, bien qu'ils n'aient pas ceux de la virginité; il les appelle les bénis de son Père, les place auprès de lui, les fait héritiers de son royaume, les louant à la face de l'univers; il n'hésite même pas, en présence des anges et de la création tout entière, à proclamer qu'il leur doit la nourriture et l'hospitalité. Vous entendez, vous aussi, cette heureuse parole, vous possédez pleinement cette magnifique récompense. Or, puisque l'aumône seule donne droit à une telle rémunération, à de si belles couronnes, à tant d'éclat et de gloire, si je vous rappelais quelques-unes de vos autres vertus, seriez-vous bien digne de pardon de vous affliger ainsi, alors que vous devriez vous livrer à de saints transports et vous couronner de fleurs? Etes-vous excusable de devenir votre propre bourreau, parce qu'un tel s'abandonne à la démence, ou que tel autre court à sa perte, et de livrer ainsi votre âme, si pure et si sainte, aux assauts du démon, dont vous avez jusqu'à ce jour fait constamment le supplice?

Comment parler d'une patience que rien n'a pu lasser, qui s'est multipliée avec les épreuves? Suffirait-il d'un discours entier, d'une longue histoire même, pour rapporter les malheurs que vous avez soufferts depuis votre enfance, les peines que vous ont causées les proches et les étrangers, les amis et les ennemis, ceux qui vous étaient unis par les liens du sang et ceux qui n'avaient avec vous aucun rapport de ce genre, les grands et les petits, les magistrats et les simples particuliers, ceux enfin qui comptent dans les rangs du clergé? Chacune de ces choses, à vouloir en retracer tous les détails, fournirait le sujet d'une histoire entière. Et si l'on voulait considérer un autre exercice de cette même vertu, les afflictions que vous devez, non aux autres, mais à vous-même, ne serait-il pas facile de prouver que vous avez montré plus de force que la pierre, le fer et le diamant? Cette chair si tendre et si délicate, nourrie de plus avec toutes les précautions du luxe, vous l'avez soumise à de telles souffrances et réduite à un tel état qu'elle ne diffère pas désormais d'une chair morte; vous avez à ce point excité contre elle l'essaim des maladies qu'elle défie maintenant, et l'art des médecins, et la force des remèdes, et tous les soins qu'on pourrait lui prodiguer, condamnée qu'elle est à des douleurs continuelles.

Vertus d'Olympias.

5. A quelles longueurs ne serait pas entraîné celui qui voudrait retracer la frugalité de vos repas et l'austérité de vos veilles? Mais que dis-je, sobriété, austérité? Ces mots ne vous sont plus applicables; il faut chercher de meilleures expressions pour rendre vos vertus. Nous appelons tempérant et sobre celui qui, tourmenté par quelque passion, parvient à la vaincre : pour vous, il n'est plus rien dont vous ayez à triompher; vous avez attaqué votre chair avec tant de vigueur dès le principe, que vous en avez détruit toutes les mauvaises inclinations; vous n'avez pas mis seulement un frein au cheval, mais des entraves, vous l'avez jeté à terre et rendu complétement immobile. Après cela, votre vertu n'est plus de la modération, c'est de l'insensibilité. Les délices n'excitent plus en vous aucun désir, et vous n'avez point de peine à les dominer. La concupiscence est éteinte et dans l'impossibilité de se rallumer; vous ne permettez à votre corps que la nourriture et la boisson strictement nécessaires

pour ne pas mourir et s'exposer au châtiment. Je n'appelle donc cela ni sobriété ni jeûne, c'est quelque chose de bien supérieur. J'en dis de même de vos veilles sacrées : avec le désir de la nourriture a disparu celui du sommeil; ce qui devait être, celle-là servant d'aliment à celui-ci. Vous avez d'ailleurs dompté le sommeil par un autre moyen, en faisant dès le commencement violence à la nature, en passant les nuits entières sans fermer les yeux; et cela vous paraît désormais naturel par suite d'une longue habitude. Il est naturel aux autres de dormir, à vous de veiller. Ces choses étonnent et frappent de stupeur, à les considérer en elles-mêmes; mais si l'on tient compte du temps où vous les pratiquiez déjà, dès l'âge le plus tendre, et de l'absence de tout maître qui eût pu vous les enseigner, et de la foule de ceux qui pouvaient vous perdre, et du milieu dans lequel vous étiez née et d'où vous êtes sortie pour passer au service de la vérité; si l'on ajoute à cela la faiblesse de votre sexe et la mollesse de votre éducation, le luxe dont vous entourait le rang de vos aïeux, quel océan de merveilles ne s'offrirait pas à celui qui voudrait tout retracer? Je ne ferai donc pas même mention des autres vertus qui parent votre âme sainte, telles que l'humilité et la charité. Tandis que j'en éveille, en effet, le souvenir et que j'en prononce le nom, mille autres sources non moins abondantes appellent mon attention, et je devrais parler de celles-là comme de la première, pour en signaler les divers aspects, ou du moins les points principaux; mais ce serait là s'engager dans un discours sans bornes. A m'en tenir même au sujet que je me suis d'abord proposé, il faut que je veille encore à ne pas me laisser entraîner par sa vaste étendue. Autrement, si je n'avais pas en ce moment pour but d'extirper cette tristesse qui vous possède, volontiers je me livrerais au courant même de ce discours et j'essaierais de parcourir cette mer immense, ou plutôt cette vaste réunion de plusieurs mers : je creuserais de nouveau les innombrables sillons tracés par vos vertus, dont chacune m'ouvrirait un nouvel horizon, et la patience, et l'humilité, et cette bienfaisance qui s'étend jusqu'aux derniers confins du monde, et cette charité dont les feux l'emportent sur ceux des plus ardentes fournaises, et cette prudence qui brille d'un si vif éclat et semble dépasser les forces de la nature. Entreprendre d'énumérer tous les biens qui en ont résulté, ce serait vouloir compter les flots de la mer.

6. Je recule donc devant cette incommensurable étendue; je me bornerai simplement à montrer le lion par sa griffe. Je veux dire quelques mots sur la simplicité de vos vêtements, sur le mépris que vous faites de toute parure. A la vérité, cette vertu semble la dernière de toutes; mais, quand on l'examine avec attention, on demeure persuadé qu'elle exige autant d'élévation que de sagesse dans l'âme, un souverain mépris pour les choses de la terre, un généreux élan vers le ciel. Aussi cette modestie dans les vêtements est-elle recommandée, non-seulement dans le Nouveau Testament, mais encore dans l'Ancien, où Dieu néanmoins conduisait les hommes à travers des ombres et des figures, par des lois qui réglaient la société extérieure; il ne s'agissait pas encore là des biens célestes, des choses futures; rien de semblable à cette philosophie qui règne maintenant; les Juifs n'avaient encore que des lois rudimentaires et qui semblaient se borner au corps. Voici comment Dieu proscrit la recherche dans les habits par la bouche de son prophète : « Voix du Seigneur contre les airs dominateurs des filles de Sion : Parce que leurs filles se sont élevées avec orgueil, qu'elles ont marché la tête haute, avec des regards pleins d'affectation, en faisant mouvoir les plis de leur robe, en cadençant leurs pas, le Seigneur rabaissera les filles de Sion, il les dépouillera de leurs ornements, il enlèvera tout ce luxe dont elles se repaissaient... La poussière remplacera tes parfums, une corde te sera donnée au lieu de ceinture, la superbe parure de ta tête tombera et tu seras chauve à cause de tes œuvres, tu seras revêtue d'un sac au lieu de porter une tunique rehaussée de pourpre. » *Isa.*, III, 16, 18, 24. Tels seront désormais tes ornements. Quelle profonde indignation! quels châtiments terribles! quelle affreuse captivité! De là vous pouvez déduire la grandeur du péché; car Dieu, si plein de bonté pour l'homme, n'aurait pas infligé des peines aussi fortes, si le

péché qu'il s'agissait de punir n'avait été plus fort encore. Or, la grandeur de ce péché vous donne incontestablement la mesure de la vertu contraire. Voilà pourquoi, parlant aux femmes qui vivent dans le monde, Paul ne se contente pas de leur interdire des ornements d'argent, mais ne leur permet même pas les étoffes précieuses. Il savait, il savait à n'en pas douter que le luxe est une cruelle maladie de l'âme, une maladie bien difficile à guérir, signe trop certain d'une intelligence dépravée et d'une complète absence de sagesse. L'exemple des femmes qui mènent la vie commune, qui sont engagées dans les liens du mariage et dont aucune n'écoute aisément de semblables conseils, n'est pas seule à le montrer; on le voit aussi chez celles qui cultivent une plus haute philosophie et qui ont pris rang dans le chœur sacré des vierges. Beaucoup d'entre elles, en effet, après avoir repoussé le joug de la nature, alors qu'elles parcourent sans aucune souillure la carrière de la virginité, imitant en cela la vie même des anges et donnant dans un corps mortel les prémices de la résurrection, puisque dans le siècle futur, selon la parole du Christ, il n'y aura plus de mariage; quand elles soutiennent un noble combat avec ces esprits purs, avec ces puissances incorruptibles, malgré les entraves de la chair; quand elles réalisent des œuvres que beaucoup ne peuvent pas même entendre, traitant la passion comme un chien enragé et toujours prêt à les mordre; quand on les voit commander aux flots en fureur, naviguer en paix au milieu d'une mer orageuse; quand, plongées dans la fournaise de la concupiscence, elles sont néanmoins à l'abri du feu et foulent aux pieds comme de la boue les charbons enflammés, voilà qu'elles se laissent honteusement prendre dans ces misérables filets: capables d'accomplir les plus grandes choses, elles succombent à ce pitoyable travers.

7. C'est une si grande chose que la virginité, elle exige tant de labeurs et de peines, que le Christ venant du ciel pour transformer les hommes en anges, pour implanter ici-bas la vie qu'on mène là-haut, n'a pas osé nous imposer cette vertu, en faire l'objet d'un précepte. Il nous a commandé de mourir; et que peut-on concevoir de plus terrible? Il nous a commandé de porter incessamment la croix, de faire du bien à nos ennemis, mais non d'embrasser la virginité; il l'a laissée à la libre disposition de ses auditeurs, quand il a prononcé cette parole: « Qui peut comprendre, comprenne. » *Matth.*, XIX, 12. Difficile à porter est un tel fardeau, redoutables sont les fatigues de cette lutte, abondantes les sueurs dont la lice doit être arrosée, bordé de précipices est le sentier qui conduit à ce haut faîte. Nous en voyons une preuve dans les saints de l'Ancien Testament, célèbres d'ailleurs par tant d'autres vertus. Moïse, cet homme si grand, ce chef des prophètes, cet ami de Dieu, dépositaire d'une si grande puissance, qu'il arrachait six cent mille hommes au châtiment prononcé par Dieu lui-même, ce thaumaturge qui commandait à la mer et l'ouvrait de part en part, qui convertissait en sang les ondes du Nil, qui lançait contre Pharaon une armée de grenouilles et de sauterelles, qui changeait à son gré l'ordre de la création, qui pratiquait tant de vertus en opérant tant de merveilles, brillant d'un égal éclat sous ce double rapport, Moïse ne soutient pas la vue même d'un semblable combat; il a recours au mariage, il demande à cette union sa propre sécurité, n'osant pas affronter cette autre mer et craignant d'y faire naufrage. Et le patriarche, sacrificateur de son propre fils, il put bien refouler dans son cœur le plus tyrannique sentiment de la nature, dévouer à la mort cet enfant de son amour, un enfant tel qu'Isaac, encore dans la fleur de l'âge, dans la vigueur de la jeunesse, ce fils unique et d'autant plus chéri qu'on l'avait eu contre toute espérance et qu'il était par ses vertus la gloire et le soutien d'un vieux père; il put le conduire sur la montagne où l'immolation devait avoir lieu, construire l'autel, disposer le bois, y placer la victime, saisir le glaive, frapper même la gorge de l'enfant. Non, il ne recula ni devant le coup, ni devant le sang, cet homme aussi ferme, plus ferme même que le diamant, puisque le diamant ne l'est que par sa nature; tandis qu'Abraham le devint par le libre choix et l'acte sublime de sa propre volonté; c'est ainsi qu'il présente dans sa conduite une image de ce qu'il y a de plus

Exemple tiré de Moïse



fort dans la création, un trait de l'impassibilité même des anges. Et cependant, ce vaillant et glorieux athlète, ce triomphateur de la nature, n'osa pas s'engager dans les combats de la virginité; il ne voulut pas mettre les pieds dans cette lice et se réfugia dans le calme du mariage.

Autre exemple tiré du saint homme Job.

8. Voulez-vous qu'à ces exemples nous joignions celui de Job, de cet homme si vrai, si juste et si pieux, qui se tint constamment éloigné de toute chose mauvaise? Job couvrit donc le diable de confusion, et cela, en recevant tous les coups et sans en rendre aucun, en vidant le carquois de son ennemi, en devenant le but de toutes ses flèches; il subit tous les genres de tentation, et chacun dans un degré de violence inouïe. En effet, les plus grands malheurs de la vie, dans l'opinion des hommes et dans la réalité des choses, les voici : la pauvreté, la maladie, la perte des enfants, les attaques des ennemis, l'ingratitude des amis, la faim, les infirmités continuelles de la chair, les outrages, les calomnies, les soupçons injurieux; et tout cela tombait sur un seul corps, était dirigé contre une seule âme, et, ce qu'il y a de plus affreux, sans que la victime y fût préparée. Je m'explique : un homme né de parents pauvres, élevé dans une pauvre maison, porte plus aisément le fardeau de la pauvreté, parce qu'elle n'a rien pour lui de nouveau ni d'imprévu : mais celui dont la vie s'est écoulée dans l'abondance et les richesses, s'il tombe tout à coup dans le malheur, est loin de supporter ce changement de fortune avec la même facilité; la douleur dans ce cas s'augmente de la surprise. Encore une supposition : un homme obscur et de basse extraction, qui a vécu toujours méprisé, ne s'émeut guère des insultes; mais celui qui jouissait d'une grande considération, que tout le monde entourait, dont les louanges étaient dans toutes les bouches, qui marchait revêtu d'éclat et salué par tous les hommages, quand il éprouve ensuite les répulsions et les dédains, ne souffre pas moins que le riche devenu pauvre. Pareillement, un père qui perd ses enfants, alors même qu'il les perdrait tous, pourvu que ce ne soit pas d'un seul coup, trouve un adoucissement à sa douleur dans la trève que lui laissent ses pertes successives; un chagrin est déjà calmé quand il en ressent un autre, et le malheur est ainsi moins accablant; une blessure n'est pas faite alors sur une blessure encore saignante, et la seconde est moins douloureuse parce que la première est cicatrisée. Mais voici un père qui voit disparaître à la fois le chœur entier de ses enfants, et par le genre de mort le plus épouvantable.

En effet, cette mort était violente et prématurée; la circonstance même et le lieu la rendaient encore plus terrible, puisqu'elle survenait à l'heure du repas, dans une maison ouverte à des hôtes, et que de cette maison elle en fit un commun tombeau. Que pourrait-on dire après cela de l'étrange faim endurée par cet homme? Quelle parole serait capable de l'exprimer? Etait-elle volontaire ou involontaire? Pour moi, je ne trouve pas de nom à donner à de telles calamités. Job s'abstenait de la table dressée pour lui, il ne touchait pas aux mets qui lui étaient présentés. L'odeur insupportable exhalée par les plaies qui couvraient son corps, lui ôtait tout désir de prendre sa nourriture et lui faisait des aliments un objet de dégoût. C'est ce qu'il dit lui-même : « Je ne vois qu'une infection dans ma nourriture. » *Job*, VI, 7. Si la violence de la faim le forçait à s'en approcher, l'excès de la puanteur l'en éloignait, triomphant du plus impérieux besoin de la nature. C'est pour cela que je ne sais comment nommer une telle faim. Volontaire? Mais il désirait bien manger de ce qui lui était offert. Involontaire? Mais les aliments étaient là et personne ne les lui interdisait. Comment exposer ses autres sujets de souffrance, les vers qui pullulaient, le pus qui coulait sans cesse, les injustes reproches de ses amis et les mépris de ses domestiques? « Mes serviteurs eux-mêmes ne m'ont pas épargné, dit-il, ils sont allés jusqu'à me cracher au visage. » *Job*, XXX, 10. Quels étaient ceux qui l'outrageaient de la sorte et le foulaient aux pieds? « Ceux que je n'aurais pas daigné mettre avec les chiens de mes troupeaux, ce sont ceux-là qui m'accablent aujourd'hui; je suis devenu le jouet des derniers des hommes. » *Ibid.*, 1. Tout cela ne vous semble-t-il pas affreux? Nul ne pourrait dire le contraire. Vous dirai-je cependant quel était son mal capital, ce

qui mettait le comble à son infortune, ce qui le tourmentait par-dessus tout? C'était la tempête intérieure de ses propres pensées. Voilà ce qui le suffoquait le plus. Sa conscience pure soulevait tous ces flots, obscurcissait l'intelligence et troublait la raison du pilote.

Ceux qui savent avoir commis de nombreux péchés, savent aussi, quand le malheur les frappe, d'où vient le coup dont ils sont atteints; le souvenir de leurs désordres leur explique parfaitement la tourmente actuelle. D'un autre côté, ceux à qui la conscience ne fait aucun reproche et qui brillent de l'éclat de leurs bonnes œuvres, s'ils connaissent la doctrine de la résurrection, trouvent une compensation au malheur dans les récompenses futures, et voient dans les luttes d'ici-bas le moyen pour eux d'obtenir mille couronnes. Mais Job, et parce qu'il était juste, et parce qu'il n'avait pas une garantie certaine de la résurrection, était principalement tourmenté par ce qu'il y avait pour lui d'inexplicable dans ses souffrances; il sentait les morsures de ses pensées d'une manière beaucoup plus vive que celles des vers et des plaies. Une chose vous montrera la vérité de cette observation: lorsque Dieu, dans son amour, eut daigné faire connaître à ce juste la cause de ses combats et le but vers lequel il les dirigeait, la gloire même de son serviteur, celui-ci respira; on eût dit alors qu'il n'avait rien souffert de pénible; et cela ressort évidemment de ses propres paroles. Du reste, avant même que son esprit fût éclairé là-dessus, il supportait la douleur avec un noble courage, et, quand il était dépouillé de tout, il fit entendre cette admirable sentence: « Le Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a ravi; il a été fait selon la volonté du Seigneur, que le nom du Seigneur soit béni dans tous les siècles. » *Job*, I, 21.

9. Mais je m'aperçois qu'entraîné par mon amour pour cet homme, je me suis éloigné de mon sujet: je me hâterai d'y revenir après avoir ajouté quelques mots à ce que je viens de dire. Cet homme donc, si généreux et si grand, dont la mâle énergie avait si souvent triomphé des exigences de la nature, n'osa pas descendre, lui non plus, dans l'arène de la virginité; il eut une femme, il fut père de nombreux enfants. Voilà quelle est la difficulté de cette vertu, à quel point les combats en sont ardus et sublimes, de quelles sueurs elle est le prix, quelle fermeté d'âme elle exige. Eh bien, beaucoup de femmes, après avoir vaillamment abordé de tels combats, n'ont pas su résister à cette faiblesse de la parure et d'une excessive élégance dans les habits; elles sont même quelquefois plus subjuguées que les femmes qui vivent dans le monde. Ne me dites pas qu'elles ne portent pas des ornements d'or, des tissus d'or et de soie, des bijoux parsemés de pierres précieuses. Ce qu'il y a de beaucoup plus grave, ce qui manifeste surtout la grandeur et la tyrannie de leur passion, c'est qu'elles mettent tous leurs soins et tous leurs efforts à surpasser avec leurs étoffes grossières et leurs vêtements si simples, l'élégance des femmes revêtues d'or et de soie, de telle sorte qu'elles sont ainsi plus agréables que ces dernières: occupation bien innocente, comme elles se plaisent à l'affirmer; faiblesse pernicieuse et fatale, à bien considérer la réalité, pente qui conduit aux plus profonds abîmes. Aurais-je donc cent voix, je ne saurais assez le proclamer pour votre gloire, un travers si difficile à surmonter par les vierges elles-mêmes, vous en avez triomphé avec autant de promptitude que de facilité, vous qui vivez dans le veuvage: les actes sont là pour attester cette vérité.

Simplicité d'Olympias.

Ce que j'admire, ce n'est pas seulement cette étonnante simplicité qu'on ne retrouverait même pas chez les pauvres qui demandent l'aumône, c'est encore et surtout qu'il n'y ait rien qui sente l'affectation ou le parti pris, l'effort ou le sacrifice dans cette même simplicité de vêtements, de chaussures et de tenue. Voilà les traits extérieurs d'une vertu sincère, voilà ce qui peint au dehors la profonde philosophie de l'âme. « Le vêtement de l'homme, est-il écrit, le rire qui montre les dents, le mouvement même des pieds, nous disent ce qu'il faut penser de lui. » *Eccli.*, XIX, 27. Si les pensées du siècle touchant les pompes qu'il déploie n'avaient été par vous si profondément dédaignées, le dédain n'aurait pas fait une telle explosion dans votre conduite, vous n'auriez pas remporté sur ce genre de vice



une victoire aussi énergique et aussi décisive. Que personne ne m'accuse d'exagération quand j'appelle l'amour de la parure un très-grave péché. S'il a été si sévèrement puni chez l'ancien peuple, si les Hébreux ont eu tant à souffrir du luxe de leurs femmes, comment serait-il digne de quelque pardon lorsqu'il s'étale avec encore plus d'excès et d'audace au milieu de ceux dont la conversation doit être dans les cieux, qui devraient rivaliser avec les anges, qui vivent enfin sous le règne de la grâce? Quand vous voyez une vierge dont les vêtements respirent la mollesse et dont la tunique est lâche et traînante, chose que le prophète interdit, une vierge qui par sa démarche, le son de sa voix, le mouvement de ses yeux, comme par ses ajustements, présente un poison délétère en appelant les regards, en provoquant les passions, et qui creuse de la sorte des abîmes sous les pieds des passants et ne cesse de leur tendre des piéges, pouvez-vous bien après cela lui donner le nom de vierge, et ne serez-vous pas plutôt tentée de la ranger au nombre des courtisanes? Celles-ci ne sont pas même aussi dangereuses que celles-là, qui vont déployer partout les ailes de la volupté. Voilà pourquoi nous vous félicitons, voilà pourquoi nous vous admirons; sous ce rapport aussi vous avez donné l'exemple d'une mortification parfaite en recherchant la force au lieu de l'élégance, en rejetant les ornements pour prendre les armes.

10. Mais comme j'ai résolu de montrer le lion par la griffe, et encore sans insister, puisque je suis loin d'avoir étudié jusqu'au bout la vertu dont je parle, et que je n'entends pas, ainsi que je l'ai déjà déclaré, m'engager dans la mer sans bornes de vos autres vertus; comme j'ai d'ailleurs ici pour but, non de faire l'éloge de votre âme sainte, mais de vous offrir une consolation et un remède, arrêtons-nous et revenons à ce que nous disions au commencement. Et que disions-nous? Cessez de porter vos réflexions sur les péchés de celui-ci et la fourberie de celui-là, pour penser continuellement aux nobles palmes du courage, de la patience, de la sobriété, de la prière, des veilles sacrées, de la continence, de l'aumône, de l'hospitalité, de tant d'épreuves si rudes et si diverses. Rappelez-vous que, dès votre plus bas âge et jusqu'à ce jour, vous avez constamment secouru le Christ dans toutes ses souffrances, lui donnant à manger dans la faim, à boire dans la soif, le couvrant quand il était nu, l'accueillant quand il était étranger, veillant sur lui quand il était malade, allant le visiter quand il était prisonnier. Jetez un coup d'œil sur l'immense étendue de votre charité; vous avez ouvert un libre cours à ses flots, et ils se sont précipités jusqu'aux extrémités du monde. Ce n'est pas votre maison seule qui demeurait sans cesse ouverte à tout venant; de toute part sur la mer comme sur la terre, votre amour pour l'hospitalité faisait ressentir ses heureux effets. Réunissez toutes ces choses dans votre esprit, et livrez-vous à la joie, ranimez votre courage, à la vue des couronnes et des récompenses que tout cela vous promet.

Si vous désirez voir ces hommes pervers et sanguinaires, coupables même de plus de crimes que nous n'en connaissons, subir les châtiments qu'ils ont mérités, c'est encore alors que vous le verrez. Lazare vit bien le riche au milieu des flammes. C'est le spectacle que vous aurez, vous aussi. Si celui qui ne méprisa qu'un homme a été si sévèrement puni; s'il est encore vrai qu'il vaudrait mieux être jeté dans la mer avec une meule de moulin suspendue au cou, que de scandaliser un petit enfant, ceux qui ont été pour le monde entier un sujet de scandale, qui ont bouleversé tant d'Eglises et répandu partout le désordre et la confusion, qui se sont montrés plus barbares et plus inhumains que les malfaiteurs publics et les barbares eux-mêmes, qui se sont livrés à de telles fureurs sous l'inspiration du diable leur chef et des démons leurs complices, ceux enfin qui d'une doctrine où respirent la grandeur et la sainteté, digne en un mot de son Auteur, ont fait un objet de dérision pour les Juifs et les gentils, comment pourraient-ils échapper à la céleste vengeance, après avoir perdu un si grand nombre d'âmes, causé tant de naufrages dans l'univers, excité partout un si terrible incendie, déchiré le corps du Christ et dispersé les membres de ce corps sacré? N'est-il pas écrit: « Vous êtes le corps du Christ et les mem-

bres de ses membres. » I *Corinth.*, XII, 27. Mais pourquoi m'efforcer de peindre leur frénésie, qui ne saurait être retracée par aucune parole? Quel châtiment n'auront pas à subir, je vous le demande, ces hommes de corruption et de sang? Ceux qui n'ont pas alimenté le Christ quand il avait faim, seront condamnés avec le diable au feu qui ne s'éteindra pas : comprenez dès lors à quel supplice sont réservés, ceux qui ont privé de nourriture des chœurs entiers de moines et de vierges, qui les ont réduits à la nudité, qui, non contents de ne pas les recueillir en les voyant sans asile, les ont encore brutalement repoussés; bien loin de les visiter dans la maladie, n'ont fait qu'aggraver leurs souffrances; bien loin d'aller les consoler dans la prison, ont employé tous les moyens pour y plonger ceux qui n'avaient pas encore été chargés de fers. Oui, vous les verrez alors torturés et dévorés par les flammes, portant des fers à leur tour, grinçant des dents, poussant des plaintes inutiles et des gémissements superflus, se repentant trop tard et sans espoir de pardon, toujours comme le mauvais riche. Eux, au contraire, vous verront dans le séjour de la félicité, le front ceint d'une couronne, partageant les saints transports des anges et régnant avec le Christ; ils ne cesseront alors de crier et de se lamenter, regrettant amèrement les injures qu'ils vous auront faites, vous adressant leurs suppliques, vous rappelant votre compassion et votre générosité, mais sans qu'il puisse en résulter pour eux aucun avantage.

11. Méditez sur tout cela, redites-le constamment à votre âme, et vous réussirez à vous dépouiller de ce voile de deuil. Mais il est une autre chose qui vous attriste beaucoup, si je ne me trompe; courage donc, et tâchons de porter remède aussi à cette sombre pensée, soit par ce que nous avons dit, soit par ce que nous avons à dire. Votre douleur n'a pas seulement pour cause les malheurs publics, elle tient encore à notre séparation, bien que je ne sois qu'un vrai néant; je vous entends gémir sans cesse et répéter à tous : Sa parole ne retentit plus à nos oreilles, nous n'avons plus le bonheur de recueillir ses enseignements; nous sommes condamnés à mourir de faim; nous souffrons maintenant ce dont le Seigneur menaçait autrefois les Hébreux, non la privation du pain et de l'eau, mais la faim de la céleste doctrine. — Que dois-je répondre? Avant tout je vous dirai qu'en mon absence il vous est permis de converser avec mes livres; ce qui ne m'empêchera pas de mettre tous mes soins, si je puis trouver un messager, à vous envoyer de longues et fréquentes lettres. Et ce désir que vous avez de recevoir en outre mes leçons de vive voix, peut-être sera-t-il un jour accompli et Dieu permettra-t-il que vous me revoyiez. Pourquoi peut-être? Gardez-vous d'en douter. Je vous rappellerai plus tard que je ne vous ai pas dit cela sans raison, pour vous calmer par de vaines paroles.

Oui, vous entendrez de vive voix ce que je vous écris maintenant. Si le retard vous est pénible, songez qu'il ne vous sera nullement infructueux, qu'il vous procurera même une grande récompense, pourvu qu'il ne vous arrache aucun murmure et que vous en rendiez gloire à Dieu, comme du reste vous le faites. C'est un rude combat, il faut l'avouer, un combat qui demande un cœur généreux, une intelligence éclairée par la vraie philosophie, que d'avoir à supporter l'éloignement d'une âme qui vous est chère. Qui parle ainsi? Celui qui sait aimer d'une manière sincère, qui connaît la puissance de la charité, comprend ce que je dis. Mais pour ne pas nous égarer à la recherche de l'ami véritable, de ce rare trésor, courons droit à l'heureux Paul; c'est lui qui nous dira la grandeur de ce combat et la grandeur d'âme nécessaire pour le soutenir. Paul avait comme dépouillé la chair et déposé la grossière enveloppe du corps; c'était en quelque sorte une âme pure qui parcourait l'univers; il semblait s'être affranchi de toute passion, imitant l'impassibilité des puissances incorporelles, vivant sur la terre comme s'il eût été déjà dans le ciel, se tenant constamment avec les chérubins et jouissant avec eux de la céleste mélodie : tous les autres maux, il les supportait aisément et comme dans un corps étranger, les prisons et les chaînes, les expulsions et les coups, les menaces et les supplices, la lapidation et la submersion, tous les genres de tourments; mais qu'il soit séparé d'une âme qui lui est chère, il en

ressent un tel trouble et une telle douleur, qu'il s'éloigne aussitôt de la ville où n'est pas l'ami qu'il espérait y trouver. C'est ce que pourrait attester la ville de Troade, que l'Apôtre abandonne parce qu'elle n'a pas ce seul homme à lui présenter. « Etant venu, dit-il, à Troade dans l'intérêt de l'Evangile du Christ, quoique le Seigneur m'eût ouvert les portes de cette ville, je n'ai pas eu l'esprit en repos parce que je n'avais pas trouvé là mon frère Tite; prenant donc congé d'eux, je suis parti pour la Macédoine. » II *Corinth.*, II, 12-13. — Qu'est-ce donc, ô Paul? Pris dans les ceps, chargé de chaînes, portant sur le corps les traces des coups reçus, couvert de sang, vous prêchez, vous baptisez, vous offrez le divin sacrifice, vous ne négligez rien pour sauver un homme seul; et lorsque vous arrivez à Troade, lorsque vous voyez le champ convenablement disposé, prêt à recevoir la bonne semence, que tout vous promet une aire pleine et seconde admirablement vos travaux, vous repoussez un gain que vous aviez déjà dans la main? C'est pour cela cependant que vous étiez venu dans cette ville. « Etant venu à Troade dans le but de prêcher l'Evangile, » personne ne vous faisait opposition : « La porte m'avait été ouverte; » et vous partez aussitôt? — Oui certes, me répondil; car je suis subjugué par le chagrin; l'absence de Tite a jeté le trouble dans mon esprit et l'abattement dans mon cœur, au point que je suis forcé d'agir de la sorte. Que le chagrin ait été la cause de ce départ, nous n'avons pas à le conjecturer; nous le savons d'une manière sûre et par le témoignage même de l'Apôtre : « Je n'ai pas eu l'esprit en repos pour n'avoir pas trouvé Tite; prenant donc congé d'eux, je suis parti. »

C'est un combat, une épreuve terrible de supporter l'absence d'un ami.

12. Vous le voyez, ce n'est pas sans un rude combat qu'on supporte avec calme l'absence d'un ami; c'est une amère et terrible épreuve, qui demande une âme pleine de noblesse et d'énergie. Ce combat, vous le subissez maintenant. Souvenez-vous que plus il est rude, plus belle est la couronne et plus riche le prix. C'est là ce qui doit vous adoucir la peine du retard, et avec cela la pensée que nous vous verrons bien certainement en possession de la récompense qui doit en résulter, portant la couronne, acclamée. Il ne suffit pas toujours aux amis d'être unis par les âmes, ils ne se contentent pas de cela pour leur consolation; ils réclament aussi la présence corporelle, et, s'ils en sont privés, c'est une grande partie de leur bonheur qui disparaît. Revenons auprès du noble nourrisson de la charité, et nous trouverons qu'il en est ainsi. Ecrivant aux Macédoniens, il s'exprime en ces termes : « Pour nous, mes frères, privé de vous pour un peu de temps, de corps et non de cœur, nous avons désiré avec d'autant plus d'ardeur revoir votre visage. Et moi, Paul, je l'ai voulu plus d'une fois, mais Satan m'en a empêché... C'est pourquoi, ne pouvant supporter plus longtemps cette absence, nous avons jugé bon de nous arrêter seul à Athènes et nous vous avons envoyé Timothée. » I *Thessal.*, II, 17-18; III, 1-2. Quelle force dans chaque mot! Comme elle y brille d'une vive lumière la flamme de la charité qui brûlait dans cette âme! Le premier de ces mots ne rend pas précisément l'idée de séparation, d'éloignement, de violence ou d'abandon, mais bien celle d'un père privé de ses enfants. L'Apôtre a cherché l'expression qui répondait le mieux à la douleur de son âme. Comme il était un père pour tous, il nous représente ses disciples comme des enfants qui deviennent orphelins avant le temps; et c'est la douleur de son âme qui se trouve ainsi manifestée.

Rien de plus triste, en effet, que d'être privé d'un père avant l'âge, quand on est hors d'état de se protéger soi-même, quand, au lieu d'avoir des protecteurs sincères, on voit surgir autour de soi des violences ou des embûches; les orphelins sont alors comme des agneaux au milieu de loups qui les attaquent de tout côté et les déchirent. Il n'est personne dont la parole pourrait égaler la grandeur de cette infortune. Paul lui-même est incertain, il cherche une expression pour rendre un tel abandon, une telle calamité; il n'en trouve pas de plus forte que celle-là, de plus conforme à ce qu'il éprouve lui-même loin de ceux qu'il aime; il la corrobore par ce qu'il ajoute. Il est privé de ses enfants, non pour un temps considérable, mais pour l'espace d'une heure, dit-il; ils sont éloignés, non de cœur,

mais simplement de corps, et cependant il n'a pas même le courage de supporter cette privation. Il semblerait que c'est une assez grande consolation pour nous, semble-t-il dire, que nous soyons unis par l'âme, que je vous conserve tous dans mon cœur, qu'il m'ait été donné de vous voir naguère; mais rien de tout cela ne peut dissiper ma douleur. — Que vous faut-il donc, dites-le, que désirez-vous avec tant de violence? — Le bonheur même de les voir : « Nous avons ardemment désiré revoir votre visage. » I *Thess.*, II, 17. — Que signifie cela, ô grand et sublime Apôtre? Vous pour qui le monde est crucifié et qui êtes crucifié au monde, qui vous êtes dépouillé de toutes les affections charnelles, vous qui n'êtes plus en quelque sorte un être corporel, avez-vous à ce point subi l'esclavage de l'amour, que vous dépendiez de ce corps de boue, de ce peu de terre, de ce qui tombe sous les sens? — Oui, répond-il, et je ne m'en défends pas, je n'en rougis pas, je m'en glorifie plutôt; car c'est la charité, mère de tous les biens, qui déborde ainsi de mon âme. — La présence corporelle de ses enfants ne suffit pas même à son désir; il faut surtout qu'il contemple leur visage. « Nous désirons ardemment revoir votre visage. » — Quelle étrange envie! je vous le demande; quoi, bien réellement vous désirez voir leur visage? — Et beaucoup, répond-il encore; car c'est là que se manifestent les sens. Par elle-même, une âme liée par l'affection à une autre âme ne saurait rien exprimer ni rien entendre; tandis que, si la présence corporelle m'est accordée, je puis parler moi-même et je puis entendre ceux qui me sont chers. Voilà pourquoi je désire contempler votre visage : là est la langue, instrument de la parole, interprète de la pensée; là est l'oreille, prête à recevoir mon discours; là sont les yeux, qui peignent tous les mouvements de l'âme, il m'est ainsi donné de converser d'une manière plus intime avec cette âme bien-aimée.

13. Pour mieux vous faire comprendre combien il brûle de voir ses amis, après avoir dit : « Nous avons ardemment désiré, » il ajoute, comme si ce n'était pas assez : « d'un désir insatiable. » Il ne veut pas même demeurer à cet égard confondu avec les autres; il tient à montrer la supériorité de son amour, et c'est pour cela qu'après avoir employé cette expression collective, il s'isole et se présente seul : « Et moi, Paul, je l'ai voulu plus d'une fois. » Il ne pouvait pas mieux exprimer ce qu'il y avait de spécial dans son désir. Il n'est pas encore satisfait, il ne se borne pas à des écrits, il envoie le plus cher de ses disciples, Timothée, qui lui tiendra lieu de lettre. C'est pour cela qu'il ajoute : « Aussi, ne pouvant plus supporter... » I *Thess.*, III, 1. Quelle belle et forte parole! Comme elle peint bien cette charité que rien ne peut modérer ni vaincre! De même que lorsqu'on est dévoré par le feu on a recours à tous les moyens pour se dérober à ses étreintes; de même l'Apôtre cherche partout autour de lui un soulagement à cette ardeur qui le suffoque et le brûle. — « Ne pouvant plus supporter cet éloignement, nous vous avons envoyé Timothée, ce zélé serviteur de l'Evangile, le compagnon de nos travaux, » enlevant de la sorte à notre réunion l'un de ses membres les plus nécessaires, et ne faisant dès lors que changer une douleur pour une autre. — En effet, qu'il n'ait pas accepté sans regret l'absence de ce disciple, qu'il se soit imposé cette nouvelle peine par amour pour eux, c'est ce qu'il fait lui-même entendre en disant : « Nous avons cru devoir demeurer seul. » Ne dirait-on pas que cette grande âme n'est plus que charité? Un frère s'éloigne, et voilà que Paul se dit seul, quoiqu'il en garde un grand nombre auprès de lui.

Saint Paul envoie Timothée pour prouver à ses amis son affection.

Avantages et récompenses de la patience

Méditez sans cesse sur de telles leçons, et, plus les circonstances présentes vous causeront de chagrin, plus elles vous seront avantageuses, croyez-le bien, pourvu que vous les supportiez avec actions de grâces. Ce ne sont pas seulement les blessures faites au corps, ce sont encore les peines infligées à l'âme, et celles-ci beaucoup plus que celles-là, quand on les accepte dans de telles dispositions, qui nous procurent d'immortelles couronnes. Si votre corps était meurtri de coups et déchiré de verges, en supportant cette épreuve avec générosité, en y rendant gloire à Dieu, vous en retireriez une grande récompense; cette récompense ne sera pas moins grande assurément, si c'est l'âme qui souffre. Persuadez-vous bien que vous nous reverrez, que vous serez affranchie de

cette peine, qu'elle produira même pour vous des fruits abondants, alors et maintenant même. Voilà des pensées qui suffisent pour votre consolation; elles suffiraient du reste à qui que ce soit, à l'intelligence la plus obscurcie, au cœur le plus insensible. Lors donc qu'elles se rencontrent dans une âme avec tous les trésors de la prudence et de la piété, avec une philosophie sublime, avec un complet mépris de toutes les vanités humaines, la guérison n'offre plus aucune difficulté. Montrez encore ici votre affection pour nous, en accordant à nos lettres le même pouvoir et la même influence que vous accorderiez à notre voix. Vous nous l'aurez certainement montrée, si nous apprenons que ces lettres vous ont fait un bien réel, non un bien quelconque, mais tout le bien que nous désirons. Or, ce que nous désirons, c'est que vous ayez maintenant cette même joie de l'âme dont vous jouissiez quand nous étions auprès de vous. Une telle assurance ne sera pas pour nous une légère consolation dans cette affreuse solitude qui nous entoure. Si vous avez donc à cœur de nous inspirer un peu plus de courage, et je sais que c'est là votre vœu le plus ardent, faites-nous savoir que vous avez dissipé tous vos chagrins et que vous êtes dans le calme : c'est ainsi que vous paierez de retour notre dévouement et notre amitié. Vous n'ignorez pas, vous savez de la manière la plus certaine, le bien que vous nous ferez en agissant ainsi, à quel point notre âme sera réconfortée si vous nous en donnez la certitude par vos lettres.

LETTRE III.

A LA MÊME. (Troisième Lettre.)

1. Ni les corps qui ont lutté contre de cruelles fièvres, ni la mer qui a été battue par des vents impétueux, ne recouvrent immédiatement, ceux-là leurs forces, celle-ci sa tranquillité. Ce n'est que lentement et par degrés que cette double tempête s'apaise. Il faut du temps aux corps pour revenir à l'état de santé parfaite, après que les fièvres ont été chassées, et pour remédier à cette faiblesse qui suit la maladie; les flots demeurent assez longtemps agités et tumultueux, après même que les vents ont cessé, ils s'entrechoquent encore avec violence, et ce n'est qu'à la longue qu'ils rentrent dans leur calme habituel. Ce n'est pas sans raison que ce prélude se présente sous ma plume quand je m'adresse à votre piété; je veux ainsi vous faire comprendre que je regarde comme une nécessité de vous écrire cette lettre. Bien que j'aie brisé le tyrannique pouvoir et comme renversé la citadelle de votre douleur dans les lettres précédentes, je n'en suis pas moins dans l'obligation de revenir à ce sujet et d'insister sans relâche pour vous procurer une profonde paix, et, quand a disparu le souvenir de toutes les perturbations dont cette douleur fut la cause, de ramener une douce et pleine sérénité dans votre âme, en y rouvrant la source abondante de la joie. Voilà le but que je désire atteindre; il ne s'agit plus seulement de dissiper le chagrin, il faut encore y substituer une complète et perpétuelle allégresse. Cela n'est nullement impossible, si vous le voulez; car ce n'est pas dans les lois inflexibles de la nature, que nous ne pouvons ni changer ni modifier, c'est dans les libres dispositions de la volonté, placées en quelque sorte sous notre main, que gît l'alacrité de l'âme.

Et vous savez, si toutefois vous en gardez la mémoire, que j'ai depuis peu, — car il ne s'est pas écoulé depuis lors un temps considérable, — plusieurs fois et longuement développé ces considérations; c'était en remettant sous vos yeux des souvenirs empruntés à l'histoire. Non, la paix intérieure ne dépend pas précisement de la nature des choses, mais bien de la manière de voir des hommes. Puisqu'il en est ainsi et que beaucoup, au sein des plus grandes richesses, mènent une vie qui leur paraît intolérable, tandis que d'autres plongés dans la dernière pauvreté vivent heureux; puisque les grands du monde, au milieu de leurs gardes et de leurs honneurs, se maudissent souvent eux-mêmes, tandis que des hommes nés dans une profonde obscurité, dont ils n'ont jamais déchiré les voiles, s'estiment néanmoins plus heureux que beaucoup d'autres; puisque enfin ce n'est pas à la nature des choses, comme je ne cesserai de le répéter, mais bien aux libres dispositions des hommes

qu'il faut attribuer le calme et le courage, ne vous laissez pas abattre, ma sœur, relevez-vous, joignez l'action de votre volonté à celle de ma parole, ne me refusez pas votre concours dans la lutte, et donnez-moi la satisfaction de pouvoir briser entièrement le joug que fait peser sur votre âme la tyrannie des mêmes pensées. Si vous ne voulez pas déployer autant de zèle que j'en déploie, le remède ne vous sera d'aucune utilité. Faut-il s'étonner qu'il en soit ainsi de nous? Dieu lui-même, dont la puissance est infinie, voit ses instructions et ses conseils repoussés sans qu'il en résulte autre chose qu'une aggravation de peine pour celui qui ne l'écoute pas. C'est une chose que le Christ nous enseigne quand il dit : « Si je n'étais pas venu et si je ne leur avais pas parlé, ils ne seraient pas coupables; maintenant ils n'ont plus d'excuse dans leur péché. » *Joan.*, xv, 22. C'est encore pour le même motif qu'il pleurait sur Jérusalem et qu'il prononçait ces paroles : « Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai voulu réunir tes enfants, et tu ne l'as pas voulu! Voilà que ta maison demeurera déserte. » *Matth.*, xxiii, 37-38.

2. N'ignorant pas ces vérités, ranimez-vous, ma vénérable et pieuse dame, entrez résolument dans la lutte, en vous aidant de tout ce que nous avons dit; mettez dehors et rejetez bien loin, avec une implacable énergie, toutes les pensées qui vous troublent et déchaînent dans votre cœur de si cruelles tempêtes. Mais impossible de douter, je l'espère, que vous n'obéissiez à mes conseils et ne mettiez la main à l'œuvre. Je dois à présent vous fournir des armes pour ce combat, des glaives et des lances, l'arc et les flèches, la cuirasse et le bouclier, celles-ci pour servir à votre défense, celles-là pour frapper sans relâche et sans pitié, pour mettre à mort les pensées qui vous désolent. Comment vous procurerons-nous surtout des engins qui frappent les ennemis de loin, vous dispensent de les approcher, et vous donnent ainsi sur eux les plus grands avantages? Où puiserons-nous la matière de ces engins? Dans votre tristesse elle-même, si nous la considérons un instant avec attention, si nous vous montrons combien c'est là une chose déplorable et funeste. La tristesse est l'affreux tourment des âmes, un mal qu'on ne saurait exprimer, le plus terrible de tous les supplices : c'est le ver empoisonné, mais un ver qui ronge l'âme en même temps que le corps; c'est une rouille qui s'attache à l'intelligence et ne se borne pas aux os; un bourreau qui ne connaît pas la fatigue et qui brise les forces morales au lieu de déchirer les flancs, une nuit permanente, une profonde obscurité, une tourmente uniforme, une fièvre sourde et qui consume avec plus de violence que le feu, une guerre qui ne connaît pas de trêve, une maladie qui nous ôte en grande partie la vue des choses les plus visibles. La lumière du soleil et la pureté de l'air qui nous entoure deviennent même insupportables quand on est dans de telles dispositions; le milieu du jour est alors une nuit profonde. C'est la pensée qu'exprime admirablement le prophète : « Le soleil se couchera pour eux en plein midi. » *Amos.*, viii, 9. Ce qui ne signifie pas évidemment que cet astre disparaisse ou cesse de fournir sa course accoutumée, mais bien que pour une âme affligée le jour le plus brillant n'est qu'une nuit lugubre. Et dans le fait, l'obscurité de la nuit n'est pas comparable à la nuit du chagrin; celle-ci n'est pas amenée par l'ordre de la nature, elle est produite par l'obscurcissement des idées; elle est terrible et repoussante, elle est plus effrayante et plus cruelle qu'une tyrannie quelconque, elle ne cède pas facilement aux efforts qu'on fait pour la dissiper; et, quand une âme n'est pas douée d'une grande sagesse, elle s'y trouve prise comme dans des chaînes de diamant.

3. Mais ai-je besoin de parler longuement par moi-même sur la dureté de cet esclavage, lorsqu'il vous est si facile d'interroger les captifs et de l'apprendre ainsi de leur bouche? Si vous le voulez, je vous en donnerai d'avance une démonstration puisée à une plus haute source. Lorsque Adam eut commis cet inexcusable péché, ce péché si funeste à toute la race humaine, il fut puni par le travail; mais celle qui s'était rendue plus coupable, et tellement plus, que le péché de l'homme, comparé au sien, n'est pas même regardé comme un péché, selon cette

parole de l'Apôtre : « Adam ne fut pas séduit, c'est la femme qui fut séduite dans la prévarication; » I *Tim.*, II, 14; celle-là donc qui avait été séduite, qui tomba la première dans la prévarication, qui prépara pour elle-même et pour l'homme le breuvage empoisonné, fut condamnée à une plus grande peine, à une peine qui dépasse de beaucoup celle du travail. « Je ne cesserai de multiplier tes douleurs et tes gémissements, lui dit Dieu; tu enfanteras dans la souffrance. » *Genes.*, III, 16. Nous ne voyons là ni la fatigue, ni la sueur, ni l'accablement qui résulte du travail; mais bien les soupirs et les larmes, les violentes douleurs, des douleurs mille fois plus terribles que tous les travaux et que la mort elle-même. Et cependant quoi de plus terrible que la mort? N'est-ce pas là le mal capital des hommes, celui que nous jugeons le plus intolérable, le plus affreux, le plus digne d'être à jamais déploré? Paul ne la désigne-t-il pas comme le juste châtiment d'une épouvantable prévarication? Il en menace formellement ceux qui reçoivent d'une manière indigne les mystères sacrés et s'approchent ainsi de ce redoutable banquet : « C'est pour cela que beaucoup parmi vous sont privés de force et de sentiment, que beaucoup dorment déjà. » I *Corinth.*, XI, 30.

Eve est condamnée à la douleur et aux gémissements en punition de son crime.

Est-ce que tous les législateurs n'ont pas décrété que tel serait le châtiment des plus grands criminels? Est-ce que Dieu lui-même n'a pas consacré ce châtiment dans sa loi, et pour le même objet? N'est-ce pas la crainte de la mort qui trouble à ce point l'esprit du Patriarche, qu'il n'écoute plus même la voix de la nature, qu'il abandonne sa femme aux mains des barbares, au pouvoir des Egyptiens, organisant lui-même le drame de sa honte, bien plus, demandant à sa femme de prendre le masque pour cette lamentable tragédie? Il en vient à ne pas rougir d'énoncer le motif qui lui fait jouer un tel rôle. « Il arrivera, dit-il en parlant à sa femme, que les Egyptiens, lorsqu'ils vous verront (ornée de tant de grâce et de beauté), me mettront à mort et s'empareront de vous. Dites que vous êtes ma sœur, pour qu'en votre faveur je sois bien traité et que vous me sauviez ainsi la vie. » *Genes.*, XII, 12-13. Voyez-vous comme la crainte et la frayeur ébranlent cette âme si vertueuse et si sublime? Voyez-vous le diamant qui se dissout dans l'angoisse? Abraham renie sa femme, lui impose un rôle emprunté, et livre de la sorte la brebis aux loups. Ce que les hommes regardent comme le plus insupportable de tous les tourments, le spectacle de leur femme déshonorée, chose dont ils ne peuvent pas même supporter le soupçon, il en accepte non-seulement l'apparence, mais encore la réalité; non content d'en être le témoin, il prend tous les moyens pour arriver à ce résultat; cela lui semble en ce moment un fardeau tolérable et léger. Un sentiment triomphait ainsi d'un autre, de deux maux il pensait choisir le moindre, la jalousie le cédait à la peur de la mort. Elie, cet homme si grand, prend la fuite et consent à vivre errant sur un sol étranger, frappé qu'il est de la même crainte, à la simple menace d'une femme impudique et criminelle; celui qui fermait le ciel à son gré, cet étonnant thaumaturge, ne résiste pas à des paroles de courroux; cette âme céleste est tellement ébranlée par la peur, qu'elle abandonne aussitôt sa patrie et son peuple, pour lesquels elle avait auparavant bravé tant de dangers; le prophète marche seul pendant quarante jours et s'enfonce dans le désert, lui dépositaire d'une telle puissance, après avoir parlé avec tant de liberté et fait preuve d'un aussi mâle courage.

La crainte de la mort ébranle le courage d'Abraham et trouble son esprit.

C'est une chose vraiment effrayante que la mort; chaque jour elle frappe ses coups sur la nature humaine, et cependant, à chaque victime qu'elle fait, nous éprouvons autant de surprise, de trouble et de consternation, que si nous la voyions paraître à l'improviste. Le temps n'apporte aucun adoucissement à de semblables épreuves, une expérience sans cesse renouvelée ne nous accoutume pas à ce spectacle; l'impression de douleur et d'étonnement que la mort nous cause ne vieillit pas, elle a toujours la même jeunesse et la même vigueur, toujours elle produit la même épouvante et les terreurs qui la couronnent ne sont jamais déflorées. Au fond, rien de plus juste. Qui ne serait confondu et consterné en voyant cet homme qui, hier encore ou peu de jours auparavant, marchait, agissait, supportait le poids de mille affaires, s'occupait d'une

maison, d'une femme, des enfants, des serviteurs, souvent même de cités entières; cet homme dont la parole faisait trembler, délivrait du supplice ou l'infligeait, dont la sollicitude embrassait des villes et des provinces, devenu tout à coup immobile et muet comme la pierre? Des hommes sans nombre le pleurent, ses amis se consument de douleur, sa femme pousse des cris déchirants, se frappe le visage, s'arrache les cheveux, réunit autour d'elle par ses gémissements redoublés la troupe entière de ses suivantes, et lui ne sent rien! Tout a disparu dans un clin d'œil, la raison, l'intelligence, l'âme, l'éclat de la vie, les mouvements des membres; au lieu de tout cela, quels objets hideux, le silence, l'insensibilité, la corruption, la pourriture, les vers, la cendre et la poussière, la puanteur, l'effacement complet, un corps tout entier s'en allant en lambeaux, transformé en ossements arides et sans consistance!

4. Et ce mal que l'expérience de tous les jours et la frayeur de ces saints nous montrent si terrible, l'est encore beaucoup moins que la tristesse. C'est pour cela que j'ai consacré à ce sujet de si longs discours; j'ai voulu vous enseigner à espérer une récompense proportionnée à la peine que vous avez éprouvée ou plutôt de beaucoup supérieure. Et pour que vous ne conserviez aucun doute à cet égard, je vais recourir aux esclaves de cette même passion, reprenant ainsi la marche indiquée plus haut. Le peuple hébreu, lorsque Moïse vient lui annoncer la fin de son esclavage et de ses maux en Egypte, n'a pas même la force de l'écouter; et le grand législateur dit pourquoi : « Moïse parla au peuple, et le peuple, à cause de sa pusillanimité, n'écouta pas Moïse. » *Exod.*, VI, 9. Quand le Seigneur fait aux Juifs les plus effrayantes menaces, celles que provoquaient les iniquités les plus graves, après leur avoir présenté l'image de la captivité, du bannissement, de la servitude, de la famine et de la peste ; après leur avoir même dit qu'ils en viendraient à manger de la chair humaine, il ajoute encore ce châtiment : « Je leur donnerai un cœur flétri par le chagrin, des yeux abattus, une âme consumée de douleur. » *Deut.*, XXVIII, 65. Mais à quoi bon citer les Juifs, peuple indocile, ingrat, charnel, ne connaissant pas la divine sagesse, quand s'offre à moi l'exemple d'hommes vraiment grands et sublimes? Le collége apostolique, après trois ans passés dans la société du Christ, après de nombreuses leçons sur l'immortalité comme sur d'autres choses mystérieuses, après tant de prodiges étonnants opérés par ses divers membres et ceux que le divin Maître avait accomplis sous leurs yeux pendant tout ce temps, après avoir pris part à sa table, à sa conversation, à tant d'admirables discours, à toute cette éducation qu'il leur avait faite, ces hommes si privilégiés, dès qu'ils entendent sortir de sa bouche une parole capable de les attrister, oubliant tout à coup qu'ils ne pouvaient auparavant se séparer de lui, qu'ils étaient suspendus à sa parole comme des enfants à la mamelle, qu'ils ne cessaient de lui demander : Où allez-vous? les voilà maintenant tellement accablés sous le joug de la tristesse, tellement plongés dans leurs sombres pensées, qu'ils ne lui font plus aucune question semblable. Le Christ leur en fait le reproche : « Vous venez d'entendre que je vais à celui qui m'a envoyé et que je reviens vers vous; aucun de vous cependant ne me demande : Où allez-vous? Mais comme je vous ai dit cela, la tristesse a rempli votre cœur. » *Joan.*, XVI, 5-6. Voyez-vous comme l'amour est lui-même voilé par la tyrannie de la tristesse, comme cette dernière passion les tient enchaînés et fait d'eux sa possession?

Je nommais tout à l'heure Elie, je ne m'en éloignerai pas encore à présent; une fois qu'il eut pris la fuite et quitté la Palestine, la tristesse exerça sur lui un pouvoir écrasant, ce que l'historien du prophète semble indiquer quand il dit : « Il s'en alla par son âme. » Ecoutez comment il s'exprime lui-même dans sa prière : « C'est assez maintenant, Seigneur. Reprenez-moi mon âme; car je ne vaux pas mieux que mes pères. » III *Reg.*, XIX, 3-4. Cette chose si formidable, le plus grand des supplices, ce mal capital, ce châtiment de toutes les iniquités, il l'implore avec instance, il l'acceptera comme une faveur, tant la tristesse est plus à redouter que la mort. Pour éviter celle-là, le prophète se réfugie dans le sein de celle-ci.

5. Je veux résoudre une question qui se présente à ce sujet. Je sais combien vous aimez les solutions de ce genre. Quelle est cette question? — Si la mort lui semblait moins dure à subir que la tristesse, pourquoi fuyait-il la mort, en faisant même le sacrifice de son peuple et de sa patrie? Pourquoi, l'ayant d'abord fuie, la demande-t-il ensuite ? — C'est pour vous faire encore mieux comprendre à quel point la tristesse est plus amère que la mort. Quand la crainte de cette dernière était seule à l'ébranler, ce n'est pas sans motif qu'il recourait à tous les moyens pour s'y soustraire; mais, lorsque la tristesse, s'emparant de son cœur, se fut dévoilée devant lui; lorsqu'il en eut senti les cruelles morsures, les déchirements affreux, l'impitoyable consomption, il se prit à considérer comme étant moins pénible le plus grand de tous les maux. C'est de la même manière que Jonas demande à la mort un refuge contre la tristesse; lui aussi implore la fin de sa vie : « Reprenez-moi mon âme; car il me vaut mieux mourir que vivre. » *Jon.*, IV, 3. David, à son tour, soit qu'il parle en son nom, soit qu'il fasse parler la douleur des autres, exprime le même sentiment : « Lorsque le pécheur s'élevait contre moi, je me suis renfermé dans le silence et l'humiliation, je n'ai pas dit le bien que je pouvais répondre, et ma douleur s'est renouvelée. Mon cœur s'est échauffé au-dedans de moi, et la flamme a jailli dans la méditation. » *Psalm.* XXXVIII, 2-4. Le feu qui le dévore, plus ardent que le feu matériel, n'est autre, dans sa pensée, que la douleur résultant de la tristesse. Aussi, n'en pouvant supporter les atteintes, s'écrie-t-il : « Et j'ai dit dans mes paroles. » — Et qu'avez-vous dit, je vous le demande ? — Il implore la mort, lui aussi : « Faites-moi connaître, Seigneur, quand viendra ma fin et quel est le nombre de mes jours, afin que je sache combien de temps doit durer encore mon exil. » *Ibid.*, 5.

Ces paroles diffèrent sans doute de celles d'Elie; mais le sentiment exprimé est toujours le même. « Je ne suis pas meilleur que mes pères, » dit l'un. « Faites-moi connaître quand viendra ma fin, afin que je sache la durée de mon exil, » dit l'autre : au fond, c'est la même pensée. — Pourquoi suis-je laissé sur la terre, et mon pénible séjour se prolonge-t-il dans la vie présente lorsque les autres en sont partis? — Il désire tellement la mort, soit en son propre nom, encore une fois, soit au nom d'un autre, qu'il veut savoir à quel moment elle viendra. « Faites-moi connaître ma fin, » dit-il, dans l'espoir que cette connaissance sera pour lui la source d'une grande joie. Ainsi donc, ce qui fait peur devient désirable, sous l'intolérable étreinte de la tristesse, sous l'action dévorante de ce feu intérieur; car, « le feu s'allumera dans ma méditation. » De ce que vous subissez donc une telle peine, espérez une grande récompense, des palmes innombrables, une indicible félicité, des couronnes toujours verdoyantes, après de si rudes combats. Ce n'est pas seulement au peu de bien qu'on peut faire, c'est encore au mal dont on est la victime, que sont dus les prix immortels. Et maintenant j'en viens à des pensées éminemment utiles pour vous et pour tous, propres à disposer un cœur à tout supporter avec courage et patience, à subir, sans se laisser abattre, les sueurs de la lutte contre le malheur.

6. Que la tristesse soit la plus cruelle des épreuves, le plus grand des maux, le mal par excellence, nous l'avons suffisamment démontré jusqu'ici. Il nous reste à comparer les vertus et les souffrances, pour vous faire bien voir que celles-ci comme celles-là donnent droit aux récompenses futures, et aux plus grandes récompenses; que les souffrances, sous ce rapport, ne sont pas inférieures aux vertus, qu'elles sont même parfois supérieures. Prenons pour exemple, si vous le voulez, ce grand athlète de la patience, celui qui réunit à un si haut degré ces deux sortes de gloire, ce diamant, cette pierre précieuse, qui se rencontra sur les plages de l'Arabie, mais dont l'éclat a brillé par tout l'univers; mettons en regard ses vertus et ses souffrances; vous verrez par là d'où lui vient surtout sa splendeur. Quelles furent d'abord ses vertus ? « Ma maison, dit-il lui-même, était ouverte à tout venant, c'était un port qui recevait tous les étrangers. » *Job*, XXXI, 32. Tout ce qui lui appartenait, il n'en usait à peu près que pour les pauvres. « J'étais l'œil des aveugles, dit-il, et le pied des

boiteux. J'étais le père des faibles, je fouillais dans une cause qui m'était inconnue, je brisais les dents des hommes iniques et je leur arrachais leur proie... Les pauvres n'étaient jamais repoussés quand ils imploraient mon secours; jamais personne n'est sorti de ma maison les mains vides.» *Job,* XXIX, 15-17; XXXI, 16-34. Vous voyez les diverses formes que revêt son humanité, l'inépuisable abondance de ses aumônes, son dévouement sans bornes aux indigents; vous le voyez soulageant la pauvreté, soutenant les veuves, prenant la défense des opprimés, faisant trembler les oppresseurs. Il ne se contentait pas de prendre parti et de lutter contre l'injustice, ce que beaucoup d'autres font; il persévérait jusqu'au bout dans son entreprise; au zèle il joignait une inébranlable fermeté. « Je brisais les dents des hommes iniques, » peut-il dire en vérité. A leurs coupables efforts il oppose une énergique prévoyance. Ce n'est pas seulement aux injustices des hommes, c'est encore à celles de la nature qu'il veut remédier; sa sollicitude est en lutte permanente avec le malheur. Ne pouvant rendre aux malheureux les membres qu'ils ont perdus, les yeux aux aveugles, des pieds agiles aux boiteux, il leur en tient lieu lui-même; par ses soins les aveugles voient et les paralytiques marchent. Que pouvons-nous comparer à cette humanité ?

Vous n'ignorez pas ses autres vertus, et je ne dois pas prolonger ce discours outre mesure en essayant de les énumérer; je n'ai pas besoin de vous dire sa droiture, sa douceur, sa modestie, sa justice, la vigilance et l'ardeur qu'il déployait en faveur des persécutés, lui si calme et si doux, contraste admirable, lui dont la mansuétude dépassait toute expression dans ses rapports, soit avec les étrangers, soit avec ses proches. Dans les transports d'amour dont ils étaient animés pour lui, ces derniers s'écriaient : « Qui nous donnerait de nous rassasier de ses chairs ? » *Ibid.,* XXXI, 31. Or, s'il était pour ses propres serviteurs, auxquels il devait souvent faire sentir le poids de son autorité, un tel objet d'affection et de tendresse, combien plus ne devait-il pas l'être pour tous les autres hommes?

7. Après avoir considéré ces vertus et beaucoup d'autres dont il donna l'exemple, venez et portez avec moi votre attention sur la série de ses souffrances; nous verrons ainsi par comparaison quand est-ce que sa gloire fut plus grande, quand il accomplissait les œuvres signalées plus haut, ou quand il éprouvait les malheurs dont il fut ensuite accablé. Oui, quand est-ce que Job s'est montré plus grand, quand il ouvrait sa maison à tous les voyageurs, ou bien quand, cette maison détruite, il loua Dieu, bien loin de faire entendre une parole amère? Des œuvres de sa vertu rapprochons donc les exercices de sa patience. Quand est-ce qu'il s'est montré plus grand, je vous le demande encore, quand il immolait des victimes pour ses enfants et les excitait à la concorde, ou bien quand, ces mêmes enfants lui ayant été ravis par le genre de mort le plus terrible, il montra dans cet affreux revers une philosophie si sublime? Où brille-t-il davantage à nos yeux, lorsqu'il nous apparaît jetant sur les épaules nues des pauvres les toisons de ses brebis, ou bien lorsque, recevant la nouvelle que le feu du ciel est tombé et qu'il a consumé les bergeries avec les bergers, il demeure ferme, inébranlable, sous un pareil coup? Où le jugez-vous meilleur, lorsqu'il possède cette santé dont il use pour défendre les opprimés briser les dents des oppresseurs, leur faire rendre gorge et leur arracher leur proie, se faisant lui-même le port des malheureux; ou bien lorsqu'il voyait son corps, naguère le rempart des faibles, maintenant dévoré par les vers, lorsque, assis sur un fumier, il nettoyait ses plaies avec un têt et qu'il disait : « Je ramollis les glèbes de la terre des lambeaux de mon corps? » *Job,* VII, 5.

D'un côté vous avez vu ses bonnes œuvres et de l'autre ses souffrances; celles-ci l'ont rendu plus glorieux que celles-là. Et dans le fait, c'était ici le point le plus rude du combat, celui qui exigeait un plus mâle courage, une âme plus fortement trempée, une pensée plus haute, une plus profonde reconnaissance pour Dieu. Aussi, pendant que cela se passait, le diable redoublait-il d'impudence et de méchanceté, puisqu'il disait : « N'est-ce pas en vain que Job sert Dieu?» *Job,* I, 9; mais après coup il fut couvert de honte, tourna le dos et s'enfuit, n'ayant plus à

faire valoir l'ombre même d'une objection. Et voilà pour le juste la plus éclatante des couronnes, voilà le faîte de la vertu, voilà le plus sublime effort de courage, voilà le plus brillant triomphe de la philosophie. Le bienheureux Job lui-même nous enseigne à quel point la tyrannie de la tristesse est plus intolérable que celle de la mort; car il appelle cette dernière un repos : « La mort, dit-il, est un repos pour l'homme. » *Job*, III, 23. Lui aussi l'implorait comme une faveur pour être délivré de la tristesse. « Qui me donnera de voir accomplir ma prière, et d'obtenir de Dieu l'objet de mon espérance? Puisse le Seigneur, qui a commencé l'œuvre, achever de me briser et m'enlever enfin de la terre! Puisse la ville dont je foulais les murs dans l'exaltation de ma puissance, devenir mon tombeau! » *Ibid.*, VI, 8-10. Ainsi donc, ce qu'il y a de plus accablant au monde, c'est la tristesse; mais plus elle est accablante, plus est grande la récompense qu'elle nous obtiendra.

Avantages précieux que nous procure la souffrance.

8. Pour que vous sachiez encore mieux combien la souffrance nous est avantageuse, je vous dirai de plus, et qu'on ne m'accuse pas d'exagération, qu'alors même qu'on ne la subirait pas précisément pour Dieu, pourvu qu'on souffre avec calme et générosité, en lui rendant gloire en toute chose, elle est toujours un grand bien; cet homme ne savait pas qu'il souffrait pour Dieu, et cependant il fut couronné, parce que son ignorance ne porta nullement atteinte à sa noble énergie. Lazare aussi, cet homme accablé d'infirmités, ce qui n'était pas non plus souffrir pour Dieu, mérita des couronnes qui ne vous sont pas inconnues; et cela, parce qu'il triompha de la souffrance, parce qu'il supporta sans fléchir l'isolement et l'abandon, toutes les douleurs qui lui venaient de ses plaies, de la faim, des mépris et de la froide insensibilité du riche. Nous n'avons cependant aucune œuvre à raconter de lui : il n'est pas dit qu'il ait secouru les pauvres, pris la défense des opprimés, ou réalisé quelque autre bien de ce genre; nous savons seulement qu'il gisait devant la maison du riche, qu'il était dévoré par les plaies et fatigué par les importunités des chiens, qu'il était pour le riche un objet de mépris, toutes choses qui ne sont que des souffrances. Et voilà que, sans avoir rien fait de grand, par cela seul qu'il a souffert avec magnanimité de telles épreuves, il a part à la glorieuse destinée que le Patriarche avait obtenue par tant de vertus. J'ajoute encore une chose, paradoxale en apparence, mais vraie : c'est qu'une action bonne, pleine de grandeur et d'éclat, mais qui s'est accomplie sans peine, sans danger, sans souffrance, ne saurait être magnifiquement récompensée. En effet, « chacun recevra sa propre récompense conformément à son labeur. » I *Corinth.*, III, 8. La récompense se mesure donc, non à la grandeur des œuvres, mais au fardeau des peines. Voilà pourquoi Paul se glorifie des maux qu'il a soufferts plutôt que de ce qu'il a fait de grand et de généreux. Après avoir dit : « Ils sont ministres du Christ, qu'on me pardonne ce langage, je le suis plus qu'eux; » II *Corinth.*, XI, 23; voulant ensuite faire ressortir cette supériorité par la comparaison, il ne dit pas : J'ai prêché à tant et tant de peuples. Non, laissant de côté les actions vertueuses, il énumère ainsi les maux qu'il a soufferts : « J'ai supporté plus de travaux, reçu plus de blessures, plus longtemps séjourné dans les prisons; je me suis vu souvent près de la mort; j'ai reçu des Juifs jusqu'à cinq fois trente-neuf coups de fouet; trois fois j'ai été battu de verges, j'ai été lapidé une fois, j'ai subi trois naufrages, j'ai passé une nuit et un jour au fond de la mer; souvent en péril dans les voyages, en péril sur les fleuves, en péril au milieu des voleurs, en péril dans mon peuple, en péril chez les étrangers, en péril dans les villes, en péril dans les déserts, en péril sur la mer, en péril parmi les faux frères; dans les labeurs et les chagrins, dans les longues veilles, dans la faim, la soif et la nudité. Ajoutez aux choses extérieures mes sollicitudes de chaque jour. » *Ibid.*, 23-28.

9. Voyez-vous la série de ses souffrances et ce dont il se glorifie? Bientôt cependant il en vient à ses bonnes œuvres; et là les souffrances prennent encore la plus large place, au détriment de ses vertus. A peine a-t-il dit : « Mes sollicitudes de chaque jour, » c'est-à-dire les persécutions, les troubles, les calamités, car tout cela est compris dans le mot sollicitudes, qu'il pour-

suit : « Le souci de toutes les Eglises. » *Ibid.*, 28. Il ne dit pas la direction, mais bien le souci, ce qui rappelle l'idée de souffrance plutôt que celle de vertu. Même observation dans ce qui suit : « Qui est faible, sans que je le sois aussi ? » Il ne dit pas qu'il relève le faible ; il dit qu'il est faible comme lui. Encore : « Qui est scandalisé, sans que je brûle ? » I *Cor.*, III, 29. Il ne dit pas : J'ai dissipé le scandale, il dit : J'ai participé à la douleur de l'homme scandalisé. Montrant enfin ce qui donne principalement droit à la récompense, il s'écrie : « S'il faut me glorifier, je me glorifierai de ma faiblesse. » *Ibid.*, 30. Il rappelle après cela sa fuite par une fenêtre, le long des murs, au moyen d'une corbeille ; ce qui rentre bien certainement dans la souffrance. Si donc les peines supportées méritent de grandes récompenses, quelle sera, pensez-vous, la récompense de la tristesse, la plus amère de toutes les peines ? Je ne cesserai de faire résonner le même air à votre oreille ; car je veux tenir l'engagement que j'ai pris au début, de puiser dans la tristesse elle-même les raisons qui doivent la dissiper. Voici encore un autre exemple qui vous fera voir combien une noble action que la souffrance accompagne l'emporte sur cette même action accomplie sans aucune peine : Nabuchodonosor, ce célèbre roi de Babylone, dont la vie s'écoulait au milieu des symboles de la souveraine puissance, remplit un jour le rôle d'évangéliste. C'était après les étonnantes merveilles de la fournaise qu'il prêcha pour ainsi dire à l'univers, non-seulement par sa parole, mais encore par ses écrits, puisqu'il envoya partout une lettre ainsi conçue. « Nabuchodonosor roi, à tous les peuples, tribus et langues qui sont par toute la terre, que la paix se répande sur vous avec abondance. Les signes et les prodiges opérés devant nous par le Dieu Très-Haut, il m'a plu de vous les faire savoir, tant ils sont grands et forts ; son règne est un règne éternel et sa puissance s'étend de génération en génération. » *Dan.*, III, 98-100. Il rend un édit pour que tout peuple, langue ou tribu rende hommage au Dieu de Sidrach, Misach et Abdenago, et que quiconque aura dit une parole contre lui, soit mis à mort, et sa maison renversée ; « car il n'est pas d'autre Dieu, observe le monarque, qui puisse sauver ainsi. » *Ibid.*, 96.

Vous voyez la menace renfermée dans ces lettres ? Vous voyez la terreur et la leçon ? Vous voyez le redoutable héraut et les lettres qui s'en vont dans toutes les contrées du monde ? Dites-moi si cet homme obtiendra la même récompense que les apôtres parce qu'il a proclamé de la sorte la puissance de Dieu, pour avoir montré tant de zèle à la faire connaître par tout l'univers ? Non certes ; et bien loin d'en avoir une part considérable, à peine s'il en obtient le plus léger reflet. L'œuvre est cependant la même ; mais comme le travail est nul de son côté, et la souffrance également nulle, la récompense est infiniment moindre. Il usait simplement de son autorité royale et ne s'imposait aucun effort ; tandis que les apôtres étaient partout empêchés, proscrits, maltraités, frappés de verges, assiégés d'angoisses, poussés dans les précipices, jetés à la mer, consumés par la faim, chaque jour en lutte avec la mort, tourmentés de plus dans leur âme, prenant sur eux toutes les infirmités et séchant de douleur devant tous les scandales ; c'est en raison de ces pénibles labeurs et des souffrances qui les accompagnaient, que la récompense devait leur être accordée. « Chacun recevra sa propre récompense, dit Paul, dans la mesure de sa peine. » I *Corinth.*, III, 8. Je ne cesserai pas de répéter cette parole. C'est pour cela que Dieu, malgré son amour pour l'homme, lorsque l'Apôtre lui demande d'être délivré de ses souffrances et de ses afflictions, de ses angoisses et de ses périls, ne se rend pas à cette prière. « Dans ce but trois fois j'ai prié le Seigneur ; » II *Corinth.*, XII, 8 ; et je n'ai pas obtenu l'objet de ma demande. Pourquoi devait-il recevoir de plus grandes récompenses ? Avait-il donc prêché sans efforts, en vivant dans les délices et le repos ? N'ouvrait-il la bouche, n'exerçait-il le ministère de la parole que tranquillement assis dans sa maison ? Chacun pouvait en faire autant, l'homme même le plus lâche, le plus mou, le plus dissolu. Les blessures, une mort continuelle, les voyages sur terre et sur mer, les tortures morales, les larmes et les gémissements, — « Pendant trois ans, dit-il, nuit et jour, je n'ai

cessé d'avertir avec larmes chacun de vous, » *Act.*, xx, 31, — lui donnent un droit incontestable à des récompenses et à des couronnes proportionnées à ses labeurs.

Peines et afflictions d'Olympias.

10. Méditez en vous-même sur de tels souvenirs, et, voyant par là quel est le magnifique résultat des peines et des afflictions de la vie, réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse; car enfin dès votre plus bas âge vous avez marché par un chemin semé de fruits et de couronnes, puisqu'il l'était de luttes et de douleurs. Des infirmités diverses et multiples, mille fois plus cruelles que la mort, vous ont livré de continuels assauts; les outrages et les insultes, des calomnies incessantes sont tombées sur vous de toute part ; des chagrins sans cesse renouvelés et de perpétuels sujets de larmes ont rempli le cours de votre vie. Chacune de ces douleurs aurait suffi pour mériter les plus précieux avantages à qui l'eût soufferte avec résignation. Lazare, par ses infirmités seulement, obtient d'être admis dans le même séjour que le Patriarche; les mépris qu'il reçoit du pharisien valent au publicain une justice bien supérieure à celle de ce dernier; le chef des apôtres lave et guérit par ses larmes la cruelle blessure que son reniement lui a faite. Puisqu'il a suffi, vous le voyez clairement, d'un seul genre de souffrance à chacun d'eux, comprenez ainsi la récompense qui vous attend, vous dont la vie tout entière n'est qu'un long tissu de nombreuses et violentes douleurs. Rien, non rien ne fait la gloire d'un homme, ne lui concilie les affections, ne le comble de biens comme l'accumulation des épreuves, les dangers, les labeurs, les afflictions, les perpétuelles embûches, lui venant de ceux qui n'auraient jamais dû le traiter ainsi; mais il faut pour cela qu'il souffre tout avec patience.

Les malheurs de Joseph ont rendu sa vertu célèbre

Souvenez-vous de l'enfant de Jacob : c'est à la calomnie, à la prison, aux chaînes, aux chagrins dont il fut de la sorte accablé, qu'il dut son bonheur et sa gloire. Grande assurément était sa chasteté, puisqu'elle repoussa d'une manière si victorieuse les dangereux attraits de la volupté, les funestes entraînements de la femme égyptienne; mais cela ne lui donna pas autant d'éclat que ses souffrances.

Est-ce donc un si grand honneur, dites-moi, de ne point commettre l'adultère, d'avoir respecté la maison d'autrui, de n'avoir pas répondu à des bienfaits par un outrage, percé le cœur et flétri la réputation d'un maître? Ce qui rend ce jeune homme réellement grand, le voici : c'est d'être entouré de dangers et de piéges, en butte à la fureur d'une femme qui veut se venger de ses mépris et qui déploie pour le perdre toutes les violences et tous les artifices qu'elle avait employés pour le corrompre; c'est le faux témoignage, la calomnie, la perte de la liberté, la prison et les fers, cette injustice sous laquelle il succombe après avoir si vaillamment combattu et quand il devait être couronné, cette honte d'être enchaîné comme un criminel, d'être jeté dans les cachots et confondu avec les plus vils scélérats, l'ignominie des chaînes et les sombres pensées de la prison. C'est là que je le vois plus glorieux que lorsque, assis plus tard sur le trône d'Egypte, il distribue des secours aux indigents, chasse la famine et devient en quelque sorte un port ouvert à tous les malheureux. Oui, je le vois plus grand quand il a les mains et les pieds enchaînés que lorsqu'il est revêtu d'habits éclatants et qu'il exerce une si grande puissance. Le temps qu'il passe dans la prison est celui d'un heureux négoce et d'un immense gain; tandis que celui qu'il passe dans les honneurs ne peut guère lui procurer que d'abondantes délices, des voluptés capables d'amollir son âme, mais peu de véritables biens. Pareillement, je n'admire pas son bonheur lorsqu'il reçoit les hommages de son père comme lorsqu'il est pour ses frères un objet d'envie et qu'il est persécuté par des ennemis domestiques. Dès ses premières années il trouve une guerre implacable dans sa maison, bien que ses ennemis n'aient rien à lui reprocher, si ce n'est la tendresse spéciale de leur père, seule cause de la haine envenimée qui les tourmente et les consume. Et toutefois cet amour de prédilection, Moïse en attribue la source, non à la vertu de l'enfant, mais aux circonstances mêmes de sa naissance. C'est parce qu'il était plus jeune que ses frères jaloux, et qu'il avait vu le jour alors que son père était déjà vieux, — et l'on sait à quel point sont chers les enfants qui

viennent contre toute espérance, — que le vieillard l'aimait davantage. « Son père le préférait, dit le législateur sacré, parce qu'il l'avait eu dans la vieillesse. » *Genes.*, XXXVII, 3.

11. Dans mon opinion, Moïse écrit ces mots, bien moins pour raconter un fait réel que pour nous faire entrevoir les motifs ou les prétextes de la conduite du père. Voyant, en effet, ce cher enfant circonvenu par la jalousie, il veut porter remède à ce funeste mal qui ronge le cœur de ses autres enfants; et c'est pour cela qu'il donne à sa prédilection un motif qui n'est pas fait pour exciter une grande jalousie. Que ce motif ne fût pas le véritable, qu'il eût fallu le chercher dans les vertus précoces dont l'âme de Joseph était ornée, il suffit de penser à Benjamin pour en être persuadé. Si telle eût été la cause de l'amour paternel, cet amour se serait principalement concentré sur ce dernier enfant, puisqu'il était plus jeune que Joseph et que le père l'avait eu dans une vieillesse plus avancée. Mais, je l'ai dit, c'était là une feinte du père, qui voulait empêcher par ce moyen la guerre entre frères. Il n'y réussit pas mieux; la flamme était toujours plus excitée. Ne pouvant faire autre chose en ce moment, ils lui reprochent un crime abominable et l'enveloppent dans une honteuse accusation. Voilà des frères qui devancent, dans la voie de la calomnie, une femme barbare et qui se montrent beaucoup plus coupables qu'elle, sa méchanceté tombe sur un étranger, la leur s'exerce contre un frère. Ils ne devaient pas s'en tenir là, leur perversité n'était pas satisfaite; ayant pu saisir Joseph dans un lieu solitaire, ils se jetèrent sur lui, puis le vendirent, le dépouillant ainsi de ses droits les plus sacrés et le plongeant dans le dernier esclavage. En effet, ce n'est pas à des hommes de la même race, c'est à des barbares parlant une autre langue et se transportant dans un pays barbare, qu'ils ont abandonné leur frère; et Dieu, qui se proposait de le couvrir ainsi de gloire, permettait tout cela, souffrait avec patience que les dangers s'ajoutassent aux dangers. A la jalousie et à la plus noire calomnie, succède en quelque sorte le meurtre, un esclavage plus cruel que le meurtre lui-même. Ne passez pas légèrement sur ce que je dis; songez plutôt à ce que dut éprouver un adolescent de noble origine, élevé dans la maison paternelle avec tous les avantages de la liberté, avec tous les soins d'une tendresse spéciale, quand il se vit tout à coup vendu par ses frères, qui n'avaient cependant aucun tort à venger; quand il se vit la propriété de ces barbares dont il n'entendait pas même la langue, de ces étrangers sans cœur et plus semblables à des bêtes qu'à des hommes; quand il se vit privé de sa maison et de sa patrie, transféré sur une terre étrangère, relégué loin des siens, esclave après avoir été libre, tombé au plus bas degré de la misère après avoir joui de tous les biens, passant d'un extrême à l'autre, sans aucun ménagement, soumis à des maîtres impitoyables, proscrit et banni. Il est même un objet de négoce; ce sont des marchands qui l'ont acheté, ils le revendent à des maîtres encore pires. Vous comprenez l'aggravation du malheur que doit causer un tel changement de maîtres. L'esclavage devient plus dur quand il se renouvelle, le joug s'appesantit en changeant de main. Joseph est conduit en Egypte, au milieu d'une nation ennemie de Dieu, imbue des plus folles erreurs; il est entouré de discours licencieux et de hideux blasphèmes.

Le voilà parmi ces Egyptiens dont un seul pourra mettre en fuite et réduire à l'état d'exilé un homme aussi grand que Moïse. Il respire quelques instants, Dieu transforme en brebis cette bête sauvage dont le jeune homme était l'esclave; mais, après ce court répit que la sagesse et la bonté divines lui ménagent, voilà qu'il doit de nouveau descendre dans la lice, soutenir des combats, affronter des périls plus terribles que les premiers, répandre des sueurs plus abondantes. La femme de son maître porte sur lui des regards impurs, se laisse captiver par sa grâce et sa beauté; esclave de sa propre passion, ce n'est plus une femme, c'est une lionne aveuglée par la fureur. Il est donc une seconde fois victime d'une guerre domestique, mais excitée par des sentiments bien opposés : c'est la haine qui le chassait d'abord de sa maison; c'est l'amour exalté jusqu'à la frénésie qui maintenant le persécute. Cette nouvelle lutte à soutenir en renferme, non-seulement deux ou trois, mais un

bien plus grand nombre. De ce qu'il s'est dérobé promptement aux filets, de ce qu'il en a déchiré les mailles par un si rapide mouvement, n'allez pas croire que cette victoire ne lui ait rien coûté. Non, le combat n'a pas été sans sueurs.

12. Si vous voulez vous en bien convaincre, voyez ce que c'est que la jeunesse, cette vigoureuse floraison de la vie. En effet, Joseph était à cet âge florissant où les passions sont si vives et si brûlantes, les tempêtes du cœur si nombreuses et la raison si faible. Dans ces premières années les âmes ne sauraient avoir l'appui d'une grande prudence, et d'ordinaire elles n'ont pas un grand zèle pour la vertu; c'est l'époque orageuse de la vie : les passions se déchaînent, et le pilote, c'est-à-dire la raison, n'a pas encore assez de force pour les dominer. A ces dangers de la nature et de l'âge se joignaient ceux qui provenaient du caractère de cette femme. De même que plus tard les mains des Perses devaient enflammer outre mesure la fournaise de Babylone, alimentant largement le feu, y jetant les matières les plus propres à l'exciter; de même alors cette malheureuse femme employait tous les moyens pour allumer un feu bien plus terrible, exhalant l'odeur des parfums, ayant soin de peindre ses joues et ses sourcils; sa voix est faible et brisée, tout est affecté dans ses mouvements et sa démarche, elle porte des habits qui respirent la mollesse, elle est couverte d'or; elle a recours à mille autres artifices semblables pour tromper et saisir sa proie. Comme un habile chasseur, quand il veut capturer une bête qui ne se laisse pas facilement approcher, met en jeu tous les instruments de son art; ainsi cette femme, à qui la modestie du jeune homme n'était certainement pas inconnue, depuis le temps qu'elle pouvait étudier sa conduite, comprit par là même qu'elle ne devait négliger aucun préparatif pour le faire tomber dans ses piéges; elle employa donc dans ce but toutes les machinations de la perversité. Non contente de toutes ces dispositions prises, elle chercha le moment et le lieu favorables pour mettre la main sur sa proie. Ce n'est pas du premier abord, aussitôt qu'elle a senti naître sa passion, qu'elle va l'attaquer; elle sait attendre, nourrissant en secret ses sentiments et préparant tout en silence, de peur que la précipitation ou le bruit ne donne l'éveil et ne rende ses embûches inutiles.

Le rencontrant un jour seul dans sa maison, alors qu'il s'occupait de son office accoutumé, elle étend de toute part les ailes de la volupté et le pousse aux abîmes; elle tient ce jeune homme comme dans ses filets, elle a le pouvoir pour elle, elle est seule avec lui; mais non, elle n'est pas seule; l'âge, la nature et toutes ses propres machinations, lui donnent leur concours. Pour entraîner au crime ce généreux enfant, elle ne craint pas d'employer la violence. Quoi de plus effrayant qu'une telle tentation? Quelle fournaise ou quelle flamme plus terrible que celle-là? C'est un adolescent dans la force de l'âge et la faiblesse de la servitude, isolé, sans patrie, relégué sur une terre étrangère; et c'est une femme ayant le droit de lui commander, enivrée d'une folle passion, entourée de l'éclat des richesses et du prestige de la domination, deux choses qui secondent aussi de coupables desseins : le voilà donc entre la violence et la séduction, combinant leurs efforts pour ruiner son innocence; et cela, après tant de dangers et d'embûches! Vous n'ignorez pas que généralement les hommes qui se sont trouvés dans l'infortune et l'adversité, quand ensuite on les appelle aux délices, au luxe, à la mollesse, sont ceux qui s'y précipitent avec le plus d'ardeur. Il n'en fut pas ainsi de Joseph, partout et toujours, il montra la même tempérance. L'appartement qu'il fuit, je le compare à la fournaise de Babylone, à la fosse aux lions où fut jeté Daniel, au ventre du monstre marin qui engloutit le prophète; je le déclare même beaucoup plus funeste. Là, tout le succès de la haine n'allait qu'à la destruction du corps; ici, la ruine complète de l'âme, la mort immortelle, un malheur qui n'admet pas de consolations.

Ce n'était pas seulement un dangereux précipice; la violence et la ruse se compliquaient des attraits de la volupté, d'un feu multiple et dévorant, dont l'action s'exerce, non sur le corps, mais sur l'âme. Voici comment Salomon attestait cette même vérité, lui qui savait bien à quel

point c'est une chose fatale de prévariquer avec une femme sur laquelle un autre a des droits sacrés : « Quelqu'un cachera-t-il du feu dans son sein, sans que ses vêtements s'enflamment? Qui marchera sur des charbons ardents, sans que ses pieds en soient brûlés? On ne peut pas davantage approcher de la femme d'un autre ou la toucher, sans en être souillé. » *Prov.*, VI, 27-29. Il est aisé de voir ce que cela signifie : comme on n'évite pas les brûlures quand on est toujours à manier le feu, il est également impossible de converser avec les femmes et de fuir l'incendie qui naît de ce commerce. Le jeune homme dont nous parlons eut à subir une tentation tout autrement périlleuse. Ce n'est pas lui qui recherchait cette femme; c'est elle qui le poursuivait et qui l'avait saisi, loin de tous les regards, quand il venait de subir tant de peines et de dangers, quand il soupirait après le repos et le calme.

13. Et cependant, au milieu de tous ces piéges, parmi les assauts furieux de cette bête aux traits multiples et divers, qui pour le mettre en pièces, emploie tous les moyens, la voix, les yeux, le fard, les couleurs empruntées, l'or, les parfums, la parure, l'attitude, les paroles, les riches atours, la solitude, le secret, la richesse, le pouvoir, et de plus, comme je le disais tout à l'heure, l'âge, la nature, l'esclavage et l'exil, il triomphe de toutes ces flammes. Pour moi, cette tentation, je la déclare beaucoup plus rude que l'envie et la haine des frères; je le vois ici plus cruellement éprouvé que lorsqu'il était vendu, qu'il tombait au pouvoir des barbares, qu'on l'emmenait si loin de sa patrie; ni la prolongation de son exil, ni sa prison, ni ses chaînes, ni les années passées dans le malheur et la tristesse, ne sont comparables à ce nouveau danger : c'est le danger suprême. Quand il fut sorti vainqueur de ce dernier combat, il s'exhalait de son âme un souffle pur et rafraîchissant, provenant à la fois de la grâce divine et de sa propre vertu, il respirait à tel point le calme et la chasteté qu'il eût pu dissiper la frénésie de cette femme. Je le répète, en sortant intact d'un tel danger, il était ce que furent les trois enfants au sortir de la fournaise de Babylone, et dont il est dit qu'ils ne gardaient pas même l'odeur du feu. On vit dès lors en lui le grand athlète de la chasteté, fort comme le diamant. Considérons après cela ce qu'il obtint sur l'heure, quelles palmes furent décernées à ce vainqueur. Encore des embûches, des abîmes, la mort, des dangers et des calomnies, une haine insensée. La malheureuse soulage son amour par l'explosion de la colère, ajoute une passion à une autre passion, à d'impures ardeurs fait succéder des fureurs iniques, et va de l'adultère à l'homicide. Respirant la vengeance, n'ayant en vue que la mort, elle dresse un tribunal, y fait asseoir un juge corrompu, le maître de ce jeune homme, son propre mari, un barbare, un égyptien, et puis elle porte une accusation sans témoignage. Elle se garde bien de faire comparaître l'accusé; pas d'autre déposition que la sienne, comme si son témoignage était digne de foi; abusant de la faiblesse et des sentiments du juge à son égard, forte de la position dépendante et servile du prévenu, disant tout le contraire de ce qui s'était passé, elle subjugue celui qui doit porter la sentence et la dicte elle-même. L'innocent est donc condamné, la plus grave peine est prononcée; aussitôt, l'arrestation, la prison et les chaînes.

Sans avoir même vu le juge, il était condamné, cet admirable jeune homme; et, ce qui met le comble à son malheur, il était condamné comme adultère, comme ayant tenté de profaner le mariage et de déshonorer son maître; son crime n'admet ni doute ni discussion. Aux yeux du monde, qui ne sait pas la vérité, la position du juge, celle de l'accusatrice et la peine prononcée, suffisent certes pour établir la réalité du fait. Rien de tout cela néanmoins ne le trouble, il ne dit pas : Est-ce là ce que promettaient mes songes? Est-ce donc à cela que devaient aboutir ces visions? Est-ce ainsi que la chasteté devait être récompensée? Un jugement dénué de raison, une sentence inique, une réputation de nouveau souillée. Naguère j'étais chassé de ma maison comme coupable d'avoir capté l'amitié paternelle; me voilà maintenant conduit en prison comme ayant attenté à l'honneur d'une femme mariée; c'est ainsi que tout le monde me juge. Ces frères, qui devaient se prosterner devant

moi, s'il faut en croire mes songes, vivent heureux et libres, hors de tout danger, dans la demeure de nos pères; et moi qui devais leur commander, je porte ici des chaînes avec les voleurs qui spolient les morts aussi bien que les vivants. Après avoir été banni de ma patrie, je me trouve impliqué dans de nouvelles affaires, et chez les étrangers, je me vois encore entouré de précipices et de glaives acérés. Celle qui a tout tramé, la calomnie comme le crime, et qui méritait des châtiments à ce double titre, mène des chœurs joyeux, se livre à des transports d'allégresse, se couronne de fleurs pour célébrer son triomphe; et moi qui n'ai rien fait de mal, je subis le plus affreux supplice. — Aucune parole, aucune pensée de ce genre; mais, tel qu'un athlète marchant à travers les couronnes, il est dans le calme et la joie, ne gardant aucun ressentiment ni contre ses frères, ni contre la femme impudique. Comment le savons-nous? Par ce qu'il dit lui-même à l'un de ses compagnons de captivité. Il était si loin d'être abattu qu'il inspirait même du courage aux autres. Voyant là des malheureux plongés dans le trouble et dominés par le chagrin, il s'empressait de leur en demander la cause; et, sachant que des songes avaient produit cet abattement, il expliquait ces songes.

A cette occasion, il conjure qu'on se souvienne de lui auprès du roi, pour obtenir sa délivrance; car enfin, malgré ses nobles et merveilleuses qualités, il était homme, il ne voulait pas se laisser consumer dans les fers. Comme il demandait donc qu'on implorât en sa faveur la justice royale pour qu'elle vînt briser ces fers, obligé de dire la raison de son emprisonnement, afin de mettre son futur protecteur à même de mieux plaider sa cause, il ne prononça le nom d'aucun de ses injustes persécuteurs; il établit son innocence et n'alla pas au delà; il se défendit lui-même, mais ne récrimina pas contre les autres. « J'ai été enlevé par fraude, dit-il, de la terre des Hébreux; et, sans que j'aie rien fait en ce pays, on m'a jeté dans cette fosse. » *Gen.*, XL, 15. — Quoi! vous ne dites rien de la courtisane, de l'adultère, des fratricides, de leur jalousie, de leur infâme trafic, de la fureur et de l'audace, de la dégradation de cette femme qui avait le pouvoir de vous commander, de ses piéges, de ses manœuvres et de ses calomnies, de l'injustice et de la corruption du juge, de son arrêt criminel, de cette condamnation sans fondement et sans raison! Pourquoi taisez-vous ces choses et les tenez-vous cachées? — Parce que je ne sais pas me souvenir des injures, répond-il; parce qu'elles sont pour moi des palmes et des couronnes, une occasion de gagner les plus grands biens.

14. Voyez-vous la philosophie d'une âme, la voyez-vous, cette âme, pure de tout ressentiment, supérieure à tous les piéges? Non-seulement elle oublie le mal, mais elle en plaint même les auteurs. Pour ne nommer ni ses frères ni cette implacable furie, il dit : « On m'a enlevé par fraude de la terre des Hébreux, et je n'ai rien fait ici. » Puis il garde le silence sur les personnes, sur la citerne, sur les Ismaélites, sur tout le reste. Après cela, cependant, il eut encore à subir une bien lourde épreuve. Cet homme qui lui devait une si grande consolation, dont les fers avaient été brisés selon sa prédiction, une fois rétabli dans ses premiers honneurs, ne se souvient plus ni du bienfait ni de la prière du juste. Ce ministre réhabilité vivait heureux dans le palais du roi; et lui, dont la vertu lançait des rayons plus éclatants que ceux du soleil, était enseveli dans la prison, et personne ne se souvenait de lui auprès du monarque. C'est qu'il fallait que de nouvelles couronnes lui fussent tressées, qu'il eût à cueillir de plus belles palmes. Une plus longue carrière s'ouvrait donc devant lui; Dieu permettait qu'il eût encore à combattre, mais sans l'abandonner jusqu'à la fin, laissant aux persécuteurs le pouvoir de faire leur œuvre, de telle sorte néanmoins que l'athlète ne succombât pas, bien qu'en demeurant aux prises avec l'ennemi de la vertu. On l'avait descendu dans la citerne, on avait trempé sa robe dans le sang; mais on n'alla pas jusqu'à le mettre à mort. Quoique ce fût l'un des frères qui fît prévaloir cet avis, c'est la divine providence qui dirigeait tout cela. La même chose a lieu par rapport à la femme égyptienne. Comment se fait-il, dites-moi, qu'un homme inique et pervers, digne en tout point de sa nation, exalté

par la colère et la vengeance, emporté comme le sont les Egyptiens, n'ait pas aussitôt fait périr, par le fer ou le feu, celui qu'il tenait pour un adultère, pour avoir outragé sa propre femme, et qu'après avoir poussé la déraison jusqu'à n'entendre qu'une partie, à ne pas donner la parole à l'accusé, se soit tout à coup montré si indulgent au moment d'infliger le supplice, et cela, quand il avait sous les yeux une femme folle de rage, criant à la violence, portant encore le manteau déchiré, et puisant dans la vue de cet objet une flamme toujours croissante de colère et de douleur? Rien toutefois ne le conduit au meurtre. Pourquoi? je le demande encore. N'est-il pas évident que Celui qui donne un frein aux lions, et rend inoffensifs les feux d'une fournaise, a pu seul réprimer les emportements de cette bête féroce, opposer une barrière à sa rage insensée, et mettre des bornes au supplice?

On voit encore la même chose se réaliser dans la prison. En permettant qu'il soit chargé de liens et renfermé avec les criminels, Dieu veut que le gardien de la prison se relâche de sa sévérité à l'égard du jeune captif. Vous savez ce que c'est qu'un geôlier; mais cette fois il devient doux et facile; non content de ne pas l'accabler de travaux, il le place à la tête de tous les habitants de ce triste séjour, après l'avoir cependant reçu comme un adultère, et comme un adultère insigne. En effet, ce n'était pas dans une maison ordinaire, c'était dans une grande et splendide maison que cet acte audacieux aurait été commis. Tout cela n'effraie pas cet homme et ne peut le porter à traiter le prisonnier avec rigueur. Des couronnes étaient toujours tressées à ce dernier par les souffrances qu'il avait à subir, mais dans lesquelles Dieu lui venait puissamment en aide.

Nous eussions voulu pousser plus loin les bornes de cette lettre; toutefois, comme elle dépasse déjà de beaucoup la mesure ordinaire, il faut bien l'avouer, je m'arrête ici, vous conjurant de nouveau, comme je vous en ai si souvent conjuré déjà, de repousser la tristesse et de rendre gloire à Dieu, ce que du reste vous avez toujours fait et ne cessez de faire encore, de le bénir enfin pour toutes les peines et toutes les tribulations qu'il nous envoie. Par ce moyen, vous cueillerez d'abord vous-même les fruits les plus abondants et ferez une mortelle blessure au diable, puis vous nous procurerez une consolation bien grande, vous pourrez sans efforts dissiper la tempête et ramener en vous la sérénité. Pas de faiblesse donc; mais, vous élevant au-dessus de toute cette fumée terrestre, qui se dissipe si facilement au souffle de la bonne volonté, hâtez-vous de m'apprendre les efforts que vous aurez faits, afin que, tout éloigné que je suis, je me réjouisse à la lecture de vos lettres.

LETTRE IV.

A LA MÊME. (Quatrième Lettre.)

1. Ni les rigueurs de l'hiver, ni mes faiblesses d'estomac, ni les incursions des Isauriens, ne doivent vous causer aucune sollicitude, moins encore vous jeter dans de si mortels soucis. Quant à l'hiver, il a été ce qu'il a coutume d'être dans l'Arménie; je n'ai pas besoin de vous en dire davantage; mais il ne nous a pas fait grand mal. Nous avions pris nos précautions, et nous avions eu recours à tous les moyens pour nous mettre à l'abri de ses atteintes; notre feu était constamment allumé, notre chambre soigneusement garantie contre l'air extérieur, notre vêtement multiple, et nous restions toujours renfermé. C'est là sans doute une chose pénible, mais rendue tolérable par le bien que nous en ressentions. Tant que je demeure à l'intérieur, je ne suis pas trop tourmenté par le froid; c'est seulement quand je tente de sortir un peu et de m'exposer à l'air, que je souffre d'une manière assez sensible. Cela même me fait vous conjurer et vous demander comme une grâce de ne négliger aucun soin pour vous guérir de vos infirmités. La tristesse toute seule est une cause de maladie; mais lorsque le corps est déjà débilité par le travail et la souffrance, si l'on vient à le négliger complétement, s'il est privé du secours des médecins, d'un air pur et tempéré, de toutes les choses enfin qu'il réclame, on encourt par là même de très-graves dangers. Voilà ce que vous ne devez pas perdre de vue. Je vous supplie

donc, appelez plusieurs médecins habiles et prenez les remèdes les plus appropriés à votre état.

Moi-même, il y a peu de jours, souffrant de l'estomac et sujet à des vomissements à cause de la température, j'ai usé, sans négliger les autres soins, d'un remède que m'avait envoyé ma très-chère et très-honorable Synclétium, et au bout de trois jours, pas plus, je me suis trouvé guéri. Je vous conseille d'en user, vous aussi, sans oublier de m'en faire envoyer encore; car, ayant de nouveau ressenti des atteintes du même mal, je l'ai employé avec le même succès. Il calme admirablement les inflammations intérieures et dissipe la toux; il est légèrement excitant, assez tonique et réveille l'appétit; peu de jours m'ont suffi pour en faire l'heureuse et complète expérience. Priez mon respectable seigneur le comte Théophile, de confectionner de nouveau ce remède et de nous l'envoyer. N'allez pas vous tourmenter de ce que nous passons encore ici l'hiver; notre santé est maintenant de beaucoup meilleure et plus solide. Si vous vouliez de votre côté vous soigner d'une manière convenable, assurément vous vous porteriez mieux. Puisque vous avouez que la tristesse est la cause de vos infirmités, pourquoi me demandez-vous encore des lettres? Vous n'en retirez aucun fruit, elles ne raniment pas votre courage; au contraire, vous êtes en ce moment tellement plongée dans la tristesse, tellement subjuguée par la douleur, que vous êtes impatiente de quitter la terre? Ne savez-vous pas quelle récompense est promise à une âme qui souffre la maladie en rendant à Dieu des actions de grâce? Ne vous ai-je pas assez souvent, de vive voix ou par écrit, entretenue sur ce sujet? Mais, comme la multitude des affaires, ou la nature même de votre mal, ou bien encore les coups incessants de l'adversité, ne vous permettent peut-être pas d'avoir constamment présent à l'esprit le souvenir de nos paroles, écoutez-nous une fois de plus vous parlant de ces mêmes blessures : « Revenir sur ce que nous avons écrit déjà, dit l'Apôtre, n'est pas une chose qui me soit à charge, et pour vous, c'est un gage de sécurité. » *Philipp.*, III, 1.

tien de plus lorieux que patience.

2. Ce que je dis, ce que j'écris, qu'est-ce donc? Rien, Olympias, en comparaison des éloges et de la gloire que mérite la patience dans les afflictions. C'est ici la reine des vertus et la plus sublime des couronnes, et, comme elle-même l'emporte sur les autres biens que nous pouvons accomplir, ce genre spécial de patience a quelque chose de plus glorieux que les autres. Peut-être mon langage vous paraît-il obscur; je vais le rendre plus clair. Ainsi donc, que veux-je dire? Ce n'est pas de la perte des richesses que j'entends parler, alors même que tout nous serait ravi, ni de la perte des honneurs, ni de la triste nécessité d'abandonner sa patrie pour aller sur une terre étrangère, ni des sueurs d'un pénible travail, ni de la prison et des chaînes, ni des outrages, des sarcasmes et des mépris. Ne croyez pas cependant qu'il y ait peu de courage et de mérite à supporter généreusement de tels malheurs; le contraire vous serait montré par l'exemple de Jérémie, cet homme si parfait et si grand, mais que sa perfection n'a pas mis à l'abri d'une grande perturbation dans de semblables épreuves. Je ne parle pas non plus de la mort des enfants, alors même que tous nous seraient ravis à la fois, ni des incursions incessantes des ennemis, ni de rien de pareil; la mort elle-même, qu'on regarde avec assez de raison comme le plus grand de tous les maux, le plus terrible et le plus repoussant pour la nature, n'est pas aussi lourde à porter que la maladie. C'est ce que montre encore ce vaillant athlète de la patience, qui, dès qu'il fut atteint dans son corps, se prit à considérer la mort comme la fin des peines dont il était accablé; c'est ce qu'il n'avait pas senti quand il recevait les autres plaies, bien qu'elles lui fussent infligées coup sur coup, et que la dernière fût en quelque sorte mortelle. Non, ce n'est pas une chose ordinaire, c'est plutôt un terrible effet de la malice de son ennemi, qu'un tel coup porté à un homme déjà blessé, dont la première vigueur s'est épuisée dans la lutte, accablé de fatigues et de traits; qu'un tel homme soit encore frappé par la perte de ses enfants, et cela, d'une manière si cruelle, sans distinction de sexe, sans exception aucune, en un clin d'œil, avant l'âge, d'une mort violente et de telle sorte qu'elle creuse elle-même le tombeau de ses victimes.

En effet, le père ne vit pas ses enfants étendus sur leur couche, il ne leur baisa pas les mains, ne recueillit pas leurs dernières paroles, n'embrassa pas leurs pieds et leurs genoux, ne leur ferma pas la bouche et les yeux, quand ils allaient rendre le dernier soupir : devoirs suprêmes qui ne procurent pas une légère consolation aux parents à qui les enfants sont enlevés. Après avoir accompagné les uns au tombeau, il n'en trouva pas d'autres à son retour dont la présence pût soulager sa douleur paternelle. Il apprit tout à coup qu'à l'heure du repas, et d'un repas où respirait l'amour fraternel et non l'ivresse, ils avaient été tous écrasés sur les lits rangés autour de la table; qu'il s'était alors produit un mélange affreux de sang et de vin, de tables et de coupes brisées, de ruines et de membres. Cette terrible nouvelle avait été précédée de malheurs déjà bien accablants : ses troupeaux de chameaux et de brebis avaient tous disparu d'une manière affreuse, les uns consumés par le feu du ciel, les autres enlevés par des ennemis implacables, et le sinistre messager de ces catastrophes avait ajouté que les bergers avaient péri en même temps que les troupeaux. Or, dans une telle conjoncture, quand cette horrible tempête s'était en quelques instants déchaînée sur les champs et la maison, sur les troupeaux et les enfants, quand les vagues se succédaient avec cette rapidité, au milieu de ces écueils et de cette obscurité profonde, battu par tant d'orages, il ne se laissa pas accabler par la douleur; on eût dit qu'il ne sentait pas les malheurs qui le frappaient, ou qu'il les sentait à peine, ne pouvant pas entièrement se dépouiller de sa qualité d'homme et de père. Mais, quand il fut atteint par la maladie et couvert de plaies, il se prit à désirer la mort, il versa des larmes et poussa de profonds gémissements, vous apprenant par là que cette douleur est de toutes la plus amère, et que la patience y trouve aussi son plus noble exercice.

C'est ce que l'esprit du mal n'ignorait pas lui-même; et c'est pour cela qu'en voyant le généreux athlète résister à ses premières manœuvres, toujours debout, toujours calme, il lui livra ce nouveau combat comme une dernière et suprême tentative; il disait que toutes les autres choses pouvaient en définitive être supportées, la perte des enfants comme celle des biens, tout ce qu'il désignait par cette parole : « Peau pour peau; » *Job*, II, 4; mais que la blessure vraiment sensible, vraiment mortelle, consistait dans les douleurs dont le corps lui-même est saisi. Voilà pourquoi, terrassé dans cette lutte, il fut complétement réduit au silence; tandis que, auparavant, il avait fait entendre les plus impudentes réclamations. A partir de ce moment, il n'osa plus rien dire, son insolence demeurait confondue, il se retira couvert de honte.

3. Ne pensez pas néanmoins que vous êtes en droit de désirer la mort, à l'exemple de ce juste qui l'implorait comme la fin de ses souffrances. Songez dans quel temps et dans quelle situation se produisait un semblable désir : la loi n'avait pas encore été donnée, les prophètes n'avaient pas paru, la grâce était loin d'avoir cette effusion que nous lui voyons, aussi bien que le reste de la divine philosophie. Qu'il soit exigé de nous beaucoup plus que de ceux qui vivaient alors, que nous ayons à soutenir de plus nobles luttes, le Christ lui-même le dit : « Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » *Matth.*, v, 20. Soupirer après la mort est donc maintenant une chose blâmable, soyez-en bien persuadée; écoutez plutôt cette parole de Paul : « Voir tomber mes chaînes pour être avec le Christ, ce serait de beaucoup préférable pour moi; mais il est plus nécessaire à cause de vous que je reste emprisonné dans le corps. » *Philipp.*, I, 23-24. Plus les tribulations augmentent, plus il y a de couronnes tressées; plus l'or est soumis à l'action du feu, plus il s'épure; plus le marchand parcourt de mers, plus il réunit de marchandises. Ne vous imaginez donc pas que vous ayez en ce moment à soutenir un combat peu difficile; c'est le plus rude et le plus sublime de tous ceux que vous avez soutenus : je parle ici de vos infirmités physiques. Il n'en fallut pas davantage à Lazare pour être sauvé. Je vous ai souvent cité cet exemple; mais ce n'est pas une raison pour ne pas y revenir. Le sein de ce patriarche, dont la demeure était

celle de tous les voyageurs, dont la vie s'écoulait dans un perpétuel exil par soumission aux ordres de Dieu, dont le bras frappait l'enfant de ses entrailles, un fils unique et qu'il avait eu dans la vieillesse, s'ouvre pour recevoir un homme qui n'a rien fait de pareil, mais seulement parce qu'il a souffert avec calme l'indigence et la maladie, l'isolement et l'abandon. C'est une si grande chose de supporter un mal avec un cœur généreux, que le plus grand pécheur lui-même y trouve à se délivrer de l'accablant fardeau de ses péchés; et que, ce mérite venant à s'ajouter à celui de la justice et des bonnes œuvres, ce n'est plus un bien ordinaire, c'est un bien immense qui en est le résultat, le fondement d'une inébranlable confiance. En effet, aux justes appartient une brillante couronne, incomparablement plus brillante que les rayons du soleil; les pécheurs, au contraire, doivent être soumis à une grande expiation. C'est pour cela que celui qui s'était rendu coupable d'un horrible attentat envers la femme de son père, Paul le livre à la mort corporelle, mais dans le but de le purifier.

Que telle fût son intention et que ce but dût être obtenu, il l'a dit lui-même : « Afin que l'esprit soit sauvé au jour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » I *Corinth.*, v, 5. En reprochant à d'autres un crime qui glace d'effroi, la réception indigne des divins mystères, après leur avoir dit que celui qui s'approche ainsi du banquet sacré « se rend coupable du corps et du sang du Seigneur, » I *Corinth.*, xi, 27, voyez comment il leur dit ensuite qu'ils peuvent être purifiés de cette abominable souillure : « C'est pour cela que beaucoup parmi vous sont infirmes et malades. » *Ibid.*, 30. Voulant après leur montrer que tout n'est pas fini par un tel châtiment, qu'il peut en résulter un bien véritable, à savoir, que les supplices dus à ce péché soient épargnés aux coupables, il ajoute : « Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés. Si nous le sommes maintenant, c'est le Seigneur qui nous corrige, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde. » *Ibid.*, 31-32. Que les hommes vertueux et dont les bonnes œuvres ont été grandes, trouvent de précieux avantages dans les mêmes afflictions, l'exemple seul de Job le montre clairement, puisqu'il en sortit avec une splendeur nouvelle; on le voit aussi par l'exemple de Timothée, qui, malgré l'éclat de sa vertu, l'importance de son ministère et ses courses apostoliques avec Paul chez tous les peuples, est sujet à de si graves infirmités, non pendant deux, trois, dix, vingt ou cent jours, mais continuellement et sans relâche, n'ayant plus qu'une santé débile, un corps entièrement épuisé. C'est ce que Paul nous fait connaître en lui disant : « Usez d'un peu de vin à cause de votre estomac et de vos fréquentes défaillances. » I *Tim.*, v, 23. Et lui qui ressuscitait les morts ne juge pas devoir guérir l'infirmité de son disciple; il le laisse plongé dans cette fournaise, pour que l'épreuve lui soit une source de plus abondantes richesses.

Les leçons que l'Apôtre avait reçues de son divin Maître, il les transmet à son tour. Pour lui, ce n'était pas la maladie qui le tourmentait; mais les tentations, non moins cruelles que les maladies, le souffletaient et lui faisaient éprouver les plus humiliantes tortures. « L'aiguillon de la chair m'a été donné, dit-il, l'ange de Satan, chargé de me souffleter; » II *Corinth.*, xii, 7; il désigne par là les emprisonnements et les chaînes, les mauvais traitements et les coups, son corps déchiré de verges et souvent frappé par la main des bourreaux. Voilà pourquoi ne pouvant supporter les douleurs dont la chair elle-même était le siége, il disait : « Aussi j'ai prié le Seigneur trois fois (c'est-à-dire un grand nombre de fois), pour être délivré de cet aiguillon. » *Ibid.*, 8. N'ayant pu l'obtenir et comprenant l'utilité de cette épreuve, il l'accepta désormais avec calme et bonheur. Alors même donc que vous ne pouvez pas sortir de votre maison, ni quitter votre lit, ne croyez pas vivre pour cela sans occupation et sans but; car ceux que les bourreaux déchirent et torturent, ceux même à qui le dernier supplice est infligé souffrent moins que vous : vous avez incessamment un bourreau domestique dans cette cruelle maladie.

4. Gardez-vous maintenant de désirer la mort, gardez-vous de négliger cette guérison; vous ne le pourriez pas avec sincérité. C'est ainsi que Paul conseille fortement à Timothée d'avoir soin

de sa santé. Mais, j'en ai dit assez touchant vos souffrances physiques. Si notre séparation est la cause de votre chagrin, sachez qu'elle cessera bientôt. Et ce n'est pas ici une simple formule de consolation, mais bien l'expression d'une conviction réelle. Si cela ne devait pas avoir lieu, il y a longtemps, je le pense, que j'aurais quitté la terre, vu les épreuves que j'ai subies. Je passe sous silence tout ce que j'ai souffert à Constantinople; mais comment exprimer les fatigues et les tourments du long voyage qu'il fallut entreprendre après mon expulsion? C'en était assez et au delà pour donner la mort. Que de souffrances après mon arrivée ici, à mon départ de Cucuse, à la suite de mon séjour dans Arabisse! Nous avons échappé cependant à tous ces maux, et nous jouissons en ce moment d'une santé convenable en même temps que d'une grande sécurité, mais à tel point que tous les Arméniens s'étonnent de voir comment, avec un corps si débile et si maigre, je supporte un froid aussi intolérable, comment je puis même respirer, alors que les habitants eux-mêmes en sont gravement incommodés, quoique faits à cette température. Pour moi, je reste invulnérable jusqu'à ce jour; j'ai encore échappé aux mains des voleurs qui m'ont plus d'une fois assailli : aussi me voilà privé du nécessaire, n'ayant pas même la faculté de prendre un bain. C'était là néanmoins alors pour moi une chose indispensable; maintenant, me voilà dans un tel état que je n'en éprouve plus même le désir, et ma santé ne s'en trouve que mieux. Ni les intempéries de l'air, ni la solitude qui nous entoure, ni la difficulté des approvisionnements, ni la privation des secours nécessaires, ni l'inhabileté des médecins, ni l'impossibilité de nous baigner, ni cet emprisonnement perpétuel dans une petite chambre, ni l'absence de ce mouvement salutaire dont nous avions contracté l'heureuse habitude, ni ce séjour forcé dans une chaleur malsaine et dans une atmosphère enfumée, ni la crainte des voleurs, ni leurs attaques incessantes, rien de semblable, en un mot, n'a pu nous abattre; nous sommes même mieux ici que dans notre dernière résidence, à la condition, il est vrai, de ne négliger aucun soin.

Saint Jean Chrysostome veut parler du livre qu'il vient de composer, dans lequel il prouve que personne ne se nuit à soi-même que par sa propre volonté.

Mettez-vous bien tout cela dans la pensée, et dissipez ainsi le chagrin qui vous obsède à cause de nous; ne vous tourmentez pas vous-même, d'une manière aussi gratuite que pénible. Je vous envoie un écrit, sorti naguère de ma plume, sur ce sujet : Que personne ne peut nous faire aucun tort, si ce n'est nous-même. C'est également là le but pour lequel je combats dans le discours que je vous adresse. Relisez-le sans cesse, récitez-le même de vive voix si votre santé le permet. C'est un remède qui peut suffire à votre guérison, pourvu que vous y mettiez de la bonne volonté. Mais, si vous nous résistez et ne vous soignez pas vous-même; si, malgré nos avertissements et nos exhortations sans nombre, vous ne faites rien pour sortir de l'abîme de votre tristesse, nous refuserons, nous aussi, de nous rendre à vos prières et nous ne vous enverrons plus de longues et fréquentes lettres, puisqu'il sera constaté que vous n'en retirez aucun fruit, que vous n'y puisez aucun courage. Comment donc le saurons-nous? Nous ne vous en croirons pas sur parole, nous voulons des actes à l'appui; car enfin, vous nous dites encore maintenant que cette tristesse est la seule cause de votre maladie, qu'il n'en existe pas d'autre. Puisque nous avons votre aveu, il ne vous reste plus qu'à guérir; vous aurez beau nous affirmer sans cela que vous avez chassé votre tristesse. Comme c'est là le principe de votre maladie, selon le témoignage même de votre lettre, il est évident que, l'une venant à disparaître, l'autre disparaîtra du même coup; la racine une fois enlevée, il faut bien que les rameaux périssent. Tant qu'ils demeureront verdoyants et fleuris, donnant toujours les mêmes fruits amers, nous ne pourrons pas nous persuader que vous avez arraché la racine.

Ainsi donc, plus de paroles, mais des faits; recouvrez la santé, et vous verrez arriver des lettres qui dépasseront la mesure des plus longs discours. Ce ne vous sera pas une médiocre consolation d'apprendre que nous vivons, que nous sommes en bonne santé, que, dans des conjonctures aussi difficiles, nous n'avons ni maladie, ni infirmité; ce qui cause à nos ennemis, comme je l'entends dire, un très-violent dépit. Il est



donc juste que vous en éprouviez une grande consolation, la plus grande même de toutes. Ne dites pas que votre réunion est une solitude; car désormais elle est inscrite dans les cieux beaucoup mieux que sur la terre, à cause des adversités qui l'ont frappée. J'ai ressenti une vive douleur au sujet du moine Pélage. Comprenez de quelles couronnes seront dignes ceux qui se tiennent vaillamment debout, en voyant tomber d'une manière aussi déplorable des hommes qui vivaient dans l'exercice d'un tel recueillement et d'une telle tempérance!

LETTRE V.

A LA MÊME. (Cinquième Lettre.)

1. Vos tribulations augmentent, on vous abreuve encore de plus grands outrages, vous avez à parcourir une plus longue carrière, la haine de vos ennemis se manifeste par de nouvelles embûches et de plus implacables fureurs. Mais que cela ne vous jette pas dans le trouble et l'abattement; vous devez bien plutôt vous en réjouir, et, le front ceint de brillantes couronnes, vous livrer aux plus joyeux transports. Si vous n'aviez pas auparavant fait au démon de mortelles blessures, cette bête féroce n'en serait pas irritée au point de dépasser ses premiers excès. C'est donc là le signe de votre force et de votre victoire, en même temps que de sa complète défaite; il ne vous attaquerait pas autrement avec ce redoublement de rage, il ne déploierait pas contre vous ses impudentes manœuvres, il ne répandrait pas son venin avec ce surcroît d'abondance. Sa conduite fut la même à l'égard de Job : se voyant terrassé par ce juste quand il lui ravissait ses biens et ses enfants, hors d'état de déguiser les blessures qu'il avait reçues dans le combat, il en vint au plus redoutable de tous les maux, en s'attaquant au corps même du valeureux athlète, en y faisant pulluler les vers, en y convoquant le chœur de toutes les plaies; je dis chœur à dessein, je pourrais dire aussi couronne, ou bien un essaim d'innombrables triomphes. Il ne s'arrêta pas là; et quoiqu'il n'eût pas d'autre instrument de guerre aussi puissant, quoiqu'il eût atteint la dernière limite en infligeant une telle maladie, il mit en jeu d'autres machines : il arma contre lui sa femme et ses amis, il excita l'aveugle rage de ses serviteurs, aigrissant par tous les moyens les blessures du juste.

C'est ce qu'il ne cesse de tenter encore; mais tout cela retombe sur sa tête. En effet, il accroît chaque jour ainsi votre véritable prospérité, il rend votre gloire plus éclatante, il vous comble de nouveaux biens, vos richesses s'accumulent, les couronnes s'ajoutent aux couronnes; votre mâle vertu se corrobore dans le malheur, et les embûches de vos ennemis donnent à votre patience plus d'éclat et de solidité. Telle est la nature des afflictions : elles élèvent au-dessus de tous les maux ceux qui les supportent avec une âme calme et généreuse; les traits du diable ne sauraient les atteindre, ils apprennent à dédaigner tous les piéges. Les arbres qui poussent à l'ombre manquent de vigueur et deviennent incapables de produire de bons fruits : ceux qui sont exposés à tous les changements de l'air, à tous les assauts des vents, à tous les rayons du soleil, sont pleins de force, se couronnent de feuilles et se couvrent de fruits. Il se passe quelque chose d'analogue sur la mer : quand on s'embarque pour la première fois, quelque ferme et courageux qu'on puisse être, on est surpris et troublé, le regard s'obscurcit, on éprouve une sorte de vertige; tandis que ceux qui ont longtemps parcouru les mers, essuyé de nombreuses tempêtes, vu de près les récifs et les écueils, lutté contre les monstres marins et les attaques des pirates, contre les vents et les flots, ou qui même ont éprouvé des naufrages, sont désormais plus tranquilles dans leur vaisseau que les hommes qui marchent sur la terre; et ce calme, ce n'est pas seulement dans l'intérieur, c'est encore sur les bords du navire, à la poupe et à la proue qu'ils en jouissent: ceux-là même qui gisaient à tous les yeux dans les mortelles angoisses de la peur, les voilà, quand ils ont été formés par une longue expérience, qui manient les cordages et les voiles, saisissent les rames et courent d'un pied sûr dans toutes les parties du navire.

Ne vous laissez donc troubler par rien de ce qui arrive. Les ennemis nous ont, sans le vouloir, réduits à ce point de ne pouvoir plus souffrir aucun mal, tant ils ont épuisé sur nous leurs traits; ils ne peuvent plus rien retirer de leurs efforts, si ce n'est l'ignominie, la risée publique et la gloire d'être regardés partout comme les ennemis du genre humain. Voilà le prix qui leur revient de leurs embûches, le résultat des guerres qu'ils ont excitées. Dieu! quelle grande chose que la vertu, et le mépris des choses présentes! La vertu trouve son gain dans les piéges qui lui sont dressés, elle est couronnée par ceux-là mêmes qui les dressent; ceux qui lui font du mal rehaussent sa gloire; les épreuves qu'on lui suscite lui servent à rendre plus forts, plus grands, plus invincibles ceux qui lui sont dévoués : elle n'a pour elle ni les lances et les autres armes, ni les remparts et les fossés, ni les tours, ni les richesses et les soldats; il lui suffit d'une intelligence droite et d'une âme courageuse pour triompher de toutes les machinations des hommes.

2. Dites-vous cela fréquemment à vous-même, très-excellente Olympias, aussi bien qu'à ceux qui combattent avec vous ce magnifique combat; ranimez les pensées de tous, tenez votre armée rangée en bataille; ce ne sera plus une double ou une triple couronne qui sera le prix de votre vertu, c'est un nombre incalculable de couronnes, par la raison que, non contente de souffrir vous-même, vous aurez formé les autres à souffrir les mêmes maux avec un semblable courage, à mépriser les vaines ombres, les fantômes de la nuit, toutes les illusions, à fouler aux pieds la boue, à ne tenir aucun compte d'une fumée passagère, à ne pas regarder des toiles d'araignée comme de vrais obstacles, à passer sans s'arrêter sur une herbe qui va tomber en pourriture. Les bonheurs d'ici-bas ne sont pas, en effet, autre chose; ils sont même plus vains et plus méprisables. Il n'est pas facile de trouver une image capable de rendre exactement une telle vanité. Outre qu'ils ne sont rien en eux-mêmes, ils causent un grand mal à ceux qui les poursuivent avec tant d'ardeur, et non-seulement dans la vie future, mais encore dans la vie présente, sans en excepter les jours où l'on croit y goûter un plaisir véritable. De même que la vertu, alors même qu'on lui fait la guerre, tressaille d'allégresse et jette le plus vif éclat; de même le vice, alors même qu'il est entouré d'adulations et d'hommages, trahit son irrémédiable infirmité, est toujours un objet de dérision, de mépris et de pitié. Quoi de plus misérable que Caïn, dans l'instant même de sa victoire apparente sur son frère, quand il assouvit sa haine et son envie, dans l'accomplissement même de son crime? Quoi de plus vil que cette main qui parait triompher, cette main sanglante et fratricide? Quoi de plus affreux que cette langue qui trame le mensonge et l'iniquité? Mais pourquoi cette énumération des membres qui concourent au meurtre? Le corps tout entier ne subit-il pas le châtiment, n'est-il pas en proie désormais à tous les ébranlements de la douleur et de l'épouvante? Chose inouïe, étrange victoire, inconcevable trophée! Celui qui gisait là sans forme et sans vie recevait la couronne et les acclamations de l'univers; et le vainqueur, celui qui venait de se montrer le plus fort, non-seulement ne reçoit pas la couronne, mais encore est cruellement torturé par sa victoire, livré pour toujours à d'indicibles tourments. L'homme plein de force et de vie est accusé par sa victime, réduite cependant à l'immobilité de la mort; celui qui possède le don de la parole est confondu par une langue glacée. Que dis-je? ce n'est pas le mort lui-même, c'est son sang, quoique séparé du corps, qui fait le supplice du meurtrier. Telle est la puissance des hommes vertueux, même après le trépas; telle est la misère des méchants, même en pleine possession de la vie!

Or, si la récompense commence avec tant d'éclat au sein même de la lutte, songez à ce qu'elle sera quand la lutte aura pris fin, quand la récompense elle-même aura son jour, au milieu de l'assemblée des saints, dans cet immortel triomphe qu'aucune parole ne saurait exprimer. Les peines quelles qu'elles soient nous viennent des hommes; elles participent à la faiblesse de ceux qui les causent : les dons et les récompenses viennent de Dieu; c'est pour cela qu'ils sont si magnifiques,

tels du reste qu'ils devaient être ayant pour principe la munificence infinie. Réjouissez-vous donc, tressaillez d'allégresse, et, la couronne au front, dans l'appareil du triomphe, foulez aux pieds les traits des ennemis avec le même dédain qu'on met à fouler la boue. Donnez-nous sans interruption des nouvelles de votre santé; rien ne saurait nous être plus agréable. Vous savez quelle consolation c'est pour nous, même au fond de cette solitude, d'être sans cesse au courant de ce qui vous concerne. Adieu.

LETTRE VI.

A LA MÊME. (Sixième Lettre.)

Je puis bien vous dire, en vous écrivant aujourd'hui, que je reviens des portes de la mort. Aussi me suis-je vivement réjoui de ce que vos enfants sont venus me trouver au moment même où je rentrais dans le port. S'ils fussent venus pendant que j'étais battu par les ondes, lorsque la maladie me livrait de si terribles assauts, il ne m'eût pas été facile de tromper votre affection, en vous annonçant des choses heureuses, au lieu de sujets de douleur. L'hiver ayant été plus rigoureux que de coutume, il en est résulté pour mon estomac de plus dangereuses secousses; j'ai passé ces deux mois dans un état qui n'était guère préférable à celui d'un mort, plus pénible même. Je ne vivais que pour sentir les maux dont j'étais accablé; tout était nuit pour moi, le jour lui-même, le plein midi comme l'aurore et le crépuscule, puisque j'étais toujours cloué sur mon lit. J'avais beau recourir à tous les moyens; je ne pouvais pas réparer cette désastreuse influence de la saison. En vain j'allumais du feu et je supportais la fumée, qui n'est pas une légère torture; en vain je me tenais renfermé dans ma chambre et m'entourais de toute sorte de vêtements; en vain je m'étais condamné à ne pas sortir; cela ne m'a pas empêché d'endurer les dernières souffrances, des vomissements continuels, de violentes douleurs de tête, le dégoût de la nourriture et l'insomnie. C'était une longue et rude traversée que la nuit avec ces insomnies sans relâche. Mais je ne veux pas vous tourmenter davantage en vous disant des choses aussi pénibles; sachez que j'en suis maintenant délivré. Aussitôt que le printemps a reparu, que le moindre changement s'est fait dans l'atmosphère, tout a disparu comme par enchantement. Je dois cependant encore me surveiller beaucoup quant à la nourriture; aussi je me garde bien de surcharger mon estomac, afin que les digestions ne présentent aucune difficulté.

Une chose m'afflige et me tourmente, c'est d'apprendre que vous avez couru les plus graves dangers. Il est vrai que les informations auxquelles je me suis livré sous l'inspiration de mes sentiments affectueux et de ma vive sollicitude pour tout ce qui vous concerne, avaient un peu calmé cette pénible inquiétude, avant même la réception de vos lettres; un grand nombre de personnes sont venues et m'ont annoncé l'amélioration de votre santé. Et maintenant, ce qui me comble de bonheur et de joie, ce n'est pas seulement que vous soyez guérie, mais encore et surtout que vous supportiez avec un noble courage les malheurs qui vous arrivent; vous allez même jusqu'à les traiter d'illusions, sans en excepter vos infirmités corporelles, ce qui certes me fait le plus de bien et ne peut venir que d'une âme généreuse et dont la mâle vertu produit les fruits les plus abondants. En effet, supporter les revers avec une patience inaltérable, ne plus les sentir même quand ils nous frappent, les regarder avec dédain, gagner la couronne de la patience sans aucun effort, sans peine, sans sueur, sans paraître y songer même, et, comme en se jouant, c'est le signe certain d'une philosophie parfaite. Cette pensée me réjouit et me transporte, je ne puis contenir les élans de ma joie, je ne sens même plus les horreurs de ma solitude, ni les autres maux dont je suis entouré; je suis tout au bonheur qui m'inonde quand je songe à votre magnanimité aussi bien qu'à vos autres victoires.

Ce n'est pas là le seul sujet de ma joie; je me réjouis et je triomphe encore pour cette grande et populeuse cité dont vous êtes devenue la forteresse, le port et le rempart; c'est par les faits mêmes que vous élevez une voix éclatante, vos

malheurs sont une école de vertu pour les deux races d'hommes qui vous entourent; vous leur apprenez de la sorte à se tenir prêts pour de semblables combats, à descendre dans l'arène avec un courage inébranlable, à supporter volontiers les fatigues et les sueurs de cette noble lutte. Chose admirable, vous n'avez pas eu besoin de paraître dans l'agora, de vous avancer au milieu de la ville, c'est en vous tenant renfermée dans votre petite chambre, c'est de votre lit que vous instruisez et ranimez tout le monde; et, par une mer aussi furieuse, quand les ondes s'élèvent à une telle hauteur, quand de toute part se dressent les écueils, se cachent les récifs, et s'élancent les monstres, dans cette profonde nuit où le monde est plongé, vous naviguez sans aucune peine, et, bien loin de vous engloutir, la tempête ne peut pas même vous mouiller; pour vous le jour est serein, vous avez le vent en poupe, vous avez déployé les voiles de la patience. Il fallait bien qu'il en fût ainsi; voilà comment la vertu sait tenir le gouvernail. Les marchands et les pilotes, les matelots et les passagers, lorsque les nuages s'amoncellent et que les vents deviennent furieux, lorsqu'ils voient les flots s'entrechoquer avec rage et se couvrir d'écume, ne manquent pas de tenir leurs vaisseaux dans le port; et, si l'orage les surprend en mer, ils ont recours à toutes les manœuvres pour aller s'abriter sur un rivage, dans une île, au fond d'une anse, quelle qu'elle soit. Et vous, au milieu des vents déchaînés, d'une mer en démence, tandis que les flots bouleversés présentent tour à tour des montagnes et des abîmes, lorsque de tant de malheureux les uns sont submergés, les autres sont roulés au-dessus des ondes, et qu'un petit nombre après avoir tout perdu, tâchent de se sauver sur un débris du navire, vous passez calme et tranquille parmi cet océan de maux, vous traitez ces choses de fables et vous poursuivez heureusement votre course au milieu des horreurs de la tempête.

Cela s'explique. En effet, les pilotes, ceux-là mêmes qui possèdent à fond toutes les ressources de leur art, ne sont pas en état de lutter contre une tempête quelconque; et c'est pour cela qu'ils évitent souvent d'engager cette lutte avec les flots. Mais vous possédez une science supérieure à tous les ouragans, une force d'âme basée sur la vraie philosophie, qui l'emporte sur celle des plus nombreuses armées, et qui vous protége mieux que les tours et les murailles. Sans doute, les soldats ont pour eux, avec leurs armes, les tours et les remparts, toutes choses qui protégent seulement le corps, et pas toujours encore, ni contre tous les dangers; elles sont parfois impuissantes et laissent sans protection ceux qui vont leur demander un abri : vos armes, à vous, n'ont pas brisé les traits des barbares, les stratagèmes des ennemis, repoussé leurs assauts et déjoué leurs ruses; elles ont dompté les impérieux entraînements de la nature, renversé la tyrannie du démon, ruiné la citadelle du mal. Luttant sans cesse avec les esprits de ténèbres, vous avez remporté d'innombrables victoires, sans jamais recevoir une blessure, vous demeurez inébranlable au milieu d'une nuée de traits, ils se retournent même contre ceux qui les ont lancés. Voilà le triomphe de votre art, voilà votre sagesse; les auteurs de vos maux en sont eux-mêmes accablés, les embûches qu'ils vous tendent leur deviennent un mortel chagrin, leur méchanceté vous est la matière d'une plus grande gloire. Pénétrée de cette vérité, sentant bien les avantages de l'épreuve, c'est avec raison que vous appelez tout cela des fantômes.

Et pourquoi n'useriez-vous pas de ce langage, je vous prie, revêtue que vous êtes d'un corps mortel, et méprisant la mort, comme méprisent une terre étrangère ceux qui s'empressent de la quitter pour revenir dans leur patrie? Vous êtes tourmentée par une maladie cruelle, et votre vie néanmoins est plus heureuse que la vie de ceux qui possèdent tous les avantages de la force et de la santé; ni les injures ne vous abattent, ni la gloire et les honneurs ne vous exaltent; et l'on sait de combien de maux c'est là le funeste principe : des hommes qui avaient même brillé dans les rangs du sacerdoce et qui étaient parvenus avec distinction jusqu'aux dernières limites de la vieillesse, sont tombés ainsi, malgré leurs cheveux blancs, et sont devenus la risée d'un monde avide de tels spectacles. Et vous qui n'êtes qu'une femme, dont le corps se soutient à

peine, en butte à tant d'assauts redoublés, non-seulement vous n'avez rien éprouvé de semblable, mais encore vous en avez mis beaucoup d'autres à l'abri d'un tel malheur. Les autres ne faisaient que d'entrer dans la lice, et dès le début, au sortir de la barrière, pour ainsi dire, ils ont été terrassés; tandis que vous avez mille fois doublé la borne et livré mille combats divers, sans jamais manquer d'emporter la palme, et certes à bon droit. Les combats dont il s'agit ne sont pas ceux de la jeunesse et de la force; ce sont les combats de la vertu, l'âme seule et l'intelligence remportent la victoire. C'est ainsi que les femmes ont été couronnées, et les hommes jetés à terre; c'est ainsi que les enfants ont été proclamés vainqueurs, et les vieillards, couverts de honte.

Toujours assurément il faut admirer les amis de la vertu; mais c'est surtout quand la plupart l'abandonnent qu'on doit applaudir à ceux qui lui demeurent fidèles. A ce titre, votre zèle a droit à toute notre admiration; alors que tant d'hommes, de femmes et de vieillards qui jusque-là semblaient dignes de la vénération la plus profonde, ont tourné le dos ou gisent misérablement aux yeux de tous, sans que leur fuite ou leur chute ait été causée par l'ardeur du combat ou l'impétuosité des ennemis, mais ont été renversés avant la mêlée, vaincus sans coup férir; pour vous, après tant de luttes et d'attaques, bien loin d'être abattue, de ployer sous le fardeau de vos peines, vous voilà plus vigoureuse que jamais, et les combats, en se multipliant, ont multiplié de même vos forces. Le souvenir de vos actions glorieuses vous est un sujet constant de bonheur et de joie, une source de courage et de confiance. Voilà pourquoi, nous aussi, nous nous réjouissons, nous nous livrons à des transports d'allégresse; car je ne me lasserai pas d'exprimer ce sentiment et de répandre partout le trop plein de mon âme. Si notre absence est un deuil pour vous, vous trouvez du moins dans vos vertus une consolation bien grande; car nous-même, malgré l'intervalle immense qui nous sépare, nous trouvons dans cette même pensée, je veux dire dans votre magnanimité, la joie la plus suave.

LETTRE VII.

A LA MÊME. (Septième Lettre.)

1. Que dites-vous? Quoi! Vous n'avez pas érigé de trophée, remporté la grande victoire, ceint la couronne qui fleurit à jamais? Mais l'univers entier l'affirme, on va partout racontant vos nobles actions. Bien qu'une seule contrée soit le théâtre de vos combats, la carrière que vous parcourez, l'arène arrosée de votre sang plutôt que de vos sueurs, la gloire et la renommée en sont parvenues jusqu'aux extrémités du monde. Aspirant toutefois à de plus rudes travaux, à de plus nombreuses palmes, vous avez acquis les couronnes qui sont produites par l'humilité; car vous affirmez que vous êtes aussi loin des trophées dont je parle, que les morts le sont des vivants. Ces paroles elles-mêmes attestent votre humilité; pour le prouver, je n'ai qu'à rappeler les faits. On vous a chassée de votre maison, de votre patrie et séparée de vos amis et de vos proches; vous avez connu l'exil et goûté chaque jour les amertumes de la mort; ce qui pouvait même manquer du côté de la nature était abondamment suppléé par la générosité de votre âme. Comme il est impossible, en effet, que l'homme éprouve réellement plusieurs morts, c'est dans votre cœur que vous les avez souffertes; et, ce qu'il y a de plus grand, sous le poids des douleurs présentes, dans la perspective de celles qui vous menaçaient, vous n'avez cessé de rendre gloire à Dieu, dont la sagesse permettait tous ces malheurs, et d'infliger au démon de mortelles blessures. L'ennemi fait lui-même connaître combien il a été cruellement blessé, puisqu'il a revêtu pour le combat des armes plus terribles. De là cette marche ascendante dans vos tribulations.

De même que le scorpion et le serpent, quand ils ont été rudement frappés, dardent avec plus de violence leur aiguillon contre celui qui leur a porté ce coup, montrant ainsi par le degré de leur rage celui de leur douleur; de même cette bête féroce dans son impudente fureur, parce qu'elle a reçu de votre âme généreuse et sublime les plus profondes blessures, redouble ses assauts

et vous suscite de plus grandes épreuves. Oui, elles viennent du diable, et non de Dieu; mais Dieu les a permises pour l'accroissement de vos richesses, pour rendre plus fécond votre négoce spirituel, pour vous préparer une plus magnifique récompense. Il n'y a donc pas là sujet de vous agiter et de vous troubler. Qui jamais se trouva malheureux en s'enrichissant? Qui se laissa jamais abattre en gravissant les degrés des honneurs? Or, si l'on manifeste un si joyeux empressement et de tels transports d'allégresse, quand on va recueillant ainsi des choses humaines, des choses par conséquent plus vaines et plus fugitives qu'une ombre, plus tôt flétries qu'une fleur passagère; si l'on ressent avec cette intensité un plaisir qui paraît et disparaît, qui passe avec la rapidité d'un fleuve; combien n'est-il pas plus juste, quoique vous ayez auparavant vécu dans la tristesse, que vous vous empariez des circonstances présentes pour vous livrer à la plus grande félicité? Le trésor que vous avez ramassé ne saurait vous être ravi; la gloire que vous avez acquise parmi tant d'adversités et qui ne saurait être transmise, n'aura pas de fin, ne connaît pas de bornes; ni les difficultés des temps, ni les embûches des hommes, ni les attaques des démons, ni la mort elle-même, ne peuvent vous en dépouiller.

Si vous avez résolu de pleurer, pleurez sur les auteurs de telles injustices, sur les instigateurs et sur les instruments des maux qui nous ont été faits; ils ont accumulé sur leur tête les plus grands châtiments pour le siècle à venir, ils ont déjà subi sur la terre les plus terribles peines, puisque tous les hommes les ont en aversion; les regardant comme des ennemis publics ils les réprouvent et les condamnent. S'ils ne sentent pas cela, ils n'en sont que plus malheureux et plus dignes de larmes; on peut les comparer à des frénétiques qui ne cessent d'accabler d'injures et de coups, sans raison aucune, tous ceux qui se présentent, souvent leurs bienfaiteurs mêmes et leurs amis; ils ne connaissent pas la folie dont ils sont atteints, et c'est là ce qui la rend incurable; ils ne veulent ni des médecins, ni des remèdes : ils récompensent par des mauvais traitements ceux qui s'efforcent de les guérir et de leur faire du bien. C'est en cela surtout qu'ils sont misérables, le comble de leur malheur consiste à l'ignorer. S'ils ne tiennent aucun compte de la réprobation des autres, il ne leur est pas du moins donné de fuir le jugement de leur propre conscience : c'est un juge auquel on n'échappe pas, qu'on ne peut corrompre, inaccessible à la peur, qu'on ne gagne pas avec des adulations et des présents, dont le temps enfin ne lasse pas la patience.

2. Ce fils de Jacob, qui vint dire à son père qu'une bête cruelle avait dévoré Joseph, et qui, par cette détestable invention, s'efforçait de jeter un voile trompeur sur le meurtre d'un frère, put bien tromper le vieillard. Mais il ne trompa pas sa propre conscience et n'obtint nullement qu'elle demeurât en paix; elle ne cessa de réclamer et de lui reprocher hautement son crime, impossible d'étouffer sa voix. Après un temps considérable, celui qui avait de la sorte ajouté le mensonge au forfait, bien qu'il n'en eût jamais confié le secret à personne, alors que personne ne l'accusait, ne le jugeait, ne lui rappelait même le souvenir de ce drame lugubre, se trouvant en danger de perdre la liberté et la vie, montra clairement que cet accusateur invisible ne s'était pas imposé silence, qu'il parlait toujours avec la même force après tant d'années. « Oui, disait le coupable, nous avons commis l'iniquité à l'égard de notre frère; car nous sommes demeurés sourds à sa douleur, aux angoisses de son âme, lorsqu'il nous priait; c'est maintenant son sang qu'on nous redemande. » *Genes.*, XLII, 21. Il était cependant mis en cause pour un autre crime, on l'accusait de vol, c'est pour avoir dérobé une coupe d'or qu'il était traduit en jugement; mais, comme il n'avait rien à se reprocher de semblable, ce n'est pas pour cela qu'il était tourmenté; il ne dit pas que le motif de son jugement et de ses fers fût celui de sa douleur intérieure. C'est au sujet d'une action dont on ne lui demande pas compte, qui ne figure nullement dans son acte d'accusation, qui n'a pas même été commise là, qu'il devient son propre accusateur et son juge. Il est en cela maîtrisé par sa conscience, et lui qui avait versé le sang de son frère avec tant de sang-froid et

d'impassibilité, le voilà maintenant qui s'afflige et souffre à ce souvenir; il reproche le crime à ses complices et leur en représente avec les plus vives expressions toute la cruauté : « Pendant qu'il nous priait, nous sommes restés sourds à sa douleur, aux angoisses de son âme. » La nature seule eût suffi, semble-t-il dire, pour nous toucher et nous incliner à la pitié, et cependant, alors même qu'il y joignait ses larmes et qu'il implorait notre compassion, nous n'avons pas été touchés, « nous avons méprisé sa douleur, les angoisses de son âme. » Voilà pourquoi nous sommes traduits en jugement; si nous courons risque de notre sang, c'est que nous avons péché contre le sang d'un frère.

C'est ainsi que Judas, ne pouvant supporter les remords de sa conscience, alla se pendre et mit lui-même un terme à sa vie. Quand il faisait un pacte honteux, quand il disait : « Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai ? » *Matth.*, XXVI, 15, il ne rougissait pas devant ceux qui l'entendaient; disciple, il osait tramer de telles choses contre son maître; pendant ces premiers jours, il n'éprouve aucun regret, le plaisir que lui cause son avarice satisfaite, ne lui permet pas d'entendre la voix de sa conscience. Une fois le crime commis, lorsqu'il a pris l'argent et qu'a disparu la première ivresse, la pensée du crime se dresse devant lui, la voix accusatrice se réveille, sans violence, sans contrainte, sans exhortation venant du dehors; il va de lui-même jeter l'argent devant ceux qui le lui ont donné, il avoue son forfait, il dit de manière à ce qu'on puisse bien l'entendre : « J'ai péché en livrant le sang du juste. » *Ibid.*, XXVII, 4. C'était bien là succomber sous le jugement de sa conscience. Telle est la nature du péché : avant d'être commis, il jette l'homme dans l'ivresse; à peine l'action est-elle accomplie, que le plaisir disparait et s'évanouit, laissant après lui l'accusateur seul, c'est-à-dire la conscience, qui remplit aussi l'office de bourreau, déchirant impitoyablement le coupable, lui faisant subir les derniers châtiments, pesant sur lui d'une manière plus écrasante qu'une masse de plomb.

La conscience auprès du pécheur remplit l'office du bourreau.

3. Voilà les supplices d'ici-bas, et vous savez combien sont terribles ceux qui frapperont plus tard les auteurs de ces maux. Il faut donc les plaindre et verser des larmes sur leur sort. C'était la conduite de Paul envers les pécheurs; tandis qu'il n'avait que des chants de triomphe pour ceux qui combattaient et souffraient. De là ces paroles : « Je crains qu'à mon arrivée Dieu ne me couvre de confusion à cause de vous, et que je n'aie à pleurer sur un grand nombre de ceux qui ont péché et qui n'ont pas fait pénitence de leur fornification et de leur impudicité. » II *Cor.*, XII, 21. En s'adressant, au contraire, à ceux qui soutenaient le combat : « Je me réjouis et je vous félicite tous, » dit-il. *Philipp.*, II, 17. Rien de ce qui est arrivé, rien de ce qu'on vous rapporte ne doit donc vous troubler. Les ondes ne brisent pas le roc; plus elles viennent le battre avec violence, plus elles sont elles-mêmes brisées : c'est ce qui s'est passé et ce qui se passera toujours dans de semblables circonstances; ce n'est même là qu'une pâle image de la réalité. Les ondes se bornent à ne pas briser le roc, et l'adversité, non-seulement ne vous brise pas, mais encore vous rend plus forte. Contraste admirable entre la perversité et la vertu : celle-là succombe quand elle attaque, celle-ci brille d'un plus vif éclat quand elle est attaquée. La vertu n'attend pas l'issue du combat, c'est dans le combat même qu'elle cueille des palmes; bien plus, le combat est une palme pour elle; tandis que la perversité est couverte de honte dans la victoire même, c'est là qu'elle trouve son châtiment, sa torture et son déshonneur, présage des futures vengeances : comme la rémunération, le supplice commence avec l'acte même.

Si cela vous paraît obscur, écoutez le bienheureux Paul établissant lui-même cette distinction. Il écrit aux Romains et met au jour la vie souillée de quelques-uns d'entre eux; voulant alors montrer que le péché porte avec lui sa peine avant le châtiment proprement dit, après avoir rappelé les excès contre nature auxquels se sont livrés les hommes et les femmes, dans les inconcevables égarements de la passion, il s'exprime de la sorte : « Les femmes parmi eux ont renversé l'ordre de la nature, et les hommes de même, abandonnant les lois connues, brûlant de désirs impurs les uns à l'égard des autres et commet-



tant des crimes infâmes, ont reçu en eux-mêmes la peine méritée par leurs étranges égarements. » *Rom.*, I, 26-27. Que dites-vous, ô Paul? Est-ce que le plaisir n'est pas le résultat d'une telle audace, et n'est-ce pas la concupiscence qui est le mobile de ces unions condamnées par toutes les lois? Comment prétendez-vous donc qu'ils y trouvent leur châtiment? — C'est que je juge, nous répond-il, non d'après les sensations des malades, mais d'après la réalité des choses. En effet, l'adultère, avant même de recevoir son châtiment, est déjà puni dans l'accomplissement de son crime, bien qu'il s'imagine y trouver le plaisir, et cela, parce qu'il flétrit et dégrade son âme. De même le meurtrier, avant d'apercevoir l'appareil du tribunal et des glaives aiguisés, avant de subir le supplice mérité par ses forfaits, tombe en quelque sorte sous le coup qu'il a lui-même porté, parce qu'il inflige à son âme une dégradation non moins profonde. Ce qu'est la maladie pour le corps, la fièvre, l'hydropisie, une autre infirmité quelconque; ce qu'est la rouille pour le fer, l'insecte pour la laine, le ver pour le bois et la corne, le vice l'est pour l'âme : il la réduit en esclavage et l'avilit. Que dis-je? il la dépouille de la raison, il en fait une âme tantôt de loup, tantôt de chien, tantôt de serpent, de vipère, ou de telle autre bête qu'on voudra.

Les prophètes nous enseignent cette vérité, et, pour rendre évidente à tous les yeux la transformation opérée par le mal, l'un dit : « Chiens muets, qui n'ont pas la force d'aboyer; » *Isa.*, LVI, 10; il désigne ainsi les hommes lâches, qui dressent en secret des embûches aux autres, et les compare à des chiens atteints de la rage. En effet, les chiens enragés n'aboient pas quand ils attaquent, ils approchent en silence, et leurs morsures sont plus dangereuses que celles des chiens qui aboient. Un autre donne aux hommes le nom de corneilles; un autre encore s'exprime ainsi : « L'homme était entouré d'honneurs, et il ne l'a pas compris; il a été comparé aux bêtes de somme privées de raison, et il leur est devenu semblable. » *Psalm.* XLVIII, 13. Et le plus grand des prophètes, ce fils d'une femme stérile, prêchant sur les bords du Jourdain, ne craignait pas d'appeler certains hommes serpents et race de vipères. Or, quel supplice pourrait égaler celui-là, qu'un être fait à l'image de Dieu, revêtu d'une si grande dignité, ayant avec le privilége de la raison une nature essentiellement douce, descende à l'état d'une bête sauvage?

4. Vous avez vu comment, sans attendre le jour des vengeances, la perversité trouve sa peine en elle-même? Sachez maintenant comment la vertu devient sa propre récompense, avant celle qui l'attend ailleurs. Je prends encore un exemple dans les choses corporelles, et rien ne nous empêche d'y revenir, puisque de ces comparaisons jaillit une grande clarté. Voyez, par exemple, celui qui jouit d'une parfaite santé, qui n'éprouve pas la plus légère indisposition, il est par là même dans les délices avant de chercher ce qu'on appelle de ce nom; il est un plaisir inséparable de la santé; quand on la possède, on ne craint ni les intempéries de l'air, ni le chaud, ni le froid, ni l'exiguité de la table, ni aucune autre chose du même genre, on est comme revêtu d'une armure qui met à l'abri de telles atteintes. Eh bien, la même observation peut s'appliquer à l'âme. Voilà pourquoi Paul, alors qu'il était persécuté, battu, accablé de maux sans nombre, s'abandonnait à la joie et disait : « Je me réjouis dans mes souffrances à cause de vous. » *Coloss.*, I, 24. Ainsi donc, ce n'est pas uniquement dans le royaume céleste qu'est le prix de la vertu, il est aussi dans la souffrance elle-même; souffrir pour la vérité, c'est une magnifique récompense. Cela nous explique pourquoi les apôtres sortaient du conseil des Juifs en se félicitant, non du droit qu'ils pouvaient avoir au royaume des cieux, mais de ce qu'ils avaient été jugés dignes d'être insultés pour le nom de Jésus. En effet, cela même est un immense honneur, une couronne, une palme, une source intarissable de joie.

Olympias et les amis du saint archevêque accusés d'incendie.

Réjouissez-vous donc encore une fois, et tressaillez d'allégresse. Ce n'est pas un léger combat, c'est une chose rude et terrible d'avoir à supporter la calomnie, surtout quand elle s'exerce par des accusations aussi graves que celle dont on a prétendu nous accabler en nous traduisant devant les tribunaux publics pour cause d'incendie.

Voulant exprimer ce qu'il y a de cruel dans cette lutte, Salomon dit : « J'ai vu les calomnies qui se font sous le soleil; j'ai vu les larmes des calomniés, et personne n'était là pour les consoler. » *Eccl.*, IV, 1. Si le combat est grand, comme il l'est en réalité, évidemment il doit être récompensé par une brillante couronne. C'est pour cela que le Christ impose l'ordre de se réjouir et de tressaillir d'allégresse à ceux qui combattent ce pénible combat avec la patience qu'il exige. « Réjouissez-vous, dit-il, et tressaillez d'allégresse, lorsque par mensonge on dira contre vous toute sorte de mal à cause de moi, parce que votre récompense est grande dans les cieux. » *Matth.,* V, 11-12. Voyez-vous le bonheur, la récompense, les pures délices que nous procurent les attaques dont nous sommes l'objet? Ne serait-ce pas une chose contraire à la raison que le mal qu'ils n'ont pu vous faire, et quand leurs efforts ont même un résultat tout opposé, vous eussiez à le souffrir par un effet de votre propre volonté? Que veux-je dire par là? Vos ennemis, bien loin de pouvoir vous infliger une peine, vous ont fourni l'occasion de goûter une joie que nul ne peut vous ravir; et vous, par cette tristesse à laquelle vous vous abandonnez, par votre abattement et votre trouble, par ce deuil qui remplit votre âme, vous êtes votre propre bourreau. Eux seuls devaient éprouver de tels sentiments, si toutefois on pouvait espérer qu'ils reconnaîtront un jour leurs crimes. C'est à eux qu'il appartiendra de pleurer, de gémir, de se voiler le visage, de ne plus oser regarder le soleil, de se cacher dans l'obscurité la plus profonde, et de déplorer ainsi en même temps que leur malheur, les ravages qu'ils ont exercés dans un si grand nombre d'Eglises; à vous, au contraire, de vous livrer sans réserve à de saints et joyeux transports, puisque vous avez atteint au faîte de la vertu.

Vous savez, en effet, vous savez de la manière la plus certaine que rien n'est comparable à la patience, qu'elle est la reine de toutes les vertus, le fondement des bonnes œuvres, un port tranquille et sûr, la paix dans la guerre, la sérénité dans l'orage, la sécurité dans les embûches; elle rend plus fort que le diamant celui qui la pratique; elle est telle, enfin, que ni les armes dont elle est menacée, ni les armées rangées en bataille, ni les engins meurtriers, les arcs et les flèches, ni les légions infernales, ni les redoutables phalanges des puissances ennemies, ni le diable lui-même avec toutes ses forces et toutes ses machinations ne peuvent lui porter aucune atteinte. Pourquoi craignez-vous donc? pourquoi gémissez-vous, alors que depuis longtemps vous êtes prête à donner votre vie, si c'est nécessaire? — Vous désirez voir la fin des maux qui vous entourent. — Cela viendra, soyez-en sûre, Dieu ne permettra pas que vous attendiez longtemps encore. Réjouissez-vous donc, je vous le répète, reposez en paix au souvenir de vos nobles actions; ne perdez jamais l'espérance, comptez que nous vous reverrons et que nous vous rappellerons de vive voix ces paroles.

LETTRE VIII.

A LA MÊME. (Huitième Lettre.)

Nous ne devions donc pas, même après avoir quitté la ville, nous trouver à l'abri de ce qui fait le tourment de notre intelligence. Ceux qui viennent à notre rencontre sur les chemins de l'exil, les uns arrivant de l'Orient, les autres de l'Arménie ou de toute autre partie du monde, versent des torrents de larmes en nous apercevant, font entendre de douloureux sanglots, nous accompagnent partout de leurs gémissements. Je vous le dis pour vous faire savoir que vous n'êtes pas la seule à me plaindre, que beaucoup partagent vos sympathies; et ce n'est pas un médiocre sujet de consolation. Le contraire était pour le Prophète un accablant fardeau, puisqu'il le déplorait en ces termes : « J'ai attendu que quelqu'un prît part à ma peine, mais en vain; j'attendais un consolateur, et je ne l'ai pas trouvé. » *Psalm.* LXVIII, 21. C'est donc évidemment une bien grande consolation d'avoir pour soi les sympathies du monde entier. Si vous désirez une autre consolation, sachez qu'après avoir souffert d'aussi nombreuses et d'aussi rudes épreuves, sachez que nous possédons le double bienfait de la santé et de la sécurité, que nous

repassons en nous-même nos souffrances toujours renouvelées, nos continuelles afflictions, toutes les embûches qu'on nous a tendues, et que nous trouvons dans ce souvenir une source intarissable de joie. Faites-en de même de votre côté pour dissiper les nuages de vos chagrins, et ne cessez de m'écrire pour m'informer de votre santé. Aujourd'hui même, en recevant une lettre de mon cher et respectable Arabius, je me suis étonné de n'en pas recevoir de votre grâce, et cela, quoique sa noble femme, que je vénère aussi beaucoup, soit une de vos meilleures amies.

N'oubliez pas non plus que toutes les choses de la vie présente, heureuses ou malheureuses, passent rapidement. La porte est petite, la voie est étroite, mais c'est toujours une voie. Je ne cesserai pas de vous rappeler une parole que je vous ai déjà si souvent répétée. La porte est grande, la voie est large, mais c'est toujours une voie. Débarrassez-vous donc de la terre, des entraves mêmes du corps; élevez-vous sur les ailes de la philosophie, ne restez pas plongée dans cette ombre et cette fumée; car voilà bien ce que sont les choses humaines. Bien plus, quand vous verrez les coupables auteurs de nos maux tenant les villes en leur pouvoir, s'entourant d'honneurs et de satellites, revenez à cette même parole : « Grande est la porte et large est la voie qui conduit à la perdition. » *Matth.*, VII, 13. Vous les plaindrez alors davantage et vous déplorerez leur sort. En effet, celui qui commet un mal ici-bas, et qui, loin d'en recevoir la peine, est honoré par les hommes, verra ce même honneur devenir plus tard la plus grande cause de son châtiment. C'est pour cela que le mauvais riche était si cruellement tourmenté; il subissait la peine, non-seulement de sa barbare insensibilité à l'égard de Lazare, mais encore de ce que sa prospérité non interrompue pendant qu'il montrait une telle inhumanité, ne l'avait pas rendu meilleur. Méditez sur cette pensée et sur tant d'autres semblables, que je me plais si souvent à remettre sous vos yeux, ma très-pieuse dame, et rejetez ce lourd fardeau de votre tristesse; puis, dites-moi que vous êtes docile à mes conseils, pour que, certain désormais que mes lettres ont pour effet de calmer vos chagrins, je vous envoie plus souvent le même remède.

LETTRE IX.

A LA MÊME. (Neuvième Lettre.)

Quand je vois ces multitudes d'hommes et de femmes se précipiter sur les chemins, envahir les hôtelleries et les villes où je passe, et verser des larmes en m'abordant, je comprends encore mieux par là ce qu'il doit en être de vous. Si des étrangers, qui me voient maintenant pour la première fois, sont accablés de tristesse au point de ne pouvoir pas aisément être ranimés, si mes prières et mes exhortations ne font que leur arracher des larmes encore plus brûlantes, il est évident que la tempête sévit sur vous avec une violence extrême. Mais, plus la tempête est violente, plus le triomphe sera beau, pourvu que vous la supportiez toujours avec actions de grâces, comme du reste vous le faites. Lorsque les vents sont déchaînés, si les matelots donnent trop de voiles, le navire est renversé; s'ils ne les donnent qu'avec mesure et comme il convient, ils naviguent en toute sécurité. Sachant cela, ma très-pieuse dame, ne vous abandonnez pas à la tyrannie de la tristesse, mais dominez l'orage par la raison. Vous le pouvez; la tourmente n'est pas supérieure à votre art. Ecrivez-moi pour me dire que vous avez remporté la victoire; et, dans mon éloignement, j'éprouverai la plus douce satisfaction en apprenant que vous avez supporté vos chagrins avec une prudence, avec une philosophie dignes de vous. Je n'étais plus éloigné de Césarée lorsque je vous écrivais cette lettre.

LETTRE X.

A LA MÊME. (Dixième Lettre.)

Il faut aussi que vous chassiez cette crainte que vous éprouvez au sujet de notre voyage, car, comme je vous l'ai déjà dit, mon corps semble avoir pris plus de force et de santé; l'air du reste se montre très-favorable, et ceux qui nous conduisent déploient tout le zèle possible, au delà

même de ce que nous voudrions, nous prodiguant toutes les attentions et tous les soins possibles. J'allais partir de Nicée, lorsque je vous ai expédié cette lettre, le 3 juillet. Ecrivez-moi fréquemment touchant votre santé. Pour cela, vous pourrez user de l'entremise de mon cher Pergamius, en qui j'ai grande confiance. Il ne suffit pas que vous m'informiez de l'état de votre santé, vous me direz aussi que vous avez dissipé le nuage de votre tristesse. Si vous me transmettez cette bonne nouvelle, je vous écrirai plus souvent et plus longuement, puisque je serai sûr d'obtenir un bon résultat. Si vous désirez donc avoir de plus fréquentes lettres, dites-moi clairement qu'en parlant plus longuement nous ne parlons pas en vain, et vous verrez combien nous sommes généreux dans la récompense. En ce moment, ne recevant rien de votre grâce, malgré le nombre de ceux qui, venant vers nous, eussent pu vous servir de messagers, j'en ai ressenti une vive peine.

LETTRE XI.

A LA MÊME. (Onzième Lettre.)

A mesure que nos épreuves augmentent, les sujets de consolation augmentent aussi, et nos espérances pour l'avenir deviennent plus fermes en devenant plus pures. C'est maintenant que tout nous vient à souhait et que nous naviguons par un temps favorable. Qui l'a vu? Qui l'a entendu? Des écueils et des récifs, des tourbillons et des courants impétueux, une nuit sans lune, des ténèbres épaisses, des précipices et des rochers; et quoique sillonnant une telle mer, nous ne sommes pas de pire condition que ceux qui se balancent dans le port. Méditez sur ces choses de votre côté, ma très-pieuse dame, élevez-vous au-dessus de ce tumulte et de ce fracas, et donnez-moi de bonnes nouvelles sur votre santé; quant à nous, avec la santé nous possédons aussi la joie. Notre corps a gagné des forces nouvelles et nous respirons un air pur. Les soldats chargés de nous accompagner ont pour nous de telles attentions que nous n'avons aucun besoin de serviteurs, puisqu'ils en remplissent l'office. C'est leur affection pour nous qui leur inspire de tels soins. Les satellites dont nous sommes entourés se félicitent à l'envi d'avoir à nous rendre quelque service. Nous n'avons qu'un sujet de douleur, c'est de n'avoir pas l'assurance que vous soyez en bonne santé. Apprenez-nous-le, afin que nous ayons ce surcroît de bonheur, et je ne cesserai d'en rendre grâces à mon respectable seigneur et cher enfant Pergamius. Si vous désirez m'écrire, confiez-lui vos lettres; car c'est un ami sûr, qui nous est sincèrement attaché, et qui de plus est plein de respect pour vos vertus et votre piété.

LETTRE XII.

A LA MÊME. (Douzième Lettre.)

C'est en relevant de cette maladie qui m'a surpris en route et suivi jusqu'à Césarée, c'est après avoir enfin recouvré la santé, que je vous écris de Césarée même, où m'ont été prodigués les soins les plus empressés et les plus efficaces, où les médecins les plus habiles et les plus renommés ont mis à mon service, non-seulement leur art, mais encore un dévouement affectueux et sympathique; l'un d'eux est allé jusqu'à me promettre de partir avec moi, avec plusieurs autres personnages constitués en dignité. Voilà bien des lettres que je vous écris touchant ce qui me concerne; mais les vôtres sont fort rares, comme je vous l'ai déjà reproché. Pour vous prouver que cela tient à votre négligence et nullement à la difficulté de trouver des messagers, sachez que le respectable frère de l'évêque Maxime, étant venu me voir il y a deux jours, je lui demandai s'il avait des lettres pour moi, et qu'il me répondit n'en avoir pas obtenu de vous; même réponse a été faite à pareille demande au sujet du prêtre Tigrius. Je vous prie de le lui reprocher vivement, aussi bien qu'à mon sincère et fervent ami, à tous ceux enfin qui sont avec l'évêque Cyriaque. N'allez pas les tourmenter, ni lui ni personne, au sujet d'un déplacement. C'est un bienfait que nous recevons. Peut-être ont-ils voulu, et ne l'ont-ils pas pu. Gloire à Dieu en toute chose; je ne

cesserai pas de redire cette parole, quoi que ce soit qui puisse m'arriver. Ainsi donc, ils n'ont pu venir me voir, je l'admets. Mais faut-il que j'admette aussi qu'ils n'ont pas pu m'écrire? Témoignez toute ma reconnaissance à mes vénérables dames, les sœurs du très-digne évêque Pergamius, à cause du zèle infatigable qu'elles déploient pour moi. Je leur dois, en effet, les excellentes dispositions dont le gendre de ce seigneur se montre animé, si bien que cet homme, investi d'une si haute puissance, est venu me voir ici.

N'oubliez pas de m'écrire souvent pour m'instruire de l'état de votre santé et de celle des personnes qui me sont dévouées. Soyez sans inquiétude à mon sujet; je me porte bien et jusqu'à ce jour je jouis d'une paix et d'une sérénité parfaites. Quant aux amis de l'évêque Cyriaque, je désire savoir s'ils sont partis; car personne n'a pu me donner de vrais renseignements à ce sujet. Je vous prie donc de m'en informer. Et quant à cet évêque lui-même, dites-lui que mes chagrins antérieurs m'ont empêché de lui écrire.

LETTRE XIII.

A LA MÊME. (Treizième Lettre.)

Nous respirons enfin depuis que nous sommes arrivé à Cucuse, d'où nous vous écrivons; nous sortons enfin de cette épaisse fumée, de cette nuée de maux sans nombre qui nous ont assailli dans le chemin. Maintenant que nos souffrances ont disparu, nous consentons à vous les exposer. Nous ne l'aurions pas fait pendant que nous les subissions encore de peur de vous trop affliger. Durant trente jours au moins, plus même, je n'ai cessé d'être en butte à des fièvres dévorantes; et c'est ainsi que je poursuivais cette longue et pénible route; d'autres infirmités non moins cruelles, mes faiblesses d'estomac, me faisaient en même temps la guerre. Devinez ce que devait en être la suite; pas de médecins, impossibilité de se procurer des bains et même les choses les plus nécessaires, aucun repos, une alerte perpétuelle de la part des Isauriens, toutes les autres difficultés, tous les autres embarras qu'entraîne un long voyage, les soucis, les inquiétudes, les découragements, l'absence de tout remède. En ce moment, il ne reste rien de ces maux. En arrivant à Cucuse, nous nous sommes débarrassé de la maladie et de tout son cortége; nous voici en pleine santé; les Isauriens ne nous inspirent plus aucune crainte, par la raison que nous avons ici beaucoup de soldats prêts à les recevoir avec vigueur; les choses nécessaires nous sont fournies avec abondance, vu que tout le monde nous accueille avec une bienveillance extrême; car autrement la contrée est bien solitaire et bien sauvage. Il s'est trouvé que mon cher et respectable Dioscore était ici; il avait eu le soin déjà de m'envoyer l'un de ses serviteurs jusqu'à Césarée, pour me prier et me conjurer de ne pas préférer une autre maison à la sienne, ce que plusieurs autres ont également fait. Je ne pouvais pas néanmoins ne pas lui donner la préférence; j'ai donc accepté sa généreuse hospitalité. Il se multiplie pour me faire plaisir, si bien que je suis obligé de réclamer sans cesse contre l'abondance et la prodigalité dont il fait preuve. A cause de nous, il s'est transporté à sa maison de campagne, et cela, pour être plus à même de nous entourer de soins; il dispose pour nous une maison plus convenable pour l'hiver, n'épargnant aucune précaution, employant tous les moyens dans ce but; en un mot, il n'est pas d'attentions qu'il ne nous témoigne.

Outre cela, nous voyons incessamment arriver des administrateurs de biens ou des économes, à qui leurs maîtres ont donné l'ordre par écrit de tout mettre à notre disposition, et qui du reste s'en acquittent avec dévouement. Je vous dis toutes ces choses, celles d'abord que nous avons péniblement endurées, et celles ensuite dont nous avons à nous féliciter, pour que personne n'ait la malencontreuse idée d'obtenir pour nous un changement de résidence. Si, dans l'intention de nous accorder une faveur, on nous laisse le choix du lieu que nous voulons habiter, et s'il n'en est pas un autre qu'on pense devoir nous assigner, rendez encore grâces. Mais si l'on doit nous arracher d'ici pour nous envoyer ailleurs; s'il faut entreprendre un nouveau voyage, subir un autre exil, ce sera pour nous une chose bien

pénible : nous avons d'abord à craindre d'être relégué dans une contrée plus lointaine et plus sauvage ; et puis le voyage est pour nous mille fois plus intolérable que l'exil même. Oui, un déplacement aussi considérable nous a conduit jusqu'aux portes de la mort. D'ailleurs nous voilà maintenant à Cucuse, et ce séjour nous ranime par le sentiment du calme et de la stabilité ; nous employons ce temps à réparer les fatigues d'une aussi longue course, à restaurer nos os brisés et nos chairs meurtries.

Le jour même de notre arrivée, nous avons eu la visite de la noble diaconesse Sabiniana, elle-même épuisée par la fatigue, accablée par le chagrin, vu qu'elle est dans un âge où le repos est une nécessité ; mais la jeunesse et la vigueur de son âme la mettent au-dessus de toutes les adversités. Elle déclare qu'elle est prête à partir même pour la Scythie ; et le bruit s'était accrédité que j'y devais être déporté. Elle est dans l'intention, comme elle le dit encore, de ne plus revenir dans sa patrie, et de passer sa vie là où nous serons nous-même. Les personnes attachées à l'Eglise l'ont également accueillie avec le plus vif empressement et la plus grande bienveillance. Je dois vous dire encore que le respectable Constance, ce prêtre si zélé, était ici depuis quelque temps. Il m'avait écrit pour me demander l'autorisation de venir me joindre ici ; il n'osait pas prendre sur lui de le faire sans mon consentement, bien qu'il en eût le plus ardent désir ; il ajoutait qu'il ne pouvait pas rester dans le même endroit, et qu'il était obligé de fuir et de se cacher, tant il était entouré de périls et de piéges. Je vous prie de suivre la ligne de conduite que je viens de vous indiquer touchant ma résidence. Si vous venez à savoir qu'il existe encore quelque fâcheux projet à cet égard, ne dites rien par vous-même ; mais tâchez de découvrir avec votre prudence ordinaire où l'on prétend m'envoyer ; vous le pouvez. Si vous comprenez que c'est dans une ville maritime, non loin de la capitale, à Cyzique par exemple, ou près de Nicomédie, gardez-vous de refuser cela. Si c'est dans un endroit encore plus éloigné ou non moins éloigné que celui-ci, n'acceptez pas ; cela me serait une grande et lourde peine. Ici du moins je goûte une paix profonde, au point que deux jours m'ont suffi pour faire disparaître les suites fâcheuses du voyage.

LETTRE XIV.

A LA MÊME. — L'auteur rapporte ce qui lui était arrivé à Césarée. (Quatorzième Lettre.)

1. Pourquoi vous lamenter et vous tourmenter ? En abandonnant votre âme à la tyrannie de la tristesse, ne vous infligez-vous pas un tourment que vos ennemis n'ont pu vous faire souffrir ? Les lettres que vous m'avez envoyées par Patricius, me montrent bien les blessures de votre âme. Aussi me mettez-vous moi-même à la torture, et suis-je extrêmement fatigué de voir que, lorsque vous devriez recourir à tous les moyens, ne rien négliger pour éloigner ces désolantes pensées, vous les appelez en quelque sorte, vous vous imaginez même ce qui n'est pas, si j'en juge par ce que vous me dites ; et voilà comment vous déchirez votre cœur sans raison comme sans utilité, mais non sans le plus grave dommage. Pourquoi vous désespérer de ce que vous n'avez pu me faire transférer de Cucuse à un autre endroit ? Mais, en ce qui vous concerne, vous avez fait ce bien, puisque vous avez fait pour cela tout ce qui était en votre pouvoir. Si donc la chose n'a pas réussi, il ne faut pas s'en désoler. Peut-être Dieu veut-il m'imposer une plus longue carrière à parcourir, pour me faire mériter de plus belles couronnes. Pourquoi gémir alors de ce qui doit tourner à notre gloire ? Vous devriez bien plutôt vous livrer à de saints et joyeux transports, vous couvrir des insignes du triomphe, puisqu'une gloire dont nous sommes si profondément indigné, nous serait destinée. — Mais, c'est la solitude de ce lieu qui vous arrache des larmes. — Et quoi de plus agréable que ce séjour ? La solitude même, le calme, l'éloignement des affaires et le rétablissement de la santé, lui donnent un grand charme. Il est vrai que la ville n'a ni place, ni marché ; mais cela ne me fait rien : tout afflue dans ma maison. En effet, le vénérable évêque de cette ville et mon respectable ami Dioscore, sont tellement occupés de me

soigner, qu'ils semblent avoir fait trêve à toute autre occupation. Du reste, l'excellent Patricius vous dira comment mon temps s'écoule ici parmi les attentions les plus délicates, dans la paix et dans la joie; c'est un témoignage que je dois rendre à ce séjour.

Si c'est à cause des choses qui nous sont arrivées à Césarée que vous êtes dans la tristesse, cela non plus n'est pas digne de vous. Là aussi nous ont été tressées de splendides couronnes; tout le monde nous proclamait heureux, on redisait notre nom avec enthousiasme, à cause de ce que nous avons souffert lors de notre expulsion de cette ville. N'en dites rien pour le moment, quoiqu'il y ait beaucoup de personnes qui s'en entretiennent. Mon ami Pœanius m'a fait savoir que là se trouvaient des prêtres de Pharétrius, qui ont déclaré être en communion avec nous et n'avoir aucun rapport avec nos ennemis, rien de commun, aucun point de contact même accidentel. Pour ne leur occasionner aucun trouble, gardez le silence. Oui, nous avons éprouvé là les choses les plus pénibles. N'aurions-nous eu rien à souffrir auparavant, ces choses suffiraient pour nous procurer des palmes innombrables; nous avons même couru le danger de perdre la vie. Je vous en conjure encore, gardez le silence là-dessus, et je vous dirai tout en peu de mots, non certes pour vous attrister, mais plutôt pour vous combler de joie. Voilà pour moi des occasions de faire quelque gain, voilà ma richesse, voilà le feu qui doit dévorer mes péchés, de marcher ainsi toujours à travers de pareilles épreuves, et d'avoir à les subir de la part de ceux qui ne m'eussent jamais paru devoir se conduire de la sorte à mon égard.

Comme nous étions sur le point d'entrer en Cappadoce, après nous être débarrassé du Galate, qui était allé presque jusqu'à nous menacer de mort, beaucoup de personnes venaient à notre rencontre sur le chemin pour nous dire : Le seigneur Pharétrius vous attend, il court partout pour n'être pas privé du bonheur de vous rencontrer, il n'est pas de peine qu'il ne se donne dans la pensée de vous voir et de vous embrasser, de vous donner enfin les preuves d'une charité parfaite; dans ce but, il met en mouvement des monastères entiers d'hommes et de femmes. — En entendant ces paroles, j'étais loin de m'attendre à rien de semblable et j'étais bien persuadé que tout le contraire aurait lieu; mais je gardais mes pensées pour moi et je n'en disais rien à ceux qui me donnaient ces agréables nouvelles.

2. Lorsque j'entrai dans Césarée, après tant de fatigues, abattu, décomposé, dans le redoublement de ma brûlante fièvre, souffrant les douleurs les plus aiguës, je pris un logement dans un des quartiers les plus retirés de la ville, je fis aussitôt les démarches nécessaires pour avoir des médecins, en vue de calmer le feu qui me dévorait; car j'étais alors, comme je l'ai déjà dit, dans toute l'ardeur de ma fièvre tierce. Ajoutez à cela l'épuisement de la marche, le brisement de tout mon corps, l'absence de tout secours, la privation des choses nécessaires, l'impossibilité de trouver un médecin, l'accablement qui résultait de la chaleur et des veilles; en un mot, j'étais comme un mort quand j'arrivai dans cette ville. En ce moment, je fus tout à coup envahi par tout le clergé, le peuple, les religieux, les religieuses et les médecins; tous s'empressaient à me servir, tous me donnaient à l'envi leurs soins et me témoignaient leur sollicitude. Mais j'étais comme brûlé par la flamme intérieure, et je me trouvais dans le plus imminent danger. A la fin cependant et peu à peu, l'intensité du mal diminua, je me sentis plus calme. Quant à Pharétrius, il ne paraissait pas : il attendait mon départ; pourquoi? Je l'ignore. Une fois donc que la maladie se fut apaisée, je songeai à me remettre en route pour arriver à Cucuse et pouvoir enfin me reposer un peu des longues souffrances du voyage. Pendant que j'en étais là, soudain la nouvelle se répandit qu'une multitude innombrable d'Isauriens ravageaient la campagne de Césarée, qu'ils avaient incendié une grande bourgade et qu'ils commettaient les derniers excès. A cette nouvelle, le tribun prenant les soldats qu'il a sous la main, se précipite hors de la ville. Il craint que les barbares ne viennent l'attaquer, tout le monde est dans la frayeur et l'angoisse, on tremble pour le sol même de la patrie, à tel point que les vieillards se chargent de la défense des murailles.

Les choses en étaient à ce point, lorsqu'une cohorte de moines — je puis bien m'exprimer ainsi, je n'ai pas d'autre mot pour exprimer leur fureur — se précipite vers la maison où j'étais, menaçant d'y mettre le feu, et proférant de plus contre moi les plus atroces menaces, si je refuse d'en sortir. Ni la peur des Isauriens, ni la faiblesse extrême où la maladie m'a laissé, ni aucune autre considération ne peut leur inspirer un sentiment d'honnêteté; ils nous donnent la dernière presse, ils respirent une telle rage qu'ils effraient même les soldats chargés de nous garder. Et dans le fait, ils les menacent eux-mêmes des plus mauvais traitements, se glorifiant d'avoir plus d'une fois infligé à leurs pareils les corrections les plus honteuses. En les entendant parler de la sorte, les soldats viennent à moi, me prient et me conjurent de les délivrer de ces bêtes féroces, devrais-je tomber au pouvoir des Isauriens. Instruit de ce qui se passait, le préfet de la ville se rend à la maison, dans le but de nous porter secours. Ses exhortations et ses prières n'ébranlent pas ces furieux et lui-même perd courage. Ne voyant pas d'issue à de telles complications, n'osant pas d'une part, nous conseiller d'affronter une mort certaine, et ne voulant pas, de l'autre, nous engager à rester, en présence d'une telle rage, il envoie vers Pharétrius pour implorer un délai de quelques jours, soit à cause de ma faiblesse, soit à cause des périls du dehors. Cette démarche demeure sans résultat, et le lendemain les moines reviennent encore plus surexcités; aucun prêtre n'ose prendre sur lui de s'interposer en notre faveur; rougissant tous et couverts de confusion, parce qu'ils savaient bien que tout cela se passait à l'instigation de Pharétrius, ils disparaissaient et se tenaient cachés; lorsque nous les appelions, ils n'avaient pas le courage de se rendre.

Faut-il en dire davantage sur cette position? Au milieu de toutes ces terreurs, en face d'une mort à peu près certaine, quoique la fièvre m'eût repris et me consumât, car je n'avais pu dans ce peu de temps m'en débarrasser d'une manière définitive, je me jetai dans une litière, au milieu du jour, et je quittai mon asile; tout le peuple était là poussant des cris de douleur et maudissant l'auteur de ces indignités; des soupirs s'échappaient de toutes les poitrines, des larmes coulaient de tous les yeux. Je sortis ensuite de la ville; quelques membres du clergé sortirent isolément à notre suite et nous accompagnèrent de leurs gémissements. J'en entendais plusieurs qui disaient: Vous le menez à une mort évidente. L'un de ceux qui m'étaient les plus attachés, me dit alors: Partez, je vous en conjure; tombez aux mains des Isauriens, pourvu que vous échappiez aux nôtres. En quelqu'endroit que vous alliez, vous pouvez rencontrer la sécurité, excepté parmi nous. En écoutant ces choses, que la vue ne démentait pas, Séleucie, la noble femme de Rufin, dont je ne saurais jamais reconnaître les services, me pria instamment de m'arrêter dans sa maison de campagne, située à cinq milles à peu près de la ville; elle envoya des hommes avec nous, et nous nous rendîmes en ce lieu.

3. Mais nous ne devions pas échapper de la sorte aux embûches qui nous avaient été dressées. A cette nouvelle, Pharétrius usa d'intimidation à l'égard de celle qui nous avait donné l'hospitalité. Je n'en savais rien lorsqu'elle nous reçut dans sa villa; elle-même se garda bien de nous en parler en venant à notre rencontre; c'est seulement à son homme d'affaires qu'elle s'en ouvrit, puisque en lui recommandant d'avoir toute sorte de soins pour nous, elle ajouta que, si quelques moines se présentaient dans le but de nous insulter ou nous maltraiter, il eût à réunir les paysans de ses autres villas, afin d'éloigner de force ces furieux. Elle me priait même de me réfugier dans sa propre maison, qui était fortifiée et se trouvait à l'abri d'un coup de main, pour me soustraire aux violences de l'évêque et des moines. Je m'y refusai, je voulus rester dans la villa, ne sachant rien des nouvelles tentatives qu'on préparait. Ma détermination ne calma nullement leur rage contre moi. Au milieu de la nuit suivante, complétement ignorant de ce qui se passait, cette femme intimidée par les nouvelles menaces de Pharétrius, comme elle l'a dit elle-même, incapable de résister aux instances qu'il faisait pour la forcer à me jeter dehors, me fit annoncer que les barbares étaient à nos portes; car la honte l'empêchait de me faire connaître la vérité

et de m'avouer la contrainte qu'elle subissait. Ainsi donc, au milieu de la nuit, le prêtre Evétius se précipite dans ma chambre et m'arrache au sommeil en criant de toutes ses forces : Levez-vous, je vous en conjure, les barbares sont là, ils approchent de la maison. — Comprenez dans quel état j'étais en entendant ces paroles. Comme je demandais à cet homme ce que j'avais à faire, hors d'état de regagner la ville, de peur d'y trouver un sort plus cruel que je n'avais à le craindre de la part des Isauriens, il me força de sortir. C'était une nuit sans lune, une nuit épaisse, affreuse, ce qui achevait de m'ôter tout moyen de salut; personne n'était là pour me donner secours, personne pour m'accompagner; tous m'avaient abandonné.

Poussé par la crainte et n'attendant plus qu'une prompte mort, au milieu des plus vives angoisses, je demandai qu'on allumât des flambeaux. Mais le prêtre les fit éteindre, pour que les barbares, disait-il, guidés par la clarté, ne vinssent pas plus sûrement nous assaillir. Les lumières étant donc éteintes, le mulet qui portait ma litière et qui suivait un chemin extrêmement raboteux et encombré de pierres, tomba sur ses genoux et me jeta violemment à terre; peu s'en fallut que je ne fusse tué sur le coup. Me relevant avec peine, je me traînais plutôt que je ne marchais, soutenu par le prêtre Evétius, qui lui-même était descendu de cheval; et, malgré son secours, je n'avançais qu'avec une lenteur extrême et comme en me traînant, je l'ai dit, dans des sentiers aussi difficiles, sur des montagnes aussi impraticables, au milieu d'une telle obscurité. Représentez-vous ce que je devais souffrir dans une situation si lamentable, et de plus consumé par la fièvre, ignorant ce qu'on avait tramé, redoutant les barbares, saisi de frayeur et m'attendant incessamment à tomber dans leurs mains. Ne vous semble-t-il pas que ces souffrances toutes seules, n'eussions-nous pas éprouvé d'autres accidents, soient capables d'effacer beaucoup de péchés et de nous procurer une gloire sans bornes?

Quant à la cause, la voici, je crois : aussitôt après mon arrivée à Césarée, tout le monde, les principaux des magistrats ou de leurs vicaires, les plus distingués des sophistes et les plus en faveur, des tribuns et le peuple tout entier venaient à moi chaque jour, me donnant les plus grands témoignages d'affection, me portant tous évidemment dans leur cœur. Voilà ce qui piqua Pharétrius sans nul doute, et cette jalousie qui nous avait chassé de Constantinople, s'attachait encore à nous persécuter ici; je ne pourrais pas le démontrer, mais tout me porte à le croire. Qui dirait les misères, les terreurs et les dangers dont je fus assailli dans ce chemin? Lorsque je les rappelle à ma mémoire et que je les repasse dans mon esprit, ce qui du reste a lieu tous les jours, je tressaille d'allégresse, comme quelqu'un qui tient en réserve un grand trésor; car c'est bien là mon sentiment et ma pensée. J'ai donc le droit d'exiger de vous que vous vous réjouissiez de ces mêmes choses, que vous en soyez heureuse et pleine de reconnaissance envers Dieu, qui a daigné me les faire souffrir. Je vous prie de nouveau de garder tout cela pour vous et de n'en rien dire à personne, bien que les soldats puissent en remplir la ville entière, puisqu'ils ont eux-mêmes couru les derniers dangers. Je désire seulement qu'on ne l'apprenne pas de vous et que vous imposiez même silence à ceux qui en parleraient.

Saint Jean Chrysostome se réjouit de ses malheurs

4. Si les suites de ces injustices vous causaient encore du chagrin, sachez bien que j'en suis maintenant tout-à-fait délivré et que je me sens beaucoup plus fort que lorsque j'étais à Constantinople. Ne craignez pas non plus le froid; j'habite une maison parfaitement disposée pour m'en garantir, et mon respectable seigneur Dioscore ne néglige rien pour que je n'en éprouve pas la plus légère atteinte. S'il est permis d'en juger par les commencements, il me semble que je suis sous le ciel d'Orient, sous le ciel même d'Antioche, tant il est doux et serein. Une chose m'a causé beaucoup de peine, cette parole que vous m'avez dite : Peut-être vous fâcherez-vous contre moi de ce que je me néglige moi-même. — Et cependant je vous avais écrit, depuis déjà quelque temps, pour vous prier de ne pas me donner un tel sujet de plainte. J'étais en droit de penser qu'il vous faudrait une longue apologie, une laborieuse discussion et beaucoup d'efforts pour arriver à justifier cette parole.

Peut-être croyez-vous l'avoir en partie justifiée : Je ne pense qu'à ce qui peut augmenter mon affliction. — Mais cela même aggrave singulièrement votre faute, d'avouer que vos idées ont pour but d'augmenter ainsi vos douleurs. Il n'est rien que vous n'eussiez dû faire, aucun moyen qu'il ne vous eût fallu employer pour dissiper votre tristesse ; et voilà que vous faites même l'œuvre du diable en tourmentant votre esprit et votre cœur. Ne savez-vous donc pas quel mal affreux c'est que la tristesse ?

La tristesse est un grand malheur.

Vous n'avez pas davantage à craindre les Isauriens ; car ils se sont retirés dans leur pays, et le gouverneur a tout fait pour cela : nous jouissons ici d'une sécurité beaucoup plus grande qu'à Césarée. Il n'est personne que je craigne désormais, si ce n'est les évêques, à quelques exceptions près. Pour ce qui regarde les Isauriens, soyez entièrement sans inquiétude ; les voilà partis, ils sont allés se renfermer chez eux au commencement de l'hiver, pour n'en sortir qu'après la Pentecôte, si même ils doivent nous revenir.

Comment me dites-vous que vous ne recevez pas de lettres ? Je vous en ai envoyé trois, la première par mes gardiens, la deuxième par Antonius, la troisième par Anatolius, votre domestique, toutes assez longues, les deux premières surtout, qui sont des remèdes salutaires propres à guérir tous les découragements et tous les scandales, en ranimant toutes les énergies de l'âme. Lorsque vous les aurez donc reçues, lisez-les avec une assiduité constante, et vous en reconnaîtrez, je l'espère, par une heureuse expérience, les nombreuses vertus et l'efficacité réelle ; vous me ferez savoir si tel en a été le fruit pour vous. J'en ai bien une troisième sur le même sujet, que je n'ai pas voulu pour le moment vous envoyer ; car je suis vivement peiné de vous entendre dire que vous appelez à dessein les pensées tristes, que vous allez même jusqu'à vous en former d'imaginaires ; paroles indignes de vous, et qui me couvrent moi-même de honte et de confusion. Du reste, lisez mes premières lettres, et vous ne parlerez plus ainsi, quelque opiniâtre que soit votre amour pour la tristesse.

Puisque vous me consultez au sujet de l'évêque Héraclide, je vous dirai qu'il peut, s'il en a le désir, se démettre de ses fonctions, pour se soustraire à toutes les difficultés ; il n'a pas autre chose à faire. Pour ma part, j'ai donné le conseil, bien que sans profit peut-être, à ma chère dame Pentadie de faire tout ce qui dépendrait d'elle pour trouver un soulagement à sa douleur. Vous me dites avoir osé me faire connaître vos chagrins, malgré la défense de celui-là. Quelle est donc cette hardiesse ? Je n'ai jamais cessé, je ne cesserai jamais de dire qu'il n'y a qu'une chose absolument triste, le péché ; que tout le reste est poussière et fumée. Quel mal réel y a-t-il à séjourner dans une prison, à porter des chaînes ? quel mal à subir les coups de l'adversité, lorsque l'adversité peut devenir pour nous la source de si grands avantages ? quel mal dans l'exil ou dans la confiscation de nos biens ? Ce sont là des mots vides de sens, des expressions lugubres, mais dénuées de toute réalité. Parlez-vous de la mort, vous rappelez simplement une dette de la nature ; il faudra bien la payer sans que personne vous y force. De l'exil ? mais ce n'est pas autre chose que changer de pays et voir des cités nouvelles. De la spoliation ? mais c'est la liberté, l'affranchissement de toute entrave.

5. Ne délaissez jamais l'évêque Marutha, et faites tout ce qui dépendra de vous pour l'arracher à l'abîme. J'ai le plus grand besoin de lui pour les affaires de la Perse. Sachez par lui, si cela vous est possible, le bien qui s'est fait de ce côté par son ministère. Je désire savoir aussi le motif de son voyage, et de plus si vous avez pu lui remettre les deux lettres que je lui avais adressées. Je lui écrirai de nouveau, s'il veut m'écrire lui-même ; et, s'il ne veut pas, qu'il vous dise au moins les résultats qu'il a pu obtenir et ce qu'il espère en revenant dans ces contrées. C'est pour cela que je désirais tant m'aboucher avec lui. Au reste, ne négligez rien pour réussir ; et quand bien même tous se jetteraient dans le précipice la tête la première, remplissez votre devoir. La récompense vous sera toujours indubitablement acquise. Faites tous vos efforts pour la mériter. Je vous en prie, ne passez pas légèrement sur ce que je vais dire, méditez là-dessus avec la plus grande atten-

tion. Des moines marses et goths, chez lesquels se tenait continuellement caché l'évêque Sérapion, m'ont raconté que le diacre Maduarius était venu leur apprendre la mort d'Unilas, cet admirable pontife auquel j'avais naguère imposé les mains et que j'avais envoyé dans la Gothie, où déjà son ministère s'était signalé par une abondante moisson de grandes œuvres; et que le roi de ce pays, dans une lettre confiée à ce même diacre, leur demandait instamment un nouvel évêque. Comme je ne vois pas d'autre moyen pour empêcher et faire tourner au bien la catastrophe dont nous sommes menacés, que la patience et le retard; comme d'ailleurs il ne leur serait pas possible de traverser le Bosphore et de naviguer dans une telle mer, tâchez de les faire attendre un peu, à cause de l'hiver. C'est une chose qui réclame toute votre sollicitude; car elle est de la plus haute importance. Je suis à cet égard tourmenté par une double crainte; Dieu veuille qu'elle ne se réalise pas : Le nouvel évêque sera-t-il consacré par les auteurs de tant de maux, contrairement à toute justice ? et puis, absolument, quel est celui qui sera choisi? Sera-ce un homme digne ? C'est ce dont ils n'ont aucun souci, vous le savez vous-même. Quel que soit du reste le choix, vous en savez également les conséquences. Déployez donc tout votre zèle pour que rien ne soit fait. S'il était possible de m'envoyer Maduarius en secret et sans donner l'éveil à personne, ce serait fort heureux. Si cela n'est pas possible, qu'on fasse toujours tout ce que l'on pourra.

Ce qui a lieu dans des questions d'argent, arrive également dans de telles affaires; l'exemple de la veuve est là pour le prouver. De même, en effet, qu'en donnant deux oboles, elle l'emporta sur tous ceux qui avaient donné beaucoup plus, vu qu'elle avait donné tout ce qu'elle possédait; de même ceux qui dans les affaires déploient toute leur activité et font tout ce qui est en leur pouvoir, n'auraient-ils d'ailleurs amené aucun bon résultat, méritent une récompense qui ne saurait leur manquer. L'évêque Hilaire a droit à toute ma reconnaissance; il m'a demandé par lettres la permission de retourner auprès de son troupeau, s'engageant à revenir me trouver aussitôt qu'il aurait mis tout en ordre. Comme sa présence nous est d'un grand secours, à raison de sa piété, de son zèle et de sa constance, en lui permettant de partir, je l'ai prié de revenir aussitôt qu'il pourrait. Faites donc que ma lettre lui soit remise d'une manière prompte et sûre; il ne faut pas qu'elle soit égarée; il a manifesté le désir le plus ardent et le plus explicite d'avoir un écrit de moi, et je le répète, sa présence est extrêmement utile. Veillez donc sur mes lettres avec le plus grand soin; et si le prêtre Helladius n'est pas là, faites choix d'un homme prudent et doué d'intelligence pour les faire remettre à nos amis.

LETTRE XV.

A LA MÊME. (Quinzième Lettre.)

Vous aviez donc pensé, vous qui dès l'âge le plus tendre avez donné de si hautes preuves de philosophie, et foulé si généreusement aux pieds toutes les splendeurs humaines, que vous auriez une vie sans trouble et sans combat? Comment cela pourrait-il être? Les hommes luttant avec les hommes reçoivent mille blessures dans la lice et dans la guerre; comment donc vous qui luttez avec les principautés et les puissances, avec les esprits qui règnent sur ce monde de ténèbres et qui sont les instigateurs de toute iniquité, vous qui combattez avec tant de courage, qui avez érigé tant de trophées et si profondément humilié le démon, en brisant son audace, en vous opposant à ses iniques projets, comment, dis-je, avez-vous espéré que vous auriez une vie libre de tout travail et de toute sollicitude? Non, vous ne devez pas vous troubler de ce que tant d'agitations et de guerres surgissent de toute part; c'est dans le cas où rien de tout cela ne serait arrivé, que vous auriez dû au contraire vous étonner. La vertu n'existe pas sans peine et sans danger. Vous le savez avant que je vous le dise; vous n'avez pas besoin que d'autres vous enseignent cette vérité, et je n'ai pas la prétention de vous apprendre quelque chose en vous l'écrivant. Je n'ignore pas que ni l'exil ni la spoliation, ce malheur si terrible, au jugement des hommes,

ni les injures, ni aucune autre semblable calamité, ne peuvent vous jeter dans le trouble. Si prendre part à de telles peines est un titre d'honneur, à plus forte raison les supporter soi-même. A ce double titre Paul loue les fidèles qui se trouvaient parmi les Hébreux. « Souvenez-vous des premiers jours, leur dit-il, lorsque venant d'être illuminés vous avez soutenu un si rude combat par vos souffrances; donnés en spectacle, d'une part, à cause des opprobres et des tribulations que vous souffriez vous-mêmes, et, de l'autre, en participant à la douleur de ceux qui vivaient dans les mêmes épreuves. » *Hebr.*, x, 32-33. Aussi ne vous écrivons-nous pas à ce sujet une longue lettre.

On ne va pas à celui qui vient de remporter la victoire et d'ériger un splendide trophée, pour lui porter secours dans le combat, mais bien pour le féliciter de son triomphe. Et nous aussi, sachant quelle philosophie vous avez montrée dans tous vos revers, nous vous félicitons et vous admirons, soit pour la patience dont vous avez fait preuve dans le temps présent, soit pour la récompense qui vous attend dans l'avenir.

Je ne dois pas oublier que de votre côté vous désirez être au courant de ce qui me concerne, vu surtout mon long silence. Je vous dirai donc que je relève d'une bien cruelle maladie, et je n'en suis pas encore entièrement débarrassé. Nous avons certes d'excellents médecins; mais le manque des choses nécessaires paralyse en partie les effets de leur art. Ce ne sont pas seulement les remèdes qui font défaut, ce sont encore les autres choses capables de rétablir un corps débilité. Il y a plus, nous sommes menacés de la famine et de la peste. Ces fléaux proviennent des perpétuelles incursions des brigands; ils interceptent au loin tous les abords de la place, toutes les routes en sont infestées, et de là les plus grands dangers pour ceux qui s'aventurent sur un chemin quelconque. Andronicus est aussi tombé dans leurs mains, c'est lui-même qui le rapporte, et ne s'est sauvé qu'après avoir été dépouillé de tout. Je vous prie donc d'agir avec prudence et de ne plus envoyer personne ici; il serait à craindre que le désir de m'obliger ne fût une cause de mort pour celui qui tenterait de venir; et vous comprenez quel chagrin ce serait pour moi. Dans le cas seulement où vous auriez sous la main un homme digne de confiance, faisant ce voyage dans un autre but, saisissez l'occasion pour me donner des nouvelles de votre santé. Mais que personne ne parte dans la seule intention de me rendre service; ce serait affronter un trop grand péril.

LETTRE XVI.

A LA MÊME. (Seizième Lettre.)

L'ineffable bonté de Dieu se manifeste doublement, soit en permettant que vous ayez à subir de telles épreuves, si souvent répétées, pour vous faire acquérir de plus brillantes couronnes, soit en vous donnant tout à coup des moments de répit, de peur que la continuité des mêmes souffrances ne vînt à vous accabler. C'est de la même manière que Dieu dirigeait la vie de ces hommes généreux d'autrefois, je veux parler des apôtres et des prophètes : tantôt il déchaînait les flots, tantôt il arrêtait les fureurs de la tempête, ramenant le calme et la sérénité. Cessez donc de pleurer et de vous consumer dans le chagrin; ne considérez pas uniquement les peines redoublées dont vous êtes assaillie; considérez aussi les moments de relâche qui vous sont accordés, et de plus l'ineffable récompense dont elles seront pour vous la source. Ces afflictions vous sembleront des toiles d'araignée, une ombre, une fumée légère, moins que cela même, si vous comparez les maux qu'on peut ainsi caractériser avec les palmes qui doivent en être le prix. Qu'est-ce donc d'être exilé, de passer d'un lieu dans un autre, d'être même persécuté en tout lieu, d'avoir ses biens confisqués, de comparaître devant les tribunaux, d'être enlevé par les soldats, d'être payé d'ingratitude par ceux qu'on a comblés de bienfaits, d'être en butte aux vexations de tous, esclaves ou libres? Le ciel n'est-il pas promis à de telles souffrances, avec ces biens immortels que la parole ne saurait exprimer, qui procurent un bonheur sans limites comme sans fin? Détournez donc les yeux des embûches, des persécutions, de la perte des

biens, des perpétuels bannissements, du séjour forcé sur une terre étrangère; et, passant sur tout cela comme sur un peu de boue, considérez les trésors qui en sont la conséquence dans les cieux, ces trésors inépuisables et qu'on ne saurait nous ravir.

— Mais votre corps même se ressent de tant de peines et de tribulations, les persécutions souffertes ont produit les infirmités. — Vous me parlez là d'une autre source de gains immenses, inénarrables. Vous savez, en effet, vous savez bien quelle grande chose c'est de supporter les infirmités corporelles avec un cœur généreux et même avec actions de grâces. Voilà, comme je l'ai souvent dit, ce qui couronna Lazare; voilà ce qui confondit le démon dans les combats que Job eut à soutenir, ce qui couvrit de gloire le vaillant athlète de la patience. Oui, c'est cela plus encore que son amour de la pauvreté, son mépris des richesses, la perte inopinée de tous ses enfants, et toutes les embûches possibles, c'est cela qui le proclama vainqueur et qui ferma complétement la bouche à cet esprit pervers dont il avait été le jouet. Méditez constamment sur ces choses, et livrez-vous à de saints transports de joie, puisque, dans les plus rudes combats soutenus avec courage, dans la plus terrible même de toutes les épreuves, vous rendez encore gloire à la bonté de Dieu, qui pourrait bien vous affranchir en un clin d'œil de toutes les tribulations, mais qui les permet pour qu'elles soient l'occasion d'une plus belle récompense. De mon côté, je ne cesse pas de vous proclamer heureuse. Je me suis réjoui de ce que, dans les affaires qui vous sont survenues, vous ayez su mettre un terme au procès de la manière qui convenait le plus à votre dignité, ne désertant pas lâchement votre défense, mais ne vous obstinant pas non plus et quittant à propos les débats judiciaires, pour vous dérober aux maux qui en sont la suite : entre la faiblesse et l'obstination, vous avez sagement pris une voie intermédiaire, respectant votre propre caractère et regagnant votre liberté, donnant en tout l'exemple d'une rare prudence, d'un grand courage, d'une magnanimité supérieure à tous les artifices.

LETTRE XVII.

A LA MÊME. (Dix-septième Lettre.)

Il ne vous est rien arrivé d'étrange, rien d'étonnant; c'est une chose toute naturelle et qui s'explique parfaitement, que, dans cette continuité d'épreuves diverses, votre âme ait acquis un plus haut degré d'énergie, plus de courage et de force pour soutenir les combats de la vertu, et que même vous goûtiez une plus grande joie spirituelle. Telle est la tribulation, tels sont les effets qu'elle produit quand elle vient à tomber sur une âme noble et généreuse. Comme le feu rend l'or plus pur, ainsi la tribulation, quand elle rencontre des âmes d'or, les rend plus pures et plus précieuses. De là cette parole de Paul : « La tribulation fait naître la patience et la patience fait la vertu éprouvée. » *Rom.*, v, 3-4. Cela nous comble de bonheur et d'allégresse; c'est pour nous une bien grande consolation dans notre solitude, de penser à votre mâle vertu. Des loups sans nombre, toutes les synagogues des méchants peuvent vous attaquer; nous sommes sans crainte. Et cependant nous prions pour demander la fin des épreuves actuelles, nous conformant à la loi du Seigneur, qui nous oblige à demander dans notre prière de ne pas tomber dans la tentation. Si Dieu permet que la tentation s'élève de nouveau, nous avons la douce confiance qu'elle sera pour votre âme d'or l'occasion d'acquérir une valeur inestimable. Quelle crainte pourraient vous inspirer des hommes dont les actes audacieux retombent toujours sur leur tête? Craindriez-vous la perte de vos biens? Non, puisque vous les regardez, je ne l'ignore pas certes, comme plus vils que la cendre et la boue. La perte de votre maison et de votre patrie? Mais, en habitant les villes les plus grandes et les plus populeuses, vous avez su vous y tenir comme dans un désert, vous renfermant toujours dans le calme du recueillement et foulant aux pieds toutes les pompes du siècle. Ils vous menacent de la mort? Mais il y a longtemps que vous avez prévenu l'heure fatale par vos continuelles méditations, et, s'ils veulent vous

Le malheur rend les saints plus courageux.

conduire au dernier supplice, ils n'y traîneront qu'un corps déjà privé de vie.

A quoi bon pousser plus loin cette énumération ? Nul ne peut vous infliger un mal dont votre patience n'ait déjà triomphé d'une manière admirable ; ayant constamment marché par l'étroit et rude sentier, vous vous êtes exercée de longue main à toutes ces épreuves. Aussi n'est-il pas étonnant qu'après avoir appris cet art divin dans les gymnases, vous jetiez maintenant une si vive clarté dans les combats ; que les événements, loin de vous troubler, vous fassent tressaillir d'allégresse, ou plutôt que votre âme déploie ses ailes pour les dominer. Oui, les nobles exercices de toute votre vie vous donnent aujourd'hui la facilité avec laquelle vous remportez la victoire ; malgré l'extrême faiblesse de votre corps et celle de votre sexe, vous avez ri des hommes qui grinçaient des dents, vous avez dédaigné leur rage, prête que vous étiez à subir plus de souffrances qu'ils ne pouvaient vous en infliger. Heureuse donc, trois fois heureuse, à cause des couronnes qui vous en reviennent, ou plutôt à cause des combats mêmes. Ces combats, en effet, sont de telle nature qu'ils ont leur récompense et leur prix pendant qu'on est encore dans la lice, avant l'heure du triomphe : ce plaisir pur, dont vous jouissez, ce calme profond, ce mâle courage, cette patience que rien ne saurait altérer, cette supériorité de vertu qui vous met à l'abri de toutes les violences, audessus de tous les artifices, cette expérience de tous les jours qui vous rend en quelque sorte insensible à tous les maux, de quelque part qu'ils viennent, cette solidité du roc sur lequel vous êtes établie quand se déchaîne la tempête, ou plutôt cette course calme et sûre à travers une mer en fureur, telle est ici-bas même, avant le royaume des cieux, la rémunération de vos peines.

Je sais, je sais à n'en pas douter, que vous vivez comme n'étant pas revêtue d'un corps mortel, tant la joie spirituelle vous transporte, et que, s'il le fallait, vous le dépouilleriez avec plus de promptitude que d'autres ne feraient de leur vêtement. Réjouissez-vous donc de plus en plus, soit de ce qui vous arrive, soit de l'heureuse fin de ceux qui sont morts, non dans leur lit et leur maison, mais dans les cachots, les chaînes et les tortures. Plaignez uniquement et pleurez le sort des persécuteurs ; car c'est encore là une chose digne de votre philosophie. Puisque vous désirez aussi savoir dans quel état de santé je me trouve, je vous dirai que me voilà guéri de la maladie qui m'accablait naguère, que je suis bien maintenant, pourvu que le retour de l'hiver ne vienne pas réveiller mes faiblesses d'estomac. Quant aux Isauriens, nous sommes en pleine sécurité.

LETTRE XVIII.

A CARTERIA.

Que vos lettres soient fréquentes ou rares, l'idée que nous avons eue de votre affection dès le commencement, n'en est pas moins inébranlable. Que vous écriviez ou que vous gardiez le silence, votre dévouement et votre zèle pour nous sont toujours les mêmes, nous le savons. Nous prions Dieu qu'il vous rende au plus tôt la santé et qu'il vous défende de toute maladie. La nouvelle de votre état nous avait frappé d'une inquiétude peu ordinaire. Ayez donc soin, nous vous en supplions, de nous informer de votre santé, toutes les fois que vous le pourrez, et de nous faire part de toute amélioration qui pourra se produire. Vous n'ignorez pas quelles sont nos souffrances quand nous vous savons malade, et quelle joie c'est pour nous, quels élans de bonheur nous ravissent, quand nous apprenons que vous vous portez bien. Maintenant que vous voilà prévenue, très-chère et très-noble dame, ne laissez point passer une occasion de nous écrire et de nous renseigner sur votre santé. Ce ne sera pas nous gratifier d'un médiocre bienfait que de nous envoyer de pareilles lettres.

LETTRE XIX.

A MARCIANUS ET MARCELLINUS.

Nous voudrions vous voir auprès de nous, vous dont l'amitié est si grande à notre égard. Mais,

puisque cela n'est pas possible, la distance, les rigueurs de la saison et la crainte des voleurs étant certes des motifs suffisants pour vous retenir, afin de pouvoir satisfaire largement notre cœur, nous désirons du moins voir plus souvent ceux qui nous portent vos lettres. Pardonnez-nous, je vous en prie, la rareté des nôtres; car la solitude du lieu que nous habitons et l'éloignement de toute voie publique nous empêchent nous-même de vous écrire souvent. Ayez toujours la même opinion de notre amitié pour vous, que nous écrivions ou que nous gardions le silence; et croyez-bien que l'isolement et non la négligence est le plus souvent cause de nos longs retards.

LETTRE XX.

A AGAPET.

Je connais la sincérité, la chaleur, la candeur et la pureté de votre affection; ni le tourbillon des affaires, ni le nombre des années, ni la distance ne peuvent l'affaiblir. Je sais aussi combien vous désirez nous voir de vos propres yeux, et jouir de notre présence. Mais, puisque la longueur de la route, la saison et la crainte des Isauriens s'y opposent, que nous ne soyons pas privés au moins du plaisir de recevoir vos lettres, et que nous y trouvions des renseignements sur votre santé et celle de toute votre famille. Si nous recevons souvent de ces lettres, ce sera pour nous, même dans notre vie solitaire, une consolation peu ordinaire; car vous n'ignorez pas, seigneur très-vénérable et très-admirable, notre sollicitude et notre intérêt, quand il s'agit de votre santé.

LETTRE XXI.

A ALPHIUS.

Oh! heureux, trois fois heureux et heureux encore, vous dont les œuvres et les préoccupations sont propres à vous préparer dans le ciel une grande récompense, un immense trésor. Nous avons été tout ravi, quand vous nous avez appris les soins empressés que vous aviez déployés pour exciter l'ardeur de notre seigneur et bien-aimé prêtre Jean, et pour le faire parvenir en Phénicie. L'or que vous lui avez donné n'est pas non plus un secret pour nous; bien que la charité vous ait fait garder le silence sur ce point, nous en avons été instruit, ainsi que de toute votre libéralité. Aussi ne cessons-nous de vous admirer et de vous exalter, car vous êtes riche des biens qu'il convient d'avoir, et nous vous prions de nous envoyer souvent de vos lettres. Si c'était chose possible, nous donnerions beaucoup pour vous voir de nos propres yeux. Mais puisqu'il n'en est pas ainsi, écrivez-nous du moins et daignez nous informer de votre santé et de celle des vôtres. Ces nouvelles ne seront point pour nous une faible consolation. Sachant donc le plaisir que vous pouvez nous faire, gardez-vous de nous en priver.

LETTRE XXII.

A CASTUS, VALERIUS, DIOPHANTE, CYRIAQUE, PRÊTRES D'ANTIOCHE.

Je ne m'étonne point que vous vous plaigniez de la brièveté de ma longue lettre. C'est le propre de ceux qui aiment de ne point connaître la satiété, de ne pouvoir être satisfaits; plus ils reçoivent de ceux qu'ils aiment, plus ils désirent recevoir. Quand je vous aurais écrit une lettre dix fois plus longue que la première, elle n'aurait pas échappé davantage au reproche d'être trop courte; vous auriez encore été capables de l'accuser de brièveté, et, qui plus est, cette accusation vous aurait paru légitime. Quelque grande que soit aussi votre affection pour nous, l'expérience nous l'a appris, nous n'en serons que moins rassasié. Nous voudrions que l'amour s'accrût indéfiniment; nous ne songeons qu'à ces dettes de la charité qui, payées sans cesse, ne s'acquittent jamais. L'Apôtre l'a dit : « Vous ne devez rien à personne, si ce n'est de vous aimer les uns les autres. » *Rom.*, XIII, 8. Tous les jours nous réclamons quelque chose de vous, et cependant, quoiqu'ayant reçu avec largesse ce que nous demandons, nous sommes loin d'être

entièrement satisfait. Ne tardez donc point à vous acquitter envers nous d'une si belle dette, doublement agréable; car le plaisir est le même pour celui qui paie et pour celui qui reçoit, puisque l'acquit de la dette les enrichit également tous les deux. Il n'en peut pas être ainsi pour les affaires d'argent; celui qui paie s'appauvrit de tout ce que gagne celui qui reçoit. Mais il n'est rien de pareil dans le commerce des cœurs. Celui qui paie n'est point dépouillé; ce que fait l'argent lorsqu'il passe entre les mains du créancier, se produit bien mieux dans les affaires de l'amitié à l'égard du débiteur.

Sachant toutes ces choses, très-honorés et très-pieux seigneurs, ne cessez jamais de nous témoigner la même bienveillance. Nos exhortations ne vous manquent point pour cela, et cependant notre affection pour vous est si grande que nous vous demandons, sans que cela soit nécessaire, de nous écrire souvent et de nous informer de votre santé. Il n'est pas besoin, nous en convenons encore, de vous avertir à ce sujet; mais nous ne cesserons, par l'effet même de notre amitié, de vous demander cette grâce. Il est difficile de rencontrer beaucoup de voyageurs qui puissent faire pour vous une pareille traversée, à cause de la saison ou des difficultés de la route, nous ne l'ignorons pas; mais nous vous supplions du moins de nous écrire le plus souvent que vous le pourrez au milieu de pareils obstacles : c'est une grâce que nous implorons de votre charité. Nous avons écrit aussi, comme vous nous l'aviez mandé, à notre très-pieux seigneur, le prêtre Romanus, et nous vous remercions beaucoup de nous l'avoir fait connaître. C'est en effet le propre de ceux qui nous aiment au-dessus de toute expression, de s'efforcer par lettres, de nous lier étroitement avec de tels hommes et d'employer à cela tout leur zèle. Hâtez-vous donc de remettre à Romanus la lettre que je lui adresse, quand elle vous sera parvenue, et, à défaut de ma lettre, saluez-le maintenant en mon nom. Il y a longtemps que nous avons commencé à l'aimer ardemment; je désire qu'il apprenne de votre bouche toute l'affection que nous lui gardons, et combien par-là nous nous rendons service à nous-même; dites-lui aussi que ce n'est point l'indolence qui nous a empêché de lui écrire; mais nous comptions que sa tendresse le forcerait à nous écrire lui-même. Nous lui écrivons le premier, puisqu'il l'a demandé, et nous le prions de ne point tarder de nous répondre.

LETTRE XXIII.

AU PRÊTRE ROMANUS.

Vous savez, vous aussi, très-honoré et très-pieux seigneur, en quelles dispositions nous avons toujours été envers vous; vous savez combien nous avons toujours été uni à vous, par les liens de la charité, que resserre notre admiration pour l'aménité de vos mœurs et la beauté de votre vertu; ce que ressentent du reste tous ceux que vous approchez. Aussi, malgré la distance qui nous sépare, nous vous portons toujours et partout avec nous par la pensée, et, en quelque solitude que nous soyons entraîné, il ne nous est pas possible d'oublier votre charité; au contraire, vous êtes toujours présent et près de nous, par les yeux de l'amitié nous vous voyons, votre image est continuellement sous nos yeux, ou mieux encore, nous ne cessons de vous contempler et de louer devant tous votre piété. Nous vous demandons aussi de ne jamais nous oublier, et de nous conserver dans toute son ardeur l'amitié que vous nous avez accordée dès le commencement; faites à Dieu de constantes prières à cause de notre indignité, et toutes les fois qu'il vous sera possible, écrivez-nous pour nous renseigner sur votre santé. De cette manière nous aurons, même dans notre solitude, de grandes consolations, puisqu'à travers une telle distance, nous jouirons du secours de vos prières.

LETTRE XXIV.

A HÉSYCHIUS.

Vous me demandez pardon de n'être pas venu auprès de moi, et vous vous excusez sur votre maladie. Pour moi, je vous loue de toute mon âme d'être venu par l'intention, et, suivant les lois de la charité, je ne vous mets pas au-dessous

de ceux qui sont venus en réalité. Dieu peut vous délivrer de cette maladie qui s'est emparée de vous, et vous rendre toute votre santé, afin que nous puissions aussi vous voir réellement près de nous. Nous désirons ardemment vous voir et vous presser dans nos bras; nous désirons embrasser cette tête qui nous est chère. Mais, tant que votre maladie ou les rigueurs de la saison, nous priveront de ce bonheur, nous ne cesserons de vous écrire et de nous procurer le plaisir que ce commerce de lettres doit nous apporter.

LETTRE XXV.

A L'ÉVÊQUE ELPIDIUS.

Nous voudrions vous écrire fréquemment, votre charité elle-même le sait bien, très-vénéré seigneur; mais nous ne le pouvons pas, car il ne nous est pas donné de voir beaucoup de voyageurs; — l'isolement de cette ville, la crainte des voleurs qui la rend encore plus isolée, enfin, la saison qui rend les routes impraticables, font de Cucuse un lieu inaccessible. Toutes les fois que nous rencontrons un messager, nous satisfaisons notre désir, trouvant nous-même la plus douce jouissance dans les lettres que nous vous écrivons. Nous nous accordons maintenant ce plaisir, grâce à nos très-vénérés seigneurs et prêtres; nous vous présentons l'hommage de salutations dû à votre piété, et nous vous prions de nous écrire, toutes les fois qu'il vous sera possible, pour nous renseigner sur votre santé. Vous n'ignorez pas, très-honoré et très-pieux seigneur, avec quelle avidité nous recevons ces nouvelles. Bien que retiré aux derniers confins du monde habité, nous ne pouvons oublier votre amitié vraie, chaleureuse, sincère et sans artifice; en quelque lieu que nous allions, elle nous suivra toujours, et ce sera pour nous la consolation la plus grande.

LETTRE XXVI.

A L'ÉVÊQUE MAGNUS.

Vous ne nous avez point écrit, et cependant les seigneurs, nos prêtres, sont arrivés. Nous souvenant de votre vieille amitié, plein d'admiration pour la douceur de vos mœurs et la virilité de votre âme, et voyant aussi l'affection que vous nous avez toujours témoignée, nous vous écrivons néanmoins le premier pour vous remercier de votre bienveillance envers nous, bienveillance que la distance qui nous sépare n'a pu nous faire oublier; nous vous prions aussi de nous écrire le plus souvent que vous pourrez et de nous renseigner sur votre santé. Car ce n'est pas pour nous une faible consolation, que de savoir sains et saufs ceux qui nous aiment vivement et qui apportent leur plus grande énergie et leur attention la plus vigilante aux soins des Eglises. Vous le savez donc, seigneur très-pieux et très-honoré; ne négligez point alors, je vous prie, de nous renseigner par vos lettres le plus souvent possible. Ainsi, quand nous serions entraîné jusqu'aux limites du monde, pourvu que cette consolation ne nous manque jamais, nous y trouverons un grand soulagement à nos ennuis.

LETTRE XXVII.

A L'ÉVÊQUE DOMNUS.

Je rends bien grâces à votre charité, très-respectable seigneur, d'abord parce que vous m'avez envoyé un prêtre vénérable pour me visiter, et puis parce que vous m'avez écrit. Ce sont là deux preuves de votre affection sincère et de votre ardente bienveillance. La solitude où je vis m'a fait trouver en cela une grande consolation : c'en est une bien grande pour ceux qui sont aimés, que de l'être si ardemment et par des hommes tels que vous. Je voudrais me repaître de votre vue, et, me trouvant auprès de vous, me rassasier de votre douce bienveillance. Puisque les circonstances ne me le permettent point, et qu'il ne vous est pas facile de votre côté de quitter l'Eglise que vous dirigez, je profite du voyage d'un second vaisseau pour m'accorder à moi-même la consolation que les lettres procurent. Une lettre pleine d'une charité sincère n'est pas de peu de valeur pour consoler les âmes de ceux qui sont séparés par le corps. Ne manquez donc

point, autant qu'il se pourra, de nous dire par lettres l'état de votre santé, afin que nous jouissions le plus possible de ce bonheur. Nous croyons fermement que votre amitié est pour nous un trésor immense et une source intarissable de biens. Si nous recevons quelquefois de ces lettres, nous y trouverons tant de plaisir que nous ne songerons même pas à notre solitude.

LETTRE XXVIII.

AU PRÊTRE BASILIUS.

Il ne m'a jamais été donné de vous voir, de me trouver auprès de vous; mais quand on me parle de votre vertu et de ce zèle dont vous brûlez contre les Gentils, détruisant leurs erreurs et les conduisant à la vérité comme par la main, je vous honore et je vous vénère comme si vous étiez présent et comme si j'avais passé de longues années près de vous. Aussi, vous ai-je écrit le premier, vous proclamant bienheureux et vous admirant pour toutes les belles choses que vous faites; je vous prie de m'écrire, vous aussi, quand vous en aurez le loisir. Bien que nos corps soient séparés, je vous suis attaché par les liens de l'affection, ayant toujours votre charité devant l'esprit. Vous le savez donc, ne manquez pas alors de m'écrire de temps en temps et de me raconter ce que vous faites; ainsi, bien que vivant dans la solitude, j'aurai encore de grandes consolations.

LETTRE XXIX.

A CHALCIDIE ET ASYNCRITIE.

Il faut faire peu de cas des infortunes de la vie.

Ne soyez point troublées par les ennuis qui vous arrivent; que le tourbillon pressé des affaires n'excite pas de tumulte dans vos esprits. Cette route est rude et étroite, hérissée de difficultés, une route de sueurs et de souffrances. Mais tout cela s'écoule et disparaît avec cette vie. Toute resserrée qu'elle est cependant, cette route est la route, et les choses sont disposées de telle sorte, que ceux qui ont marché avec une âme tranquille et forte, obtiennent des récompenses continuelles et impérissables, bien supérieures à leurs sueurs. Appliquez-vous donc, en considérant, d'un côté, la fragilité et la brièveté de ces maux, de l'autre la continuité et l'éternité de ces récompenses, appliquez-vous à tout supporter avec un cœur généreux, et gardez-vous de vous laisser troubler par l'adversité. Il n'y a qu'une chose pénible, c'est le péché; tout le reste, l'exil, la confiscation des biens, la proscription, les tromperies, tous les accidents de ce genre sont ombre, fumée, toile d'araignée et autres choses plus viles encore, s'il se peut. Jusqu'à présent, vous avez été accoutumées à supporter beaucoup de tentations; montrez aussi en cette occasion une patience digne de vous. La patience vous donnera cette force qui nous conserve tranquilles, sans inquiétudes et nous élève toujours plus haut.

Si vous trouvez des voyageurs que leurs affaires amènent de ce côté, donnez-leur souvent des lettres où vous nous parlerez de votre santé. Vous savez de quel intérêt nous sommes animé à cet endroit, et combien nous désirons recevoir souvent des nouvelles sur ce sujet.

LETTRE XXX.

A L'ÉVÊQUE HÉORTIUS.

Je désirais, moi aussi, recevoir de votre honneur, des lettres qui me renseigneraient sur votre santé. Vous savez, très-vénérable seigneur, quelles ont toujours été mes dispositions à votre égard. Peut-être le manque de messagers vous a-t-il empêché de m'écrire; aussi, ayant trouvé moi-même des hommes que je vous envoie, je vous harcèle de mes lettres; je vous prie et je vous conjure de m'écrire, de votre côté, le plus fréquemment qu'il vous sera possible et de m'instruire sur votre santé. J'habite un lieu désert et le plus désert de l'univers; assiégé par la crainte des brigands, on endure ici tous les malheurs ordinaires dans un pays isolé et au milieu d'une si grande solitude; cependant, si vos lettres viennent m'informer souvent de votre état, ce sera pour moi, qui vous suis très-cher, une grande consolation, même sous le poids de tant de calamités. Vous n'ignorez pas quelle est la force de l'amitié; vous savez quel soulagement

on éprouve non-seulement par la présence de ses amis, mais encore par leurs lettres. Puisqu'il en est ainsi, faites en sorte, je vous prie, de me procurer plus souvent ce plaisir, me renseignant sur votre santé, comme je le désire si vivement.

LETTRE XXXI.

A MARCELLINUS.

Bien que nous ayons longtemps gardé le silence à l'égard l'un de l'autre, je n'avais nullement oublié votre vieille et sincère amitié; le souvenir de cette affection me suit vivant et intact partout où je vais, et j'y trouve la plus grande consolation. Aussi, m'étant procuré des hommes qui vont se rendre auprès de vous, je vous envoie mes salutations, comme il est de mon devoir, et je vous déclare que, dussé-je aller vivre aux derniers confins du monde, je n'en conserverais pas moins votre image gravée au plus intime de mon âme. Pour ceux qui ont le cœur ainsi fait, il y a un plaisir extrême, non-seulement à écrire, mais encore à recevoir des lettres de ceux qu'ils aiment à ce point; aussi je souhaite, seigneur vénérable par-dessus tout, que vous redoubliez pour moi ce plaisir; autant que vous le pourrez, écrivez-moi sans cesse, et instruisez-moi sur votre santé. Vous savez combien je désire être renseigné sur ce point, et quelle consolation m'apportent ces nouvelles, même quand je vis dans des pays étrangers.

LETTRE XXXII.

A EUTHALIE.

Bien que je reçoive de vous moins de lettres que je ne vous en envoie, très-bonne et très-honorable dame, je ne laisserai pas de vous écrire continuellement. C'est me procurer à moi-même une satisfaction que d'écrire souvent à une âme remplie pour moi d'une aussi sincère bienveillance. Mais, comme je désire ardemment connaître l'état de vos affaires, je voudrais aussi recevoir sans cesse de vos lettres, afin d'être fixé sur l'objet de mes plus vifs désirs, qui est de vous savoir dans une grande tranquillité et dans une grande sécurité d'âme. Si vous êtes dans ces conditions, je suis certain que vous apportez vos plus grands soins et tout votre zèle à la culture de votre âme, et que vous marchez sur le chemin du ciel, pleine de mépris pour les choses de ce monde. Je sais quelle est la noblesse et l'indépendance de votre âme, et combien le tumulte des affaires et les soins de cette vie vous préoccupent et vous enchaînent peu. Vous savez vous-même combien en agissant ainsi, vous gagnez mes bonnes grâces; écrivez-moi donc comme je vous l'ai déjà dit, je vous prie, toutes les fois que vous en aurez le temps et le pouvoir; ce sera pour moi un grand soulagement dans cette solitude que j'habite. Les lettres qui me viennent de vous, à qui je suis cher, lorsqu'elles sont fréquentes et qu'elles me renseignent sur votre santé, ne me causent pas une satisfaction ordinaire; mais elles me remplissent d'une telle joie que je ne songe plus le moins du monde aux lieux solitaires où je vis.

LETTRE XXXIII.

A ADOLIE.

Vous m'avez donné une preuve de votre ardente et sincère affection en ne cessant pas de m'écrire, malgré le mauvais état de votre santé. Pour moi, dès que vous le pourrez, je désirerais vous voir arriver, délivrée de cette maladie. Vous le savez bien vous-même, très-accomplie et très-pieuse dame. Aussi, comme je vous l'ai déjà écrit, mon inquiétude et ma sollicitude sont maintenant plus grandes, car j'ai compris par vos lettres que votre maladie s'était aggravée; je souhaite donc, aussitôt qu'une amélioration se fera sentir, que vous m'en informiez promptement, pour me délivrer d'une anxiété si lourde. Vous n'ignorez pas quelle profonde tristesse me cause votre maladie; encore une fois, connaissant l'inquiétude qui m'accable, ayez donc soin de faire ce que je vous demande. Je n'ai point lieu cependant de vous exhorter, surtout à ce sujet; je ne doute pas que vous ne m'écriviez toutes les fois que vous pourrez disposer d'un messager.

LETTRE XXXIV.

A CARTERIA.

Voici encore un résultat de votre charité, de la sollicitude de votre âme et de votre bienveillance à mon égard : non contente de m'envoyer de ce baume tout-puissant, vous vous êtes préoccupée de la manière dont je pourrais m'en servir, et vous y avez ajouté du nard et de l'huile fraîche, pour empêcher qu'il ne se desséchât durant ce long trajet. Bien plus, et c'est là ce qui m'a surtout fait admirer votre bienveillance pour moi, vous avez vous-même fait ces apprêts, vous ne les avez point confiés à des mains étrangères, et vous avez eu soin que tout fût fait consciencieusement et habilement plutôt qu'avec rapidité. Aussi, je vous rends grâces et je n'ai qu'un reproche à vous faire, celui de n'avoir pas mis dans votre lettre ce que je désirais le plus apprendre, c'est-à-dire des nouvelles agréables sur votre santé. Me voilà donc dans l'anxiété à cause de cette ignorance de votre état; si vous m'écrivez donc d'ici aux premiers jours pour m'annoncer la fin de votre maladie, vous m'aurez accordé un immense bienfait. Sachant combien je désire ardemment apprendre votre guérison, accordez-moi, je vous prie, ce plaisir : au milieu des tristesses nombreuses de cette solitude où je suis captif, ce sera pour moi une source de grandes consolations.

LETTRE XXXV.

A ALPHIUS.

Que Dieu vous récompense dans cette vie et dans l'autre de l'amitié sincère, ardente, pure et sans déguisement, inébranlable et constante que vous m'avez vouée. Vous ne m'avez pas donné de faibles preuves de votre bienveillance pour moi, mais, quoiqu'un si grand intervalle nous sépare, vous m'en avez donné, très-honoré et très-généreux seigneur, de nombreux et d'éclatants témoignages. Je vous en rends grâces, et je désire vous écrire souvent; mais, ne pouvant le faire toutes les fois que je le voudrais, je le ferai toutes les fois que je le pourrai. Vous savez combien l'hiver et les irruptions des brigands rendent les chemins difficiles. Ne mettez donc pas les longs silences que je pourrai garder sur le compte de ma négligence; attribuez-les au manque de messagers et non à ma paresse. Si le moyen de vous écrire m'était offert plus souvent, il ne m'ennuierait pas le moins du monde de vous envoyer plus de lettres. C'est en effet un grand plaisir pour moi de m'acquitter plus souvent de mes devoirs en vous envoyant mes salutations. Vous aussi, maintenant que vous êtes fixé là-dessus, ne cessez point de m'écrire au sujet de votre santé.

On n'a pas apporté ici ce que vous dites m'avoir envoyé; effrayé par la crainte des brigands, le messager s'est enfui. Au reste, je vous supplie de ne point faire de ces choses-là, de peur de vous jeter vous-même au milieu des difficultés et des affaires. Votre ardente et sincère bienveillance me tient lieu des plus grands dons, et, comme elle ne me manque jamais, je trouve dans le souvenir de votre charité une satisfaction de tous les jours.

LETTRE XXXVI.

A MARON, PRÊTRE ET MOINE.

Les liens de l'affection et de la bienveillance m'unissent à vous, et je vous regarde comme si vous étiez ici près de moi. Les yeux de la charité sont ainsi faits, qu'aucune distance ne peut arrêter leur vue et que la suite des années ne peut l'affaiblir. Je voudrais vous écrire plus fréquemment, très-pieux seigneur, mais cela est fort difficile à cause des obstacles de la route et du petit nombre de ceux qui l'entreprennent; néanmoins, je vous envoie mes salutations toutes les fois qu'il m'est possible, je vous déclare que je ne vous ai jamais oublié, et que je vous porte dans mon esprit en quelque lieu que je sois. Ayez soin, vous aussi, de m'informer de votre santé, aussi souvent que vous le pourrez. Bien que nous soyons séparés par le corps, en recevant de temps en temps de vos nouvelles, je serai plus joyeux et je goûterai, même dans cette solitude, une grande consola-

tion : en effet, ce n'est pas pour moi un médiocre plaisir que d'apprendre que vous vous portez bien. Mais, ce que je vous demande surtout, c'est de prier Dieu à mon intention.

LETTRE XXXVII.

A L'ÉVÊQUE TRANQUILLINUS.

Cédant à mes désirs, notre seigneur très-vénérable l'évêque Seleucus est venu de chez lui jusqu'auprès de moi; son amour pour vous l'a rappelé d'ici chez lui, lui faisant mépriser l'hiver, les difficultés de la route et la gravité de sa maladie. Louez-le donc, très-excellent seigneur, de son zèle affectueux, et récompensez-le de ses longues fatigues par cette amitié que vous lui témoignez habituellement. Je l'ai envoyé vers vous, le mettant entre vos mains comme dans un port tranquille; car je sais quelle est votre affabilité et combien votre amitié est sincère, ardente, ferme et constante.

Si quelque voyageur vient de votre pays, et si cela vous est facile, je désire que vous m'informiez de l'état de votre santé. Jusqu'à présent je n'ai pas vu Eupsychius : aussi n'ai-je pu rien savoir de ce qu'il devait me dire, comme vous me l'annonciez naguère; il ne se montre nulle part. Puisque vous voilà renseigné sur tous ces points, faites-moi savoir au moins à présent ce que vous m'aviez envoyé dire par Eupsychius, et ce qu'il peut encore m'être nécessaire de savoir; envoyez-moi aussi quelques renseignements sur votre santé, qui m'inspire un vif intérêt, et dont je voudrais sans cesse entendre parler, étant toujours plein de sollicitude à ce sujet.

LETTRE XXXVIII.

AU PREMIER MÉDECIN HYMNETIUS.

Bien que je ne vous aie pas écrit souvent, je ne cesse pas cependant de conserver votre souvenir, ayant reçu naguère une grande preuve de votre amitié si ardente, si empressée et si sincère. Aussi vous ai-je envoyé notre seigneur très-vénérable, l'évêque Seleucus, le croyant entre vos mains comme dans un port. Il est tourmenté par une toux insupportable, que la mauvaise saison aggrave et rend plus insupportable encore.

Maintenant que vous connaissez la nature de sa maladie, très-honoré seigneur, efforcez-vous de l'arracher à ce douloureux état, en opposant aux tracasseries du mal la puissance de cet art qui vous a fait si souvent sauver du naufrage tant de personnes exposées au même danger, submergées sous les flots du même mal et auxquelles vous avez prêté le secours de votre habileté.

LETTRE XXXIX.

A CHALCIDIE.

Je sais quelle est depuis le commencement votre charité pour moi; je sais que vous conservez cette charité dans toute sa force, la rendant plus complète, et que le temps et l'espace, loin de l'éteindre, ne peuvent chez vous qu'accroître son ardeur. Je sais que vous éprouvez un grand plaisir à recevoir de mes lettres; je sais que vos dispositions à mon égard sont toujours les mêmes, que vous m'écriviez ou non : j'en ai souvent reçu des témoignages et en maintes occasions diverses. Aussi, je vous prie, très-honorable dame, d'être toujours la même pour moi, de me conserver cette affection sincère dont vous m'avez donné tant de gages, tant de preuves. Je porte sans cesse votre image gravée au fond de mon âme, et en moi votre souvenir reste inaltérable, alors même que le manque de messagers m'empêche de vous écrire.

A présent que vous voilà renseignée sur ce point, très-accomplie et très-pieuse dame, donnez-nous aussi de temps en temps des nouvelles de votre santé. Quand il arrive que je ne reçois aucune lettre de vous, je ne cesse d'interroger sur ce sujet ceux qui viennent du pays où vous êtes : je voudrais recevoir à chaque instant des lettres qui m'apportent de bonnes nouvelles de votre santé.

LETTRE XL.

A ASYNCRITIE.

Vous éprouvez de grands malheurs, je le sais; mais je sais aussi que vous attendez, en retour de ces malheurs, un salaire considérable et de grandes récompenses. La tristesse est utile à l'âme et la rend digne de récompenses nombreuses. Vous qui savez tout cela, puisez dans ces pensées de grandes consolations; n'ayez pas seulement devant les yeux la dureté de vos malheurs, mais aussi le gain que vous en retirez. De temps en temps, écrivez-moi aussi au sujet de votre santé; car la nouvelle de votre maladie m'a bien péniblement affecté. Aussi désiré-je apprendre bien vite s'il n'y a pas eu quelque amélioration, pour être délivré de l'inquiétude que j'ai conçue.

LETTRE XLI.

A VALENTIN.

Voici la troisième lettre que je vous écris, sans que vous m'en ayez vous-même écrit une seule. Mais j'ai appris que vous receviez les miennes avec un grand plaisir, que vous avez traité avec les honneurs convenables celui qui vous les a apportées, et que vous avez fait tout ce qui dépendait de vous dans les occasions où votre secours était utile; rien de tout cela ne m'est resté caché. Cependant je n'ai reçu aucune lettre. Si tout autre moins généreux que vous avait ainsi gardé le silence, je comprendrais qu'il s'excusât sur le fardeau de ses affaires. Mais je connais trop l'élévation de votre esprit, la sincérité, la pureté, la constance de votre charité, pour accepter de vous cette excuse. Ne dites pas non plus que vous ne vous arrêtez pas au lieu où vous êtes : je le sais déjà. Une seule chose pourra me consoler de votre long silence : si vous voulez compenser la négligence que vous avez eue jusqu'à présent, écrivez-moi le plus possible et exposez-moi l'état de votre santé dans cette langue d'où semble s'épancher le miel. Bien que je vive dans la solitude, bien que je sois de toute part entouré d'afflictions, je ne cesse pas cependant d'être plein de zèle et de sollicitude à votre égard, et je m'informe tous les jours de l'état de vos affaires. Faites donc que je reçoive ces renseignements, non par des étrangers, mais de vous-même, dont la bienveillance a pour moi tant d'agrément et de douceur; écrivez-moi sur l'état de votre santé. Si je reçois à ce sujet de bonnes nouvelles, tout le reste sera oublié.

LETTRE XLII.

A CANDIDIANUS.

L'intervalle qui nous sépare est grand, et il y a longtemps que nous sommes éloignés l'un de l'autre. Bien plus, je suis accablé d'affaires, je vis au milieu de la solitude, dans une captivité insupportable, entouré d'embûches, de brigands toujours en course et d'autres périls encore; enfin, mon corps est la proie de la maladie. Mais rien de tout cela n'a pu me rendre moins actif pour ce qui regarde votre amitié; cette amitié, je la conserve au contraire florissante, dans toute sa vigueur; je vous porte dans mon cœur et dans ma pensée, en quelque lieu que je sois; je garde votre souvenir loin de toutes les atteintes de l'oubli; la noblesse et la franchise de votre âme, la sincérité, la fermeté, la constance de votre charité, l'ardeur de votre bienveillance sont gravées au fond de mon âme. Je vis ici de telle sorte que le souvenir des bonnes choses que vous faites est pour moi, dans cette solitude si complète, une grande consolation. Mais aussi écrivez-moi de temps à autre, seigneur très-admirable et très-magnifique, et donnez-moi des nouvelles agréables de votre santé. Vous savez quel intérêt elle m'inspire; j'ai le plus vif désir d'être renseigné à cet endroit, et j'éprouverai un double plaisir, si, en m'écrivant vous-même, vous m'annoncez que vous vous portez bien.

LETTRE XLIII.

A BASSIANA.

Vous ne m'avez rien écrit depuis longtemps,

bien que vous eussiez près de vous le très-vénérable et le très-pieux diacre Théodote, et qu'il vous fût facile de vous procurer par lui des messagers pour m'apporter vos lettres. Mais je n'ai pas pensé pour cela que votre amitié pour moi se fût affaiblie ; cette amitié, je l'ai bien éprouvée et en beaucoup de circonstances ; je sais tout ce qu'elle a d'éclatant et de pur, j'en connais la sincérité et la constance. Aussi que vous écriviez ou que vous gardiez le silence, mes dispositions envers vous sont toujours les mêmes, et je ne doute pas le moins du monde de votre inaltérable et pure bienveillance. Quoique je sois ainsi disposé, cependant je désire vivement recevoir de vous des lettres qui me renseignent, comme je le veux, sur vous-même et sur la santé de tous les vôtres. Vous savez, en effet, de quel zèle ardent je suis enflammé pour vous. Maintenant que vous n'avez plus de doute à ce sujet, très-accomplie et très-noble dame, accordez-moi, je vous prie, cette grâce si légère, si facile et si juste, et qui sera pour moi une grande consolation dans la solitude où je vis.

LETTRE XLIV.

AU DIACRE THÉODOTE.

Je suis certain que, si vous l'aviez pu, ce n'est pas en m'écrivant que vous vous seriez rapproché de moi ; laissant tout de côté, vous seriez venu vous-même, si vous n'aviez trouvé des obstacles et des obstacles insurmontables dans la mauvaise saison, dans la complication de vos affaires et dans l'isolement du lieu que j'habite, plus complet de jour en jour. Il n'est donc pas besoin de me l'apprendre : sachant l'ardeur de votre affection, je devine tout parfaitement.

Quand même vous ne m'auriez nullement averti, je n'en aurais pas moins écrit à tout le monde ; j'admire cependant en cela votre amitié pour moi, qui vous fait juger à propos de m'informer à ce sujet, à la fin de votre lettre. C'est là le propre d'un cœur qui s'intéresse vivement à mes affaires, qui en prend soin, et qui entend bien l'amitié sincère. J'ai donc écrit à tous les autres. J'avais aussi écrit naguère à notre chère dame Carteria ; mais j'ai appris qu'elle n'était plus en ce lieu, et qu'elle était partie pour un long voyage. Ayez soin de lui faire parvenir mes lettres au lieu où elle est, si c'est possible et si vous le jugez à propos. Si cela ne se peut point, allez trouver Marcellianus et ses compagnons, et priez-les, s'ils viennent à lui écrire, de m'excuser auprès d'elle, lui représentant que mon long silence n'est pas l'effet de mon peu de soin, mais que sa longue absence m'a seule empêché de lui écrire souvent.

LETTRE XLV.

AU PRÊTRE SYMMAQUE.

Que celui qui marche par un chemin ardu soit accablé, il n'y a rien là de nouveau ni d'extraordinaire. La nature de la vertu est telle qu'elle soit excédée de fatigues, inondée de sueurs, entourée d'embûches et de dangers. Il en est de même du chemin que vous parcourez ; mais, au terme, se trouvent des couronnes, des récompenses et des biens mystérieux qui n'auront point de fin. Que ces pensées soient pour vous une consolation ; car les plaisirs et les malheurs de cette vie s'écoulent et périssent avec elle. Que votre âme n'en éprouve donc ni orgueil, ni abattement, ni oppression. Un excellent pilote ne s'endort pas quand le temps est tranquille et ne se laisse pas troubler quand la tempête mugit. Vous savez toutes ces vérités : puisez-y des consolations et tirez-en le plus grand soulagement à vos ennuis.

De temps à autre, informez-moi aussi de l'état de votre santé. Bien que je sois très-éloigné de vous, si je suis privé depuis longtemps de la douceur de votre vue, il n'en est pas ainsi de votre amitié ; je la porte avec moi partout où je vais, pure de tout oubli et toujours nouvelle : c'est là, en effet, le propre des affections sincères.

LETTRE XLVI.

A RUFIN.

Je voulais écrire plus souvent à votre charité,

car je vous aime, très-vénérable et très-pieux seigneur, et je vous aime ardemment; vous ne doutez vous-même ni de l'une ni de l'autre de ces choses. Mais, tandis que la seconde dépend de moi, l'autre n'est nullement à mes ordres : si je peux vous aimer à ma guise, il ne s'ensuit pas que je puisse vous écrire souvent, soit à cause des difficultés de la route, soit à cause de la saison; je vous aime sans cesse, mais je vous écris quand je puis. Bien plus, je vous écris aussi continuellement; car, si je ne noircis pas le parchemin de caractères, je ne vous en écris pas moins par la volonté et par le cœur, et c'est là le caractère d'une véritable amitié.

LETTRE XLVII.

A NAMÉA.

Pourquoi faire tant d'efforts et demander pardon à propos d'une chose dont je ne puis que vous féliciter et vous louer? Je suis fort aise que vous m'ayez écrit, mais je puis vous blâmer de ne vous être point pressée, d'avoir tardé de le faire. Si donc vous pensez avoir fait acte de grande audace en m'écrivant, laissez cela de côté et songez à vous préparer à vous défendre du crime d'avoir tant tardé. Plus vous direz que votre amitié est aussi sincère pendant l'absence que lorsque j'étais là, plus vous donnerez de force à l'accusation. Si vous étiez du nombre de ceux qui ont pour moi une affection ordinaire, je ne trouverais pas étonnant que vous eussiez si longtemps gardé le silence. Mais votre amitié pour moi, dites-vous, est si sincère, si ardente que, sans votre maladie, vous n'auriez pas hésité à entreprendre ce voyage, malgré les embarras du chemin et la crainte de tous ces voleurs. Il ne vous reste donc qu'un seul moyen de vous faire pardonner : c'est de m'écrire des milliers de lettres qui me fassent oublier le crime de votre silence. Usez de ce moyen, et je recevrai de vous tout ce que vous voudrez. Cette lettre tardive elle-même, respirant une charité ardente, m'a fait oublier par son arrivée tout ce que vous me deviez depuis le temps précédent. Mais ayez soin que les autres ne se fassent pas attendre comme celle-ci. Cette première lettre pourra me faire croire que ce n'est pas la paresse, mais, ainsi que vous l'avez dit, une vaine crainte qui a causé son retard, pourvu qu'il m'en arrive d'autres, vite et en grand nombre.

LETTRE XLVIII.

A ARABIUS.

Je connais votre charité pour moi, la grandeur, la vérité, la sincérité et la constance de votre amour. Ni les embarras des affaires, — je le sais aussi, — ni la multitude de vos préoccupations, ni les grandes adversités, ni le temps, ni l'espace ne peuvent refroidir l'affection que vous me portez. Aussi désiré-je vivement recevoir à chaque instant de votre charité des lettres qui me renseignent, selon mes désirs, sur l'état de votre santé. Si je vous adresse des reproches, ce n'est point que je vous trouve négligent, mais parce que je voudrais recevoir beaucoup de lettres comme celle que vous m'avez écrite. Le sachant, très-noble et très-honoré seigneur, accordez-moi cette grâce : pour vous, c'est une chose insignifiante et facile, et pour moi ce sera dans ma demeure solitaire une source de consolations.

LETTRE XLIX.

A ALPHIUS.

Je voudrais bien vous écrire plus souvent, mais le manque de messagers m'empêche de satisfaire ce désir. La solitude de ce lieu, la crainte des Isauriens et les difficultés de la route empêchent les quelques voyageurs qui viennent par ici de faire souvent ce voyage. Mais, que je vous écrive ou que je garde le silence, je n'en conserve pas moins à votre égard la même bienveillance, sachant les soins et le zèle que vous déployez pour le bien de votre âme, en vous efforçant de soutenir ceux qui mènent une existence pieuse, et en passant votre vie à cette noble occupation.

Maintenant que vous voilà instruit là-dessus, ne cessez point, très-vénérable et très-pieux sei-

gneur, de m'informer de votre santé et de celle de tous ceux qui demeurent avec vous. Ainsi, recevant de vous de pareilles lettres, je goûterai dans cette solitude de grandes consolations.

LETTRE L.

A DIOGÈNE.

Bien que je connusse déjà la sincérité de votre affection pour moi, elle m'est beaucoup plus évidente maintenant que le déchaînement de la tempête, loin de ralentir votre zèle, a fait de vous un ami bien plus empressé. Aussi, je vous admire et je ne cesse de vous exalter tous les jours. Le Dieu bon, qui récompense au delà de leurs mérites tous ceux qui ont dit ou fait quelque bonne chose, vous récompensera vous-même d'une manière supérieure à tout ce qu'on pourrait dire. Pour moi, uni, lié à vous par les liens de la charité, je vous rends autant de grâces que je puis, et je ne cesse de vous admirer, de vous louer, de vous proclamer bienheureux, de vous aimer, de vous respecter, de vous vénérer, de vous porter dans mon cœur en tous les lieux du monde. Vous le savez bien, très-vénérable et très-admirable seigneur, j'ai toujours été de ceux qui vous ont ardemment aimé. Que le renvoi de vos présents ne vous soit pas une cause de douleur. Ayant exprimé l'honneur qui en découlait comme le jus du raisin après la vendange, je vous ai renvoyé ces présents eux-mêmes, non par mépris pour vous, ni parce que je doutais de la noblesse de votre âme, mais parce que je n'en avais pas besoin. J'ai agi ainsi en beaucoup d'autres occasions. En effet, les mêmes offres m'ont été faites par un grand nombre d'autres personnes, nobles comme vous, et remplies à mon égard de la plus ardente charité que votre âme puisse concevoir. Auprès d'elles il a suffi de cette même excuse que je vous prie de recevoir vous aussi. Si je viens à me trouver dans le besoin, je réclamerai de vous ces dons avec beaucoup plus de confiance et comme s'ils m'appartenaient; vous comprendrez sans peine tout cela. Recevez-les donc et gardez-les avec soin pour que je puisse vous les demander librement et avec confiance, si les circonstances l'exigent quelque jour.

LETTRE LI.

AU MÊME.

Quand je vous ai écrit ma dernière lettre, le très-vénérable et très-religieux Aphraate me paraissait tellement fixé auprès de moi qu'il ne voudrait point s'en aller d'ici, et qu'il n'y avait point à craindre qu'il dût recevoir de mes lettres, à moins que je ne vinsse à accepter les présents que vous m'aviez envoyés; mais j'ai trouvé maintenant pour ces présents une destination qui plaira beaucoup à la noblesse de votre âme et réjouira votre esprit. Quand vous l'aurez apprise d'Aphraate lui-même, exigez qu'il soit l'administrateur de ce beau projet d'économie. Vous n'ignorez pas de quelle utilité seront ces dons, si Aphraate arrive en Phénicie, et grâce à votre libéralité, à votre munificence. Vous recevrez pour ces actions une double récompense : d'un côté, vous aurez donné un exemple de votre générosité à ceux qui, dans la Phénicie, enseignent aux Gentils les éléments de la foi chrétienne et donnent leurs soins à la construction des églises; d'un autre côté, vous aurez provoqué l'intervention d'un homme tel qu'Aphraate et vous l'aurez envoyé pour leur porter des consolations, maintenant surtout qu'ils passent à travers tant de difficultés et sont soumis à tant d'épreuves.

Considérez donc la grandeur de cette belle entreprise, ne souffrez point qu'Aphraate fasse la moindre résistance, mais faites qu'il se mette en route sans retard. Ainsi, très-admirable seigneur, vous mériterez que le Dieu de bonté vous garde, pour une si belle conduite, une grande récompense.

LETTRE LII.

A ADOLIE.

J'ai appris que vous étiez tombée malade, et d'une manière si grave et si cruelle que vous n'aviez pas été loin des portes de la mort; mais je sais aussi que vous êtes guérie et que vous marchez délivrée de tout péril et en pleine santé,

Cependant vos lettres ne m'ont rien appris de tout cela, et je l'ai vivement déploré; ces nouvelles me sont venues d'ailleurs et par d'autres que vous.

Mais, bien que cela me suffise, je ne puis supporter tranquillement le long silence que vous avez gardé vis-à-vis de moi. Je voudrais vous voir arriver ici, vous le savez bien, et certes, sans cette maladie, il n'y avait aucun obstacle à cela; car l'hiver dans cette contrée ressemble au printemps, et l'Arménie est délivrée des Isauriens. Cependant je ne voudrais pas que vous vinssiez malgré vous et à contre-cœur. Ni la crainte des Isauriens, ni les rigueurs de l'hiver, ni les ennuis de la route, ni aucune autre chose n'empêche que vous m'écriviez souvent, et je réclame cette grâce de votre ardente et sincère bienveillance.

Vos lettres m'apporteront de grandes consolations, si elles m'informent souvent de votre santé et du contentement de votre âme. Ne manquez donc point de m'en envoyer puisque vous êtes avertie des services que vous me rendez ainsi. Vous savez aussi combien je vous suis attaché, et quelle affection j'ai toujours eue pour vous.

LETTRE LIII.

AU PRÊTRE NICOLAS.

Vous m'avez ravi au plus haut point, vous m'avez rempli de la joie la plus grande en m'annonçant que vous preniez un grand intérêt à tout ce qui se passe en Phénicie, et que, malgré le grand intervalle qui vous en sépare, vous stimuliez et exhortiez par vos lettres l'ardeur de ceux qui l'habitent : vous montrez en cela un zèle apostolique. Je ne cesse de vous admirer et de vous proclamer bienheureux; les moines que j'avais envoyés déjà auparavant, non-seulement vous ne les avez pas retirés, au milieu des affaires si difficiles qui se sont présentées, mais encore vous les avez contraints à rester, unissant ainsi les fonctions d'un excellent pilote à celles d'un médecin remarquable. Le pilote déploie d'autant plus de soins et de diligence que les flots lui paraissent plus agités; le médecin développe plus d'art et plus d'habileté quand l'ardeur de la fièvre augmente. Suivant vous-même, ces exemples, très-noble et très-religieux seigneur, vous avez fait un acte digne de votre vertu. Voyant que tout allait mal sous le souffle de la sédition, vous vous êtes appliqué à empêcher tous ceux qui habitent ces lieux d'abandonner le combat, et à les retenir pour qu'ils fissent leur devoir.

Pour marcher sur vos traces, je vous prie de presser, mon très-vénérable seigneur, le prêtre Géronte, de se rendre vite de ce côté, s'il entre en convalescence et arrive à une complète guérison. Quoique je désire, moi aussi, le voir arriver près de moi, comme les affaires de ce pays réclament de la célérité et beaucoup de vigilance, pressez-le, je vous prie, de se mettre en route, s'il est relevé de sa maladie, de peur qu'il n'emploie beaucoup de temps en cette route, et que la venue de l'hiver ne rende les chemins impraticables; je vous prie aussi de lui adjoindre, pour compagnon, notre très-aimable et très-cher prêtre Jean. Vous savez que les affaires de ce pays ont maintenant d'autant plus besoin de secours pour être redressées, qu'elles ont plus longtemps traîné dans un mauvais état. Songez à tout cela, considérez combien le salut de l'âme est une affaire importante, et que de grandes choses vous avez déjà faites jusqu'à présent : je voudrais qu'ainsi, grâce à vous et au concours habile de ceux que vous pourrez vous procurer, ce qui est bien fait et sainement établi, demeurât inébranlable et prît même de grands accroissements.

Assurément, vous ne m'avez pas causé moins de plaisir que ceux qui sont venus ici; par le cœur et la volonté vous êtes venu comme eux : bien que votre corps soit absent, je vous vois tous les jours avec les yeux de l'amitié, et je vous porte partout dans mon cœur. Peut-être aussi les circonstances nous permettront-elles de nous voir l'un l'autre quelque jour. Dans l'état où en sont les choses, quoique je brûle du désir de vous voir et de vous embrasser, je crois nécessaire que vous restiez au lieu où vous êtes. Je ne doute pas que vous ne fassiez tous vos efforts pour le bien, que vous n'apportiez tous vos soins à

peupler la Phénicie d'hommes actifs, et à soutenir, à rendre plus fermes ceux qui y sont restés, de peur qu'ils ne se retirent, abandonnant les affaires de ce pays. Je ne doute pas que vous ne recherchiez tous les hommes de cette trempe qui vous environnent, mettant beaucoup d'activité et de zèle à les envoyer de tout côté : ainsi vous êtes utile à ceux qui sont près de vous et à ceux qui en sont séparés, semblable à ces parfums qui embaument, non-seulement le lieu où ils se trouvent, mais encore un espace bien plus considérable.

LETTRE LIV.

AU PRÊTRE GÉRONTE.

Je vous avais déjà écrit, pensant que vous étiez en Phénicie; je vous envoie maintenant une lettre semblable à la première, car il faut surtout que vous fassiez tout, que vous souffriez tout, pour que la moisson préparée par vos mains ne soit pas stérile, pour ne rien laisser dépérir de ce qui a été si bien fait. Lorsqu'ils voient qu'un grand danger menace de toute part leurs brebis, les bergers sont plus que jamais stimulés; ils veillent, ils prennent leur fronde et se servent de tous les moyens pour préserver leur troupeau de tout accident. Si Jacob, veillant sur des animaux sans raison, a, durant quatorze années, rempli les fonctions d'un serviteur, s'il a supporté la chaleur, le froid et tant de veilles dans cet emploi d'un vil mercenaire, songez à ce que doivent faire et souffrir ceux à la foi desquels des brebis raisonnables sont confiées, pour empêcher qu'il n'en périsse une seule. Aussi, je vous en conjure, plus la tempête sera menaçante, plus il y aura de maux, d'obstacles à vaincre et de gens qui vous dresseront des embûches, plus vous devrez montrer d'ardeur et exciter les autres à aborder avec vous cette œuvre remarquable et à se hâter d'arriver en Phénicie le plus tôt possible.

Si seulement vous vous mettez en marche, vous méritez déjà d'être bien récompensé; mais vous le méritez bien davantage si, déployant plus de zèle et d'ardeur, vous vous occupez des affaires elles-mêmes. En effet, il vaut mieux, il est plus avantageux d'entreprendre un pareil voyage que de rester chez soi. En allant vivre dans ce lieu, vous aurez tout ce que vous avez maintenant; le jeûne, les veilles et tout le reste de notre philosophie; mais en restant chez vous, vous ne gagnerez point tout ce que vous pourriez acquérir en allant habiter dans cette contrée, le salut de toutes ces âmes, la récompense des périls affrontés, et celle d'avoir pris une détermination si prompte; car Dieu récompense même la promptitude des caractères.

Ainsi, quelles que soient les couronnes que vous vous préparez pour l'avenir, dans le secret de votre pensée, n'hésitez pas et ne tardez point, je vous en prie; mais, dès que vous serez guéri, faites vos dispositions pour le voyage, sans vous inquiéter des choses nécessaires à votre usage. Si vous avez des dépenses à faire, soit pour la construction d'édifices, soit pour soulager la pauvreté de vos frères, j'ai chargé le très-vénérable et très-religieux prêtre Constance, de vous fournir tout largement et en abondance, et même plus largement et plus abondamment en ce moment-ci que jamais. Ayant donc de quoi pourvoir promptement et facilement à vos dépenses, et, ce qui doit passer avant toute autre considération, cet acte que vous allez faire étant agréable à Dieu, repoussez toute hésitation, hâtez-vous, je vous prie, de vous mettre en marche, et annoncez-le moi, de la Phénicie même : ainsi, vivant dans une solitude qui me pèse et m'ennuie, je recevrai cependant par là de grandes consolations. En effet, si j'apprends que vous vous êtes rendu en Phénicie plein du désir et de la volonté de tout faire et de tout souffrir pour le salut des âmes de ce pays, j'en éprouverai tant de plaisir que je n'aurai plus conscience de l'isolement du lieu que j'habite. Je désirerais bien que vous vinssiez ici et que je pusse jouir de votre présence; mais comme ce dont je vous ai parlé est plus nécessaire, et qu'il est à craindre que l'hiver ne vous ferme ce chemin, je vous presse encore une fois et je vous supplie de partir au plus tôt.

LETTRE LV.

AUX PRÊTRES SIMÉON ET MARIN, PRÊTRES ET MOINES AUX ENVIRONS D'APAMÉE.

Quoiqu'un long espace me sépare de vous, et que je vive dans l'isolement le plus dur, comme je sais votre âme pleine de vertus et d'une grande philosophie, illuminant ceux qui vous entourent, j'ai conçu pour vous une vive affection. Les rigueurs de l'hiver et la longueur de la route ne me permettant pas d'avoir de temps en temps une entrevue avec vous, j'ai eu soin de vous rendre visite par mes lettres, vous priant et vous conjurant de demander fréquemment à Dieu la fin des maux qui ont envahi l'univers et d'exciter tout le monde à en faire autant; vous priant de plus, si vous en avez la faculté, de m'informer le plus souvent possible de l'état de votre santé. Bien que nous soyons très-séparés et que je sois relégué aux derniers confins du monde, si je reçois souvent de vos nouvelles, ce me sera une grande consolation.

Notre très-cher et très-doux prêtre Jean m'a rempli de joie en se décidant à quitter sa demeure, dans les circonstances difficiles où nous sommes, pour s'en aller en Phénicie. Aussi, je vous prie de songer à la grandeur de cette œuvre, et, si vous pouvez vous procurer quelques hommes de mérite et d'un caractère généreux, qui puissent aider à l'accomplissement de si grandes et de si belles choses, je vous prie de les envoyer promptement avec le prêtre Jean. Songez aux récompenses que vous mériterez ainsi.

LETTRE LVI.

AUX MOINES ROMULUS ET BYZUS.

Je voudrais bien que vous vinssiez ici et que je pusse vous voir de mes yeux; ému par la réputation de votre piété, j'ai ressenti pour vous une grande affection et je vous vois par les yeux de la charité; puisque la longueur de la route, l'hiver et la crainte des Isauriens, ne me permettent pas de vous voir réellement, j'ai conçu le désir de vous rendre visite par ma lettre, vous donnant ainsi une preuve de ma bienveillance à votre égard. On peut aimer, en effet, ceux qui sont éloignés et qu'on n'a jamais vus; car c'est la nature de la charité de n'être ni rompue par l'espace, ni affaiblie par le temps, ni diminuée par la tentation, mais de tout vaincre, de s'élever au-dessus de tout et d'arriver à une sublimité indicible. Aussi, aucun de ces obstacles n'a pu affaiblir l'ardeur de l'affection si vive que j'ai pour vous; au contraire, je vous écris moi-même et je vous prie de me donner à votre tour des nouvelles de votre santé.

Même dans la solitude où je suis, je recevrai de grandes consolations, en apprenant que ceux qui vivent de la sorte, marchant sur une voie si étroite et si resserrée, sont sains et saufs et pleins de santé.

LETTRE LVII.

A ADOLIE.

Vous m'écrivez bien rarement; cependant, je ne cesserai de le faire moi-même, tant que je trouverai des gens qui partent d'ici pour aller au lieu où vous êtes. Je voudrais, je désirerais par-dessus tout que vous vinssiez et que je pusse vous voir ici. Mais, comme cela a pu vous paraître difficile, — tout danger de la part des Isauriens a disparu complétement, — je ne cesserai de me procurer à moi-même la consolation que j'éprouve à vous écrire souvent. Toutes les fois que j'ai sous la main des messagers pour vous porter mes lettres, j'éprouve un plaisir peu ordinaire à vous écrire.

Je voudrais maintenant, très-accomplie et très-pieuse dame, que vous prissiez soin vous-même de m'informer, le plus souvent possible, sur l'état de votre santé et le contentement de votre âme. De même que je ne vous accuse pas de n'être point venue, puisque vous avez cru y voir quelque difficulté, de même je ne cesserai de vous reprocher votre long silence; car vous savez bien que je désire ardemment recevoir quelques nouvelles de votre santé et de celle de tous les vôtres.

LETTRE LVIII.

A THÉODOSE, L'UN DES PRÉFETS.

Votre lettre est écrite avec du miel, ou, pour mieux dire, le miel que vous y avez mis la rend plus douce. Le miel, en effet, perd de sa douceur pour ceux qui en mangent habituellement : la satiété nuit à la vivacité du plaisir. Mais les lettres où vous me donnez de votre bonne santé de si agréables nouvelles, loin de produire cet effet, me procurent un plaisir d'autant plus sensible qu'il m'en arrive plus fréquemment. Vous avez, dites-vous, couvert ma lettre de baisers; moi, je vous ai pressé vous-même de mes deux mains, je me suis penché sur votre sein, et, dévorant votre tête chérie de mes baisers, j'ai éprouvé une grande consolation. En effet, j'étais tellement ému que je croyais, non-seulement lire vos paroles, mais encore que vous étiez là et que je me trouvais près de vous : voilà les puissants effets de votre lettre. Telle est la nature de la charité que, si elle répand ses ondes, même dans des lettres, il arrive qu'on croit avoir devant les yeux la source même d'où ces lettres découlent; c'est là ce que j'ai éprouvé. Ni la longueur du temps, ni celle de l'espace, ni les embarras des affaires, ne sont un obstacle en ces sortes de choses. Ainsi, je vous en prie, seigneur très-admirable, ne négligez point de m'écrire pour m'informer de votre santé, de celle de toute votre maison et du contentement de votre âme : vous savez bien quel intérêt je prends à tous ces détails.

LETTRE LIX.

AU DIACRE THÉODOTE.

Vous m'avez vite oublié, et vous avez ajouté le chagrin de votre long silence à l'ennui de votre départ. Vous ne pouvez pas prétexter que le temps vous a manqué; il est clair que dans tant de jours qui se sont écoulés, il était facile à un voyageur de revenir jusqu'ici. Vous aimant comme je vous aime, je ne vous permets pas non plus d'alléguer pour raison la crainte des Isauriens. Depuis votre départ, en effet, beaucoup de gens sont venus ici du lieu où vous êtes. Quelle est donc la cause de votre silence? C'est votre négligence et votre paresse. Et cependant je vous pardonnerai d'avoir été négligent jusqu'à ce jour, si seulement vous réparez à l'avenir, par un grand nombre de lettres, toutes les omissions précédentes. Vous savez le plaisir que j'éprouve à recevoir souvent des nouvelles de votre santé.

LETTRE LX.

A CHALCIDIE ET A ASYNCRITIE.

Je sais combien vous avez été troublées par les nombreuses tentations qu'a essuyées notre seigneur très-vénérable et très-religieux prêtre. Cependant, il n'y a aucun lieu de vous émouvoir trop vivement. En effet, celui qui supporte les tentations pour Dieu, obtiendra des récompenses d'autant plus belles qu'il aura plus cruellement souffert. Munies de cette consolation, qui est assez grande, endurez courageusement et avec des actions de grâce tout ce qui arrive, célébrant en toute circonstance la gloire de Dieu. Ainsi, en supportant avec un esprit fort et calme tout ce qui est survenu, vous aurez votre part dans les récompenses et les couronnes qui attendent notre très-vénérable prêtre. Vous savez que cette vie n'est qu'un voyage et que tout ce qu'on y rencontre de bon ou de mauvais est éphémère; vous savez qu'il nous faut passer à travers les tribulations pour entrer dans le royaume de Dieu; vous savez enfin que la porte qui nous conduit à cette vie est étroite et resserrée. Puisqu'il en est ainsi, puisant des consolations dans ces pensées et dans la présence de notre vénérable prêtre, vous dissiperez tout nuage de tristesse, et les malheurs qu'il éprouve seront pour vous une cause de joie et de plaisir; car tout ceci aura pour lui des fruits qu'on ne peut décrire et qui ne périront pas.

Cette vie n'est qu'un voyage.

LETTRE LXI.

AU CONSULAIRE THÉODOTE.

C'est être vraiment père que de féliciter son

fils quand il pratique la véritable sagesse, et, loin de voir avec peine une pareille conduite, de ne rien négliger pour qu'il se rende maître de lui-même; c'est être vraiment père que de se croire près de son fils, quand celui-ci s'enrichit de vertus, au lieu de se montrer mécontent parce qu'il s'éloigne de sa patrie, de sa maison et de son père. C'est pourquoi je vous rends de vives actions de grâce, et j'admire que, m'ayant fait un grand présent dans la personne de votre fils, vous pensiez devoir me faire encore des dons nouveaux. Je vous ai cependant renvoyé ces derniers, n'en gardant que l'honneur qui en découlait, non pas que je vous dédaigne, — serait-ce possible quand vous avez pour moi tant d'amour? — mais parce que je crois superflu de chercher à acquérir ce dont je manque le moins. J'aurais bien voulu retenir auprès de moi, en qualité de lecteur, le charmant Théodote, pour le former et l'instruire; mais tout ici respire le meurtre, le tumulte, le carnage et l'incendie; les Isauriens livrent tout à la fureur du fer et de la flamme; à chaque instant, je change de résidence. Aussi ai-je jugé à propos d'éloigner votre fils, recommandant avec les plus vives instances à notre seigneur le très-religieux diacre Théodote, d'en avoir le plus grand soin et de s'occuper de lui avec beaucoup de zèle. Je voudrais que vous fissiez vous-même tous vos efforts pour que votre fils soit ainsi traité; vous ne sauriez que louer alors la résolution que j'ai prise et vous me remercieriez beaucoup d'avoir fait pour lui ces recommandations.

LETTRE LXII.

A CASTUS, VALÉRIUS, DIOPHANTE ET CYRIAQUE, PRÊTRES D'ANTIOCHE.

Je déplore que notre très-vénérable et très-religieux prêtre Constance m'ait quitté; mais je me réjouis qu'il s'en soit allé auprès de vous; et la joie l'emporte ici sur le chagrin; car j'ai la certitude qu'il a abordé à un port tranquille, le port de votre charité. Bien que des troubles innombrables vous entourent de toute part, et soulèvent des amas de flots contre vous, vos affaires sont dans un tel état que, grâce à votre courage, à la constance inébranlable de votre affection, vous êtes tranquilles jusques au milieu de la tempête. Quand le vénérable prêtre Constance sera près de vous, pourvoyez, comme il est juste, à tous ses besoins. Vous savez la récompense qui vous est réservée, si vous prenez soin de lui être favorables au milieu des vexations iniques qu'il endure. Je ne vous demande qu'une chose, c'est d'empêcher qu'on ne le tourmente injustement, qu'on ne le fasse courir de tout côté, qu'on ne le traîne devant les tribunaux et qu'on ne le déchire au sujet de cette affaire, qui aurait dû lui procurer des couronnes et des éloges publics. Voilà ce que je vous demande pour lui; pour moi, je désire que vous m'écriviez souvent et que vous m'informiez de votre santé. Quoiqu'un long intervalle nous sépare, je ne cesse jamais de vous porter en mon cœur; je suis avec vous, et j'y suis tous les jours. Tels sont les yeux de la charité chez ceux qui savent aimer sincèrement. Vous le savez bien, vous qui savez sincèrement aimer.

LETTRE LXIII.

A TRANQUILLINUS.

Toutes les autres choses sont soumises aux lois du temps; la beauté du corps, les grands édifices, les prairies, les jardins, tout ce qui sort de la terre, enfin, veillit et devient caduc; la charité seule est à l'abri de cet inconvénient, et, loin d'être flétrie par le nombre des années, elle n'est même pas interrompue par la mort. Aussi, bien que je sois depuis longtemps privé de votre douce compagnie, j'ai gardé mon amour pour vous dans toute sa force; il se traduit maintenant dans mes paroles, mais il a toujours été dans mon cœur. C'est pour cela, très-pieux seigneur, que je vous ai écrit le plus souvent possible. Comme je désire beaucoup savoir comment vous vous portez, — vous savez quel intérêt je prends à votre santé, — je veux, si c'est possible et si vous trouvez des messagers pour vos lettres, que vous m'en informiez, comme du reste c'est votre devoir. Celui qui vous remettra cette missive racontera à votre ardente et sincère charité où

en sont mes affaires et ce qui se passe en Thrace et en Arménie.

LETTRE LXIV.

A L'ÉVÊQUE CYRIAQUE.

Notre seigneur Sopatrus, préfet de cette partie de l'Arménie où je suis maintenant enfermé, l'a gouvernée comme un père; mais il m'a rendu à moi-même plus de bons offices qu'on n'en peut demander, ce semble, à un père même. Désirant et cherchant un moyen de m'acquitter envers lui pour tant de bienveillance, je crois avoir trouvé la meilleure manière : c'est en me servant de votre sollicitude et de votre vigilance que je pourrai lui marquer ma reconnaissance. Comment et par quelle combinaison? Son fils demeure déjà depuis longtemps au lieu où vous êtes, pour se former à l'étude des belles-lettres. Si vous le visitez volontiers et avec joie, comme il convient à votre charité, et si vous lui rendez quelque bon office, je vous tiens quitte de toutes vos dettes envers moi. Faites-le donc : procurez-lui la connaissance des magistrats, celle de vos amis, en un mot, de tous ceux qui peuvent rendre une contrée étrangère plus agréable que la patrie. Par là, vous serez agréable à ce jeune homme, à moi et à vous-même; vous aurez rendu service au fils d'un honnête homme, d'un homme plein de bonté, qui est l'asile commun de tous les pauvres.

LETTRE LXV.

A MARCIANUS ET MARCELLINUS.

Vous pouvez trouver dans la philosophie dont votre âme est pleine, dans votre sublime, ferme et constante affection, une assez grande consolation pour les chagrins qui vous tourmentent encore, comme je l'ai vu par vos lettres. En effet, de même que la tranquillité et les événements heureux ne sont d'aucune utilité pour un homme mou et dissolu, de même une tempête violente, loin d'émouvoir l'homme ferme, inébranlable et vigilant, ne fait qu'ajouter à sa gloire. C'est la nature des tentations de procurer des récompenses et de splendides couronnes à ceux qui les supportent courageusement. Maintenant que ces vérités sont évidentes pour vous, très-vénérables et très-nobles seigneurs, et que vous avez là une consolation suffisante pour tout cruel événement, ne vous laissez troubler par rien de ce qui peut arriver, et écrivez-moi, je vous prie, le plus souvent possible. Ce que je désire par-dessus tout, c'est de vous voir auprès de moi et de vous embrasser. Mais, puisqu'une foule d'obstacles s'y opposent, ne cessez pas de m'écrire et de m'informer tous les deux de votre santé. Vous savez comme je vous en serai reconnaissant et quel plaisir ces nouvelles me causeront.

LETTRE LXVI.

A CASTUS, VALÉRIUS, DIOPHANTE ET CYRIAQUE, PRÊTRES D'ANTIOCHE.

Je vous ai écrit peu de lettres, mais par le cœur, je vous ai souvent et longuement écrit. Ne jugez donc pas du nombre de mes lettres seulement par celles que vous avez reçues, jugez-en par celles que j'ai désiré vous écrire. Si vous pensez ainsi, je vous ai certainement écrit des milliers de fois. S'il ne s'est trouvé près de moi aucun messager, c'est aux circonstances difficiles et non pas à ma paresse, que vous devez attribuer mon silence. Je vous l'ai dit, pour que vous ayez toujours la même opinion de mon amitié pour vous, que je vous écrive ou non. En quelque lieu que je sois, en effet, votre souvenir ne sort jamais de mon cœur. Et maintenant, je vous suis très-reconnaissant d'avoir reçu avec la bienveillance qu'on réclamait de vous, ce bon moine, et d'avoir apaisé ceux qui voulaient importunément le tourmenter. Quand je disais qu'au milieu des flots innombrables, tout chez vous resterait tranquille, ce n'étaient là ni de vaines ni de flatteuses paroles. Quand vous éloignez facilement les naufrages qui menacent les autres, il n'est pas douteux que vous ne soyez vous-même loin de la tempête.

Informez-moi, je vous prie, le plus souvent possible, dans vos lettres, de l'état de votre santé. Vous n'ignorez pas avec quel intérêt j'apprends

ces nouvelles. Vos lettres, quand elles m'annoncent que vous vous portez tous bien, ont une telle puissance, une telle vertu, qu'au milieu des chagrins, des luttes, des troubles, des bouleversements qui m'entourent, je bondis de joie en les recevant et j'y trouve la plus grande consolation. C'est le propre des affections sincères de réjouir et de rétablir très-facilement ceux dont les corps sont séparés, quand leurs lettres portent de ces joyeuses nouvelles.

LETTRE LXVII.

AU DIACRE THÉODOTE.

Vous êtes maintenant délivré, très-vénérable et très-religieux seigneur, des maux qui désolent l'Arménie; quant à moi, outre ces troubles et même la mortalité qui ne cessent de régner ici, j'endure encore le supplice affreux d'être éloigné de votre douce, sincère et véritable bienveillance. Votre long silence met le comble à cet ennui. Depuis que vous êtes parti, je n'ai reçu de vous que deux lettres; si je rappelle ce fait, ce n'est point pour vous accuser, c'est à cause de la douleur que cela m'a causée. Personne n'ignore, en effet, que le chemin qui conduit de vous à moi est fermé aux voyageurs; mais, en vous excusant, cela ne me console pas. Mon chagrin ne fait au contraire que s'en accroître, puisque je manque de la seule chose qui pouvait me consoler de votre départ et de votre absence.

Comme nous ne pouvons éloigner maintenant toutes ces difficultés, et comme ces périls augmentent de jour en jour, je désire que vous tâchiez de diminuer d'une autre manière la tristesse que me cause votre long silence, en conservant toujours mon souvenir, en faisant vos lettres plus longues et en me donnant de nombreux détails sur l'état de votre santé, sur la tranquillité et la sécurité de votre âme. Ainsi la longueur de vos lettres réparera ce que les circonstances me font perdre.

LETTRE LXVIII.

AU MÊME.

Ce que vous avez fait provient bien d'un homme rempli pour moi d'une vive et ardente affection. Comme je venais de lire votre première lettre, j'en ai reçu une seconde, et cela le même jour: j'en ai éprouvé une grande joie. Il y avait dans la seconde lettre quelque chose de plus que dans la première; car j'y ai trouvé, non-seulement vos paroles, mais encore votre propre écriture: cela a encore augmenté mon plaisir, en me montrant, avec une image de votre âme, comme une image de votre main. Faites ainsi, je vous prie, le plus souvent possible; accordez-moi largement la consolation que j'y trouve, comme vous l'avez pensé.

Je n'ose point du tout vous attirer auprès de moi; l'Arménie est remplie de tant de maux! une nouvelle tempête a tout ravagé. De quelque côté que l'on vienne, on ne voit ici que flots de sang, monceaux de cadavres, maisons rasées, villes livrées au pillage. Pour moi, bien que je paraisse à l'abri de tout péril, enfermé dans cette forteresse comme dans une prison, les craintes continuelles, les rumeurs sanglantes, l'attente des excursions continuelles des Isauriens, enfin la faiblesse de mon corps contre laquelle je lutte tous les jours, m'empêchent de vivre tranquillement et en sécurité. Et cependant, au milieu de tant de maux, c'est encore pour moi une grande consolation que d'apprendre par vos lettres que vous vous portez bien.

LETTRE LXIX.

AU PRÊTRE NICOLAS.

C'est un effet de votre sincère et fervente charité que de vous inquiéter de mon salut, même à travers un si long espace. Naguère, au moment le plus dur de l'hiver, chassé de tous les endroits par les courses des Isauriens, je demeurais tantôt dans des villes, tantôt dans des cavernes, tantôt dans des forêts. Enfin, tous ces malheurs ayant un peu cessé de m'accabler, j'ai

abandonné les lieux déserts, et je me suis réfugié à Arabissus, parce que la citadelle de cette ville forte me semblait plus sûre que tout autre endroit. Je n'habite pas dans la ville; car là même il n'y a aucune sûreté. Cette résidence est pour moi pire qu'une prison quelconque. Outre que tous les jours la mort est, pour ainsi dire, à nos portes à cause des incursions des Isauriens, qui livrent au fer et au feu les maisons et les hommes, nous redoutons encore la famine, dont nous sommes menacés par le peu d'espace de ces lieux, et le grand nombre de ceux qui viennent s'y réfugier. J'ai fait encore une longue maladie que m'avaient procurée l'hiver et cette fuite continuelle; et, bien que j'aie échappé à sa violence la plus cruelle, j'en porte encore quelques traces.

Mais, au milieu de tant de maux et de si grands ennuis, votre charité fervente, constante et sincère est encore pour moi une consolation. Vous le savez, ne manquez donc pas, je vous prie, de me donner le plus souvent possible des nouvelles de votre santé. Nous avons beau nous trouver séparés par un long espace, nous sommes liés on ne peut plus étroitement par les liens de la charité.

Je vous suis très-reconnaissant d'avoir, au milieu de bouleversements si grands et si nombreux, donné un si grand soin aux affaires de la Phénicie. Si l'on apporte de ce pays quelque nouvelle, ayez soin de m'en faire part. C'est à peine si l'on vient ici quelquefois d'un endroit quelconque, attendu que tous les chemins qui conduisent en ce lieu sont rendus impraticables. Mais, bien qu'il soit difficile de m'écrire, je désire que vous le fassiez autant que vous le pourrez, m'exposant ce qui se passe au lieu où vous êtes, et me renseignant sur votre santé, qui m'inspire tant de sollicitude.

LETTRE LXX.

A APHTHONIUS, THÉODOTE ET CHÉRÉAS, PRÊTRES ET MOINES.

Je désirerais bien que vous vinssiez et que je pusse vous voir ici; mais, comme beaucoup d'obstacles se présentent, je n'ose pas le demander maintenant. Je demande seulement que vous m'accordiez, quoique éloignés, le secours de vos prières, qui ont une si grande valeur. Ce genre de secours n'est exposé ni à s'affaiblir par la vieillesse, ni à être détruit par l'espace; mais, en quelque lieu qu'il se trouve, l'homme qui a, comme vous, confiance en Dieu, peut être utile ainsi à ceux qui sont très-loin de lui.

Je désire qu'en m'accordant vos prières, vous m'écriviez aussi, pour m'informer de l'état de votre santé à tous. Je suis de tout côté exposé à la tempête : la solitude de ce lieu, son état de siége, les attaques des Isauriens, la mort qui sévit tous les jours, voilà ce dont je suis menacé; en effet, je vis continuellement avec la mort, enfermé dans cette citadelle comme dans une prison, et luttant contre une grave maladie. Mais, malgré toutes ces calamités, votre charité ne me fournit pas moins une consolation pour tous mes maux. Bien que j'aie peu vécu avec vous, j'ai souvent éprouvé votre bienveillance ardente, sincère, constante, plus douce que le miel, et dont vous m'avez donné des preuves quand vous étiez près de moi, comme dans votre absence.

Quoique bien éloigné de vous et tourmenté par tant de circonstances difficiles, je me repose dans le souvenir de votre vertu comme dans un port, et j'estime votre charité à l'égal d'un trésor immense. La fin de l'hiver et la venue du printemps m'ont délivré d'une grave maladie; mais j'en porte encore les traces et les troubles provenant des Isauriens, qui ne cessent jamais, augmentent mes souffrances. Ainsi, malgré votre éloignement, gardez-vous de m'oublier, je vous en prie, et ne manquez pas de m'écrire souvent, pour m'annoncer que vous vous portez tous parfaitement.

LETTRE LXXI.

A MALCHUS.

Ne perdez point courage, et n'attribuez point à vos péchés le magnifique départ de votre fille. Elle a abordé dans un port tranquille; elle est parvenue à cette vie qui ne doit point finir; ar-

rachée aux flots de ce monde, elle est debout sur le rocher, tenant enfin, comme dans le trésor le plus sûr, tous les biens qu'elle a amassés. Il faut donc se réjouir, tressaillir de bonheur, fondre votre cœur dans l'allégresse, puisque vous avez présenté son âme au Seigneur de toute chose, comme le bon cultivateur présente un fruit mûr. Pour votre douleur et pour celle de notre très-honorée dame, sa mère, prenez ces remèdes et d'autres encore que vous trouverez dans les mêmes pensées, et vous augmenterez ainsi la récompense que vous avez déjà méritée. Que le Dieu de bonté vous récompense largement, non-seulement pour l'excellente éducation que vous aviez donnée à votre chère enfant, mais encore pour la sérénité et la reconnaissance avec lesquelles vous avez supporté son admirable départ de cette vie.

LETTRE LXXII.

A ALPHIUS.

Malgré notre éloignement, j'ai appris les merveilles que vous faites et la grande libéralité avec laquelle vous traitez les pauvres, et cela m'a rempli de contentement et de joie. Je voudrais pouvoir aller auprès de vous, pour vous offrir à vous-même mes actions de grâces. Mais cela n'est pas possible : les maux provenant des Isauriens s'aggravent de plus en plus, tous les chemins sont fermés. Je ne doute pas d'ailleurs que vous ne fussiez venu vous-même ici avec le plus grand empressement, s'il n'y avait maintenant impossibilité. Je vous envoie donc mes salutations dans ma lettre, et je vous prie de m'écrire le plus souvent que vous pourrez pour m'informer de votre santé et de celle de tous ceux qui sont avec vous. Dans le lieu que j'habite, ces nouvelles seront pour moi une grande consolation.

LETTRE LXXIII.

A AGAPET.

Il y a déjà longtemps que nous avons été séparés, et un grand espace nous tient éloignés; mais nous sommes unis par la charité; par la charité, je suis votre voisin; bien plus, pour parler plus exactement, je vous porte dans mon esprit en quelque lieu que je sois. Cette amitié fervente, sincère, forte et constante qui se forma dès le commencement entre vous et moi, je la porte gravée au fond de mon cœur. Je garde moi-même pour vous, très-excellent et très-admirable seigneur, ma plus vive bienveillance, et je ne la laisse éteindre ni par le nombre des années, ni par la longueur de la distance. Je vous prie donc de m'écrire aussi fréquemment qu'il vous sera possible, pour m'informer de votre santé. Vous savez quel intérêt votre bonheur m'inspire, et combien vous m'obligerez en m'écrivant sur un pareil sujet.

LETTRE LXXIV.

A HÉSYCHIUS.

Je voudrais bien vous voir, et, ni la crainte des Isauriens, ni la faiblesse de mon corps, ne pourraient m'arrêter, s'il m'était permis d'aller où je veux. Quant à vous, comme cela dépend de votre volonté, je ne vous sollicite point d'agir ainsi, je ne vous demande pas d'abandonner votre maison pour accourir auprès de moi. Quoique la saison ne s'oppose point à ce voyage, et que vous puissiez parcourir rapidement ce chemin, — il n'y a pas, en effet, un grand espace entre nous, — je ne veux pas cependant vous attirer ici, par crainte des Isauriens. Mais ce que je vous demande, c'est de m'écrire souvent pour m'informer de votre santé; les incursions des voleurs ne vous empêcheront pas de m'accorder ce plaisir. Accordez-moi, je vous prie, cette grâce: pour vous, ce n'est ni long, ni difficile; pour moi, ce sera la source d'un grand plaisir. Vous n'ignorez pas combien vous me serez agréable en me donnant cette marque d'amitié.

LETTRE LXXV.

A HARMATIUS.

Comment donc qualifierai-je ce qui s'est passé?

Vous m'avez permis de commander à vos gens selon mon gré dans toutes les occasions où leur secours pourrait m'être nécessaire ; mais vous m'avez privé de ce que je désirais le plus, c'est-à-dire de lettres qui m'informent de votre santé. Ne savez-vous pas ce que j'ai tant à cœur, tous ceux qui aiment bien sincèrement l'ont à cœur comme moi ? Si vous voulez m'être agréable, très-vénérable seigneur, n'ordonnez plus à vos hommes, je vous prie, de pourvoir à tous les besoins de notre corps ; je n'ai aucun besoin de toutes ces choses qui m'arrivent en abondance comme si elles coulaient d'une source ; mais accordez-moi vous-même le plus grand de tous les bienfaits, celui que je désire par-dessus tout et qui n'exige de vous qu'une feuille et un peu d'encre. Je désire cela pour que vous m'informiez ainsi de votre santé et de celle de tous les vôtres.

Si c'était possible, je vous appellerais vous-même hors de votre demeure, pour que nous pussions goûter le plaisir d'une entrevue, et, à la place du plus grand bienfait imaginable, je voudrais voir de mes propres yeux celui qui brûle pour moi d'une charité si ardente. Puisque la crainte des Isauriens nous interdit cette joie, accordez-moi du moins la consolation que vos lettres m'apportent ; cela me tiendra lieu de tout.

LETTRE LXXVI.

A CHALCIDIE.

Je désirais beaucoup avoir près de moi notre seigneur et très-vénérable prêtre. Mais si vous ne pensez pas qu'il lui soit facile de partir du lieu où il se trouve, j'aime encore mieux qu'il n'ait pas de péril à redouter et qu'il soit délivré de troubles menaçants, que de le voir ici. Ne pensez pas cependant que, s'il veut partir, j'aie l'intention de l'en empêcher. J'ai eu, moi, deux raisons pour le retenir : la première, c'est que la nature des affaires ne réclamait pas encore sa présence ; la seconde, c'est que je craignais qu'il ne vînt à tomber entre les mains des Isauriens. S'il y a nécessité égale à ce qu'il parte de l'endroit où il est, qu'il se mette en route, je l'en avertis et je l'y exhorte. Bien que séparés par le corps, lui et moi nous sommes unis par les liens de la charité.

Quant à vous, je vous prie de ne point vous laisser émouvoir par tous les chagrins qui vous surviennent. Plus vous avez à endurer d'adversités, plus vous avez de profit, et plus sera grande la récompense que Dieu vous accordera, si vous supportez avec reconnaissance et avec générosité tout ce qui vous arrive. C'est là un motif pour que vous enduriez tout plus facilement ; ainsi la récompense que vous vous préparez dans le ciel, en souffrant patiemment ces épreuves, deviendra plus considérable et plus belle ; elle l'emportera de beaucoup sur les malheurs et les tourments que vous aurez subis.

LETTRE LXXVII.

A ASYNCRITIE.

Je vous ai déjà montré par mes lettres que je vous comptais, autant que la charité peut le faire, au nombre de ceux qui sont venus me visiter ; je le répète encore, vous m'avez rendu visite par le cœur et la volonté. Si la faiblesse de votre corps et les troubles qui ont envahi l'Arménie vous ont empêchée de venir, grâce à votre bonne volonté et aux dispositions de votre esprit, je n'en ai pas moins gardé l'opinion que j'avais déjà de votre bienveillance. Ainsi, ne négligez pas de m'écrire le plus souvent que vous le pourrez, et faites-moi savoir si vous êtes délivrée de cette maladie, et quel est l'état de votre santé. Quand j'ai appris que vous étiez malade, j'en ai conçu une grande douleur. Pour que je ne sois pas en peine à ce sujet, faites, je vous prie, que je sache le plus tôt possible si vous êtes guérie.

LETTRE LXXVIII.

AU PRÊTRE ROMANUS.

Ce n'est pas seulement en Arménie et en Cappadoce, c'est plus loin encore qu'est arrivée la renommée de cette charité et de cette bienveillance dont vous avez toujours usé envers moi.

Cette bienveillance me rend fier, et je ne cesse de vous louer. Ecrivez-moi, je vous prie, le plus souvent possible, pour me donner des nouvelles de votre santé. Malgré la solitude dans laquelle je vis, malgré la distance qui me sépare de vous, je vous suis attaché par les liens de la charité, j'ai toujours pour vous la bienveillance que j'ai eue dès le commencement; seulement elle est devenue plus grande et plus ardente. Ni le temps ni l'espace n'ont pu en diminuer la vivacité; au contraire, je l'ai conservée plus vive et plus chaleureuse de jour en jour. Pénétré de cette vérité, très-vénérable et très-religieux seigneur, songez combien vous m'obligerez en m'écrivant plus fréquemment. Je souhaite donc que vous m'informiez de votre santé; surtout ne m'oubliez pas dans vos saintes prières : bien que je sois très-éloigné de vous, ce sera pour moi un grand secours et une grande protection.

LETTRE LXXIX.

A GÉMELLUS.

Comment se fait-il que lorsqu'une si grande et si belle ville est au milieu de fêtes si pures, — j'appelle ainsi votre gouvernement, — comment se fait-il que vous augmentiez encore ma tristesse par votre long silence? Si ce qui vous est arrivé était arrivé à tout autre, j'aurais trouvé sans peine la cause de ce silence. Quelle serait cette cause? La voici : la plupart des hommes, lorsqu'ils montent en dignité, ont coutume de gonfler leur cœur et aussi leur esprit; mais pour vous qui savez raisonner en philosophe, qui connaissez parfaitement la nature caduque et fragile de toutes ces choses, pour vous qui ne vous laissez pas tromper par le fard et les déguisements, mais qui voyez tout à découvert, je ne puis deviner la cause de votre silence. Et cependant je suis certain que vous m'aimez autant, plus même qu'autrefois. Je ne puis dire comment il se fait qu'avec vos dispositions à mon égard, vous ayez ainsi négligé de m'écrire; bien plus, c'est surtout la certitude que j'ai de votre affection qui me plonge dans l'hésitation. Je désire, si cela ne vous pèse pas et ne vous ennuie pas, que vous m'écriviez pour m'expliquer cette énigme. Apprenez même, avant de m'écrire, à mon seigneur très-vénérable et très-religieux prêtre, et à ses compagnons, qui vous porteront avec lui cette lettre, apprenez-leur ce dont je suis déjà persuadé, à savoir que votre silence ne provient pas de votre négligence. Ce sera les recevoir favorablement que de leur donner ces détails.

LETTRE LXXX.

A FIRMIN.

Votre maladie a été un grand inconvénient pour l'entrevue que nous devions avoir; mais elle n'a pu rien faire contre notre affection. Il m'a suffi, en effet, de vous voir une fois, et cela a été plus qu'il n'en fallait pour me remplir d'une grande amitié pour vous. Vous en avez vous-même été la cause en concevant pour moi un amour immense et presque insensé; ne me permettant pas de vous mettre plus longtemps à l'épreuve, vous vous êtes dès le premier abord emparé de moi, et vous m'avez attaché à vous par les liens les plus étroits.

Je vous écris donc pour vous annoncer ce que vous désirez apprendre, à savoir, que je me porte bien; que mon voyage s'est fait en toute sûreté; que je me repose et que je jouis de quelque loisir; que j'ai obtenu de tout le monde beaucoup de bienveillance; enfin, que j'ai éprouvé d'ineffables consolations. Il n'y a ici personne qui me suscite des troubles ou des affaires. Etes-vous étonné que cela m'arrive ainsi dans cette ville, lorsque mon voyage s'est accompli avec une si grande sécurité? Ecrivez-moi vous aussi sur tout ce qui vous regarde; de même que vous prenez plaisir à ce que je vous rappelle ces détails, de même, faites qu'étant informé de l'état de votre santé, je goûte aussi la plus grande joie. Vous n'ignorez pas combien il est agréable pour ceux qui savent aimer sincèrement, d'apprendre de bonnes nouvelles sur le compte de ceux qu'ils aiment.



LETTRE LXXXI.

AU PREMIER MÉDECIN HYMNETIUS.

Je ne cesse de faire à tout le monde le plus grand éloge de vous, comme honnête homme, comme excellent médecin, et comme ami très-sincère. Comme c'est ma maladie qui m'inspire ici mes paroles, il est impossible que je ne me souvienne pas de vous; ayant éprouvé moi-même votre bienveillance et votre habileté remarquables, je ne puis ne pas parler des bienfaits que j'ai reçus de vous, mais je les exalte auprès de tout le monde, trouvant en cela mon plus grand plaisir. Vous m'avez inspiré une affection si grande, que, même si je me portais bien, je donnerais beaucoup pour pouvoir vous attirer auprès de moi, ou même pour vous voir seulement. Mais je ne veux point l'essayer à présent, à cause des difficultés provenant des embarras de la route et de la crainte des Isauriens; ce que je vous demande, c'est de m'écrire le plus souvent qu'il vous sera possible. En m'écrivant fréquemment, en remplissant vos lettres de la douceur de votre caractère, vous me procurerez le plaisir qu'on ressent par la présence même de l'objet aimé.

LETTRE LXXXII.

A CYTHÉRIUS.

Je n'ai pas passé beaucoup de temps avec vous; mais l'amour que j'ai conçu pour vous après cette entrevue est grand, noble et sublime. Ceux qui savent aimer sincèrement, n'ont pas besoin en effet de beaucoup de temps pour aimer ainsi; il leur suffit de peu de jours pour concevoir une telle affection. C'est là ce qui m'est arrivé; je brûle pour vous d'un amour aussi grand que si, depuis lors, j'avais continuellement vécu avec vous. Je vous écris donc pour vous donner des détails sur tout ce qui me regarde, à savoir, que je me porte bien et que je vis tranquillement et avec assez de loisirs. Je ne doute pas qu'en vous l'annonçant, je ne vous sois agréable. Mais à mon tour je désire aussi recevoir des lettres qui m'apportent de bonnes nouvelles sur votre compte. Ne manquez donc pas de m'écrire souvent et donnez-moi d'agréables nouvelles de votre santé. Dans ce pays étranger que j'habite, vous me ferez un grand plaisir de m'écrire sur ces sujets, dont je voudrais toujours entendre parler.

LETTRE LXXXIII.

A LÉONTIUS.

En me chassant de votre cité, on ne m'a point arraché mon affection pour vous. Il était au pouvoir des autres de me laisser dans la ville ou de m'en faire sortir; mais moi seul je suis maître de mon amitié. Personne ne pourra jamais me la ravir; partout où j'irai, j'en porterai la douceur avec moi, votre souvenir me causera le plus grand plaisir; unissant ensemble votre amour pour moi, votre zèle, votre prudence, votre affabilité, votre hospitalité, tout le reste, enfin, je me fais une image de votre vertu. Puisque vous m'avez ainsi gagné et attaché à vous, au point que je désire par-dessus tout vous avoir auprès de moi; puisque d'un autre côté il ne m'est pas permis de jouir de votre présence, procurez-moi du moins, je vous en prie, le plaisir que l'on trouve dans les lettres. Votre habileté est telle qu'en m'écrivant souvent vous me donnerez la joie que votre présence porte avec elle.

LETTRE LXXXIV.

A FAUSTIN.

Je suis arrivé à Cucuse sain et sauf, — je reprends les choses au point d'où vous désirez que je parte, — et j'ai trouvé ce lieu libre de toute agitation, tranquille et en repos, ne renfermant personne qui puisse me molester et m'avoir pour ennemi. Mais faut-il s'étonner qu'il m'arrive en cette ville de pareilles choses, lorsque je suis passé sans crainte et sans accident à travers les chemins les plus déserts, les plus dangereux et les plus suspects, qui conduisent du lieu où vous êtes jusqu'ici; lorsque tout s'est passé pour moi dans une plus grande sécurité au milieu de

ces routes, que dans les cités gouvernées par de bonnes lois? Pour me payer de vous annoncer cette bonne nouvelle, écrivez-moi le plus souvent qu'il vous sera possible, et informez-moi de votre santé.

Vivant ici en repos, je me représente continuellement par la pensée la noblesse de votre âme, votre franchise, votre haine des méchants, l'indépendance de votre parole, tout l'écrin de vos vertus; je me délecte dans votre souvenir, en quelque lieu que je sois, je vous porte avec moi, brûlant pour vous d'une affection incroyable. Aussi je voudrais bien que vous vinssiez et que je pusse vous voir. Mais, comme il s'y trouve quelques difficultés, je me confie à l'heureuse issue du voyage d'un vaisseau, et je réclame de vous la consolation que les lettres apportent avec elles. Ce sera pour moi un grand dédommagement que de recevoir souvent de vous des lettres qui m'informent de votre santé.

LETTRE LXXXV.

A L'ÉVÊQUE LUCIUS.

Quoiqu'un long intervalle me sépare de vous, je n'ignore point la haine que vous avez contre les méchants, la douleur que vous avez éprouvée au sujet de tous les crimes qui s'accomplissent et de tous les scandales dont le monde est rempli. Aussi, je vous rends grâces et je ne cesse de faire de vous l'éloge le plus complet, de vous qui, au milieu de l'égoût de tous les maux, quand tous les hommes se jettent dans des précipices ou contre des rochers, n'avez cessé de marcher sur le droit chemin, blâmant ce qui se faisait, et vous détournant de ceux qui le faisaient, comme il était de votre devoir. Je vous exhorte à ne point vous relâcher de cette admirable énergie, et à montrer même plus de zèle. Vous savez quelle récompense, quel salaire, quelles couronnes vous attendent, si, au milieu des troubles que tous les autres suscitent, vous suivez un chemin opposé au leur, apportant par là aux maux qui nous affligent un remède très-efficace. Nul ne doute que, malgré votre petit nombre, si vous supportez cette lutte avec énergie et courage, vous et ceux qui vous imitent ne parveniez à vaincre la multitude de ceux qui se glorifient dans leur perversité. Rien n'est plus fort que la vertu et que la recherche de ces choses qui sont le rempart des Eglises. Puisque vous avez une âme capable d'obtenir de Dieu de grands secours, je vous exhorte à accomplir votre tâche et à faire de votre cœur et de votre volonté un boulevard inébranlable pour toutes les Eglises de la terre.

LETTRE LXXXVI.

A L'ÉVÊQUE MARIN.

J'ai eu une preuve de la fermeté, de la constance de votre âme, quand a éclaté cette tempête qui a troublé l'Eglise; j'ai appris que maintenant aussi, au milieu de tous ces maux qui augmentent, votre piété reste inaltérable. Quoique très-éloigné de vous, je remplis mon devoir en vous envoyant mes salutations, et je vous exalte par de continuels éloges, vous qui, lorsqu'en si grand nombre ils se précipitaient vers leur ruine, en commettant contre les Eglises tant de crimes, avez marché sur une voie tout opposée, et, fuyant la compagnie de ceux qui se livraient à ces actes d'audace, avez conservé une liberté digne de vous.

Songez à la grandeur de cet acte remarquable, à la gloire qu'il y a à refuser son concours aux méchants; songez aussi que ces sentiments si constants, si fermes, que vous montrez, sont le bon moyen et le point de départ pour chasser tous les maux; enfin, restez avec courage sur le champ de bataille, ainsi qu'on le réclame de vous, et tâchez d'y maintenir les autres de tout votre pouvoir. Cette occasion aura suffi pour nous procurer des secours; car Dieu approuve ceux qui, au milieu des bouleversements, savent choisir le bien, et il leur prête son aide.

LETTRE LXXXVII.

A L'ÉVÊQUE EULOGE.

Bien que je sois arrivé aux derniers confins de l'univers, je ne puis perdre le souvenir de

votre charité, et je le porte en tout lieu avec moi; voilà, très-vénérable et très-religieux seigneur, jusqu'à quel point vous m'avez vaincu et soumis. J'habite Cucuse, le lieu le plus désert de toute la terre, et je ne cesse de passer en revue dans mon esprit votre bonté, votre douceur, vos mœurs si douces, la sincérité de votre âme, votre force, votre zèle plus ardent que tous les feux imaginables; le souvenir même de toutes ces vertus est pour moi une source d'immense plaisir; je ne cesse de vanter auprès de tout le monde la fermeté, la constance de votre esprit, dont vous avez fait preuve en combattant ceux qui luttaient contre la vérité et qui ont rempli le monde de tant de scandales. Je fais ainsi, bien que vous n'ayez aucun besoin de ce secours de ma parole, vous qui avez affirmé toutes ces vérités par des actes et avec plus d'éclat que la trompette, dans tout l'Orient et chez les hommes les plus éloignés de nous. Je vous rends pour tout cela des actions de grâces, je vous proclame et je vous crois bienheureux, et je vous exhorte à ne point laisser s'affaiblir le zèle que vous avez montré jusqu'ici. C'est une chose au-dessus de tout éloge que de prouver sa pureté par des actes qui sont l'effet des sentiments de l'âme, et, comme il convient, de se détourner avec grandeur d'âme de tous ceux qui voudraient renverser les Eglises, demeurant ferme, au lieu de se laisser tromper et circonvenir par eux. Ce n'est pas là un remède de peu de valeur, c'est un remède très-puissant contre les maux qui se produisent. Vous ne doutez pas, je pense, que, votre piété se conduisant de la sorte, nos seigneurs très-vénérables et très-religieux, les évêques de Palestine, ne marchent bientôt sur vos traces. Je sais par expérience qu'en toute circonstance pareille, de même que le corps est uni à la tête, de même vous les unirez et les attacherez à vous, comme avec des chaînes, par la douceur de votre charité : et c'est là encore la plus grande preuve de votre vertu.

LETTRE LXXXVIII.

A JEAN, ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM.

Je suis relégué à Cucuse, mais non pas séparé de votre affection. Il dépendait des autres de m'exiler; il ne dépend que de moi de rester votre ami. Je vous écris de ce lieu, et à travers un bien grand espace; je vous exhorte à conserver toujours cette énergie dont vous avez fait preuve dès le commencement, aussi grande que dans vos essais, et à la rendre même plus éclatante à mesure que vous approchez du terme, repoussant loin de vous la foule de ceux qui remplissent de troubles les Eglises. Il vous sera accordé de grandes récompenses, si vous vous détournez de ceux qui occasionnent tant d'orages, qui ont donné le scandale dans tout l'univers, et si vous n'avez rien de commun avec eux. C'est là le moyen de défense des Eglises, c'est là leur rempart, c'est là aussi que sont vos couronnes et le salaire de vos actions. Le sachant donc, très-vénérable et très-religieux seigneur, ayez soin de fortifier ainsi les Eglises, comptant sur la récompense immense que vous obtiendrez ainsi, et souvenez-vous toujours de moi qui ai pour votre piété la plus grande affection, et qui suis attaché à votre bienveillance : vos actes eux-mêmes m'ont appris la grande affection que vous aviez pour moi.

LETTRE LXXXIX.

A THÉODOSE, ÉVÊQUE DE SCYTHOPOLIS.

S'il faut considérer le lieu où l'on se trouve, je suis bien éloigné de vous; mais si l'on ne regarde que l'affection, je suis tout près et lié à votre âme même. La nature de l'amour est telle qu'il ne peut être ni empêché par l'éloignement du lieu où l'on est, ni restreint par la longueur des distances; au contraire, il vole facilement d'un bout à l'autre de l'univers vivant auprès de l'objet aimé. Il en est ainsi de moi, qui vous porte dans mon cœur. Je vous prie de continuer à être toujours votre propre gloire et la défense des Eglises; éloignez de vous, avec la grandeur d'âme qui convient à votre charge, ceux qui ont rempli l'univers de troubles et qui ont bouleversé les Eglises. Quand vous autres qui êtes purs, vous fuyez l'aspect de ces criminels, quand vous évitez tout commerce avec eux, la

tempête commence à s'apaiser, l'Eglise est en toute sécurité, et les maux sont guéris. Puisqu'il en est ainsi, embrassant par la pensée et par le désir les récompenses et les couronnes qui vous sont promises pour ces belles œuvres, déployez, je vous prie, dans ce but, la générosité convenable, et souvenez-vous toujours de moi qui vous aime tant. Vous me serez ainsi on ne peut plus agréable.

LETTRE XC.

A L'ÉVÊQUE MOYSE.

Je ne pense pas que vous ayez besoin de mes lettres pour montrer la grandeur d'âme qui convient, et pour éloigner de vous ceux qui ont fait tant de mal aux Eglises et qui ont tant troublé l'univers. Vos actes eux-mêmes l'ont bien prouvé; cependant, comme depuis très-longtemps je vous envoie mes salutations, en toute occasion et le plus souvent possible, je vous demande de continuer à vous conduire ainsi, montrant la bravoure convenable pour mettre en fuite ces troupes de méchants, et exhortant les autres à vous imiter. Vous serez largement récompensé, si vous détournez comme il faut ceux qui ont causé tant de bouleversements et qui ont rempli le monde de tant de scandales. De cette manière, tout en viendra à la plus complète guérison. Je désire aussi que vous vous souveniez toujours de moi, qui ai pour vous la plus grande affection. Vous savez quelles ont été et quelles sont toujours mes dispositions à votre égard.

LETTRE XCI.

AU PRÊTRE ROMANUS.

C'est une chose digne de vous et de votre esprit grand, sage et élevé, de ne pas oublier mon affection, même au milieu de tant de troubles, de rester ferme et inébranlable, de conserver enfin dans toute sa force votre amitié pour moi. J'ai tout appris par ceux qui sont venus de chez vous; mais je le savais, avant même qu'ils me l'eussent appris. Je connais la fermeté et la constance de votre esprit, la fixité, l'immobilité de vos opinions. Aussi, je rends à votre piété de grandes actions de grâces, et je vous demande de m'écrire quand vous en aurez le loisir, le regardant comme un grand bienfait. Vous savez quelle consolation j'éprouve, même dans ce pays étranger, quand vos lettres m'apportent de bonnes nouvelles de votre santé. Je désire ardemment que vous soyez toujours parfaitement sain et sauf; car votre santé est pour beaucoup un aide, un port, un point d'appui, l'élément d'innombrables succès.

LETTRE XCII.

AU PRÊTRE MOYSE.

La grandeur des éloges que vous me donnez dans vos lettres, dépasse de beaucoup ma faible valeur. Laissant ces louanges de côté, je demande que vous ne cessiez de prier le ciel pour le bien public des Eglises et pour moi, pauvre et vile créature. Implorez, réclamez la bonté de Dieu, pour qu'elle chasse les maux qui ont envahi le monde. Dans les circonstances où nous sommes, nous avons besoin de prières et surtout des vôtres; car vous avez acquis un grand crédit auprès de Dieu. Ne cessez donc pas de prier souvent et de tous vos efforts, et ne manquez pas de m'écrire le plus fréquemment que vous en aurez la faculté; — il n'y a pas bien loin de vous à moi. — Je désire par-dessus tout avoir quelque nouvelle de votre santé; votre santé est pour beaucoup un soutien et une consolation. Il est toujours nécessaire que vous viviez, mais surtout maintenant que vous brillez du pur éclat d'un astre, au milieu d'une telle tempête et de tant de ténèbres, pour ceux qui sont le jouet de l'orage et des flots. Ecrivez-moi donc souvent pour m'informer de votre santé, afin que je sois heureux et content; si vous me faites ce plaisir, ce sera pour moi une grande consolation.

LETTRE XCIII.

A APHTHONIUS, THÉODOTE, CHÉREAS, PRÊTRES ET MOINES, ET A TOUS CEUX QUI SONT AVEC EUX.

Pour celui qui aime, la présence de l'objet

aimé calme les douleurs d'une manière plus efficace. Le bienheureux Paul portait souvent, ou plutôt portait toujours tous les fidèles dans son cœur; il ne pouvait se résoudre à les abandonner, même dans la prison, les fers aux pieds, quand il défendait sa foi; ce qu'il indiquait en disant: «Je vous portais dans mon cœur, au milieu des fers, quand je m'occupais de la défense et de la confirmation de l'Evangile. » *Philipp.*, I, 7. Ce saint lui-même désirait très-ardemment se trouver près de ceux qu'il aimait, ce qu'il marquait en ces termes: « M'étant absenté d'auprès de vous pendant une heure, non par le cœur, mais par le corps, je n'en avais que plus le désir de voir votre visage. » I *Thess.*, II, 17. J'ai pris moi aussi cette habitude, et je désire avidement de me trouver auprès de ceux qui m'ont déjà vu comme de ceux qui ne m'ont pas vu encore. Puisque cela ne m'est pas permis, — la longueur de la route, le temps et la crainte des voleurs s'y opposent; et d'ailleurs il ne m'est pas même facile de quitter ma demeure et d'entreprendre de longs voyages, — je me contenterai de vous envoyer, comme je le dois, mes salutations. Mais, avant même de remplir ce devoir, je vous demande en grâce, regardant cela comme le plus grand bienfait, de ne m'oublier jamais dans vos prières, et de vous prosterner devant le Dieu de bonté, le priant avec larmes, et de tous vos efforts, à cause de mon indignité. Vous vous êtes retiré des affaires de ce monde; vous êtes délivré de la fumée et des orages de tous les maux d'ici-bas; vous vous êtes réfugié dans l'asile de cette philosophie, comme dans un port tranquille et à l'abri des flots; par vos veilles sacrées, vous avez fait des jours de vos nuits, et, au milieu de la nuit, vous voyez plus clairement que les autres pendant le jour. Dans ces conditions, il ne peut que vous paraître juste de m'accorder le secours de vos prières. Même à une si grande distance, je puis en goûter les fruits; il n'est pas de temps ni d'espace qui soit capable d'en détruire l'influence. Secourez-moi donc, et tendez-moi la main en priant pour moi. C'est la plus grande preuve d'affection que l'on puisse donner. En m'accordant une part à vos prières, ne manquez pas de m'informer de votre santé : ce sera la plus grande consolation pour moi, qui trouve tant de plaisir dans votre affection, et qui vous ai devant les yeux, quoique vous soyez absent, comme si vous étiez là. L'amitié sincère a le pouvoir de causer de pareilles illusions. Ainsi, bien que je sois forcé de vivre dans la plus cruelle solitude, j'éprouve cependant beaucoup de consolations.

LETTRE XCIV.

A LA DIACONESSE PENTADIE.

Bien que je connusse déjà votre affection pour moi, dont vous m'aviez donné tant de preuves, votre lettre m'en a encore plus clairement convaincu. Je vous loue et vous admire, non-seulement de m'avoir écrit, mais encore de m'avoir exposé tout ce qui est arrivé. C'est là l'acte d'une femme qui ne doute point de mes dispositions envers elle, et qui se préoccupe de l'état de mes affaires. Aussi, dans ce lieu désert, je me réjouis, je tressaille d'allégresse, et je trouve la plus grande consolation dans ce courage que vous apportez en toute chose, dans cette constance d'opinions, dans cette grande prudence, dans cette liberté de paroles et dans cette confiance sublime qui remplissent de honte vos adversaires et font des blessures mortelles à l'esprit du mal; qui fortifient pour la lutte les défenseurs de la vérité; qui vous ont fait enlever dans le combat, comme un valeureux soldat, un magnifique signe de victoire et vous ont obtenu le plus splendide succès; qui me causent enfin tant de plaisir, que, même dans ce pays étranger et solitaire, je me crois auprès de vous, et j'éprouve une grande joie à l'aspect de vos vertus.

Réjouissez-vous donc d'avoir obtenu une telle victoire, d'avoir réprimé si facilement l'audace de ces bêtes féroces, confondant leur langage impudent, mettant un baillon à leur bouche frémissante de rage. La vérité avec laquelle vous avez combattu, pour laquelle vous avez été déchirée, est si forte, que par quelques paroles elle peut triompher de ces sycophantes : au contraire, le mensonge, bien qu'il soit entouré de tous les artifices du langage, tombe et est faci-

Force de la vérité.



lement détruit; il est plus faible qu'une toile d'araignée. Réjouissez-vous donc, je ne cesserai de le répéter, soyez toujours virile et forte, et riez-vous des embûches qu'on vous dresse. Plus on déploie d'atrocité contre vous, plus on se blesse soi-même; et ces gens, loin de vous faire le moindre mal, sont comme les flots qui battent un rocher; ils se frappent eux-mêmes, s'affaiblissent, et se soumettent à d'horribles supplices.

Puisqu'il en est ainsi, n'ayez garde de les craindre en aucune façon, bien qu'ils grincent des dents, qu'ils écument de rage, qu'ils vous montrent un visage sanguinaire, et que leur méchanceté leur donne la cruauté des bêtes féroces. Celui qui, jusqu'à ce jour, vous a délivrée de leurs embûches, vous gardera plus sûrement encore si vous conservez votre courage; et vous pourrez dire : « Les flèches de ces petits enfants les ont percés, et leurs langues se sont tournées contre eux-mêmes. » *Psalm.* LXIII, 8-9. Cela vous est déjà arrivé et vous arrivera encore; à tel point que vous remporterez de plus grandes récompenses et de plus belles couronnes, tandis que vos ennemis, souffrant pour n'avoir pas su s'infliger de pénitence, seront soumis à de plus grands châtiments.

Et quel est, en effet, le genre d'embûches auquel ils n'ont pas eu recours ? Quelle sorte de machines n'ont-ils pas mise en œuvre, quand ils tendaient des piéges, avec tant d'effort, à votre âme si ferme, fidèle à Dieu, généreuse et pleine de courage ? Vous qui ne connaissez que votre chambre et l'église, ils vous ont traînée au forum, du forum au tribunal, du tribunal à la prison ! Ils ont ourdi de faux témoignages, d'impudentes calomnies, ils ont consommé des crimes et versé des torrents de sang, ils ont livré des jeunes gens au fer et au feu, ils ont accablé une foule d'hommes remarquables, de plaies et de tourments, il n'est pas enfin de pierre qu'ils n'aient soulevée pour vous amener, par la crainte, à dire le contraire de ce que vous aviez vu. Mais vous, comme un aigle volant dans les sphères élevées, vous avez brisé leurs filets et vous êtes montée au faîte qui convient à votre vertu; vous vous prépariez de telle sorte qu'ils ne pouvaient vous circonvenir; bien plus, vous les avez convaincus de calomnie en tout ce qui regardait cette accusation d'incendie, dont tant de malheureux paraissaient surtout se glorifier.

Songez donc à tout ce qui s'est passé; songez à tous les flots qui se sont élevés, et qui n'ont pu faire de vous le jouet de la tempête, à tous les orages qui n'ont pu vous faire naufrager, et au milieu desquels vous êtes passée tranquille, malgré la fureur de la mer; mais regardez aussi le port qui est près de vous et où vous trouverez tant de couronnes.

Puisque vous désirez avoir de mes nouvelles, sachez que je vis, que je me porte bien, libre de maladie de toute espèce. Si je viens à tomber malade, votre charité pour moi, sincère, fervente, ferme et constante, sera un excellent remède pour me ramener à la santé. Comme d'ailleurs j'éprouve le plus grand plaisir à être informé le plus souvent possible de votre santé et de votre sécurité, ayez soin, je vous le demande, comme vous avez au reste l'habitude de le faire sans en être priée, de m'écrire très-souvent pour m'informer de votre santé, de celle de vos gens et de vos amis. Vous savez combien je tiens à vous et à toute votre maison bénie.

LETTRE XCV.

A PÆANIUS.

Les événements qui sont survenus sont graves; il faut pleurer, non sur ceux qui ont souffert et se sont tenus fermes dans le combat, mais sur ceux qui les ont attaqués et tourmentés. De même que les bêtes sauvages les plus difficiles à tuer, se précipitent sur la pointe des glaives avec une aveugle fureur, et s'enfoncent elles-mêmes le fer dans les entrailles, de même les auteurs de ces audacieux forfaits accumulent sur leur tête les feux de la géhenne. S'ils se glorifient de leurs actions, ils n'en sont que plus misérables, plus dignes de nos larmes, puisqu'ils se préparent un plus terrible châtiment. Il ne faut donc pas cesser de les plaindre et de féliciter leurs victimes, à cause des palmes et des couronnes qui les attendent au ciel. Tenons que c'est aussi la preuve la plus éclatante que le diable est cruellement

atteint; s'il n'avait pas reçu une telle blessure, il ne soufflerait pas ainsi par ses dociles instruments. Consolez-vous pleinement dans ces réflexions, et donnez-moi souvent des nouvelles de votre santé. Je voudrais bien vous voir, embrasser cette tête chérie; mais, puisque ce n'est pas maintenant possible, dites-moi, ne cessez pas de me redire que vous vous portez bien, et procurez à ceux qui m'aiment la facilité de m'écrire dans le même sens.

LETTRE XCVI.

A LA DIACONESSE AMPRUCLÉE ET A SES COMPAGNES.

Les flots ont beau se heurter contre les rochers, loin de les ébranler à quelque degré, la violence du choc brise au contraire les flots eux-mêmes. Tel est le spectacle que vous présentez en ce moment, vous et ceux qui vous tendent de vaines embûches. C'est là pour vous le sujet d'un crédit plus grand auprès de Dieu, et d'une gloire plus éclatante aux yeux des hommes; pour vos ennemis un sujet de condamnation, de honte et d'opprobre. En effet, il est dans la nature de la vertu et dans la nature du vice, que l'une brille d'autant plus qu'elle est attaquée, et que l'autre trouve dans ses agressions le principe d'une plus grande faiblesse et la cause déterminante de sa défaite. Puisque les événements eux-mêmes vous fournissent de puissantes consolations, ouvrez vos âmes à la joie, au bonheur, et soyez fermes dans votre propos. Vous n'avez point oublié quelles sont les récompenses pour lesquelles vous avez abordé cette lutte virile, et quels biens vous sont réservés si vous résistez aux épreuves de la vie avec force, courage et action de grâces; biens que l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus, et que le cœur de l'homme n'a point compris. Tandis que les afflictions présentes passent et s'évanouissent avec cette vie, les récompenses de la vie à venir demeurent éternellement. Indépendamment, d'ailleurs, de ces récompenses, vous n'avez pas recueilli une satisfaction ordinaire de l'espérance que vous suggéraient la pureté de votre conscience et la double perspective de ces couronnes. Ces vérités, vous les connaissiez, je ne l'ignore pas, bien longtemps avant d'avoir reçu de nos lettres; c'est pour prolonger cet entretien que j'ai insisté sur ce point. Car le désir affectueux, au suprême degré, que vous ressentez au sujet des lettres qui viennent de notre part, nous est bien connu; et c'est là, je n'en doute pas, la cause du fréquent reproche que vous nous adressez de vous écrire trop rarement. Nous ne saurions, à ce qu'il paraît, combler vos désirs, alors même que nous fussions tous les jours à nous entretenir avec vous, tant vous attachez d'intérêt à notre correspondance. Que Dieu récompense, comme ils le méritent, ces témoignages de votre charité à notre égard; qu'il les récompense et dans la vie présente, et dans la vie à venir. Pour nous, assurément, nous ne négligeons aucune occasion favorable de vous mander ce qui nous intéresse. Du reste, nous trouvons la plus vive satisfaction à agir de la sorte, à établir par ce moyen entre votre âme et nous de saintes communications. L'affection que vous nous avez inspirée dès le principe, nous l'entretenons dans toute sa vigueur : et dussions-nous être éloigné de vous plus longtemps encore que nous ne l'avons été, cette affection n'en serait pas pour cela amoindrie. Vous êtes en tout lieu présente à notre cœur, et nous ne cessons d'admirer la constance et la mâle fermeté de votre âme. Et vous aussi, écrivez-nous fréquemment, et donnez-nous de rassurantes nouvelles sur votre santé et celle de votre famille entière; ce sera pour nous le sujet de la plus douce consolation.

LETTRE XCVII.

AU PRÊTRE HYPATIUS.

Vous connaissez, vous aussi, très-honoré seigneur, quelle récompense méritent les souffrances endurées pour Dieu, quels trésors et quelles couronnes! Que rien donc de ce qui se passe ne vous trouble. Ce sont les auteurs du mal qui réclament nos larmes; car ce sont eux qui attirent sur leur tête les plus terribles châtiments. Déployez une énergie digne de vous, et vous viendrez plus

facilement à bout des piéges et des intrigues de nos ennemis, que d'une toile d'araignée. Ne manquez pas de nous donner souvent aussi des nouvelles de votre santé. Quoique habitant une terre étrangère, il nous sera bien agréable de recevoir de semblables lettres de votre révérence.

LETTRE XCVIII.

A CHALCIDIE.

Nous avons été bien vivement affligé en apprenant la maladie grave à laquelle vous êtes en proie. Vous savez, en effet, quel intérêt nous portons à votre santé, très-digne et très-religieuse dame. Afin de calmer notre sollicitude sur ce point, veuillez profiter de la première personne qui viendra en ces lieux pour nous informer si votre mal a complétement disparu, et si vous êtes revenue à une santé parfaite. Il ne nous est pas, tant s'en faut, indifférent, au fond de ce désert, d'apprendre quelque chose touchant la santé et le bonheur des personnes qui, comme vous, nous portent une affection sincère. Puisque votre lettre, vous ne pouvez en douter, nous a fait tant de plaisir, ne différez pas, n'hésitez pas à nous écrire de nouveau; et, de même que tout à l'heure vous nous avez jeté dans la tristesse en nous annonçant votre maladie, de même, en nous apprenant votre guérison, portez la joie de notre cœur à son comble.

LETTRE XCIX.

A ASYNCRITIE.

L'une des choses que j'ai le plus à cœur, c'est bien de vous écrire souvent; car jamais, en quelque lieu que nous portions nos pas, nous ne saurions oublier les sentiments dévoués, le respect et les égards que vous n'avez jamais cessé de nous témoigner; ce souvenir restera partout et toujours vivant dans notre mémoire. Si nos lettres ne sont pas aussi multipliées que nous le voudrions, et si elles ne vous arrivent que rarement, ne vous en prenez pas à notre négligence, mais à la force même des choses, et à l'état des chemins, en ce moment impraticables aux voyageurs. Après cette explication, veuillez ne pas douter, ma très-respectable et très-noble dame, soit que nous écrivions, soit que nous gardions le silence, de l'estime que nous avons toujours eue pour vous.

LETTRE C.

A MARCIEN ET MARCELLIN.

La même cause qui explique votre long silence vous expliquera aussi le nôtre. Toutefois, il ne s'agit pas du silence du cœur, mais du silence de la parole. Car nous vous écrivons et nous vous entretenons souvent de cœur, ou plutôt nous ne discontinuons pas de nous entretenir avec vos nobles et chères âmes, et votre image, gravée au fond de notre pensée, nous suit en tout lieu, comme le veut une affection véritable. Cela étant, mes bien-aimés et honorés seigneurs, informez-nous, toutes les fois que l'occasion s'en présentera, de ce qui a trait à votre santé. Quant à nous, alors même que vous garderiez le silence, nous ne croirons pas moins que si vous nous écriviez, à la vivacité de votre charité; car c'est par vos sentiments que nous en jugeons.

LETTRE CI.

AU PRÊTRE SÉVÈRE.

Quoique enseveli au fond d'une région sauvage, nous vous avons écrit bien des lettres, et nous pressons toujours les voyageurs qui nous arrivent de vos contrées, de questions sur l'état de votre santé. Mais vous, dont l'affection pour nous ne connaît pas de bornes, et qui avez mille facilités pour nous faire parvenir vos lettres, je ne comprends vraiment pas votre silence prolongé. Néanmoins, il nous suffit de penser à l'affection ardente et véritable et au dévouement sincère que vous nous avez toujours portés, pour trouver les consolations les plus douces même au milieu de ce long silence; ce qui n'éteint pas toutefois en nous le désir de recevoir souvent de vos lettres, d'être informé par elles de votre santé, et ce que nous apprenons par autrui, de l'apprendre de

votre bouche et de votre main. Exécutez-vous donc sans retard, mon très-honoré seigneur, vous savez à quel point vous nous serez agréable. De notre côté, que nous mettions la main à la plume ou que nous nous tenions en repos, nous ne perdons pas un seul instant de vue votre souvenir; et, sans égard aux lieux, nous maintenons intacte l'affection que nous a de tout temps inspirée votre générosité : c'est là déjà pour nous la plus précieuse des récompenses.

LETTRE CII.

A THÉODOTE, LECTEUR.

Que dites-vous donc? Les flots déchaînés contre vous sont plus nombreux que vous ne le pensiez, et c'est là ce qui vous afflige! C'est au contraire ce qui devrait vous remplir de joie et d'allégresse. Voilà ce que faisait le bienheureux Paul, lui qui tantôt disait : « Non-seulement.... mais nous nous glorifions encore dans les tribulations, » *Rom.*, v, 3, et tantôt s'écriait : « Pour moi, je me réjouis dans mes afflictions. » *Coloss.*, I, 24. Plus la tourmente aura de violence et de furie, plus les conséquences en seront avantageuses, plus brillante sera la couronne réservée à la constance, plus riche la récompense. Au surplus, je suis plein de confiance en vous : je connais la fermeté inébranlable, l'indomptable énergie de votre âme. Ce sont vos ennemis qui m'arrachent des soupirs et des larmes, eux qui vous persécutent avec acharnement, quand ils devraient compter parmi vos amis dévoués. Une chose, en ce qui vous concerne, m'attriste, à savoir le fâcheux état de vos yeux : je vous en conjure, prenez-en le plus grand soin, consultez les médecins, et ne négligez rien de votre côté. Quant aux épreuves qui vous assaillent, il faut, comme je vous le disais tout à l'heure, vous en réjouir, et personnellement je m'en réjouis pour vous, à la pensée de la récompense qui couronnera votre patience. Ainsi donc, ne vous troublez de rien, ne soyez ému de rien, quoi qu'il arrive. Il n'y a qu'un mal, le péché. Tout le reste sera pour vous, avec de la sobriété et de la vigilance, le principe des plus précieux avantages, et vous assurera la pleine jouissance de ces biens ineffables renfermés dans les cieux. Puisque telle est votre tâche de chaque jour, soyez content et joyeux. Mettez également un empressement soutenu à nous écrire. Nous voudrions bien que vous fussiez avec nous; mais comme votre santé redoute l'été et l'hiver au même degré, nous avons craint, vu surtout l'état de vos yeux, de vous exposer à un climat funeste. Ayez donc pour cet organe tous les ménagements possibles, et dans vos fréquentes lettres n'oubliez pas de nous informer si quelque légère amélioration s'est produite : malgré l'intervalle qui nous sépare, nous en éprouverons la plus intime satisfaction.

LETTRE CIII.

A LA DIACONESSE AMPRUCLÉE ET A SES COMPAGNES.

De vastes régions me séparent de votre révérence, et cependant votre inébranlable constance et votre belle conduite me sont aussi bien connues qu'à vos concitoyens. Aussi vous félicité-je vivement de ce courage, de cette fermeté, de ces sentiments à toute épreuve, de ce cœur solide comme le diamant, de cette franchise et de cette liberté de langage. C'est pourquoi je ne cesse d'exalter votre béatitude, et à cause des avantages présents, et à cause des trésors que vous amassez dans le siècle à venir, trésors au-dessus de tout langage et de toute pensée. Eloigné comme nous le sommes, nous avons été profondément peiné de n'avoir pas reçu de lettre de vous. Je sais bien qu'il n'y a pas de votre part négligence; je sais que votre affection est indépendante de tout cela, et j'en connais la chaleur, la sincérité, la franchise, la solidité et la constance. Sans doute que vous n'aviez personne à qui dicter votre lettre. Vous deviez néanmoins nous écrire dans la langue de notre pays et de votre propre main; car vous n'ignorez pas avec quelle ardeur nous désirons recevoir fréquemment de vos lettres, et savoir ainsi tous les jours à quoi nous en tenir sur votre santé. C'est une de nos plus chères consolations dans notre solitude et dans les épreuves qui nous environnent. Instruite comme vous l'êtes du prix que j'attache à ce point, très-

digne et très-pieuse dame, ne nous refusez pas plus longtemps cette grâce. Bien des gens sont venus ici de bien des lieux. Pourtant je ne vous ferai pas un crime de ce qu'ils ne m'aient point apporté de lettres de votre révérence; car vraisemblablement vous n'en connaissiez aucun. Maintenant, du moins, que vous le pouvez commodément, écrivez-nous, d'autant plus que, vu ce qui se passe là-bas, il me tarde extrêmement de recevoir quelques lettres. Réparez donc la négligence dont vous avez pu être précédemment coupable; et que des lettres désormais fréquentes et nombreuses me dédommagent de votre long silence.

LETTRE CIV.

A PENTADIE, DIACONESSE.

Recevez mes félicitations pour les couronnes dont vous venez de ceindre encore votre front, par suite de la résolution virile que vous avez prise de tout braver en faveur de la vérité. Aussi, Dieu soutiendra-t-il puissamment vos efforts. « Combattez jusqu'à la mort pour la vérité, dit en effet l'Ecriture, et le Seigneur combattra lui-même pour vous. » *Eccli.*, IV, 33. Et c'est ce que le Seigneur a fait. Ainsi, après avoir fourni jusqu'à ce moment une si belle carrière, avez-vous conquis pour le ciel de magnifiques récompenses; ce dont je me réjouis vivement. J'ai appris cependant que vous songiez à partir et à venir parmi nous; je vous en prie, que votre révérence ne songe à rien de pareil et ne s'en préoccupe aucunement : en premier lieu, parce que vous êtes pour la ville que vous habitez un vaste port, un soutien, un mur inexpugnable pour les personnes affligées. N'allez donc pas laisser tomber de vos mains de tels trésors; n'allez pas renoncer à de si précieux avantages, quand votre présence en ces lieux est pour vous quotidiennement l'occasion d'amasser de telles richesses. Et puis, ceux qui voient vos bonnes œuvres et en entendent parler, n'en retirent pas un mince profit, et vous n'ignorez pas quelle récompense en sera pour vous le résultat. Voilà donc le premier motif pour lequel nous vous pressons de rester où vous êtes : les services que vous rendez par votre résidence en ces lieux, services dont on ne saurait méconnaître les preuves. En outre, la saison où nous sommes vous le commande également. Vous savez quelle est la faiblesse de votre santé; vous comprenez qu'il ne vous serait pas facile de voyager par un hiver aussi rigoureux. De plus, le bruit est arrivé jusqu'à nous que les Isauriens sont maîtres du pays. Pesez dans votre sagesse toutes ces considérations, et renoncez pour le moment à ce projet de voyage. Mandez-nous, je vous prie, le plus tôt possible, ce que vous en semble, et donnez-nous fréquemment des nouvelles de votre santé. Nous sommes actuellement dans l'inquiétude, n'ayant pas reçu de lettre de votre révérence, et nous nous demandons avec anxiété si la maladie n'en serait pas la cause. Veuillez donc dissiper nos craintes à cet endroit, et pour cela nous en donner prochainement, par une lettre, l'explication.

LETTRE CV.

A CHALCIDIE.

Daigne le Seigneur vous récompenser sur cette terre et dans le siècle à venir, du respect, de la vénération et de l'affection sincère que vous nous avez marqués. Ce n'est pas d'ailleurs d'aujourd'hui, c'est depuis longtemps, c'est dès le principe que vos sentiments dévoués à notre égard, nous sont connus. Aussi, malgré l'intervalle qui nous sépare, malgré la longueur du chemin qui s'étend entre nous, malgré les tribulations nombreuses qui nous assiégent ici, soit à cause de la solitude de la région, soit à cause des périls incessants et des incursions de brigands auxquels nous sommes en butte, soit à cause de la rareté des médecins, rien de tout cela ne nous empêche de songer continuellement à l'intérêt que vous nous avez porté : au contraire, l'affection que j'ai ressentie de tout temps pour vous et pour votre famille, je la sens encore pleine de vie, et n'ayant rien souffert ni du temps, ni de l'éloignement, ce qui est le propre des affections véritables. Pour vous, je vous exhorterais, intelligente et pieuse comme vous êtes, à supporter généreusement les épreuves

présentes. Vous le savez d'ailleurs : dès votre jeunesse jusqu'au moment actuel, vous n'avez cessé de cheminer au milieu des tribulations les plus nombreuses et les plus diverses, et il vous est facile de combattre ce combat de la patience, à vous qui avez déjà si souvent combattu de la sorte et conquis de splendides couronnes. Si l'épreuve actuelle l'emporte sur les précédentes, la couronne en sera bien plus belle encore. En conséquence, ne soyez pas troublée d'aucun des maux qui surviennent : plus les flots s'amoncellent, plus la tempête prend de furie, plus grands seront les avantages que vous devrez en attendre, plus nombreuses, plus remarquables, plus brillantes aussi les récompenses réservées à vos sueurs. Car « il n'y a pas de proportion entre les souffrances de la vie présente et la gloire qui plus tard apparaîtra en nous. » *Rom.*, VIII, 18. Il en est des choses de la vie, agréables ou fâcheuses, comme d'un chemin : les unes et les autres disparaissent avec une égale rapidité; rien parmi elles de fixe et de durable; comme l'ombre, à peine se montrent-elles, qu'elles s'évanouissent aussitôt. De même donc que les étrangers et les voyageurs, qui cheminent à travers des lieux riants ou arides, n'en éprouvent ni plaisir ni peine, car, voyageurs et étrangers en ces lieux, ils ne font que les traverser pour se rapprocher de leur patrie; de même, n'allez pas, vous non plus, je vous en conjure, vous extasier devant l'éclat des biens présents, ni devant la fureur des flots de l'adversité : n'ayez qu'un seul but en vue, d'arriver sûrement à notre commune patrie; car là vous trouverez le bien solide, durable et éternel, à l'exclusion des autres biens pareils à la fleur des champs et à la fumée, et à ce qu'il peut y avoir de plus fugitif.

LETTRE CVI.

A ASYNCRITIE ET SES COMPAGNES.

Je n'ignore pas les sentiments affectueux et dévoués qui vous animent à notre endroit. Aussi voudrais-je m'entretenir sans cesse par lettre avec vous. Mais l'effroi qu'inspirent les Isauriens rend les routes désertes et nous prive des occasions de vous faire parvenir nos écrits. Une favorable s'étant néanmoins présentée, nous vous envoyons les compliments qui vous sont dus, tout en vous exhortant, selon notre habitude, à n'être ni troublées, ni émues de ces épreuves qui se succèdent sans interruption. Si des marchands et des navigateurs, pour quelques bénéfices, ne laissent pas d'entreprendre de longues traversées et de braver la fureur des flots; si les soldats font bon marché de leur vie pour une récompense futile et d'un jour, luttant souvent durant leur vie contre la faim, supportant de longues marches, habitant constamment des contrées étrangères pour être après cela frappés en grand nombre d'une mort violente et prématurée, sans en avoir retiré de profit, ni grand ni petit; nous à qui une récompense céleste est proposée, et qui attendons au delà de la tombe une rétribution bien plus précieuse et bien plus considérable, quelle sera notre excuse si nous agissons avec lâcheté, et si nous ne méprisons pas la vie elle-même? Outre ces réflexions, songez encore que la vie présente n'est que rêve et fumée; qu'il en est de la prospérité humaine comme des feuilles printanières, lesquelles se flétrissent dès qu'elles sont apparues, et élevez-vous assez pour que ces traits ne puissent pas vous atteindre; car vous n'avez qu'à le vouloir pour fouler aux pieds l'éclat du siècle. Que votre unique préoccupation soit de travailler à suivre avec ardeur la voie étroite qui conduit au bien que nous attendons.

LETTRE CVII.

AUX PRÊTRES CASTUS, VALÈRE, DIOPHANTE ET CYRIAQUE.

Ce qu'il advient de l'or soumis à l'épreuve réitérée de la fournaise, advient également des âmes d'or soumises à l'épreuve des tentations. De même que l'or reçoit du feu plus de pureté et d'éclat, à la condition d'en supporter l'action durant le temps déterminé par les règles de l'expérience, de même les hommes que leurs sentiments rendent comparables à l'or, acquièrent dans la fournaise des tribulations une valeur et

un éclat bien supérieurs à l'éclat et à la valeur de ce métal. Pour cette raison, malgré la distance qui nous sépare, nous ne cesserons pas de vous féliciter de votre bonheur; car vous connaissez d'une manière certaine les grands avantages qui résultent de ces épreuves; vous savez que le bonheur de la vie présente n'est qu'un vain nom, vide de réalité, tandis que les biens à venir ont pour caractère la solidité, la stabilité, la constance et une éternelle durée. Et l'avantage de la vertu ne consiste pas uniquement à nous mettre en possession de ces récompenses; avant même que nous les possédions, nous trouvons une récompense dans la lutte elle-même; en sorte que, non-seulement la vertu remet à l'issue de l'épreuve les lauriers aux vainqueurs qui les ont mérités, mais au fort même du combat elle tresse pour les combattants de magnifiques couronnes. Aussi Paul ne se réjouit-il pas et ne se félicite-t-il pas seulement des biens qui nous dédommageront de nos épreuves : les tribulations elles-mêmes sont pour lui un sujet d'allégresse. « Non-seulement..., dit-il, mais nous nous glorifions encore dans les tribulations. » *Rom.*, v, 3. Enumérant ensuite les avantages qui en sont le résultat, il ajoute : « La tribulation enfante la patience ; » la patience, cette mère de tous les biens, ce port à l'abri des orages; la patience qui assure le calme de l'existence; la patience plus ferme que les rochers, plus dure que le diamant, plus terrible que le glaive, plus solide que des remparts. Les cœurs où elle règne, et qui se forment à son école, elle les élève au faîte de la générosité et les rend absolument invincibles. Quelque affliction qui leur survienne, elle ne permet pas qu'ils en soient troublés ni abattus, et, de même que plus un rocher est battu des flots, plus il gagne de blancheur, sans être pour cela le moins du monde ébranlé, tandis qu'il brise aisément la masse liquide qui se précipite contre lui, et qu'il la dissipe par sa seule passivité, bien loin de la frapper lui-même; ainsi l'homme, formé par la pratique de la patience, restera toujours au-dessus de toutes les embûches. Et, ce qu'il y a d'admirable, c'est que sa force augmente en raison non pas des maux qu'il fait, mais de ceux qu'il souffre; il triomphe sans peine des auteurs de ces maux. Si je vous entretiens de ces choses, ce n'est pas que vous ayez besoin d'en être instruits; nous connaissons votre sagesse, et vos œuvres l'ont d'ailleurs suffisamment manifestée; car les enseignements que nous formulions tout à l'heure en paroles, les épreuves que vous avez souffertes les ont déjà promulgués. Je ne vous ai donc pas écrit ces réflexions pour qu'elles vous servent de leçon; mais, comme vous aviez gardé un long silence, ou plutôt comme nous l'avions gardé les uns et les autres, j'ai voulu m'étendre davantage en cette lettre.

Or, écrivant à des athlètes si remarquables par leur patience, de quel sujet devais-je les entretenir sinon de celui qui a fait votre mérite et votre gloire? Encore le fruit de vos combats ne s'arrête-t-il pas là, et produit-ils d'autres rejetons. « L'épreuve, dit l'Apôtre, enfante l'espérance, » *Rom.*, v, 4; une espérance qui se réalisera sûrement; non une espérance pareille à l'espérance humaine, qui est incapable, après avoir accablé de tourments notre cœur épris de ses charmes, de nous mettre en possession du fruit de nos peines, et qui nous frustre du bien rêvé en même temps qu'elle nous environne de honte et de périls. Il n'en est pas ainsi de notre espérance, parce qu'elle n'est pas une espérance humaine; un seul mot de Paul le déclare : « L'espérance, dit-il, ne confond pas. » *Ibid.* Loin de frustrer et de confondre celui qui combat pour sa cause, elle lui réserve des trésors et une gloire hors de proportion avec ses fatigues et ses sueurs. Telle est en effet la main qui nous distribuera le prix de nos travaux.

Peut-être avons-nous dépassé les bornes d'une lettre; mais vous n'en jugerez pas ainsi, vous dont l'affection est si vive pour nous. Comme vous avez égard en ceci, non aux règles épistolaires, mais aux lois de l'amitié, je suis persuadé que vous taxerez ma lettre de brièveté. Cependant, alors même qu'elle vous semblerait courte, j'insisterai pour vous demander en retour une grâce. Ce n'est pas votre affection; car il n'est pas besoin que je vous la demande, vous me l'accordez spontanément et sans mesure. Je ne vous demanderai pas non plus que vous me répondiez; je sais encore qu'il n'est pas davan-

tage besoin qu'on vous le rappelle. Quelle est donc cette faveur? De nous donner l'assurance que vous êtes dans la joie, le contentement et l'allégresse; que vous n'avez souffert en rien des épreuves qui vous ont assaillis, et que ces afflictions n'ont contribué qu'à augmenter votre joie. Qu'une lettre nous apporte ces heureuses nouvelles, et, au milieu de la solitude, de la famine, de la peste, des incursions des Isauriens, des infirmités de toute sorte qui nous assiégent, nous trouverons dans cette lettre une consolation, un baume, un remède. Songez donc au bien que vous nous ferez, et ne refusez pas de nous écrire, et de nous écrire en ce sens, afin que, malgré la distance immense qui nous sépare, vous portiez notre joie à son comble.

LETTRE CVIII.

A URBICIUS, ÉVÊQUE.

Quoique depuis bien longtemps je n'aie point eu d'entretien avec vous, aucune altération ne s'est produite dans mon affection à votre égard. Ainsi le veut la nature de la sincère amitié : ni le temps n'en flétrit, ni l'adversité n'en ternit l'éclat, elle conserve intacte sa fraîcheur. C'est pourquoi, malgré les épreuves sans nombre auxquelles nous sommes en butte, perdu dans un désert aux confins de la terre, vivant dans une crainte continuelle des brigands, soumis à un blocus d'un genre nouveau; car il n'est pas de jour où Cucuse ne soit assiégée, les brigands en interceptant toutes les voies; malgré tout cela, dis-je, loin de nous refroidir à votre endroit, nous vous envoyons par lettre nos affectueuses salutations; vous priant, si cela ne vous dérange ou ne vous fatigue pas, d'en agir de même envers nous. Ce sera pour nous un vif plaisir de recevoir des lettres d'une personne qui nous aime avec tant de sincérité; et nous croirons, en les possédant, jouir encore de votre présence.

LETTRE CIX.

A RUFIN, ÉVÊQUE.

Je connais la solidité de votre affection. Bien que mes rapports avec vous à Antioche aient été peu fréquents, très-digne et très-pieux seigneur, il ne nous en a pas fallu davantage pour apprécier, avec votre piété et votre science, votre amitié pour nous. Depuis lors, quoique ce soit depuis longtemps, nous n'avons cessé de vous aimer avec une égale ardeur; et vos traits sont aussi fidèlement gravés dans notre mémoire que si nous vous avions vu hier ou avant-hier pour la dernière fois. C'est pour cela que nous vous écrivons et vous prions de conserver de nous un souvenir durable. Nous avons été relégué dans une contrée des plus désertes de la terre entière, à Cucuse, où presque tous les jours nous sommes comme assiégés par les Isauriens, dont les incursions n'ont pas de relâche. Néanmoins, dans ces conjonctures pénibles, il nous suffira de pouvoir compter sur votre affection et de savoir à n'en pas douter vos bienveillantes dispositions à notre égard, pour trouver au milieu de tant d'épreuves une consolation des plus douces.

LETTRE CX.

A L'ÉVÊQUE BASSUS.

Qu'est ceci? Vous qui nous avez témoigné tant d'affection, et dans des temps éloignés, et récemment à Constantinople, vous apprenez que nous sommes à peu de distance de votre révérence, et vous ne daignez pas nous écrire! Ignorez-vous donc nos sentiments pour votre piété, et quels liens étroits d'amitié nous unissent à vous? En vérité, je me plaisais à croire que vous viendriez ici nous consoler au sein de cette solitude. Car existe-t-il une solitude plus affreuse que Cucuse où, indépendamment de la solitude, il faut braver les incursions incessantes des Isauriens? Pourtant, s'il vous en coûte trop de venir, soit à cause de la crainte des brigands, soit à cause des difficultés de la route, veuillez du moins nous écrire et nous informer de l'état de votre santé : ce sera

un adoucissement à nos peines sur cette terre étrangère.

LETTRE CXI.

A ANATOLIUS, ÉVÊQUE D'ADANÉ.

Je désirais bien vivement m'entretenir avec votre révérence; car on me parle de tout côté de l'affection ardente que vous nous avez vouée, quoique vous ne nous ayez jamais vu. L'espérance de vous voir m'étant pour le moment défendue, je cherche et je trouve dans une correspondance avec vous, un sérieux dédommagement. Sans doute Cucuse, où nous avons été confiné, est un pays des plus déserts, on y court mille dangers, on y est sans cesse dans la crainte des brigands; mais aucune de ces choses ne saurait nous troubler et nous émouvoir, dès lors que nous possédons votre affection. Bien qu'éloigné de corps, nous vous sommes étroitement uni de cœur, et il nous semble habiter, au lieu de Cucuse, votre contrée si calme et si paisible, parce que nous sommes par les sentiments constamment avec vous, et qu'en tout lieu vous ne cessez d'être présent à notre pensée.

LETTRE CXII.

A L'ÉVÊQUE THÉODORE.

S'il nous eût été possible d'aller vous embrasser et de savourer près de vous les charmes de votre affection, nous l'eussions fait avec empressement et promptitude; cela ne nous étant pas permis en ce moment, nous recourons à la voie des lettres pour y suppléer. Quoique perdu aux confins de la terre habitable, nous ne pouvons oublier cette amitié vraie, ardente, sincère, ouverte, que vous nous avez témoignée dès le principe et de tout temps, comme dans les circonstances actuelles. Nous n'avons pas perdu de vue toutes les paroles et les actions que vous ont inspirées votre dévouement envers nous, très-honorable et religieux seigneur. Encore qu'ils aient été sans résultat, Dieu cependant récompensera, et magnifiquement, votre dévouement et votre générosité. De notre côté, nous ne cesserons de vous prouver notre gratitude, de publier partout votre piété et de vous prier de maintenir au même degré d'ardeur votre affection. Ce n'est pas une consolation vulgaire pour nous dans le désert où nous sommes, de posséder en notre cœur un trésor pareil, je veux dire l'affection d'une âme généreuse et dévouée comme la vôtre.

LETTRE CXIII.

A L'ÉVÊQUE PALLADE.

En ce qui nous concerne, nous n'avons aucunement besoin de consolation; c'est pour nous une consolation suffisante que la cause pour laquelle nous sommes persécuté. Mais ce qui nous arrache des gémissements, c'est la tourmente à laquelle toute l'Eglise est en proie, le naufrage qui enveloppe la terre entière; et nous vous conjurons à ce propos de ne pas refuser le secours de vos prières, afin qu'il soit mis un terme à ce désastre et qu'un calme parfait se rétablisse. Cela, faites-le sans relâche. Dans la retraite où vous êtes enseveli, vous avez des loisirs abondants pour prier avec persévérance et avec un cœur brisé. Ce n'est pas d'ailleurs une chose de peu d'importance que d'implorer un Dieu si miséricordieux. Ne cessez donc pas de le faire autant qu'il vous sera possible, et veuillez nous écrire fréquemment. Malgré la grande distance qui nous sépare de vous, nous pensons tous les jours avec sollicitude à ce qui vous intéresse; et quand il nous arrive de vos concitoyens, encore que ce soit bien rarement, nous les interrogeons avec une avide curiosité. C'est pourquoi, pour nous tenir mieux au courant de tout cela, accordez-nous, quand il vous sera aisé de le faire, la faveur de nous informer de l'état de votre santé : ce qui sera pour nous, dans la solitude où nous vivons, une des choses les plus consolantes.

LETTRE CXIV.

A ELPIDIUS, ÉVÊQUE DE LAODICÉE.

C'est bien là un acte digne de vous, c'est bien l'acte d'un pilote vigilant et énergique, de n'avoir

pas perdu courage au fort d'une si terrible tempête, de continuer, au contraire, à déployer une sollicitude à toute épreuve, ne négligeant aucun des moyens à votre portée, vous transportant par vos écrits en tout lieu, rapprochant et ceux qui sont loin et ceux qui sont près, les ranimant, les pressant de ne pas se laisser envelopper dans ce désastre, mais de rester fermes et l'œil ouvert, encore que, des flots plus courroucés viennent les assaillir; de sorte que sans changer de lieu, vous voliez néanmoins de tous les côtés par vos exhortations. Aucune de ces actions ne nous a échappé, malgré l'intervalle immense qui nous sépare de vous. Aussi admirons-nous et exaltons-nous votre piété, votre vigilance, votre fermeté d'âme, et l'ardeur bouillante de la jeunesse que vous avez montrée à un âge aussi avancé. Mais il n'y a rien en cela de surprenant. Quand la tâche à remplir exige la vigueur du corps, la vieillesse devient alors un obstacle. Quand, au contraire, cette tâche réclame un cœur plein de philosophie, les cheveux blancs n'obscurcissent en rien l'éclat des actions. Et, en effet, ils ne l'ont pas obscurci en ce qui vous regarde, et votre zèle a tout mené à bonne fin. Quant aux fruits merveilleux qui résulteront d'une énergie et d'une ardeur pareilles, il n'y a pas selon moi de doute à concevoir.

Puisque, indépendamment de la terre entière, vous avez bien voulu, avec la charité de feu qui vous distingue, vous intéresser également à nous; puisque vous désirez savoir en quel lieu nous habitons, au milieu de quelles gens nous avons à vivre, quels sont nos compagnons d'existence, et cela, non pas sans but, mais pour leur témoigner votre reconnaissance, sachez bien que nous ne cesserons pas de proclamer une telle charité de votre part, de faire votre éloge et de publier partout votre nom, de marquer en présence des personnes avec lesquelles nous vivons, la gratitude dont nous vous sommes redevable. Pour vous néanmoins, vous devez attendre de notre miséricordieux Seigneur de plus précieuses et de plus riches récompenses; de ce Dieu dont la générosité surpasse infiniment le mérite de ce que l'on a fait ou dit de bien pour lui. Maintenant, comme il vous est agréable d'apprendre ce qui nous concerne, nous vous dirons que nous sommes relégué au fond d'une contrée extrêmement déserte, à Cucuse, où toutefois nous ne ressentons aucunement les ennuis de la solitude; tant nous y avons trouvé de calme, de liberté et d'égards, auprès de tous les habitants. Grâce à vos prières, nous avons chassé jusqu'aux restes de la maladie; et en ce moment nous jouissons d'une santé parfaite. Nous sommes également affranchi de la terreur des Isauriens, et nous sommes dans une sécurité exempte de préoccupations et pleine de charmes. Auprès de nous sont les dignes prêtres, Constantius et Evethius; il en arrivera bientôt, espère-t-on, plusieurs autres que les fers avaient jusqu'à ce moment retenus : or, ils sont tous maintenant en liberté, et je sais à n'en pas douter qu'ils se hâteront de nous venir rejoindre. Quant à vous, très-vénérable et religieux seigneur, priez constamment pour nous qui vous affectionnons tant; et ne négligez aucune occasion de nous écrire et de nous informer de l'état de votre santé; car nous désirerions de tout cœur, vous le savez, en recevoir tous les jours des nouvelles. Les plus cordiales salutations, je vous prie, de notre part, au prêtre Asyncritius, que j'honore et vénère infiniment, à sa chère famille et à tout votre clergé.

LETTRE CXV.

AU PRÊTRE THÉOPHILE.

Une preuve irréfragable de la bonté et de la gratitude de votre âme c'est bien, tout en n'obtenant aucune des choses pour lesquelles nous vous avions recommandé, de reconnaître notre bonne volonté comme si vous les aviez réellement reçues. Mais nous ne nous en tiendrons pas là; nous avons déjà causé longuement de ce sujet avec Théodore, l'officier qui nous a conduit à Cucuse; et, l'occasion s'étant présentée d'écrire à un certain nombre de personnes, nous leur en avons touché quelques mots. Si ces lettres viennent à produire quelque résultat, ou bien si elles restent des lettres mortes, sans influence sur les personnes auxquelles elles sont adressées, veuillez nous le faire savoir le plus tôt possible. Ce qui

rend principalement votre affection admirable à nos yeux, ce que nous regardons comme la plus frappante preuve de votre confiance en nous, c'est la liberté avec laquelle vous nous entretenez de ces matières. Qu'il survienne donc quelque chose, ou qu'il ne survienne rien, veuillez nous en informer : dans le premier cas, nous remercierons ceux qui se seront honorés ainsi; car ils se seront fait plus de bien à eux-mêmes qu'ils ne vous en auront fait : dans le second cas, nous essaierons de trouver une route plus courte et plus aisée pour vous mettre au comble de vos désirs et vous délivrer de toute angoisse. Ce sera d'ailleurs pour nous une récompense précieuse de témoigner un pareil intérêt à un cœur généreux et noble comme le vôtre. Ecrivez-nous fréquemment, et mandez-nous d'heureuses nouvelles concernant votre santé et votre considération.

LETTRE CXVI.

A VALENTIN.

Eh quoi! vous savez combien nous sommes heureux de votre bonheur, quelle allégresse réveillent en nous vos louanges; et quand vous devriez tout d'abord nous faire connaître le haut degré d'honneur auquel vous êtes monté, vous souffrez que d'autres soient les premiers à nous en instruire; et vous croyez n'avoir pas besoin de vous justifier longuement pour nous avoir réduit, autant qu'il était en vous, à être frustré durant un si long temps des charmes d'une telle joie! Sans doute votre dignité réelle, votre principal mérite est la vertu de votre âme. Mais parce que vous avez coutume de mettre au service de la vertu les honneurs du siècle, et que plus vous grandissez en puissance, plus large est le port que vous offrez aux malheureux; pour cette raison nous nous livrons en ce moment à la joie et aux transports, sans toutefois vous pardonner ce crime du silence. Comment donc obtiendrez-vous le pardon? Par la fréquence de vos lettres, et en nous donnant souvent des nouvelles de votre santé et de celle de toute votre famille. Maintenant que nous vous avons enseigné le secret de vous justifier, à vous de faire le reste. Si, après la présente lettre, vous gardez encore le silence, nous vous qualifierons de négligent incorrigible, et nous dévorerons notre chagrin. Je sais bien que notre chagrin sur ce sujet vous paraîtrait le plus amer des supplices, et j'en ai pour garant l'affection vive et sincère dont vous nous avez toujours honoré.

LETTRE CXVII.

A THÉODORA.

J'écris rarement à votre révérence, parce qu'il n'est pas aisé de trouver à qui remettre mes lettres; quant à penser à vous, je le fais, non pas rarement, mais toujours. La seconde de ces choses dépend de nous, et non la première : songer à vous continuellement, j'en suis le maître; vous transmettre mes lettres, je ne le puis. Aussi le fais-je sans interruption, quand c'est possible. Dans nos lettres précédentes, nous vous envoyions nos salutations; dans celle-ci, nous vous demanderons une grâce. Quelle est cette grâce? Une grâce qui vous sera plus avantageuse à vous qui l'accorderez, qu'à moi qui la recevrai; une grâce qui intéresse le bienfaiteur plus que le suppliant. Il est venu jusqu'à nous qu'Eustathe a offensé votre révérence, qu'il a été chassé de votre maison et éloigné de votre présence. Quant à la nature intime du fait et aux raisons qui ont attiré sur lui un pareil courroux, je ne saurais qu'en dire, ne connaissant que l'expulsion de tout à l'heure. Voici seulement ce que nous avons à vous faire observer, au nom de l'intérêt que nous portons à votre salut. Vous savez quel est le néant de la vie présente; vous savez que notre existence est pareille aux fleurs printanières, à de vaines ombres, à des songes trompeurs : vous savez que la réalité vraie, solide et immuable, nous la trouverons au sortir de cette vie. C'est là une doctrine que vous avez souvent entendue de notre bouche et que vous ne cessez de méditer en particulier. Je ne vous écrirai donc pas une longue lettre, et je me bornerai à ces mots : Des calomniateurs vous ont-ils poussée contre toute justice? rendez hommage à la justice, et réparez le mal qui a été commis. Avez-vous, au con-

traire, agi justement? respectez alors les lois de la miséricorde, et agissez de même : vous y gagnerez plus que la victime n'y gagnera elle-même. Le serviteur qui exigea de son semblable les cent deniers lui fit bien moins de mal qu'il ne s'en fit à lui-même, puisque sa dureté envers ce dernier annula la remise de ses dix mille talents. De même, quiconque pardonne les fautes du prochain se prépare un jugement plus doux au dernier jour, et plus il pardonne, plus il obtiendra lui-même d'indulgence. Autre différence : c'est qu'en retour d'une faveur d'esclave, il recevra des présents dignes de son Seigneur. Ne me dites donc pas que telle et telle prévarication a été commise. Vous aurez beau insister sur la gravité des crimes; vous démontrerez d'autant la nécessité de les pardonner, puisque vous mériterez pour vous-même une miséricorde plus abondante au jugement à venir. En conséquence, dissipez votre courroux, quelque juste qu'il soit; domptez votre colère par de sages réflexions; offrez à Dieu cela comme sacrifice. Accordez-nous-le à nous-même qui vous chérissons tant, et montrez quelle autorité exercent sur vous quelques lignes de notre main.

Ne vous refusez pas non plus ces grands biens dont je parlais tout à l'heure, le calme et la paix régnant dans un cœur d'où le trouble a été banni; et vous pourrez avec confiance en quittant cette vie demander à notre Dieu si bon l'entrée de son royaume. C'est un moyen puissant d'expier ses péchés, que la bienveillance envers le prochain. « Si vous remettez aux hommes leurs fautes, disait le Christ, votre Père céleste vous les remettra aussi à vous-mêmes. » *Matth.*, VI, 14. Pénétrée de toutes ces considérations, écrivez-nous bientôt ce que nos lettres auront obtenu de vous. Notre devoir est maintenant rempli; nous avons fait ce qui était en notre puissance : exhortation, supplication, prière, conseils, nous avons tout mis en œuvre. A vous de faire le reste. Que nous parvenions, ou non, à nos fins, notre démarche aura sa récompense; car les paroles auront aussi leur rétribution. Tout notre souci en ce moment est de gagner également tout à fait votre révérence, afin que les bonnes actions de la vie présente nous mettent à peu de frais en possession des biens à venir qui ne passeront pas.

LETTRE CXVIII.

AUX ÉVÊQUES ET AUX PRÊTRES QUI ÉTAIENT DANS LES FERS.

Vous avez pour demeure une prison, vous êtes environnés de chaînes, vous partagez la captivité de gens hideux et repoussants. Et que pouvait-il donc vous advenir de plus heureux? Une couronne d'or qui ceindrait vos fronts serait-elle comparable à ces fers dont vos mains sont chargées pour votre Dieu? De vastes et somptueux édifices seraient-ils comparables à cette prison horrible, repoussante, infecte et affreuse, endurée pour le même Seigneur? Réjouissez-vous donc, tressaillez d'allégresse, couronnez vos têtes, livrez-vous à toute sorte de transports en présence des biens précieux que vous procure l'adversité présente. C'est une semence qui nous présage une moisson sans mesure; ce sont des luttes au bout desquelles se trouvent la victoire et le triomphe; c'est une traversée qui assure un bénéfice considérable. Que toutes ces considérations, très-dignes et très-religieux seigneurs, vous comblent de joie et de bonheur; chantez sans relâche les louanges de Dieu, et, tout en terrassant le diable par vos coups, vous vous préparerez dans le ciel une rétribution glorieuse. « Car les épreuves de cette vie ne sont pas dignes d'entrer en comparaison avec la gloire qui se révélera plus tard en nous. » *Rom.*, VIII, 18. Ecrivez-nous aussi fréquemment que possible. Nous souhaitons ardemment recevoir de ces hommes enchaînés pour leur Dieu, des lettres qui nous instruisent de leurs souffrances; et ce sera pour nous, sur la terre étrangère où nous vivons, une consolation précieuse.

LETTRE CXIX.

AU PRÊTRE THÉOPHILE.

Maintenant que je vous ai donné toute facilité pour m'écrire, faites voir que l'indifférence n'était pas la cause de votre silence précédent, et

que vous attendiez sérieusement que nous vous eussions donné toute permission sur ce point. Donc, que de nombreuses lettres de votre part nous viennent apprendre les progrès de votre considération; car vous savez quel intérêt nous y attachons. Ne permettez pas au chagrin de vous dominer et de vous réduire au mutisme : dissipez-le comme l'on dissipe une toile d'araignée, marchez résolument au combat, et par votre hardiesse et votre courageuse attitude, vous mettrez vos adversaires en déroute. Voici maintenant l'occasion de conquérir la gloire et des trésors. Ce n'est pas en demeurant oisif dans le port que le marchand rassemblera sa cargaison; c'est en traversant de vastes mers, en affrontant la fureur des flots, en luttant contre la faim et les monstres de l'abîme, en bravant mille autres périls. Et vous aussi, dites-vous à vous-même que le temps des dangers est celui du profit, de la gloire, des récompenses ineffables; déployez les ailes de votre âme, et secouez la poussière dont la tristesse vous a couvert, parcourez les rangs de votre phalange, encouragez-les, fortifiez-les, ranimez-les et remplissez-les d'énergie et d'ardeur. Mandez-nous tout cela dans vos lettres; n'hésitez pas, quand même vous auriez à faire votre propre éloge : condescendez à notre volonté et accordez-nous ce plaisir. Loin comme nous sommes, il nous sera infiniment agréable d'être instruit par votre piété des choses que nous avons tant à cœur de savoir.

LETTRE CXX.

A THÉODORA.

Nous sommes brisé, anéanti; mille morts ont fondu sur nous. Ils sauront vous le raconter avec plus de détails, ceux qui vous remettront ces lettres, encore qu'ils n'aient passé que peu de temps avec nous. Nous n'avons pu même un instant converser avec eux, dévoré que nous étions par des fièvres continuelles, et contraint néanmoins de voyager le jour et la nuit, tour à tour accablé par la chaleur, consumé par le sommeil, privé des choses les plus nécessaires, et n'ayant personne pour nous venir en aide. En vérité, les forçats dans leurs mines, les captifs dans leurs prisons, souffrent moins que nous n'avons souffert et que nous ne souffrons. Enfin, nous arrivâmes à grand peine à Césarée, pareil au nautonnier qui retrouve le calme du port après la tempête. Mais ce port n'a pu réparer pour moi les maux de la tourmente, tant les jours précédents m'avaient exténué. Cependant, une fois entré à Césarée, je respirai quelque peu; en effet, j'y bus de l'eau potable, j'y mangeai d'un pain qui n'avait ni dureté ni moisissure, je ne fus pas réduit à me baigner dans des fragments de tonneau, j'y trouvai un bain convenable, et il me fut permis enfin d'avoir un lit pour me reposer. Je pourrais en dire davantage; mais pour ne pas vous causer d'émotion, je me bornerai à ce qui précède.

Un seul mot seulement : Ne cessez pas de faire à ceux qui tiennent à nous, ce reproche, à savoir, qu'ayant tant d'amis, et des amis si haut placés, il ne nous ait pas été accordé ce qu'obtiennent les criminels, un lieu d'exil plus rapproché et moins sauvage; le corps exténué, quand les Isauriens sèment partout la terreur, nous nous voyons refusée une faveur si petite et si insignifiante. Gloire à Dieu néanmoins en ceci : quoi qu'il arrive, nous le glorifierons sans relâche. « Que son nom soit béni dans tous les siècles. » *Job*, I, 21. En ce qui vous regarde, j'ai été singulièrement étonné de n'avoir reçu en retour des lettres que nous avons écrites à votre révérence, et celle-ci est déjà la quatrième, sinon la cinquième, qu'une seule réponse. Il ne vous était pas pourtant bien difficile de nous écrire plus souvent. Ceci n'est point, il est vrai, un reproche de ma part; c'est le cœur, et non la contrainte qui doit diriger, en matière d'affection. Il m'est évidemment pénible toutefois d'avoir été si vite banni de votre pensée, à en juger du moins par votre unique réponse. Si donc il n'y a rien d'important et d'excessif dans notre demande, ne nous refusez pas une faveur qui dépend entièrement de vous. Quant à tout le reste, nous ne vous en fatiguerons pas; nous ne voulons pas nous exposer et à ne rien obtenir, et à tomber dans l'indiscrétion et l'importunité.

LETTRE CXXI.

A ARABIUS.

L'ardent foyer de tristesse que nos infortunes ont allumé dans votre âme, votre lettre vient de nous le montrer plus clairement encore, bien qu'il ne nous fût pas inconnu auparavant. Nous ne saurions, en effet, oublier les torrents de larmes que vous répandiez lorsque ces maux commençaient à être ourdis. Du reste, aussi bien que ces larmes et ces gémissements, votre lettre nous a révélé la douleur amère qui dévore votre cœur. Comptez sur la récompense que notre miséricordieux Seigneur vous réserve en retour; car l'affliction aura sa récompense, et une riche récompense. Au temps des malheurs des Juifs, il y en avait quelques-uns qui, ne pouvant porter remède à leurs épreuves, se contentaient de pleurer et de gémir; et qui néanmoins méritaient pour cela une telle récompense que seuls, parmi leurs concitoyens livrés à la ruine et à l'extermination, ils échappèrent au désastre. « Mettez un signe, est-il écrit, sur le front de ceux qui gémissent et se lamentent. » *Ezech.*, IX, 4. Et cependant, ils n'arrêtaient pas le cours de ces malheurs; mais, comme en gémissant et en pleurant sur les événements, ils faisaient ce qui était en leur pouvoir, ils furent couverts d'un bouclier impénétrable. Ne cessez donc pas vous aussi, mes seigneurs, de gémir sur ces maux et de prier notre Dieu si bon de mettre un terme à ce cataclysme universel. Vous le savez, et vous ne le savez que trop, le trouble et le désordre règnent en tout lieu; il ne faut plus se borner à prier pour Constantinople; il faut prier pour la terre entière, parce que, si l'une a été la source du mal, il s'est de là répandu comme un torrent dévastateur sur toute l'Eglise. Pour ce que vous nous demandiez, nous vous le demandons également, car nous serons toujours unis par le cœur à votre honneur et à votre famille: veuillez donc nous écrire fréquemment, et ne négligez pas de nous instruire de l'état de votre santé; vous n'ignorez pas à quel point vous nous serez agréable. Vous nous aviez mandé, à ce que l'on m'a dit après mon départ, de nous arrêter chez vous: or, on n'a pas consenti à nous conduire à Sébaste, mais à Cucuse, pays de l'Arménie extrêmement désert, et ouvert aux incursions des Isauriens. Nous vous remercions cependant, et nous sommes honoré de la sollicitude que vous nous marquez en notre absence, à ce point que vous songez à nous préparer un asile et que vous nous pressez de descendre chez vous. Si vous avez quelques amis à Cucuse, n'oubliez pas, je vous prie, de leur écrire.

LETTRE CXXII.

A MARCIEN.

Heureux, trois fois et mille fois heureux êtes-vous d'avoir déployé au milieu d'une si terrible tempête, d'une si furieuse tourmente, une telle générosité envers les indigents. Nous n'avons pas ignoré la grandeur de votre charité; nous savons que vous avez été pour tous un port de refuge, que les orphelins ont trouvé en vous un protecteur, les veuves un soutien dans leurs besoins et un consolateur; si bien que personne n'a pu s'apercevoir de cette détresse; car vous étiez pour tous une providence, et vous fournissiez à un peuple entier le blé, le vin, l'huile et tout ce dont il avait besoin. Daigne Dieu récompenser, et en cette vie et dans la vie à venir, tant de magnanimité, de générosité, d'ardeur, de zèle, d'amour pour les pauvres, de véritable charité; toutes ces fleurs croissent à l'envi sur le sol de votre âme, tandis que vous amassez pour l'avenir d'immenses trésors. Ces nouvelles nous sont parvenues dans cette solitude, au fond de laquelle nous sommes relégué, environné d'afflictions sans nombre, et tour à tour assiégé par la frayeur des Isauriens, par l'horreur du désert et les rigueurs de la saison. Et cependant, en présence des nouvelles concernant votre révérence, nous restons insensible à ces souffrances, et nous éprouvons les consolations, la joie, l'allégresse les plus vives, à la pensée de ces grandes œuvres et de ces richesses indicibles que vous vous préparez dans le ciel. Si vous voulez ajouter à ces joies une joie nouvelle, soyez assez bon pour nous écrire souvent et nous informer de

votre santé; car il nous tarde d'apprendre en quel état elle se trouve. Vous n'en douterez pas, sachant très-bien à quel point vous possédez notre affection.

LETTRE CXXIII.

AUX PRÊTRES ET AUX MOINES DE LA PHÉNICIE, CHARGÉS DE CATÉCHISER LES PAÏENS.

Quand le pilote voit la mer se soulever en fureur, la tourmente et les vents se déchaîner, loin d'abandonner le navire, c'est alors qu'il déploie le plus d'activité, d'énergie, et qu'il s'efforce de ranimer les passagers, tout en leur donnant l'exemple. De même, le médecin, quand la fièvre sévit et atteint le plus haut degré, ne va pas abandonner son malade; au contraire, il fait alors tout ce qui dépend de lui, il s'efforce par ses propres soins, comme par les soins et le concours empressé d'autrui, de mettre le mal en fuite. Quel est le but de ce langage? De vous prémunir contre les imposteurs qui essaieraient, à l'occasion des troubles récents, de vous faire abandonner la Phénicie et de vous en éloigner. Plus les difficultés se multiplieront, plus les flots seront courroucés; plus le désordre gagnera de terrain, plus vous devrez montrer de zèle, d'attention, de vigilance, d'ardeur; afin que l'édifice si beau construit par vous, ne tombe pas en ruine, que nos efforts ne soient pas rendus inutiles, et que les soins consacrés par vous à la culture des âmes, ne soient pas perdus sans retour. Dieu est assez puissant pour apaiser ces troubles et vous récompenser largement de votre patience. Car assurément votre récompense était beaucoup moins belle, au temps où nul obstacle ne surgissait, qu'elle ne l'est maintenant que les difficultés s'amoncellent, que le désordre grandit, que bien des gens sont scandalisés. En conséquence, que la pensée des fatigues que vous avez bravées, de la peine que vous avez endurée, des bonnes œuvres que vous avez accomplies, de la victoire que vous avez remportée avec la grâce de Dieu, sur une partie importante de l'impiété, des progrès qu'a faits la prospérité de la Phénicie, de la rétribution plus riche et plus abondante qui vous est maintenant réservée, de la promptitude avec laquelle ces obstacles disparaîtront sous la main de Dieu, et de la sublimité des récompenses glorieuses qui couronneront votre constance, que ces pensées, dis-je, vous engagent à rester où vous êtes et à vous y maintenir. Rien ne vous manquera, soyez-en persuadés; j'ai donné des ordres pour que chaussures, vêtements, vivres pour vos frères, vous soient fournis avec la même fidélité et la même abondance. Or, si nous, tout environné de tribulations et d'épreuves, et tout habitant que nous sommes de la sauvage Cucuse, nous nous préoccupons à ce point de vos intérêts, à plus forte raison vous qui, en fait des choses nécessaires, êtes abondamment pourvus de tout, devez-vous ne rien négliger de votre côté. Ne vous laissez donc, je vous en prie, effrayer par personne. Déjà les affaires prennent une meilleure tournure : vous pouvez vous en convaincre par la lecture des lettres que j'ai reçues du très-révérend seigneur, le prêtre Constantius. Si vous persévérez, quelque nombreux que soient les obstacles, vous les surmonterez tous sans exception. Il n'est rien de comparable à la patience et à la fermeté; on dirait un rocher : les troubles, les conspirations dirigées contre l'Eglise, rappellent les flots qui se viennent briser contre le roc et se dissipent en écume. Considérez en outre tout ce que les bienheureux apôtres ont eu à souffrir, soit des leurs, soit des étrangers : le temps de leur prédication s'est écoulé tout entier au milieu des tentations, des périls, des embûches, des cachots, des chaînes, des exils, des verges, des privations et du plus triste dénûment. Et pourtant, même au sein des prisons, ils ne renonçaient pas au ministère dont ils étaient chargés; et le bienheureux Paul, plongé dans un cachot, déchiré par les fouets, ruisselant de sang, chargé d'entraves, remplissait au milieu de ces souffrances sa mission mystérieuse, et il baptisait le geôlier, et il se prêtait à tous les devoirs de l'apostolat. Pénétrés de ces considérations et d'autres pareilles, demeurez fermes, ainsi que j'en pressais votre charité, immuables, à l'abri des séductions, pleins de confiance en Dieu, comptez sur le bienfait incomparable de

son assistance. Ne négligez pas non plus de nous répondre sur tous ces points. Si nous vous avons envoyé le respectable prêtre Jean, c'est pour fortifier vos résolutions et empêcher que nul ne les vînt ébranler. Pour moi, j'ai rempli ma tâche; je vous ai ranimés par mes paroles, redressés par mes conseils; j'ai fourni abondamment à vos besoins et je ne sache pas vous avoir fait défaut en quelque chose. Si vous refusez de m'écouter, pour prêter l'oreille aux paroles ailées et séductrices des imposteurs, je n'en suis plus responsable : et vous savez sur qui tombera la condamnation et le supplice. Mais non, je vous en prie, que rien de pareil n'arrive; écoutez un homme qui vous aime tendrement. Quant à ce dont vous auriez besoin, informez-nous-en par écrit, et si vous le préférez, envoyez-nous un messager; il ne vous manquera rien à l'avenir.

LETTRE CXXIV.

A GÉMELLUS.

Si d'autres vous félicitent de votre nouvelle dignité, pour moi j'en féliciterai la ville aussi bien que votre magnificence, non à cause de l'honneur qui en résulte pour vous, car vous avez su vous élever encore plus haut que tous ces honneurs, mais à cause de la facilité qui vous sera donnée de faire apprécier de vos semblables votre haute intelligence et votre aménité, et d'en retirer vous-mêmes les avantages qui en résultent. Je n'ignore pas, en effet, que les hommes étroitement attachés à la terre, et stupidement épris de tous ces rêves, à savoir, de la gloire que dispense le vulgaire, pourront apprendre à votre école que ni le vêtement, ni le baudrier, ni la voix du héraut, ne constituent le magistrat, et que la véritable dignité consiste à consolider ce qui chancelle, à relever ce qui avait été ébranlé, à châtier l'injustice et à défendre le juste contre les persécutions des grands. Pour moi, je connais votre loyauté, votre liberté de langage, l'élévation de vos sentiments, votre mépris des biens du siècle, votre haine de l'iniquité, votre douceur, votre bienveillance, qualités si nécessaires au magistrat. Aussi, ai-je la conviction profonde que vous serez pour les naufragés un port de refuge, un bâton pour ceux qui plient le genou, un boulevard pour ceux que poursuit l'injustice des puissants. Tout cela, vous le ferez aisément; il ne vous faudra ni fatigue, ni sueurs, ni un long temps pour atteindre à cette hauteur; et de même que le soleil, au moment où il se montre, dissipe les ténèbres; ainsi, à peine vous serez-vous assis sur votre tribunal, que dès le premier jour vous réprimerez les tentatives des artisans d'iniquité, et vous délivrerez les opprimés de toute vexation, avant même de paraître dans la salle du prétoire. Il suffira pour cette œuvre réparatrice du sentiment que l'on s'est formé de la sagesse de votre âme. Pour ce motif, quoique perdu au fond d'un désert, et en proie à mille tribulations, j'éprouve la plus douce joie à savourer par la pensée le bien que vous allez faire aux opprimés.

LETTRE CXXV.

A L'ÉVÊQUE CYRIAQUE [1], ÉGALEMENT EXILÉ.

Il faut donc encore que j'essaie de porter remède à la tristesse qui vous dévore, et de dissiper les pensées qui couvrent votre esprit d'un sombre nuage. Quelle est donc la raison de votre affliction et de votre désespoir? Serait-ce la tourmente horrible et le naufrage déplorable qu'a dû subir l'Eglise? Moi aussi, je le sais, et personne ne le contestera. J'irai même, si vous le voulez, jusqu'à vous tracer une esquisse du spectacle qui nous est donné. Sous nos yeux se déploie une mer soulevée jusque dans les entrailles de l'abîme; au lieu de tenir les rames et le gouvernail, les mains des nautonniers pressent leurs genoux; impuissants en face d'une pareille tempête, ils n'osent regarder ni le ciel, ni la mer, ni la terre, et, étendus sur leurs couches, ils se lamentent et ils pleurent. C'est là le spectacle que présente ordinairement l'océan; mais sur notre océan, plus terrible est le fracas, plus

[1] Quelques doutes ont été soulevés sur l'authenticité de cette lettre. Mais ils ont été victorieusement dissipés; et aujourd'hui, dit Montfaucon, il n'est aucun savant, aucun critique sérieux qui ne regarde cette lettre comme parfaitement authentique.

terribles sont les flots. Priez donc le Christ notre Seigneur, qui, sans art, par un seul acte de volonté, dissipe les tempêtes. Si vous l'avez imploré à plusieurs reprises sans en être exaucé, ne perdez pas courage; car telle est la conduite du Dieu miséricordieux. Est-ce qu'il n'aurait pu délivrer les trois Hébreux, et les préserver d'être précipités dans la fournaise? Or, c'est après qu'ils eurent été envoyés en captivité, jetés sur une terre étrangère, dépouillés de l'héritage de leurs pères, que tout espoir leur eut été ravi, que tous les maux furent tombés sur eux; c'est alors que le Christ, notre Dieu véritable, fit éclater ses prodiges et dissipa les flammes. Vaincu par la vertu des justes, le feu sortit de la fournaise et dévora les Chaldéens, qui l'environnaient. Or, la fournaise devint pour ces jeunes gens un temple, et, s'adressant à toutes les créatures, aux créatures invisibles et aux créatures visibles, aux anges et aux vertus, et les embrassant toutes dans cette invitation, ils s'écriaient : « Œuvres du Seigneur, bénissez toutes le Seigneur. » *Dan.*, III, 57. Voyez-vous comment la patience des justes changea pour eux le feu en rosée, bouleversa les sentiments du tyran, et couvrit la terre entière de messages qui disaient : « Il est grand le Dieu de Sidrach, de Misach et d'Abdénago. » *Dan.*, III, 95. Et savez-vous la peine rigoureuse dont était menacé quiconque proférerait une parole contre ces jeunes gens ? Sa maison devait être confisquée et tous ses biens dissipés. Ne vous livrez donc ni à la tristesse, ni à l'abattement.

Lorsqu'on m'exilait de Constantinople, loin de m'abandonner à ces pensées, je me disais en moi-même : Si l'impératrice veut me bannir, qu'elle me bannisse; « la terre appartient au Seigneur, avec tout ce qu'elle renferme. » *Psalm.* XXIII, 1. Voudra-t-elle m'infliger le supplice de la scie, qu'elle me l'inflige; Isaïe me servira d'exemple. Voudra-t-elle me précipiter dans la mer; je me souviendrai de Jonas. Voudra-t-elle me jeter dans une fournaise; les trois jeunes Hébreux ont subi le même traitement. Voudra-t-elle m'exposer aux bêtes; je songerai à Daniel dans la fosse aux lions. Voudra-t-elle me faire lapider; qu'on me lapide; Etienne a été le premier martyr. Voudra-t-elle avoir ma tête; qu'elle la prenne; je penserai à Jean-Baptiste. Voudra-t-elle s'emparer de mes biens; qu'elle s'en empare; « Je suis sorti nu du sein de ma mère; je sortirai nu de cette vie. » *Job*, I, 21. L'Apôtre me crie également : « Dieu ne fait pas d'acception de personne; » *Galat.*, II, 6; et ailleurs : « Si je cherchais à plaire aux hommes, je ne serais plus le serviteur du Christ. » *Gal.*, I, 10. David me donne aussi des armes quand il dit : « Je parlais de vos témoignages à la face des rois, et je n'étais pas confondu. » *Psalm.* CXVIII, 46. On a ourdi contre moi bien des machinations; on dit que j'ai donné après le repas la communion à quelques personnes. Or, si je l'ai fait, que mon nom soit rayé du livre des évêques, et qu'il ne soit pas inscrit dans le livre de la foi orthodoxe; si j'ai rien fait de pareil, que le Christ me rejette de son royaume. S'ils s'opiniâtrent à soulever contre moi cette accusation, qu'ils flétrissent donc aussi Paul, lui qui après le repas baptisa une famille tout entière; qu'ils flétrissent le Seigneur lui-même, qui après le repas donna la communion aux apôtres. Ils disent encore que j'ai dormi avec une femme. Dépouillez mon corps, et vous verrez le piteux état de mes membres. Mais en tout cela, ils n'obéissent qu'à l'envie. Ce qui vous afflige, cher Cyriaque, serait-ce de voir les auteurs de notre exil s'afficher sur l'agora, suivi d'une garde nombreuse? Souvenez-vous du riche et de Lazare. Lequel des deux eut à souffrir en cette vie, lequel eut les plaisirs en partage? En quoi sa pauvreté a-t-elle nui à Lazare? Ne fut-il pas transporté, athlète victorieux, dans le sein d'Abraham? De quoi ses richesses ont-elles servi à ce riche, qui se reposait sur le lin et sur la pourpre? Où sont ses licteurs? Où ses gardes? Où ses coursiers au frein d'or? Où ses parasites et sa table somptueuse? N'est-il pas descendu dans le sépulcre comme un brigand enchaîné, emportant de ce monde son âme dans toute sa nudité, et ne s'écrie-t-il pas, mais en vain : « Père Abraham, envoyez Lazare, afin qu'il plonge dans l'eau l'extrémité de son doigt, et qu'il rafraîchisse ma langue; car je souffre cruellement dans ces flammes. » *Luc.*, XVI, 24.

A quoi bon invoquer votre père Abraham, vous qui n'en avez pas imité la vie? Il ne refusait à personne l'hospitalité de sa maison, et vous n'avez jamais fait attention à un seul pauvre. Nous n'avons pas à pleurer et à gémir sur le sort de ce malheureux qui, avec tant de richesses, ne mérita pas une simple goutte d'eau : ayant refusé quelques miettes au pauvre, une goutte d'eau lui fut refusée. Il ne jeta pas durant l'hiver la semence de la miséricorde; l'été venu, il n'eut rien à moissonner. Par un dessein admirable du Seigneur, les impies avec leurs supplices et les justes avec leurs joies, sont mis en face les uns des autres; de façon à ce qu'ils s'aperçoivent et se reconnaissent mutuellement. Chaque martyr, en effet, reconnaîtra son tyran, et chaque tyran ses martyrs. Et ce n'est pas moi qui le dis; écoutez ces paroles de la Sagesse : « Alors le juste se tiendra debout avec une grande fermeté, en face de ceux qui l'ont persécuté. » *Sap.*, v, 1. Le voyageur qui après avoir marché au fort de la chaleur, consumé de soif, rencontrerait une source d'eau pure et dévoré par la faim, arriverait devant une table couverte de toute sorte de mets, et cependant serait empêché par plus fort que soi de toucher à cette table, de goûter à ces mets, ressentirait un tourment et une douleur bien cruelle d'être auprès de cette table sans pouvoir en user, d'être auprès de cette source sans pouvoir se désaltérer. C'est ainsi qu'au jour du jugement les impies verront la félicité des saints, et ne pourront goûter les délices de la table royale. Pour punir Adam, Dieu le condamna aussi à cultiver la terre en face du paradis, afin que, ayant tous les jours et à toute heure ce lieu de délices, d'où il était banni, sous les yeux, la douleur possédât entièrement son âme. Si nous ne pouvons ici-bas nous réunir à volonté, là du moins personne ne s'y opposera, et nous verrons les auteurs de notre exil comme Lazare verra le riche, et les martyrs leurs tyrans.

Ne vous attristez donc pas, et souvenez-vous de ce mot du prophète : « Ne craignez pas l'opprobre des hommes, et ne redoutez pas leur mépris; car la pourriture les dévorera comme la laine, et ils s'useront comme un vêtement. » *Isa.*, LI, 7-8. Songez encore au Seigneur persécuté dès le berceau et banni sur une terre étrangère, lui le maître de l'univers, et cela, pour nous former par son exemple à ne pas faiblir dans les afflictions. Repassez dans votre esprit la passion du Sauveur et les outrages qu'il a soufferts pour nous. Les uns l'appelaient samaritain, d'autres, démoniaque, d'autres, glouton et faux prophète. « Voilà, disaient-ils, un homme glouton et avide de vin; » et encore : « C'est par le prince des démons qu'il chasse les démons. » *Luc.*, VII, 34; *Matth.*, IX, 34. On l'emmenait pour le précipiter, on lui crachait au visage, on lui jetait sur les épaules une chlamyde, on le couronnait d'épines, on se prosternait devant lui par dérision, et, en l'accablant de toute espèce de moqueries, on le souffletait indignement, on lui donnait à boire du fiel et du vinaigre, on le frappait avec un roseau sur la tête, des chiens altérés de sang l'entraînèrent avec eux; il était conduit nu au supplice, tandis que ses disciples l'abandonnaient, que l'un d'eux le trahissait, qu'un autre le reniait, et que tous les autres s'enfuyaient, en sorte qu'il restait seul debout au milieu de la populace, car la solennité du jour avait rassemblé tous les Juifs. Après cela, il fut crucifié comme un scélérat entre deux brigands; et là, sans sépulcre, il ne fut descendu de la croix que lorsqu'un étranger demanda à l'ensevelir. Souvenez-vous qu'il n'a point eu de funérailles, qu'il fut poursuivi par des récits mensongers, entre autres, qu'il avait été dérobé par ses disciples et qu'il n'était point ressuscité. Souvenez-vous des apôtres persécutés de toute part, obligés de se cacher et ne pouvant se montrer dans les villes; souvenez-vous de Pierre, caché dans la maison de Simon le corroyeur, et de Paul, chez la femme qui vendait des étoffes de pourpre, à cause de la défiance que leur inspiraient les riches. — Mais plus tard tout s'arrangea selon leur gré. — Raison de plus pour que vous bannissiez en ce moment la tristesse. J'ai ouï dire, moi aussi, de ce fou d'Arsace que l'impératrice a fait asseoir sur le trône épiscopal, qu'il persécute ceux de nos frères qui ne veulent pas de sa communion; un grand nombre d'entre eux, à cause de moi, ont expiré dans les fers. Or, ce loup, couvert d'une peau de brebis, s'il a

les apparences de l'évêque, n'est qu'un adultère; car, de même que l'on qualifie d'adultère la femme qui, du vivant de son mari, accepte un autre homme; de même est-il adultère selon l'esprit, sinon selon la chair, parce que, moi vivant, il m'a ravi le trône de l'Eglise. Je vous écris ces choses de Cucuse, où l'impératrice nous a envoyé en exil. Bien des épreuves nous ont assailli durant le voyage; mais aucune n'a jeté le trouble dans notre âme. Quand nous arrivâmes en Cappadoce et en Tauro-Cilicie, nous vîmes accourir vers nous des chœurs nombreux de saints personnages, une infinité de moines et de vierges qui répandaient tous d'abondantes larmes. Et ils pleuraient en nous voyant cheminer vers l'exil, et ils se disaient les uns aux autres : Mieux eût valu voir le soleil dépouillé de ses rayons que la bouche de Jean réduite au silence. Ce spectacle m'émut et me déchira, entouré comme je l'étais de personnes qui pleuraient sur moi. Quant aux autres incidents, je n'en ai fait aucun cas. Nous fûmes très-cordialement accueilli par l'évêque de cette ville, et il nous a donné les marques de la charité la plus grande; il nous eût même cédé son siége, si c'eût été possible, et si nous n'étions demeuré dans les limites de notre devoir. Je vous en supplie donc, je vous en conjure, j'embrasse vos genoux, repoussez ce fardeau de tristesse, et, tout en conservant de nous un souvenir devant Dieu, soyez assez bon pour nous répondre.

LETTRE CXXVI.

AU PRÊTRE RUFIN.

Le bruit est venu jusqu'à nous que les malheurs de la Phénicie se sont rallumés de nouveau et que, les Gentils redoublant de fureur, plusieurs moines ont été blessés et d'autres sont morts. C'est pour cela que je vous presse de vous mettre le plus tôt possible en route, et d'aller grossir le nombre des combattants. Certainement, vous mettrez à votre seul aspect les ennemis en fuite, si vous usez de la prière, de la douceur, de la fermeté et de votre courage habituel; et, en même temps que vous dissiperez la rage des adversaires, vous ranimerez l'ardeur de nos alliés, et vous ferez le plus grand bien. Donc, point de retard ni d'hésitation : agissez avec toute la promptitude imaginable, et que toutes ces nouvelles contribuent à augmenter votre énergie. Si vous aperceviez votre maison dévorée par les flammes, certainement vous ne vous retireriez pas; au contraire, vous resteriez pour travailler, et par vous-même et avec le secours d'autrui, à restreindre l'étendue du désastre. Maintenant aussi, puisqu'un si redoutable incendie s'est déclaré, hâtez-vous d'aller le combattre, et certainement les choses s'amélioreront, et l'on réparera le mal dans une large mesure. Sans doute, au sein du calme et de la paix, quand il ne faut combattre aucun ennemi, il est facile à tous d'enseigner la doctrine. Mais quand le diable est déchaîné, quand les démons prennent les armes, résister vaillamment, leur arracher les hommes rangés sous leur bannière, en préserver d'autres de tomber entre leurs mains, c'est là ce que fera seul un grand cœur, une âme ardente, ce que fera un esprit noble comme le vôtre; c'est là une œuvre digne de mille couronnes, de récompenses ineffables, une œuvre digne des apôtres. Considérez donc que voici pour vous le moment de fonder votre gloire, de faire une fortune considérable, l'occasion d'un négoce exceptionnel; ne laissez pas échapper un pareil trésor, usez de la plus grande promptitude. Ne manquez pas non plus de nous écrire dès que vous serez arrivé en ces lieux. Que nous apprenions seulement votre arrivée sur les frontières de la Phénicie, et nous n'aurons plus d'inquiétude, nous resterons en repos et en paix. Car nous savons ce qui s'ensuivra : en guerrier valeureux et expérimenté, on vous verra aller partout, relevant ceux qui sont tombés, affermissant et encourageant ceux qui sont debout, cherchant et trouvant ceux qui sont perdus, et mettant en pièces les phalanges diaboliques. Est-ce que je ne connais pas l'activité infatigable de votre âme, la sollicitude de votre cœur, ce qu'il y a d'intelligence en vous, de délicatesse, de mansuétude, d'énergie, de fermeté et de constance? Ecrivez-nous donc fréquemment; avant même d'être en vue de la Phénicie, faites-nous souvent parvenir de vos lettres durant le voyage : du

reste, j'ai tout à l'heure été surpris en recevant les lettres qui concernent mon très-honoré et très-religieux seigneur, le prêtre Théodote, de n'en avoir reçu aucune de vous.

Ne nous faites point de nouveau cette peine d'être privé des lettres de votre honneur, et, si c'est possible, écrivez-nous à chaque station, que nous sachions où vous en êtes de votre voyage et si vous êtes proche de ces contrées. Nous sommes à ce sujet en un grand souci, en une inquiétude profonde, et voilà pourquoi nous voudrions recevoir tous les jours des nouvelles. Maintenant que vous le savez, très-honoré seigneur, octroyez-nous cette précieuse faveur, et avant de partir, comme une fois parti, écrivez-nous sans interruption, instruisez-nous de tout de ce qui se passe, afin que, si tout va bien, nous puissions nous en féliciter et nous en réjouir, et, si des obstacles surgissent, afin que nous travaillions de toutes nos forces à les écarter. Nous n'aurons pas de repos et nous ne cesserons d'agir dans ce but, soit par nous-même, soit par autrui, et faudrait-il envoyer à plusieurs reprises à Constantinople pour vous donner toutes les facilités désirables, nous n'hésiterons pas. En conséquence, n'épargnez de votre côté ni zèle, ni empressement. S'il fallait que quelques frères partissent aussi, veuillez nous en informer. Quant aux restes des saints martyrs, n'en ayez nul souci; car j'ai envoyé sans retard le prêtre Térentius à Otréïus, le pieux évêque d'Arabissus. Il en possède beaucoup dont l'authenticité est incontestable, et dans peu de jours nous vous en enverrons quelques-uns en Phénicie. Ne négligez donc rien de ce qui regarde votre révérence; vous voyez avec quel empressement nous faisons ce qui dépend de nous. Hâtez-vous donc, afin de terminer, avant l'hiver, les églises qui seraient encore découvertes.

LETTRE CXXVII.

A POLYBE.

Peut-être que le froid insupportable, la solitude profonde de ces contrées, et la maladie grave dont nous sommes redevable à ces deux causes auraient arraché à d'autres des gémissements et des larmes. Eh bien, je passe sur ces malheurs pour pleurer votre éloignement, qui m'afflige plus que la solitude, la maladie et les rigueurs de l'hiver. Il est vrai que l'hiver vient d'aggraver encore cette peine; car le seul dédommagement qui me restât à l'amertume de cette séparation, à savoir mes conversations par lettres avec vous, l'hiver survenant me le ravit, la neige obstrue les chemins et défend également et de pénétrer du dehors jusqu'à nous, et de sortir d'ici pour aller vers vous. Loin d'atténuer ce résultat, la frayeur que répandent les Isauriens l'aggrave; elle augmente notre solitude, éloigne et met en fuite les habitants, et les contraint de se transporter ailleurs. Personne n'ose rester chez soi, tous abandonnent leur demeure et leur pays. Les villes ne renferment plus que des murailles et des toits; les forêts et les ravins sont devenus des villes. Et de même que les animaux féroces, les panthères et les lions trouvent plus de sécurité au désert que dans les villes habitées; ainsi nous, habitants de l'Arménie, nous en sommes réduits à fuir tous les jours d'un lieu dans un autre, et de vivre à la façon des Hamaxobiens et des Nomades, sans pouvoir espérer de demeure fixe! Le trouble et le désordre sont au comble dans cette malheureuse contrée. Les uns signalent leur présence par le meurtre, l'incendie, et en réduisant les hommes libres en captivité; d'autres, par le seul bruit de leur approche, déterminent les habitants à prendre la fuite et à quitter leurs habitations, ou, pour mieux dire, à courir à la mort. En effet, tous les jeunes gens qui, naguère, furent soudain obligés de s'éloigner de leurs maisons, au milieu de la nuit, par un froid des plus rigoureux, fuyant au bruit de l'arrivée des Isauriens, comme devant la fumée d'un incendie, ces jeunes gens n'eurent pas besoin du glaive des barbares pour recevoir la mort; ils périrent dans la neige, et ainsi, en s'efforçant d'échapper au trépas, ils coururent au trépas le plus cruel. Voilà où nous en sommes dans ce pays. Si nous sommes entré dans ces détails, ce n'est point pour vous attrister, car, je le sais, vous ne resterez pas insensible à ce tableau, mais pour expliquer notre long silence et le retard de notre mes-

sage. Tel a été notre isolement que nous n'avons trouvé personne qui partît, et qu'il nous a fallu recourir à un prêtre de nos compagnons, et l'envoyer vers votre révérence. Accueillez-le avec votre bienveillance accoutumée, et renvoyez-le promptement nous donner des nouvelles de votre santé ; vous savez combien ce point nous intéresse.

LETTRE CXXVIII.

A MARINIEN.

Ce qui fait le charme du printemps aux yeux du commun des hommes, c'est qu'il émaille de fleurs la face de la terre, et qu'il transforme la nature en une vaste prairie; ce qui le rend précieux à mes yeux, c'est qu'il me permet de m'entretenir facilement par lettres avec mes amis. Je désirerais bien vous voir de mes yeux; puisque cela n'est pas possible, je m'attacherai ardemment à ce qui m'est laissé, et je causerai par écrit avec vous. En vérité, les rameurs et les nautonniers sillonnent les flots en cette saison de l'année avec moins de bonheur que je n'en éprouve à saisir la plume, le papier et l'encre pour écrire à votre révérence. Durant l'hiver, alors que tout se durcissait sous l'action du froid, et que des masses de neige obstruaient les chemins, nul ne pouvait venir d'ailleurs à nous, ni sortir de ces contrées. Aussi, renfermé dans notre cellule comme dans une prison, privé de scribes, et la langue enchaînée en quelque sorte par cette privation, avons-nous dû garder malgré nous un long silence. Mais, dès que la saison présente eut rouvert les chemins et brisé les fers de notre langue, nous avons chargé un prêtre qui était avec nous d'aller chercher auprès de vous des informations sur l'état de votre santé. Quand vous l'aurez reçu avec votre bienveillance ordinaire et pris soin de lui avec votre charité accoutumée, donnez-lui à son retour, je vous en prie, des nouvelles sur votre santé : vous n'ignorez pas quel intérêt nous prenons à ce sujet.

LETTRE CXXIX.

A MARCIEN ET MARCELLIN.

Que votre union est belle, et combien elle est chère à notre cœur ! Elle est cimentée, non-seulement par les lois de la nature, mais par l'affection la plus étroite et la plus vive. Aussi sommes-nous fier et heureux de votre amitié, et désirons-nous jouir de votre présence. Les circonstances ne nous le permettant pas, nous faisons du moins ce qui dépend de nous pour vous écrire souvent, penser à vous sans cesse, vous avoir toujours et en quelque lieu que nous soyons présents à notre cœur, et, malgré la distance, n'être aucunement séparé de vous. Telles sont les ailes de la charité qu'elles franchissent sans peine les plus grandes distances, et qu'elles s'élèvent au-dessus de tous les obstacles. C'est pour cela que nous-même, en dépit des tribulations qui nous assiégent, de la solitude, des incursions continuelles et du voisinage des brigands, nous n'avons rien perdu de la vivacité de notre affection pour vous, et nous conservons toujours la même fraîcheur de sentiments à votre égard. Nous vous prions à ce propos de nous donner plus fréquemment des nouvelles de votre santé; vous n'ignorez pas quelle consolation elles nous apporteront au fond de ce désert.

LETTRE CXXX.

A CASTUS, VALÉRIUS, DIOPHANTE ET CYRIAQUE, PRÊTRES D'ANTIOCHE.

C'est quelque chose de bien impérieux et de bien tyrannique que la charité, et le créancier le plus exigeant ne pousse pas aussi loin la violence. En effet, les créanciers qui poursuivent leurs débiteurs des plus pressantes réclamations, sont bien loin de vous qui, nous chargeant des chaînes de l'amitié, nous contraignez à vous payer notre dette épistolaire, alors même qu'elle aura été déjà maintes fois acquittée. Mais telle est la nature de cette dette, on a beau l'éteindre, elle persiste dans le cœur. C'est également pour cette raison que, malgré les lettres nombreuses

que vous avez déjà reçues, vous n'êtes pas encore rassasiés. L'avidité est le caractère de la charité, laquelle ressemble en ce point à la mer où les fleuves vont se déverser de toute part sans qu'elle déborde. Il en est à peu près ainsi de la captivité de votre cœur; plus nous y jetons de choses, plus nous avivons la flamme dont il est dévoré. Ne croyez donc pas que nous ayons un seul instant douté de votre affection, et que tel soit le motif de notre long silence. Nous eussions fait tout le contraire si nous en avions douté, et nos lettres n'eussent été que plus fréquentes. Si les personnes valides n'ont aucunement besoin du médecin, en revanche les personnes malades et faibles de santé réclament des soins minutieux. De même si nous eussions cru à l'altération de vos sentiments, nous nous serions empressé de faire ce qui eût dépendu de nous pour en ranimer efficacement l'ardeur. Mais, comme nous avions en vous une confiance inébranlable, et que nous connaissions avec une entière certitude la solidité, la fermeté, l'ardeur, la constance à toute épreuve et la vivacité inaltérable de votre affection pour nous, que vous reçussiez de nos lettres ou que vous n'en reçussiez pas; nous n'avons pas cru qu'il fût nécessaire de vous écrire pour ce motif, mais seulement pour acquitter la dette de l'amitié. C'est donc par bienveillance et non par nécessité que nous vous écrivons en ce moment. D'ailleurs les tempêtes auront beau s'amasser de tous les côtés, les flots s'amonceler jusques aux cieux, rien ne saurait désormais vous entamer et vous précipiter dans le gouffre de la tristesse. C'est là un point qu'une expérience récente a suffisamment établi, et voilà pourquoi nous vous écrivons dans un tout autre but que celui de vous venir en aide et de vous consoler; c'est plutôt pour vous faire part de la joie, de l'allégresse, des transports que nous ressentons à la pensée de l'affection que vous nous conservez à une si grande distance. Et parce que je n'ignore pas le plaisir avec lequel vous apprenez l'état de nos affaires, sachez que nous sommes guéri de nos maux d'estomac, que nous nous portons à merveille, et que ni le peu de sûreté de la ville, ni les incursions des brigands, ni la solitude de la contrée, ni les épreuves sans nombre qui surviennent ne nous jettent dans l'abattement et le trouble; nous vivons au sein d'une sécurité, d'une paix et d'un calme complets, constamment préoccupé de ce qui vous intéresse, et nous en entretenant avec les voyageurs qui arrivent jusqu'à nous. Il est, en effet, dans la nature de l'affection sincère de mettre sans cesse dans la bouche des amis le nom de ceux qu'ils aiment. C'est là ce que nous aussi nous éprouvons, parce que, et vous ne l'ignorez pas, nous vous aimons de tout notre cœur. Que ces considérations éloignent de vous la pensée que nous soyons tombé dans la négligence et devenu avec le temps indifférent à votre affection. Car « la charité ne meurt jamais. » I *Corinth.*, XIII, 8. Quelque temps qu'il s'écoule, alors même que les conjonctures deviendraient encore plus difficiles, et que nous fussions relégué à une plus grande distance, notre charité n'aura rien à souffrir et, loin d'en être affaiblie, elle ne fera que fleurir et grandir davantage.

LETTRE CXXXI.

A L'ÉVÊQUE ELPIDIUS.

Ce n'est pas que nous ressentions du mépris ou du dédain pour votre affection, si nous avons précédemment gardé le silence : les maux dont nous avons été assailli nous l'ont seuls imposé. Nous n'avons pas de demeure fixe; tantôt Cucuse, tantôt Arabisse, tantôt des gorges et des déserts sont notre séjour. Ce n'est partout que trouble et que désordre; le fer et le feu détruisent tout, les êtres animés aussi bien que les habitations. Des villes entières avec leurs habitants ont été réduites en cendres; et, comme chaque jour de nouveaux bruits viennent nous alarmer, nous changeons constamment de demeure, subissant de la sorte un genre nouveau et bien pénible d'exil, avec le trépas constamment en perspective. Dans la citadelle où nous sommes maintenant renfermé comme dans une prison, nous n'éprouvons même pas de sécurité; car les Isauriens tentent contre elle des coups de main. A ces maux s'est ajoutée une grave maladie; nous en avons à grand peine repoussé les plus

dangereuses atteintes; mais nous en conservons encore quelques restes. Perdu ici comme dans une île battue par des flots inaccessibles aux navires, il nous est presque impossible de voir quelqu'un, la frayeur qu'inspirent ces troubles fermant en quelque sorte tous les chemins. Veuillez donc me pardonner, très-digne et très-religieux seigneur; vous connaissez l'affection que depuis longtemps et dès le principe, nous avons témoignée envers votre piété; c'est pourquoi ne cessez pas de prier pour nous. Certainement, si vous aviez sous la main des personnes qui pussent se charger de vos lettres, nous avons la ferme confiance que toute instance serait superflue pour vous déterminer à nous donner de fréquentes nouvelles de votre santé. De notre côté, s'il survient quelque trêve à ces maux, s'il nous est permis d'échapper de cette prison et de respirer un peu à l'abri des périls qui nous assiégent, nous ne manquerons pas d'écrire souvent à votre révérence, assuré d'y trouver un bien infini.

LETTRE CXXXII.

A GÉMELLUS.

Qu'il est admirable, le cœur grand et généreux qui trouve son bonheur et sa sécurité, non point au dehors, mais en lui-même, et, chose étonnante, au milieu de circonstances que le vulgaire estime périlleuses et terribles! Envisager sans émotion et sans peine la haine que vous portent plusieurs personnes, de plus s'en glorifier, et non-seulement s'en glorifier, mais avoir compassion de ses ennemis, souhaiter ardemment leur conversion à des sentiments meilleurs, pour cela quelle magnanimité, quelle philosophie ne sont-elles pas nécessaires? Aussi, vous prodiguons-nous nos louanges et notre admiration, très-digne et très-généreux seigneur, et sommes-nous transporté de joie et fier de votre amitié comme d'une splendide couronne. Vous nous demandez par lettres nos prières: or, sachez que, même avant votre demande, nous ne cessions pas de prier afin de voir bientôt une âme d'une grandeur et d'une philosophie pareilles, initiée aux mystères sacrés, élevée à ces honneurs saints et redoutables. Que cette heureuse nouvelle nous parvienne, et nous serons délivré de l'exil, et nous deviendrons insensible à notre solitude, et nous serons affranchi de la maladie avec laquelle nous avons maintenant à lutter. Je n'ignore pas, très-vénéré seigneur, que vous désireriez vivement être initié à ces biens ineffables par notre humble ministère: et nous aussi, vous le savez également, nous le voudrions de tout cœur. Mais, si quelque retard survient de notre côté, que cette œuvre du moins n'en souffre pas. Il vous sera facile de trouver, à notre défaut, des hommes chers à notre souvenir, qui vous initieront à ces saints mystères. S'il en arrive ainsi, nous éprouverons le même contentement que nous eussions éprouvé à vous conférer ce don céleste, parce que le même bien aura été accompli.

LETTRE CXXXIII.

A ADOLIE.

Quel est ce langage? Vous voilà donc à gémir encore sur ces épreuves, et à parler des afflictions que vous avez eues à supporter? Et qu'est-ce qui vous empêche, dites-moi, de vous retirer dans un port à l'abri des orages et de vous soustraire à la furie de ces flots? Ne vous ai-je pas constamment répété ces mêmes choses? et n'avez-vous pas constamment refusé de nous écouter? Aussi, du milieu de cet amas confus d'affaires, mille maux viennent-ils fondre sur vous, et, en retombant constamment dans de nouveaux embarras, nous causez-vous des chagrins incessants et profonds. Croyez-vous donc que je sois en ce moment légèrement attristé des nouvelles que vous venez de m'écrire, à savoir que vous avez été en butte de la part de vos proches, ou plutôt de quelques étrangers, pour employer les mêmes expressions que vous, à des trahisons et à des persécutions cruelles? Jusques à quand subirez-vous cette dure servitude? Qu'est-ce qui vous empêchait de venir près de nous, afin d'examiner ensemble ce qu'il y avait à faire? Et cependant, vous nous dites que vous auriez été insensible à toutes ces choses, si vous eussiez pris

ce parti. Pour moi, j'en suis étonné et surpris au delà de toute expression, et je ne trouve qu'une seule explication à votre éloignement prolongé, la négligence et l'indifférence. Vous n'avez, en effet, que très-peu de chemin à faire, et la saison présente de l'année est admirablement propice au voyage, étant exempte des rigueurs de l'hiver et de celles de l'été. Sans doute que la cause perpétuelle de vos maux, je veux dire les sollicitudes temporelles, vous suscitent maintenant quelque nouvel obstacle. Si vous venez, j'en serai reconnaissant; mais si vous ne venez pas, je ne vous en ferai point cependant un crime, et je ne vous en garderai rancune; je vous conserverai l'affection que je n'ai jamais cessé de vous porter. Ce qui m'afflige et m'attriste au plus haut point, c'est d'apprendre qu'une multitude d'affaires vous entourent, et que le fardeau des préoccupations humaines pèse sur vous. Si les dures chaines de l'exil ne me retenaient ici, je ne vous fatiguerais pas de la sorte; et fussé-je encore plus faible que je ne le suis en ce moment, j'irais moi-même, et je ne mettrais un terme à mes efforts qu'après vous avoir délivrée de cette tourmente et de cet amas impur de toute sorte de maux. Cela ne m'étant pas possible, je voudrais du moins que vous vinssiez nous faire part de cet état de choses. Si ce parti souffre également de sérieuses difficultés, nous prendrons alors celui de vous écrire et de vous presser instamment de briser ces liens, de trancher ces nœuds, de rompre ces entraves de votre âme, et de reprendre la pleine et entière liberté de vos mouvements. De la sorte, outre que nous y gagnerons le bonheur d'ici-bas, vous vous rendrez aisément digne du ciel. Donc, ces biens qu'il vous faudra laisser malgré vous en ce monde, au sortir de la vie, déposez-les de votre plein gré dans ce trésor inviolable, et vous aurez par cela même en partage des couronnes immortelles et qui ne se flétriront jamais.

LETTRE CXXXIV.

A DIOGÈNE.

J'eusse acheté à un très-haut prix, bien honorable seigneur, la faveur de vous voir : vous le savez vous-même, avant toute lettre de notre part; car vous n'ignoriez certes pas l'affection dont nous étions animé à votre égard. Puisque ce plaisir nous est refusé, — il faudrait, en effet, accomplir une longue route, de plus nous ne sommes pas les maîtres d'aller où bon nous semble, enfin la frayeur qu'inspirent les Isauriens s'accroît tous les jours — nous vous demanderons alors comme le meilleur adoucissement aux rigueurs de notre solitude, à notre détresse et à nos épreuves nombreuses, de nous écrire fréquemment, de nous donner aussi souvent qu'il vous sera permis, des nouvelles de votre santé et de la santé de votre famille. Cet avantage ne nous peut être sans doute accordé dans la mesure que nous désirerions, parce que les personnes sont rares qui viennent de votre pays dans le nôtre.

Toutefois, encore que notre demande vous soit à charge, veuillez y mettre tout l'empressement qui dépendra de vous, et nous informer par des lettres répétées de ce qui vous intéresse. Pour que vous n'ignoriez pas l'état de nos affaires, sachez que nous avons en partage peu d'occupations, une tranquillité, une paix et un calme profond, une santé ordinaire; une seule chose seulement nous inquiète, notre éloignement de personnes qui nous sont dévouées comme vous l'êtes. Mais votre intelligence trouvera le moyen de nous soulager, comme je vous l'ai dit, sur ce point. Accordez-nous donc cette faveur, afin qu'à une si grande distance, il nous soit donné de savourer les charmes de votre chaleureuse et sincère affection.

LETTRE CXXXV.

AU DIACRE THÉODOTE.

Je n'ai point oublié que vous seriez depuis déjà quelque temps avec nous, si la crainte des Isauriens ne vous avait retenu. Puisque ni les rigueurs d'un froid qui congelait tout, ni l'abondance de la neige n'auraient point arrêté l'exécution de votre dessein, à coup sûr, il ne vous eût rien coûté, le printemps arrivé et le ciel devenu d'une parfaite sérénité, de rester près de

nous. Est-ce que la douceur, la souplesse de votre caractère, la vivacité de votre affection, la sincérité et la noblesse de votre âme ne me sont pas connues? Aussi, me faites-vous éprouver une peine peu ordinaire, et déchaînez-vous contre moi un véritable orage de tristesse, en demeurant si longtemps éloigné, à une époque de l'année aussi clémente. Je ne parle pas de la sorte pour vous attirer ici, avec quelque facilité que vous vous y prêtiez, car la guerre règne partout, comme vous l'apprendront les voyageurs que vous verrez venir de nos contrées; nous voulons seulement vous assurer que, malgré le calme et la tranquillité profonde dont nous jouissons, nous ne pouvons pas ne pas nous attrister d'être séparé de votre révérence. Conséquemment, écrivez-nous fréquemment, et par l'intermédiaire des gens qui vont d'ici chez vous, et par l'intermédiaire de ceux qui partant de vos contrées, se dirigent de ce côté. Nous sommes profondément touché, très-honoré seigneur, de la sollicitude et de l'intérêt que vous prenez aux malheurs du pays où nous sommes. Notre situation devient de plus en plus précaire, et nous sommes renfermé en quelque sorte dans cette citadelle comme dans un filet. Récemment, au milieu de la nuit, une bande de trois cents Isauriens, quand on s'y attendait le moins, a fait irruption sur la ville, et peu s'en est fallu que nous ne soyons tombé entre leurs mains. La main de Dieu les a cependant bientôt détournés, sans que nous nous en soyons aperçu : de sorte que nous avons été préservé également du péril et de la frayeur, et que, le jour venu, alors seulement nous avons appris ce qui s'était passé. Ouvrez donc votre cœur à la joie et au contentement; priez Dieu sans relâche d'assurer notre sécurité, et de nous guérir en outre de la maladie qui nous poursuit. A la vérité, nous sommes hors de danger; mais il existe encore quelques restes de mal qui en réveillent de temps en temps le souvenir. Notre dessein en vous écrivant ceci, n'est pas de vous affliger, mais d'augmenter votre zèle à prier pour nous. Nous recommandons à votre piété, mon très-honoré seigneur, le lecteur Theodote; soyez-lui secourable dans la mesure qui vous sera possible; car il est en proie, nous n'en saurions douter, à de nombreuses afflictions.

LETTRE CXXXVI.

AU LECTEUR THÉODOTE.

Il est inutile que vous vous mettiez davantage en peine de justifier votre prompt départ, et que vous recouriez au mauvais état de vos yeux, aux rigueurs du froid pour l'expliquer. Il nous semble encore par l'amitié vous avoir près de nous et jouir de votre présence, tout comme auparavant; d'ailleurs, nous comptons bien avoir un jour le plaisir de vous voir. Ne soyez donc ému d'aucune de ces choses. Encore que l'hiver vous ait éloigné de l'Arménie, il ne vous a pas chassé de notre âme, et nous vous portons constamment dans notre cœur. Si la guerre des Isauriens n'avait fermé l'accès des routes et rendu les courriers extrêmement rares, nous vous eussions envoyé de véritables nuées de lettres. Mais nous avons dû garder longtemps le silence de bouche, quoique non de cœur; au contraire, nous avons été constamment préoccupé de vos intérêts, et nous vous avons écrit aussi souvent qu'il nous a été possible. C'est pourquoi regardez-vous comme étant avec nous et comme habitant également l'Arménie.

Si l'on essaie de vous envelopper dans quelque piége et de vous faire du mal, soyez supérieur à tous ces traits; d'autant plus que la victime véritable n'est pas celui qui souffre le mal, mais celui qui le fait. Pour nous, ce qui vous a conquis notre admiration et ce qui nous inspire l'éloge de votre fermeté et de votre courage, c'est que, en butte à une si terrible tourmente, vous êtes néanmoins resté au-dessus des troubles qui en sont résultés. Continuez donc à voguer avec délices sur cette mer paisible et sans orages. Et ne soyez pas surpris si je parle d'une mer sans orages, quoique vous me rappeliez des persécutions sans nombre; car j'en juge de la sorte, non d'après le dessein des persécuteurs, mais d'après le calme de la vertu. Que signifie ce langage? Ce genre de vie, grand, sublime et dont le ciel est le but, semble pénible, à s'en rapporter à la nature des épreuves qui le remplissent; et pour-

tant le courage et l'ardeur de ceux qui le professent le rend extrêmement aisé. Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans cette philosophie, c'est que la mer a beau être irritée, le disciple fervent et sincère de cette sagesse n'en accomplit pas moins une navigation sereine et favorable : au milieu des troubles qui surgissent de tous les côtés, il goûte le calme le plus pur; en dépit des traits qui fondent sur lui de toute part, il reste invulnérable; il est atteint sans doute, mais blessé jamais. Pénétrés de ces vérités, méditez-les sans cesse, et savourez ces délices sans amertume, en attendant les récompenses que Dieu réserve à vos magnifiques épreuves. Ecrivez-nous aussi souvent que vous le pourrez, instruisez-nous de l'état de votre santé, de celle de votre âme comme de celle de votre corps. Employez tous vos loisirs à la lecture des divines Ecritures; conversez avec elles autant que vous le permettra la faiblesse de vos yeux; et, si un jour l'occasion nous est fournie d'en expliquer les mystères à votre noble cœur, nous la saisisons avec empressement. Ce ne sera pas pour vous d'un mince secours que la connaissance de la lettre, lorsque le moment sera venu d'en pénétrer l'esprit.

LETTRE CXXXVII.

AU DIACRE THÉODOTE.

Cessez de nous accuser de négligence, si vous ne voulez pas être convaincu le premier du même délit. Vous avez reçu de nous autant de lettres moins une, que vous nous en aviez envoyées; et vous vous exprimez cependant comme si vous nous en aviez écrit d'innombrables, dans l'espoir de nous exciter par cette multiplicité de lettres à vous écrire nous-même. Or, bien que l'on puisse aimer sans écrire, pour moi je n'ai cessé ni d'écrire ni d'aimer. Encore qu'il s'écoulât loin de vous un temps plus long que le temps déjà écoulé, encore que nous fussions confiné dans un désert plus reculé, nous ne saurions vous chasser de notre cœur, ni ne pas conserver à votre égard une pareille vivacité d'affection. Cela étant, donnez-nous donc des nouvelles fréquentes de votre santé; vous en avez plus que nous la facilité. Si la saison présente et la gravité des maux que causent les Isauriens viennent y mettre obstacle, il nous suffira de connaître vos sentiments envers nous pour être dédommagé convenablement de votre long silence.

LETTRE CXXXVIII.

A L'ÉVÊQUE ELPIDIUS.

Je sais parfaitement que je vous ai rarement écrit : ce n'est pas de propos délibéré, mais contraint par la force même des choses. En effet, la saison où nous sommes, la contrée sauvage plus triste qu'une prison dans laquelle nous sommes confiné, le petit nombre de gens qui y viennent, et parmi eux le petit nombre de gens sûrs qu'on y rencontre; de plus une grave maladie qui s'est abattue sur nous, et qui nous a cloué au lit durant tout l'hiver; ces diverses raisons nous ont réduit au silence de la bouche, mais non au silence du cœur. Imaginez-vous avoir reçu de nous, non pas seulement autant de lettres que nous vous en avons envoyées, mais un bien plus grand nombre. Vous le croirez aisément si vous comptez, outre celles qu'ont tracées l'encre et la plume, celles que l'affection a dictées. De cœur, nous n'avons jamais discontinué de vous écrire; de cœur, nous sommes toujours avec vous; et ni l'éloignement des lieux, ni la durée de l'absence, ni la difficulté des conjonctures, n'ont en rien obscurci nos sentiments à l'égard de votre révérence : au contraire, nous les entretenons au même degré de vivacité; et dussions-nous gagner une contrée plus sauvage encore, nous emporterions en tout lieu profondément gravé dans notre âme, le souvenir d'un ami si fidèle et si dévoué. Ainsi le veut la sincère amitié; ni le temps, ni les lieux, ni la distance, ni l'adversité, ne sauraient l'entamer. C'est une vérité que vous connaissez à merveille, vous qui savez si bien aimer.



LETTRE CXXXIX.

A THÉODORE, CONSULAIRE DE SYRIE.

Vous dites que vous regarderez comme une preuve irréfragable de notre sollicitude pour vous, l'arrivée d'une dernière lettre de notre part à votre excellence. Quant à nous, si nous avions sous la main des personnes qui se chargeassent de vous les remettre, nous écririons une infinité de lettres à un personnage aussi bon, aussi bienveillant, aussi affectionné envers nous, et qui accueille nos missives avec tant d'empressement. Mais cela ne nous étant pas permis, nous supplions votre excellence de ne pas juger de notre affection par le nombre de nos lettres. Que nous gardions ou non le silence, soyez persuadé, comme vous l'étiez auparavant, que nous vous sommes également attaché; et veuillez expliquer ce silence trop long à notre gré, non par notre négligence, mais par la solitude de la contrée que nous habitons.

LETTRE CXL.

AU DIACRE THÉODOTE.

Ce n'était pas à nos yeux une consolation ordinaire au fond de ce désert, de pouvoir vous écrire fréquemment; et voilà que les Isauriens, au milieu des maux dont ils nous accablent, nous ravissent encore cette satisfaction. A peine le printemps a-t-il fleuri, qu'ils ont recommencé leurs incursions, et qu'ils ont inondé toutes les routes et les ont rendues inaccessibles. Déjà de nobles dames ont été faites captives, des hommes ont été égorgés. Pour cette raison, je vous prie de m'excuser si je vous ai moins souvent écrit. Comme je sais très-bien que vous tenez beaucoup à avoir des nouvelles de notre santé, nous vous dirons qu'après avoir beaucoup souffert l'hiver dernier, nous avons eu maintenant un peu de répit; et, quoique nous ayons été de nouveau éprouvé par l'inclémence de la température, l'hiver opérant en ce moment une sorte de recrudescence, cependant nous espérons, quand l'été sera pleinement établi, nous débarrasser des derniers restes du mal. De même que rien n'éprouve plus notre corps que le froid, rien ne lui est plus salutaire que la chaleur et les douceurs de l'été.

LETTRE CXLI.

A THÉODOTE, L'UN DES CONSULAIRES.

Soyez mille fois béni, vous qui avez si honorablement accueilli cet enfant. Il nous l'a déclaré lui-même et ne nous a rien caché, témoignant en même temps par là sa reconnaissance envers son père et son désir de nous causer la joie la plus vive. Nous nous sentons en cela doublement honoré : en premier lieu, parce que nous estimons fait à nous-même le bon accueil qui lui a été fait; en second lieu, parce que ce sont nos lettres qui lui ont valu une pareille bienveillance. Continuez donc, très-révérend et très-noble seigneur, à prodiguer vos soins à ce précieux rejeton. Et quel sera ce genre de soin? d'entretenir en lui sans relâche l'amour de cette belle philosophie qu'il cultive actuellement, et de porter cet amour à son plus haut degré; de la sorte il ne tardera pas à produire ses fruits. Car il n'en est pas des âmes généreuses comme de ces plantes tardives, enracinées dans le sein de la terre : dès qu'elles ont pris racine dans le noble amour de la vertu, ces âmes s'élèvent sur-le-champ jusqu'au ciel, et se couvrent d'une moisson de fruits plus abondante et plus précieuse que toutes les richesses du monde; de fruits qui ne s'évanouissent pas avec la vie présente, et qui nous accompagnent jusque dans la vie à venir.

LETTRE CXLII.

A L'ÉVÊQUE ELPIDIUS.

Rarement nous vous avons écrit en réalité, mais souvent de cœur; il n'est pas de jour que nous ne soyons près de vous; et ce rapprochement, ni la durée de l'absence, ni l'éloignement, ni la difficulté des circonstances ne sauraient l'empêcher. Ainsi le veut la nature de l'amitié; elle ne cède à aucun de ces obstacles, elle ne

recule jamais, elle s'élève au-dessus de tout. Que le nombre de nos lettres, très-honoré et très-religieux seigneur, ne soit donc pas à vos yeux la mesure de l'affection que nous ressentons pour vous : vous connaissez assez les sentiments dévoués que nous vous avons toujours témoignés, pour ne rien conclure de défavorable de ce long silence. Et nous non plus, parce que nous n'aurons reçu de vous qu'un petit nombre de lettres, nous ne croirons pas à un refroidissement de votre cœur à notre égard; nous savons certainement et nous avons la confiance que vous êtes toujours le même sur ce point, et que, loin de céder à la multiplicité des maux qui se sont déchaînés, vous nous avez voué une amitié plus solide; chose dont nous sommes infiniment touché. Pour répondre à votre désir de connaître notre situation, sachez que santé, calme, tranquillité, sécurité, rien ne nous manque; car nous voilà délivré des troubles causés par les Isauriens. Quant à l'hiver, en Arménie, j'ai appris par expérience à le supporter; j'en souffre néanmoins comme doit en souffrir un corps affaibli tel que le mien. J'y résiste en demeurant constamment enfermé chez moi lorsque le froid est insupportable, en ne mettant que rarement les pieds dehors. Du reste, les autres saisons de l'année ont été si douces que j'espère me débarrasser aisément de la maladie dont je suis redevable aux rigueurs de l'hiver.

LETTRE CXLIII.

A POLYBE.

On nous a banni loin du sol et des murailles de la ville; mais la véritable ville, nous n'en sommes pas encore sorti. Si c'est vous qui constituez la ville, comme nous sommes constamment avec vous et au milieu de vous, il s'ensuit évidemment que, demeurant par cela même avec vous, nous habitons cette ville dans un sens véritable. Car nous demeurons dans vos âmes, je ne saurais en douter; et de même, en quelque endroit que nous soyons, nous vous portons tous, excellents amis, dans notre cœur. C'est là un sentiment qui nous rend insensible à la solitude de cette contrée, la plus sauvage de la terre entière, aux obsessions des brigands, qui sont de tous les jours, à la famine qui en est la conséquence, parce que si le corps est attaché à cette terre, notre âme est constamment auprès de vous. Mais avec de pareils sentiments on ne peut pas ne pas tenir extrêmement et ne pas attacher un grand prix à la présence corporelle, et ne pas être affligé quand on n'en jouit pas; et comme cette jouissance nous est refusée et qu'un commerce épistolaire offre sur ce point le plus précieux des dédommagements, accordez-nous-le généreusement, et nous serons délivré de cette tristesse. Vous n'avez qu'à vouloir, très-honoré seigneur, pour nous faire croire par vos écrits aux délices de votre présence.

LETTRE CXLIV.

A DIOGÈNE.

C'est un désert que Cucuse, un séjour d'ailleurs très-peu sûr, parce qu'il est exposé sans cesse aux incursions des brigands; et pourtant, même absent, vous l'avez transformé pour nous en un paradis. Nous ne saurions effectivement entendre parler de votre zèle sans bornes, de votre affection à notre égard, affection également ardente et sincère, — car, malgré la distance à laquelle nous sommes jeté, rien ne nous échappe, — sans regarder vos sentiments comme un précieux trésor, comme une source intarissable de richesses, et sans nous croire habitant d'une ville pleine de sécurité, tant le plaisir que nous goûtons nous élève au-dessus de la réalité et nous procure de consolations. Pour mettre le comble à ce plaisir, je vous prierai de vouloir bien nous écrire et nous donner des nouvelles de votre santé. Quoique cela ne soit pas exempt de difficulté, soit à cause de la longueur du voyage, soit à cause de la distance qui sépare ce lieu de la voie publique, pour un cœur qui aime comme vous savez aimer, les difficultés s'évanouissent. Songez donc au bonheur que nous apporteront des lettres aussi multipliées, et ne nous refusez pas cette satisfaction : nous sommes vraiment peiné de vous avoir déjà écrit deux fois sans recevoir de vous une seule réponse.

LETTRE CXLV.

AU PRÊTRE NICOLAS.

Je voudrais bien, moi aussi, et je le désirerais de tout cœur, vous voir et vous embrasser; vous n'aviez pas besoin de lettre pour le savoir. Sachant aimer réellement, vous savez également discerner ceux qui aiment de la même manière. Puisque cette satisfaction m'est refusée, je ferai ce qui me sera permis, vous écrire, vous saluer, vous prier de nous envoyer des lettres qui nous informent de l'état de votre santé. Accordez-nous donc cette grâce : bien qu'il soit inutile de vous presser à cet endroit, nous ne cesserons pas de vous le rappeler. C'est bien, en effet, l'une de nos plus douces consolations, l'un de nos plus fermes soutiens au milieu de la solitude et des frayeurs qui nous environnent, exposé comme nous le sommes aux incursions des brigands, au milieu des souffrances corporelles et des autres afflictions qui nous éprouvent, d'apprendre que vous, nos amis, jouissez d'une bonne santé, que tout arrive au gré de vos vœux, en dépit des orages sans nombre que vous pourrez éprouver. Qu'est-ce à dire? que l'âme généreuse, vigilante et attentive voguera heureusement, sur une mer agitée; tandis que l'âme faible, abattue et lâche, trouvera, même au sein du calme, l'agitation et le trouble.

LETTRE CXLVI.

A THÉODOTE, NICOLAS ET CHÉRÉAS, PRÊTRES ET SOLITAIRES.

Vous nous dites que l'invasion des Isauriens vous a empêchés de venir près de nous; eh bien, je prétends que vous y êtes, que vous vous trouvez avec nous, et que nul obstacle de ce genre ne saurait vous empêcher d'arriver jusqu'à nous. Telles sont les ailes de la charité, qu'elle se transporte en un clin d'œil et sans effort en tout lieu, quelque obstacle qui se dresse devant elle. Si nous sommes privé de votre présence corporelle, priez sans relâche, et Dieu nous l'accordera dans sa miséricorde. Moi-même qui vous ai toujours présents à la pensée, je désire on ne peut plus vous voir face à face; et j'ai la confiance qu'il en sera ainsi, pourvu que vous persévériez à prier Celui qui peut dissiper tous les orages et ramener un calme parfait. Chose que vous apprendrez avec joie, la paix et le repos ne laissent rien à désirer pour nous; la santé est en assez bon état malgré les causes d'affaiblissement dont elle est menacée; car la rareté des médecins, le manque des choses les plus nécessaires, le commerce et les remèdes étant inconnus ici, la rigueur d'un climat où l'été n'est pas moins insupportable que l'hiver, parce qu'il n'est pas moins excessif à sa manière, le blocus continuel et détestable qu'il nous faut subir, la frayeur que nous inspirent à chaque instant les incursions des Isauriens, toutes ces causes et bien d'autres encore concourent à briser notre santé; ce qui n'empêche pas que présentement nous sommes à l'abri de tout danger grave; nous avons échappé à la maladie et nous possédons une santé satisfaisante. De votre côté, n'oubliez pas de nous écrire souvent et de nous renseigner sur l'état de votre santé propre. Car c'est à nos yeux le principe des consolations et du soulagement le plus doux, un trésor infiniment précieux que votre charité : et pour nous, songer à votre affection sincère, à votre dévouement inébranlable, à la solidité à toute épreuve de votre charité, et nous y songeons sans relâche, c'est nous retirer dans un port vaste et à l'abri des tempêtes, au sortir de tribulations sans nombre.

LETTRE CXLVII.

A ANTHÉMIUS.

Bien des gens félicitent votre excellence des titres de consul et de préfet qui vous sont conférés : pour moi, je ferai tout le contraire, parce que ce ne sont pas ces titres qui vous honorent, c'est vous qui les honorez. Il est, en effet, dans la nature de la vertu de ne point emprunter au dehors les honneurs et de se les donner à elle-même, communiquant ainsi son éclat aux dignités, bien loin de le recevoir de ces dignités mêmes. Aussi, cela n'a-t-il rien ajouté à notre

affection pour vous. Vous n'avez rien de plus qu'auparavant; ce n'est ni le consul, ni le préfet que nous chérissons, mais notre très-doux Anthémius, dont l'intelligence et la philosophie sont si hautes. Si nous vous félicitons, ce n'est pas d'être monté sur ce trône, mais d'avoir une plus ample facilité de déployer la sagesse et la bonté de votre cœur. Ce sont tous les opprimés que nous félicitons, parce que nous voyons dans votre âme un large port qui préviendra bien des naufrages, et qui permettra aux malheureux qui auront été sur le point de périr, de faire une heureuse traversée. Voilà pourquoi nous nous réjouissons et nous tressaillons de bonheur, parce que votre dignité apparaîtra comme un jour de fête à tous les affligés. Et nous aussi, dès maintenant, nous prenons part à cette fête, et nous savourons les charmes de vos nombreux bienfaits comme s'ils nous regardaient personnellement.

LETTRE CXLVIII.

AUX ÉVÊQUES CYRIAQUE, DÉMÉTRIUS, PALLADE ET EULYSIUS.

Heureux, trois fois et mille fois heureux vous proclamerai-je d'avoir enduré pour les Eglises répandues sur la face de la terre, tant de sueurs, de luttes, de combats, de peines et de dangers : vous leur devrez la gloire sur la terre, et la gloire aussi dans les cieux. Tous les hommes de sens célèbrent vos louanges et admirent votre fermeté, votre courage, votre énergie et votre persévérance. Mais notre miséricordieux Seigneur, qui récompense nos labeurs bien au delà de nos mérites, vous récompensera comme il convient que Dieu récompense des athlètes qui ont combattu avec tant de vaillance pour la paix de l'univers. Aussi nous ne cesserons de vous féliciter, de penser à vous avec délices et de vous porter en tout lieu dans notre cœur, malgré l'intervalle qui nous sépare. Cyriaque, ce diacre si recommandable, n'a pu entreprendre maintenant la traversée, à cause des fatigues dont il était accablé. Cependant, le prêtre Jean et le diacre Paul, persécutés de tous les côtés et n'ayant ni repos ni retraite, ont jugé nécessaire de se réfugier auprès de votre charité et de rester auprès de vous. Veuillez les accueillir affectueusement, et témoignez-leur la bienveillance convenable.

LETTRE CXLIX.

A AURÈLE, ÉVÊQUE DE CARTHAGE.

Dieu! que j'admire un cœur généreux et fécond en fruits de charité et de délicatesse; comme j'admire votre cœur, vous, qui, à une si grande distance, êtes attaché néanmoins à nous de même que si nous étions à côté l'un de l'autre! Au reste, la ferveur de votre charité, le parfum de votre piété et de votre libre parole, sont parvenus jusqu'à nous, aux confins mêmes de la terre. C'est pourquoi nous vous rendons mille actions de grâce, c'est pourquoi nous vous félicitons d'avoir embrassé pour les Eglises de l'univers, ces fatigues et ces luttes, et d'avoir mérité de notre miséricordieux Seigneur de magnifiques couronnes. En même temps, nous vous exhortons à poursuivre cette lutte glorieuse dont vous connaissez les précieuses conséquences. S'il suffit de supporter une injustice ou un mauvais traitement pour recevoir de Dieu une récompense infinie, songez quelle sera la vôtre, après avoir affranchi par votre zèle admirable un si grand nombre d'Eglises, des troubles et des désordres qui les désolaient, et vous être appliqué à les conduire dans le port d'une paix durable.

LETTRE CL.

A L'ÉVÊQUE MAXIME.

Quand je considère les fatigues, les labeurs que vous supportez depuis si longtemps, je me sens consolé dans une mesure plus qu'ordinaire et bien satisfaisante, des persécutions injustes que j'ai eu à souffrir; et, ce qui me console, c'est votre charité ardente et sincère, votre sollicitude pleine de franchise; votre zèle soutenu et vigilant a pu remédier au mal. N'y avait-il pas, en effet, de quoi être profondément touché, de songer qu'à une pareille distance, sans nous être jamais vus ni l'un ni l'autre, sans

avoir jamais conversé ensemble, il ait suffi de l'audace inique de nos ennemis pour vous indigner et vous déterminer à nous témoigner une affection comparable à celle des pères pour leurs enfants, ou plutôt supérieure à la sollicitude paternelle elle-même? Aussi, plein de reconnaissance et d'admiration pour votre piété, nous vous félicitons et nous vous demanderons de vous maintenir à la même hauteur, et de nous accorder jusqu'au bout la bienveillance que vous nous avez donnée dès le principe. Encore qu'il n'en résulte rien de favorable pour notre situation, ce sera toujours une consolation pour nous, comme je le disais tout à l'heure, de penser à la charité extrême dont vous nous avez gratifié.

LETTRE CLI.

A L'ÉVÊQUE ASELLUS.

Je sais bien que vous n'avez pas besoin de lettres pour être excité à porter remède aux maux qui ont fondu sur l'Eglise d'Orient. Cette disposition, vos actes l'ont déclarée, et c'est de votre propre mouvement que vous avez déployé un zèle semblable. Mais, puisque ces maux sont encore au même point de gravité, à cause de la démence des auteurs de ces forfaits, nous avons jugé opportun d'exhorter votre piété à ne pas perdre courage, à redoubler d'ardeur et à ne rien négliger de ce qui dépend de vous. Plus est enflammée la haine des personnes qui s'efforcent de livrer les Eglises en proie aux divisions, plus redoutable sera leur jugement; tandis que, pour vous qui n'aurez point eu de défaillance, la récompense sera d'autant plus belle et les couronnes d'autant plus magnifiques.

LETTRE CLII.

AUX ÉVÊQUES.

A chacun de vous en particulier, comme à tous en général, nous devons des actions de grâce, et nous, et tous les évêques orientaux, et le clergé des différentes villes, et les laïques que la persécution a diversement visités, à cause de la tendresse paternelle que vous avez déployée, prenant part à notre affliction, résistant vaillamment, et faisant tout ce qui était en votre pouvoir. C'est pourquoi l'on célèbre unanimement votre nom, on publie vos louanges, et vos exploits remplissent toutes les bouches. Si une gloire pareille vous advient du côté des hommes, songez quelle récompense vous devez attendre de la générosité de notre Dieu. En conséquence, très-honorés et très-religieux seigneurs, quelque incurable que soit le mal des perturbateurs de l'Eglise, persévérez à faire l'application des remèdes qui sont entre vos mains. D'ailleurs, plus vous recontrerez d'obstacles et de difficultés, plus abondante sera votre récompense. Celui qui donne un verre d'eau froide ne laissera pas d'être récompensé de ce simple acte de charité; et vous qui avez bravé tant d'épreuves pour l'Eglise au milieu de ces troubles, jugez aussi de la rétribution qui vous attend et des trésors qui vous dédommageront de vos glorieux labeurs.

LETTRE CLIII.

AUX MÊMES.

Nous ne pouvons nous lasser de vous manifester notre gratitude. Si les injustices de nos ennemis envers nous sont nombreuses, nous avons d'autre part trouvé en vous un puissant soutien, une charité inépuisable, une sympathie sincère, le zèle le plus chaleureux; et toutes ces choses n'ont pas peu contribué à l'adoucissement du rigoureux exil et des autres maux auxquels nous sommes condamné. Veuillez donc, nous vous en prions, ne pas mettre de trêve à votre bienveillance et à votre dévouement envers nous. En cela, vous ne serez pas seulement utiles à notre personne, mais encore à toutes les Eglises en général. Ce n'est pas seulement une, deux ou trois cités, ce sont toutes les nations qui ont été profondément ébranlées. Aussi, est-il convenable que vous déployiez à ce sujet une ardeur digne d'hommes qui jusqu'ici n'ont reculé devant aucune peine ni aucune fatigue. Vous avez sans doute bravé déjà bien des labeurs, vous ne vous êtes pas ménagés, nous ne l'ignorons pas, et nous

vous en exprimerons toujours notre reconnaissance. Cependant, nous vous supplions de persévérer dans cette voie. Assurément votre persévérance, votre patience, votre fermeté, réussiront à détourner les personnes les plus défavorablement disposées et atteintes de maux en quelque façon incurables, de la folie qui les obsède. Si elles persistent dans leur aveuglement, votre récompense n'en sera pas moins parfaite, votre triomphe moins complet, la couronne réservée à votre belle conduite, moins précieuse.

LETTRE CLIV.

AUX MÊMES.

Nous désirerions bien, nous aussi, vous voir des yeux du corps. Cette satisfaction nous étant refusée à cause des chaînes que l'exil fait peser sur nous; c'est avec les yeux de la charité que nous regardons tous les jours votre image, par la charité que nous vous serrons contre notre cœur et ne cessons d'applaudir avec admiration au zèle et à l'ardeur que, dès le commencement, vous avez manifestés pour les Eglises d'Orient. Aussi, vous demanderons-nous de rendre la fin digne du commencement. Car, si les brouillons qui ont soulevé tous ces désordres suivent cette voie avec tant d'opiniâtreté; à plus forte raison, vous qui vous efforcez de réparer le mal qu'ils ont fait, devrez-vous apporter dans cette belle entreprise une patience et une fermeté à toute épreuve. Votre récompense n'en sera que plus abondante, votre couronne que plus riche, lorsque, les obstacles ayant eu beau s'amonceler, vous n'aurez point reculé, et que vous aurez opposé victorieusement à la difficulté des conjonctures une vigilance et une ardeur qui ne se seront pas démenties.

LETTRE CLV.

A CHROMATIEN, ÉVÊQUE D'AQUILÉE.

Elle est arrivée jusqu'à nous, la grande voix de votre chaleureuse et sincère charité, pareille aux accents de la trompette; elle a retenti grave et prolongée à une telle distance, elle s'est répandue jusqu'aux extrémités de la terre. Aussi bien que vos concitoyens, nous connaissons, malgré notre éloignement, votre vive et brûlante charité, votre langage franc, plein de liberté et de hardiesse, votre fermeté comparable à celle du diamant. A cause de cela, nous souhaiterions ardemment de jouir de votre présence corporelle; mais la solitude, dont les entraves nous retiennent, nous le défend. Ayant trouvé un de nos honorables et religieux prêtres, nous donnons satisfaction à nos désirs, dans la mesure du possible, nous vous écrivons et nous vous envoyons nos salutations et nos compliments pour le zèle énergique que vous avez constamment montré durant si longtemps. Quand il reviendra, et même quand vous recontrerez des courriers se dirigeant vers notre solitude, veuillez, je vous en prie, nous mander des nouvelles de votre santé. Vous comprenez avec quel plaisir nous serons instruit fréquemment de ce qui intéresse la santé de personnes qui nous honorent d'une si ardente amitié.

LETTRE CLVI.

AUX ÉVÊQUES.

De toute part, les choses elles-mêmes proclament d'une voix plus éclatante que la voix du clairon, votre zèle admirable, votre ardeur pour la défense de la vérité, que ni l'éloignement, ni le temps, ni l'opiniâtreté insensée de nos aveugles ennemis, ni aucune difficulté de ce genre, n'ont pu altérer et obscurcir. Pour nous, notre reconnaissance n'aura pas de bornes, et nous nous féliciterons toujours des couronnes que la générosité de notre Dieu a mises en réserve pour récompenser vos luttes si glorieuses. Nous voudrions bien vous voir face à face; mais les chaînes de notre exil s'y opposent. Nous profitons de la bonne volonté d'un de nos excellents et religieux prêtres, pour vous écrire, vous adresser nos salutations et vous assurer que vous avez enthousiasmé l'Orient tout entier, excité partout de nombreuses sympathies, rallié une foule d'indignations à votre indignation contre les iniquités

accomplies. Nous vous engagerons volontiers à montrer jusqu'au bout la même ardeur. Du reste, vous savez quelles admirables couronnes vous vaudront ces épreuves passagères, et quelles récompenses éternelles vous vous assurez auprès de l'inépuisable générosité de notre Dieu.

LETTRE CLVII.

AUX ÉVÊQUES VENUS DE L'OCCIDENT.

Nous considérions naguère avec une admiration profonde votre zèle et votre ardeur pour remédier aux maux des Eglises; les sentiments fermes et sincères, la mâle et inébranlable constance qui vous ont toujours caractérisés. Mais, ce qui porte en ce moment notre admiration au plus haut degré, c'est le courage à toute épreuve avec lequel vous avez entrepris un si long voyage au delà des mers, un voyage semé de fatigues et de sueurs, dans l'intérêt des Eglises. Il nous serait bien agréable de vous écrire souvent et d'offrir à votre piété les hommages qui lui sont dus. La contrée, presque inaccessible et complétement déserte, que nous habitons, nous obligeant à y renoncer, nous nous servons d'un de nos excellents et religieux prêtres, pour complimenter votre charité et vous engager à rendre la fin digne des commencements. Vous n'ignorez pas au surplus quelle sera la récompense de votre constance, par quels trésors notre Dieu si miséricordieux reconnaîtra vos efforts en vue de la paix de l'Eglise, et les rudes combats que vous aurez soutenus.

LETTRE CLVIII.

AUX MÊMES.

Ce ne seront pas pour vous des couronnes peu brillantes, pour nous des consolations de peu de prix, qu'auront préparées votre zèle remarquable, vos fatigues et votre dévouement. Aussi, bien qu'à une très-grande distance, proclamons-nous vos louanges, publions-nous vos mérites, vous exaltons-nous et vous félicitons-nous. Nous eussions bien voulu vous écrire fréquemment, et nous eussions trouvé en cela de bien doux avantages, si nous avions eu sous la main des personnes qui pussent vous remettre nos écrits. Mais, perdus comme nous le sommes aux limites de l'univers, les communications avec ce pays étant extrêmement difficiles, nous sommes heureux de l'intervention d'un de nos honorables et religieux prêtres, pour vous envoyer nos salutations, et nous vous exhorterons à ce propos à considérer la grandeur de l'entreprise, et, encore que bien du temps y ait été employé et que l'opiniâtreté de nos adversaires empire et devienne incurable, à ne pas discontinuer vos efforts pour le rétablissement d'un ordre plus prospère. Plus les obstacles seront grands, plus seront abondantes et précieuses les récompenses réservées par la générosité de notre Dieu à vos glorieuses luttes.

LETTRE CLIX.

AUX MÊMES.

Nous n'avons pas été peu consolé au milieu des maux qui ont fondu sur nous, par les prodiges de votre zèle. C'était bien assez de votre conduite antérieure, de votre vigilance, de votre extrême sollicitude, pour adoucir considérablement notre affliction; mais ce que vous venez d'ajouter, en entreprenant un si long voyage pour l'intérêt des Eglises, nous a procuré le plus doux soulagement. Recevez donc la cordiale expression de notre reconnaissance, en retour des fatigues, des labeurs et des nobles combats que vous avez eus à supporter, et soyez sans cesse bénis de votre zèle et de votre ardeur si admirable. C'est pour cela que nous avons prié notre pieux et excellent prêtre d'aller jusqu'à vous. Accueillez-le avec votre bienveillance accoutumée, et fournissez jusqu'au bout une carrière si bien commencée. Si les auteurs de la guerre et des orages déchaînés contre l'Eglise repoussent tout amendement, ils ne méritent que nos larmes et nos regrets; à vous au contraire nos admirations et nos louanges, puisque, en même temps que nos maux grandissent, votre zèle ne cesse également de grandir pour y remédier.

LETTRE CLX.

A UN ÉVÊQUE VENU DE L'OCCIDENT.

Quand je songe et aux peines que vous avez dû braver chez vous, et à celles qu'a dû entraîner la longue traversée entreprise par vous dans l'intérêt de l'Eglise, je ne puis m'empêcher, même avant la fin, d'admirer, de proclamer et d'exalter votre courage. Que votre zèle soit couronné de succès, très-honoré seigneur; et si les premiers auteurs de ces troubles persistent dans leurs voies perturbatrices et se refusent à toute guérison, votre récompense n'en est pas moins assurée, et à cause de vos dispositions actuelles, et parce que vous avez fait tout ce qui dépendait de vous. Aussi vous féliciterons-nous, vous admirerons-nous et vous remercierons-nous sans interruption. Nous voudrions bien vous écrire plus souvent : la solitude de la contrée où nous sommes confiné ne le permettant pas, nous profitons de la bonne volonté d'un de nos pieux et honorés prêtres, pour vous écrire et vous envoyer nos salutations. D'esprit et de cœur, nous vous avons souvent écrit; mais avec l'encre et le papier, c'est aujourd'hui pour la première fois que nous le faisons, parce que c'est aujourd'hui pour la première fois qu'un messager s'offre à nous. Faites-lui un accueil digne de vous, traitez-le avec la charité convenable, et permettez-lui de jouir de votre bienveillance : ce sera pour lui un dédommagement précieux des fatigues du voyage. Quant à vous, il n'est pas besoin qu'on vienne d'ailleurs vous encourager à déployer en faveur des intérêts des Eglises, un zèle infatigable; vous l'avez prouvé par votre conduite.

LETTRE CLXI.

AUX PRÊTRES ROMAINS QUI AVAIENT ACCOMPAGNÉ LES ÉVÊQUES.

Vous avez dû supporter, dans une si longue traversée, bien des privations et des fatigues; mais vous aviez en vue les intérêts de l'Eglise et non des intérêts temporels et périssables; aussi le Seigneur vous accordera-t-il généreusement en retour une récompense bien supérieure. Vous et nous, du reste, trouverons dans ce zèle et ces labeurs de votre part, de puissantes consolations : vous, parce que ce noble combat, vous l'avez engagé pour la paix d'une foule d'Eglises, et qu'il vous vaudra de magnifiques couronnes; nous, à cause de la charité extrême dont vous nous environnez, et du concours ardent que nous ont prêté des personnages si nombreux et si distingués; de sorte que, en dépit de la distance qui nous sépare, vous nous avez unis étroitement à vous par les liens de l'affection. C'est pour cela que nous ne cesserons de vous témoigner notre gratitude et de publier votre bienveillance. Après tout, comme les faits eux-mêmes la proclament, nous ne pouvons pas ne pas y joindre notre voix. Si tout d'abord nous ne vous avons pas écrit, ce n'est pas négligence de notre part, mais bien à cause de la solitude où nous sommes relégué. Maintenant que notre pieux et excellent prêtre va se diriger vers le pays que vous habitez, nous vous adresserons nos salutations, et nous vous prierons de l'accueillir avec la charité convenable, et, à son retour, de le charger de nous informer de l'état de votre santé; car nous tenons extrêmement à savoir ce qui en est. Quant au zèle à déployer pour la cause qui a motivé votre voyage, vous n'avez, que je sache, nul besoin de commonition; le zèle que vous avez toujours montré le prouve suffisamment.

LETTRE CLXII.

A ANYSIUS, ÉVÊQUE DE THESSALONIQUE.

Nous écrivons bien tard à votre charité; ne croyez pas cependant que notre long silence soit volontaire; expliquez-le par la solitude du pays où nous sommes confiné, et non par notre indifférence à votre égard. Maintenant, le ministère de notre pieux et excellent prêtre nous permet de vous adresser les salutations que nous vous devons depuis si longtemps, et de vous remercier de la fermeté et du courage avec lesquels vous avez combattu pour les Eglises. Accueillez-le donc, très-honoré seigneur, d'une façon digne de vous, témoignez-lui la bienveil-

lance convenable, et continuez à faire tout ce que vous croirez utile au bien de l'Eglise. Vous appréciez la grandeur de l'entreprise, la dignité des Eglises pour lesquelles vous avez abordé cette lutte glorieuse, et les couronnes que notre miséricordieux Seigneur réserve à ceux qui travaillent au rétablissement de la paix universelle.

LETTRE CLXIII.

A ANYSIUS, NUMÉRIUS, THÉODOSE, EUTROPE, EUSTATHE, MARCELLUS, EUSÈBE, MAXIMIEN, EUGÈNE, GÉRONTE, THYRSUS, ET A TOUS LES ÉVÊQUES ORTHODOXES DE LA MACÉDOINE.

J'admire le zèle que votre charité a déployé précédemment, et je vous félicite d'avoir résisté si longtemps avec une énergie digne de vous, ne cédant à aucun de ceux qui cherchaient à vous entraîner. Nous vous exhortons à poursuivre jusqu'au bout une si belle carrière. Plus nombreux seront vos labeurs, plus brillantes seront les récompenses et les couronnes que Dieu vous décernera. Il nous serait bien agréable de vous voir face à face; les liens de l'exil qui nous retiennent en ce lieu nous en empêchant, nous vous avons envoyé notre religieux et excellent prêtre, avec mission de vous porter nos salutations. Ceci vous attestera que nous ne cessons pas non plus de témoigner à votre piété notre profonde gratitude, tout en implorant votre indulgence en faveur de notre long silence passé, lequel d'ailleurs n'a eu pour cause ni l'indifférence ni le dédain. Maintenant qu'il se présente enfin un homme prêt à se rendre là où vous êtes et à vous transmettre nos lettres, nous vous écrirons pour vous informer de l'état où nous sommes. Après l'avoir accueilli avec cordialité et une franche bienveillance, informez-nous à votre tour de l'état de votre santé : de semblables lettres nous apporteront, au fond de notre solitude, la plus douce satisfaction.

LETTRE CLXIV.

A ALEXANDRE, ÉVÊQUE DE CORINTHE.

Vous n'ignorez pas de quels sentiments d'amitié nous sommes animé envers vous, et, malgré le peu de rapports que nous avons eus ensemble, quels liens étroits d'affection nous ont bientôt unis. Aussi, ai-je été extrêmement surpris de ce que vous ne m'ayez pas écrit une seule fois depuis si longtemps. Je sais bien que vous alléguerez la rareté des courriers, et l'excuse est assez plausible; car, bien qu'un assez grand nombre de voyageurs partent de votre pays, rarement ils arrivent dans les contrées où nous résidons. Néanmoins, je regarde cette raison comme insuffisante pour expliquer l'absence complète de lettres de votre part; car à nous aussi, il était facile de nous retrancher derrière le même prétexte, et pourtant nous n'avons pas gardé le silence : ranimant le bon vouloir de notre pieux et très-excellent prêtre, nous l'avons chargé d'aller vous trouver, vous porter nos salutations, et s'informer de l'état de votre santé, que nous avons extrêmement à cœur de connaître. Lors donc que vous l'aurez accueilli comme un de nos membres, avec la bienveillance, la charité et la cordialité convenables, veuillez à son retour nous transmettre les nouvelles qui vous intéressent. Des lettres venant de vous nous seront, dans la solitude où nous sommes relégué, la plus douce des consolations.

LETTRE CLXV.

AUX ÉVÊQUES QUI AVAIENT ACCOMPAGNÉ LES ÉVÊQUES OCCIDENTAUX.

Nous avions été pénétré d'admiration pour le zèle et l'ardeur que précédemment vous aviez déployés en faveur des intérêts des Eglises. Mais, en vous voyant entreprendre une si longue course et, sans hésiter un seul instant, avec une fermeté digne de vous, ne pas reculer devant un tel voyage, nous avons éprouvé une admiration non moins profonde, et nous ne cesserons soit par lettres, soit autrement, de vous en témoigner

notre gratitude. Nous ne sommes pas les seuls à vous admirer; l'Orient tout entier célèbre votre constance inébranlable, votre ardente charité, votre indomptable énergie. On ne redoute ni la longueur de la route, ni les privations de l'absence, pour aller contempler vos exemples si remarquables. C'est pour cela que notre pieux et excellent prêtre, quoique n'ayant qu'une faible santé, a voulu braver n'importe quels périls afin de jouir de votre entretien et de votre présence. Veuillez donc l'accueillir avec une charité digne de vous. Et si le mal s'accroît encore davantage, nous vous exhortons à ne pas renoncer à le combattre et à rendre la fin digne du commencement. D'ailleurs, vous savez quelle récompense Dieu, dans sa bonté, réserve à ceux qui embrassent toute sorte de labeurs et de moyens, pour rendre à la nef ballottée de l'Eglise la sécurité du port.

LETTRE CLXVI.

AUX ÉVÊQUES QUI AVAIENT ACCOMPAGNÉ LES ÉVÊQUES VENUS DE L'OCCIDENT.

Votre conduite antérieure est assurément magnanime : vous avez montré, au sujet des maux qui ont accablé tant d'Eglises, une indignation juste et digne de vous; ces maux, vous y avez compati; et de plus, vous y avez remédié dans la mesure de votre pouvoir. Mais, ce que votre charité vient d'exécuter est encore plus remarquables, à savoir de quitter chacun votre patrie, d'entreprendre une si longue course, de passer sur une terre étrangère et de braver les fatigues inhérentes à un long voyage, pour veiller aux intérêts de l'Eglise. Aussi, ne cesserons-nous de vous exprimer notre gratitude et notre admiration, de vous féliciter des magnifiques récompenses qui vous sont assurées par la générosité de notre Dieu. Puisque nous ne saurions ni converser en face avec vous, à cause de l'exil qui nous retient, ni vous écrire souvent, à cause de la rareté des courriers, sans quoi nous vous eussions déjà envoyé une infinité de lettres, nous avons engagé notre pieux et excellent prêtre, qui désire vivement faire ce voyage et vous aller voir, à se charger de votre correspondance pour nous, et à aller jouir de votre présence. Accueillez-le donc comme il convient, lorsque les circonstances vous le permettront, et veuillez nous informer de l'état de votre santé. Nous tenons beaucoup à en être instruit, et ce sera pour nous, dans la solitude où nous résidons, une consolation des plus grandes.

LETTRE CLXVII.

AUX MÊMES.

Nous vous félicitons sincèrement de la fermeté, du zèle, de la sollicitude que vous nous avez montrés; des fatigues, des sueurs et de la longue absence que vous avez endurées pour les intérêts de l'Eglise. Tandis qu'un jugement terrible attend les auteurs de ce désordre général, vous pouvez compter sur une magnifique récompense, vous qui avez porté si loin la patience et le dévouement pour la réparation des maux que d'autres avaient causés. Il nous eût été bien agréable de vous voir face à face; puisque les rigueurs de l'exil nous le défendent, nous accepterons les bons offices d'un de nos pieux et excellents prêtres, qui enfin se propose d'aller vers vous, pour vous envoyer les présentes lettres, vous adresser les salutations qui vous sont dues, vous remercier de vos services tant passés que présents et de votre ardeur à remédier entièrement aux maux de l'Eglise. Si vos efforts n'aboutissent point, vous n'aurez rien négligé de votre côté; et pour cela, Dieu vous récompensera largement de votre persévérance énergique et pleine de feu, à réparer les maux qui s'accomplissaient.

LETTRE CLXVIII.

A PROBA, MATRONE ROMAINE.

Encore qu'un long intervalle nous sépare, nous sentons votre franche et ardente charité aussi vivement que si nous étions près de vous et à même de voir toutes vos œuvres. En effet, les personnes venues de vos contrées ont satisfait, par les nouvelles qu'elles nous ont données,

notre curiosité à votre endroit. Aussi, nous vous offrirons l'expression de notre profonde reconnaissance, fier et glorieux du reste des sentiments que vous nous avez témoignés. Nous recommandons à votre charité nos bien-aimés le prêtre Jean et le diacre Paul, et nous les remettons entre vos mains comme dans un port à toute épreuve. Veuillez, très-honorable et très-noble dame, les regarder d'un œil favorable, sachant la récompense réservée à votre générosité. Quand vous en aurez l'occasion, instruisez-nous fréquemment de l'état de votre santé; c'est un point sur lequel nous désirons être informé, parce qu'il est pour nous l'objet d'une extrême sollicitude.

LETTRE CLXIX.

A JULIENNE ET A SES COMPAGNES.

Plus le châtiment réservé aux auteurs de pareils forfaits sera redoutable, plus votre récompense sera magnifique, à vous qui, pour empêcher le cours de ces forfaits, bravez avec tant de zèle une infinité de peines et de fatigues. Car nous n'ignorons pas les sentiments de générosité et de dévouement que vous avez montrés dans la circonstance actuelle, et la bienveillance avec laquelle vous avez accueilli nos envoyés. Nous vous en remercions de tout cœur; nous vous conjurons en même temps de persévérer dans cette ardeur et de déployer une fermeté et une énergie inébranlables. Vous connaissez la grandeur d'une pareille conduite, et quel prix vous recevrez pour avoir, autant qu'il était en vous, apaisé ces troubles et ces orages si affreux, opposant aux maux qui ont été causés les remèdes convenables.

LETTRE CLXX.

A ITALIQUE.

En ce qui regarde l'ordre des choses temporelles, l'homme et la femme ont des sphères d'action et d'initiation non moins distinctes que leur propre nature. Il est reçu, par exemple, que la femme reste dans la maison, et que l'homme s'occupe des intérêts de la cité et de l'agora. Mais, en ce qui regarde les combats divins et les labeurs à supporter en faveur de l'Eglise, il n'en est plus de même; et il arrivera que la femme l'emporte en vaillance sur l'homme, quand il s'agit de livrer ces nobles combats et de braver ces fatigues. C'est ce que prouve Paul lorsque, dans son Epître à votre cité, il célèbre un certain nombre de femmes, et certifie qu'elles ont noblement travaillé à convertir les hommes et à les ramener au devoir. Et pourquoi ce langage? Afin que vous n'estimiez pas étrangers à votre sexe les pratiques du zèle et les labeurs qui tendent au bien de l'Eglise; afin que vous ne négligiez pas de travailler de votre mieux, soit par vous-même, soit par les personnes que vous aurez sous la main, à mettre un terme à la tourmente et aux perturbations qui désolent les Eglises d'Orient. Plus la tourmente est terrible et plus la tempête est affreuse, plus belle sera la rétribution des personnes qui n'auront reculé devant aucun péril et aucun sacrifice, pour faire succéder la paix à ces troubles, et à ce désordre universel un calme parfait.

LETTRE CLXXI.

A MONTIUS.

Quoique bien éloigné de vous par le corps, j'en suis bien rapproché par les sentiments de l'âme; je vous vois, je vous embrasse chaque jour; je m'entretiens sans cesse moi-même de votre ardente affection, de votre généreuse hospitalité, de ce dévouement sincère et de ces soins empressés que vous m'avez prodigués; le souvenir de votre noble caractère est un bonheur pour moi, et je me plais à redire en toute occasion cette franche et tendre cordialité dont vous m'avez donné des preuves. Aussi, quel désir n'ai-je pas de recevoir de vos lettres? Je vous en conjure, écrivez-moi souvent et donnez-moi d'heureuses nouvelles de votre santé; elle m'est si chère, que j'éprouverai la plus grande consolation en les recevant. Ne me privez donc pas plus longtemps de ce bonheur; et, toutes les fois

que vous en aurez l'occasion, ne manquez pas de m'écrire pour me délivrer de toute sollicitude à cet égard.

LETTRE CLXXII.

A HELLADIUS.

J'ai eu bien peu de rapports avec vous; mais j'ai largement expérimenté votre pure et fervente amitié. Il ne faut pas beaucoup de temps aux âmes généreuses pour s'emparer de ceux qui les rencontrent. C'est ce que vous avez fait, en peu d'instants, vous m'avez inspiré l'affection la plus forte. C'est pour cela que je vous écris et que je viens vous parler de moi : j'ai trouvé le calme et le repos; tout le monde ici me témoigne de la sollicitude et du zèle, je suis partout accueilli par des regards bienveillants. Parlez-moi de vous si vous voulez ajouter à ma joie, écrivez-moi le plus souvent possible, dites-moi que vous jouissez d'une bonne santé; je goûterai la plus vive consolation à recevoir de vous de telles lettres.

LETTRE CLXXIII.

A ÉVÉTHIUS.

Quoique nous soyons bien séparés de corps, mon âme demeure étroitement unie à la vôtre par les liens de l'amitié. Vous m'avez imposé ces doux liens par les soins si bienveillants dont vous m'avez entouré chez vous. Aussi, quelque part que j'aille, je ne cesse de rendre grâces à votre générosité. A votre tour, donnez-moi de fréquentes nouvelles, n'oubliez pas de me parler de votre santé. Pour ce qui me concerne, après avoir fait le voyage sans encombre et sans danger, je réside à Cucuse, jouissant du calme profond de ce lieu, entouré d'attentions et de dévouement. Pour que j'éprouve aussi la joie de vous savoir bien portant, ayez le soin de m'écrire à de courts intervalles; en me parlant de votre santé, donnez-moi aussi des nouvelles de toute votre maison; c'est une bien grande consolation que vous me procurerez.

Soixante-huit lettres du même à diverses personnes, tirées d'un manuscrit du collége des Jésuites d'Anvers, publiées pour la première fois en 1613, par les soins de Fronton-le-Duc, théologien de la compagnie de Jésus.

LETTRE CLXXIV.

AUX ÉVÊQUES, AUX PRÊTRES ET AUX DIACRES EMPRISONNÉS A CHALCÉDOINE.

Vous êtes heureux, soit à cause de vos chaînes, soit à cause de l'esprit avec lequel vous les portez : vous montrez ainsi vraiment le courage des apôtres. Eux aussi, quand ils étaient flagellés, persécutés, chargés de fers, se livraient à de saints transports d'allégresse; et non-seulement ils supportaient leurs peines avec bonheur, mais ils remplissaient encore leur ministère malgré leurs liens, et leur sollicitude s'étendait au monde entier. J'ose donc exhorter votre charité à ne jamais vous laisser abattre, à déployer un courage toujours égal aux souffrances que vous endurez, à vous occuper sans relâche de l'universalité des Eglises, pour en réparer les malheurs, à ne jamais vous décourager, enfin, par la vue de votre petit nombre et de vos incessantes persécutions. Si ce que vous souffrez vous donne plus de crédit auprès de Dieu, il est évident que vous devez y puiser aussi plus de force. Saisissez donc toute occasion d'exercer votre zèle et votre ardeur, soit par vous-mêmes, soit par d'autres plus libres dans leur action; ne négligez rien, ni dans votre conduite, ni dans vos paroles, pour apaiser la tem-

pête déchaînée. Votre zèle ne saurait manquer de produire une grande amélioration; mais, s'il arrivait qu'il fût sans résultat, la divine bonté ne vous assurerait pas moins la récompense de vos efforts et de vos intentions.

LETTRE CLXXV.

A AGAPET.

Le prêtre Elpidius, cet homme si respectable et si pieux, vient en quelque sorte d'arroser de ses sueurs les montagnes d'Amanie, pour en délivrer les habitants de l'impiété dans laquelle ils étaient plongés. Il a déjà réussi, il les a ramenés de leurs égarements, il a bâti des églises et fondé des monastères, comme du reste vous pouvez l'apprendre par d'autres voies. Comme je sais à quel point vous aimez les cœurs religieux, les grandes âmes, j'ai compté vous faire plaisir en portant à votre connaissance les œuvres admirables de ce prêtre; et puis, comme je profite de toute occasion pour vous offrir le témoignage de mes sentiments, j'ai voulu vous écrire cette lettre par laquelle je vous paie mon tribut accoutumé, tout en vous recommandant un homme de bien. Regardez-le donc avec la bienveillance qui vous est naturelle, mon très-cher et très-vénérable seigneur; prouvez-lui, mais par des actes, que ce n'est pas en vain qu'il se présente à vous porteur d'une de mes lettres; que cette lettre lui soit une garantie de bon accueil et de protection efficace. En agissant ainsi, vous acquerrez des droits à ma profonde reconnaissance; je n'oublierai pas que, malgré la distance qui nous sépare, il m'aura suffi de vous écrire pour obtenir une place dans votre cœur à des hommes qui n'ont pas de plus ardent désir. Celui que je vous recommande est surtout plein de respect et d'affection pour vous; et c'est pour cela qu'il a si vivement sollicité cette lettre.

LETTRE CLXXVI.

A HÉSYCHIUS.

Je soupire après le bonheur de vous voir et de jouir de votre douce et suave présence. Mais puisque cela n'est guère possible, soit à cause des difficultés du chemin et des embarras des affaires, soit à cause de mes infirmités, je réclame au moins la consolation qu'on puise dans la correspondance; celle-là n'est empêchée ni par la faiblesse du corps, ni par les obstacles des voyages. Accordez-moi donc cette faveur, qui ne vous causera aucune fatigue, aucun ennui, mais qui me procurera tant de joie et soulagera d'une manière sensible la douleur de l'éloignement. Si cette consolation est accordée, je pourrai me croire encore près de vous et jouir de votre honorable conversation. La charité suffit sans doute a produire cet effet, mais l'imagination y contribue beaucoup quand elle est secondée par le commerce des lettres.

LETTRE CLXXVII.

A ARTÉMIDORE.

Le seigneur Antiochus se regardait comme sûr d'être bien reçu de vous, s'il pouvait vous porter une de mes lettres. Montrez-lui donc, mon cher et vénérable ami, qu'il ne s'est pas trompé dans son espérance; daignez l'accueillir avec votre bienveillance accoutumée, s'il vous adresse une demande juste et raisonnable; ne tardez pas de lui donner des preuves de votre bonne volonté; prouvez, en effet, par des actes, qu'il n'a pas eu tort, qu'il n'a pas agi sans motif en se présentant à vous avec cette lettre de moi, qui lui a servi puissamment, au contraire, à lui concilier votre faveur et votre juste appui. Il arrivera de la sorte que nous aurons reçu de vous, lui le bienfait, et moi l'honneur de l'avoir obtenu pour lui.

LETTRE CLXXVIII.

A EUTHALIE.

Vos lettres respirent une sincère et fervente amitié, un sentiment d'affection dénué de tout artifice. Je vous rends donc mille actions de grâces, et de ce que vous m'avez écrit, et de ce que vous m'avez donné un témoignage aussi

certain de votre affection. Que Dieu vous récompense de vos généreux sentiments, dans la vie présente et dans la vie future ; qu'il vous entoure de sa protection et vous fasse à jamais goûter la joie la plus pure et la plus parfaite sécurité. Vous n'ignorez pas, ma très-vénérable dame, que ce n'est pas une médiocre consolation pour moi, même au fond de ma solitude, d'apprendre que tout réussit au gré de vos désirs. Ne cessez de m'écrire ainsi, de me donner de bonnes nouvelles touchant votre santé : l'isolement me sera moins pénible et vous me procurerez encore de grandes consolations.

LETTRE CLXXIX.

A ADOLIE.

Difficilement peut-être vous eussiez pu venir ici, par suite de votre faiblesse physique ; car il n'existe pas d'autre empêchement, vu que les pillards nous laissent entièrement en repos. Mais quelle peine auriez-vous à m'écrire? Vous ne pouvez pas assurément excuser ainsi votre silence. Je vous le dis, parce que c'est bien la sixième lettre que je vous écris, si je ne me trompe, quand je n'en ai reçu de vous seulement que deux. Du reste, que vous m'écriviez ou que vous ne m'écriviez pas, pour moi, je ne changerai point de conduite. Non, je ne puis oublier votre vieille et sincère amitié ; elle est toujours présente à mon esprit dans toute la fleur de sa jeunesse ; et c'est pour cela que je vous écris toutes les fois que l'occasion s'en présente. Mais, comme je porte constamment le même intérêt à tout ce qui vous concerne, j'éprouve le plus vif désir de recevoir de vos lettres et des nouvelles de votre santé. Ne me privez donc pas de cette consolation ; et, puisque vous ne pouvez méconnaître le bien que vous me ferez, sachant de plus mon affection pour vous, quelque pénible qu'il vous soit d'écrire, prenez donc cette peine ; dites-moi que vous vous portez bien, rassurez-moi sur une santé dont je voudrais être informé chaque jour.

LETTRE CLXXX.

A HYPATIUS, PRÊTRE.

Je ne cesserai de vous proclamer heureux à cause de la patience, de la mâle vertu, de l'invincible énergie dont vous avez fait et dont vous faites encore preuve dans les tribulations. C'est ce que je vous ai déclaré dans mes précédentes lettres, en ajoutant qu'une double et triple récompense vous était réservée pour tant de vertus, pour l'admirable constance que vous avez montrée, pour le zèle que vous inspirez aux autres en déployant cette générosité d'âme, dans un âge aussi avancé, pour un peuple ainsi persécuté. Je voudrais me procurer souvent l'honneur de vous écrire ; mais, comme les rigueurs de l'hiver, la crainte des voleurs et la solitude du lieu que nous habitons, ne le permettent pas, je me contente de vous adresser mes salutations, toutes les fois que cela m'est possible ; et je vous prie de me donner fréquemment de vos nouvelles. Seraient-elles quotidiennes, à peine si elles satisferaient mon impatience.

Je proclame également heureux les vénérables diacres Eusèbe et Lamprotatus, qui ont eu leur part de vos souffrances. Vous savez quelles couronnes vous sont réservées, combien sera magnifique votre récompense. Dans cette conviction, demeurez fermes, inébranlables ; car Dieu saura rémunérer dignement votre patience et mettre bientôt un terme aux maux présents. Ne cessez pas de m'écrire, tenez-moi toujours au courant de votre santé ; c'est un besoin pour moi d'en avoir des nouvelles.

LETTRE CLXXXI.

AUX ÉVÊQUES.

Si la perturbation qui s'est emparée des Eglises d'Orient est grande et multiple, le zèle déployé par votre piété pour y porter remède, a été pareillement grand et multiple. Si vous n'avez pas réussi jusqu'à cette heure, c'est une raison pour nous de plaindre ceux dont la maladie résiste à tous les soins, mais aussi de vous louer et de vous féliciter

sans cesse de ce que, les choses demeurant depuis si longtemps dans le même état de désordre, vous ne vous êtes ni découragés ni ralentis, de ce que vous persistez au contraire avec une nouvelle ardeur à nous venir en aide ; c'est une condamnation pour ceux qui ne veulent pas nous supporter, c'est la couronne, l'immortel laurier de votre dévouement à la cause sainte. Aussi, tous les habitants de la terre se réunissent à moi pour vous adresser leurs louanges et vous décerner la palme, en voyant que ni les distances qui nous séparent, ni la longueur du temps, pas plus que celle des chemins, n'ont pu refroidir votre zèle, et que plutôt, comme si vous aviez été voisins du théâtre des événements, comme si vous aviez vu l'injustice s'accomplir sous vos yeux, vous avez fait de votre côté tout ce qui était en votre pouvoir pour venir au secours des victimes. Si les premiers auteurs de ces maux ne renoncent pas encore à leurs coupables desseins, refusent de mettre un terme à cette guerre inique, ne vous laissez pas troubler, bien loin de vous laisser abattre. Plus votre labeur sera grand, plus votre couronne sera belle, le jour où Dieu vous accordera ces récompenses qui surpassent tout sentiment comme toute parole.

LETTRE CLXXXII.

A VÉNÉRIUS, ÉVÊQUE DE MILAN.

Votre mâle vertu, votre noble confiance, la liberté de votre parole pour la défense de la vérité, étaient déjà connues de tout le monde; mais les circonstances présentes ont manifesté votre amour fraternel, votre charité, votre piété, vos sympathies pour nous, votre sollicitude pour les Eglises. Ce sont les fureurs de la mer qui font connaître le bon pilote; ce sont les plus dangereuses maladies qui révèlent l'habile médecin : de même les difficultés des temps font éclater les saintes énergies d'une âme fervente et pure. Voilà ce qui vient de vous arriver; en ce qui vous concerne, tout s'est bien passé, rien n'a fait défaut. Mais, comme ceux qui ont excité et qui excitent encore ces troubles, en sont venus à ce point de démence que, non-seulement ils ne rougissent pas de leurs premiers crimes, mais cherchent même à les surpasser, je vous conjure tous de redoubler d'ardeur et de force, de ne pas vous relâcher au moins de votre zèle, et d'opposer au désordre, quelque multiple qu'il soit, une résistance invincible. Ceux qui font quelque chose de grand et de généreux avec beaucoup de sueurs et de peines, seront tout autrement récompensés que ceux à qui le bien n'a coûté ni combat ni fatigue. « Chacun, dit le bienheureux Paul, recevra sa récompense selon son propre labeur. » I *Corinth.*, III, 8. N'allez donc pas vous décourager, parce que vous avez beaucoup à souffrir; que cela vous soit plutôt un stimulant dans la lutte. Le nombre des couronnes s'accroît avec celui des épreuves; les palmes se multiplient en même temps que ces magnifiques combats.

LETTRE CLXXXIII.

A HÉSYCHIUS, ÉVÊQUE DE SALONE.

Quoique nous soyons séparé de vous par un espace immense, et relégué presque aux extrémités du monde, nous élevant sur les ailes de la charité, qui nous font si facilement et si légèrement accomplir de tels voyages, nous sommes à vos côtés, nous conversons avec vous, nous vous saluons par nos lettres et nous vous prions de montrer tout votre zèle pour les Eglises d'Orient. Vous savez bien quelle récompense est promise à celui qui tend la main aux Eglises persécutées, qui ramène le calme dans un ciel orageux, et la paix au milieu d'une guerre aussi cruelle. Si nous vous parlons de la sorte, ce n'est pas que vous ayez besoin de nos avertissements; car, avant même d'avoir reçu nos lettres, vous avez fait tout ce qui dépendait de vous. Cependant, comme nos malheurs augmentent, au lieu de diminuer, nous vous supplions de ne pas faiblir, de ne pas céder à la persécution, et, tant que les mêmes plaies tourmentent le corps de l'Eglise, d'employer les remèdes qui sont en votre pouvoir. Une œuvre qu'on accomplit avec de pénibles efforts, mérite une récompense proportionnée à ces efforts mêmes.

LETTRE CLXXXIV.

A GAUDENTIUS, ÉVÊQUE DE BRIXA.

Vous n'êtes pas un inconnu pour nous; nous connaissons parfaitement et comme si nous étions là de notre personne, votre zèle, votre vigilance, votre activité, votre dévouement, vos labeurs pour la vérité, et nous vous en rendons mille actions de grâces. C'est une bien grande consolation pour nous, dans cette profonde solitude, de savoir l'ardeur et la sincérité de votre charité, d'apprendre qu'elle grandit de jour en jour, tandis que nous sommes ici dans les épreuves, que ni le temps, ni la distance ne peuvent l'ébranler. De là cette reconnaissance que nous aimons à vous témoigner, en vous conjurant de persévérer dans le zèle dont vous nous avez déjà donné tant de preuves. Vous n'ignorez pas qu'il s'agit maintenant du sort des Eglises et quelle est l'importance du devoir à remplir. Pénétré de ces pensées, mon très-vénérable et très-pieux seigneur, persévérez encore une fois dans le même zèle. C'est ainsi que, pour un labeur de peu de durée, vous vous préparerez dans le ciel des palmes immortelles.

LETTRE CLXXXV.

A LA DIACONESSE PENTADIE.

Vous avez longtemps gardé le silence, bien que beaucoup de voyageurs soient venus de chez vous ici. Quelle en est donc la cause? Serait-ce la perturbation des affaires? Je ne puis le penser, je n'oserais le dire; je connais trop la noblesse et la grandeur de votre âme : elle est capable de naviguer avec sécurité parmi les ondes furieuses, de se faire un ciel serein au milieu de la plus affreuse tempête. C'est ce que vous avez montré par des faits; aussi la renommée publie-t-elle vos bonnes œuvres jusqu'aux derniers confins du monde, et tous proclament à l'envi que, sans changer de place, vous avez au loin ranimé le courage et la piété. Quelle est donc la cause de votre silence? Impossible à moi de l'expliquer. Je vous conjure de me faire savoir par celui qui vous remettra ma lettre, que vous jouissez d'une bonne santé, que vous êtes heureuse et tranquille, que toute votre maison est dans le même état. Malgré mon extrême éloignement et mon séjour dans cette affreuse solitude, de telles nouvelles me seront une grande consolation.

LETTRE CLXXXVI.

A ALYPIUS.

Vous avez donc craint qu'en m'écrivant le premier, vous ayez encouru le reproche de précipitation, car je reproduis vos expressions mêmes. Je suis tellement éloigné de partager votre sentiment que je vous accuserais plutôt de négligence à cause de votre retard, au lieu de vous blâmer de m'avoir écrit le premier. Encore ici je m'empare de votre pensée; c'est vous qui le dites, le propre de la véritable amitié est d'aller au-devant des amis qui se taisent. Du moment donc où vous n'avez plus à craindre d'être accusé de précipitation, comme vous l'avez craint sans raison, puisque c'est là, d'après vous-même, le signe d'une véritable amitié, vous allez désormais me couvrir d'une nuée de lettres. Vous savez quels ont toujours été et quels sont toujours mes sentiments pour vous. Du fond de ma solitude, de ces extrêmes limites du monde, je reviens sans cesse à votre affection si pure et si vraie, à votre âme si bonne et si vertueuse; rien n'est oublié, tout est gravé dans mon cœur. Je voudrais bien vous écrire plus souvent, mais cela m'est difficile dans l'espèce de désert où je vis; tandis que cela vous est facile. Je vous en prie donc, donnez-moi de fréquentes nouvelles de vous-même et de toute votre maison. Vos lettres seront un grand adoucissement aux tribulations de l'exil.

LETTRE CLXXXVII.

A PROCOPE.

Quoique nos rapports aient été bien courts, j'ai gardé la plus vive impression, mon très-vénérable seigneur, de votre charité sincère, de

votre sérénité d'âme, de vos purs et généreux sentiments. Aussi, comme je vous porte partout dans mon cœur, en quelqu'endroit que j'aille, jusque dans ces contrées sauvages et perdues aux extrémités de la terre, je ne puis résister au plaisir de vous écrire et de me rappeler à votre bon souvenir. Faites-moi cette grâce, si elle ne doit pas trop vous être à charge, de me donner d'heureuses nouvelles de votre santé. J'en suis bien un peu informé sans que vous m'écriviez, à force d'interroger ceux qui viennent de votre ville, tant j'ai à cœur d'apprendre que tout vous réussit à souhait, dans les affaires qui intéressent votre santé et votre considération; je désire cependant en recevoir l'assurance de votre propre bouche, ou plutôt de votre main : ce sera pour moi une double satisfaction, celle de vous écrire et celle de recevoir de vos lettres. Ne me refusez donc pas cette faveur; si mon cœur la réclame, votre raison doit l'approuver; elle me comblera de joie.

LETTRE CLXXXVIII.

A MARCELLINUS.

Me voici relégué dans le plus affreux des déserts, à Cucuse, mais quand je songe à l'amitié que vous avez pour moi, j'éprouve une bien grande consolation, je me sens riche dans ma solitude. Ce n'est pas un petit trésor, en effet, de rencontrer des hommes qui se montrent capables d'aimer avec sincérité. Aussi, bien que je sois très-loin par le corps, je vous demeure étroitement uni par l'âme; cette union est formée par les liens de la charité. De là vient encore que je vous écris malgré les distances, en vous adressant le salut qui vous est dû. Votre nom est gravé, très-cher et très-vénérable maître, parmi ceux de nos premiers amis. De votre côté, faites-moi cette grâce de m'écrire souvent et de me donner de vos bonnes nouvelles. Cette correspondance sera pour l'exilé, pour le solitaire, un encouragement, une joie même, la plus grande consolation.

LETTRE CLXXXIX.

A ANTIOCHUS.

Quand donc pourrais-je oublier votre douce et chaleureuse amitié, vos sentiments si droits et si sincères, la noblesse et l'élévation de vos pensées, cette âme qui respire une si généreuse confiance? En partant même pour les extrémités du monde, je vous porterai partout dans mon cœur; votre vive affection pour moi ne s'effacera jamais de ma mémoire, jamais ne seront brisés les liens que la charité a formés entre nous. Voilà pourquoi, malgré la morne solitude dont je suis entouré, quoique relégué à Cucuse, pour tout dire en un mot, bien qu'il me soit si difficile de trouver un messager pour mes lettres, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir et je n'ai pas eu de relâche que je n'aie trouvé le moyen de vous faire parvenir celle-ci, tant j'avais à cœur de vous offrir mes respectueux hommages. Quand je me souviens de ce que vous avez déjà fait, il m'est impossible de douter que vous ne m'écriviez souvent et ne me donniez de vos bonnes nouvelles. Ce ne sera pas une faible consolation pour moi de recevoir des lettres d'un ami tel que vous, lettres qui viendront m'informer de votre santé, m'entretenir de votre affection, me retracer votre image, me faire en quelque sorte jouir de votre présence. Il y a quelque chose de vivant, en effet, dans la parole écrite d'un véritable ami, surtout quand elle devient fréquente; parfois on s'imagine goûter le bonheur de le voir.

LETTRE CXC.

A BRISON.

C'est à n'y rien comprendre : pendant que j'étais encore là, vous ne cessiez de parler et d'agir avec une ardeur infatigable; votre zèle pour ma cause et votre amour pour moi, vous avaient fait connaître de la ville entière ou plutôt du monde entier, le secret n'était pas possible, vos actes aussi bien que vos paroles étaient une éclatante manifestation de vos sentiments;

et maintenant vous n'avez pas daigné m'écrire même une fois, quoique je sois avide de recevoir de vos lettres. Vous ne savez donc pas quelle consolation j'éprouverais dans l'expression d'une âme aussi droite, d'une aussi fervente amitié? Ce n'est pas un reproche que je vous fais; car, que vous écriviez ou que vous gardiez le silence, je sais que vos sentiments pour moi conservent toujours la même ardeur. Je veux seulement vous exprimer le désir que j'ai de recevoir de vos lettres. Alors même que j'en suis privé, je ne cesse d'interroger ceux qui viennent touchant votre santé, votre bonheur, et je suis heureux moi-même quand la réponse est conforme à mes souhaits; mais c'est de votre langue ou de votre main, que je voudrais en avoir le témoignage. Si ce que je demande donc ne vous est pas trop pénible, ne me refusez pas une faveur qui me causera tant de consolation et de joie.

LETTRE CXCI.

A LA DIACONESSE AMPRUCLÉE.

J'ai reçu la seconde lettre par laquelle vous me devancez encore, comme vous me le faites remarquer, ma très-respectable et très-noble dame. N'appelez pas témérité cet empressement à m'écrire, vous dirai-je une fois de plus, et ne voyez pas une faute dans une action digne de tout éloge. Pour moi, je n'y vois que la preuve d'une généreuse et brûlante charité, d'une amitié sans fard et plus vive que la flamme. Rassurée sur ce point, accordez-moi toujours la même grâce, accablez-moi d'une grêle de lettres qui me disent constamment que vous vous portez bien. Du moment où je serai sûr que vous qui m'aimez, jouissez d'une paix, d'une santé, d'une sécurité parfaite, j'aurai par là même une large compensation aux peines de l'exil, je me sentirai consolé dans ma profonde solitude. Songez que vous pouvez à ce prix mettre mon âme en fête; ne m'enviez donc pas une aussi douce consolation, et dites-moi que vous êtes heureuse, toutes les fois qu'il vous sera possible de me l'annoncer.

LETTRE CXCII.

A ONÉSICRATIE.

Notre douleur a été bien grande aussi quand nous avons appris la mort de votre fille bien-aimée. Connaissant toutefois l'éminente sagesse de votre âme et la sublimité de vos pensées, nous avons la confiance que vous saurez vous montrer supérieure à cette affreuse tempête. Que vous ne soyez pas affligée, c'est une chose impossible; mais nous vous exhortons à modérer votre douleur. Vous n'ignorez pas la fragilité des choses humaines, vous savez combien de tels malheurs sont communs, que c'est la loi de la nature et le décret porté par notre souverain Seigneur. Ce n'est pas là du reste une mort; c'est un départ, un changement de demeure, c'est passer de la peine à la félicité. Ayez toujours ces pensées présentes à l'esprit, et supportez généreusement tout ce qui vous arrive, en rendant même grâce à la bonté de Dieu. Il est vrai que cette blessure est d'autant plus douloureuse qu'elle est tombée sur une autre encore récente; mais la couronne de la patience n'en sera que plus brillante pour vous; plus belle sera la palme, si vous supportez ce malheur en bénissant, en glorifiant la main qui vous a frappée. Pour que notre peine n'aille pas non plus trop loin, faites-nous savoir que notre lettre vous a fait quelque bien; ne refusez pas de nous écrire pour nous annoncer que le nuage de la tristesse s'est un peu dissipé, que la plaie de votre cœur s'est en partie cicatrisée. Quand nous aurons acquis cette certitude, nos lettres se succéderont sans interruption; nous vous prouverons ainsi la profonde estime que nous avons pour votre noblesse; le prix que nous attachons aux sentiments si sincères de respect, de déférence et de charité, dont vous nous avez honoré avec tant de bienveillance. De tels souvenirs ne s'effacent pas, et nous conservons pour vous une affection toujours nouvelle, bien que nous soyons relégué aux extrémités du monde.

LETTRE CXCIII.

A PÆANIUS.

Vous m'avez rempli de force et de joie, lorsque, tout en me retraçant des choses lamentables, vous avez ajouté que dans tous les malheurs qui pouvaient nous arriver, il fallait dire : Gloire à Dieu en toute chose. Cette parole porte au démon un coup mortel; dans un péril quelconque, elle est un principe de bonheur et de sécurité. Le nuage de la tristesse se dissipe aussitôt qu'on l'a prononcée. Ne cessez donc pas de vous l'adresser à vous-même et de l'inspirer aux autres. Par ce moyen, à la tempête dont vous êtes assailli, toute furieuse qu'elle puisse être, succédera la sérénité; la tempête elle-même sera l'occasion d'une plus grande récompense, et de plus, les maux présents auront un terme. Cette parole couronna Job, mit le diable en fuite et le couvrit de confusion; elle coupe court à tous les troubles. Continuez à saluer ainsi tous les incidents qui surviennent.

Quant au lieu que j'habite, que personne n'en ait aucun souci. Cucuse, il est vrai, est un endroit bien désert, mais nous y jouissons du repos, et la maladie contractée dans mon voyage a beaucoup perdu de son intensité, je suis en voie de guérison depuis que j'ai une demeure stable. Si vous m'obligez à me déplacer de nouveau, je me verrai bientôt réduit à l'extrémité, surtout à l'approche de l'hiver. Que personne donc ne se rende importun et ne fasse la moindre représentation pour cet objet. Bornez-vous à m'écrire pour m'informer de votre santé, de la vie que vous menez là-bas, de tout ce qui peut intéresser votre bonheur ou votre gloire. Ce ne sera pas pour moi une faible consolation, dans ma solitude, que vous daigniez m'adresser de semblables lettres.

LETTRE CXCIV.

A GÉMELLUS.

Cucuse, où je suis confiné, est assurément une contrée bien déserte, et la plus déserte que nous connaissions au monde; mais, tout relégué que je sois aux extrémités de l'univers, il ne m'est pas possible d'oublier votre amitié : sur cette terre étrangère, dans cet affreux désert, souffrant encore des suites de ma maladie, tenu constamment en alerte par les brigands, ces Isauriens qui ne cessent d'intercepter les routes et de verser partout le sang, nous avons toujours présente à la pensée votre mâle vertu, votre noble confiance, votre douce et franche conversation; c'est une image qui repose mes yeux, un souvenir qui verse dans mon cœur de pures délices. Ecrivez-moi fréquemment, cher et vénéré maître, dites-moi si vous jouissez d'une bonne santé, si les eaux vous font du bien, où vous en êtes de vos affaires; faites ainsi que, malgré mon éloignement, je ne sois pas moins heureux que ceux dont la vie s'écoule à côté de vous, tant vous me tiendrez au courant de ce qui m'intéresse. Vous savez à quel point mon ardente affection pour vous et mon dévouement envers votre magnificence, me rendent impatient d'avoir de vos nouvelles.

LETTRE CXCV.

A CLAUDIEN.

Qu'est ceci? Vous qui me témoigniez une si vive amitié, une affection sans bornes, vous qui m'étiez uni par des liens si étroits, vous n'avez pas daigné m'écrire depuis un temps aussi considérable, vous avez pu si longtemps garder le silence? Comment l'expliquer? Est-ce qu'à mon départ pour l'exil vous m'avez aussi chassé de votre esprit, devenant tout à coup indifférent à mon amitié? Je ne saurais le croire; il n'est pas possible qu'une âme passe avec cette rapidité d'un extrême à l'autre. Dois-je attribuer votre silence à la maladie? Mais ce ne pouvait être là un empêchement pour écrire. Puis donc que je ne puis en deviner le motif, en même temps que vous romprez le silence, vous me direz pourquoi vous l'avez gardé; adressez-moi sans retard une lettre qui me donne de bonnes nouvelles sur votre santé. Par là vous m'accorderez une faveur inestimable et vous ap-

porterez une grande consolation aux ennuis de ma solitude. Ne soyez pas négligent; si vous continuez à vous taire après cette lettre, je ne vous pardonnerai plus, je vous accuserai de la dernière ingratitude; et je n'ignore pas que c'est pour vous le plus cruel des supplices.

LETTRE CXCVI.

A AÉTIUS.

Je ne puis oublier, je n'oublierai jamais votre amitié si vive et si sincère, si pure et si loyale; vous êtes sans cesse présent à mon esprit, je vous porte partout au fond de mon cœur. Oui certes, je voudrais vous voir souvent; mais, puisque cela n'est pas maintenant possible, je satisfais un peu mon désir dans cette lettre, en vous offrant mes sentiments respectueux; je vous prie donc de m'écrire souvent à votre tour. Je vis sur la terre étrangère, dans la crainte incessante des brigands, de plus, je suis malade; et bien, si vous daignez m'écrire pour m'informer de votre santé, l'exil ne m'empêchera pas de goûter une bien douce consolation. Sachant donc combien je vous en serai reconnaissant, de quelle joie vous me comblerez, ne m'enviez pas ce bonheur; faites, au contraire, qu'il augmente avec le nombre de vos lettres.

LETTRE CXCVII.

A STUDIUS, PRÉFET DE LA VILLE.

Je connais votre sagesse et votre philosophie, je sais qu'avant de recevoir ma lettre, votre grande âme aura su se résigner au départ d'un frère bien-aimé; car je ne consens pas à prononcer ici le mot de mort. Comme il est nécessaire que nous fassions de notre côté tout ce qui dépend de nous, j'exhorte votre excellence, très-magnanime seigneur, à se montrer en cette occasion ce que réellement elle est. Je ne vous demande certes de ne point vous affliger; il est bien impossible qu'étant homme et revêtu d'un corps mortel, vous ne regrettiez pas un tel frère; je vous prie seulement de modérer votre douleur. Vous connaissez le vide des choses humaines, vous savez qu'elles s'écoulent avec la rapidité d'un fleuve, et que ceux-là seuls doivent être proclamés heureux, qui traversent la vie jusqu'à la fin avec une ferme espérance. Ce n'est pas à la mort qu'ils vont; ils vont du combat au triomphe, de la lice à la couronne, de la mer en fureur au port qui n'a plus de tempêtes.

C'est dans de telles pensées que vous devez chercher une consolation. Pour moi qui prends une si grande part à votre douleur, je me suis ranimé par le souvenir des vertus de celui que nous pleurons, et je vous conseille de recourir aux mêmes moyens. S'il eût été un homme pervers et d'une vie corrompue, c'est alors qu'il eût fallu le pleurer et gémir; mais comme il a vécu, ainsi que le sait toute la ville, plein de douceur et de modestie, respectant toujours la justice, jouissant d'une grande considération, libre et fort, tenant pour rien les choses présentes, indifférent aux sollicitudes du siècle, nous devons plutôt nous réjouir, le féliciter, et vous réjouir aussi de ce que vous avez envoyé devant vous un tel frère, qui avait placé dans un inviolable trésor les biens qu'il possédait à son départ. Loin de vous donc tout raisonnement indigne de votre caractère; ne vous laissez pas abattre par le chagrin, vous que nous entourons de notre admiration; montrez ce que vous êtes, encore une fois, jusque dans de telles circonstances. Ne dédaignez pas de me faire savoir que ma lettre a produit sur vous un heureux effet; et, du fond de mon exil, je serai fier d'avoir pu, par un moyen aussi simple, alléger le poids de votre douleur.

LETTRE CXCVIII.

A HÉSYCHYUS.

Comment se fait-il qu'ayant une si vive amitié pour moi, amitié qui m'est bien connue, vu qu'un tel sentiment ne saurait être un mystère pour celui qui en est l'objet, vous ne m'honoriez pas de vos lettres et vous enveloppiez votre affection des voiles du silence? Pouvez-vous m'expliquer votre conduite? Pour moi, j'en ignore la

cause ; vous seul, en rompant ce silence, pouvez me dire ce qui l'a motivé. J'ai voulu vous écrire le premier, afin de vous ôter tout prétexte. Ecrivez-moi donc à votre tour, très-respectable et très-noble seigneur, écrivez-moi souvent, et comblez ainsi mes vœux. Captivé par la simple voix de la renommée et subjugué par la noblesse de votre caractère, je n'ai pu me condamner plus longtemps au silence et je ne puis me résigner au vôtre; je vous préviens donc que je vous accablerai de mes lettres, si vous ne m'en envoyez pas de longues et de fréquentes, si vous ne faites pas ainsi qu'elles me tiennent lieu de votre présence.

LETTRE CXCIX.

AU PRÊTRE DANIEL.

Loué soit Dieu qui donne des consolations de beaucoup supérieures aux peines, qui vous inspire une telle patience que vous supportiez avec joie tous les revers dont vous êtes frappé. C'est pour vous un double sujet de récompense : souffrir, et souffrir avec actions de grâces. Et moi aussi, je me sens consolé, lorsque j'entends parler de votre courage, de votre fermeté, de l'inflexible droiture de votre esprit, de la trempe énergique de votre âme, de votre inaltérable patience, de votre zèle plus ardent que le feu. J'ai beau me trouver plongé dans la solitude, assiégé par la crainte des brigands, déjà tourmenté par l'hiver, je ne sens rien, tant la gloire de votre nom m'est chère; je me trouve heureux, je ne puis modérer mes transports d'allégresse en pensant à votre générosité. Voulez-vous que mon bonheur n'éprouve pas d'interruption, écrivez-moi sans cesse, et pour me le dire, et pour me donner d'heureuses nouvelles de votre santé. Vous mettrez de la sorte le comble à ma joie.

LETTRE CC.

A CALLISTRATE, ÉVÊQUE DES ISAURIENS.

Je désirerais sans doute vous voir arriver ici, pour jouir du bonheur de votre présence, de votre sincère et fervente amitié; mais, puisque cela ne se peut encore, soit à cause de la saison, soit à cause de la longueur du chemin, je viens, comme je le dois, vous saluer par mes lettres; je vous exprime aussi ma reconnaissance pour la bonté avec laquelle vous m'avez prévenu. C'est le propre d'une franche et chaleureuse amitié. Non-seulement votre conduite est avouée par la raison, mais elle est encore tout à fait digne de vous. Accordez-moi souvent cette même faveur, donnez-moi fréquemment des nouvelles de votre santé. Et si vous pouvez plus tard arriver jusqu'à moi, vous m'accorderez une bien grande grâce et vous me remplirez de joie. Sachant de plus combien je désire vous voir et m'édifier de votre piété, comme le voyage n'est pas une chose absolument difficile, aussitôt que les chemins seront praticables, ne me privez pas du bonheur de vous entretenir. En attendant que ce bonheur me soit donné, faites que je puisse me persuader, à la lecture fréquente de vos lettres, que je jouis déjà de votre présence.

LETTRE CCI.

A HERCULIUS.

Ne vous épuisez pas à vouloir justifier votre long silence, mon très-vénérable et très-éminent seigneur; ne dites pas qu'il vous est impossible de trouver des messagers pour vos lettres. Du reste, que vous écriviez ou que vous n'écriviez pas, je demeure inébranlable dans le jugement que j'ai porté de votre charité; vous l'avez si hautement manifestée par vos actes que la ville entière sait combien est grande votre amitié pour moi. Et cependant, quoique telle soit ma conviction, je ne désire pas avec moins d'ardeur recevoir fréquemment de vos lettres et des nouvelles de votre santé. Vous avez dit vous-même que le chagrin de notre séparation serait bien allégé pour nous, si vous étiez informé de l'état où je me trouve; sachant ce que c'est que d'aimer, vous n'ignorez pas quel soulagement un cœur aimant puise dans cette connaissance. Comprenez donc que mon désir ne soit pas moins ardent que le vôtre. Il ne vous en coûtera pas alors de m'accorder cette faveur et de me faire

goûter cette consolation dont le prix sera doublé par les horreurs de ma solitude.

LETTRE CCII.

A L'ÉVÊQUE CYRIAQUE.

Puis-je le supporter? Est-ce bien tolérable? Et vous croyez avoir l'ombre même d'une excuse? Lorsque depuis si longtemps je suis en butte à la tristesse, au trouble, à toute sorte de revers et d'afflictions, vous n'avez pas même daigné m'écrire une fois; voilà cependant plusieurs lettres que je vous ai successivement adressées, et vous gardez toujours le même silence; peut-être pensez-vous encore n'avoir commis à mon égard qu'une légère faute, quoique votre ingratitude ait été déjà si loin. Vous m'avez jeté dans une grande anxiété. Je ne puis pas m'expliquer votre conduite, quand je considère surtout le sincère et chaleureux dévouement que vous m'avez toujours témoigné. Je ne saurais l'attribuer à l'apathie, sachant combien votre âme est active; ni à la peur, connaissant votre mâle courage; ni à l'indifférence, puisque votre ardeur et votre zèle me sont bien connus; ni à la maladie, qui ne serait pas du reste un empêchement suffisant, et puis, j'apprends par les voyageurs qui nous arrivent que vous jouissez d'une très-bonne santé. Quelle est donc la cause de votre silence? Je l'ignore; ce que je sais uniquement, c'est que j'en gémis et que j'en souffre. Ne négligez donc rien pour me tirer de cette peine et m'affranchir de ce doute. Si vous ne m'écrivez pas promptement après que vous aurez reçu cette lettre, vous me causerez la plus grande douleur. De là résulte pour vous l'obligation de faire tous vos efforts pour remédier au mal que vous m'avez déjà fait.

LETTRE CCIII.

AU PRÊTRE SALUSTE.

Je n'ai pas peu souffert en apprenant que vous et Théophile, un autre prêtre, étiez tombés dans le relâchement. Je sais, en effet, que l'un de vous n'a prononcé que cinq homélies, jusques au mois d'octobre, et l'autre aucune; c'est une douleur qui est venue s'ajouter à celle de mon exil et de ma solitude. Si cela n'était pas vrai, veuillez m'en instruire; si c'est vrai, relevez-vous sur l'heure, excitez-vous réciproquement; sans cela, vous rempliriez d'amertume un cœur plein d'amour pour vous. Il y a quelque chose de plus grave, c'est que vous attireriez sur vos têtes un terrible jugement de la part de Dieu, en vivant ainsi dans l'inaction et la paresse, en négligeant d'accomplir vos devoirs. Quelle serait votre excuse si, tandis que les autres sont exilés, retenus au loin, persécutés, vous ne portiez pas secours par votre présence et par vos instructions à ce peuple battu par la tempête?

LETTRE CCIV.

A PÆANIUS.

Lorsque vous songez, maître aussi digne d'admiration que d'amour, à la peine accablante que vous causa notre éloignement, au milieu même des graves sollicitudes de votre charge, ayant la direction de la ville entière, et, par cette ville, la direction du monde entier, vous devez maintenant éprouver une vive et profonde satisfaction. Oui, vous avez le droit de vous réjouir, et ce sentiment est encore un bien pour vous. Si, pendant qu'ils acquièrent des richesses périssables et funestes, les hommes éprouvent une si grande joie, alors que néanmoins ils demeurent longtemps éloignés de leur maison, de leur femme, de leurs enfants et de tout ce qui leur est cher; quelle est la parole qui pourrait exprimer le bonheur que vous devez ressentir en réunissant chaque jour de si précieuses richesses et de si magnifiques trésors, ne serait-ce que par votre présence? Je ne tiens pas ce langage pour vous flatter; ceux qui m'entendent le tenir loin de vous, le savent bien; je cède simplement aux transports de la reconnaissance et de l'allégresse. Vous pouvez, en effet, déjà par votre présence toute seule, ramener beaucoup d'hommes au devoir ou les y raffermir, les instruire et les corriger. Je sais quelle est la noblesse de votre conduite, je connais votre énergie pour le bien, votre zèle, votre vigi-

lance, vos démarches empressées, les labeurs que l'âme vous inspire, la fermeté pleine de mesure, mais inébranlable au fond, avec laquelle vous avez résisté aux évêques. Je vous admirais alors; mais je vous admire bien plus aujourd'hui, car, sans être secondé, quand les uns sont en fuite ou dans l'exil, et que les autres se tiennent cachés, vous seul restez debout à la tête de l'armée fidèle, lui servant à la fois d'ornement et de boulevard, empêchant toute désertion et toute faiblesse, ramenant même chaque jour par votre bonté des soldats ennemis dans nos rangs.

Ce n'est pas encore pour cette seule raison que je vous admire; je vous admire aussi de ce que, luttant dans un seul lieu, vous étendez votre sollicitude au reste du monde, et spécialement aux affaires de la Palestine, de la Phénicie et de la Cilicie. En effet, les habitants des deux premières provinces, comme je l'ai parfaitement su, n'ont pas voulu recevoir l'homme envoyé par nos adversaires; l'évêque d'Aiga et celui de Tarse, je le sais également, sont de leur parti; quant à celui de Castabales, dans la même contrée, il a fait connaître à l'un de nos amis qu'on voulait les forcer de Constantinople à pactiser avec l'iniquité, et qu'ils avaient résisté. Il faut donc que vous déployiez de ce côté beaucoup d'activité, beaucoup de vigilance pour y faire triompher le bien, et que vous écriviez dans ce but à votre cousin, le vénérable évêque Théodore. Pour ce qui regarde Pharétrius, c'est triste et profondément affligeant; mais, comme ses prêtres ne sont pas entrés en rapport avec nos ennemis, ont refusé de communiquer avec eux, ainsi que vous me le dites, et nous demeurent toujours attachés, il est inutile de leur faire part de ce que je vous confie; cependant la conduite de Pharétrius à mon égard est entièrement inexcusable. Son clergé, au contraire, blâmait et déplorait ses excès, il était plongé dans la tristesse, et par le cœur il était tout entier pour nous. Pour ne pas exposer néanmoins ces hommes à revenir en arrière, à tomber dans l'indocilité, quand vous aurez tout appris des chefs des soldats, gardez cela pour vous, et traitez-les avec une grande mansuétude. Du reste, je me fie pleinement à votre prudence. Dites au préfet que je n'ignore pas, moi non plus, combien il a gémi de ce qui était arrivé, combien il était disposé à tout souffrir pour réprimer ces audacieuses attaques.

Ma santé ne laisse rien à désirer, les dernières traces de ma maladie ont disparu; je sais que c'est pour vous un sujet d'inquiétude : aussi, la conviction d'avoir un ami tellement dévoué a largement contribué à mon rétablissement. Que Dieu vous récompense, et dans le temps présent et dans la vie future, de votre ardente affection, de votre sollicitude pour moi, de votre zèle et de votre vigilance; puisse-t-il vous couvrir de sa protection, vous garantir de tous les dangers, vous combler de ses biens inénarrables! Puisse-t-il m'accorder aussi le bonheur de vous voir bientôt, la douce satisfaction d'entrer en rapport avec votre âme! Ce jour-là sera pour moi la plus belle des fêtes. Oui, c'est une fête, un triomphe pour mon cœur, vous ne l'ignorez pas, de pouvoir m'entretenir de nouveau avec une âme aussi généreuse, et puiser à la source de tant de biens.

LETTRE CCV.

A ANATOLE, PRÉFET DES GARDES.

Je vous écris bien tard et ma lettre sera courte; mais ce n'est pas à ma négligence qu'il faut attribuer ce silence, c'est à ma longue maladie. Je vous demeure attaché par les liens d'une indissoluble amitié, connaissant la sincérité de votre affection, la noblesse de votre caractère, la droiture et la loyauté de votre vie. Je ne cesse de dire à tout le monde la bienveillance que vous m'avez si généreusement témoignée, non-seulement quand j'étais présent parmi vous, mais encore en mon absence. Je prie Dieu d'acquitter ma dette envers vous, ici-bas et dans la patrie céleste. Voulez-vous me procurer une joie supérieure à celle que je goûte en vous écrivant, daignez m'écrire vous-même et dites-moi que vous jouissez d'une bonne santé; je ne puis avoir une plus grande consolation dans l'affreuse solitude où je suis relégué. Si je reçois une lettre de votre bonté, une lettre qui m'annonce que vous vous portez bien, ainsi que tous ceux qui vous sont chers, ce sera

une compensation au pénible sentiment de l'exil.

LETTRE CCVI.

AU DIACRE THÉODULE.

Quoique l'hiver soit dans toute sa rigueur et qu'il sévisse d'une manière peu commune, quoique ceux qui veulent ruiner les Eglises de la Gothie montrent un acharnement infatigable, ne cessez pas de faire tout ce qui sera en votre pouvoir. Votre zèle devrait-il demeurer sans résultat, ce que je ne puis croire, vos pensées et vos bonnes intentions ne manqueront pas d'être récompensées par la bonté divine. Ne vous découragez donc pas, mon bien-aimé, déployez toujours le même zèle, la même activité, la même sollicitude, soit par vous, soit par les autres, toutes les fois que vous le pourrez, pour empêcher toutes les perturbations et tous les tumultes. Avant tout priez, demandez sans relâche à Dieu, avec toute la ferveur dont vous êtes capable, de mettre un terme aux maux présents et de rendre à l'Eglise une paix profonde. En attendant, faites tout ce qui dépendra de vous, comme je vous l'ai déjà dit, pour enrayer ces mesures désastreuses. Pour vous, ne discontinuez pas de m'écrire tant que vous serez en ce pays.

LETTRE CCVII.

AUX MOINES GOTHS, ÉTABLIS SUR LES TERRES DE PROMOTUS.

Avant même de recevoir vos lettres, je savais quelles tribulations, quelles embûches, quelles épreuves vous avez souffertes; et c'est pour cela surtout que je vous déclare heureux, en songeant aux couronnes, aux palmes, aux magnifiques récompenses que vous acquérez ainsi. De même, en effet, que vos persécuteurs attirent sur eux, par leurs ruses ou leurs violences, un jugement sans pitié, et qu'ils entassent sur leur tête le feu vengeur; de même, en supportant ces épreuves, vous augmentez chaque jour votre gloire future. Ne vous laissez donc abattre ni troubler, mais réjouissez-vous plutôt et tressaillez d'allégresse, en vous inspirant de cette parole de l'Apôtre : « Je me réjouis maintenant dans mes souffrances; » *Coloss.*, I, 24; et de celle-ci : « Ce n'est pas assez; nous nous glorifions aussi dans les tribulations, sachant que la tribulation produit la patience et que la patience éprouve la vertu. » *Rom.*, V, 3-4. Etant donc mieux éprouvés, devenus plus riches des richesses célestes, auriez-vous à supporter encore de plus grands maux, réjouissez-vous d'autant plus, car « les souffrances du temps présent ne sont pas dignes d'être comparées à cette gloire future qui doit éclater en nous. » *Ibid.*, VIII, 18.

Je n'ignore pas votre patience et votre courage dans la douleur, votre pure et fervente charité, votre inébranlable attachement pour moi, votre constance invincible. Aussi, vous suis-je profondément reconnaissant et mon âme est-elle indissolublement unie à la vôtre; l'éloignement où je suis ne saurait porter la plus légère atteinte à mes sentiments pour vous. Recevez mes actions de grâces de ce zèle avec lequel vous avez empêché tout désordre dans les Eglises de Gothie, en ménageant des délais successifs. Non-seulement je ne vous reproche pas de n'avoir envoyé personne, mais je vous approuve et vous loue. Il vaut incomparablement mieux, en effet, que vous vous consacriez tous à cette œuvre. Continuez donc à faire tout ce qui dépend de vous, employez même les influences dont vous pourrez disposer, pour apporter quelque retard à cette affaire. Du reste, que vous réussissiez ou que vous ne réussissiez pas, vos intentions et votre zèle ne seront pas frustrés de leur récompense.

LETTRE CCVIII.

AU PRÊTRE ACACIUS.

Vous qui m'aimez tant et qui me témoignez un dévouement si tendre, vous ne m'écrivez même pas. Voilà cependant deux lettres que je vous ai adressées, et vous n'en devenez que plus apathique. Comme vous n'ignorez pas à quel point il me serait agréable d'avoir des nouvelles de votre santé, hâtez-vous de m'écrire. Ma plus douce consolation est d'être incessamment in-

formé de tout ce qui peut intéresser le bien de mes amis.

LETTRE CCIX.

A SALVION.

Que vous m'écriviez ou que vous ne m'écriviez pas, je sais parfaitement que vous m'aimez. Il ne se pouvait qu'une aussi vive amitié me demeurât un mystère, et de plus, tout le monde la publie; beaucoup de ceux qui peuvent arriver jusqu'à moi rendent témoignage à cette vive et sincère affection. Je voudrais cependant que vous eussiez la générosité de m'écrire souvent, pour me fixer sur votre santé, sur celle de votre noble femme, pour laquelle je professe un si grand respect, et de toute votre maison; car vous savez combien cela m'intéresse. Vous ne l'ignorez pas, cher et respectable ami; quoiqu'il vous soit difficile d'accéder à mes désirs, soit à cause des rigueurs de l'hiver, soit parce qu'il est rare de trouver un voyageur se dirigeant de ce côté, ne refusez donc pas de m'écrire, toutes les fois que vous en aurez l'occasion, et de me donner les nouvelles que je vous demande. Savoir que vous êtes bien portant, que rien ne vous tourmente, c'est une richesse pour moi, une joie profonde, un vrai bonheur. N'ayez pas le courage de m'en priver; vos lettres seront une grande consolation pour un cœur qui vous est si dévoué, un grand adoucissement à mes ennuis.

LETTRE CCX.

A THÉODORE.

J'ai été surpris d'apprendre par d'autres que vous la négligence du prêtre Saluste. A peine s'il a prononcé cinq homélies jusqu'au mois d'octobre, à ce qu'on m'a fait savoir; on ajoute que ce même prêtre et un autre, Théophile, celui-là par apathie, celui-ci par crainte, n'assistaient pas à la célébration des saints mystères. Quant à Théophile, je lui ai écrit pour lui faire les plus vives représentations; au sujet de Saluste, c'est à vous que je m'adresse, n'ignorant pas combien vous avez d'affection pour lui; chose du reste dont je me réjouis et vous loue. Mais, ce qui m'afflige, ce dont je ne saurais vous louer, c'est que vous ne m'ayez rien appris, alors que vous eussiez dû corriger, oubliant de la sorte un double devoir. Aujourd'hui du moins, je vous en conjure, par égard pour vous-même et pour moi, secouez-le fortement, ne le laissez pas s'endormir dans la paresse. S'il ne montre pas la fermeté que réclament les circonstances actuelles, les orages que nous traversons, pourrons-nous juger son concours utile, quand seront revenus le calme et la sérénité? Je vous le demande donc encore, faites tout ce qui dépend de vous pour ranimer ce prêtre et tous les autres, en faveur de ce peuple si cruellement éprouvé; mais j'espère qu'avant même de recevoir ma lettre, par un mouvement spontané de votre cœur, vous aurez déjà mis la main à l'œuvre.

LETTRE CCXI.

AU PRÊTRE TIMOTHÉE.

Je vous ai naguère écrit ainsi qu'à notre vénéré seigneur le tribun Marcien; et vous ne m'avez fait parvenir aucune lettre, ni de lui, ni de vous. Pour moi, toujours semblable à moi-même, je garde fidèlement votre souvenir et je profite de toute occasion pour vous écrire; c'est ce que je fais encore aujourd'hui pour vous rendre mille actions de grâces et vous féliciter du zèle que vous déployez, des dangers même que vous affrontez. Ce ne sont pas de médiocres couronnes que vous vous préparez en agissant ainsi; par des tribulations passagères, vous acquérez des droits à d'éternelles récompenses, et les palmes l'emporteront de beaucoup sur les sueurs, « car les souffrances du temps présent ne sont pas dignes d'entrer en comparaison avec la gloire future qui doit éclater en nous. » *Rom.*, VIII, 18.

LETTRE CCXII.

AU PRÊTRE THÉOPHILE.

J'ai été vivement peiné d'apprendre que vous et un autre prêtre, Saluste, n'assistiez pas sou-

vent aux offices divins; oui, c'est une grande peine pour moi. Si cela n'est pas vrai, si c'est une calomnie que vous ayez soufferte, je vous prie de me le dire au plus tôt; et si c'est vrai, je vous conjure de secouer une telle négligence. De même qu'une magnifique récompense vous est assurée, si vous montrez du courage, surtout dans les circonstances actuelles; de même vous attirez sur vous un terrible jugement, si vous tombez dans la nonchalance et si vous n'accomplissez pas les devoirs qui vous sont imposés. Vous savez comment fut puni celui qui avait enfoui son unique talent, sans être accusé d'autre chose, ce crime seul ayant suffi pour motiver le châtiment. Hâtez-vous de me tirer d'une pareille inquiétude. J'éprouve une grande consolation, un grand adoucissement à mes maux, lorsque j'apprends que vous déployez tout le zèle possible en faveur de ce peuple persécuté; c'est la mesure de la douleur que je ressens, lorsqu'il me revient que quelques-uns se relâchent. Ce troupeau si digne d'intérêt est chaque jour raffermi par la divine grâce, comme vous le voyez de vos propres yeux; cela n'empêche pas que les pasteurs négligents et timides, en méconnaissant leurs obligations, ne s'exposent à toute la rigueur des jugements de Dieu.

LETTRE CCXIII.

AU PRÊTRE PHILIPPE.

Je suis étonné que vous ayez passé si longtemps sans m'écrire, et que professant pour moi, même en mon absence, un si grand amour, vous ne m'ayez pas adressé une seule lettre. Aujourd'hui du moins, ne refusez pas de me donner des nouvelles de votre santé. Malgré votre silence, je m'informe de ce qui vous intéresse et j'apprends que votre courage à défendre la justice vous a fait expulser de l'école où vous étiez. Voilà votre récompense, voilà le fruit du négoce spirituel, voilà l'incorruptible couronne, voilà les palmes accumulées. Pénétré de semblables pensées, supportez avec générosité tout ce qui vous arrive. Dieu peut mettre un terme à ces épreuves et ramener soudain la sérénité; il récompensera magnifiquement une telle patience, et dans le temps présent, et dans le siècle à venir.

LETTRE CCXIV.

AU PRÊTRE SÉBASTIEN.

L'absence corporelle ne saurait relâcher les liens de la charité qui nous unit à vous; en quelqu'endroit que nous allions, serions-nous relégué aux derniers confins du monde, partout nous emporterons la mémoire de votre amitié. Que vous conserviez aussi notre souvenir toujours vivant, nous ne voyons pas comment nous le révoquerions en doute. Je connais votre dévouement sincère, votre solide affection, l'inébranlable fermeté de votre âme. Nous vous prions donc de nous écrire souvent et de nous donner des nouvelles de votre santé. C'est un impérieux besoin pour nous d'en recevoir. Dans la solitude où nous vivons, de telles lettres nous feront goûter une bien grande consolation.

LETTRE CCXV.

AU PRÊTRE PÉLAGE.

Votre douceur, votre modestie, la droiture de votre conduite, l'agrément de votre conversation, l'ardeur et la sincérité de votre amitié pour moi, je les connais. Aussi, viens-je vous saluer avec autant de respect que d'affection, et vous dire que je vous porte dans mon cœur partout où je vais. Je vous en conjure donc, procurez-moi une autre satisfaction, celle de recevoir, non-seulement de vos nouvelles, mais encore de bonnes nouvelles sur votre santé; ne cessez pas de me les transmettre. Quoique j'habite un affreux désert, quand je reçois de telles lettres de la part de mes amis, je me sens encore inondé d'une joie pure.

LETTRE CCXVI.

A MUSON.

Je me suis procuré déjà l'honneur de vous

écrire, mon très-respectable et très-religieux seigneur, je vous écris aujourd'hui de nouveau; et vous ne m'avez pas même adressé une lettre. Cela ne m'empêchera pas de vous écrire encore et toujours, pour ne rien omettre de ce qui m'est possible. Je voudrais même que ce fût plus souvent; mais j'en suis empêché par cette profonde solitude qui m'entoure, la crainte des brigands qui planent sur cette ville, les rigueurs de l'hiver qui rendent les routes impraticables, la rareté des voyageurs qui aient le courage d'affronter tous ces obstacles; toutes les fois que je le puis, cependant, et que je rencontre un porteur pour mes lettres, je ne manque pas de vous offrir mes respectueuses salutations. Je sais apprécier la sincérité de votre affection, votre ardente amitié, l'inébranlable fermeté de votre âme, votre franchise et votre loyauté. De là vient que vous êtes partout et toujours présent à ma mémoire; me serait-il possible d'oublier votre sollicitude pour moi? Mais il ne faut pas que j'aie seulement le plaisir de vous écrire; procurez-moi de plus le plaisir de vous lire; fixez-moi sur l'état de votre santé; adressez-moi de fréquentes lettres qui me donnent une telle satisfaction. Cette satisfaction sera bien grande, en effet, dans l'éloignement où je suis condamné; rien ne m'est plus doux que d'apprendre le calme et la sécurité dont jouissent mes sincères et fidèles amis.

LETTRE CCXVII.

A VALENTIN.

Je connais la générosité de votre âme, cet ardent amour avec lequel vous allez au secours des pauvres; la sainte hilarité dont vous accompagnez une si belle œuvre, le dévouement et le bonheur même avec lequel vous l'accomplissez, méritent de la sorte une double couronne, la splendide couronne de la miséricorde et de la magnificence dans la miséricorde, de l'abondance des secours et du sentiment qui est la source de cette abondance. Aussi, lorsque le vénérable prêtre Domitien, à qui se trouve confié le soin des veuves et des vierges, m'a fait savoir qu'elles en étaient réduites à souffrir presque la faim, c'est sur vos mains que j'ai porté mes regards; soyez pour ces femmes un port assuré, sauvez-les de ce hideux naufrage. Je vous en prie donc et je vous en supplie, envoyez auprès d'elles un prêtre, daignez les consoler et les soutenir autant qu'il dépendra de vous. L'aumône qui se fait dans de telles circonstances est supérieure à celle qui se fait en d'autres temps; elle sera d'autant plus magnifiquement récompensée que les indigents qui l'implorent sont en butte à de plus cruelles privations et battus par une plus affreuse tempête. Connaissant donc le mérite de l'œuvre et ce que les circonstances ajoutent à ce mérite, vous ne refuserez pas de vous y consacrer de tout votre pouvoir. Avons-nous besoin d'en dire davantage, en nous adressant à l'âme la plus généreuse et la plus compatissante? Vous savez bien que vous me devez votre fonction, et c'est entre leurs mains que vous me paierez cette dette. Daignez aussi m'écrire pour m'annoncer que vous avez accédé à ma prière, que vous jouissez d'une bonne santé et que tout va bien dans votre maison bénie.

LETTRE CCXVIII.

AU PRÊTRE EUTHYMIUS.

Ne vous affligez pas d'avoir été repoussé de l'école où s'exerçait votre ministère; mais plutôt, songeant à la récompense que vous avez acquise aux couronnes plus nombreuses que vous aurez ainsi méritées, réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse au sujet de ces souffrances et de ces embûches. C'est un gain immense que vous avez fait pour le ciel; c'est pour vous un accroissement de gloire dans le présent et de bonheur pour l'avenir. Elle est étroite et rude la voie qui conduit à la vie. Tenez-moi sans cesse au courant de votre santé. Vous savez à quel point je vous suis uni par les liens de la charité, vous savez que je vous porte constamment dans mon cœur; en quelqu'endroit que je me trouve, je désire demeurer votre inébranlable ami, et beaucoup plus maintenant qu'autrefois, à raison de vos glorieuses souffrances.

LETTRE CCXIX.

A SÉVÉRINA ET ROMULA.

Si je ne connaissais pas aussi bien votre sincère affection pour moi, le dévouement que vous m'avez toujours témoigné, je vous accuserais d'une grave négligence pour avoir si longtemps gardé le silence à mon égard, alors que vous avez reçu de ma part des lettres si fréquentes. Mais, comme je connais votre affection, sans avoir besoin de vous l'entendre exprimer, je ne puis vous regarder comme coupables, bien que je désire ardemment recevoir de vos lettres qui me donnent des nouvelles de votre santé. Ne vous retranchez pas derrière ce prétexte, que vous n'avez pas toujours sous la main un messager; notre cher et fidèle ami Saluste a toujours eu le moyen, je le sais à merveille, de vous servir dans ce but. Malgré cela cependant, je ne vous accuse pas encore, tant j'ai confiance en votre amitié. Pour moi, toutes les fois que je le pourrai, je ne manquerai pas de vous écrire, tâchant ainsi de reconnaître l'ardeur et la sincérité de votre dévouement.

LETTRE CCXX.

A PÆANIUS.

Je respire, je suis dans la joie; il me semble que je n'habite plus une terre étrangère, du moment où vous êtes rentré dans une ville si cruellement éprouvée. Cette joie ne vient pas de ce que vous avez été revêtu d'une dignité plus haute; votre véritable dignité, c'est la vertu de votre âme, et celle-là, personne n'avait pu vous la ravir, personne n'a pu vous la rendre; on ne rend pas ce qui n'a pas été perdu. Je me réjouis de ce que votre retour dans la ville est la plus grande des consolations pour les persécutés, pour ceux qui vivent sous la menace de la mort et le poids des chaînes; vous arrivez pour être l'appui de tous, un port tranquille où tous pourront aisément se réfugier. Ce n'est pas à vous qu'il faut apprendre à chercher le gain où le gain se trouve. Ecrivez-moi désormais le bien que vous aurez fait, dites-moi sans détour combien vous aurez ranimé d'esprits abattus, relevé d'âmes tombées, raffermi de résolutions chancelantes, secouru de malheureux depuis si longtemps tourmentés, ramené à la ferveur d'âmes négligentes ou fait progresser d'âmes zélées; ne m'épargnez aucun détail, faites-moi connaître toutes vos actions de courage dans cette mêlée. Du reste, je sais tout avant même de recevoir vos lettres, par la raison que je connais votre âme, que je connais le vaillant soldat, le généreux athlète; et cependant j'aimerais bien à tout apprendre de votre bouche. Rendez-vous à mes vœux, n'ignorant pas quelle grâce vous m'aurez fait.

LETTRE CCXXI.

AU PRÊTRE CONSTANCE.

Devant aborder à Nicée le quatrième jour du mois de juillet, j'ai voulu vous adresser cette lettre pour vous recommander encore ce que je n'ai cessé de vous recommander, d'accomplir tous vos devoirs avec la même exactitude, de remplir toujours le ministère dont vous avez été chargé dès le commencement, malgré la tempête affreuse dont nous sommes assaillis et la fureur des ondes : poursuivez la destruction des erreurs des gentils ou des païens, l'érection des temples du Seigneur, sans oublier le soin des âmes; que les difficultés présentes ne vous jettent pas dans l'inertie. Ce n'est pas quand la mer est soulevée par les vents en démence, que le pilote abandonne le gouvernail; ce n'est pas quand la maladie fait des progrès que le médecin délaisse le malade et suspend son traitement : l'un et l'autre, au contraire, font alors appel à toutes les ressources de leur art. Et vous aussi, mon respectable et pieux ami, vous devez maintenant déployer un grand courage; ne vous laissez pas abattre par les maux présents; nous n'aurons pas à répondre des iniquités commises par les autres, elles nous procureront même une récompense de plus. Mais, si nous ne faisions pas ce qui dépend de nous, si nous tombions dans le découragement, les désordres dont nous sommes les victimes nous les aurions inutilement soufferts. Paul était ren-

fermé dans la prison, et ses fers n'enchaînaient pas son ministère; Jonas avait pour prison le ventre d'un monstre marin, et les trois enfants une fournaise; aucun d'eux cependant ne fut réduit à l'inertie par ces divers genres de captivité.

Pénétré de ces pensées, mon cher ami, montrez toujours la même sollicitude pour les Eglises de la Phénicie, de l'Arabie et de l'Orient; souvenez-vous que vous obtiendrez une récompense d'autant plus grande que vous aurez triomphé de plus d'obstacles dans l'accomplissement de votre devoir. N'oubliez pas de m'écrire assez souvent, très-souvent même. Je viens d'apprendre que ce n'est pas à Sébaste, mais bien à Cucuse, que je dois aller en exil; il vous sera plus facile de m'envoyer vos lettres. Dites-moi combien d'églises auront été construites chaque année, combien de pieux ouvriers seront allés en Phénicie, quels seront enfin les progrès accomplis. J'ai trouvé en prison un moine de Nicée, et je lui ai persuadé de se mettre à votre disposition pour être envoyé dans la même contrée. Faites-moi savoir si vous l'avez vu. Quant à Salamine, ville située dans l'île de Chypre, circonvenue par l'hérésie de Marcion, j'étais en voie de traiter avec des hommes capables pour mener cette affaire à bonne fin, si je n'avais pas été banni. Dans le cas où vous sauriez que mon respectable ami, l'évêque Cyriaque, est à Constantinople, écrivez-lui à ce sujet, il pourra terminer l'œuvre commencée. Exhortez tous ceux principalement que vous jugerez avoir accès auprès de Dieu, à prier sans cesse, à redoubler d'instances pour obtenir qu'il soit mis un terme à ces funestes orages qui nous menacent d'un naufrage universel. D'intolérables calamités ont fondu sur l'Asie, d'autres cités et d'autres Eglises en sont également accablées; je ne veux pas les énumérer en détail, dans la crainte de vous fatiguer : je me borne à dire qu'on n'a jamais eu besoin comme aujourd'hui de recourir à la prière.

LETTRE CCXXII.

A CASTUS, VALÉRIUS, DIOPHANTE ET CYRIAQUE, PRÊTRES D'ANTIOCHE.

Que vous m'ayez écrit, que vous m'ayez prévenu pour me mettre en demeure de vous écrire, que vous ayez formellement demandé une lettre de moi, mais une lettre qui dépassât la mesure ordinaire, c'est une preuve que votre amour pour moi dépasse aussi toutes les bornes et va jusqu'à la folie. Cela fait que la solitude où je suis relégué ne me paraît plus une solitude; cela dissipe mes chagrins, si multiples et si continuels. Que pourrait-on comparer à l'amitié? Rien, absolument rien. C'est la racine et la source, c'est la mère de tous les biens, une vertu dénuée de toute fatigue, une vertu que le bonheur accompagne, dont le propre est de combler de joie ceux qui la pratiquent avec sincérité. Aussi je vous rends mille actions de grâces pour l'inaltérable dévouement que vous m'avez conservé. De mon côté, en quelqu'endroit que j'aille, me reléguerait-on aux extrémités de la terre, dans une contrée plus sauvage encore que celle-ci, je vous porte et vous porterai constamment dans mon cœur; vous êtes toujours présents à ma pensée, toujours unis à mon âme; ni la grandeur des distances, ni la longueur du temps, ni les revers accumulés, ne peuvent refroidir mon affection pour vous; comme si je vous avais vus naguère, ou plutôt comme si j'étais sans cesse avec vous, je vous vois, je vous contemple des yeux de la charité. Voilà ce que c'est que d'aimer: un tel sentiment triomphe de la distance et de la durée, quelque grandes qu'elles puissent être; les tribulations ne l'atteignent pas; il monte à travers tous les obstacles, il suit la marche ascendante du feu. Vous savez éminemment ces choses, puisque vous savez pardessus tout ce que c'est que d'aimer; je vous en félicite avec toute l'ardeur dont mon âme est capable. Si nous sommes plongés dans la misère et le mépris, Dieu peut et veut récompenser magnifiquement une telle charité, la récompenser au delà même de ce qu'elle mérite. Oui, quand on a fait ou dit quelque chose de bien, il se plaît à nous vaincre en générosité.

Je voudrais assurément vous voir de mes yeux, jouir de votre présence et de votre conversation, me réchauffer de la sorte au feu de votre charité; mais, puisque cela n'est pas possible, puisque l'exil, et non la négligence ou l'apathie, m'impose cette cruelle privation, ne m'en imposez

pas du moins une autre; il est un voyage qu'on ne saurait vous interdire : écrivez-moi sans cesse pour m'informer de votre santé. Si je reçois fréquemment de vos lettres, je me sentirai profondément consolé, bien que vivant sur une terre étrangère. Comme vous ne pouvez pas ignorer à quel point vous me serez agréables, de quelle joie vous me comblerez, ne m'enviez pas un tel bonheur. En m'entretenant avec vous par cette correspondance, je me persuaderai vous avoir à côté de moi, je contemplerai votre image revêtue d'une plus belle lumière, ce sera comme si vous étiez réellement présents.

LETTRE CCXXIII.

A HÉSYCHIUS.

J'aurais ardemment désiré que vous m'eussiez écrit le premier, et c'est avec plaisir que j'aurais reçu de vos nouvelles avant de vous envoyer cette lettre. N'est-ce point là le propre d'une vive et sincère amitié? Cependant, je n'ai pas laissé pour cela de vous prévenir, et je vous écris le premier afin de vous prouver tout l'attachement que je vous porte. J'excuse votre silence; je n'ignore pas qu'il procède plutôt d'un excès de modestie que d'une négligence coupable. Ne craignez plus désormais de me donner des preuves de votre amitié, écrivez-moi souvent, et faites-moi savoir en toute confiance des nouvelles de votre santé. Si vous saviez combien vos lettres me seront agréables! Quand même je serais exilé aux extrémités du monde, quand même j'habiterais une solitude plus profonde que celle où je me trouve, je trouverais dans votre souvenir une ineffable consolation à mes malheurs. Rien n'est plus propre à soutenir une âme et à lui faire éprouver une plus douce joie, que d'aimer et d'être aimée sincèrement. Nul ne sait ces choses mieux que vous-même, puisque vous savez aimer mieux que personne.

LETTRE CCXXIV.

A MARCIEN ET MARCELLIN.

Qu'est-ce donc? M'aimant comme vous m'aimez, car la distance qui nous sépare ne peut m'empêcher de reconnaître la sincérité et l'ardeur de votre attachement pour moi, d'où vient ce long silence? Pourquoi ne pas m'écrire une seule fois? Pourquoi ce retard prolongé, qui est devenu pour mon cœur une énigme inexplicable? Vous vous êtes bien excusés dans la lettre que vous avez écrite à mon excellent maître le vénérable prêtre Constance; mais votre excuse est insuffisante. Dispensez-moi de la peser à sa juste valeur. Admettons-la, si vous voulez, et regardons la raison qu'elle donne comme une cause véritable de votre silence. Aujourd'hui, vous n'avez plus aucun prétexte, puisque je vous écris le premier, en vous remerciant de l'amitié dévouée que vous me conservez. Je vous en conjure, écrivez-moi souvent, toutes les fois qu'il vous sera possible de le faire. Vous viendriez certainement me voir ici avec empressement si vous n'en étiez empêchés par les obstacles dont vous avez parlé. Que dis-je? vous accourez à mes côtés par le désir et le cœur. Suppléez donc à l'impuissance où vous êtes de réaliser vos vœux; donnez-moi souvent la consolation de recevoir une de vos lettres; mettez-moi au courant de votre santé et de celle de toute votre maison. S'il m'était donné d'avoir souvent de vos nouvelles, quelque dures que soient les rigueurs de mon exil, j'en éprouverais une indicible consolation.

LETTRE CCXXV.

AU PRÊTRE CONSTANCE.

Votre silence m'étonne. Comment, vous qui m'aimez d'une affection si vive, vous qui êtes prêt à tout dire, à tout faire, à tout souffrir pour moi; — car, malgré tout, vos sentiments me sont connus, et il n'est pas possible de rien cacher à un cœur sincèrement aimant, — comment ne ne m'avez-vous pas écrit une seule fois, alors surtout que je me trouvais près de vous, et que

Libanius, un de nos illustres et vénérés frères, accourait à mes côtés? Gardez-vous de voir dans mes paroles un reproche : elles me sont arrachées par l'excès de ma peine. Voulez-vous savoir le secret de l'attachement irrésistible que vous m'inspirez? Ne le cherchez que dans votre religion et votre piété. Vous donnez tous vos soins aux intérêts de votre âme; votre cœur est un port assuré à toutes les infortunes; vous venez au secours de l'indigence, vous soutenez les veuves, vous protégez les orphelins, vous servez de père à tous les malheureux : c'est pourquoi je vous aime avec ardeur, et je brûle de recevoir de vos nouvelles. Voyons, faites-moi bientôt ce plaisir, et remplissez mes vœux. Ce ne sera pas une petite consolation pour moi, au milieu des amertumes de mon exil, de recevoir des lettres tracées par votre main et dictées par votre âme aimante, qui m'informent exactement de votre santé et de celle de toute votre maison.

LETTRE CCXXVI.

A MARCIEN ET MARCELLIN.

Le nœud de l'énigme est brisé. L'excuse que vous alléguiez n'était pas capable de vous défendre, et vous l'avez bien montré vous-mêmes, en m'écrivant les premiers sans avoir encore reçu de lettre de moi. L'amour est ainsi fait, il ne sait pas se réduire au silence, et dût-il être taxé d'audace, il fait ce qu'il doit faire. Vous ne croirez jamais que je vous ai écrit uniquement parce que vous m'avez devancé; il s'en faut que je me sois laissé guider par ce motif : c'est à vous que j'en rapporte l'honneur; vous en aurez la gloire, et maintenant surtout je vous reconnais pour de véritables amis, non pas seulement parce que vous m'avez écrit, mais encore parce que vous m'avez écrit les premiers. Dieu peut relever vos forces, vous rendre la santé, et nous permettre de nous revoir un jour. En attendant, je serai toujours très-heureux de recevoir des lettres d'amis tels que vous. Tous mes vœux appellent ardemment le moment où nous pourrons nous trouver réunis; puisse ce jour fortuné n'être pas trop éloigné; il nous réserve une véritable fête.

LETTRE CCXXVII.

A CARTERIE.

Quoi donc ! vous osez dire que vos fréquentes maladies vous ont empêchée d'accourir près de moi ! Mais vous êtes venue, vous êtes avec moi; votre bonté m'a procuré toute sorte de consolations, et de ce côté, vous n'avez aucun besoin d'excuse. Votre amitié si sincère et si vive, que le temps n'a pas refroidie, suffit à me remplir de joie. Mais, vous le savez, en me parlant de votre mauvaise santé, vous avez fait naître dans mon cœur une grande anxiété; dès lors donc que vos forces reviendront, et elles reviendront certainement si le bon Dieu le veut, car il peut dissiper votre mal et vous rendre une santé parfaite; dès-lors, dis-je, que vous serez guérie, ne manquez pas de m'en informer, afin de dissiper ainsi mes craintes. Ce que je vous ai toujours écrit, je vous l'écris encore; où que je me trouve, quand même j'habiterais une solitude plus retirée, je ne vous oublierai jamais, je ne cesserai pas d'être préoccupé de ce qui vous intéresse. Ne m'avez-vous pas donné des gages d'un attachement profond et sincère? Ne sont-ils pas de ceux qui ne peuvent jamais s'éteindre et que le temps ne saurait affaiblir? Soit donc que j'habite proche de vous, soit que je m'en trouve éloigné, je vous garderai toujours la même amitié, en souvenir de la générosité et de la pureté de celle dont vous n'avez jamais cessé de m'honorer.

LETTRE CCXXVIII.

AU MÉDECIN THÉODORE.

Vous vous appuyez de vos nombreuses occupations et vous vous excusez ainsi de n'être pas venu me voir. Mais franchement, avez-vous besoin de toutes ces raisons? Je suis loin de le croire. Vous êtes venu, en effet, et, à ne tenir compte que des dispositions de votre âme, nul de ceux qui sont arrivés jusqu'à moi ne l'emporte sur vous; votre bonté me force à proclamer que vous êtes bien leur égal et que je vous compte parmi mes meilleurs amis. Recevez donc

mes remerciements de ce qu'ayant vécu peu de temps avec moi, peut-être même dis-je beaucoup, eu égard à la brièveté de nos rapports, vous vous êtes posé comme un de mes amis et vous ne l'avez pas cédé dans les témoignages de votre bienveillance à ceux avec lesquels j'étais depuis longtemps. Je vous en remercie de tout cœur, et je vous conjure de m'écrire souvent. Ah ! si je n'écoutais que mes désirs, je voudrais vous voir de mes yeux près de moi; mais, pour ne pas priver de votre secours tous ceux qui ont besoin de vos soins et de vos conseils, pour ne pas leur fermer le port si salutaire de votre dévouement, je n'ose pas vous presser de venir près de moi. Seulement, écrivez-moi souvent, je vous prie, ne laissez pas passer une occasion favorable, et donnez-moi des nouvelles de votre santé. Je ne vous dis pas si dans la solitude où je me trouve plongé, j'éprouverai une grande consolation de recevoir ainsi des lettres écrites de votre main.

LETTRE CCXXIX.

A SÉVÈRE.

Il ne m'a jamais été donné de vous voir des yeux du corps; mais nul, mieux que moi, n'a fixé sur votre excellence les regards de l'affection; cette vue ineffable, rien ne saurait l'empêcher et elle s'exerce toujours, même à travers les plus grandes distances. Quand Libanius, mon maître bien-aimé, m'apprit votre zèle pour la vraie foi, et la sollicitude qu'elle vous inspirait, je fus tout transporté de bonheur. Voilà pourquoi, sans vous avoir jamais vu, je me suis hâté de vous écrire, et je vous supplie de m'écrire à votre tour quand vous pourrez. Si je recevais jamais, par un effet de votre bienveillance, une lettre qui me donnât de bonnes nouvelles de votre santé, et de la santé de tous les vôtres, j'en éprouverais une grande joie, et mon exil s'en trouverait fortement consolé. Tout, en effet, pâlit devant l'affection.

LETTRE CCXXX.

A L'ÉVÊQUE ELPIDIUS.

Libanius, mon maître bien-aimé, a daigné quitter sa maison pour venir me voir; mais, en se séparant de moi, il s'est dirigé vers vous, et cette dernière démarche met le comble à ma reconnaissance. Tout mon désir est de vous voir entouré du respect de tous et de la considération générale, non pas certes que ces hommages vous soient utiles, mais pour le bien des Eglises, soit des Eglises qui sont persécutées, soit de celles qui sont en paix. Heureux de la bienveillance de Libanius, mon cher et vénéré seigneur, informez-vous exactement avec lui de la marche des affaires à Constantinople et dans le lieu de mon exil; quoiqu'il ait passé peu de temps ici, il vous dira ma manière de vivre, car il a vu comment mon temps était employé; qu'il puisse ainsi se retirer content de chez vous, le cœur rempli de joie. Votre piété lui fait désirer de vous connaître, et son cœur bat pour moi d'une sincère amitié. Saluez de ma part mon très-aimé et très-honoré maître, le prêtre Asyncritius, sa famille, tout son clergé qui a appris de vous à imiter votre amour pour moi. Je n'ignore pas l'attachement qu'il m'a montré, je le sais prêt à tout faire et à tout supporter pour me défendre. Mais son dévouement est votre ouvrage, et c'est à vos soins qu'en revient tout le mérite.

LETTRE CCXXXI.

A ADOLIE.

Je vous ai écrit bien souvent, mais je voudrais vous écrire plus souvent encore et mes désirs ne seraient satisfaits que si je pouvais le faire tous les jours. Vous savez tout l'intérêt que votre bonté m'inspire. S'il ne m'est pas possible de contenter toujours les vœux de mon cœur, du moins quand je vous écris, je me sens tout heureux de vous adresser ces salutations que mon devoir me fait vous offrir, et je voudrais être sans cesse renseigné sur votre santé et votre bonheur. Au nom du plaisir que vous me ferez

et que vous n'ignorez pas, en m'écrivant, et vous m'écrivez souvent, ne manquez jamais de m'informer, avec tout le soin possible, de ce qui m'intéresse. Vous ne m'avez pas annoncé la visite d'un homme que j'ose dire connu de tous et qui m'est cher, Libanius, mon maître bien-aimé, et j'en ai été profondément affligé. Vous ignoriez peut-être ses projets; mais ce qui justement me contrarie, c'est que vous ne sachiez pas qui sont ceux qui viennent me voir. Moi je ne suis pas ainsi : je demande, je cherche si quelqu'un part d'ici pour aller vers vous, heureux de satisfaire par leur entremise le désir de mon cœur, qui, vous le savez, ne demande qu'à être continuellement en rapport avec vous.

LETTRE CCXXXII.

A CARTERIE.

Si vous saviez quel plaisir vous me faites en m'écrivant, en m'écrivant souvent, en embaumant vos lettres du miel de la charité, vous feriez tous vos efforts pour m'écrire tous les jours. Je ne me crois plus à Cucuse, j'oublie que je suis exilé dans un désert, tant est grande la joie que me procurent vos lettres et l'amitié sincère qu'elles respirent. Mais vous ne vous êtes pas contentée de m'écrire, vous avez persuadé à mon maître, notre frère Libanius, de venir me voir ici, vous l'avez déterminé à entreprendre le voyage de Cucuse. Que vous êtes bonne! Que vous êtes prévenante! Je m'en réjouis, j'en tressaille de joie. Vous me priez de vous conserver toujours cette affection que je n'ai cessé de vous montrer depuis que je vous connais. Mais y pensez-vous? Croyez-vous qu'il me suffise de vous aimer toujours au même degré? Je veux vous aimer tous les jours davantage, et je trouve moi-même un immense bonheur dans cette affection. La noblesse de votre âme, votre candeur et votre généreuse amitié, si éloignée de toute dissimulation, occupent souvent mon esprit, et j'éprouve en y pensant une indicible suavité. Maintenant que vous ne doutez plus de la sincérité de mon attachement, vous reprendrez sans peine les dons que je tiens de votre bonté et que je vous renvoie. Mon cœur les a reçus et s'en est servi; mais, comme pour le moment je n'en ai aucun besoin, vous serez assez bonne pour les conserver encore. Si jamais je tombais dans quelque nécessité pressante, vous verriez avec quelle confiance et quelle assurance je vous prierais de me les renvoyer, selon que vous m'y encouragez vous-même. Ne me disiez-vous pas à la fin de votre dernière lettre : « Montrez-moi que votre piété met en moi quelque confiance, et disposez de mes biens comme de vos biens propres? » Voulez-vous, et vous le voulez certainement, voulez-vous que je regarde comme miennes les choses qui vous appartiennent, envoyez-les-moi lorsque je vous les demanderai; la meilleure preuve que je puis les regarder comme m'appartenant, c'est que vous me les envoyiez quand je vous les demanderai, et non pas lorsque je n'en ai nul besoin. Donnez-moi donc cette nouvelle preuve de la vérité de votre affection; montrez-moi encore assez de respect pour supporter jusqu'à cette dernière exigence, et écrivez-moi vite que vous n'êtes nullement affligée de ma conduite. Ne pas me répondre, ce serait jeter mon cœur dans le trouble et l'anxiété. Jusqu'à ce que vous m'ayez écrit, je me demanderai toujours si je vous ai, ou non, attristée; car je vous suis toujours attaché par les liens d'une étroite amitié, qui me fait désirer de vous être agréable. J'ai cherché à m'excuser, comment avez-vous agréé mon excuse? Je n'ai pas usé avec tout le monde du même procédé; d'autres aussi, parmi mes amis dévoués, m'avaient fait part de leurs biens, je me suis contenté de les refuser, sans accompagner mon refus d'aucune sorte de justification. Avec vous, il en est tout autrement; je vous ai donné les motifs de ma conduite; je vous ai conjuré de ne ressentir aucune peine de ma manière de faire, et je reviendrai même souvent à la charge, jusqu'à ce que vous m'ayez marqué que vous n'êtes pas fâchée. Si je sais jamais que j'ai obtenu votre indulgence, j'estimerai avoir reçu mille fois plus que vous ne m'aviez envoyé; elle sera la meilleure preuve du respect et des égards que vous avez pour moi.



LETTRE CCXXXIII.

A L'ÉVÊQUE D'ANTIOCHE.

Il fallait se prémunir contre les paroles téméraires, et chercher avec le plus grand soin la vérité au milieu de ce déluge de mensonges. Ne savez-vous pas que vous en rapporter à tous les bruits qui courent, c'est creuser un abîme sous les pas de tout le monde? Si l'on doit me juger d'après les lois et la justice, je suis prêt à me soumettre à votre sentence, pourvu toutefois que je ne risque pas d'être exposé de nouveau aux traits de la calomnie. Jusque-là tout me fait peur, je redoute jusqu'aux ombres et aux fantômes, puisque c'est ainsi que vous rendez la justice. « Les amis ont méconnu l'amitié; ceux qui étaient près de moi s'en sont allés loin, et de là ils lancent contre moi les traits de leur malice. » *Psalm.* XXXVII, 12. Vous êtes cause que j'ai failli faire naufrage au milieu du port. Jeté hors de de la ville, séparé de mon Eglise, me voici disposé à tout souffrir. C'en est fait; il me faut maintenant beaucoup de résignation, et je dois supporter courageusement ma mauvaise fortune; car je le sais, et je le sais à n'en plus douter, la solitude est plus sûre que la ville et les animaux sauvages du désert sont moins à redouter que les plus doux amis. Adieu.

LETTRE CCXXXIV.

A BRISON.

Pour comprendre tout ce que j'ai souffert en venant ici, songez que j'ai été incessamment sous la terreur des incursions des Isauriens, et dévoré par des fièvres brûlantes. Ce n'est qu'après soixante-dix jours d'une route aussi pénible que je suis arrivé à Cucuse. Cucuse est bien le lieu le plus désert de l'univers. Dieu me garde de vous encourager par mes paroles à user de démarches pour qu'on me fasse sortir d'ici, j'ai supporté déjà les plus grandes souffrances, celles de la route; mais ce dont je vous conjure, c'est de m'écrire souvent et de ne pas priver mon cœur de cette ineffable consolation, sous prétexte que je suis éloigné de vous. Vous n'ignorez pas quel plaisir c'est pour moi, au milieu de mes afflictions et de mes épreuves, d'apprendre de vous que vous jouissez d'une bonne santé et que vous êtes en possession d'une paix et d'une tranquillité parfaites. Ne me privez donc pas de cette joie souveraine, et dites-moi souvent comment vous vous trouvez; vous savez bien que je serai on ne peut plus heureux de l'apprendre et que je recevrai toujours ces nouvelles avec un grand plaisir; vous n'ignorez pas combien je me réjouis de tout ce qui vous est agréable.

LETTRE CCXXXV.

A PORPHYRE, ÉVÊQUE DE ROSSUS.

Je n'ignore pas combien fidèle, constante, inébranlable est votre amitié pour moi; je sais qu'elle est à l'épreuve du malheur et que les revers ne l'altéreront pas. Votre conduite m'en a donné un gage incontestable. C'est pourquoi dans mes revers, tout dévoré que je suis par la maladie, quoique jeté à Cucuse dans la plus affreuse solitude, et inquiété par les incursions incessantes des Isauriens, je vous écris sous le poids des maux qui m'oppressent, et j'éprouve une grande consolation de ce que, séparé de vous par le corps, je vous suis vivement attaché par l'âme et je puis donner à votre piété le salut qne je lui dois. Encore que je ne puisse pas correspondre avec vous sans peine et sans danger, quel plaisir n'est-ce pas pour moi d'être pour ainsi dire un de vos voisins, et de pouvoir, en franchissant une petite distance, vous faire parvenir mes lettres et recevoir les vôtres? Quelle fête ce serait pour moi! quelle solennité! quel sujet de joie d'avoir de vos nouvelles! Oh! le jour fortuné que celui où il me sera donné d'en recevoir! J'oublierai alors ma solitude, je déposerai toute crainte et toute alarme!

LETTRE CCXXXVI.

AU GOUVERNEUR CARTERIUS.

Cucuse est sans contredit un épouvantable dé-

sert; mais sa solitude me contriste moins que le repos qu'on y goûte, dans l'éloignement de toute espèce d'affaires, ne me réjouit. Aussi, vous le dirais-je? je suis entré dans ce désert comme en un port de refuge; j'y respire un peu de tous les maux qu'il m'a fallu essuyer pendant la route, et je cherche à m'y débarrasser des derniers restes de la maladie et des autres douleurs que j'ai dû endurer. J'ose confier ces choses à votre grandeur, parce que je sais combien vous vous intéressez à mon repos. Ah! je n'oublierai jamais tout ce que vous avez fait pour moi. Vous avez calmé des troubles affreux et redoutables suscités contre moi; vous avez fait, selon vos forces, tout ce que vous avez pu pour me mettre en sûreté. En quelque endroit que j'aille, en quelque lieu que je sois, je publie toujours en présence de tout le monde les services que vous m'avez rendus, et je vous conserve, mon admirable seigneur, une éternelle reconnaissance pour tous les soins que vous avez eus pour moi. Mais je ne me contente pas d'être aimé de vous, il me faut encore la consolation de savoir comment vous allez et ce que vous faites; écrivez-moi donc, je vous en conjure, faites-moi cette grâce. Ce ne sera pas une légère consolation pour mon âme, dans l'exil où je vis, de recevoir des lettres écrites de votre main.

AVANT-PROPOS

SUR

LES CINQ LETTRES SUIVANTES DU PRÊTRE CONSTANCE

Dans l'édition de Morel, aussi bien que dans un exemplaire de la bibliothèque royale, la première des cinq lettres suivantes est intitulée : Κωνσταντίῳ πρεσβυτέρῳ πρὸς τὴν μητέρα. Fronton-le-Duc accepte cette désignation extraite d'un exemplaire d'Anvers, et en défend dans ses notes la légitimité. D'après lui, Chrysostome aurait dicté ces lettres à Constance, qui se trouvait alors à ses côtés, pour sa mère, sa sœur et ses amis; le style de ces lettres, ajoute Fronton-le-Duc, révèle Chrysostome. Savilius n'est pas de cet avis, et d'après un autre manuscrit, il désigne ces lettres sous ce titre : Κωνσταντίου πρεσβυτέρου ἐπιστολαί τινες · α'. πρὸς τὴν μητέρα. A la bibliothèque du Vatican, on lit aussi : Κωνστατίνου πρεσβυτέρου πρὸς τὴν μητέρα. C'est justement l'opinion de Savilius. La substitution du nom de Κωνσταντίνου à celui de Κωνσταντίου n'a pas d'importance. Un pareil changement de nom n'est pas rare dans les manuscrits. Quoi qu'en puisse penser Fronton-le-Duc, le style ressemble très-peu à celui de Chrysostome; on n'a qu'à lire les lettres du grand docteur pour s'en apercevoir. Constance était un prêtre d'Antioche que Chrysostome comptait parmi ses meilleurs amis. Inquiété de toute manière par l'infâme Porphyre, qui était parvenu, en usant d'iniques moyens, à s'emparer du siége épiscopal d'Antioche, il s'était retiré à Cucuse, près de l'évêque exilé, et il y partageait son exil dans l'intimité la plus étroite, selon qu'il l'indique lui-même à la fin de sa première lettre : « Je suis ici, dit-il, inondé de bonheur, puisque je vis dans la familiarité de notre saint évêque, et je trouve des charmes inouis dans la tranquillité du lieu que j'habite et dans le repos dont je puis y jouir. » Tillemont pense avec quelque fondement que la lettre à l'évêque d'Antioche, c'est-à-dire à Porphyre, la CCXXXIII^{e} de ce recueil, n'est pas de Jean Chrysostome, auquel elle est attribuée, mais bien du prêtre Constance; la diction de cette lettre, quoique ne manquant pas d'élégance, la nature même des choses qui y sont dites, semblent indiquer assez qu'elle a le prêtre Constance, et non pas Chrysostome pour auteur.

LETTRE CCXXXVII.

LE PRÊTRE CONSTANCE A SA MÈRE.

Il est d'une mère aimante et dévouée, de prévenir son enfant quand des choses nécessaires viennent à manquer, de le faire sortir de la maison, de supporter courageusement son départ, et de lui savoir gré de son absence. Vous avez vaincu les exigences les plus impérieuses de la nature, en m'ordonnant d'échanger la ville contre le désert, une sécurité complète contre la crainte continuelle des Isauriens, les délices de votre société contre les rigueurs de la séparation, et cela, pour que je ne me visse pas dans la nécessité de faire des bassesses. Merci donc mille fois, non pas tant parce que vous m'avez donné la vie, que parce que vous m'avez aussi fortement élevé, et que par là, vous vous êtes montrée telle qu'une mère doit être. Ces femmes qui faiblissent sous le poids de leur amour, qui veulent jouir outre mesure de la vue de leurs enfants, il serait plus juste de les appeler les bourreaux que les mères de ceux qui leur doivent la vie. Il n'en a pas été ainsi de vous; vous avez fait preuve d'un grand courage, vous avez montré une volonté de fer, et Dieu, pour reconnaître votre conduite, vous a donné dans sa bonté une magnifique récompense. Laissez-moi donc, ma mère, vous prier et vous conjurer d'être également courageuse dans toutes les circonstances, de comprendre qu'il n'y a en ce monde qu'un malheur véritable, le péché, et que tout le reste, la puissance, la gloire, les honneurs humains, ne sont rien. La seule route qui conduit au ciel est la voie des afflictions et des peines; car il est écrit: « Il nous faut entrer dans le royaume de Dieu par beaucoup de tribulations. » *Act.*, XIV, 21. Tous les saints de l'Ancien et du Nouveau Testament ont marché dans cette voie difficile; on leur tendait continuellement des piéges; ils ont été poursuivis, contraints de fuir, exilés, chassés de leurs villes et de leurs maisons; ils sont tombés enfin victimes d'une mort prématurée, qui leur était donnée par ceux-là mêmes qui auraient dû les sauver. Y a-t-il rien de plus terrible, dites-moi, y a-t-il rien de plus douloureux que de tomber victimes de mains fraternelles et de succomber d'une mort violente et prématurée, après avoir mérité de si belles couronnes et s'être rendu digne d'une telle gloire? Quoi de plus terrible que l'ordre donné à un père d'immoler de ses mains son fils unique, l'enfant de sa vieillesse, et pour le père, quoi de plus douloureux que de se voir condamné à donner la mort à son fils? Ne me dites pas que, malgré tout, ce père eut le bonheur de posséder à la fin son fils plein de vie! Ce juste ne connaissait pas l'issue du sacrifice qu'il allait offrir, mais, persuadé qu'il allait immoler son enfant, il le conduisait au sommet de la montagne, il construisait l'autel, il rassemblait le bois du bûcher, il prenait le glaive et il frappait la victime. Il la frappa, en effet, bien réellement et il perça son cœur, à ne tenir compte que de ses dispositions, et c'est ce qui lui a valu d'être chanté par toute la terre. Si j'évoquais le souvenir du petit-fils de ce patriarche, vous le verriez, sous les coups de la jalousie de son frère, fugitif, exilé, asservi, voué sur la terre étrangère au rôle humiliant de mercenaire, et craignant toujours pour sa vie. Joseph vous apparaîtrait vendu par ses frères, réduit à l'esclavage et retenu longtemps dans les fers. Moïse se montrerait à vous exposé aux mille épreuves que les Juifs lui firent endurer. Les épreuves des apôtres ne sauraient être résumées dans un seul discours : pour vous, cherchant à les embrasser toutes dans votre pensée, considérez quelle est la récompense de la patience, offrez généreusement à Dieu en sacrifice tout ce qui vous arrive, et glorifiez le Seigneur en toute chose. Le saint homme Job doit sa couronne à sa résignation. Attendez avec patience un retour favorable de la fortune; ne cessez jamais de le demander à Dieu et tâchez de pouvoir me dire bientôt que mes lettres vous ont tranquillisée, à moins que vous ne préfériez troubler mon bonheur. Moi je vis ici dans la joie la plus grande, heureux de mes rapports fréquents avec notre saint évêque; je trouve de véritables charmes dans la tranquillité du lieu que j'habite et dans le repos dont j'y jouis. Oh! n'attristez pas mon bonheur! Si j'ap-

prends bientôt par vos lettres que vous supportez comme il convient à la haute distinction de votre âme, les épreuves auxquelles vous êtes livrée, j'en ressentirai un grand surcroît de joie. La familiarité à laquelle m'a admis notre saint évêque a produit en moi de merveilleux effets. Il semble presque que je ne suis plus le même homme, j'oublie qûe je suis loin de la patrie, sur une terre étrangère. Je me sens tellement inondé de joie, je nage si abondamment au sein des dons spirituels, que je ne cesse jamais de louer et de remercier Dieu de tous les biens qu'il m'a accordés.

LETTRE CCXXXVIII.

LE MÊME A SA SŒUR.

Nous sommes frères, bien plus, nous sommes sortis en même temps du sein de notre mère ; c'en est assez pour nous aimer beaucoup. Cependant l'affection que je vous porte n'a pas pour motif cette seule cause ; le principe en est plus noble et plus juste : je vous respecte et je vous aime à cause de votre vertu. Vous avez méprisé les biens de la terre ; vous avez dissipé la fumée, dispersé la poussière, foulé la boue sous vos pieds ; vous vous êtes donné des ailes pour avancer rapidement dans la voie qui conduit au ciel. Ni le soin de votre époux, ni la sollicitude maternelle, ni le souci de votre maison, ni le tracas inévitable auquel ces préoccupations donnent naissance, n'ont interrompu ni ralenti votre marche progressive. Ce qui semblait un obstacle n'a servi qu'à augmenter votre vitesse, et la pauvreté elle-même, qui brise les cœurs courageux, selon cette parole de l'Ecriture : « La pauvreté humilie l'homme, » *Prov.*, x, 4, loin de vous abattre, n'a fait que vous rendre plus agile. Telle est en effet la vertu : les obstacles qu'elle rencontre ne l'entravent pas, elle les brise plus facilement que des toiles d'araignées, et elle retire de ses succès de grands avantages. Ma lettre est toute pleine d'opportunité ; j'ai pu croire avec raison que mon absence, et les troubles qui l'ont suivie, avaient jeté votre âme dans l'anxiété et l'abattement, et je vous ai écrit. En vous souvenant que le chemin de la vertu est étroit et que le chemin du vice est large, ne portez plus envie au bonheur dont les méchants semblent jouir dans leurs péchés, mais déplorez plutôt des succès qui appellent après eux des châtiments terribles ; ne regardez pas comme malheureux ceux qui marchent dans la voie étroite, estimez-les au contraire très-heureux, s'ils avancent appuyés sur la vertu. Les privations, les afflictions de ce monde, quand elles sont vertueusement supportées, sont la source de biens infinis, d'honneurs et de couronnes. Est-ce que le mauvais riche souffre seulement à cause de sa cruauté et de son égoïsme ? Il est encore tourmenté parce qu'il nageait au milieu d'abondantes richesses et s'asseyait devant une table opulente. Et pourquoi Lazare, au contraire, fut-il couronné ? Il supportait avec courage la rigueur de ses plaies ; il ne se laissait pas abattre par la pauvreté, l'isolement, le mépris, les outrages ; et il n'y avait pas jusqu'aux viles atteintes des chiens qu'il n'endurât courageusement. Vous n'aviez pas besoin de moi pour apprendre ces vérités ; mais j'ai cru nécessaire de vous les rappeler dans cette lettre, afin de vous fortifier contre les assauts de la tristesse. Encore que je ne veuille pas tout dire, je n'ignore aucun des maux qui fondent sur vous, et c'est pour vous consoler de mon mieux que je vous écris. Oh ! comme vous me rempliriez de joie dans cet exil où je vis, si vous me disiez bientôt que mes paroles ont apporté à votre âme le courage et la force que je voudrais, et que je désire lui communiquer ! Quelque éloigné que je sois de vous, j'en ressentirais un ineffable bonheur ! Voyez, j'ai souffert beaucoup ; mais j'oublie tous mes maux en songeant à la récompense qui doit couronner mes douleurs, et en espérant que bientôt un changement favorable surviendra dans mon état, comme l'indiquent les commencements eux-mêmes. Pourquoi ne m'imiteriez-vous pas ? La patience est difficile. Qu'importe ? il ne faut pas reculer devant ses rigueurs, veillez bien sur tous vos autres enfants, votre récompense en sera plus belle. Veillez aussi sur la belle Epiphanie et élevez-la comme Dieu veut. Vous savez combien est grande la récompense de ceux qui élèvent bien leurs enfants,

Abraham dut, entre autres raisons, à l'accomplissement de ce devoir, une partie de sa gloire; c'est aussi pour l'avoir accompli, que Job a été couronné, et le bienheureux Paul recommande aux parents d'y être fidèles : « Elevez vos enfants, leur dit-il, et corrigez-les selon le Seigneur. » *Ephes.*, VI, 4. Vous êtes à même maintenant de pouvoir vous débarrasser de toute préoccupation inutile, de toute sollicitude inopportune, de toute peine sans résultats; profitez du loisir qui vous est fait, il peut vous être très-utile, et, si vous le voulez, il produira pour vous des fruits abondants de vertu. Quant à ma mère vénérée, je crois qu'il est inutile de vous rien recommander à son sujet; car je n'ignore pas que, parmi toutes les qualités qui vous distinguent, le soin que vous avez d'elle vous a déjà valu de nombreux avantages; je sais qu'il n'y a pas de servante plus obéissante et plus attentive que vous ne l'êtes dans l'accomplissement du devoir filial. Entendez néanmoins le bienheureux Paul disant : « Honorez vos parents. » et ajoutant aussitôt : « C'est le premier des commandements, auxquels Dieu ait joint une promesse. » *Ephes.*, VI, 2. En agissant de la sorte, vous vous donnerez des droits à de splendides couronnes et vous me comblerez de joie. Votre belle conduite me fera oublier tout ce que j'ai souffert; encouragé et soutenu par le bonheur qu'elle me procurera, je me croirai encore à la maison et près de vous, et je m'estimerai au comble de mes vœux.

LETTRE CCXXXIX.

LE MÊME AUX PRÊTRES VALÈRE ET DIOPHANTE.

Encore que je ne vous eusse pas écrit, vous auriez dû me prévenir. Ne savez-vous pas que telle est la loi de l'amitié? Elle ne demeure jamais en arrière en fait de prévenance, elle s'efforce toujours de l'emporter sur ceux qu'elle aime par l'ardeur de ses feux. Mais je vous ai déjà écrit plusieurs fois et vous n'avez pas trouvé bon de me répondre, vous vous en êtes tenus à un long et dur silence envers un homme qui aurait désiré se voir pour ainsi dire inondé de vos lettres. Ne prenez pas ces paroles pour des reproches; je suis plus maître de moi; n'y voyez seulement que l'expression de ma tristesse et de mes regrets. Plus est vive l'impatience où je suis de recevoir de vos nouvelles, plus aussi la douleur que je ressens d'en être privé, est dure et amère. Croyez-vous donc que je n'aie pas besoin de grandes consolations, isolé comme je suis de ma mère et de ma sœur, exilé de mon pays, privé de la vue de tant d'amis qui m'étaient chers, relégué dans la plus redoutable solitude de l'univers, tremblant toujours des incursions des Isauriens? Tous les jours de tristes nouvelles arrivent ici; sans parler de mes infortunes personnelles, j'apprends à chaque instant des désastres qui se produisent de toute part dans le monde, qui grandissent de jour en jour, et qui présagent de terribles naufrages. Ah! plût au ciel qu'il me fût permis d'exprimer l'excès de ma douleur; même sans que j'ouvre la bouche, vous vous seriez bientôt repentis de votre silence. Vous n'avez pas même la ressource d'alléguer la difficulté de trouver des messagers fidèles, et c'est un motif nouveau qui me rend votre conduite plus pénible. La raison..., mais je ne veux rien dire de désagréable; à vous de voir si votre négligence ne trahit pas l'indifférence ou le mépris que je vous inspire. Je me préoccupe peu de l'indifférence ou du mépris que vous pouvez avoir pour mon humble mérite; quels que soient vos sentiments envers moi, je ne désire qu'une chose, recevoir des lettres écrites de vous, mais vous savez combien elles me rendent heureux. Que de personnes sont déjà venues me voir? Maintenant encore, c'est notre vénéré frère Libanius, mon maître, qui arrive, et vous n'avez pas daigné en profiter pour m'écrire! N'augmentez pas, je vous en conjure, l'intensité de ma douleur. Si, cette lettre reçue, vous ne voulez pas me répondre par lâcheté ou par paresse, ne vous attendez pas à ne plus recevoir de mes nouvelles; je vous écrirai toujours et je ne cesserai de me plaindre et de m'attrister de votre silence. Cette consolation, nul ne peut me l'enlever, et j'avoue qu'elle n'est pas médiocre. Cependant, me fît-elle défaut, je serais encore grandement soulagé d'entendre parler de vous et célébrer votre vertu jusque dans

cette solitude, jusqu'aux dernières limites du monde; car je puis bien dire que je suis ici presque aux frontières de l'univers. Vos louanges sont sur toutes les lèvres; tous font votre éloge, tous vous donnent des couronnes, tous vous estiment heureux pour le courage et la constance dont vous avez fait preuve, réalisant parfaitement ce passage de l'Ecriture : « Combats jusqu'à la mort pour la justice, et Dieu combattra pour toi. » *Eccli.*, IV, 33. Au milieu des flots en courroux, au sein d'une affreuse tempête, vous êtes demeurés fermes, sans que rien ait jamais pu ébranler votre courage; ceux-là mêmes qui voulaient vous faire le plus de mal, sont devenus, sans le vouloir, les auteurs de votre plus grande gloire. C'est pourquoi, je vous en conjure, réjouissez-vous, tressaillez d'allégresse, ne cessez pas d'adresser vos supplications au Seigneur, qui couronne et qui change toute chose. Il vous accordera bientôt au delà de ce que vous pouvez vouloir et penser, à cause de sa bonté.

LETTRE CCXL.

LE MÊME AU PRÊTRE CASTUS.

Oh! qu'un cœur aimant brille d'un bel éclat! Qu'il lui est difficile de se cacher! Vainement il voudrait se renfermer en lui-même; voyez, en effet, ce qui vous est arrivé : vous ne saviez pas si je vous avais écrit, quoique je l'eusse déjà fait, et néanmoins vous m'avez prévenu, et, en m'écrivant le premier, vous m'avez donné un témoignage de la sincérité de votre affection, en même temps que vous avez inondé mon âme de consolation et de joie. Tâchez donc de me ménager souvent le même plaisir et le même bonheur, et pour cela écrivez-moi, je vous en conjure, toutes les fois que vous le pourrez. Je n'ignore pas les difficultés que vous éprouvez à le faire. Je suis ici dans l'endroit le plus désert de la terre, on vient rarement dans cette solitude; mais enfin l'amour rend facile ce qui semble le plus difficile. Si vous le voulez bien, si vous prenez des informations assidues, vous trouverez des gens que leurs affaires appellent en ces lieux, et, grâce à vos recherches et à la bonne volonté de ces voyageurs, vous pourrez satisfaire vos vœux. Le messager trouvé, très-respectable ami, écrivez-moi souvent. Vous n'éprouvez à le faire aucun ennui, aucune peine, et le plaisir que j'en ressens me soutient et m'encourage, en même temps qu'il devient pour mon âme un grand sujet de consolation.

LETTRE CCXLI.

LE MÊME AU PRÊTRE CYRIAQUE.

Oh! que votre amitié pour moi est ardente! qu'elle est sincère! qu'elle est constante! Vous m'en avez donné une nouvelle preuve par l'estime que vous me conservez maintenant que je suis plus près de vous, malgré les rigueurs de l'absence. Vous dites bien que je ne vous ai pas écrit; mais vous ne trouvez pas cette raison suffisante pour me priver de vos lettres, et, quoique vous crussiez à mon silence, vous avez bien voulu m'écrire déjà plusieurs fois. Consolez-vous, je vous ai très-souvent écrit, et cet échange de messages témoigne d'un côté de la grandeur de votre amitié, qui n'a pas besoin de mes lettres pour se soutenir, et de l'autre de ma bonne volonté. Voyons, maintenant que vous connaissez mes sentiments à votre égard, possédant comme vous la possédez cette vertu qui est la source de tous les biens en même temps que « le lien de la perfection, » *Col.*, III, 14; procurez-moi le plaisir fréquent de recevoir de vos nouvelles. Vos lettres seront toujours les bienvenues, quelque nombreuses qu'il vous plaira de les rendre; l'ardeur de mon amitié me les fera toujours recevoir sans ennui.

LETTRE CCXLII.

CHRYSOSTOME A CHALCIDIE ET A ASYNCRITIE.

Ne vous excusez pas de n'être pas venues me voir; c'est pour moi comme si vous étiez venues, et je ne vous estime pas moins que ceux qui sont arrivés jusqu'ici. Est-ce que je ne connais pas

votre généreuse affection? Allez, je vous sais gré de vos intentions et je vous pardonne facilement de n'être pas venues, soit à cause de votre santé, soit à cause des rigueurs de la saison, soit enfin par crainte des voleurs. Ne laissez pas cependant de m'écrire souvent et de me donner de bons renseignements sur votre état. Si loin que je sois de vous, je m'intéresse vivement à ce qui vous touche, et ce ne sera pas un médiocre sujet de joie pour mon cœur d'apprendre que vous n'avez ni trouble, ni inquiétude, et que vous jouissez d'une bonne santé. Maintenant que vous le savez, ne manquez pas de me parler souvent de ce que j'ai tant à cœur de connaître, afin d'enlever à la solitude, par les consolations que vous me ferez goûter, son austérité et son amertume.

LETTRE

DE

SAINT JEAN CHRYSOSTOME

AU MOINE CÉSAIRE

AVANT-PROPOS

Le commencement et la fin de la lettre à Césaire indiquent qu'elle aurait été écrite par Chrysostome pendant son second exil. Pierre Martyr, de Florence, avait donné, d'après un exemplaire florentin, l'interprétation latine de cette lettre; il abandonna plus tard la religion catholique, passa en Angleterre et déposa cette lettre et son interprétation dans la bibliothèque de Cranmer, archevêque de Cantorbéry. Après la mort de Cranmer, sa bibliothèque ayant été dispersée, la lettre en question ne fut pas retrouvée. Cependant, lorsque les ennemis de la transsubstantiation l'alléguèrent pour soutenir leurs opinions, les défenseurs de ce dogme catholique soutinrent qu'elle n'avait jamais existé, puisqu'on ne pouvait en trouver un seul exemplaire. Mais en 1680, un homme célèbre, Emeric Bigot, en donna l'interprétation latine d'après un exemplaire florentin trouvé dans la bibliothèque dominicaine de Saint-Marc, et il la publia à la suite de la *Vie de Chrysostome*, par Pallade. On n'admit pas l'authenticité de cette lettre; un critique fut d'avis qu'elle était d'origine récente; il pensa qu'on devait la supprimer et il la supprima réellement avec les notes de Bigot. Il faut arriver à 1685 pour la voir reparaître : Etienne le Moyne la publia à la fin du tome premier de ses *Varia Sacra*; seulement il y avait tant de fautes, elle était tellement dénaturée dans quelques passages, qu'il était presque impossible d'en pénétrer le sens. En 1687, Jacques Basnage, de Rotterdam, la publia de nouveau avec la partie de la préface de Bigot, qui s'y rapportait et qui avait été supprimée en même temps; il y joignit aussi les fragments grecs réunis par Bigot. D'autres hérétiques donnèrent successivement d'autres éditions de cette lettre, jusqu'à ce qu'un savant jésuite, J. Harduin, la donnât à son tour, et fit heureusement tourner au profit de la vérité, un monument sur lequel les hérétiques ne craignaient pas d'appuyer leurs erreurs. Nous la donnons à notre tour avec quelques corrections; quant aux fragments grecs de cette lettre tirés du prêtre Anastase, de Jean Damascène et d'autres auteurs, nous pouvons les publier plus nombreux, grâce aux recherches auxquelles s'est livré notre savant et illustre ami, Michel Lequien, de l'ordre des Prédicateurs, sur Anastase et Jean Damascène.

Mais ici trois questions se présentent. Jean Chrysostome est-il ou n'est-il pas l'auteur de cette lettre? Dans quel but a-t-elle été écrite? Que faut-il penser du passage qui a donné sujet à tant de controverses sur la transsubstantiation?

Et d'abord, cette lettre est-elle bien réellement de Chrysostome? Elle lui est attribuée par Jean Damascène, par le prêtre Anastase, par Nicéphore et par les autres auteurs qui ont pris part à la controverse sur les deux natures; bien plus, le titre de la lettre montre comme en étant l'auteur, Jean, évêque de Constantinople, c'est-à-dire Chrysostome. En voici le texte : *Lettre du bienheureux Jean, évêque de Constantinople, au moine Césaire, pendant son second exil.* A la fin de la lettre, on lit de même : Fin de la lettre (*epistola*) de Jean, etc. Après cela, on ne s'étonnera pas si les hérétiques, croyant trouver dans cet écrit un argument contre la foi catholique, l'ont attribué, sans autre examen, à Chrysostome. Harduin, lui aussi, s'appuyant sur le texte de cette lettre et sur les témoignages des anciens, la regardait comme l'œuvre du grand docteur; cette pensée soutenait ses efforts et l'engageait à résister aux traits des adversaires et à réfuter leurs erreurs. Mais plus tard, une homme célèbre, Michel Lequien, dans la troisième dissertation qu'il mit en tête des *Œuvres de saint Jean Damascène*, exprima des doutes sur l'authenticité de cette lettre, et voici sur quoi il les fit reposer. Il remarqua d'abord qu'avant Léontius, il n'avait pas été question de cette lettre, quoiqu'elle renfermât des passages remarquables contre les Eutychiens, qui soutenaient l'unité de volonté et d'opération. Comment supposer que ces passages n'eussent point été cités par les cinquième et sixième conciles, par ceux qui combattaient ces hérésies, par les vengeurs de Nestorius? Cependant, nulle part il n'est fait mention de cette lettre; on n'en cite jamais une seule ligne. Il cite alors des passages tels que les suivants : *Par quel enfer a été vomie cette erreur qui prétend qu'après l'Incarnation il n'y a dans le Christ qu'une seule nature?* — Ils disent encore : Après l'Incarnation il n'y a pas *deux natures;* et il observe que ces expressions et d'autres semblables n'ont commencé à être employées qu'après que Cyrille d'Alexandrie eut écrit à Nestorius : *Il s'est fait des deux natures une ineffable union*; *se divisant par les substances après l'union, il n'y a après l'union que la nature incarnée du Verbe de Dieu*, et après que ces paroles eurent suscité des contradictions telles, qu'on en vint à soutenir que la divinité elle-même avait souffert.

C'est alors que parurent ces fameuses dissertations, imprimées sous le nom d'Athanase au tome second de cet ouvrage, p. 560, 561, etc., et dans lesquelles sont controversées presque les mêmes matières qui se trouvaient éparses dans le courant de cette lettre. Lequien va plus loin : d'après lui, cette lettre aurait été écrite non-seulement après la mort de Chrysostome, mais encore après l'apparition de l'hérésie nestorienne : « Avant ce temps-là, dit-il, on n'avait pas dit que le Christ était fait de deux natures, mais qu'il existait en deux natures. » Cyrille fut le premier à l'enseigner; plus tard, le concile de Chalcédoine le définit contre Eutychès, et il ajouta même, toujours d'après Cyrille, *que le Christ était un Dieu parfait et un homme parfait;* or, on lit dans la lettre à Césaire : *Il faut reconnaître dans le Fils, non-seulement une nature, mais deux natures parfaites.* Il est vrai qu'Athanase, dans son livre premier contre Apollinaire, avait déjà enseigné que le Christ était Dieu parfait et homme parfait. Mais, quoique on eût parlé quelquefois avant Chrysostome, d'union, ἕνωσις, *unitio*, de deux natures parfaites en Jésus-Christ, ces expressions ne furent jamais répandues, comme au temps de Nestorius et d'Eutychès, et c'est pourquoi il semble raisonnable de regarder comme ayant vécu à cette époque l'écrivain qui les emploie souvent. Un autre motif qui fait penser au R. P. Lequien que cette lettre n'est pas de Chrysostome, c'est qu'on y lit : « Si vous dites que Dieu a souffert de quelque manière que ce soit, vous soutenez une impossibilité; c'est un blasphème, c'est une monstruosité; » encore que cette manière de parler soit en quelque sorte supportable, à un temps où le dogme n'avait pas été défini, et où d'ailleurs il semblait indifférent à beaucoup de dire que Dieu avait souffert, ou que la divinité avait souffert, elle est contraire à un grand nombre de passages de Chrysostome. Le critique fait encore

un certain nombre d'observations également plausibles, il soulève encore d'autres difficultés qu'il serait trop long de rapporter ici.

Mais j'ai d'autres raisons de croire cette lettre apocryphe. Elle est écrite au moine Césaire, qui avait vécu autrefois avec celui qui en est l'auteur, de la même vie, c'est-à-dire de la vie monastique; on ne peut en douter d'après les paroles par lesquelles elle commence : « Pour moi, me souvenant de notre ancienne vie commune, τῆς σῆς μεθ' ἡμῶν πολιτείας »; ces paroles, certainement écrites en grec, indiquent clairement que l'auteur de cette lettre avait vécu de la même vie que menait Césaire, c'est-à-dire de la vie monastique. Jusque-là tout s'applique parfaitement à Chrysostome, qui passa sa jeunesse parmi les moines, et s'adonna à la vie ascétique. Mais, si Césaire a eu des rapports si étroits avec Chrysostome, s'il a d'ailleurs vécu jusqu'à son second exil, si des lettres nombreuses ont été échangées entre eux, comment s'expliquer qu'il n'en soit jamais fait mention dans les lettres et la vie de Chrysostome? On se sent pris, devant ce silence, d'un doute légitime. De plus, comment n'être pas frappé de la différence qui existe entre le style de cette lettre et la manière de Chrysostome : aujourd'hui que la connaissance des ouvrages des Grecs devient plus vulgaire, cette différence saute vite à l'esprit; tout y semble étranger à la manière ordinaire du saint docteur; on n'y remarque rien qui le rappelle, et quand on passe de cette lettre à ses autres écrits, on se croirait transporté dans un tout autre monde. Est-ce que jamais, dans les œuvres de Chrysostome, τηλαυγῶς διαγορεῦσαι, ταῦτα κατηγορεῖται ont jamais voulu dire, *ces choses sont clairement enseignées?* Chrysostome pouvait-il donc être aussi bref quand il s'agissait de ramener à la foi un de ses anciens compagnons, un de ses amis? L'argumentation pressée de Chrysostome, c'est dans les discours contre les Anoméens et contre les Juifs qu'il faut la saisir. Prenez ces discours, comparez-les à la lettre qui nous occupe, et vous verrez bientôt la différence profonde qui distingue ces deux œuvres. C'est pourquoi, toutes ces choses examinées, je regarderai toujours comme apocryphe cette lettre à Césaire, et je la croirai écrite par quelqu'un qui aura faussement emprunté le nom de Chrysostome.

Maintenant, quel est donc l'auteur de cette lettre, qui l'a attribuée à Chrysostome? c'est ce qu'on ignore complétement. Voici seulement à quelle occasion elle fut écrite, ou du moins elle paraît avoir été écrite, si l'on s'en rapporte au commencement de cette lettre même. On avait offert à Césaire un livre d'Apollinaire, dont la lecture l'ébranla profondément; il goûta si bien les idées qui y étaient exposées, qu'il remercia ceux qui lui avaient donné sujet de le connaître et qu'il déclara le livre irréprochable, dans une lettre censée écrite par lui à Jean. Une opinion assez reçue parmi les savants estime que cette lettre a été écrite non pas contre les Apollinaristes, mais contre les Eutychiens, et que le livre dont il s'agit est attribué, sans motif sérieux, à Apollinaire; la raison qu'ils en donnent, c'est que jamais Apollinaire n'a enseigné qu'après l'union une seule nature ait été formée en Jésus-Christ de deux natures. A notre avis, le doute n'est pas possible; c'est du livre d'Apollinaire qu'il s'agit dans cette lettre, et c'est bien les Apollinaristes qu'on se propose d'y réfuter. En veut-on la preuve? Nous lisons au commencement de cette lettre que « par un concours essentiel, par une mixtion divine de la divinité et de la chair, une seule nature a été formée, συνδρομὴν οὐσιώδη καὶ μίξιν θεσπεσίαν γεγενῆσθαι θεότητός τε καὶ σαρκὸς, μίαν τε ἐντεῦθεν ἀποτελεσθῆναι φύσιν; or, ces paroles ne sont presque que la répétition exacte des paroles d'Apollinaire, telles qu'elles sont rapportées par Euloge, dans *Photius,* chap. CCXXX, p. 849, d'après un extrait du livre d'Apollinaire sur l'Incarnation : « O nouvelle créature, s'écrie-t-il, ô divine mixtion! Dieu et la chair forment une seule nature; ὢ καινὴ κτίσις, καὶ μίξις θεσπεσία· Θεὸς καὶ σὰρξ μίαν ἀπετέλεσαν φύσιν. Ces paroles sont de plus citées par Ephrem d'Antioche, dans la *Bibliothèque de Photius,* chap. CCXXIX, p. 787. Niera-t-on encore qu'il s'agisse du livre d'Apollinaire dans la lettre de Césaire?

En voici d'autres preuves : d'après Apollinaire et les Apollinaristes, selon qu'il est dit dans cette lettre, « il n'y avait pas de raison pour soutenir les deux natures après l'union. » « Le corps du Seigneur, disaient les Apollinaristes, n'est pas un véritable corps, parce qu'il s'est changé en la divinité; c'est donc la divinité qui a souffert. » Ils disaient encore que « Notre-Seigneur Jésus-Christ s'était revêtu de notre chair, mais d'une chair inanimée. » Telles étaient les erreurs d'Apollinaire et des Apollinaristes, qui s'appelaient Synousiastes, mais ces erreurs étaient la conséquence du passage d'Apollinaire cité plus haut. Si par la mixtion divine qui s'était opérée, Dieu et la chair formaient une seule nature, comme le prétendait Apollinaire, il n'était plus nécessaire de distinguer deux natures après l'union; le corps divin n'était pas un vrai corps, puisqu'il avait été changé en la divinité; la nature divine ou la divinité avait souffert; le Christ enfin avait un corps sans âme, puisque Dieu et la chair formaient une seule nature.

Athanase, Grégoire de Nazianze et Epiphane font mention de ces erreurs des Apollinaristes ou Synousiastes (συνουσιαστῶν); le dernier, ainsi que Jean Damascène, *De Hœr.*, p. 94, les nomme Dimœrites, διμοιρίτας. Pourquoi cette dénomination? Grégoire de Nazianze, *Or.* 46, p. 722, nous en donne la raison quand il dit que le corps et l'âme étaient la troisième partie, τὸ τριτημόριον, de la personne du Christ. Les Apollinaristes prétendaient qu'une partie de l'homme, le νοῦν ou l'âme intelligente était remplacée dans le Christ par le Verbe, et que le Verbe, uni à un corps et à une âme qu'ils nommaient sensitive, constituait tout le Christ. Comme, d'après l'enseignement catholique, le Christ était un composé de trois parties : du Verbe, d'une âme humaine et d'un corps animé, ceux qui enlevaient au Christ une de ses parties, l'âme intelligente, étaient nommés *dimœrites* des deux parties qui restaient; δίμοιρον voulant dire en grec les deux tiers. On verra de nombreux exemples d'un pareil emploi de cette expression, dans nos fragments, p. 319, etc.

Ce que dit Athanase, dans sa lettre à Epictète, sur les Apollinaristes, en en taisant toutefois le nom, est entièrement d'accord avec celle-ci; Epiphane la reproduit tout entière, *Hœresis* 77, en combattant les Dimœrites ou Apollinaristes. « Quel enfer a osé dire, s'écrie Athanase, que le corps, né de Marie, est consubstantiel à la divinité du Verbe, ὁμοούσιον? » De là, les Apollinaristes furent nommés Synousiastes, συνουσιασταί; parce qu'ils mêlaient la substance du Verbe à sa chair, au point de les confondre et de n'en faire qu'une seule et même chose. Mais Athanase poursuit : « Où voit-on que le Verbe est passé à la chair, aux os, aux cheveux, à tout le corps du Christ enfin, et a ainsi perdu sa nature? » Voilà la célèbre mixtion divine, θεσπεσίαν μίξιν, des Apollinaristes, par laquelle Dieu et la chair ne faisaient plus qu'une seule nature. « Est-ce que jamais l'Eglise, est-ce que jamais les chrétiens, continue Athanase, ont prétendu que Dieu avait porté un corps par position et non pas par nature? » Ces paroles s'expliquent par ce passage de la lettre à Césaire : « Les Apollinaristes prétendaient que le corps du Seigneur n'était pas un véritable corps, parce qu'il avait été changé en la divinité. » Athanase dit encore : « A-t-on jamais poussé l'impiété jusqu'à dire et penser que la divinité consubstantielle au Père, s'est fait circoncire et est devenue imparfaite de parfaite qu'elle était, et que ce n'était pas un corps qui était cloué à la croix, mais la Sagesse elle-même qui a tout créé? » N'est-ce pas ce que nous disions naguère des Apollinaristes, qui prétendaient que le corps du Seigneur n'était pas un véritable corps? Par ces paroles se trouve encore prouvé ce qui est souvent répété dans cette lettre, à savoir que les Apollinaristes prétendaient que la divinité pouvait souffrir.

Cela résulte également de l'Homélie XLVI de Grégoire de Nazianze, où ce docteur expose que, d'après Apollinaire, le Fils de Dieu aurait souffert dans sa divinité; que sa divinité partagea le sort de son humanité; qu'elle demeura comme cette dernière pendant trois jours à l'état de

mort, pour ressusciter avec elle par la puissance du Père. Athanase expose et réfute cette doctrine des Apollinaristes sur la passibilité de la divinité, dans ses livres contre Apollinaire, p. 923 et 924, où il dit que, d'après les Apollinaristes, le Verbe aurait pris un corps sans âme; voici la dernière erreur rappelée dans la lettre à Césaire, erreur capitale qui était comme le mot d'ordre des Apollinaristes. Ce sont autant de raisons qui me font penser que la lettre en question est une réponse au livre d'Apollinaire sur l'Incarnation, cité plus haut par Euloge. Remarquons que les Apollinaristes étaient loin de s'entendre entre eux, que les uns professaient telle erreur et les autres telle autre; le principe seul de leurs erreurs était commun; on n'a, pour s'en convaincre, qu'à lire la lettre d'Athanase à Epictète, ses livres contre Apollinaire, et les œuvres d'Epiphane, *Hœres.* 77.

On ne peut nier toutefois que l'auteur de cette lettre, qui paraît avoir été contemporain d'Eutychès et un ennemi acharné de ses doctrines, n'ait feint, pour faire croire qu'elle était de Chrysostome, d'y faire la réfutation du livre d'Apollinaire, qui partageait beaucoup d'erreurs d'Eutychès. Si cette lettre eût été directement écrite contre l'hérésie d'Eutychès, qui aurait pu l'attribuer à Chrysostome, mort longtemps avant qu'il fût question de cette dernière erreur? Qu'on ait eu l'intention d'y réfuter les Eutychiens avec les Apollinaristes, on n'en saurait douter après les expressions et la manière de parler que nous avons citées plus haut; ces locutions, à peine connues au temps de Chrysostome, sont employées souvent dans cette lettre, de la même façon qu'on s'en servit contre les Eutychiens.

Disons un mot maintenant d'un passage de cette lettre au sujet duquel tant de discussions ont été soulevées. Voici ce passage : « De même que le pain qui n'est pas encore consacré porte le nom de pain, tandis qu'il change de nom lorsque, par le ministère du prêtre, la grâce l'a transformé, pour s'appeler le corps du Seigneur, quoiqu'il conserve toujours sa nature de pain, et que nous célébrons en lui non pas deux corps, mais le seul corps du Fils; de même la divinité, s'unissant au corps dans l'Incarnation, constitue un seul Fils, une seule personne, un être connu sans confusion, indivisible en lui-même et existant, non plus en une seule, mais en deux natures parfaites. » Les hérétiques, persuadés qu'ils trouvaient là une arme puissante contre la foi catholique, soutenaient, en s'en tenant à la pensée présumée de l'auteur, que, dans l'Eucharistie, la substance du pain ne change pas. Il y en a qui vont même plus loin, et, si on les en croyait, le corps du Seigneur ne serait pas réellement présent dans le pain; le pain porterait simplement par honneur le titre de corps du Seigneur. Tous ces hérétiques ne font aucun doute de regarder Chrysostome comme l'auteur de cette lettre; c'est pour eux une chose certaine et parfaitement démontrée.

Mais, comme nous avons déjà prouvé abondamment que cette lettre n'a pas été écrite par Chrysostome, quand même, chose qui n'est pas d'ailleurs, quelques paroles d'un écrivain inconnu sembleraient venir à l'appui de leur opinion, il n'en résulterait pour eux aucune autorité nouvelle, puisque dans tous les cas on est dans l'impossibilité de connaître l'auteur de cette lettre, et de savoir s'il était hérétique ou catholique; il y a plus, d'après ce qu'il dit de la passibilité de la divinité, on a quelque raison de mettre en doute son orthodoxie. Quel que soit d'ailleurs l'auteur de cette lettre, examinons le passage en question, et voyons d'abord comment il a pu servir à nier la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Dans cet endroit, disent les hérétiques, on lit que le pain devient digne d'être appelé corps du Seigneur; or, ne suit-il pas de là que, dans l'Eucharistie le pain n'a du corps du Christ que le nom? Pourquoi dire, en effet, que le pain devient digne d'être désigné sous l'appellation de corps du Seigneur, si ce corps était réellement présent? — Tous ces détours me semblent peu naturels, alors surtout que l'auteur de cette lettre enseigne que le pain et le corps du Seigneur ne sont plus deux corps, mais le seul corps du Fils. Est-ce qu'il ne résulte pas évidemment de là que le corps du

Fils est réellement présent dans l'Eucharistie? Est-ce que cette comparaison entre l'unité du pain et du corps du Seigneur dans l'Eucharistie, et l'unité de la nature divine et de la nature humaine dans l'Incarnation, où il n'y a plus qu'un seul Fils et une seule personne, ne serait pas tout à fait futile, si le corps du Christ n'était pas réellement présent dans l'Eucharistie? Mais les hérétiques préparent un autre trait, ils insistent avec plus de force, et ils soutiennent que le dogme de la transsubstantiation est formellement combattu dans ces paroles.

Dans ce passage, disent-ils, il est formellement énoncé que le pain demeure dans l'Eucharistie après la consécration; peut-on en douter après ces paroles : « Encore que la nature du pain ne disparaisse pas, nous ne parlons pas de deux corps, mais du seul corps du Fils? » Mais, ainsi que le prouve Harduin dans de nombreux exemples, la nature et l'essence d'une chose désignent souvent dans les Pères les propriétés naturelles de cette chose; or, dans l'Eucharistie, toutes les propriétés naturelles du pain subsistent, tout ce qui dans le pain frappe nos sens, comme la vue, le toucher et le goût; car c'est tout ce que nous percevons d'une chose sensible. Il suit de là que l'on voit dans l'Eucharistie toute la nature du pain, quoique sa matière et sa substance aient été changées au corps du Christ. Quel que soit l'auteur de cette lettre, c'est ainsi qu'il a dû entendre la nature du pain; dans l'Eglise grecque, on enseignait généralement que le pain était changé au corps du Christ, et que, par cette transformation, il n'y avait plus la substance du pain dans l'Eucharistie. Qu'il faille entendre ainsi la lettre qui nous occupe, on le voit par Jean Damascène, qui l'attribuait à Jean Chrysostome et qui en rapporte la plus grande partie. Voici comment il s'exprime dans son ouvrage sur la foi orthodoxe, liv. IV, p. 270 : « De même que le pain par la manducation, l'eau et le vin par la boisson, se changent habituellement au corps et au sang de celui qui mange et boit, et ne forment pas en lui un corps différent du sien propre; de même le pain préparé sur l'autel pour le sacrifice, ainsi que l'eau et le vin, sont changés surnaturellement au corps et au sang du Christ, par l'invocation et la puissance de l'Esprit saint; de telle sorte qu'ils ne forment plus avec le Christ qu'une seule et même chose. » Ainsi parle Jean Damascène, qui paraît certes avoir connu l'esprit du passage en question.

S'il n'eût pas dit que le pain et le vin sont surnaturellement changés au corps et au sang du Christ, les hétérodoxes auraient certainement expliqué de cette manière les dernières paroles : « Si dans l'Eucharistie le pain et le vin ne forment plus qu'une seule et même chose avec le corps et le sang du Christ, il reste donc, même après la consécration, du pain et du vin dans l'Eucharistie. » Mais cette explication n'est pas possible après ce qui précède. Damascène dit d'abord que le pain et le vin sont changés au corps et au sang du Christ; donc quand il ajoute : « Et le pain et le vin ne sont pas distincts de lui et forment avec lui une seule et même chose, » il est loin de vouloir dire que la substance du pain et du vin demeure dans l'Eucharistie, et s'unit au corps du Christ de manière à n'être plus qu'un avec lui; si le pain et le vin subsistaient encore, ils n'auraient pas été changés au corps et au sang du Christ. Que faut-il donc entendre par là? Qu'il ne reste dans l'Eucharistie que les apparences du pain et du vin, et que ces apparences forment avec le corps et le sang du Christ un sacrement. C'est ainsi qu'il faut expliquer l'auteur de la lettre à Césaire, que Damascène avait en vue en écrivant ce que nous venons de voir; donc quand il dit : « Encore que la nature du pain subsiste toujours, » il faut prendre cette nature pour les seules apparences du pain, puisque certainement il n'entrait pas dans les idées de l'auteur de cette lettre de nier la transformation du pain et du vin au corps et au sang du Christ, transformation affirmée souvent par les Pères grecs. Grégoire de Nysse l'appelle quelquefois μεταποίησιν, changement, d'autrefois μεταστοιχείωσιν, *transsubstantiation;* Chrysostome la désigne sous le nom de μεταῤῥύθμισιν, transformation; Cyrille de Jérusalem la nomme μεταβολήν, changement et conversion. Si l'auteur de la lettre à Césaire n'énonce pas

plus explicitement cette transformation, c'est que, comme on n'agitait alors sur ce sujet aucune controverse sérieuse, il ne sentait pas le besoin d'user en en parlant de précautions si minutieuses.

J'ai cru devoir donner ici la préface du célèbre Emeric Bigot, supprimée à Paris, et publiée ensuite par Jacques Basnage.

PRÉFACE D'ÉMERIC BIGOT,

SUPPRIMÉE DANS L'ÉDITION DE LA VIE DE CHRYSOSTOME, PAR PALLADE.

Quoique dépouillée de sa beauté native, c'est-à-dire des charmes du discours grec, la lettre à Césaire laisse échapper, sous le voile d'une ancienne interprétation latine, des rayons admirables de l'éloquence du savant docteur. Le premier qui dans ces derniers temps a appelé l'attention sur cette lettre, fut Pierre Martyr, de Florence, qui en donna un passage dans ses *Lieux communs.* Le langage insolite qu'on y remarquait sur l'Eucharistie, et qui semblait étranger à la manière de faire et au génie de Jean Chrysostome, partagea vite les lecteurs : les uns tenaient cette lettre pour apocryphe, les autres, au contraire, en soutenaient vivement l'authenticité et la vérité; mais tous désiraient ardemment connaître cette lettre dans son intégrité. On regrettait que Pierre Martyr, qui le premier en avait fait mention, n'eût pas indiqué la bibliothèque où se trouvait le livre dont il avait fait usage. On se doutait bien que cette lettre était à Florence, Pierre Martyr étant florentin; mais nul ne savait en quel endroit il la fallait chercher. Comme j'avais été heureux dans la recherche du contexte grec de saint Jean Chrysostome, je le fus de même dans celle de cette lettre. C'est chez les RR. PP. Dominicains que je la trouvai, dans le monastère de Saint-Marc. Je vous veux faire participer volontiers à ma bonne fortune, sans attendre que vous m'y contraigniez par vos réclamations, pourvu que vous daigniez à votre tour interpréter favorablement les passages de cette lettre sur le sacrement de l'Eucharistie; pourvu que vous ne perdiez pas de vue tant et de si beaux endroits des œuvres de notre saint, où il parle si bien de cet adorable sacrement, qu'il a mérité d'être appelé le Docteur de l'Eucharistie, comme saint Augustin est réputé le Docteur de la grâce. J'ai dit que Pierre Martyr était le premier qui, dans ces derniers temps, ait fait mention de cette lettre; car elle fut autrefois très-connue des Pères grecs, qui l'apportèrent souvent en témoignage contre les Monophysites et les Acéphales. Dans les notes que j'ai mises en marge, j'ai indiqué les exemplaires qui m'ont servi à développer le texte grec trouvé dans ces Pères. Là où le texte grec faisait défaut, j'ai laissé l'espace libre, préférant ne rien citer que de remplir le papier de points et de lignes entrecoupées, comme les libraires ont coutume de faire, et réservant ainsi aux érudits le soin d'écrire le texte entier quand il leur serait donné de le trouver.

Je sais par expérience à quel hasard, à quelle fortune sont dues les découvertes que j'ai faites; aussi suis-je loin de croire que d'autres ne puissent pas en faire de nouvelles. Que chacun essaie de tenter la fortune, et s'il est secondé par elle, qu'il se montre bienveillant avec le public, et qu'il ne garde pas pour lui seul les choses qu'il aura trouvées. Pour peu qu'on ait l'habitude des livres anciens, on sait qu'aucune édition, si elle n'a été tirée qu'à un seul exemplaire, ne nous est arrivée parfaitement intacte. Les manuscrits se complètent les uns les autres : c'est en les rapprochant qu'on les corrige. Ce passage corrompu dans l'un sera corrigé

par l'autre; cet endroit que la vieillesse a oblitéré dans celui-ci, celui-là le remettra en lumière. Cela s'applique à l'exemplaire de cette lettre, il faut bien l'avouer; il date déjà de cinq cents ans, il a été écrit avec très-peu de soin, et, pour le comprendre, il faut recourir à quelque exemplaire grec ou au moins à quelque exemplaire latin. Dans l'exemplaire grec que j'ai vu, les mots sont écrits à la suite les uns des autres sans séparation : la simple voyelle E y tient lieu de la diphthongue Æ; le T y est écrit pour le D, et réciproquement le D pour le T; les mots enfin y sont tellement dénaturés, qu'il faut forcément, pour les comprendre, recourir à d'autres exemplaires. C'est, je pense, cette incurie des scribes qui a empêché Pierre Martyr de publier cette lettre. Ne parlons pas de l'interprétation; elle est peu soignée, que dis-je? elle paraît tout à fait barbare. Malgré ces défauts, j'ai cru que les lecteurs bienveillants accepteraient non-seulement sans peine, mais encore avec plaisir, la lettre que nous leur donnons comme nous avons pu la lire. Déjà, le fragment qu'en avait publié Pierre Martyr avait attiré l'attention des érudits. Qui peut, en le lisant, y découvrir l'esprit de Jean Chrysostome, et comprendre par là à quelle occasion et dans quel esprit il fut écrit? Mais dans cette lettre brille d'une manière admirable la profondeur de la charité de l'homme de Dieu qui l'a écrite. Oppressé sous le poids des malheurs, assailli à chaque instant de cruelles terreurs, ne vivant pour ainsi dire plus, ainsi qu'il le dit lui-même à Olympias, tant il redoutait les incursions continuelles des Isauriens, il apprend que le moine Césaire, son ami, a embrassé l'hérésie d'Apollinaire et des *Synousiastes,* et aussitôt, dans l'étendue de la charité qui l'anime, il lui écrit cette lettre pour le tirer de l'hérésie et le remettre dans le chemin de la vraie religion. L'hérésie d'Apollinaire était alors très-répandue, et pour juger de ses progrès, on n'a qu'à se souvenir de la vigueur avec laquelle elle fut combattue.

Diodore, évêque de Tarse, Grégoire de Nysse, Cyrille d'Alexandrie, Théodore de Mopsueste, Théophile d'Antioche et bien d'autres écrivirent contre cette erreur. Chrysostome cherchait donc à rappeler Césaire de l'erreur, et, afin de lui faire embrasser de nouveau la foi catholique qui reconnaissait en Jésus-Christ deux natures distinctes en une seule personne, il comparait ce mystère au sacrement eucharistique dans lequel, après la consécration, le pain ne doit plus être appelé du pain, mais devient digne de s'appeler le corps de Jésus-Christ. « Encore que la nature du pain demeure en lui, dit-il, néanmoins il n'y a pas deux corps, et nous n'y reconnaissons que le corps du Christ. » Dans ces paroles, le saint docteur suppose et reconnaît la présence vraie et réelle du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, autrement la comparaison de l'Eucharistie avec la nature humaine et la nature divine dans le Christ, serait sans aucune valeur. Dans son homélie II au peuple d'Antioche, le même Chrysostome tient ce langage : « Elie laissa son manteau à son disciple, et le Fils de Dieu, en montant au ciel, nous a laissé sa chair. Mais Elie se dépouilla, tandis que le Christ emporte au ciel avec lui la chair qu'il veut bien nous donner. » Dans son homélie LXXXIII sur saint Matthieu, il dit encore : « Faisons la même chose pour le mystère; ne regardons pas seulement les choses qui sont devant nos yeux, mais comprenons-en bien les paroles. Les paroles du Christ ne peuvent pas nous tromper, tandis que notre sens nous induit souvent en erreur; celles-là ne peuvent être faussées, celui-ci se trompe au contraire souvent. Le Christ a dit : *Ceci est mon corps*; soumettons-nous, croyons, et voyons le mystère des yeux de notre esprit. » Je ferais un livre entier si je voulais citer tous les passages de Chrysostome où il parle en termes analogues du très-saint sacrement de l'Eucharistie; mais il vous sera à la fois plus doux et plus salutaire de les lire à leur source même.

LETTRE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

AU MOINE CÉSAIRE.

Ici commence la lettre de Jean, évêque de Constantinople, écrite pendant son second exil au moine Césaire.

J'ai lu votre lettre et je n'ai pu la lire sans pleurer. Comment aurais-je pu contenir mes larmes et arrêter le cours de ma douleur en voyant un de mes frères, adonné dès son enfance à la vie monastique et rempli d'une piété consommée, tomber tout à coup dans l'abîme de l'hérésie?

Peut-être me direz-vous que vous êtes passé de l'erreur à la vérité, que vous rendez de vives actions de grâces à ceux qui vous ont porté cette admirable lettre; admirable en effet, c'est bien ainsi que vos lettres appellent cet ouvrage qui enseigne le concours essentiel et la mixtion sacrée de la divinité et de la chair en une seule nature. Mais c'est là une téméraire opinion de l'insensé Apollinaire, c'est l'erreur impie de ceux qui admettent une commixtion (συναλοιφήν) : c'est un nouvel anneau de la chaîne des hérésies d'Arius, d'Apollinaire, de Sabellius; c'est attribuer la passion et la souffrance du Fils de Dieu à la seule divinité, ce qui est tout à fait contraire aux croyances du christianisme.

Rentrez donc, mon bien-aimé, en possession de vous-même; revenez à votre première foi; abandonnez l'opinion détestable d'Apollinaire et des *Synousiastes*. L'influence continuelle d'une opinion impie finit par nuire aux âmes pures qui vivent comme nous dans la simplicité de la foi. Le livre est d'Apollinaire, leur docteur, et vous avez osé vous en approprier les idées! Pour moi, me souvenant de notre commune amitié, comprenant à vos lettres que les rêves insensés des hérétiques ont égaré votre foi, j'ai résolu, avec l'aide de Dieu, de vous éclairer non-seulement sur le mystère de la dispensation, mais encore sur la conjonction des noms, afin de confondre ceux qui vous ont offert ce livre hérétique et de vous ramener vous-même à la vérité.

Nommer Dieu, c'est nommer un être simple par nature, qui n'est pas corporel, qui est inconvertible, invisible, immortel, incirconscrit, incompréhensible, souverainement parfait enfin. Nommer l'homme, au contraire, c'est parler de quelque chose de faible, qui est exposé à la faim et à la soif, qui est sujet aux larmes, à la fatigue et à tant d'autres imperfections auxquelles échappe la divinité.

Quand vous nommez le Christ, vous unissez l'une et l'autre nature. Voilà pourquoi on dit de lui qu'il est à la fois passible et impassible, passible par la chair, impassible par la divinité. Ce que nous disons du Fils, nous le disons du Christ, de Jésus, du Seigneur. Les noms des deux essences sont communs et se soutiennent les uns les autres, et ce qui fait l'erreur des hérétiques, c'est qu'ils réunissent ces essences de manière à se servir du nom du Christ d'une manière particulière et non d'une manière commune. Il faut cependant employer des noms communs aux deux essences, quand on confesse le mystère de la dispensation. Dire de Dieu qu'il a souffert de quelque façon que ce puisse être, c'est dire l'impossible; c'est un blasphème et une monstruosité; mais c'est éviter une hérésie pour tomber dans une autre que de soutenir que celui qui a souffert était seulement homme, édifiant seulement un temple, un temple de chair. On dira peut-être: Comment le Seigneur a-t-il dit: « Pourquoi voulez-vous me mettre à mort? Ne suis-je pas un homme qui vous ai dit la vérité, que je tenais de Dieu. » *Joan.*, VIII, 40. Certes, rien de plus vrai et de plus exact que ces paroles; mais il n'était pas pour cela séparé de la divinité, qui était en lui : c'est pour signifier sa nature souffrante qu'il fait mention de l'homme. Le Christ est Dieu et homme. Il est Dieu par son impassibilité, il est homme par ses souffrances. Il y a en lui un Fils, un Seigneur, possédant sur les deux natures unies, encore qu'elles ne soient pas consubstantielles, la domination et la puissance; et comme ces deux natures ne sont pas confondues, chacune garde la connaissance impérissable de sa propriété. De même que le pain

qui n'est pas encore sanctifié porte toujours le nom de pain, tandis qu'il change de nom lorsque, par le ministère du prêtre, la grâce l'a transformé, pour l'appeler le corps du Seigneur, quoiqu'il conserve toujours sa nature de pain, et que nous reconnaissions en lui non pas deux corps, mais le seul corps du Fils; de même dans l'Incarnation, la nature divine s'unissant au corps constitue un seul Fils, une seule personne, un seul être connu sans confusion, indivisible en lui-même, existant non pas en une seule, mais en deux natures parfaites. S'il n'y avait qu'une nature, comment ce qui ne peut être confondu, ce qui est indivisible, ce qui est un, pourrait-il être uni? Il n'est pas possible que ce qui est un soit confondu avec soi, ou bien soit séparé. De quel abîme est donc sorti ce blasphème effroyable qui ne met dans le Christ qu'une seule nature? Ou bien il ne reconnaît que la nature divine, et dès lors il détruit la nature humaine, c'est-à-dire notre salut; ou bien, en exaltant la nature humaine, il nie la nature divine. Mais que les impies qui parlent ainsi veuillent dire quelle nature a perdu ce qui la constituait? Car si le Christ est un, l'union est entièrement sauve, sauf est également tout ce qui s'y rapporte; autrement, c'est la confusion et la disparition des natures.

Embarrassés de répondre, ils se retranchent dans de vagues raisons, et ne disent plus que d'incohérentes paroles. Dieu, disent-ils, a souffert et n'a pas souffert. Qu'est-ce à dire? Demandez-leur ce qu'ils entendent par-là, ils ne le savent pas, et ils se contentent de répondre : Il a souffert comme il a voulu; la science du Christ disparaissant de leur mémoire. Battus de ce côté, ils ajoutent ensuite : Mais le Christ n'est pas Dieu, il est homme; ou bien : L'union accomplie, il n'est plus nécessaire de parler de deux natures. Pesez ces paroles. Vous parlez bien d'union? Mais l'union d'une seule chose, comment peut-elle s'accomplir? puisque nous avons vu d'avance : « Et le Verbe s'est fait chair. » *Joan.*, I, 14. Diront-ils que c'est une subtilité? Mais l'Evangéliste ajoute : « Et il a habité parmi nous. » Eh quoi? nierez-vous donc qu'autre chose est ce qui est renfermé, autre chose ce qui renferme? Nommer le Seigneur, c'est prononcer non plus un nom particulier à une nature, mais commun à toutes les deux; c'est nommer un être susceptible de souffrir et de ne pas souffrir. Ils disent encore : Mais ne recevons-nous pas le corps et le sang de Dieu avec foi et piété? Sans doute, ce corps et ce sang, on les reçoit; mais ce n'est pas que Dieu ait par nature ce corps et ce sang avant l'Incarnation, c'est parce qu'il s'est approprié la chair par l'Incarnation. O inconséquence absurde! O pensée impie! C'est la dignité de Dieu lui-même qui est contestée. Ils vont plus loin encore et ils ne peuvent supporter de regarder le corps du Seigneur comme un véritable corps. Ils imaginent alors de dire que ce corps a été changé en la divinité par la pensée, et qu'il n'y a dans le Christ qu'une seule nature. Mais cette nature est-elle divine ou humaine? ils ne savent pas l'assurer, tant ils craignent de se perdre en disant avec Apollinaire que la divinité a souffert. Eh! quoi! osent-ils bien dire ces choses sans trembler? Oublient-ils donc le jugement éternel de Dieu? N'entendent-ils pas ces paroles du Seigneur : « Je suis et je ne change pas; » *Malach.*, III, 6; « L'Esprit est prompt, mais la chair est faible; » *Matth.*, XXVI, 41; « Père, s'il est possible, faites que ce calice s'éloigne de moi, » *Ibid.*, XXXIX, 38; « Touchez et voyez, car un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai. » *Luc.*, XXIV, 39. Est-ce que toutes ces choses peuvent convenir à la divinité? Qu'ils entendent encore Pierre s'écrier : « Le Christ a souffert la mort en sa chair. » I *Petr.*, IV, 1. Il dit le Christ et non pas la divinité. Ailleurs l'apôtre dit encore : « Vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant. » *Matth.*, XVI, 16. Remarquez cette expression : Fils du Dieu vivant. C'est ainsi que l'Ecriture éclaire et dissipe nos doutes, et les hérétiques ne peuvent soutenir leurs erreurs qu'en lui faisant violence.

Laissant donc de côté, mon frère bien-aimé, toutes ces expressions frivoles, revenons au sujet de cette lettre, et reconnaissons que le Christ tout bon et tout miséricordieux, livré aux terreurs de la mort, reconnaissons, dis-je, que le Christ est Dieu parfait et homme parfait, qu'il est Fils unique, qu'il ne peut y avoir en lui deux Fils, mais qu'il porte néanmoins en lui, d'une manière

inconvertible, les propriétés des deux natures indivisibles, qu'il n'y a pas en lui deux personnes, mais un seul et même Seigneur Jésus, Verbe de Dieu, revêtu de notre chair, et non pas d'une chair inanimée et irrationnelle comme l'enseigne l'impie Apollinaire. Unissons-nous à ceux qui professent ces sentiments, et fuyons ceux qui divisaient le Christ. Quoiqu'il y ait dans le Christ deux natures, l'union est indivisible, indissoluble, et on ne doit reconnaître en lui qu'une personne, qu'une substance. Laissons donc, sans nous arrêter à eux, ceux qui osent affirmer l'unité de nature dans le Christ après l'Incarnation; en vertu même de leur croyance, ils sont forcés de dire du Dieu impassible qu'il a souffert, niant ainsi l'économie de ce mystère et se livrant eux-mêmes aux mains du démon. Les limites de cette lettre ne me permettent pas d'en dire davantage, mais je crois en avoir dit assez pour rassurer et tranquilliser votre âme, mon frère bien-aimé.

Ici se termine la lettre écrite par le bienheureux Jean, évêque de Constantinople, pendant son second exil, au moine Césaire. Amen.

ÉLOGE
DE DIODORE DE TARSE

ET

FRAGMENT D'UN AUTRE ÉLOGE

PRONONCÉ EN L'HONNEUR DU MÊME PERSONNAGE.

AVANT-PROPOS

Cet éloge de Diodore par Chrysostome, fut publié par Emeric Bigot à la suite de la vie de Chrysostome par Pallade, et avant la lettre à Césaire que nous venons de donner. Bigot fait précéder cet éloge de ces paroles :

« Maintenant, afin de détourner l'esprit du lecteur de cette conspiration inique et cruelle, sous laquelle Théophile chercha à écraser Chrysostome, et à éteindre pour toujours son souvenir et sa mémoire, j'ai ajouté ici le discours prononcé par notre saint évêque en l'honneur de Diodore, évêque de Tarse. Tel est le plaisir que j'attends pour mes lecteurs de la lecture de cet éloquent opuscule, qu'après l'avoir lu, ils n'auront à se plaindre que d'une chose, de la brièveté. Voici le sujet de cet éloge. Diodore avait fait un jour dans un discours l'éloge de Chrysostome, qu'il avait comparé à Jean-Baptiste, à la verge de Moïse, à la voix de l'Eglise; mais Chrysostome, supportant difficilement ces louanges écrasantes pour sa modestie, voulut les retourner contre Diodore. C'est pourquoi, la première fois qu'il prit la parole, il montra que les éloges qu'il avait reçus de Diodore ne pouvaient lui convenir, et qu'il fallait les appliquer à celui-là même qui les avait faits. J'ai tiré de la bibliothèque du Vatican le texte grec de ce discours et je l'ai traduit en latin; volontiers je me serais abstenu de ce travail, si le savant évêque qui nous a conservé ce discours, en avait donné une interprétation complète. Cette interprétation n'existant que tronquée, je me suis efforcé de la compléter de mon mieux. Cependant, par égard pour les fragments qui existaient traduits, et aussi pour ne pas donner au lecteur le regret de la trop désirer, j'ai cité au fond de chaque page ces restes d'un travail si précieux et déjà si ancien. »

D'après Tillemont, Chrysostome aurait prononcé ce discours en 392. Nous lui laissons la responsabilité de cette date, sans l'attaquer comme fausse, mais sans la tenir pour certaine. Diodore avait déjà exalté les mérites de Chrysostome. Chrysostome, peu avide de garder pour lui ces éloges, voulut les rapporter à celui qui les lui avait faits, et pour cela il prononça un discours qu'il fit très-rapide, parce que Diodore devait ce même jour parler après lui, ainsi qu'il l'insinue lui-même à la fin de son panégyrique. C'était à Antioche un usage établi, que le même jour et dans la même église deux orateurs portassent la parole. Diodore, évêque de

Tarse, ancien maître de Jean Chrysostome, était admis à parler souvent, parce qu'étant simple prêtre d'Antioche, il avait exercé longtemps le même office, au temps où les Ariens, devenant de plus en plus dangereux, portaient la désolation parmi les catholiques. Diodore résistait courageusement aux prétentions des hérétiques. Chrysostome nous l'enseigne lui-même. Il fut souvent chassé par eux, exposé à perdre la vie, et s'il ne fut pas martyr de fait, il le fut au moins de désir, ainsi que le dit encore Chrysostome, sinon dans le discours suivant, au moins dans le fragment qui le suit. Facundus, évêque d'Hermiane, cite au liv. IV, c. II, une partie de ce discours traduite en latin; nous la citons aussi comme avait déjà fait Bigot.

A ce premier discours nous joignons un fragment se rapportant au même sujet, et déjà rapporté au même endroit par le savant évêque. Il appartient à une homélie prononcée par Chrysostome dans la solennité des martyrs. C'est à cette occasion qu'il donne à Diodore le titre de martyr et le loue comme d'habitude.

ÉLOGE DE L'ÉVÊQUE DIODORE,

QUI AVAIT LE PREMIER FAIT L'ÉLOGE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

1. Ce sage, ce généreux docteur, ayant à peine recouvré ses forces corporelles, vient de monter sur cette chaire, et, commençant son discours par mon éloge, il m'a appelé Jean-Baptiste, la voix de l'Eglise, la verge de Moïse et m'a donné bien d'autres titres aussi glorieux. Il me louait et vous l'approuviez; mais moi, je me tenais à l'écart et je versais des larmes amères. Il me louait et ses louanges témoignaient de la tendresse de son cœur pour ses enfants; vous applaudissiez, donnant ainsi une preuve de votre fraternel amour, et je me lamentais sous le poids écrasant des éloges qui m'étaient donnés. Il n'est pas, en effet, moins difficile de supporter le poids des louanges que celui des péchés : quand on ne se connaît aucun mérite et qu'on entend dire de soi mille choses élogieuses, en comparant le jour présent à ce jour suprême où tout sera mis à découvert sans aucun voile, et où celui qui jugera ne décidera rien d'après l'opinion générale, mais prendra uniquement la vérité pour règle, puisqu'il est écrit : « Il ne jugera ni d'après l'opinion, ni sur les rumeurs vulgaires, » *Isa.*, XI, 3; en considérant, dis-je, toutes ces choses, on est saisi d'effroi, et pour moi, je souffre des louanges que ma bonne réputation m'attire, parce que je comprends la différence qu'il y aura entre les jugements actuels du monde et le dernier jugement. Aujourd'hui, la bienveillance de l'opinion me couvre comme d'un masque; mais alors, les masques étant tombés, il faudra paraître tête nue devant ce tribunal suprême, sans rien attendre pour la sentence dernière de l'estime qu'on avait de nous sur la terre; au contraire, nous serons plus rudement traités si, entourés d'honneurs et célébrés par les hommes, nous ne sommes pas devenus meilleurs.

2. C'est sous le poids de ces pensées que je me désole, et, si je me suis levé maintenant devant vous, c'est pour détruire dans l'esprit de vous tous qui m'entendez, l'opinion exagérée que vous avez de moi. Quand une couronne est trop grande pour la tête à laquelle elle est destinée, elle n'orne pas le front, elle ne s'arrête pas sur la tête, mais elle descend jusque sur le cou, laissant la tête nue et dépouillée. Voilà justement ce qui m'est arrivé : la couronne de louanges qu'on m'avait tressée était trop grande pour ma tête; cependant, malgré tout, ce bon père ne s'est arrêté que lorsqu'il me l'a eu imposée d'une manière quelconque. Ainsi agissent souvent les rois; ils prennent leur diadème et le placent sur la tête de leurs enfants. Mais, quand ils s'aperçoivent que la couronne royale ne va pas à ces têtes enfantines, contents de la leur avoir fait une fois porter, même par forme de jeu, ils la reprennent et la replacent sur leur propre tête.

3. Eh bien! puisque mon maître a placé sur ma tête la couronne qui convenait à la sienne, et qu'il n'aspire plus à la reprendre, permettez-

moi de l'enlever à un front indigne de la porter et d'en orner de nouveau celui qui la mérite. Il n'a pas le nom de Jean, il est vrai; mais il en a l'esprit : on m'a donné le nom de ce disciple; mais lui en a acquis la vertu : aussi est-ce plutôt lui que moi qui devrait être l'héritier de ce titre glorieux. La synonymie dépend bien moins de la communauté des noms que de la ressemblance des actions; qu'importe, quand les actes sont les mêmes, que les noms diffèrent? L'Ecriture agit en cela tout autrement que les écrivains profanes. Ceux-ci n'appellent du même nom que ceux entre lesquels la communauté de nom est réelle. L'Ecriture ne procède pas de la sorte; quand elle remarque entre des hommes une grande ressemblance d'actions, les noms qu'ils portent différeraient-ils en réalité, elle les nomme de la même manière. Il n'en faut pas chercher bien loin la preuve. Voyez ce qu'elle fait à l'égard de Jean, fils de Zacharie. Les disciples demandent un jour si Elie devait venir de nouveau : « Voulez-vous le recevoir, leur fut-il répondu? Celui-là est lui-même cet Elie qui doit venir. » *Matth.*, XI, 14. Or celui dont il était question s'appelait Jean; si on lui donna le nom d'Elie, c'est qu'il menait la même vie que le prophète, c'est qu'il avait réellement l'esprit d'Elie. Elie et Jean vécurent tous les deux dans le désert, l'un vêtu d'une peau de brebis, l'autre portant des vêtements de crin, l'un et l'autre pratiquant la mortification et l'abstinence. Jean fut le hérault du premier avénement, Elie sera celui du second. Manière de vivre, vêtements, demeures, mission, tout fut semblable entre ces deux hommes, et c'est pourquoi l'Ecriture leur donne le même nom, montrant ainsi qu'on peut, quoiqu'ayant un nom différent, être appelé comme celui dont on imite les vertus.

4. Puisque telle est la règle incontestable de l'Ecriture, et telle est la définition exacte de la synonymie, voyons maintenant comment notre illustre père a rivalisé d'ardeur avec Jean-Baptiste, afin que vous sachiez bien qu'il est plus digne que moi de porter ce nom célèbre. Le premier n'avait rien sur la terre, ni table, ni lit, ni maison. Mais en fut-il autrement du second? Vous en êtes témoins; vous savez comment il a toujours vécu, évangélisant sans cesse, n'ayant rien en propre, recevant des autres sa nourriture, persévérant toujours dans la prière et l'apostolat. Le premier prêchait au delà du fleuve, et passait ses jours dans la solitude; le second, ayant un jour réuni la ville entière au delà du fleuve, lui enseigna la vraie doctrine. Celui-là fut mis en prison et eut la tête tranchée, pour avoir trop courageusement soutenu le droit; celui-ci fut souvent envoyé en exil pour avoir trop librement prêché la foi, et il eut aussi la tête souvent tranchée, sinon en réalité, au moins par le désir. Les ennemis de la vérité, incapables de soutenir son éloquence, lui dressèrent d'innombrables embûches, dont le Seigneur le fit toujours sortir victorieux. Allons donc! écoutons cette bouche qui a fait son danger et son salut. On peut bien dire d'elle ce que disait Moïse de la terre promise. Or qu'en disait-il? Il l'appelait « une terre où coulent le lait et le miel. » *Exod.*, III, 8. Eh bien! disons la même chose de cette bouche admirable; c'est une bouche qui distille le lait et le miel. Savourons donc ce lait, rassasions-nous de ce miel; et, pour cela, terminant ici notre discours, prêtons l'oreille aux accents de la lyre et de la trompette. Quand je considère la douceur de ses paroles, j'appelle sa voix une lyre; mais la force de ses pensées me la fait appeler une trompette guerrière, telle que celle dont se servirent les Juifs pour renverser les murs de Jéricho. De même qu'alors le bruit des trompettes mille fois plus redoutable que le feu, allait battre les murailles, renversait et consumait tout, de même sa voix, frappant comme le son de la trompette les hérétiques dans leurs retranchements, détruit tous leurs raisonnements et renverse tout ce qui voudrait s'élever contre la science de Dieu. Mais, afin que vous appreniez tout cela de sa bouche et non pas de la mienne, je m'arrête, rendant grâces au Seigneur de ce qu'il nous a donné ce docteur sublime. Gloire à lui dans les siècles des siècles. Amen.



FRAGMENT D'UN AUTRE DISCOURS

OU IL EST QUESTION DU MÊME DIODORE.

Ce n'est pas pour rien, on le voit, que j'ai prolongé mon discours. Dans cette solennité des martyrs, tout m'engage à faire mention du martyre spirituel de ce martyr plein de vie qui se trouve à nos côtés. Ce martyr est vivant; mais, quoique vivant, il est aussi martyr : il a souvent offert sa vie dans son cœur. Voyez ses membres mortifiés; voyez son visage, portant il est vrai les traits de l'homme, mais respirant la sérénité de l'ange.—Après quelques paroles l'orateur ajoute : Mais parlons encore du martyr auquel s'applique ce que je viens de dire. Vous demandez comment il est mort? Mais en mortifiant ses membres, en foulant aux pieds les mauvaises inclinations de la nature, en donnant l'exemple d'une vie angélique. Voulez-vous voir si en réalité il a enduré la mort? Souvenez-vous de ce temps où une guerre acharnée s'éleva contre l'Eglise. Les armées s'ébranlaient; on courait aux armes; et tous s'étaient retranchés au delà du fleuve. Notre martyr sort alors; il se présente le premier comme une tour avancée, ou comme un rocher redoutable et élevé, et supportant les flots des ennemis, il triomphe de leur colère, maintient en paix le reste du corps de l'Eglise, repousse la tempête, et nous donne à tous un port assuré et tranquille.

HOMÉLIE

SUR

LA FÊTE DE PAQUES

AVANT-PROPOS

Fronton-le-Duc relègue cette homélie au rang des œuvres apocryphes. Savilius, au contraire, dit qu'elle mérite plus de considération, et d'autres savants, parmi lesquels Tillemont, la regardent comme authentique. Savilius remarque encore qu'il y a de nombreuses ressemblances entre certains passages de cette homélie et l'homélie contre l'Ivresse et sur la Résurrection. Ces passages seront indiqués dans les notes. Au commencement de l'homélie sont redites, presque dans les mêmes termes, des choses déjà exprimées dans l'homélie sur le Cimetière et la Croix. Çà et là, on y trouve aussi des réminiscences des autres œuvres de Chrysostome. C'est peut-être pour cela que Fronton-le-Duc, esprit d'ailleurs très-sagace, regarda cette homélie comme apocryphe, et ne vit certainement là qu'un travail fait plus tard de divers passages de Chrysostome; mais il oubliait qu'il n'était pas rare que Chrysostome répétât ce qu'il avait déjà dit une fois, et qu'il reprît, dans les réunions, des homélies déjà prononcées, se contentant seulement de modifier le commencement. Pour moi je n'ai aucun doute sur l'authenticité de l'homélie dont il s'agit. Pendant les dix-huit ans qu'il prêcha, il peut se faire qu'à l'occasion de la fête de Pâques, il redit quelquefois les mêmes choses. Quel orateur pourrait se flatter, en prenant chaque année la parole pendant un temps aussi long et sur le même sujet, d'inventer toujours et de ne jamais se répéter dans ses discours?

HOMÉLIE.

1. Ecrions-nous aujourd'hui avec le bienheureux David : « Qui racontera les puissances du Seigneur et qui publiera jamais ses louanges ? » *Psalm.* CV, 13. Voilà que la fête désirée, la fête du salut s'est levée pour nous ; le jour de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce jour qui est pour nous le gage de la paix, le point de départ de notre réconciliation, la destruction de toute guerre, la ruine de la mort, la confusion du démon. Aujourd'hui les hommes s'unissent aux anges, et ces créatures revêtues d'un corps, chantent des hymnes de concert avec les puissances spirituelles. Aujourd'hui la tyrannie du démon a été détruite, aujourd'hui les liens de la mort ont été brisés et l'enfer victorieux a été vaincu. C'est aujourd'hui qu'on peut répéter ces prophétiques paroles : « O mort, où est ta victoire? Enfer, où est ton aiguillon? » *Ose.*, XIII, 14; I *Corinth.*, XV, 55. Aujourd'hui le Christ, notre Seigneur, a brisé les portes d'airain et anéanti la mort. Que dis-je? il en a même changé le nom, car désormais la mort ne se nomme plus la mort, mais un assoupissement et un sommeil. Avant la venue de Jésus-Christ, avant l'économie du mystère de la croix, le nom même de la mort était redoutable. Le premier homme l'entendit retentir à ses oreilles comme un formidable supplice : « Au jour où vous mangerez du fruit de cet arbre, vous mourrez de mort. » *Genes.*, II, 17. Le bienheureux Job l'appela aussi de ce nom : « La mort est pour l'homme le moment du repos. » *Job*, III, 23. « La mort du pécheur est terrible, » disait le prophète David. *Psalm.* XXXIII, 22. Mais cette séparation de l'âme et du corps, on ne se contentait pas de l'appeler mort, on la nommait souvent enfer. Entendez le patriarche Jacob s'écrier : « Vous conduirez ma vieillesse malheureuse jusqu'à l'enfer ; » *Genes.*, XLII, 38, et le prophète : « L'enfer a dilaté sa bouche ; » *Isa.*, V, 14, et un autre prophète : « Le Seigneur arrachera mon âme aux eaux de l'enfer. » *Psalm.* LXXXV, 13. Lisez l'Ancien Testament et vous verrez que dans une foule de passages la sortie de la vie est appelée mort et enfer. Mais depuis que le Christ notre Dieu s'est fait victime pour nous, depuis qu'il est ressuscité, le Seigneur bien-aimé a fait disparaître ces noms, il a établi dans le monde une manière de vivre nouvelle et inconnue avant lui, et la sortie de la vie, au lieu de conserver le nom de mort, ne s'appelle plus qu'un assoupissement et un sommeil. La preuve, entendez-la dans ces paroles du Christ : « Lazare, notre ami, dort, je m'en vais le ressusciter. » *Joan.*, XI, 11. Autant il nous est facile de réveiller un homme endormi, autant il est facile au Dieu de l'univers de rendre à la vie ceux qui sont morts. Mais c'était là un langage nouveau et tout à fait étrange, et les disciples ne le comprirent que lorsqu'il leur fut redit en termes plus clairs et plus au niveau de leur faiblesse. Le docteur universel, le bienheureux Paul, écrit aux Thessaloniciens : « Je ne veux pas vous laisser dans l'ignorance au sujet de ceux qui sont endormis, afin que vous ne vous contristiez point, comme ceux qui n'ont pas d'espérance. » I *Thess.*, IV, 12. Il dit ailleurs : « Alors ceux qui se sont endormis ne sont donc point perdus? » I *Corinth.*, XV, 18. « Pour nous qui sommes vivants, dit-il encore, qui restons encore, nous ne précéderons pas ceux qui se sont endormis. » I *Thess.*, IV, 14. Enfin, c'est encore lui qui dit : « Si nous croyons que Jésus est mort et ressuscité, croyons aussi que Dieu ressuscitera avec lui ceux qui sont endormis. » *Ibid.*, 13.

2. Voyez-vous comment la mort est appelée en divers endroits un assoupissement et un sommeil ? Voyez-vous comment cette mort naguère si terrible, a perdu sa terreur après la résurrection ? Voyez-vous le trophée glorieux de la résurrection? Par elle nous ont été accordés des biens innombrables ; par elle, les ruses du démon ont été déjouées ; par elle, nous pouvons braver la mort ; par elle, nous méprisons la vie présente ; par elle, nous sommes excités à désirer les biens à venir ; par elle, malgré le poids de notre corps, nous pouvons, si nous le voulons, n'avoir rien à envier aux anges. C'est aujourd'hui que nous célébrons les glorieux tro-

phées de la victoire; c'est aujourd'hui que Notre-Seigneur, élevant contre la mort ce trophée et renversant la tyrannie du démon, nous guide et nous soutient dans la voie du salut. Réjouissons-nous donc tous, tressaillons d'allégresse et de joie. Sans doute c'est le Seigneur qui a vaincu et dressé le trophée; mais sa victoire est une joie universelle, une universelle allégresse. Tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour notre salut: les moyens dont s'était servi le démon pour remporter sa victoire, le Christ les emploie pour triompher de lui, et c'est avec les propres armes de son ennemi qu'il ne craint pas de le combattre. Comment cela? Ecoutez. Une vierge, du bois, la mort, tels furent les symboles de notre chute. La vierge c'était Eve, qui ne connaissait point d'homme avant son péché; le bois, c'était l'arbre du paradis; la mort, enfin, avait été le châtiment de la prévarication d'Adam. Vous voyez bien qu'une vierge, du bois, et la mort avaient été les symboles de la chute? Voici maintenant que ces mêmes choses vont devenir les instruments de la victoire. A la place d'Eve, se trouve Marie; l'arbre de la croix remplace celui de la science du bien et du mal; et au lieu d'Adam c'est le Seigneur qui est frappé.

De cette manière le démon a été vaincu avec les mêmes armes qui l'avaient rendu victorieux. Il avait triomphé d'Adam près d'un arbre; le Christ triompha de lui sur l'arbre de la croix. Le premier arbre nous avait mérité l'enfer; le second retire de l'enfer ceux qui y étaient renfermés. Celui-là cachait la nudité et l'esclavage de l'homme déchu; celui-ci montrait aux yeux de tous, la nudité glorieuse de l'homme vainqueur élevé dans les airs. Enfin, tandis que la mort à laquelle Adam fut condamné atteignait en même temps tous ses descendants, la mort du Christ rendit à la vie tous ceux qui étaient morts avant lui. « Qui racontera donc les merveilles du Seigneur et qui publiera ses louanges? » *Psalm.* cv, 2. C'est la mort qui nous a rendus immortels, la chute nous assure la gloire, et la défaite nous promet la victoire.

3. Telle est la puissance de la croix, telle est la manifestation la plus grande de la résurrection. Aujourd'hui les anges tressaillent de joie, et les Vertus célestes sont dans l'allégresse, heureuses du salut universel du genre humain. S'il y a au ciel et sur la terre « tant de joie pour un seul pécheur qui fait pénitence, » *Luc.*, xv, 7, que doit-ce être pour le salut du genre humain? Aujourd'hui la nature humaine, délivrée de la tyrannie du démon, a conquis de nouveau son ancienne noblesse. Quand je vois ainsi mes prémices remporter sur la mort une telle victoire, je ne crains plus, je ne redoute plus le combat; j'oublie ma propre infirmité pour ne plus me souvenir que de la puissance infinie de celui qui doit combattre pour moi. Est-ce qu'il n'a pas brisé la tyrannie de la mort? Est-ce qu'il ne l'a pas complétement dépouillée de sa force? Et dès lors que ne fera-t-il pas dans la suite pour la nature dont il daigne, dans sa grande bonté, accepter la forme, et avec laquelle il a voulu combattre le démon dans l'arène? Aujourd'hui, dans la terre entière, c'est partout une grande joie et une allégresse spirituelle. Aujourd'hui tous les anges, toutes les puissances célestes célèbrent avec bonheur le salut des hommes.

Imaginez, mon frère bien-aimé, la grandeur de cette joie à laquelle la terre et le ciel sont mêlés, puisque les anges veulent bien se réjouir de notre propre fortune. Si c'est nous qui recevons les bienfaits du Seigneur, ils en partagent avec nous le plaisir, et c'est pourquoi ils ne rougissent pas de s'unir à notre allégresse. Et pourquoi parlé-je de nos frères? Pourquoi célébrer la part qu'ils prennent à notre bonheur? Le Seigneur lui-même ne dédaigne pas de se joindre à nous pour célébrer cette fête. Pourquoi dire encore qu'il ne dédaigne pas? Non-seulement il y consent, mais encore il désire s'unir à nos joies. Entendez-le nous dire : « J'ai désiré d'un grand désir, de manger avec vous cette pâque; » *Luc.*, xxii, 15; il a désiré de manger la pâque avec nous, il désire de même célébrer avec nous la résurrection. Quand les anges et les Vertus des cieux, quand le Maître même des anges célèbre avec nous cette fête, quelle raison auriez-vous de ne pas partager notre joie? Que nul ne soit en ce jour affligé de sa pauvreté; la fête que nous célébrons est toute spirituelle. Que le riche ne s'énorgueillisse pas de ses richesses; les ri-

chesses ne sont pour rien dans cette solennité. Dans les fêtes extérieures et mondaines, dans ces fêtes où se déploie un grand luxe, où l'apparat est grand, où la table est abondamment servie, le pauvre a raison de s'attrister et le riche de s'abandonner au plaisir et à la joie. Pourquoi cela? Parce que le riche s'y montre revêtu de vêtements splendides, et couvre sa table de mets recherchés; tandis que le pauvre, à cause de sa pauvreté, ne peut montrer la même magnificence. Ici rien de semblable : toute inégalité disparaît; la même table est dressée pour le riche et pour le pauvre, pour l'esclave et pour le maître. Etes-vous riche, vous n'y serez pas mieux traité que le pauvre; êtes-vous pauvre, vous n'y serez pas moins bien traité que le riche; la pauvreté ne vous privera d'aucune des faveurs de ce festin spirituel, car c'est la grâce qu'on y reçoit, et la grâce ne fait acception de personne. Mais n'est-ce pas assez d'établir entre le riche et le pauvre cette égalité parfaite de faveurs? Celui-là même dont le front est ceint du diadème et le corps couvert de la pourpre, celui qui commande à la terre entière, est assis à côté du pauvre qui tend la main et demande l'aumône, devant la même table. Telle est la nature des dons spirituels : le Seigneur, en les distribuant, n'a point égard à notre dignité, mais seulement à notre bonne volonté et aux dispositions de notre âme. L'empereur et le mendiant participent avec la même confiance et le même respect à ces divins mystères. Que dis-je? le pauvre s'en approche souvent avec plus de confiance et de respect. Pourquoi? Parce que le monarque distrait par le souci des affaires, entouré de tout côté de préoccupations et d'ennuis, balloté pour ainsi dire par les flots de la mer, n'a ni repos ni cesse, et souille son âme de nombreux péchés; tandis que le pauvre, n'ayant d'autre souci que celui de pourvoir à sa nourriture, menant une vie tranquille et exempte de trouble, retiré comme dans un port à l'abri des orages, s'approche de la table sainte avec une piété sincère et profonde.

4. Mais dans les fêtes profanes, il y a pour quiconque les fréquente, d'autres sujets de tristesse que ceux que je viens d'indiquer. Si le pauvre s'attriste, si le riche rayonne, ce n'est pas seulement à cause de la différence de la table, c'est aussi à propos de la splendeur du vêtement et des caprices de la parure. Les impressions qu'ils ressentent au sujet de la table, ils les ressentent aussi au sujet de la tenue. Que le pauvre aperçoive le riche couvert d'habits somptueux, il souffre, il s'estime malheureux, il éclate en malédictions. Mais ici point de sujet de tristesse; il n'y a pour tous qu'un seul et même vêtement, le vêtement du salut. « Vous tous qui avez été baptisés au nom du Christ, s'écrie Paul, vous avez revêtu le Christ. » *Gal.*, III, 27. N'allons donc pas, je vous en conjure, profaner cette fête; mais recevons avec reconnaissance les dons spirituels qui nous y sont concédés. Ne nous laissons pas aller à l'ivresse et aux excès du manger; souvenons-nous plutôt de la bonté du Seigneur qui a honoré également le riche et le pauvre, les esclaves et les maîtres, et qui s'est montré envers tous également généreux; témoignons à notre bienfaiteur une gratitude digne de ses bienfaits, et faisons-la consister surtout dans une grande pureté de vie, dans une âme sobre et vigilante. Dans cette fête, dans cette solennité, il ne faut ni argent, ni dépenses; il suffit de bonnes dispositions et d'une bonne volonté. On n'y peut rien acquérir de corporel; tous les dons qu'on y reçoit sont spirituels : la prédication de la parole sainte, les prières de nos pères, les bénédictions des prêtres, la communion aux mystères divins et secrets, la paix, la concorde, sont des bienfaits spirituels dignes de la largesse du bienfaiteur qui les accorde. Célébrons donc cette solennité sublime en laquelle le Christ est ressuscité. Il est ressuscité, et il a ressuscité avec lui la terre entière. Il est ressuscité en brisant les liens de la mort; il nous a ressuscités en déliant les chaînes de nos péchés. Adam a péché et il est mort : le Christ n'a pas péché et il est mort aussi. Spectacle étrange et nouveau : l'un a péché et il est mort, l'autre n'a pas péché et il est mort également. Pourquoi donc cette contradiction surprenante? Afin que celui qui avait péché et qui était mort pût être délivré de la mort par celui qui mourait sans avoir péché. Ainsi arrive-t-il souvent dans des

questions d'argent. Un débiteur a-t-il une dette qu'il ne peut payer, on le met en prison, mais on lui rend ordinairement la liberté si un autre paie pour lui. C'est ce qui s'est passé entre Adam et Jésus-Christ. Adam avait contracté une dette : il devait mourir ; le démon le retenait prisonnier et captif. Le Christ ne devait rien et il était libre. Que fit-il? Il vint, et, en mourant, il paya la dette de celui qui était prisonnier et le délivra des liens de la mort.

Voyez-vous les bienfaits de la résurrection? Voyez-vous la bonté de notre Maître? Voyez-vous l'étendue de sa sollicitude? Oh! ne soyons pas ingrats après de tels bienfaits, et, sous prétexte que les jours de mortification sont passés, ne nous laissons pas aller à une trop grande mollesse. Redoublons au contraire de vigilance sur notre âme; ne permettons pas que la chair triomphante tienne l'âme sous son joug; ne négligeons pas la reine pour donner tous nos soins à l'esclave. Voyons, que gagnez-vous, dites-le moi, à gorger votre corps et à dépasser les règles d'une sage tempérance? Le corps y perd sa vigueur, et l'âme sa noblesse. Evitons donc tout excès, ne prenons que ce qui nous est nécessaire; donnons au corps et à l'âme ce qui convient à chacun d'eux, et ne perdons pas en un moment ce que nous avons recueilli durant de longs jours de jeûne. Croyez-vous que je prétende interdire complétement l'usage de toute nourriture et de toute distraction? Loin de moi cette pensée; mais de grâce, mesurez vos repas à vos besoins; ne recherchez pas trop avidement le plaisir, afin de ne pas compromettre le bien de votre âme dans de dangereux excès. Demandez à ceux qui s'y sont livrés s'ils y ont trouvé le bonheur et la joie : ils vous diront qu'on ne trouve pas le plaisir dans les excès, mais dans une sage modération. Des maladies innombrables, un dégoût profond de toute chose, telles sont les conséquences les plus ordinaires de cet oubli de la sobriété. Mais vous écouterez mes conseils; la confiance que vous me témoignez m'est un gage de votre soumission.

Evitons l'avidité en prenant nos repas.

5. En terminant, je m'adresserai à ceux qui ont eu l'honneur de recevoir le divin baptême dans cette nuit glorieuse, et qui sont les plantes éclatantes de l'Eglise, les fleurs spirituelles et les nouveaux soldats du Christ. Avant-hier le Seigneur mourait sur une croix, maintenant il est ressuscité; ainsi en est-il de ces fidèles : avant-hier ils étaient retenus dans la captivité du péché, aujourd'hui ils sont ressuscités avec le Christ. Le Christ est mort corporellement et il est ressuscité de même; ceux-ci étaient morts par le péché, et ils ont été affranchis du péché. Dans ces jours de printemps où nous sommes, la terre se couvre de roses, de violettes et de mille autres fleurs; mais l'eau nous a offert aujourd'hui un spectacle plus beau que la terre. Et ne soyez pas surpris, mon cher frère, que des prairies émaillées de fleurs aient surgi du sein des eaux. La terre ne produit aucune plante par sa propre vertu; c'est de Dieu qu'elle tient cette fécondité. Les eaux produisirent au commencement des animaux pleins de vie : « Que les eaux produisent des reptiles vivants, dit le Seigneur; » *Genes.*, I, 20; et aussitôt sa parole s'accomplit, et un élément sans vie engendra des animaux pleins de vie. La même parole a produit aujourd'hui toutes les merveilles que nous avons vues. « Que les eaux produisent des reptiles vivants, » dit le Seigneur au commencement; ce ne sont plus des reptiles, mais des dons spirituels qu'elles produisent aujourd'hui. Et de même qu'alors les eaux engendrèrent des poissons privés de raison, de même elles ont aujourd'hui donné naissance à des poissons spirituels et raisonnables, pris par les apôtres. « Venez, leur avait dit le Seigneur, suivez-moi et je vous ferai pêcheurs d'hommes. » *Matth.*, IV, 19. Pêche singulière que celle-là! Les pêcheurs arrachent les poissons au sein des eaux, et les laissent mourir; mais nous, nous les jetons dans l'eau, et ceux là seuls qui sont pris sont vivifiés.

Il y avait autrefois chez les Juifs une piscine. Ecoutez quelle en était la vertu et jugez ainsi de la pauvreté judaïque et de notre richesse. « Un ange y descendait et en agitait les eaux, et le malade qui y entrait le premier, après que l'eau avait été agitée, en sortait guéri. » *Joan.*, V, 4. Le Maître des anges descend dans les eaux du Jourdain qu'il agite, et la terre entière se trouve guérie. Il n'y avait pas de guérison pour

celui qui descendait le second dans la piscine judaïque ; c'était une preuve de l'infirmité et de l'indigence des Juifs auxquels cette grâce était faite. Mais ici qu'importe le nombre de ceux qui viennent? Après un premier, il en viendrait un second, puis un troisième, puis un quatrième; il en viendrait des milliers ; l'univers entier s'y rendrait : on les plongerait tous dans ces flots spirituels, que la grâce n'en serait pas diminuée, ni le don épuisé, ni les eaux souillées, ni la libéralité entamée. Il est bien admirable ce bienfait, n'est-ce pas? Eh bien ! vous tous qui avez été inscrits cette nuit au nombre des citoyens de la Jérusalem céleste, écoutez, et montrez-vous dignes de recevoir de plus grandes faveurs en exerçant sur vous une vigilance digne des biens que vous avez reçus. Le Seigneur aime les cœurs reconnaissants, et la gratitude appelle sur celui qui la lui témoigne de nouvelles faveurs. Désormais, il ne nous est plus permis, mon frère, de vivre avec indifférence; vous devez vous prescrire des lois et accomplir tous vos devoirs, et vous montrer d'une vigilance à toute épreuve, même sur les petites choses. La vie présente n'est qu'un long combat, une longue lutte, et, quand on est descendu dans l'arène de la vertu, il faut savoir se priver de toute jouissance : « Tous les athlètes vivent dans une grande continence. » I *Cor.*, IX, 25. Ne voyez-vous pas de quels soins s'entourent dans les combats gymniques, ceux qui veulent lutter avec des hommes? Que d'exercices ! Quelles privations ! Pour nous, nous n'avons pas de combat à livrer avec les hommes ; nos ennemis, ce sont les esprits de malice : que nos exercices soient donc spirituels, ainsi que notre abstinence, car les armes que le Seigneur nous a données sont des armes spirituelles. Mettez un frein à vos yeux, pour qu'ils ne se portent pas sur le premier objet venu ; enchaînez votre langue, afin qu'elle garde toujours une sage retenue. Les dents et les lèvres n'ontelles pas été créées pour garder la langue ? Ne doivent-elles pas l'empêcher de parler à tout propos sans frein et sans mesure ? Ce n'est qu'après mûre réflexion, que la langue peut agir en s'en tenant aux règles de l'honneur et du respect ; ce n'est qu'alors qu'elle doit parler de manière à plaire à ceux qui l'écoutent, et à leur être utile. Evitez les rires désordonnés. Ne courez pas avec empressement, mais ayez une démarche noble et digne. Soyez modestes dans votre [tenue. Quand on s'est engagé dans le chemin de la vertu il faut savoir régler ainsi sa vie ; car notre tenue extérieure est souvent comme l'image de l'état intérieur de notre âme.

Embrassons donc déjà ces saintes habitudes, et nous marcherons facilement dans la voie où nous sommes entrés ; la vertu nous deviendra aisée, et nous la pratiquerons sans peine, soutenus que nous serons par le secours du ciel. La vie présente n'aura rien qui puisse nous arrêter ; nous traverserons ses flots sans naufrage, et, vainqueurs des piéges du démon, nous pourrons jouir des biens éternels par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Gloire, empire et honneur lui soient rendus, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.

HOMÉLIE

SUR

L'ASCENSION DE NOTRE-SEIGNEUR

AVANT-PROPOS

Quand je lus d'abord cette homélie, extraite des manuscrits de la bibliothèque royale et de celle des Ottoboni, mon premier sentiment fut qu'elle était la seconde prononcée par Chrysostome sur le commencement des Actes, à quelques passages près où les paroles de l'orateur avaient perdu de leur portée première par la faute des copistes; et c'est alors que dans la préface du tome Ier, IX, j'ai dit qu'il fallait la publier à cette place. Mais un examen plus sérieux et plus approfondi m'a vite convaincu qu'elle n'était qu'un recueil de diverses homélies, fait par différents auteurs, et dans lequel se trouve comprise la plus grande partie de la seconde homélie de Chrysostome sur le commencement des Actes. Ces homélies étaient au nombre de cinq, elles traitaient surtout de l'inscription et du titre des Actes. Au reste, Chrysostome lui-même en fait clairement mention, et, dans sa troisième homélie sur le commencement des Actes, la quatrième en réalité, devenue la troisième par la suppression de la seconde, il assigne à chacune le rang qu'elle doit occuper. Voici comment il s'exprime au n° 2 : « De là vient qu'après trois discours consacrés au même sujet, puisque voici le quatrième jour que nous vous en entretenons, nous n'avons pas encore pu expliquer un simple titre, et nous avons de nouveau à nous en occuper. » Il ajoute un peu plus loin : « Je disais donc le premier jour qu'il ne fallait pas traiter les inscriptions avec indifférence; je vous ai lu l'inscription de l'autel; je vous ai montré l'opinion de Paul. Là s'est arrêté mon enseignement du premier jour. Le second jour nous avons recherché quel était l'auteur de ce livre, nous avons trouvé, par la grâce de Dieu, que c'était Luc l'Evangéliste, et nous l'avons abondamment démontré. » Il dit encore avec plus de clarté : « Après avoir donc parlé, le premier jour, du titre, le second, de l'auteur du livre, nous avons entretenu nos auditeurs du commencement de l'ouvrage, et nous avons défini ce que c'est qu'un acte, ce que c'est qu'un miracle,... etc. » Dans l'homélie mise la quatrième sur le commencement des Actes, il dit : « Je vous ai dit qui a composé le livre des Actes et qui en a été l'auteur, ou plutôt qui en a été, non pas l'auteur, mais l'instrument; car il n'en a point composé les paroles, mais il a servi d'instrument aux paroles d'autrui. » Il est donc évident que la seconde homélie sur le commencement des Actes était celle où l'on recherchait quel était l'auteur du livre des Actes des Apôtres. Or s'il est une chose non moins évidente, c'est que tout ce qui est dit aux articles 8 et 9 du présent discours, se rapporte à cette homélie. On y recherche, en effet, premièrement, ce que signifie ce titre : *Actes des Apôtres*. On demande ensuite quel peut être l'auteur de ce livre, et on démontre

que cet auteur est Luc. Cette dissertation est digne de Chrysostome, et je me tromperais fort, ou il n'est pas permis de douter qu'elle ne soit une partie de l'homélie précitée. L'article suivant, désigné sous le nº 10, où il est question du nombre des apparitions du Christ après sa résurrection, est très-certainement un autre lambeau de la même homélie, encore qu'il ne semble pas venir à sa place naturelle.

Le reste du discours est emprunté à divers auteurs, peut-être même y a-t-il des extraits des homélies de Chrysostome. Le titre qu'il porte : Sur l'Ascension du Sauveur, ne peut évidemment pas convenir à toute l'homélie ; c'est tout juste s'il s'applique à quelques-unes de ses parties. Le commencement de l'homélie n'est pas sans mérite. Dans le nº 2, l'orateur dit qu'il a été empêché ainsi que tous ceux qui l'écoutent de monter au sommet de la montagne des Oliviers, et il indique ainsi clairement que cette homélie, ou du moins ce passage, a été prononcée à Jérusalem. Au nº 3, il est dit qu'on a lu ce jour-là un évangile de saint Jean, commençant par ces paroles : « Quand le soir du même jour fut venu, c'était le premier jour de la semaine... » Or cet évangile, dont l'explication se poursuit jusqu'à l'article 7, n'est certainement pas celui de la fête de l'Ascension. Suivent quelques considérations sur l'incrédulité de saint Thomas. Dans le nº 7, il est question, mais d'une manière rapide, de l'Ascension du Seigneur. Les nºs 8, 9, 10, appartiennent à la seconde homélie sur le titre des Actes des Apôtres. Le nº 11 parle de la table sainte; le 12, de la descente du Saint-Esprit. Au 13, on demande de quel baptême les apôtres furent baptisés avant la descente du Saint-Esprit, et on y dit qu'ils reçurent le baptême de Jean. L'article suivant est consacré au même sujet, et on y réfute les Anoméens. Dans le reste de l'homélie sont traités différents sujets. Tel est ce recueil, composé par quelques auteurs grecs, d'extraits empruntés à divers endroits. D'ailleurs, les manuscrits sont loin de se ressembler : dans un des manuscrits de la bibliothèque royale, tout ce qui est compris entre ces paroles : καὶ ἀναλήψεως καὶ δευτέρας παρουσίας, qui terminent le nº 2, jusqu'à celles-ci du nº 7 : δεῦτε ἀναβῶμεν εἰς τὸ ὄρος τοῦ Κυρίου, est supprimé; il y a dans ce même manuscrit, après ces paroles du nº 15 : ἀλλ' ὥσπερ τῆς ἀναστάσεως ἔσχεν μάρτυρας τοὺς ὀφθαλμοὺς τῶν μαθητῶν, οὕτως αὐτοὺς αὐτόπτας ποιεῖ τῆς ἀναλήψεως, sept ou huit pages remplies de choses insignifiantes qui ne se trouvent pas dans le manuscrit des Ottoboni. L'autre manuscrit de la même bibliothèque contient aussi ces mêmes augmentations, nº 1186. Pour nous, après en avoir pris connaissance, nous n'avons pu nous empêcher d'abonder dans le sens de Montfaucon, qui les juge indignes de notre saint docteur et les retranche de ses œuvres dans l'édition qu'il en a donnée. Cependant, comme dans les deux manuscrits dont nous venons de parler, la partie de l'homélie qu'ils contiennent se trouve au moins, en quelques endroits, plus étendue que dans l'édition Ottobonienne, j'ai intercalé dans le texte ou rappelé dans les notes ce qui m'y a semblé le plus important.

HOMÉLIE.

1. Nos richesses, notre trésor, les fontaines par où nous recevons la vie éternelle, ce sont les admirables dispensations du Sauveur. Nous voudrions les raconter, nous mettrions à les publier un grand empressement; mais nous sommes incapables de les célébrer d'une manière digne d'un tel sujet. Cependant, dans l'ardeur du désir qui nous presse et en présence de notre infirmité, que nous ne rougissons pas d'avouer, nous allons nous réfugier comme en un port tranquille, dans cette prophétique parole : « Qui dira les merveilles du Seigneur, qui racontera jamais ses louanges? » *Psalm.* CV, 2. En effet, si ce grand prophète, auquel Dieu révéla les mystères les plus secrets de sa sagesse, qui mérita d'être appelé le père du Christ, si le bienheureux David, ce prophète grand parmi les prophètes, ce roi glorieux, cet ami de Dieu, dont le cœur fut trouvé précieux aux yeux du Seigneur, au point de dire un jour : « J'ai rencontré David, fils de Jessé, un homme selon mon cœur; » *Act.*, XIII, 22; si cet homme illustre s'écrie à la vue de la grandeur de la pensée divine : « Votre science est merveilleusement élevée au-dessus de moi; elle a grandi et je ne puis l'atteindre; » *Psalm.* CXXXVIII, 6; si la vue de la puissance de de Dieu réduit le prophète au silence; si Paul, l'homme de la science divine par excellence, la trompette céleste, s'écrie aussi : « O abîme des richesses de la sagesse et de la science de Dieu, que vos jugements sont incompréhensibles et qu'impénétrables sont vos voies! » *Rom.*, XI, 33; si les prophètes, si les apôtres de la bouche desquels la parole coulant à flots, inonda la terre de la connaissance du Seigneur, et déborda pardessus toutes les mers; si ces fleuves aux eaux abondantes et profondes, qui constituent l'océan de la piété, sont forcés de reconnaître leur insuffisance à publier la puissance de celui qu'ils veulent exalter; en présence de l'océan de cette infinie sagesse, que pourrons-nous, nous qui savons à peine balbutier quelques paroles impuissantes? Mais, même devant la grandeur de cette théologie, il ne faut pas nous décourager; loin de là, fixant de nos regards les desseins de Dieu, abordons sans faiblesse les enseignements divins. Quand Dieu donne ses biens, il a moins d'égard à la dignité des choses qu'on annonce, qu'aux bonnes dispositions de l'apôtre et à la charité des disciples. Voyez comment agissent les bons pères envers leurs enfants. Quand ils ceux-ci bégaient et prononcent à peine des paroles inarticulées, les abandonnent-ils? Non certes; mais, oubliant le bégaiement de leurs enfants, pour ne se souvenir que du sentiment de la nature, ils estiment les sons presque inarticulés, préférables à tout l'éclat de la rhétorique et à toute la sublimité de la philosophie. Dieu n'agit pas autrement. Que lui importe que nous balbutiions à peine ses louanges? C'est le cœur qu'il regarde. Or c'est la foi qui nous force à parler; c'est la charité qui nous presse de célébrer ses louanges. La parole humaine est impuissante quand il s'agit de Dieu, et ce que nous en disons n'est jamais qu'un bégaiement inintelligible. Pourquoi donc? Entendez-en la raison de la bouche de Paul : « Notre connaissance est imparfaite et nos prophéties bornées. » I *Cor.*, XIII, 9. Et cependant, malgré notre impuissance, Dieu veut que nous prêchions la paix. « Les langues embarrassées, dit Isaïe, apprendront à annoncer la paix. » *Isa.*, XXXII, 4. Essayons donc de balbutier quelques louanges en l'honneur de notre Père commun et de notre Seigneur. Il a daigné appeler ses disciples « ses petits enfants. » *Joan.*, XIII, 33. S'il nous appelle ses enfants, il voudra bien supporter notre faible bégaiement. Encore qu'il soit écrit qu'il a été enlevé dans le ciel, et que sa glorieuse ascension ait été célébrée, sa grâce n'est pas limitée par le temps, ni la science divine renfermée dans certains jours.

2. Nous voulions gravir ensemble le mont des Oliviers; mais, le Christ le sait, le concours si nombreux ce jour-là, et le mauvais temps nous ont empêché de réaliser notre projet. Si je rappelle cette circonstance, c'est pour me justifier auprès de ceux qui voudraient m'en faire un crime. L'étendue des choses que j'avais à vous dire, le désir de ne pas trop surcharger votre

mémoire, nous firent mettre fin à notre discours; nous le reprenons aujourd'hui. Celui qui n'a pas célébré la Pâque le premier mois, doit acquitter sa dette dans le second; ainsi l'ordonne la loi. Sachez donc que le Verbe de Dieu n'est pas circonscrit par les temps et les jours, et que chaque jour on peut parler de la croix, de la passion, de la résurrection, de l'ascension, du second avénement.

3. Nous avons effleuré en passant quelques-unes des paroles divines que nous avons lues en ce jour, et nous avons essayé de puiser aux sources évangéliques. Arrivons maintenant à ce que nous avons promis. « Sur le soir du même jour, c'était le jour du sabbat, les portes du lieu où les disciples étaient réunis étant fermées, Jésus vint. » *Joan.*, XX, 19. Depuis qu'il a préparé notre résurrection, le Sauveur se manifeste et apparaît rarement à ses disciples à d'autres jours que le dimanche. Pendant sa vie, il allait tous les jours de sabbat dans la synagogue pour accomplir la loi; après sa résurrection, quand il eut donné au monde ce gage impérissable, c'est le dimanche qu'il a soin d'apparaître, le premier jour après le sabbat, afin d'instituer la grande fête dominicale. Les cérémonies du sabbat étaient détruites; le jour du dimanche, c'est-à-dire de la résurrection, commençait à être célébré, et vous vous souvenez de ce que nous en avons dit naguère. Pourquoi le bienheureux Matthieu, en parlant du sabbat, et en introduisant la coutume du dimanche, dit-il : « Le soir du sabbat? » *Matth.*, XXVIII, 1. Parce que c'était la fin et le soir des anciennes solennités du sabbat et « que c'était le lendemain du sabbat. » Le Sauveur apparut donc après sa résurrection, le lendemain du sabbat, le jour même de la fête de la résurrection, « les portes étant fermées, dans le lieu même où les apôtres s'étaient rassemblés à cause de la crainte qu'ils avaient des Juifs, et il s'assit au milieu d'eux. » *Joan.*, XX, 19. Là où règne la crainte, se montre celui qui dissipe la crainte; là où la tempête se lève, brillent des gages assurés de calme; là où la barque est tourmentée par les flots, le Sauveur apporte la science qui gouverne; il apaise les flots, il conduit au port la barque, à l'abri des orages, il chasse la crainte et rend ses premières atteintes impuissantes. « Il s'assit donc au milieu d'eux. » Et que leur dit-il? « La paix soit avec vous. » Arrière les fluctuations de votre âme, le trouble de vos pensées, les terreurs exagérées qui vous font la guerre : « La paix soit avec vous. » La paix détruit la guerre, dissipe la crainte, met fin à toute inimitié : « La paix soit avec vous. » Dieu a souvent donné la paix aux hommes, mais il ne l'a jamais donnée par lui-même; il l'a donnée par ses anges, par les prophètes, par les justes; seul, le Sauveur en personne, est venu donner la paix. La paix fut donnée à Daniel, mais ce fut par le ministère d'un ange qui lui apparut et lui dit : « La paix soit avec toi, homme de désirs, prends courage et fortifie-toi, le Seigneur est avec toi. » *Dan.*, X, 19. Un autre ange apparut encore à Gédéon, en lui disant : « La paix soit avec toi. » *Jud.*, VI, 23. Les anges avaient souhaité la paix, mais jamais encore le Maître des anges; il les envoyait comme ses ministres, réservant pour lui seul la paix évangélique. Mais encore que les prophètes eussent souvent reçu la paix par le ministère des anges, ils soupiraient après celle que le Seigneur devait lui-même donner de sa bouche et de son autorité. « O Seigneur, ô notre Dieu, s'écrie Isaïe, donnez-nous la paix, » *Isa.*, XXVI, 12, non pas par d'autres, mais par vous-même.

Or voici comment Dieu répond à cette demande : « Je vous donne ma paix. Et, après ces paroles, il leur montra ses mains et son côté. » *Joan.*, XIV, 27; XX, 20. Comme un général, au retour d'une guerre glorieuse, tout couvert de plaies triomphantes, ne rougit pas de ses blessures, mille fois plus éclatantes que les lauriers dont il est orné, le Sauveur ne cache pas les blessures qu'il a endurées pour la vérité et pour le salut du genre humain; il les montre au contraire comme une démonstration de son courage. Il montre ses mains, sur lesquelles sont gravées les empreintes des clous; il montre son côté, d'où a jailli pour notre bonheur la source inépuisable des mystères. Il montre ses mains afin d'augmenter la foi en la résurrection, afin de prouver à ces âmes hésitantes que celui-là même qu'elles avaient vu souffrir, est ressuscité, et

que ce corps qu'elles avaient vu mettre à mort et descendre au tombeau, est bien véritablement revenu à la vie.

4. « Or les disciples se réjouirent à la vue du Seigneur. » *Joan.*, XX, 20. La paix est accordée, la crainte dissipée et la grâce refleurit. « Il leur dit donc une seconde fois : La paix soit avec vous. » *Ibid.*, v, 21. Pourquoi ce souhait réitéré? Quand Dieu veut établir quelque part les dons de sa grâce, il réitère les bénédictions; c'est ainsi qu'il fait pour Abraham : « Je te bénirai de mes bénédictions, lui dit-il, et, donnant à ta postérité la fécondité, je la multiplierai. » *Genes.*, XXII, 17. Il promet et donne ensuite souvent la paix à ses plus proches descendants et à sa postérité la plus éloignée. « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » *Joan.*, XX, 21. Entendez, je vous prie; voyez comme dans la rédemption tout converge vers l'humanité du Sauveur. Il ne dit pas : comme mon Père m'a engendré, car sa mission démontre son humanité. Nous ne nous lassons pas de faire souvent ces observations, parce qu'ainsi éclate l'économie du plan divin. Quand, dit-il, sa nature se montre à découvert, elle manifeste le Père et le Fils. « Comme mon Père m'a envoyé. » — Comment donc vous a-t-il envoyé? — Comment? écoutez. — Vous avez été envoyé comme Seigneur sur la terre; pouvez-vous à votre tour envoyer les autres comme vous avez été envoyé vous-même? — Ah! ce n'est pas, dit-il, du mode de mission que je veux parler en disant : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie, » mais de son efficacité. Ma mission à moi est de souffrir pour le monde; la vôtre sera de mériter par vos souffrances que je couronne le monde. — Mais la nature mortelle ne pouvant pas devenir semblable à celle du Seigneur, voici qu'après qu'il eut dit ces paroles, « il souffla sur eux, et leur dit : Recevez le Saint-Esprit. » *Joan.*, XX, 22. Ecoutez. Pourquoi le Sauveur souffla-t-il sur les apôtres au jour de sa résurrection? Ne pouvait-il pas leur donner autrement le Saint-Esprit? Autrefois, lorsque le premier homme fut créé, « Dieu répandit sur son visage un souffle, et l'homme eut une âme vivante. » *Gen.*, II, 7; mais l'homme perdit avant peu par son péché la grâce de ce souffle divin, et, privé de cette force vivifiante, il tomba bientôt en poussière, livrant ainsi dans le sépulcre l'œuvre de Dieu à la dissolution; maintenant que Dieu veut renouveler son œuvre, et rendre à l'homme le premier don qu'il lui avait fait, il souffle sur le visage des apôtres, et communique de nouveau à son ouvrage cette force vivifiante dont il l'avait animé au commencement. Ainsi s'accomplirent les présages des prophètes. Le prophète Nahum avait vu, perçant les voiles de l'avenir, le Sauveur ressuscité d'entre les morts soufflant sur les apôtres et les remplissant par ce souffle de ses bienfaits divins, et il rendait témoignage au peuple de ce qu'il avait vu : « Célèbre, ô Juda, ta solennité, accomplis les vœux que tu as faits au Seigneur. Belial ne passera plus au milieu de toi. Il est perdu, il a péri tout entier. Voici qu'a surgi de la terre celui qui te soufflera au visage, et qui te délivrera de la tribulation. » *Nah.*, I, 15; II, 1.

« Alors il leur dit : La paix soit avec vous; puis, il souffla sur eux et il ajouta : Recevez le Saint-Esprit. » *Joan.*, XX, 22. Il voyait la nature humaine succomber sous le poids des épreuves et reculer devant la lutte à cause de sa faiblesse, et pour la fortifier dans son infirmité et l'arrêter dans sa chute, il l'anime de la vertu même de l'Esprit saint; il l'aiguise pour ainsi dire par la grâce divine, comme on aiguise du fer, afin que ce dont elle était privée par ses propres ressources, elle le reçut du secours d'en haut, et que la puissance de l'Esprit, animant son faible courage, elle osât enfin braver la difficulté des combats. « Recevez le Saint-Esprit; comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » Mais, Seigneur, vous êtes venu du ciel comme maître; vous avez vu les pécheurs, et vous avez eu pitié d'eux; et voilà que nous tous pécheurs, nous avons reçu de vous le pardon de nos fautes. La grâce est un don du ciel; les pécheurs sont nombreux et envers eux la plus grande bonté est nécessaire. Nous n'avons pas d'autre rite; comment pouvons-nous être envoyés de la même manière que vous avez été envoyé vous-même? Voici; il a dit : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » Eh bien! afin que ces paroles produisent leur effet, il ajoute : « Les péchés seront remis à

ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » *Joan.,* xx, 23. La puissance qu'il a, le Sauveur la donne aux apôtres. C'est en vain qu'un roi confierait à un prince le gouvernement d'une nation, s'il ne lui donnait en même temps droit de vie et de mort sur ceux qu'il a mission de gouverner. Le Sauveur, voulant faire de ses apôtres les princes de l'univers, leur donne ce droit suprême par ces paroles : « Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis; mais ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » Nul ne peut endurer le martyre, prêcher avec courage, faire quelque chose de difficile, si le Saint-Esprit ne le soutient. Il faut que sa grâce fortifie l'âme des martyrs, et sans elle, il n'y a point de martyrs. Et quand je parle du martyre, je n'entends pas parler seulement de celui qui se consomme au sein de violents tourments, mais encore du témoignage rendu à la grâce par la parole. Tout ministre de la vérité est un martyr. Voilà pourquoi l'Evangile dit de Jean-Baptiste : « Jean rendit témoignage à la vérité en disant : Celui-ci est le Christ. » *Joan.,* I, 32. Jean-Baptiste fut déjà martyr, non en souffrant, mais en parlant. Il est donc impossible d'espérer être martyr de la parole divine sans le secours de l'Esprit saint. Aussi le Sauveur dit-il à ses disciples : « Demeurez à Jérusalem, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la vertu d'en-haut; » *Luc.,* XXIV, 49; vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui descendra sur vous, cette vertu sans laquelle il ne saurait exister des martyrs ou des témoins.

5. « Or Thomas, un des douze, surnommé Didyme, n'était pas avec les apôtres. » *Joan.,* xx, 24. Thomas était absent, et cette absence était encore une grande économie du Christ. Le doute de cet apôtre devait rendre la résurrection du Sauveur plus éclatante et plus certaine. Supposez Thomas présent, il n'eût pas douté de la résurrection, et le Sauveur n'aurait pas eu à opposer à son doute un argument irréfutable. Mais alors quelle résistance la foi au grand miracle de la résurrection aurait rencontré dans beaucoup d'esprits! Le doute de l'apôtre guérit les hésitations de tous les fidèles. Thomas arrive cependant, et les apôtres de lui dire : « Nous avons vu le Seigneur. » Eux se réjouissent de ce qu'ils ont vu; mais lui se sent pris du désir de les contredire, tant le doute est puissant. Ce n'est pas qu'il ne croie pas, il désire au contraire arriver à la certitude des choses qu'ils disent, aussi se garde-t-il de dire : Cela n'est pas. Son langage est digne de votre attention. Il ne nie pas la résurrection, il ne dit pas : Ce que vous racontez est impossible, vous m'annoncez des choses qui ne peuvent avoir lieu; s'il parle, c'est uniquement pour devenir plus certain de ce qu'ils disent : « Si je ne vois pas la place des clous dans ses mains, s'écrie-t-il, si je ne mets pas mon doigt dans la plaie des clous et si je n'enfonce pas ma main dans son côté ouvert, je ne croirai pas. » *Joan.,* xx, 25. Et huit jours après, voyez : c'est encore un dimanche qu'il apparaît; car du dimanche au dimanche il y a bien huit jours. « Huit jours après la résurrection, Jésus vint de nouveau, les portes étant fermées, et, se tenant au milieu d'eux, il leur dit : La paix soit avec vous. » *Ibid.,* 26. Cette paix, il l'avait déjà souhaitée deux fois à ses apôtres dans ce même lieu; il la leur souhaite une fois de plus, afin de leur donner ce don parfait et entier par la très-sainte Trinité. Il leur dit donc : « La paix soit avec vous. Puis s'adressant à Thomas : Mets ici ton doigt, ajoute-t-il. » *Ibid.,* 27. Remarquez bien. Le Sauveur n'attend pas que les disciples lui révèlent les doutes de Thomas; sa science, il ne la tient pas de lui, et pour prouver à l'Apôtre incrédule qu'il était présent quoique invisible, pour détruire dans son esprit toute incertitude, il lui dit : « Mets ici ton doigt comme tu l'as demandé, et regarde mes mains; avance ici ta main et mets-la dans mon côté, et ne sois plus incrédule, mais fidèle. » *Ibid.,* 27. Qu'est-ce à dire? qu'on n'est pas fidèle quand on veut aller pour croire jusqu'à l'évidence, mais bien et seulement quand on se soumet à la foi.

Il en est de ceux qui fouillent ainsi le côté du Christ et les ouvertures des clous, comme de ceux qui disent : Comment le Christ a-t-il été engendré? Ou plutôt non, la similitude n'est pas parfaite. L'apôtre Thomas, en cherchant à voir la place des clous qui était parfaitement sen-

sible, voulait après tout s'assurer de la vérité d'un fait qu'il savait de science certaine s'être réellement passé. Mais vous, qui prétendez sonder une nature invisible, une substance incompréhensible, une génération ineffable, une paternité inénarrable, une filiation au-dessus de toute intelligence, ne prévariquez-vous pas d'une manière plus grave? N'êtes-vous pas pire qu'un infidèle? Si, pour avoir voulu sonder un côté ouvert, l'apôtre Thomas fut repris par ces paroles : « Ne sois pas incrédule, mais fidèle, » combien plus ces paroles ne doivent-elles pas vous être adressées, à vous qui voulez sonder une puissance incorporelle et une vertu incompréhensible? Rendons grâces cependant à la bonté de Dieu, qui a daigné faire du doigt de Thomas l'oracle de la piété pour briser les filets de l'hérésie et confondre les audacieux qui disent que le Seigneur n'a revêtu qu'un corps d'emprunt et n'a pris que les apparences de la mort. On peut comparer la puissance du doigt de Thomas contre les hérétiques à celle de ce doigt au sujet duquel les mages d'Egypte ne purent que s'écrier : « Le doigt de Dieu est là. » *Exod.*, VIII, 19. Après la preuve manifeste qu'il eut de la présence de son Maître, Thomas pouvait bien s'écrier avec le prophète : « Au jour de la tribulation j'ai invoqué le Seigneur, » et, comme ses mains avaient été l'instrument de l'épreuve, il pouvait ajouter : « J'ai tendu mes mains vers lui durant la nuit, et je n'ai pas été trompé. » *Psalm.*, LXXVI, 3. Ne sois pas incrédule mais fidèle. En reconnaissant aux plaies du Sauveur celui qui avait souffert, l'Apôtre, se souvenant de la divinité de son Maître, s'écria : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

6. Que les hérétiques le remarquent bien. Si le Fils n'approuve pas ces paroles, s'il n'est pas égal au Père, pourquoi ne refuse-t-il pas un honneur qui ne convient pas à sa nature? Un jour quelqu'un s'adresse à lui et lui dit : « Mon bon Maître; » et il répond : « Pourquoi m'appelles-tu bon? Dieu seul est bon. » *Matth.*, XIX, 16-17. Eh quoi! le Christ ne veut pas être appelé bon, quoique ce titre n'ait en lui-même rien que d'ordinaire, et il se serait laissé nommer, sans rien observer, Seigneur et Dieu? Quand on lui dit : « Mon bon Maître, » il répond : « Pourquoi m'appelles-tu bon? » Maintenant on lui dit: « Mon Seigneur et mon Dieu, » et il ne dit pas: Pourquoi m'appelles-tu Dieu et Seigneur? Ah! c'est que dans le premier cas on ne l'appelait pas comme il méritait d'être appelé; on l'appelait seulement bon maître et non pas bon Seigneur, et il repoussait un titre indigne de lui pour en prendre un plus glorieux. Maintenant ses reproches ont un autre sens, et s'il se plaint c'est parce qu'on a trop tardé à lui donner ce titre. Thomas ne s'est pas trompé en l'appelant « mon Seigneur, » ses hésitations font toute sa faute. « Toi tu as cru, lui dit le Sauveur, parce que tu as vu; heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru. » *Joan.*, XX, 29. Thomas seul est repris, et nous tous nous sommes proclamés bienheureux; le bonheur dont il est ici question nous a été transmis et sera transmis à nos descendants; car, sans avoir vu de nos yeux ces prodiges, nous les avons acceptés par la foi, et nous avons ainsi notre part de cette grande et glorieuse félicité.

7. Mais abandonnons l'histoire que nous venons d'esquisser rapidement, et, si vous n'êtes pas trop fatigués de m'entendre, passons à une autre parole prophétique. De quelle prophétie veux-je parler? Ecoutez : « Venez et montons à la montagne du Seigneur. » *Mich.*, IV, 2. Le Sauveur en effet s'est élevé au ciel du haut de la montagne des Oliviers. « Venez et montons à la montagne du Seigneur et à la maison du Dieu de Jacob. » Dieu voulut bien donner à ce jour le nom glorieux que portait autrefois la montagne. Là le Seigneur monte au ciel du haut de la montagne des Oliviers, et ici croît et pousse cet olivier qui confirme le testament ancien par la proximité et la ressemblance de son nom. Le Sauveur emmena donc ses apôtres sur le mont des Oliviers, en face de Jérusalem. Réfléchissez sur l'une et sur l'autre montagne : « Venez et montons à la montagne du Seigneur. » Montons-y ensemble par nos désirs et par nos paroles, et voyons quelles ont été pour nous les conséquences salutaires de cette bienheureuse ascension.

8. J'ai donc le dessein de prendre et d'exa-

miner soigneusement avec vous le livre des Actes, afin que nous nous désaltérions ensemble aux eaux de la science divine, et que nous scrutions les trésors de la sainte Ecriture, en hommes avides de trouver la vérité et de s'enrichir dans la voie de la piété. Vous connaissez l'inscription de ce livre : *Actes des Apôtres*. Pourquoi cette inscription? Le titre indique-t-il toute la suite des choses qu'il contient? Est-il l'abrégé exact de l'ouvrage tout entier? Non certes; les actes de tous les apôtres n'y sont pas en effet rapportés, et, pour peu qu'on y prenne garde, on verra que les commencements du livre parlent des miracles et des enseignements de Pierre; c'est à peine s'il y est fait un peu mention des autres apôtres : le reste est entièrement consacré au souvenir de Paul. Mais si Pierre et Paul remplissent à eux seuls le livre des Actes, pourquoi ce livre porte-t-il un titre qui semble se rapporter à tous les apôtres? « Quand un membre est honoré, dit Paul, tous les membres sont couverts d'honneur avec lui. » I *Corinth.*, XII, 26. C'est pourquoi l'historiographe de Pierre et de Paul n'a pas intitulé son ouvrage : *Actes de Pierre et de Paul,* mais : *Actes des Apôtres,* le titre est commun à tous. Quel est maintenant l'auteur des Actes? Dans l'ignorance où on se trouvait sur celui qui les avait écrits, on s'est partagé quand il s'est agi de le désigner. Les uns l'ont attribué à Clément de Rome, d'autres à Barnabas, d'autres enfin à Luc l'évangéliste. Pour nous, en présence de ces diverses opinions, prenons l'auteur du livre lui-même pour guide; demandons-lui ce qu'il était, ce qu'il faisait, s'il ne pourrait pas rendre témoignage de lui-même. Entendons comment il s'exprime : « J'ai parlé dans mon premier livre, ô Théophile. » Est-ce qu'en disant, « dans mon premier livre, » il n'éveille pas notre attention sur un ouvrage déjà écrit? Est-ce qu'il ne nous sollicite pas à rechercher quel est ce livre? S'il n'eût écrit que ce seul ouvrage pourrait-il parler d'un autre déjà fait? L'auteur des Actes a donc écrit un autre livre avant les Actes; celui-ci est le second, le premier avait un autre objet, ainsi que l'indiquent ces paroles : « J'ai parlé dans mon premier livre de tout ce que Jésus a fait dès le commencement. » *Act.*, I, 1. On le voit, dans son premier livre ce n'est pas des Actes qu'il a parlé, c'est l'Evangile qu'il a écrit : « J'ai parlé dans mon premier livre, » non plus des choses accomplies par Pierre ou par Paul, mais « de tout ce que Jésus a fait et enseigné dès le commencement. » C'est donc celui qui avait déjà écrit un Evangile, qui publia aussi le livre des Actes.

Inscription du livre des Actes des Apôtres.

Quel est l'auteur du livre des Apôtres.

Mais examinons encore, voyons si Luc est bien l'auteur du livre des Actes. « J'ai parlé dans mon premier livre de tout ce que Jésus a fait et enseigné depuis le commencement, jusques au jour où, instruisant, par le Saint-Esprit, les apôtres qu'il avait choisis, il monta au ciel. » *Act.*, I, 1-2. Que signifient ces paroles? N'est-ce pas comme s'il disait : J'ai raconté déjà les actes et les enseignements du Sauveur jusqu'au jour de son ascension? — Redoublez d'attention, je vous prie. — Mon premier livre, semble-t-il dire, embrasse toutes les œuvres et tous les enseignements du Sauveur, et il s'étend jusqu'à son Ascension. Ouvrez les Evangélistes. Luc est le seul évangéliste qui ait entièrement embrassé ce cadre. Matthieu, Marc et Jean sont tous plus ou moins incomplets. Voici comment finit l'évangile de Matthieu : « Or les onze disciples vinrent en Galilée, sur la montagne où Jésus les avait appelés. Et Jésus se montrant à eux, ils l'adorèrent. Jésus leur dit alors : Allez, enseignez toutes les nations, voilà que je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles. » *Matth.*, XXVIII, 16-20. Quant à l'Ascension du Sauveur, elle est entièrement passée sous silence. Marc dit pareillement : « Les saintes femmes sortirent du sépulcre, et ne dirent rien à personne, car elles étaient remplies de crainte. » *Marc*, XVI, 8. Il ajoute un peu plus loin : « Et le Seigneur Jésus, après leur avoir parlé, fut élevé dans le ciel, où il est assis à la droite de Dieu. Les apôtres étant partis, prêchèrent en tout lieu, soutenus qu'ils étaient par le Seigneur et par les miracles qu'ils opéraient. Amen. » *Marc,* XVI, 19-20. Ainsi se termine l'Evangile de Marc; c'est à peine s'il y est fait mention du miracle de l'Ascension. Jean raconte que le Sauveur apparut près du lac de Tibériade, et qu'il dit à Pierre : « Pierre, m'aimez-vous? » *Joan.*, XXI, 15. Il termine ensuite le dialogue. Jean était certaine-

ment présent, et cependant il ne parle pas de l'Ascension; il se contente de dire : « Jésus fit encore bien d'autres choses, et, s'il fallait les raconter en détail, je ne crois pas que le monde entier pût contenir le livre où elles seraient écrites. » *Joan.*, XXI, 25. Jean et Matthieu ne parlent donc pas de l'Ascension; Marc n'en fait qu'une mention rapide. Luc, au contraire, en fait dans son Evangile un long récit, et c'est pourquoi il a écrit : « J'ai parlé dans mon premier livre, ô Théophile, de tout ce que Jésus a fait et enseigné depuis le commencement jusqu'au jour où, instruisant les apôtres qu'il avait choisis, il monta au ciel. »

9. Mais quel est ce Théophile? Il était préfet, et dans sa préfecture il entendit annoncer Jésus-Christ. Comme le proconsul de Chypre entendit, dans son proconsulat, la prédication de Paul, Théophile reçut la bonne nouvelle, étant préfet, de la bouche de Luc, auquel il demanda le récit des Actes des Apôtres. — Vous m'avez déjà appris, lui dit-il, les œuvres du Sauveur, enseignez-moi maintenant les œuvres des apôtres. — Luc écrit ses Actes et les offre à Théophile comme son second livre; c'était aussi pour lui qu'il avait écrit son Evangile. En voulez-vous une preuve certaine? Ecoutez comment il commence : « Puisque plusieurs se sont efforcés de mettre par ordre le récit des choses accomplies parmi nous, ainsi que nous les ont rapportées ceux qui dès le commencement les ont eux-mêmes vues, et qui furent les ministres de la parole, il m'a semblé bon, après avoir tout appris depuis l'origine, très-excellent Théophile, d'en écrire l'histoire avec ordre, afin que vous puissiez connaître la vérité des choses qu'on vous a enseignées.» *Act.*, I, 1, 2, 3, 4. Remarquez ce titre d'excellence donné à Théophile, c'est comme s'il y avait, très-illustre; on ne le donnait en ce temps-là qu'aux hommes les plus connus. — Quand Paul parut devant le président Festus, celui-ci lui dit : « Paul, vous êtes en délire ! » — « Non, répondit Paul, je ne suis pas en délire, très-excellent Festus. » *Act.*, XXVI, 24. — Vous entendez, Festus et Théophile sont désignés sous la même qualification. Luc qui avait dédié d'abord son Evangile à Théophile, lui dédie encore son second livre. Quel est ce livre? « Je vous ai d'abord parlé, lui dit-il, ô Théophile, de tout ce qu'a fait et enseigné Jésus dès le commencement. » Mais jusqu'où s'étend ce livre? « Jusqu'au jour où le Seigneur, instruisant par le Saint-Esprit les apôtres qu'il avait choisis, monta au ciel. » Il y a là une hyperbate ou transposition. C'est comme s'il y avait : Mon Evangile s'étend jusqu'au jour où Jésus monta au ciel, après avoir enseigné les apôtres qu'il avait choisis. Entendez maintenant ce qui suit : « Il se montra lui-même plein de vie à ses apôtres après sa passion. » Voyez l'assurance de l'Evangéliste : il laisse même dans les *Actes des Apôtres* une place à la théologie. Il ne dit pas : Le Christ apparut aux apôtres, mais bien : « Il se montra à leurs yeux plein de vie. » N'avait-il pas dit : « Je détruirai ce temple et je le rebâtirai dans trois jours? » C'est pourquoi « il se montra plein de vie aux yeux de ses apôtres en diverses manières, et il leur apparut pendant quarante jours, les entretenant du royaume de Dieu. » *Joan.*, II, 19.

10. Ecoutez, je vous en supplie. « S'étant fait voir à eux de beaucoup de manières, leur apparaissant pendant quarante jours et leur parlant du royaume de Dieu. » Le Sauveur n'apparaissait pas chaque jour aux apôtres pendant ce laps de temps. Après sa résurrection, il donna à sa chair la force de produire la foi, et il évita de diminuer, par des apparitions trop fréquentes, la grandeur de sa vertu. Après la résurrection, il devait apparaître entouré de signes divins; mais il devait ne pas apparaître trop souvent; voilà pourquoi il est dit : « qu'il se fit voir de beaucoup de manières pendant quarante jours.» Ce n'était pas pour ses apôtres l'intuition parfaite, mais seulement des marques certaines qui leur démontraient que c'était lui réellement. Il leur apparaissait sous des formes différentes; il prenait pour se manifester une voix et des aspects divers. Souvent il était en leur présence, et ceux-ci ne le connaissaient pas. Il va trouver Pierre et ses compagnons, et il leur dit : « Mes enfants, avez-vous de quoi manger ? » *Joan.*, XXI, 5. Mais ils ne reconnaissent ni son visage, ni sa voix. Jésus leur dit alors : « Jetez le filet à

droite de la barque et vous trouverez. » *Ibid.*, v, 6. Ils jettent leurs filets et ils font une pêche abondante. Vous le voyez : dans cette circonstance les apôtres avaient le Sauveur devant les yeux et ils ne le connaissaient pas ; c'est à sa puissance qu'ils durent de le reconnaître. Voilà pourquoi l'évangéliste Jean dit à Pierre : « C'est le Seigneur. » *Ibid.*, v, 7. Qui le lui avait appris ? Avait-il reconnu le Sauveur en le voyant ? Non certes ; mais plutôt aux œuvres qu'il avait faites. Voilà pourquoi Luc s'écrie : « Il se manifesta de beaucoup de manières, apparaissant pendant quarante jours à ses disciples et les instruisant. » Non-seulement il apparaissait, mais encore il se rendait quelquefois pleinement reconnaissable.

Combien de fois le Sauveur a-t-il apparu après sa résurrection ? Prenez bien garde ; examinez avec soin, et vous verrez qu'il s'est fait voir onze fois à ses apôtres avant de monter à la droite de son Père. Pourquoi onze fois ? Parce qu'il avait onze disciples, Judas ayant perdu par son abominable trahison sa place et sa dignité dans le collége apostolique. Le Sauveur se montra donc onze fois à ses apôtres, mais pas à tous en même temps : un jour il apparaît devant les uns, un autre jour devant les autres. C'est ainsi qu'après s'être manifesté à eux en l'absence de Thomas, il se montre de nouveau à leurs yeux un jour que Thomas était présent. Mais, puisque nous nous occupons du nombre des apparitions, voyons comment on peut constater que le Sauveur a apparu onze fois à cause des onze apôtres. Il apparut d'abord à Marie qui sortait du sépulcre et aux autres saintes femmes. Les saintes femmes eurent donc l'honneur de voir les premières le Sauveur ressuscité, et le bienheureux Isaïe s'adresse à elles en ces termes : « Femmes, qui venez d'être témoins de ce spectacle, venez et racontez-nous ce que vous avez vu. » *Isa.*, XXVII, 11. Le Sauveur apparut donc aux saintes femmes. Voyons, comptez si vous le voulez, et voyez si je me trompe sur le nombre des apparitions. Il apparut premièrement à Marie et aux saintes femmes ; ensuite à Pierre ; puis, à Cléophas et à son compagnon sur la route d'Emmaüs, quand ils le reconnurent à la fraction du pain. Comment le savons-nous ? Parce qu'avant d'apparaître à ces deux disciples il s'était déjà montré à Pierre. Cléophas et son compagnon vinrent le soir trouver les disciples pour leur dire qu'ils avaient vu le Seigneur, et les apôtres leur dirent : « Le Seigneur est véritablement ressuscité, et il a apparu à Simon. » *Luc.*, XXIV, 34. Les disciples d'Emmaüs annonçaient ce qu'ils avaient vu ; mais le bruit s'était répandu que Pierre avait vu le Seigneur, et la renommée les avait précédés.

Entendez comment Paul s'exprime dans ces paroles : « Je vous ai enseigné ce que j'ai moi-même reçu ; savoir que le Christ est mort pour nos péchés, selon les Ecritures, qu'il est ressuscité, qu'il a apparu à Céphas et ensuite aux onze apôtres. » I *Cor.*, XV, 3-5. C'est donc à Céphas qu'il apparut d'abord, et ensuite aux disciples. Il apparut donc une première fois aux saintes femmes ; la seconde, à Pierre ; la troisième, à Cléophas et à son compagnon, les portes étant fermées ; la quatrième, aux dix apôtres, en l'absence de Thomas ; la cinquième, aux onze apôtres, Thomas se trouvant parmi eux. Voilà déjà cinq apparitions du Sauveur. Mais il apparut encore à cinq cents de ses disciples. Paul indique clairement cette apparition ; écoutez ce qu'il en dit : « Il s'est fait voir à plus de cinq cents frères rassemblés, dont quelques-uns sont encore pleins de vie. » I *Cor.*, XV, 6. Il se montra ensuite aux sept pêcheurs de la mer de Tibériade ; puis à Jacques, selon Paul ; puis à tous les apôtres. Soyez attentifs, je vous prie, voici l'ordre et le nombre des apparitions. Il apparut d'abord aux saintes femmes, à Pierre, à Cléophas et à son compagnon ; vient ensuite la vision des dix frères quand Thomas était absent, puis la vision des onze apôtres, puis celle des cinq cents frères ; voilà déjà six apparitions. La septième fut pour les sept pêcheurs de Tibériade ; la huitième pour Jacques, la neuvième pour les soixante-dix disciples, la dixième eut lieu sur la montagne de Galilée, et la onzième sur celle des Oliviers. Après la résurrection, le Sauveur ne se lassait pas de souhaiter la paix ; pourquoi ne reprendrions-nous pas nous aussi notre calcul afin de nous confirmer davantage ? Entendez

bien. Le Christ apparut premièrement aux saintes femmes; secondement, à Pierre; troisièmement, à Cléophas et à son compagnon; quatrièmement, aux dix apôtres; cinquièmement, aux onze apôtres; sixièmement, aux cinq cents personnes; septièmement, aux sept pêcheurs de Tibériade; huitièmement, à Jacques; neuvièmement, aux soixante-dix disciples; dixièmement, sur la montagne de Galilée; onzièmement, sur le mont des Oliviers.

11. « S'étant fait voir à eux en diverses manières, leur apparaissant pendant quarante jours et leur parlant du royaume de Dieu, il mangea avec eux et leur ordonna de ne pas sortir de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Père, que vous avez, dit-il, entendue de ma bouche. » *Act.*, I, 3-4. O admirable patience du Sauveur! O bonté prodigieuse! O ineffable tendresse! Qu'avant votre passion, vous ayez vécu avec vos disciples, vous vous soyez reposé avec eux, on le comprend, ô mon Dieu! mais pourquoi avez-vous voulu manger avec eux après votre résurrection? Pourquoi? Le Seigneur répond : C'est afin de confirmer Thomas dans la foi de ce prodige. Eh quoi! malgré cette complaisance du Sauveur, il y en a encore qui refusent de croire à sa résurrection; qu'eût-ce été si le Sauveur n'avait pas fait ce qu'il a fait, s'il n'avait ni mangé ni bu avec ses disciples? Qui aurait jamais pu faire taire ces bouches sacriléges, sans réserve et sans pudeur, quand il s'agit de parler de l'incarnation du Sauveur? Apprenons par là à honorer, comme il convient, la table mystique et divine. Ce que les paroles n'avaient pu très-souvent corriger, la table sainte le corrige. Quelque habiles qu'ils soient, des discoureurs innombrables se heurtent souvent contre une volonté rebelle, et leurs bonnes paroles ne peuvent opérer une seule réconciliation; mais cette seule table a souvent apaisé des guerres. Que ce qui précède vous soit une preuve de ce que je dis. Nous n'avions jamais cessé d'être les ennemis de Dieu, nous étions toujours en guerre contre sa divine parole, selon cette sentence de Paul : « Lorsque nous étions ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés avec lui par la mort de son Fils. » *Rom.*, V, 10. Nous étions donc ennemis. La loi fut donnée, mais la loi fut impuissante à produire la réconciliation; les prophètes furent envoyés, mais les prophètes n'opérèrent pas la persuasion. Ennemis de Dieu auparavant, nous demeurâmes toujours ses adversaires et ses ennemis. Parurent ensuite des tyrans acharnés contre la vérité, des méchants pleins de fureur contre la vraie religion, des enseignements, des doctrines innombrables; mais la guerre se poursuivait toujours sans aucun apaisement. Le Christ vint enfin; il dressa lui-même sa table divine; il se donna lui-même en nourriture, en disant : « Prenez, mangez, » *Matth.*, XXVI, 26, et aussitôt la réconciliation eut lieu et la paix remporta un magnifique triomphe. Les plaies d'Egypte trouvent les ennemis de Dieu obstinés, et ces calamités, en frappant les tyrans, ne convertissent personne. Le Sauveur se donne lui-même en nourriture, et, abîmés de respect pour cette victime, tous se soumettent et cèdent. Ce que les fléaux de Dieu n'ont pu faire, le Sauveur l'accomplit en se donnant à manger, dans la table mystique à laquelle il nous convie : « Je suis, dit-il, le pain descendu du ciel et je donne la vie au monde. » *Joan.*, VI, 41.

Il mangeait donc avec ses disciples et il les entretenait du royaume de Dieu. « Et il leur ordonna de ne pas s'éloigner de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Père, que vous avez, dit-il, entendue de ma bouche. » Ah! Seigneur, nous vous avons bien entendu dire : « Je monte à mon Père, » *Joan.*, XX, 17, je le prierai et je vous enverrai l'Esprit de vérité, le divin Paraclet. Mais votre Père, Seigneur, que nous a-t-il promis? Remarquez bien; il ne dit pas : Attendez ma promesse, mais bien : Attendez la promesse du Père que vous avez entendue de ma bouche. Ce n'est pas moi qui ai promis : mon Père a promis, moi je n'ai fait que vous notifier sa promesse. Mais où se trouve cette promesse du Père? Feuilletez tout l'Evangile et nulle part vous n'entendez le Père promettre d'envoyer l'Esprit saint aux disciples. Où se trouve donc cette promesse? Dans les prophètes, selon ce que dit Paul : « Paul, serviteur de Jésus-Christ, appelé à l'apostolat, choisi pour prêcher l'Evangile de Dieu, qui avait été promis autrefois par

les prophètes, dans les saintes Ecritures, touchant son Fils. » *Rom.*, I, 1-3.

12. Le Père donc, en promettant autrefois l'Evangile, avait promis de donner le Saint-Esprit. Où est cette promesse concernant l'Esprit saint? Je vous parle ici comme l'un d'entre vous, et c'est bien ce que je suis d'ailleurs par ma foi et ma charité envers le Christ. Je vous l'ai dit déjà souvent, cette division entre les brebis et le pasteur est une division toute humaine; envers le Christ, il n'y a que des brebis. Et les pasteurs, et ceux que les pasteurs dirigent, reconnaissent le même Pasteur suprême. Où donc faut-il chercher la promesse du Père? Dieu a dit par le prophète Joël : « Après cela, dit le Seigneur tout-puissant, je répandrai mon Esprit sur toute chair, vos fils et vos filles prophétiseront. » *Joel.*, II, 28. Voilà la promesse. — Mais quand s'est-elle réalisée? — Lorsque l'Esprit saint descendit sur les apôtres sous forme de langues de feu, et qu'ils parlèrent diverses langues. On dit que les apôtres sont pris de vin; mais Pierre prend la parole: « Hommes d'Israël, dit-il, ces hommes ne sont pas ivres, comme vous pensez, puisqu'il n'est que la troisième heure du jour. Ce que vous voyez, c'est l'accomplissement de ce qui a été prédit par le prophète Joël : Dans les derniers jours, je répandrai mon esprit sur toute chair. » *Act.*, II, 14-17. Voilà la promesse du Père.

Mais cette promesse est-elle réellement du Père? Le Fils lui aussi a parlé par les prophètes. Comment savons-nous donc que cette promesse est du Père? « Je répandrai mon esprit sur toute chair; vos fils et vos filles prophétiseront. Je ferai paraître des prodiges dans le ciel et sur la terre : du sang, du feu et des tourbillons de fumée. » *Joel.*, II, 30. J'ai souvent parlé du sang s'échappant du côté; quel prodige, en effet, que de voir du sang jaillir d'un corps mort, du sang jaillissant à flots du côté; du feu descendant sur les apôtres! « Du sang, du feu, des tourbillons de fumée. Le soleil sera changé en ténèbres, et la lune en sang avant que vienne le grand et terrible jour du Seigneur. » Remarquez bien que c'est Dieu le Père qui parle; il ne dit pas : Avant que *mon jour* vienne, mais bien : « Avant que vienne le jour du Seigneur, » et ceci désigne évidemment le Fils. — Qu'est-ce donc? Vous donnez des signes et vous en transférez l'intelligence à un autre, en disant: « Avant que se lève le jour du Seigneur? — Redoublez d'attention. Peut-être dira-t-on que le prophète parlait ici en son nom quand il disait: « Avant que se lève le jour du Seigneur. » C'est une erreur. Le prophète ne pouvait pas dire alors : « Je répandrai mon esprit sur toute chair, avant que vienne le grand et terrible jour du Seigneur. Et quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. » Voilà ce que dit Dieu par le ministère de ses prophètes: voici maintenant ce qu'ajoute Paul : « Tous n'ont qu'un même Seigneur, qui répand ses richesses sur tous ceux qui l'invoquent; car tous ceux qui invoqueront le nom du Seigneur seront sauvés.» *Rom.*, X, 12-13. Montrant ensuite que toutes ces choses ont été dites du Christ: « Comment l'invoqueront-ils, s'écrie-t-il, s'ils ne croient pas en lui? Et comment croieront-ils en lui s'ils n'en ont point entendu parler? Et comment en entendront-ils parler si personne ne le leur prêche? Et comment y aura-t-il des apôtres si personne ne les envoie? selon qu'il est écrit: Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent l'Evangile de paix, qui évangélisent les vrais biens! » *Rom.*, X, 14-15. Accordez-moi la plus grande attention, je vous en conjure. « Il leur ordonna, dit l'écrivain sacré, de demeurer à Jérusalem, et d'y attendre la promesse du Père, que vous avez, dit-il, entendue de ma bouche. Jean a baptisé dans l'eau; mais vous, vous serez sous peu de jours baptisés dans le Saint-Esprit. » *Act.*, I, 4-5. Quarante jours s'étaient déjà écoulés après la résurrection, et il y en avait encore dix jusqu'au jour de la Pentecôte, dans lequel l'Esprit saint apparut aux apôtres et les baptisa, non plus dans l'eau, mais dans le feu.

13. Et ceci nous amène à résoudre une question fréquemment agitée. On s'est demandé souvent si, avant la passion du Sauveur, les apôtres avaient été baptisés du baptême évangélique. Nous aurons garde de le dire, et dans une controverse de cette importance, nous nous attacherons moins au raisonnement humain qu'à l'E-

criture. Ce que nous savons, c'est qu'avant la passion du Christ, les apôtres reçurent le baptême de Jean-Baptiste. Or, le Sauveur, avant de souffrir, ne donna pas d'autre baptême. Il ne voulait pas abroger la prédication de Jean, ni fournir aux Juifs un sujet de contradiction, en substituant son propre baptême au baptême de Jean, par là même humilié : l'eau qu'ils recevaient était comme un gage de la grâce de l'Esprit, qu'il leur réservait. Aussi le Sauveur parlant à ses apôtres comme s'ils n'avaient pas encore reçu l'Esprit, leur dit : « Recevez le Saint-Esprit ; » et il ajoute : « Allez à Jérusalem, et attendez-y la promesse du Père, que vous avez entendue de ma bouche. Jean a baptisé dans l'eau; mais vous, vous serez baptisés dans le Saint-Esprit sous peu de jours. » Le baptême promis n'est plus un baptême d'eau, ils l'ont déjà reçu ; c'est dans l'Esprit saint que tous doivent être baptisés : il n'y a pas surabondance, et le Seigneur n'ajoute pas l'eau à l'eau, il complète seulement ce qui était défectueux. Mais pourquoi un intervalle ? Celui dont il s'agit fut-il considérable ? Il s'écoula dix jours entre la promesse et l'accomplissement, pendant lesquels la foi des apôtres fut exercée. Dans le silence de la grâce et l'isolement de tout contact humain, la foi s'exerçait en effet beaucoup, et se demandait s'il fallait regarder comme disant vrai l'auteur même de cette promesse. Le Sauveur promet en disant: « Vous serez baptisés sous peu de jours. » Il ne détermine pas le nombre de jours, il se contente de dire « sous peu de jours. » C'est qu'il ne veut pas nous faire savoir toute chose, et qu'il se montre comme le seul dispensateur de la puissance souveraine. Comprenez ce que vous entendez ; quant à ce que vous ne savez pas, ne le recherchez pas avec une indiscrète curiosité. « Vous serez baptisés dans le Saint-Esprit. » Voilà pourquoi au jour de la Pentecôte l'Esprit saint descendant sur les apôtres, remplit toute la maison où ils étaient réunis ; il fallait qu'ils fussent baptisés dans l'Esprit saint, comme dans l'eau. Ce qui dans cette vision ne tombait pas sous les yeux, y est mêlé aux choses sensibles, je veux dire le don des langues. Les apôtres furent donc baptisés dans le Saint-Esprit. Que ce soit une même chose de recevoir le Saint-Esprit et d'être baptisé dans le Saint-Esprit, en voici un témoignage irrécusable. Un jour les autres disciples disputaient contre Pierre et lui disaient : Pourquoi êtes-vous entré chez les hommes incirconcis? Pourquoi les avez-vous instruits ? Pourquoi leur avez-vous donné le baptême et les avez-vous fait participer aux mystères ? — J'étais, leur répondit-il, dans la ville de Joppé ; là, un centurion, nommé Corneille, envoya vers moi, et j'allai chez lui pour l'instruire. Or, tandis que je parlais encore, l'Esprit saint descendit sur tous ceux qui écoutaient la parole, comme il était descendu sur nous au commencement. — Pour leur bien faire comprendre enfin qu'en recevant le Saint-Esprit, Corneille et ses compagnons avaient été baptisés, il ajoute aussitôt : « Je me souvins alors de cette parole du Seigneur : Jean a baptisé dans l'eau, et vous, vous serez baptisés dans le Saint-Esprit. » *Act.*, XI, 16.

14. Avant la mort du Seigneur, les apôtres étaient bien purifiés par l'eau ; mais ce bain, salutaire quant aux péchés qu'il remettait, n'était pas une participation de l'Esprit saint. « Jean, est-il écrit, était dans le désert, baptisant et prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés. » *Marc.*, I, 4. Mais comment savons-nous que les apôtres reçurent le baptême de Jean ? Le voici : dans l'Evangile nous ne lisons pas que Jean ait baptisé les apôtres dans l'eau, mais seulement qu'il baptisa. Jusque-là rien ne démontre que Jean ait baptisé les apôtres. Allons plus loin et redoublez d'attention. Vous vous souvenez de l'étonnement de Pierre disant au Sauveur : « Seigneur, vous ne me laverez jamais les pieds. » — Si je ne te lave les pieds, répondit le Sauveur, tu ne seras jamais avec moi. — Seigneur, lui dit Pierre, non-seulement les pieds, mais les mains et la tête. — Celui qui a été lavé, repartit le Sauveur, n'a plus besoin que de laver ses pieds. » *Joan.*, XIII, 8-10. Voyez-vous comment se trouve confirmé le baptême des apôtres ? Le baptême où ne sont nommés ni le Père, ni le Fils, ni le Saint-Esprit, est le baptême de la pénitence ; fait au nom de la Trinité, le baptême devient le baptême d'adoption. Le Sauveur n'abrogea pas le baptême de la pénitence, il le com-

pléta et il ajouta au baptême fait au nom de la Trinité, le baptême du Saint-Esprit. Les hérétiques ont fait tout ce qu'ils ont pu pour abroger le baptême fait au nom de la Trinité. Pleins de perversité et de malice, ils n'ont eu aucune sorte de respect pour cette parole du Seigneur : « Celui qui a été lavé n'a plus besoin que de laver ses pieds. Vous serez, sous peu de jours, baptisés dans le Saint-Esprit. »

Entendez ce qui suit, et voyez comment la curiosité avide de la nature humaine s'y montre à découvert. C'est le propre des hommes de s'informer, d'interroger toujours. Quand viendra la consommation ? quand viendra le Christ ? dans combien d'années paraîtra-t-il ? quand est-ce que le royaume du ciel sera ouvert? Les apôtres, participant aux infirmités humaines, s'adressent au Seigneur, et le pressent de questions. « Ceux qui étaient présents l'interrogeaient et lui disaient : Seigneur, sera-ce en ce temps-là que vous rétablirez le royaume d'Israël ? » *Act.*, I, 6. Parce qu'il leur avait dit autrefois : « Lorsque le Fils de Dieu viendra dans sa gloire, » *Marc.*, VIII, 38, ils lui demandent : « Sera-ce en ce temps-là ? » Ils voulaient savoir si le terme de leur attente était proche, ou si leur salut était éloigné. Mais le Sauveur leur dit : « Ce n'est point à vous de connaître les temps ou les moments que le Père a disposés dans sa puissance. » *Act.*, I, 7. Eh quoi ! les apôtres ne peuvent pas connaître les temps, et il serait permis aux hérétiques de scruter une substance élevée au-dessus des temps, une nature éternelle ? Si jamais un hérétique vous demande : Comment le Père a-t-il engendré ? comment s'est accomplie la génération divine ? répondez-lui avec le Sauveur : « Il ne vous appartient pas de connaître les temps et les moments. » Ce n'est pas à vous de connaître la génération et la substance divines. Que dis-je, cette science dépasse l'intelligence des anges, des archanges et de tous les êtres créés.

Mais qui donc peut connaître ces choses ? « Nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils; nul ne connaît le Fils, si ce n'est le Père; nul ne scrute les mystères de Dieu, si ce n'est l'Esprit saint. Pour vous, il ne vous appartient pas de connaître les temps et les moments. » *Matth.*, XI, 27. Vous voulez aller plus loin que les apôtres ? Les apôtres qui avaient vécu avec le Sauveur, qui avaient été favorisés de ses apparitions, qui avaient été éclairés par sa bonté, sont forcés de s'incliner devant des secrets qu'il ne leur est pas permis de connaître, et ils apprennent dans ces paroles à ne pas trop scruter les mystères de Dieu : « Ce n'est pas à vous de connaître les temps et les moments. » Et vous, vous les scruteriez ? Daniel eut sans doute cette science de l'avenir; car il a écrit : « Les soixante-dix semaines sont abrégées sur ton peuple. Depuis la fin de la parole que Jérusalem sera de nouveau réédifiée, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines. » *Dan.*, IX, 24. Voilà donc un prophète qui a reçu du ciel la science du temps; mais par là même, il contient l'audace des hommes et leur apprend que, s'il ne leur est pas permis de savoir les temps, ils doivent s'attendre bien moins encore à scruter la génération divine. « Il ne vous appartient pas de connaître le temps ou les moments que le Père a disposés dans sa puissance. » Est-ce donc que le Fils ne les a pas disposés dans la sienne ? Le Père seul a-t-il les siècles et les temps en son pouvoir, sans que le Fils ait avec lui rien de commun ? Si le Fils ne partage pas avec le Père la science du temps, des moments et des siècles, Paul a menti en disant : « Dieu nous a parlé dans ces derniers temps par son Fils, par lequel il a fait les siècles. » *Hebr.*, I, 1-2. Si le Fils a créé les siècles, les siècles sont donc en sa puissance, et c'est justement ce qu'a dit Paul dans ces paroles : « Que le Père a disposés dans sa puissance. » Il appelle le Fils la puissance du Père, comme ailleurs il le nomme sa vertu et sa sagesse : « Le Christ est la vertu de Dieu et sa sagesse. » I *Cor.*, I, 24.

15. « Il ne vous appartient pas de connaître les temps ou les moments, mais vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui descendra sur vous. » *Act.*, I, 7-8. Vous recevrez la vertu du Saint-Esprit, non pas afin de scruter les temps ou les moments, mais bien pour croire au Seigneur : « Et vous me rendrez témoignage à Jérusalem et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. » Laissez de côté l'ordre du discours, pour ne vous occuper que

de la force de l'autorité. Prêchez partout, leur dit-il; et cette prophétie réalisée sera une preuve de sa puissance. Ah! si je veux, je puis bien, m'appuyant de mon autorité et de mes prétentions, dire à ceux qui m'écoutent, à mes serviteurs, à mes frères : Allez vers les nations, prêchez en tout lieu, convertissez les peuples, mettez les barbares à mort, et soumettez tous ceux qui voudront résister. Il en coûte peu de prononcer des paroles; mais, si les faits prédits ne s'accomplissent pas, je suis pris pour menteur, bien plus, je suis puni comme un prétentieux et un téméraire. — Examinons maintenant les paroles du Sauveur, non pas seulement d'après ce qu'il a dit, mais encore d'après ce qu'il a fait. Il a dit : « Enseignez toutes les nations; » *Matth.*, XXVIII, 19; supposez que les nations n'aient pas été enseignées, et les paroles du Sauveur témoigneront d'une forfanterie insupportable et non pas d'une autorité divine. Il a dit encore : « Prêchez jusqu'aux extrémités de la terre; » s'il y a un coin de terre, si reculé puisse-t-il être, où la bonne parole n'ait pas été annoncée, cette prophétie est fausse. Si, au contraire, les faits sont plus éclatants que les paroles, les témoins sont vrais, et celui auquel ils rendent témoignage parle suivant la vérité.

« Et quand il eut dit ces paroles, il monta au ciel en leur présence. » *Act.*, I, 9. Il aurait pu monter au ciel en secret; mais, de même qu'il avait rendu les apôtres témoins de sa résurrection, il voulut les constituer aussi témoins de son ascension. « Les apôtres le virent donc s'élever; il se sépara d'eux, il fut enlevé au ciel, et une nuée le déroba à leurs yeux, et comme ils le contemplaient montant dans le ciel, » *Act.*, I, 10; *Luc.*, XXIV, 51, il s'élevait, il était porté plus haut, il fit enfin sa glorieuse entrée; « car ce n'est pas dans des sanctuaires faits de main d'homme, que Jésus est entré, mais dans le ciel même, afin de se présenter devant Dieu. » *Hebr.*, IX, 24. Non-seulement il est entré au ciel, mais il y a pénétré; écoutez Paul : « Nous avons pour grand pontife, Jésus, qui est monté au plus haut des cieux. » *Hebr.*, IV, 14. Il monta, il entra, il s'éleva, il pénétra. Soyez attentifs. Il monta par sa propre puissance, afin que cet oracle du prophète s'accomplit : « Dieu s'élève au bruit des acclamations. » *Psalm.* XLVI, 6. Voyez-vous combien est grande la confiance du prophète. « Dieu s'élève au bruit des acclamations. Ouvrez vos portes, ô princes; portes éternelles, ouvrez-vous, et le roi de gloire fera son entrée. » Il entrera; car « Jésus n'est pas entré dans des sanctuaires faits de main d'homme; c'est dans le ciel lui-même qu'entrera le Roi de gloire. » *Psalm.* XXIII, 7-8; *Hebr.*, IX, 24. Et alors voici ce qui arrive : de même qu'en apercevant le Sauveur revêtu d'un corps, la terre s'arrêta surprise et étonnée; de même que c'est notre premier mouvement en présence d'un étranger ou d'un inconnu de nous écrier : Quel est cet homme? tandis que nous n'éprouvons aucune sorte de curiosité pour une personne connue; de même quand la terre vit le Sauveur doué d'une vertu divine, commandant aux vents et à la mer, elle s'écria : « Quel est celui à qui les vents et la mer obéissent? » *Matth.*, VIII, 27. Or cet étonnement de la terre, le ciel l'éprouva en voyant la divinité enfermée dans la chair, et comme elle s'était écriée : « Quel est cet homme? » il s'écria : « Quel est ce Roi de gloire? » *Psalm.*, XXIII, 8.

16. Ecoutez maintenant un admirable prodige. Le Sauveur vint; en venant, il porta avec lui l'Esprit saint, en montant au ciel, il rapporta son corps sacré, donnant au monde un gage de salut, la vertu de l'Esprit saint. Chrétien reconnais donc que ce corps sacré est encore pour le monde un véritable gage de salut. Et ici, je parle de moi et de tous les chrétiens. Je suis chrétien et je suis de Dieu. — Pourquoi? — Parce que j'ai l'Esprit saint descendu du ciel. En voulez-vous une autre preuve? J'ai reçu du ciel l'Esprit de Dieu, mon gage est certain. — Quel est ce gage? — Le corps du Sauveur qui est au ciel, son Esprit qui est sur la terre. Tu doutes encore, hérétique, que nous soyons de Dieu? Une seule race a été faite de Dieu et des hommes. Par l'affinité se rapprochent et s'unissent des hommes séparés par la naissance, et, par l'efficacité de l'union d'un homme et d'une femme, deux familles s'unissent si bien que tous les degrés de parenté s'y établissent. En prenant la chair, le Christ a opéré une semblable merveille.

Par cette chair, en effet, l'Eglise entière est devenue l'alliée du Christ. Paul est l'allié du Christ, Pierre l'est aussi, tous les fidèles le sont, nous-mêmes nous le sommes, toute âme pieuse l'est pareillement. Voilà pourquoi Paul a dit : « Puis donc que nous sommes les enfants de Dieu. » *Act.*, XVII, 29. Encore que je n'ignore pas dans quel esprit ont été prononcées ces paroles, je ne veux pas en développer devant vous la raison et le sens; qu'il me suffise de vous dire que par là Paul affirme et corrobore notre parenté divine. Il dit encore ailleurs : « Nous sommes le corps du Christ et les membres de sa chair; » I *Cor.*, XII, 27; c'est-à-dire, nous sommes devenus ses alliés par la chair dont il s'est revêtu. Nous avons donc un double gage de notre salut : au ciel, la chair que Dieu nous a prise; sur la terre, l'Esprit saint qui habite avec nous.

Entendez bien ceci cependant. Quand je dis que l'Esprit est descendu du ciel, je ne veux pas dire qu'il n'est plus au ciel, et que, par un changement de demeure, le corps soit au ciel et l'Esprit sur la terre. Non, l'Esprit est avec nous, il est partout, il est au ciel; car il est écrit : « Où pourrais-je aller loin de votre Esprit. » *Psalm.* CXXXVIII, 7. Quoi ! vous vous étonneriez que l'Esprit fût à la fois avec nous et au ciel, quand le corps du Christ est l'objet d'une semblable merveille ? Le ciel posséda ce corps sacré, et la terre reçut l'Esprit saint; le Christ vint, et, en venant, il apporta avec lui l'Esprit saint; le Christ monta au ciel et introduisit notre corps avec lui. On put voir alors une créature de la famille d'Adam, naguère ensevelie dans la tombe, briller au ciel d'un éclat que les anges ne connaissaient pas; assise par-dessus tous les anges à la droite de Dieu et y intercédant sans cesse pour nous faire partager sa gloire ! O redoutable et étonnante dispensation ! O Roi magnifique en toute chose ! Oh ! que le prophète a raison de s'écrier : « Seigneur, notre Dieu, que votre nom est grand dans toute la terre ! vous avez élevé au-dessus des cieux le trône de votre gloire. » *Psalm.* VIII, 2.

La divinité fut élevée. « Ils virent s'élever en leur présence » celui qui est grand en toute chose, qui est un Dieu grand et un grand Seigneur : « Le Seigneur est grand, et grande est sa louange. » *Psalm.* XLVII, 2. Mais s'il est à la fois un Dieu grand et un grand Seigneur, il est aussi un grand Roi : « Un grand Roi jusqu'aux extrémités de la terre. Qu'elles sont belles les montagnes de Sion ! elles s'élèvent du côté de l'Aquilon; c'est la ville du grand Roi. » *Ibid.*, 2-3. Grand prophète, grand prêtre, grande lumière, il est grand en toute chose. Toujours l'Ecriture l'exalte comme grand; c'est ainsi que Paul parle « du grand Dieu et de notre Sauveur Jésus-Christ, » *Tit.*, II, 13, tout comme David avait dit : « Le Seigneur est grand et grande est sa louange. » Le Christ est donc grand roi et grand prophète, et vous vous souvenez de l'enthousiasme avec lequel la foule voyait ses miracles et s'écriait : « Un grand prophète a paru parmi nous et Dieu a visité son peuple. » *Luc.*, VII, 16. Mais, non-seulement il est grand par sa divinité, il est grand encore selon la chair. Dieu grand, grand Seigneur et grand roi selon la divinité, il est encore grand prêtre et grand prophète. Comment cela ? Entendez Paul : « Ayant donc un grand pontife qui est monté au plus haut des cieux, demeurons fermes dans la foi. » *Hebr.*, IV, 14. S'il est grand pontife et grand prêtre, il est vrai que Dieu a visité son peuple et qu'il a suscité en Israël un grand prophète. S'il est grand prophète, grand prêtre, grand roi, il est aussi une grande lumière : « La Galilée des nations, le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière. » *Isa.*, IX, 1-2. Il n'est pas jusqu'à son jour qui ne soit grand, selon que s'exprime le prophète : « Avant que le jour du Seigneur ne se lève, ce jour grand et terrible. » *Joel.*, II, 31. O hérétique, tu le vois, la grandeur rayonne en lui de toute part, toutes ses œuvres sont grandes; comment oses-tu donc songer à le diviser ou à diminuer sa puissance ?

Ayons désormais le gage de notre vie dans le ciel, car nous avons été élevés avec le Christ. Un jour viendra où nous serons de nouveau enlevés dans les nues, si nous nous montrons dignes d'aller au devant de lui. Le coupable ne va pas au devant de son juge, il demeure seulement devant lui, il ne peut avoir assez de confiance pour prévenir sa venue. Prions tous, mes bien-aimés,

et demandons d'être du petit nombre de ceux qui iront au devant du Christ. Voyez ce qui se passe pour ceux qui vont au devant du roi : quoiqu'il y ait de la différence dans l'honneur qu'ils reçoivent, tous sont traités honorablement. Il en sera de même au dernier jour. Tous n'ont pas vécu de la même manière; « chacun recevra sa récompense selon son propre travail. » I *Cor.*, III, 8. Allons, que la parole du Christ puisse s'accomplir tout entière; nous tous, qui conduisons le peuple, qui soignons les âmes, divisés de substance, mais unis dans les mêmes pensées, ayons dans la charité du Christ une confiance inébranlable. L'ennemi de la paix a un juge. On peut induire les hommes en erreur par des paroles trompeuses; mais aux yeux de Dieu nous paraîtrons réellement ce que nous sommes. C'est ce scrutateur intime de nos pensées, ce vengeur redoutable de tous ceux qui prononcent le mensonge que j'atteste de la pureté de mes intentions; il sait si jamais j'ai voulu et si je veux aujourd'hui être ennemi de la paix. En perdant la paix, nous deviendrions les ennemis de ceux auxquels le Christ a dit : « La paix soit avec vous. » Celui qui sait tout, sait bien que nous voulons, que nous désirons, que nous convoitons la paix. Je ne veux pas poursuivre mon discours. Quand on a reçu le Dieu rémunérateur, on n'insulte pas en s'excusant au tribunal suprême. Dieu peut donner la paix, assurer la paix, distribuer la paix entre ceux qui prêchent et ceux qui écoutent, entre les docteurs et les disciples, afin qu'après avoir commencé par la paix, continué par la paix, nous persévérions toujours dans la paix et nous rendions tous gloire au Dieu de paix, au Père, au Fils et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Amen.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME TROISIÈME

Homélies sur les changements de noms.

Homélie sur les tribulations.

Homélie sur l'amour de Dieu.

Homélie sur le souvenir des injures.

Homélies sur Priscille et Aquilas.

Homélies sur le mariage.

Homélie sur les prophéties.

Homélie sur les hérésies.

Homélie sur l'aumône.

Homélies sur l'esprit de foi.

Homélie sur la folie de saint Paul.

Homélie sur ces mots : Que le Christ soit annoncé.

Homélie sur les veuves.

Homélie sur Élie et la veuve.

Homélie sur le bonheur de la vie future.

Homélie contre les médisances et les malédictions.

Homélie contre le désespoir.

Homélie sur ces mots : Je lui résistai en face.

Homélies sur l'eunuque Eutrope.

Homélie sur Saturnin et Aurélien.

Homélies.

Homélie prononcée par Jean avant son départ pour l'exil.

Homélies prononcées par Jean après son retour de l'exil.

Homélie sur la Chananéenne.

Discours : Qu'on ne saurait subir un tort que de soi-même.

Discours : A ceux qui se scandalisent des adversités.

Lettres de saint Jean Chrysostome au pape Innocent.

Lettres de saint Jean Chrysostome.

Lettre de saint Jean Chrysostome au moine Césaire.

Éloge de Diodore de Tarse et fragment d'un autre éloge prononcé en faveur du même personnage.

Homélie sur la fête de Pâques.

Homélie sur l'Ascension de Notre-Seigneur.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

Besançon, imprimerie d'Outhenin-Chalandre fils.